

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

915

T64

[REDACTED]

v. 23-24

BOOKSTACKS

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

FEB 23 1973

MAY 28 1973

OCT 10 1975

DEC 16 1975

JAN 6 1976

NOV 10 1977

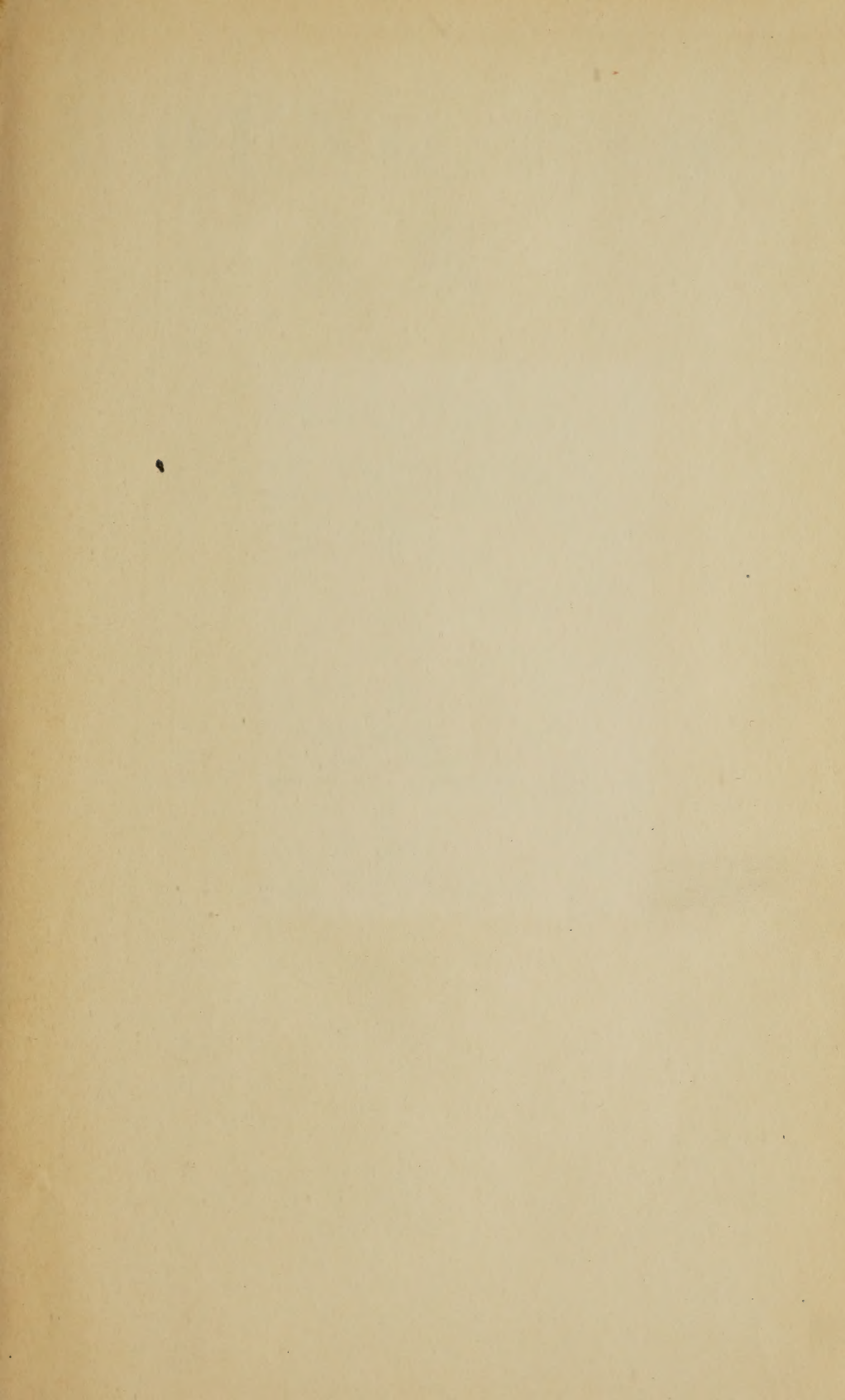
OCT 23 1977

JUN 20 1983

FEB 11 1985

JUL 10 1987

L161—O-1096



T'OUNG PAO

通報

OU

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE
DE
L'ASIE ORIENTALE

Revue dirigée par

Henri CORDIER

Membre de l'Institut

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes

ET

Paul PELLLOT

Membre de l'Institut

Professeur au Collège de France.

VOL. XXIII.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE

CI-DEVANT

E. J. BRILL

LEIDE — 1924.

集 錄

卷 一

一、論 學 之 大 意

二、論 學 之 小 意

三、論 學 之 中 意

四、論 學 之 末 意

五、論 學 之 始 意

六、論 學 之 終 意

七、論 學 之 本 意

八、論 學 之 末 意

九、論 學 之 中 意

十、論 學 之 末 意

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

| | Pages |
|--|-------|
| Paul PELLIOU, Les classiques gravés sur pierre sous les Wei en 240—248 | 1 |
| Paul PELLIOU, Kouo hio ki k'an. | 5 |
| Paul PELLIOU, Manuscrits chinois au Japon | 15 |
| Paul BORCHARDT, L'itinéraire de Rabbi Benjamin de Tudèle en Chine . | 31 |
| Jos. MULLIE, Une caractéristique phonologique du dialecte chinois de la Mongolie Centrale | 67 |
| A. C. MOULE, The chinese south-pointing carriage. | 83 |
| Henri CORDIER, Mémoires sur le Pégou | 99 |
| Paul PELLIOU, Quelques remarques sur le Chouo fou | 163 |
| J. J. L. DUYVENDAK, Hsün-tzũ on the rectification of names | 221 |
| Léopold de SAUSSURE, La chronologie chinoise et l'avènement des Tcheou | 287 |

Mélanges.

| | |
|--|-----|
| An ancient seismometer, par A. C. Moule | 36 |
| Note sur King-p'eng, par J. Mullie | 153 |
| A propos des bronzes de Sin-tcheng, par Paul Pelliot | 255 |
| Deux termes techniques de l'art chinois, par Paul Pelliot | 260 |
| Les récentes fouilles japonaises en Corée, par H. Haguénauer. | 266 |
| Un recueil de pièces imprimées concernant la „Question des rites”, par Paul Pelliot | 347 |
| La <i>Brevis Relatio</i> , par Paul Pelliot | 355 |

Variétés.

| | |
|-------------------------------------|-----|
| L'Indochine préhistorique | 268 |
|-------------------------------------|-----|

Bulletin critique.

Vocabulaire des Sciences mathématiques, physiques et naturelles II, Vocabulaire chinois-français, par le P. Charles Taranzano; — *Chine moderne, T. I, Moralisme officiel; T. II, Le flot montant*, par le P. L. Wieger; *Guide-Catalogue du Musée Guimet. Les Collections bouddhiques (Exposé historique et iconographique). Inde Centrale et Gandhâra, Turkestan, Chine septentrionale, Tibet*, par J. Hackin; — *Baukunst*

| | |
|---|-----|
| <i>und Landschaft in China, eine Reise durch zwölf Provinzen</i> , par Ernst Boerschmann; — <i>Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne et La philosophie comparée</i> , par Paul Masson-Oursel; — <i>L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole</i> , par L. de Saussure; — <i>Ju-Tao-Fo, Die religiösen und philosophischen Systeme Ostasiens</i> , par le Dr. F. E. A. Krause (P. PELLLOT) | 40 |
| <i>Les Races du Haut-Tonkin de Phong-Tho à Lang-Son</i> , par le lieutenant-colonel Maurice Abadie; — <i>Voyages-Ecrit en Chine</i> , par Gilbert de Voisins (H. CORDIER) | 156 |
| <i>Mission de Seoul. Documents relatifs aux Martyrs de Corée en 1839 et 1846</i> (H. CORDIER) | 271 |
| <i>La première conquête des pays annamites</i> , par L. Aurousseau (H. MASPERO) | 373 |

Bibliographie.

| | |
|----------------------------------|--------------|
| Livres nouveaux | 64, 158, 279 |
| Notes bibliographiques | 272 |

Nécrologie.

| | |
|---|-----|
| Marc Dechevrens, par H. Cordier | 63 |
| R. S. Gundry, par H. Cordier | 63 |
| Joseph Beauvais, par H. Cordier. | 162 |
| Carlo Puini, par H. Cordier | 162 |
| Henri Chevalier, par H. Cordier. | 286 |
| Sir Alexander Hosie, par H. Cordier | 395 |

Chronique.

| | |
|---------------------|----------|
| Chronique | 284, 394 |
|---------------------|----------|

| | |
|------------------------------|-----|
| Index alphabétique | 396 |
|------------------------------|-----|

Errata: P. 3, l. 8. *Au lieu de Kou-leang, lire Kong-yang.*

P. 174. La 10^e ligne n'est pas à sa place et devrait venir après la 4^e ligne.

915
Tc 4
V. 23-24

LES CLASSIQUES GRAVÉS SUR PIERRE SOUS LES WEI EN 240—248

PAR

PAUL PELLIOT.

6 Nov. 1933 Mon.
Il est bien connu que plusieurs des classiques furent gravés sur des dalles de pierre à Lo-yang de 175 à 183 A.D. sous la direction de Ts'ai Yong. Mais en 240—248, les Wei gravèrent à leur tour des classiques sur pierre qui furent placés auprès de ceux des Han. Bien que des confusions se soient produites de bonne heure entre les deux séries, il est aujourd'hui certain que les classiques des Han n'étaient écrits qu'en une seule écriture, au lieu que ceux des Wei l'étaient en trois¹). Les recherches modernes ont permis aussi d'établir que les classiques gravés sur pierre sous les Han étaient le *Chou king*, le *Yi king*, le *Che king*, le *Yi li* (appelé alors usuellement *Li ki*), le *Tch'ouen ts'ieou*, avec le commentaire de Kong-yang, enfin le *Louen yu*. Les classiques des Wei en trois écritures comprenaient le *Chou king*, puis le *Tch'ouen ts'ieou* avec le *Tso tchouan*. Les trois écritures des classiques des Wei étaient le 古文 *kou-wen* („caractères anciens”), l'écriture 篆 *tchouan* et l'écriture 隸 *li*.

1) M. B. Schindler est encore victime de ces confusions, à la suite peut-être de Terrien de Lacouperie dont je n'ai pas le livre *The Yi-king and its authors*, quand il dit que les classiques des Han étaient gravés en trois écritures (*Die äussere Gestaltung der chines. Schrift*, dans *Ostas. Zeitschr.*, VI [1917—1918], 217—222).

Les œuvres épigraphiques de Hong Koua (1117—1184) nous ont conservé, avec pas mal d'altérations, ceux des fragments de ces classiques sur pierre gravés sous les Han et les Wei qu'on connut encore sous les Song. Aucune nouvelle découverte ne fut faite pendant longtemps. Toutefois, sous le règne de Kouang-siu, un antiquaire de 濰縣 Wei-hien nommé 范 Fan acquit dans la région de l'ancien Lo-yang et vendit à M. 丁 Ting une dalle brisée qui portait un fragment du chapitre 君奭 Kiun-che du *Chou king* gravé en trois écritures sous les Wei¹⁾. M. 王國維 Wang Kouo-wei en prit sujet pour écrire un mémoire remarquable en 2 ch., intitulé 魏石經考 *Wei che king k'ao*, qui a été publié vers 1916 dans la première série (甲類第一集) du 廣倉學窘叢書 *Kouang ts'ang hio k'iun ts'ong chou*. Une trouvaille plus considérable a été faite en 1922, et cette fois à un emplacement bien défini qui est l'„ancienne butte de la famille Tchou” (朱家古墩), à 30 *li* à l'Est de l'enceinte de Lo-yang. Il est évident que c'est de là que provenait aussi la dalle trouvée sous Kouang-siu. Les nouveaux fragments contiennent des portions du *Tch'ouen ts'ieou* et aussi des chapitres Wou-yi, Kiun-che et To-che du *Chou king*. Je dois à l'amitié de M. Lo Tchen-yu d'avoir reçu un estampage de ces fragments et une courte dissertation écrite par lui à leur sujet; l'un et l'autre, je crois, sont encore inédits. L'examen des nouveaux fragments confirme les conclusions déjà formulées par M. Wang Kouo-wei au sujet des „caractères antiques” de ces classiques des Wei: ces „caractères antiques” sont en partie une réfection arbitraire du temps des Wei, et dont le *ductus* en tout cas ne correspond à aucun type d'écriture qui apparaisse dans les inscriptions antérieures aux Ts'in. Toutefois, la tradition ainsi créée

1) Ce fragment est reproduit en facsimilé et avec une notice finale dans le 3° *tsi* du 吉石庵叢書 *Ki che ngan ts'ong chou* de M. Lo Tchen-yu.

s'est maintenue jusqu'aux Song, et c'est indirectement d'elle que dérivent par exemple les „caractères antiques” de Kouo Tehong-chou (918—977?).

On peut se demander pourquoi les Wei ont gravé des classiques sur pierre à côté de ceux des Han. La raison en est assez simple. Pour le *Tch'ouen ts'ieou*, ces classiques des Wei sont un témoignage de la faveur acquise par le *Tso tchouan*, lequel se substitue au commentaire de Kou-leang qui accompagnait le *Tch'ouen ts'ieou* sur les dalles de Ts'ai Yong. Et pour le *Chou king*, il s'agit de même d'une question d'école. Le *Chou king* gravé par Ts'ai Yong était celui de l'école du „texte en caractères modernes”; sous les Wei, on se réclamait plutôt de l'école du „texte en caractères anciens”, et c'est pourquoi on regravait le *Chou king*. Toutefois les expressions de „texte en caractères anciens” et „texte en caractères modernes” ne doivent pas nous faire ici illusion. On ne connaissait sous les seconds Han au temps de Ts'ai Yong et sous les Wei en 240—248 que les chapitres communs au „texte en caractères anciens” et au „texte en caractères modernes”. Et encore le „texte en caractères anciens” n'était-il plus qu'un mot, car ce texte avait été remis et déjà n'était plus transmis qu'en caractères modernes; la dénomination subsistait uniquement pour désigner les écoles qui se réclamaient, à l'origine, d'une tradition différente, et dont le texte du *Chou king*, bien qu'identique quant aux chapitres, différait par des variantes de détail et aussi sans doute par la glose. C'est même vraisemblablement ce triomphe de l'école du „texte en caractères anciens” qui amena à écrire les classiques des Wei en trois écritures, dont l'une, bien que reconstituée alors avec quelque arbitraire, justifiait le nom même que l'école s'était donné. Mais, et c'est là une constatation particulièrement importante pour l'histoire du *Chou king* traditionnel, ni le *Chou king* de 175—183, ni celui de 240—248 ne contenaient un

seul des 25 chapitres du pseudo-texte en caractères antiques auquel reste attaché le nom de Mei Tsö. Par Hong Koua, nous avons des fragments du *Chou king* sur pierre des Han appartenant aux chapitres P'an-keng, Kao-tsong-yong-je, Mou-che, Hong-fan, To-che, Wou-yi, Kiun-che, To-fang, Li-tcheng, Kou-ming; ce sont tous des chapitres du „texte en caractères modernes”, et il n’y aurait rien là d’étonnant puisque c’est là l’école qui l’emportait alors. Mais les fragments connus des classiques gravés sous les Wei comprennent, en ce qui concerne le *Chou king*, des portions des chapitres Kiun-che, Ta-kao, Wen-heou-tche-ming, Lu-hing, Wou-yi et To-che, et à nouveau ce sont là des chapitres communs aux écoles du „texte en caractères anciens” et du „texte en caractères modernes”. Quant aux 25 chapitres que le „texte en caractères modernes” ne connaissait pas et qui constituent le pseudo-texte en caractères anciens présenté par Mei Tsö au début du IV^e siècle et devenu depuis lors partie intégrante du *Chou king* traditionnel, les classiques gravés sur pierre sous les Wei en 240—248 ne les donnaient pas plus que ceux gravés sous les Han en 175—183. De plus l’examen des fragments montre, par la disposition des intitulés, que ces textes du *Chou king* ne comportaient pas non plus la pseudo-préface de K’ong Ngan-kouo. Ni M. Wang Kouo-wei, ni M. Lo Tchen-yu n’y insistent parce que pour eux, comme pour tous les érudits chinois contemporains, la question du *Chou king* en pseudo-*Kou-wen* est tranchée depuis longtemps, et ses 25 chapitres ainsi que la prétendue préface de K’ong Ngan-kouo sont des faux patents. Mais il semble que la sinologie européenne retarde encore souvent dans cette question, et c’est pourquoi j’insiste sur ce que cette découverte des fragments des classiques gravés en 240—248, si importante par ailleurs pour l’établissement détaillé du texte des classiques et pour l’histoire de l’écriture chinoise, apporte par surcroît en ce qui concerne la constitution même du *Livre des Annales*.

KOUO HIO KI K'AN

國學季刊 [*Kouo hio ki k'an*], *The Journal of Sinological Studies*, revue d'érudition paraissant tous les trois mois sous la direction d'un comité présidé par M. 胡適 Hou Che. Prix de l'abonnement annuel, \$ 1.80. Vol. 1, n° 1 (janvier 1923, pp. 1—202) et 2 (avril 1923, pp. 203—400).

PAR

PAUL PELLiot.

Alors que d'excellentes œuvres d'érudition paraissent souvent en Chine, les revues d'érudition qui s'y sont succédé ou y ont coexisté depuis vingt ans n'ont eu pour la plupart qu'une existence éphémère. Souhaitons de tout cœur une meilleure fortune au comité qui s'est organisé à l'Université de Pékin autour du professeur bien connu Hou Che, et qui nous vaut les deux premiers fascicules objet du présent compte rendu¹). La caractéristique extérieure de cette nouvelle revue est d'être le plus souvent rédigée en langue parlée (*pai-houa*) et d'être imprimée horizontalement, avec ponctuation à l'européenne et la pagination commençant à gauche comme dans les livres européens. La table des matières est en chinois et en anglais.

Pp. 1—16: Avant-propos de la direction. La tendance et le programme du comité sont très „modernistes”. Il reconnaît les services rendus par l'érudition des derniers siècles, en particulier

1) L'Université de Pékin a dû lancer en même temps des revues de beaux-arts (文藝季刊 *Wen yi ki k'an*), de sociologie (社會科學季刊 *Chō houeï k'o hio ki k'an*), peut-être d'autres encore; je ne les ai pas vues.

pour remettre sur pied des textes qui étaient parvenus fort altérés comme *Mo tseu* ou le *Chouo wen*, mais en même temps trouve qu'il n'y a eu sous la dynastie mandchoue que des commentateurs et pas d'auteurs originaux, sauf de rares exceptions en faveur de 戴震 Tai Tchen (1723—1777), 章學誠 Tchang Hio-tch'eng (1738—1800)¹⁾ et 崔述 Ts'ouei Chou (1740—1816). L'avant-propos se termine en insistant sur ce que l'érudition chinoise gagnera en s'assimilant les méthodes de la science occidentale.

Pp. 17—26: 石鼓爲秦刻石考 *Che kou wei ts'in k'o che k'ao*, par M. 馬衡 Ma Heng. — Comme le titre l'indique, M. Ma veut montrer que les fameux „tambours de pierre” généralement dits des Tcheou et qui sont conservés aujourd'hui à Pékin ont été gravés en réalité par ou pour un prince de Ts'in.

Il est bien connu qu'on n'a aucune mention de ces „tambours” avant la période *tcheng-kouan* (627—649), où ils sont signalés dans la région de 天興 T'ien-hing, à une vingtaine de *li* au Sud de l'actuel Fong-siang du Chàn-si; c'est là qu'ils ont dû être exhumés. Sur leur âge les opinions ont beaucoup varié, et on a daté les dix „tambours” depuis le temps du roi Wen vers la fin du deuxième millénaire avant notre ère jusqu'à la seconde moitié du VI^e siècle de notre ère. Mais ces opinions extrêmes ne doivent pas entrer en ligne de compte. En fait, la plupart des érudits anciens

1) Telles sont les dates données par le présent avant-propos, auquel M. Hou Che ne doit naturellement pas être étranger; or M. Hou Che a écrit une „biographie par années” (*nien-p'ou*) de Tchang Hio-tch'eng. Je soupçonne cependant là une erreur. M. Naitō a publié dans le 支那學 *Shina-gaku* (vol. I [1920], n^o 3 et 4) un *nien-p'ou* de Tchang Hio-tch'eng qui le fait mourir la 6^e année de Kia-k'ing, c'est-à-dire en 1801. Il est vrai que le *nien-p'ou* publié ensuite par M. Hou Che, et auquel je n'ai pas accès, a complété et rectifié sur plusieurs points celui de M. Naitō. Mais d'un nouvel article de M. Naitō dans le vol. II, n^o 9, du *Shina-gaku* (p. 7), il semble résulter clairement que, pour la date de la mort de Tchang Hio-tch'eng, M. Hou Che est d'accord avec M. Naitō et s'est borné à préciser que la mort avait eu lieu au 11^e mois (6 décembre 1801 à 3 janvier 1802). Les dates de Tchang Hio-tch'eng doivent donc être 1738—1801.

ont rattaché les dix „tambours” au temps du roi Siuan des Tcheou (827—782 av. J.-C.), et leur opinion a été suivie dans le seul travail spécial consacré à ces tambours par un sinologue européen, c'est-à-dire dans l'article de Bushell, *The stone drums of the Chou dynasty* (*J.N.Ch.Br.R.A.S.*, VIII [1879], 133—159). Il s'était cependant trouvé de bonne heure un érudit pour attribuer les „tambours” à un prince de Ts'in; cet érudit à l'esprit indépendant est 鄭樵 Tcheng Ts'iao (1104—1162?), le compilateur de l'encyclopédie *T'ong tche*¹⁾; pour lui, les „tambours” étaient dus à un prince de Ts'in, postérieur au roi Houei-wen (337—311 av. J.-C.), mais antérieur à Ts'in Che-houang-ti. C'est là aussi l'opinion que Chavannes considérait comme „infiniment probable” dans *Mém. histor.*, V, 488. Malheureusement, Chavannes associait — par une comparaison tout extérieure, il est vrai — cette solution de la question des „tambours de pierre” et son hypothèse inutile d'une substitution qui se serait produite dans le *Mou t'ien tseu tchouan* entre le roi Mou des Tcheou et le duc Mou de Ts'in. M. Schindler, qui a combattu avec raison cette dernière hypothèse²⁾, a cru par

1) Bushell (*loc. laud.*, p. 134) ne paraît pas l'avoir reconnu sous son tseu de 漁仲 Yu-tchong, mais le rôle de Tcheng Ts'iao a été correctement indiqué par Giles, *Biogr. Dict.*, p. 265 (sauf que Tcheng Ts'iao mettait les tambours de pierre dans la première moitié du III^e siècle avant J.-C., et non dans la seconde comme le dit M. Giles). Dans le *T'ong tche*, Tcheng Ts'iao ne fait que rappeler son opinion sur la date des „tambours de pierre” (ch. 73, f^o 2 r^o), renvoyant pour le détail à la dissertation spéciale qu'il avait composée sur le sujet, et à laquelle il donne ici le titre de 石鼓辨

Che kou pien; cette dissertation, qui est indiquée ailleurs sous le titre de 石鼓文考 *Che kou wen k'ao*, in 3 ch., ne nous est pas parvenue. M. Ma n'en cite certains arguments que d'après les citations du *Pao k'o ts'ong pien*. D'autres indications sont données à son sujet dans l'article que M. Kou Kie-kang a consacré à Tcheng Ts'iao dans ce même numéro du *Kouo hio ki k'an*, pp. 29—120.

2) M. Schindler (*Ost. Zeitschr.*, VI, 214—215) estime qu'il s'agit bien du roi Mou des Tcheou; la même opinion a été formulée depuis lors par M. de Saussure, et c'est aussi la mienne. Par contre M. de Saussure, comme Chavannes, tient le *Mou t'ien tseu tchouan* pour un récit de voyage authentique. Je suis au contraire d'accord avec M. Schindler pour y voir un „roman historique”. Maintenant est-ce, ainsi que le dit M. Schindler,

suite qu'il n'y avait pas plus de fondement à l'opinion de Chavannes sur l'âge des „tambours de pierre”. Mais l'opinion de Tcheng Ts'iao, basée sur des arguments d'ordre paléographique et historique, a beaucoup pour elle. Peu après Tcheng Ts'iao, 鞏豐 Kong Fong considérerait les tambours comme postérieurs au duc Siang de Ts'in (777—766 av. J.-C.), mais antérieurs au duc Hien (384—362 av. J.-C.). Le rattachement aux princes de Ts'in a été repris de nos jours par 震鈞 Tchen-kiun, qui a rapporté les tambours au duc Wen de Ts'in (765—716 av. J.-C.)¹⁾, et il paraît que telle est aussi l'opinion de M. Lo Tchen-yu²⁾. M. Ma se prononce pour l'opinion de Kong Fong, ce qui laisse, on le voit, une marge de près de quatre siècles pour la date des „tambours”. J'incline à penser que les „tambours de pierre” sont bien dus à un prince de Ts'in, pour de raisons en partie d'ordre géographique. Mais ce prince

„der älteste historische Roman”, soit d'une manière absolue, soit même en Chine? Là je serais beaucoup moins affirmatif. Sans sortir de Chine, je considère que le „Tribut de Yu” est lui aussi, à sa manière, une espèce de roman historique, et plus ancien sans doute que le *Mou t'ien tseu tchouan*. Ce dernier, à tout prendre, a pu n'être compilé que vers le V^e ou même le IV^e siècle avant notre ère, et à cette époque il n'est même pas exclu qu'ait déjà existé ce que je considère comme un autre roman historique, encore qu'il ait passé dans Sseu-ma Ts'ien, à savoir le récit des voyages de Tch'ong-eul avant son avènement en 636 av. J.-C. comme duc Wen de Ts'in (cf. Chavannes, *Mém. hist.*, IV, 283—290).

1) Ce Tchen-kiun est le même que j'ai cité dans *T'oung Pao*, 1922, p. 336, mais j'ignore où il a parlé des „tambours de pierre”.

2) J'ai sous les yeux deux publications de M. Lo Tchen-yu concernant les „tambours de pierre”, et qui fournissent de meilleures planches que celles du *Kin che so* reproduites par Bushell et par M. Schindler, mais il n'y est question que de l'aspect et de l'étude paléographiques des pierres, et non de leur date; je n'ai pas souvenir de l'endroit où M. Lo s'est exprimé sur ce dernier point. Les deux publications que je viens de mentionner sont: 1° un album in-plano intitulé 宋拓石鼓文 *Song t'a che kou wen* reproduisant un estampage des „tambours de pierre” pris sous les Song et qui a appartenu, à la fin du XIX^e siècle, à 徐枋 *Siu Fang*; la notice finale de M. Lo est de 1913; 2° un volume in-folio 石鼓文考釋 *Che kou wen k'ao che*, étude critique sur les estampages, les reproductions et les déchiffrements des „tambours”; l'ouvrage est de 1916.

reste indéterminé et, comme époque, nous restons toujours avant Ts'in Che-houang-ti, c'est-à-dire au temps des Tcheou¹⁾.

Pp. 27—46: 火祆教入中國考 *Houo hien kiao jou tchong kouo k'ao* („*Sur l'entrée du mazdéisme en Chine*”), par M. 陳垣 Teh'en Yuan. — Les textes chinois concernant le mazdéisme n'ont été réunis et étudiés jusqu'ici que d'une manière incomplète, d'abord par Chavannes et par Devéria dans le *J. A.* de 1897, puis par M. Hirth dans le *Zoroaster* de M. Jackson. J'en ai préparé moi-même une sorte de „Corpus” que le travail consciencieux de M. Teh'en, s'il était traduit convenablement dans une langue européenne, rendrait presque inutile. Quelques textes manquent cependant, et des solutions nouvelles me paraissent à proposer dans plusieurs cas.

Pp. 47—56: Traduction par M. Hou Che d'un travail manuscrit du baron de Staël-Holstein sur „*Les textes sanscrits transcrits en chinois et la prononciation chinoise ancienne*”.

Pp. 57—79: 國語問題之歷史的研究 *Kouo yu wen t'i tche li che ti yen kieou*, par M. 沈兼士 Chen Kien-che. — Sur la possibilité d'unifier le langage et de simplifier l'écriture en Chine.

Pp. 80—95 et 333—352: 蕭梁舊史考 *Siao leang kieou che k'ao*, par M. 朱希祖 Tchou Hi-tsou. — Etude critique sur les anciennes œuvres historiques concernant la dynastie des Leang et sur leurs auteurs.

1) M. Ma proteste en fin d'article sur la dénomination de „tambours de pierre” adoptée par les Chinois et à leur suite par les Européens pour ces gros cailloux inégalement équarris, à peu près plats à la base et s'aminçissant vers un sommet arrondi; on ne doit évidemment pas être dupe du nom, mais j'imagine qu'il restera.

Pp. 96—138 et 353—385: 鄭樵著述攷 *Tcheng ts'iao tchou chou k'ao*, par M. 顧頔剛 Kou Kie-kang. — Sur les divers ouvrages de Tcheng Ts'iao, l'auteur du *T'ong tche*. M. Kou estime qu'on n'a pas apprécié à sa valeur jusqu'ici le grand esprit que fut Tcheng Ts'iao, travailleur acharné, voyant les choses en face, ennemi du verbiage et des formules creuses. En dehors du *T'ong tche*, il ne nous est parvenu que très peu de chose de l'œuvre immense de Tcheng Ts'iao.

Pp. 139—145: 五代監本考 *Wou tai kien pen k'ao*, par M. 王國維 Wang Kouo-wei. — Le nom de M. Wang est bien connu. Cet excellent érudit groupe et étudie dans le présent article les textes concernant la gravure et l'impression des classiques (neuf 經 *king* et trois 傳 *tchouan*) en l'an 932. Jusque-là l'imprimerie n'avait pas été utilisée pour les classiques, et c'est faute de pouvoir à nouveau graver à ce moment des classiques sur pierre qu'on proposa de recourir à la xylographie déjà employée pour d'autres œuvres. La fin de l'article concerne l'édition du 經典釋文 *King tien che wen* imprimée en 955.

P. 146—159: Traduction et adaptation par M. Wang Kouo-wei de la leçon d'ouverture de mon cours au Collège de France le 4 décembre 1911, *Les influences iraniennes en Asie Centrale et en Extrême Orient*.

Pp. 160—187: Liste de mss. de Touen-houang au British Museum, par M. 羅福萇 Lo Fou-tch'ang. — M. Lo Fou-tch'ang était l'un des fils de M. Lo Tchen-yu; il est mort à la fin de 1921 à l'âge de 24 ans, quand il s'était mis à l'étude du japonais, du français, de l'allemand, du sanscrit et du si-hia et donnait déjà plus que des promesses. Il laissait au net une liste de mss. de Touen-houang rapportés au British Museum par Sir Aurel Stein, liste évidemment

très incomplète puisqu'il l'avait compilée sur des indications envoyées par Chavannes et de rares informations parues dans les revues d'orientalisme. Son catalogue annoté des mss. de Touenhouang rapportés à Paris avait une meilleure base, puisqu'il parlait de la liste copiée par M. Kanō Naoki sur l'inventaire de la Bibliothèque Nationale. Le présent numéro ne donne que la liste des mss. de Londres. Comme aucune cote n'est indiquée, il sera sans doute difficile de les identifier le cas échéant. A la p. 164, il est question d'un „*Récit de voyage vers l'Ouest du religieux Tche-yen qui alla dans l'Inde chercher la Loi*” (往西天求法沙門智嚴西傳記). Tche-yen fut un compagnon de Fa-hien dans la première partie de son voyage, et j'ai recueilli quelques indications sur la façon dont il revint en Chine. Mais je ne connais pas de récit de voyage qui émane de lui; je n'en ai pas vu dans les mss. Stein; M. L. Giles, pour autant que je sache, n'en a jamais parlé. Peut-être y a-t-il là quelque confusion, ou une mention incidente qui est devenue le titre d'un ouvrage complet. Il vaudrait cependant de vérifier.

Pp. 188—191: Sur les découvertes toutes récentes de stations de l'âge de pierre en Chine, tant à 澠池 Mien-tch'e du Ho-nan qu'en Mandchourie. Une partie des matériaux a été publiée depuis lors dans la *Palaeontologia Sinica*.

Pp. 192—200: Nouvelles d'intérêt scientifique. J'y note qu'on achève un reclassement de toutes les citations du *T'ai p'ing yü lan* par ouvrage cité, ce qui sera une compilation fort utile, et aussi qu'un M. 孫芳 Souen Fang m'a fait l'honneur de traduire en chinois huit de mes articles du *Journal Asiatique* et du *T'oung Pao*. Enfin, à la p. 198, il est question des archives (檔案 *tang ngan*) de l'ancien Grand Secrétariat du temps des Mandchous, qui ont été mises récemment à la disposition d'un comité de professeurs de

l'Université pour être classées et étudiées. Le lot transmis à l'Université comprenait 62 caisses et 1502 sacs. La commission qui avait procédé au tri était composée de MM. Chen Kien-che, Tchou Hi-tsou, Ma Heng, 單不庵 Chan Pou-ngan, 楊棟林 Yang Tong-lin. Mais beaucoup de ces archives ont dû prendre une autre route, car une lettre de M. Lo Tchen-yu m'apprend qu'il en a acquis une masse considérable, encore non inventoriée. Ces archives du Nei-ko ont souvent une grande importance historique. Parmi elles se trouvent les originaux des 實錄 *che-lou* des empereurs Siuan-tö et Kia-ting des Ming¹⁾ et des empereurs T'ien-ming (1616—1626), T'ien-ts'ong (1627—1643) et Chouen-tche des Ts'ing; les *k'i-kiu-tchou* de K'ang-hi et de K'ien-long, etc. C'est d'après ces pièces d'archives qu'une planche mise en tête du 1^{er} numéro reproduit l'édit de 1651 par lequel Chouen-tche confère à son oncle le régent un titre impérial, et surtout la proclamation xylographiée de 1630 par laquelle T'ai-tsong lance contre les Ming sept grands chefs d'accusation; dans ce dernier document, antérieur à l'adoption du titre dynastique de Ts'ing, T'ai-tsong se considère comme le lointain successeur des Jučen et prend le titre de 金國汗 *kin-kouo-han*, „Khan du royaume de Kin”.

Pp. 203—240: 摩尼教入中國考 *Mo ni kiao jou tchong kouo k'ao* („Sur l'entrée du manichéisme en Chine”), par M. Tch'en Yuan. — J'ai déjà parlé de cet article dans *T'oung Pao*, 1923, 193—208.

1) Sur les *che-lou* des Ming, cf. Arousseau, dans *B.E.F.E.-O.*, XII, ix, 72—75 (mais les *Houang ming che lou* que j'ai rapportés à Paris sont manuscrits, et non pas imprimés comme M. A. croyait se le rappeler). M. A. C. Moule étudie actuellement les *che-lou* des Ming conservés à Cambridge, et donnera sans doute au moins une note bibliographique à leur sujet. J'ajoute que le *Tche li t'ien tsin t'ou chou kouan chou mou*, VII, 15, mentionne la présence à la bibliothèque de Tientsin d'une partie des *che-lou* des empereurs Tcheng-t'ong et T'ien-k'i des Ming, ainsi que de 50 liasses des 起居注 *k'i-kiu-tchou* de Wan-li.

Pp. 241—263: 歌戈魚虞模古讀考 *Ko ko yu yu mou kou tou k'ao*, par M. 汪榮寶 Wang Jong-pao. — Sur la prononciation ancienne des finales actuelles en -o, -ü et -u. S'appuie en grande partie sur les transcriptions de mots sanscrits. C'est une grande nouveauté de voir des Chinois écrire des articles sur la phonétique ancienne de leur langue selon les méthodes de la linguistique occidentale.

Pp. 265—307: 科學的史家崔述 *K'o hio ti che kia ts'ouei chou*, par M. Hou Che. — Ce travail, dont la première partie a jusqu'ici seule paru, est destiné à mettre en relief la personnalité de Ts'ouei Chou (1740—1816), l'un des deux ou trois Chinois modernes chez qui M. Hou Che reconnaît les qualités d'un historien „scientifique”.

Pp. 309—332: 鄭樵傳 *T'cheng ts'iao tchouan*, par M. Kou Kie-kang. — Cette biographie de T'cheng Ts'iao est le complément du travail consacré par M. Kou aux œuvres de cet écrivain. M. Kou fait vivre T'cheng Ts'iao de 1104 à 1162. Ces dates, qui sont celles du *Yi nien lou*, valent mieux que celles de 1108—1166 indiquées par Giles, *Biogr. Dict.*, n° 265. Il ne me paraît cependant pas certain qu'elles-mêmes ne soient pas encore un peu basses.

Pp. 387—389: 釋 „皇” *Che „houang”*, par Wang Jong-pao. — Explication paléographique du caractère 皇 *houang*, „empereur”.

Pp. 391—399: Parmi les nouvelles d'intérêt scientifique que contiennent ces pages, je relève l'annonce d'un reclassement des matériaux de l'encyclopédie *Yi wen lei tsiu* et des *yin-yi* bouddhiques sur le même modèle que celui adopté déjà à propos du *T'ai p'ing yu lan*. Des renseignements sont également fournis sur la grande entreprise de réunions des chants et dictons populaires chinois inaugurée depuis quelques années.

Tels sont les deux premiers numéros du *Kouo hio ki k'an*. J'ai tenu, par une analyse un peu longue, à en signaler la variété et la bonne tenue scientifique. Les sinologues européens ne sont qu'une poignée. Pour faire progresser comme il convient l'étude du monde immense qu'est la Chine, les érudits indigènes rompus aux méthodes modernes tout en conservant le goût et le sens du passé ne seront jamais trop nombreux.

MANUSCRITS CHINOIS AU JAPON

京都帝國大學文學部景印唐鈔本第一集

Kyōto teikoku daigaku bungaku-bu eīn Tō-shōhon dai-ichi-shū,

Kyōto, 1922, 3 *pen* in-f° en 1 *t'ao*.

PAR

PAUL PELLiot.

L'histoire du recueil dont on a ici la première série est racontée dans des préliminaires qu'il vaut de rappeler. En 1884, le ministre de Chine au Japon 黎庶昌 Li Chou-tch'ang avait reproduit en fac-similé, dans un recueil intitulé 古逸叢書 *Kou yi ts'ong chou*, un certain nombre d'œuvres chinoises dont d'anciens exemplaires imprimés s'étaient conservés au Japon ¹⁾. Toutefois il n'avait pas porté spécialement son attention sur les anciennes copies manuscrites, d'ouvrages chinois, copies souvent fragmentaires, mais remontant parfois aux T'ang ²⁾. En 1911, M. Lo Tchen-yu, fuyant la révolution, vint au Japon et se fixa à Kyōto où il resta huit ans. Il eut le temps de s'enquérir des anciens manuscrits conservés au Japon, et en publia plusieurs. Mais il restait encore beaucoup à faire. Aussi, en quittant le Japon en 1919, M. Lo pria-t-il nos confrères de l'Université de Kyōto de vendre sa maison de Kyōto et de consacrer le produit de cette vente à l'impression de fac-similés

1) Cf. l'article que j'ai consacré au *Kou yi ts'ong chou* dans *B.E.F.E.-O.*, II, 315—340. Un supplément considérable, constituant en fait un second *Kou yi ts'ong chou*, a paru en Chine récemment.

2) Les préliminaires du présent ouvrage vont trop loin en disant qu'il n'y a pas de reproductions de „manuscrits des T'ang” dans le *Kou yi ts'ong chou*; il y en a, mais relativement peu.

reproduisant les anciens manuscrits chinois conservés au Japon. Ces fac-similés devraient être offerts aux grandes bibliothèques du monde entier, et le reste des exemplaires vendu pour permettre de continuer l'entreprise. Telle est l'initiative généreuse à laquelle nous devons les *Manuscrits des T'ang imprimés en fac-similé par la Faculté des Lettres de l'Université impériale de Kyôto, Première série*¹⁾.

Cette „Première série” comprend les fac-similés de quatre manuscrits.

I: 毛詩唐風殘卷 *Mao che t'ang fong ts'an kiuan*, „Rouleau fragmentaire des *Airs de T'ang* dans le *Che*[king de la recension] de *Mao*”. — Mss. appartenant à M. 和田 Wada de Tōkyō; notice finale par M. Kanō Naoki.

Le mss. contient encore (avec une lacune médiane que je m'explique mal), les huit premiers des douze „*Airs de T'ang*” (Legge, *Chin. Cl.*, IV, 174—184). C'est un manuscrit de bonne écriture, qui date sûrement de l'époque des T'ang. En ce qui concerne les classiques, ces manuscrits ont un grand intérêt, mais

1) Ces renseignements nous sont fournis par une préface de 1921 due à M. 狩野直喜 Kanō Naoki, et par une lettre écrite par M. Lo lors de son départ du Japon et que M. Lo reproduit ensuite. Dans la lettre de M. Lo, on voit que M. Lo songeait alors à faire restaurer au Tchili le temple commémoratif en l'honneur de Kou Yen-wou (1613—1682) et au Kiang-sou un autre en l'honneur de 徐枋 Siu Fang (1622—1694), parce que la vie de ces deux lettrés lui paraissait d'un bon exemple pour la génération actuelle. Je ne sais ce qu'il est advenu du temple de Siu Fang; du moins M. Lo a-t-il consacré à ce personnage, en 1919, un *nien-p'ou* considérable, avec deux chapitres de morceaux annexes; le tout est intitulé 徐俟齋先生年譜 *Siu sseu tchai sien cheng nien p'ou*. Quant au temple commémoratif de Kou Yen-wou, situé à Pékin auprès du 慈仁寺 Ts'eu-jen-sseu, il a dû être restauré en 1921, et j'ai reçu récemment un *pen* de 顧祠小志 *Kou ts'eu siao tche* dû à M. 吳昌綬 Wou Tch'ang-cheou, avec préface de M. 董康 Tong K'ang, ainsi qu'un fascicule 顧祠集帖 *Kou ts'eu tsi ts'ie* contenant les estampages d'autographes de Kou Yen-wou gravés sur des dalles qui sont conservées dans son temple commémoratif.

qu'on ne peut faire sentir sans des comparaisons de détail très minutieuses. M. Kanō a signalé ce que le présent fragment apporte de leçons intéressantes. Après coup, il s'est avisé de comparer ce manuscrit avec les leçons que donnent pour les mêmes textes les fragments du *Che king* que j'ai retrouvés à Touen-houang et que M. Lo Tchen-yu a reproduits dans le *Touen houang che che yi chou*¹⁾. Il a pu constater ainsi, dans le cas de certaines des leçons qui ne sont pas celles du texte actuel, un accord qui est décisif pour la tradition du texte courante au début des T'ang.

II: 毛詩秦風正義殘卷 *Mao che ts'in fong tcheng yi ts'an kiuan*, „Rouleau fragmentaire des „Sens corrects” des *Airs de Ts'in* dans le *Che[king de la recension]* de Mao”. — Mss. appartenant à M. 富岡 Tomioka de Kyōto; notice finale de 1913 par M. Lo Tchen-yu.

Les 67 lignes du mss. contiennent encore les „Sens corrects”, c'est-à-dire le commentaire de K'ong Ying-ta, pour les airs n^{os} 3 et 4 des „Airs de Ts'in” (Legge, *Chin. Cl.*, IV, 193—197). Bonne écriture des T'ang. La notice finale de M. Lo signale les variantes importantes de ce mss.

III: 翰苑卷第卅 „*Han yuan*, ch. 30”. — Mss. appartenant au baron 西高辻 Nishi-Takatsuji de Chikuzen; notice finale par M. 内藤虎次郎 Naitō Torajirō.

Le *Han yuan*, en 30 ch., était une encyclopédie compilée vers l'an 700 par 張楚金 Tchang Tch'ou-kin; elle s'est perdue en Chine, semble-t-il, avant le milieu du XII^e siècle. Un commentaire y avait été joint à une date indéterminée, mais antérieure à 831, par un certain 雍公叡 Yong Kong-jouei dont on ne sait rien. Un certain

1) Il y a là une petite inexactitude. Les fragments du *Che king* provenant de Touen-houang et que M. Lo a publiés ne se trouvent pas dans le *Touen houang che che yi chou*, mais dans le *Ming cha che che kou tsi ts'ong ts'an*.

nombre de citations du *Han yuan* ont été conservées dans des ouvrages japonais, mais le seul chapitre qui ait survécu, ou du moins qu'on ait retrouvé jusqu'ici, est le ch. 30 et dernier, reproduit ici. Ce chapitre est d'ailleurs particulièrement intéressant en ce qu'il porte sur les pays étrangers. Il est vrai que beaucoup de fautes de copie s'y sont glissées, et qu'une omission accidentelle nous prive des paragraphes concernant l'Asie Centrale. Mais tel quel, ce chapitre contient sur la Mongolie, la Mandchourie, la Corée, le Japon et même le Nord de l'Indochine, des renseignements en partie nouveaux (en particulier pour des noms de fonctionnaires en coréen ancien), ou dont la source est indiquée ici pour la première fois. Cette encyclopédie cite en effet toujours ses sources, et il y a là des éléments précieux soit pour la critique textuelle d'ouvrages qui nous sont parvenus, soit pour la reconstitution partielle des ouvrages perdus. La liste comprend le 續漢書 *Siu han chou* de 司馬彪 Sseu-ma Piao, le 宋春秋 *Song tch'ouen ts'ieou* de 王琰 Wang Yen, le 漢名臣奏 *Han ming tch'en tseou*, le 魏略 *Wei lio* de 魚豢 Yu Houan, le 高驪記 *Kao li ki*, le 十六國春秋 *Che lieou kouo tch'ouen ts'ieou* de 崔鴻 Ts'ouei Hong, le 職貢圖 *Tche kong t'ou* de l'empereur 元 Yuan des Leang, le 東藩風俗記 *Tong fan fong sou ki* des Souei, le 括地志 *Koua ti che* de T'ai prince de Wei, le 東夷記 *Tong yi ki*, le 肅慎國記 *Sou chen kouo ki*, le 鄴中記 *Ye tchong ki* de 陸歲 Lou Kouei. Comme le constate M. Naitō, ce sont là autant d'ouvrages perdus depuis mille ans¹⁾.

1) M. Lo Tchen-yu a reproduit en fac-similé, dans le 鳴沙石室古籍叢殘 *Ming cha che che kou tsi ts'ong ts'an*, trois fragments d'encyclopédies rapportés par moi de Touen-houang. A propos du dernier d'entre eux, il se demandait si ce n'était pas là un fragment du *Han yuan*. Mais la disposition du chapitre aujourd'hui connu du *Han yuan* et le mode des citations ne me paraissent pas confirmer cette hypothèse.

IV: 王勃集卷第廿九第卅, „*Ō-Botsu shū* (*Wang p'o tsi*), ch. 29 et 30". — Mss. appartenant à M. Tomioka; notice finale par M. Naitō Torajirō.

Wang P'o a vécu environ de 648 à 676; à sa mort il laissait une collection littéraire en 30 ch., dont des extraits seuls ont été conservés en Chine. J'ai déjà eu l'occasion de signaler dans le *T'oung Pao* les fragments de cette collection retrouvés au Japon et qui ont été publiés en 1897—1901 par Yang Cheou-king et en 1910 par M. Naitō ¹⁾. En 1910, M. Naitō avait donné en facsimilé la portion du ch. 28 du *Wang p'o tsi* dont le mss. appartenait à M. 上野理一 Ueno Riichi d'Ōsaka et un fragment, de chapitre indéterminé, appartenant à M. 神田香巖 Kanda Kōgan de Kyōto ²⁾. Mais on savait en outre que les ch. 29 et 30 de la collection de Wang P'o subsistaient encore dans un manuscrit qui avait appartenu à M. 富岡謙藏 Tomioka Kenzō et était passé ensuite aux mains de son fils ³⁾. C'est ce précieux manuscrit de M. Tomioka qui est enfin publié ici avec une notice finale de M. Naitō. En réalité les fragments de MM. Ueno, Kanda et Tomioka appartiennent à un seul manuscrit, dont les derniers chapitres ont été seuls conservés.

1) Cf. *T'oung Pao*, 1912, 503—507.

2) Sur ces noms, mal lus dans *T'oung Pao*, 1912, p. 506, cf. *T'oung Pao*, 1912, p. 674. Depuis lors, M. Kanda Kōgan est mort, et son petit-fils, M. 神田喜一郎 Kanda Kiichiro, a donné un nouveau facsimilé du même fragment dans un album 容安軒舊書四種 *Yōanken kyūsho shishū* qui a paru en 1919 et dont je dirai quelques mots plus loin.

3) Cf. à ce sujet *T'oung Pao*, 1920/1921, p. 148. Dans sa notice finale, M. Naitō parle d'une édition que M. Lo Tchen-yu de tous les morceaux de Wang P'o qui étaient demeurés inconnus de l'édition de 蔣清翊 Tsiang Ts'ing-yi, et à l'exception des ch. 29 et 30; je crois avoir vu et possède peut-être cette édition, mais ne la retrouve pas actuellement. En dehors des fragments publiés par M. Naitō en 1910 et des chapitres 29 et 30 de la présente édition, ce qu'on connaît au Japon de la collection littéraire de Wang P'o est représenté par un rouleau manuscrit du 正倉院 Shōsōin sur lequel je reviendrai plus loin; Yang Cheou-king n'avait eu entre les mains qu'une reproduction incomplète du manuscrit du Shōsōin.

Tel est ce premier recueil, qui ouvre dignement la collection de facsimilés de manuscrits des T'ang inaugurée par l'Université de Kyōto.

容安軒舊書四種 *Yōanken kyūsho shishū*, 1919, 1 pen in-f^o,
publié par M. 神田喜一郎 Kanda Kiichirō.

J'ai mentionné plus haut (p. 19, n. 2) le titre de la présente publication. M. Kanda Kiichirō (surnom 信暢 *Sinchō*, appellation 嚮盒 *Chō-an*) y reproduit en facsimilé quatre anciens manuscrits qui appartenaient à son grand-père 神田香巖 Kanda Kōgan, et que celui-ci est mort avant d'avoir pu éditer. Ce sont:

I. Un fragment du *Chou king*, dans le texte en „caractères anciens” (*kou-wen*) qui avait cours sous les T'ang avant la réforme de 衛包 *Wei Pao* en 744 ¹⁾. Ce fragment comprend les trois sections du *T'ai-che*, le *Mou-che* et le début du *Wou-tch'eng* (Legge, *Chin. Cl.*, III, 281—309). Une notice préliminaire de M. Lo Tchen-yu, écrite en 1914, et une plus détaillée rédigée en 1915 par M. Naitō Torajirō signalent les leçons intéressantes du texte. On y verra en particulier que, contrairement à ce qu'on a cru dès la fin des Song, le *Chou king* courant avant 744 avait bien déjà la leçon 泰誓 *T'ai-che*, et non 大誓 *Ta-che* ou 太誓 *T'ai-che*.

II. Un fragment du ch. 29 („Les canaux du Fleuve”) des *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien. Le manuscrit remonte aux T'ang. Ce qu'en ont dit 森立之 *Mori Tatsuyuki* dans le *經籍訪古志* *Keiseki hōkoshi* et Yang Cheou-king dans le *留眞譜* *Lieou tchen p'ou* est inexact. Par contre M. Lo Tchen-yu a déjà publié un facsimilé (moins bon) du présent manuscrit en

1) Pour le sens précis qu'il faut ici donner à *kou-wen*, cf. *Mém. conc. l'Asie Orientale*, II [1916], p. 149.

2) M. Kanda renvoie, pour les erreurs du *Keiseki hōkoshi*, à un *經籍訪古志校譌* *Keiseki hōkoshi kōwa*; je ne crois pas que cet ouvrage ait paru.

1918 dans un volume in-folio intitulé 古寫本史記殘卷 *Kou sie pen che ki ts'an kiuán*¹⁾. Deux notes préliminaires de M. Kanda signalent, après M. Lo et d'après lui, les particularités marquantes du manuscrit.

III. Les sinologues connaissent bien le 世說新語 *Che chouo sin yu* de 劉義慶 *Lieou Yi-k'ing* (401—444), avec commentaire de 劉峻 *Lieou Siun* (462—521). Mais on sait moins que l'ouvrage nous est parvenu avec pas mal de remaniements qui datent des Song. En outre le titre de *Che chouo sin yu* n'est pas antérieur au X^e siècle; jusque-là l'ouvrage s'appelait 世說新書 *Che chouo sin chou*. Un manuscrit fragmentaire des T'ang, donnant la majeure partie de ce qui était alors le ch. 6, s'est conservé au Japon, mais a été dès longtemps partagé en quatre morceaux. Yang Cheou-king n'avait connu que l'un d'entre eux. Un autre appartenait à Kanda Kōgan. M. Lo Tchen-yu, par l'entremise de M. Kanda et du détenteur d'un autre des fragments, réussit à réunir des photographies des quatre fragments et les édita en 1916 dans un volume in-folio intitulé 唐寫本世說新書 *T'ang sie pen che chouo sin chou*; il reproduisait à la fin une notice de Kanda Kōgan, une autre de Yang Cheou-king et en joignait enfin une dernière de lui-même. Le volume publié par M. Kanda Kiichirō est un facsimilé, meilleur que celui de M. Lo, du fragment qui lui appartient aujourd'hui; il a donné en guise d'introduction la notice finale de M. Lo, et a laissé à la fin du mss. celle de son grand-père Kanda Kōgan.

1) Ce volume de M. Lo contient aussi le facsimilé d'un manuscrit des T'ang donnant la seconde moitié du ch. 96 et tout le ch. 97 de Sseu-ma Ts'ien. En outre, M. Lo Tchen-yu a reproduit dans le 4^e tsi du *Ki che ngan ts'ong chou* un ancien manuscrit, provenant du Kōsanji, de la majeure partie du ch. 3 de Sseu-ma Ts'ien, avec une notice où il dit que deux autres portions du même manuscrit, contenant les ch. 2 et 5, doivent faire partie des collections du baron Iwasaki. Au moins en ce qui concerne le ch. 2, ceci est confirmé par la notice mise par M. Naitō en tête de son édition du 舊鈔古文尚書 *Kyūshō kobun shōsho*; il sera question de cette dernière publication plus loin.

IV. Le quatrième fragment reproduit en facsimilé est celui de la collection littéraire de Wang P'o qui appartenait à Kanda Kōgan; il en a été question plus haut (p. 19).

Tel est le contenu de l'intéressant recueil dédié par M. Kanda à la mémoire de son grand-père. J'ajouterai que l'exécution matérielle en est excellente.

舊鈔古文尚書 *Kyūshō kobun shōsho* („Ancien manuscrit du *Chou king* en caractères anciens”), 1 rouleau, publié aux frais du baron **岩崎** Iwasaki par M. NAITŌ Torajirō.

Dans l'été de 1909, j'ai montré à quelques érudits de Pékin une reliure de manuscrit faite en brindilles de bambous et au dos de laquelle avait été collé, pour la renforcer, un fragment de la section **顧命** *Kou-ming* du *Chou king* écrit en „caractères anciens” (**古文** *kou-wen*, ou, comme on disait, en **隸古** *li-kou*, conçu comme un mélange d'écriture *li* et de *kou-wen*)¹⁾, c'est-à-dire de la manière qui avait été fixée pour la recension présentée au début du IV^e siècle par **梅賾** Mei Tsō et qui était restée en vogue jusqu'à la réforme de **衛包** Wei Pao en 744²⁾. L'attention fut

1) Ce fragment a été édité immédiatement (1909) par M. Lo Tchen-yu dans le **敦煌石室遺書** *Touen houang che che yi chou*, puis en facsimilé dans le **石室秘寶** *Che che pi pao* (cf. *B.E.F.E.-O.*, XII, ix, 105). Le *Che che pi pao* étant devenu presque introuvable, M. Lo a donné un nouveau facsimilé en 1913 dans le *Ming cha che che yi chou* dont il sera question à la note suivante, puis encore en 1917, avec une nouvelle notice, dans le **鳴沙石室古籍叢殘** *Ming cha che che kou tsi ts'ong ts'an*.

2) Ces textes ont d'abord été étudiés par M. Lo dans les fascicules 2 et 3 du *Kouo hio ts'ong k'an* (cf. *T'oung Pao*, 1911, 743—744; *B.E.F.E.-O.*, XII, ix, 100); ils ont été ensuite reproduits en facsimilé, avec une notice finale, dans un fascicule **隸古定尚書** *Li kou ting chang chou* qui fait partie du **鳴沙石室遺書** *Ming cha che che yi chou*. Les fragments, qui proviennent de trois mss. différents comprennent: des livres des Hia, la fin du *Yu-kong*, le *Kan-che*, le *Wou-tseu-tche-ko* et le *Yin-tcheng*; des livres des Yin, la fin de la seconde partie et toute la troisième partie du *P'an-keng*, les trois parties du *Yue-ming*, le *Kao-tsong-yong-je*, le *Si-po-k'an-li* et le *Wei-tseu* (avec lequel se terminait le ch. 5 du *Chou king*); des livres des Tcheou, un fragment du *Kou-ming*.

ainsi rappelée sur un état du *Chou king* qu'on ne connaissait plus depuis la fin des T'ang. Par la suite, et en dehors de fragments rapportés par Sir Aurel Stein à Londres et dont certains ont été copiés (ou photographiés?) par notre collègue M. Kano Naoki, plusieurs des portions du *Chou king* en *kou-wen* qui proviennent de Touen-houang et sont entrées à la Bibliothèque Nationale ont été reproduites, sur les photographies que je lui avais fait tenir, par M. Lo Tchen-yu ¹⁾. Mais en même temps une enquête similaire se poursuivait au Japon. M. Lo Tchen-yu, qui s'y était alors réfugié, publiait en 1914 dans un *ts'ong-chou* de petit format intitulé 雲窗叢刻 *Yun tch'ouang ts'ong k'o* deux fragments de manuscrits du *Chou king* en *kou-wen* qui y avaient été retrouvés ¹⁾. J'ai mentionné plus haut (p. 20) la publication projetée par M. Kanda Kōgan et achevée par son petit-fils d'un fragment du *Chou king* en *kou-wen* contenant les trois sections du *T'ai-che*, le *Mou-che* et le début du *Wou-tch'eng*. Entre temps, M. Kanō Naoki reconnaissait dans le mss. Fonds Pelliot n° 3315 de la Bibliothèque Nationale un fragment du 尚書釋文 *Chang chou che wen*, c'est-à-dire de la partie consacrée au *Chou king* dans le 經典釋文 *King tien che wen* de Lou Yuan-lang (Lou Tō-ming); et ce manuscrit donnait le texte primitif du *King tien che wen*, avant les mutilations et altérations qu'on lui avait fait subir dans la seconde moitié du X^e siècle pour le mettre en harmonie avec le nouveau texte adopté pour le *Chou king* en 744 ²⁾. J'ai pris prétexte du même mss. n° 3315

1) Il a intitulé l'un 影寫隸古定向書商書殘卷 *Ying sie li kou ting chang chou chang chou ts'an kiuan*; comme ce titre l'indique, il s'agit d'une portion des livres des Yin, et qui se confond presque avec le contenu d'un des fragments de Touen-houang: ici aussi c'est toute la fin de l'ancien ch. 5, mais le *P'an-keng* y est au complet. L'autre fragment est appelé par M. Lo 古寫隸古定向書周書殘卷 *Kou sie li kou ting chang chou tcheou chou ts'an kiuan*; il contient les chapitres suivants des livres des Tcheou: *Hong-fan*, *Lu-ngao*, *Kin-t'eng*, *Ta-kao*, *Weï-tseu-tche-ming*.

2) Le travail de M. Kanō a paru dans le 藝文 *Geibun*, nos 2 et 4 de 1915.

pour écrire au début de 1916 une longue étude *Le Chou king en caractères anciens et le Chang chou che wen* ¹⁾. En Chine, où j'avais porté des photographies du manuscrit au milieu de 1916, il a été édité en facsimilé, avec une notice de M. 吳士鑑 Wou Che-kien datée du 3^e mois de 1917, dans le 4^e tsi du 涵芬樓祕笈 *Han fen leou pi ki*. Vers la même époque, M. Lo Tchen-yu ouvrait avec un meilleur facsimilé du même texte le 1^{er} tsi de son *Ki che ngan ts'ong chou*.

C'est à cette question du „*Chou king en caractères anciens*” ²⁾ antérieur à la réforme de 744 que la publication faite par M. Naitō aux frais du baron Iwasaki apporte une nouvelle et très importante contribution. On sait quels trésors le père du baron Iwasaki actuel et lui-même ont accumulés et dont ils ont confié la garde à M. Ishida Mikinosuke: bibliothèque de Lou Sin-yuan, bibliothèque du Dr G. Morrison, manuscrits et livres japonais rarissimes, etc. Parmi ces richesses, il n'y avait pas moins de trois manuscrits fragmentaires du *Chou king* en caractères anciens. Le premier comprend une bonne partie du *Yu kong*. Le second contient ce même ch. 5 que nous avons déjà rencontré dans un manuscrit de Touen-houang et dans un autre manuscrit du Japon publiés par M. Lo Tchen-yu, et qui contient ici aussi le *P'an-keng*, le *Yue-ming*, le *Kao-tsong-yong-je*, le *Si-po-k'an-li* et le *Wei-tseu*. Le troisième fragment appartient aux livres des Teheou et donne le *Pi-ming*, le *Kiun-ya*, le *Kiong-ming* et le *Lu Ling*. Les deuxième et troisième fragments

1) Ce mémoire a paru dans le t. II [1916] des *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, pp. 123—177. Je ne sais quel accident d'imprimerie ou de brochage a fait que la p. 177 et plusieurs planches manquent à presque tous les exemplaires.

2) Une fois de plus, je précise que la distinction du *Chou king* en caractères anciens ou en caractères modernes ne vise pas ici la distinction entre les chapitres authentiques du *Chou king* et les 25 chapitres apocryphes „en caractères anciens”; elle concerne seulement le *Chou king* traditionnel, tel qu'il a été établi au début du IV^e siècle, et selon qu'il est écrit avec les „caractères anciens” de la recension fixée à ce moment par Mei Tsö, ou avec l'orthographe modernisée qui fut adoptée en 744.

sont de la même main que le fragment qui appartient à M. Kanda. Bien que le premier fragment soit d'une main différente, tous ces fragments datent de la première moitié des T'ang. M. Naitō considère même le manuscrit de l'ancien chapitre 5 comme plus ancien que le manuscrit correspondant de Touen-houang, à raison des „caractères anciens” qu'il contient encore en plus grand nombre ¹⁾. Je dois dire que l'argument ne serait pas à lui seul décisif, vu l'arbitraire qu'on constate pour l'emploi de ces „caractères anciens” au cours d'un même manuscrit. La notice de M. Naitō est en grande partie consacrée à étudier les altérations de texte qui se sont produites dans la définition des 瑤琨 *yao-kouen* du *Yu kong*, tantôt qualifiées de „pierre” (石), et tantôt de „jade” (玉 *yu*). Il y avait en particulier contradiction sur ce point entre le commentaire du pseudo-K'ong Ngan-kouo et une phrase de Wang Sou. Or on sait que Wang Sou a été soupçonné d'être l'auteur du commentaire du pseudo-K'ong Ngan-kouo; d'aucuns objectaient que pour le sens de *yao-kouen*, le commentaire dit de K'ong Ngan-kouo et Wang Sou donnaient des explications différentes, ce qui eût été surprenant si le commentaire du pseudo-K'ong eût été l'œuvre de Wang Sou. Mais M. Naitō montre que si on suit les manuscrits des T'ang et non plus les éditions des Song, le désaccord disparaît. En fait, comme déjà dans mon travail de 1916, j'incline à admettre que Wang Sou († 256) est ou l'auteur, ou au moins l'initiateur non seulement de la préface du pseudo-K'ong Ngan-kouo et de son commentaire, mais aussi des 25 chapitres apocryphes du *Chou king* qui furent présentés au trône un demi-siècle plus tard par Mei Tsō.

Nous connaissons maintenant, tant par les manuscrits de Touen-houang que par ceux du Japon, environ la moitié du *Chou king* tel qu'il était répandu avant 744. Mais à Londres, à Paris, sans

1) Je ne sais pourquoi M. Naitō ne dit rien ici du fragment de contenu analogue retrouvé au Japon et publié par M. Lo Tchen-yu dans le *Yun tch'ouang ts'ong k'o*.

doute même au Japon, d'autres fragments subsistent encore qu'il faudra publier et étudier. En attendant, les érudits doivent remercier vivement le baron Iwasaki pour les matériaux précieux qu'il leur a mis entre les mains ¹⁾).

正倉院本王勃集殘卷 *Shōsōin hon ō-Botsu shū zan-kwan* („Rouleau fragmentaire de la collection littéraire de Wang P'o, exemplaire du *Shōsōin*"), un rouleau publié en 1922 par M. NAITŌ Torajirō, avec une notice finale (*pa*) occupant un fascicule de 4 pages.

Il a été question plus haut des chapitres 28, 29 et 30 qui terminaient la collection littéraire perdue de Wang P'o (648—676?), et dont un manuscrit, divisé entre trois propriétaires (MM. Ueno, Kanda et Tomioka) s'était conservé au Japon. Mais il y avait en outre, dans les collections fameuses du Shōsōin à Nara, un rouleau manuscrit contenant 41 morceaux littéraires de Wang P'o, dont 20 n'étaient connus que par ce manuscrit, et dont les 21 autres offraient des variantes importantes par rapport au texte courant. Le mss. du Shōsōin fut édité lithographiquement d'une manière complète en 1880, et à nouveau, lithographiquement aussi mais avec des lacunes, en 1884. Yang Cheou-king ne connut que l'édition incomplète de 1884, qu'il utilisa dans son *Je pen fang chou tche*. M. Lo Tchen-yu, pour l'édition des textes de Wang P'o demeurés inconnus à Tsiang Ts'ing-yi, s'est appuyé sur l'édition complète de 1880, et a signalé les variantes pour les morceaux que Tsiang Ts'ing-yi donnait déjà.

1) La somptueuse publication du baron Iwasaki comprend encore les facsimilés de deux œuvres japonaises, un ancien manuscrit du *Nihongi*, en 2 rouleaux, et un rouleau de petit format reproduisant un mss., écrit en 1248, du **明惠上人歌集** *Myōe-shōnin kashū*. Chacune de ces deux œuvres japonaises est accompagnée d'un fascicule explicatif. En outre, deux portefeuilles reproduisent en couleurs des portions du *Chou king* en caractères anciens et du *Nihongi* pour en montrer l'aspect original, avec les marques de ponctuation et notes en noir et en rouge. Un fascicule annexe dû à M. **吉澤義則** Kichizawa Yoshinori (?) traite de ces ponctuations et notes.

Toutefois, d'après M. Naitō, cette édition de M. Lo, pour des raisons que j'ignore, est souvent fautive. L'admirable facsimilé que donne aujourd'hui M. Naitō permettra tous les contrôles désirables.

Ce manuscrit du Shōsōin emploie les caractères spéciaux de l'impératrice Wou, et une note finale fait savoir qu'il a été écrit la 4^e année *kei-un*, c'est-à-dire en 707. Mais il ne figure pas sur les titres du 獻物帳 *Kembutsu-chō* du 東大寺 Tō-daiji, si bien qu'on ignore à quel moment il est entré dans les collections.

聖武天皇宸翰雜集 *Shōmu-tennō shinkan zasshū* („*Morceaux littéraires divers écrits de la main de l'empereur Shōmu*”), 1 rouleau publié en 1921 par M. NAITŌ Torajirō, avec un fascicule de notice finale (*pa*) occupant 6 pages.

Le manuscrit dont M. NAITŌ publie ici un excellent facsimilé fait partie, comme le précédent, des collections du Shōsōin, et il figure dans le *Kembutsu-chō* du Tō-daiji. On sait que l'empereur Shōmu (724—748) est le fondateur même du Tō-daiji. Ce manuscrit est un recueil de morceaux littéraires concernant le bouddhisme et dûs à un certain nombre d'écrivains des Six dynasties et de la première moitié des T'ang; une note finale montre que l'empereur Shōmu l'a écrit de sa main dans la 3^e année *tempyō*, c'est-à-dire en 731. Les auteurs représentés sont le 居士 *kiu-che* 王 Wang, le „maître de [la période] *ta-ye* des Souei”, le maître de la Loi 眞觀 Tchen-kouan, le moine 靈實 Ling-che, le prince de 趙 Tchao des Tcheou, enfin le moine 僧亮 Seng-leang. Ces morceaux ne se trouvent dans aucune des grandes compilations récentes comme le *Ts'iuian chang kou san tai* etc. de Yen K'o-kiun ou le *Ts'iuian t'ang wen* du temps de Kia-k'ing. Le *kiu-che* Wang n'est pas identifiable à présent. Le „maître de [la période] *ta-ye* des Souei n'est autre que l'empereur Yang des Souei, dont on a ici 32 poésies. Le maître de la Loi Tchen-kouan est connu; il est mort en 611.

Le moine Ling-che est inconnu des recueils de biographies de moines, mais les morceaux qu'on a ici de lui montrent qu'il vivait dans la première moitié du VIII^e siècle. Il doit donc être le même que le moine Ling-che qui apparaît à deux reprises dans le **日本見在書目** *Nihon kenzai shomoku* de 889—897. Le prince de Tchao a une biographie dans le *Tcheou chou* et le *Pei che*; il a été mis à mort en 581. Seng-leang vivait au début du VI^e siècle, et a sa biographie dans le *Kao seng tchouan* de 519. M. Naitō signale que les opinions de Seng-leang sont souvent citées dans le grand recueil de commentaires sur le *Mahāparanirvāṇasūtra* qui a été compilé sous les Leang par **寶亮** Pao-leang, en 71 ch., et est aujourd'hui accessible dans le 94^e *t'ao* du *Supplément I* du *Tripitaka* de Kyōto.

光明皇后御書杜家立成 *Kōmyō-kōgō gosho To-ka rissei*
(„Formulaire de M. Tou, écrit de la main de l'impératrice Kōmyō”),
1 rouleau publié en 1922 par M. NAITŌ Torajirō, avec un fascicule explicatif de 3 pages.

L'impératrice Kōmyō a vécu de 701 à 760; elle fut l'épouse de l'empereur Shōmu. Le présent manuscrit, écrit de sa main, appartient, lui aussi, au Shōsōin; il figure sur les listes du Kembutsu-chō du Tō-daiji. Le texte est un formulaire de lettres, peut-être, comme le suppose M. Naitō, celui de **杜有晉** Tou Yeou-tsin mentionné dans les chapitres bibliographiques du *Sin t'ang chou*. M. Naitō énumère tous les anciens formulaires de lettrés (**書儀** *Chou yi*) dont les titres et les auteurs sont connus, et conclut qu'il ne nous en est parvenu aucun d'antérieur aux Song, à l'exception du manuscrit du Shōsōin. Ceci n'est plus tout à fait exact. Un certain nombre de formulaires de lettres antérieurs aux Song figurent parmi les manuscrits retrouvés à Touen-houang.

古寫本顧野王玉篇零卷 *Ko-shahon Ko-Yaō Gyoku-hen reikwan* („Rouleau incomplet d'un manuscrit ancien du *Yu p'ien* de Kou Ye-wang"), 1 rouleau, s. l. n. d.

Ce rouleau, qui donne en un excellent facsimilé le *Yu p'ien* primitif depuis le premier quart de la clef 92 (𠄎) jusqu'au milieu de la clef 117 (幸), a été également publié, je crois, par M. NAITŌ Torajirō; du moins est-ce lui qui me l'a envoyé. Mais pas un mot ne l'accompagne, ni aucune indication d'origine ou de date; peut-être un fascicule explicatif manque-t-il à mon exemplaire. On sait que le dictionnaire *Yu p'ien*, en 30 ch., achevé par Kou Ye-wang en 543 A.D., et où les caractères sont rangés sous 542 radicaux, ne s'est pas conservé en Chine dans son état primitif, mais seulement dans une recension très remaniée qui date de 1013. Par contre, Li Chou-tch'ang a reproduit en 1884 dans son *Kou yi ts'ong chou*, mais d'après des copies parfois infidèles et avec des inexactitudes, trois chapitres et demi du *Yu p'ien* primitif retrouvé au Japon; parmi eux figure le même texte fragmentaire du ch. 9 (clefs 92 à 117) qui est reproduit par le présent facsimilé. J'ai donné à ce sujet en 1902, dans le *B.E.F.E.-O.* (II, 323—326), quelques indications qui ne sont ni toutes exactes, ni à jour maintenant, mais je ne crois pas qu'on ait jusqu'ici rien donné de plus dans une langue européenne. En 1883, un Japonais, qui s'appelait, je crois, 得能 Tokunō, a donné, d'après l'exemplaire mss. du Kōsanji, une section du *Yu p'ien* commençant par la clef 糸, section qui manque au *Kou yi ts'ong chou*. Je possède, sans l'avoir actuellement à ma disposition, un 玉篇零本 *Gyoku-hen reihon* japonais qui ne se confond pas avec l'édition de 1883. En outre, en 1916, M. Lo Tchen-yu a publié, sous le titre de 原本玉篇殘卷 *Yuan pen yu p'ien ts'an kuan*, un facsimilé du mss. des clefs 92 à 117 que

M. Naitō (?) donne à son tour aujourd'hui ¹⁾. Enfin, en 1917, comme supplément à son édition antérieure, et sous le même titre M. Lo a publié en 1 *pen* de grand format plusieurs fragments, l'un donnant les clefs 108 à 111, l'autre une portion de la clef 魚, et surtout à peu près tout le ch. 27 comprenant les clefs 425 (糸) à 431 (索). Tous ces fragments ont été retrouvés au Japon. Il est curieux qu'à Touen-houang ce soit le *Ts'ie yun*, c'est-à-dire le dictionnaire par rimes qui est un peu la contrepartie du *Yu p'ien* rangé par clefs, qui soit représenté presque exclusivement, aussi bien par des manuscrits que par des fragments imprimés appartenant à plusieurs éditions du X^e siècle.

1) La postface de M. Lo indique le sort de ce manuscrit reproduit d'abord d'après une copie par Li Chou-tch'ang, puis en facsimilé de l'original par M. Lo et par M. Naitō (?). Le manuscrit appartenait au comte 田中光顯 Tanaka Kōgen, qui l'a donné à la bibliothèque de l'Université de Waseda.

L'ITINÉRAIRE DE RABBI BENJAMIN DE TUDELE EN CHINE

PAR

Paul BORCHARDT.

En différents travaux ¹⁾ j'ai prouvé que le célèbre RABBI BENJAMIN ne mérite pas le reproche d'inexactitude, même en ce qui concerne la route de Chine. Le meilleur connaisseur de la géographie du moyen âge, YULE a utilisé de très mauvaises traductions; c'est la raison pour laquelle il a jugé notre voyageur d'une manière très tranchante ²⁾.

J'espère prouver par ce qui suit que R. Benjamin mérite comme Marco Polo le nom d'un homme digne de foi.

Je commence par rapporter son itinéraire depuis le départ de Basra: „De là on descend la rivière qui se jette dans la mer dite de l'Inde, jusqu'à une île nommée Kisch”.

De manière toute semblable, Marco Polo rapporte que Kisch se trouve à l'embouchure du fleuve ³⁾. Ces déclarations ont donné lieu de penser aux commentateurs, que les voyageurs faisaient

1) Conférence de la Soc. d'Anthrop. de Munich: *Reiseweg des R. Benjamin von Tudela und des R. Petachia von Regensburg in Mesopotamien*. 3. III. 22., *Karavaneustrassen in Arabien nach R. BENJAMIN v. TUDELA*, *Anthropos*, Wien 1922/23 (4—6) p. 1055 ss., 1923/24 (1—3) et „Zur Frage der Falaschajuden in Abessinien”, *Anthropos*, Wien 1923/24 (1—3) Carte.

2) YULE-CORDIER, *Cathay and the way thither*, London 1914, 2. ed., Tom. I, p. 144.

3) YULE, *The Book of Ser Marco Polo*, London 1903, Tom. I, p. 64, note 2.

erreur; mais encore aujourd'hui j'ai entendu déclarer par les indigènes que le Golfe Persique formait l'embouchure de la rivière. Et si l'on a vu, au temps du reflux, ce golfe aux eaux basses et vaseuses, on peut leur donner raison. Pour eux, la mer commence seulement avec le Golfe d'Oman.

De l'île de Kisch, Rabbi Benjamin donne la même description que les géographes arabes. Adler seul ¹⁾, par suite d'une interprétation fautive, dit ici que le voyage requiert 6 jours jusqu'à Kisch; mais tous les autres traducteurs estiment justement la grandeur de l'île avec 6 jours. Comme toujours, le Rabbi donne aussi les points de raccordement. Il joint Kisch au port important de Katif par une distance de 10 jours.

Les indications fournies par la suite de son Itinéraire en Chine ont jusqu'à ce jour fortement discrédité notre voyageur; mais je suis persuadé que seuls les traducteurs et les commentateurs sont en faute. Il est vrai que deux étapes de la route ne sont pas exactes, dans le rapport du Rabbi. Je crois toutefois qu'un examen des manuscrits prouverait peut-être qu'on a mal lu. Adler donne pour les distances de Kisch à Kulam aux Indes et des Indes en Arabie 7 jours. En fait, on a besoin plus ou moins de 45 à 50 journées. Or, en hébreu les signes employés par 7 et 50 sont à peu près les mêmes.

Kulam, aujourd'hui Quilon, est bien connu. Mais le port prochain a donné lieu à des grandes discussions. Beaucoup ont lu Khandy ou Chenerag et ont cru désignée par là l'île de Ceylon, éloignée seulement de quelques jours. Cette interprétation n'est pas fondée.

Pour la première fois Adler a lu Ibrig, qui devrait être à 23 jours de Kulam.

1) ADLER, *Itinerary of R. Benjamin of Tudela*, London 1907, p. 62.

Les vaisseaux arabes se rendent des Indes à Sumatra, pour recevoir les marchandises chinoises. Nous trouvons ici notre Ibrig. Cet Ibrig ou mieux Jabrig est sûrement le Jambri d'Odoric de Pordenone, le Lambri de Marco Polo ¹⁾, que nous rencontrons sous des formes analogues chez presque tous les voyageurs du moyen âge. On le trouve au cap nord-ouest de Sumatra, à 23 jours de Kulam. Le nom des indigènes, donné par le Rabbi, Dochbiim, les adorateurs du feu, n'est plus connu. Mais leurs coutûmes le sont encore dans les environs. Il faut voir peut-être dans ce mot le Dhoddiyam (Jogi) de la langue Tamil (?).

Les voyageurs chinois confirment aussi le rapport du Rabbi, qui dit qu'on a besoin de 40 jours pour se rendre de Ibrig en Chine. Un récit chinois de la dynastie des Song note, que les vaisseaux allant de T'siuan-tcheou (Zayton) à Tachi (Arabie) eurent besoin de 40 jours pour atteindre Lanli-poi (Lambri-puri?). Ils restèrent là tout l'hiver, comme Marco Polo et d'autres, pour se rendre ensuite en Arabie ²⁾ avec la mousson en 60 journées.

Adler et Asher croient que notre Rabbi fut le premier à employer le nom de „Chine”; en réalité, Edrisi ³⁾ a usé de ce nom, 20 ans déjà auparavant. La mer de Nikpā, la mer orageuse, est décrite par beaucoup de voyageurs; Edrisi nomme cette partie de la mer de Senf „la mer ténébreuse”, parcequ'elle est toujours agitée par le vent et couverte de nuage ⁴⁾. Sa remarque: „Ici domine Orion”, est fondée également, car l'étoile polaire disparaît dans ces passages et Orion conduit les marins. Nous rencontrons la même indication dans Marco Polo et dans Odoric, pour Lamuri ⁵⁾.

1) YULE, *Marco Polo*, Tom. II, p. 300 ss. et FERRAND, *Les Iles ... Lamery*, *Journal asiat.*, Paris, Nov. 1907, p. 448.

2) YULE cit. BRETSCHNEIDER, p. 301.

3) YULE, *Cathay*, II, p. 146.

4) *Géographie d'Edrisi*, éd. JAUBERT, I, p. 86.

5) YULE, *Marco Polo*, II, p. 314.

Je crois que nous trouvons dans le R. Benjamin ¹⁾ le récit le plus complet: „De là, Al Gingalah est éloigné de 3 journées par voie de terre; mais on a besoin de 15 jours par mer”.

Cette remarque a donné beaucoup d'ennuis aux commentateurs. On a toujours lu „Gingalah” et on a voulu voir dans ce mot le nom ancien de Ceylan „Sinhala” ²⁾. On a eu raison de chercher ici cet endroit; seulement ce Sinhala n'a rien à faire avec le nom Gingalah du Rabbi.

Si l'on vient de Sumatra, le point d'approche se nomme al Gongalah, montagne haute de 1355 m., située à une distance de 3 jours de la côte sud de Ceylan. Si l'on sait que le o et le i s'écrivent en hébreu presque de la même façon, on verra l'énigme se résoudre d'elle-même. La distance d'Ibrig à Ceylan par mer est en effet de 15 jours.

Le trajet d'al Gongalah à Khoulan est de 50 jours, comme je l'ai déjà mentionné plus haut. Mais il m'est impossible de situer ce point sur la carte. D'après le rapport du Rabbi, nous savons seulement que dans ce lieu il n'y a pas de Juifs et qu'il est à 12 jours de Sebid. D'après mon opinion, nous devons chercher ce port sur la côte du midi de l'Arabie.

Le capitaine Haines ³⁾ a esquissé une carte nautique de l'Arabie méridionale. A 12 jours de navigation de Sebid, nous trouvons sur sa carte les grands rochers crayeux du Ras Burun, point important de direction pour les marins. Tout près de là, nous trouvons le Ghubbet Kouloun à 5 heures de la ville de Makallah. Ce lieu est à 12 jours de Sebid et dépourvu de Juifs.

De 8 à 10 jours plus à l'est, nous avons le Gebel Moseirah, avec le Ras Houllan. Ici ce trouve le petit port Bander Nous,

1) ASHER, *Itinerary R. Benjamin*, London 1841.

2) YULE, MP, II, p. 314.

3) *Memoir to accompany a chart of the southcoast of Arabia*, J.R.G.S., London 1839, IX, pp. 125—156.

avec des fontaines et un lieu de pèlerinage, le tombeau du Nebbi Salah, très vénéré par les marins. Il est possible que c'était autrefois un lieu de culte, en terme du voyage.

Sebid par contre est bien connu. D'après les géographes arabes contemporains, cette ville était grande, bien peuplée et riche. C'était un centre de réunion pour les commerçants du Hedjaz, d'Abyssinie et d'Egypte. On faisait là le commerce des esclaves abyssins et des marchandises indiennes et chinoises. Bien que cette ville fût éloignée de quelques heures de son port, cela n'empêchait pas que Sebid ne fût, au temps des croisades, après Aden, le port le plus important d'Egypte. Pour les habitants des environs de la Mer Rouge, le port de Ghelabeka était plus commode que celui d'Aden. Les côtes du Golfe Arabique étaient en effet si escarpées et si dangereuses, que les marchandises indiennes et chinoises devaient être transbordées à Aden sur des bateaux plus petits¹⁾.

1) W. HEYD, *Geschichte des Levantehandels*, Leipzig 1879, I, p. 417.

MÉLANGES.

AN ANCIENT SEISMOMETER.

[Moins désastreux qu'au Japon, les tremblements de terre sont cependant fréquents en Chine, et les historiens les ont souvent notés. Après des travaux moins complets de Biot et d'Omori, le P. Pierre HOANG a pu ainsi dresser, sur les sources chinoises, le *Catalogue des tremblements de terre signalés en Chine* qui occupe les n^{os} 28 (1909) et 28^{bis} (1913) des *Variétés sinologiques*. Mais il s'est trouvé de bonne heure un Chinois qui a voulu déterminer la *direction* des mouvements sismiques. Cet homme ingénieux était 張衡 Tchang Heng (78—139), et le *Heou han chou*, compilé au V^e siècle, nous a conservé, ch. 89, f^o 4 v^o, évidemment d'après une source contemporaine, la description de l'appareil que Tchang Heng imagina à cet effet. D'après un renseignement que me communique M. MOULE, le texte du *Heou han chou* a déjà été utilisé en 1886, d'après une source japonaise, dans MILNE, *Earthquakes*. Il a été ensuite traduit par M. H. GILES dans *Adversaria Sinica*, pp. 278—279. Mais ce qui devait être l'essentiel du mécanisme n'a pas été compris de M. Giles. Il me paraît donc intéressant de reproduire ici la nouvelle traduction de M. Moule, parue dans le *Times* du 20 novembre 1923. Je ne me porte pas garant que tous les appareils dont la construction est attribuée à Tchang Heng aient pu vraiment fonctionner de la façon satisfaisante que dit l'historien. Certains d'entre eux paraissent avoir un caractère merveilleux, et il

faudra soumettre un jour ces inventions à une critique sévère. Mais, en ce qui concerne le sismographe, c'est déjà beaucoup que d'avoir posé dès ce moment le problème, et d'avoir tenté de le résoudre. En outre, la construction de l'appareil à cette date ne semble pas pouvoir être révoquée en doute, car elle a été notée dans les „Annales principales” du *Heou han chou*, ch. 6, f^o 4 r^o: „La première année *yang-kia*, à l'automne, le 7^e mois (31 juillet—28 août 132), les annalistes ¹⁾ firent pour la première fois un instrument en bronze enregistrant la direction en cas de tremblement de terre.” ²⁾ — P. Pelliot.]

„Again in the first Yang-chia year (A.D. 132) he made an instrument for judging the direction of earth movements ³⁾ formed

1) [史官 *che-kouan*. On sait que Chavannes, dès le début de sa carrière, a adopté pour le service à la tête duquel fut Sseu-ma Ts'ien l'équivalence de bureau d'„astrologie”, et a toujours traduit 太史公 *t'ai-che-kong* par „duc grand astrologue”. La traduction ne serait pas juste dans les temps modernes, où il y avait un service spécial d'astronomie et d'astrologie et où le titre de *t'ai-che* désignait les annalistes, en particulier les compilateurs des *che-lou* à la fin de chaque règne. Mais à l'époque des Han antérieurs et postérieurs, les annalistes étaient en même temps astrologues. C'est pourquoi ce sont des „annalistes” qui se trouvent construire ici l'instrument en question, et le commentaire spécifie qu'à ce moment-là c'est Tchang Heng qui était leur chef (太史令 *t'ai-che-ling*). Si je traduis par „annalistes” plutôt que par „astrologue”, c'est que, faute d'un équivalent exact rendant le double sens ancien de 史 *che*, le rôle d'„annaliste” me paraît avoir été conçu comme prépondérant, et c'est d'ailleurs ce qui justifierait la spécialisation de l'expression dans ce dernier sens seul à une époque plus récente. — P. P.]

2) [陽嘉元年。秋七月史官始作候風地動銅儀。C'est M. Moule qui m'a signalé ce texte; il ne l'avait pas encore remarqué quand il écrivait sa lettre au *Times*. Pour la traduction du nom de l'instrument, voir la note suivante. — P. P.]

3) [陽嘉元年復造候風地動儀 „la première année *yan-kia*, (Tchang Heng) fit en outre un instrument enregistrant la direction en cas de tremblement de terre”. M. Giles (*Advers. Sin.*, p. 278) a vu là deux instruments, et a dit que Tchang Heng, en dehors du sismographe, „made a 候風, which is not explained but must of course be the weathercock, known in the book-language as 候”. Je ne veux pas discuter ici de l'histoire de la girouette en Chine; elle y était connue, au moins à bord des jonques, bien avant Tchang Heng. Mais tout le contexte, aussi bien dans les

of fine cast copper, eight feet in diameter, fitted with a domed cover, and in shape like a wine jar. For ornament he used the lines of antique characters and the shapes of mountains, turtles¹⁾, birds, and beasts. Inside there was a control post, which would move sideways in any one of the eight directions, for the purpose of holding or releasing the mechanism²⁾. Outside were eight dragons' heads each holding a copper ball in its mouth, and below (each) was a frog with mouth wide open to catch the ball. The clogged machinery and cunning constructions were hidden inside the jar, and the cover fitted down closely all round without a crevice. If there was an earth movement, then the jar shook³⁾, the mechanism of a dragon was released and vomited the ball, and the frog caught the ball in its mouth. The sound of the shaking was high and loud, and the observer was thus aroused

„*Annales principales*” que dans la biographie de Tchang Heng, me paraît impliquer qu'il s'agisse d'un seul instrument. Je ne vois pas que les compilateurs du *Ts'en yuan* (s. v. **地動儀**) ou même du *P'ei wen yun fou* (s. v. **候風儀**) aient compris différemment, et je sais que le sentiment de M. Moule, encore qu'il ne s'en explique pas autrement dans sa lettre au *Times*, est d'accord avec le mien. Mot-à-mot, je comprends „appareil de tremblements de terre qui enregistre les vents”. Il me paraît probable qu'on aura considéré les tremblements de terre comme liés à des vents violents, dont la direction était conforme à celle du séisme lui-même. — P. P.]

1) [飾以篆文山龜鳥獸之形。La juxtaposition des „montagnes” et des „tortues” ne va pas. On ne peut guère songer à une expression *chan-koueï*, „tortue de montagne”, qui n'est attestée que dans l'énumération des dix sortes de tortues fournie par le *Eul ya*. Mon impression est que soit l'un, soit l'autre des mots *chan* et *koueï* est altéré. — P. P.]

2) [中有都柱傍行八道施關發機。Cette phrase décrit la partie essentielle du mécanisme. M. Giles avait traduit: „In the middle there was an elegant pillar from which the eight points of the horizon were indicated by markings”; il y a sûrement là un contresens. C'est le mouvement latéral de la colonne dans l'une quelconque des huit directions qui déclanche une des huit boules mentionnées ensuite. Au point de vue du mot à mot je comprendrais: „A l'intérieur, il y a une colonne centrale, se déplaçant latéralement dans les huit directions, et à laquelle sont fixées des gâchettes qui déclanchent un mécanisme.” — P. P.]

3) [Il faut bien ponctuer ainsi devant **龍** *long*, et non après comme l'avait fait M. Giles. — P. P.]

to know (of the earthquake). Even though it was the mechanism of one dragon that was released while the seven heads did not move, yet, according to the point of the compass (of the dragon which did move), they knew the position of the shock; and they corroborated it by the supernatural way in which the facts tallied ¹⁾. Judging by the records in the histories such a thing had never before existed. On one occasion the mechanism of a dragon went off, but the earth did not move perceptibly; and all the learned at the capital mocked ²⁾ at the failure. But several days later a post arrived, and there had really been an earthquake in Lung-hsi (about 400 miles to the west); and upon this every one admitted the mysterious power of the instrument. From this time onwards the official historians were ordered to record the direction from which movements of the earth began." ³⁾ A. C. MOULE.

1) [Je traduirais plutôt: „Bien que le mécanisme d'un dragon fût déclanché, les sept (autres) têtes ne bougeaient pas, et en suivant (à partir de la colonne) la direction (du dragon mis en mouvement), on savait (la direction) où le tremblement (de terre) s'était produit. En le vérifiant par le fait, il y avait (entre l'observation par l'appareil et l'événement constaté sur les lieux) un accord quasi surnaturel." — P. P.]

2) [怪 *kouai*. Je rendrais plutôt ici ce verbe par „were astonished”, comme avait compris M. Giles. M. Waley, qui a résumé le même texte dans *The Temple*, 1923, in-12, p. 50, a compris comme M. Moule. — P. P.]

3) [En fait, je ne vois pas que les observations de tremblements de terre qui nous sont parvenues doivent rien à l'appareil de Tchang Heng. Quand les textes anciens nous disent que la terre a tremblé en tel endroit, il s'agit en principe d'une observation faite sur place. — P. P.]

BULLETIN CRITIQUE.

Vocabulaire des sciences mathématiques, physiques et naturelles II, Vocabulaire chinois-français. Par le P. Charles TARANZANO, S.J.; Sien-hsien (= Hien-hien), 1921, in-8, 964 pages + 1 f. n. c. d'errata.

Le *Vocabulaire français-chinois des Sciences mathématiques, physiques et naturelles* du P. TARANZANO avait paru en 1914¹⁾. Le *Vocabulaire chinois-français* qui, en modifiant un peu le titre de l'œuvre primitive, en est devenu la seconde partie, a été publié dès 1921, mais ne nous est parvenu qu'avec quelque délai. Ces sept années ont été mises à profit et il s'en faut que les quelques 1000 pages de l'œuvre de 1921 soient simplement la contrepartie des 500 et tant de 1914. Une pareille œuvre ne se résume pas, et aucun mot d'introduction ne renseigne sur les sources nouvelles où on a puisé dans cette seconde partie. Mon impression est que la nomenclature botanique en particulier a été revue de près et très accrue. Toute cette terminologie scientifique est encombrée d'une masse d'expressions désuètes, et le vocabulaire nouveau n'est pas encore suffisamment fixé. De là l'impossibilité pour le P. T. de distinguer par un signe quelconque les termes qui n'ont plus qu'un intérêt historique et ceux qui font au contraire partie de la nomenclature actuelle. Quand par exemple à la p. 506, nous trouvons 璧璽玉 *pi-si yu*, „topaze”, et à la page 508 黃碧犀

1) Cf. *T'oung Pao*, 1914, p. 304.

houang pi-si, „topaze”, et 碧璽 pi-si, „jade (tons bleus ou roses)”, il est bien évident que nous n'avons affaire qu'à un même terme pi-si d'orthographe incertaine, écrit ici de trois façons différentes. Tel quel, et avec des flottements auxquels on ne pourra remédier que peu à peu, l'ouvrage du P. Taranzano rendra de grands services non seulement dans l'enseignement, mais aussi aux érudits.

P. Pelliot.

Chine moderne. T. I. Moralisme officiel, par le P. L.

WIEGER, S. J. Imprimerie de Hien-hien, 1921, in-8, 529 pages, ill. — *T. II. Le flot montant*, *ibid.*, *id.*, 483 pages.

En même temps que le t. II du P. Taranzano, nous avons reçu ces deux volumes de l'infatigable P. WIEGER; et il paraît qu'il y a encore un autre volume paru, mais que nous n'avons pas vu. Les précédents travaux du P. W., même quand ils recueillaient des récits et anecdotes populaires, étudiaient la Chine d'hier, monarchiste et traditionnaliste. Les deux présents volumes concernent la jeune Chine républicaine.

Le *Moralisme officiel* se compose de copieux extraits empruntés à des manuels de l'enseignement primaire et secondaire. Enseignement purement „laïque”, et qu'on ne peut demander à un missionnaire comme le P. W. de juger suffisant. Mais il y a, comme le dit le P. W. lui-même, „de bonnes pages assez nombreuses”. Ce serait déjà beaucoup si les prescriptions de ces manuels s'imposaient à la masse.

Peu familier moi-même avec cette littérature scolaire, je relèverai un détail. A la p. 105, le P. W. fait l'éloge d'un manuel appelé à se substituer dans l'éducation aux „archaïques” *Quatre Livres*. „C'est, ajoute le P. W., la même doctrine, Confuciusisme tel que le fit 荀子 *Sunn-tzeu*, les interprétations de 王陽明 *Wang yang-*

ming si cher aux Japonais, remplaçant de plus en plus celles de 朱熹 *Tchou-hi* si longtemps cher aux Chinois". Indication fort intéressante si elle est juste, et que le P. Wieger ne donne sans doute pas sans avoir ses raisons. Les textes mêmes qui sont ensuite reproduits laissent cependant un peu hésitant. C'est ainsi qu'on lit p. 107: „On ne naît pas mauvais. Tous les hommes naissent bons". Or on sait que Siun-tseu croyait la nature humaine mauvaise, contrairement à Mencius, c'est-à-dire aux *Quatre Livres*.

Le *Flot montant*, titre adapté de l'expression 新潮 *sin-tch'ao*, est d'une variété plus grande, et d'une lecture plus intéressante. Fait d'extraits de journaux et de revues classés sous douze grandes rubriques, le livre donne une impression vivante de ce que sont actuellement les préoccupations et les tendances des jeunes Chinois, assez désemparés en dépit des grands mots. Il y a là du meilleur et du pire. Des noms connus reviennent souvent, en particulier celui de M. 蔡元培 *Ts'ai Yuan-p'ei*, récemment encore recteur de l'Université de Pékin. Un des protagonistes du mouvement moderniste à l'Université de Pékin, M. 陳獨秀 *Tch'en Tou-sieou*, est représenté entre autres par une curieuse profession de foi (pp. 139—141). Le novateur connu M. 胡適 *Hou Che*, qui est un érudit, évoque les grands esprits de l'humanité, et rappelle avec raison (pp. 141—44) la controverse soulevée à la fin du V^e et au début du VI^e siècle par le 神滅論 *Chen mie louen* de 范缜 *Fan Tchen*, qui proclamait que „l'âme est périssable" ¹⁾. Signalons, pour qu'elles n'échappent pas aux intéressés, les réponses de MM. Granet, Barbusse et Bouglé à une enquête de la *Jeune Chine*: „L'homme est-il vraiment un animal religieux? etc." (pp. 79—83); ainsi que le récit de la visite de M. Challaye à la Société Franco-chinoise d'éducation (pp. 401—403). Un étudiant chinois parle de

1) Sur cette controverse, cf. *T'oung Pao*, 1918/1919, pp. 270—271.

la famille chez qui il est logé à Montargis (pp. 381—384) avec une étonnante compréhension de la petite bourgeoisie française; un bijou; il vaudrait de reproduire ce morceau s'il est bien une traduction fidèle de l'original.

Dans ces deux livres, la manière du P. Wieger est strictement objective. On n'y trouve plus le ton de persiflage qui, dans certains de ses ouvrages antérieurs, ne laissait pas d'être parfois déplaisant. Les Chinois d'ailleurs lisent de plus en plus ce que les étrangers écrivent sur eux; de les railler ne serait pas le moyen de les attirer. Ils n'auront rien à reprendre aux deux volumes de la *Chine moderne*: qualités et défauts, tout y est bien à eux ¹⁾. P. Pelliot.

Guide-Catalogue du Musée Guimet. Les Collections Bouddhiques (Exposé historique et iconographique). Inde Centrale et Gandhâra, Turkestan, Chine septentrionale, Tibet, par M. J. HACKIN. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1923, in-8, 175 pages, ill.

M. HACKIN, récemment promu conservateur du Musée Guimet, inaugure sa direction par le présent guide, qui met aux mains des visiteurs du Musée et des curieux en général un vade-mecum

1) A la p. 90, dans un article sur le Pape et les nations étrangères, il y a plusieurs noms que le P. W. n'a pas pu identifier. Mais, malgré la fausse date de 1671, il semble bien que 鐸孟 To-mong soit M^{re} de Tournon; son nom chinois, tel que les missionnaires du temps le transcrivent, était „To-lo”; pas plus que le P. de Moidrey (*La hiérarchie catholique*, p. 41), je n'ai rencontré jusqu'ici le nom dans un texte chinois, et ne puis donc en indiquer l'orthographe véritable; celle de l'article traduit par le P. W. peut n'avoir pas d'autorité. Quant à 嘉祿 Kia-lou, placé quelques années trop tard en 1723, c'est sûrement le patriarche Charles de Mezzabarba; le P. de Moidrey (*ibid.*, p. 41) n'indique pas son nom chinois; mais la liste reproduite dans *Rev. de l'Extr.-Or.*, II, 65, lui donne Kia pour nom de famille, et on a le nom complet „Kia Lo” dans Viani, *Storia*, 1760, p. 14, et dans *Anecdotes*, IV, 233; Kia-lou (Kia-lo) représente sans doute „Charles”. Enfin les PP. 馮 Fong et 衛 Wei ne seraient-ils pas les PP. de Fontaney et de Visdelou, dont les noms européens seraient transcrits phonétiquement par quelqu'un qui ignorait leurs noms chinois véritables?

bien informé, joliment présenté, orné de 24 planches hors texte, et le tout au prix aujourd'hui très modique de dix francs.

Bien que le Musée Guimet remonte à près d'un demi-siècle, les collections décrites ici par M. H. y sont entrées en majeure partie à une époque toute récente. C'est depuis la fin de la grande guerre que le Musée a acquis ou reçu ses sculptures du Gandhāra; celles des terres séchées ou cuites du Turkestan chinois et des peintures et statues de Touen-houang rapportées par ma mission et qui n'étaient pas exposées au Musée du Louvre; les estampages et photographies des missions Chavannes et Segalen-de Voisins-Lartigue dans la Chine septentrionale et occidentale; les moulages des chevaux de T'ai-tsong donnés par M. Loo; les peintures Bon-po du général d'Ollone. En outre, les peintures tibétaines offertes par M. Bacot ont été mises en valeur dans une salle nouvelle. Ce sont là les collections dont M. H. s'occupe dans le présent volume. Mais son Musée a connu encore d'autres enrichissements, et la belle salle indochinoise créée avec le concours du Gouvernement Général de l'Indochine et de l'Ecole française d'Extrême-Orient méritera à son tour sinon un volume immédiat, du moins un prochain fascicule du *Bulletin archéologique du Musée Guimet*.

Le *Guide-Catalogue* de M. H. n'est pas une sèche énumération d'objets, mais plutôt une étude générale destinée à initier le visiteur et le lecteur à la religion, l'histoire, l'archéologie, l'art des civilisations dont on lui met sous les yeux des monuments. Tout cela sous une forme vivante, accessible, et qui sera sûrement appréciée.

Malgré les *errata* des pages 129—130, il subsiste un certain nombre d'inadvertances et de noms orthographiés inexactement.

Pp. 7 et 9: — Je ne sais qui est „Fou-gouan”. Cette forme est impossible en chinois. Si c'est un nom japonais, comme on a là la

chance d'une transcription internationale acceptée de tous, il faudrait écrire „Fu-gwan”.

P. 8: — Le mss. Bower est essentiellement médical, et n'a rien à voir avec le *Dharmapada*. Quant au *Dharmapada* dont des portions ont été recueillies par M. Grenard et par Petrovskii, il n'est pas en sanscrit, mais en prâkrit.

P. 22: — Lire „*dānapati*”.

P. 26: — „Schor-shuq” est impossible; lire „Schortschuq” à l'allemande, ou Šorčuq.

P. 29: — Il n'y a aucune raison de penser que des Sogdiens aient été les premiers habitants de la région de Tourfan.

P. 30: — La domination ouigoure qui s'effondra en 841 etc. est celle des Ouigours de la région de l'Orkhon; mais des Ouigours continuèrent de régner à Tourfan.

P. 46: — La référence de la note ne va pas; il y a eu là quelque glissement dans les renvois, et la vraie note a dû sauter.

P. 50: — Fa-hien n'aborda pas „à Canton”, mais au Chan-tong. „Uḍḍiyāna” ou „Oḍḍiyāna” doit remplacer désormais „Udyāna” (de même p. 64, 107).

P. 59: — Lire „Ngeou-yang Sieou”.

P. 60: — Vasubandhu figure dans les pseudo-listes de patriarches dès avant Hiuan-tsang.

P. 61: — Je doute qu'on puisse dire que „le groupement des seize arhat... est dû à une initiative d'origine chinoise”. La série ne s'impose en Chine que lorsque Hiuan-tsang a traduit un traité de Nandimitra à son sujet. Il n'est donc pas douteux qu'il y ait eu un texte „sanscrit” sur les seize arhat, encore que ce texte puisse être tardif et avoir été élaboré hors de l'Inde propre, par exemple au Turkestan. On sait d'ailleurs que la série des seize arhat a été retrouvée par M. Sten Konow et par M. Leumann

en iranien oriental, et peut-être l'histoire de la série dans les textes tibétains devra-t-elle être reprise de ce point de vue.

P. 66: — Pour les dates de Tsongkhapa, lire „1357—1419”; je rappelle à propos de cette vieille erreur les principes de réduction des dates tibétaines que j'ai exposés dans le *J. A.*, 1913, I, 633—667, et auxquels M. Laufer entre autres s'est expressément rallié.

P. 92, l. 5: — Lire „*cīrṣa*”.

P. 109: — Au lieu de „*Žambhala*”, lire „*Çambhala*” comme à la p. 107.

P. Pelliot.

Baukunst und Landschaft in China, eine Reise durch zwölf Provinzen, par Ernst BOERSCHMANN. Berlin, E. Wasmuth, s. d. [1923], in-4, xxv pages et 288 planches.

M. BOERSCHMANN, outre quelques articles (en particulier dans la *Zeitschrift für Ethnologie* de 1910), a publié deux gros volumes in-4 intitulés *Die Baukunst und religiöse Kultur der Chinesen*; le premier, paru en 1911, était consacré à l'île P'ou-t'o; le second, concernant les temples familiaux individuels ou collectifs, date de 1914; d'autres volumes devaient suivre, dont il semble que la publication soit suspendue ou abandonnée. On doit le regretter, car si la philologie clochait parfois dans ces ouvrages, l'auteur y avait accumulé des renseignements, des inscriptions, des plans, des vues recueillis sur place et dont la plupart ne se trouvent pas ailleurs.

Du moins a-t-il voulu utiliser sans plus attendre l'ensemble de ses photographies. Le nouvel ouvrage, destiné à un public assez large, est avant tout un album, et qui paraîtra peut-être en cinq langues puisque les légendes mêmes des planches sont en cinq langues; en tout cas une édition française est en vente dès à présent.

Le tirage est fait dans des tons un peu heurtés, mais sans excès. Dans l'ensemble, c'est certainement là un des meilleurs recueils de vues de Chine que nous possédions jusqu'ici.

L'élaboration du volume semble avoir été assez hâtive. On s'explique mal autrement que, les planches se suivant en principe par provinces, il y en ait tant qui apparaissent dans une province où elles n'ont rien à voir¹⁾. Quelques légendes sont mal rendues: C'est ainsi que 龍華塔 Long-houa-t'a (pl. 253) ne signifie pas „Pagode de la beauté du dragon”, mais „Pagode de la fleur de dragon”; „fleur de dragon” est une traduction littérale du sanscrit *nāgapuṣpa*, et c'est là le nom de l'arbre associé à la venue du futur Buddha Maitreya.

Comme exemples des 24 parangons de la piété filiale à P'ou-t'o, M. B. a choisi deux des huit photographies qu'il avait déjà publiées au t. I de *Die Baukunst*²⁾. La nature du présent volume l'obligeait évidemment à choisir les spécimens le plus caractéristiques, mais je regrette qu'il n'ait pas publié quelque part la série complète. Même exécutées au début du XVIII^e siècle, ces gravures doivent reproduire une tradition assez ancienne, et qu'on aimerait de pouvoir comparer avec les séries analogues des Han, des Six dynasties et des T'ang³⁾.

Les planches 110—113 représentent les „Grottes des Mille Buddha” de Kouang-yuan-hien au Sseu-tch'ouan. Ce sont là des monuments considérables de l'époque des T'ang. La mission Segalen-Lartigue-de Voisins a à leur sujet une documentation abondante qui sera publiée sans doute prochainement. M. B. garde le mérite d'avoir été des premiers à comprendre l'intérêt du site,

1) Tel est le cas des pl. 67, 79, 109, 190, sans compter des décalages sans motif dans une même province (pl. 131, 151, 165 à 169, 179).

2) D'une façon générale, il eût été bon d'avertir qu'un grand nombre des photographies reproduites dans l'ouvrage actuel avaient déjà paru dans *Die Baukunst*.

3) Cf. *T'oung Pao*, 1923, p. 11.

mais, en l'évoquant p. XII, il eût valu de rappeler d'un mot les ensembles autrement importants de Yun-kang, de Long-men et de Touen-houang.

Je signalerai enfin l'impressionnant abbé desséché de la planche 148, qui est conservé dans l'un des monastères du mont Ngo-mei (Omi) au Sseu-tch'ouan. On sait que l'attention a été appelée sur ces cadavres desséchés par M. W. P. Yetts dans son article *Notes on the disposal of Buddhist dead in China* (*JRAS*, 1911, 699—725; cf. aussi R. F. Johnston, *Buddhist China*, Londres, 1913, in-8, pp. 230—232). P. Pelliot.

Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne, par
Paul MASSON-OURSSEL. Paris, Geuthner, 1923, in-8,
314 pages; 40 fr.

La philosophie comparée, par Paul MASSON-OURSSEL [*Bibl.
de philos. contemporaine*]. Paris, F. Alcan, 1923, in-8,
201 pages; 12 fr. 50.

M. MASSON-OURSSEL est bien connu pour les nombreux articles et comptes-rendus donnés à des revues multiples, et où, philosophe professionnel, il s'est montré en outre indianiste capable et sinologue suffisamment averti. Les deux livres qu'il publie aujourd'hui sont les thèses qu'il vient de soutenir pour le doctorat ès-lettres. Et il s'agit bien de thèses au sens propre, de „positions” méthodologiques et doctrinales que l'auteur soumet à l'épreuve des faits. L'étude sérieuse de la philosophie orientale ne va pas sans beaucoup de philologie; M. M.-O. en a le sentiment très vif, et insiste qu'il faut là plus d'érudition historique et de critique des textes qu'on n'en demande d'ordinaire — peut-être à tort — aux historiens de la philosophie occidentale. Nulle part d'ailleurs les systèmes ne sont à prendre comme une création *a nihilo*; ils ont existé ou existent dans le temps et dans l'espace; le milieu historique où ils ont été élaborés

n'est pas seulement un cadre, mais un élément essentiel de leur naissance et de leur évolution. La part ainsi largement faite à l'histoire et à la philologie dans l'*Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, M. M.-O. tente de montrer dans sa *Philosophie comparée* qu'inversement les systèmes et courants philosophiques présentent dans le monde entier des analogies qui ne sont pas nécessairement fortuites et superficielles; il y a donc lieu d'instituer une philosophie comparée. La philosophie est restée trop souvent dans l'absolu, ou n'est sortie d'Europe qu'en étudiant les sociétés inférieures. Trois grandes civilisations, méditerranéenne, indienne, chinoise, ont cependant duré jusqu'à nos jours, sans que leurs contacts occasionnels aient fait perdre à aucune d'elles l'originalité de sa pensée; c'est à elles que la méthode comparative se doit surtout appliquer. Les philosophies orientales serviront ainsi de pierre de touche pour essayer les déductions que l'exemple méditerranéen a seul inspirées. Et, de son côté, une culture philosophique qui ne sera pas uniquement orientale permettra de mieux comprendre les philosophies mêmes de l'Orient. Au seuil de son enquête, M. M.-O. place un essai de „chronologie comparée des philosophies”, puis passe à la „logique comparée”, à la „métaphysique comparée”, enfin à la „psychologie comparée”.

Sur les principes mêmes, j'imagine que M. M.-O. a facilement cause gagnée. Par contre, l'application de ces principes ne me paraît pas entraîner toujours une adhésion aussi complète. M. M.-O. fait largement appel aux données de la philologie. Mais dans l'Inde tout n'est pas encore suffisamment connu, et, en ce qui concerne la Chine, les recherches sont souvent à peine amorcées. Or les rapprochements et raisonnements de M. M.-O. ne peuvent valoir que si les faits dont il part, et dont l'interprétation est toujours délicate, sont solidement et minutieusement établis. Il y a donc là une situation de fait dont M. M.-O. n'est pas responsable, mais

qui oblige à un surcroît de prudence et presque de méfiance. Il est trop naturel aussi que M. M.-O., malgré l'extrême étendue de son information, n'ait pas une maîtrise égale dans des domaines si divers. En ce qui concerne la Chine, la „Chronologie comparée” contient un grand nombre d'erreurs dans les noms et les dates ¹⁾, et le choix même des faits invoqués paraît souvent arbitraire ²⁾. Même en dehors du domaine chinois, comment peut-on mentionner, fût-ce avec un point d'interrogation, la fondation d'une dynastie hindoue au Tibet au VII^e siècle avant notre ère? Et quand on a la sagesse de laisser douteuses les dates de l'archontat de Solon, est-on en droit d'indiquer sans réserves que Zoroastre a vécu de 660 à 583 avant J.-C.? Pourquoi les *Kārikā* d'Īśvarakṛṣṇa sont-elles rapportées à 200 A.D. dans l'*Esquisse* (p. 162), mais à „350”? dans *Philosophie comparée* (p. 64)? A parler franc, certaines parties de l'*Esquisse* et toute la „chronologie comparée des philosophies” paraissent témoigner, même matériellement, d'une hâte à laquelle des circonstances particulières ont pu contraindre l'auteur. Les thèses de M. M.-O. gardent toute leur importance de programme, de manifeste. Mais il y aura lieu de les reprendre en sous-œuvre. L'outil est bon; pour l'avenir c'est l'essentiel. P. Pelliot.

1) Pour les noms, M. M.-O., qui lit et traduit le chinois, devrait bien en outre s'astreindre aux règles ordinaires de transcription. Puisqu'il écrit Lu Pou-wei ou Sseu-ma Ts'ien comme nous, il devrait dans tant d'autres noms séparer aussi le nom de famille et le postnom. „Yang-chou” pour Yang Tchou, „Tcheng-houan” pour Tcheng Hiuan sont d'ailleurs des monstres à tous points de vue.

2) Qu'est-ce qu'il peut faire à la philosophie comparée qu'en 1579 des missionnaires franciscains soient arrivés à Canton d'où ils ont dû repartir immédiatement? Il y avait eu d'autres séjours non moins éphémères de missionnaires avant cette date. C'est l'arrivée du jésuite Ricci en 1583 qui importe, à raison de l'influence que lui-même et ses successeurs ont exercée. Mais M. M.-O. ne cite les Jésuites que pour noter qu'en 1702 le P. de Mailla arrive en Chine, ce qui, du point de vue de la philosophie comparée, me semble dépourvu d'intérêt.

L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole,
par M. L. de SAUSSURE (Extrait des *Archives des*
Sciences phys. et natur., 128^e année [1923], n^{os} 3 et 4,
Genève, 1923, in-8, 68 pages.

M. de SAUSSURE s'attache dans le présent travail à montrer:
1^o Que la rose des vents chinoise à 24 divisions est une rose
azimutale d'origine cosmologique, tout à fait distincte de la rose
sidérale à 32 divisions des Arabes et des Persans mais que la
création et l'emploi de l'une ou de l'autre ne sont pas liés à la
découverte de la boussole. 2^o Que la polarité de l'aimant a été
connue en Chine dès avant notre ère. 3^o Que la déclinaison
magnétique a été connue en Chine probablement dès le VIII^e siècle,
et en tout cas dès le XI^e, au lieu qu'elle n'est pas soupçonnée en
Occident avant la fin du XV^e. 4^o Que le montre-sud, principe de
la boussole, a pu être utilisé pour la navigation, sous forme d'une
aiguille flottante, dès les premiers siècles de notre ère, „ce qui ne
signifie pas qu'elle l'ait été en réalité”. 5^o Que la découverte a pu
être faite au Chan-tong, pays maritime et riche en fer. 6^o Que
c'est de Chine que la boussole, sous la forme d'une aiguille flottant
sur l'eau, est passée aux Persans et aux Arabes, et de là aux
Occidentaux. 7^o Que le remplacement de l'aiguille flottante par
une aiguille montée sur pivot fixe permet seul l'établissement d'une
graduation précise, et que ce perfectionnement fut connu en Chine
au moins dès la fin du XIII^e siècle, à en juger par les indications
de direction des *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*.

Certaines de ces conclusions — telle la première — sont plus
assurées que d'autres. Les connaissances techniques de l'ancien
officier de marine qu'est M. de S. lui ont permis de dissiper bien
des confusions fréquentes, en particulier pour cette question de la
rose des vents; et il a pu aussi corriger par là des traductions

inexactes de Wylie ou de M. Hirth. Mais il restera bien à reprendre dans le détail. M. de S. n'a connu la plupart des textes que de seconde main, à travers Klaproth, Wylie, M. Hirth, M. Parker. Ce ne sont pas là de bonnes conditions. Comment apprécier le degré de créance que mérite un passage isolé du contexte, et emprunté à un auteur qu'on n'a pas au moins parcouru? Je crois bien comme M. de S., et en dépit de M. Giles ¹⁾, que la boussole est une invention chinoise, mais tout ce qui regarde les „montre-sud” et „chars montre-sud” est à reprendre sur nouveaux frais, avec l'ensemble des textes, et en en faisant la critique. En ce qui concerne la connaissance de la déclinaison vers l'an 720, l'autorité même de Wylie est peu de chose tant qu'on ne connaîtra pas le texte de la „biographie de Yi-hing” où il est censé avoir puisé. Pour important et intéressant que soit le mémoire de M. de S., je crois donc qu'il y aura lieu, au point de vue historique, de le reprendre et de le compléter.

Pp. 12 et 24. — M. de S. parle d'une „*Description du Cambodge*” de 1297, dont la traduction aurait été publiée dans la *Chrestomathie chinoise* de la Société Asiatique en 1833 et qui ferait partie „de la compilation historique et géographique composée par Tchao Jou-koua”; Klaproth la citait déjà, mais M. Ferrand, dans ses *Notes d'histoire orientale* de 1923, reproduisait ce texte d'après une nouvelle traduction de MM. Hirth et Rockhill. — Il y a là à peu près autant d'erreurs que de mots. L'ouvrage de Tchao Jou-koua, traduit par MM. Hirth et Rockhill, est de 1225, et ne peut par conséquent donner un texte de 1297. Il s'agit en réalité des *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* de Tcheou Ta-kouan,

1) Je remarque à ce propos que M. de S. n'a pas connu les discussions relatives à l'invention de la boussole insérées par M. Giles dans ses *Adversaria Sinica*, 107—115, 219—222, 274. D'autre part, ni M. Hirth, ni M. Giles, qui ont tous deux écrit sur la découverte de la boussole, ne paraissent avoir soupçonné l'existence du gros travail de Klaproth sur le même sujet.

traduits en 1819 par Abel Rémusat; le texte chinois seul a été reproduit en 1833 dans la *Chrestomathie chinoise*; j'ai donné une traduction nouvelle en 1902 dans le t. II du *B.E.F.E.-O.* Il est assez surprenant d'ailleurs que, près d'un siècle après Klaproth, on ne puisse toujours signaler aucun autre texte aussi ou plus ancien où les mêmes indications se retrouvent.

P. 16¹⁾. — M. de S. revient ici encore sur les cartes chinoises, où le Sud est placé en haut. J'ai déjà fait remarquer (*T'oung Pao*, 1922, 405—406) que, sur les plus anciennes cartes chinoises actuellement connues, c'est au contraire le Nord qui se trouve au haut de la planche.

P. 37. — Chavannes, en traduisant l'ouvrage de Yi-tsing (*Religieux éminents*, pp. 117—118) n'avait fait aucune observation sur la phrase suivante: „Quand la onzième lune fut arrivée, je me tournai vers les constellations 翼 Yi et 軫 Tchen et je m'éloignai de P'an-yu (Canton)”. M. de S. fait remarquer avec raison qu'il y a là une indication de direction répondant au S.E. $\frac{1}{4}$ S., et envisage diverses hypothèses pour expliquer comment Yi-tsing peut indiquer une pareille route quand il se rend de Canton à Sumatra. La seule qui me paraisse acceptable est que Yi-tsing note ici la direction prise pour sortir de la rivière de Canton et c'est pourquoi il ajoute que, quand le vent du large les saisit, le navire „tourna du côté du sud”.

P. 46: Il paraît inexact que les Chinois n'aient pas connu avant l'Europe l'emploi de la poudre à canon dans un but guerrier. Ils ne semblent pas avoir fait de canons, mais ils ont dû se servir de bombes ou grenades, selon toute vraisemblance en 1161—1162, et en tout cas en 1232 (cf. *T'oung Pao*, 1922, 432—434).

P. 65: Je crains bien qu'il soit illusoire de retrouver un symbolisme cosmologique sino-iranien dans le fait que les Turcs

1) Cf. aussi *Arch. des Sc. ph. et nat.*, 1919, p. 572, et le présent travail, p. 13, n° 10.

donnent les noms de „Mer Noire” et de „Mer Blanche” à la Mer Noire et à la Méditerranée, et que les Grecs appelaient l’Océan Indien la „Mer Rouge”. P. Pelliot.

Ju-Tao-Fo 儒道佛, Die religiösen und philosophischen Systeme Ostasiens, par le D^r F. E. A. KRAUSE, Munich, E. Reinhardt, 1924, in-8, 588 pages.

Terminologie und Namenverzeichnis zu Religion und Philosophie Ostasiens, Beiheft zu Ju-Tao-Fo, par le même, *ibid.*, autogr., 226 pages.

M. KRAUSE, Privat-Docent à l’Université de Heidelberg, est relativement un nouveau venu à nos études puisqu’il n’a soutenu qu’en 1919 ses Habilitationsvorlesungen ¹⁾. En 1920, il a publié dans la *Deutsche Rundschau* un article *Die Stellung des Kaisers in chinesischen Kulturgebäude*; en 1921 et 1922 dans la *Deutsche Revue*, deux articles *Die Gedankensysteme des alten China* et *Die Familienorganisation als Grundlage des privaten und öffentlichen Lebens in China*; en 1922, *Tséng Kung, ein Beitrag aus der Litteratur der Sung-Zeit*, dans les *Heidelberger Akten*. Son étude *Das Mongolenreich nach der Darstellung des Armeniers Haithon* est un travail consciencieux, mais pour lequel il n’était pas suffisamment préparé et qu’il devra faire oublier ²⁾. Il est chargé en outre d’écrire le volume *Chinesische Philosophie* dans l’histoire de la philosophie par monographies qu’édite la librairie Reinhardt sous la direction

1) *Die Aufgaben und Methoden der Sinologie et Sprache und Schrift in China und Japan*; cf. le compte-rendu de M. A. Forke dans *Ost. Zeitschr.*, VII, 135—136.

2) Ce travail a paru dans *Ost. Zeitschr.*, VIII, 238—267. M. K. y garde encore la forme Salconi au lieu de Falcon ou Faucon pour le nom du rédacteur français, alors que Salconi est une vieille faute d’éditeur contraire à tous les manuscrits. On ne peut parler de „Haython” sans se reporter à l’édition critique et à l’introduction insérées dans le *Recueil des Historiens des Croisades*, Historiens arméniens, t. II, auxquelles il faut encore joindre la notice de M. Omont parue dans les *Notices et Extraits*, t. XXXVIII [1903]; M. K. n’a connu aucune de ces publications.

de M. G. Kafka. Le présent ouvrage est sa première grosse publication ¹⁾).

Comme bien on pense, et surtout en si peu d'années, M. K. n'a pu tirer de l'étude directe des sources une connaissance complète de tous les aspects de la pensée religieuse et philosophique de la Chine, sans compter une bonne partie de celle de l'Inde, du Tibet et de la Mongolie à raison du bouddhisme, et toute celle du Japon. Ainsi qu'il arrive en ces synthèses quand elles entrent un peu dans le détail des choses, M. K. a dû puiser beaucoup chez ses devanciers. Il l'a fait avec bon sens et discernement. Il prend les Chinois en Chine et non à Babylone, le taoïsme en Chine et non dans l'Inde. Et en Chine même il ne sacrifie que du bout des doigts à l'„universisme". Ce ne sont pas là mérites courants aujourd'hui. Dans l'ensemble, l'ouvrage est un fort bon tableau de ce qu'on sait actuellement sur les religions et les philosophies de la Chine, et qui n'est pas indigne de M. F. W. K. Müller à qui M. K. l'a dédié.

Toutefois bien des détails seraient à rectifier, assez souvent parce que M. K., qu'il m'excuse de le lui dire, ne paraît pas avoir pris une connaissance suffisante des travaux français. Je lui soumettrai ici, pour une seconde édition, un certain nombre de remarques.

P. 39: 寡人 *koua-jen* ne signifie pas „der Einzigastehende", mais „homme de peu [de mérite]", et n'était pas employé par l'empereur ou en parlant de l'empereur; ce sont les seigneurs

1) Au dernier moment, je reçois deux autres publications de M. K., formant les fascicules „Sinologie 1" et „2" des *Heidelberger Akten der von-Portheim-Stiftung*. Le premier est intitulé *Tséng Kung 曾鞏, Ein Beitrag aus der Litteratur der Sung-Zeit*, Heidelberg, Karl Winters Universitätsbuchhandlung, 1922, in-8, 47 + 18 pages. Le second fascicule est *Cingis Han, Die Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen, ibid.*, 1922, in-8, 111 pages + 1 page errata + 2 tableaux. Je dois me borner à les signaler pour l'instant.

féodaux qui se désignaient ainsi en s'adressant à leurs inférieurs. M. K. a dû confondre avec — 人 *yi-jen*, „l'Homme unique”, désignation de l'empereur. Cf. par exemple Couvreur, *Li ki*², I, 722—723.

P. 92: Il n'est pas faux de dire que 應劭 Ying Chao a vécu „vers 150 A.D.”, mais mieux vaut le placer franchement dans la 2^e moitié de ce siècle puisqu'il eut encore une promotion en 197. Cf. *T'oung Pao*, 1918/1919, 328—329.

P. 112: L'histoire des „classiques sur pierre” méritera une étude spéciale; il faudra en particulier étudier les fragments des classiques gravés au III^e siècle qu'on a retrouvés récemment. Mais comment M. K. peut-il dire que des „fragments” de ceux gravés en 837 subsistent à Si-ngan-fou? On les y a au contraire au complet en 228 dalles, et Chavannes en a reproduit une partie en facsimilé dans sa *Mission archéologique*, pl. CCCLVI à CCCLXIX. Ceux des Song du Sud sont au contraire très incomplets. Quant aux classiques sur pierre conservés aujourd'hui à Pékin, M. K. les dit des Ming; mais les seuls que je connaisse datent de la dynastie mandchoue.

P. 120: L'empereur T'ai-tsong est mort en 649, non en 650.

P. 148: On ne doit pas dire que „les Chinois”, mais qu'„un Chinois” nomme 64 commentaires du *Tao tō king*. La liste contient des commentaires imaginaires, et en omet d'autres très réels; cf. *T'oung Pao*, 1912, pp. 418 ss. Quant au commentaire du Ho-chang-kong, c'est un faux, mais que je tiens pour antérieur aux T'ang et même aux Souei; cf. *T'oung Pao*, 1912, 369—370; 1918/1919, 334—335.

P. 161: Ce n'est pas le poète Sou Che (Sou Tong-p'o), mais son frère Sou Tchö (Sou Tseu-yeou), qui a écrit un commentaire du *Tao tō king*. Cette vieille erreur, qui remonte, je crois bien,

à Stanislas Julien, a déjà été corrigée plusieurs fois; mais elle a la vie dure.

P. 167: J'ai toujours entendu lire 參同契 *Ts'an t'ong k'i* et non *San t'ong k'i*.

P. 181: L'équivalence Ki-pin = Kaboul est peu satisfaisante. Je suis de ceux qui considèrent Ki-pin comme une simple transcription du nom du Cachemire.

P. 384—385: Le voyage de Buddhaghosa en Birmanie est pure légende (cf. par exemple *T'oung Pao*, 1922, 243—244), de même que le „bouddhisme du Sud” en Birmanie au V^e siècle, et au Siam au VII^e. M. K. n'entoure pas d'ailleurs d'assez de réserves les termes passablement trompeurs de „bouddhisme du Nord” et de „bouddhisme du Sud”.

P. 418: Le Jambudvīpa n'est pas l'Inde seule, mais tout le continent, y compris par exemple l'Indochine et la Chine. Cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 402—403.

P. 422: Il n'y a pas eu de „dieu Veda” dans le mahâyânisme hindou. Le Wei-t'o chinois résulte presque sûrement d'une altération graphique de Skandha. Cf. N. Péri, *Le dieu Wei-t'o*, dans *B.E.F.E.-O.*, XVI, III, 41—56. J'incline d'ailleurs à penser que ce Skandha, „Grande épaule” selon la traduction chinoise, n'est pas seulement le *yakṣa* obscur dont a parlé Péri, mais qu'il a été plus ou moins confondu avec Skanda, qui était bien, lui, un chef des milices célestes.

P. 427: De quelle date sont les textes sur la damnation „éternelle” dans l'Avīci?

P. 432: Après les recherches de S. Lévi, de Chavannes et les miennes, il est bien certain que „Yi-ts'ouen”, dans l'histoire de 2 av. J.-C., est un *idolum libri*.

P. 432—433: M. K. admet comme un fait que Ming-ti des Han a envoyé une ambassade dans l'Inde en 60—61, et que l'année 67

marque la date officielle de l'entrée du bouddhisme en Chine. Ce n'est que dans une note de la p. 580 qu'il remarque que l'histoire du rêve est une légende selon H. Maspero. Mais ce repentir tardif est insuffisant. Ce n'est pas seulement le rêve qui est une légende, mais toute l'histoire de la mission. Je m'en suis expliqué à mon tour dans le *T'oung Pao* de 1918/1919, pp. 255 ss. Si M. K. nous a lus, je ne comprends pas qu'il n'ait pas modifié son texte.

P. 434: Il n'y a aucun traducteur „népalais" dans les premiers siècles du bouddhisme chinois. „Baktrien (Ta-wan)" est une équivalence fausse; la Bactriane correspond au Ta-hia; quant à Ta-wan ou Ta-yuan, c'est le Ferghâna.

P. 436: L'auteur du *Kao seng tchouan* s'appelle Houei-kiao, non Houei-min. Le *Che che ki kou lio* (non [[[[*lieou*) doit être des environs de 1354 (cf. *T'oung Pao*, 1918/1919, p. 260); je ne sais où M. K. a pris la date de 1341.

P. 437: L'histoire du „patriarcat" ne trouve pas d'appui dans la tradition indienne, et son „transfert" d'Inde en Chine doit être pure légende.

P. 460: Le titre de *Satyasiddhiśāstra* est une restitution arbitraire, qu'il ne vaut pas de substituer au titre chinois.

P. 461: Pourquoi M. K. préfère-t-il Tou Chouen à Tou Fa-chouen?

P. 462: La lecture „Tche-k'ai" pour 智顗 Tehe-yi (ou à la rigueur Tche-ngai) est à rejeter.

P. 463: „Lokâkṣin" est une restitution arbitraire; mieux vaudrait garder la forme chinoise.

P. 474: Parmi les lieux saints du bouddhisme chinois, on n'a pas le droit d'omettre le Wou-t'ai-chan du Chan-si, où le culte est autrement ancien qu'à l'île P'ou-t'o ou au Mont Ngo-mei.

P. 483: Sroṇ-bran-sgam-po est mort, à un an près, en 650, non en 698. Le nom d'Udyāna est une restitution à abandonner

et à remplacer par Uḍḍiyāna ou Odḍiyāna (cf. S. Lévi, dans *J. A.*, 1915, I, 105—110; Przyłuski, *La légende de l'empereur Aśoka*, Paris, 1923, in-8, pp. 306—307; auparavant, F. W. Thomas, dans *JRAS*, 1906, 461; en outre P. Cordier, *Catal. du fonds tibétain*, II, 55). Le roi gLañ-dar-ma n'est pas à mettre „vers 900”; il est mort en 842, à un ou deux ans près.

P. 485: Les dates de 1356—1418 indiquées pour Tsoñ-kha-pa résultent d'une mauvaise réduction des dates tibétaines; il faut lire 1357—1419; cf. *J. A.*, mai-juin 1913, pp. 649 ss.; les autres réductions sont également inexactes.

P. 492: Je ne comprends pas ce que M. K. veut dire en parlant du VIII^e siècle à propos de l'histoire de Ge-sar.

P. 497: Que veut dire M. K. en parlant d'une écriture coréenne syllabique créée au IV^e siècle?

P. 542, n. 126: Le passage du Ta-yu-mo est sans autorité, puisque c'est là un des chapitres apocryphes du *Chou king* (je renvoie une fois de plus, pour cette question que nos confrères allemands ne paraissent pas avoir étudiée, à l'Introduction de Chavannes dans le t. I des *Mémoires historiques*, et au travail que j'ai publié dans le t. II des *Mém. conc. l'Asie orientale*). Quant au texte du *Louen yu*, je suis d'accord avec l'interprétation qu'en a adoptée M. K., après Legge et d'autres. Mais l'argument tiré des traductions mandchoue et même japonaise ne porte pas. Ces traductions donnent le sens attribué à la phrase par l'exégèse moderne orthodoxe; nous n'avons pas besoin d'elles pour connaître cette exégèse à l'autorité de laquelle elles n'ajoutent rien.

P. 542, n. 130: Le *Heou han chou* n'a conservé qu'un fragment du *Tcheng louen*; cf. *J. A.*, juill.-sept. 1920, 167—169.

P. 548, n. 217: Le *Yeou yang tsa tsou* n'est pas du VIII^e, mais de circa 860; cf. *T'oung Pao*, 1912, 373—375. Quant au *Pai hai* „des Wang Mu von 1201”, je ne sais quelle confusion

M. K. a commise là; le *Pai hai* est de *circa* 1600 et dû à 商濬 Chang Siun.

P. 551, n. 254: Le *Tao tsang* ¹⁾ ou *Canon taoïque* de la bibliothèque impériale de Tōkyō est incomplet; je le sais de source sûre. D'autre part ce n'est pas sur celui de Paris, mais sur ceux de Tōkyō et de Pékin, que le P. Wieger a travaillé.

P. 563, n. 33: A. préciser et compléter avec l'article de Péri, *Les femmes de Çākyaṃuni*, dans *B.E.F.E.-O.*, t. XVIII, n° 2.

P. 565, n. 62: J'ai toujours cru, et crois encore que Barlaam est une déformation du même nom que les sources musulmanes écrivent بلوحي; or on tire ce dernier nom de *purshita* (la vocalisation ancienne serait en ce cas Būlohīr; pour le passage de *r* à *l* et celui de *t* à *r*, qui se sont produits en partie sur le domaine iranien, cf. Bhārata devenu Bālār et Bilār); je ne vois donc pas pourquoi M. K. rapproche Barlaam de „Bhagavā”. D'autre part, il n'est pas très exact de dire (p. 571, n. 130) que la légende de Barlaam et Josaphat pénétra en Occident „par l'intermédiaire des Arabes”.

P. 571, n. 133: Supprimer cette note.

P. 573, n. 151: Au n° 6, lire Mecaka; au n° 10, sans doute Pūrṇa. Cf. d'ailleurs H. Maspero, dans *Mélanges S. Lévi*, Paris, 1911, 141—142.

P. 573, n. 152: Pao-yun étant un Chinois, il n'y a pas de raison pour sanscritiser son nom en Ratnamegha (de même p. 580, n. 229); d'autre part, *Buddhapūrvacaryāsūtra* est une sanscritisation arbitraire et inutile du titre chinois du *Fo pen hing king*.

P. 573, n. 153: Indiquer que l'ouvrage a été entièrement traduit en français par Ed. Huber.

1) M. K. écrit *Tao ts'ang*, de même qu'il écrit *San ts'ang*, *King ts'ang*, *Louen ts'ang*, *Lu ts'ang*, *Fa-ts'ang*, *Ti-ts'ang*; il faut supprimer l'aspiration dans tous ces cas. L'aspiration n'existe pas davantage dans le *tsong* de *tsong-heng-kia* (p. 91) ou dans le *tche* de *Tseu tche t'ong kien* (p. 543).

P. 574, n. 161: En parlant de Śāntidūva, il y avait lieu de mentionner son *Bodhicaryāvatāra*.

P. 575, n. 164: A propos des contes bouddhiques, et plus encore que le petit recueil de Julien, M. K. eût dû citer les trois gros volumes de Chavannes, *Cinq cents contes et apologues*.

P. 577, n. 196: M. K. dit lui-même que Kouan-yin n'apparaît en Chine sous un aspect féminin que tardivement; dès lors, peut-on invoquer Anahita à son propos?

P. 577, n. 201: Supprimer le moine Mañjuśrī, introducteur du bouddhisme au Népal au temps d'Aśoka.

P. 579, n. 211: Il est bien de citer M. Perczyński à propos des sculptures de Long-men, mais excessif d'oublier Chavannes; il en est de même à la note suivante.

P. 580, n. 222: Je ne comprends pas ce que veut dire M. K. en parlant du Hinayāna qui aurait été transporté directement de l'Inde du Nord en Chine, avant que le Mahāyāna se fût développé au Turkestan chinois. Veut-il parler de la route de Birmanie? Songe-t-il à un passage par le Népal et le Tibet? En ce cas, il faudrait le dire, et donner quelques raisons.

P. 580, n. 227: L'histoire des traductions de Kāśyapamātāṅga et de Tchou Fa-lan au Po-ma-sseu n'est pas moins légendaire que le songe de Ming-ti; M. Maspero et moi-même nous en sommes expliqués en détail. Par ailleurs il n'y a aucune raison de restituer Tchou Fa-lan en Dharmananda, et il est faux de considérer Ngan Tsing ou Ngan-ts'ing comme un „nom de religion”.

P. 580, n. 230: Bretschneider n'a traduit le récit d'aucun des pèlerins chinois qui sont allés dans l'Inde.

P. 581, n. 236: Le thé fait son apparition comme boisson dans les textes chinois avant „le milieu du IV^e siècle”; cf. *T'oung Pao*, 1922, 435—436.

P. 582, n. 252: Pour l'origine de la „secte du Lotus blanc”,

je me permets de renvoyer M. K. à mon travail de *B.E.F.E.-O.*, III, 304—317.

P. 585, n. 291: M. K. n'est pas autrement responsable des confusions de sa note au sujet des alphabets que les Mongols auraient successivement adoptés au XIII^e siècle et au commencement du XIV^e; mais la tradition indigène moderne dont il se fait l'écho est sans valeur. Avant et après l'alphabet '*phags-pa*, les Mongols ont tout simplement employé l'alphabet ouïgour, et les interventions du Sa-skya-Paṇḍita, puis de Čhos-kyi-'od-zer (la tradition moderne a d'ailleurs placé ce dernier trop tôt) ne sont pas confirmées par les faits.

P. 586, n. 299: Il n'est pas exact que les Européens aient brûlé les planches du *Kanĵur* mongol; l'incendie accidentel qui a détruit ces planches n'est pas leur fait. D'autre part, il y a contradiction entre le texte de la p. 491 et cette note d'une part, et d'autre part la note 300 où il est dit que le *Kanĵur* mongol n'a jamais été imprimé. Le *Kanĵur* mongol a été si bien imprimé que j'ai rapporté de cette édition un exemplaire qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Cf. d'ailleurs *J. A.*, juillet-août 1914, pp. 112—113.

P. 586, n. 306: Odoric de Pordenone n'a jamais traversé le Tibet; cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1914, 405—418. P. Pelliot.

NÉCROLOGIE.

MARC DECHEVRENS.

Le P. MARC DECHEVRENS, le véritable fondateur de l'Observatoire de Zi-ka-wei, est mort le 6 décembre 1923, à l'Observatoire Saint-Louis à Jersey. Né à Chêne, Canton de Genève, le 26 juillet 1845, il entra dans la Compagnie de Jésus le 14 novembre 1862; il arriva le 29 novembre 1873 en Chine, où il prit la succession des PP. Augustin COLOMBEL et Henri LE LEC à l'Observatoire météorologique et magnétique de Zi-ka-wei où son œuvre fut considérable; nous avons donné la liste de ses nombreux mémoires col. 382—385 de la *Bibliotheca Sinica*. Le P. Henri GAUTHIER a retracé sa carrière scientifique qui se termina à Jersey où il fut appelé en 1887 dans les *Etudes* du 5 février 1924.

H. C.

R. S. GUNDRY, C. B.

Richard Simpson GUNDRY, né en 1838, est mort à l'âge de 85 ans le 13 mars 1924, à Hillworth Cottage, Devizes. Les très anciens résidents de Chang Hai se rappelleront qu'il a été de 1865 à 1878 rédacteur-en-chef du *North-China Herald* et correspondant du *Times* dans le grand port de Chine. Rentré en Europe, il a créé avec Sir Alfred DENT la China Association dont il fut secrétaire honoraire de mai 1889 au 12 nov. 1901, et il a collaboré pendant vingt-cinq ans au *London and China Express*. Outre des articles de revue, il a publié *China and her Neighbours* (1893) et *China Present and Past* (1895).

H. C.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

M. TSEN TSONMING, Licencié ès Sciences, Docteur ès Lettres, Correspondant de l'Université nationale de Peking, qui avait publié en 1922 un *Essai historique sur la Poésie chinoise* vient de traduire d'*Anciens Poèmes chinois d'auteurs inconnus* (Lyon, Joannès Desvigne).

M. J. PRZYLUSKI a soutenu en 1923 ses thèses de doctorat ès-lettres à la Sorbonne et elles ont été réunies en un volume de la *Bibliothèque d'Etudes des Annales du Musée Guimet* avec l'addition d'un Index alphabétique.

Le Rév. J. J. HEEREN, Ph., de la Shantung Christian University a fait un tirage à part d'un article intéressant du *Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society*, Vol. LIV, 1923, consacré à Mgr. Bernardino de la CHIESA mort évêque de Peking à Lin tsing le 21 décembre 1721, à l'âge de 78 ans, dont la tombe a été découverte en 1920: *Bishop della Chiesa and the story of his lost grave.*

M. le Professeur Alfred FORKE vient de donner dans les *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen* (Berlin, 1922) une traduction complète avec des notes de l'œuvre philosophique du célèbre MÊ TI.

M. René GROUSSET, auteur de l'*Histoire d'Asie*, vient de donner un volume sur *Le Réveil de l'Asie l'Impérialisme britannique et la révolte des peuples* (Paris, Plon).

M. le Marquis de la MAZELIÈRE vient de terminer son grand ouvrage sur *Le Japon Histoire et Civilisation* donnant dans les Tomes VII et VIII *Le Japon comme grande Puissance La transformation de l'Asie *Introduction: La Civilisation au début du XXe siècle. — **La revision des traités La guerre contre la Chine.* Paris, Plon, 1923.

En 1914, avait paru à l'Imprimerie de la Mission catholique de Hien Hien, un *Vocabulaire français-chinois des Sciences* par le P. Ch. TARANZANO; dès son apparition, les documents, d'abord nécessairement incomplets affluèrent si nombreux qu'un remaniement complet avec additions considérables s'imposa avant même qu'on entreprit la composition de la seconde partie, *Vocabulaire chinois-français*, laquelle entraînait une nouvelle édition du français-chinois. C'est cette édition qui vient de paraître en 2 volumes en 1921 et 1923 à Hien Hien avec un supplément pour les Classifications et les Tableaux synoptiques.

Les PP. A. BROU & G. GIBERT, S. J., viennent dans un petit manuel portatif de donner des renseignements exacts sur les *Jésuites Missionnaires Un siècle* (1823—1923), „Editions Spes”, Paris, 1924. Nous notons que dans les missions on comptait 1979 religieux dont 854 pour les françaises, 349 pour les belges, 216 pour les espagnoles, etc. Ce petit volume contient une bonne carte du Kiang Nan.

La Commission de l'Exterritorialité a publié à Pekin en Juin 1923 (Imprimerie du Pei T'ang) le *Règlement de Procédure pénale de la République de Chine* du 14 novembre 1921 et en septembre 1923 le *Code pénal provisoire de la République de Chine* du 30 mars 1912.

A paru *Biographie du Père Étienne Le Fèvre de la Compagnie de Jésus décédé en Chine* le 22 mai 1659 — Par le P. L. GAIN, S.J. — Chang Hai, T'ou-sé-wè, 1922, avec des illustrations. C'est un résumé de la biographie, publiée en italien en 1909 par le R. P. Gabriel Rossi.

M. A. SALLES, Inspecteur des Colonies en retraite, bien connu par ses travaux sur le compagnon de l'évêque d'Adran, vient de publier et d'annoter dans le *Bulletin des Amis du Vieux Hué* (Avril-Juin 1923) *Le Mémoire sur la Cochinchine* de Jean-Baptiste CHAIGNEAU.

M. le Professeur Dr. H. HACKMANN, d'Amsterdam, a fait un tirage-à-part des *Acta Orientalia*, Vol. II (Leiden, E.-J. Brill, 1923) de son *Alphabetisches Verzeichnis zum Kao sêng ch'uan* 高僧傳.

UNE CARACTÉRISTIQUE PHONOLOGIQUE DU DIALECTE CHINOIS DE LA MONGOLIE CENTRALE

PAR

le P. Jos. MULLIE,

missionnaire de Scheut.

Lors de son passage à Chen-tsing 深井, sous-préfecture de Kien-p'ing du Territoire spécial de Jehol 熱河, le T. R. P. J. Rutten, Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires de Scheut, qui travailla pendant vingt ans en Mongolie Centrale, voulut bien me donner une liste de mots du dialecte chinois parlé dans cette contrée, pour rechercher la raison d'un développement phonétique qui actuellement ne s'explique pas: à la frontière sud-est de la Mongolie Orientale, près de la Mandchourie, il y a nombre de villages où l'on constate une loi phonétique générale de changement uniforme des palatales *ch*, *tch* et *tch'* (figuration française) en dentales *s*, *ts* et *ts'*. Cette transformation n'étonnera aucun linguiste. Mais en Mongolie Centrale le problème prend un aspect complètement différent. Aux sons *chan* du dialecte pékinois correspondent des sons *san* pour quelques caractères et des sons *chan* pour d'autres; à *tchö* correspond un son *tchö*, mais à *tchoueï* correspond un son *tsoueï*, etc.

L'explication est à trouver dans la phonologie de l'ancien chinois, et comme le dialecte de la Mongolie Centrale se rattache à celui

du Chan-si et du Chàn-si, on peut dire que l'ancien chinois du *Ts'ie yun* 切韻, représentant un dialecte du nord de la Chine, est son ancêtre assez direct.

Je mets amplement à contribution les recherches de M. Karlgren sur la reconstruction de l'ancien chinois (voir son ouvrage: *Études sur la phonologie chinoise*, Upsala, 1915—1919, et son dictionnaire: *Analytic Dictionary of Chinese and Sino-Japanese*, Paris, 1923).

Les sons *ch-*, *tch-*, *tch'-*, si communs dans le système phonétique chinois moderne, ont eu en ancien chinois du 6^e siècle après J.-C., représenté par le système *fan-ts'ie* 反切 du dictionnaire *Kouang yun* 廣韻 et de ses prédécesseurs, des formes phonétiques très diverses.

On distingue deux séries de ces sons:

La série des initiales *tche* 知, *tch'ö* 徹 et *tch'eng* 澄.

La série des initiales *tchao* 昭, *tch'ouan* 穿, *tchouang* 狀, *chen* 審 et *chan* 禪.

La prononciation mandarine n'indique aujourd'hui aucune différence entre les mots qui appartiennent soit à la première soit à la seconde série de ces initiales, mais de l'étude des dialectes chinois et des données des anciens dictionnaires ainsi que des tables de rimes, il ressort que ces sons ne se prononçaient pas de la même manière; les anciens phonéticiens chinois ont eu raison de les classer en deux séries.

M. Karlgren regarde la série *tche*, *tch'ö*, *tch'eng* comme des explosives palatales yodisées; je les écris comme suit:

tche 知 (la forme sourde): *t'*; *tch'ö* 徹 (la forme sourde aspirée): *t''*; *tch'eng* 澄 (la forme sonore aspirée): *d''*.

L'autre série représente des consonnes affricatives, supradentales pour les caractères de la II^e Division, et palatales pour ceux de la III^e Division des tables de rimes. Elle s'écrit comme suit:

tchao 昭 (la sourde): supradentale: *ts*, palatale *t's*.

tch'ouan 穿 (la sourde aspirée): supradentale *ts'*, palatale *t's''*.

tchouang 狀 (la sonore aspirée): supradentale $dʒ'$, palatale $d'ʒ'$.

chen 審 (la sourde): supradentale $ʃ$, palatale $ʃ$.

chan 禪 (la sonore): palatale $ʒ$.

La série des initiales *tche*, *tch'ö*, *tch'eng* est toujours yodisée, donc même dans la seconde division des tables de rimes (voir Karlgren, *Phon. Chin.*, p. 51—54); l'autre série est yodisée à la III^e Division et pure à la II^e Division.

Dans la revue des sons *ch*, *tch*, *tch'* de la Mongolie Centrale, il faut tenir compte du *k'ai-k'eu* 開口 et du *ho-k'eu* 合口. Ces termes s'appliquent aux finales: le système *fan-ts'ie* divisait notamment les mots chinois en initiale et en finale. L'initiale pure était représentée par une classe de caractères employée pour elle seule, l'initiale yodisée avait aussi sa propre classe de caractères (voir aussi Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang*, dans *B.E.F.E.-O.*, T. XX, n^o 2, 1920, p. 23—25). La finale était ou bien pure, p.e. *-ang*, *-an*, etc. et alors on la dit *k'ai-k'eu*, ou bien précédée d'une voyelle labiale *u* ou *ü*, *w* ou *ü* à l'état faible), p.e. *-uang* dans *k-uang*, et dans ce cas la finale est dite *ho-k'eu*.

REVUE DES MOTS DIALECTAUX.

Rangeons, pour la facilité de l'exposition, les séries des mots à initiales *ch*-, *tch*-, *tch'*-, du dialecte de la Mongolie Centrale, en quatre classes:

- 1) Les mots *k'ai-k'eu* à initiale pure ET à initiale yodisée en ancien chinois.
- 2) Les mots *k'ai-k'eu* à initiale pure OU à initiale yodisée en ancien chinois.
- 3) Les mots *ho-k'eu*.
- 4) Le groupe spécial des sons *che*, *tche* et *tch'e*.

1) *K'ai-k'eu* avec INITIALE PURE et INITIALE YODISÉE.

Les mots *k'ai-k'eu*, qui avaient en ancien chinois les uns une initiale pure, les autres une initiale yodisée, ont maintenu en Mongolie Centrale une différence phonétique de l'initiale: l'initiale pure a donné une dentale *s-*, *ts-*, *ts'-*; l'initiale yodisée a maintenu la nature palatale de ces initiales.

*Dialecte
Mong. Centr.*

San: 山 montagne, anc. chin. *šan*; 珊 corail, anc. chin. *sân*; 衫 chemise, anc. chin. *šam*. Initiale pure. Le *Tcheng yun* (1375) prête à 珊 un *ts'ie* 師姦. 師 avait en ancien chinois une initiale *k'ai-k'eu* pure.

Chan: 扇 éventail, ach. *šjän*; 諷 séduire, ach. *šjän*; 鬪 châtrer, ach. *šjän*; 善 bon, ach. *šjän*; 閃 éclair, ach. *šjäm*. Initiale yodisée.

Tsän: 斬 couper, ach. *tšam*; 眨 cligner de l'oeil, ach. *tšap*, forme correspondant aux lectures *tchà* du P. Wiegner et *tchä* du P. Couvreur. Initiale pure.

Les mots 站 s'arrêter, ach. *t'jam*, et 沾 humecter, ach. *t'jiäm*, quoiqu'ayant une initiale yodisée, ont passé dans cette classe.

Tchan: 戰 combattre, ach. *t'šjän*; 展 déployer, ach. *t'jjiän*; 顫 trembler, ach. *t'šjän*; 毡 feutre, ach. *t'šjän*; 佔 usurper, ach. *t'šjäm*; 粘 coller, n'a pas cette forme en ancien chinois, mais le cantonais *t'sim* permet de supposer une forme **t'šjäm*. Initiale yodisée.

Ts'an: 產 enfanter, ach. *šan*; 攪 soulever, ach. *tš'am* et *dž'am*; 饞 convoitise, ach. *dž'am*. Initiale pure.

Tch'an: 詔 flatter, ach. *t'jjiäm*. Initiale yodisée.

Sö: 色 couleur, ach. *šök*. Initiale pure.

Chö: 舌 langue, ach. *dž'jiät*; 捨 se priver, ach. *šja*; 射 tirer,

ach. *d'z'jia*; 麝 muse, ach. *d'z'jia*; 賒 acheter, ach. *sjia*; 蛇 serpent, ach. *d'z'jia*; 赦 pardonner, ach. *sjia*. Initiale yodisée.

Sen: hai-chen se dit hai-sen, 參 holothurie, ach. *šiam*. Initiale pure.

Chen: 申 extension, ach. *sjjën*; 伸 étendre, ach. *sjjën*; 神 âme, ach. *d'z'jjën*; 紳 notables, ach. *sjjën*; 腎 reins, ach. *zjijën*; 身 corps, ach. *sjjën*; 甚 très, ach. *zjiam*; 審 examiner, ach. *sjiam*; 嬖 belles-soeurs, ach. *sjiam*. Initiale yodisée.

Seng: 生 engendrer, ach. *švñ*; 牲 animaux, ach. *švñ*; 甥 enfants de soeurs, ach. *švñ*; 省 province, ach. *švñ*; 笙 flûte de Pan, ach. *švñ*. Initiale pure.

Cheng: 升 $\frac{1}{10}$ de boisseau, ach. *sjjën*; 陞 monter, ach. *sjjën*; 繩 corde, ach. *d'z'jijën*; 剩 reste, ach. *d'z'jijën*; 勝 vaincre, ach. *sjjën*; 聖 saint, ach. *sjjän*; 聲 son, ach. *sjjän*. Initiale yodisée. Une exception à noter: 賸 riche, ach. *švñ*, à initiale pure, se prononce *cheng*.

Tseng: 爭 disputer, ach. *tšvñ*; 掙 faire effort, ach. *tšvñ*; 箠 cerf-volant, ach. *tšvñ*; 睜 écarquiller les yeux, a une initiale *dz'* pure, qui fait rentrer ce caractère dans la série des sons *tsing*, *ts'ing*. Initiale pure.

Tcheng: 正 droit, ach. *t'sjjän*; 証 attester, ach. *t'sjjän*; 姪 modeste, ach. *t'sjjän*; 政 gouverner, ach. *t'sjjän*; 烝 étuver, ach. *t'sjien*; 貞 persévérance, ach. *t'jjän*. Initiale yodisée. 症 maladie, est un caractère vulgaire.

Seou: 瘦 maigre, ach. *sjjau*. Initiale pure.

Cheou: 手 main, ach. *sjjau*; 首 tête, ach. *sjjau*; 收 recueillir, ach. *sjjau*; 獸 animaux, ach. *sjjau*; 熟 mûr, ach. *zjjuk*; 壽 âge, ach. *zjjau*; 守 garder, ach. *sjjau*; 受 souffrir, ach. *zjjau*. Initiale yodisée. 叔 oncle, ach. *sjjuk*, est prononcé *seou*, malgré son initiale yodisée.

- Tsao*: 爪 griffe, ach. *t̚sau* (朝 matin, ach. *t'j̥äu*, devenu *tsao*, est peut-être une assimilation à 早 *tsaò*). Initiale pure.
- Tchao*: 召 appeler, ach. *d'j̥äu*; 詔 avertir, ach. *t'sj̥äu*; 招 appeler, ach. *t'sj̥äu*; 昭 lumière, ach. *t'sj̥äu*; 炤 éclairer, ach. *t'sj̥äu*; 照 éclairer, ach. *t'sj̥äu*; 兆 signes, ach. *d'j̥äu*; 𠄎 présage, ach. *d'j̥äu*; 着 faire que, ach. *d'j̥iak*; 着 s'enflammer, ach. *t'j̥iak*; 趙 courir, ach. *d'j̥äu*. Initiale yodisée.
- Ts'ao*: 𠄎 crier, ach. *t̚sau*; 炒 rôtir, ach. *t̚sau*; 鈔 accrocher, ach. *t̚sau*. Initiale pure.
- Tch'ao*: 超 surpasser, ach. *t'j̥äu*; 淖 détrempé, ach. *d'j̥äu*; 綽 largeur, ach. *t'sj̥iak*; 朝 la cour, ach. *d'j̥äu*; 潮 marée, ach. *d'j̥äu*. Initiale yodisée.
- Ts'eou*: 愁 tristesse, ach. *d̥z'j̥äu* (愁 fixer avec attention, n'a pas de *ts'ie*). Initiale pure.
- Tch'eou*: 臭 puer, ach. *t'sj̥j̥äu*; 醜 laid, ach. *t'sj̥j̥äu*; 抽 tirer, ach. *t'j̥j̥äu*; 丑 caractère cyclique, ach. *t'j̥j̥äu*; 仇 haine, ach. *zj̥j̥äu*; 紬 tissu de soie, ach. *d'j̥j̥äu* (咄 aspirer est un caractère vulgaire). Initiale yodisée.

2) *K'ai-k'eou* avec INITIALE PURE OU INITIALE YODISÉE.

D'après les listes que j'ai en mains, mais qui ne sont pas complètes, il y a des séries de mots qui n'ont en ancien chinois qu'une seule sorte d'initiale, soit l'initiale pure qui donne *s* en Mongolie Centrale, soit l'initiale yodisée qui devient *ch* (abstraction faite de l'élément explosif dans les affricatives). Cette classe présente donc la plus parfaite concordance avec la précédente au point de vue phonétique.

*Dialecte
Mong. Centr.*

- Sa*: 沙 sable, ach. *sa*; 紗 gaze, ach. *sa*; 砂 sable, ach. *sa*; 鯊 requin, ach. *sa*; 洒 asperger, ach. *sa* et *sai*; 殺 tuer,

ach. *ṣat*. Le mot 傻, sot, prononcé *cha* en Mongolie Centrale, est *ṣwa* en ancien chinois, initiale pure mais *ho-k'eu*.

Tsa: 扎 piquer, ach. *tṣwāt*; 蚱 sauterelle, ach. *tṣiəp*; 蚱 sauterelle, ach. *tṣvk*; 詐 ruse, ach. *tṣa*; 柵 grille, ach. *tṣ'vk*. Initiale pure. 炗 frir, et 炗 id. n'ont pas de *ts'ie*. 踏 piétiner, n'a pas de *ts'ie* correspondant à *tsa*. Deux mots à initiale yodisée ont cependant *s*: 劄 acupuncture, ach. *t'jap*, peut-être par assimilation à *tsa*, piquer; 炗 craquer, a un son 宅, ach. *d'jvk*, ce mot présente un cas douteux.

Ts'a: 查 examiner, ach. *dṣ'a*; 杈 fourche, ach. *tṣ'a*; 差 erreur, ach. *tṣ'a*; 茶 thé, le *Tcheng yun* donne une forme *dṣ'a*, mais le *Tsi yun d'ja*; 察 examiner, ach. *tṣ'at*. Initiale pure. 搽 farder, n'a pas de *ts'ie*.

Sai: 篩 tamis, ach. *ṣi*, *ṣai*; 晒 ensoleiller, ach. *ṣāi*; 搥 battre le tambour, ach. *ṣai*. Initiale pure.

Tsai: 債 dette, ach. *tṣāi*; 齧 pressoir, ach. *tṣāi* (d'après le *Tsi yun*); 齋 abstinence, ach. *tṣai*; 窄 étroit, ach. *tṣvk*. Initiale pure.

Ts'ai: 測 sonder, ach. *tṣ'iek*; 冊 livret, ach. *tṣ'vk*; 差 office, ach. *tṣ'āi*. Initiale pure.

Exception: 拆 démolir, ach. *t'jivk*.

Chang: 上 sur, ach. *ṣjān*; 晌 midi, ach. *ṣjān*; 商 marchand, ach. *ṣjān*; 謫 délibérer, ach. *ṣjān*; 賞 récompenser, ach. *ṣjān*; 裳 habits, ach. *ṣjān*; 傷 blesser, ach. *ṣjān*. Initiale yodisée.

Tchang: 長 croître, ach. *t'jān*; 痕 gonflement, ach. *t'jān*; 脹 gonflement, ach. *t'jān*; 帳 rideau, ach. *t'jān*; 張 étendre, ach. *t'jān*; 章 page, pièce, ach. *t'ṣjān*; 丈 10 pieds, ach. *d'jān*; 仗 armes, ach. *d'jān*; 掌 gérer, ach. *d'jān*. Initiale yodisée.

鞦 fer à cheval, et 賬 compte, sont des caractères vulgaires, sans *ts'ie*.

Chao: 少 peu, ach. *šjäu*; 勺 cuiller, ach. *žjak* et *t'šjak*; 燒 brûler, ach. *šjäu* (哨 siffler, la forme cantonaise *šau* laisse supposer une forme ach. **šau*, non-yodisée). Initiale yodisée.

Tchō: 遮 intercepter, ach. *t'šja*; 槌 canne à sucre, ach. *t'šja*; 浙 Tchō-kiang, ach. *t'šjät*; 哲 sagesse, ach. *t'jät*; 者 suffixe, ach. *t'šja*. Initiale yodisée.

Tch'ō: 車 char, ach. *t'šja*; 樁 tirer, ach. *t'šja*. Initiale yodisée.

Tchen: 疹 pustules, ach. *t'šjien*; 疹 scarlatine, ach. *t'šjien*; 振 secouer, ach. *t'šjien*; 眞 vrai, ach. *t'šjien*; 鎮 gouverner, ach. *t'jien*; 針 aiguille, ach. *t'šjien*; 枕 oreiller, ach. *t'šjien*; 朕 pronom impérial, ach. *d'jien*. Initiale yodisée.

Tch'en: 辰 caractère cyclique, ach. *žjien*; 臣 ministre, ach. *žjien*; 沈 couler à fond, ach. *d'jien*; 塵 poussière, ach. *d'ien*; 趁 profiter de, ach. *t'jien*. Initiale yodisée.

Tch'eng: 承 présenter, ach. *žjien*; 丞 aider, ach. *žjien*; 乘 monter, ach. *d'žjien*; 程 fixer, ach. *d'jien*; 逞 aller vite, ach. *t'jien*; 稱 nommer, ach. *t'šjien*; 成 faire, ach. *žjien*; 城 ville, ach. *žjien*; 秤 balance romaine, ach. *t'šjien*. Initiale yodisée.

Tcheou: 舟 bateau, ach. *t'šjieu*; 洲 continent, ach. *t'šjieu*; 週 tourner, ach. *t'šjieu*; 周 tour, ach. *t'šjieu*; 咒 imprécation, ach. *t'šjieu*; 晝 jour, ach. *t'jieu*; 肘 coude, ach. *t'jieu*; 輶 timon, ach. *t'jieu*; 紂 croupière, ach. *d'jieu*; 誦 prier, ach. *d'jieu*; 軸 essieu, ach. *d'jiuk*; 妯 femmes de plusieurs frères, ach. *d'jiuk*. Initiale yodisée.

Il y a deux exceptions à signaler: 諺 radoter, ach. *ts'ieu*. 歟 pli, ach. *tsieu*, qui ont l'initiale pure.

3) Les mots HO-K'EOU.

A) Les mots *ho-k'eu* qui en ancien chinois avaient l'initiale pure ont en Mongolie Centrale uniformément *s*, tout comme les mots *k'ai-k'eu*.

*Dialecte
Mong. Centr.*

Soua: 刷 broser, ach. *šwāt*; 涮 rincer, ach. *šwūt*; 耍 jouer, ach. *ša*. Initiale pure.

Souai: 帥 général, ach. *šwi*; 衰 décadence, ach. *šwie*. Initiale pure.

Souan: 涮 rincer, ach. *šwān*; 拴 lier, la forme cantonnaise *ts'ün* laisse supposer une forme *ts'iwān*; son synonyme 閘 (cant. *šan*) a un *ts'ie*, postérieur en date, 數還 *šwān* qui indique une initiale pure. Initiale pure.

Souang: 雙 paire, ach. *šan*; 霜 givre, ach. *šan*. Initiale pure.

Tsoua: 爪 griffe, ach. *tsau*; 抓 griffer, ach. *tsau*. Initiale pure.

Tsouang: 庄 hameau, ach. *tsiān*; 粧 parure, ach. *tsiān*; 壯 robuste, ach. *tsiān*; 狀 air, ach. *dz'ian*; 妝 farder, ach. *tsiān*; 裝 emballer, ach. *tsiān*; 莊 village, ach. *tsiān*; 裝 épais, *tsiān*. Initiale pure.

Ts'ouang: 庄 lit, ach. *dz'ian*; 窗 fenêtre, ach. *ts'an*; 瘡 ulcère, ach. *ts'ian*. Initiale pure.

Sou: 梳 peigne, ach. *šwo*; 數 nombre, ach. *šiu*. Initiale pure.

Ts'ou: 初 commencer, ach. *ts'wo*; 鋤 houe, ach. *dz'wo*. Initiale pure.

Ts'ong: 崇 vénérer, ach. *dz'ün*. Initiale pure.

Souo: 所 lieu, ach. *šwo*. Initiale pure.

Tsouo: 捉 saisir, ach. *tsak*. Initiale pure.

B) Les mots *ho-k'eu*, qui avaient l'initiale yodisée en ancien chinois ont tous passé, à une exception près, dans la classe des mots ayant une dentale *s* tandis que les mots à *k'ai-k'eu*

correspondants (c'est-à-dire à l'initiale yodisée) ont *ch*, *tch*, *tch'* (cf. sect. 1 ci-dessus). Quelle peut en être la raison?

Nous constatons que le yod de l'initiale n'a pas modifié celle-ci avant de disparaître, car les initiales pures ont dans ce dialecte la même forme que les initiales yodisées au *ho-k'eu*.

Une modification de la voyelle labiale qui se trouve à la finale, par une action du yod qui se serait combiné avec cette voyelle, est exclue également, car les voyelles de la finale qui a suivi un yod en ancien chinois sont en tout point semblables à celles de la finale qui a suivi une initiale pure.

Cependant ces deux sons, yod et voyelle labiale, se trouvant en présence, ont toute facilité à se résoudre en articulation intermédiaire, à moins que par l'effet de l'accent dynamique pesant plus sur l'un des deux éléments, on ne doive constater la disparition de l'autre. Etant donné le résultat final de leur lutte, — absence complète de l'effet phonétique produit par le yod sur ses voisins, — il faut croire que dans ce dialecte la voyelle labiale a eu raison du yod qui fut éliminé. Dès lors, les initiales yodisées privées de leur yod, se développèrent comme les initiales pures, qui donnent *s* en Mongolie Centrale.

*Dialecte
Mong. Centr.*

Tsouai: 拽 tirer, ach. *ʒjiäi*. Initiale yodisée.

Tsouan: 專 spécialement, ach. *t'sjiwän*; 傳 commentaire, ach. *d''jiwän*; 磚 brique, ach. *t'sjiwän*; 縛 lier, ach. *d''jiwän*; 篆 anciens caractères, ach. *d''jiwän*; 轉 tourner, ach. *t'jiwän*. Initiale yodisée.

Ts'ouan: 喘 haletant, ach. *t'sjiwän*; 喘 haleter, ach. *ʒjiwän*; 川 fleuve, ach. *t'sjiwän*; 椽 solive, ach. *d''jiwän*; 傳 propager, ach. *d''jiwän*; 穿 revêtir, ach. *t'sjiwän*; 串 enfiler, voir 穿; 船 bateau, ach. *d'ʒjiwän*. Initiale yodisée.

Souei: 水 eau, ach. *ʃwi*; 稅 taxe, ach. *ʃjiwäi*; 睡 dormir, ach.

ʒjwie. Initiale yodisée. 誰 qui? n'a pas d'ancien *ts'ie*.

Tsouei: 錐 poinçon, ach. *t'ʃwi*; 追 poursuivre, ach. *t'jwi*; 綴 piquer, ach. *t'jwäi*. Initiale yodisée.

Ts'ouei: 槌 marteau, ach. *d'jwi*; 吹 souffler, ach. *t'ʃjwie*; 𪛗 jouer de la flûte, à la même valeur que 吹.

Sou: 嗽 se rincer la bouche, ach. *ʃjwok* (*ts'ie* 輸玉) et *ʃiak* (*ts'ie* 色角); 朮 millet en grappe, ach. *d'ʒjjuət*; 述 exposer, ach. *d'ʒjjuət*; 鼠 rat, ach. *ʃjwo*; 樹 arbre, ach. *ʒju*; 書 livre, ach. *ʃjwo*; 贖 racheter, ach. *d'ʒjwok*; 黍 millet en grappe, ach. *ʃjwo*; 恕 pardonner, ach. *ʃjwo*; 叔 oncle, ach. *ʃjuk*. Initiale yodisée.

Une seule exception à signaler: 熟 mûr, ach. *ʒjuk*, se prononce *chou*.

Tsou: 朱 rouge, ach. *t'ʃju*; 珠 perle, ach. *t'ʃju*; 殊 vermillon, ach. *t'ʃju*; 蛛 araignée, ach. *t'ju*; 株 poteau, ach. *t'ju*; 駐 demeurer, ach. *t'ju* et *d'ju*; 住 habiter, ach. *d'ju*; 柱 colonne, ach. *d'ju*; 丿 point, ach. *t'ju*; 豬 porc, ach. *t'jwo*; 竹 bambou, ach. *t'juk*; 主 maître, ach. *t'ʃju*; 註 commenter, ach. *t'ʃju*; 煮 bouillir, ach. *t'ʃjwo*; 諸 tous, ach. *t'ʃjwo*; 囑 enjoindre, ach. *t'ʃjwok*. Initiale yodisée.

Ts'ou: 出 sortir, ach. *t'ʃjuət*; 廚 cuisine, ach. *d'ju*; 處 lieu, ach. *t'ʃjwo*; 箒 balai, ach. *t'ʃju*. Initiale yodisée.

Souen: 順 suivre, ach. *d'ʒjuən*; 舜 l'empereur Chouen, ach. *ʒjuən*. Initiale yodisée.

Tsouen: 準 approuver, ach. *t'ʃjuən*; 准 a la même valeur. Initiale yodisée.

Ts'ouen: 春 printemps, ach. *t'ʃjuən*; 鶉 caille, ach. *ʒjuən*; 純 pur, ach. *ʒjuən*; 脣 lèvres, ach. *d'ʒjuən*. Initiale yodisée.

Tsong: 中 milieu, ach. *t'juən*; 忠 fidélité, ach. *t'juən*; 盅 coupe, ach. *t'juən* et *d'juən*; 衷 sincérité, ach. *t'juən*; 重 lourd, ach. *d'jwən*; 種 semence, ach. *t'ʃjwən*; 腫 enflure, ach.

t'šj₂won; 腫 grosseur, ach. *t'šj₂won*; 終 fin, ach. *t'šj₂un*;
鐘 cloche, ach. *t'šj₂won*; 衆 tous, ach. *t'šj₂un*. Initiale
yodisée.

Ts'ong: 重 de nouveau, ach. *d'j₂won*; 衝 heurter, ach. *t'šj₂won*;
蟲 insectes, ach. *d'j₂un*; 充 plein, ach. *t'šj₂un*; 寵 grâce,
ach. *t'j₂won*. Initiale yodisée.

Souo: 說 dire, ach. *šj₂wüt*. Initialé yodisée.

Tsouo: 濁 grossier, ach. *d'äk*; 拙 maladroit, ach. *t'šj₂wüt*. Initiale
yodisée.

4) Les séries CHE, TCHE et TCH'E.

Si nous avons constaté jusqu'ici la plus parfaite régularité dans l'évolution phonétique des consonnes palatales de l'ancien chinois en dentales ou palatales dans le dialecte de la Mongolie Centrale — à très peu d'exceptions près —, une irrégularité, à première vue déconcertante, se manifeste par contre dans les séries des sons *che*, *tche* et *tch'e*. Cependant un examen attentif démontre que l'irrégularité n'est qu'apparente.

D'abord aucune initiale pure de ces séries n'a donné en Mongolie Centrale un son palatal (*ch* ou *tch*). Dans toutes les séries de mots nous constatons un seul courant de changement phonétique, celui d'une palatale ou supradentale évoluant sous certaines conditions vers une dentale. Les séries *che*, *tche* et *tch'e* n'infirmant pas cette loi, car elles ont aussi évolué dans le même sens et plus fortement que les autres séries; chez celles-ci en effet, la présence ou l'absence du yod a préservé l'articulation palatale de l'initiale ou facilité son évolution vers la dentale, sans que la finale du mot ait joué un rôle sensible dans cette transformation phonétique. Or dans les séries *che*, *tche* et *tch'e*, tout en constatant comme ailleurs une différence d'évolution d'après l'absence ou la présence du yod, nous voyons la finale affirmer son influence.

1) Les mots *che* à initiale pure deviennent *se* comme dans toutes les autres séries.

2) Les mots *che* à initiale yodisée:

a) deviennent *se* quand le mot se termine en *-i* ou *-ie* (en ancien chinois)¹⁾;

b) ont le son *che* avec toutes les autres finales.

*Dialecte
Mong. Centr.*

Se (init. pure): 史 historien, ach. *ʃi*; 使 faire faire, ach. *ʃi*; 師 sage, ach. *ʃi*; 獅 lion, ach. *ʃi*; 螭 spirale, ach. *ʃi*; 虱 pou, ach. *ʃɔt*; 事 chose, ach. *dʒ'i*; 士 lettré, ach. *dʒ'i* (柿 kaki, est un caractère vulgaire).

Se (init. yod. fin. *-i*, *-ie*): 尸 corps, ach. *ʃji*; 屍 cadavre, ach. *ʃji*; 屎 fumier, ach. *ʃji*; 詩 vers, ach. *ʃji*; 試 essayer, ach. *ʃji*; 始 commencement, ach. *ʃji*; 侍 aider, ach. *ʃji*; 時 temps, ach. *ʃji*; 市 marché, ach. *ʃji*; 是 être, ach. *ʃjie*; 匙 clef, ach. *ʃie*; 氏 clan, ach. *ʃjie*; 示 montrer, ach. *d'ʃji*.

Che (init. yod. autres fin.): 十 dix, ach. *ʃjiəp*; 誓 serment, ach. *ʃjiäi*; 世 monde, ach. *ʃjiäi*; 石 pierre, ach. *ʃjiak*; 失 perdre, ach. *ʃjiët*; 實 vrai, ach. *d'ʃjiët*; 溼 humide, ach. *ʃjiəp*; 貰 prêter, ach. *ʃjiäi*; 蝕 éclipse, ach. *d'ʃjiək*; 什 interrogatif, ach. *ʃjiəp*.

Dans les séries *tche* et *tch'e* je ne trouve pas d'initiale pure parmi les mots de mes listes.

Les mots *tcheu* à initiale yodisée suivie de la finale *-i* ou *-ie*, prennent l'affriquée dentale, mais suivie d'autres finales ils prennent l'affriquée palatale:

*Dialecte
Mong. Centr.*

Tse (init. yod. fin. *-i*, *-ie*): 至 arriver, ach. *tʃji*; 紙 papier, ach. *tʃjie*; 支 branche, ach. *tʃjie*; 止 arrêter, ach. *tʃji*; 之

1) Remarquer la facilité avec laquelle un yod s'amalgame avec *-i* et *-ie*. Ce sera bien la raison de sa disparition; alors le *ch* sans yod devient régulièrement *ʃ*.

suffixe du génitif, ach. *t'sji*; 指 doigt, ach. *t'sji*; 志 volonté, ach. *t'sji*; 掇 frapper, ach. *t'ji*.

Tche (init. yod. autres fin.): 姪 neveu, ach. *d'jiët*; 質 matière, ach. *t'sjiët*; 織 tisser, ach. *t'sjiäk*; 值 coûter, ach. *d'jiäk*; 直 droit, ach. *d'jiäk*; 執 saisir, ach. *t'sjiäp*.

Il y a cependant quatre exceptions: 知 savoir, ach. *t'jie*; 只 seulement, ach. *t'sjië*; 智 sagesse, ach. *t'jie* et 痔 hémorroïdes, ach. *d'ji*, se prononcent *tche*. 值 a aussi une lecture *d'ji*.

La série *tch'e* est trop peu représentée dans mes listes pour pouvoir en tirer une conclusion; tous les mots ont l'initiale yodisée: 齒 dents, ach. *t'sji* devient *ts'e* conformément à la série précédente; mais 嗤 rire, ach. *t'ji* devient *tch'e*, ainsi que 遲 lenteur, ach. *d'ji*, 池 étang, ach. *d'jië*.

Deux mots ayant une autre finale ont l'initiale palatale comme dans la série *che* avec la même finale: 尺 pied (mesure), ach. *t'sjiäk*, et 赤 rouge, ach. *t'sjiäk*, prononcés *tch'e* en Mongolie Centrale.

CONCLUSION.

L'examen qui a porté sur plus de 360 mots nous permet d'établir, pour le dialecte chinois de la Mongolie Centrale, les règles suivantes:

1) Les affriquées supradentales et les fricatives supradentales de la seconde division des tables de rimes, n'étant pas yodisées, se sont changées en dentales correspondantes.

2) Les explosives palatales, qui sont toujours yodisées, et les affriquées et fricatives palatales de la troisième division des tables de rimes, étant yodisées, se sont comportées comme suit:

a) au *k'ai-k'eu*, elles sont restées palatales, sauf dans les mots à fin. anc. *-i*, *-ie*, qui prennent des dentales.

b) au *ho-k'eu*, elles sont devenues dentales.

N'ayant pas l'occasion d'entendre les sons de ce dialecte de la

bouche des indigènes, je me suis contenté d'une représentation grossière des sons chinois. Les diphtongues sont à peu près semblables à celles du dialecte pékinois, mais on a encore le *jou-cheng* en Mongolie Centrale, qui détermine certains changements de voyelles. Les sons *ts*, *tch*, non-aspirés, sont proprement des sonores, probablement comme en Mongolie Orientale, où ils deviennent *ḍž* et *ḍz* (l'élément occlusif est semi-sonore), et abstraction faite du lieu d'articulation ¹⁾).

Il serait intéressant de connaître l'extension géographique de la loi phonologique que nous venons d'étudier; cette loi aidera certainement le sinologue à établir la parenté de ce dialecte avec ceux d'autres provinces. On sait que le nom „Mongolie Centrale” désignait jusqu'en ces dernières années le vicariat apostolique appelé aujourd'hui vicariat de Tch'agar, et il comprenait alors une bande de terrain au nord de la Grande Muraille depuis Kalgan jusqu'à l'ouest de Kouei-houa-tch'eng ²⁾).

On pourra compléter les listes des mots; je crois cependant que les recherches ultérieures confirmeront mes conclusions actuelles, car sur un total de plus de 360 mots, trois seulement ont l'initiale pure qui s'est changée en palatale: ce sont les caractères 賚, 皺 et 認. Ils ne forment qu'une quantité négligeable.

[Le P. Mullie a bien voulu me communiquer l'article précédent dont je reconnais le grand intérêt. En effet, l'évolution en dentales de palatales et supradentales anciennes en Mongolie Centrale telle qu'elle est attestée dans les matériaux très suffisants fournis par l'auteur est absolument identique à celle de certains parlers du Chansi et du Chànsi, comme on pouvait s'y attendre d'ailleurs: on trouve à Kouei-houa-tch'eng, Wen-chouei et Hing-hien en Chansi

1) Le R. P. Jos. Hemeryck m'écrit que *tch* en Mongolie centrale est semi-sonore dans son élément occlusif, mais *ts* est sourd, excepté dans quelques mots.

2) Le chinois qu'on parle dans cette contrée appartient, d'après le P. Hemeryck, à plusieurs dialectes. On n'y a pas une langue homogène.

et à San-chouei, Sang-kia-tchen et King-tcheou en Chànsi, tout à fait comme en Mongolie Centrale, que la II^e division ancienne entière, la III^e div. au *ho-k'eu* et, dans la III^e div. au *k'ai-k'eu*, les mots à finales *-i*, *-ie* ont développé des dentales, tandis que les mots de la III^e div. au *k'ai-k'eu* (sauf ceux à fin. *-i*, *-ie*) ont des supradentales (issues des palatales anciennes); voir ma *Phonologie Chinoise*, p. 389 et suiv. Ces quelques points dans les provinces de Chansi et Chànsi ne suffisent pas pour nous donner une idée de l'étendue et de la portée de cette loi. D'après les conditions au Chansi surtout, on serait tenté de croire que cette évolution est un phénomène de portée assez limitée, car d'autres dialectes du Chansi septentrional comme le Ta-t'ong présentent un aspect tout différent, et Wen-chouei et Hing-hien sont séparés géographiquement du Kouei-houa-tch'eng par des rayons (la plaine de T'ai-yüan p. ex.) qui ont également un tout autre système. Or, par les renseignements du P. Mullie, nous savons maintenant que ces lois particulières pour la naissance des dentales règnent aussi dans des régions dont l'aspect du dialecte à d'autres égards est très différent des dialectes du Chansi (les finales en Mongolie Centrale ressemblent celles du Pékinois et pas du tout à celles du Kouei-houa), et on est porté à croire que le système esquissé par l'auteur a été repandu quelquefois sur une région très considérable dans le Nord de la Chine, mais qu'il a été perturbé plus tard, au Chansi (par des migrations?), de sorte qu'il y a, tout à côté de dialectes comme le Kouei-houa, le Wen-chouei et le Hing-hien, des dialectes avec un autre système pour ces initiales. Il est à souhaiter que les missionnaires en Chine, se trouvant sur place et ayant ainsi toutes les facilités, nous fournissent de cette manière des renseignements exacts et précieux: on pourra alors enfin se former une idée beaucoup plus juste de l'extension géographique et, par suite, de l'importance relative de l'un et l'autre des divers systèmes phonétiques modernes en Chine.

B. KARLGREN.]

THE CHINESE SOUTH-POINTING CARRIAGE

BY

A. C. MOULE.

In *Adversaria Sinica*, 1906, pp. 107—115, Professor Giles published versions of what he believed to be “all the available information” relating to the south-pointing carriage, still under the impression that the device was, or might be, the mariner’s compass. No sooner was this printed than the Professor came upon the account of the vehicle in c. 149 of the *Sung shih*, and printed a version of a specification from that chapter, together with a letter from the late Professor B. Hopkinson of Cambridge to whom the specification had been submitted. This was in *Adversaria Sinica*, 1909, pp. 219—222, and established the fact that during the Christian era, at least, the south-pointing chariot was a mechanical contrivance, “its mechanism involving an arrangement of wheels which, as described above, cannot be made to work”. Professor Hopkinson, who evidently divined how the thing was intended to work, was obliged to say that the specification before him did not clearly or completely describe the mechanism required. He would have been able to speak quite differently, if it had not been for the accidental omission of one clause, and the misunderstanding of one word, and if two important gaps in the specification itself had been filled in from the second more detailed specification which Professor Giles does not translate or even mention.

In order to carry forward Professor Giles' work another step, I give a version of the whole paragraph from the *Sung shih* c. 149, fol. 6 v⁰—7 v⁰ (omitting the last few words), from which it will be seen that the first description (that given by Professor Giles) is of a carriage made by 燕肅 Yen Su and presented to the throne on 6 December, 1027, and the second is of one made by 吳德仁 Wu Tê-jên in 1107.

“指南車 Chih nan chü (south pointing carriage), also called 司南車 Ssü nan chü. It has a red body, with two compartments, painted with blue dragons and white tigers, the four sides painted with flowers and birds, two tiers of platform, balustrades, carved tilt, and bags of incense hanging from the four corners. On the top is a fairy, whose hand always points south though the carriage may turn. There is one pole, with a phoenix head. The carriage is drawn by four horses. The escort were formerly eighteen. In the fourth Yung-hsi year of T'ai Tsung (987) they were increased to thirty men. In the fifth T'ien-shêng year of Jên Tsung (1027)¹) 燕肅 Yen Su, Secretary of the Board of Works, made at last a south-pointing carriage. Su presented a memorial saying: When Huang Ti was fighting with 蚩尤 Ch'ih-yu in the country round 涿鹿 Cho-lu, Ch'ih-yu raised a great fog, and the soldiers did not know in what direction they were facing. [Huang] Ti therefore made a south-pointing carriage. In the days of king Ch'êng (1115—1078) of the Chou remote foreigners of the 越裳 Yüeh-shang tribe came to present [a white pheasant, etc.]. The envoys were afraid that they would lose the way. Chou kung gave them carriages to point to the south. Later the method was altogether lost. 張衡 Chang Hêng of the Han dynasty (A.D. c. 130) and 馬鈞 Ma Chün of the

1) *Sung shih*, c. 9, fol. 4 r⁰: 壬寅 (6 Dec., 1027) 復作指南車. On Yen Su († 1040), cf. also *T'oung Pao*, 1923, p. 141, and 圖畫見聞志 *T'u hua chien wen chih* (in *Chin tai pi shu*), III, fol. 3 v⁰.

Wei (in 233—236) made them successively, but their contrivances did not survive those ages of disorder and division. When Wu Ti of the Sung had subdued Ch'ang-an, he tried to make these carriages, but the construction was not accurate. 祖冲之 Tsu Ch'ung-chih also made them once more. T'ai-wu Ti (424—452) of the later Wei set 郭善明 Kuo Shan-ming to build one. At the end of a year he had not succeeded, [so the Emperor] ordered 馬岳 Ma Yo of 扶風 Fu-fêng to construct it. He was on the point of finishing it when he was poisoned by [Kuo] Shan-ming; and the method was consequently lost. In Yüan-ho (806—821) of the T'ang the 典作官金公立 *tien tso kuan* Chin Kung-li took this carriage and the *li*-recording drum and presented them to the Emperor. Hsien Tsung inspected them in the Lin-tê Hall, & took them to complete the number of the normal procession.

"Through the Five Dynasties and until the reigning dynasty I have not heard of one who has found out the construction. Now I have invented this myself and made it. The method is: Use a carriage with a single pole (輅). Above the outside frame-work of the body of the carriage let there be [a cover?] in two tiers. Set a wooden fairy man at the top, stretching out his arm to point to the south. Use nine wheels of different sizes, with a total of 120 teeth: two foot-wheels (i.e. road-wheels, on which the carriage runs), 6 feet high, 18 feet in circumference; attached to the feet, two vertical subordinate wheels, 2.4 feet in diameter and 7.2 feet in circumference, each with 24 teeth, the teeth at intervals of 3 inches apart; below the cross bar (橫木) at the end of the pole (輅) two vertical small wheels [without teeth], their diameter 3 inches, iron axles piercing them¹⁾; to the left one small horizontal wheel, the diameter 1.2 foot, with 12 teeth; to the right one small

1) Presumably because the small diameter would not admit a wooden, or even a brass, axle of sufficient strength.

horizontal wheel, the diameter 1.2 foot, with 12 teeth; in the middle one large horizontal wheel, the diameter 4.8 feet, circumference 14.4 feet, with 48 teeth, the teeth at intervals of 3 inches apart; in the middle a vertical axle piercing the centre [of the large wheel], 8 feet high, 3 inches in diameter; at the top [of this axle] carve the wood into a fairy man. When the carriage moves [southward] let the wooden man point south. If it turns and [goes] eastward, push the pole round to the right (推轅右旋); the subordinate wheel attached to the right foot (road-wheel) will turn forward 12 teeth, drawing with it the right small horizontal wheel one revolution, [and so] pushing (觸) the central large horizontal wheel to revolve a quarter turn to the left (i.e. with the sun). When it has turned round 12 teeth, the carriage moves eastward, and the wooden man stands crosswise and points south. If it turns and [goes] westward, push the pole round to the left; the subordinate wheel attached to the left foot will turn forward with the [foot-]wheel 12 teeth, drawing with it the left small horizontal wheel one revolution, and pushing the central large horizontal wheel to turn a quarter turn to the right. When it has turned round 12 teeth, the carriage moves due westward, the wooden man stands crosswise and points south. If one wishes to travel northward, the turning either to east or west is also done in this way. It was ordered that he should take the method and hand it to the officials that they might construct one.

"In the first Ta-kuan year (1107) the chief chamberlain Wu Tê-jên again presented the constructions of the south-pointing carriage and of the carriage with *li*-recording drum. The two carriages were made, and were first used that year at the great ceremony of the ancestral sacrifice. The body of the south-pointing carriage was 11.15 feet [long], 9.5 feet wide, and 10.9 feet deep. The carriage wheels (A) 5.7 feet in diameter; the carriage pole

10.5 feet [long]; the carriage box (or body, 箱) is in two stories, upper and lower; in the middle is placed a partition (屏風); above is placed one fairy man holding a rod; on the left and right are turtles and cranes, one of each [on either side]; and four boys, each holding a tassel, standing at the four corners. In the upper storey is arranged a mechanism of 13 horizontal wheels, each 1.85 foot in diameter, 5.55 feet in circumference, with 32 teeth at intervals of 1.8 inch apart. A central axle following the partition pierces downwards. In the lower storey are 13 wheels; in the middle is the largest horizontal wheel (C), the diameter of the wheel 3.8 feet, the circumference 11.4 feet, with 100 teeth at intervals of 1.25 inch apart; [on vertical axles] reaching to the top [of the compartment], left and right, the two small horizontal wheels (D) which will rise and fall have an iron weight each, and each is 1.1 foot in diameter, 3.3 feet in circumference, with 17 teeth, the teeth at intervals of 1.9 inch apart. Again, left and right, are attached (附) wheels (B), one on each side, 1.55 foot in diameter, 4.65 feet in circumference, with 24 teeth, the teeth at intervals of 2.1 inches. Left and right are tier-wheels¹), a pair on either side; each of the lower wheels (F) is 2.1 feet in diameter, 6.3 feet in circumference, with 32 teeth, the teeth at intervals of 2.1 inches apart; each of the upper wheels (G) is 1.2 foot in diameter, 3.6 feet in circumference, with 32 teeth, the teeth at intervals of 1.1 inch apart. Above each of the feet of the carriage, left and right, is a vertical wheel (H), 2.2 feet in diameter, 6.6 feet in circumference, with 32 teeth, the teeth at intervals of 2.25 inches apart. The left and right back poles (後轆) each have a small wheel (E) without teeth from which

1) Mr. F. J. Dykes, Fellow of Trinity College, Cambridge, who has kindly read the proof, suggests "double gear-wheels" as the clearest expression for the Chinese "tier-wheels" (疊輪 *tiéh lun*).

hangs a bamboo cord, and both are tied above the left and right axle [respectively] ¹⁾. If it turns to the right, it causes the small wheel of the right pole to push down the righthand [small horizontal] wheel; if it turns to the left, it causes the small wheel of the left pole to push down the left [small horizontal] wheel. When [the carriage] moves then the fairy and the boys stand crosswise and point south.

"The carriage is harnessed with two red horses, with copper frontlets."

The biography of 祖冲之 Tsu Ch'ung-chih in the *Nan ch'i shu*, c. 52, fol. 7 r⁰ (cf. *Nan shih*, c. 72, fol. 5 v⁰) is worth quoting: "When Wu of the Sung subdued Kuan-chung he obtained the south-pointing carriage of 姚興 Yao Hsing, which had only the shell but no machinery. Whenever it moved they caused a man inside to turn it. In Shêng-ming (c. 479) T'ai Tsu (or Kao Ti) caused Ch'ung-chih to reconstruct it according to the ancient rules. Ch'ung-chih made new machinery of bronze, which would turn round about without a hitch and indicate the direction with uniformity. Since Ma Chün such a thing had not been. In Yung-ming (A.D. 483—93) he made a 欹器 chi ch'i (a vessel which upset when full and then righted itself). Since Chu-ko Liang had a wooden cow and a moving [mechanical] horse, he (Ch'ung-chih) made a contrivance which without the help of wind or water would travel automatically by the use of machinery without exertion of man-power. He also made a 'thousand-li boat', and tried it on the Hsin-t'ing river. It would go more than a hundred li a day. In the Lo-yu park he constructed a water mill".

The interest of this passage is that it differs from the *Sung shu*,

1) 左右後轅各小輪一無齒繫竹簾并索在左右軸上 I do not feel sure of the translation of this important sentence.

c. 18, fol. 2 (translated by Prof. Giles) which says that the old carriage at Ch'ang-an (Kuan-chung) was in good working order, and, especially, that it tells us that Ch'ung-chih's machinery was made of bronze. The other contrivances were perhaps worked by means of weights, but no details are given.

A good deal of space is devoted to the south-pointing and *li*-recording carriages in the 唐六典 *T'ang liu tien*, c. 17, fol. 6 v⁰—8 r⁰, but no details of construction are given. The story of the invention by Chou Kung is quoted there from the *Ku chin chu*. Though the book was written in the 8th century it appears to be satisfied with the vehicles then in use and gives no hint that the secret of their construction was lost. The south-pointing carriage went first and the *li*-recorder second of the carriages (車) which formed part of the Emperor's state processions (大駕) and normal processions (法駕), but did not appear in the small processions (小駕). Cf. also *Sung shu*, c. 18, fol. 2 v⁰.

Is it true that the arrangements of wheels described above "cannot be made to work"? Yen Su's mechanism is the simpler of the two and, apparently, the more accurately described. The construction was as follows. The two road-wheels (A), on which the carriage ran, were 6 feet in diameter and 6 feet apart. On the inner side of each wheel was fixed concentrically a wheel (B) 2.4 feet in diameter with its rim divided into 24 teeth or cogs. In the middle of the carriage was a vertical post (V) standing in a socket below and passing through the upper framework of the carriage above. This post formed the axle of a horizontal wheel (C) which was fixed to it level with the top of B. This wheel (C) was 4.8 feet in diameter, and had 48 cogs. The post must, apparently, have been slightly behind or in front of the axle of the foot-wheels (A). To the axle were fixed two rigid vertical rods rising to the height probably of a foot or more above the top of the wheels (B). On

each of these rods revolved a small horizontal wheel (D), 1.2 feet in diameter and with 12 cogs. These wheels (D) were so placed as to mesh on one side with the vertical wheels (B) and on another (not diametrically opposite) with the horizontal wheel (C). It is obvious, as Prof. Hopkinson pointed out, that if the thing was to work at all it must have been possible to throw one or both of these wheels (D) out of gear. That this was possible is clear enough from the description of the turning of the vehicle; if it turned to the left, the right hand wheels were in action, and the left hand wheels if it turned to the right. Each of the wheels (D) was, apparently, hung in position by a cord which passed over a pulley (E, "small wheels"), 3 inches in diameter, which was fastened to the underside of a cross bar which ran parallel to and above the axle of the carriage. From the pulley (E) the cord seems to have been taken and tied to the end of the pole (轆) which projected towards the back of the carriage. When the carriage was moving and the pole straight the two wheels (D) would hang just *above* and out of reach of the cogs of the wheels B, B, and C. If it was necessary to turn at right angles to the left, the carriage was stopped. The horses beginning to move round the corner would pull the pole (which does not seem to have been rigid) to the left. The back end of the pole would thus move to the right, so allowing the right hand wheel (D), which was weighted with iron, to drop into gear with the right hand wheel (B) and the central wheel (C). The carriage would then be pulled round the turn, the near wheel standing still and the off wheel describing a quarter of a circle. The length of the axle being equal to the diameter of the wheel, the wheel would make half a revolution in describing a quarter of a circle. As the concentric wheel (B) had 24 cogs it would, in making half a revolution, "turn forward 12 cogs", and in so doing would turn the small wheel (D) round

12 cogs, and that would turn the large wheel (C), which had 48 cogs, back 12 cogs or a quarter of a revolution. The carriage having finished its turn, the pole would resume its normal straight

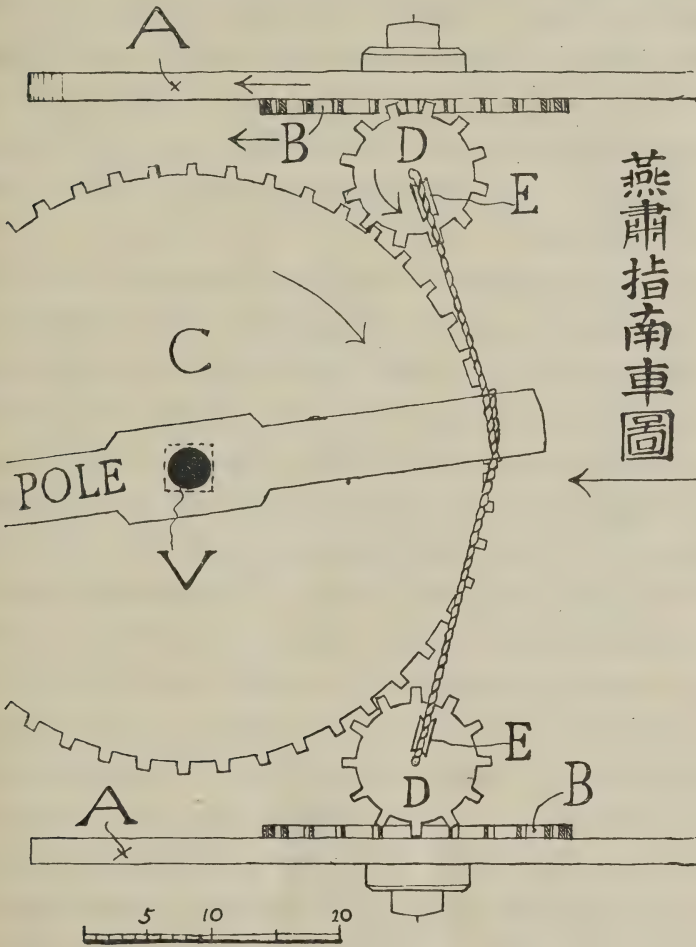


Diagram I.

The South-pointing Carriage designed by Yen Su A.D. 1027.

(See p. 96.)

position and in so doing would lift D out of gear again. The carriage having turned through a right angle to the left, and the pointer controlled by the large wheel (C) having turned through a right angle to the right, it is clear that the pointer will now

be standing across the carriage and pointing in the same direction (south) as before.

In this reconstruction the text of the *Sung shih* has not been changed or tampered with in any way. The functions of the different wheels are deduced from the words of the description with the help of the important light which is thrown upon them by the account of the second carriage. The exact method in which the wheels (D) were thrown into gear remains for the present purely conjectural.

The second specification is more elaborate and I have not yet been able even to guess how the small wheels were "pushed down" (觸落) into gear by means of the pulleys and bamboo cords; nor does the presence of *two* back poles (後轆) and axles (軸) seem to make the matter simpler. The thirteen wheels in the upper compartment puzzled me at first, but they were probably designed to make the 4 boys, 2 turtles, and 2 cranes turn simultaneously with the central fairy. Each of these 8 objects would stand on a horizontal cog-wheel; a similar wheel would be fixed to the fairy; and to connect the eight with the central wheel and make them turn the right way four intervening wheels would be required, and so the total of 13 is made up. The real working mechanism of the thing was in the lower compartment, and here there are several small difficulties. If we include, as in the first description, the road-wheels and pulleys in the number of wheels, there are 15 wheels. To reduce these to 13 we should probably leave the road-wheels out of the count. Then there are the "attached wheels". In the first description and in that of the *li*-recording carriage the word "attached" (附) is used naturally of the wheels which were fixed to the road-wheels. If that is the meaning here, the axle would need to be nearly 120 inches long; for it is clear that in a right-angle turn the central wheel (C) must revolve a

quarter of a turn or 25 cogs, and to accomplish this it is necessary, as there is no gearing, for the wheel attached to the road-wheel to revolve 25 cogs. As B has only 24 cogs, it and the wheel to which it is attached must make rather more than one whole revolution, and that would need, I think, an axle of 120 inches.

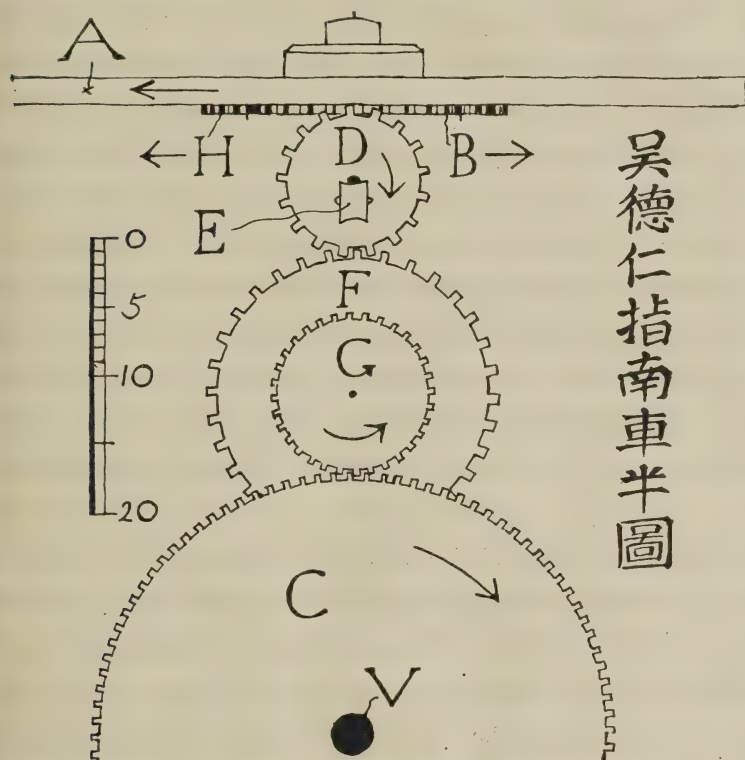


Diagram II.

The South-pointing Carriage designed by Wu Tê-jên A.D. 1107.

(See p. 96.)

If on the other hand H (with 32 cogs) were fixed to the road-wheel, and B stood vertically above it, the required length of the axle would be 89 inches, a length which can be made to correspond exactly with the diameters of the wheels (C, D, D, G, G, and parts of F, F) which lie horizontally between the two road-wheels. I have ventured to assume this latter arrangement in the diagram, but I

doubt if the text as it stands will bear such a meaning. It is always rash to change a text because it is difficult, but when it is seen that the spacing of the cogs never corresponds to the circumference of the wheels, it is hard not to suspect misprints, and it would be specially pleasant to be able to transpose "left" and "right" in the account of the turning and read "If it turns to the *left*, it causes the small wheel of the right pole to push down the right-hand wheel", and *vice versa*. Nevertheless the working of the whole thing and the positions of most of the parts are clear enough and a model could probably be made without much difficulty.

Mr F. J. Dykes who, as is said above, has very kindly read over the proof of this article writes of Yen Su's invention that "the gearing of this device is mechanically correct", but points out that it would not work correctly unless handled in the slow and cumbersome way suggested above. But of the second he writes: "This device as it is described in the text is quite incomprehensible and one can only conclude that the dimensions of the gear-teeth as given are incorrect." He adds that there is "no evidence in either of these descriptions that the gearing was arranged to form a differential gear." The impression that the dimensions in the second description, especially those of the "pitches", or distances between the teeth, of the wheels, are seriously wrong is confirmed by ascertaining the pitches from the more accurately calculated circumferences of the wheels as shown below:

| wheel. | diameter. | teeth. | pitch (as given) | pitch (corrected) |
|--------|-----------|--------|---------------------|----------------------|
| H | 22" | 32 | 2.25" | 2.16" |
| B | 15.5" | 24 | 2.1" | 2.02" |
| D | 11" | 17 | 1.9" | 2.03" |
| F | 21" | 32 | 2.1" | 2.06" |
| G | 12" | 32 | 1.1" | 1.18" |
| C | 38" | 100 | 1.25" | 1.19" |

With regard to the *li*-recording carriage or "taxi-cab", which follows the south-pointer both in the *Sung shih* and in *Adversaria Sinica*, it is to be noticed that the description fails again in the most interesting point. Just as we are not told exactly how the wheels of the south-pointing carriage were thrown into or out of gear, so we are not told exactly how the wooden figures in the other vehicle were made to strike the drum and bell¹). The specification of Wu Tê-jên's *li*-recording carriage of 1107 is given in the *Sung shih*, c. 149, fol. 8 r^o, but I do not think it is as helpful as that of his south-pointing carriage. There are a few slips in Professor Giles' versions and notes besides those already alluded to. The "taxicab" is not mentioned in the 本紀 *pên chi* chapters of the *Sung shih* under 1027; still less is the description of it to be found there, as is implied; and the statement that it "held eighteen soldiers, which number was increased to thirty" (駕士舊十八人 etc.) quite needlessly makes the "*giligulicha*" into a veritable char-à-banc.

It may be interesting to add that there are 賦 *fu* or poetical descriptions of both vehicles by 張彥振 Chang Yen-chên of the T'ang dynasty in *Li tai fu hui*, c. 89, fol. 11, 12. Tu Yü in the *T'ung tien*, c. 64, fol. 12, 13, quotes no earlier authority than the *Ku chin chu* for the story of Huang Ti and Ch'ih-yu. He refers to 尚方故事 *Shang fang ku shih* for descriptions of both carriages; and he quotes the *Ku chin chu* to show that the *li*-recording carriage was divided into two compartments or storeys, a point which is clear enough in the *Sung shih* and, I believe, necessary if the machinery is to be reproduced exactly. Much of the *T'ung tien* account is reproduced together with the Sung dynasty

1) One carved figure struck a drum at every *ü*, and another struck a bell when 10 *ü* had been reached.

specifications in the *Wên hsien t'ung k'ao*, ed. 1748, c. 117, fol. 18 v⁰—21 v⁰.¹⁾

The fact that the south-pointing carriage was a mechanical contrivance and does not seem to have depended upon the mariners compass does not of course affect the question whether the magnetic needle was known to or discovered by the Chinese.²⁾

NOTE ON THE DIAGRAMS.

For the sake of clearness, the rough and unscientific diagrams show practically nothing but the wheels, and no attempt is made to indicate the construction of the framework or even the axles of the wheels. The first (Yen Su) shows a possible arrangement of the "back pole" and bamboo cord; in the second (Wu Tê-jên) even these are omitted. In both cases A is the edge of the road-wheel seen from above, B (and H) the edge of a vertical cog-wheel fixed to or working with the road-wheel. In the second diagram it will be understood that H is attached to A so that they turn together (see p. 93); B stands vertically above H and turns in the opposite direction; D (when in gear) and F lie level with the top of B; G (fixed to F) and C are slightly higher. In both cases the pulley (E) is fixed to a beam some distance above D, and D (the "rising and falling wheel" 起落小平輪) can be raised

1) Through the kindness of the staff of the Bodleian I have been able to compare the text both of the *Sung shih* and of the *Wên hsien t'ung k'ao* with the earlier editions in the Backhouse Collection; that is, with the Nan chien edition of the *Sung shih* (printed about 1620 from the 16th century blocks) and with the magnificent but inaccurate *Wên hsien t'ung k'ao* of 1525. Apart from obvious misprints these are identical with the modern texts. The *Wên hsien t'ung k'ao*, 1319, was first published a few years before the *Sung shih*, c. 1343.

2) On p. 52 of this volume of the *T'oung Pao*, Professor Pelliot mentions Klaproth's *Lettre sur l'invention de la Boussole*, Paris, 1834. While Klaproth anticipates much of the work of later writers on the compass and the magnet in China, he does not forestall Professor Giles with regard to these mechanical contrivances. Neither does Dom.-Alb. Azuni in his *Dissertation sur l'origine de la Boussole*, Paris, 1805.

車一曰司南車赤質兩箱畫青龍白虎四面畫花鳥重臺勾闌拱四角垂香囊上有仙人車轆轉
常南指一轅鳳首駕四馬駕士舊十八人太宗雍熙四年增爲三十人仁宗天聖五年工部郎中燕
造指南車肅上奏曰黃帝與蚩尤戰於涿鹿之野蚩尤起大霧罩土不知所向帝遂作指南車周成
越裳氏重譯來獻使者惑失道周公賜車以指南其後法俱亡漢張衡魏馬鈞繼作之屬世亂離
不存宋武帝平長安嘗爲此車而制不精祖冲之亦復造之後魏太武帝使郭善明造彌年不就命
馬岳造垂成而爲善明燒死其法遂絕唐元和中興作官金公立以其車及記里鼓上之憲閣關於
殿以備法駕歷五代至國朝不聞得其制者今創意成之其法用獨轅車車箱外龍上有重構立木
於上引臂南指用大小輪九合齒一百二十足輪二高六尺圍一丈八尺附足立字輪二徑二尺四
寸七尺二寸出齒各二十四齒間相去三寸轅端橫木下立小輪二其徑三寸鐵軸貫之左小輪一
一尺二寸出齒十二右小輪一其徑一尺二寸出齒十二中心大平輪一其徑四尺八寸圍一丈
四寸出齒四十八齒間相去三寸中黃貫心軸一高八尺徑三寸上刻木爲仙人其車行木人指南
而東推轅右旋附右足字輪順轉十二齒繫右小輪一匝觸中心大平輪左旋四分之一轉十二
東行木人交而南指若折而西推轅左旋附左足字輪隨輪順轉十二齒繫左小輪一匝觸中心
輪右轉四分之一轉十二齒車正西行木人交而南指若欲北行或東或西轉亦如之詔以其法下
有觀之大觀元年丙侍省吳德仁又獻指南車記里鼓車之制二車成其年宗祀大禮始用之其指南
車一丈一尺一寸五分闊九尺五寸深一丈九寸車輪廣徑五尺七寸車轆一丈五寸車箱上下爲兩
層設屏風上安仙人一執杖左右龜鶴各一童子四各執纓立四角上設闌楯臥輪一十三各徑一尺
八五分圍五尺五寸五分出齒三十二齒間相去一寸八分中心輪軸隨屏風貫下有輪一十三市
主平輪其輪徑三尺八寸圍一丈一尺四寸出齒一百齒間相去一寸二分五釐通上左右起落小
平輪各有鐵墜子一皆徑一尺一寸圍三尺三寸出齒一十七齒間相去一寸九分又左右附輪各一徑
一五寸五分圍四尺六寸五分出齒二十四齒間相去一寸一分左右疊輪各二下輪各徑二尺一寸
四年校刊

宋史卷一百四十九輿服志

七

尺三寸出齒三十二齒間相去一寸一分上輪各徑一尺二寸圍三尺六寸出齒三十二齒間相去
一寸一分左右車脚上各立輪一徑二尺二寸圍六尺六寸出齒三十二齒間相去一寸二分五釐左右
後各小輪一無齒繫竹簾并索在左右軸上遇右轉使右轅小輪觸落右輪若左轉使左轅小輪觸落
左行則仙童交而指南車駕赤馬二銅面插羽翟纓繫胸鈴排綵緹繩錦包尾

or lowered on its vertical axle by means of a cord passing over E. V is the vertical post which turns with C controlling the pointer (a carved figure with arm pointing south) and, in the second diagram, controlling also the 13 wheels in the upper storey which make the four boys, two turtles, and two cranes turn with the central pointer. These upper wheels are not shown.

MÉMOIRES SUR LE PÉGOU¹⁾

PUBLIÉS PAR

HENRI CORDIER.

I.

MÉMOIRE pour procurer des bois de mâture de construction et autres pour les vaisseaux du Roy dans l'Inde.

J'ai parlé à Mr de CREMONT des divers objets qui manquent à l'Isle de France, ainsi que dans l'Inde pour les escadres du Roy qui naviguent et qu'il est difficile de se procurer sans des connaissances locales.

Il m'a écrit qu'il serait à propos que je fisse un petit mémoire sur tous ces articles pour vous être présenté, Monseigneur; je me croirois trop heureux, si une expérience et une navigation de près de 22 ans consécutifs dans cette partie du monde me fournissent sur cette matière intéressante quelques observations économiques et utiles au service de Sa Majesté.

Les montagnes des Gates qui séparent la côte de Malabar de celle de Coromandel appartiennent à Aider Alikan depuis Cochin jusqu'à Goa; elles sont couvertes de plus beaux et de meilleurs Tek. Ce bois est de l'espèce la plus propre à la mâture et à la con-

Côte de
Malabar.

1) Ces documents sont extraits du Vol. XVII, *Colonies, Extrême-Orient*. — *Ava et Pégou*, 1751—1787, des Archives des Colonies.

Un certain nombre de documents ont été tirés de ce volume et publiés en 1883 dans le T. II de la *Revue de l'Extrême-Orient*, pp. 505—572.

struction des vaisseaux. Il est moins sujet à s'altérer qu'aucun autre. Mille exemples et le fréquent usage que j'en ai fait ne me laissent aucun doute sur ses bonnes qualités; vû le tems qu'il faut employer à Calicut, il faut s'y prendre une année d'avance pour le faire couper. Le commerce de cette place est tombé, et on n'y en trouve que suivant les demandes qui ont été faites; on peut aussi tirer de cet endroit et des environs du Caire qui est très propre à faire de menus cordages et des cables qui durent fort longtemps.

Mémoire présenté en 1780.

Il y a deux ans que M^r le Marquis d'Autichamp vous remit, Monseigneur, un mémoire que j'avais composé sur tous les objets maritimes des Indes orientales et sur toutes les opérations qu'on y peut exécuter. J'y détaillais au long l'utilité dont nous serait le port de Rangon dans toutes les circonstances possibles, situé à 7 lieues de la mer, dans la rivière de Siriam au royaume du Pégou qui pénètre navigable jusqu'à 300 lieues dans les terres. Si vous voulez bien vous faire remettre, Monseigneur, sous les yeux, vous verrez de quelle utilité pourrait être ce port et la facilité avec laquelle on pourroit se le procurer. Le Pégou fournit les trois quarts des vaisseaux qui naviguent dans l'Inde qui sont construits et matés de Tek. Il est facile de s'en procurer toute la quantité qu'on en peut désirer, soit pour la construction et pour la mâture des vaisseaux, pour l'artillerie des places et des campagnes, soit enfin pour les bâtisses qu'on aura à construire lorsque nous rentrerons dans nos possessions au Bengale et sur la côte de Coromandel. On trouveroit difficilement ailleurs ces articles en aussi grande abondance et d'aussi bonne qualité.

Port de Rangon.

On tire encore de cet endroit beaucoup beaucoup d'huile et de brayée. Le ris et le bled y sont à bon compte. Le climat est très fertile et très salubre. J'y ay reste neuf mois employés à la construction et au radoub de plusieurs vaisseaux.

Fourniture des vivres.

Les Anglais sont maîtres des deux endroits de l'Inde qui four-

nissent le plus abondamment des munitions de bouche je veux dire du Bengale et de Surate. Hyder Alikan ne peut nous fournir que du ris; on n'en peut tirer ni bled ni beurre. Bassora au fond du golfe de Perse produit des grains en abondance. Le Conseil de la Compagnie des Indes y envoya au commencement de la guerre passée un vaisseau qui revint chargé de bled à Pondichery; on en avait un pressant besoin. Je suis aujourd'hui le seul marin français qui ait fait cette campagne.

Je mettrai encore sous vos yeux un objet qui mérite à tous égard l'attention du gouvernement avant qu'il ait fixé celle des autres puissances. Il s'agit des Isles Adaman dans le golphe du Bengale. Elles forment un archipel qui s'étend à 100 lieues du nord au sud. L'Isle du Nord est aussi grande que celle de France. Celle du Sud l'est presque autant, on peut s'y rendre dans 7 ou 8 jours de Pondichery dont elles sont distantes de 250 lieues. La principale que j'ai cotoyée est habitée dit-on par des antropophages, mais qui sont peu nombreux. Me trouvant pris sur cette côte par un calme, j'envoyai à terre un canot avec un officier qui m'assura avoir trouvé un très-bon port. Il me rapporta aussi que le sol paraissait d'une extreme fertilité, et produisait des arbres d'une hauteur prodigieuse, ce que je vérifiai à la lunette d'approche, et à la vue de quelques arbres entraînés par les courants.

La mission dont j'étois chargé, ne me donna pas le temps de faire des recherches plus amples. Mais des noirs qui se sont perdus sur les isles les plus sud qui sont habitées, m'en ont appris les choses qui me font présumer toute l'utilité dont pourra être cet archipel à la première nation qui voudra l'occuper. Au reste il en coûteroit bien peu d'employer quelque bâtiment à le reconnoître.

On pourroit encore s'approvisionner de mâtire aux Manilles, ainsi qu'à la Nouvelle Hollande où M. Marion a été tué. Je ne connois point par moi-même ces deux endroits.

Je me chargerois avec zèle et avec satisfaction des entreprises, qui exigeroient le plus de soin, et qui donneroient le plus d'embarras. Je connois beaucoup d'officiers qui ont navigué sous mes ordres dans l'Inde, qu'on pourroit charger avec confiance des autres opérations moins difficiles.

A Paris le 20 septembre 1782.

Roquefeuil LABISTOUR.

Monsieur Bau-
doin, General
des Camps et
Armées du Roi.

Bureau de l'In-
de. Versailles.

II.

A Rangon au Pégu le 28 août 1783.

Monsieur

J'ai l'honneur de vous adresser le triplicata d'une lettre et d'un mémoire que j'ai eu celui de vous faire passer lorsque j'étais à la côte de Coromandel; j'ose espérer de votre justice que vous voudrez bien coopérer de votre côté à me faire accorder les demandes qui ont été faites en ma faveur d'après les comptes qu'on a rendus de mes travaux et de mes services; je n'ai pas cessé, comme il vous est facile d'en juger, d'être employé très activement depuis 1745. J'ai fait la guerre de 1755 en Canada, et, suivant ce que l'on m'a assuré, on n'a pas laissé ignorer au Ministre les travaux immenses que j'ai exécutés tant dans l'isle de France que dans l'Inde, depuis le 1^{er} juin 1778 que j'ai pris le commandement de l'artillerie dans la première de ces colonies; on m'a même flatté que ma conduite y a mérité l'approbation du ministre et la vôtre; j'ai fait deux campagnes dans l'Inde qui n'ont été ni moins fatigantes ni moins inquiétantes que les autres: placé par mon rang au nombre des officiers principaux de l'armée j'ai cherché à tenir convenablement ma place tant dans les conseils que dans l'exécution et je crois que j'y suis parvenu.

J'ai forcé nature au point de laisser accroître mes incommodités à celui de ne pouvoir plus espérer mon rétablissement dans l'Inde; j'ai eu le bonheur de remplir la tâche que je m'étois proposée; toute ma crainte était avant mon départ de l'Île de France de ne pouvoir la fournir en entier; j'en avais même écrit sur ce ton à M^r le Marquis de Castries. Enfin j'ai reçu le détachement d'artillerie d'Europe et j'ai vu avec plaisir que l'officier supérieur qui le commande était en état de conduire la besogne.

J'ai quitté Gondelour le 1^{er} de juin après avoir, malgré ma maladie tâché d'entrer dans les vues de M. le Marquis de Bussi à quoi il paraît que j'ai réussi et avoir mis au fait M^r de Senarmont de tout ce qui pouvait avoir rapport au service relativement au local et aux circonstances.

Le vaisseau sur lequel j'étais embarqué fut chassé le 3 par toute l'escadre anglaise. J'échappai pour la seconde fois que je suis dans l'Inde à cet évènement désagréable, et je joignis le 7 M. de Suffren à Trinquemalé; il en partit peu de jours après pour la côte, ayant laissé défense à aucun vaisseau de partir qu'on eût eu de ses nouvelles; le 2 juillet il arriva une frégate de l'Isle de France, qui devait apporter M^r Belier, il s'était débarqué à Galles, et j'appris avec satisfaction son arrivée dans l'Inde; le 8 il en arriva une autre de la côte qui nous apprit qu'il y avait eu un combat le 13 à terre, un autre le 20 à la mer et qu'enfin on avait reçu un bâtiment de Madras le 29 pour annoncer que la paix était faite et signée en Europe; j'ai eu bien du regret de n'être pas resté pour être témoin de l'affaire du 13, où je n'aurais pu cependant être d'aucune utilité ne pouvant monter à cheval et ne marcher qu'avec deux hommes pour me soutenir: j'ai parti de Trinquemalé le 10 juillet; cette traversée n'a pas été heureuse pour moi, après avoir manqué couler bas d'eau par une voie qui fournissait jusqu'à 32 pieds par heure et avoir été près de périr

à l'atterrage par la maladresse d'un pilote Maure que nous avons pris à Achem nous avons mouillé ici le 12 de ce mois pour nous radouber. Nous n'en pourrons partir qu'à la fin de novembre pour aller enfin, si Dieu le permet à l'Ile de France.

Ce sera là que je chercherai encore à me rendre utile et à donner de nouvelles preuves de mon zèle; j'aurai seulement l'honneur de vous observer, Monsieur, que l'augmentation des 4000 ₣ qui m'a été accordée par M^r de Sartines doit cesser à la fin de cette année et qu'alors je serai réduit à 8000 ₣ par an; c'est réellement trop peu pour un ancien officier chargé d'un aussi grand détail que je le suis, qui a journellement affaire à toute la colonie et est sujet à de fréquentes tournées toujours dispendieuses. J'ose espérer que vous voudrez bien employer vos bons offices pour me faire conserver mes appointements sur le pied où ils sont aujourd'hui; ils me sont absolument nécessaires pour vivre avec décence.

Je ne puis rendre mes comptes à M^r le Marquis de Castries que quand je serai de retour à l'Ile de France; je désire avec empressement qu'il soit satisfait de ma conduite et que vous daigniez y joindre votre approbation.

J'ai l'honneur d'être avec respect

Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur

D'ESPINASSY.

Je vous supplie de permettre que je mette sous votre enveloppe les lettres ci jointes et que je vous prie de les faire passer à leur adresse.

III.

ORDRES et INSTRUCTIONS pour M. GESLIN, Enseigne des Vaisseaux du Roi, Commandant la Corvette de Sa Majesté *l'Auguste*, pendant son séjour au Pégou.

Art. 1^{er}.

Le Royaume du Pegou quoique annuellement fréquenté par les Français, n'est encore connu que très imparfaitement. On sait en général que l'on y peut construire des vaisseaux, en tirer de grandes quantités de bois chaque année; du ris, de la cire en pains et quelques autres objets; mais on ne s'est jamais occupé sérieusement d'y faire des établissements solides pour la nation, utiles au commerce &c. le séjour de quelques mois que doit faire M. Geslin dans ce Royaume, le mettra peut-être à portée de s'instruire moins superficiellement qu'on ne l'a fait par le passé des mœurs et usages des habitants, des productions en tout genre du terrain, des facilités plus ou moins grandes pour le commerce, du génie des peuples, du degré de perfection où sont les arts &c., et enfin sous quel rapport il pourrait être utile à la France de s'établir avec l'agrément de l'empereur mais d'une manière permanente et sans s'exposer aux caprices du Prince ou de ses successeurs.

2.

Il paraît que la Nation a obtenu de l'Empereur d'Ava dès 1726 des privilèges. Avant 1751 on avait concédé un terrain appelé de *Calo* et nous avions la permission de construire tous les ans deux vaisseaux à Syriam. A la fin de 1756 les Barmans mirent le feu au vaisseau le *Fleury*, pillèrent la *Galathée* et firent périr M^{rs} Bruno, Martin et beaucoup de matelots: Sans doute M^{rs} Bruno et Martin qui étaient les chefs n'eurent pas assez de prudence pour

empêcher un aussi grand malheur; quoiqu'il en soit, cet exemple doit faire sentir la nécessité de n'agir qu'avec toute la circonspection possible, en traitant avec un peuple dont les mœurs ne sont pas parfaitement connues.

3.

Un premier voyage que M. Geslin a fait au Pegou a dû lui donner des connaissances préliminaires et à son retour à Rangon il lui sera aisé de juger à la manière dont il sera accueilli s'il peut se flatter ou non de réussir dans une négociation aussi importante que celle qu'il pourrait entamer avec l'Empereur d'Ava. S'il croit avoir un heureux succès dans cette tentative, il instruira l'Empereur de son arrivée à Rangon, de l'objet de sa mission, des pouvoirs dont il est revêtu; demandera la permission de se rendre à sa cour et d'y être reçu avec les honneurs dûs à un Envoyé et muni de tous les passeports nécessaires pour faire le voyage avec sûreté.

4^e.

S'il existe des missionnaires ou des Français dans ce pays, M. Geslin les consultera pour se mettre plus au fait des mœurs et coutumes des habitans; la prudence lui dictera l'usage qu'il doit faire des renseignements qu'ils pourront lui donner.

5^e Art.

Le moyen le plus sûr d'approcher les princes asiatiques, c'est de parvenir à eux avec des présens, après avoir frayé le chemin par d'autres présens à leurs Ministres ou à leurs favoris. Les magasins du Roi à Pondichery et à Gondelour n'offrent que de faibles ressources et l'on ne peut guère se flatter qu'avec d'aussi médiocres présens M. Geslin soit accueilli avec un vif empressement.

6^e.

Dans la supposition où il conviendrait d'établir une loge et un comptoir au Pegou M. Geslin doit chercher un endroit propre à faire un établissement de cette nature qui soit sain, commode pour construire et radoubler les vaisseaux de toute grandeur et dont l'entrée et la sortie soient faciles, où l'on puisse se procurer aisément toutes les marchandises que l'on tire du pays; M. Geslin s'assurera des dispositions de l'Empereur à concéder un pareil terrain, avec permission à tous gens du pays de pouvoir s'y établir et y bâtir et jouir d'une franchise entière.

7.

On avait proposé au Conseil de Pondichery de s'établir à Bassin; il n'a pas goûté ce projet 1^o à cause du droit de propriété qu'ont les Anglais sur Negrailles qu'ils auroient voulu étendre sur Bassin s'ils nous avaient vu nous établir dans cet endroit. 2^o à cause de la facilité qu'auroient eu les Anglais de nous bloquer en temps de guerre dans la rivière de Bassin, même sans être possesseurs de Negrailles. 3^o à cause du temps et des dangers à faire remonter des vaisseaux aussi loin dans une rivière qui peut n'être pas navigable dans toute cette étendue. 4^o Enfin à cause de la crainte que le lieu en fût aussi malsain que Negrailles.

Malgré ces raisons d'éloignement pour s'établir à Bassin, M. Geslin prendra des renseignements sur cet endroit si cela lui est possible.

8.

L'Ile de Moulk située à l'embouchure de la rivière de Siriam nous avait été concédée dans toute son étendue par les Pegouans; elle est fertile en ris, commode pour les constructions des vaisseaux, et sur le passage des vaisseaux qui montent à Syriam. L'on assure

que ce passage n'est plus praticable; il s'en suit de là peut-être que l'on n'y pourroit plus construire de vaisseaux. En conséquence cette Ile ne seroit plus aussi avantageuse. M. Geslin verra par lui-même s'il convient ou non de faire revivre cette concession.

9.

Le Bankassal que nous possédions à Syriam étoit fort vaste; il faudra que M. Geslin fasse valoir cette ancienne propriété pour obtenir un nouveau Bankassal plus à portée de Rangon, et cependant dans une position isolée s'il est possible pour être à l'abri des incendies que l'on dit être très-fréquents à Rangon.

10.

Si M. Geslin parvient au point de pouvoir conclure un traité avec l'Empereur d'Ava, il faut qu'il nous soit avantageux pour l'arrêter définitivement: voici les bases sur lesquelles il doit fonder ses demandes.

Obtenir 1^o En toute propriété et à perpétuité un terrain vaste pour y bâtir un Bankassal, et la permission à tout habitant du Pegou sur la demande du Chef Français de pouvoir s'établir dans ledit terrain et toute liberté d'y exercer sa profession.

2^o La liberté de faire un commerce réciproque dans toute l'étendue du Royaume d'Ava; celle de faire bâtir annuellement au moins deux vaisseaux et les charger de bois.

3^o L'affranchissement de l'usage établi d'exiger des étrangers qu'ils mettent à terre dans les magasins de l'artillerie du Roi, le gouvernail, les munitions et les agrès du vaisseau. Sous le gouvernement des Pegouans nous en étions exempts.

4^o L'exemption des droits d'entrée ou du moins une forte diminution sur la taxe de 12 p^o/. Nous ne payions aux Pegouans que 5 p^o/, et l'argent monnayé ainsi que le port permis des offi-

ciers de vaisseau n'étoient sujets à aucuns droits. A l'égard des droits de sortie, ils n'ont jamais été perçus et M. Geslin s'opposerait à toute innovation à cet égard.

5^o Demander aussi la suppression d'un droit qui se perçoit sur les vaisseaux que l'on construit au Pegou; on faisait autrefois de modiques présents pour obtenir la permission de mettre un bâtiment sur le chantier, ce qui s'appelait droit de quille; M. Geslin pourrait consentir à laisser revivre cet usage.

6^o Faire rétablir le droit d'ancrage sur l'ancien pied; un vaisseau à trois mâts ne payait que trente ticaux; un à 2 mâts 20 et un both 10 ticaux; aujourd'hui l'on paye pour un vaisseau à trois mâts 80 ticaux et l'on est de plus assujetti à distribuer une quantité de presents à quoi l'on n'était pas obligé autrefois.

7^o M. Geslin fera en sorte d'obtenir que les effets en débarquant des vaisseaux soient portés au Bankassal français sans passer par celui du prince.

8^o Solliciter la suppression du droit d'aubaine, et celui de bris et de naufrage.

9^o Justifier surtout que tous les français et étrangers au service de la France sans exception soient jugés suivant nos lois par des jugés préposés par le chef français.

10^o Etablir une réciprocité parfaite quant aux différends qui peuvent survenir entre les Français et les sujets de l'Empereur d'Ava de manière que le défendeur soit toujours jugé au tribunal de sa nation et convenir dans tous les cas qu'aucun français au tout autre sous la protection du pavillon ne pourra être traduit que devant le chef de la Nation.

11^o Obtenir un Paravana pour qu'il nous soit permis dans tous les temps de nous procurer les ouvriers dont nous aurons besoin.

Article 11.

L'article précédent contient à peu près les principaux objets sur lesquels M. Geslin pourra traiter avec l'Empereur d'Ava et son Conseil; s'il trouvait que quelque point essentiel ait été oublié, il agira suivant sa prudence et ses lumières.

12.

L'intérêt de l'Empereur d'Ava ne peut être blessé par la diminution des droits, s'il en a un à voir augmenter le commerce des Etrangers dans ses Etats. Pour réussir dans la supposition de l'affirmative il est certain que moins il y aura d'entraves plus le commerce fleurira. Mais si ce Prince ne voyait qu'une diminution dans ses revenus, sans considérer les avantages d'un commerce plus étendu, M. Geslin ferait en sorte de convenir que la suppression de tous les droits ou au moins une très grande réduction serait remplacée par une quantité fixe en armes et munitions de guerre sous la dénomination de présens; lesquels n'auraient plus lieu si jamais les droits étaient rétablis.

13.

Quelques avantages que l'Empereur d'Ava puisse accorder, M. Geslin ne permettra jamais au nom de la nation qu'elle soutiendra ce Prince dans les guerres qu'il pourrait avoir avec les voisins: seulement il pourra lui donner l'espérance qu'on lui fournira des armes et des munitions en payant, le plus tôt possible après ses demandes.

14.

M. Geslin tiendra un journal exact de son voyage, le détail de ses opérations, la suite de ses négociations et les motifs qui

l'auront déterminé y seront marqués ainsi que les observations qu'il pourra faire pendant le cours de son voyage à la cour du prince sur la situation des principaux endroits par lesquels il passera, leur distance de Rangon; le gouvernement et la police de ce Royaume, ses forces, ses remarques sur la politique; le climat, ses productions et surtout sur le commerce soit d'importation soit d'exportation que l'on y peut faire; sur les diverses monnoyes, poids et mesures qui ont cours dans le pays; enfin sur tous les objets qui pourront donner une connaissance plus exacte et plus précise des mœurs et du caractère des habitants.

15.

Dans le cas où M. Geslin ne recevrait pas avant son départ des effets propres à faire des présents, il est autorisé à offrir en matière d'or ou d'argent jusqu'à la somme de mille ou douze cents Roupies.

16.

M. Geslin signera par ampliation une copie des présentes.

Donné à Oulgaret le 9 septembre 1783.

IV.

COPIE de la lettre de M^r D'ESPINASSY, datée de Rangon ville du Pegu le 15 octobre 1783.

A M. le Marquis de Bussy.

Monsieur le Marquis,

J'ai déjà eu l'honneur de vous rendre compte par la voie du Bengale des évènements fâcheux qui nous ont amenés au Pégu; la suite n'a été ni moins affreuse ni moins inquiétante pendant

quelque tems: et si nous existons encore c'est un de ces coups de la Providence qui arrive rarement et dont sans doute nous lui devons des remerciemens.

Nous étions assez tranquilles le 8 7^{bre} et nous attendions avec impatience que le Bassin fût prêt à recevoir notre vaisseau, ce qui devait être sous peu de jours, lorsque sur les six heures du soir étant sur mon algrinasse, je vis passer plusieurs gens armés de lances, de haches &c. Je ferme aussitôt mes fenêtres et portes, sans pouvoir me douter de ce que c'était. Un instant après je vis le feu à une extrémité de la ville. J'imaginai alors ne connaissant ni les usages ni la langue, que l'incendie avait pris par hasard et que les gens armés que j'avais vus passer étaient sans doute destinés à empêcher le désordre; je ne fus cependant pas sans inquiétude, les maisons ne sont que des bambous couverts de lataniers et je craignais que le plus petit vent ne portât le feu de mon côté; cependant petit à petit il diminua et j'aurais encore dormi quelques heures assez tranquillement si je n'eusse entendu toute la nuit un bruit considérable sur la rivière occasionné par des gens qui fuyoient de tous les côtés.

Le 9 à six heures du matin je fus instruit que les Peguans s'étoient rendus maîtres de Rangon, qu'ils avoient égorgé le *Nicou* ou *Prince du Sang royal* qui y commandoit, qu'ils avoient mis le feu à sa maison, qu'ils forçoient le peu de Barmans qui n'avoient pu s'évader à prendre parti pour eux, coupant le col à ceux qui refusoient de se joindre à eux; et qu'ils appelloient tous les capitaines des vaisseaux étrangers pour boire l'eau de serment, ou ce qui est la même chose prêter serment de fidélité. Je fus instruit aussi qu'ils avoient expédié quelques ballons pour aller chercher des secours étant un nombre très peu considérable. Ils commencèrent à mettre la place en état de défense suivant leurs principes;

et nous fûmes prévenus par quelques personnes que si la révolution duroit seulement 5 à 6 jours ils obligeroient les étrangers à prendre les armes, et que les Barmans revenant en force tout ce qui resteroit en vie auroit le col coupé; l'usage de ces peuples étant de massacrer même de sang froid tout ce qui se trouve sous les armes contre eux. Le 9 un des chefs Peguans se fit proclamer Roi: pendant tous ces événemens j'étois chez moi malade sans pouvoir me remuer, les nouvelles qu'on me donnoit de temps en temps n'étoient pas capables de ranimer mes forces. Cependant l'ordre avoit été si bien maintenu qu'il n'y avoit eu aucun pillage, et qu'on n'avoit touché à rien même dans des maisons abandonnées.

Cependant une partie des gens qui s'étoient sauvés s'assemblèrent secrètement derrière la fameuse Pagode qui est à une petite lieue d'ici, le *Reoun* ou Commandant en second en ramassa mille ou onze cents, mais ils n'avoient point d'armes, et c'étoit l'embaras: ce Chef qui ne manque ni de tête, ni de hardiesse prit son parti; il ordonna aux gens dont il étoit le plus sûr au nombre de 3 ou 400 de rentrer dans Rangon comme des gens qui revenoient de boire l'eau de serment des Péguans, prendre parti pour eux, prendre des armes et lui faciliter l'entrée des palissades lorsqu'il paroîtroit. Il arma le reste de ses gens comme il put; quelques haches, quelques lances et des bâtons durcis au feu étoient tout ce qu'ils avoient.

Le 10 à 11 heures du soir j'allais tristement me coucher sur mon lit lorsque j'entendis un bruit effroyable à la palissade dont une maison étoit peu distante. C'étoit le *Reoun* qui attaquoit et qui au moyen de l'intrigue qu'il avoit formée au dedans, fut maître dans l'instant et entra dans la ville. Les Peguans étoient trop faibles pour se garder partout; ils se défendirent cependant assez bien; il y eut deux combats: l'un auprès du Rondoye maison

où les chefs s'assemblent, et l'autre sur le pont auprès de la porte marine pour favoriser la retraite du Roi peguan et lui donner le temps de se sauver dans un balon. Les coups de feu ne cessèrent qu'entre cinq et six heures du matin. On se battoit assez loin de chez moi, cependant il y a passé deux balles qui n'ont causé aucun mal : je passai toute cette nuit tout habillé et fort inquiet : à trois heures du matin il vint dix à douze hommes armés chez moi me demander de la poudre. J'eus bien de la peine à faire comprendre que je n'en avois ni ne pouvois en avoir ; ils me passèrent une corde au col pour me lier, et me conduire apparemment à leur chef ; enfin à force de me débattre et de me faire entendre le mieux que je pouvois, un homme qui entendoit un peu le Portugais et qui leur servoit d'interprète les déterminâ à me laisser tranquille, et ils sortirent en me souhaitant le bon soir, et me faisant entendre que tous les Peguans avoient le col coupé. Mon caffre s'étoit sauvé et avoit sauté de plus de vingt pieds de haut pour aller dire à M. Mirdondé que j'étois massacré ; il est vrai qu'il m'avoit vu entouré, et que j'avais un sabre sur le ventre et un sur la tête : cette scène désagréable a duré environ un quart d'heure : à cela près les étrangers ont été laissés à de l'argent près qu'il a fallu donner. J'ai vu cette ville prise deux fois d'emblée en deux fois 24 heures et ce qui est incroyable c'est que tant d'une part que de l'autre il n'y ait pas eu une maison de pillée : les effets publics qui sont à la douane ont même été respectés. Les Peguans ont seulement enlevé les droits du Roi d'Ava qui étoient dans un magasin à part. Aucun étranger n'a pris part à la querelle, malgré l'eau de serment bue par quelques uns ; il n'y a eu qu'un seul Malabar exécuté ; j'ignore pourquoi.

Le 11 après midy il parut 9 balons peguans chargés de 8 à 900 hommes qui comptèrent bien que la ville étoit à eux ; ils ont été reçus à coups de canon et ont presque tous péri : les exécutions

commencées dès le premier instant de la reprise ont continué jusqu'au 10 ou 11 de ce mois. Il y a eu au moins 12 à 1500 têtes en bas y compris dit-on quelques femmes et quelques enfants. Telle est la politique de ces peuples d'exterminer dans quelques circonstances jusqu'au dernier rejeton de la race. Tous les chefs ainsi que le Roi peguan ont été pris les uns après les autres et envoyés à Ava. Les vaisseaux n'ont souffert aucun dommage; le nôtre est entré il y a quinze jours dans le bassin; il y faut mettre 16 courbes de côté, une grande courbe de trave, la guirlande, un grand mât neuf, un gouvernail neuf, et si on ne remplace pas le mât de mizaine on est forcé d'y mettre au moins une forte jumelle du haut jusqu'en bas; il faut caréner à plein et mettre un bordage absolument neuf, c'est si je ne me trompe un vaisseau presque refondu. On nous fait espérer cependant qu'il sortira du bassin à la pleine lune de novembre, ce qui nous donne lieu de penser que nous pourrons mettre à la voile à la mi décembre. Tout est actuellement tranquille; les choses commencent à reprendre le train ordinaire: il faut espérer que nous sommes à l'abri de révolutions jusqu'à notre départ. Elles sont bien terribles et bien effrayantes. Nous avons essuyé la plus douce qu'il y ait jamais eu dans ce pays, cela provient de ce que Rangon a été repris sur le champ par ses propres habitants, intéressés eux mêmes à conserver la ville. Si les troupes d'Ava fussent arrivées avant la reprise, il n'y auroit eu aucune ressource.

Ma Santé a beaucoup souffert principalement faute de subsistance; mon estomac n'a jamais pu s'accoutumer au ris. M. Geslin qui est arrivé le 7 de ce mois avec les deux Gabarres m'a trouvé dans un état de faiblesse épouvantable, il est venu à mon secours et je puis à juste titre l'appeler mon sauveur. J'espère grâce à ses soins pouvoir être transporté à l'Isle de France, où si j'arrive

jamais ce ne sera pas sans avoir essuyé bien des contrariétés et des évènements fâcheux.

Telle est notre situation au moment que je vous écris. Je ne prévois pas que nous puissions être à l'Isle de France avant la fin de janvier au plus tôt. S'il nous arrive encore quelque chose d'extraordinaire, et que les moyens qui sont assez rares me le permettent, je continuerai d'avoir l'honneur de vous en faire part.

Je suis &c^a.

Inde.

V.

Cossigny.

N^o 58.

Pondichery le 7 7^{bte} 1786.

Duplicata.

Il rend compte
de la corres-
pondance éta-
blie entre le
Roi d'Achen
et le Roi du
Pegou.

Monseigneur,

Jusqu'à ce que les circonstances nous permettent de donner un autre essor à la politique vis à vis les princes de l'Inde je fais tous mes efforts pour me maintenir dans de bons rapports avec tous ceux de la presqu'isle; je travaille également à me rapprocher le plus que je le peux des Princes qui sont au delà du Gange. En conséquence, j'ai cru nécessaire, autant que les moyens et les occasions peuvent le permettre d'établir correspondance avec les Barmans, aujourd'hui les maîtres du Pegou dont le pays est limitrophe de plusieurs provinces qui sont sous la domination des Anglais dans le Bengale, particulièrement de la province et de la ville de Chatigan, dont les établissemens sont considérables et les plus précieux qu'ils ayent dans cette partie de l'Inde.

J'entretiens aussi correspondance avec le Roi d'Achen dont les ports peuvent nous être d'une grande utilité. J'ai l'honneur de vous envoyer, Monseigneur, des copies traduites des dernières lettres que j'ai reçues, l'une des Barmans et l'autre du roi d'Achen. D'après la demande de ce dernier j'ai permis à ses émissaires d'enroler quelques Indiens, pourvu qu'ils ne fussent point sujets

ou habitans de nos possessions et de les embarquer dans la rade de Karikal.

Je ne saurais répondre aux Barmans d'une manière aussi satisfaisante; ceux-ci m'ont fait une demande de fusils, qu'ils offrent de payer. J'ai l'honneur de vous assurer, Monseigneur, que j'aurais désiré pouvoir leur en envoyer, parce que j'estime que le plus grand mal que nous puissions faire aux Anglais, c'est de répandre beaucoup d'armes chez tous les Princes du pays qui les avoisinent.

C'est, Monseigneur, une chose qu'ils craignent infiniment, aussi n'ont-ils point omis de nous interdire cette branche de commerce, dans le Règlement provisoire fait à l'Isle de France entre M^r le C^{te} de Souillac et le Lieutenant-Colonel Cathcart. C'est encore une innovation de la part des Anglais, à laquelle, j'ose le dire, nous n'aurions jamais dû souscrire, si nous voulons un jour faire une révolution et abaisser l'orgueil de la puissance aujourd'hui la plus formidable, et qui semble ne s'occuper essentiellement qu'à s'agrandir encore. J'ai l'honneur de vous rendre compte dans ma lettre N^o 56 de l'augmentation de leurs forces à la côte Coromandel; je suis moins instruit de ce qui se passe au Bengale, mais il ne faut point douter qu'ils n'emploient de grands moyens en tout genre, plus même dans cette partie que dans toute autre.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

COSSIGNY.

VI.

LETTRE traduite du Barman.

Par Ordre du Roi.

Nous Princes et Gouverneurs d'Hangsavadi, Pégû, Rangom &^a &^a &^a. Nous vous écrivons cette lettre dans notre langue de Barman, pour vous dire que c'est à la nation française de préférence à toutes les autres, comme étant notre allié de temps immémorial, et à vous qui la gouvernez pour votre Roi à Pondichery, que nous nous adressons pour vous faire la demande de huit à dix mille fusils dont notre souverain a besoin pour armer ses troupes et combattre ses ennemis. Soyez assuré, que de quelque manière que puisse nous être faite cette fourniture que vous serez facilement remboursé et de la valeur des fusils et des frais que vous serez obligé de faire pour les porter dans les ports de notre souverain. Nous vous écrivons de sa part, qu'il regardera comme un service très signalé que vous lui rendrez toutes les armes que vous lui enverrez: en retour il vous offre son amitié et vous fait la promesse de rendre à tous les français et à tous les bâtimens français qui viendront commercer dans son pays toute l'assistance et les bons services auxquels on doit s'attendre de la part d'un bon et fidèle allié, pourvu tout fois qu'ils soient chargés d'une lettre de recommandation de votre part.

Nous ne désirons rien tant que la prospérité des armes de votre Roy.

TRADUCTION d'une lettre du Roi d'Achen à M^r de Cossigny,
Gouverneur de Pondichery.

Après les complimens ordinaires.

Je rends graces à Dieu de la bonne santé dont je jouis, puisse la vôtre être de même vous qui êtes l'ami de ce monde et de l'autre.

Je vous prie de me compter au nombre de vos amis et de ceux de la nation française en général, parce que notre amitié entre moi et l'Empereur de France règne depuis longtems et même du tems de nos ancêtres.

Je désire avoir pour ma garde particulière trois cents Cipahis, je vous prie de ne mettre aucun empêchement à la levée qu'en va faire Mirza-julfekan, mon chargé d'affaires qui vous remettra ma lettre. Je le charge de faire toutes les dépenses nécessaires, et s'il étoit dans le cas d'avoir recours à vous, ce que je ne crois pas, soyés persuadé que par la grâce de Dieu, toutes les avances que vous pourries faire, vous seront remboursées, intérêt et principal.

Mirza-julfekan vous dira le reste, vous pouvés vous en rapporter à lui, sur mes bonnes intentions à l'égard des François.

Je vous prie de m'écrire souvent parce que chacune de vos lettres me sera pour ainsi dire comme si je vous voyais.

Je vous prie de donner tous les secours nécessaires aux bâtimens qui pourront être envoyés par moi à la côte. Tous vos bâtimens dans mes ports recevront un égal traitement.

Je souhaite l'augmentation de votre Gouvernement et la destruction de tous les ennemis du grand Empereur de France.

JAMADILAVAL-NOGHIZIAS.

VII.

Pondichery le 27 7^{bre} 1787.

Je vous remercie Monsieur, de la communication que vous avez bien voulu me donner de la proposition du S^r Boutté concernant les bois du Pegou. Il paroît certain que l'article des bois est essentiel dans notre situation actuelle, tant pour les ouvrages du génie que de l'artillerie, que pour d'autres objets d'une nécessité urgente. Je ne puis mieux faire, Monsieur, que de m'en rapporter à vos lumières et à votre zèle, et de concourir avec vous dans tous les marchés que vous jugerez à propos de conclure pour le service du Roy; c'est un hommage que je vous rends avec plaisir et qui est aussi sincère que le sentiment avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CONWAY.

M. de MORACIN.

VIII.

PONDICHERY.

Années 1784,
1785 et 1786.

EXPEDITION DU PÉGU

par le Sieur DESHAYES, Commandant la Flute du Roi le *Drake*.

ÉTAT GÉNÉRAL des Dépenses faites par le Sieur DESHAYES, Supercargue des Flutes du Roi la *Baleine* et le *Drake* en conséquence de l'article 4 des Instructions à lui données par M. le Marquis de BUSSY à compter du dix-huit decembre 1784 jusques et y compris le 7 fevrier 1786.

SAVOIR,

Achats divers.

La Flute du Roi la *Baleine*.

FACTURE des bois embarqués pour le compte du Roi sur ladite flute à l'adresse de Messieurs de l'Administration Royale à Pondichery.

| | | | | | |
|--|------|---------------|--|--|--|
| Trois mille planches et doublage de 45 Ticals le cent, la somme de | 1350 | | | | |
| Cinquante huit chinbines à cinq Ticals et demi pièce, celle de | 319 | | | | |
| Soixante quatre Donguis ou grandes poutrelles a douze ticals pièce | 888 | | | | |
| Dix artis ou poutrelles a 4 Ticals pièce | 40 | | | | |
| Huit cents soliveaux à deux ticals pièces | 1600 | | | | |
| Quatre cent soixante treize planches d'un pouce, d'un pouce et demi et de deux pouces à quatre Ticals trois quarts pièce | 2246 | $\frac{3}{4}$ | | | |
| Deux cent cinq petites Courbes pour Bateaux à demi Tical pièce | 102 | $\frac{1}{2}$ | | | |
| Soixante petits espars pour Avirons de chilingues. | 12 | $\frac{1}{2}$ | | | |
| Une barrique d'huile de bois pesant 150 bises à 18 Ticals les cent bises | 27 | | | | |
| Une d ^o d'huile de terre pesant 180 bises à 5 Ticals les 100 bises. | 9 | | | | |
| Frais | 6594 | $\frac{3}{4}$ | | | |

| | | | | |
|--|------|---------------|-------|---------------|
| De l'autre part | 6594 | $\frac{3}{4}$ | | |
| Commission à deux et demi pour cent . | 164 | $\frac{1}{4}$ | | |
| Pour les coulis à marché, pour faire les dromes à terre, les conduire, hisser et arrimer à bord du dit navire | 620 | | | |
| | | | 7379 | |
| La Flute du Roi le <i>Drake</i> . | | | | |
| Facture des bois divers embarqués sur la dite flute pour le Compte du Roi à l'adresse de Messieurs de l'Administration Royale à Pondichery | | | | |
| 1050 Planches et doublage à 45 Ticals le cent | 472 | $\frac{1}{2}$ | | |
| 2 Grandes poutres ou Donguis à 12 T. pièce | 24 | | | |
| 60 Chinbines ou grands bordages à 5 T. $\frac{1}{2}$ id. | 330 | | | |
| 60 Artises ou poutrelles à 4 Ticals id. . . | 240 | | | |
| 280 Soliveaux à 2 Ticals id. | 560 | | | |
| 73 $\frac{1}{2}$ Camas ou bordages étroits à 4 T. id. | 294 | | | |
| 60 Madriers larges d'une coudée à 10 T. id. | 600 | | | |
| 155 Planches larges sciées à 4 T. $\frac{3}{4}$ id. | 736 | $\frac{1}{4}$ | | |
| 2000 Bises d'huile de bois en 13 barriques à 10 Ticals les 100 bises | 200 | | | |
| 130 Idem huile de terre en une barrique à 4 Ticals les 100 bises. | 5 | $\frac{1}{4}$ | | |
| 232 Courbes de bateaux à $\frac{1}{2}$ T. pièce . | 116 | | | |
| | 3578 | | | |
| Frais | | | | |
| Commission à 2 Ticals $\frac{1}{2}$ pour ‰ . . . | 89 | $\frac{1}{2}$ | | |
| Coulis à marché pour faire les dromes à terre, les conduire, hisser et arrimer à bord dudit navire | 550 | | | |
| 24 bateaux de sable pour le lest à cinq Ticals le bateau | 120 | | | |
| | | | 4337 | $\frac{1}{2}$ |
| Etat des Bois achetés pour le compte du Roy au Pegu en l'année 1785 et laissés au dit lieu suivant trois reçus déposés au bureau des fonds à Pondichery . . | | | 11716 | $\frac{1}{2}$ |
| Savoir | | | | |
| Suivant le reçu du nommé Mahounoux. | | | | |

| | | | | |
|---|------|---------------|-------|----------------|
| Ci contre | | | 11716 | $\frac{1}{2}$ |
| 143 Paires de planches de Donguis sciées de deux pouces et d'un pouce et demi à neuf Roupies et demie la paire . . . | 1358 | $\frac{1}{2}$ | | |
| 38 Paires de planches de Machichaij sciées de deux pouces et d'un pouce et demi à 9 R. la paire. | 342 | | 1700 | $\frac{1}{2}$ |
| Suivant le reçu du nommé Mangue. | | | | |
| 339 soliveaux a 2 R. pièce | 678 | | | |
| 287 morceaux planches entières de 2 pces $\frac{1}{2}$ a 4 R. $\frac{3}{4}$ pièce | 1363 | $\frac{1}{4}$ | | |
| 73 demies planches id. à 2 R. $\frac{1}{8}$ pièce | 155 | $\frac{1}{8}$ | | |
| 27 demis camas à 2 R. id. | 54 | | | |
| 53 pièces entières de Machichaij en pou- trelles à 4 R. id. | 212 | | | |
| 12 chinbines à 5 R. $\frac{1}{2}$ | 66 | | | |
| | | | 2528 | $\frac{3}{8}$ |
| Suivant le reçu du né Saravané Modeliar. | | | | |
| 40 Morceaux ou Madriers longs de 28 à 30 pieds, sur quatre pouces d'épaisseur et une coudée de largeur à 10 R. pièce, la somme de. | 400 | | 400 | |
| Total des bois | | | | |
| Achats faits à Rangon d'agrès, ustencils, vivres, boissons et provisions pour le ser- vice et entretien de la susdite flûte pen- dant son sejour au Pégou. | | | | |
| Savoir. | | | | |
| 15 Barriques vuides et 12 seaux achetés de M. D'horman pour les huiles de bois et de terre | 132 | | | |
| Pour un sac de terre rouge acheté du capitaine Kipling | 28 | | | |
| Pour trois pièces entières filain d'Europe pesant ensemble 750 R de $3\frac{1}{2}$ et 4 pouces à 30 Ticals le $\frac{0}{10}$ | 225 | | | |
| Pour une pièce filain de Kaire de 4 pouces | 25 | | | |
| Pour 4 barils de goldron à 30 Ticals chaque | 120 | | | |
| | 530 | | 16344 | $1\frac{3}{8}$ |

| | | | | |
|---|-------|-----------------------------|-------|-------------------------------|
| De l'autre part | 530 | | 16344 | 1 ³ / ₈ |
| Pour 4 cables nar du pays de 16, 15, 14 et 12 pouces, le tout pour | 1400 | | | |
| Pour 17 pièces filain de nar | 86 | | | |
| Pour 14 Bises de bougies | 49 | | | |
| Pour 12 Bises ¹ / ₂ de peinture fine achetée de M. Agazar à 6 Ticals la bise | 75 | | | |
| Pour remèdes achetés de M. Dibel | 12 | | | |
| Pour 2 pierres de meule à 10 Ticals chaque | 20 | | | |
| Pour une pièce guinée d'Yanaon pour pa- villon et flâme | 18 | | | |
| Pour une demi pièce guinée bleue | 6 | | | |
| Pour façon de dix fanaux de fer blanc | 25 | | | |
| Pour un compas de fer, deux herminettes, une scie à main, dix vrilles, deux ciseaux et deux limes ensemble | 27 | | | |
| Pour 14 soliveaux à 2 Ticals pièce | 28 | | | |
| Pour cinq planches larges à 4 Ticals ³ / ₄ pièce | 23 | ³ / ₄ | | |
| Pour deux cent bises d'huile de Gingely pour mêler avec le godron | 54 | | | |
| Pour cent bises d'huile de bois | 12 | | | |
| Pour seize aviron de suplément pour les bateaux | 20 | ¹ / ₄ | | |
| | 2386 | | 16345 | ³ / ₈ |
| Articles et Vivres, Boissons et Provisions. | | | | |
| Pour 600 Cestes ou 3240 R de ris blanc pour la nourriture de l'équipage à une ceste et demie a la Roupie | 400 | | | |
| Pour 400 d ^o ou 2160 R idem à 1 Tical ¹ / ₄ la ceste | 500 | | | |
| Pour 150 d ^o de bled à 1 Tical ¹ / ₂ id. | 225 | | | |
| Pour 450 R de mantegue ou 132 bises à 2 Ticals la bise | 264 | | | |
| Pour 18640 R de viande faisant 5472 bises ¹ / ₂ à 2 bises au Tical | 2736 | ¹ / ₄ | | |
| Pour 770 Veltes d'araque en onze legres de Batavia à 450 Ticals la leyre | 4950 | | | |
| Pour 720 Barriques d'eau à 1 Tical la barrique | 720 | | | |
| Pour bois à bruler en total pour | 332 | | | |
| | 10127 | ¹ / ₄ | 16345 | ³ / ₈ |

| | | | | |
|---|-------|-----------------|-------|---------------|
| Ci contre | 10127 | $\frac{1}{4}$ | 16345 | $\frac{3}{8}$ |
| Pour volailles légumes et rafraichissements pour les malades | 640 | | | |
| Pour 240 bouteilles de vin rouge pour idem à 1 T. $\frac{1}{2}$ | 360 | | | |
| Pour étamer des chaudières | 45 | $\frac{3}{4}$ | | |
| | | | 13559 | |
| Frais de Sejour au Pegu. | | | | |
| De la flute du Roi la <i>Baleine</i> depuis le 24 Sbre 1784 jusques et y compris le dix neuf Décembre suivant. | | | | |
| Payé aux chefs de Rangon pour l'avance qu'ils ont fait pour la desertion de l'ar- murier dudit navire | 128 | | | |
| Idem au Me forgeron blanc pour les ouvrages à faire audit navire | 40 | | | |
| Payé pour délivrer l'equipage du navire particulier le <i>Bougainville</i> | 444 | | | |
| A M. Boutté pour loyers de magasins. . | 118 | | | |
| Payé en compte pour la chaloupe neuve de ladite flute | 200 | | | |
| Idem à M. Marcar pour solde due pour le compte des droits sur l'or | 640 | $\frac{1}{2}$ | | |
| Idem pour 10 pièces filain de nar, trans- port & | 60 | $\frac{3}{4}$ | | |
| Idem à M. de Lastelle pour les dépenses de l'Equipage du navire le <i>Bougainville</i> . | 38 | $\frac{1}{2}$ | | |
| Idem pour 24 pièces guirgans pour habiller les naufragés dudit bâtiment | 48 | | | |
| Idem pour 92 cestes $\frac{1}{2}$ de ris pour la nour- riture de l'équipage | 74 | | | |
| Idem pour avirons de canots et de chaloupes et réparations d'avaries | 21 | | | |
| Idem à M. le Normand pour 350 poissons salés | | | | |
| Idem au Me forgeron blanc et ses ouvriers employés au service de ladite flute . . | 76 | | | |
| Idem pour deux cens planches de doublage | 90 | | | |
| Idem pour deux chimbines. | 11 | | | |
| Idem pour dix huit planches larges. . . | 85 | $\frac{1}{2}$ | | |
| | 1873 | 2 $\frac{1}{4}$ | 29904 | $\frac{3}{4}$ |

| | | | | |
|---|------|-------------------------------|-------|-----------------------------|
| De l'autre part | 1873 | 2 ¹ / ₄ | 29904 | ³ / ₈ |
| Idem pour vingt six soliveaux | 52 | | | |
| Idem pour 74 journées de coulis. | 37 | ¹ / ₈ | | |
| Idem au M ^e Charpentier blanc pour fournitures | 50 | | | |
| Idem pour 158 journées de coulis pour le service de ladite flute | 79 | | | |
| Idem aux plongeurs pour avoir sauvé deux ancras | 13 | ¹ / ₂ | | |
| Idem pour 44 journées de charpentiers | 22 | | | |
| Idem pour solde due à Ayoux M ^e Constructeur. | 128 | | | |
| Idem pour un sac de terre rouge acheté du Cap. Kipling. | 28 | | | |
| Idem à M. D'horman pour godron, peinture et remedes | 57 | ¹ / ₂ | | |
| Idem pour le pilotage de la rivière pour la sortie | 150 | | | |
| Idem pour le montant des fournitures de M. Moncourtis | 415 | | | |
| Idem pour l'eau de provision pour le voyage de ladite flute | 254 | | | |
| Idem pour un cable de nar avec Transport &a | 377 | | | |
| Idem pour les vivres frais et rafraichissemens à l'Equipage depuis le 24 octobre jusqu'au 25 decembre. | 140 | | | |
| Idem pour solde payée pour la chaloupe neuve | 200 | | | |
| Payé pour deux herminettes et un cizeau. | 8 | | | |
| Idem à l'interprete du roi selon l'usage pour avoir l'olle pour le départ 10 Bises de sucre y compris | 72 | ¹ / ₂ | | |
| Idem pour la paye d'un interprete pour le service dudit navire | 24 | | | |
| Idem pour frais de sacs d'esterres et de coulis pour le ris. | 25 | | | |
| Idem pour 170 cestes de ris pour l'equipage | 140 | | | |
| Idem pour 25 d ^o de legumes pour idem | 25 | | | |
| Idem pour 4 d ^o de sel idem | 3 | | | |
| | | | 4401 | ³ / ₈ |
| | | | 34306 | 2 |

| | | | | |
|--|------|---|-------|---|
| Ci contre | | | 34306 | 2 |
| Frais relatifs à la cargaison et autres dépenses de la Flute du Roi le <i>Drake</i> . | | | | |
| Depenses nécessitées par l'usage du Pays. | | | | |
| Payé au Roi d'Ava pour l'arrivée de ladite flûte au Pegu | 121 | | | |
| Idem au Gouverneur de Rangon pour l'entrée et la sortie de ladite flûte dans la rivière | 1083 | | | |
| Idem pour le droit d'ancrage | 230 | | | |
| Idem pour la visite faite au vaisseau et le repas qu'on est obligé de donner au Gouverneur de Rangon | 34 | | | |
| Idem pour le sucre audit gouverneur avec les assiettes et copes | 60 | 5 | | |
| Idem au pilote pour l'entrée et la sortie de ladite flûte | 300 | | | |
| Loyer et maison pendant les mois de novem- bre et décembre 1784 et l'année 1785 à 80 Roupies pour mois, la somme de . | 1120 | | | |
| Solde d'un interprete pendant id. à 25 Roupies par mois celle | 350 | | | |
| Droit sur le change de 60000 R. à un pour % | 600 | | | |
| Transport des effets et marchandises de ladite flûte du pont aux magasins du roi d'Ava | 266 | | | |
| Idem des dts magasins à la maison . . . | 230 | | | |
| Présent fait au gouverneur de Taraye pour avoir le ris de la flute la Rosalie soit en nature ou autrement | 83 | | | |
| Idem au grand général Barman marchant contre les Siamois et qui avoit promis avec amitié au Sieur Deshayes de lui faire donner le ris de la flûte la Rosalie à Ran- gon même et pour cela il a exigé 500 R. mais après avoir reçu l'argent il a manqué à sa parole | 500 | | | |
| Idem au Gouverneur de Rangon à l'occasion de la fête du Roi d'Ava. | 100 | | | |
| | | | 5077 | 5 |
| | | | 39383 | 7 |

| | | | | |
|--|------|--|-------|---|
| De l'autre part | | | | |
| Frais de radoub et autres réparations à la dite Flûte. | | | | |
| Journées d'Ouvriers. | | | | |
| 72 Journées de Me Charpentier à une roupie par jour | 72 | | | |
| 144 d ^o de perceurs à 6 fanons idem . . | 108 | | | |
| 2064 d ^o de charpentiers à 5 f. idem . . | 1290 | | | |
| 2470 d ^o de coulis à 4 f. idem | 1235 | | | |
| | 2705 | | 39383 | 7 |
| Divers Achats. | | | | |
| Une Chaloupe neuve pour | 350 | | | |
| Un Canot neuf. | 180 | | | |
| Achat d'Onze Donguis consommés pour le service de la carène | 132 | | | |
| Idem de Trois pièces de bois rond pour le pied du mat d'artimon, le cabestan et autres besoins de ladite flûte | 194 | | | |
| Idem de 166 planches larges d'un pouce et demi pour les cloisons, arches, pompes, calle à l'eau & ^a | 788 | | | |
| Idem de 150 paires de camas pour fermer le gondi, border le pont de ladite flûte, faire ses vergues en entier et autres ou- vrages à 8 R. la paire | 1200 | | | |
| Achat de 100 pièces d'artis ou poutrelles pour différents usages de ladite flûte comme chantiers, barres, accords, taquets, & ^a à 4 R. pièce | 400 | | | |
| Idem d'une pièce de bois large et épais pour le gouvernail fait à neuf | 25 | | | |
| Idem de quatre pièces de ceinte pour changer différents endroits de la ceinte dudit navire et les terres de son port | 120 | | | |
| Idem de 25 pièces de filain de nar du pays pour le service de la carène | 262 | | | |
| Idem de 700 bises d'huile de bois et de terre pour frotter ladite flûte | 150 | | | |
| | | | 6506 | |
| | | | 45889 | 7 |

| | | | | |
|---|------|-----------------------------|-------|---|
| Ci contre | | | 45889 | 7 |
| Loyers. | | | | |
| Loyer du Bassim pour les mois de janvier février et 15 premiers jours de mars 1785 à raison de 200 R. par mois | 500 | | | |
| Idem d'une forge montée avec ses ouvriers à 60 R. par mois pour les trois premiers mois 1785 | 180 | | | |
| | | | 680 | |
| Autres frais de Radoub. | | | | |
| Payé à M. Boutté pour la carène par marché | 4500 | | | |
| Pour la construction d'un Bancassal pour le service de ladite flûte et pour ramassar ses agrès, ses pièces à l'eau & ^a | 74 | | | |
| Payé aux coulis entrepreneurs par marché, pour nettoyer, fermer et couvrir le gondi ou bassin | 275 | | | |
| Idem aux Marchands fournisseurs de courbes pour le dit navire | 255 | 4 | | |
| Idem au pilote de la riviere pour entrer et sortir led. navire du gondi | 100 | | | |
| | | | 5204 | 4 |
| Intérêts grosses et dédommagements payés par le S. Deshayes sur diverses sommes qu'il a empruntées. | | | | |
| Grosse sur une somme de 5000 Roupies que le nommé Adgy Chikaly marchand maure residant au Pegu a prêtée pour les besoins du service de ladite flûte en l'année 1785 à raison de 20 p ^o / _o la somme de. | 1000 | | | |
| Dédommagement sur la somme de 6000 R. que le grosseur a exigé faute de payement à Pondichery; lesquels ont été passées à 3 R. ¹ / ₂ pour la pagode et remboursées à Rangon sur le pied de 5 Ticals chaque portant difference | 2571 | ¹ / ₂ | | |
| Intérêts sur 8571 R. ¹ / ₂ montant du capital et grosse ci-dessus pour 3 mois et demi à compter du 15 mai 1785 jusques et | | | | |
| | | | 51774 | 1 |

Ci contre 13877 3 12 51774 3

Pondichery de vouloir bien payer cette susdite somme de cinq mille deux cent cinquante cinq Roupies et trois fanons de Pondichery à l'ordre de mondit sieur E. D'Ohrman, vingt et un jours après l'arrivée de la flûte du Roi la *Baleine* en rade de Pondichery. Tous les risques, perils et fortune de la guerre, de la mer et de la rivière seront pour le compte de mondit Sr d'Ohrman. Il a été convenu de plus entre mondit S. E. d'horman et moi qu'il aurait hypothèque spéciale sur la cargaison actuelle de la flute la *Baleine*, et dans laquelle cargaison il y a une poutre et dix bordages à lui appartenans qu'il a payés et qui lui seront remis ou à son ordre à Pondichery sur le bon plaisir de Messieurs les Administrateurs. Fait double l'un acquitté, l'autre de nulle valeur.

A Rangon du Pegu le 17 Decembre 1784. Signé Deshayes. Entre deux barres d'encre est Bon pour 5255 Roupies et 3 fanons de Pondichery. Capital et grosse y compris. Au dos est écrit. Payez le present acte de grosse à l'ordre de M.M. Cornet Negociants à Pondichery valeur en compte avec les dits sieurs ainsi que les onze pièces de bois. A Rangon ce 17 Decembre 1784. Signé E. D'Ohrman.

Montant du présent acte de grosse 5255.3.—
Pour erreur en moins à porter 60.—.12
R. 5315.3.12

Pour acquit à Pondichery le 7 juin 1785.
Signé Cornet.

13877 3 12 51774 3

De l'autre part 13877 3 12 51774 3

Perte sur le Change.

1984 Pagodes d'or à l'Etoile montant de
la lettre de change mentionnée cy après,
acquittée le 10 mars 1785 a raison de 9 $\frac{1}{2}$
la pagode la somme de . . 17856.--

Pour lesquelles le S. Deshayes
n'a reçu au Pegu du capitaine
W^m Purser que la somme de
6400 R. suivant son certificat
en date du 10 novembre 1786
et à raison de 48 $\frac{1}{2}$ la R. celle de 15360.--

Partant perte pour le Roy. . . 2496.--
a 48 $\frac{1}{2}$ la Roupie 1040

Première A Rangon du Pegu le 12 janvier 1785.

Bon pour 1984 Pagodes à l'Etoile.

Monsieur

A quinze jours de vue il vous plaira
payer par cette première de change la
seconde ne l'étant, à l'ordre de Monsieur
le Capitaine W^m Purser la somme de
mille neuf cent quatre vingt quatre pagodes
à l'Etoile, valeur reçue comptant et que vous
passerez suivant l'avis de votre très humble
et très obéissant serviteur. Signé Deshayes.
Au bas de la dite lettre de change est écrit,
à Monsieur Lestache, trésorier pour le Roi
à Pondichery. En marge est aussi écrit,
enregistré f^o 1 Pondichery le 1^{er} février
1785. Signé Lestache. Au dos est encore
écrit en Anglais. Payez à l'ordre du nommé
Montousamy. Signé W^m Purser. Ensuite
est pour acquit ce dix mars 1785. Signé
Montousamy.

Je soussigné ci devant commandant la
flûte du Roi le *Drake* chargé de l'expé-

14917 3 12 51774 3

Ci contre
 dition du Pégu certifie n'avoir reçu du
 cape W^m Purser qu'une somme de six mille
 quatre cent Roupies pour laquelle somme
 j'ai été obligé de donner audit Cap^{ne} W^m
 Purser une lettre de change sur le trésor
 du Roi de la somme de dix neuf cent
 quatre vingt quatre pagodes à l'*Etoile* en
 date du 12 janvier 1785, ainsi qu'il est
 d'usage au Pegu à raison de trente une
 pagodes à l'*Etoile* pour cent Roupies.

A Pondichery le dix novembre 1786.
 Signé Deshayes.

INTÉRÊTS sur une somme de 13000 Roupies
 ou Ticals de 25 ^o/_o que le S^r Deshayes
 a empruntées au Pegu du S. Aajean
 Engergouly, Negociant armenien pour
 subvenir aux dépenses de son expedition
 suivant son mandat acquitté pour deux
 mois six jours à compter du 4 janvier
 1786 jusque et compris le neuf mars
 suivant à raison de 3½ p^o/_o par mois
 la somme de.

| | | | | |
|-------|---|----|-------|---|
| 14917 | 3 | 12 | 51774 | 3 |
| 1001 | | | | |
| 15918 | 3 | 12 | 51774 | 3 |

Je reconnais avoir reçu de Monsieur
 Agajean Engergouly, negociant arménien
 la somme de Treize mille Ticals argent
 de 25 pour cent qu'il m'a prêté pour les
 dépenses de la flûte du Roi le *Drake* la-
 quelle somme je promets payer ou faire
 payer à l'ordre de mondit Sieur Agajean
 Engergouly avec les intérêts à raison de
 trois et demi pour cent par mois dans le
 terme d'un mois ou plus tôt si faire se
 peut. Fait à Rangon du Pegu le 4 janvier
 1786. Signé Deshayes. Entre deux barres
 d'encre est Bon pour 13000 Ticals de 25 p^o/_o
 à intérêts. Plus bas est écrit. Je m'engage
 de payer le present billet montant à la

De l'autre part 15918 3 12 51774 3
 somme de treize mille Ticals argent de
 vingt cinq pour cent à l'ordre de Monsieur
 Agajean Engergouly, Negociant Arménien.
 Fait à Rangon du Pegu le 4 fevrier 1786.
 Signé Richery. L'acquit dudit Sieur Agajean
 Engergouly est au bas du present.

INTÉRÊTS sur une somme de 4600 Ticals
 de 25 pⁿ/o que le Sieur Deshayes a
 empruntée du S. Agazar Jacob negociant
 arménien pour idem suivant son mandat
 acquité pour un mois à raison de 4½ pⁿ/o
 par mois, la somme de

207
 16125 3 12 16125 3 12
 67899 6 12

Je reconnais avoir reçu de Monsieur
 Agazar Jacob Negociant arménien la somme
 de quatre mille six cens Ticals argent de
 vingt cinq pour cent tant pour ce qu'il
 m'a avancé lui-même en argent comptant
 et en agrés et ustencils pour le susdit
 navire que pour ce que je devais à M.
 Gregoire Chabandar et pour les mêmes
 objets, laquelle susdite somme je prie
 Monsieur de Richery de vouloir bien en
 ordonner le payement a l'ordre dudit
 Sieur Agazar Jacob. Fait à Rangon le 5
 fevrier 1786. Signé Deshayes. Entre deux
 barres d'encre est Bon pour 4600 Ticals
 de 25 pour cent. Ensuite est écrit. Accepté
 ledit Billet de la somme de quatre mille six
 cent Ticals argent de vingt cinq pour cent
 que je payerai à l'ordre de Monsieur Agazar
 Jacob le 6 fevrier 1786. Signé Richery.
 Pour bas est encore écrit. Je m'engage de
 payer les intérêts à quatre et demi pour cent
 par mois de la somme ci dessus jusqu'au
 jour du payement. Le jour et an ci dessus.
 Signé Richery. L'acquit du Sieur Aleazar
 Jacob est au bas du present.

67899 6 12

| | | | | |
|---|------|--|-------|-----|
| Ci contre | | | 67899 | 612 |
| Frais occasionnés par l'injustice du Gouvernement de Rangon. | | | | |
| Payé pour onze matelots déserteurs de la flûte le Drake arrêtés par les pions du gouvernement | 55 | | | |
| Idem pour avoir abordé avec le canot de ladite flûte un bateau des gens du pays | 110 | | | |
| Idem pour obtenir la liberté de deux ma- telots qui ont été emprisonnés pour avoir fait du tapage | 125 | | | |
| Idem pour amende pour avoir battu des coulis qui l'ont été bien légèrement par les matelots français | 164 | | | |
| Idem pour avoir abordé un balon d'or du Roi avec la chaloupe du Drake . . . | 230 | | | |
| Idem pour presents exigés par le Prince et le second à l'occasion d'une fête . . . | 275 | | | |
| Idem pour idem au premier interprète et autres écrivains et gardiens de la douane | 136 | | | |
| Idem pour avoir arrêté des voleurs qui voloient la nuit au Bancassal et ce par trois fois, pour les avoir accusés ils ont fait payer en total. | 333 | | | |
| Idem pour avoir frappé légèrement des coulis qui ne vouloient point travailler et qui étoient payés | 215 | | | |
| Idem pour avoir demandé justice d'un Sa- rangue qui est venu au Bancassal du Drake empêcher les ouvriers de travailler | 81 | | | |
| Idem pour avoir demandé justice pour ravoir les ouvriers du Drake que les Chefs em- pêchoient de travailler | 92 | | | |
| Idem pour la même chose pour les Lascars | 55 | | | |
| Idem pour la délivrance du 2 ^e Charpentier eu- ropéen de ladite Flûte pour la seconde fois | 125 | | | |
| Payé pour la délivrance du second maître de la flûte le Drake qui a été arrêté sans aucune raison | 45 | | | |
| | 2040 | | 67899 | 612 |

| | | | | |
|--|------|--|-------|-----|
| De l'autre part | 2040 | | 67899 | 612 |
| Idem pour obtenir la délivrance de la flûte la Baleine qui étoit au bas de la rivière et que les Chefs vouloient faire remonter à Rangon sous prétexte de dettes qui étoient fausses et il a fallu payer pour cette avance | 522 | | | |
| Idem pour avance que les pions ont fait à bord de ladite flûte le <i>Drake</i> à l'Officier de garde sans égard aux ordres et a l'Olle du Prince dont Mr Deshayes étoit pourvu et laissé à bord | 66 | | | |
| Idem par le Sr Deshayes pour avoir refusé d'aller chez le second qui l'envoya cher- cher quoiqu'il lui ait fait faire ses excuses par rapport au jour de l'an, d'autant qu'il n'avoit aucune affaire avec lui, il lui a menacé de prison ou de donner | 240 | | | |
| Idem pour avoir fait chauffer le navire avec l'ordre par écrit du prince, mais le second a fait appeler le Sr Deshayes et l'a em- prisonné, il a fallu lui payer | 582 | | | |
| Idem pour avoir renvoyé des Pions d'un petit Chef qui vouloient enlever les char- pentiers | 52 | | | |
| Idem pour avoir empêché un voleur de voler les bois achetés et pour l'avoir traité de voleur, il a fallu payer | 132 | | | |
| Idem pour avoir voulu changer le fournisseur d'eau qui en apportait de mauvaise il a fallu payer | 179 | | | |
| Idem pour frais de justice parce que le Sieur Deshayes ne vouloit point prendre de mau- vais bois des marchands et qu'il leur en demandait de conforme au contrat passé entre eux il a fallu payer | 380 | | | |
| Perte de 685 R. que le Sr Deshayes a faite par la désertion du nommé Jougoulou Sa- rangue dont il n'a pu être remboursé mal- gré le cautionnement du Chabandar qui | | | | |
| | 4213 | | 67899 | 612 |

| | | | | |
|--|--------------------|----------------|-------|-----|
| Ci contre | 4213 | | 67899 | 612 |
| est à Rangon l'homme du Roy d'Ava pour protéger et défendre les Etrangers et qui a répondu que le S. Deshayes devoit perdre cette somme | 685 | | | |
| Idem pour frais d'envoi d'une lettre au Roi d'Ava pour lui demander justice contre tant de vexations et qui y a fait droit | 360 | | | |
| Payé pour la délivrance du nommé françois Débillard mousse, naufragé du navire <i>Le Bougainville</i> et détenu captif depuis un an auprès du Bassim. | 300 | | | |
| Idem pour idem des voiliers de la flûte le Drake arrêtés sans aucune raison. . . | 147 | | | |
| A comptes divers donnés par M. Deshayes. | | | 5686 | |
| à M. Flouest Commandant la flûte du Roi la <i>Baleine</i> pour les frais de sa table . | 1080 [#] | | | |
| à l'Equipage de ladite flûte la <i>Baleine</i> . | 2659 | 10 | | |
| | 3739 | 10 | | |
| Lesquelles à raison de 2 livres 10 ^s à la roupie font la somme de R | 1558 | 1 | | |
| A l'équipage noir de la flûte du Roy le <i>Drake</i> la somme de 11258 [#] 15 ^s | | | | |
| Au nommé Rassone Sarangue de ladite flûte | 300 | | | |
| A l'équipage européen de idem | 990 | | | |
| Audit Sieur Deshayes pour sa table. | 5972 | 10 | | |
| | 18511 [#] | 5 ^s | | |
| Lesquels a raison de 2 [#] 10 ^s à la Roupie font la somme de | 7408 | 4 | | |
| Dépenses Étrangères à l'Expédition. | | | 8966 | 5 |
| Remboursemens. | | | | |
| A M. DESHAYES, commandant la flûte du Roi le <i>Drake</i> et chargé de l'expédition du Pegu, la somme de neuf cents Roupies ou Ticaux de 25 p ^o / _o qui égalent les | | | | |
| | | | 82552 | 312 |

| | | | | | |
|--|------|---|-------|---|----|
| De l'autre part | | | 82552 | 3 | 12 |
| huit Bisses d'argent de 20 p ^o / _o qu'il a payé au Sr Gregoire Chabandar, en conséquence de l'article 12 des Instructions de Mr le Marquis de Bussy pour pareille somme que ledit Chabandar a prêtée a Mr Lefebvre Agent de l'Ancienne Compagnie des Indes au dit lieu, suivant son billet original et la quittance dudit Chabandar écrits ci après. | 900 | | | | |
| Je soussigné reconnais que Monsieur Gregoire Chabandar de Rangon a avancé pour le compte de la Compagnie française, pour finir cette affaire la somme de huit bisses d'argent de vingt pour cent laquelle somme je m'oblige de faire payer à lui ou a son ordre. Fait à Ava le 9 février 1768. Signé P. Lefebvre. En marge est entre deux barres d'encre. Bon pour huit Bisses d'argent de 20 pour cent. | | | | | |
| L'acquit du dit Sieur Gregoire Chabandar est au bas du present. | | | | | |
| A M. Deshayes commandant la flûte du Roy le <i>Drake</i> et chargé de l'expédition du Pegu en remboursement des avances qu'il a faites au dit lieu au Sr Le Normand Armateur du navire particulier le <i>Petit Cousin</i> . Suivant son reçu ci après en date du 20 mars 1785 montant ensemble à la somme de. | 2456 | 7 | | | |
| Je soussigné Pierre Marie Le Normand, propriétaire du Vaisseau le <i>Petit Cousin</i> , reconnois avoir reçu de Monsieur Pierre Deshayes capitaine supercargue du Vaisseau du Roy le <i>Drake</i> , et present au Pegu la somme de deux mille quatre cent cinquante | | | | | |
| | 3356 | 7 | 82552 | 3 | 12 |

| | | | | | |
|--|------|---|---------------|---|----|
| Ci contre | 3356 | 7 | 82552 | 3 | 12 |
| six Roupies sept fanons qu'il m'a avancée en différentes fois selon les pressants besoins où je me suis trouvé, tant par les violences que m'ont fait les matelots du vaisseau après leur désertion, que celles que j'ai essuyées de la part même des officiers aussi déserteurs, ainsi que je l'ai noté sur le Rôle de l'Equipage: laquelle somme m'ayant été avancée pour le compte du Roy je m'engage de la rembourser à son trésorier à Pondichery. Fait double l'un acquitté l'autre de nulle valeur. A Rangon ce 20 mars 1785. Signé Le Normand. | | | | | |
| Payé par le Sieur Deshayes aux Sieurs Privé et Guerin provenant de la <i>Galathée</i> , faits esclaves par les Barmans pour leur tenir lieu de subsistance. | 150 | | 3506 | 7 | |
| Montant des Dépenses faites par le Sieur Deshayes | | | Roupies 86059 | 2 | 12 |

COPIE des Pièces annexées au compte de l'Expédition du Pégu.

Nous Soussignés ayant été appelés par Monsieur de COSSIGNY Brigadier des armées du Roi, Gouverneur de Pondichery, pour donner notre avis sur les comptes rendus par le S^r Deshayes relativement à son voyage séjour et retour du Pégu avec la Flûte du Roy le *Drake* avons 1^o pris lecture des Instructions en dix sept articles données par Monsieur le Marquis de Bussy au Sieur Deshayes le vingt septembre mil sept cent quatre vingt quatre, par lesquelles il est nommé capitaine de la flûte le *Drake*, chargé article second de porter des secours et faire revenir à la côte la Flûte du Roy la *Baleine*, nommé article 4^e supercargue moyennant deux et demi pour cent sur les ventes et autant sur les achats,

autorisé article 13^e à faire à la flûte le *Drake* toutes les réparations nécessaires et article 15 à emprunter et à tirer des lettres de change sur le trésor de Pondichery pour s'assurer la cargaison de bois pour les deux vaisseaux. 2^o Secondement pris aussi lecture des comptes détaillés au nombre de vingt un formant ensemble la totalité des dépenses de son expédition montant à quatre vingt trois mille huit cent vingt neuf Roupies cinq fanons (83829 R. 5 f.) sur lesquels vingt un, quatorze formant ensemble un total de Trente trois mille neuf cent dix neuf Roupies quatre fanons ne se trouvent susceptibles d'aucunes contestations et n'exigent point d'examen plus détaillé.

Nous avons passé aux sept autres, formant un total de quarante neuf mille neuf cent dix roupies un fanon (49910 R. 1 f.) et les ayant murement examiné suivant l'ordre de leurs places dans le compte général, avons trouvé :

1^o Premièrement un Etat de douze cent cinquante deux Roupies et demie (1252 R. $\frac{1}{2}$) pour présents, pilotage, Loyers de maisons et paye à un interprète sur quoi d'après la connaissance que nous avons des usages du Pégu, nous estimons que tout a été payé conformément aux dits usages auxquels tout vaisseau est obligé de se soumettre.

2^o Secondement un Etat de deux mille six cent quatre vingt seize Roupies (2696) et un autre de deux mille neuf cent quatre vingt dix Roupies (2990 R.) ensemble cinq mille six cent quatre vingt six Roupies, pour amendes, punitions, rachats de gens détenus, envoi d'une lettre et rachat d'un mousse du *Bougainville*. Tous ces objets paroitraient équivoques si nous n'étions convaincus par l'expérience que tous les jugements du gouvernement de Pégu sont arbitraires et la plupart injustes, que tout vaisseau est exposé aux mêmes vexations, que tout capitaine est forcé à payer ce à quoi le gouvernement le condamne ou à rester captif et voir son

vaisseau arrêté. De plus il est impossible d'obtenir un reçu ou reconnaissance quelconque de ce que l'on paye, par conséquent impossible de fournir pour ces objets des pièces au soutien. Le Sieur Boutée l'un des soussignés ayant fait plusieurs voyages au Pégou a éprouvé lui-même et vu éprouver à d'autres vaisseaux des vexations plus fortes et qui dans moins de temps ont monté à une somme bien plus considérable que n'a payé le S^r Deshayes pendant seize à dix sept mois qu'il a resté dans ce pays. L'on peut ajouter que plusieurs vaisseaux ayant fait le voyage du Pégou en ont été quittes à meilleur marché, mais alors ces vaisseaux étaient armés de Lascards que les capitaines pouvaient abandonner au gouvernement lorsqu'ils se seraient rendus coupables de quelques fautes; leurs équipages ont été plus tranquilles. Ils ont eu affaire à un gouverneur plus honnête ou enfin ils ont rencontré des circonstances plus favorables.

3^o Troisièmement un état de douze mille quatre cent quarante six Roupies (12446 R.) pour frais de carène et radoub de la flûte le *Drake*, à quoi le S^r Deshayes a été autorisé par l'article 13 des Instructions. Ayant examiné chaque article, nous les avons trouvés en général à très juste prix, et même en total à bon marché, vu les genres et la quantité des objets que le S^r Deshayes a été obligé de réparer pour mettre son navire en état de prendre charge et révenir à la côte. Le S^r Boutée l'un des Soussignés déclarant en outre avoir reçu du S^r Deshayes la somme de quatre mille cinq cent Roupies pour l'objet de la carène seulement.

4^o Quatrièmement, un Etat de trois mille neuf cents soixante quinze Roupies un fanon (3975 R. 1 f.) pour presents, pilotage, visite, transport d'effets, rachat d'esclaves, Loyer de magasin, Interprète et droit sur le change. Tous ces objets vus en détail nous ont paru payés suivant les lois et l'usage du Pégou, excepté

les objets exigés de force et par vexation, à laquelle il n'est pas possible de se soustraire comme il est dit à l'article second.

5^o Cinquièmement, Un Etat de douze mille neuf cens quatre vingt onze Roupies un fanon pour grosses, dédomagemens et Intérêts sur les sommes empruntées. L'on ne peut dissimuler que ces objets sont en pure perte, mais le S^r Deshayes n'ayant reçu lors de son départ qu'une valeur de seize mille quatre cens quatre vingt dix Roupies sept fanons (16490 R. 7 f.) en marchandises peu convenables au Pégu qui ne lui ont produit que onze mille cent trente une Roupie (11131 R.) et nets de tous frais et droit que huit mille quatre cens quarante trois Roupies et demie (8443 R. $\frac{1}{2}$) il était bien naturel de supposer que cela ne pouvoit suffire à son radoub, à ses dépenses, à celles de la *Baleine*, et aux cargaisons de bois pour les deux flûtes. C'est sans doute dans cette idée qu'il a été autorisé par l'article 15 à emprunter et à tirer sur le trésor. Le S^r Deshayes a été forcé de se servir de ce moyen. Il a emprunté au taux du Pégu et même quelques objets au-dessous puisqu'il a pris à cinq, à quatre et à trois et demi pour cent et le prix général de l'intérêt est de cinq pour cent par mois et la grosse à vingt pour cent. L'objet de cet Etat de deux mille cinq cens soixante onze Roupies et demi (2571 R. $\frac{1}{2}$) pour dédomagement sur six mille Roupies et celui de quinze cens Roupies pour intérêt sur huit mille cinq cens soixante onze Roupies et demie ont été occasionnés uniquement par le défaut de paiement de la lettre de change de six mille Roupies tirée par le S^r Deshayes en vertu de ses pouvoirs sur le trésor Royal de Pondichery. Il est évident que si cette traite eût été payée lors de sa présentation, le S^r Deshayes auroit non seulement été dispensé de payer la somme de quatre mille soixante onze Roupies et demie (4071 R. $\frac{1}{2}$) relatée ci-dessus et les mille Roupies de grosse, mais il auroit pu partir du Pégu en mars 1785 attendu qu'il étoit prêt à sortir à cette

époque et qu'il a été détenu avec son vaisseau sur la nouvelle alors arrivée au Pégu du non payement à Pondichery de cette lettre de change de six mille Roupies. Cet évènement a donc occasionné onze mois de retard puisque par un enchainement de malheureuses circonstances, guerre des Barmans contre les Siamois &^a le S^r Deshayes n'a pu partir qu'en février 1786. L'on peut donc établir que les dépenses du S^r Deshayes au Pégu auroient été moindres d'onze mois par conséquent de six à sept mille Roupies, qui avec les cinq mille soixante onze Roupies et demie cy-dessus auroit diminué d'onze à douze mille Roupies son compte général de dépenses.

6^o Sixièmement, Un Etat de treize mille cinq cens cinquante neuf Roupies (13559 R.) pour achat faits à Rangon d'après ustensils, vivres, boissons et provisions pour le service et entretien de ladite flûte durant son voyage au Pégu. Nous n'avons trouvé dans ledit Etat aucun article dont le prix nous ait paru surchargé. Ce sont tous des objets dont le S^r Deshayes doit s'être chargé en recette. Son Etat de consommation comparé avec sa remise dans les magasins doivent faire sa décharge. Quant aux objets qui auroient été susceptibles de quittance on ne peut que répéter ce que nous avons dit précédemment.

Les Soussignés sont unanimement d'avis que le S^r Deshayes s'est conduit conformément à ses Instructions et que s'il n'a pu mieux faire pour les intérêts de l'armement qui lui a été confié, on ne peut l'attribuer qu'aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé à son séjour au Pégu et au défaut d'acceptation de sa traite. Ils pensent aussi qu'un Armateur ne seroit point en droit de rechercher le S^r Deshayes sur aucun objet de son compte. Fait à Pondichery le seizième jour du mois d'aout mil sept cent quatre-vingt six. Signé Amalric, Michel et Compagnie, Pierre Coulon, Bayet, Geslin de Chateaufur, J. White et N. Bouttée. Plus bas

est écrit. D'après la délibération de l'assemblée de M.M. les Négociants tenue en notre présence et celle de M. Mottet, Commissaire des Colonies; Vu l'empêchement de Monsieur l'Ordonnateur pour des raisons particulières; je prie Monsieur de Moracin de faire passer en dépense le compte de l'expédition du Pégou rendu par le S^r Deshayes dont il voudra bien rendre compte à Monseigneur le Maréchal de Castries.

A Pondichery le 2 novembre 1786. Signé Cossigny.

INSTRUCTIONS pour le Sieur Deshayes capitaine de la flûte du Roy le *Drake* et Supercargue dudit vaisseau et de la flûte du Roy la *Baleine*.

Art. 1^{er}.

La saison commençant à s'avancer le Sieur Deshayes après avoir reçu les présentes Instructions appareillera le plus tôt possible de la rade de Pondichery pour se rendre au Pégou.

Art. 2^e.

La flûte du Roy la *Baleine* étant restée au Pégou, le principal motif du voyage du S^r Deshayes est pour porter des secours à ladite flûte afin qu'elle puisse revenir à la Côte de Coromandel.

Art. 3^e.

Le S^r Flouest, capitaine de la flûte la *Baleine*, ayant une Commission de lieutenant de frégate, sera le Commandant.

Art. 4^e.

Le S^r Deshayes ayant fait plusieurs voyages au Pégou et nous ayant donné des preuves qu'il connoit les usages et les mœurs des Peguins et Barmans sera le Supercargue pour la vente des objets

qui forment sa cargaison et pour l'achat des marchandises qui composeront le chargement des deux flûtes. Il lui sera alloué sur la vente deux et demi pour cent et autant sur les achats.

Art. 5^e.

Le S^r Deshayes sait avec quelle prudence et quelle circonspection on doit se conduire avec des gens aussi soupçonneux. Il lui est expressément recommandé d'éviter tout sujet de contestation avec eux.

Art. 6^e.


Les circonstances où nous nous trouvons ne permettent pas d'envoyer cette année aucuns présens au Roy d'Ava et de tenter avec lui aucune négociation; mais si le S. Deshayes peut lui écrire que le général français voudroit bien conclure avec lui un traité de commerce par lequel il accorderoit toute liberté et les facilités de trafiquer dans tous les ports du royaume de Pégou en se conformant d'ailleurs à de certains usages dont les Barmans ne voudroient pas se départir, parce qu'ils y attachent l'idée que de ces usages dépend leur sûreté. Le S. Deshayes dans ce cas feroit prier le Roy d'Ava de déclarer qu'elles seroient ses intentions et à quelles conditions il voudroit qu'un pareil traité eût lieu. Il mentionneroit aussi que les François ne voudroient pas, par honneur, renoncer aux anciens privilèges qui leur avoient été accordés et aux concessions qui leur ont été faites par les prédécesseurs du présent roi d'Ava. Le S. Deshayes au surplus ne fera pareille démarche qu'après s'être assuré qu'il n'en peut résulter aucun inconvénient, et que le Roy d'Ava ne la regarderoit pas comme un engagement qui lieroit les François.

Art. 7^e.

Le S. Deshayes est certainement bien convaincu de l'importance

de sa mission: malheureusement il n'a pas été possible de lui fournir des moyens d'en assurer la pleine réussite. Il lui sera probablement aisé de savoir dès les premiers momens s'il peut espérer de vendre les marchandises dont il est chargé et s'il aura les moyens de faire la cargaison des deux vaisseaux. S'il ne peut se flatter d'en avoir qu'une il la destinera pour la *Baleine* qui devant être actuellement en état de reprendre la mer pourrait être expédié aussitôt que la prudence le permettra pour revenir à la Côte de Coromandel. Le principal de la cargaison doit être en bois de diverses dimensions et à cet égard le S^r Deshayes n'a pas besoin d'être guidé il sait trop bien ce qui est le plus nécessaire pour le service de la place et pour les vaisseaux; à défaut des bois le ris doit être préféré.

Art. 8^e.

Il sera remis au S. Deshayes l'original d'un Billet du Gouverneur de Taraye par lequel il s'oblige de remettre 5860 cestes de ris que la flûte du Roy la *Rozalie* a été obligée de laisser sur la cargaison qu'elle avoit prise et que le mauvais état dudit bâtiment a forcé de débarquer. Il est à présumer que le S. Deshayes pourra trouver à traiter de ce billet et recevoir en payement au Pégou ou d'autres ris ou des marchandises qui seroient propres à la colonie de Pondichery. Le S. Deshayes fera du moins tout ce qui dépendra de lui pour faire rentrer avec le moins de perte possible les dites 5680 cestes de ris qui doivent peser 318080 livres à raison de 56  chaque ceste.

Art. 9.

Si jamais le commerce du Pégou peut être fait avec une certaine liberté, lorsqu'on ne cherchera pas à violer les loix de ce Royaume, il est incontestable que la France pourroit tirer de grands avantages

de ce commerce. Quelque soit la possibilité ou non de cette supposition le S. Deshayes tachera d'envoyer des montres de toutes les productions du pays, il prendra des informations sur la quantité que l'on pourroit traiter chaque année et sur les variations qui d'une année à l'autre peuvent arriver dans le prix. Il s'attachera spécialement à bien connaître le rapport des mesures, des poids et des espèces du Pégou avec les mêmes objets en France.

Art. 10^e.

Le S. Deshayes fera mettre dans chaque vaisseau une certaine quantité d'huile de bois et de terre.

Art. 11^e.

Dans la supposition où le S^r Deshayes verroit l'impossibilité de fournir une cargaison à la *Baleine* le S. Flouest est autorisé à quitter le Pégou aussitôt que la route pour se rendre à Yanaon sera praticable. Arrivé dans cet endroit il donnera de ses nouvelles au général et y attendra ses ordres. En conséquence ledit S. Deshayes donnera communication de cet article au S. Flouest.

Art. 12^e.

Afin de faciliter au S. Deshayes ses opérations et lui assurer les bonnes volontés du S^r Grégoire, Chabandar à Rangon, il est autorisé à lui payer une somme de huit bisses d'argent de vingt pour cent pour ce qu'il avait prêté au S. Lefebvre le 9 février 1768 pour le Compte de la Compagnie des Indes, suivant le billet original dudit Sieur Lefebvre qui sera remis au S. Deshayes.

Quoique cette somme de huit bisses ou huit cent Ticals soit assez considérable, la saine politique exige qu'elle soit payée au S^r Grégoire parce que, par sa place il peut faire beaucoup de mal, et qu'il est essentiel au contraire qu'il nous aide. Par la copie de

sa lettre du 29 janvier 1784 au S. Geslin de Chateaufur, le Sieur Deshayes verra qu'il le sollicite de lui procurer ce remboursement. Il est plus que probable que le S. Grégoire demandera des intérêts qui excéderoient de beaucoup le Capital. Le S. Deshayes dira n'être pas autorisé à les payer, mais il pourra promettre ses bons soins auprès du général à Pondichery pour les lui faire donner une autre année et par là l'obliger à nous être favorable en tout ce qui dépend de lui soit auprès du roi d'Ava soit en sa qualité de Chabandar.

Art. 13^e.

Le Vaisseau *Le Drake* que commande le S. Deshayes ayant besoin d'être caréné ledit S. Deshayes est autorisé à faire faire toutes les réparations qui seront nécessaires pour mettre ledit vaisseau en état de reprendre la mer.

Art. 14^e.

Si le S. Deshayes ne pouvoit faire une cargaison pour son vaisseau et qu'il peut remettre en mer dans le courant de décembre prochain il fera route pour Yanaon d'où il écrira au général à Pondichery et attendra ses ordres, mais s'il ne peut partir qu'à la fin de janvier il reviendra en droiture à Pondichery.

Art. 15^e.

Le S. Deshayes fera tout son possible pour assurer des cargaisons aux deux Vaisseaux, et s'il n'avoit pas assez de fonds par le produit des marchandises qu'il emporte il est autorisé à emprunter et à tirer des lettres de change sur le trésor de Pondichery. Il lui est recommandé de ne faire de pareils emprunts qu'à des conditions qui ne soient pas onéreuses. Il est assez instruit des prix courants des marchandises du Pégu à Pondichery pour craindre qu'il fasse un marché désavantageux.

| Objets | | Prix de vente au Pégú | | Prix portés sur la facture | | Différence en moins | | Différence en plus | | Perte réelle | |
|---------------------------|--------------|-----------------------|----------------------------|----------------------------|--|---------------------|------|--------------------|----------|--------------|--|
| | | R. | | R. | | R. | | R. | | R. | |
| De l'autre part | | | | | | | | | | | |
| Plomb en saumon | Vente. . . | 2582 | | | | | | | | | |
| | Droits . . | 381 | | 4 1/2 p. M ^{re} | | | | | | | |
| | Recette . . | 2963 | | 4 1/2 ou 10093 ₮ | | | | | | | |
| | Vente. . . | 5381 | 1 11 1/4 | 1345 2 | | | | | | | |
| Fers divers . . | à la Baleine | 117 | | 29 1 62 | | | | | | | |
| | au Drake . | 696 | | 173 7 55 | | | | | | | |
| | Droits . . | 851 | 1 4 1/4 | | | 1548 | 3 53 | 2400 | 851 4 11 | | |
| | Recette . . | 7045 | 2 15 1/2 ou 24000 ₮ | | | | | | | | |
| Plomb laminé . . | Vente. . . | 240 | | 96 | | | | | | | |
| | à la Baleine | 29 | | 11 4 51 | | | | | | | |
| | au Drake . | 500 | | 200 | | | | | | | |
| | Droits . . | 114 | 1 4 1/2 p. M ^{re} | | | 307 | 4 51 | 564 1 32 | 256 4 45 | | |
| Fer blanc | Recette . . | 883 | 1 4 1/2 ou 3009 ₮ | | | | | | | | |
| | Vente. . . | 2200 | feuilles | 264 | | | | | | | |
| | à la Baleine | 150 | d ^o | 18 | | | | | | | |
| | au Drake . | 300 | d ^o | 36 | | 318 | | 375 | | 57 | |

[illegible]

Art. 16°.

A la vue de Pondichery le S. Deshayes mettra pour signal au mat du petit perroquet un pavillon bleu et blanc.

Art. 17°.

Le S. Deshayes signera pour ampliation le double des présentes instructions.

A Oulgarey ce 20 septembre 1784. Signé Bussy.

A Pondichery le 28 mars 1786. Signé Delacourtaudière.

A Pondichéry le 30 janvier 1787.

DELACOURTAUDIÈRE.

Vu par Nous Commissaire Général des ports et des arsenaux de marine dans les Colonies, Ordonnateur de Pondichéry et comptoirs qui en dépendent

MORACIN.

MÉLANGES.

NOTE SUR KING-P'ENG 經棚¹⁾.

Comme l'avait supposé M. Paul Pelliot, je ne connais le texte de Pozdnéev que par la note de M. Chavannes, n'ayant pas pu consulter *Mongolya i Mongoly*.

Le nom de Biro xotho (Ville du veau) s'applique en effet à King-p'eng (on ne dit pas Kin-p'eng, et 金棚 est incorrect, quoique le terme soit une meilleure traduction du nom mongol de la lamaserie qui s'y trouve). C'est une ville moderne et non une enceinte ruinée: les informations de M. Pelliot sont exactes. Elle se trouve sur la rive du Pi-lo-ho 碧落河 et à une trentaine de li au nord du Šara murën.

D'après les Mongols, il y aurait à King-p'eng une source dans laquelle des lamas „spécialistes” voient parfois un veau de deux ans, qui de temps à autre, sort de sa cachette; seuls les privilégiés sont capables de le voir. De là le nom mongol de Ville du Veau.

Le nom même de King-p'eng, „Hangar de la Prière”, désigne proprement la pagode mongole qui porte le nom de Altxan-sum, la Pagode d'Or. Ces dernières années on y a érigé une sous-préfecture. La principauté de Gěšikhthēn ne comprend pas d'autres villes; c'est son unique joyau, perdu dans les sables.

Campbell (*Journal in Mongolia*, London, 1904, p. 17) croit que la ville doit son origine à un camp de chercheurs d'or qui se groupèrent autour d'un monastère, il y a un demi-siècle.

1) Voir *T'oung Pao*, 1922, p. 163, n. 1.

Les mines d'or de Gëšikhthën, s'il y en a, n'ont pas grande renommée en tout cas.

Le Dr. A. Donaldson Smith (*A Journey through the Khingan mountains*, dans *Geographical Journal*, May, 1898, pp. 498—509), nomme la rivière de King-p'eng: Pao-li-ku-ho (p. 504); les indigènes disent parfois en effet Pouo-lo-ko-ho.

Le Père Huc, qui vécut pendant des années aux Eaux Noires, a eu sur place des renseignements sur King-p'eng (*Souvenirs...*, I, p. 27):

„Dans le pays (de Geschekten) il n'y a qu'un seul endroit de commerce, appelé en mongol Altan-somé (temple d'or). C'était d'abord une grande lamaserie qui contenait plus de deux mille lamas. Peu à peu les Chinois s'y sont transportés pour trafiquer avec les Tartares. En 1843, nous eûmes occasion de visiter ce poste, il avait acquis l'importance d'une ville. Une grande route part de Altan-somé, et se dirige vers le nord. Elle traverse le pays des Khalkha, le fleuve Keroulan, les monts Kinggan et va jusqu'à Nertechinck ¹⁾, ville de la Sibérie”.

Les voyageurs européens qui ont passé par King-p'eng n'y ont rien vu de bien remarquable; une petite ville d'origine récente, qui doit sa raison d'être au commerce sino-mongol et présente comme ses pareilles des ruelles très primitives et des maisonnettes du style „perfectible”. La lamaserie seule y mérite l'attention.

Le *Mong-kou-yeou-mou-ki*, ch. 3, p. 29 r⁰, signale les deux rivières au confluent desquelles se trouve King-p'eng: *

a) Le Ko-lei-ho 格類河, qui prend sa source dans la chaîne des Hing-ngan-chan 興安山, coule vers le sud-est et se jette dans le Šara murën.

1) Lire Nertchinsk.

b) Le Pi-lo-ho 碧落河, qui se trouve à une vingtaine de *li* plus à l'est que le Ko-lei-ho; il prend sa source également dans la chaîne du Hing-ngan, coule vers le sud-est et se réunit au Ko-lei-ho.

D'après ce texte, les Mongols considèrent donc le Ko-lei-ho comme la rivière principale, dont le Pi-lo-ho n'est qu'un affluent. Les Chinois sont d'un autre avis. Le nom de Pouo-lo-ko (Pao-li-ku de Smith) est probablement une abréviation de Pouolo-Kolei-ho.

J. MULLIE,

missionnaire de Scheut.

BULLETIN CRITIQUE.

- Maurice ABADIE Lieutenant-Colonel d'infanterie coloniale — *Les Races du Haut-Tonkin de Phong-Tho à Lang-Son* — Préface de M. Paul PELLIOI, de l'Institut. Paris Société d'Éditions Géographiques..... 1924, gr. in-8, pp. vi—194.

De nombreux travaux dûs particulièrement au Colonel DIGUET et aux Commandants A. BONIFACY et LUNET de LAJONQUIÈRE ont été consacrés à l'ethnographie du Haut-Tonkin, mais il y a place encore pour d'autres ouvrages sur une région où l'on rencontre une grande variété de populations qui se rattachent plus spécialement à la famille des Thai. Gabriel DEVÉRIA, dans son ouvrage sur la *Frontière Sino-Annamite*, nous décrit d'après des documents officiels chinois, les populations qui vivent sur la frontière du Yun Nan et du Tong-King. Le colonel Abadie nous parle des quatre groupes, les *Thaï*, les *Man*, les *Meo* et les *Lolos*, dont les trois derniers sont originaires de Chine, comme les Thai d'ailleurs qui ont fondé au Yun Nan deux royaumes, celui de *Ngai lao* (Ta-li fou) et celui de *Bat Ba Tuc Phu* (Pou Eurl). Ces groupes comprennent: les Thaï plus de 400,000 individus, les Man, de 50 à 60,000 individus, les Meo de 50 à 40,000 individus, les Lolos de 12 à 13,000 individus. Les tribus sont très dispersées et souvent enchevêtrées les unes dans les autres. D'une manière générale, la répartition des groupes ethniques correspond à des régions d'altitudes bien définies par le colonel Abadie:

a) Aux faibles altitudes, dans les fonds des grandes vallées et sur tous les terrains de cultures permanentes, se trouvent les tribus „thaï”;

b) Au dessus des „Thaï” dans la zone de collines d'altitude moyenne — de 300 à 900 mètres — sont établies la plupart des tribus du groupe „man”;

c) Au-dessus des „Man” et jusque vers les sommets les plus élevés du Haut-Tonkin, vivent les „Méo”.

Ces différents groupes sont étudiés dans le beau volume que nous avons devant nous et le texte est accompagné de quarante-quatre planches photographiques.

H. C.

— *Voyages-Ecrit en Chine* par GILBERT de VOISINS.
Paris G. Crès 1924; 2 vol. pet. in-8, pp. 230—195.

Ces petits volumes sont écrits par M. GILBERT de VOISINS pour son compagnon de voyage et ami, M. Victor SEGALEN, l'archéologue mort prématurément. Ils renferment simplement la relation d'un voyage exécuté dans une certaine partie de la Chine, de Pe King à Lan tcheou, dans le Kan Sou et de Lan tcheou à Tch'oung-K'ing dans le Se Tch'ouan. Ce sont des notations écrites au courant de la plume qu'accompagnent d'agréables petites photographies. Ces pages sont complétées par un *Souvenir de Victor Segalen*, qui succomba le 21 mai 1919 à une hémorragie accidentelle dans la forêt du Huelgoat, en Bretagne.

H. C.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

Le No. de janvier-juin 1923—1924 d'*Anthropos* vient de paraître et parmi les articles nous notons: la suite des *Légendes des Tay, Annam*, par le P. J. B. DEGEORGE; *Über Votive aus Osttibet (Kin-tschwan)* par le Dr. Reinh. MÜLLER; la suite de *La Vie des pionniers chinois en Mongolie aux prises avec un sol ingrat* par le P. R. VERBRUGGE; la fin de *Der Buddhismus des Mahâyana* de l'Archimandrite P. GOURY; des *Notes sur le langage des Dïoy (Thai, Tho) du Kouy Tcheou méridional* par le P. Denis DOUTRELIGNE. Le Père P. G. SCHMIDT, S.V.D., fondateur de l'*Anthropos*, annonce qu'il vient de se démettre des fonctions de directeur de la revue, ayant des travaux personnels importants à terminer et qu'il a remis au P. G. KOPPERS, S.V.D., la direction qu'il avait d'ailleurs exercée effectivement depuis un an.

Le No. de juillet du *Journal of the Royal Asiatic Society*, renferme Part VI, *Pictographic Reconnaissances* par L. C. HOPKINS.

Nous signalerons dans le no. de janvier-février 1924 de la *Revue indochinoise*: *Six contes pâlis tirés de la Dhammapada tthakatha*, Commentaire sur le *Dhammapada* attribué à Buddhagosa, par Mlle S. KARPELÈS, et les *Mémoires de Son Excellence Huÿnh-Côn dit Dan-tu'o'ng Ancien Ministre des Rites à la Cour d'Annam* recueillis par Jean JACNAL. Ce numéro contient une bibliographie des ouvrages et des articles concernant l'Indochine française parus en France, à la Colonie ou à l'étranger.

Un tirage-à-part a été fait de l'étude donnée au *Journal Asiatique* (octobre-décembre 1922) par M. Paul RAVAISSE de *Deux inscriptions coufiques du Čampa* découvertes il y a une vingtaine d'années par un officier de marine.

Vient de paraître le No. 6, décembre 1923, du *Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient* qui renferme *Les rapports intellectuels entre Lyon et l'Extrême-Orient*, par Maurice COURANT. — *Les coutumes funéraires chez les Tai-noirs du Haut-Tonkin*, par Henri MASPERO. — *La pluralité des Bouddhas et les principaux personnages du Panthéon bouddhique*, par J. BUHOT.

La Commission de l'Exterritorialité a publié à Peking en février 1924, *Législation commerciale de la République de Chine*; en mars, *Règlement de Procédure civile de la République de Chine promulgué le 22 juillet 1921. Suivi du règlement d'exécution du même jour, et du règlement sur les voies d'exécution en matière civile du 3 août 1920*.

La *Revue de l'Orient chrétien*, 3^e Sér., III, 1922—1923, N^{os} 1 et 2, pp. 3—30, renferme un important travail de M. Paul PELLISOT sur les *Mongols et la Papauté* avec un facsimile de la lettre de Kouyouk Khan à Innocent IV (1246) et une reproduction du sceau de ce Grand Khan. Ce même numéro contient aussi un article de M. E. BLOCHET sur *la mort du Khagan Kouyouk*.

M. W. Perceval YETTS a donné dans les *Proceedings of the Royal Society of Medicine*, 1924, vol. XVII, une Note sur la "*Pestilence and Leechcraft in Ancient China*".

Notre collaborateur, M. Léopold de SAUSSURE, traite de *l'Origine de la Rose des vents et l'invention de la boussole* dans les *Archives des Sciences physiques et naturelles* (de Genève) 1923, N^{os} 3 et 4.

Nous avons reçu des *China Maritime Customs Foreign Trade of China* 1923. Part I: *Report and Abstract of Statistics*. Le change du

Hai K'ouan taël était de 13 f. 16; la population étrangère en 1923, était de 324,947, dont 201,704 Japonais, 85,856 Russes, 14,775 Anglais, 9356 Américains, 3424 Portugais, 3361 Français, 2233 Allemands, etc.

A paru le *Rapport sur les Opérations de la Caisse d'Epargne postale pour l'année 1922* de la Direction générale des Postes chinoises.

Le N^o 2 (juillet 1924) de la *Revue des Arts Asiatiques* dirigée par M. Edmond JALOUX, renferme: *Chez l'Empereur de Chine* par OSVALD SIREN. *L'Art de l'Asie Centrale et les Influences Iraniennes* par René GROUSSET. *Fantômes Japonais* par le Docteur Jean VINCHON. *L'Exposition du Musée Cernuschi* par Albert MAYBON.

Nous relevons dans le N^o 6 de la *Revue Japon et Extrême-Orient*: Kubota MANTARO. — *L'été qui commence* (Trad. par Serge ELISSÉEV). Noël PÉRI. — *Farces japonaises: Les Os et la Peau, Mademoiselle Hana*. NATSUME SÔSEKI. — *Mon Camarade*, III (Trad. par Raymond MARTINIE).

Vient de paraître la *Mission archéologique en Chine* (1914—1917), dirigée par Victor SEGALEN, GILBERT de VOISINS et Jean LARTIGUE, *Atlas*, tome 1^{er}, renfermant les planches I à LXVIII, consacrées à la *Sculpture et les Monuments funéraires (Provinces du Chàn-si et du Sseu-tch'ouan)*. La publication doit comprendre dans son ensemble:

1^o Deux albums de planches, contenant un choix de photographies archéologiques des missions de 1914 et de 1917.

2^o Deux volumes de texte avec croquis et dessins, dont le premier, publié peu après les albums, sera consacré à l'*Art funéraire à l'époque des Han*.

Paul GEUTHNER est l'éditeur.

Voici quelques renseignements donnés par les *Relations de Chine*, juillet 1924, sur les nouvelles divisions des Vicariats de Chine; voici les dernières formations:

Au Foukien-Nord, les Dominicains Espagnols cèdent le territoire de Kienningfou aux Pères de la province dominicaine de St Joseph des Etats-Unis.

Le Vicaire apostolique du Houpé Oriental devient Vicaire apostolique de Hankeou: on a découpé trois préfectures apostoliques, dans la partie Sud et Sud-Ouest.

1) Pr. ap. de Hanyang, confiée à la Société Irlandaise de St Colomban.

2) Pr. ap. de Outchang, confiée aux Frères Mineurs des Etats-Unis d'Amérique.

3) Pr. ap. de Pouki, confiée au clergé séculier indigène. Son premier préfet apostolique a été choisi parmi les Franciscains du Houpé Nord-Ouest: Le P. Odoric Tcheng, né en Chine le 22 sept. 1873, entré au noviciat en 1894, ordonné en 1900, est le titulaire de cette première préfecture apostolique indigène.

L'Asie française donne dans son numéro juillet-août 1924, dans ses Documents économiques, politiques et scientifiques, N^o 11, la *Constitution chinoise avec une introduction* par André DUBOSCQ.

NÉCROLOGIE.

Joseph BEAUVAIS.

Nous avons appris avec le plus vif regret la mort le 28 mai 1924 à Villefranche de Rouergue de M. BEAUVAIS, consul et consul-général à Canton depuis le 22 mars 1908. Jean Joseph Beauvais, né le 27 juillet 1867, diplômé de l'Ecole des Langues Orientales vivantes, fut nommé élève interprète à Peking, le 30 juillet 1889, puis chargé des fonctions d'interprète-chancelier à Loung-tcheou, le 29 mars 1892; il a passé presque toute sa carrière dans le sud de la Chine. Il était Ministre plénipotentiaire, officier d'Académie, Correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique. Nous citerons parmi ses publications:

— Traduction de documents tirés du *Kouang si T'ong cheu tsi yao* 廣西通志輯要 (*T'oung Pao*, 1902). — Livres chinois à Angoulême. (*Ibid.*, mai 1892). — La Rivière Noire du «Tribut de Yu». (*Ibid.*, mai 1905). — Collection d'objets de toilette et autres du Sud de la Chine. (*Bul. Soc. d'Anthrop. de Paris*, V^e Série, T. V). — Notes archéologiques sur K'ing yuan fou. (*T'oung Pao*, 1905). — Les Lamas du Yunnan. (*Bul. de Géog. hist.*, 1904). — Il avait consacré ses loisirs à des recherches botaniques. H. C.

Carlo PUINI.

Le professeur Carlo PUINI, né à Livourne le 29 mai 1839, est mort à Florence le 4 juin 1924. Il enseignait l'histoire et la géographie de l'Asie Orientale, de 1877 à 1921 à l'Institut des Etudes supérieures de Florence. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons le *Tibet*, d'après la relation du P. Hippolyte DESIDERI (Rome, 1904) et la *Vecchia China* (Florence, 1913). Recueil de quelques-uns de ses travaux d'ethnologie, de sociologie, de religions et de philosophie. H. C.

QUELQUES REMARQUES SUR LE CHOUO FOU,

PAR

PAUL PELLIOU.

En préparant une nouvelle traduction des *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* de Tcheou Ta-kouan, j'ai été amené à faire quelques recherches sur l'histoire du 說郭 *Chouo fou*, où les *Mémoires* sont incorporés ¹⁾. Bien que mes notes soient toutes provisoires, et qu'il ne vaille même pas, avec les éléments insuffisants dont je dispose, de les développer très longuement, elles donneront, sur cette grande compilation, des informations moins inexactes que celles qui ont eu cours jusqu'ici.

Wylie s'exprime sur le *Chouo fou* comme suit ²⁾: „The 說郭 *Shurō foo* is an extensive work compiled by 陶宗儀 T'ao Tsung-ê, early in the Ming dynasty, in 100 books, consisting entirely of copious extracts from works in all the several departments of literature, without any remarks by the compiler. 30 books of the

1) La prononciation *Chouo fou* est préférable à celle de *Chouo feou* que certains de nos confrères et moi-même avons adoptée dans le passé. Le titre de „Rempart des propos” est une allusion à une phrase du ch. 4 du 法言 *Fa yen* de 楊雄 Yang Hiong (天地之爲萬物郭。五經之爲衆說郭); cf. d'ailleurs le dictionnaire de Giles, s. v. 郭. L'idée est que T'ao Tsong-yi, l'auteur du *Chouo fou*, a extrait de l'ensemble de la littérature chinoise ce qui est essentiel et conforme aux classiques, lesquels sont, selon le *Fa yen*, le „rempart des propos”.

2) *Notes on Chinese literature*¹, pp. 136—137.

original were afterwards lost, and in 1530 when it was republished, 郁文博 Yü Wän-pö the editor supplied 30 books from other sources. A new edition appeared in 1647 by 陶珽 T'ao Ting, who enlarged the collection to 120 books, containing in all, extracts from, or complete editions of 1292 separate works. The same editor also published a supplement in 46 books entitled 說郭續 *Shurö foo sūh*, in connexion with the original; but this additional part, which consists of selections from the Ming writers, is considered of little value."

A part la date de 1530, qui est une inadvertance inexplicable de Wylie pour 1488—1505, et plus exactement encore pour 1496¹), les informations des *Notes on Chinese literature* sont ici, comme à l'ordinaire, empruntées aux bibliographies de K'ien-long, c'est-à-dire au *Sseu k'ou ts'üan chou tsong mou t'i yao* (ch. 123, ff. 21—24) et surtout au *Sseu k'ou ts'üan chou kien ming mou lou* (ch. 13). Elles n'en sont pas moins très inexactes.

En premier lieu, il n'est pas évident que la compilation du *Chouo fou* date du début des Ming, et non de la fin des Yuan. T'ao Tsong-yi est à cheval sur les deux dynasties; il faut donc y regarder d'assez près. Bien que nous ne connaissions pas exactement la date de sa naissance et celle de sa mort, il résulte clairement de la petite biographie que lui a consacrée son ami 孫作 Souen Tso que T'ao Tsong-yi, *tseu* 九成 Kieou-tch'eng, *hao* 南村 Nan-ts'ouen, natif de 黃巖 Houang-yen au Tchö-kiang, était déjà pleinement adulte lors de l'avènement des Ming en 1368³).

1) Il y a dans les *Notes on Chinese literature* un certain nombre d'erreurs graves, et il est regrettable qu'après plus d'un demi-siècle on réimprime toujours l'ouvrage — une quatrième „édition” vient, je crois, de paraître — sans demander à l'un de nous de faire les corrections indispensables.

2) Cf. la notice concernant T'ao Tsong-yi dans Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1899.

3) Cette biographie se trouve au ch. 4, ff. 4—5, de la collection littéraire de Souen Tso, intitulée 滄螺集 *Ts'ang lo tsi* (éd. du 常州先哲遺書

J'incline à placer sa naissance vers 1320¹⁾. Ses poésies montrent en outre qu'il se rendit une fois à la Cour en 1396, et même qu'il était encore vivant au début du règne de l'empereur Kien-wen, c'est-à-dire en 1399²⁾. S'il faut en croire Souen Tso, les seuls ouvrages que T'ao Tsong-yi ait vraiment achevés sont le *Chouo fou* en 100 ch., le 輟耕錄 *Tcho keng lou* en 30 ch., le 書史會要 *Chou che houei yao* en 9 ch., et le 四書備遺 *Sseu chou pei yi* en 2 ch.; sauf le dernier, ce sont là tous ouvrages aujourd'hui bien connus. A prendre les choses à la lettre, les autres opuscules qui portent le nom de T'ao Tsong-yi ne seraient donc pas de lui, ou n'avaient pas reçu leur forme définitive; mais je suis loin de penser que ce raisonnement, employé par les bibliographes de K'ien-long à propos du *Kouo fong tsouen king*, ait une valeur probante. Il n'est pas sûr en effet que Souen Tso ait connu toute la production littéraire de T'ao Tsong-yi, ni même que la notice ait été écrite après la mort de celui qui en fait l'objet; et, en ce dernier cas, l'activité de T'ao Tsong-yi peut s'être pro-

Teh'ang tcheou sien tchö yi chou); elle est en outre reproduite en tête des éditions courantes du *Tchö keng lou*. Des renseignements qu'elle contient, on peut encore retenir que T'ao Tsong-yi était, par sa mère, neveu du célèbre peintre et calligraphe 趙雍 Tchao Yong (né en 1289), et par suite petit-neveu du fameux Tchao Mong-fou; j'ai rencontré au ch. 2 du 梧溪集 *Wou k'i tsi* de 王逢 Wang Fong une poésie sur la mère de T'ao Tsong-yi. La notice de Souen Tso est, directement ou indirectement, à la base des renseignements donnés sur T'ao Tsong-yi dans le *Ming che*, 285, 7—8; le *P'ei wen tch'ai chou houa p'ou*, éd. photolith., 40, 4 r⁰; le *Tchö kiang t'ong tche*, 181, 4 v⁰; le 明詩紀事 *Ming che ki che*, 甲, 23, 1; le 新元史 *Sin yuan che*, 238, 8 v⁰ (celui-ci toutefois utilise surtout la préface écrite par Souen Tso pour le *Tcho keng lou*).

1) La notice de Souen Tso nomme, parmi les maîtres auprès desquels Tao Tsong-yi se forma, 杜本 Tou Pen, lequel est mort dès 1350. Un passage du *Tcho keng lou* (27, 13 r⁰) semble en outre impliquer que T'ao Tsong-yi ait été en fonctions au Kiang-nan en 1346 ou très peu après.

2) J'emprunte ces renseignements au 列朝詩集 *Lie tch'ao che tsi* de 錢謙益 Ts'ien K'ien-yi (1582—1664), éd. de 1910, 甲, ch. 16, ff. 30—31. Ils ont passé de là en partie dans le *Ming che* et dans le *P'ei wen tch'ai chou houa p'ou*.

longée au-delà du temps où la notice fut rédigée. C'est ce qui expliquerait aussi que, selon Souen Tso, T'ao Tsong-yi se soit toujours refusé à accepter des fonctions publiques, au lieu qu'à la fin de sa vie, il semble sûr qu'il ait eu un poste officiel d'enseignement¹). Song Lien, mort dès 1381, avait bien écrit de son côté peu après 1377, sous le titre de **東家子傳** *Tong kia tseu tchouan*, une notice biographique consacrée à Souen Tso lui-même, l'auteur de la biographie du T'ao Tsong-yi. Et je ne vois par exemple aucune raison pour contester à T'ao Tsong-yi la compilation du *Yeou tche siu pien*, encore que Souen Tso ne nomme pas cet ouvrage²).

1) Il se pose d'ailleurs au sujet de cette notice de T'ao Tsong-yi un problème singulier. Elle est reproduite aujourd'hui dans les préliminaires du *Tcho keng lou*, mais on est fort naturellement amené à supposer qu'elle y a été ajoutée par les éditeurs postérieurs, et ne devait pas figurer dans l'édition princeps, puisque celle-ci est très vraisemblablement de 1366. Mais on la retrouve dans un second cas, qui est bien plus embarrassant. On a vu que cette notice mentionne l'*Histoire de l'écriture* ou *Chou che houei yao*, en 9 ch. Les bibliographes de K'ien-long (*Sseu k'ou...*, 113, 1—2) n'ont connu de cet ouvrage qu'une édition remaniée en 1631, et c'est en effet la seule à laquelle j'aie accès. Mais **楊守敬** Yang Cheou-king († 1915 ou 1916) a trouvé au Japon, et décrit en 1897 dans son **日本訪書志** *Je pen fang chou tche* (7, 41—42), un exemplaire du *Chou che houei yao*, en 9 ch. et 1 ch. d'addenda, gravé en 1376 aux frais communs de plusieurs amateurs. L'édition comporte plusieurs préfaces, dont une de Song Lien, et dans les préliminaires figure aussi la notice biographique de Tao Tsong-yi due à Souen Tso. Devrait-on donc finalement placer la rédaction de la notice de Souen Tso entre 1373, qui est la dernière date qu'elle fournisse expressément, et 1376, date de l'édition du *Chou che houei yao*? Il est à souhaiter qu'on nous donne, en Chine ou au Japon, une réimpression fidèle de cette édition princeps. En tout cas, en ce qui concerne le *Chou che houei yao*, comme Song Lien dit que c'est une œuvre „récente” de T'ao Tsong-yi, mais à laquelle il a eu déjà le temps cependant d'ajouter un chapitre d'addenda, la rédaction en est sans doute de 1374 ou 1375.

2) Sans prétendre épuiser la liste, je citerai, comme autres écrits attribués à T'ao Tsong-yi, le **國風尊經** *Kono fong tsouen king*, en 1 ch., dont la seconde partie est perdue (cf. *Sseu k'ou...*, 17, 7—9); le **金丹密語** *Kin tan mi yu*, en 1 ch. (cf. *Tun cheng t'ang ts'ang chou mou*, 8, 7 v⁰); le **琴箋圖式** *K'in tsien t'ou che*, en 1 ch., d'attribution douteuse (à la sect. 100 du *Chouo fou*; cf. *Houei h'o chou mou*, 13, 49 v⁰; *Ts'ong chou kin yao*, 51, 60 v⁰); le **滄浪櫂歌** *Ts'ang lang tchao ko*, en 1 ch. (sur lequel cf. *Sseu k'ou...*, 175, 4 v⁰), incorporé au *Tou houa tchai ts'ong chou*;

La date exacte de publication est inconnue pour la plupart des œuvres de T'ao Tsong-yi, et les bibliographies chinoises les rapportent toutes aux Ming parce que T'ao Tsong-yi a survécu longtemps à la chute de la dynastie mongole. Mais ce n'est pas juste dans tous les cas. C'est ainsi que le 千頃堂書目 *Ts'ien k'ing t'ang chou mou* de 黃虞稷 *Houang Yu-tsi* (1629—1691)¹⁾, et à

le 草莽私乘 *Ts'ao mang sseu cheng*, en 1 ch. (sur lequel cf. 藝風藏書續記 *Yi fong ts'ang chou sin ki*, 4, 25—26); le 唐義士傳 *T'ang yi che tchouan* (cf. la table du 廣說郛 *Kouang chou fou* dans le *Ts'ien k'ing t'ang chou mou*, 15, 24); le 元氏掖庭記 *Yuan che ye t'ing ki*, en 1 ch. (est à la sect. 110 du *Chouo fou* et à la sect. 乙 du *Siu po tch'ouan hio hai*; était sous le titre de 掖庭修政 *Ye t'ing tch'e tcheng* dans le 稗乘 *Pai cheng* des Ming); le

南村詩話 *Nan ts'ouen che hou* (était au ch. 65 du *Kouang chouo fou*). Un important recueil de courts récits de voyage écrits par 48 auteurs, le 游志續編 *Yeou tche siu pien*, en 1 ch., doit bien être de T'ao Tsong-yi, mais est resté inconnu des bibliographes de K'ien-long, et n'a été présenté au trône que par Jouan Yuan; cf. à son sujet le *Pi song leou ts'ang chou tche*, 34, 16—18; l'ouvrage est aujourd'hui édité dans le 碧琳琅館叢書 *Pi lin lang kouan ts'ong chou* et dans le

新陽趙氏校刻書 *Sin yang tchuo che kiao k'o chou*. Une dissertation

論曲 *Louen k'iu*, de T'ao Tsong-yi, est reproduite en tête du 元人百種曲 *Yuan jen po tchong k'iu*. Dix-huit petits traités attribués (à tort, semble-t-il, pour la plupart) à T'ao Tsong-yi sont groupés dans les sections 辛, 壬 et 癸 du *Tsai siu po tch'ouan hio hai* (cf. le *Siu houei k'o chou mou* de M. Lo Tchen-yu, 戊, 12—13).

Après la mort de T'ao Tsong-yi, ses poésies ont été réunies en un recueil 南村詩集 *Nan ts'ouen che tsi*, de 4 ch., que 毛晉 *Mao Tsin* (1598—1659) a édité

au Ki-kou-ko dans la collection 十元人集 *Che yuan jen tsi* („Dix collections littéraires d'écrivains des Yuan”), aussi appelée 元十家詩集 *Yuan che kiu che tsi* (cf. *Houei k'o chou mou*, 16, 54; *Ts'ong chou kiu yao*, 18, 24—25); je n'ai jamais vu cette édition. Les bibliographes de Kien-long (*Sseu k'ou...*, 145, 45—46) reprochent à Mao Tsin d'avoir rapporté cette collection de T'ao Tsong-yi aux Yuan, et dans le cas présent ils ont raison, puisque les neuf dixièmes des morceaux ont été écrits après l'avènement des Ming.

1) Ce grand catalogue, longtemps manuscrit, a été enfin édité il y a quelques années dans le 2^e tsi du 適園叢書 *Che yuan ts'ong chou*; cette édition n'est d'ailleurs pas critique, et il y a des fautes et des lacunes que d'autres manuscrits permettraient peut-être de corriger en partie. Le passage concernant le *Tcho keng lou* est au ch. 12, f^o 15 r^o.

sa suite le *Ming che* (98, 3 r⁰) et le *Sseu k'ou*... (141, 44—45), placent sous les Ming la rédaction du *Tcho keng lou*. Or le *Tcho keng lou* est précédé d'une préface composée en 1366 par ce même Souen Tso qui devait rédiger plus tard la biographie de T'ao Tsong-yi¹), et, dans le corps de l'ouvrage (1, 15 r⁰), T'ao Tsong-yi lui-même dit que l'année où il écrit est la 26^e année *tche-tcheng* (1366). L'ouvrage est donc antérieur à la chute des Mongols en 1368 et doit être rapporté à la dynastie mongole²).

1) Il semble que les sinologues qui ont parlé du *Tcho keng lou* n'aient guère lu cette préface en cursive, laquelle donne sur l'origine du livre une information bizarre. D'après Souen Tso, T'ao Tsong-yi, tout en cultivant son jardin, s'arrêtait parfois, cueillait une feuille d'arbre, et écrivait sur la feuille; puis il la mettait dans un vieux pot, et finalement enterrait le pot au pied d'un arbre, à l'insu de tous. Il fit ainsi pendant dix ans, puis, un beau jour, alors qu'il avait enfoui des pots par dizaines, il déterra son trésor, et chargea ses disciples de tout mettre en ordre. Il y avait plusieurs milliers d'articles, que T'ao Tsong-yi répartit en 30 chapitres; c'est le *Tcho keng lou*, ou „*Notes prises en s'interrompant de labourer*”. L'histoire des feuilles d'arbre est naturellement absurde; elle est d'ailleurs dénoncée comme telle sous les Ming par 郎瑛 Lang Ying dans son 七修類稿 *Ts'i sseu lei kao* (éd. petit format de 1775, 15, 18 v⁰).

2) Tout en qualifiant systématiquement T'ao Tsong-yi d'écrivain des Ming, les commissaires de K'ien-long (*Sseu k'ou*..., 141, 44—45) ont bien vu que le *Tcho keng lou* avait été rédigé avant 1368; mais ils se trompent en disant que *ping-wou* (1367) est la 27^e année *tche-tcheng*, au lieu que c'est la 26^e. Mayers (*Chinese Reader's Manual*¹, n^o 712) a déjà écrit correctement en 1874 que le *Tcho keng lou* a été composé en 1366. Néanmoins, dans son *Biogr. Dict.*, n^o 1899, M. Giles a dit que le *Tcho keng lou* avait été „published in 1368” (sans doute parce que Wylie, *Notes*¹, 159, avait dit plus vaguement que l'ouvrage avait été écrit „just at the close of the Yuen dynasty”, et que les Yuan sont tombés en 1368), et, dans son *Supplementary Catalogue of the Wade collection* (p. 7), M. Giles a répété que le *Tcho keng lou* avait été „first published in 1368”, ajoutant que le livre a encore „the original preface, dated 1346, in grass character”. Aussi bien 1368 que 1346 sont des méprises pour 1366. On connaît d'ailleurs encore plusieurs exemplaires de l'édition de 1366 (cf. par exemple *Pi song leou ts'ang chou tche*, 64, 6 r⁰; *T'ie k'in t'ong kien leou ts'ang chou mou lou*, 17, 22—23; *Kouan kou t'ang ts'ang chou mou*, 3, 35 v⁰); mais je n'en trouve pas les caractéristiques dans le 宋元本行格表 *Song yuan pen hang ko piao* de 江標 Kiang Piao; cette abstention s'explique peut-être par la malheureuse épithète d'écrivain des „Ming” qui s'est attachée de façon trop absolue à T'ao Tsong-yi. Ts'ien Ta-hin (1728—1804, et non 1727—1804 comme le dit Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 366), dans son 元史藝文志 *Yuan che yi wen tche* (ch. 3, f^o 7 r⁰ de l'édition incorporée au 潛研

Le cas est moins net pour le *Chouo fou*, mais il paraît cependant probable qu'on le doive dater des Yuan, et non des Ming. Le *Chouo fou* est en effet précédé d'une préface écrite, après l'achèvement de l'œuvre, par 楊維禎 Yang Wei-tcheng. Or Yang Wei-tcheng, né en 1296, est mort en 1370 ¹⁾. Les chances sont pour que sa préface, où il dit avoir lu le *Chouo fou*, ne soit pas des deux dernières années de sa vie. En ce cas, le *Chouo fou* aurait bien été achevé sous les Yuan, et non sous les Ming ²⁾.

Le *Chouo fou* fut-il alors imprimé? Ce serait déjà vraisemblable *a priori*, bien qu'aucun exemplaire de cette édition princeps ne soit venu jusqu'à nous. Mais il y a un témoignage de fait qui paraît établir que cette édition du XIV^e siècle a vraiment existé. Au ch. 29 de son 少室山房筆叢 *Chao che chan fang pi ts'ong* ³⁾, 胡應麟 Hou Ying-lin (1551—1588) raconte comment, en 1568,

堂全書 *Ts'ien yen t'ang ts'üan chou* réédité en 1884), a bien classé le *Tcho keng lou* comme une œuvre des Yuan. On remarquera que le *Ts'ang lo tsi*, collection littéraire de Souen Tso, a été édité en 1889 dans une édition qui a été ensuite incorporée en 1907 au 江陰叢書 *Kiang yin ts'ong chou* ou 栗香室叢書 *Sou hsiang che ts'ong chou*, que cette édition a été reproduite en 1906 dans le *Tch'ang tcheou sien tch'ô yi chou*, et que les deux éditions donnent en appendice les morceaux écrits par Souen Tso et qui ne figuraient pas dans le *Ts'ang lo tsi*; aucune des deux éditions n'a cependant recueilli la préface de Souen Tso au *Tcho keng lou*. Enfin cette préface en cursive soulève une dernière question. Yang Cheou-king a reproduit en fac-similé, dans la première série de son 留眞譜 *Lieou tchen p'ou* (6, 13 r^o), le début de cette préface d'après une édition ancienne et que sans doute il tenait pour l'édition princeps (on sait que le *Lieou tchen p'ou* n'a ni table, ni explications); or la préface, dans cette édition, n'est pas en cursive. Serait-ce que le texte actuel en cursive est une fantaisie graphique des éditeurs suivants?

1) Sur Yang Wei-tcheng, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 2415 (où 楊維貞 est une faute d'impression).

2) Ts'ien Ta-hin paraît en avoir jugé comme moi, car il mentionne le *Chouo fou* dans son tableau de la littérature des Yuan (*Yuan che yi wen tche*, 3, 7 r^o); toutefois il lui donne 120 chapitres, ce qui n'est pas exact en ce qui concerne la recension due à T'ao Tsong-yi lui-même.

3) Edition du Kouang-ya-chou-kiu, 29, 7 r^o. Le passage est cité également dans les préliminaires du *Chouo fou* de 1646—1647.

il trouva chez un libraire de Pékin une dizaine de feuillets imprimés qui portaient le titre de 趙飛燕別傳 *Tchao fei yen pie tchouan*, et reconnut là le texte abrégé incorporé au *Chouo fou* de T'ao Tsong-yi ¹⁾. Or on va voir qu'il n'y a pas eu d'édition du *Chouo fou* imprimée au XV^e ou au XVI^e siècle. Si Hou Ying-lin dit vrai, comme on a tout lieu de le supposer, il y aurait donc eu réellement une édition imprimée au XIV^e siècle. Quoi qu'il en soit, ce *Chouo fou* primitif de la seconde moitié du XIV^e siècle était bien en 100 ch., et non en 120 comme le *Chouo fou* actuel; la préface de Yang Wei-tcheng et la notice biographique de T'ao Tsong-yi par Souen Tso ne permettent pas d'en douter. Où les choses se gâtent, c'est quand on nous dit que trente chapitres furent ensuite perdus, et que, lorsque le *Chouo fou* fut „republié” en 1530 — lisez 1496 — par Yu Wen-po, celui-ci remplaça les chapitres perdus par trente chapitres nouveaux empruntés à d'autres sources. L'intervention de Yu Wen-po ne nous est connue que par sa préface, et il n'y est rien dit de pareil.

Cette préface de Yu Wen-po se trouve dans les préliminaires du *Chouo fou* actuel, et est datée des 15—24 mars 1496 ²⁾. Voici ce qu'elle nous apprend. Yu Wen-po, originaire de Changhai, né en 1418, et par suite âgé en 1496 de 78 ans réels, avait été en charge 29 ans et, en écrivant sa préface, était déjà en retraite dans son pays natal depuis 14 ans. Avec le jeu normal d'un an, résultant de ce qu'à la chinoise on compte souvent à la fois les deux années extrêmes du calcul, il résulte de là que Yu Wen-po avait dû entrer en charge en 1453 ou 1454; ceci est d'accord avec

1) Au lieu de *Tchao fei yen pie tchouan*, l'édition du Kouang-ya-chou-kin a *Tchao fei yen pie tsi* (集); mais la citation du même texte de Hou Ying-lin dans les préliminaires du *Chouo fou* de 1646—1647 écrit *Tchao fei yen pie tchouan*, qui est certainement la bonne leçon. Je reviendrai plus loin sur le *Tchao fei yen pie tchouan*.

2) 弘治九年歲次丙辰春三月初吉。

ce que nous savons par d'autres sources, à savoir que Yu Wen-po passa le doctorat en 1454¹⁾. Mais lui-même spécifie que c'est en *tch'eng-houu sin-tch'eou*, donc en 1481, qu'il revint dans son pays natal, et trouva chez un lettré nommé 龔 Kong un exemplaire du *Chouo fou*, en 100 chapitres; il n'avait jusque là jamais vu l'ouvrage et le fit copier. En le lisant, il s'aperçut qu'il y avait beaucoup de caractères à corriger et de répétitions à supprimer, mais le temps lui manquait, d'autant qu'à diverses reprises les autorités lui empruntèrent son manuscrit pour en tirer des copies nouvelles. Mais les scribes étaient négligents, et quand ils avaient fait des erreurs, afin de ne pas gâcher leur copie toute neuve et de ne pas toutefois s'exposer à des blâmes lors de la collation, ils reportaient leurs propres erreurs sur le manuscrit de Yu Wen-po, qui devenait ainsi de plus en plus fautif. Yu Wen-po n'en pouvait mais. Enfin dans les dernières années, les demandes de copie étant moins nombreuses, il désira remettre le texte en état²⁾. Mais, en le relisant, il constata que 63 œuvres (ici 事 *che*) faisaient double emploi avec des portions du 百川學海 *Po tch'ouan hio hai*³⁾. Or le *Po*

1) Cf. la liste de la promotion de 1454 dans le 題名碑錄 *T'i ming pei lou*. Le *Chang hai hien tche* dit que Yu Wen-po avait également pour *tseu* Wen-po, et qu'il prit sa retraite comme 副使 *fou-che* du Hou-kouang. Il habita alors chez lui; sa bibliothèque s'appelait 萬卷樓 *Wan-kiuan-leou*. Il s'y consacra à réviser (校刊) le *Chouo fou*, en 120 ch. Il y a dans ce dernier chiffre une erreur pour 100 ch., et il est surprenant que M. 葉昌熾 *Ye Tch'ang-tche*, qui cite ce texte dans son excellent 藏書紀事詩 *Ts'ang chou ki che che* publié en 1897 (ch. 2, f^o 27), ne fasse à ce sujet aucune observation.

2) Il semble que le texte original de M. Kong, dont il n'est plus question par la suite, n'ait plus été alors à la disposition de Yu Wen-po.

3) Si on excepte le 儒學警悟 *Jou hio king wou* de 1202 retrouvé il y a quelques années (cf. *Yi fong ts'ang chou siu ki*, 5, 19—20; Lo Tchen-yu, *Siu houeï E'o chou mou*, 戊, 1), le *Po tch'ouan hio hai*, en 19 sections contenant en tout 100 œuvres, est le doyen des vrais *ts'ong-chou*; il est en effet précédé d'une préface de son compilateur 左圭 *Tso Kouei* (*tseu* 禹錫 *Yu-si*) datée des caractères cycliques *koueï-yeou*, ce qu'on a reconnu depuis longtemps ne pouvoir répondre dans le cas présent

tch'ouan hio hai venait depuis peu d'être réédité par 華燧 Houa Souei de 無錫 Wou-si (Kiang-sou) au moyen de caractères mobiles en cuivre¹⁾. Estimant que ce serait peine inutile de repro-

qu'à la 9^e année *hien-tch'ouen*, c'est-à-dire à 1273. Par une bizarrerie peu explicable, les bibliographes de K'ien-long, qui ont naturellement connu le *Po tch'ouan hio hai* (cf. leur notice du *Chouo fou* et la note finale de *Sseu k'ou...*, ch. 123), ne lui ont pas consacré d'article, alors qu'ils ont écrit des notices sur la plupart des *ts'ong-chou* des Ming. Dans leur notice sur le *Chouo fou*, ils font dire à Yu Wen-po qu'il y a 36 textes communs au *Chouo fou* et au *Po tch'ouan hio hai*. Mais comme ils n'ont connu le *Chouo fou* que par l'„édition courante” (通行本), qui est aussi celle dont je me sers, 36 ne peut être qu'une faute de copie pour 63 que donne réellement la préface de Yu Wen-po. Le *Po tch'ouan hio hai* a été réédité en 1921 en fac-similé, d'après un exemplaire complet de ce qui est peut-être l'édition originale, par M. 柳 Lieou (*hao*

蓉村 Jong-ts'ouen), le même qui avait déjà réédité en fac-similé le 借月山

房彙鈔 *Tsie que chan fung houei tch'ao*; les préfaces jointes à cette réédition ne disent malheureusement rien de précis sur l'exemplaire utilisé. L'arrangement, garanti par la table, n'est pas celui que donnaient le *Houei k'o chou mou* (4, 1—6) et le *Ts'ong chou kiu yao* (46, 1—7), mais il est conforme à celui de l'exemplaire des collections du palais décrit dans le 欽定天祿琳琅書目 *K'in ting t'ien lou lin lang chou mou*, éd. de Wang Sien-k'ien, 10, 7—9; le *T'ien lou lin lang chou mou* le date des Yuan, mais on n'a pas connaissance d'une réédition du *Po tch'ouan hio hai* sous les Yuan; il s'agit peut-être de l'édition princeps de 1273, encore que cette solution offre quelques difficultés. Le 漢籍解題 *Kanseki kuidai* (6^e éd., 1913, pp. 927—

931) commet une curieuse méprise en croyant que Tso Kouei vivait sous les Ming, et la table qu'il donne, et qu'il s'étonne de trouver en désaccord, comme ordre et comme fond, avec celle du *Houei k'o chou mou*, n'est pas celle du *Po tch'ouan hio hai* original, mais d'une œuvre truquée publiée par des libraires au XVII^e siècle; il est bien évident en effet que par exemple les *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, rédigés à la suite d'une mission exécutée en 1296—1297, ne pouvaient se trouver dans le *Po tch'ouan hio hai* original paru en 1273. Je crois bien d'ailleurs que les œuvres comprises dans ce pseudo-*Po tch'ouan hio hai* sont tirées, au moins en partie, avec les planches du *Chouo fou* de 1646—1647. La même attribution de Tso Kouei aux Ming se trouve dans le 群碧樓書目初編 *K'in pi leou chou mou tch'ou pien* de M. 鄧 Teng de Nankin, 7, 11 v^o.

1) Yu Wen-po dit en réalité „maître 華會通 Houa Houei-t'ong de 錫山 Si-chan”, mais Si-chan est Wou-si, et Houei-t'ong est le *hao* de Houa Souei, 文輝 Wen-houei. Les éditions en caractères mobiles de cuivre publiées au milieu des Ming par la famille Houa de Wou-si sont célèbres; il y en a de Houa Souei, de 華琨 Houa Tch'eng (*tseu* 汝德 Jou-tô), de 華堅 Houa Kien (*tseu* 允剛 Yun-kang), etc.; elles sont dites, suivant les cas, du 會通館 Houei-t'ong-kouan

duire à nouveau ces 63 œuvres, Yu Wen-po les supprima, ainsi

on du **蘭雪堂** Lan-siue-t'ang; on connaît une édition du **容齋隨筆** *Jong tchai souei pi*, en caractères mobiles de cuivre, publiée par Houa Souei au Houei-t'ong-kouan en 1495 (cf. *Ts'ang chou ki che che*, 6, 62—63); pour des éditions en caractères mobiles de cuivre publiées par Houa Kien au Lan-siue-t'ang en 1515 et 1516, cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 229—230, et Franke, *Studien zur Geschichte des konfuzianisehen Dogmas*, 157—158. Mais la mention d'une édition du *Po tch'ouan hio hai* publiée peu avant 1496 par Houa Souei ne fait que compliquer encore la bibliographie de ce *ts'ong-chou*. L'édition reproduite en 1921 par M. Lieou est à 12 lignes par page et 20 caractères par ligne. Le *T'ien lou lin lang chou mou* ne donne pas les caractéristiques de l'exemplaire du palais, mais je le suppose identique. Que ce soit là ou non l'édition princeps, il y a bien une édition des Song du *Po tch'ouan hio hai*, donc celle de 1273, qui est décrite dans le *Song yuan pen hang ko piao* comme ayant 12 lignes par page et 20 caractères par ligne. La source du *Song yuan pen hang ko piao* est le **經籍訪**

古志 *Keiseki hokoshi* de **森立之** Mori Tatsuyuki, qui décrit en effet un exemplaire des Song de ce type (éd. de 1885; 4, 25—26). Mori Tatsuyuki dit toutefois que cette édition n'est pas indiquée au *T'ien lou lin lang chou mou*; il n'identifie donc pas l'exemplaire des „Yuan” à cette édition princeps de 1273. Je dois ajouter d'ailleurs que l'édition reproduite par M. Lieou, et dont l'ordre est le même que dans l'exemplaire du palais, n'observe pas, dans les quelques cas que j'ai rencontrés au cours d'une vérification rapide, les tabous des Song indiqués par Mori Tatsuyuki. Après cette édition princeps de 1273 vient une édition en caractères mobiles de cuivre publiée en 1501 par

華琨 Houa Tch'eng; cette édition est aussi en dix sections formant cent chapitres, et comporte également cent œuvres, mais l'ordre des œuvres a été changé; elle est, elle aussi, à 12 lignes par page et 20 caractères par ligne. En tête se trouve une préface de

錢福 Ts'ien Fou, à qui serait dûe la disposition nouvelle des œuvres (Ts'ien Fou est docteur de 1490; cf. à son sujet *Sseu k'ou...*, 176, 2 v⁰); des exemplaires de cette édition de 1501 sont mentionnés dans le *Keiseki hokoshi* (4, 26—27), dans le *Pi song leou ts'ang chou tche* (58, 25—26), dans le *Yi fong t'ang ts'ang chou siu ki* (5, 20 v⁰), dans le *Chan pen chou che ts'ang chou tche* (19, 24). D'après une indication de Lou Sin-yuan (**儀顧堂集** *Yi kou t'ang tsi*, 17, 10 v⁰), l'édition de 1501 commence

par le **聖門事業圖** *Cheng men che ye t'ou* et s'achève par le **洞天福**

地記 *Tong t'ien fou ti ki*. Or c'est également là l'ordre de l'exemplaire des collections du palais, et de celui reproduit par M. Lieou. Mais, s'il s'agissait dans les deux cas d'un exemplaire de l'édition de 1501, il est surprenant que les rédacteurs du *T'ien lou lin lang chou mou* y aient vu une édition des Yuan, et que dans les deux exemplaires manquent la préface de Ts'ien Fou ainsi que la mention de Houa Tch'eng. Et d'autre part je ne vois plus à quoi rapporter l'ordre différent dans le détail indiqué par le *Houei k'o chou mou* et le *Ts'ong chou kin yao*; nous ne serons au clair que quand nous aurons une collation détaillée de l'édition de 1501. Vient ensuite une édition où les cent œuvres ont été réparties en 20 ch.; elle est à 14 lignes par page et à 28 caractères par ligne. Lou Sin-yuan (*Yi kou t'ang tsi*, 17, 9—11) la croyait des Song,

que toutes les répétitions qui se trouvaient dans son propre manuscrit. Puis il se reporta autant que possible aux œuvres originales pour corriger les fausses leçons de son texte. Au bout d'un an, son texte était prêt et il le divisa à nouveau en 100 𠄎 *tcheou* ou „rouleaux” ¹⁾, que sa révision ne fût pas encore parfaite, il laissa à ceux qui viendraient après lui le soin de la reprendre et d'imprimer enfin le texte, et composa à ce sujet le quatrain suivant: „Au pied de la forêt à la tête blanche, un vieux lettré — Toute une année, dans son pavillon, a révisé le *Chouo fou*. — La force de ses yeux conformément au chiffre initial de T'ao Tsong-yi. Mais craignant et la pensée de son esprit s'y sont toutes épuisées. — Il ne sait s'il y aura là profit pour la postérité” ²⁾).

et, sur sa foi, cette édition a été enregistrée comme Song dans le *Song yuan pen hang ko piao*. Mais M. 張鈞衡 Tchang Kiun-heng a montré récemment, dans son 適園藏書志 *Che yuan ts'ang chou tche* (8, 18—19), qu'il s'agissait en réalité d'une édition de 1536 due à un M. 鄭 Tcheng, et dont il était déjà question dans le *Keiseki hōkoshi* (4, 26—27). Enfin, pour ce qui est de l'édition que Yang Cheou-king (*Ts'ong chou kiu yao*, 46, 1) appelle „texte courant d'édition populaire des Ming (明坊刻通行本), ce doit être le pseudo-*Po tch'ouan hio hai* dont j'ai parlé plus haut, et qui est du milieu du XVII^e siècle; il ne vaut pas de s'y arrêter. Ainsi l'histoire du *Po tch'ouan hio hai*, telle que nous la connaissons actuellement, est jalonnée par quatre dates: 1273, 1501, 1536, 1921. Mais le texte de Yu Wen-po est formel. Cinq ans avant l'édition en caractères mobiles publiée par Houa Tch'eng à Wou-si, il connaissait un *Po tch'ouan hio hai* publié également à Wou-si, et aussi en caractères mobiles, par Houa Souei. D'autre part il est exact que les éditions de Houa Souei sont antérieures à celles de Houa Tch'eng. Nous devons donc admettre, semble-t-il, l'existence d'une édition du *Po tch'ouan hio hai* imprimée peu avant 1496, avec ou sans intervention de Ts'ien Fou, mais dont aucun exemplaire n'a été signalé jusqu'ici. Il n'y a rien là d'invraisemblable, car les éditions en caractères mobiles sont tirées une fois pour toutes, et s'épuisent assez vite. C'est ainsi que, pour le 容齋隨筆 *Jong tchai souei pi* de Hong Mai, on connaît une édition en caractères mobiles parue en 1495 au Houei-t'ong-kouan, et une autre, un peu postérieure, parue au Lan-siue-t'ang (cf. le catal. de Mo Yeou-tche, éd. Tanaka, 10, 5 r^o).

1) 𠄎 *tcheou*, employé par T'ao Tsong-yi, est considéré comme un équivalent taoïque de 軸 *tcheou*, „rouleau”; on ne doit pas oublier d'ailleurs que c'est là aussi le sens primitif de 卷 *kiuan*, qui a pris aujourd'hui le sens courant de „chapitre”.

2) 白頭林下一耆儒。終歲樓中校說郛。目力心思俱竭盡。不知有益後人無。

Telle est cette préface de Yu Wen-po; on voit qu'il n'y est nullement question de 30 chapitres qui auraient été perdus, et que Yu Wen-po aurait remplacés par d'autres œuvres pour parfaire le chiffre original de cent chapitres adopté par T'ao Tsong-yi. Mais, dans le 三餘贅筆 *San yu tchouei pi* de 都印 Tou Ngang, les commissaires de K'ien-long trouvaient un passage selon lequel le *Chouo fou* primitif était en 70 chapitres, et les 30 derniers chapitres avaient été ajoutés par un homme de 松江 Song-kiang qui les avait empruntés au *Po tch'ouan hio hai*; les commissaires se sont alors bornés à se demander „si c'était qu'au temps de [Tou] Ngang l'ouvrage original n'était plus complet et qu'il n'en subsistait que 70 chapitres”, mais sans pousser plus loin l'hypothèse, ni supposer que Yu Wen-po aurait remplacé les chapitres soi-disant manquants. Toutefois, peu après le grand catalogue du *Sseu k'ou...*, on en rédigeait l'abrégé intitulé *Sseu k'ou ts'üan chou kien ming mou lou*, et là, au ch. 13, dans les quelques lignes de l'article consacré au *Chouo fou*, il est dit entre autres: „L'ouvrage original était en 100 chapitres, mais par la suite 30 chapitres furent perdus. Dans la période *hong-tche* (1488—1505), Yu Wen-po de Changhai recompléta l'ouvrage en 100 chapitres.” Du *Kien ming mou lou*, l'information a passé telle quelle non seulement dans les *Notes* de Wylie, mais tout récemment encore dans le *Kanseki Kaidai*⁶, p. 901, et dans le 辭源 *Ts'eu yuan* (s. v. 說郛). Il est bien évident cependant que les rédacteurs du *Catalogue abrégé* ont lu trop vite le catalogue détaillé et l'ont résumé ici tout de travers; il n'y a pas la moindre vraisemblance que Yu Wen-po ait eu entre les mains un texte fragmentaire et l'ait complété au moyen du *Po tch'ouan hio hai*, puisque au contraire il dit expressément avoir éliminé de son manuscrit tous les textes qui se trouvaient déjà dans le *Po tch'ouan hio hai*, parce que la réédition récente de cette collection les avait rendus accessibles à tous.

Maintenant quelle est l'autorité du renseignement de Tou Ngang? Je ne connais pas exactement les dates de naissance et de mort de cet écrivain, mais il est le père de 都穆 Tou Mou (1458—1525), et Wang Cheou-jen écrivit un morceau à l'occasion de son 80^e anniversaire (à la chinoise); l'activité de Wang Cheou-jen ne commence guère qu'au début du XVI^e siècle, et on peut admettre que Tou Ngang vécut environ de 1430 à 1510. Son *San yu tchouei pi* est un recueil de notes variées qui a été relégué par les bibliographes de K'ien-long parmi les ouvrages dont ils se sont bornés à „conserver les titres”¹⁾. Ces bibliographes le connaissaient par un exemplaire manuscrit provenant du T'ien-yi-ko de Ning-po, et où l'ouvrage était divisé en 2 ch.; il est édité en 1 ch. dans le *Ko tche ts'ong chou* et dans le *Siu tche pou tsou tchai ts'ong chou*. Je n'ai malheureusement accès à aucun de ces *ts'ong-chou*, et regrette en particulier de ne pouvoir connaître directement l'article spécial qui, selon les bibliographes de K'ien-long, est consacré par Tou Ngang aux „œuvres de T'ao Tsong-yi” (陶九成著書)²⁾. Mais, d'après les bibliographes de K'ien-long eux-mêmes, le *San yu tchouei pi* est très peu critique. Son information sur le *Chouo fou* renferme de toutes manières une inexactitude, puisqu'il est bien certain que le *Chouo fou* primitif était en 100 sections, et non en 70; et c'est pour sauver quelque chose du texte de Tou Ngang que les compilateurs du *Sseu k'ou* se sont demandé si, au temps de Tou Ngang, les trente derniers chapitres du *Chouo fou* n'étaient pas perdus; on verra d'ailleurs plus loin que tel pouvait bien être le cas. Song-kiang est la région où, d'après la préface du *Chouo fou*, T'ao Tsong-yi s'était réfugié pour fuir les troubles; c'est

1) Cf. *Sseu k'ou*..., 127, 13—14; *T'ien yi ko chou mou*, préliminaires, 36 r^o; *Tchö kiang ts'ai tsi yi chou tsong lou*, 己, 74 r^o.

2) Cet article ne se trouve pas dans les extraits du *San yu tchouei pi* que contient la section 14 du *Chouo fou sin*.

peut-être là qu'il acheva de compiler son *Chouo fou*. Peut-être est-ce là aussi la raison pour laquelle c'est sur ce même territoire de Song-kiang, où se trouve Changhai, que Yu Wen-po découvrit enfin une copie du *Chouo fou* en 1481. Mais de toute façon, qu'il y ait eu ou non une édition du *Chouo fou* imprimée au XIV^e siècle, le texte était très rare, et il n'y a rien que de vraisemblable à ce que Tou Ngang ne l'ait pas connu directement ou n'en ait connu qu'un exemplaire fragmentaire. Par ailleurs, il est très naturel que, même dans la rédaction primitive de T'ao Tsong-yi, il y ait eu bien des œuvres communes au *Chouo fou* et au *Po tch'ouan hio hai*. On verra enfin plus loin que, selon toutes probabilités, nous avons encore en grande partie la table primitive du *Chouo fou*, et les titres que cette table a en commun avec ceux du *Po tch'ouan hio hai* ne se trouvent pas seulement dans les trente dernières sections. Tou Ngang a-t-il entendu parler du travail auquel se livrait Yu Wen-po, qui était de Changhai, donc de Song-kiang, et alors que Yu Wen-po éliminait les œuvres communes au *Chouo fou* et au *Po tch'ouan hio hai*, Tou Ngang a-t-il cru, par quelque confusion, que Yu Wen-po les avait au contraire insérées dans le *Chouo fou*? Quoi qu'il en soit, le témoignage de Tou Ngang, entaché d'une erreur fondamentale quant à la composition primitive du *Chouo fou*, n'est pas à retenir tel quel.

Le manuscrit revu, expurgé et remis en 100 ch. par Yu Wen-po n'avait pas été imprimé, et si le travail de Yu Wen-po a laissé une trace sous forme d'une préface qu'on trouve dans le *Chouo fou* actuel, ce n'est cependant pas sa recension qui a fait fortune. A en croire les bibliographes de K'ien-long, „le texte actuel [du *Chouo fou*], en 120 ch., est celui qui a été mis en ordre en l'année *ting-hai* de Chouen-tche de la dynastie actuelle (1647) par 陶珽 T'ao T'ing de 姚安 Yao-ngan”. T'ao T'ing est de même dit „des Ts'ing” dans le *Kien ming mou lou*, et cette information a passé

aussi bien dans les *Notes* de Wylie que dans le *Houei k'o chou mou* et dans le récent *Ts'eu yuan*. Le *Catalogue* de Mo Yeou-tche dit de même que le *Chouo fou* a été gravé en 1647 par M. T'ao. Mais cependant T'ao T'ing, docteur de 1610, n'est pas des Ts'ing, mais des Ming, comme les bibliographes de K'ien-long le disent d'ailleurs correctement à propos de sa „*Suite au Chouo fou*” (*Sseu k'ou...*, 132, 10—11). L'édition parue en 1646—1647, au 宛委山堂 Wan-wei-chan-t'ang, porte, à vrai dire, au début de la table et au début de la première section, la suscription: „Compilé par T'ao Tsong-yi de T'ien-t'ai; remis en ordre par T'ao T'ing de Yao Ngan”¹⁾; mais si cette édition suit la recension de T'ao T'ing, elle n'est pas son œuvre, et il suffit pour s'en convaincre de lire les préfaces écrites pour cette édition de 1646—1647. Il y en a deux, l'une de 1647 par le gouverneur du Tchö-kiang 王應昌 Wang Ying-tch'ang, l'autre de 1646 par le directeur de l'enseignement au Tchö-kiang, 李際期 Li Tsi-k'i. Wang Ying-tch'ang, après un éloge du *Chouo fou* en général, ajoute: „Toutefois les lettrés regrettaient que l'ancienne compilation de T'ao [Tsong-yi]... conservât beaucoup de titres sans textes, et on n'avait pas le moyen de la compléter. C'est comme pour le 夷堅志 *Yi kien tche* de 洪景盧 Hong King-lou qui était en 430 chapitres, au lieu qu'actuellement il n'en circule plus que 50.....²⁾ Maintenant que

1) 天台陶宗儀纂. 姚安陶珽重輯.

2) Le *Yi kien tche* de 洪邁 Hong Mai (*tseu* King-lou; 1123—1202) était en 420 ch., et non 430, L'abrégé en 50 ch. est encore courant, mais on a aussi d'importantes portions de la recension originale; cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 220—221, et *J. A.*, 1913, I, 330, auxquels il faut ajouter les références suivantes: *Sseu k'ou...*, 142, 38—39; *Yi fong ts'ang chou siu ki*, 8, 11—12; *Yi fong t'ang wen pie ts'ouen*, 3, 7. On sait qu'une compilation bouddhique de 1269, le *Fo tsou t'ong ki*, nous a conservé sur le manichéisme un passage important du *Yi kien tche* que ni l'abrégé en 50 ch., ni les portions publiées de l'œuvre originale ne contiennent. Mais il n'est pas exclu que ce passage se trouve dans 分類夷堅志 *Fen lei yi kien tche* en 11 ch. que décrit Miao Ts'üan-souen (*Yi fong ts'ang chou siu ki*, 8, 11—12) et qui fournit beaucoup de passages nouveaux;

l'action militaire de la dynastie est à peine achevée...., on a désigné M. Li (= Li Tsi-k'i) de 周南 Teheou-nan pour diriger l'éducation au Tehö-kiang. Le Tehö-kiang est une région de lettrés. Dans les loisirs de ses fonctions d'examineur, [M^r Li] s'est mis en quête de livres rares, et il a trouvé chez M. 孫 Souen de Houa-jong un bon exemplaire du *Chouo fou* qu'il a fait réimprimer. Les planches avaient en effet été détruites en *sin-yeou* (1621) dans le grand incendie de 武林 Wou-lin, il y aura de cela bientôt trente ans....¹⁾ J'ai versé une contribution pour aider à la gravure...." La préface de Li Tsi-k'i, originaire de Teheou-nan, est beaucoup moins instructive. Après des développements sans intérêt sur le grand nombre d'ouvrages anciens qui se sont perdus au cours des âges, Li Tsi-k'i, sans souffler mot de T'ao Tsong-yi et de son *Chouo fou*, se borne à dire: „Cet ouvrage est une continuation (續) due à maître T'ao de Yao-ngan, qui a fait des extraits méthodiques des divers auteurs de *siao-chouo* ²⁾). Après les incendies dûs aux troubles militaires, il avait brûlé presque entièrement. Je l'ai donc remis en ordre et l'ai confié à mes disciples pour le collationner et l'imprimer...". Ce „maître T'ao de Yao-ngan" n'est autre que T'ao T'ing, et l'ouvrage visé ici doit être non le *Chouo fou* lui-même, mais sa suite ou *Chouo fou sin*, due à T'ao T'ing; l'édition courante en est tout à fait semblable à celle du *Chouo fou* de 1646—1647, et lui est souvent jointe; cette préface de Li Tsi-k'i concerne donc en réalité sa réédition du *Chouo fou sin*, après que les

je n'y ai pas eu accès. Les erreurs commises par Wang Ying-tch'ang à propos du *Yi kien tche* montrent qu'il ne faut pas prendre nécessairement au pied de la lettre ses informations sur la transmission des textes anciens.

1) 得華容孫氏說鄒善本。因重授梓。蓋以板燬于辛酉武林大火。去今幾三十年。Houa-jong, pays d'origine de ce M. Souen, est au Hou-nan.

2) 此書續于姚安陶先生類采諸家說部。

planches primitives eurent sans doute brûlé avec celles du *Chouo fou* lui-même en 1621.

De la préface de Wang Ying-tch'ang, nous pouvons donc conclure que T'ao T'ing, docteur de 1610, avait, au plus tard quelques années après, établi sa recension du *Chouo fou* et l'avait fait imprimer. Bien que T'ao T'ing fût originaire de Yao-ngan au Yunnan — et n'eût donc avec T'ao Tsong-yi qu'une identité de nom de famille, sans parenté réelle —, il avait dû habiter Hang-tcheou (dont Wou-lin n'est qu'un autre nom), puisque c'est là que les planches étaient conservées. Peut-être est-ce d'ailleurs ce séjour à Hang-tcheou qui lui avait donné l'idée de s'occuper du *Chouo fou*, dû à un autre T'ao et qui, lui, était bien du Tchö-kiang. Les planches de cette édition brûlèrent en 1621, et il ne semble pas qu'aucun exemplaire expressément tiré sur ces planches ait été conservé ou du moins signalé. Un double problème se pose donc, qui est de déterminer les rapports de la recension de T'ao T'ing et du *Chouo fou* original, et aussi les rapports de l'édition de 1646—1647 et de l'édition dont les planches ont brûlé en 1621.

Sur le premier point, une chose paraît certaine. C'est bien à T'ao T'ing qu'est dûe en gros la physionomie actuelle de l'ouvrage, avec sa division en 120 chapitres au lieu des 100 qu'il comptait primitivement. Pour le reste, et bien que l'édition de 1646—1647, et sans doute aussi celle antérieure à 1621, donnent la préface écrite en 1496 par Yu Wen-po, T'ao T'ing n'a pas pris pour base la recension manuscrite de Yu Wen-po, dont peut-être d'ailleurs il n'a connu que la préface¹⁾. C'est ainsi par exemple qu'on trouve

1) Entre 1496, date de la préface de Yu Wen-po, et l'époque de T'ao T'ing, cette préface est aussi mentionnée, pour les „soixante-trois” textes communs au *Po tch'ouan hio hai* et au *Chouo fou*, dans un passage de 潘之恒 P'an Tche-heng que reproduisent les préliminaires du *Chouo fou* de 1646—1647. P'an Tche-heng, originaire de 歙 Chō au Ngan-houei, était en charge dans la période *kia-tsing* (1522—1566); trois œuvres de lui, le 黃海 *Houang hai*, le 亘史鈔 *Sinan che tch'ao* et le 涉

dans l'édition de 1646—1647, qui suit celle perdue de T'ao T'ing, ces textes communs au *Chouo fou* et au *Po tch'ouan hio hai* que Yu Wen-po avait éliminés.

Ce faisant, T'ao T'ing restait d'ailleurs fidèle au texte ancien. Mais on peut citer des cas où ce texte ancien a été modifié gravement. Parmi des remarques sur le *Chouo fou* dues à divers auteurs des Ming et qui sont reproduites dans les préliminaires de l'édition de 1646—1647, il y a une citation de 黃平倩 Houang P'ing-ts'ien où, après des éloges sur la vaste information de T'ao Tsong-yi, on lit ceci: „Toutefois [le *Chouo fou*] copie un certain nombre d'articles de philosophes dont on a le texte complet, et pour ce qui est des commentaires des classiques, ils n'ont pas grande saveur. Il conviendrait de supprimer ces deux sections (羈), et de mettre en tête [du *Chouo fou*] quelques œuvres comme les textes anciens du *Ta hio* et du *Tchong yong* qui sont donnés par M. 王 Wang de 鹽官 Yen-kouan.” Or les bibliographes de K'ien-long ont déjà remarqué que, dans le *Chouo fou* actuel, il n'y a plus de section des philosophes, ni des classiques avec leurs commentaires, et que le recueil débute par un „*Ta hio* [selon le texte] gravé sur pierre”, un „texte ancien du *Ta hio*” et un „texte ancien du *Tchong yong*”. Ces trois titres sont d'ailleurs suivis à la table de la mention 補 pou, „ajouté”¹⁾. C'est donc que soit T'ao T'ing,

江詩選 *Chō kiang che sinan*, sont l'objet de notices au *Sseu k'ou...* (76, 8; 138, 4—5; 178, 48), mais je n'ai accès à aucune d'elles. Un bon nombre de petits écrits de P'an Tche-heng sont reproduits dans les sections 26, 28, 39, 41 et 44 du *Chouo fou sin*.

1) Le même mot pou suit le titre du 漢雜事秘辛 *Han tsa che pi sin* dans la table de la section 110. Les commissaires du *Sseu k'ou...* ont invoqué le cas de cet opuscule pour montrer que le *Chouo fou* actuel n'est plus celui de T'ao Tsong-yi; en effet, le *Han tsa che pi sin* est un faux dû à 楊慎 Yang Chen (1488—1559), et naturellement T'ao Tsong-yi n'a pu le connaître (cf. *Sseu k'ou...*, 123, 23; 143, 2; *T'oung Pao*, 1920/21, 179). Mais l'argument ne porte pas beaucoup, puisque dans le cas présent les éditeurs du XVII^e siècle ont annoncé honnêtement que ce texte était une addition.

soit les éditeurs de 1646—1647, ont suivi ici le conseil de Houang P'ing-ts'ien, et ont par suite altéré l'économie primitive du *Chouo fou*. Je ne sais rien malheureusement de Houang P'ing-ts'ien, mais il vivait sans doute au XVI^e siècle, si bien que son conseil a pu être mis à profit aussi bien par T'ao T'ing que par les éditeurs de 1646—1647.

Un écrivain connu du XVII^e siècle, 周亮工 *Teheou Leang-kong* (1612—1672)¹), a inséré dans son 書影 *Chou ying* un paragraphe concernant le *Chouo fou*²). *Teheou Leang-kong* s'exprime comme suit: „Quand, tout jeune, je me trouvais à Kin-ling (= Nankin), j'ai entendu dire que, dans un ancien endroit écarté, chez le vieux 寇四 *K'ou Sseu*, il y avait un exemplaire complet du *Chouo fou* renfermé dans quatre grandes armoires (廚 *tch'ou*). Récemment j'ai vu l'édition gravée à 虎林 *Hou-lin*. Elle n'a que 16 boîtes (*t'ao*). Pour chaque œuvre, ce qui était de peu d'étendue a encore été gravé en entier, mais tout ce qui était plus considérable a été supprimé, si bien que pour beaucoup d'ouvrages il n'a pas même été conservé quatre ou cinq feuillets. T'ao [Tsong-yi] avait lui-même pris et laissé [dans chaque œuvre], mais il n'avait pu se montrer bref à ce point. Avant que cette édition n'eût paru, les lettrés curieux du passé venaient en nombre chez M. K'ou pour copier [son exemplaire]. Quand l'édition eut paru, ceux qui ne

1) Cf. à son sujet, Giles, *Biogr. Dict.*, n° 419 (où le *tseu* 元亭 *Yuan-t'ing* est à corriger en 元亮 *Yuan-leang*), et *J. A.*, 1918, I, 327 (où „le *Chou ying* accompagné du *Ts'e lou* 書影擇錄” est à corriger en „Extraits du *Chou ying*”).

2) Le *Chou ying* ou 因樹屋書影 *Yin chou wou chou ying* est en 10 ch.; par une bizarrerie que je ne m'explique pas, il n'a pas de notice au *Sseu k'ou*... Je possède la réédition de 1725 que signale Mo Yeou-tche, 10, 16 r^o, mais ne la retrouve pas actuellement. Toutefois le passage est résumé dans le *Sseu k'ou*..., 123, 21—22, et reproduit intégralement aussi bien dans le 茶香室續鈔 *Tch'a hiang che siu tch'ao* de 俞樾 *Yu Yue* (1821—1907), 13, 3 v^o, que dans le *Ts'ang chou ki che che*, 2, 26 v^o.

savaient pas pensèrent que c'était là tout le *Chouo fou*, et ne se préoccupèrent plus de chercher son texte complet. Je dis toujours que l'édition du *Chouo fou* a été la fin du *Chouo fou*."

Ce témoignage de Tcheou Leang-kong ne doit pas être pris au pied de la lettre. Tcheou Leang-kong parle par ouï-dire, sur un souvenir d'enfance, et les 100 chapitres du *Chouo fou* primitif n'occupaient sûrement pas „quatre grandes armoires". Mais il est très possible qu'un M. K'eu ait alors possédé un manuscrit du *Chouo fou* primitif, et que des lettrés soient allés le copier. Quant au *Chouo fou* imprimé que Tcheou Leang-kong connut par la suite, ses 16 *t'ao* représentent vraisemblablement les 12 *t'ao* dans lesquels on trouve généralement le *Chouo fou* lui-même (à 10 sections par *t'ao*), plus les 4 *t'ao* du *Chouo fou siu*, et ce doit être là l'édition de 1646—1647. Tcheou Leang-kong n'aura donc pas non plus connu l'édition princeps de la recension de T'ao T'ing, dont les planches avaient brûlé en 1621, vraisemblablement très peu de temps après leur gravure ¹⁾.

1) Il y a toutefois une difficulté. Tcheou Leang-kong parle d'une édition gravée à 虎林 Hou-lin. Hou-lin est un autre nom de l'ancien 武林城 Wou-lin-tch'eng du III^e siècle, au Ngan-houei. Or il est bien certain que l'édition de 1646—1647, publiée par le directeur de l'enseignement au Tchō-kiang, avec l'appui financier du gouverneur du Tchō-kiang, a paru au Tchō-kiang. Je crois même pouvoir préciser davantage. La feuille de titre porte que les planches sont conservées au 宛委山堂 Yuan-wei-chan-t'ang. Or 宛委堂 Yuan-wei-t'ang était à ce moment-là même le nom de la bibliothèque de 項德棻 Hiang Tō-fen, fils ou neveu, semble-t-il, du célèbre collectionneur Hiang Yuan-pien (cf. *Ts'ang chou ki che che*, 3, 21—22). Toute cette famille Hiang habitait Sieou-chouei au Tchō-kiang; c'est là que le *Chouo fou* de 1646—1647 a dû paraître. On pourrait donc se demander si Tcheou Leang-kong n'a pas en vue l'édition princeps de la recension de T'ao T'ing, qui, elle, aurait paru au Ngan-houei. Mais, — outre que fort peu d'exemplaires de cette édition semblent avoir été tirés, — quand le gouverneur du Tchō-kiang dit que les planches de cette édition ont brûlé en 1621 à Wou-lin, il est *a priori* presque sûr qu'il emploie le nom avec la valeur que le nom a toujours au Tchō-kiang, c'est-à-dire comme une désignation de Hang-tcheou même où il vivait, et non pas comme un synonyme désuet de l'ancien Hou-lin du Ngan-houei. J'admets que Tcheou Leang-kong a confondu les deux Wou-lin, peut-être pour avoir

Les informations de Tcheou Leang-kong ne font donc guère avancer le problème. Mais les tables mêmes du *Chouo fou* de 1646—1647 fournissent un autre élément d'information. De même que quatre titres sont suivis de la mention *pou*, „ajouté”, environ 75 œuvres sont portées à la table, mais leur titre est suivi du mot 闕 *k'ue*, „manquant”, et il n'y a en effet dans le corps de l'ouvrage aucun texte correspondant à ces divers titres ¹⁾. Les commissaires du *Sseu k'ou*..., qui n'avaient pas remarqué que le *Chouo fou* revu par T'ao T'ing a eu deux éditions, s'en sont tenus à constater qu'il y avait des ouvrages portés „manquants”, et auront sans doute admis qu'en principe il s'agissait d'œuvres incorporées au *Chouo fou* primitif, et que T'ao T'ing n'avait pas retrouvées. Mais pour nous, comme à propos des quelques ouvrages „ajoutés”, le problème est moins simple, et nous pouvons nous demander si peut-être il ne s'agit pas d'ouvrages que T'ao T'ing avait vraiment donnés, mais qui manquaient à l'exemplaire de M. Souen utilisé pour la réédition de 1646—1647.

La question risquerait de demeurer insoluble, si nous n'avions en fait ce qui doit être la table du *Chouo fou* primitif, et en tout cas du *Chouo fou* antérieur à la recension de T'ao T'ing. En 1915, M. 王存善 Wang Ts'ouen-chan a publié en 6 *pen* les catalogues de la bibliothèque de 徐乾學 Siu K'ien-hio ²⁾, intitulé 傳是

lu trop rapidement la préface de Wang Ying-tch'ang. Il sera d'ailleurs possible de s'assurer s'il y a eu un grand incendie à Hang-tcheou en 1621; je n'ai pas actuellement le moyen de faire cette vérification rapidement.

1) La notice du *Sseu k'ou*... dit qu'il y a 76 œuvres dans ce cas. Mais il y a parfois désaccord entre la table du *Chouo fou* de 1646—1647 et le contenu réel de l'ouvrage. C'est ainsi que le 紹陶錄 *Chao t'ao lou* est porté manquant à la table de la section 32, alors qu'il figure réellement dans cette section. Ces titres d'ouvrages manquants ont été sautés en général, mais pas toujours, dans les dépouillements du *Chouo fou* insérés dans le *Houei k'o chou mou*, le *Ts'ong chou kiu yao* et le *Kanseki kaidai*. En réalité, une table et un index soigneux du *Chouo fou* actuel restent à établir.

2) 1631—1694; cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 765. La liste des éditions des Song et des Yuan possédées par Siu K'ien-hio, intitulée 傳是樓宋元本書目

樓書目 *Tch'ouan che leou chou mou*, et de la bibliothèque d'un frère cadet de Siu K'ien-hio, **徐秉義** Siu Ping-yi, intitulé **培林堂書目** *P'ei lin t'ang chou mou*¹⁾. Or, dans la section des „philosophes” du *P'ei lin t'ang chou mou*, ff. 23—29, il y a une table du *Chouo fou*, et cette table n'est pas du tout celle du *Chouo fou* remanié par T'ao T'ing. Le manuscrit du *P'ei lin t'ang chou mou* édité par M. Wang est malheureusement des plus fautifs, et M. Wang ne s'est pas donné le mal d'en faire une édition critique²⁾. Mais, telle quelle, la table du *Chouo fou* est des plus instructives. D'abord on n'y trouve ni le *Han tsa che pi sin*, ni le **蠡海集** *Li hai tsi*, dont les commissaires de K'ien-long dénonçaient la présente comme des anachronismes dans le *Chouo fou* de la recension de T'ao T'ing. Puis l'ouvrage débute par les classiques (en extraits évidemment), *Yi king*, *Chou king*, *Che king*, etc., et il y a aussi des extraits de la plupart des philosophes, *Lie tseu*, *Siun tseu*, plus loin *Mo tseu* etc., et plus loin encore *K'ang ts'ang tseu*, etc.; autrement dit, nous avons là un état du *Chouo fou* plus ancien que celui où classiques et philosophes ont été éliminés, soit par T'ao T'ing, soit par les éditeurs de 1646—1647, pour suivre le

Tch'ouan che leou song yuan pen chou mou, avait été publiée en 1885 par **吳丙湘** Wou Ping-siang, et a été rééditée en 1910 par M. Lo Tchen-yu dans le **玉簡齋叢書** *Yu kien tchui ts'ong chou*.

1) Siu Ping-yi, *tseu* **彥和** Yen Houo, *hao* **果亭** K'ouo-t'ing, fut reçu troisième aux examens de doctorat de 1673; il devint par la suite vice-président du ministère de l'intérieur. Cf. *Kouo teh'ao ki hien lei tcheng tek'ou pien*, 57, 24 v^o; *Ts'ang chou ki che che*, 4, 28.

2) Pour donner une idée de la valeur de cette édition, il suffit de signaler que l'auteur du *Lo yang k'ie lan ki* y est appelé **楊御之** Yang Yu-tche au lieu de **楊銜之** Yang Hiuan-tche, et qu'il est fait mention du **西漢叢語** *Si han ts'ong yu* de **姚亮** Yao Leang; il faut évidemment lire **西溪叢語** *Si k'i ts'ong yu* de **姚寬** Yao K'ouan. Toutefois certaines de ces fautes devaient se trouver dans les copies du *Chouo fou*, car la fausse leçon „Yao Leang” apparaît aussi dans le *Chouo fou* de T'ao T'ing, section 33.

conseil de Houang P'ing-ts'ien. Ce n'est pas là non plus la recension manuscrite établie en 1496 par Yu Wen-po, car on y retrouve toutes ces œuvres communes au *Po tch'ouan hio hai* et au *Chouo fou* que Yu Wen-po avait supprimées. La conclusion paraît s'imposer. La table reproduite au *P'ei lin t'ang chou mou* doit bien être celle du *Chouo fou* primitif de T'ao Tsong-yi.

Mais cette table est-elle complète? *A priori*, le doute semble permis. La préface de Yang Wei-tcheng († 1370), contemporaine de l'achèvement du *Chouo fou*, dit en effet: „Monsieur T'ao Kieou-tch'eng (= T'ao Tsong-yi) de T'ien-t'ai a pris les classiques, les historiens, les mémoires, les récits et jusqu'aux recueils de propos divers de plus de 2000 auteurs, et il les a réunis en 100 chapitres contenant plusieurs myriades d'articles.”¹⁾ Le nombre des articles n'est pas gênant puisqu'il y a souvent plusieurs articles par page. Mais restent les 2000 auteurs. Or la table insérée au *P'ei lin t'ang chou mou* ne contient guère plus de 560 titres. On pourrait donc se demander si la table du *Chouo fou* de T'ao T'ing, qui contient plus de 1200 titres, ne représente pas ici une tradition plus fidèle²⁾. A y regarder de plus près, il apparaît vite qu'il n'en est rien. Si, la table donnée par le *P'ei lin t'ang chou mou* étant

1) 天台陶君九成取經史傳記下迨百氏雜說之書二千餘家纂成一百卷。凡數萬條。

2) *Sseu k'ou...* dit que le *Chouo fou* de T'ao T'ing contient 1292 œuvres; le *天津圖書館叢書總目* *T'ien tsin l'ou chou kouan ts'ong chou tsong mou* indique le chiffre de 1173; la différence tient en partie, mais en partie seulement, à ce que les commissaires du *Sseu k'ou...* ont dû compter tous les titres, même pour les ouvrages marqués „marquants”. Wang Ying-tch'ang, dans sa préface à l'édition de 1646 — 1647, se borne à dire que „les deux ouvrages de 曾 Tseng et de 陶 T'ao ont encore utilisé, dans leur compilation, près d'un millier et tant d'auteurs” (唯曾氏陶氏二書采輯猶近千餘家). Le „Tseng” en question est 曾慥 Tseng Ts'ao des Song, dont le *類說* *Lei chono* en 60 ch., achevé en 1166, et sur lequel cf. *Sseu k'ou...*, 123, 16, a servi dans une certaine mesure de prototype au *Chouo fou*.

incomplète, celle de l'édition de 1646—1647 était bien celle du *Chouo fou* primitif (à l'exception des textes des classiques et des „philosophes” éliminés ainsi qu'il a été dit plus haut), on devrait retrouver dans la table de 1646—1647 tous les titres portés à celle du *P'ei lin t'ang chou mou*. Or un grand nombre de ces titres manquent à la table de 1646—1647, évidemment parce que T'ao T'ing n'a pas eu les ouvrages à sa disposition, et que peut-être il n'avait même pas une table complète du *Chouo fou* primitif. La table du *Chouo fou* de 1646—1647, même à laisser de côté les changements opérés conformément à l'avis de Houang P'ing-ts'ien, ne peut donc pas être celle du véritable *Chouo fou* de T'ao Tsong-yi. Je pense qu'il faut entendre la phrase de Yang Wei-tcheng, malgré la lettre du texte, en ce sens que T'ao Tsong-yi, en préparant son *Chouo fou*, a consulté les œuvres de plus de 2000 auteurs, et il ne s'ensuit pas, loin de là, qu'il ait donné des extraits de tous ces auteurs dans sa compilation. Mais T'ao T'ing, sous l'influence peut-être de la phrase de Yang Wei-tcheng, a tenu à grossir le nombre des titres. Je dirai plus loin comment il a procédé.

En tout cas, nous pouvons établir que vers le milieu des Ming, et avant T'ao T'ing, le *Chouo fou* qu'on connaissait en de rares manuscrits était pratiquement identique à la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*; ce n'est pas à dire d'ailleurs qu'il fût encore complet.

Au sujet des lacunes qu'il devait présenter, on peut invoquer dans une certaine mesure un passage du *Chao che chan fang pi ts'ong* de Hou Ying-lin (1551—1588), selon lequel „les deux ouvrages de Tseng et de T'ao ont utilisé chacun dans leur compilation près de mille auteurs”¹⁾; nous voilà loin sans doute des „plus de 2000

1) 然曾氏陶氏二書輯類各近千家。 Cette phrase est si semblable à celle employée par Wang Ying-tch'ang dans sa préface de 1647 que Wang Ying-tch'ang a dû connaître le passage de Hou Ying-lin; mais au lieu de „près de mille”, il a écrit „près de plus de mille” (ce qui n'a pas grand sens en soi), afin

auteurs" que semblait indiquer la préface de Yang Wei-tcheng. Le chiffre n'en paraît pas moins exagérément arrondi s'il ne vise que les 560 et quelques œuvres de la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*.

Le *Chouo fou* n'était donc plus complet et, pour le début du XVII^e siècle, nous avons encore à ce sujet un témoignage formel de 來斯行 Lai Sseu-hing, docteur de 1607¹). Lai Sseu-hing dit que „le *Chouo fou* offre beaucoup de lacunes”, et souhaite qu'on l'imprime enfin néanmoins, et tel quel; il écrivait évidemment avant que la recension de T'ao T'ing fut imprimée, ou tout au moins il ignorait cette édition.

Mais ce qu'il nous importe surtout de savoir, c'est si la liste donnée dans la seconde moitié du XVII^e siècle par le *P'ei lin t'ang chou mou* est une table complète du *Chouo fou* primitif, ou si elle ne donne que les portions de ce *Chouo fou* primitif que Siu Ping-yi possédait réellement. Et dans la seconde hypothèse, est-il possible de redonner une certaine valeur à la table de T'ao T'ing, en particulier pour les ouvrages dont le titre est suivi de la mention „manquant”?

Les préliminaires du *Chouo fou* de 1646—1647 reproduisent un certain nombre de citations d'auteurs du XVI^e siècle et du début du XVII^e et où il est question du *Chouo fou*. Elles ne sont pas disposées par ordre chronologique, et sont empruntées à Houang P'ing-ts'ien, à 包衡 Pao Heng²), à 何良俊 Ho Leang-tsiun³),

d'adapter la phrase au *Chouo fou* de T'ao T'ing qui contient des extraits de plus de mille œuvres.

1) Par conséquent de la promotion qui a précédé celle de T'ao T'ing. Sur Lai Sseu-hing, cf. *Ming che*, 256, 2 v^o. Il a laissé un 經史典奧 *King che tien ngao* en 67 ch., auquel je n'ai pas accès, et sur lequel cf. *Sseu k'ou...*, 132, 13. Le passage concernant le *Chouo fou* est cité dans les préliminaires de l'édition de 1646—1647.

2) L'un des auteurs du 清賞錄 *Ts'ing chang lou*; cf. *Sseu k'ou...*, 132, 16.

3) Sur Ho Leang-tsiun, tseu 元朗 Yuan-lang, cf. *Ming che*, 287, 2 r^o. Il vivait au milieu du XVII^e siècle, et a laissé plusieurs ouvrages: 四友齋叢說 *Sseu*

à Lai Sseu-hing, à P'an Tche-heng, à 黃汝亨 Houang Jou-heng¹⁾ et à Hou Ying-lin. Ces citations nomment onze œuvres incorporées au *Chouo fou*, et naturellement avant la recension de T'ao T'ing: 漢武傳 *Han wou tchouan*; 飛燕傳 *Fei yen tchouan*; 太真傳 *T'ai tchen tchouan*; 杜蘭香傳 *Tou lan hiang tchouan*; 春夢錄 *Tch'ouen mong lou*; 遂初堂書目 *Souei tch'ou t'ang chou mou*; 妬記 *Tou ki*; 三夢記 *San mong ki*; 江隣幾雜志 *Kiang lin ki tsa tche*; 集異記 *Tsi yi ki*; 異聞 *Yi wen* de 何先 *Ho Sien* des Song. Qu'est-il advenu de ces titres dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* et dans le *Chouo fou* de 1646—1647?

Huit œuvres sur onze se retrouvent dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*; celles qui manquent sont le *Han wou tchouan*, le *Tou lan hiang tchouan* et le *Tou ki*. Pour les deux premières, il se peut qu'elles aient vraiment manqué au manuscrit de Siu Ping-yi, mais il n'est pas exclu que leur omission soit tout accidentelle dans la liste très fautive que M. Wang a imprimée. Quant au *Tou ki*, on verra bientôt que son absence s'explique, et qu'on en peut tirer certaines déductions.

Dans la table du *Chouo fou* de 1646—1647, on ne retrouve ni le *Tou ki*, ni le *Kiang lin ki tsa tche*, ni le *Yi wen* de Ho Sien. Ici encore, nous avons donc des cas où des ouvrages qui faisaient partie de l'ancien *Chouo fou* ne sont pas au moins portés avec la

yeou tchai ts'ong chouo (cf. *Sseu k'ou...*, 127, 29); 何氏語林 *Ho che yu lin* (*ibid.*, 141, 48—49); 何翰林集 *Ho han lin tsi* (*ibid.*, 178, 35); un 世說新語補 *Che chouo sin yu pou* est mis à tort sous son nom (*ibid.*, 143, 31).

1) Sur Houang Jou-heng, *tsen* 貞父 Tcheng-fou, originaire de Jen-hou au Tchō-kiang, docteur de 1598, cf. *Sseu k'ou...*, 56, 44 v^o; *Tchō kiang t'ong tche*, 178, 14. Deux opuscules de lui sont reproduits dans la section 31 du *Chouo fou sin* (celui que la table lui attribue à la section 28 porte un autre nom d'auteur dans le corps même de l'ouvrage). Cf. aussi Douglas, *Catal. of the Chinese books*, p. 87. Houang Jou-heng dit qu'il n'y a que deux grandes œuvres qui n'aient pas eu d'éditions dans les temps modernes, le *Ts'ō fou yuan koui* et le *Chouo fou*; on sait que le *Ts'ō fou yuan koui* a été finalement réédité, très mal d'ailleurs, en 1642.

mention „manquant” dans la table du *Chouo fou* de 1646—1647. Une fois de plus, nous sommes amenés à conclure que T'ao T'ing n'a pas vraiment connu ou n'a pas voulu suivre la table du *Chouo fou* de T'ao Tsong-yi.

Revenons maintenant au *Tou ki*, qui manque à nos deux listes. Lai Sseu-hing, dans ses remarques sur le *Chouo fou*, exprimait le désir que, dans une édition du *Chouo fou*, on reproduisît la table telle quelle, en gardant même le titre des ouvrages dont le texte s'était perdu (其闕目仍存其名). Il y avait donc des ouvrages qui, à la fin des Ming, ne figuraient plus au *Chouo fou* que par leur titre. Le *Tou ki* était précisément l'un d'eux. Nous le savons par Hou Ying-lin, qui dit: „宋虞之 Song Yu-tehe des Six dynasties avait écrit le *Tou ki* en 1 ch.; il était perdu sous les T'ang; sous les Song, un certain Wang le refit. A présent, cette recension est à nouveau perdue. Le titre seul se trouve encore dans le *Chouo fou*.”¹⁾

L'absence du *Tou ki* dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* rend probable que cette liste ne donne que les titres des portions du *Chouo fou* primitif que Siu Ping-yi, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, possédait encore réellement. Quant au *Chouo fou*, on voit que ses „manquants” ne sont pas ceux du *Chouo fou* primitif; j'y reviendrai plus loin.

Il est assez difficile de dire quelle est l'importance de ces portions „manquantes” du *Chouo fou* ancien par rapport aux 560 œuvres environ que la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* contient encore.

¹⁾ 六朝宋虞之有姑記一卷。至唐不傳。而宋王某補之。今所補者又不存矣。闕目尙具說郛。Il s'agit sans doute de l'ouvrage qui est porté au *Song che* (106, 3 v^o) sous le titre de 補姑記 *Pou kou ki*, en 9 ch., par 王績 Wang Tsi; 姑 *kou* doit être une faute de texte pour 姑 *ton*.

Cela dépendra de la valeur qu'on attachera au chiffre de „près de mille auteurs” mentionné par Hou Ying-lin. Toutefois je crois que cette liste représente à peu près tout ce qui subsistait encore du *Chouo fou* dès la fin du XV^e siècle. En 1496 en effet, Yu Wen-po connaissait 63 œuvres communes au *Chouo fou* et au *Po tch'ouan hio hai*; or je retrouve encore dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* 60 œuvres, peut-être même 61, qui font partie du *Po tch'ouan hio hai*. Vu l'extrême incorrection de la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* telle que nous la connaissons, il n'est même pas exclu que les 63 titres s'y soient trouvés réellement.

Tous les manuscrits du *Chouo fou* ne devaient d'ailleurs pas être, vers la fin des Ming, de composition uniforme. C'est ainsi que T'ao T'ing, dans la mesure où son travail n'est pas purement arbitraire, a dû se servir d'un manuscrit particulièrement fragmentaire, très inférieur à celui qu'a possédé ultérieurement Siu Ping-yi. Peut-être est-ce aussi par des différences dans le contenu des manuscrits qu'on doit expliquer une légère difficulté que soulève un passage de Hou Ying-lin. On se rappelle qu'en 1568 Hou Ying-lin avait trouvé à Pékin une dizaine de feuillets imprimés d'un *Tchao fei yen pie tchouan* abrégé qui avait fait partie du *Chouo fou* de T'ao Tsong-yi¹). C'était là, dit-il, l'œuvre d'un écrivain des Six Dynasties, reprise et développée sous les Song par 秦醇 Ts'in Tch'ouen, et montrant plus de talent que le *Tchao fei yen tchouan* [dit] de 伶玄 Ling Hiuan. Finalement Hou Ying-lin regrettait de ne pouvoir lire ce *Tchao fei yen pie tchouan* dans un texte non abrégé²). Hou Ying-lin a connu le *Chouo fou* de T'ao Tsong-yi tel que les manuscrits en existaient encore de son temps³). S'il

1) Sur Tchao Fei-yen, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 151 (en y joignant le n° 562 consacré à une prétendue Fei Yen); *J. A.*, 1914, I, 517.

2) *Chao che chan fang pi ts'ong* 29, 6—7; les préliminaires du *Chouo fou* ne reproduisent que la première partie du paragraphe.

3) Hou Ying-lin avait acquis un manuscrit provenant de M. 王 Wang, hao

fait état de l'imprimé isolé qu'il a trouvé à Pékin, il semblerait donc à première vue que ce fût parce que le *Tchao fei yen pie tchouan* ne se trouvait plus dans le ou les manuscrits du *Chouo fou* auxquels il eut accès. Or, sans faire même état du *Chouo fou* de T'ao T'ing qui reproduit l'une après l'autre trois œuvres relatives à Tchao Fei-yen, dont celle de Ts'in Tch'ouen, le *Tchao fei yen pie tchouan* de Ts'in Tch'ouen figure dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*¹⁾. Serait-ce donc un indice que cette liste a conservé les titres de certains ouvrages qui manquaient en fait dans le manuscrit? Je ne le crois pas. D'abord, il est possible, comme je l'ai indiqué plus haut, que tous les manuscrits du *Chouo fou* n'aient pas été identiques. Mais une autre explication est, à mon sens, plus vraisemblable. Hou Ying-lin n'avait que 17 ans en 1568, quand il acquit son imprimé. Sans doute n'avait-il pas encore vu de manuscrit du *Chouo fou*, et c'est peu après qu'il rédigea sa note; cette note, qui n'a rien d'incorrect, entra ensuite telle quelle dans son ouvrage, encore que dans l'intervalle il eût eu accès au *Chouo fou* lui-même.

長公 Tchang-kong, et portant de nombreuses corrections dues à cet ancien propriétaires; j'ignore de qui il s'agit.

1) Les trois œuvres relatives à Tchao Fei-yen que donne le *Chouo fou* de T'ao T'ing se trouvent à la section 111 dans l'édition de 1646—1647. Ce sont le **趙飛燕**

外傳 *Tchao fei yen wai tchouan* mis sous le nom de **伶玄** Ling Hiuan, un

飛燕遺事 *Fei yen yi che* anonyme, et un **趙后遺事** *Tchao heou yi che* de Ts'in Tch'ouen. Ce dernier n'est autre que le *Tchao fei yen pie tchouan*. Comme le texte de Hou Ying-lin nous garantit que le titre était bien donné dans le *Chouo fou* original sous cette dernière forme, et que cette même forme se retrouve dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*, il est clair qu'une fois de plus T'ao T'ing n'a pas suivi ici le texte original de T'ao Tsong-yi. La liste du *P'ei lin t'ang chou mou* indique aussi le *Tchao fei yen wai tchouan*; quant au *Fei yen yi che*, il est extrêmement probable que c'est une addition de T'ao T'ing. Pour la bibliographie du *Tchao fei yen wai tchouan*, cf. Aurousseau dans *B.E.F.E.-O.*, XIII, VII, 37, où toutefois les textes du *Chouo fou* ne sont pas indiqués; d'autre part le *Fei yen wai tchouan* ou *Tchao fei yen wai tchouan* n'est pas seulement „d'authenticité douteuse”; c'est un faux caractérisé; un ouvrage où il est question du **真臘** Tchen-la (Cambodge) ne peut être antérieur à la fin des Six dynasties.

Sur le *Chouo fou* tel qu'on le connaissait encore au début du XVII^e siècle, nous avons d'ailleurs des renseignements précieux dans le **澹生堂藏書目** *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou* de 祁承燭 K'i Tch'eng-ye. K'i Tch'eng-ye, *tseu* 爾光 Eul-kouang, hao 夷度 Yi-tou et 曠翁 K'ouang-wong, docteur de 1604, était un grand bibliophile de Chan-yin au Tchö-kiang ¹⁾. Le catalogue de sa bibliothèque ou *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou*, en 14 ch., a été édité il y a un quart de siècle, d'ailleurs sans aucune critique, dans le **紹興先正遺書** *Chao hing sien tcheng yi chou*; le catalogue lui-même avait été établi vers 1625 ²⁾.

Or K'i Tch'eng-ye possédait un *Chouo fou* manuscrit en 100 chapitres, occupant 60 liasses (冊) ³⁾. Malheureusement K'i Tch'eng-ye ne donne pas la table de son exemplaire, et, dans le reste du catalogue, il n'a indiqué qu'assez parcimonieusement les ouvrages

1) Sur K'i Tch'eng-ye, cf. *Ts'ien k'ing t'ang chou mou*, 15, 15 v⁰; *Ts'ang chou ki che che*, III, 55—57; aussi son **藏書約** *Ts'ang chou yo*, qui est reproduit dans le *Tche pou tsou tchui ts'ong chou*, et qui ouvre le **藕香零拾** *Ngeou hiang ling che* de Miao Ts'üan-souen (il ne se confond pas avec l'opuscule de même titre qui précède l'édition du *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou*), ainsi que les indications ajoutées par Miao Ts'üan-souen à la fin de cet opuscule sur le sort ultérieur des livres de K'i Tch'eng-ye. Outre un **澹生堂集** *Tan cheng t'ang tsi*, K'i Tch'eng-ye avait compilé deux grands *ts'ong-chou* qui ne furent jamais imprimés, le **澹生堂餘苑** *Tan cheng t'ang yu yuan* et le **國朝徵信叢錄** *Kouo tch'ao tcheng sin ts'ong lou*; je n'en ai jamais vu signaler d'exemplaire; les tables en sont reproduites dans le *Houei k'o chou mou* et dans le *Ts'ong chou kiu yao*, mais je pense que c'est uniquement d'après le *Tan cheng t'ang ts'ong chou mou*. Dans sa notice à la suite du *Ts'ang chou yo*, Miao Ts'üan-souen dit que le *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou* est en 8 ch.; le *Kouan kou t'ang chou mou* (2, 45 v⁰) parle de son côté d'un manuscrit en 8 volumes; il n'y a pas autrement d'importance à attacher à ces divisions; le contenu, sauf les fautes de copie, doit être le même dans tous les cas.

2) Le *Chao hing sien tcheng yi chou* a été publié par 徐友蘭 Siu Yeou-lan; Siu Yeou-lan a joint à son édition du *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou* une notice finale datée de 1894 qui n'a pas grand intérêt.

3) Ch. 7, f^o 1 v⁰: **說郛六十冊。一百卷。陶九儀編。鈔本。** Ce passage donne en même temps une idée de l'incorrection du texte édité dans le *Chao hing sien tcheng yi chou*, puisque le nom de T'ao Tsong-yi, *tseu* Kieou-tch'eng, est altéré ici en un „T'ao Kieou-yi”.

qui étaient représentés dans sa bibliothèque par le texte inséré au *Chouo fou*¹⁾. J'ai cependant relevé, au cours du catalogue, 21 titres à propos desquels K'i Tch'eng-ye spécifie qu'il s'agit d'un „texte du *Chouo fou*” (說鄒本). Voici ces titres qui nous permettront d'instituer à nouveau une comparaison avec la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* et avec le *Chouo fou* de 1646—1647:

1⁰ (4, 9 v⁰) 北風揚沙錄 *Pei fong yang cha lou*, 1 ch.;
 2⁰ (5, 14 v⁰) 河源志 *Ho yuan tche*²⁾; 3⁰ (5, 5 r⁰) 事始 *Che che*; 4⁰ (5, 22 r⁰) 尤氏遂初堂藏書目 *Yeou che souei tch'ou t'ang ts'ang chou mou*; 5⁰ (7, 4 r⁰) 清尊錄 *Ts'ing tsouen lou*;
 6⁰ (7, 4 r⁰) 玉澗雜書 *Yu kien tsa chou*; 7⁰ (7, 4 v⁰) 洛陽縉紳舊聞略 *Lo yang tsin chen kieou wen lio*; 8⁰ (7, 4 v⁰) 負暄雜錄 *Fou siuan tsa lou*; 9⁰ (7, 4 v⁰) 坦齋筆衡 *Ta tchai pi heng*; 10⁰ (7, 4 v⁰) 遜齋閒覽 *Touen tchai hien lan*;
 11⁰ (7, 4 v⁰) 瑞桂堂暇錄 *Jouei kouei t'ang hia lou*; 12⁰ (7, 4 v⁰) 撫青雜記 *Tchö ts'ing tsa ki*; 13⁰ (7, 4 v⁰) 呂侍講雜記 *Lu che kiang tsa ki*; 14⁰ (7, 4 v⁰) 雲谷雜記 *Yun kou tsa ki*; 15⁰ (7, 4 v⁰) 希通錄 *Hi t'ong lou*; 16⁰ (7, 5 v⁰) 談壘 *T'an lei*; 17⁰ (7, 5 v⁰) 廣知 *Kouang tche*; 18⁰ (7, 5 v⁰) 墨娥漫錄 *Mo ngo man lou*; 19⁰ (7, 6 r⁰) 春夢錄 *Tch'ouen mong lou*; 20⁰ (7, 13 v⁰) 卓異記 *Tcho yi ki*; 21⁰ (10, 15 r⁰) 洞天清錄 *Tong t'ien ts'ing lou*.

Or ces 21 titres se retrouvent tous dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*. Nous pouvons en conclure avec une extrême vraisemblance que le *Chouo fou* possédé dans la seconde moitié

1) Je ne puis dire de façon certaine pourquoi K'i Tch'eng-ye n'indique pas dans tous les cas les ouvrages que contenait son manuscrit du *Chouo fou*. Toutefois, à deux ou trois exceptions près, K'i Tch'eng-ye n'invoque le *Chouo fou* que pour des textes qu'il ne possédait pas en d'autres éditions. Cette abstention de principe tient vraisemblablement à ce que les textes incorporés au *Chouo fou* n'y sont en général représentés que par des extraits.

2) Il s'agit de l'opuscule de 潘昂霄 *P'an Ngang-siao*; l'indication de „10 chapitres” portée au catalogue doit être une faute pour „un chapitre”.

du XVII^e siècle par Siu Ping-yi était bien conforme à celui qui appartenait à K'i Tch'eng-ye un demi-siècle plus tôt. Dans le *Chouo fou* de T'ao T'ing au contraire, on ne retrouve ni le *Pei fong yang cha lou*¹⁾, ni le *T'a tchai pi heng*²⁾, ni le *Lu che kiang tsa ki*, ni le *T'an lei*, ni le *Kouang tche*, pas plus parmi les ouvrages reproduits réellement que parmi ceux portés „manquants” à la table.

Que devons-nous conclure de toutes ces observations en ce qui concerne le *Chouo fou* de T'ao T'ing, tel que l'édition de 1646—1647 nous le fait connaître? D'abord et par-dessus tout qu'il ne mérite guère de créance. La notice du *Sseu k'ou...* a déjà signalé un certain nombre de cas où, sans s'en douter peut-être, T'ao T'ing a fait figurer des extraits d'un même ouvrage à des endroits différents, et sous des titres différents. Or aucun de ces doubles emplois ne se rencontre dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*. Toutes les œuvres géographiques de la section 60 du *Chouo fou* de 1646—1647 sont obtenues en mettant bout à bout les citations de ces ouvrages conservées dans les encyclopédies, en particulier dans le *T'ai p'ing yu lan*. On peut poser en règle générale que, pour tous les ouvrages que T'ao T'ing reproduit et qui manquent à la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*, et même dans le cas où certains d'entre eux auraient vraiment figuré dans le *Chouo fou* primitif de T'ao Tsong-yi,

1) D'après une note du *Tun cheng t'ang ts'ang chou mou*, cet ouvrage, en 1 ch., était consacré à l'histoire des Kin (記金國始末); il a donc vraisemblablement un certain intérêt historique.

2) Il s'agit de l'ouvrage de 葉寘 Ye Tche dont T'ao Tsong-yi lui-même, au ch. 29 de son *Tcho keng lou*, a reproduit un important passage concernant la céramique (cf. par ex. *King tö tcheu t'ao lou*, 7, 4 r⁰ et 8 r⁰; 9, 12 r⁰; Bushell, *Chinese pottery and porcelain*, p. 43; Hobson, *Chinese pottery and porcelain*, I, 55). Mais le *Tcho keng lou*, au moins dans les éditions modernes, écrit 垣齋筆衡 *Yuan tchai pi heng*. Quelle que soit la leçon correcte, l'accord du *Tun cheng t'ang ts'ang chou mou* et du *P'ei lin t'ang chou mou* montre que la leçon *T'a tchai pi heng* était bien celle des manuscrits du *Chouo fou* à la fin des Ming.

ce n'est pas d'après des manuscrits du *Chouo fou* que T'ao T'ing les a reproduits. Il n'en est guère d'ailleurs parmi eux pour lesquels, même aujourd'hui, nous ne puissions indiquer des sources autres que le *Chouo fou*.

Reste la question des textes portés „manquants” à la table du *Chouo fou* de 1646—1647, à laquelle on peut rattacher celle des quelques textes indiqués comme „ajoutés”. De ces 75 „manquants” environ, 6 seulement figurent dans la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*¹⁾. On pourrait supposer en principe que les autres sont de ces textes qui étaient portés à la table de l'ancien *Chouo fou*, mais qui manquaient à tous les exemplaires, et que pour cette raison la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* ne donne pas. Seulement ceci ne rend pas compte de l'absence de la table du *Chouo fou* de 1646—1647, même parmi les „manquants”, du seul „manquant” de l'ancien texte à propos duquel nous ayons une information précise, à savoir du *Tou ki*. D'autre part tous les textes de la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* que le *Chouo fou* de 1646—1647 ne contient pas devraient en principe y figurer au moins à la table, avec la mention „manquant”; or on a vu qu'il n'en est rien. Enfin, puisque T'ao T'ing a sûrement bouleversé l'ordre de l'ancien *Chouo fou* en en changeant le contenu et en répartissant sa compilation en 120 ch. au lieu de 100, à quoi riment ces mentions de „manquants” dans des sections auxquelles ils n'ont jamais appartenu?

1) Ce sont: le 郤掃編 *K'io sao pien* (sect. 32), le 開顏集 *K'ai yen tsi* (sect. 32), le 燕北雜記 *Yen pei tsu ki* (sect. 50), le 燕北錄 *Yen pei lou* (sect. 56), le 呂氏鄉約 *Lu che hiang yo* (sect. 71) et le 蘭亭博義 *Lan t'ing po yi* (sect. 89). Les numéros mis entre parenthèses indiquent la section où la table du *Chouo fou* de 1646—1647 donne chacun des six titres. Le *Yen pei tsu ki* de 武珪 *Wou Kouei* est important pour l'histoire des K'i-tan (cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 225). Le 燕北錄 *Yen pei lou* était l'œuvre de 王易 *Wang Yi* (?) et, de par son titre, doit être le récit d'une ambassade chez les K'i-tan ou chez les Kin.

Deux hypothèses sont possibles, entre lesquelles je ne choisis pas. Ou bien T'ao T'ing, sachant que le *Chouo fou* ancien avait de son temps des „manquants”, a voulu faire illusion en en indiquant aussi de plus ou moins arbitraires. C'est alors lui aussi qui aurait spécifié que certains textes, qu'on savait bien par les notes de Houang P'ing-ts'ien ne pas s'être trouvées dans le *Chouo fou* ancien, étaient „ajoutés” par lui à sa recension. Ou bien tous les textes de la table du *Chouo fou*, y compris les „manquants” et à l'exception peut-être des „ajoutés”, se trouvaient dans la recension établie par T'ao T'ing, et ce seraient les éditeurs de 1646—1647 qui, ne les retrouvant pas dans l'exemplaire de M. Souen, auraient spécifié à la table qu'ils manquaient. Cette solution, à laquelle je n'aurais guère incliné sans cela, gagne quelque vraisemblance du fait que, pour le *Chouo fou siu* lui-même, compilation propre à T'ao T'ing, la table de 1646—1647 indique une vingtaine de „manquants” (il y en a d'ailleurs une quinzaine d'autres, que la table ne signale pas comme tels). Or il est *a priori* probable qu'il n'y avait pas de „manquants” dans l'édition du *Chouo fou siu* dont les planches ont brûlé en 1621. Bien des points restent d'ailleurs obscurs en cette affaire. En particulier, il est très singulier qu'on nous parle toujours de T'ao T'ing et qu'on spécifie qu'il y avait une édition dont les planches ont brûlé en 1621, alors que l'édition de 1646—1647, ni pour le *Chouo fou*, ni pour le *Chouo fou siu*, n'a un mot de préface ou d'introduction dû à T'ao T'ing lui-même, et que l'édition de 1621 ne paraît avoir été connue à aucun contemporain. Ceux qui ont accès au 姚安縣志 *Yao an hien tche* devraient bien nous dire s'il s'y trouve quelque chose concernant T'ao T'ing.

Enfin, même pour les textes donnés par T'ao T'ing et qui figurent aussi sur la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*, c'est-à-dire qui faisaient vraiment partie du *Chouo fou* ancien, il n'est pas sûr

que ce soit d'après un ou des manuscrits du *Chouo fou* ancien que T'ao T'ing et les éditeurs de 1646—1647 les aient reproduits. Le plus souvent la preuve est difficile à administrer, mais j'ai déjà cité il y a plus de vingt ans un cas type qui, à la lumière de la présente enquête, devient singulièrement instructif¹⁾. Nous sommes sûrs que le *Tchen la fong t'ou ki* (*Mémoires sur les coutumes du Cambodge*) de Teheou Ta-kouan figurait au *Chouo fou* ancien. T'ao Tsong-yi connaissait l'ouvrage puisqu'il en reproduit un paragraphe dans son *Chou che houei yao*. En outre le *Tchen la fong t'ou ki* est porté sur la liste du *P'ei lin t'ang chou mou*. Cependant ce n'est pas dans l'ancien *Chouo fou* que T'ao T'ing l'a pris. En effet, le *Tchen la fong t'ou ki*, dans le *Chouo fou* de 1646—1647, offre une lacune que rien ne signale extérieurement, mais qui correspond mot pour mot à un feuillet complet, recto et verso, de l'édition du *Tchen la fong t'ou ki* incorporée en 1544 au 古今說海 *Kou kin chouo hai*. Il n'y a donc pas de doute que c'est là, et non pas dans l'ancien *Chouo fou*, que T'ao T'ing l'est allé chercher²⁾.

Mais notre enquête serait affligeante si elle ne devait aboutir qu'à une condamnation définitive du *Chouo fou* de 1646—1647³⁾. Puisque, malgré ce que cette édition eût pu faire croire, on possédait encore dans la seconde moitié du XVII^e siècle la majeure

1) Cf. *B.E.F.E.-O.*, II, 133—134.

2) C'est néanmoins le texte du *Chouo fou*, avec sa lacune, qui a passé sous K'ang-hi dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, alors que le texte était disponible sans cette lacune non seulement dans le *Kou kin chouo hai*, mais aussi dans le *Kou kin yi che* et dans le *Li tai siao che*. De même, lorsque les bibliographes de K'ien-long ont voulu corriger le texte manuscrit du *Tchen la fong t'ou ki* qui leur avait été soumis pour être copié dans le *Sseu k'ou ts'iuan chou*, c'est au *Chouo fou* qu'ils se sont adressés pour leur collation (cf. *Sseu k'ou ts'iuan chou Kao tcheng*, réimpression foukienoise des éditions en caractères mobiles du Wou-ying-tien, 40, 63).

3) Je suis même surpris, tout compte fait, que les bibliographes de K'ien-long aient copié le *Chouo fou* dans le *Sseu k'ou ts'iuan chou*, au lieu de le reléguer dans la section *ts'ouen-mou* comme ils ont fait pour le *Chouo fou sin*.

partie du *Chouo fou* véritable, cette même partie du *Chouo fou* véritable ne subsisterait-elle pas encore aujourd'hui?

Selon toute vraisemblance, il faut répondre par l'affirmative. Le catalogue de 莫友芝 Mo Yeou-tche intitulé 邵亭知見傳本書目 *Lu t'ing tche kien tch'ouan pen chou mou*, dans l'édition publiée en 1909 par M. 田中慶大郎 Tanaka Keitarō, contient, au paragraphe concernant le *Chouo fou* (10, 15 r⁰), les indications suivantes: „朱脩伯 Tchou Sieou-po dit¹⁾: Dans le 浙東 Tchō-tong (= partie orientale du Tchō-kiang), il y a deux anciens exemplaires manuscrits incomplets, qui sont encore le texte original de Nan-ts'ouen (= T'ao Tsong-yi). Le texte imprimé ne mérite pas créance. Il est plein d'erreurs²⁾. — Le texte imprimé sous les Ming est en cent chapitres; il ne concorde pas avec l'exemplaire imprimé [usuel?]. Il est conservé chez M. 吳 Wou de 嘉定 Kia-ting. Un autre exemplaire est conservé chez 陳子正 Tch'en Tseu-tcheng de 常熟 Tch'ang-chou³⁾. Malheu-

1) Il s'agit de 朱學勤 Tchou Hio-k'in, *tseu* 修伯 Sieou-po, de 仁和 Jen-hou au Tchō-kiang, grand amateur de livres aux environs de 1860. Sa bibliothèque s'appelait 結一廬 Kie-yi-lou; le catalogue, en 4 ch., en est intitulé 結一廬書目 *Kie yi lou chou mou*; il est donné tantôt comme l'œuvre de Tchou Hio-k'in lui-même, tantôt comme celle de son fils aîné 朱徵 Tchou Tcheng, *tseu* 子清 Tseu-ts'ing; 葉德輝 Ye Tō-houei l'a édité en 1902 dans son 觀古堂彙刻書 *Kouan kou t'ang houei k'o chou*. Cf. aussi *Ts'ang chou ki che che*, 6, 54. Bien que la plupart des livres du Kie-yi-lou eussent déjà, à ce moment-là, passé en la possession de M. 張 Tchang de Fong-jouen (au Tehe-li), la famille Tchou a encore publié en 1904—1906 un 結一廬朱氏贍餘叢書 *Kie yi lou tchou che cheng yu ts'ong chou* très soigné (le véritable auteur du travail est d'ailleurs Miao Ts'iu-an-souen). Je ne sais où et à qui Tchou Hio-k'in a tenu le propos qui lui est prêté ici.

2) La citation de Tchou Hio-k'in doit s'arrêter ici. Ce qui suit est de Mo Yeou-tche lui-même, ou peut-être de 邵懿辰 Chao Yi-tch'en (1810—1861 ou 1809—1860), dont Mo Yeou-tche a copié le *Sseu k'ou ts'iuan chou kien ming mou lou* annoté (cf. la note de 莫繩孫 Mo Cheng-souen jointe au *Catalogue* de Mo Yeou-tche, et, sur Chao Yi-tch'en, le *Ts'ang chou ki che che*, 6, 44).

3) J'ignore qui sont ce Wou et ce Tch'en Tseu-tcheng (Tseu-tcheng doit être un

reusement les deux ouvrages sont des exemplaires manquant de. (?) ¹⁾.”

L'édition du *Catalogue* de Mo Yeou-tche publiée au Si-ling-yin-chō a en outre, à la marge supérieure, une note additionnelle, disant: „Des exemplaires fragmentaires de l'ouvrage original se trouvent dans le Tchō-kiang oriental, chez M. 沈 Chen et chez M. 杜 Tou ²⁾.”

Enfin, mon exemplaire manuscrit du *Kien ming mou lou* annoté par Chao Yi-tch'en contient, à la marge supérieure, un certain nombre de notes dues à 孫詒讓 Souen Yi-jang (1848—1908) ³⁾. L'une d'elles, concernant le *Chouo fou*, est ainsi conçue: „Le licencié 王詠霓 Wang Yong-ni, tseu 子常 Tseu-tch'ang, de 黃巖 Houang-yen, a acquis un exemplaire manuscrit du *Chouo fou*, en 60 ch., provenant du 汲古閣 Ki-kou-ko, avec des notes critiques de 毛斧季 Mao Fou-ki ⁴⁾. Au printemps de l'année ⁵⁾, me

tseu). Si la note est de Chao Yi-tch'en, elle doit se rapporter au milieu du XIX^e siècle. Toutefois elle ne se retrouve pas dans un *Kien ming mou lou* manuscrit que je possède, et que je crois reproduire la vraie rédaction de Chao Yi-tch'en. La note serait alors de Mo Yeou-tche (1811—1871) et pourrait par suite être abaissée d'une dizaine d'années.

1) 明人刊本有一百卷。校刊本不同。藏嘉定吳氏。又一部藏常熟陳子正家。惜二書皆缺二字本。 Je ne comprends pas la dernière phrase. On sait que l'édition de M. Tanaka est défigurée par d'innombrables fautes de copie et d'impression. Mais le même texte se retrouve dans l'édition donnée plus récemment au 西泠印社 Si-ling-yin-chō d'après l'exemplaire du 適園 Che-yuan (c'est-à-dire de M. 張鈞衡 Tchang Kiun-heng). D'autre part, il ne peut être question vraiment d'un exemplaire imprimé du *Chouo fou*, mais seulement de copies manuscrites; le texte est d'ailleurs de rédaction ambiguë.

2) Ici non plus je ne sais qui sont ces deux bibliophiles.

3) Le „Souen Yi-siang” de *T'oung Pao*, 1923, 368, est une faute d'impression.

4) 毛辰 Mao Yi, tseu Fou-ki, est né en 1640; il était le dernier des cinq fils de 毛晉 Mao Tsin, le célèbre fondateur du Ki-kou-ko (Mao Tsin a vécu du 31 janvier 1599 au 14 juillet 1659; les dates du *Yi nien lou* sont inexactes, de même que celles de 1598—1657 indiquées par Hirth, *The mystery of Fu-lin*, p. 18). Sur Mao

trouvant à Pékin, je le lui ai emprunté pour le lire. Il diffère totalement du texte ordinaire; c'est vraiment un document rare. Note de [moi Souen] Yi-jang." Souen Yi-jang a d'ailleurs mis sa lecture à profit, et par exemple, dans son 札逸 *Tcha yi* (11, 20 v^o), invoque cet exemplaire manuscrit du *Chouo fou* véritable comme étant seul à nous conserver intégralement l'ancienne préface du 列仙傳 *Lie sien tchouan*.

Je ne sais ce qu'il est advenu des manuscrits de MM. Wou, Teh'en, Chen, Tou et Wang. Du moins est-il deux exemplaires fragmentaires que je puis localiser actuellement.

On sait qu'un édit du 9 septembre 1909 attribuait, à ce qui est devenu après la révolution la Bibliothèque Nationale de Pékin ou 京師圖書館 *King-che-t'ou-chou-kouan*, des collections importantes provenant de diverses sources, et en particulier les ouvrages anciens retrouvés au 內閣 *Nei-ko* et qui n'avaient jamais été inventoriés; les bibliographes de K'ien-long eux mêmes les avaient presque ignorés. Le grand érudit Miao Ts'iuan-souen a examiné ces collections nouvelles, et a consacré aux ouvrages intéressants un précieux catalogue critique intitulé 清學部圖書館善本書目 *Ts'ing hio pou t'ou chou kouan chan pen chou mou*,

Tsin et sa famille, cf. *Ts'ang chou ki che che*, 3, 60—63. Il est bien tentant de rapprocher ces „60 chapitres” des „60 liasses” qu'occupait le *Chouo fou* du Tan-cheng-t'ang. Bien que, pour ce dernier, K'i Tch'eng-ye ait gardé l'indication de „100 chapitres”, parce que tel était le chiffre primitif de T'ao Tsong-yi, ne serait-ce pas qu'on n'en possédait plus effectivement que 60 chapitres vers l'an 1600? C'est alors de ces 60 chapitres que le *P'ei len tang chou mou* nous aurait conservé la table et la perte de plus d'un tiers de l'ouvrage primitif expliquerait que cette table ne donnât que 560 titres environ, au lieu que le *Chouo fou* primitif contenait vraisemblablement des extraits de près d'un millier d'œuvres. S'il y a un fonds de vérité dans l'information de Tou Ngang sur la perte des 30 derniers chapitres du *Chouo fou*, on peut supposer que les 60 chapitres conservés sont les 60 premiers chapitres du véritable *Chouo fou* de T'ao Tsong-yi.

5) La première des années cycliques se trouve omise dans mon manuscrit, et il ne reste que 未 *wei*, qui peut répondre à 1871, 1883 ou 1895. L'année 1907 est exclue, car à ce moment le manuscrit était déjà entre mes mains.

qui a paru en 1912 et 1913 dans le *古學彙刊 Kou hio houei k'an*¹⁾. Or, dans la section des „philosophes”, f^o 23 v^o, ce catalogue des „exemplaires précieux” mentionne le *Chouo fou*. Toutefois, par une exception unique dans ce catalogue, le titre du *Chouo fou* est suivi d'une ligne en blanc. Miao Ts'üan-souen n'a pas rédigé la notice, ou bien, n'en étant pas satisfait, il l'a supprimée. Mais, depuis lors, l'administration de la Bibliothèque Nationale de Pékin a établi et publié en 1916 un *京師圖書館善本書目 King che t'ou chou kouan chan pen chou mou*, „Catalogue des ouvrages précieux de la Bibliothèque de Pékin”, en 4 ch.; moins détaillé que le catalogue publié par Miao Ts'üan-souen, ce catalogue de 1916 ne laisse pas de le compléter et de le rectifier à l'occasion. Au ch. 3, f^o 20 v^o, nous y retrouvons le *Chouo fou*, décrit comme suit: „*Chouo fou*, 120 ch. Provient du Nei-ko des Ts'ing. Compilé par T'ao Tsong-yi des Yuan. Ancien exemplaire manuscrit. Il reste les chapitres 3, 4, 23—27, 28—29, 30—32. Cinq volumes (冊).” Ce paragraphe débute évidemment par une erreur. Il est hors de question que le „manuscrit ancien” classé par Miao Ts'üan-souen et par le catalogue de 1916 parmi les „exemplaires précieux” soit un fragment de la recension courante de T'ao T'ing en 120 chapitres. Le chiffre de 120 n'a été conservé ici que parce que c'est celui qu'indique le *Sseu k'ou...*; mais il faut rétablir „100 chapitres”. De ces 100 chapitres l'exemplaire ne contient plus que 12. Mais ici, pour la première fois, nous devons atteindre partiellement la répartition primitive en chapitres du *Chouo fou* ancien, que la table du *P'ei lin t'ang chou mou* ne nous donnait pas. Si ces lignes tombent sous les yeux d'un de nos confrères pékinois, je lui serais vivement obligé de me

1) Sur le *Kou hio houei k'an*, cf. les analyses détaillées de M. Aurousseau dans *B.E.F.E.-O.*, XII, ix, 89—99, et XIII, vii, 36—51; sur la bibliothèque de Pékin et le catalogue de Miao Ts'üan-souen, *ibid.*, XII, ix, 63—88, et XIII, vii, 49.

faire connaître le contenu réel des sept chapitres, avec l'indication éventuelle des „manquants” portés à la table de chaque chapitre.

D'autre part, un bibliophile connu, M. 傅增湘 Fou Tseng-siang, originaire du Kiang-nan et ministre de l'instruction publique en 1919, possède un exemplaire manuscrit du *Chouo fou* ancien. En 1920, notre confrère M. Haneda Tōru m'a obligeamment communiqué un exemplaire du 皇元聖武親征錄 *Houang yuan cheng wou ts'in tcheng lou* qui avait été collationné sur le texte de l'ancien *Chouo fou* appartenant à M. Fou Tseng-siang¹⁾. Or cet ouvrage, d'après M. Haneda, se trouvait dans le ch. 55 du manuscrit. Comme ce ch. 55 n'est pas de ceux qui sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Pékin, il est évident que l'exemplaire de M. Fou Tseng-siang est indépendant de celui, très fragmentaire, retrouvé au Nei-ko.

Enfin on remarquera que, dans tous les cas où nous avons jusqu'ici une indication précise de chapitres subsistants de l'ancien

1) Sur cette précieuse biographie de Gengis Khan, dont le texte est fort mal établi, cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 517; VIII, 608; *J. A.*, 1920, I, 139, 176, 181—182, 184; *Yuan che lei pien*, 29, 1 v⁰; *Yi fong t'ang wen tsi*, 7, 2—3; *Yi fong ts'ang chou siu ki*, 4, 17 v⁰. En dehors de l'édition de Yuan Tch'ang parue au Tsiens-si-ts'ouen-chō, il y en a une de 1897 publiée au 蓮池書局 Lien-tch'e-chou-kiu de Pao-ting-fou (un exemplaire en est à la Bibliothèque Nationale, Coll. Pelliot A, 242). Un exemplaire de l'ouvrage est porté au *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou* (4, 9 v⁰), sous le titre de 親征錄 *Ts'in tcheng lou*, en 1 ch., et suivi de cette note: „Relate les campagnes de 世宗 Che-tsong des Yuan”. Il n'y a pas de „Che-tsong” des Yuan, et ce doit être une simple faute pour 太祖 T'ai-tsou. D'autre part, K'i Tch'eng-ye ne dit pas, comme il le fait en général quand tel est le cas, que son exemplaire est manuscrit. Il serait cependant bien extraordinaire qu'il eût eu un exemplaire imprimé. Mon opinion est qu'une partie de sa note a été omise, et qu'il faut rétablir à la fin 說郭本 *Chouo fou pen*, „texte du *Chouo fou*”, comme c'est le cas pour l'ouvrage qui précède immédiatement. Toute cette partie du *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou* est d'ailleurs très fautive. A la même page où il est question du *Ts'in tcheng lou*, on trouve la mention d'un 輟耕錄元事雜記 *Tcho keng lou yuan che tsu ki* en 3 ch., par T'ao Tsong-yi; mais il est évident qu'une note explicative est entrée à tort dans le titre, et qu'un caractère a sauté dans l'indication du nombre des chapitres; il faut rétablir: „*Tcho keng lou*, notes diverses sur l'époque des Yuan, 30 ch., par T'ao Tsong-yi”.

Chouo fou, nous restons dans les 60 premiers chapitres. Il y a donc bien des chances pour que le dernier tiers de la compilation de T'ao Tsong-yi soit perdu à jamais. Mais nous devons nous estimer heureux de pouvoir encore connaître un jour les soixante premiers chapitres, au lieu d'en être réduits au pseudo-*Chouo fou* de T'ao T'ing. Ce serait une fortune suprême, s'il se trouvait encore dans ces 60 premiers chapitres, en dehors du *Houang yuan cheng wou ts'in tcheng lou*, des textes aussi importants pour nous que le 虜廷事實 *Lou t'ing che che* de 文惟簡 *Wen Wei* kien des Song, le *T'a tchai pi heng* (ou *Yuan tchai pi heng*?) de Ye Tche, le *Pei fong yang cha lou*, le 青唐錄 *T's'ing t'ang lou*¹⁾ de 李遠 *Li Yuan* des Song, le *Ho yuan tche* de P'an Ngang-siao²⁾, le *Yen pei lou*, le *Tchen la fong t'ou ki*³⁾, le 北邊備對 *Pei pien pei touei* de 程大昌 *Tch'eng Ta-tch'ang*⁴⁾, le 蒙韃備錄 *Mong ta pei lou* de 孟洪 *Mong Hong*⁵⁾, le 北轅錄 *Pei yuan lou* de 周輝 *Tcheou Houei*⁶⁾, le 安南行記 *Ngan nan hing ki* de 徐明善 *Siu Ming-chan* des Yuan⁷⁾, le 驃國樂頌 *P'iao*

1) Le *T's'ing t'ang lou*, en 1 ch., est l'œuvre de 李遠 *Li Yuan*, licencié de 1094—1097; il portait sur la région du Koukou-nor (cf. *Tche tchai chou lou kiai t'i*, 7, 23—24). L'ouvrage subsiste, et se trouve par exemple au ch. 39 du 名山勝槩記 *Ming chan cheng kai ki* (sur lequel cf. *Sseu K'ou...*, 78, 6 v^o; Cat. de Mo Yeou-tche, 5, 29 r^o). Mais un nouveau texte en serait le bienvenu.

2) Le texte est connu, mais pas toujours sûr. Il faut en outre le comparer au 河源記 *Ho yuan ki* mis sous le nom de 梁寅 *Leang Yin* au ch. 39 du *Ming chan cheng kai ki*. On sait qu'un texte très voisin a été incorporé au *Yuan che*, en appendice au ch. 63.

3) On a vu que nous n'en connaissons pas jusqu'ici de texte indépendant de l'édition donnée en 1544 dans le *Kou kin chouo hai*.

4) Nous ne l'atteignons jusqu'ici que dans le *Kou kin chouo hai*.

5) C'est l'ouvrage qu'a traduit autrefois Vasil'ev; nous ne l'atteignons, lui aussi, que dans le *Kou kin chouo hai* de 1544.

6) Encore un texte connu par le *Kou kin chouo hai*, où l'auteur est faussement appelé 周輝 *Tcheou Tch'an*. Il a été traduit par Chavannes dans le *T'oung Pao*, 1904, 165—192. Pour la rectification du nom, cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 240. La liste du *P'ei lin t'ang chou mou* écrit correctement *Tcheou Houei*.

7) C'est là l'ouvrage qui se trouve dans la section 56 du *Chouo fou* de 1646—1647

kouo yo song ¹⁾, le 北征記 *Pei tcheng ki* ²⁾, le *Yen pei tsa ki*, le 遼東志略 *Leao tong tche lio*. Ce sont tous là ouvrages qui sont encore portés sur la liste du *P'ei lin t'ang chou mou* et qui par suite devaient encore figurer, en extraits, dans l'exemplaire du *Chouo fou* que possédait alors Siu Ping-yi.

Nous en aurions fini avec le *Chouo fou* s'il ne restait à dire quelques mots de deux ouvrages qui se sont inspirés de son plan et de son titre.

L'un est le 說郛續 *Chouo fou siu* de T'ao T'ing, en 46 ch. Il se rencontre généralement joint aux exemplaires du *Chouo fou* de 1646—1647; l'édition des deux œuvres a paru au même endroit et au même temps. Le compilateur, méprises à part, a voulu faire pour les Ming ce que T'ao Tsong-yi avait fait pour les dynasties précédentes. Toutefois ici encore nous n'avons pas l'œuvre telle que l'énigmatique T'ao T'ing est censée l'avoir établie. En tête de la table et du premier chapitre, la suscription est: „Compilé par T'ao T'ing de Yao-ngan. Mis à nouveau en ordre par

sous le titre de 天南行記 *T'ien nan hing ki*. En fait, il s'agit bien d'une mission en Annam (ou plutôt au Tonkin), se rapportant aux années 1288—1289 (et non 1287—1288 comme il est dit dans *B.E.F.E.-O.*, XVI, I, 42, n. 3). Sur Siu Ming-chan, *tseu* 芳谷 Fang-kou, de 鄱陽 Po-yang, cf. 元詩紀事 *Yuan che ki che*, 4, 16 r^o.

1) Ce texte sur la musique de l'ancien royaume Pyū de Birmanie, qui se trouve à la section 100 du *Chouo fou* de 1646—1647, ne se confond pas avec celui plus détaillé et encore plus curieux qui est inséré dans la notice du royaume de P'iao au ch. 222 下 du *Sin t'ang chou*.

2) Je ne sais pas quel est ce texte. Peut-être est-ce le 北征雜記 *Pei tcheng tsa ki* de 趙憬 Tchao Kong des T'ang, qui concernait les Ouigours (cf. *Tche tchai chou lou kiai t'i*, 7, 5 r^o), ou le 余文靖公北征錄 *Yu wen tching kong pei tcheng lou* qui se trouvait au ch. 24 du 古今彙說 *Kou kin houi chono* (cf. *Ts'ien King t'ang chou mou*, 15, 33 r^o), ou encore 北征紀實 *Pei tcheng ki che* de 蔡條 Ts'ai T'ao, relatif à la lutte contre les Kin (*ibid.*, 5, 20 v^o). Il ne peut naturellement s'agir du *Pei tcheng ki* de 馬文升 Ma Wen-cheng, qui est des Ming.

李 Li de 弘農 Hong-nong¹⁾." Le nom personnel de ce Li n'est pas indiqué. Mais nous avons vu que la préface de 1646 écrite par Li Tsi-k'i se rapportait en réalité au *Chouo fou siu* et non au *Chouo fou* lui-même. Dans cette préface, Li Tsi-k'i employait la même expression *tch'ong-ting*, „mettre à nouveau en ordre", qui figure dans la suscription du *Chouo fou siu*. Je n'ai donc pas de doute que Li Tsi-k'i de Tcheou-nan et M. Li de Hong-nong ne soient qu'un seul et même personnage. Tcheou-nan et Hong-nong sont des désignations géographiques assez flottantes, qui doivent viser en principe une partie du Ho-nan. Ceci est confirmé par le fait que Li Tsi-k'i, *tseu* 庚生 Keng-cheng, était de 孟津 Mong-tsin au Ho-nan²⁾. Quant au *Chouo fou siu* lui-même, je ne m'y arrêterai pas autrement. C'est une compilation de second ordre, et on comprend que les compilateurs du *Sseu k'ou ts'iuan chou* se soient contentés de „garder le titre" de l'ouvrage³⁾. Reconnaissons toutefois que pour nous, qui n'avons pas comme les commissaires du *Sseu k'ou*... accès à tous les recueils de miscellanées des écrivains des Ming, le *Chouo fou siu* demeure une source de renseignements abondants, sinon très sûrs.

Enfin, de même que, sur le modèle du *Po tch'ouan hio hai*, 馮可賓 Fong K'o-pin a compilé un „*Po tchouan hio hai* élargi" ou 廣百川學海 *Kouang po tch'ouan hio hai*, il a été compilé sur la fin des Ming un 廣說郛 *Kouang chouo fou*, en 80 chapitres. Je ne crois pas que cette collection ait été imprimée, et elle ne subsiste plus telle quelle, mais la table complète nous en a été conservée par le *Ts'ien k'ing t'ang chou mou* (15, 23—30). On voit qu'il s'agit d'un ouvrage qui reprend même certains des titres de

1) 姚安陶 珽纂. 弘農李 重定.

2) Cf. *Tchö kiang t'ong tche*, rééd. de 1899, 149, 1.

3) *Sseu k'ou*..., 132, 10—11. Les commissaires du *Sseu k'ou ts'iuan chou* ont adopté pour l'ouvrage le titre de *Siu chouo fou*, mais le titre donné à la table et en tête des chapitres de l'ouvrage est toujours *Chouo fou siu*.

l'ancien *Chouo fou*, mais ajoute des ouvrages ou extraits d'ouvrages des Ming. La collection n'a pas entièrement disparu. Il y a quelques années, j'ai vu chez M. 龔易圖 Kong Yi-t'ou, à Fou-teheou, un volume manuscrit portant l'indication 淡生堂鈔本, „exemplaire manuscrit du Tan-cheng-t'ang" ¹⁾. Ce volume contenait deux ouvrages sur les pays non chinois, le 百夷傳 *Po yi tchouan* et le 九夷古事 *Kieou yi kou che* ²⁾. Tous deux avaient été incorporés par K'i Tch'eng-ye à la compilation manuscrite, aujourd'hui perdue en majeure partie, qu'il avait intitulée 國朝徵信叢錄 *Kouo tch'ao tcheng sin ts'ong lou* ³⁾, mais en fait la partie du vo-

1) M. Kong m'a dit avoir dans sa bibliothèque plusieurs autres ouvrages provenant du Tan-cheng-t'ang.

2) Le *Kieou yi kou che* offre un intérêt particulier. Devéria a publié (*J. A.*, 1891, II, 367) le fac-similé de l'un des deux chants écrits en écriture „miao-tseu" avec traduction interlinéaire chinoise qui sont reproduits dans le 織志志餘 *Sien tche tche yu* (le 籤 *ts'ien* de Devéria est une faute d'impression) de 陸次雲 *Lou Ts'eu-yun*, daté de 1683 (le *Sien tche tche yu* se trouve dans la collection des œuvres de l'auteur intitulée 陸次雲雜著 *Lou ts'eu yun tsa tchou* ou 陸雲士雜著 *Lou yun che tsa tchou*; cf. *Houei k'o chou mou*, 9, 41; Yun-che est le *tseu* de cet écrivain, natif de Ts'ien-t'ang au Tchō-kiang); Devéria supposait, sur des raisons d'ailleurs faibles, que l'auteur avait recueilli ces chants dans la préfecture de 潯州 *Siun-tcheou* dans le Sud-Est du Kouang-si. Le commandant (aujourd'hui général) d'Ollone a déjà fait remarquer (*Ecritures des peuples non chinois de la Chine*, p. 270) que ces prétendus caractères „miao-tseu" étaient en réalité des caractères lolo, et je suis tout à fait de son avis. Mais le fait nouveau est que ces deux mêmes chants, dans la même écriture, avec la même traduction chinoise interlinéaire (et sauf qu'on a 聖訓 au lieu de 鐸訓), se trouvent déjà dans le *Kieou yi kou che*, et sont suivis d'une notice finale dont le colophon est: „En kouei-hai de Kia-tsing, au jour 上巳 *chang-sseu* (26 mars 1563), 况叔祺 *K'ouang Chou-k'i* a écrit cette notice." La suite du texte montre que les chants ont été recueillis par K'ouang Chou-k'i, à la demande du 中丞 *tchong-tch'eng* 趙 *Tchao*, dans la région de Kouei-yang au Kouei-tcheou, et je n'ai pas vu que, dans le *Kieou yi kou che*, l'écriture fût qualifiée de „miao". C'est donc Lou Ts'eu-yun qui a dû adopter cette désignation arbitraire, quand il a copié le *Kieou yi kou che* sans le citer. On sait que les plus anciens monuments datés de l'écriture lolo sont des inscriptions de 1533—1534 qui se trouvent à Lou-k'iu'an, dans le Yunnan. Il est intéressant de constater qu'en 1563, c'est-à-dire presque à la même époque, l'aire d'extension de cette écriture englobait aussi le Kouei-tcheou.

lume de M. Kong contenant le *Po yi tchouan* indique que cette partie appartenait au ch. 6 du *Kouang chouo fou*. Cette indication est bien d'accord avec la table du *Kouang chouo fou* reproduite dans le *Ts'ien k'ing t'ang chou mou*.

La présente étude, pour aride qu'elle puisse être, m'a paru justifiée par l'importance d'une collection sur laquelle, en Chine comme en Europe, on avait publié trop de renseignements inexacts. Il s'en dégage une double conclusion: d'abord que, même sans découvertes de manuscrits anciens en Asie Centrale ou au Japon, la Chine proprement dite recèle encore, malgré l'humidité et les révolutions, bien des documents qui n'ont pas été mis en œuvre jusqu'ici; et ensuite que, malgré les immenses services qu'ont rendus et que rendent encore les notices du *Catalogue impérial* du XVIII^e siècle, la part d'erreur qui s'est glissée dans ces notices demeure, somme toute, considérable.

ADDENDA.

P. 166. — La notice sur T'ao Tsong-yi due à Souen Tso se trouve en tête de l'édition du *Tcho keng lou* dont je me sers couramment et qui a été publiée à Changhai en 1885 par le 福瀛書局 Fou-ying-chou-kiu. Mais elle a pu être ajoutée alors par les éditeurs, encore que je pense que d'autres l'avaient fait avant eux. Toutefois elle n'est pas donnée, dans la première moitié du XVII^e siècle, par l'édition du *Tcho keng lou* insérée au *Tsin tai pi chou* (avec les planches du *Pi ts'ö houei han*); il est vraisemblable qu'elle n'a été préfixée au *Tcho keng lou* que postérieurement.

P. 167. — Le 季滄葦書目 *Ki ts'ang wei chou mou* de 季振宜 *Ki Tchen-yi* (docteur de 1647), éd. du *Yue ya t'ang ts'ong chou* (section supplémentaire), indique, 47 r^o, un 古唐類

苑 *Kou t'ang lei yuan* manuscrit, en 160 ch., par T'ao Kieou-tch'eng (= T'ao Tsong-yi); au début du XIX^e siècle, ce même manuscrit appartenait à Houang P'ei-lie qui, dans ses notes finales au catalogue, 69 r⁰, dit que c'est là l'ouvrage que Tchou Yi-tsouen (1629—1709) a décrit dans son 曝書亭集 *Pou chou t'ing tsi* sous le titre de 大唐類要 *Ta t'ang lei yao*. Il est formé, ajoute Houang P'ei-lie, d'extraits du 北堂書鈔 *Pei t'ang chou tch'ao* de 虞世南 *Yu Che-nan* (558—638) remis dans un autre ordre. Un manuscrit du *Ta t'ang lei yao* en 160 ch. se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Pékin. Le catalogue de Miao Ts'iu-an-souen (cf. *supra*, 201—202) contient une notice (子, 26) qui relie ce manuscrit au texte original du *Pei t'ang chou tch'ao*. Le *King che t'ou chou kouan chan pen chou mou* (子, 23; cf. *supra*, 202) dit que le *Pei t'ang chou tch'ao* actuel a été modifié par 陳禹謨 *Teh'en Yu-mo*, au lieu que le présent manuscrit remonte au texte original. Le *Ta t'ang lei yao* ou *Kou t'ang lei yuan* a donc une grande importance pour établir le texte d'une des principales encyclopédies des T'ang, mais j'ignore si T'ao Tsong-yi a vraiment rien à voir avec la recension manuscrite ainsi accessible à la Bibliothèque de Pékin et que les commissaires du *Sseu k'ou...* n'ont pas connue.

P. 168. — Un exemplaire des Yuan du *Tcho keng lou*, donc de l'édition princeps, se trouvait également au Kie-yi-lou de Tchou Hio-k'in selon le 武林藏書錄 *Wou lin ts'ang chou lou* (éd. du *Wou lin tchang kou ts'ong pien*, 24^e tsi, 下, 41 r⁰); mais dans le *Kie yi lou chou mou* lui-même (cf. *supra*, 199), 8 v⁰, je ne trouve que l'indication d'un *Tcho keng lou* édité sous les Ming au 玉蘭堂 *Yu-lan-t'ang* (c'est sûrement là l'édition que le catalogue de Mo Yeou-tche, 11, 8 v⁰, appelle édition du 玉蘭艸堂 *Yu-lan-ts'ao-t'ang* et qu'il distingue de l'édition des Yuan). Le catalogue de Chao Yi-tch'en, dont il sera question plus loin,

contient, 14, 30 r⁰, une note additionnelle de 周星詒 Tcheou Sing-yi, où il est question d'une édition du 雪蘭堂 Siue-lan-t'ang qu'on dit être la meilleure; Siue-lan-t'ang est sans doute une faute pour Yu-lan-t'ang. Chao Yi-teh'en cite un propos d'un certain 盧 Lou selon qui „les anciens exemplaires de ce livre (= du *Tcho keng lou*) sont difficiles à trouver. A la plupart de ceux qui circulent actuellement il manque plusieurs feuillets, et par suite les libraires ont diminué la table (*mou*) [en conséquence] ou l'ont supprimée”. De son côté, Tcheou Sing-yi dit dans sa note additionnelle que l'édition des Yuan comprend une table (目記 *mou-ki*) en 584 mots. Je ne sais à quoi se rapporte cette dernière assertion. Aussi bien l'édition du *Tsin tai pi chou* que celle de 1885 comprennent une table des articles formant les 30 ch. de l'ouvrage, mais cette table prend au moins 2000 mots. L'édition du *Tsin tai pi chou* reproduit en outre en fin d'ouvrage une longue notice écrite en 1469 par 彭瑋 P'eng Wei et où celui-ci complète les renseignements de T'ao Tsong-yi sur l'ouverture des tomes des Song méridionaux et sur la coupe à boire qui fut faite alors avec le crâne de l'empereur 理宗 Li-tsong. Les commissaires du *Sseu k'ou...* invoquaient un passage du *Ts'i tsieou lei kao* selon lequel T'ao Tsong-yi, dans son *Tcho keng lou*, a beaucoup copié, sans les nommer, le 廣客談 *Kouang k'o t'an* et le 通本錄 *T'ong pen lou*; mais ces mêmes commissaires ajoutaient qu'ils ne pouvaient le vérifier, n'ayant jamais vu d'exemplaire de ces deux œuvres. En réalité, le *Kouang k'o t'an* doit subsister; le *Yuan che yi wen tche* (éd. du *Yuan che sin pien*, 93, 6 r⁰) l'indique comme un ouvrage anonyme en 1 ch., et il figure dans un *ts'ong-chou* des Ming, le 歷朝雜說 *Li teh'ao tsa chouo*, dont un exemplaire a été apporté au Japon en 1698 (cf. *Ts'ong chou kiu yao*, 50, 23 r⁰). De son côté, Chao Yi-teh'en dit que T'ao Tsong-yi a copié dans son *Tcho keng lou* des „séries de pages” (連片) de 周密

Tcheou Mi (1232—1308) et de 孔齊 K'ong Ts'i; c'est là une indication que les commissaires du *Sseu k'ou...* ne donnaient pas.

P. 172. — La fausse date des Ming pour la compilation du *Po tch'ouan hio hai* était déjà donnée dans le *Tch'ouan che leou chou mou*, 子, 20 r^o. Le *Wou lin tchang kou ts'ong pien*, 下, 40 r^o, dit que le Kie-yi-lou avait une édition des Yuan du *Po tch'ouan hio hai*; mais je ne trouve aucune indication de ce genre dans le *Kie yi lou chou mou*.

P. 172—174. — La meilleure notice sur les éditions de la famille 華 Houa et sur la famille elle-même se trouve dans le 書林清話 *Chou lin ts'ing houa* de 葉德輝 Ye Tö-houei, 8, 5—10; mais l'énumération des éditions est incomplète. C'est ainsi que, dans la liste des éditions du Lan-siue-t'ang, le *Po tch'ouan hio hai* ne figure pas, et il est seulement rappelé incidemment dans la seconde notice; quant à l'édition du Houei-t'ong-kouan, Ye Tö-houei en a ignoré l'existence. Il est plus surprenant qu'il ait également omis les deux éditions du *Jong tchai souei pi*. Sur les impressions en caractères mobiles en Chine, en Corée et au Japon, cf. également un article important de 島田翰 Shimada Kan dans son 古文舊書考 *Kobun kyūsho kō*, 3, 30—33. M. T. F. Carter donnera prochainement un certain nombre de renseignements sur le même sujet dans son livre sur l'histoire de l'imprimerie en Extrême-Orient.

P. 175. — Le 明詩紀事 *Ming che hi che* de 陳田 Tch'en T'ien, dont la préface est de 1899, consacre une notice (section 甲, 23, 1—5) à T'ao Tsong-yi, et y cite entre autres le passage suivant du 松風遺韻 *Song fong yi yun* de 姚弘緒 Yao Hong-siu (je ne crois pas posséder cet ouvrage): „Yu Wen-po a copié de sa main le *Chouo fou* en 100 ch. Après avoir révisé le *Chouo fou*, il a fait [un quatrain] où il dit: „Au pied de la forêt à la tête blanche, un vieux lettré — Toute une année, dans son pavillon,

a révisé le *Chouo fou...*” Actuellement, en tête du *Chouo fou* gravé par les libraires, il y a la préface de Yu [Wen-po]. On voit par là que c'est là le texte établi par Yu [Wen-po].” Tch'en T'ien reproduit ce passage sans observations et semble par suite approuver la conclusion de Yao Hong-siu; on a vu cependant qu'elle est certainement erronée.

P. 177—178. — C'est presque sûrement à l'édition de 1646—1647 qu'appartient l'exemplaire fragmentaire du *Chouo fou* que Douglas, *Catalogue*, p. 184, date hypothétiquement de 1750.

P. 180—181. — Sur P'an Tche-heng, cf. encore le 歙縣志 *Chö hien tche* de 1838, 8, sect. 9, 16 r⁰, et, pour la liste de ses œuvres, *ibid.*, 10, 4 v⁰.

P. 182. — Le *Chou ying* n'a pas de notice dans le *Sseu k'ou...* des éditions courantes, et Chao Yi-tch'en comme Mo Yeou-tche en font la remarque; cette notice avait cependant été rédigée. C'est ce qui résulte du fait que le *Chou ying*, omis dans les éditions courantes du *Sseu k'ou...* et du *Kien ming mou lou*, figure cependant dans la première édition de ce dernier, publiée dès 1784 par 趙懷玉 Tchao Houai-yu de 常州 Tch'ang-tcheou; il y a ainsi vingt œuvres mentionnées dans l'édition princeps de Tchao et que les éditions postérieures ne nomment plus (cf. 四庫書目略 *Sseu k'ou chou mou lio*, appendice, 1 v⁰; je n'ai pas eu moi-même accès à cette édition de 1784).

P. 183, n. 1. — Une dernière solution serait, puisqu'il s'agit sûrement de Hang-tcheou, que Tcheou Leang-kong employât 虎林 Hou-lin avec cette valeur. Je ne me rappelle pas de texte où Hou-lin soit ainsi employé, mais il y avait par exemple à Hang-tcheou un 虎林書院 Hou-lin-chou-yuan; cf. *Wou lin ts'ang chou lou*, 上, 17 r⁰. L'identification du Yuan-wei-t'ang du *Chouo fou* au Yuan-wei-chan-t'ang de Hiang Tö-fen n'est qu'une hypothèse et qui se heurte à certaines difficultés. La sous-préfecture de

Sieou-chouei était sur le territoire de Kia-hing et non de Hang-tcheou; c'est donc alors l'édition de 1621 seule qui serait de Hang-tcheou, mais, si le Hou-lin de Tcheou Leang-kong a bien ce sens, il est un peu surprenant que Tcheou Leang-kong connaisse cette édition princeps de T'ao T'ing alors qu'elle n'a jusqu'ici laissé d'autre trace que dans la préface de Wang Ying-tch'ang. Quant au nom même de Yuan-wei, il n'est pas exceptionnel. C'est une vieille allusion littéraire à la montagne Yuan-wei, située au Sud-Est de la sous-préfecture de Kouei-ki, préfecture de Chao-hing, au Tehö-kiang, et sur laquelle l'empereur Yu aurait trouvé des documents écrits sur fiches d'or (cf. Chavannes, *Mission archéolog.*, Texte, p. 333). Les ouvrages que les commissaires du *Sseu k'ou...* avaient ignorés et que Jouan Yuan présenta au trône sous Kia-k'ing furent réunis en une collection qui reçut le nom de 宛委別藏 Yuan-wei-pie-tsang (cf. *Wou lin ts'ang chou lou*, 上, 31 r⁰). Le nom de Yuan-wei-t'ang ne suffit donc pas à lui seul pour assurer une identification au Yuan-wei-chan-t'ang de Hiang Tö-fen.

P. 189. — Sur les œuvres de Houang Jou-heng, cf. aussi *Ts'ien k'ing t'ang chou mou*, 25, 31 r⁰.

P. 193. — Le manuscrit original du *Tan cheng t'ang ts'ang chou mou*, avec toute une série de préfaces, se trouvait, sous le titre de 淡生堂藏書譜 *Tan cheng t'ang ts'ang chou p'ou*, en 8 liasses, plus le 藏書訓略 *Ts'ang chou hiun lio*, en 2 liasses, dans le Chan-pen-chou-che de Ting Ping, et doit donc avoir passé aujourd'hui, avec toute cette bibliothèque, au T'ou-chou-kouan de Nankin; cf. à ce sujet le *Chan pen chou che ts'ang chou tche*, 14, 5—6, où il y a d'excellents renseignements sur K'i Teh'eng-ye et sa descendance. La collection littéraire de K'i Teh'eng-ye, ou *Tan cheng t'ang tsi*, était un livre prohibé sous la dynastie mandchoue (cf. le *Kin chou tsong mou*, éd. du *Tch'e tsin tchai ts'ong chou*, 24 r⁰). Le *Tchö kiang t'ong tche* de 1735—1736, réédition de 1899,

ch. 244, f^o 33 v^o, est muet sur le *Tan cheng t'ang tsi*, mais mentionne, comme œuvres de K'i Tch'eng-ye, le *Tan cheng t'ang chou mou*, en 5 ch. (*sic*); le 兩浙著作考 *Leang tchö tchou tso k'ao*, en 10 ch.; le 兩浙神仙著作考 *Leang tchö chen sien tchou tso k'ao*, en 2 ch.

P. 195. — En dehors des exemplaires de K'i Tch'eng-ye et de Siu Ping-yi, j'ai retrouvé l'indication de quatre manuscrits de l'ancien *Chouo fou* qui existaient encore chez des bibliophiles au XVII^e siècle:

1^o Le 脈望館書目 *Mo wang kouan chou mou*, éd. du *Han fen leou pi ki*, 6^e tsi, 2, 55 v^o, mentionne un *Chouo fou*, en 28 *pen*. Le *Mo wang kouan chou mou* est le catalogue de la bibliothèque de 趙琦美 *Tchao K'i-mei*, *tseu* 元度 *Yuan-tou*, sur lequel cf. *Ts'ang chou ki che che*, 3, 37—39; 4, 7 r^o. *Tchao K'i-mei* était le fils de *Tchao Yong-hien*, sur lequel cf. *J. A.*, 1913, II, 412. Quelques uns de ses livres, échappés à l'incendie, passèrent ensuite dans la bibliothèque de Ts'ien Ts'eng.

2^o Dans son *Chou kou t'ang ts'ang chou mou*, éd. du *Yue ya t'ang ts'ong chou*, 2, 17 v^o, 錢曾 *Ts'ien Ts'eng* mentionne son propre exemplaire du „*Chouo fou* de T'ao Tsong-yi, 100 ch., 32 *pen*, manuscrit”. Malgré cette indication traditionnelle de 100 ch., il est assez douteux que le manuscrit ait été complet.

3^o Le *Ki ts'ang wei chou mou* de Ki Tchen-yi (cf. *supra*, addenda à la p. 167) indique (50 v^o) un „*Chouo fou*, 100 ch., 40 *pen*, manuscrit”. Ici encore, et malgré le chiffre de 100 chapitres, des lacunes ne sont pas exclues.

4^o Le *Tch'ouan che leou chou mou* (sur lequel cf. *supra*, 184—185), additions à la section 子, 15 r^o, enregistre, lui aussi, un *Chouo fou* manuscrit en 40 *pen*.

P. 197. — Une autre œuvre de T'ao T'ing subsiste, et une notice avait même été rédigée pour elle, dans la section *ts'ouen-mou*,

par les commissaires du *Sseu k'ou...*, mais cette notice ne se trouve pas dans les éditions courantes. En 1793, 胡虔 Hou K'ien de 桐城 T'ong-teh'eng a donné, en 10 ch., une édition des titres et noms d'auteurs des ouvrages relégués par les commissaires du *Sseu k'ou...* dans la section *ts'ouen-mou*. Dans ce 四庫全書 附存目錄 *Sseu k'ou ts'üan chou fou ts'ouen mou lou*, il y a 32 titres qui ne se retrouvent pas dans les éditions courantes du *Sseu k'ou...*, et parmi eux figure un 四大家文選 *Sseu ta kia wen siuan* en 8 ch., par T'ao T'ing des Ming (cf. *Sseu k'ou chou mou lio*, appendice, 3 v⁰). Cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le *Sseu ta kia wen siuan* porté au *T'ien yi ko chou mou*, 集, 3, 43, porte sur quatre écrivains des Song; un exemplaire imprimé, intitulé 宋四大家文選 *Song sseu ta kia wen siuan*, en est porté au *T'ien tsin t'ou chou kouan chou mou*, 29, 12 v⁰; et il y aura lieu de voir si cet exemplaire donne quelques renseignements nouveaux sur la personnalité de T'ao T'ing. Par ailleurs, à défaut du *Yao ngan hien tche*, j'ai recherché dans les descriptions générales du Yun-nan les indications concernant T'ao T'ing. Le *Siu yun nan t'ong tche kao* de 1901 (104, 16 v⁰ et 25 v⁰) dit que T'ao T'ing est licencié de 1591 et docteur de 1910; ceci amène à placer la naissance de T'ao T'ing au plus tôt vers 1570. Au ch. 113, 14 r⁰, le même ouvrage, citant l'ancien *Yun nan t'ong tche*, dit que „T'ao T'ing, de Yao-ngan, docteur de 1610, parvint dans le mandarinat aux fonctions de 兵備道 *ping-peï-tao* à 武昌 Wou-teh'ang (Hou-peï). Sa droiture était réputée. [Après sa retraite], il habita dans son village, s'occupant à secourir les siens, enseignant et faisant de la littérature”. Enfin le même *Siu yun nan t'ong tche kao* ne dit rien du *Chouo fou* ni du *Song sseu ta kia wen siuan*, mais nomme, comme œuvres de T'ao T'ing, le *Siu chouo fou* (= *Chouo fou siu*) à propos duquel il reproduit (169, 29 v⁰) la notice du *Sseu k'ou...*, et (170, 6 v⁰) deux œuvres que je ne connais pas:

le 續鍾伯敬史懷 *Siu tchong po king che houai* et le 閩園集 *Lang yuan tsi*. Le titre de *Siu tchong po king che houai* est naturellement à interpréter par „Suite au *Che houai* de Tchong Po-king”; Po-king est le *tseu* de 鍾惺 Tchong Sing, dont le *Che houai* se trouve dans la collection Wade à Cambridge (cf. Giles, *Catal.*, 51). Pour d'autres œuvres de Tchong Sing, *alias* Tchong Po-king, cf. *Houei k'o chou mou*, 3, 22; *T'song chou kiu yao*, 46, 38; Giles, *Catal.*, 99, 102; Douglas, *Catalogue*, 55; *Supplem. Catal.*, 28; Courant, *Catalogue*, n^{os} 3992—3994, 4053, 4062—4064. M. Courant a signalé que Tchong Sing était vivant et écrivait en 1621; ceci cadre bien avec les dates que nous connaissons pour T'ao T'ing; c'est par erreur que Grube et M. H. Mueller attribuent à Tchong Po-king (= Tchong Sing) une préface datée de 1695 (cf. *Fêng-shên-yên-i*, *Die Metamorphosen der Goetter*, Leyde, 1912, in-4, XIV—XV).

P. 199. — Le catalogue annoté de Chao Yi-tch'en, avec les remarques additionnelles d'autres érudits, a été édité en 1911 par son petit-fils 邵章 Chao Tchang; j'en ai reçu un exemplaire pendant l'impression du présent article. L'ouvrage porte le titre de 四庫簡明目錄標注 *Sseu k'ou kien ming mou lou piao tchou*, est en 20 ch., et est précédé d'une préface de 1908 due à Miao Ts'iu'an-souen. D'après les suscriptions, c'est là la 4^e œuvre de l'édition collective des écrits de Chao Yi-tch'en, intitulée 半巖廬所著書 *Pan yen lou so tchou chou*. Mais il n'est pas à ma connaissance que d'autres œuvres de cette collection aient réellement paru, et je n'en trouve pas de mention dans le *Siu houei k'o chou mou* de M. Lo Tchen-yu. La citation de Chao Yi-tch'en, *supra*, p. 199, s'arrête bien là où j'avais supposé, et par suite la mention des exemplaires du *Chouo fou* appartenant à MM. Wou et Tch'en est bien due à Mo Yeou-tche.

P. 200—201. — La note de Souen Yi-yang se trouve jointe à l'édition du catalogue de Chao Yi-tch'en; elle est de 辛未 *sin-wei*;

c'est donc en 1871 que Souen Yi-jang a vu à Pékin un exemplaire de l'ancien *Chouo fou*.

P. 201. — Une dernière indication sur le *Chouo fou* primitif qu'on connaissait au XVII^e siècle peut peut-être intervenir ici. Mao Tsin, dans la note finale de son édition du *Tcho keng lou*, dit que T'ao Tsong-yi n'avait pas achevé son *Chouo fou* en 100 ch. C'est là une information qu'il y a tout lieu de croire erronée. Mais la remarque de Mao Tsin ne résulterait-elle pas de ce qu'à son époque un certain nombre des derniers chapitres du *Chouo fou* étaient déjà perdus?

P. 201—202. — Les livres du Nei-ko n'avaient pas été l'objet d'un inventaire moderne, mais il y en avait un catalogue daté de 1605, le 內閣藏書目 *Nei ko ts'ang chou mou*, en 8 ch.; un manuscrit en était indiqué dans le *Yi fong ts'ang chou siu ki*, 5, 1; l'œuvre elle-même a été éditée il y a quelques années dans la première série du *Che yuan ts'ong chou*; le manuscrit de l'ancien *Chouo fou* n'y est pas nommé. Au sujet des livres du Nei-ko passés à la Bibliothèque de Pékin, j'aurais dû signaler que, pour préparer leur transfert, un érudit de valeur, M. 曹元忠 *Ts'ao Yuan-tchong*, avait dressé un état de ces ouvrages; mais je ne crois pas qu'il ait été imprimé.

P. 204—205. — En 1615, le 世善堂書目 *Che chan t'ang chou mou* de 陳第 *Tch'en Ti* (éd. du *Tche pou tsou tchai ts'ong chou*, 上, 43 v⁰) parle bien, lui aussi, du *Ngan nan hing ki* de Siu Ming-chan. Il y a donc des chances pour que ce soit là le titre véritable, et très naturel, que donnait l'ancien *Chouo fou*, et que la recension de T'ao T'ing a altéré en *T'ien nan hing ki*.

P. 205. — Pour compléter l'histoire du *Chouo fou*, j'aurais dû citer deux phrases du catalogue annoté de Chao Yi-tch'en (13, 30 r⁰):

1⁰ „[Tchou Sieou-po] dit encore: „Sous les Ming, il y a des exemplaires où des libraires, imprimant quelques dizaines d'écrits

qui faisaient partie de cet ouvrage (c'est-à-dire du *Chouo fou*), en faisaient des *ts'ong-chou* avec un nouveau titre. J'ai vu un 唐宋叢書 *T'ang song ts'ong chou*; c'est le cas pour lui." Sur Tchou Hio-k'in, *tseu Sieou-po*, cf. *supra*, p. 199. Sur le *T'ang song ts'ong ch'ou* de 鍾人傑 Tchong Jen-kie et autres, de Wou-lin (c'est-à-dire de Hang-tcheou), cf. *P'ei lin t'ang chou mou*, 予, 40—42; *Houei k'o chou mou*, 4, 7—11; *Ts'ong chou kiu yao*, 38—43; catalogue de Chao Yi-teh'en, 13, 32 v^o. Chao Yi-teh'en dit que le *T'ang song ts'ong chou* comprend 89 œuvres, ce qui est conforme aux tables du *Houei k'o chou mou* et du *Ts'ong chou kiu yao*; le *P'ei lin t'ang chou mou* a une table un peu différente, avec 88 œuvres seulement, encore qu'indiquant une œuvre que les autres tables ne donnent pas. Il y a du *T'ang song ts'ong chou*, outre l'édition des Ming, une réédition en petit format. Chao Yi-teh'en dit qu'il y a un faux *T'ang song ts'ong chou*, qui se reconnaît à ce qu'il ne contient pas le *Siu'an houo houa p'ou* en 20 ch. Dans le *Ts'ong chou kiu yao*, Yang Cheou-king, qui indique à sa table le *Siu'an houo houa p'ou*, dit d'une façon absolue que le *T'ang song ts'ong chou* est un pseudo-*ts'ong-chou* établi par les libraires avec les planches du *Chouo fou*. J'imagine qu'il a mal compris la remarque de Tchou Hio-k'in, qu'il connaissait sans doute par un exemplaire manuscrit du catalogue de Chao Yi-teh'en. Le *Siu'an houo houa p'ou* complet, en 20 ch., ne s'est jamais trouvé dans le *Chouo fou*, surtout dans le *Chouo fou* de la recension de T'ao T'ing, le seul qui soit en question ici. On notera d'ailleurs qu'un pseudo-*ts'ong-chou* établi avec les planches du *Chouo fou* de 1646—1647, les seules qui aient pu être à la disposition des faussaires, n'est pas des Ming, mais des Ts'ing. Je pense donc qu'il y a un vrai *T'ang song ts'ong chou*, probablement indépendant du *Chouo fou* de T'ao T'ing (il faudrait autrement admettre que ces gens de Hang-tcheou l'ont constitué avec les planches qui avaient échappé

à l'incendie de 1621, en y joignant quelques œuvres nouvelles comme le *Süan houo houa p'ou*) et un pseudo-*T'ang song ts'ong chou* imprimé avec les planches du *Chouo fou* de 1646—1647.

2^o 路 Lou dit: „Le 五朝紀事 *Wou tch'ao ki che* qu'on vend chez les libraires est constitué avec les planches du *Chouo fou* dont on a modifié l'ordre et la table.” Le Lou en question est le bibliophile 路慎莊 Lou Chen-tchouang, *tseu* 子端 Tseu-touan, hao 小洲 Siao-tcheou, de Tcheou-tche au Chàn-si, sur lequel cf. *Ts'ang chou ki che che*, 6, 45—46. Je ne connais pas de collection portant le titre de *Wou tch'ao ki che*, mais il s'agit très probablement du 五朝小說 *Wou tch'ao siao chouo*, dont la table est donnée, sans indication d'auteur ni de date et sans aucune remarque, dans le *Houei k'o chou mou*, 12, 39—61, et dans le *Ts'ong chou kin yao*, 50, 26—33. J'en ai rapporté un exemplaire à la Bibliothèque Nationale, coll. Pelliot, II, 1407. Sans connaître la remarque de Lou Chen-tchouang, j'avais déjà noté que les planches paraissaient être identiques à celles du *Chouo fou* et du *Chouo fou sin* de 1646—1647, et je ne doute pas, malgré les truquages et les grattages, que Lou Chen-tchouang ait raison. En dépit de son origine, les exemplaires du *Wou tch'ao siao chouo* se vendaient à Pékin il y a quelques années beaucoup plus cher que ceux du *Chouo fou* et du *Chouo fou sin* de 1646—1647, dont ils ne sont cependant qu'un démarquage.

P. 206. — Le *Ts'ien k'ing t'ang chou mou* paraît bien attribuer la compilation du *Kouang chouo fou* à 司馬泰 Sseu-ma T'ai, et c'est ainsi en tout cas qu'a compris le *Ming che*, 98, 3 v^o. Il serait aussi en ce cas le compilateur du 古今彙說 *Kou kin houei chouo*, du *Tsai sin po tch'ouan hio hai*, du *San sin po tch'ouan hio hai*, du 史流十品 *Che lieou che p'in*; enfin le *Ming che* (98, 7 v^o) lui attribue le 文獻彙編 *Wen hien houei pien*. En fait, Chao Yi-tch'en (13, 31 v^o) nomme bien Sseu-ma T'ai comme

le compilateur du *Tsai siu po tch'ouan hai* et du *San siu pò tch'ouan hio hai*, encore que le *Siu houei k'o chou mou* de M. Lo Tchen-yu indique ces *ts'ong-chou* comme des œuvres anonymes. Une étude détaillée sera nécessaire pour tirer la question au clair.

P. 207. — Le *Kieou yi kou che* est mis sous le nom de ce Tehao dans le *Tan cheng t'ang ts'ang chòu mou*, 3, 21 r⁰, et le *Ts'ien k'ing t'ang chou môu*, 8, 18 v⁰, nous apprend que son nom complet est 趙鉞 Tehao Yi. Quant au *Po yi tchouan*, le *Ts'ien k'ing t'ang chou mou*, 8, 18 v⁰, l'attribue à tort à 李思聰 Li Sseu-ts'ong, alors qu'il est en réalité dû à 錢古訓 Ts'ien Kou-hiun, originaire de Yu-yao au Tchö-kiang, docteur de 1394 (cf. *Sseu k'ou...*, 78, 14). Ts'ien Kou-hiun et Li Sseu-ts'ong furent chargés en 1396 de réprimer l'insurrection du chef pa-yi 思倫發 Sseu-louen-fa qu'aidaient les Birmans. L'ouvrage est donc intéressant pour étudier les rapports des Ming et des Birmans avant l'ambassade de 1406 dont Huber a traduit un bref récit dans *B.E.F.E.-O.*, IV, 429—432. Un manuscrit du *Po yi tchouan*, qui avait appartenu à ce Tehao K'i-mei dont il a été question dans les *addenda* à la p. 195, est décrit dans le *Chan pen chou che ts'ang chou tche*, 12, 19, et doit donc se trouver aujourd'hui à la Bibliothèque de Nankin.

P. 208. — Une dernière compilation dont le titre s'inspire de celui du *Chouo fou* est à signaler, encore que je manque d'informations sur son contenu. C'est un 說鄒補遺 *Chouo fou pou yi* manuscrit, conservé à la bibliothèque d'Ueno, et dont je trouve l'indication dans le *Tōyō gaku hō*, XIV, II (sept. 1924), 251.

HSÜN-TZŪ ON THE RECTIFICATION OF NAMES

BY

J. J. L. DUYVENDAK.

INTRODUCTORY NOTE.

The 16th chapter of the work known as *Hsün-tzŭ* 荀子¹⁾, which forms the 22nd book or section 篇, is called *Cheng-ming-p'ien* 正名篇, "On the rectification of names", or, as it might perhaps be better rendered, "On the correct use of terminology". Within the Confucian school it is the earliest development of Confucius' famous dictum, laid down in *Lun-yŭ* XIII, 3, that it is most important "to rectify the names" 正名. Leaving alone the question of the correct interpretation of these words in the context of the *Lun-yŭ*²⁾, there can be no doubt that in *Hsün-tzŭ*'s days they were understood in the sense which I have here given to them. The Ming-chia 名家, the school of thought which chiefly occupied itself with the problem of the "rectification of the terminology" and which certainly represents one of the most interesting currents of early Chinese thinking, has repeatedly had

1) I have used the edition of 1876, which has the commentary from Yang Liang 楊倬 (818) and gives the text as revised by Hsieh Yung 謝墉 (1786).

2) It would seem that Prof. Franke (see following note) has made out a good case against Prof. Chavannes' ingenious solution of the difficulties which this passage presents. Cf. *Mém. hist.* V, pp. 378—385, 440.

the attention of Sinologues¹⁾, but never have *Hsün-tzū's* views been fully expounded. In his interesting essay, in which he discussed the various ways in which the problem has been approached by different philosophers, Prof. Franke does refer to *Hsün-tzū's* views, but only too briefly. Father Wiegier gives a synopsis of *Hsün-tzū's* ideas in his *Histoire des croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine* (34^{me} leçon) but his summary of the chapter which concerns us here is very unsatisfactory. And finally Prof. Parker treats of this chapter in the *New China Review*, IV, 5, pp. 367, 368, but adds that he "does not profess to understand it".

It is but recently that some justice has been done to *Hsün-tzū's* views on the rectification of terminology in two important publications of Professor Hu Shih 胡適²⁾. After a general discussion of *Hsün-tzū's* ideas³⁾, the author treats of what he calls *Hsün-tzū's* logic in some detail, thereby basing himself chiefly on this 16th

1) Cf. on this school chiefly: O. Franke, *Ueber die Chinesische Lehre von den Bezeichnungen*, in *T'oung Pao*, série II, vol. 7, pp. 315—350; and P. Masson-Oursel, *Yin Wen-tzeu*, *ibid.*, vol. 15, pp. 557—662. A. Forke, in his essay on *The Chinese Sophists*, published in the *Journal of the China Branch of the R. A. S.*, XXXIV, 1901—2, no. 1, pp. 1—109, has also devoted much attention to it, but I regret that I have not been able to consult this. I am however acquainted with Prof. Forke's contribution to *Das Licht des Ostens* (1922) on: *Die mittlere und neuere Zeit der chinesischen Philosophie* (pp. 351—390), which presumably contains the gist of the older article in English.

2) *The Development of the logical method in ancient China*, by Hu Shih (Suh Hu), Professor of philosophy at the national university of Peking, published by the Oriental Book Company, Shanghai, 1922; and *Chung-kuo-ché-hsüeh-shih-ta-kang* 中國哲學史大綱 (Peking National University series), Commercial Press, Shanghai, 9th ed. 1923, which is an extension of the same work. Prof. Hu Shih explains that the book as it now stands in the Engl. edition, really dates from 1917, when it was presented to the Faculty of Philosophy of Columbia University in partial fulfillment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy. Cf. *T'oung Pao*, 1923, pp. 309—315. The Chin. ed., though published earlier, contains his maturer opinion. I have therefore, whenever it seemed necessary, quoted both publications, and have distinguished them as Engl. ed. and Chin. ed.

3) Without wishing to take up the whole problem of *Hsün-tzū*, I may note that Prof. Hu Shih places him from about B.C. 305 to about B.C. 235 on what seem to be good grounds.

chapter. He gives a translation of some of the more important parts in his English book and in his Chinese work some more are discussed. I may be permitted here to refer to Prof. Hu Shih's views, with which on the whole I find myself in agreement. It would seem however that a translation of the whole chapter might still be useful, as, with all deference to the excellent work done by Prof. Hu Shih, I do not think that the last word has been said on some of the more difficult parts of the chapter. Moreover, it certainly deserves to be studied in its entirety.

The chapter is well built up. I have introduced a division into sections so as clearly to bring out the frame on which the argument is constructed. As with all Chinese logicians, logic and etymology and ethics are here closely related to each other. Rectification of names means in the first place a correct ethical valuation and *Hsün-tzŭ* goes so far that he finally reduces the whole problem to the moral task of self-control. Only the man who has his passions and desires well under control, and thus is able to conform himself to Tao 道, knows how to rectify his terminology or, in other words, to have the true logic and the right ethical judgment.

Hsün-tzŭ would not have been a Chinese philosopher, had not ethics held his primary interest. Yet, as one of the few attempts to found a Chinese logic, his chapter deserves our attention. More than once, it seems to me, he surprizes us by remarkable definitions. His view as to the origin and the nature of language, his theory of knowledge, his attempt to establish classifications, to fix individuality, and even the end of the chapter, which shows that only a mind which is free from the bias of uncontrolled desires can find truth, — and with it, happiness —, are well worthy of consideration. As Hu Shih has pointed out, it is a matter of great regret that these beginnings of logic, attempted by *Hsün-tzŭ*, the

Neo-Mohists and some others, have not been continued. The history of Chinese thought might then have been very different from what it is now.

The rectification of terminology.

I¹⁾.

When the later kings²⁾ formed the terminology, in the names of penalties they followed the Shang-dynastie, in the names of ranks and dignities the Chou-dynasty, and in the names of all things of culture they followed the Rules of ceremonial behaviour³⁾. And in applying the various names to all things they followed the established custom and the descriptive definitions⁴⁾ of the various

1) This is a historical introduction in which the great importance of names, i.e. terminology, language and correct ethical valuations, is pointed out in its connection to good government.

2) Cf. Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 154 and *op. cit.*, Chin. ed., p. 315, where some texts from ch. 3, book 5, *T'ei-hsiang-p'ien* 非相篇 are quoted, which show that Hsün-tzū preferred the authority of the later sage rulers to that of the earlier sages like Yao and Shun of whom so very little is known. "To reject the later kings and talk of high antiquity is like rejecting one's own prince and serving that of others"

舍後王而道上古譬之是猶舍已之君而事人之君也 (ch. 3, pp. 5 and 6). As Hu Shih well points out, this is an important difference from the traditional Confucian stand-point. Franke, *l. c.*, p. 329, translates: "Die späteren Herrscher hatten die fertigen Bezeichnungen (die ihre Vorgänger bestimmt hatten)". In view of the important part which Hsün-tzū assigns to the "later kings", I do not think this is correct.

3) The comm. says: the *I-li* of the Chou-dynasty is meant.

4) 曲期 is difficult. Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 161: "As to the names of the other things in the universe, they should adopt those which have already received the customary sanction and mutual agreement of the civilized people of the Middle Kingdom". In *op. cit.*, Chin. ed., p. 330, he makes the sentence end with 成俗, and joins 曲期 to what follows, a construction which I do not quite understand. The verb certainly should be put in the past tense, not "should adopt". Nor do I believe that 曲期 should be rendered by "mutual agreement". The sense is, to 期 "define", "set a limit" in a 曲 "tortuous", "indirect", way. The comm. explains 期 by 會 "to combine". Cf. p. 241, where it explains that, when a designation by itself is not clear,

parts of the empire. Distant regions and counties of different customs hereby could enter into communication with one another¹).

Now as to the various names which have to do with man, (for example) the essential feature which man receives at his birth is called *human nature*, 性, the congruity of the psychic faculties (with reality) and the response (to reality) of emotions, which are produced by human nature when in a state of balance and which exist spontaneously without any exertion, are called *natural*, 性; love and hatred, pleasure and anger, sorrow and joy, which are proper to human nature, are called *sensations*, 情; when the mind chooses among the stirring of the sensations, it is called *reflection*, 慮; when the reflection of the mind results in action, it is called *artificial*, 偽; when the reflection is accumulated²), so that by constant practice it becomes a habit, it is called *nurture* 偽³).

a nearer description is given by telling something of the form, the size, etc. We may therefore fairly render the expression by "qualifying combinations" or "descriptive definitions". Franke, *l. c.*, translates: "Die Verbreitung der Bezeichnungen über alle Gegenstände folgte also den fertigen Bräuchen und den complicirten Zusammenstellungen des Hsia-reiches". No; this sentence refers to the names of all other things than those belonging to the three classes just mentioned. The later kings did no more than sanction the names already in use.

1) 後王之成名、刑名從商、爵名從周、文名從禮。散名之加於萬物者則從諸夏之成俗曲期。遠方異俗之卿則因之而爲通。

2) 積 is a technical term with *Hsün-tzū*. As human nature is bad, goodness can only be attained by accumulating good habits. Cf. the important passage from ch. 4, *Ju-hsiao-p'ien* 儒效篇 (p. 16 v⁰), also quoted by Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 156; Chin. ed., p. 317. "The ordinary man in the street, when he has accumulated goodness to the very fullest measure, may be called a sage", etc. 涂之人百姓積善而全盡謂之聖人。

3) 偽 is defined in ch. 17, *Hsing-o-p'ien* 性惡篇, p. 2 v⁰ by: "That in man which can not be learnt or striven after is called human nature 性; that in man which can be acquired by learning and achieved by striving is called nurture 偽" 不可學不可事而在人者謂之性。可學而能

To pursue profit in a correct way is called *business*, 事; to pursue righteousness in a correct way is called (moral) *conduct*, 行. That in man by which he knows, is called *knowledge*, 知; the knowledge which corresponds (to reality) is called *wisdom*, 智. That in man by which he is able (to act) is called *ability*, 能¹⁾; the ability which corresponds (to reality) is called *proficiency*, 能²⁾. When the nature is injured, it is called *illness*, 病. What happens at the appointed time is called *fate*, 命.

These are (instances of) the various names which have to do with man, and this is the way in which the later kings have formed the terminology³⁾.

Therefore the idea of these kings in regulating the terminology was, that, when names had been fixed and so realities were distinguished from one another, when this principle had been

可事而成之在人者謂之偽. Cf. also Hu Shih, *loc. cit.*, from whom I borrow the happy translation of 偽 by „nurture”. This seems to me much better than the ugly “factitious” which Legge uses. Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 315, refutes the wrong interpretation which has often been given to 偽 as if it meant 假 “false”.

1) 智 at the beginning of the sentence should be omitted.

2) The comm. here explains 能 by 耐.

3) i. e. they have sanctioned the use of these words.

散名之在人者、生之所以然者謂之性、性之和所生精合感應不事而自然謂之性、性之好惡喜怒哀樂謂之情、情然而心爲之擇謂之慮、心慮而能爲之動謂之偽、慮積焉能習焉而後成謂之偽。正利而爲謂之事、正義而爲謂之行。所以知之在人者謂之知、知有所合謂之智、智所以能之在人者謂之能、能有所合謂之能、性傷謂之病、節遇謂之命。是散名之在人者也、是後王之成名也。

applied¹⁾ and ideas could thus be interchanged, then the people could be conscientiously led on and be unified.

And therefore, to split expressions and arbitrarily to create names, thereby confounding the correct terminology, so that the people become confused and there is much discussion and litigation, was called a great wickedness²⁾. That crime was like that of making (false) seals and standards and measures. Therefore none of the people dared under any pretext invent strange expressions whereby the correct terminology would have been confounded, and thus they were without guile. Being without guile, they were easy to govern. They being easy to govern, there was justice³⁾. And as none of the people dared under any pretext invent strange expressions whereby the correct terminology would have been confounded, they were one in keeping the law and attentive in following orders. Thus the traces (of these kings) have long remained. To have one's traces long remaining and to have accomplished a meritorious work, that is to have reached the highest point of orderly government. This is the good result of being attentive in guarding the conventions of the terminology⁴⁾.

1) The text has 道行 and the comm. explains: 道謂制名之道 "tao means the principle of establishing names". Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 160, translates "when speech could become current". I prefer the comm.'s view.

2) Cf. *Lî-chî*, ch. Wang-chih 王制, 4: "Those who split the terms and corrupted the laws, who confounded the terminology and changed and invented (names), . . . were put to death" 析言破律亂名改作、... 殺.

3) Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 329, reads 功 "merit" instead of 公 "justice".

4) 故王者之制名、名定而實辨、道行而志通、則慎率民而一焉。故析辭擅作名以亂正名、使民疑惑、人多辨訟、則謂之大姦。其罪猶爲符節度量之罪也。故其民莫敢託爲奇辭以亂正名、故其民慤、慤則易使、易使則

II¹⁾

But now the sage kings are no more and the guarding of the terminology has been neglected, strange expressions have sprung up, and names and their realities have become confused. As the moulds of truth and untruth are not clear, even officials who maintain the law and scholars who repeat the series (of rules)²⁾ are likewise in a state of confusion. Should some king arise, he would certainly partly follow the old names and partly create new names. Thus then it is imperative for us to examine

- 1) the reason for having names,
- 2) through what medium similarity and dissimilarity are judged³⁾,
- 3) what are the leading principles on which names are established⁴⁾.

公。其民莫敢託爲奇辭以亂正名、故壹於道法而謹於循令矣。如是則其迹長矣。迹長功成、治之極也。是謹於守名約之功也。

1) After the historical introduction which has shown how names are a valuable heritage of the past, the fact is faced that now "names" and all that they imply are by no means so clear. Should a wise ruler arise he would have to make a critical examination of the entire terminology, and replace wrong terms by new ones. The nature and value of names are then examined, as well as the chief principles which should govern the creating of a terminology.

2) 誦數之儒 is rather vague. I suppose the rules of 禮 ceremonial conduct are meant which the orthodox scholars repeat. Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 160, translates: "teachers of truth" which seems rather saying too much. Franke, *l. c.*, says: "und so herrscht unter den orthodoxen Gelehrten, wenn sie auch ihre Sprüche hersagen, allenthalben Verwirrung".

3) Thus I think I can best render the meaning of 緣. Hu Shih translates: "why there are agreement and difference in names". I object to the "why". I think prof. Franke is mistaken in translating: „Man muss also das Wesen der Bezeichnungen *nebst den durch sie begründeten Merkmalen* und den grossen Gesichtspunkten der Bezeichnungs-Ordnung durchaus klarstellen". The italicized words are the opposite of the real meaning.

4) 今聖王沒、名守慢、奇辭起、名實亂。是非

(ad 1). Different forms make a different impression on the mind. When different things are explained in relation to each other names and (their corresponding) realities may easily become obscure and entangled¹). If it were not made clear what is valuable and what worthless, if similarity and dissimilarity were not distinguished, then we should be in the unfortunate position that ideas would not be understood, and that affairs would be hampered and handicapped. Therefore the wise men for each thing created separate names to indicate the (corresponding) reality. In the first place it should be made clear what is valuable and what is worthless, and in the second place similarity and dissimilarity should be distinguished. When this has been done, there will be no danger of ideas being mis-understood and affairs being hampered. This is the reason for having names²).

之形不明、則雖守法之吏誦數之儒亦皆亂也。若有王者起、必將有循於舊名、有作於新名。然則所爲有名與所緣有同異與制名之樞要不可不察也。

1) I give this translation with some reserve. The meaning seems to be that unless names be very clear, and well-defined, like and unlike will be easily interchanged. Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 330, proposes a different punctuation and reads 互 "mutual" for 玄 "dark": 異形離心交喻、異物名實互紐 which in *op. cit.*, Engl. ed., p. 161 he renders by: "Different forms, apart from the mind, may be understood to be their opposites; and different things may be called by the names of one another". I am not convinced this is any better, and I cannot accept Hu Shih's further explanation: "that is, before names become current, there is no reason why "large" should not mean "small", or black should not be called white".

2) 異形離心、交喻異物、名實玄紐。貴賤不明、同異不別、如是則志必有不喻之患、而事必有困廢之禍。故知者爲之分別制名以指實、上以明貴賤、下以辨同異。貴賤明、同異別、如是則志無不喻之患、事無困廢之禍。此所爲有名也。

(ad 2). Through what medium then are similarity and dissimilarity judged?

Answer: through that of the senses¹⁾.

That all beings which are of the same class (produce) the name sensation is so because the imaginary object (as recognized by) the senses is the same. Therefore they are compared and if they are found approximately to correspond, their conventional names are accordingly used in common, so as (further) to define each other²⁾.

Forms, bodies, colours and designs are distinguished by the eye.

"Clear" and "confused" notes, the harmony of the yü instrument³⁾ and all sorts of strange sounds are distinguished by the ear.

Sweet, bitter, salt, insipid, acrid, sour and all sorts of strange tastes are distinguished by the mouth.

1) 天官 is here explained as: "sense-organs". Cf. Mencius, VI^a 15, where 耳目之官 is used.

2) This is a very important passage and I hope I have succeeded in clearly bringing out the sense as I understand it. Hsün-tzŭ here states that no two things are ever the same and that they can only be grouped in genus and species etc. because the senses perceive the *abstract idea* of what they see. If I see a white horse and a black horse, in both cases I know it to represent the idea *horse*, and although they are only approximately alike they may both be called a horse, which is a 約名, a name given by convention. When all approximately white things have been called "white", and all things which resemble a horse have been called "horse", then these two ideas may further define each other 相期 and express the idea "white horse".

In this interpretation I venture widely to differ from Prof. Hu Shih. *Op. cit.*, Engl. ed., p. 162 he translates: "The senses of those of the same kind and having the same feelings react in the same way toward things. So by comparing among themselves, they are enabled by this approximate similarity to understand one another. Thereupon they come to agree on the several names as means for mutual expectation". *Op. cit.*, Chin. ed., p. 332 the text is still explained in the same way. It is not clear to me what is meant by "as means for mutual expectation". 期 is used throughout this chapter in the sense of: "to define".

3) The yü instrument consists of 36 reed pipes. The commentary thinks before and after 調竽 some characters are missing.

Fragrant, fetid, odoriferous, putrid, rancid, sharp, acid and all sorts of strange smells are distinguished by the nose.

Pain, itching, cold, heat, smoothness and roughness¹⁾, light and heavy are distinguished by the bodily form.

Pleasure²⁾ and anger, sorrow and joy, love, hatred and desire are distinguished by the mind³⁾.

The mind has testing (徵) knowledge. By this testing knowledge, using the medium of the ear, it is able to recognise sounds, using the medium of the eye, it is able to recognise forms. But before it can exert this testing knowledge, it must wait till the senses have registered (當簿) the respective class.

The five senses register but have no knowledge, the mind tests, but if it did not express itself in language, everybody would think it had no knowledge⁴⁾.

1) 鉞 should be 鉞, which is explained by 澀 "rough".

2) The sentence begins with the characters 說故, which comm. declares to be corrupt.

3) Prof. Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 162, translates: „Size, shape, color, and texture differ with different eyes”, and so on. I do not think this is correct. Not the objective reality of things is doubted, but the text says that the senses enable us to perceive the really existing differences between things. Something *is* sweet, etc., and by the mouth we may know it as such, because it is tested to the abstract idea 意物 of sweetness.

4) 徵 is explained by 召. I rather take it in the sense of 證明 which Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 333, also gives to it. The senses register an impression which must be tested by the mind before its quality is known. For example, if an impression of whiteness is registered, the mind on the strength of previous experience testifies to the quality of whiteness. As the mind is thus able to see the likeness and unlikeness of things, it is necessary to express this in language, as otherwise it would seem as if one's mind had not this critical faculty. The sentence ends rather lamely with: 則人莫不然謂之不知. Hu Shih, *loc. cit.*, omits 然, which indeed seems preferable.

Prof. Hu Shih's explanation of the meaning of 徵 and 當簿, *loc. cit.*, is very good, and much better than the translation which he gives in *op. cit.*, Engl. ed., p. 162. There he translates 徵 by "receiving", apparently misreading a passage from Chang

This then is the medium through which similarity and dissimilarity are judged ¹⁾.

(ad 3). Hereupon severally things have been designated (by names). All that were alike were named alike; all that were different were distinguished. If, used singly, (the name) was sufficiently clear, it was used singly; if, singly, it was not sufficiently clear, it was used in combination. If (the properties denoted by) the name used singly and used in combination were not incompatible, that name was common (to two different things).

Ping-lin 章炳麟, quoted by him in *op. cit.*, Chin. ed., p. 333, which runs: "To take (impressions) in by the five senses is called "receiving", and receiving is here expressed by "to register". The transmission (of impressions) to the mind is called: "thinking", and thinking is (here) expressed by „testing knowledge". The combined action of taking in (the impressions) and of transmitting (them) to the mind is called "using a medium" 接於五官曰受、受者謂之當簿。傳於心曰想、想者謂之徵知。一接焉一傳焉曰緣。Kuo-ku-lun-heng 國故論衡, ch. Yüan Ming 原名, p. 142 v⁰.

Prof. Hu Shih also misunderstands the end of the sentence: "If the senses cannot properly place them and the mind has no way to receive them, then there is no knowledge". The meaning is that the judgments of the mind should be expressed in language, i. e. in the "names".

1) 然則何緣而以同異。曰緣天官。凡同類同情者其天官之意物也同。故比方之疑似而通、是所以共其約名以相期也。形體色理以目異、聲音清濁調竽奇聲以耳異、甘苦鹹淡辛酸奇味以口異、香臭芬鬱腥臊洒酸奇臭以鼻異、疾養滄熱滑鉞輕重以形體異、說故喜怒哀樂愛惡欲以心異。心有徵知、徵知則緣耳而知聲可也、緣目而知形可也。然而徵知必將待天官之當簿其類然後可也。五官簿之而不知、心徵之而無說則人莫不然謂之不知。此所緣而以同異也。

But although it might be common, there was no harm (in using it) ¹).

Knowledge is (to have) a different name for a different reality, that is, to provide all different realities with different names, and likewise to provide all different realities with the same names ²).

For, although the various things are manifold, sometimes one may wish to group them all together, and one therefore calls them "things". "Thing" is a very common name. It has been reached by an inductive process of including all things which have any property in common. Sometimes one may wish to group them from a special point of view, and therefore one calls them "birds" or "animals". "Birds" or "animals" are very specific names. They have been reached by an inductive process of excluding all things which have any specific property ³).

1) The first part of this paragraph seems clear enough. The last sentence means that although a word be a common noun and thus may include other specimens of the same kind than the one in question, clearness is not impeded by using it, as it is defined by the word with which it is combined; e. g. in speaking of a white horse, the meaning is perfectly clear, although the connotation of the word "horse" also includes black horses etc.

2) The text reads: 猶使異實者莫不同名也 but a commentary suggests that it should be 同實. Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 334, accepts this hypothesis. I prefer the reading of the text and I have Yang's commentary on my side. A new thought is here introduced, which is developed in the following paragraph, namely, that different things if grouped in classes, may be designated by the same name. 故 is here best rendered in an explicatory sense "that is", whereas I take the following 故 in its causal, instead of its conclusive sense. Hu Shih, *loc. cit.*, reads: 知異實之異名也 which probably is a printing error for 知異實者之異名也, as in the text.

3) Both in the first and second part of this important clause, which necessarily must be rendered somewhat freely, the text reads 徧舉 and the commentaries do not suggest that the text is corrupt. But Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 334, in the second case reads 徧舉 which seems to me a very happy emendation and makes the text perfectly clear. His translation in *op. cit.*, Eng. ed., p. 165 runs: "Although there are multitudes of things in the world, we may group them together under the name "thing", which is the most "inclusive" name (大共名). An inclusive name comprehends

Names are not by their very nature fitting, but they are by convention used for designating (such-and-such-a-thing). Having been fixed by convention and well established by custom, they are called fitting. Those which differ from the conventional use are called unfitting.

Names do not by their very nature convey such-and-such-reality, but they are by convention so used for designating realities. Having been fixed by convention and well established by custom, they are called names of such-and-such-reality.

But some names are by their very nature good. Those which are direct and easy and which present no difficulties are called good names ¹⁾.

Things may have the same form but have a different location; they may also have a different form but have the same location.

A distinction should be made: those of the same form but of different location, though they might be classed together, should be called two realities; when the form changes but the reality is not specified so as to become a different thing, it should be called transformation; and when there is transformation but no differentiation, there is said to be one reality.

By this method in all matters realities are verified and their numbers fixed.

everything that can possibly be included therein. We may also set apart a portion of things and call them "animals" which is one of the "exclusive" names (大別名). An exclusive name distinguishes one group of things from another and excludes all that can possibly be excluded therefrom".

推 denotes the process of induction. Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 99, points out that in book 37 of *Mo-tzü* it is also used in this sense.

1) Cf. *Yin Wen-tzü's* different definition (Masson-Oursel, *loc. cit.*, p. 328): "Good names designate what is good, bad names designate what is bad. Therefore the good has good names, the bad has bad names" 善名命善、惡名命惡、故善有善名、惡有惡名。

These then are the leading principles on which names have been established. (And this I mean by saying that) it is imperative to examine the way in which the later kings have formed the terminology ¹⁾.

III ²⁾

"To be insulted is no disgrace" ³⁾; — "a sage does not love

1) 然後隨而命之。同則同之、異則異之。單足以喻則單、單不足以喻則兼。單與兼無所相避則共、雖共不爲害矣。知異實者之異名也。故使異實者莫不異名也、猶使異實者莫不同名也。故萬物雖衆、有時而欲徧舉之、故謂之物。物也者大共名也。推而共之共則有共至於無共然後止。有時而欲徧舉之、故謂之鳥獸。鳥獸也者大別名也。推而別之別則有別至於無別然後止。名無固宜、約之以命、約定俗成謂之宜、異於約則謂之不宜。名無固實、約之以命實、約定俗成謂之實名。名有固善、徑易而不拂謂之善名。物有同狀而異所者、有異狀而同所者。可別也、狀同而爲異所者雖可合謂之二實、狀變而實無別而爲異者謂之化、有化而無別謂之一實。此事之所以稽實定數也。此制名之樞要也、後王之成名不可不察也。

2) This is the third part of the chapter, in which *Hsün-tzü* explains his position with regard to various sophisms current in his time and to philosophical arguments and discussions in general. He then reduces the value of arguments to the moral problem of how far the mind is in accordance with the Way.

3) The first of the fallacies here rejected by *Hsün-tzü* is ascribed to *Sung-tzü* 宋子, the philosopher from the state of Sung 宋, whose personal name (in the last ch. of *Chuang-tzü*) is given as *Hsing* 鉞, and who is said to have been a contemporary of Mencius. *Chuang-tzü*, ch. 1, calls him *Sung Jung-tzü* 宋榮子.

In the catalogue of the *Ch'ien-han-shu* are mentioned 宋子十八篇, Eighteen

books, by *Sung-tzū*. In *Hsün-tzū*, ch. 12, *Cheng-lun-p'ien* 正論篇, p. 15 sqq. we find a long discussion of the idea here mentioned, of which we translate the first part.

"The master, the philosopher of Sung, said: "If men would understand that it is no disgrace to be insulted, the result would be that they would not fight. For all men regard an insult as a disgrace, and therefore they fight. If they knew that it is no disgrace to be insulted they would not fight".

Replying to this, (*Hsün-tzū*) said: "But does he also hold that men's natural feelings do not hate an insult?"

The other said: "They hate it but do not regard it as a disgrace".

Hsün-tzū replied: "If that be so, then he (*Sung-tzū*) will not attain the result which he seeks. For, it is certain that men's fights come about because men hate something, and not because they regard something as a disgrace. Now when actors and dwarfs are insulted by flippant people and yet do not fight, do you think that it is because they suddenly understand that it is no disgrace to be insulted? No, but if they do not fight it is because they do not hate (being insulted). Suppose a man enters by the inner-gutter and steals a pig, then one will take a sword or a lance and persecute him and not shrink from killing or wounding him. Do you think that it is because one regards the loss of a pig as a disgrace? No, but that one does not fear fighting is because one hates. Even though a man regards an insult as a disgrace, if he does not hate, he does not fight. And even though he knows that an insult is no disgrace, if he hates, he will fight. So fighting or not fighting does not depend on whether one regards something as a disgrace or not, but whether there is hatred or not. Now the philosopher from Sung is not able to explain away that men hate an insult and keeps himself busy in telling people that they should not regard it as a disgrace. Do you not think that he is far amiss?"

子宋子曰、明見侮之不辱使人不鬪。人皆以見侮爲辱故鬪也、知見侮之爲不辱則不鬪矣。應之曰、然則亦以人之情爲不惡侮乎。曰、惡而不辱也。曰、若是則必不得所求焉。凡人之鬪也必以其惡之爲說、非以其辱之爲故也。今俳優侏儒狎徒詈侮而不鬪者是豈鉅知見侮之爲不辱哉。然而不鬪者不惡故也。今人或入其央瀆、竊其豬彘、則援劍戟而逐之、不避死傷、是豈以喪豬爲辱也哉。然而不憚鬪者惡之故也。雖以見侮爲辱也、不惡則不鬪、雖知見侮爲不辱、惡之則必鬪。然則鬪與不鬪邪匹於辱之與不辱也、乃在於惡之與不惡也。夫今子宋子不能解人之惡侮、而務說人以勿辱也、豈不過甚矣哉。

himself" ¹); — "to kill thieves is not to kill men" ²); these are all examples of a misleading use of names so as to cause confusion of names.

If we test (these fallacies) to the reason for having names, and see if anybody can practise them, then (we know) we should forbid them ³).

"Mountains and pools are on the same level" ⁴); "it is man's natural instinct to desire little" ⁵); "to meat no sweets are joined";

1) This dictum does not seem to have been preserved elsewhere, but a phrase more or less resembling it occurs in *Mo-tzü*, ch. 11, book 44 (Hu Shih refers to it as book 36), p. 2 v^o: "to love men does not exclude one's self; the self is included in the love. As the self is included in the love, the love is extended to the self, and the love of self in the gradation of ethical relationships is (really) love of men" 愛人不外已、已在所愛之中。已在所愛、愛加於已、倫列之愛已愛人也。So, the Sage does not love himself, as, in loving himself, he really loves men.

2) This phrase occurs in *Mo-tzü*, ch. 11, book 45 (Hu Shih: 37), p. 8: "Thieves are men. . . . To love thieves is not to love men; not to love thieves is not to love men. To kill thieves is not to kill men" 盜人人也。 愛盜非愛人也、不愛盜非不愛人也。殺盜人非殺人也。The comm. ascribes this paradox and the previous one to *Chuang-tzü*, where, however, I have not found them.

3) In the first instance the ethical judgment is wrong, that is, in *Hsün-tzü*'s words, the distinction between what is valuable and what is worthless is not brought out. In the other instances alike and unlike are not properly distinguished.

4) This paradox is from Hui Shih 惠施, and is found in *Chuang-tzü*, ch. 10, book 33, p. 28, in a slightly different form: "The heavens are as low as the earth (or, reading 比 for 卑, "touch the earth", cf. Hu Shih, *op. cit.*, Engl. ed., p. 112), mountains and streams are on the same level" 天與地卑、山與澤平。

5) *Hsün-tzü* discusses this maxim in ch. 12, book 18, p. 18: "*Sung-tzü* said: Man's natural instinct is to desire little, but everybody thinks that his own natural instinct is to desire much, that is wrong". Therefore at the head of his disciples he discussed his theories, explained it in similes and illustrations, and wanted men to understand that it is their natural instinct to desire little.

In reply *Hsün-tzü* said: "But does the philosopher from *Sung* also hold that it is in man's nature that his eyes should not desire fine colours, or his ears good music, or his mouth delicate tastes, or his nose fragrant smells, or his body comfort? Does he think that it is man's natural instinct not to desire these five excellent things?"

The other said: "It is in man's nature to desire these things to a certain extent".

Hsün-tzū replied: "If that be so, then his thesis does not hold good. To say that it is in man's nature to desire these five excellent things but not to desire much of it, is like saying that it is in man's nature to desire riches but not to desire wealth, to love beauty but to hate Hsi Shih (the famous beauty). The ancients did not act thus. Thinking that it is in man's nature to desire much and not to desire little, they rewarded with riches and opulence and they punished with decrease and loss. In this all the kings were alike. Therefore the most virtuous were rewarded with the empire, those next in virtue were rewarded with a state, and those following on them were rewarded with fields and hamlets. And the good and simple people were provided with food and clothes. Now if *Sung-tzū* is right in saying that it is in man's nature to desire little and not to desire much, did the early kings then reward people with what they did not desire, and did they punish them with what they desired? Things could not be worse confounded. Now the philosopher from Sung solemnly likes to theorize about this, and he assembles disciples and poses as a teacher and composes books, — but his theory amounts to nothing else than turning a great order into a great disorder. Do you not think that he is far amiss?"

子宋子曰、人之情欲寡而皆以已之情欲爲多、是過也。故率其羣徒、辨其談說、明其譬稱、將使人知情欲之寡也。應之曰、然則亦以人之情爲〔欲 should probably be omitted〕目不欲綦色、耳不欲綦聲、口不欲綦味、鼻不欲綦臭、形不欲綦佚、此五綦者亦以人之情爲不欲乎。曰、人之情欲是已。曰、若是則說必不行矣。以人之情爲欲此五綦者、而不欲多、譬之是猶以人之情爲欲富貴而不欲貨也、好美而惡西施也。古之人爲之不然。以人之情爲欲多而不欲寡、故賞以賞厚而罰以殺損也。是百王之所同也。故上賢祿天下、次賢祿一國、下賢祿田邑、愿慤之民完衣食。今子宋子以是之情爲欲寡而不欲多也、然則先王以人之所不欲者賞、而以人之所欲者罰邪、亂莫大焉。今子宋子嚴然而好說、聚人徒、立師學、成文曲、然而說不免於以至治爲至亂也。豈不過甚矣哉。

"to the big bell no music is added"¹⁾; these are all examples of a misleading use of realities so as to cause confusion of names. If we test (these fallacies) to the way in which similarity and dissimilarity are judged²⁾, and see if anybody can order things (by the way in which it is here done), then (we know) we should forbid them.

..... "an ox and a horse are not a horse"³⁾ these are all

1) These two expressions are ascribed to *Mo-tzü* by the commentator. I have not been able to trace them. They may have occurred in one of the now lost books on 節用 or 非樂. It is difficult to make out their precise meaning without the context.

2) The text reads 驗之所緣、無以同異. With Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 336, I read 而 for 無. These fallacies go against all sensorial experience, and so are rejected.

3) The text runs 非而謁楹有牛馬非馬也 and is certainly corrupt. The commentators generally suggest reading 白馬 instead of 牛馬, which would make Kung-sun Lung 公孫龍's well-known paradox: "a white horse is not a horse". Hu Shih in *op. cit.*, Engl. ed., p. 167, accepts this interpretation, but in his Chin. ed., p. 337, he prefers reading with Sun I-jiang 孫詒讓 the editor of the latest edition of *Mo-tzü* (1907) 牛馬, joining the last six characters together. This interpretation is based on the following texts from *Mo-tzü*, ch. 10, book 41 經下, p. 5: "(The proposition) that an ox and a horse are not an ox, is the same as the affirmation that they are an ox; both can be said" 牛馬之非牛與可之同、說在兼, and ch. 10, book 43 經說下, p. 18 v⁰: "Therefore the proposition 'an ox and a horse are not an ox', should be negated, but the proposition 'an ox and a horse are an ox', should also be negated. Thus it is either affirmed or negated, but the proposition 'that an ox and a horse are an ox should be negated', should also be negated. Further an ox is not two, and a horse is not two, but an ox and a horse are two. So an ox is not not an ox, and a horse is not not a horse, but an ox and a horse are not an ox and not a horse. So there is no difficulty" 故曰、牛馬非牛也未可、牛馬牛也未可。則或可或不可。而曰、牛馬牛也未可、亦不可。且牛不二、馬不二、而牛馬二。則牛不非牛、馬不非馬、而牛馬非牛非馬。無難。

Hu Shih, *loc. cit.*, in quoting this passage, omits the first nine characters. With him I accept Mr. Sun's interpretation. The first four characters of the text remain unintelligible.

examples of a misleading use of names so as to cause confusion of realities. If we test (these fallacies) to the convention whereby names are established, namely, to use that, to which one assents and to reject what one denies, then (we know) we should forbid them¹).

All heterodox theories and perverse words which, at variance with the correct Way, have been arbitrarily invented, may be grouped under these three classes of fallacies. Therefore the intelligent rulers, knowing the (established) differentiations did not argue about them. Indeed, it is easy to unify the people by means of the Way, but it is impossible to let them participate in things²).

Therefore the intelligent rulers approached the people with authority, guided them with the Way, repeatedly instructed them by orders, enlightened them by admonishing words, and forbade them by penalties. And so the people as if by magic were converted to the Way. What need was there of the force of arguments?

But now the sage kings are no more and the empire is in disorder. Depraved words spring up and the superior man has no longer any authority wherewith to approach (the people), nor penalties wherewith to forbid them. And therefore he argues.

1) These fallacies are merely a play of words and go straight against the fundamental principles on which terminology has been created.

見侮不辱、聖人不愛己、殺盜非殺人也、此惑於用名以亂名者也。驗之所以爲有名、而觀其孰行、則能禁之矣。山淵平、情欲寡、芻豢不加甘、大鍾不加樂、此惑於用實以亂名者也。驗之所緣無以同異、而觀其孰調、則能禁之矣。非而謁楹、有牛馬非馬也、此惑於用名以亂實者也。驗之名約、以其所受、悖其所辭、則能禁之矣。

2) Cf. *Lun-yü*, VIII, 9: "The people may be made to follow (the right principles), but they may not be made to understand them." 民可使由之、不可使知之。

When a reality is not clear it is designated (by a name) 命; when a designation is not clear, it is defined 期, when a definition is not clear, there is phraseology 說, when phraseology is not clear, there is argument 辨.

Therefore, definitions and designations, arguments and phraseology are things of great culture required by practical use, and moreover, are the first things required in ruling a domain.

When the name is pronounced, the reality is clear. This is the practical use of having names.

By stringing (words) together literature is produced. This is the beautiful side of having names.

When the practical use and the beautiful side of having names both receive full justice, one may be said to know the names.

Names serve to define different realities ¹⁾.

Propositions ²⁾ combine the names of different realities in order to express one idea.

Arguments do not separate names from their realities in order to demonstrate truth and untruth ³⁾.

Defining and designating is the practical use of arguments and phraseology.

Arguments and phraseology are the way of thinking of the mind ⁴⁾.

1) The text reads: 名也者所以期累實也 but a commentary suggests that 異 should be read for 累, which seems more plausible than the reading: "Names serve to define joined realities".

2) Cf. Hu Shih's interesting discussion of the character 辭, which I have rendered by "proposition", in *op. cit.*, Engl. ed., p. 41 sqq.

3) That is, they never use names in a sense other than the one which it should strictly have. "Truth and untruth" is expressed by 動靜之道.

4) Here 象 is used. See on this word Hu Shih's discussion in *op. cit.*, Engl. ed., p. 35 sqq., and also Prof. Pelliot's remarks in *T'oung Pao*, Vol. XXII, p. 314. I entirely share the latter's objections to the etymology given by Mr. Hu Shih.

The mind is maker and ruler of the Way.

The Way is the fundamental principle of order.

When, after the mind has been conformed to the Way, phraseology conformed to the mind, and propositions conformed to phraseology, names have been rectified and things have been thus defined, when things are made clear according to the nature of their material substance ¹⁾, when differences are distinguished without exaggeration, and things are classified without doing them any violence; then, in listening, one gets the true sense, and in arguing one exhausts the full meaning of things. So, arguing on wickedness by this way of the rectification (of names), is like holding a line wherewith crooked and straight are controlled ²⁾, so that heterodox theories cannot bring confusion nor will the various (false) philosophers have room to slip in ³⁾.

1) The text has 質請. Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 339, explains 請 by 情 which seems to me very plausible.

2) Cf. Tung Chung-shu's 董仲舒 *Ch'un-ch'iu-fan-lu* 春秋繁露 (ed. 1876), ch. 10, book 35, Shen-ch'a-ming-hao 深察名號, p. 3 v⁰: "In wishing to examine crooked and straight there is no better means than to go by a line; in wishing to examine truth and untruth there is no better means than to go by names. The way in which truth and untruth are examined by means of names is just like the way in which crooked and straight are examined by means of a line" 欲審曲直莫如引繩、欲審是非莫如引名。名之審於是非也、猶繩審於曲直也。

3) 凡邪說辟言之離正道而擅作者無不類於三惑者矣。故明君知其分而不與辨也。夫民易一以道而不可與共故。故明君臨之以執、道之以道、申之以命、章之以論、禁之以刑。故其民之化道也如神、辨執惡用矣哉。今聖王沒、天下亂、姦言起、君子無執以臨之、無刑以禁之、故辨說也。實不喻、然後命、

To have an intelligence so as to compass everything with his hearing, and yet without taking an attitude of bluster and pride; to be so broad-minded as to embrace everything with his answers, and yet without wearing an air of boasting of his merits; to have correctness ruling in the empire when his speech prevails, and to expound the Way and live in obscurity and distress when his speech does not prevail, this is the way of arguing of a Sage.

As the Ode says:

"Full of dignity and majesty, like a jade-mace, the subject of praise, the contemplation of hope. O happy and courteous sovereign, thou art the pattern of the four quarters of the empire" ¹).

Fully observing the restrictions imposed by deference and modesty, obedient to the rules of the relations between old and young, not mentioning taboos, nor uttering imprecations, speaking with a virtuous mind, listening with a receptive mind and arguing with an impartial mind, unmoved by the blame or praise of the multitude, nor ruled by the eyes and ears of onlookers, not

命不喻、然後期、期不喻、然後說、說不喻、然後辨。故期命辨說也者用之大文也、而王業之始也。名聞而實喻、名之用也。累而成文、名之麗也。用麗俱得、謂之知名。名也者所以期累實也、辭也者兼異實之名以論一意也、辨說也者不異實名以喻動靜之道也、期命也者辨說之用也、辨說也者心之象道也、心也者道之工宰也、道也者治之經理也。心合於道、說合於心、辭合於說。正名而期、質請而喻、辨異而不過、推類而不悖、聽則合文、辨則盡故、以正道而辨姦、猶引繩以持曲直。是故邪說不能亂、百家無所竄。

1) *Shih-ching*, Ta-ya, II, 8 (ed. Legge, p. 493).

seeking by presents the influence of those in high position, nor regarding as profitable the words of transmitters of heresy, and thus to be able to stand in the true Way and to be second to none, to speak and not to be caught, to be harmonious¹⁾ and yet not inconstant, to exalt the just and upright, and to humble the base and quarrelsome, this is the way of arguing of scholars and superior men.

As the Ode says:

"While the long night spread far and wide, I have long pondered over my faults. When high antiquity is not neglected, and the rules of decorum and righteousness are not infringed, why should one be anxious about the words of men?"²⁾

The words of a Superior man are deep and yet refined, reaching down (to people's understanding) and yet systematic, making numerous distinctions and yet having unity. He rectifies

1) The text has 利, which is explained by 和.

2) This ode is now not found in the Shih-ching. The reference is to the Superior Man's independence of the opinion of other people.

有兼聽之明而無奮矜之容、有兼覆之厚而無伐德之色、說行則天下正、說不行則白道而冥窮、是聖人之辨說也。詩曰、顒顒卬卬、如珪如璋、令聞令望、豈弟君子、四方爲綱、此之謂也。

辭讓之節得矣、長少之理順矣、忌諱不稱、祇辭不出、以仁心說、以學心聽、以公心辨、不動乎衆人之非譽、不治觀者之耳目、不賂貴者之權勢、不利傳辟者之辭、故能處道而不貳、吐而不奪、利而不流、貴公正而賤鄙爭、是士君子之辨說也。詩曰、長夜漫兮、永思騫兮、大古之不慢兮、禮義之不愆兮、何恤人之言兮、此之謂也。

his names, and makes his propositions fitting, so as to make it his sole concern that his ideas should be made clear. His names and propositions are like messengers of his ideas. Only if they are fit to be understood, he bids them go forth; but to do so hastily and carelessly, is a crime ¹). So, when names are fit to indicate a reality, and propositions are fit to show what is essential, he bids them go forth. What is beyond this is called laboriousness of speech ²), which is rejected by the superior man, but taken up by the stupid man and regarded as his own treasure.

Therefore the words of the stupid man are negligent and coarse, bawling and unsystematic, verbose and bubbling. He sophisticates his names and is ambiguous in his propositions, and he has no depth in his ideas. Therefore, however he wearies his steps, he reaches no elevated position; however much he exerts himself, he attains no good result; and however much he hankers after it, he obtains no fame.

Therefore the words of a wise man are easy to know for one who reflects on them, easy by which to pacify (the empire) for one who acts on them, easy to stand by for one who holds on to them. When they are brought to perfection one surely attains

1) Cf. the end of Confucius' discussion on the rectification of terminology in *Lun-yü*, XIII, 3: "In fine, the superior man is in his words never hasty and careless" 君子於其言、無所苟而已矣。Chavannes, *Mém. histor.*, V, p. 385 in a note quotes an analogous phrase from Ku-liang's comm. on the Ch'un-ch'iu:

"The superior man, with regard to strange apparitions, never acts carelessly" 君子之於物無所苟而已。

2) 訊 here has an unfavourable meaning. But cf. *Lun-yü*, XII, 3: "Sse-ma Niu asked about perfect virtue. The master said: 'The man of perfect virtue (jen) is cautious and slow (jen) in his speech'. Niu said: 'To be cautious and slow in one's speech, is this what is meant by perfect virtue?' The master said: 'When action is so difficult, should speaking be otherwise than slow and cautious?' 司馬牛問仁。子曰、仁者其言也訊。曰、其言也訊、斯謂之仁矣乎。子曰、爲之難、言之得無訊乎。"

what one loves, and does not incur what one hates. But with the stupid man the reverse is the case.

As the Ode says:

"If you were a sprite or a three-legged tortoise, you would be beyond our reach. But when one stands face to face with each other, one can see the other through and through. I have made this goodly song, to show to the utmost your inconstancy and fickleness" ¹).

IV ²).

Those who say that order depends on the banishing of the desires, have no means of guiding the desires and are handicapped in relation to those who have desires. And those who say that

1) *Shih-ching*, Hsiao-ya V, 5 (ed. Legge, p. 346). The tree-legged tortoise is a fabulous animal.

君子之言涉然而精、俛然而類、差差然而齊。彼正其名、當其辭、以務白其志義者也。彼名辭也者志義之使也、足以相通則舍之矣、苟之姦也。故名足以指實、辭足以見極、則舍之矣。外是者謂之訊、是君子之所弃而愚者拾以爲己寶。故愚者之言苟然而粗、噴然而不類、諧諧然而沸。彼誘其名、眩其辭、而無深於其志義者也。故窮藉而無極、甚勞而無功、貪而無名。故知者之言也、慮之易知也、行之易安也、持之易立也、成則必得其所好而不遇其所惡焉、而愚者反是。詩曰、爲鬼爲蜮、則不可得、有覩面目、視人罔極、作此好歌、以極反側、此之謂也。

2) In the preceding section has been shown that, in order to have a correct terminology, it is necessary to have the mind conformed to the Way. Now the problem is examined whether it is true that desires are an impediment for the mind in striving after this conformity. As the commentary observes, this is chiefly directed against the doctrines of Mo-tzŭ and Sung-tzŭ.

order depends on the diminishing of the desires, have no means of regulating the desires and are handicapped in relation to those who have many desires. To have desires or not to have them belongs to different categories: it is the difference between life and death, not however between order and disorder. To have many desires or to have few desires belongs to different categories: it has to do with the relative quantity of the natural instincts, not however with order and disorder.

Desire does not depend on whether attainment is possible or not, but he who seeks gratification follows after what is possible. The first is a quality implanted by Heaven, the second is a quality brought about by the influence of the mind¹). The one desire which is implanted by Heaven is restrained by the many desires of the mind. The difficulty indeed is to classify the desire which is implanted by Heaven²).

What man desires most is life, what he hates most is death. Yet sometimes a man follows after life and finds death. Not because he does not desire life and desires death instead, but because life is impossible and death is possible. Therefore if a desire is too extravagant and beyond all possibility of gratification, the mind

1) Following some old editions, Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 322, here inserts the words 天性有欲、心爲之制節 "The mind restrains the desires which Heaven has given to human nature".

2) The text reads: 所受乎天之一欲制於所受乎心之多固難類所受乎天也 but evidently the end is corrupt. The commentators give no solution. I would suggest inserting the character 欲 between 多 and 固. This seems to give an intelligible sense. What Heaven has implanted in man, is merely desire, without regard to whether it may be gratified or not. Man's mind restrains this desire by turning it into many different desires, the object of which changes according to their chances of gratification. What matters therefore is to know which desires may be and which may not be gratified, in other words, "to classify the desire which Heaven has implanted". The text then proceeds to show how natural desires often should be supplanted by others, the gratification of which is possible.

renounces it. And if, what the mind assents to, keeps within bounds of moral law, then how should it affect order, even though the desires be many?

But if a desire, though it be beyond possibility of gratification, is pursued in an extravagant way, it is also caused by the mind. And then, if what the mind assents to, goes beyond the bounds of moral law, how should it stop disorder, even though the desires be few?

Therefore order and disorder depend on what the mind assents to, not on what the natural instincts desire. Not to seek (the solution of the problem) where it is, but to seek it where it is not, is missing it, though one may claim to have found it.

Nature 性 is what Heaven has bestowed; instincts 情 are the material 質 of which nature consists; desires 欲 are the reactions 應 of the instincts. The instincts are bound to regard their desires as attainable and to pursue them. To regard them as attainable but to guide them, this certainly is the starting-point for wisdom.

For even a doorkeeper cannot banish his desires. But as to the entire satisfaction of nature, even the son of Heaven cannot completely gratify his desires. However, though his desires cannot be completely gratified, he may be satisfied with a near gratification of them ¹⁾, and though desires cannot be banished, their pursuit may be regulated. Though desires cannot be completely gratified, he who pursues them may yet come near complete gratification; and though desires cannot be banished, when the things, which are pursued, are not attained, he who reflects will desire to regulate his pursuit.

1) Instead of 欲雖不可盡、可以近盡也 "though his desires cannot be completely gratified, he may be satisfied with a near gratification of them", Hu Shih, *op. cit.*, Chin. ed., p. 322, reads: 欲雖不可盡、求可盡也. "though his desires cannot be completely gratified, his pursuit may be completely gratified". I do not think this emendation is correct. 以 is explained by 用, "to use, to be satisfied with".

He who observes the Way, if successful, is satisfied with a near gratification, and, if unsuccessful, regulates his pursuit. But in the Empire nobody is like this¹).

All men follow what they deem possible, and reject what they deem impossible. Those who know how to guide (their desires) do not act thus, but it is always the Way which they follow. Suppose a man desires very much in the south, and hates very

1) 凡語治而待去欲者、無以道欲而困於有欲者也。凡語治而待寡欲者、無以節欲而困於多欲者也。有欲無欲異類也、生死也、非治亂也。欲之多寡異類也、情之數也、非治亂也。欲不待可得而求者從所可。欲不待可得所受乎天也、求者從所可受乎心也。所受乎天之一欲制於所受乎心之多、固難類所受乎天也。人之所欲生甚矣、人之所惡死甚矣。然而人有從生成死者、非不欲生而欲死也、不可以生而可以死也。故欲過之而動不及、心止之也。心之所可中理、則欲雖多、奚傷於治。欲不及而動過之、心使之也。心之所可失理、則欲雖寡、奚止於亂。故治亂在於心之所可、匹於情之所欲。不求之其所在、而求之其所匹、雖曰、我得之、失之矣。性者天之就也、情者性之質也、欲者情之應也。以欲爲可得而求之、情之所必不免也。以爲可而道之、知所必出也。故雖爲守門、欲不可去、性之具也、雖爲天子、欲不可盡。欲雖不可盡、可以近盡也、欲雖不可去、求可節也。所欲雖不可盡、求者猶近盡、欲雖不可去、所求不得、慮者欲節求也。道者進則近盡、退則節求、天下莫之若也。

little in the north¹⁾, is it likely that, because in the south he cannot get complete gratification, he will leave the southern direction and turn to the north? And now if a man desires very much and hates very little, is it likely that, because in his desires he cannot get complete gratification, he will leave the way to attaining his desires and will cling to what he hates? Therefore what is in accordance with the Way, follow it; how could this ever bring loss and cause disorder? What is not in accordance with the Way, desert it; how could this ever bring gain and cause order? Therefore a wise man is only concerned about the Way. What the minor philosophers wish in their much-esteemed theories is all rubbish.

In what man chooses, he never completely attains what he desires; nor, in what he rejects, does he ever completely get rid of what he hates. Therefore in his every act man should use a pair of scales to balance. If the needle of his balance is not correct, the heavy side will rise up, while man will regard it as light, and the light side will hang down, while man will regard it as heavy. Then man will be deceived with regard to light and heavy. And if the balance is not correct, unhappiness may lurk in what one desires, while man will think it is happiness, and happiness may lurk in what one hates, while man will think it is unhappiness. Then also man will be deceived with regard to happiness and unhappiness.

But the Way is the correct balance, now and of old. Leaving the Way and choosing within oneself, one does not know where happiness or unhappiness lurk.

(By way of illustration): change. Changing one thing into one other, men say there is neither gain nor loss. Changing one thing into

1) 無多 and 無寡 are explained as 至多 and 至寡.

two, men say there is no loss but gain. Changing two things into one, men say there is no gain but loss. In counting one chooses the greatest quantity, and in planning one follows what one likes; (and thus) changing two into one is done by nobody, because everyone understands their relative value. Now following the Way and so going forward, is like changing one into two; then where is the loss? But leaving the Way and choosing within oneself is like changing two into one; then where is the gain? One who acts thus, though the accumulated desires of one hundred years may in one moment be changed into aversion, does not understand their relative value¹).

1) 凡人莫不從其所可、而去其所不可。知道之莫之若也、而不從道者無之有也。假之有人而欲南無多、而惡北無寡、豈爲夫南者之不可盡也離南行而北走也哉。今人所欲無多、所惡無寡、豈爲夫所欲之不可盡也離得欲之道而取所惡也哉。故可道而從之、奚以損之而亂、不可道而離之、奚以益之而治。故知者論道而已矣、小家珍說之所願皆衰矣。凡人之取也、所欲未嘗粹而來也、其去也、所惡未嘗粹而往也。故人無動而不可以不與權俱。衡不正、則重縣於仰、而人以爲輕、輕縣於俛、而人以爲重、此人所以惑於輕重也。權不正、則禍託於欲、而人以爲福、福託於惡、而人以爲禍、此亦人所以惑於禍福也。道者古今之正權也、離道而內自擇、則不知禍福之所託。易者以一易一、人曰、無得亦無喪也。以一易兩、人曰、無喪而有得也。以兩易一、人曰、無得而有喪也。計者取所多、謀者從所可、以兩易一、人莫之爲、

Further, let us try to look deeper into (those aspects of the problem) which are hidden and difficult to see. It never occurs that they, who in their intentions pay little heed to moral principles, do not attach great importance to material things. And it never occurs that they, who externally attach great importance to material things, are not inwardly anxious. And it never occurs that they, who in their actions desert moral principles, are not externally in a dangerous position. And it never occurs that they, who externally are in a dangerous position, are not inwardly afraid. When the mind is anxious and afraid, the mouth, while holding meat, will not know the taste thereof; the ears, while hearing bells and drums, will not know the sound thereof; the eyes, while beholding fine embroidery, will not know the pattern thereof; there may be a light warmth and an even mat, but the body will not know the comfort thereof. Therefore, even if all pleasant things in the world were offered to him, he could not be content. Supposing someone should ask him (what he wants) and should satisfy him, he would still be unable to get away (from his dissatisfaction). And so, having been presented with all that is pleasant, sorrow is (still) plentiful; and combining it with all that is profitable, harm is (still) plentiful. Thus fare they, who seek material things. Is food life? Is porridge old age?¹⁾ Therefore, while wishing to foster one's desires, one gives free rein to one's instincts instead; while wishing to foster one's nature, one exposes one's body to danger instead; while wishing to foster one's joy, one does violence

明其數也。從道而出、猶以一易兩也、奚喪。離道而內自擇、是猶以兩易一也、奚得。其累百年之欲易一時之嫌、然且爲之、不明其數也。

1) 也 should be taken as 邪, an interrogative particle.

to the mind instead; and while wishing to foster one's name, one brings disorder into one's behaviour instead. Those who act thus, though they may be created a marquis or be called sovereign, will be nowise different from a common man or a thief; though they may be riding in carriages or wearing ceremonial caps, they will be nowise different from those who are in distress. This may indeed be called making one's self a servant of material things.

When the mind is peaceful and happy, then even though colours may be below the ordinary, they will be good enough to content the eye, and even though sounds may be below the ordinary, they will be good enough to content the ear; coarse rice, vegetables and soup will be good enough to content the mouth; clothes of rough cloth and sandals of rough hemp will be good enough to content the body; a straw hut for a house, rushes and grain-stalks and an old-fashioned (?) ¹ stool and mat on the ground will be good enough to content the form. Therefore without all the fine things in the world one may foster one's joy, and without a position of influence and rank one may foster one's name. Thus, though the empire were added to one, it might mean much for the empire, but for his contentment and joy it would mean little. This may indeed be called giving due weight to one's self and making material things to one's servants.

A superior man is cautious with regard to words which he has not verified, actions which are not seen, plans which are not heard ²).

1) The text has 尙机筵, which gives no sense. A commentary explains 尙 by 尙古, which I have rendered by "old-fashioned".

2) This sentence has no relation to what precedes and seems to have been erroneously attached to this chapter. We are reminded of Chung-yung I, 3: "Therefore the Superior Man is cautious and careful with regard to things which he does not see, and apprehensive with regard to things which he does not hear" 是故君子戒慎乎其所不睹、恐懼乎其所不聞。

有嘗試深觀其隱而難其察者。志輕理而

不重物者、無之有也。外重物而不內憂者、無之有也。行離理而不外危者、無之有也。外危而不內恐者、無之有也。心憂恐則口銜芻豢而不知其味、耳聽鐘鼓而不知其聲、目視黼黻而不知其狀、輕煖平簟而體不知其安。故嚮萬物之美而不能賺也。假而得間而賺之、則不能離也。故嚮萬物之美而盛憂、兼萬物之利而盛害。如此者其求物也。養生也、弼壽也。故欲養其欲而縱其情、欲養其性而危其形、欲養其樂而攻其心、欲養其名而亂其行。如此者雖封侯稱君其與夫盜無以異、乘軒戴綬其與無足無以異。夫是之謂以己爲物役矣。心平愉則色不及傭而可以養目、聲不及傭而可以養耳、蔬食菜羹而可以養口、麤布之衣麤紉之履而可以養體、屋室廬庾蓐橐蓐尙机筵而可以養形。故無萬物之美而可以養樂、無執列之位而可以養名。如是而加天下焉、其爲天下多、其和樂少矣。夫是之謂重己役物。無稽之言、不見之行、不聞之謀、君子慎之。

MÉLANGES.

A PROPOS DES BRONZES DE SIN-TCHENG.

Dans le second semestre de 1923, une tombe a été ouverte dans la région de la sous-préfecture de 新鄭 Sin-tcheng au Honan, et a livré un grand nombre de bronzes anciens, dont certains de très grandes dimensions. La majeure partie de ces bronzes a été placée au musée de K'ai-fong (le K'ai-fong-fou de nos cartes). M. C. W. Bishop, chargé d'une mission archéologique dans la Chine du Nord par la Freer Gallery of Art de Washington et par le Museum of Fine Arts de Boston fut averti presque immédiatement et se rendit sur les lieux. Grâce à l'amabilité de M. J. Lodge, conservateur de la Freer Gallery, j'ai pu voir au début de 1924 les photographies de ces bronzes très curieux prises par M. Bishop. En même temps, dit-on, que les bronzes, on a trouvé un certain nombre de petits jades travaillés en décors floraux, figures d'hommes, figures d'animaux, le plus souvent couverts de vermillon; de véritables boules de vermillon ont été recueillies dans la tombe. Quelques uns de ces jades ont été acquis par le Metropolitan Museum de New-York. Mais il faut attendre avant d'affirmer que ces jades viennent bien de la tombe de Sin-tcheng, car un grand nombre de jades similaires, sans traces de vermillon toutefois, auraient été trouvés à peu près au même moment dans une ancienne tombe qui se trouverait juste à l'Est de l'ancien Lo-yang. Il y aura lieu de revenir sur ces trouvailles quand nous posséderons le rapport de M. Bishop.

En attendant, il n'est pas sans intérêt de tâcher de déterminer l'âge des bronzes exhumés près de Sin-tcheng. La tradition venue de Chine au moment de la trouvaille veut que la tombe ouverte en 1923 soit celle du duc 莊 Tchouang de 鄭 Tcheng. Les ducs de Tcheng, d'abord apanagés dans le Chàn-si, s'étaient transportés à Sin-tcheng lorsque le roi P'ing des Tcheou, qui régna de 770 à 720 av. J.-C., transféra sa capitale à Lo-yang. Le duc Tchouang, qui avait pris le pouvoir dans l'état de Tcheng en 743, est mort en 701¹⁾.

D'après le 新鄭縣志 *Sin tcheng hien tche* de 1776 (11, 19—20), „la tombe du duc Tchouang de Tcheng se trouve à 25 *li* au Nord-Ouest [du siège] de la sous-préfecture, sur la rive Nord de la rivière 洧 Wei. La rivière 溱 Tchen passe à l'Est [de la tombe] et se jette dans la Wei. [La tombe] est voisine de la limite [territoriale] de la sous-préfecture de 密 Mi. On l'appelle vulgairement la Tombe du prince héritier Mou-cheng (墓生太子塚 Mou-cheng-t'ai-tseu-tch'ong). Mou-cheng doit être une altération de 寤生 Wou-cheng”²⁾.

L'apparence des bronzes exhumés à Sin-tcheng, à en juger du moins d'après les photographies à petite échelle que j'ai vues, conduit bien à les placer sous les Tcheou, mais je n'aurais pas incliné à les faire remonter à la seconde moitié du VIII^e siècle avant notre ère. Il faut ajouter que notre connaissance des anciens bronzes chinois est encore rudimentaire, et il y aurait le plus grand intérêt à pouvoir aboutir, au sujet de cette grande trouvaille, à des conclusions précises. C'est pourquoi il me paraît bon de faire intervenir un élément nouveau, en traduisant une petite dissertation due à l'érudit bien connu M. 王國維 Wang Kouo-wei et qui

1) Cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 286; IV, 453, 456.

2) Wou-cheng était le nom personnel du duc Tchouang; cf. Chavannes, *Mém. hist.*, IV, 452.

est publiée dans le tome III, n° 9 (septembre 1924), de la revue 支那學 *Shina-gaku*, page 723. On verra qu'elle amènerait à abaisser assez sensiblement la date des objets trouvés à Sin-tcheng. Voici comment s'exprime M. Wang Kouo-wei :

„Les objets de bronze exhumés par centaines à Sin-tcheng sont tous anépigraphes, sauf un d'entre eux, de forme rectangulaire, dont les angles sont rejetés au dehors (? 挫角), et qui porte une inscription de sept mots: 王子晏次之鑄盧, „*Lou* fondu par le fils de roi ○-ts'eu”¹). Je prétends que 晏次 ○-ts'eu est équivalent à 嬰齊 *Ying-ts'i*, et que nous avons là un vase provenant de 子重 *Tseu-tch'ong*, 令尹 *ling-yin* [du royaume] de 楚 *Tch'ou*²). Le *Chou wen*, sous la clef 貝 *pei* („caurie”, „joyau”), a 頤, défini comme un „ornement de cou”; le caractère est formé de deux fois le caractère 貝 *pei*. En outre, sous la clef 女 *niu* („fille”, „femme”), il a 嬰 *ying*, défini comme un „ornement de cou”; le caractère est formé avec le caractère *niu* et le double 頤. C'est donc que 頤 et 嬰 *ying* ne sont en réalité qu'un même caractère. Mais les hommes ne portaient pas d'ornements au cou; les 頤 n'étaient portés que par les femmes, et c'est pourquoi le caractère s'écrit aussi 嬰 *ying*, en ajoutant la clef de la femme. Ce vase écrit 晏 par abréviation, avec un seul 貝 *pei*, mais l'idée reste la même que lorsque la caractère est écrit avec deux fois *pei*. De plus 齊 *ts'i* et 次 *ts'eu* se confondaient autrefois phonétiquement; aussi les caractères qui se rattachent à la phonétique *ts'i* se sont-ils écrits également avec la phonétique *ts'eu*. C'est ce qu'on peut vérifier par le *Chou wen* où on trouve les doublets 饗 *tseu* et 饗 *tseu*;

1) Je reviendrai plus loin sur l'explication donnée par M. Wang du récipient appelé *lou*.

2) *Ling-yin* est le titre que portaient les fonctionnaires placés à la tête de l'administration dans le royaume de Tch'ou. Chavannes l'a traduit par „conseiller d'Etat”, qui n'est qu'un pis-aller.

𪚩 *tsi* et 𪚩 *tsi*; 𪚩 *tseu* et 𪚩 *tseu*. Dans le *King tien* [*che wen*], on a pour 資斧 *tseu-fou* la variante 齊斧 *ts'i-fou*; pour 牆茨 *ts'iang-ts'eu*, la variante 牆齊 *ts'iang-ts'i*; pour 采茨 *ts'ai-ts'eu*, la variante 采齊 *ts'ai-ts'i*; pour 𪚩盛 *tseu-tch'eng*, la variante 𪚩盛 *ts'i-tch'eng*; pour 𪚩螯 *ts'i-ts'ao*, la variante 𪚩螯 *tseu-ts'ao*. En outre, le nom personnel du roi 威 *Wei* de *Ts'i* est écrit 因齊 *Yin-ts'i* dans le *Che ki*, aux ch. „Tableau des six royaumes” (= ch. 15), „Maison héréditaire de T'ien King-tchong Wan” (= ch. 46) et „Biographie de Lou Tchong-lien” (= ch. 83), mais le *Tchan kouo ts'ö* écrit 嬰齊 *Ying-ts'i*, et il nous a été transmis le 敦 *toni* de 因資 *Yin-tseu*, marquis de 陳 *Tch'en*, et le fer de lance (戈 *ko*) du [même] *Yin-tseu*, marquis de *Tch'en*, où l'orthographe est 因資 *Yin-tseu*; 資 *tseu* n'est qu'une autre orthographe de 齊 *ts'i*. Aussi les deux caractères 晏次 *Ying-ts'eu* répondent-ils sans aucun doute à 嬰齊 *Ying-ts'i*. Parmi les anciens, il y a eu plusieurs personnes dont le nom personnel était *Ying-ts'i*¹⁾. Mais seul *Tseu-tch'ong*, *ling-yin* de *Tch'ou*, était le frère cadet du roi *Tchouang* [de *Tch'ou*]. C'est pourquoi le *Tch'ouen ts'ieou* l'appelle le „fils de duc (*kong-tseu*) *Ying-ts'i*”; mais quand c'étaient des gens de *Tch'ou* qui parlaient, il était le „fils de roi *Ying-ts'i*”²⁾. Comment se fait-il qu'un objet appartenant à *Tseu-tch'ong* ait été trouvé à *Sin-tcheng*? C'est probablement parce que, lors de la campagne de 鄢陵 *Yen-ling*, l'armée de *Tch'ou* dut s'échapper pendant la nuit, et aura ainsi laissé ce vase sur le territoire de *Tcheng*. La matière et la facture de ce vase diffèrent de celles des autres vases qui ont été exhumés en même temps; c'est là aussi un argument [en faveur de mon explication]. Dans ces conditions, la tombe [d'un prince]

1) Aux trois dont il est question ici (ceux de *Tch'ou*, de *Wei* et de *Tch'en*), il faut ajouter un *Ying-ts'i*, vicomte de *T'eng*, mentionné dans le *Tch'ouen ts'ieou* (Legge, *Chin. Classis.*, V, 175); et il y en a sans doute d'autres que j'oublie pour l'instant.

2) Confucius, du pays de *Lou*, appelle *Ying-ts'i* „fils de duc” parce que, dans le pays de *Lou*, on ne reconnaissait pas le titre royal pris par les princes de *Tch'ou*.

de Tcheng [ouverte] à Sin-tcheng avait dû être fermée après la campagne de Yen-ling qui eut lieu la 16^e année du duc Tch'eng de Lou (575 av. J.-C.)¹⁾. Ce serait donc une tombe datant du temps du duc Tch'eng ou d'une époque postérieure à lui."

Dans une seconde note, M. Wang montre avec une grande érudition que 盧 *lou* n'est qu'une autre orthographe de 筥 *lu*, et qu'il s'agit d'un vase à aliments de forme rectangulaire et à angles arrondis. La tradition selon laquelle le 筐 *k'ouang* est „carré” et le 筥 *lu* est „rond”, de même que celle qui veut que le 簠 *fou* soit „carré” et que le 簋 *kouei* soit „rond”, ne doivent pas s'entendre de véritables carrés ou de véritables ronds, mais signifient simplement, selon M. Wang, que les angles sont à arête vive dans un cas, et arrondis dans l'autre.

L'ingénieuse démonstration de M. Wang est très bien conduite. Sa lecture Ying-ts'i me paraît assurée, et je pense qu'il a probablement raison de reconnaître, dans le „fils de roi Ying-ts'i”, le frère cadet du roi Tchouang de Tch'ou. La tombe n'a donc pu être fermée avant 575 av. J.-C., mais il est vraisemblable, sans que cela aille de soi, que le vase laissé sur le territoire de Tcheng par ce haut dignitaire de Tch'ou ait été enterré avec celui-là même à qui il était alors échu. Il y a ainsi des chances assez sérieuses pour que la tombe ouverte à Sin-tcheng remonte au milieu du VI^e siècle avant notre ère.

P. Pelliot.

1) C'est en cette année 575 av. J.-C. que se place en effet la campagne de Yen-ling où les armées alliées de Tcheng et de Tch'ou subirent une grave défaite; cf. à ce sujet Legge, *Chin. Classics*, V, 394, 395; Chavannes, *Mém. hist.*, IV, 324, 356, 474; Tschepe, *Hist. du royaume de Tch'ou*, 124—132. Autant que je puis voir, ni Legge, ni Chavannes, ni le P. Tschepe n'ont soupçonné l'identité du „fils de duc Ying-ts'i” et du „ling-yn Tseu-tch'ong”; M. Wang paraît la tenir pour acquise puisqu'il la pose en fait sans la discuter. Je n'ai pas étudié moi-même la question qui a cependant quelque importance ici; les textes nous parlent en effet toujours du rôle joué par Tseu-tch'ong dans la campagne de Yen-ling, mais ne donnent pas alors le nom de Ying-ts'i; c'est en admettant l'identité des deux personnages qu'on comprend que Ying-ts'i, alias Tseu-tch'ong, ait pu laisser un de ses vases sur le territoire de Tcheng lors de la défaite de son armée.

DEUX TERMES TECHNIQUES DE L'ART CHINOIS,

脫沙 *t'o-cha* et 隱起 *yin-k'i*.I. 脫沙 *T'o-cha*.

Dans un article *Les statues en „laque sèche” dans l'ancien art chinois*, inséré au *J. A.* d'avril-juin 1923, 181—207, j'ai montré que le nom le plus ancien de ce procédé de la „laque sèche”, dès avant les T'ang et jusqu'à la fin du X^e siècle, était 夾紵 *kia-tchou*. Au XIV^e siècle, un texte du *Tcho keng lou* mentionne les expressions 搏換 *t'ouan-houan*, 搏丸 *t'ouan-wan* et 脫活 *t'o-houo*. Enfin une glose concernant le terme *kia-tchou* employé par Hiuan-tsang, glose que je ne pouvais dater mais qui pourrait bien être des Ming, disait que le nom moderne du *kia-tchou* était 脫沙 *t'o-cha*. J'ajoutais (p. 198): „*T'o-cha* peut s'expliquer mot-à-mot par „[statue à] sable enlevé”, le „sable” étant celui du modelage sur lequel l'étoffe a été tendue.” Je ne connaissais alors aucun emploi de *t'o-cha* dans les textes; j'en puis citer un maintenant, mais avec une orthographe nouvelle.

Le 海國聞見錄 *Hai kouo wen kien lou* de 陳倫炯 *Tch'en Louen-k'iong*, achevé en 1730, contient un paragraphe sur Poulo Condor (崑崙 *K'ouen-louen*; éd. du *Yi hai tchou tch'en*, 27 v⁰—29 r⁰), où on lit entre autres ce qui suit: „Autrefois, lorsque les Hollandais (荷蘭 *Ho-lan*) perdirent T'ai-wan (Formose)¹), alors que les interdictions concernant les territoires le long de la mer n'avaient pas été rétablies, et vu que les deux îles de 金 *Kin* et de 厦 *Hia* étaient soumises²), les Hollandais pillèrent 普陀

1) Les Hollandais furent chassés de Formose par Koxinga en 1662.

2) Il s'agit de 金門 *Kin-men* et de 厦門 *Hia-men*. *Hia-men* est Amoy, et *Kin-men* est à l'Est d'Amoy; c'est aujourd'hui la sous-préfecture de Kin; Koxinga y avait levé son armée. Le rôle joué ici par ce membre de phrase n'est pas très clair. Je comprends que les Hollandais vaincus à Formose par Koxinga ne pouvaient aller se venger de lui à Amoy où le pouvoir impérial était rétabli.

P'ou-t'o, et en détruisirent les images de bronze et les cloches de bronze ¹⁾. Dans [la période] Wan-li (1573—1619), on avait modelé dans un des temples (宮 *kong*) une statue du Buddha en 脫紗 *t'o-cha*; la lame des sabres ne pouvait l'endommager; [les Hollandais] eurent recours au canon pour la démolir et prirent l'or, l'argent et les objets précieux qui en remplissaient l'intérieur. Quand [les Hollandais] voyaient une statue, ils ne manquaient pas de la fendre et de prendre les objets précieux qui lui servaient d'entrailles; ils les recueillirent tous et s'en allèrent, et arrivèrent à Poulo-Condor..."

Je ne possède pas le *P'ou t'o chan tche* et ne puis vérifier s'il y est question de la statue dont parle le *Hai kouo wen kien lou*. Mais il ne peut faire doute que le 脫紗 *t'o-cha* de Tch'en Long-k'iong soit bien identique au 脫沙 *t'o-cha* des éditeurs de Hiuantsang. Le mot 紗 *cha* signifie une „gaze”, et le composé „à gaze enlevée” ne s'explique guère par la technique des statues en „laque sèche”. Mais il serait vain de spéculer sur les expressions de langage parlé, qui se refusent souvent à l'analyse. L'important est que *t'o-cha*, de quelque manière qu'on l'écrive, est désormais attesté dans un texte; que le procédé de la „laque sèche” dut être employé en Chine au moins jusque vers 1600; et même qu'il dura peut-être plus longtemps, puisque son nom en langue parlée semble encore familier à un écrivain de 1730.

II. 隱起 *yin-k'i*.

J'ai signalé dans *T'oung Pao*, 1923, 272—273, l'expression 隱起 *yin-k'i*, „de façon cachée s'élever” (ou „de façon cachée faire s'élever”), qui se rencontre dans le *Li tai ming houa ki* de

1) Le 普陀山志 *P'ou t'o chan tche* parle de ces incursions hollandaises (cf. Boerschmann, *Die Baukunst*, I, 6); l'histoire de la cloche à laquelle M. Boerschmann fait allusion est également racontée dans le paragraphe concernant Poulo-Condor du *Hai kouo wen kien lou*.

847. Elle a une apparence plus littéraire que *t'o-cha* et, bien que les dictionnaires chinois et européens ne l'aient pas enregistrée, je suis maintenant en mesure de montrer qu'elle a été d'un usage assez fréquent.

A vrai dire, c'est sous la variante 隱出 *yin-tch'ou*, „de façon secrète sortir” (ou „de façon secrète faire sortir”) qu'elle nous apparaît pour la première fois. Une stèle de 535 de notre ère, étudiée par Chavannes¹⁾, comporte sur la face principale un bas-relief représentant Śākyamuni flanqué d'Avalokiteśvara et de Mañjuśrī²⁾, et sur les côtés deux images en méplat du Buddha Amitāyus. L'inscription, qui parle de „tailler la pierre” (刊石 *k'an-che*) pour les images de la face principale, emploie *yin-tch'ou*, „de façon secrète faire sortir”, quand il s'agit des deux images gravées sur les côtés. Aussi ai-je émis l'hypothèse suivante à propos de *yin-tch'ou* et de *yin-k'i*: „Serait-ce là le nom de la gravure en méplat, par opposition à la sculpture en vrai relief?” Les exemples nouveaux que je vais citer montrent, je crois, que mon explication est juste, mais qu'il convient de l'élargir.

Le *Souei chou* (82, 2—3) contient une notice sur le pays de 赤土 *Tch'e-t'ou* ou de la „Terre Rouge”, avec lequel la Chine se trouva en relations à l'occasion de la mission de 常駿 *Tch'ang Tsiun* en 607. Cet état hindouisé se trouvait vraisemblablement en Indochine, peut-être au fond du golfe de Siam. Lorsque l'envoyé chinois repartit, le souverain du *Tch'e-t'ou* lui adjoignit son fils 那邪迦 *Na-sie-kia* (à lire 那耶迦 *Na-ye-kia*, *Nāyaka*)³⁾. Ce „*Nāyaka*” était chargé de remettre à l'empereur de Chine des

1) *Mission archéologique*, fig. 419—423; texte, I, 578—579.

2) Malheureusement cette face principale est aujourd'hui tournée contre le mur, et Chavannes n'a pu ni la photographier ni l'estamper.

3) Il semble que ce fils soit désigné ici par un titre, et non par son nom. La notice du *Tch'e-t'ou* nous apprend en effet que, dans chaque ville forte, il y avait un *na-sie-kia* (= *na-ye-kia*, *nāyaka*) et dix 鉢地 *po-ti*, *pati*.

présents et aussi une supplique (*piao*) qui nous est décrite comme suit: „En fondant de l'or on en fit des feuilles de *tāla* qui s'élevaient de façon cachée (*yin-k'i*) de manière à former un texte, et on en fit la supplique; on enferma [le tout] dans une boîte d'or”¹⁾. Ainsi le roi du Tch'e-t'ou, à l'imitation des *tālapatra* ou olles véritables, avait fait fabriquer une ou plusieurs feuilles d'or, sur lesquelles se lisait le texte de la supplique. Les sources plus tardives, et jusque sous les Ming, nous parlent de ces suppliques sur feuilles d'or envoyées par les souverains hindouisés d'Indochine, mais les textes en étaient en général gravés directement. On peut cependant se demander s'il ne s'agit pas ici d'une gravure en repoussé. Quoi qu'il en soit, il est certain que *yin-k'i* a bien ici une valeur technique et désigne soit la gravure, soit le repoussé, soit l'incrustation.

Le *Kieou t'ang chou* (45, 6 v⁰), dans sa description des costumes officiels, décrit les ceintures à arête saillante (起梁帶 *k'i-leang-tai*) d'une certaine catégorie de fonctionnaires, et ajoute: „Pour le 5^e degré et au-dessus, elles sont incrustées d'or et de jade; pour le 6^e degré et au-dessous, des ornements d'or s'y élèvent de façon cachée (*yin-k'i*)”²⁾.

Un texte analogue se retrouve dans le *Sin t'ang chou* (24, 4 v⁰), où il est dit des „ceintures à arête saillante” de ces mêmes fonctionnaires que, „pour le 3^e degré et au-dessus, elles ont une arête de jade et sont incrustées de joyaux; pour le 5^e degré et au-dessus, elles ont une arête d'or et sont incrustées de joyaux; pour le 6^e

1) 以鑄金爲多羅葉。隱起成文。以爲表。金函封之。 Le même texte se retrouve dans le *Pei che* (85, 6 r⁰). Il a passé également dans le *T'ong tien*, et de là dans Ma Touan-lin, si bien qu'on le trouvera, mais traduit incorrectement, dans d'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie, Méridionaux*, 474.

2) 五品以上金玉雜鈿。六品以下金飾隱起。

degré et au-dessous, elles sont à ornements d'or qui s'élèvent de façon cachée" ¹⁾).

Dans le 朝野僉載 *Tch'ao ye kien tsai*, recueil de notes diverses dû à 張鷟 *Tchang Tsou*, qui date de la première moitié du VIII^e siècle, mais qui ne nous est pas parvenu dans son état primitif et contient d'ailleurs des paragraphes très postérieurs à *Tchang Tsou* ²⁾, on lit le passage suivant (6, 4 v⁰): „Pour ce qui est de l'artisan 張崇 *Tchang Tch'ong* ³⁾, il savait faire des fermoirs de ceinture ⁴⁾ peints à la cendre ⁵⁾. Chaque

1) 起梁帶之制。三品以上玉梁寶鈿。五品以上金梁寶鈿。六品以下金飾隱起。

2) Sur *Tchang Tsou*, *tsou* 文成 *Wen-tch'eng*, cf. *Sin t'ang chou*, 161, 1 r⁰, et Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 120. M. Giles, d'accord avec le *Sin t'ang chou*, fait passer l'examen de doctorat à *Tchang Tsou* en 679; mais il faut vraisemblablement adopter 675, conformément au 登科紀考 *Teng k'o ki k'ao* de Siu Song, 2, 20. En dehors du *Tch'ao ye kien tsai*, *Tchang Tsou* est encore l'auteur du 龍筋鳳髓判 *Long kin fong souei p'an*, et on lui attribue un 遊山窟 *Yeou chan k'ou*, sur lequel cf. le 日本訪書志 *Je pen fang chou tche* de Yang Cheou-king, 8, 27. Sur le *Tch'ao ye kien tsai*, cf. *Sseu k'ou...*, 140, 5—6; Wylie, *Notes*¹, 152. Le *Chouo fou*, le *Kou kin chouo hai* et le *Li tai siao che* n'en contiennent que des extraits en 1 ch. Le texte du *Pao yen t'ang pi ki* de Teh'en Ki-jou, en 6 ch., est moins incomplet, et c'est celui que je cite d'après la réédition du *Pao yen t'ang pi ki* parue en 1922. Je ne sais ce qu'il est advenu de la recension en 10 ch. dont une ou deux copies sont signalées dans le 四庫簡明目錄標注 *Sseu k'ou kien ming mou lou piao tchou* de 邵懿辰 *Chao Yi-tch'en*, 14, 20 v⁰, et dans le catalogue de Mo Yeou-tche, 11, 1 v⁰.

3) C'est là un nouveau nom d'artisan; il ne figure pas parmi ceux que j'ai cités dans le *T'oung Pao* de 1923, 266—287.

4) 腰帶鉸具 *yao-tai kiao-kiu*. Je traduis *kiao-kiu* par „fermoir” parce que le terme n'a pas à lui seul la précision de ceux employés pour une boucle de ceinture proprement dite. Le mot *kiao*, dérivé phonétiquement et graphiquement de 交 *kiao*, „échanger”, „entrecroiser”, implique l'idée de deux objets qui se prennent l'un à l'autre; 鉸刀 *kiao-tao* est un ancien nom des „ciseaux”, et 鉸鏈 *kiao-lien* désigne un „cadenas” chinois.

5) 灰畫 *houei-houa*. *Houei* signifie „cendre”, et est aussi parfois un abrégé de 石灰 *che-houei*, („cendre minérale”), „chaux”. J'ignore de quoi il s'agit ici précisément. Il semble que *Tchang Tch'ong* traçait les dessins sur le métal avec une poudre qui, sous l'action du feu, damasquinait le métal.

plaque¹⁾ était de la grandeur d'une sapèque. Il la peignait à la chaux et la mettait au feu. En voyant le feu, [la plaque] faisait immédiatement s'élever de façon cachée des formes de dragons, de poissons, d'oiseaux et de quadrupèdes, dont il n'était aucune qui ne fût bien complète²⁾.

Enfin le poète 陸龜蒙 Lou Kouei-mong, mort vers 881, a consacré deux quatrains à décrire la porte d'entrée et l'escalier d'accès du 連昌宮 Lien-tch'ang-kong. Les deux derniers vers du quatrain consacré à l'escalier d'accès sont ainsi conçus: „Chaque année, il a à supporter les maux de la pluie d'automne, — Dont les gouttes tombent sur les fleurs s'élevant de façon cachée sur le marbre verdâtre³⁾).

Si nous examinons le sens résultant de ces divers textes, nous voyons que l'inscription de 535 (avec *yin-tch'ou*) et la poésie de Lou Kouei-mong s'appliquent bien à des gravures en méplat. Par contre, le travail de Tchang Tch'ong sur les plaques de ceinture ne peut être qu'une gravure ou une damasquinure. Dans les décorations de ceinture (ou de boucles de ceinture) dont parlent les *Histoires des T'ang*, c'est aussi d'ornements gravés (en réserve?) qu'il doit s'agir, plutôt que de repoussé ou d'incrustations. Enfin, pour la „supplique” envoyée par le Tch'e-t'ou, le texte en pouvait

1) 胯 *k'oua*. Le mot *k'oua* ou *k'ou* signifie l'„entrejambe”, la „fourche”; mais il s'est employé sous les T'ang pour 鈐 *k'oua*, „plaque d'agrafe de ceinture” (en métal ou en corne de rhinocéros). Cf. le *Ts'eu yuan*, s.v. 鈐 *k'oua* et 帶胯 *tai-k'oua*.

2) 巧人張崇者。能作灰畫腰帶鉸具。每一胯大如錢。灰畫燒之。見火卽隱起作龍魚鳥獸之形。莫不備悉。

3) 年年直爲秋霖苦。滴陷青珉隱起花。 Dans l'édition du *K'in ting ts'üan t'ang che* publiée en 1887 par le T'ong-wen-chou-kiu (avec une nouvelle numérotation des chapitres), ce morceau est au ch. 23, f° 57 r°. Je prie d'excuser la platitude de ma traduction, où j'ai maintenu la traduction littérale de *gin-k'i* pour faire mieux comprendre mon argumentation.

être en repoussé, mais il est au moins aussi vraisemblable qu'il ait été gravé, en réserve ou non. Somme toute, *yin-k'i* est le nom de toute gravure en méplat de faible relief, et peut-être aussi au trait, et à l'exclusion de tout motif en haut relief ou en ronde bosse.

P. Pelliot.

LES RÉCENTES FOUILLES JAPONAISES EN CORÉE.

(d'après un article de M. 濱田青陵 Hamada Seiryō paru dans le *Shūkanasahi* du 20 juillet 1924.)

La question des relations entre la Corée, la Chine et le Japon à partir du IV^e siècle a une très grande importance historique. Des fouilles récentes ont donné des informations nouvelles sur le degré de civilisation atteint par les royaumes coréens lorsque le Yamato encore peu développé entra en rapports avec eux.

A cette époque, le principal royaume coréen n'était pas celui de 北濟 Pēk-čē (jap. Kudara), mais celui de 雞林 Kyē-rim (jap. Keirin) qui en 604 prit le nom de 新羅 Silla (jap. Shinra, Shiragi); sa capitale était à 慶州 Kyōn-jiu (jap. Keishū). C'est au VI^e siècle qu'il atteignit à l'apogée de sa puissance; il disparut finalement en 935.

En septembre 1921, on découvrit aux portes de Kyōn-jiu, à l'ouest d'une terrasse connue en japonais sous le nom de 鳳凰臺 Hōōdai, une première tombe carrée qu'on a surnommée 金冠塚 Kinkwantsuka à cause des nombreuses couronnes en or (soixante-dix environ) qu'on y a trouvées et qui étaient ornées de *magatama* en „jade dur” (硬玉勾玉 *kōgyoku magatama*). On y recueillit aussi des ceintures, des pendants d'oreille, des bracelets, des bagues, des tasses, le tout en or, puis des ornements d'argent et de cuivre, des épées à la poignée garnie d'or ciselé, des perles, des pièces laquées et même des objets en verre.

Une deuxième tombe fut ouverte, au Sud du Hōōdai cette fois; on l'appela 金鈴塚 Kinreitsuka; elle livra de petits objets en forme de clochette, des pendants d'oreille en or, une sorte de couronne en or analogue à celles du Kinkwantsuka (mais sans *magatama*), des anneaux, des ceintures, des bracelets en or, des objets en verre, et enfin deux très curieuses poteries. L'une représente une sorte de barque qui donne l'impression de peaux tendues sur une armature de bois; elle est montée sur un pied à jour et un homme assis à l'arrière semble la piloter; l'autre est la statuette d'un cheval portant deux formes humaines à califourchon.

Enfin, dans une troisième tombe située à l'Est du Kinreitsuka, on a trouvé un chaussure d'or et de cuivre; d'où le nom de 靴塚 Kutsutsuka donné à cette tombe.

D'après les archéologues japonais, les objets dateraient au moins des VI^e et VII^e siècles, et, de façon plus précise, des règnes des souverains coréens suivants: 法興王 Pop-hōn (jap. Hōkō), 514—539; 眞平王 Čin-p'yōn (jap. Shinheiō), 579—630; et 善德女主人 Syōn-tək-nyō-čiu (jap. Zentoku-jōō), 632—653.

H. Haguenauer.

VARIÉTÉS.

L'INDOCHINE PRÉHISTORIQUE.

[Au moment où les découvertes des PP. Licent et Teilhard de Chardin et celles du D^r J. G. Andersson apportent tant de données nouvelles sur l'âge de pierre dans la Chine du Nord, et où en particulier, grâce aux deux pères jésuites, on a enfin trouvé trace de l'homme paléolithique sur le sol chinois ¹⁾, nous croyons bon de reproduire tel quel l'article ci-dessous, qui initie le grand public aux trouvailles préhistoriques faites récemment dans les régions montagneuses du Tonkin septentrional. Pour plus de détails, voir les deux mémoires de M. Mansuy dans le t. VII du *Bull. du Service géolog. de l'Indochine*, et l'analyse qu'en a donnée M. R. Verneau dans *L'Anthropologie*, t. XXXIII (1924), 589—591. — P. P.]

On n'avait trouvé en Indochine, jusqu'à l'année dernière, que des outils datant du néolithique le plus évolué, confinant à l'âge du bronze, outils qui abondent dans tout le Tonkin. Les premiers ossements des hommes qui polissaient la pierre furent trouvés en 1906 par M. Mansuy, du Service géologique de l'Indochine, dans une grotte près de Phô binh Gia dans le massif des Bac-Son

1) [Sur le musée d'histoire naturelle créé à Tientsin par les Jésuites, et dont le P. Licent est directeur, cf. *Bulletin du Comité de l'Asie française*, juin 1924, 243—244; ce musée est appelé en français „Musée Hoang Ho Pai Ho”, et porte le nom chinois de Pei-kiang Po-wou-yuan. Contrairement à ce que des informations incomplètes m'avaient fait croire (cf. *T'oung Pao*, 1923, 326), ce Musée doit être distinct du „Musée de Tientsin” (T'ien-tsin Po-wou-yuan). — P. P.]

(Montagnes du Nord) ou Cai kinh. La grotte qui renfermait ces ossements contenait des haches, herminettes, grattoirs, etc., des anneaux et autres bijoux en belle pierre polie, des débris de poterie faite au panier et non au tour. Dans le fond de la fouille, M. Mansuy trouva deux haches paraissant beaucoup plus anciennes; elles étaient en pierre éclatée, de travail grossier, mais leur tranchant était poli, ce qui n'a jamais été rencontré en Europe.

Fait extrêmement curieux, les deux crânes de Phô binh Gia, étudiés par le D^r Verneau, de l'Ecole d'anthropologie de Paris, sont attribués par lui à des hommes de race blanche, ayant les caractéristiques des paléolithiques de Cromagnon, c'est-à-dire de la belle race occidentale de l'Europe.

En fouillant de nouveau les grottes des Bac-Son, M. Mansuy a trouvé dans celle de Keo Phay (en tây: la Dent du Feu) une nouvelle série d'instruments semblables aux deux haches archaïques trouvées à Phô binh Gia, c'est-à-dire en pierre éclatée d'un seul côté et au tranchant poli. Dans une autre grotte, à Đông-Thuoc, dans le même massif, l'étage supérieur des fouilles renfermait des instruments néolithiques de la belle époque, mais on a trouvé, au-dessous de ceux-ci, une série de haches, de grattoirs, de pilons, de polissoirs, semblables à ceux de Keo Phay et, parmi eux, deux squelettes très anciens, fossilisés, dont un crâne qui, bien qu'ayant perdu une partie des os de la face, a permis des mensurations qui ont donné des résultats surprenants.

Les deux crânes de Phô binh Gia étaient allongés (dolichocéphales), comme ceux des premières races de l'Ouest de l'Europe, alors que tous ceux des Indochinois actuels sont ronds (brachycéphales); mais le crâne de Đông-Thuoc présente une dolichocéphalie excessive, qui ne peut être comparée qu'à celle des Papous de la Nouvelle-Guinée, la race la plus dolichocéphale du monde. Il est donc probable que cette race nègre s'étendait alors jusqu'en Indochine et

que c'est à elle que sont dûs les outils si curieux décrits plus haut.

Les travaux de M. Mansuy permettent donc de dire que le Tonkin a été habité d'abord par des négroïdes hyperdolichocéphales, fabriquant des outils grossiers, mais au tranchant poli, puis par des hommes, peut-être des blancs, travaillant la pierre et la polissant avec une grande perfection.

Les époques historiques nous y montrent des petits nègres, qui se sont maintenus aux îles Andaman, aux Philippines, dans la péninsule malaise, puis des Indonésiens, dont les descendants directs sont les Moï, et les descendants métissés par les apports du Nord les Annamites.

L'Avenir du Tonkin.

BULLETIN CRITIQUE.

Mission de Seoul — Documents relatifs aux Martyrs de Corée en 1839 et 1846. Imprimerie de Nazareth (Société des Missions-Etrangères de Paris). Hongkong, 1924, in-8, pp. VII—145.

Ces documents étaient restés inaccessibles sous l'ancien gouvernement coréen, mais le Gouvernement général de Corée a fait récemment rechercher et ranger dans ses Archives tous les Registres de l'ancienne Administration. En 1922, Mgr. G. MUTEL, vicaire apostolique de Seoul, obtint la permission d'y faire des recherches, et il a eu la bonne fortune d'y découvrir des témoignages précieux pour la cause des 82 martyrs de 1839 et 1826; ils corroborent pleinement les données du „Journal de la Persécution de 1839” 己亥日記, qui a servi de base à l'Introduction de la Cause. Ces „Documents” sont extraits d'une cinquantaine de volumes généralement manuscrits. La copie forme un ensemble de 103 feuillets dûment collationnés sur les originaux et authentiqués. La liste commence avec Mgr. Laurent IMBERT, PEM-syei-hyeng 范世享.

H. C.

BIBLIOGRAPHIE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

— Notre fondateur et directeur M. Henri CORDIER vient d'atteindre 75 ans. A cette occasion, le libraire P. GEUTHNER a édité une *Bibliographie des œuvres de Henri Cordier*, établie par M. Cordier lui-même; c'est un joli volume in-8^o carré de VIII + 151 pages, avec un portrait en héliogravure. La bibliographie est disposée par ordre chronologique, avec une table finale alphabétique. La curiosité très étendue de M. Cordier ne s'est pas seulement exprimée dans les revues d'orientalisme, mais lui a valu de collaborer à la *Revue critique*, à la *Revue des bibliothèques*, à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, etc., etc. Ancien secrétaire général de la Société des Américanistes de Paris, M. Cordier est aussi président de la Société de Géographie de Paris, président de la Société des traditions populaires, membre de la Commission du Vieux-Paris; il a écrit en 1883 une *Bibliographie des œuvres de Beaumarchais*, et quand la maison Champion entreprit une grande édition de Stendhal, c'est à M. Cordier qu'elle demanda le volume de *Bibliographie stendhalienne*, paru en 1914. Cette énorme production, qui porte déjà sur 54 années, est désormais facile à suivre et à retrouver. Ici nous rappellerons surtout les 34 ans que M. Cordier a consacrés à la direction du *T'oung Pao* et qui ont assuré à notre périodique une place de premier rang dans les études relatives à l'Extrême-Orient. — P. P.

— A l'occasion du centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par CHAMPOLLION, la librairie GEUTHNER a reproduit en fac-similé, en y joignant une Introduction de 84 pages due à M. Henri Sottas, la fameuse *Lettre à M. Dacier* de 1922. Si nous le signalons ici, c'est pour rappeler, avec M. Sottas (p. 34), que „la sinologie... a exercé une grande influence sur les débuts de l'égyptologie”. La comparaison, ajoute à bon droit M. Sottas, „s'est montrée parfois aussi nuisible qu'utile”. La sinologie a, elle aussi, pâti de ces rapprochements, puisqu'encore en 1842 PAUTHIER publiait ses *Sinico-Aegyptiaca*. C'est d'ailleurs un sinologue, Gustave Schlegel, qui fut vraisemblablement le dernier à mettre en doute la valeur du système de Champollion (*Notes and Queries on China and Japan*, 1869, 67—71, 81—85). — P. P.

— Nous avons reçu de M. Henri IMBERT la série des articles, souvent illustrés, qu'il a fait paraître en Indochine et à Pékin. M. Imbert, qui appartient au cadre de l'enseignement en Indochine, n'est pas un philologue professionnel, et il travaille loin des grandes bibliothèques. Ses recherches souffrent donc de réelles faiblesses. Il n'en a pas moins groupé des renseignements curieux sur bien des sujets que les sinologues n'avaient souvent guère abordés avant lui. Voici la liste de ces tirages à part :

1^o. *Les négritos de l'île d'Hai-nam* (extr. de la *Revue indochinoise*), Hanoi, 1917, in-8, 12 pages. — L'auteur infère, mais ne démontre pas leur existence. Il y a de nombreuses erreurs dans les traductions. Le texte du 林邑記 *Lin yi ki*, que l'auteur a connu par le 南越筆記 *Nan yue pi ki*, est le même que M. Aurousseau a traduit dans *B.E.F.E.-O.*, XIV, ix, 15; il faut l'arrêter avant „C'est aujourd'hui le Tan-tcheou”.

2^o. *Recherches sur le séjour à l'île de Nao-tcheou des derniers empereurs de la dynastie des Song* (*id.*), Hanoi, 1918, in-8, 8 pages. — L'île de 礪州 Kang-tcheou, où le prétendant Song vint se réfugier

en 1278, est l'île actuelle de 碯洲 Nao-tcheou, au large de la baie de Kouang-tcheou-wan; cette île fait partie du territoire cédé à bail à la France. M. I., qui a écrit son article à Fort-Bayard en 1918, a mis à profit sa connaissance des lieux, et a eu en outre accès au 雷州府志 *Lei tcheou fou tche* et au 吳川縣志 *Wou tch'ouan hien tche*. Cet article est un des plus solides de la série.

3°. *Les pierres de foudre des Chinois et l'encre du tonnerre (obsidienne) du Lei-tcheou (id.)*, Hanoi, 1918, 9 pages. — On trouve beaucoup d'obsidiennes dans le Massif de la *Surprise*, à 15 kilomètres de Fort-Bayard. Les gens de Lei-tcheou les appellent 雷墨 *lei-mo*, „encre du tonnerre”, ou populairement 雷公屎 *lei-kong-che*, „excréments du seigneur du tonnerre”.

4°. *La chanson de Mou-lan, la Jeanne d'Arc chinoise (id.)*, Hanoi, 1918, 6 pages. — C'est la ballade qui a déjà été traduite par W. Stanton dans *China Review*, XVII, 171—172.

5°. *La mystérieuse peuplade des Tankia (id.)*, Hanoi, 1918, 11 pages. — M. I. traduit le paragraphe consacré aux Tanka dans le 廣東新語 *Kouang tong sin yu*, et donne quelques indications d'après le *Lei tcheou fou tche*, le *Wou tch'ouan hien tche* et le 石城縣志 *Che tch'eng hien tche*; il y joint ses propres observations. On sait que les Tanka passent leur vie sur leurs barques; il paraît que leur nombre augmente chaque année sur le territoire de Kouang-tcheou-wan. Le problème de l'origine des Tanka n'est pas résolu, et M. I. ne donne aucun spécimen de leur dialecte. A la p. 6, renseignements sur les baleines qui se sont échouées sur les côtes d'Indochine et de la Chine méridionale.

6°. *Le rhinocéros de la Chine et de l'Indochine d'après des anciens textes (id.)*, Hanoi-Haiphong, 1921, in-8, 14 pages. — M. I. n'a pas connu la monographie consacrée au rhinocéros par M. Laufer dans *Chinese clay figures*, I [1914], 73—173, et dont la documentation est si riche; presque tous les textes chinois qu'il utilise y

étaient déjà étudiés. M. I. donne quelques citations intéressantes d'ouvrages français concernant l'existence des rhinocéros à une et à deux cornes en Indochine.

7°. *Les alligators et les crocodiles de la Chine* (id.), Hanoi-Haiphong, 1921, in-8, 15 pages. — Je suis d'accord avec M. I. pour interpréter 鱷 ngo (ou 鰐 ngo) par „crocodile”, et 鼉 t'o par „alligator”. L'équivalence de 蛟 k'iao et de „gavial”, que M. I. ne propose d'ailleurs que sous réserve, est bien douteuse. La question de l'origine du „dragon” (*long*) est plus complexe que M. I. ne semble l'admettre. Pour le curieux texte de Nieuhoff, *L'ambassade de la Compagnie Orientale*, p. 274, concernant l'ordalie par les crocodiles à Wou-tcheou du Kouang-si, je suppose que Nieuhoff copie ici l'*Atlas Sinensis* de Martini, que je n'ai pas à ma disposition en écrivant ces notes. En tout cas, il vaudra d'en rechercher l'origine dans les textes chinois, car on sait que cette même ordalie a existé anciennement dans des pays de l'Indochine hindouisée (cf., pour le Fou-nan, *B.E.F.E.-O.*, III, 268; pour le Champa, Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 39).

8°. *Le tapir à tache blanche sur le dos de la Chine et de l'Indochine* (id.), Hanoi-Haiphong, 1921, in-8, 9 pages. — On sait que les textes chinois connaissent ce tapir sous le nom de 貘 mo (cf. Laufer, *Chinese pottery of the Han dynasty*, 152—153). M. I. attire l'attention sur l'existence actuelle de cet animal assez rare en Cochinchine et dans les montagnes du bas Annam. Les pérégrinations de 重耳 Tch'ong-eul, le futur duc Wen de Tsin, au VII^e siècle avant notre ère, sont, à mon avis, un roman épique assez analogue au voyage du roi Mou des Tcheou en occident et Sseu-ma Ts'ien a eu tort de le prendre pour de l'histoire. Quant au 東周列國志 *Tong tcheou lie kouo tche*, c'est un roman historique tardif et avoué, au même titre que celui qui a été tiré de l'*Histoire des Trois royaumes*. La chasse au tapir de Tch'ong-eul, que M. I.

traduit d'après le *Tong tcheou lie kouo tche*, pour curieuse qu'elle soit, n'est donc que le roman d'un roman.

9^o *Deux plantes insectivores de la province du Kouang-tong (Chine)* (*id.*), Hanoi-Haiphong, 1922, in-8, 10 pages. — Il s'agit de la *Drosera abovata* et d'un drosophylle que M. I. a baptisé *Drosophyllum sinense*; les deux plantes ont été rencontrées par lui à Kouang-tcheou-wan, et la seconde serait nouvelle.

10^o *Les négritos de la Chine* (*id.*), Hanoi-Haiphong, 1923, in-8, 11 pages. — Renseignements nombreux, mais pris un peu de toutes mains. L'auteur attache une importance particulière, et sans doute avec raison, aux découvertes récentes de négritos au Yunnan et au Sseu-tch'ouan. Les analyses des caractères écrivant les noms de peuples étrangers, et que M. I. a empruntées à Terrien de Lacouperie, sont sans valeur.

11^o *L'âge de pierre en Asie* (*id.*), Hanoi-Haiphong, 1923, in-8, 9 pages. — Au lieu de „en Asie”, il faut lire „en Chine”. M. I. a groupé les renseignements rencontrés au cours de ses lectures, mais ne paraît pas avoir trouvé lui-même d'objets de l'âge de pierre dans la Chine du Sud.

12^o *Les concubines chinoises célèbres Pan Tsie-yu et Tchao-kiun* (collection de la „Politique de Pékin”), Pékin, 1922, in-8, 16 pages. — On connaît les malheurs de la dame Pan (班婕妤 Pan tsie-yu), supplantée dans les affections de l'empereur Tch'eng des Han par Tchao Fei-yen (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 1599). Le poème sur „l'éventail [rejeté] à l'automne”, que traduit M. I., a déjà été traduit souvent, par W. A. P. Martin (*The Chinese*, 314—315), par T. Choutzé = G. Devéria (*Rev. de l'Extrême-Orient*, I, 145), par M. Giles (*Chinese poetry*, 19, et *A Hist. of Chin. liter.*, 101), par Grube (*Gesch. d. chines. Litteratur*, 225—226). M. I. y joint la traduction de poèmes consacrés à la tsie-yu Pan par Li Po, Wang Wei, Wang Teh'ang-lin et Houang-fou Jen. Pour ce qui est de Wang

Ts'iang ou Wang Tehao-kiun, qui en 33 av. J.-C. fut donnée en mariage au souverain Hiong-nou, j'ai montré dans *T'oung Pao*, 1923, 218—221 et 288, que les histoires relatives à son portrait et à son tombeau sont purement légendaires. M. I. traduit des poèmes de Teh'ang Kien, de Li Po et de Ngeou-yang Sieou consacrés à Wang Tehao-kiun.

13^o *Les animaux dressés de l'empereur Ming-houang (Le Louis XIV chinois) (id.)*, 1921, in-8, 8 pages. — Ming-houang avait une ménagerie où on voyait „des grands singes, des tapirs, des tigres, des lions, des rhinocéros, des éléphants, des oiseaux rares, etc.” Tout ceci serait à étudier de près. Il n'était pas question de ces tapirs de Ming-houang dans l'article consacré au tapir par M. I. en 1921.

14^o *Si-cheu, La Vénus chinoise (id.)*, Pékin, 1921, in-8, 15 pages. — Traduction de poèmes des T'ang et des Song consacrés à Si-che.

15^o *Le nélombo d'Orient (lotus), Fleur sacrée des bouddhistes (id.)*, Pékin, 1922, in-8, 13 pages. — Traduction de poèmes des T'ang et des Song chantant le lotus.

16^o *La pivoine, reine des fleurs en Chine (id.)*, Pékin, 1922, in-8, 11 pages. — Recueil d'informations sur les pivoines de Chine. Aux pages 9—10, liste de plantes d'agrément chinoises qui ont été acclimatées en Europe. Pour les pivoines, il y a plusieurs traités chinois spéciaux qu'il vaudra de traduire un jour.

17^o *Le grillon et la cigale en Chine (id.)*, Pékin, 1922, in-8, 20 pages. — On sait que les Chinois ont toujours apprécié les grillons, qu'ils faisaient combattre, et les cigales à raison de leur chant.

18^o *L'empereur Yang-ti, le Sardanapale chinois (id.)*, Pékin, 1922, in-8, 14 pages. — Traditions et poèmes concernant cet empereur des Souei. Le 隋唐演義 *Souei t'ang yen yi* invoqué p. 3 n'a pas de valeur historique.

19^o *Poésies chinoises sur les Fêtes annuelles (id.)*, Pékin, 1924, in-8, 34 pages. — Poésies des T'ang et des Song.

[20° *Les grands singes connus des anciens Chinois* (extr. de la *Revue indochinoise*), Hanoi-Haiphong, 1922, in-8, 11 pages. — Cet article ne nous est pas parvenu, et il est mentionné ici d'après *B.E.F.E.-O.*, XXII, 305—306.] — P. P.

— Il vient de paraître chez G. van Oest, Paris et Bruxelles, 1924, in-4°, un livre *Bronzes antiques de la Chine appartenant à C. T. Loo et Cie*, par M. TCH'OU Tö-yi, avec 68 pages de texte en français et en anglais, et 40 fort belles planches; 150 francs. J'y ai ajouté quelques notes. La nature de la publication ne se prêtait pas à de longues discussions philologiques, mais je veux attirer dès maintenant l'attention sur le problème posé par la cloche de la planche XXIII, dite de 公爲 Kong Wei de 楚 Tch'ou. Je me suis borné à signaler en note que le déchiffrement de M. Tch'ou était en partie douteux. Mais surtout il y aura lieu d'étudier de près le rapport de cette cloche avec deux autres cloches qui en sont inséparables et qu'on a connues au XII^e siècle. Les inscriptions de ces deux cloches ont été conservées en estampages dans le 王復齋集鐘鼎款識 *Wang fou tchai tsi tchong ting k'ouan tche* de 王厚之 Wang Heou-tche des Song, dont on possède aujourd'hui de bons facsimilés. Il est en outre question de la première d'entre elles dans le 方輿勝覽 *Fang yu cheng lan* de 祝穆 Tchou Mou et dans le 金石錄 *Kin che lou* de 趙明誠 Tchao Ming-tch'eng, qui sont deux œuvres des Song. Jouan Yuan a reproduit et discuté les deux inscriptions dans son 積古齋鐘鼎彝器款識 *Tsi kou tchai tchong ting yi k'i k'ouan tche*, et la question a été reprise plus récemment dans le 湖北金石存佚考 *Hou pei kin che ts'ouen yi k'ao* de 陳詩 Tch'en Che. La seconde cloche est perdue. La première, ou une réplique de la première, se trouvait récemment et se trouve peut-être encore chez M. 鄧 Teng de Kiang-ling au Hou-peï; c'est à l'inscription de cette première cloche que celle de la planche XXIII s'apparente étroitement.

Tous les documents concernant les deux cloches exhumées sous les Song sont groupés dans le **湖北通志** *Hou pei t'ong tche* de 1921, 93, 1—5; mais la cloche appartenant à M. Loo apporte un élément nouveau, et une étude minutieuse s'impose avant de formuler aucune conclusion. — P. P.

LIVRES NOUVEAUX.

Le quatrième et dernier fascicule du Supplément de la *Bibliotheca Sinica* (col. 4209—4439) vient de paraître. L'index alphabétique sera mis à l'impression au commencement de l'année prochaine (1925).

Est à l'impression le voyage des *Mirabilia descripta* de JOURDAIN de Sévèrac, texte latin, traduction française et notes de M. Henri CORDIER, avec facsimile du MS. conservé au British Museum.

Le sixième et dernier fascicule des planches 321—376 de *Les Grottes de Touen-houang* comprenant les grottes 146 à 182 et divers est terminé. M. Paul PELLIOU prépare le texte de son grand voyage en Asie centrale qui paraîtra également à la librairie Paul GEUTHNER.

La maison E.-J. BRILL lance le Prospectus de *10,000 Chinese-Japanese Characters A New Dictionary* by J. L. PIERSON, Jnr. Il formera un volume in-4, d'environ 670 pages, qui doit paraître en mai 1925; il coûtera £ 3.10.5, ou en avance £ 2.10.5.

Le *Journal & Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, Vol. XIX, 1923, N° 9, est consacré aux *Zoological Results of the Percy Sladen Trust Expedition to Yunnan under the leadership of Professor J. W. GREGORY* (1922). Les collaborateurs sont J. W. et C. J. GREGORY, N. ANNANDALE, BAINI PRASHAD, W. M. TATTERSALL, STANLEY KEMP et F. C. FRASER.

Le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux Arts vient de mettre en circulation la livraison III des *Monuments au Cambodge*

Études d'Architecture khmère publiées par L. DELAPORTE d'après les documents recueillis au cours des deux missions qu'il a dirigées en 1873 et 1882—1883 et de la mission complémentaire de M. FARAUT, en 1874—1875. L'Album complet comprend 37 planches. Il est accompagné d'une livraison comprenant l'*Introduction*, l'*Explication des Planches*, le *Musée Indo-chinois du Trocadéro*.

M. George GROSlier, qui a publié en 1921 un volume important de *Recherches sur les Cambodgiens*, édite une revue *Arts et Archéologie Khmers* (Paris, Challamel) dont le fascicule 4 vient de paraître; il est orné de dessins dans le texte et de belles planches hors texte.

S. E. PHYA RAJANAKUL, Vice-Roi des Provinces du Nord-Est, à l'occasion de son quarante-huitième anniversaire, a publié un *Recueil des Inscriptions du Siam* Première partie: *Inscriptions de Sukhodaya* éditées et traduites par G. COEDÈS, Conservateur de la Bibliothèque Nationale Vajirañāna.

Le *Journal Asiatique* de Janvier—Mars 1924 renferme un important article de M. Henri MASPERO: *Légendes Mythologiques dans le Chou King*, dont il a été fait un tirage-à-part.

L'activité du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* est toujours considérable ainsi qu'en témoignent les Tome XXII, 1922, et Tome XXIII, 1923. Nous avons à signaler d'une manière particulière deux tirages-à-part; l'un du regretté Noël PERI: *Essai sur les Relations du Japon et de l'Indochine aux XVI^e et XVII^e siècles*; l'autre: *La première Conquête chinoise des Pays annamites — Etude suivie d'une Note sur les origines du peuple annamite* par L. AUROUSSEAU. Il a paru un Index général des Tomes I—XX du *Bulletin* et des *Tables des Mémoires* par NGUYỄN-VĂN-TÔ.

Nous avons à constater une nouvelle activité dans les recherches relatives à Marco Polo: M. A. J. H. Charignon a fait le 28 octobre

1923 une conférence à l'Observatoire de Pékin, imprimée dans la *Politique de Pékin, Sur l'utilité des sources chinoises pour ajouter aux renseignements donnés par Marco Polo*. M. Charignon a publié à Péking chez A. Nachbaur sept chapitres d'une nouvelle édition du Livre de Marco Polo donnée en 1867 par Pauthier; cette nouvelle édition comprendra trois tirages dont dix sur papier coréen, 40 sur papier du Ho Nan et 500 sur papier pelure chinois, en tout 550 exemplaires.

M. Adriano Aug. MICIELI, de l'Institut technique supérieur de Trévis, donne dans l'*Archivio Veneto-Tridentino* (Vol. V, 1924): *L'Opera e la Figura di Marco Polo*, et dans la *Geografia*, 1924, N. 4—5: *Il Milione di Marco Polo e un Cronista del 1300*.

M. CHOZO MUTO, Professeur à l'Ecole Supérieure du Commerce de Nagasaki, nous envoie une série de travaux rédigés en Japonais que nous indiquons à nos lecteurs:

- Extrait du Rapport annuel No. 3 de la Société des recherches scientifiques de l'Ecole Supérieure de Commerce de Nagasaki, Japon.
- L'expression „Corporation (Gilde) des Banquiers” 銀行會館 existait en Chine il y a environ 200 ans.
- Extrait du Rapport annuel No. 4.
- Supplément à l'article sur l'expression „Corporation”.
- Extrait de la Revue de l'Economie Nationale, Vol. 36, No. 5, publié Mai 1924.
- Plan de l'Education commerciale au Japon et le Dr. Siebold (Plan de fondation de la première Ecole commerciale de Nagasaki par le Dr. Siebold).
- Catalogue des reliques historiques montrées à l'occasion du Centenaire de l'arrivée du Dr. Siebold au Japon, 27 avril 1924.
- Table chronologique de John Stuart Mill, déc. 1923.

- Extrait d'une Collection d'Essais écrits à l'occasion du centenaire de l'arrivée du Dr. Siebold au Japon.
- Table chronologique du Dr. Siebold.

Nous relevons dans les numéros 7—8, juillet-août 1924, de la Revue *Japon et Extrême-Orient*: AKUTAGAWA Ryûnosuke. — *La Bécassine* (Trad. par Nico Daigakou HORIGOUTCHI). — HASEGAWA Nyozeikan. — *Le Cornac* (Trad. par Serge ELISSÉEV). — Noël PERI. — *Farces japonaises: Le Ni-ô, Le Renard pris au piège*. — NATSUME Sôseki. — *Mon Camarade*, IV. (Trad. par Raymond MARTINIE).

„The diary of His Excellency Ching-shan”, published and translated by J. J. L. DUYVENDAK, Leiden, is an important contribution to our knowledge of modern Chinese history. It is a record by a retired Manchu official of high rank of events in Peking during the turbulent Boxer days and contains much first-hand information concerning the attitude of the Court. Although the material of the diary was used by Mess. Bland and Backhouse in their book „China under the Empress Dowager”, now for the first time the Chinese text with a literal translation is published. A critical discussion of the reliability of the information which the diarist gives greatly adds to the value of this publication.

On connaît les beaux travaux du R. P. E. LICENT, S. J.; on annonce pour paraître prochainement *Compte rendu de dix années de voyage et de séjour en Chine* (1914—1924) qui comprendra 4 vol. in-4 et un Atlas in-fol. au prix de cent vingt dollars, payables à *La Librairie Française*, à T'ientsin.

Nous avons reçu des China Maritime Customs, *Foreign Trade of China*, 1923. Part II: *Analysis*. — Vol. I. — *Imports*.

A paru le *Rapport de l'Administration des Postes chinoises*

pour la douzième année de la République (1923) de la Direction générale des Postes.

La Revue japonaise, *The Tôyô Gakuhô, Reports of the Oriental Society* paraît régulièrement; elle atteint le Vol. XV, No. 2, sept. 1924. Outre ses articles en langue japonaise, elle donne une bibliographie des ouvrages étrangers relatifs au Japon fort utile.

Le premier volume de *Artis Thesaurus* (Wien, C. W. Stern, 1925) est consacré à *Altjavanische Bronzen aus dem Besitze des Ethnographischen Sammlung des Naturhistorischen Museums in Wien* von Robert HEINE-GELDERN.

Le No. 11 des *Documents* publiés par „l'Asie française" renferme *La Constitution chinoise* avec une introduction par André DUBOSCQ.

CHRONIQUE.

— Nous apprenons que le P. H. BOSMANS, S. J., dont les publications relatives à Verbiest, François de Rougemont, Albert Dorville, Jean de Haynin, etc., ont déjà tant contribué à faire mieux connaître les principaux membres de l'ancienne mission jésuite de Chine, a préparé avec le P. L. VAN HÉE une édition d'ensemble de la correspondance de Verbiest; cette correspondance occuperait facilement trois ou quatre volumes. L'activité de Verbiest s'est exercée en tant de domaines, son influence a été si grande et son renom parmi les Chinois si durable que quiconque s'intéresse aux choses d'Extrême-Orient souhaitera de voir aboutir rapidement une entreprise dont le profit pour nos études est certain. — P. P.

— Il s'est fondé assez récemment parmi les Mongols un *Mongol'skii Učėnyĭ Komitet* (Comité Scientifique Mongol) à la tête duquel est un savant connu, M^r C. Ž. ŽAMCARANO, qui fut le rédacteur, avec M. A. D. RUDNEV, des *Obrazcy mongol'skoĭ narodnoĭ literatury*. Une lettre de notre confrère B. Vladimircov nous apprend que ce Comité vient de faire une découverte importante. On sait que, dès 1854, VASIL'EV avait affirmé avoir vu au Yong-houo-kong de Pékin un *Kanĭjur* et un *Tanĭjur* mongols imprimés, ainsi qu'un *Kanĭjur* mandchou imprimé. Mais nos confrères russes, mieux au fait des choses de Mongolie que les savants d'autres pays, n'accordaient pas grande créance à l'information cependant catégorique de Vasil'ev. On avait à Petrograd un *Kanĭjur* mongol manuscrit, et on ne croyait pas à l'existence d'une édition imprimée. Il fallut bien se rendre à l'évidence quand je rapportai à l'Ecole française d'Extrême-Orient un *Kanĭjur* mongol imprimé, qui a été depuis lors mis en dépôt à la Bibliothèque Nationale de Paris. M. VLADIMIRCOV fut envoyé de Petrograd à Paris pour en faire un catalogue détaillé dont la première partie fut achevée avant la guerre, mais est malheureusement encore inédite. Quant aux éditions imprimées du *Tanĭjur* mongol et du *Kanĭjur* mandchou, certains doutes subsistaient, encore que personnellement je fusse porté à admettre leur existence (cf. *J. A.*, 1914, II, 112—113). En ce qui concerne le *Tanĭjur* mongol, la solution est aujourd'hui acquise définitivement. Le Comité Scientifique Mongol a trouvé chez un prince mongol, non loin de Kalgan, un exemplaire bien conservé du *Tanĭjur* mongol imprimé, et le gouvernement mongol espère pouvoir faire transporter prochainement cet exemplaire à Urga. Vers le même temps que les Mongols faisaient cette belle

trouvaille, notre confrère M. 内藤虎次郎 Naitō Torajirō publiait dans le *Geimon* (on l'appelle souvent aussi *Geibun*) de mars et mai 1924 un article sur les *Kanĵur* mongol et mandchou; malheureusement le n° de mai du *Geimon* (15^e année, 3^e n°) ne m'est jamais parvenu. Dans le premier de ces articles, M. Naitō décrit les exemplaires du *Kanĵur* mongol et du *Kanĵur* mandchou que ses compatriotes et lui-même ont vus il y a quelques années dans la région de Moukden. Il y avait en particulier au 黃寺 Houang-sseu un *Kanĵur* mongol manuscrit écrit en lettres d'or, ainsi qu'un *Kanĵur* mongol imprimé en rouge. Un autre *Kanĵur* mongol, également imprimé en rouge, se trouvait au 太平寺 T'ai-p'ing-sseu. Un *Kanĵur* mandchou imprimé en rouge, et qui se trouvait primitivement dans le 北塔法輪寺 Pei-t'a-fa-louen-sseu, avait été saccagé dans les troubles, et les volumes qui en restaient avaient été transportés dans les bureaux du gouverneur militaire de Moukden. Finalement, un *Kanĵur* mongol manuscrit et le *Kanĵur* mandchou incomplet furent remis à l'Université de Tōkyō, où ils ont brûlé dans la catastrophe de septembre 1923. M. Naitō, qui est actuellement en Europe, me dit n'avoir jamais rencontré de *Tanĵur* mongol imprimé ou manuscrit, ni même en avoir entendu parler; on vient de voir que cette édition existe bien cependant. D'autre part, l'existence du *Kanĵur* mandchou imprimé est désormais mise hors de doute. Je ne crois pas par contre qu'il y ait eu une traduction mandchoue du *Tanĵur*. — P. P.

— Notre collaborateur M. A. C. MOULE nous signale que le 雷峯塔 Lei-fong-t'a de Hang-tcheou s'est écroulé le 25 septembre 1924. Situé non loin de la rive méridionale du Si-hou, c'était, avec son pittoresque manteau de lierre, un des monuments populaires de la région, et les guides le mentionnaient (cf. MADROLLE, *Chine du Sud*² [1916], 400; *An official guide to Eastern Asia*, publié par The Imperial Japanese Government Railways, IV [1915], 266-a). M. H. MASPERO a consacré au Lei-fong-t'a quelques lignes dans *B.E.F.E.-O.*, XIV, VIII, 22. D'après le 西湖游覽志 *Si hou yeou lan tche* de 1547 (éd. du *Wou lin tchang kou ts'ong pien*, 20^e tsi, 3, 11—12), cet énorme stūpa en briques, fondé au X^e siècle par une concubine du roi 錢俶 Ts'ien Chou de Wou-yue, aurait dû avoir treize étages; mais le manque de fonds obligea de s'arrêter à sept, dont les deux supérieurs étaient déjà tombés au XVI^e siècle. — P. P.

NÉCROLOGIE.

Henri CHEVALIER.

Nous avons le très vif regret d'annoncer la mort de notre collaborateur Henri CHEVALIER, décédé le 15 Novembre 1924, en son domicile à Paris, Boulevard Emile Augier, No. 14, dans sa 69^e année.

Louis-Jacques-Henri Chevalier, ingénieur distingué des Arts et Manufactures, était consul-général du Japon à Paris.

H. C.

Nous avons la profonde douleur d'annoncer à nos lecteurs la mort de notre fondateur et directeur Henri CORDIER, survenue le 16 Mars 1925. Notre prochain numéro consacrera une notice détaillée à l'œuvre de ce grand travailleur.

La rédaction.

LA CHRONOLOGIE CHINOISE ET L'AVÈNEMENT DES TCHEOU

PAR

LÉOPOLD DE SAUSSURE.

AVANT-PROPOS.

La chronologie est fondée en général sur la numération de trois révolutions d'ordre astronomique: l'année, le mois et le jour. Si les annales d'un peuple présentent des lacunes ou des incertitudes dans l'évaluation des intervalles écoulés, et si — comme c'est le cas en Chine — on n'a pas la ressource de comparer ces annales à celles d'un peuple voisin, il reste le secours éventuel d'utiliser certaines indications astronomiques (éclipses, comètes, etc.) susceptibles de relier l'histoire des évènements terrestres à celle des évènements célestes, dont la date est déterminé par le calcul.

SSEU-MA TS'IEN, qui, le premier, envisagea l'histoire chinoise dans son ensemble, a franchement constaté que la chronologie en est incertaine antérieurement à l'an 842 avant J.-C. Un problème était ainsi posé et l'espoir de remédier à l'insuffisance des données traditionnelles ne tarda pas à susciter des recherches; dès le premier siècle avant notre ère, LIEOU HIANG et son fils LIEOU HIN se sont livrés à des computations astronomiques basées sur certaines indications calendériques contenues dans les anciens textes. Leur confiance dans la certitude de ces calculs était telle qu'ils n'hésitèrent

pas à remanier les données traditionnelles pour les mettre d'accord avec leur système: c'est ainsi que fut inventée la liste apocryphe des ducs de *Lou*, dont le caractère conventionnel était sans doute encore connu de *Pan Kou*, mais qu'on révéra ensuite comme un document historique lorsque, le traité de *LIEOU HIN* ayant disparu, elle se trouva transmise par le seul *Lu li tche*, sous le couvert du prestige de *Pan Kou*.

Dans les siècles suivants, de nouvelles données, les unes d'ordre traditionnel, les autres d'ordre astronomique, vinrent alimenter la discussion. En l'an 281 de notre ère on découvrait les Annales écrites sur bambou dans un tombeau où elles avaient été déposées avant l'incendie des livres. Puis les progrès de l'astronomie permirent de calculer les indications fournies par les éclipses de soleil ou de lune, ainsi que celles du *Yao tien* dont la loi de précession permet d'évaluer approximativement l'antiquité.

Par suite de ces diverses considérations, des divergences d'appréciation se sont produites et l'on sait qu'actuellement deux systèmes sont en présence. L'un (B) est celui du *Tchou chou ki nien*, ou Annales écrites sur bambou, l'autre (A) est celui dont l'élaboration commence avec *Lieou Hiang*, *Lieou Hin*, *Pan Kou*, et dont la forme définitive a été consacrée par le *T'ong kien kang mou*.

Chavannes a exposé que le système B se trouve conforme aux données de *Sseu-ma Ts'ien*, tandis que le système A est d'accord avec la généalogie des ducs de *Lou* transmise par *Pan Kou*. La différence de ces deux systèmes peut être mise en évidence par trois dates caractéristiques:

| Dates avant J.-C. | A | B | Ecart |
|--|------|------|---------|
| Avènement de l'empereur YAO | 2357 | 2145 | 212 ans |
| Avènement de l'empereur TCHONG K'ANG | 2159 | 1952 | 207 ans |
| Avènement de la dynastie TCHEOU. | 1122 | 1050 | 72 ans |
| 1 ^{re} année <i>Kong-ho</i> | 841 | 841 | néant |

Je me propose de montrer que le système A est fondé sur des calculs astronomiques parfaitement illusoires et que la prétendue généalogie des ducs de *Lou* transmise par le *Lu li tche* de PAN KOU, constitue un faux, combiné par deux auteurs différents, dont un est probablement LIEOU HIANG et l'autre assurément LIEOU HIN. Dès le premier siècle avant notre ère, la date de l'avènement des TCHEOU a été ainsi reportée à l'an 1122 sans raison valable. Par contre, d'après la même méthode d'induction astronomique, ces premiers chronologistes maintenaient la durée de la dynastie CHANG à cinq siècles environ, sans se préoccuper de la contradiction ainsi posée avec certaines données traditionnelles qui lui attribuent six cents ans.

En reproduisant ces computations dans son Histoire des *Han* antérieurs, *Pan Kou* a réfuté l'argumentation d'après laquelle *Lieou Hiang* avait fixé la date de l'avènement des *Chang*; modifiant l'interprétation du texte en cause, il a porté à 629 ans la durée de cette dynastie, en citant à l'appui de ses calculs astronomiques les six siècles que lui attribue le *Tso tchouan*. Cette innovation de *Pan Kou* parut d'autant plus judicieuse qu'on la trouva corroborée par certaines indications de Mencius. Et c'est ainsi que, dès le premier siècle de notre ère, par un double recul (72 ans pour les TCHEOU et 121 ans pour les CHANG), on obtenait un écart de 193 ans, par rapport au système B, dans les dates de la haute antiquité. Le règne de l'empereur TCHONG K'ANG était, en conséquence, reporté du 20^e au 22^e siècle avant notre ère. Or dès que les astronomes chinois, qui avaient déjà fort bien calculé les éclipses du *Tch'ouen-ts'ieou* au temps des WEI, crurent pouvoir étendre l'application de leurs formules imparfaites jusqu'à la haute antiquité, ils constatèrent, vers la fin du VI^e siècle, une éclipse de soleil, d'ailleurs réelle, en l'an 2128 av. J.-C., qui réunissait les conditions indiquées par le chapitre *Yin tcheng* du *Chou king*. Cette découverte confirmait, dans ses grandes lignes, la chronologie

de *Pan Kou* et en assura, sauf remaniement de détails, le succès définitif auprès de l'école traditionaliste et officielle.

LA CHRONOLOGIE DE SSEU-MA TS'ÏEN.

Dans son introduction aux *Mémoires Historiques*, Chavannes a discuté la documentation où puisa *Sseu-ma Ts'ien*, défini sa méthode et analysé sa chronologie. Quoique son exposé soit bien connu, il faut ici en citer ou résumer certains passages qui constitueront le point de départ de la présente discussion :

La caractéristique de cette chronologie est son extrême prudence. SE-MA TS'ÏEN ne se laisse pas aller, comme d'autres l'ont fait, à la vaine satisfaction de remonter jusqu'à l'origine du monde; il s'arrête exactement à l'année 841 avant notre ère; avant cette date, dit-il, les données sont trop imparfaites pour permettre des calculs rigoureux; il faut se contenter de compter par générations; sa réserve est d'autant plus méritoire qu'il avait sous les yeux des systèmes qui prétendaient embrasser tout le champ des événements connus. Voici en quels termes il les condamne et expose ses propres principes : „Confucius se servit des écrits des historiens pour mettre en ordre le *Tch'oen ts'ieou*; il nota les années initiales; il fixa les saisons, les jours et les mois : telle fut son exactitude. Mais, lorsqu'il fit la préface au *Chang chou* (*Chou king*), il ne parla que par approximation et ne cita pas les années et les mois; si en effet on avait quelques dates, beaucoup manquaient et on ne pouvait les enregistrer; ainsi, dans le doute, il ne transmit que des doutes : telle fut sa bonne foi. — Pour moi, j'ai lu les mémoires généalogiques; à partir de *Hoang ti*, tous ont des dates; j'ai examiné leurs chronologies et leurs listes généalogiques ainsi que la succession du cycle des cinq Vertus; tous les anciens textes ne concordent pas entre eux; ils présentent des contradictions et des divergences. Aussi ne saurait-on taxer de frivole la précaution qu'a prise le sage de ne pas donner pour ces temps la suite des années et des mois. C'est pourquoi, en me fondant sur la „Suite” et la „Généalogie des cinq empereurs”, j'ai dressé une liste par générations depuis *Hoang ti* jusqu'à l'époque *kong ho* (841 av. J.-C.) et j'ai fait le „Tableau des générations”. (M. H. I, p. CLXXXVII.)

En ce qui concerne la date de l'avènement des *Tcheou*, quelle portée doit-on attribuer à ces judicieuses réflexions de l'historien? Eut-il admis le flottement de 72 ans présenté par la divergence des systèmes A et B? Cela n'est guère croyable. Comme nous le verrons plus loin, la date 1050 av. J.-C., fixée par le *Tchou chou*

ki nien, est celle-la même qui avait cours au temps de *Lieou Hiang* et elle s'accorde raisonnablement avec le tableau que *Sseu-ma Ts'ien* nous a donné de la généalogie des princes de *Lou*, où l'on voit le petit-fils du duc de *Tcheou* monter sur le trône de cette principauté en l'an 998, date incompatible avec le système A. Toutefois cette date 1050 ne s'harmonise pas avec les conditions luni-solaires qui résultent du récit des événements relatifs à la chute des *Yin* dans le chapitre *Wou tch'eng* du *Chou king*. Mais cette discordance, probablement connue de *Sseu-ma Ts'ien*, ne justifie pas un changement de 72 ans dans la date ¹⁾.

Si un tel flottement est inadmissible au temps de *Sseu-ma Ts'ien*, à plus forte raison l'était-il à l'époque de Confucius où tant de maisons feudataires descendaient des princes de *Tcheou* et où le culte de l'ancêtre commun réunissait périodiquement leurs représentants. Chacune de ces maisons avait ses propres annales et il est peu vraisemblable qu'elles ne connussent pas la durée de règne de leurs princes. D'autre part la petite préface du *Chou king* n'est pas de Confucius, comme le croyait *Sseu-ma Ts'ien*. Le passage cité par Chavannes ne saurait donc témoigner d'une réelle incertitude de la chronologie des *Tcheou* à l'époque confucéenne; elle montre plutôt que le manque de documentation dont on souffrait sous les premiers *Han* par suite de l'incendie des livres sous les *Ts'in*, accréditait des vues erronées sur la situation qui existait, sous ce rapport, quelques siècles auparavant.

Par ailleurs, si Confucius a choisi la date 722 av. J.-C. comme point de départ de son *Tch'ouen ts'ieou*, ce n'est pas que les archives

1) Quoique le chapitre *Wou tch'eng* fasse partie de la recension apocryphe du pseudo-*K'ong Ngan-kouo*, l'indication dont il s'agit et qui fixe la néoménie du premier mois au jour 辛卯, provient assurément du vrai *K'ong Ngan-kouo* puisqu'elle sert de base aux computations du *Lu li tche*, ce qui ne signifie d'ailleurs pas qu'elle corresponde à une réalité historique. En outre la date 1122 a été déduite de cette donnée d'après les formules inexactes des *Han* antérieurs.

de l'état de *Lou* ne remontassent pas au-delà, mais bien parce qu'elles n'y offraient pas l'intérêt, d'ordre philosophique, auquel visait la publication du sage. Tant que le pouvoir central resta fort, les vassaux vécurent en paix, sans incidents remarquables. Mais quand le roi *Yeou* eut succombé devant les barbares, l'autorité de la dynastie ne fut plus que nominale: aussitôt commença la lutte entre les princes ¹⁾.

L'opinion exprimée par *Sseu-ma Ts'ien* en attribuant à l'époque confucéenne une pauvreté de documentation analogue à celle de son temps, est fort naturelle car rien ne lui démontrait que des annales détaillées eussent existé avant le *Tch'ouen ts'ieou*. Il était bien loin de soupçonner que, deux siècles auparavant, de telles chroniques étaient si répandues qu'on en déposait dans les tombeaux

1) Ce rapport direct entre l'affaiblissement du pouvoir central et la fixation du début de la période *tch'ouen-ts'ieou*, est marqué par *Sseu-ma Ts'ien*: „Au temps du roi *P'ing* la maison des *Tcheou* s'affaiblit et déclina... *Ts'i*, *Tch'ou*, *Ts'in* et *Tsin* commencèrent à grandir. En la 49^e année (722 av. J.-C.) le duc *Yin* de *Lou* prit le pouvoir" (H. H. I, p. 286). On sait que l'avènement du duc *Yin* ouvre la chronique *Tch'ouen-ts'ieou*.

L'initiative de Confucius eut des imitateurs. „Le *Cheng* du royaume de *Tsin*, le *T'ao* du royaume de *Tch'ou* et le *Tch'ouen ts'ieou* du pays de *Lou* sont des livres du même genre" a dit Mencius (cf. Chavannes, M. H. I, p. cXLVI). Mais comme les compilateurs de ces annales ne se proposaient pas spécialement un but moralisateur, ils ont pu y adjoindre, pour les temps antérieurs à l'émancipation des feudataires, les chroniques de la maison royale. Le *Tchou. chou ki nien* pourrait bien être le *Cheng* du royaume de *Tsin* amplifié et prolongé. On sait que, sous sa forme primitive, il rapportait les événements aux règnes des princes de *Tsin* à partir de l'an 770 av. J.-C., d'après le calendrier des *Hia* usité dans cette principauté, tandis qu'il rapportait les événements antérieurs aux règnes du Fils du ciel, d'après le calendrier des *Tcheou* pour la dynastie *Tcheou* et d'après le calendrier des *Yin* pour la dynastie *Yin* comme on le voit notamment dans la date du sacrifice solsticial au *Chang ti* placé au douzième mois (décembre 1051). Cette première partie des Annales sur bambou, si précise et objective depuis les derniers temps de la dynastie *Yin*, montre que dans les principautés on n'ignorait pas la chronologie des premiers *Tcheou*. Ces annales impériales, totalement exemptes des préjugés confucéens, semblent bien provenir de chroniques authentiques. Nous aurons à revenir sur ce sujet; il suffit ici, à propos d'une prétendue incertitude de Confucius sur la chronologie des *Tcheou*, d'observer que cette opinion de *Sseu-ma Ts'ien* n'est pas justifiée par une argumentation convaincante,

princiers. Lui-même était dépourvu de renseignements sur les premiers rois *Tcheou* à tel point qu'il en est réduit, faute de mieux, à reproduire les chapitres du *Chou king* et du *Kouo yu* relatifs à cette époque. Quel intérêt n'eut-il pas pris à la lecture du *Tchou chou ki nien*, où les règnes de ces souverains sont détaillés d'une manière tellement topique et circonstanciée que l'hypothèse d'une fabrication arbitraire semble à la fois gratuite et invraisemblable? Il savait bien que des ouvrages analogues au *Tch'ouen-ts'ieou* avaient été publiés dans les pays de *Tsin* et de *Tch'ou*, mais il en ignorait la teneur. Il déplorait la destruction des chroniques des maisons princières. Aussi, en vertu même de son principe de critique basé sur la non contradiction, *Sseu-ma Ts'ien* eut-il accueilli avec joie les renseignements objectifs et nullement tendancieux du *Tchou chou ki nien*, si le tombeau de *Ki* avait été ouvert de son vivant. Il y aurait vu, je présume, un dérivé du *Cheng* 乘 du pays de *Tsin*, dont la partie relative aux temps légendaires de la haute antiquité n'a guère de valeur intrinsèque mais dont la chronique, depuis les derniers règnes des *Yin*, semble bien provenir de l'annalisme officiel.

Mon opinion à cet égard diffère des idées reçues. Chavannes, notamment, se représente que des livres du genre du *Tchou chou ki nien* existaient sous les premiers *Han*: c'était sans doute, dit-il, un de ces livres généalogiques dont *Sseu-ma Ts'ien* dit qu'à partir de *Hoang ti* „tous ont des dates”. Mais le *Tchou chou ki nien* est bien autre chose qu'un livre généalogique. C'est une chronique et non pas seulement une chronologie. Que les grandes dates de la chronologie admise aient survécu dans la mémoire des lettrés pendant les quelques vingt années où la proscription de l'histoire fut ordonnée, cela est tout naturel; on put donc aisément rappeler les principaux traits du système chronologique sans cependant être à même de reconstituer les annales. Or ce système chronologique

comprenait la date 1050 av. J.-C., bien connue de *Lieou Hiang* comme nous le verrons, et fixait pour les trois grandes dynasties la même durée que leur attribue le *Tchou chou ki nien*¹⁾.

Mais alors, objectera-t-on, pourquoi *Sseu-ma Ts'ien* s'est-il refusé à fixer la date d'avènement des *Tcheou*? Pourquoi a-t-il écrit: „Tous les anciens textes ne concordent pas entre eux; ils présentent des contradictions et des divergences”? A mon sens cette appréciation provient de deux causes: d'abord les opinions variaient en ce qui concerne la durée des *Chang*, car celle indiquée par Mencius et le *Tso tchouan* diffère de celle des Annales sur bambou; ensuite, pour l'avènement des *Tcheou*, l'hagiographie du roi *Wen* et la légende de son mandat divin — suivant que ce dernier est compté comme posthume ou non —, ont donné lieu à des versions contradictoires provoquant un flottement d'une dizaine d'années, d'autant plus irrémédiable qu'après l'incendie des livres on ne possédait aucune chronique détaillée fixant la durée de règne des souverains de cette époque. Mais l'écart de 72 ans qui existe entre le système A et le système B ne provient aucunement de l'époque de *Sseu-ma Ts'ien*. Il a été causé par les calculs fantaisistes de *Lieou Hiang*, et ce dernier a été évidemment encouragé à prendre des libertés avec l'histoire par l'aveu, honnête mais imprécis, du duc grand astrologue quant à l'incertitude de la documentation. Cette incertitude, d'environ un siècle en ce qui concerne les *Chang*, était limitée à un petit nombre d'années en ce qui concerne les *Tcheou* et encore est-il facile de montrer l'inanité des versions contraires aux Annales écrites sur bambou,

1) Cela se démontre pour les *Tcheou* et pour les *Hia*, mais pour les *Chang* on ne peut le prouver expressément parce que les calculs astronomiques ont substitué une durée différente. Toutefois, la durée proposée par *Lieou Hiang* étant à peu près celle du *Tchou chou ki nien*, il est probable que pour les *Chang*, comme pour les *Hia* et les *Tcheou*, le système admis sous les *Tcheou* fixait la même date d'avènement que celle des Annales sur bambou,

si l'on fait abstraction de la seule difficulté réelle: celle des indications calendériques du chapitre *Wou tch'eng* du *Chou king*.

L'écart de 72 ans se manifeste toutefois dans la comparaison des deux généalogies des ducs de *Lou* transmises, l'une par le *Che ki*, l'autre par le *Ts'ien Han chou*: mais ce dernier document est un faux manifeste. Pour le montrer, rappelons d'abord l'exposé de Chavannes:

Quant aux dates des premiers rois *Tcheou*, on peut les calculer au moyen des règnes des ducs de *Lou* dont *Se-ma Ts'ien* nous indique la durée; voici le tableau qu'on dressera en prenant pour point de départ la première année du duc *Yn* (722 av. J.-C.), commencement de la période *tch'oen ts'ieou*: [voir le tableau I où les deux tableaux de Chavannes se trouvent réunis].

Les indications précises de *Se-ma Ts'ien* cessent avec le duc *K'ao*; mais le chapitre *Lu li tche* du *Ts'ien Han chou* nous apprend que le prédécesseur du duc *K'ao*, le duc *Po-k'in* fut nommé duc de *Lou* la première année du roi *Tch'eng* et qu'il régna 46 ans. Si nous combinons cette donnée avec celles des *Mémoires historiques*, l'année où *Po-k'in* commença à régner est $998 + 46 = 1044$ av. J.-C. Or c'est exactement la date que la chronologie des *Annales écrites sur bambou* assigne à l'avènement du roi *Tch'eng*; elle se trouve donc ici encore en stricte conformité avec les *Mémoires historiques* (M. H. I, p. CXIII).

Il semble au premier abord que *Pan Kou* apporte ici deux renseignements inédits: 1^o la simultanéité de l'avènement du roi *Tch'eng* et de son cousin le duc *Po-k'in*, 2^o la durée de règne de ce dernier. Mais le premier de ces renseignements est emprunté à *Sseu-ma Ts'ien* qui, dans la chronique de *Lou*, rapporte comment le duc de *Tcheou* fut amené, après la mort de son frère le roi *Wou*, à assumer la régence de l'empire et ajoute:

Puis il chargea son fils, *Po-k'in*, d'aller à sa place dans son fief de *Lou*. (M. H. IV, p. 92).

Quoique ce texte ne spécifie pas que ce fût en la même année, il est naturel de considérer cette investiture comme la conséquence de l'accession du duc de *Tcheou* à la régence. Ce dernier n'avait plus le temps de s'occuper de son fief de *K'iu feou* (plus tard marquisat de *Lou*), et d'autre part il était convenable que le fils aîné du premier personnage de l'empire fût apanagé: d'où l'in-

vestiture de *Po-k'in* au moment où le duc de *Tcheou* assume la régence.

Quant au second renseignement (la durée de règne du duc *Po-k'in*), *Lieou Hiang* l'a simplement déduite en comparant la date de l'avènement du duc *K'ao* (998 av. J.-C.) avec celle de l'avènement du roi *Tch'eng* et de son cousin (1044 av. J.-C.). La première lui était fournie par le *Che ki* et la seconde par le système chronologique B — en cours sous les *Tcheou* et bien connu de *Sseu-ma Ts'ien* — où *Lieou Hiang* a puisé également la durée de la dynastie *Hia* (432 ans), celle-là même qu'indique aussi le *Tchou ch'ou ki nien*. Le *Lu li tche* n'apporte donc ici aucune donnée que *Sseu-ma Ts'ien* n'ait connue. — Revenons à l'exposé de Chavannes:

La chronologie du *T'ong kien kang mou* se fonde au contraire sur le *Lu li tche* de *Pan Kou*. Voici en effet le tableau des ducs de *Lou* qu'on peut établir au moyen du *Ts'ien Han chou*: [voir le tableau synoptique ci-contre].

Or le *Lu li tche* nous apprend qu'avant le gouvernement personnel du roi *Tch'eng* dont la première année correspond à la première année de *Po-k'in*, il y eut la régence du duc de *Tcheou* qui dura 7 ans. Le roi *Tch'eng* monta donc sur le trône en $1108 + 7 = 1115$ avant J.-C.; d'ailleurs le roi *Ou* mourut sept ans après sa victoire sur *Tcheou Sin*; la date de cette victoire est donc $1115 + 7 = 1122$... Toutes ces dates correspondent exactement avec celles qu'indique le *T'ong kien kang mou*.

Personne n'avait jamais songé à disjoindre la régence du duc de *Tcheou* du règne nominal de son neveu¹⁾; une telle idée,

1) Si le duc de *Tcheou* avait régné de par un mandat personnel, l'histoire le considérerait comme un Fils du ciel. Il a sans doute accompli aux lieu et place de son neveu les sacrifices incombant au souverain, et le privilège de célébrer le sacrifice *kiao* fut même concédé à sa descendance. Mais il régna au nom de son neveu et conserva son ancien titre de duc de *Tcheou*.

Il est incontestable que le duc de *Tcheou*, pour sauver la dynastie naissante, prit le pouvoir par un coup d'état et fit exécuter un de ses frères. Il semble même que plusieurs de ceux-ci fussent ses aînés et que l'épithète de „puînés” sur laquelle insistent les textes ait été imaginée pour disculper la mémoire du duc de *Tcheou* d'avoir violé le droit d'aînesse. Mais on s'accorde à reconnaître qu'il agit pour le bien de l'état et

TABLEAU I. — CHRONOLOGIE DES DUCS DE LOU.

| Ducs | Avènement d'après le système | | Ecart | Durée de règne d'après le système | | Altérations apportées par | | Avènement d'après X (Lieou Hiang) |
|--|---------------------------------|---------------|-------|---|----|---------------------------------|----|---|
| | B | A | | B | A | X | Y | |
| | (Che ki) | (Lu li tche) | | | | | | |
| | 722 av. J.-C. | 722 av. J.-C. | 0 | — | — | | | 722 av. J.-C. |
| | 768 — | 768 — | 0 | 46 | 46 | | | 768 — |
| | 795 — | 795 — | 0 | 27 | 27 | | | 795 — |
| | 806 — | 806 — | 0 | 11 | 11 | | | 806 — |
| | 815 — | 815 — | 0 | 9 | 9 | | | 815 — |
| | 825 — | 817 — | —8 | 10 | 2 | | —8 | 825 — |
| | 855 — | 847 — | —8 | 30 | 30 | | | 855 — |
| | 887 — | 897 — | +10 | 32 | 50 | +18 | | 905 — |
| | 924 — | 934 — | +10 | 37 | 37 | | | 942 — |
| | 974 — | 984 — | +10 | 50 | 50 | | | 992 — |
| | 988 — | 998 — | +10 | 14 | 14 | | | 1006 — |
| | 994 — | 1058 — | +64 | 6 | 60 | +54 | | 1066 — |
| | 998 — | 1062 — | +64 | 4 | 4 | | | 1070 — |
| | (Tchou chou) | | | | | | | |
| | 1044 — | 1108 — | +64 | 46 | 46 | | | 1116 — |
| | 1050 — | 1122 — | +72 | 6 | 14 | | +8 | 1122 — |
| | | | | Tchou chou | | Lieou Hiang | | Lieou Hin |
| Avènement des Tchou et du duc de Tchou | | | | | | | | |
| comme marquis de Lou | | | | 1050 av. J.-C. | | 1122 av. J.-C. | | 1122 av. J.-C. |
| du roi Wou | | | | 1045 — | | 1117 — | | 1116 — |
| année de la régence du duc | | | | 1044 — | | 1116 — | | 1115 — |
| Avènement du roi Tch'eng et du duc Po-k'in | | | | 1044 — | | 1116 — | | 1108 — |

descendit du trône dès que son neveu put prendre en mains les rênes du gouvernement. Le *Che ki* (M. H., IV, p. 92—94) spécifie que le roi *Tch'eng* succéda directement au roi *Wou* et montre même le duc de *Tcheou* „prenant respectueusement les ordres du roi” avant de faire exécuter son frère rebelle.

Le *Tcheou chou* (section 作雒, n° 48, chap. V) dit cependant: 周公立相天子...元年夏六月葵武王於畢. „Le duc de *Tcheou* monta alors de lui-même sur le trône comme Fils du ciel... En la première année (de son règne) au 6^e mois des *Hia*, il sacrifia au roi *Wou* à *Pi*.” Ce passage pourrait bien être de la main de *Lieou Hin*.

contraire au *Chou king* et au *Che ki*, est tellement inadmissible que le *T'ong kien kang mou*, tout en conservant le système de *Lieou Hin*, ne fait pas du duc de *Tcheou* un Fils du ciel autocrate. Cette distinction entre le règne du duc et celui de son neveu est un simple expédient inventé par *Lieou Hin* quand il s'aperçut que son père, après avoir tenu compte des notations cycliques du chapitre *Wou tch'eng* pour fixer la date (1122 av. J.-C.) de l'avènement des *Tcheou*, n'avait pas pris en considération celles des chapitres *Chao kao*, *Lo kao*, *Kou ming* et *Pi ming* relatifs aux rois *Tch'eng* et *K'ang*. En outre son attention fut attirée par un passage du (*Tso*?) *tchouan* disant que le duc *Po-k'in* avait été contemporain du roi *K'ang*. Cette indication n'est pas contraire à l'analyse des données calendériques du *Chou king* (Tableau VI), qui fixe l'avènement du roi *K'ang* à la 45^e année de la dynastie, tandis que le duc *Po-k'in*, après 46 ans de règne, meurt en la 53^e année de la dynastie. Mais *Lieou Hin*, jugeant insuffisante cette contemporanéité, a désiré l'élargir encore de sept ans; ces sept ans correspondant justement à la durée de la régence du duc de *Tcheou*, il suffisait de considérer cette régence comme autonome pour concilier la date 1122 de l'avènement des *Tcheou*, à la fois avec la donnée du *Tso tchouan* et avec les chapitres *Chao kao*, *Lo kao*, *Kou ming* et *Pi ming*. L'examen de la généalogie falsifiée des ducs de *Lou*, dans le *Lu li tche*, révèle la double altération, opérée par deux auteurs différents, nécessitée par le transport de l'an 1050 à l'an 1122, puis par l'intercalation d'une régence autonome comptée antérieurement au règne de *Tch'eng wang*.

On voit en effet, sur le tableau comparatif, qu'un premier chronologiste (X) ayant à intercaler 72 années dans la généalogie des ducs de *Lou* transmise par *Sseu-ma Ts'ien*, pour aboutir à la date (1122 av. J.-C.) de l'avènement des *Tcheou*, n'a pas voulu toucher au règne impérial du roi *Wou* (6 ans), ni à la régence

du duc de *Tcheou* (7 ans), ni au règne du duc *Po-k'in* (46 ans) déduit comme on l'a vu de la soustraction $1044 - 998 = 46$; il lui fallait donc ajouter ces 72 ans aux règnes des ducs de *Lou* de la liste de *Sseu-ma Ts'ien* (M. H., III, p. 31; IV, p. 100) et il a obtenu d'emblée cette inflation en altérant seulement deux d'entre eux: il a porté celui du duc *Hien* de 32 à 50 ans et celui du duc *Yang* de 6 à 60 ans:

$$(50 - 32) + (60 - 6) = 18 + 54 = 72 \text{ ans } ^1).$$

Son continuateur (Y), évidemment *Lieou Hin*, ayant résolu de considérer comme autonome la régence du duc de *Tcheou*, qu'il fixe à sept ans conformément au *Chou king* et au *Che ki*, avait, semble-t-il, à retrancher sept ans au tableau des ducs de *Lou* combiné par X (*Lieou Hiang*); mais en réalité c'est 8 ans et non pas 7 ans qu'il a dû soustraire, et voici pourquoi.

Le chronologiste X avait déduit la durée du règne de *Po-k'in* en comparant son avènement (concomitant à celui du roi *Tch'eng*, en l'an 1044) avec celui de son successeur (en l'an 998). Mais, comme on le voit dans le *Tchou chou ki nien*, cette date 1044 devrait être 1043 av. J.-C. si le système B admettait sept ans de règne impérial du roi *Wou*; or il ne lui en accorde que six (1050—1045) et c'est d'après ce système que le chronologiste X avait fixé l'avènement de *Po-k'in* en 1044 et l'inflation de 72 ans à faire subir à la généalogie des ducs de *Lou*. Il avait donc attribué une année de trop à *Po-k'in* qui monte sur le trône en 1043

1) Remarquons ici la double preuve que la chronologie du *Tchou chou ki nien*, celle du système B, était connue des *Han* antérieurs: la liste de *Lieou Hiang* utilise la date (1050 av. J.-C.) de l'avènement des *Tcheou* à deux reprises: 1^o en obtenant l'avènement de *Po-k'in* par la soustraction $1050 - 6 = 1044$, alors que la durée de six ans attribuée au règne impérial du roi *Wou* est propre à la chronologie du *Tchou chou ki nien*; 2^o en reconnaissant qu'il faut ajouter 72 ans aux règnes des ducs de *Lou*. Comme il a été dit plus haut, la durée de la dynastie *Hia*, 432 ans, confirme que les grandes dates admises sous les *Han* antérieurs étaient celles-là même des Annales sur bambou.

si l'on attribue sept ans de règne au roi *Wou*. Voilà pourquoi le chronologiste Y (*Lieou Hin*) a dû retrancher, non seulement les sept années de la régence du duc de *Tcheou*, mais encore l'année supplémentaire qu'il accorde au roi *Wou*.

En bonne logique il eut fallu laisser l'avènement de *Po-k'in* au début de la régence et augmenter arbitrairement son règne pour élargir sa contemporanéité avec celui du roi *K'ang*. Mais le caractère artificiel, sinon frauduleux, du remaniement, aurait alors été par trop manifeste; c'eût été avouer que la régence du duc de *Tcheou* était érigée en règne autonome dans le seul but d'obtenir la vérification d'un passage, en cause, du *Tso tchouan*. Il était donc préférable d'abréger la durée du règne d'un autre duc. Mais dans ce choix *Lieou Hin* n'eut pas la main heureuse; pour allonger de 72 ans la généalogie de *Lou*, *Lieou Hiang* avait eu soin de désigner deux règnes sur lesquels, en dehors de leur durée, l'histoire reste muette. Son fils n'eut pas cette prudence: à l'étourdie, il alla jeter son dévolu sur le duc *Wou*. Il ne pouvait tomber plus mal puisque c'est précisément le seul des princes de *Lou*, antérieurs au *tch'ouen ts'ieou*, dont l'histoire soit liée à celle de la maison royale. Le *Che ki*, tant au chapitre XIV qu'au chapitre XXXIII (M. H., III, p. 31, IV, p. 104) lui attribue dix ans de règne¹). En lui supprimant huit ans, *Lieou Hin* en ramène la durée à deux; or c'est en la dixième année de son règne que le duc *Wou* se rendit à la cour du roi *Siu-an*, accompagné de son fils cadet, afin d'obtenir que ce dernier fût substitué à l'aîné comme héritier présomptif de *Lou*²).

1) Chavannes remarque (M. H., III, p. 30) que la liste du *Lu li tche* diffère de celle de *Sseu-ma Ts'ien* „non seulement pour les temps les plus reculés, mais même après l'année 841, et que l'accord ne s'établit qu'en l'année 815". Cette divergence est causée simplement par la suppression maladroite de 8 ans opérée arbitrairement par *Lieou Hin*.

2) L'incident est rapporté deux fois par *Sseu-ma Ts'ien*; à ce propos Chavannes écrit en note (M. H., IV, p. 104):

Ces altérations successives n'impliquent d'ailleurs pas une intention frauduleuse. La liaison des idées étant rarement précisée en chinois, la raison d'être d'innovations du genre de celles du *Lu li tche* est supposée devoir être devinée; le lecteur était censé connaître les documents traditionnels du *Che ki*: la généalogie altérée qu'offrait le traité calendérique *San t'ong* lui était tacitement soumise comme une variante déduite du calcul. Mais lorsque le traité *San t'ong* eut disparu et que la gloire de l'historien *Pan Kou* eut canonisé la fausse chronologie des ducs de *Lou*, celle-ci fut considérée comme un précieux document traditionnel, préférable aux renseignements du *Che ki*. Chavannes rejette cette prétendue supériorité, mais croit encore devoir mettre les deux systèmes sur le même plan:

Ainsi, des deux systèmes qui ont cours aujourd'hui parmi les historiens chinois, l'un, celui du *T'ong kien kang mou*, est conforme aux données du *Lu li tche* en ce qui touche les huit premiers Fils du ciel et les souverains de la dynastie *Tcheou*, tandis que l'autre, celui des Annales écrites sur bambou est, dans ses grandes lignes, d'un bout à l'autre en accord parfait avec *Se-ma Ts'ien*.

Ce n'est pas à dire que la chronologie commune aux Annales écrites sur bambou et aux *Mémoires historiques* ait une valeur plus grande que celle du *T'ong kien kang mou*. Nous n'avons, il est vrai, aucune raison sérieuse de suspecter l'authenticité du *Tchou chou ki nien*; nous devons donc le considérer comme un écrit de l'an 299 avant J.-C., et le tenir pour antérieur

„Les Annales principales des *Tcheou* (cf. vol. I, p. 276) rapportent ces événements à l'année 816; cette indication doit être préférée, car, ici même, nous lisons, quelques lignes plus bas que le duc *Ou* mourut dans l'été de cette même année; or le duc *Ou* mourut en 816.” La visite eut donc lieu en la dixième année de son règne.

En réduisant de dix ans à deux ans le règne du duc *Wou*, le chronologiste Y se met ainsi en contradiction ¹⁰ avec le chapitre IV du *Che ki*, ²⁰ avec les deux chapitres où la chronologie des ducs de *Lou* est relatée d'après deux sources différentes puisque, dans le Tableau chronologique de *Lou* (M. H., III, p. 31) le règne du duc *Po-yu*, qui fit massacrer son frère, est englobé dans celui du duc *Yi* (mis sur le trône, quoique cadet), tandis que dans les Annales de *Lou* (M. H., IV, p. 102) la durée de ces règnes est indiquée séparément. Il est à noter, en outre, que *Sseu-ma Ts'ien* donne la chronologie de *Lou* comme certaine à partir de l'an 843 (M. H., III, p. 21 et 30). Cette falsification maladroitement ne modifie d'ailleurs pas la date de la mort du duc *Wou* (816) car elle porte sur la date de l'avènement.

aux *Mémoires historiques*: c'était sans doute un de ces livres généalogiques dont *Se-ma Ts'ien* dit qu'„à partir de *Hoang ti*, tous ont des dates”; mais *Se-ma Ts'ien* ajoutait lui-même que cette apparente précision ne le satisfaisait pas, car elle s'évanouissait devant une étude un peu approfondie des textes; c'est pourquoi il renonçait, par scrupule d'historien qui ne veut pas altérer les faits, à coucher son œuvre sur le lit de Procuste d'un système. Si donc une analyse minutieuse nous fait découvrir dans les *Mémoires historiques* des vestiges de la chronologie du *Tchou chou ki nien*, ce serait aller à l'encontre des intentions de *Se-ma Ts'ien* que de prétendre compléter ces vestiges et restaurer le monument dans son intégrité; puisque le grand historien a rejeté délibérément la rigueur factice de cette chronologie, nous devons prendre modèle sur lui et renoncer à rien affirmer: c'est en science un progrès que de substituer à des hypothèses commodes mais insuffisamment justifiées un scepticisme motivé” (M. H., I, p. cxcv).

Tout en rendant hommage à l'élévation de ces principes, je crois que leur application doit être sensiblement modifiée par la constatation du caractère apocryphe de la liste du *Lu li tche*. C'est en effet la confiance accordée à la chronologie falsifiée des ducs de *Lou* qui a fait admettre la date 1122 et la possibilité d'un flottement de 72 ans pour l'avènement des *Tcheou* par la critique tant occidentale que chinoise. C'est encore cette même cause qui a fait admettre à Chavannes que le *Tchou chou ki nien* était un livre du genre de ceux dont *Sseu-ma Ts'ien* disposait, et qu'il aurait alors tenus en bien mince estime puisqu'il s'est abstenu de les utiliser pour l'histoire des premiers souverains *Tcheou*. A mon sens la défiance témoignée par *Sseu-ma Ts'ien* à l'égard de la rigueur factice de la chronologie qui avait cours de son temps se rapporte: 1^o à l'antiquité antérieure aux *Tcheou*, sur laquelle nous n'avons en effet aucun moyen de contrôle précis; 2^o au flottement d'une dizaine d'années sur la date de l'avènement des *Tcheou* causé par certaines données, incompatibles entre elles, du *Chou king*, du *Che ki* et du *Tcheou chou*; 3^o sur l'incertitude de la durée de règne des premiers souverains *Tcheou*, dont on ne possédait sous les *Han* aucune chronique continue et détaillée.

Cette dernière lacune a été comblée par la découverte du

Tchou chou ki nien; mais, quoique Chavannes ait fortement contribué à en faire admettre l'authenticité (sous réserve de remaniements et interpolations) en tant que document antérieur à l'incendie des livres, il lui a attribué une médiocre valeur en tant qu'annales du 11 au 8^e siècle puisqu'il admet que *Sseu-ma Ts'ien*, connaissant des ouvrages analogues, préfèra ne pas les utiliser.

Indépendamment de l'autorité qu'on croira devoir attribuer au *Tchou chou ki nien*, l'analyse de la liste apocryphe du *Lu li tche* démontre non seulement que la date 1122 av. J.-C. de l'avènement des *Tcheou* est une falsification arbitraire fondée sur des calculs illusoires, mais encore que la date 1050 était admise, au point de vue traditionnel, par *Lieou Hiang* et *Lieou Hin*. Il n'est donc pas possible de mettre sur un pied d'égalité les droits de ces deux chronologies. De la critique de Chavannes subsiste cependant ce fait que *Sseu-ma Ts'ien*, par scrupule d'historien, a évité de préciser la date 1050 de l'avènement des *Tcheou*. Il admettait un flottement. Nous essayerons ici d'en évaluer l'ampleur. Mais nous avons d'abord à rechercher comment, à partir de *Lieou Hiang*, l'ensemble du système A s'est constitué et quelles furent les causes qui en ont maintenu si longtemps le prestige.

LA THÉORIE SAN T'ONG ET LA THÉORIE SSEU FEN.

Les computations chronologiques du *Lu li tche* sont basées sur la théorie *san t'ong* des *Han* antérieurs et sur la théorie *sseu fen* des *Han* postérieurs. L'application entremêlée de leurs formules respectives confirme ce qui a été dit plus haut de l'intervention de plusieurs personnages: X et Y (probablement *Lieou Hiang* et *Lieou Hin*) des *Han* antérieurs et Z (probablement *Pan Kou*) des *Han* postérieurs. Les particularités de chacune des deux théories peuvent ainsi contribuer à distinguer l'origine des diverses parties du texte, et c'est une raison de plus pour les définir tout d'abord.

Lieou Hiang (80—9 av. J.-C.) étudia la chronologie antique; il analysa six groupes de données calendériques, mais ne put en achever la discussion. *Lieou Hin*, son fils, qui mourut au premier siècle de notre ère, reprit l'œuvre inédite de son père, en compléta les détails et l'inséra dans son traité de la théorie *san t'ong*¹⁾, dont la publication eut lieu probablement après la mort de son père, donc aux environs du début de notre ère. Mais l'expression *San t'ong li*, „Calendrier (ou théorie calendérique) des Trois *t'ong*”, existait bien avant lui puisqu'elle est déjà impliquée dans la réforme *t'ai tch'ou* de l'an 104 av. J.-C. Le *Lu li tche* du *Heou Han chou* (2^{me} partie, p. 1^a) dit en effet que „dès la première année *t'ai tch'ou* commence l'application du calendrier *San t'ong*”. Le calendrier *T'ai tch'ou* était l'œuvre d'une commission, dont *Sseu-ma Ts'ien* fit partie et dont *Teng P'ing* semble avoir été le personnage dirigeant, mais il était basé sur la théorie *san t'ong* dont l'auteur est vraisemblablement *Lo-hia Hong*²⁾; car le choix même du prétendu solstice survenu au jour 甲子 (25 décembre 105 av. J.-C.) était motivé par cette théorie, laquelle instituait des périodes 元 *yuán* de 4617 ans divisées en trois périodes *t'ong* de 1539 ans. Le premier de ces trois *t'ong* était le *t'ong* du Ciel et débutait à un solstice d'hiver tombant sur le jour 甲子; le

1) 劉向總六歷列是非作五紀論。向子歆究其微眇作三統歷。(*Lu li tche*, 1^e partie, p. 12^b). D'après le commen-

taire de *Yen Che-kou* 顏師古, tout ce qui suit ce passage est le compte rendu par *Pan Kou* de l'ouvrage de *Lieou Hin*. Toutefois *Pan Kou* y entremêle certaines appréciations personnelles, comme on le voit dès les premières lignes où, à propos des irrégularités du calendrier du *Tch'ouen ts'ieou*, il prétend que le rang des intercalations est erroné d'un an. Cette discordance existe seulement par rapport aux théories inexactes des *Han*; *Pan Kou* commet ici la même erreur que j'ai signalée chez Chavannes et Havret, qui ont confondu l'année julienne et l'année réelle (Voir ma *Note complémentaire* du *Journ. asiat.* 1925).

2) Cet astronome, qui fit progresser les calculs du calendrier au début du règne de l'empereur *Wou*, était déjà mort ou retiré lors de la réforme *t'ai tch'ou*.

second était le *t'ong* de la Terre et débutait à un solstice au jour 甲辰; le troisième était le *t'ong* de l'Homme et débutait en un jour solsticial 甲申. Cette théorie semble être entrée en vogue entre le solstice d'hiver de l'an 113 et celui de l'an 105; elle devint officielle à cette dernière date, lors du sacrifice impérial *kiao* au mont *T'ai chan*, où il fut proclamé que „la période est révolue et recommence”¹⁾.

Lieou Hin n'est donc pas l'auteur de la théorie *san t'ong*, mais il l'a exposée dans son traité *San t'ong li*, dont *Pan Kou* nous a transmis la substance en l'incorporant au *Lu li tche*: d'abord dans la première partie de ce chapitre, quant au caractère métaphysique de cette théorie qui établissait un rapport entre les lois du ciel et celles de la musique; puis dans la deuxième partie, quant aux données techniques et numériques de l'astronomie. La chronologie n'étant qu'une application du calendrier, qui découle lui-même des notions astronomiques, l'œuvre de *Lieou Hin* telle qu'elle apparaît dans la deuxième partie du traité de *Pan Kou*, commence fort logiquement par les données astronomiques (p. 1—7^a), continue par les règles du calendrier et de la chronologie théorique (7^b—14^a), pour en arriver finalement à la chronologie historique (14^b—33^a).

Les notions numériques sur lesquelles se fonde la science chronologique de cette époque, consistent essentiellement dans l'évaluation de la durée de l'année à $365\frac{1}{4}$ jours et de la lunaison à $\frac{49 \times 365.25}{235}$, cette dernière étant déduite de la période luni-solaire de 19 ans supposée exactement égale à 235 lunaisons.

Dans les siècles antérieurs on avait considéré le mouvement

1) Cf. Chavannes, M. H., III, p. 512, et *Une interpolation du Che ki*, note complémentaire, dans le *Journal asiatique* 1925. — Sseu-ma Ts'ien, qui semble avoir eu peu de goût pour les doctrines de ce genre, ne mentionne pas la théorie *San t'ong*, dont s'inspire le calendrier *t'ai tch'ou* qu'il fut chargé, par décret, d'appliquer. Mais le *Lu li tche* (I, p. 10^b), dans l'historique qu'il retrace de la réforme *t'ai tch'ou*, en spécifie le rapport avec la période de 4617 ans, propre à la théorie *San t'ong*.

des astres comme n'étant pas rigoureusement déterminé par des formules numériques, et comme susceptible de varier sous l'influence morale des événements terrestres. Cette conception se maintiendra longtemps encore, mais elle n'empêche pas les chronologistes d'accorder naïvement une confiance absolue aux calculs fixant le jour précis des conjonctions luni-solaires des temps les plus reculés.

La base antique du calendrier chinois étant le solstice d'hiver, et l'évaluation de l'année à 365.25 étant supposée rigoureusement exacte, il s'en suit en effet qu'on peut indiquer aisément la notation cyclique du jour de n'importe quel solstice ancien. D'autre part la période luni-solaire de 19 ans était naturellement comptée par les Chinois à partir du point d'origine commun des révolutions du soleil et de la lune, c'est-à-dire à partir d'une néoménie survenant le jour du solstice. Ce solstice néoménique se reproduisant tous les 19 ans, et 81 périodes *tchang* de 19 ans formant un *t'ong* de 1539 ans, l'histoire se trouva encadrée dans les divisions rigides d'une chronologie technique absolue, aussitôt que la réforme *t'ai tch'ou* 太初 (Grand commencement) eut assigné au jour 甲子 du 25 décembre 105 av. J.-C. le solstice initial de la nouvelle période *guan* de 4617 ans, lequel mettait fin aux trois *t'ong* de la précédente période débutant 4617 ans auparavant. Ce point de départ, malheureusement faussé par un „coup de pouce” d'un jour et demi, allait devenir l'origine prestigieuse du calcul des temps passés et à venir ¹⁾.

1) La cause première de la réforme *t'ai tch'ou* était la nécessité de revenir au calendrier normal du système cosmologique chinois, c'est-à-dire au calendrier des *Hia*, successivement faussé par les dynasties suivantes. D'autre part la nouvelle théorie *san t'ong* était fondée sur une combinaison de nombres [impairs d'où résultait que le solstice initial de chacun des trois *t'ong* de 1539 ans tombait respectivement sur un jour 甲子, 甲辰, 甲申. Pour faire coïncider la réforme *t'ai tch'ou* avec le début d'un *guan* de 4617 ans, il fallait donc choisir un solstice 甲子 qui, comme

Le *guan* comprenant trois *t'ong*, chaque *t'ong* comprenant 81 *tchang* et chaque *tchang* étant formé de $(19 \times 365.25 = 235 \times 29.53085 =) 6939.75$ jours, il était facile de fixer la notation cyclique de n'importe quelle date luni-solaire de l'histoire si l'on connaissait le nombre d'années la séparant du solstice *t'ai tch'ou* supposé exact¹⁾. Inversement, étant donnée la notation cyclique d'un jour de solstice, ou celle d'un nombre suffisant de néoménies appartenant à des mois numérotés, ou pouvait fixer la date de l'évènement.

Toutefois, sous les *Han* antérieurs, la recherche de la notation cyclique d'un ancien jour de solstice ou de néoménie était assez laborieuse, parce qu'on n'avait pas remarqué le retour des mêmes

on le verra plus loin, aurait tardé à se produire. On falsifia donc la date du solstice pour obtenir ce résultat.

Gaubil n'a jamais compris le caractère général de la réforme *t'ai tch'ou*, son lien avec la théorie *san t'ong* et le mécanisme très simple de tous les calculs rétrospectifs qu'on voit dans la chronologie du *Lu li tche*. Tant dans le recueil de Souciet que dans sa *Chronologie* et dans les *Lettres édifiantes*, il méconnaît que le *t'ai tch'ou* était le point de départ de toutes les computations passées et à venir. Quant au P. Havret, trompé par la théorie de Chavannes qui fait du *tchang* une période d'années civiles et non astronomiques, il a imaginé que cette réforme était due à une initiative de *Sseu-ma Ts'ien* tendant à substituer, dans la période *tchang* l'année astronomique à l'année civile (*T'oung Pao*, 1896, p. 400 sqq.). Chavannes a bien vu, au contraire, que le rôle de *Sseu-ma Ts'ien* avait été secondaire (M. H., I, p. xxxv); il a montré „l'importance capitale” de cette réforme calendaire au point de vue de l'unification des idées et des mesures d'après la nouvelle théorie métaphysique basée sur le nombre 9, qu'il attribue à *Teng P'ing* et qui est en réalité la théorie *san t'ong* de *Lo-hia Hong*; il en a moins bien compris le caractère astronomique, ce qui est naturel puisque les spécialistes eux-mêmes l'avaient avant lui méconnu.

L'importance calendaire de la réforme *t'ai tch'ou*, marquée par son nom (Grand commencement) ressort cependant du témoignage même de *Sseu-ma Ts'ien*: „Ceux qui calculèrent le calendrier en firent la première origine 推曆者以本紱” (M. H., III, p. 512). Ce point de départ était en effet la fin 紱 d'un *guan* et le début 本 d'une nouvelle période; il servait par conséquent de point zéro aux computations du passé et de l'avenir.

1) Le *t'ong* se divisait en outre en trois *houei* 會 comprenant chacun 27 *tchang* ou 513 ans. Cette période *houei* a joué, comme on le verra, un certain rôle dans le choix de la date 1122 av. J.-C. pour l'avènement des *Tcheou*.

notations au bout de 80 ans juliens. On se servait à cet effet du tableau compliqué reproduit par *Pan Kou* dans le *Lu li tche* (II, p. 11^b—14^a) où il forme, dans l'exposé de la théorie *san t'ong*, la transition entre la chronologie mathématique et la chronologie historique. Les propos tenus par *Kong-suen K'ing* à l'empereur *Wou* en l'an 113 av. J.-C.¹⁾, montrent d'ailleurs que cette computation des notations cycliques était déjà connue précédemment et le texte du *Yao tien* laisse supposer qu'elle était familière à l'astrologie de la haute antiquité, bien avant qu'on fût fixé sur l'évaluation de l'année à 365,25 jours.

Une autre imperfection de la théorie *san t'ong* était l'irréflexion singulière avec laquelle on persistait à admettre que le solstice d'hiver se reproduisait tous les 19 ans „au matin”, c'est-à-dire au premier quart de la journée, alors que, de l'évaluation 365,25, base de la théorie, résulte avec évidence le retour successif du solstice, de 19 en 19 ans, à minuit, à 6^h du soir, à midi, à 6^h du matin, etc.²⁾.

1) Les paroles de *Kong-suen K'ing* rapportées par *Sseu-ma Ts'ien* (M. H., III, p. 485) sous-entendent que *Houang ti* fut enlevé au ciel le jour d'un solstice d'hiver tombant sur la notation 甲子 (voir à ce sujet ma *Note complémentaire* dans le *Journal asiatique* 1925).

Le texte du *Yao tien* évalue l'année à $300 + 60 + 6$ jours. La haute antiquité du cycle des jours n'étant pas contestée, on voit que le solstice d'hiver, la plus facile à déterminer des quatre phases tropiques indiquées par ce texte, devait alors tomber tous les jours, en principe, sur les dix mêmes notations (voir *infra*); ce qui a dû bientôt faire constater l'écart entre la réalité et le principe. Mais l'évaluation théorique a pu se maintenir encore fort longtemps, de même que sous les *Tcheou* on a conservé l'évaluation duodénaire de la révolution de Jupiter tout en constatant que la planète „manquait à sa place”.

2) Le dogme d'après lequel on admettait sous les *Han* antérieurs que, de 19 en 19 ans, le solstice néoménique se reproduisait au matin, se manifeste dans les propos de *Kong-suen K'ing*, comme aussi dans l'indication des solstices néoméniques de l'an 113 et de l'an 105 (M. H., III, p. 331, 485, 491; *Lu li tche*, I, p. 10^b). Comme nous le verrons, cette expression clichée du solstice néoménique „au matin” 朔旦冬至 est un des indices qui permettent de reconnaître, dans la dissertation chronologique de la 2^e partie du *Lu li tche*, un écrit des *Han* antérieurs. Sous les *Han* postérieurs, lors-

Ces déféctuosités ne seront corrigées qu'à l'époque des *Han* postérieurs, à l'apparition du traité *Sseu fen* composé par *Li Fang*, en l'an 85 après J.-C. Dès lors on distingua le solstice néoménique absolu, censé se produire à minuit tous les 76 ans, des solstices néoméniques imparfaits qui surviennent aux divers quarts de la journée. La période *pou* 部 de 76 ans, précédemment inconnue, est alors révélée et suscite un engouement général. Conformément au goût des Chinois pour la symétrie, cette période de 76 ans composée de quatre périodes de 19 ans se manifesta comme une conséquence du concept fondamental de leur cosmologie: celui d'un centre entouré par la révolution cosmique du *yin* et du *yang*, laquelle comporte naturellement quatre phases dont deux extrêmes et deux moyennes. De même que l'année est divisée en quatre saisons et le jour en quatre parties, marquées par les signes 子, 卯, 午, 酉, de même la période luni-solaire parfaite de 76 ans se divisait ainsi en quatre parties, marquées par ces mêmes signes ¹⁾.

Li Fang a généralisé d'une manière très heureuse la définition de la période *pou* en la présentant comme la concordance des points de départ du jour, de la lunaison et de l'année ²⁾:

que la théorie eut rendu familière la notion que le solstice tombe successivement aux quatre quarts de la journée, on assimila ces derniers (夜半 minuit, 平旦 6^h du matin, midi 晝天, 6^h du soir 黃昏) aux points cardinaux 北 (N.) 東 (E.) 南 (S.) 西 (W.) désignés par les signes duodénaires cardinaux 子, 卯, 午, 酉 (voir Chavannes, M. H., III, p. 647).

Comme le montre le tableau de 76 années interpolé dans le *Che ki* sous les *Han* postérieurs, le calendrier *Sseu-fen* fut reporté rétrospectivement au solstice *t'ai tch'ou*, celui-ci restant le point de départ des computations chronologiques. En conséquence on le considéra comme s'étant produit à minuit conformément à la nouvelle théorie, tandis que les textes du *Che ki* et du *Lu ti tche* placent ce solstice „au matin 旦”.

1) Mais en ordre inverse 子, 酉, 午, 卯, comme c'est également le cas de la révolution sidérale du soleil.

2) Voir *Une interpolation du Che ki*, dans le *Journ. asiat.* de juillet-sept. 1922, p. 131.

Le point de départ de l'année astronomique 歲首 est le solstice. Le point de départ de la lunaison est la néoménie (conjonction). Quand le solstice et la néoménie se produisent le même jour, cela s'appelle un *tchang*. Quand ils se produisent au point de départ de la journée (minuit), cela s'appelle un *pou*. Le *pou* qui se termine avec le cycle sexagésimal des jours 六旬 s'appelle un *ki* 紀; et s'il tombe en outre sur le renouvellement (du cycle sexagésimal) des années 歲朔又, cela s'appelle un *guan* 元.

Le *guan*, de 4560 années, était un commun multiple de 60, 76 et 80; tandis que le *ki*, de 1520 années, était un commun multiple de 76 et de 80. On voit apparaître ainsi la période de 80 ans¹⁾ qui ramène la même notation cyclique des jours: en se combinant avec la période de 76 ans qui ramène la même situation luni-solaire, elle donne lieu à la période *ki* de 1520 ans, bien préférable au *t'ong* de 1539 ans.

Dès lors toutes les computations furent simplifiées; la table compliquée des *Han* antérieurs, pour la recherche des notations cycliques, fut remplacée par la liste des 80 notations cycliques tombant successivement sur un même jour de l'année julienne. La facilité, bien connue de Fréret, au XVIII^e siècle, à la suite des travaux de Gaubil, avec laquelle on peut reconstituer les dates du calendrier chinois d'après la théorie *sseu fen*, va être mise en lumière par les exemples suivants dont nous verrons plus loin l'application à la chronologie historique:

Problème I. — On croit savoir que le solstice d'hiver marquant l'introduction de *T'ai kia*, de la dynastie *Chang*, eut lieu au jour 乙丑 de la néoménie. Quelle est la date de l'avènement de cet empereur?

L'avènement de *T'ai kia* étant assigné au 17^e ou 18^e siècle

1) Dans son premier ouvrage Gaubil a attribué la connaissance de la période de 80 ans aux *Han* antérieurs, ce qui est une erreur démontrée par l'incommode tableau du *Lu li tche*. Dans sa *Chronologie* il signale que cette notion se trouve chez *Houai-nan tseu*, ajoutant avec raison qu'on n'a pas encore une bonne critique des origines de l'œuvre qui nous en est parvenue. Le cycle de 80 ans chez *Houai-nan tseu* est une interpolation manifeste.

av. J.-C., il s'agit de rechercher quels sont, aux environs de cette époque, les solstices néoméniques 乙丑.

Le solstice néoménique 甲子 du 25 déc. 105, point d'origine des computations, se retrouve 1520 ans auparavant, le 25 déc. 1625 ¹⁾. Pour passer de la notation 甲子 à la notation 乙丑, il n'y a qu'à consulter le tableau II ²⁾, où l'on voit, d'après la différence

1) Le solstice réel change progressivement de date dans le calendrier julien et c'est ce qui a motivé la réforme grégorienne. Mais, dans la théorie *san t'ong* ou *sseu fen*, l'année étant rigoureusement de 365.25 jours, le solstice, fixé originellement au 25 déc. 105, reste immuablement assigné au 25 déc., entre minuit et minuit.

2) Si l'année était de 360 jours, le solstice (ou toute autre date annuelle) tomberait perpétuellement sur la même notation cyclique, puisque le cycle sexagésimal se déroulerait six fois sans excédent. Si l'année était exactement de 365 jours, le solstice tomberait exclusivement sur douze notations cycliques ($5 \times 12 = 60$). Si elle était de 366 jours (évaluation du *Yao tien*) le solstice tomberait exclusivement sur dix notations cycliques ($6 \times 10 = 60$). Mais l'évaluation 365.25 ramenant annuellement des notations cycliques dont l'intervalle est de 5, 5, 5, 6 rangs, fait intervenir toutes les notations sexagésimales, parmi lesquelles il en est vingt qui reviennent deux fois.

Le tableau de Gaubil, reproduit par maint auteur, étant destiné à transformer la notation chinoise des jours en date julienne, est naturellement établi pour le 1^{er} janvier de 80 ans consécutifs, d'après la règle des années bissextiles juliennes. Mais cette règle n'est plus directement applicable quand il s'agit de computer les dates chinoises sans passer par le calendrier julien.

La notion d'année bissextile ne fait pas partie du calendrier chinois proprement dit, où l'évaluation de la durée de l'année ne joue qu'un rôle subsidiaire. Cette notion n'apparaît que dans les théories chronologiques, où l'excédent des jours de l'année sur le cycle sexagésimal ($6 \times 60 + 5 = 365$) est compté, à partir du point d'origine, dans l'ordre: 5 + 5 + 5 + 6. Le point de départ étant le solstice *t'ai tch'ou*, on peut se demander si la computation des temps à venir et des temps passés se fait en sens

$$\leftarrow \ominus 6 + 5 + 5 + 5 + 5 + \bigcirc + 5 + 5 + 5 + 6 \ominus \rightarrow$$

inverse, auquel cas il y aurait rupture de continuité entre les séries d'années bissextiles. Mais la théorie *san t'ong* et le tableau du *Lu li tche* répondent par la négative. La période 元 de 4617 ans qui débute au solstice *t'ai tch'ou*, n'est en effet que le renouvellement de la précédente période 元, laquelle est rigidelement subdivisée en *t'ong*, en *houi*, en *tchang* dont le jour initial joue un rôle capital dans la théorie. Les temps passés, comme les temps à venir, sont donc fixés dans un cadre obtenu d'après la règle 5 + 5 + 5 + 6 continuellement appliquée dans le sens de l'écoulement du temps.

Les années bissextiles chinoises, aux environs du point d'origine *t'ai tch'ou* sont donc les années juliennes 105, 101, 97, etc., fortuitement les mêmes que celles du calendrier julien. Mais le tableau de Gaubil est établi sur le 1^{er} janvier, tandis que les computations chinoises sont fondées sur le solstice survenant perpétuellement le 25 déc.

de rang, que le solstice, tombant sur 甲子 en 1625, tombera sur 乙丑 en 1602, ce qui donne lieu, de 80 en 80 ans à la série suivante

Solstices }
乙丑 } . . . 1442, 1522, 1602, 1682, 1762 . . .

D'autre part, d'après la théorie *Sseu fen*, le solstice néoménique ne se produit au même quart de la journée que tous les 76 ans. Si l'on admet littéralement, dans l'énoncé du problème, que le solstice en question s'est produit le matin, il faudra le rechercher à un intervalle du point de départ *t'ai tch'ou* divisible par 76, le solstice *t'ai tch'ou* étant également assigné au matin par la théorie *san t'ong*; d'où la série suivante:

Solstices }
部首 } . . . 1549, 1625, 1701, 1777 . . .

En comparant cette série de 76 à la série de 80 ci-dessus, on voit qu'elles ne présentent pas de dates communes. Le problème reste ainsi sans solution d'après le théorie *sseu fen*. C'est là une constatation importante pour la critique du texte du *Lu li tche*, comme on le verra plus loin.

Problème II. On croit savoir que le solstice d'hiver marquant l'intronisation de *T'ai kia* eut lieu à la néoménie, à une heure quelconque d'un jour 乙丑.

cembre. L'intervalle de ces deux dates, 7 jours, n'étant pas divisible par 4, rend incompatibles les tableaux de 80 ans julien et chinois.

De quatre en quatre ans on constatera en effet une différence de rang d'un jour entre le tableau II, ci-dessous, et celui de Gaubil. Car, en comptant sur le tableau sexagésimal $5 + 5 + 5 + 6$, à partir de 甲子, on ne trouvera pas la même série qu'en comptant à partir de 辛未 où débute le tableau de Gaubil.

Dans ce dernier la notation 乙丑 est une de celles qui se produisent deux fois: une telle particularité offrirait deux solutions au problème II. Dans le tableau chinois, 乙丑 ne se produit qu'une fois; 甲子 y apparaît au contraire deux fois, tandis qu'elle se trouve une seule fois dans le tableau de Gaubil. Les vingt notations qui, sur mon tableau, se produisent deux fois sont les n^{os} 1, 4, 7, 10, 13, 16, 22, 26, 27, 28, 31, 34, 37, 40, 43, 46, 49, 52, 55, 58.

Cet énoncé diffère du précédent seulement par la suppression du mot *tan* 旦 (au matin). Dès lors il ne s'agit plus d'un solstice se produisant en telle ou telle partie de la journée, et la solution doit être recherchée, non plus de 76 en 76 ans, mais de 19 en 19 ans:

| | | |
|-----------|---|---|
| Solstices | } | . . . 1549, 1568, 1587, 1606, 1625, 1644, 1663, 1682, 1701, |
| 章首 | | |
| | } | 1720, 1739, 1758, 1777 . . . |
| | | |

En comparant cette série des *tchang* avec la série des solstices 乙丑, on voit que le problème reçoit une seule solution: le 25 décembre 1739.

Problème III. — On croit savoir que la 42^e année de règne du futur roi *Wen*, prince de *Tcheou*, débuta par un solstice néoménique au jour 丁丑, au matin 旦. Quelle est la date de l'année ainsi désignée?

Après l'expérience du problème I, nous savons qu'il ne faut pas interpréter la mention 旦 du texte selon la théorie *ssou fen*, mais bien d'après la théorie *san t'ong*, des *Han* antérieurs, où tous les solstices néoméniques sont censés tomber au matin 旦. Aux 11^e et 12^e siècles avant J.-C., le début des *tchang* comptés à partir du solstice *t'ai tch'ou*, tombe sur les dates suivantes:

Solstices néoméniques: . . . 1074, 1093, 1112, 1131, 1150, 1169 . . .

D'autre part le solstice du 25 décembre 91 av. J.-C. étant 丁丑 (voir le tableau de 80 ans), nous avons, de 80 en 80 ans:

Solstices 丁丑: 91, . . . 1051, 1131, 1211 . . .

L'année civile 1130, débutant en décembre 1131, est ainsi exclusivement désignée.

Problème IV. — On croit savoir que l'expédition militaire qui renversa la dynastie *Chang*, débuta au premier mois 子 du calendrier des *Tcheou*, dont la néoménie fut au jour 辛卯. Quelle est, d'après cet indice, la date de l'avènement des *Tcheou*?

La théorie *san t'ong* découpant les temps de l'histoire en périodes de 19 ans débutant à un solstice néoménique dont il est facile de déterminer le jour, et fixant d'autre part rigoureusement la durée de l'année (365,25 jours) et de la lunaison (29,53085 jours),

TABLEAU II. — LE CYCLE D

| Solstices du 25 décembre | | | Rang dans le cycle de 80 ans | Notation du jour solsticial et son rang sexagésimal | L'astérisque * désigne les années julien- nes bissextiles | Solstices du 25 décembre | | | Rang dans le cycle de 80 ans | Notation du jour solsticial |
|-----------------------------|------------------------------|-----|------------------------------|--|--|-----------------------------|------------------------------|-----|------------------------------|-----------------------------|
| dates av. J.-C. | <i>f'ai</i> <i>teh'ou</i> | | | | | dates av. J.-C. | <i>f'ai</i> <i>teh'ou</i> | | | |
| 1145 | 105 | 1 | 1° | 甲子 | 1 _a | 1125 | 85 | | 21° | 己巳 |
| 1144 | 104 | 2 | 2 | 己巳 | 6 | 1124 | 84 | 21 | 22 | 甲子 |
| 1143 | 103 | 3 | 3 | 甲戌 | 11 | 1123 | 83 | 22 | 23 | 己巳 |
| 1142 | 102 | 4 | 4 | 己卯 | 16 ^a | 1122 | 82 | 23 | 24 | 甲戌 |
| 1141 | 101 | 4* | 5° | 乙酉 | 22 _a | 1121 | 81 | 24* | 25° | 己巳 |
| 1140 | 100 | 5 | 6 | 乙寅 | 27 | 1120 | 80 | 25 | 26 | 甲戌 |
| 1139 | 99 | 6 | 7 | 乙未 | 32 | 1119 | 79 | 26 | 27 | 己巳 |
| 1138 | 98 | 7 | 8 | 乙子 | 37 ^a | 1118 | 78 | 27 | 28 | 甲戌 |
| 1137 | 97 | 8* | 9° | 庚午 | 43 _a | 1117 | 77 | 28* | 29° | 己巳 |
| 1136 | 96 | 9 | 10 | 庚亥 | 48 | 1116 | 76 | 29 | 30 | 甲戌 |
| 1135 | 95 | 10 | 11 | 辛辰 | 53 | 1115 | 75 | 30 | 31 ^a | 己巳 |
| 1134 | 94 | 11 | 12 | 辛酉 | 58 ^a | 1114 | 74 | 31 | 32 | 甲戌 |
| 1133 | 93 | 12* | 13° | 丁卯 | 4 _a | 1113 | 73 | 32* | 33° | 己巳 |
| 1132 | 92 | 13 | 14 | 丁申 | 9 | 1112 | 72 | 33 | 34 | 甲戌 |
| 1131 | 91 | 14 | 15 | 壬丑 | 14 | 1111 | 71 | 34 | 35 | 己巳 |
| 1130 | 90 | 15 | 16 | 壬午 | 19 | 1110 | 70 | 35 | 36 | 甲戌 |
| 1129 | 89 | 16* | 17° | 戊子 | 26 _a | 1109 | 69 | 36* | 37° | 己巳 |
| 1128 | 88 | 17 | 18 | 戊巳 | 30 | 1108 | 68 | 37 | 38 | 甲戌 |
| 1127 | 87 | 18 | 19 | 戊戌 | 35 | 1107 | 67 | 38 | 39 | 己巳 |
| 1126 | 86 | 19 | 20 | 戊卯 | 40 ^a | 1106 | 66 | 39 | 40 | 甲戌 |
| | | 20* | | | | | | 40* | | |

AUX ANNÉES ASTRONOMIQUES CHINOISES.

| Rang dans le cycle de 80 ans | | Notation du jour solsticial et son rang sexagésimal | | Les lettres a et b désignent les notations qui reviennent deux fois | | Rang dans le cycle de 80 ans | | Notation du jour solsticial et son rang sexagésimal | |
|------------------------------|-----|--|-----------------|---|--------|------------------------------|----|--|--|
| | | | | Solstices du 25 décembre | | | | | |
| 太 初 | | | | dates av. J.-C. | 太 初 | | | | |
| 41 | 41° | 甲午 | 31 ^a | 1085 | 45 | 61° | 己卯 | 16 ^b | |
| 42 | 42 | 己亥 | 36 | 1084 | 44 | 62 | 甲申 | 21 | |
| 43 | 43 | 甲辰 | 41 | 1083 | 43 | 63 | 己丑 | 26 ^b | |
| 44 | 44 | 己酉 | 46 ^b | 1082 | 42 | 64* | 甲午 | 31 ^b | |
| 45 | 45° | 乙卯 | 52 ^a | 1081 | 41 | 65° | 庚子 | 37 ^b | |
| 46 | 46 | 庚申 | 57 | 1080 | 40 | 66 | 乙巳 | 42 | |
| 47 | 47 | 乙丑 | 2 | 1079 | 39 | 67 | 庚戌 | 47 | |
| 48 | 48 | 庚午 | 7 ^b | 1078 | 38 | 68* | 乙卯 | 52 ^b | |
| 49 | 49° | 丙子 | 13 ^a | 1077 | 37 | 69° | 辛酉 | 58 ^b | |
| 50 | 50 | 辛巳 | 18 | 1076 | 36 | 70 | 丙寅 | 3 | |
| 51 | 51 | 丙戌 | 23 | 1075 | 35 | 71 | 辛未 | 8 | |
| 52 | 52 | 辛卯 | 28 ^b | 1074 | 34 | 72 | 丙子 | 13 ^b | |
| 53 | 53° | 丁酉 | 34 ^a | 1073 | 33 | 73° | 壬午 | 19° | |
| 54 | 54 | 壬寅 | 39 | 1072 | 32 | 74 | 丁亥 | 24 | |
| 55 | 55 | 丁未 | 44 | 1071 | 31 | 75 | 壬辰 | 29 | |
| 56 | 56 | 壬子 | 49 ^b | 1070 | 30 | 76* | 丁酉 | 34 ^b | |
| 57 | 57° | 戊午 | 55 ^a | 1069 | 29 | 77° | 癸卯 | 40 ^b | |
| 58 | 58 | 癸亥 | 60 | 1068 | 28 | 78 | 戊申 | 45 | |
| 59 | 59 | 戊辰 | 5 | 1067 | 27 | 79 | 癸丑 | 50 | |
| 60 | 60 | 癸酉 | 10 ^b | 1066 | 26 | 80* | 戊午 | 55 ^b | |

il est bien facile d'indiquer la notation du premier jour du premier mois de chaque année. Le premier jour du premier mois de la première année du *tchang* est en effet celui du solstice initial, puisque néoménique. Le premier jour de la deuxième année civile surviendra douze mois ($12 \times 29,530 = 354,37$ jours) plus tard. D'après la règle antique et fondamentale du calendrier chinois, le mois solsticial 子 doit contenir le solstice d'hiver, ce qui fixe l'ordre des années intercalaires à la 3^e, 6^e, 9^e, 11^e, 14^e, 17^e, 19^e année du *tchang*¹⁾. Lorsque l'année est intercalaire elle compte 13 mois, donc $13 \times 29,53085 = 383,90$ jours. D'une année civile à l'autre la notation sexagésimale du 1^{er} jour varie donc d'un nombre de rangs facile à déterminer:

Année ordinaire: $354,37 = 300 + 54,37 = 5 \text{ cycles} + 54,37$.

Année embolismique: $383,90 = 360 + 23,90 = 6 \text{ cycles} + 23,90$.

A partir du jour initial (solstice néoménique), le premier jour de chacune des 19 années du *tchang* varie donc d'un nombre de rangs fixe se reproduisant à chaque période. En appelant N le rang de la notation du solstice néoménique initial, on aura:

| | | Variation du rang sexagésimal du premier jour du 1 ^{er} mois: |
|-------------------------------------|---------------------------|--|
| 1 ^e année (ordinaire) | N | N |
| 2 ^e année (ordinaire) | N + 54,37 | 54,37 |
| 3 ^e année (embolismique) | N + 54,37 + 54,37 | 54,37 |
| 4 ^e année (ordinaire) | N + 54,37 + 54,37 + 23,90 | 23,90 |

et ainsi de suite²⁾.

1) Cette règle était autrefois appliquée empiriquement d'après l'observation de la néoménie et du solstice. La période *tchang*, probablement connue bien avant les Han, ne donnait qu'une indication subsidiaire rectifiée au besoin par l'observation. Mais, à partir de la théorie *san t'ong*, les révolutions luni-solaires étant considérées comme rigoureusement déterminées, la règle d'intercalation se reproduisait identique, de *tchang* en *tchang*, à l'infini. C'est pourquoi dans le *Lu li tche* (2^e partie, p. 7^b, 9^a) la règle d'intercalation et le roulement du jour initial des diverses périodes sont intimement liés. (Voir ma *Note complémentaire*, déjà citée.)

2) On observera que l'introduction d'un mois intercalaire change la variation de rang du jour initial, non pas pour le 1^{er} jour de l'année embolismique mais pour celui de l'année suivante, puisque cette introduction est naturellement postérieure au jour initial. Les années où 23,90 se substitue à 54,37 sont donc les années 1^e, 4^e, 7^e, 10^e, 12^e, 15^e, 18^e.

Pour établir le tableau des notations cycliques du premier jour des années d'une période quelconque, nous n'avons donc qu'à utiliser cette série immuable des variations de rang, en y ajoutant le rang N du point de départ. Comme la chute des *Yin* a eu lieu peu après la fin du règne du roi *Wen* et comme, d'après le traité *San t'ong*, la 42^e année de ce prince a débuté (voir Problème III) au solstice néoménique 丁丑 (n° 14 du cycle sexagésimal) le 25 décembre, il est bien facile de dresser le tableau III, ci-contre, du premier jour de l'an civil, aux 11^e et 12^e siècles avant notre ère ¹⁾.

1) L'inconséquence de la théorie *san t'ong* qui fait tomber tous les solstices néoméniques „**丑**, au matin”, contrairement au principe fondamental évaluant l'année à 365.25 (ce qui implique un changement d'heures manifeste puisque 19 n'est pas divisible par 4), cause ici une incertitude. D'après la théorie *sseu fen*, plus logique, le solstice néoménique de l'an 1131, étant le troisième d'une période *pou*, se produit à *midi* et non le matin. Le flottement de quelques heures qui existe entre les deux théories pourra parfois changer d'un rang la notation du jour, en plaçant sous le n° 28, d'après la théorie *san t'ong*, une date qui tomberait sur le n° 29 suivant la théorie *sseu fen*; mais il se trouve que cette éventualité ne modifie pas la solution du problème IV: car, même en le déplaçant de 28.00—29.00 à 28.25—29.25, on ne trouve pas d'année embolismique où le premier jour du premier mois soit 辛卯, sauf l'an 1122 qui reste l'unique solution. L'année embolismique 1055, dont le premier jour est 29.59, en est fort voisine, et fort voisiné également de la date 1050 du système B; mais elle ne satisfait pas aux données du problème VI.

Le tableau III révèle d'autre part une méprise dans celui du *Lu li tche* (2^e partie, p. 12^a et 12^b): ce dernier indique, pour les solstices néoméniques en cause, des notations exactes mais dont l'ordre a dû être interverti par une faute de copie:

| <i>Lu li tche</i> | | | <i>T'oung Pao</i> (tableaux II et III) | | |
|-------------------|-------|----|--|-------|-------------------------|
| 28° <i>tchang</i> | n° 14 | 丁丑 | 丁丑 | n° 14 | 25 déc. 1131 av. J.-C.. |
| 29° — | n° 34 | 丁酉 | 丁巳 | n° 54 | — 1112 — |
| 30° — | n° 13 | 丙子 | 丁酉 | n° 34 | — 1093 — |
| 31° — | n° 53 | 丙辰 | 丙子 | n° 13 | — 1074 — |
| 32° — | n° 33 | 丙申 | 丙辰 | n° 53 | — 1055 — |
| 33° — | n° 53 | 丙子 | 丙申 | n° 33 | — 1036 — |

Le contrôle est d'autant plus aisé que le point de départ, en l'an 1131, est le même dans les deux cas. Le *tchang* comprenant 6939.75 jours = 115 cycles + 39.75 jours, le début des *tchang* successifs tombera sur les numéros:

TABLEAU III. — NOTATION CY

calculée d'après les théories *San t'ong* et *Sseu fen*. Les chiffres indiquent 14.50 signifie que la néoménie se produisit à midi (0.50) au jour n° 14 de des *Tcheou* parce qu'elle est seule à satisfaire aux indications du *Chou ki*

| Rang de l'année dans le <i>tchang</i> | Date julienne du solstice | Néoménie du premier mois | Date julienne du solstice | Néoménie du premier mois |
|---------------------------------------|---------------------------|--------------------------|---------------------------|--------------------------|
| 1 ^e | 25 déc. 1131 丁丑 | 丁丑 14.50 | 25 déc. 1112 丁巳 | 丁巳 54.25 |
| 2 | d° 1130 | 8.87 | d° 1111 | 48.62 |
| *3 | d° 1129 | 3.24 | d° 1110 | 42.99 |
| 4 | d° 1128 | 27.14 | d° 1109 | 已巳 6.89 |
| 5 | d° 1127 | 21.51 | d° 1108 | 1.26 |
| *6 | d° 1126 | 15.88 | d° 1107 | 55.63 |
| 7 | d° 1125 | 39.78 | d° 1106 | 19.53 |
| 8 | d° 1124 | 34.15 | d° 1105 | 13.90 |
| *9 | année civile { 1123 已未 | 辛卯 28.52 | d° 1104 | 8.27 |
| 10 | 1122 { | 52.42 | d° 1103 | 32.17 |
| *11 | d° 1121 | 46.79 | d° 1102 | 26.54 |
| 12 | d° 1120 | 10.69 | d° 1101 | 50.44 |
| 13 | d° 1119 | 5.06 | d° 1100 | 44.81 |
| *14 | d° 1118 | 59.43 | d° 1099 | 39.18 |
| 15 | d° 1117 | 23.33 | d° 1098 | 3.08 |
| 16 | d° 1116 | 17.70 | d° 1097 | 57.45 |
| *17 | d° 1115 | 12.07 | d° 1096 | 51.82 |
| 18 | d° 1114 | 35.97 | d° 1095 | 15.72 |
| *19 ^e | d° 1113 | 30.34 | d° 1094 | 10.09 |
| | d° 1112 | | d° 1093 | |

L'astérisque désigne les années embolismiques

28^e *tchang* du 3^e *tong*,

troisième d'une période *pou*

29^e *tchang* du 3^e *tong*, quatrième d'une période *pou*

U MOIS 子 (1^{ER} MOIS DES TCHEOU)

u jour et la fraction du nychtémère où survint la néoménie. Par exemple, entre que la date 1122 av. J.-C. a été désignée sous les *Han* pour l'avènement que l'année fut embolismique et que son premier jour du 1^{er} mois fut 辛卯.

| Néoménie du premier mois | Date julienne du solstice | Néoménie du premier mois | Date julienne du solstice | Néoménie du premier mois |
|--------------------------|---------------------------|--------------------------|---------------------------|--------------------------|
| 丁酉 34.00 | 25 déc. 1074 | 丙子 13.75 | 25 déc. 1055 | 丙辰 53.50 |
| 辛卯 28.37 | d° 1073 | 8.12 | d° 1054 | 47.87 |
| 22.74 | d° 1072 | 2.49 | d° 1053 | 42.24 |
| 46.64 | d° 1071 | 26.39 | d° 1052 | 6.14 |
| 41.01 | d° 1070 | 20.76 | d° 1051 | 60.51 |
| 35.38 | d° 1069 | 15.13 | d° 1050 | 54.88 |
| 59.28 | d° 1068 | 39.03 | d° 1049 | 18.78 |
| 53.65 | d° 1067 | 33.40 | d° 1048 | 13.15 |
| 48.02 | d° 1066 | 27.77 | d° 1047 | 7.52 |
| 11.92 | d° 1065 | 51.67 | d° 1046 | 31.42 |
| 6.29 | d° 1064 | 46.04 | d° 1045 | 25.79 |
| 30.19 | d° 1063 | 9.94 | d° 1044 | 49.69 |
| 24.56 | d° 1062 | 4.31 | d° 1043 | 44.06 |
| 18.93 | d° 1061 | 58.68 | d° 1042 | 38.43 |
| 42.83 | d° 1060 | 22.58 | d° 1041 | 2.33 |
| 37.20 | d° 1059 | 16.95 | d° 1040 | 56.70 |
| 31.57 | d° 1058 | 11.32 | d° 1039 | 51.07 |
| 55.47 | d° 1057 | 35.22 | d° 1038 | 14.97 |
| 49.84 | d° 1056 | 29.59 | d° 1037 | 9.34 |
| | d° 1055 | | d 1036 | 丙申 丙申 33.25 |

On y voit que ni la date 1050 assignée par les Annales sur bambou, ni les dates environnantes ne satisfont à la donnée du problème IV, d'après laquelle, selon une interprétation littérale, on ne doit retenir que les dates 1122 et 1091, les seules où le premier jour du premier mois soit 辛卯 (n^0 28).

Problème V. — On croit savoir que l'année où les *Tcheou* renversèrent les *Chang* fut embolismique. Quelle induction peut-on tirer de ce fait pour préciser la date de l'avènement des *Tcheou*?

Nous venons de voir que la notation du 1^{er} jour convient aux années 1122 et 1091. L'année 1122 est embolismique, l'année 1091 ne l'est pas. L'avènement des *Tcheou*, d'après la théorie *san t'ong*, a donc eu lieu en l'an 1122 av. J.-C.

Problème VI. — On croit savoir que l'année embolismique où les *Tcheou* renversèrent les *Chang* eut son mois intercalaire placé entre le 1^{er} et le 4^e. Quelle date est ainsi désignée?

Le rang du mois intercalaire dépend du nombre de jours qui séparent le solstice de la fin du mois. Pour que le mois intercalaire vienne se placer avant le 4^e mois (des *Tcheou*), il faut que le solstice tombe dans les trois derniers jours du 1^{er} mois¹⁾. Tel est en effet le cas de l'an 1122 où le jour (己未, n^0 56) du solstice de décembre 1123 est le $(56 - 28 =) 28^e$ du mois.

Tel est aussi, à très peu près, le cas de l'année 1065²⁾. Mais *Lieou Hiang*, avec une rigueur absurde dans la déduction

$$N (= 14.50 \text{ ou } 14.25) + 39.75 \dots + 39.75 \dots 39.75 \dots$$

ce qui vérifie le calcul précédemment détaillé année par année. En outre, le tableau II du cycle de 80 ans confirme l'exactitude des résultats en corroborant la notation cyclique du premier jour de l'an, qui tombe sur le solstice du 25 décembre 1131, 1093, 1074, 1055 et 1036. Ces jours, étant à la fois néoméniques et solsticiaux, relèvent en effet des deux tableaux.

1) Sur la théorie du calendrier chinois, voir ma *Note complémentaire du Journ. as.* 1925, et les articles subséquents des *Origines de l'astronomie chinoise* dans le *T'oung Pao*.

2) En l'an 1065, le premier jour du mois initial a le numéro 27.77 et le solstice tombe sur le n^0 55, donc au 28^e jour du mois, ce qui satisfait aux diverses conditions si l'on néglige les six heures séparant les notations 27.77 et 28.

mathématique, élimine cette date (fort voisine de celle, 1050, de la chronologie B) parce que son premier jour tombe sur le n^o 27.77 au lieu de 28. On découvre ainsi — ce que Gaubil lui-même n'a pas compris (voir *infra*) — comment *Lieou Hianj* a été contraint par l'absolutisme de la théorie *san t'ong*, à reculer de l'an 1050 à l'an 1122 la date de la chute des *Chang* et à remanier en conséquence de 72 ans la généalogie des ducs de *Lou*.

Cette facilité, offerte par la théorie de *Lo-hia Hong*, de déterminer les dates de l'histoire d'après la notation du jour mise en corrélation avec une néoménie ou un solstice, ne pouvait manquer de provoquer un engouement qui, dès les *Han* antérieurs, fit rechercher dans la littérature antique les indications susceptibles de servir de base à ces déductions simplistes. Alors même que l'authenticité et l'interprétation des textes seraient incontestables, les résultats ainsi obtenus resteraient illusoires, puisqu'une erreur d'un seul jour dans la notation cyclique modifie complètement la combinaison des cycles de 60 jours et de 80 ans. Or la théorie elle-même contient déjà beaucoup d'erreurs dont les principales sont les suivantes :

1^o Le jour 甲子 de décembre 105, point de départ des périodes, ne correspond pas réellement au solstice, lequel eut lieu l'avant-veille, au jour 壬戌.

2^o Au cours des troubles de la fin des *Tcheou* et jusqu'à la mort de l'empereur *Wou*, la néoménie fut fixée par erreur au lendemain de la conjonction, alors qu'elle correspondait auparavant au jour de la conjonction ¹⁾.

3^o Les périodes luni-solaires de 19 et 76 ans comportent une erreur d'un jour sur la néoménie au bout de 304 ans, et d'un jour sur le solstice au bout de 125 ans.

1) Voir ma *Note complémentaire*, déjà citée.

4^o L'observation du solstice au gnomon comporte un aléa d'un jour en plus ou en moins sur la date indiquée.

Néanmoins le combinaison des cycles de 60 jours et de 80 ans reste très utile, surtout lorsqu'il s'agit d'analyser des groupes de notations cycliques comme on en trouve dans le *Chou king*, car il est facile d'opérer les corrections nécessaires sur les résultats, rapidement obtenus grâce à cette méthode employée déjà au temps de *Sseu-ma Ts'ien*. Ces corrections suffisent à un jour près, puisque la constatation du solstice ou de la conjonction n'est pas non plus rigoureuse. La solution à un ou deux jours près fournit donc un contrôle intéressant et parfois décisif. C'est ainsi que nous pourrons facilement rectifier le tableau III, construit d'après la théorie des *Han*, en calculant un solstice vrai de l'époque du roi *Wen* et une néoménie moyenne, dates autour desquelles nous reconstituerons aisément une période luni-solaire de 76 ans, suffisamment exacte pour discuter les notations cycliques du *Chou king* (voir *infra* le tableau VI).

LA CHRONOLOGIE DU LU LI TCHE.

D'après une détestable habitude chinoise, *Pan Kou* n'a pas explicitement spécifié ce qui, dans son résumé du traité *San t'ong*, est emprunté à *Lieou Hin* et ce qu'il a modifié ou ajouté de son propre chef. Nous avons donc à opérer un travail de discrimination pour lequel il est tout d'abord nécessaire de présenter l'ensemble du texte, en négligeant seulement les passages indifférents à notre sujet.

Aussitôt après le tableau fournissant la date cyclique du jour initial des groupes de périodes *tchang*, et plus détaillé en ce qui concerne le troisième *t'ong*¹⁾, commence l'exposé de la chronologie

1) Pour les deux premiers *t'ong*, le tableau donne la notation du solstice initial de neuf en neuf *tchang* (1^{er}, 10^e, 19^e, 28^e, etc.). Pour le troisième *t'ong* (1644—105 av. J.-C.) le tableau donne en outre la notation des autres séries (2^e, 11^e, 20^e, 29^e, etc.; 3^e, 12^e, 21^e, etc.; et ainsi de suite). Il s'y trouve des erreurs (voir *supra*).

historique emprunté à *Lieou Hin*. En ce qui concerne la haute antiquité, la succession des souverains légendaires est mise en rapport avec la théorie des cinq éléments¹⁾. Retenons seulement que la durée de deux règnes (celui de *Yao*, 70 ans, et celui de *Chouen*, 50 ans) est indiquée, d'après le *Chou king*, d'une manière qui ne correspond ni au système A, ni au système B.

En ce qui concerne la dynastie des *Hia*, ne trouvant pas de textes prêtant à supputation astronomique, *Lieou Hin* (probablement d'après *Lieou Hiang*) se borne à dire qu'elle a régné par la vertu du métal, compté 17 rois et duré 432 ans. Ces deux dernières données, étant précisément celles qu'on trouve dans les Annales sur bambou, confirment que la chronologie du système B était connue des *Han* antérieurs.

Vient alors la dynastie *Chang* (alias *Yin*) et le chronologiste commence, comme il le fera pour les suivantes, par en indiquer la date d'avènement en fonction du *Chang yuan* 上元 de la théorie *san t'ong*, qui est séparé du solstice *t'ai tch'ou* par 143.127 ans²⁾. Cette particularité se trouvait évidemment dans le traité *san t'ong*; mais, en ce qui concerne l'avènement des *Chang*, la date du solstice de décembre 1638, d'abord admise par *Lieou Hiang*, a été rejetée par *Pan Kou*, lequel lui substitue la date

1) *Lu li tche*, 2^e partie, p. 14^b—15^b. — Voir à ce sujet Chavannes, M. H., I, p. CXCII.

2) Le *Chang yuan* (alta origo) est l'époque où débutèrent toutes les révolutions, planétaires, calendériques, etc., au zéro des temps, par conséquent au maximum du *yin*, au solstice d'hiver à minuit. Cette date est obtenue par un commun multiple des divers cycles, y compris le *yuan* de 4617 ans: 31 *yuan* subdivisés en 93 *t'ong* se sont écoulés entre le *Chang yuan* de la théorie *san t'ong* et le solstice *t'ai tch'ou*.

Aux dates d'avènement des diverses dynasties en fonction du *Chang yuan* de la théorie *san t'ong*, *Pan Kou* ajoute celle de l'avènement des *Chang* en fonction du *Chang yuan* de la théorie *sseu fen*, afin de marquer son intervention personnelle dans la modification de la chronologie. Voici le relevé de ces diverses indications:

1752 av. J.-C. Il est indispensable, pour la discussion de ce fait, de traduire intégralement le texte ¹⁾).

D'après une documentation sûre, les *Chang*, à l'époque où mourut *T'ang* le Victorieux, occupaient le trône, comme Fils du ciel, depuis treize années ²⁾ lorsque, au 12^e mois de leur propre calendrier, au jour 丁丑 de la néoménie se produisit au matin le solstice d'hiver. C'est pourquoi la préface du *Chou king* dit: «Après la mort de *T'ang* le Victorieux, en la première année de *T'ai kia*, le ministre *Yi Yin* fit «Les instructions de *Yi Yin*». Dans cet écrit de *Yi Yin* il est dit: «La première année de *T'ai kia*, au douzième mois, à la néoménie ³⁾, *Yi Yin* sacrifia au précédent roi, (cérémonie à l'issue

AVÈNEMENT DES DYNASTIES D'APRÈS LE LU LI TCHE.

| | A partir du <i>Chang yuan</i> | | Intervalle jusqu'au solstice <i>t'ai tek'ou</i> | Dates avant Jésus- Christ Solstice de décembre |
|-----------------------------|-------------------------------|------------------|--|--|
| | <i>Sseu fen</i> | <i>San t'ong</i> | | |
| Avènement des <i>Chang</i> | 132113 | 141480 | 143127 — 141480 = 1647 | 1647 + 105 = 1752 |
| ———— <i>Tcheou</i> | — | 142109 | 143127 — 142109 = 1018 | 1018 + 105 = 1123 |
| ———— <i>Ts'in</i> | — | D'après la | durée (867 ans) des <i>Tcheou</i> : 151 | 151 + 105 = 256 |
| ———— <i>Han</i> | — | 143025 | 143127 — 143025 = 102 | 102 + 105 = 207 |
| Solstice <i>t'ai tek'ou</i> | — | 143127 | 143127 — 143127 = 000 | 000 + 105 = 105 |

Si le chronologiste s'est abstenu d'indiquer l'avènement des *Hia* en fonction du *Chang yuan*, c'est évidemment parce que, à défaut de repère d'ordre astronomique, il n'aurait pu le fixer qu'au moyen de la durée attribuée à cette dynastie. Cette abstention montre que les déductions sur lesquelles il va baser l'avènement des *Chang* et des *Tcheou*, lui paraissent bien plus certaines que les données, incontrôlables, de la tradition.

1) *Lu li tche*, 2^e partie, p. 16 et suiv. — J'ai omis ce qui, à chaque changement de dynastie, est relatif à la position de la planète Jupiter et à la succession des éléments; j'y reviendrai ailleurs.

2) La tournure de cette phrase est singulière; elle semble avoir pour but de placer l'avènement de *T'ai kia* peu de temps après la mort de *T'ang*, le fondateur de la dynastie, tout en admettant, en une même année, le court règne de *T'ai ting* et de *Wang ping*, afin d'obtenir un nombre de souverains compensant l'augmentation attribuée à la durée de la dynastie *Chang*.

3) Ce terme n'est pas spécifié dans le texte actuel du *Chou king* ni de sa préface. Il a probablement été ajouté ici par *Pan Kou* parce que le raisonnement astronomique exige qu'il s'agisse d'une néoménie solsticiale. Le chapitre *Yi hien* se trouvant seulement dans la recension de *K'ong Ngan-kouo* et la citation du *Lu li tche* étant antérieure à la perte du texte en caractères anciens, on peut toutefois se demander si cette indication de la néoménie — comme aussi le membre de phrase (voir la note suivante) absent du texte actuel — ne figurait pas dans le texte primitif. Comme *Lieou Hiang*, bibliothécaire de la cour, s'était fait le défenseur de la recension de *K'ong Ngan-kouo*, et comme il

de laquelle les seigneurs) félicitèrent (le jeune souverain) d'avoir reçu la garde des tablettes ancestrales»¹⁾. C'est-à-dire: à l'expiration du deuil de *T'ai ting* et de *Wang ping*, on choisit le jour du solstice d'hiver suivant pour sacrifier au roi précédent devant les tablettes ancestrales. Par cette association (du sacrifice ancestral au sacrifice) à l'Empereur d'en haut, on voit qu'il s'agit d'une année où le solstice d'hiver se produisit le matin, à la néoménie. Quatre-vingt quinze années plus tard, au douzième mois des *Chang*, au jour 甲申, le solstice d'hiver eut lieu le matin à la néoménie; (à ce moment,) la division des restes étant épuisée, un nouveau *t'ong* commençait²⁾. Depuis la chute de la dynastie *Hia* jusqu'à la chute de la dynastie *Chang*, il y a 629 années. C'est pourquoi le (*Tso*) *tchouan* dit: «La durée des *Yin* fut de six siècles».

L'auteur de cette interprétation, que je crois être *Pan Kou*, veut voir dans le texte la mention d'un solstice néoméniqne en combinant l'indication de la néoménie³⁾, interpolée par lui, avec

ne s'est pas gêné pour altérer d'autres documents, on pourrait incliner à lui attribuer l'interpolation de la néoménie. Mais cette hypothèse est contredite par l'interprétation même de *Lieou Hiang*, comme on le verra plus loin.

1) L'expression 誕資有牧方明 est élucidée du fait que 誕資, d'après le dictionnaire de Wells Williams, signifie „to congratulate the Emperor on his birthday”, et que 方明, comme on le voit à la colonne suivante, désigne les tablettes ancestrales.

2) Le troisième *t'ong*, celui de l'Homme, prenant fin au solstice *t'ai tch'ou*, la date de l'intronisation de *T'ai kia* est ainsi immédiatement fixée par la théorie *san t'ong* à $(1539 + 95 =) 1634$ avant *t'ai tch'ou*, c'est-à-dire au solstice de décembre 1739 av. J.-C., d'où l'on déduit l'avènement des *Chang* à $1739 + 13 = 1752$ (année civile 1751 av. J.-C.). Nous avons obtenu plus haut le même résultat en résolvant le problème II d'après la méthode *sseu fen*.

Gaubil, qui n'a pas compris le caractère général du rôle joué par le point de départ *t'ai tch'ou*, a supposé que *Pan Kou* avait obtenu la date du solstice néoméniqne du 25 décembre 1739 en ajoutant un *ki* de 1520 ans à une observation réelle d'un solstice néoméniqne en l'an 124 av. J.-C. Or ce solstice de l'an 124 (aussi mentionné par Chavannes, voir *infra*) est un des nombreux solstices fictifs, tirés de la théorie *san t'ong* et du point de départ *t'ai tch'ou*, dont *Lieou Hiang* a émaillé sa dissertation chronologique.

3) Cette supposition que le texte sous-entend une néoménie repose sur le fait que les congratulations des seigneurs étaient présentées au 1^{er} jour du 1^{er} mois, ou tout au moins au premier jour d'un mois. Mais si l'on admet qu'il s'agit du sacrifice solsticial, les félicitations des seigneurs, le même jour, s'expliquent d'elles-mêmes, semble-t-il. Si la cérémonie d'intronisation suppose le premier jour du mois, ce devrait être le premier jour du premier mois de la première année de règne, ce qui serait ici contraire au texte, lequel spécifie le douzième mois. *Pan Kou* semble admettre que le sacrifice rituel indique le solstice et que, d'autre part, la convocation des seigneurs indique le

le fait que l'intronisation du jeune empereur, marquée par le sacrifice au précédent roi, c'est-à-dire au fondateur de la dynastie, a dû s'effectuer au jour du solstice. Cette dernière induction n'est pas injustifiée, car le texte spécifie que la cérémonie a lieu au douzième mois, lequel, dans le calendrier des *Chang*, correspond au mois solsticial 子; et d'autre part le chapitre *Lo kao* du *Chou king* nous montre, dans une circonstance analogue, le duc de *Tcheou* abdiquant la régence après un sacrifice au fondateur de la dynastie, qui pourrait bien avoir été célébré au solstice d'hiver (voir *infra*). L'induction d'un solstice est donc acceptable, mais rien ne justifie celle d'un solstice néoménique.

Un autre chronologiste, que je crois être *Lieou Hiang*¹⁾, interprétait le texte différemment. Il supposait gratuitement que le jour 乙丑 indiqué par le *Chou king* comme celui du sacrifice ancestral, était le lendemain d'un solstice néoménique 甲子; mais *Pan Kou*, après avoir cité cette opinion, la réfute de la manière suivante (*Ibid.* p. 16^b):

Le *Yin li* 殷歷 (étude sur le calendrier des *Yin*) dit: «Après la mort de *T'ang* le Victorieux et une durée de treize ans de règnes²⁾, au onzième

premier du mois; on aurait, d'après lui, profité de ce que le solstice était néoménique pour fixer l'intronisation au début de l'année astronomique, un mois avant le début de l'année civile de règne: supposition arbitraire, inspirée par le désir (suggéré par *Lieou Hiang*) de trouver dans le texte l'indication d'un solstice néoménique et, par conséquent, la base d'un calcul chronologique.

1) Le 殷歷 et le 春秋歷, dont ce chronologiste est l'auteur, fixent respectivement la date de l'avènement des *Chang* à l'an 1624 av. J.-C. et celui des *Tcheou* à l'an 1122 av. J.-C. *Pan Kou* rejette la première mais conserve la seconde. Il me semble donc évident que ces deux ouvrages calendériques, *Yin li* et *Tch'ouen ts'ieou li*, sont à la base du système chronologique du traité de *Lieou Hin*, continuateur de *Lieou Hiang*, et par conséquent font partie des six groupes d'indications calendériques 六歷列 mentionnés dans la première partie du *Lu li tche* comme ayant été analysés par *Lieou Hiang*. Ni Gaubil, ni, je crois, aucun commentateur, n'a fait ce rapprochement.

2) J'attire l'attention sur cette durée de 13 ans. Tant d'après *Pan Kou* que d'après *Lieou Hiang*, il s'agit ici du solstice de décembre de la treizième année de la dynastie.

mois, au jour 甲子 de la néoménie, au matin, se produisit le solstice d'hiver ¹⁾. (S'il en avait été ainsi) en la 5^e année de la régence du duc de Tcheou ²⁾, après six périodes de 76 ans ³⁾, il se serait écoulé 458 ans depuis la chute des Hia ⁴⁾. On obtiendrait alors (pour cet intervalle) une durée inférieure

Mais Lieou Hiang ne mentionne que T'ang comme ayant régné dans ce laps de temps, tandis que Pan Kou emploie de terme 商人 (les Chang) qui peut s'appliquer à divers souverains et fait allusion aux règnes éphémères de T'ai ting et W'ai ping (cf. Chavannes, M. H., I, p. 187—188) tout en donnant à entendre que les treize ans écoulés aboutissent à l'époque de la mort de T'ang. Le T'ong kien kang mou a tranché cet amphigouri en supprimant les règnes des jeunes souverains éphémères.

Chose remarquable, les Annales sur bambou fixent à douze ans la durée du règne de T'ang et par conséquent l'avènement de son successeur en la treizième année de la dynastie, comme c'est le cas dans le Lu li tche. Nous trouvons donc ici une nouvelle preuve que la chronologie B était connue des Han antérieurs, indépendamment du Che ki où l'on ne trouve pas ce renseignement, tiré, dit Pan Kou, d'une „documentation sûre”

實紀.

La préface du Chou king justifie d'ailleurs la rédaction de Pan Kou, car elle relie T'ai kia à T'ang dans des termes qui n'excluent pas un court interrègne.

1) 甲子 est le lendemain du jour 乙丑 indiqué par le Chou king. Il est déjà aventuré de voir dans ce texte un solstice 乙丑; prétendre y trouver le lendemain d'un solstice néoménique 甲子 est une folie qui ne donne pas une haute idée de l'objectivité de Lieou Hiang.

Quoi qu'il en soit, ce prétendu solstice 甲子 est bien facile à calculer puisqu'il se reproduit tous les 1520 ans à partir du t'ai tch'ou: il désigne la date $(105 + 1520)$ du 25 décembre 1625.

2) On verra plus bas que Lieou Hiang faisait du solstice 丁巳 (25 décembre 1112) un synchronisme important, marquant le début de la 5^e année de la régence du duc de Tcheou et le point de départ du 29^e tchang du 3^e t'ong.

3) Cette intervention de la période de 76 ans, étrangère à la théorie san t'ong, montre bien que le passage est de Pan Kou. Frappé de l'in vraisemblance de la déduction 甲子 de Lieou Hiang, il la rejette tout en adoptant l'idée d'un solstice néoménique, substituant ainsi la date 1752 à la date 1625. Il se voit alors obligé de modifier, plus haut, l'indication donnée par Lieou Hiang en fonction du Chang yuan de la théorie san t'ong, mais il contresigne cette altération de l'histoire des Han antérieurs en donnant plus bas la même date en fonction du Chang yuan de la théorie sseu fan, indication qui clôt la parenthèse ouverte par lui.

4) Pan Kou commet ici une évidente erreur de calcul provenant peut-être des coquilles du tableau du Lu li tche (voir supra). Il est d'accord avec X et Y pour fixer le solstice marquant le début de la 5^e année du duc de Tcheou en décembre 1111 ou 1110; celui marquant l'avènement des Chang est assigné par lui en décembre 1752, et en $(1625 + 13 =) 1638$ par X et Y. La différence est donc de 114 ans et non 171 ans, soit pour l'intervalle en cause, soit pour la durée de la dynastie Chang.

de 171 ans (?) à celle que nous lui assignons. Et pour obtenir ce résultat il a fallu interpréter une donnée calendérique des *Chang* d'après la règle des *Hia*, dans le but de transformer un solstice 乙丑 en un solstice 甲子...¹⁾. Tout cela est inexact²⁾. En réalité les *Chang* ont compté une succession de 31 rois et 629 années.

De la dynastie des *Chang*, on passe maintenant à celle des *Tcheou*; ici encore c'est un solstice néoménique emprunté aux dissertations calendériques de *Lieou Hiang* qui établit la date:

[X] D'après le *tch'ouen ts'ieou li*, en la 42^e année du roi *Wen* des *Tcheou*, au douzième mois (des *Chang*), au jour 丁丑 de la néoménie, se produisit au matin le solstice d'hiver, point de départ du second *houei* du *t'ong* en cours. Huit ans plus tard le roi *Wou* renversait le dernier empereur des *Chang*³⁾.

Nous avons vu (Problème III) que ce prétendu solstice néoménique correspond au 25 décembre 1131 av. J.-C. et marque

1) Si 乙丑, comme cela est spécifié dans le texte du *Chou king*, tombe dans le 12^e mois, 甲子, veille de ce jour, ne peut tomber au 11^e mois qu'au dernier jour du mois. Si *Lieou Hiang* prétendait trouver dans le texte l'indication d'un solstice 甲子 (en considérant le 12^e mois comme le mois 丑 des *Hia*), ce ne pouvait être alors qu'un solstice ordinaire veille de néoménie. En transportant de 76 en 76 ans les données du tableau III et de 80 en 80 ans celles du tableau II, il est facile de constater qu'une telle interprétation ne trouve pas de solution à une époque acceptable.

D'après la citation faite par *Pan Kou*, *Lieou Hiang* considérait cependant bien ce solstice comme néoménique. L'explication la plus probable serait alors que *Lieou Hiang* aurait adopté arbitrairement cette interprétation indéfendable, parce qu'elle ne modifie pas sensiblement la durée attribuée aux *Chang* par le *Tchou chou ki nien*.

2) 皆非是. Cette expression montre aussi que le passage est de *Pan Kou*. *Lieou Hin* n'aurait pas réfuté son père d'une manière aussi tranchante; quand il diffère d'avis avec lui, il se borne à juxtaposer des documents qui contredisent ceux de *Lieou Hiang*.

3) On voit ici un synchronisme mystique. En la 42^e année de son règne princier, le roi *Wen* est censé avoir reçu le mandat céleste que *Lieou Hiang* veut faire concorder avec le début d'une période *houei*; il mourut après cinquante ans de règne et joui par conséquent neuf ans du mandat divin. Mais, comme nous le verrons au chapitre de *L'avènement des Tcheou*, une théorie probablement postérieure à l'incendie des livres, imagina de compter les 50 ans de règne jusqu'à l'avènement des *Tcheou*, les dernières années étant considérées comme un mandat posthume du roi *Wen* exercé par son fils le roi *Wou*. Cette théorie, admise par *Lieou Hiang*, est modifiée par *Lieou Hin* qui, néanmoins, maintient la date 1122 de l'avènement des *Tcheou* comme correspondant aux notations cycliques du *Chou king*.

l'année civile 1130. Le fils du roi *Wen* aurait renversé les *Chang* huit ans plus tard, par conséquent en l'an 1122. A ce moment, ajoute *Lieou Hiang*, „la planète annuaire (Jupiter) se trouvait en *Chouen-houo*, au 13° degré (du *sieou*) *Tchang*”. Retenons cette indication sur laquelle s'ouvre une parenthèse de *Lieou Hin* modifiant la documentation de la chronologie de l'avènement des *Tcheou*, parenthèse qui se clôt par l'observation que la position assignée par son père à Jupiter, au moment de la chute des *Yin*, n'en est pas modifiée:

[Y] Le roi *Wen* mourut neuf ans après avoir reçu le mandat céleste. (D'autre part son fils le roi *Wou* n'abattit pas les *Yin* dès la première attaque, mais seulement) à la deuxième reprise, à *Ta-yang*. C'est pourquoi la préface du *Chou king* dit: «En la 11^e année le roi *Wou* attaqua *Tcheou* 紂; (à cette occasion) fut faite la Grande Harangue, lorsque huit cents seigneurs, après s'être rassemblés, s'en retournèrent» ¹⁾. Deux ans plus tard on se remit en campagne et c'est alors que le roi *Wou* attaqua *Tcheou* et l'abattit. (Cela se vérifie) au moyen de la libération du vicomte de *Ki* en la 13^e année; car la préface du *Chou* dit: «Après avoir renversé les *Yin*, le roi *Wou* libéra le vicomte de *Ki* (et c'est à cette occasion qu'on fit le *Hong fan*. Le chapitre *Hong fan* dit en effet: «En la 13^e année le roi interrogea le vicomte de *Ki*». (D'ailleurs) si l'on compte à partir du mandat du roi *Wen* jusqu'à cette 13^e année, Jupiter se trouvera tout de même en *Chouen-houo* ²⁾).

Commence alors le rappel de l'offensive qui amena la chute des *Yin*, sur laquelle nous aurons à revenir en détail, à propos de l'avènement des *Tcheou*, en comparant les versions diverses du *Chou king*, du *Che ki*, du *Tcheou chou* et du *Tchou chou*. Au point de vue chronologique nous possédons deux séries d'indications, incompatibles entre elles, provenant l'une du système B, précisé dans les *Annales* sur bambou, l'autre de certains chapitres du

1) La Grande Harangue n'a pas été faite lors de la mobilisation avortée. Cette méprise est inspirée par *Sseu-ma Ts'ien*, comme on le verra à *L'avènement des Tcheou*.

2) *Lieou Hin* signifie ici qu'il rejette la théorie du mandat posthume se terminant à la 50^e année du roi *Wen*, 9^e de son mandat posthume; mais on verra plus loin qu'il admet le mandat posthume se continuant sous le roi *Wou*, de la 10^e à la 13^e année, celle de son triomphe sur les *Yin*, où il reçoit, du fait de cette victoire, le mandat personnel.

Chou king. *Lieou Hiang* et *Lieou Hin* rejetaient les données traditionnelles de la première par ce qu'ils en constataient la contradiction avec la seconde. Cette série du *Chou king*, d'ordre astronomique, consiste dans les indications suivantes:

Le chapitre *Wou tch'eng* 武成 (Heureuse issue de la guerre) nous montre le roi *Wou*, en la ville de *Fong*, mettant en marche son armée le 3^e jour 癸巳 du premier mois, c'est-à-dire du mois solsticial 子 si l'on admet qu'il s'agit du calendrier des *Tcheou*. Le même chapitre montre le roi *Wou* revenant en sa ville de *Fong* au quatrième mois et sacrifiant dans le temple ancestral au jour 庚戌 ce qui suppose, comme le remarque *Lieou Hiang*, un mois intercalaire entre les deux dates¹⁾.

Le problème posé est donc de désigner une année embolismique où le premier mois du jour solsticial soit 辛卯, le troisième jour étant 癸巳. Nous avons vu (Problèmes V et VI) que ces conditions interprétées à la lettre, désignent l'an 1122 av. J.-C.

Reprenons l'exposé du *Lu li tche*, en marquant les passages provenant de l'œuvre inédite de *Lieou Hiang* (X) et ceux, où *Lieou Hin* (Y), auteur de la rédaction en général, exprime sa propre théorie:

(X). En l'année de la chute des *Yin*, la planète se trouvait en *Chouen-houo*, au 13^e degré de *Tchang*... (ici, parenthèse de Y)... C'est pourquoi le *Tchouan* dit: «La planète était en *Chouen houo* lorsque, dans la plaine (de *Mou*), j'ai reçu la part revenant aux *Tcheou*». L'armée se mit en campagne au onzième mois des *Yin*, au jour 戊子 (cinq jours plus tôt que ne l'indique le *Chou king*), le soleil étant dans la dodécatémerie *Si-mou*, au 7^e degré du *sieou Ki*. C'est pourquoi le *Tchouan* dit: «Le soleil étant dans *Si-mou*,

1) La rédaction est de *Lieou Hin*, mais la constatation est de *Lieou Hiang* puisque c'est ce caractère embolismique de l'année qui lui a imposé le choix de la date correspondant à 1122 av. J.-C.

Le chapitre *Wou tch'eng* actuel, de la recension apocryphe présentée par *Mei tsö*, offre un texte très différent, où le sacrifice au temple ancestral a lieu au jour 丁未 (n^o 44 au lieu de n^o 47), ce qui ne modifie d'ailleurs pas la nécessité d'un mois intercalaire.

alors ce fut (le présage de) la fin 是夕». La lune se trouvait au 5^e degré du *sieou Fang*; or *Fang* est appelé le *Quadrige céleste*; c'est pourquoi le *Tchouan* dit: «La lune était dans le *Quadrige céleste*». Trois jours plus tard débutait le premier mois des *Tcheou*, au jour 辛卯 de la conjonction, laquelle eut lieu dans *Teou* (le Boisseau) devant le premier degré, c'est-à-dire dans le Manche du Boisseau. C'est pourquoi le *Tchouan* dit que la conjonction eut lieu en *Teou-ping* (le Manche du Boisseau)¹).

1) Le *Tchouan* 傳 dont il est ici question est le *Kouo yu*, Section *Tcheou yu*, 3^e discours, adressé au roi *King* à l'occasion de l'incident rapporté aussi dans le *Tso tchouan* (duc *Tchao*, 21^e année, 522 av. J.-C.) mais sans les indications astrologiques du *Kouo yu*.

Celles-ci sont fort intéressantes en ce qu'elles montrent à quelle époque de l'année et à quelle date jovienne on plaçait l'avènement des *Tcheou* lors de la rédaction de ce récit. Malheureusement l'époque de cette rédaction est elle-même inconnue.

Les prophéties apocryphes insérées dans le *Tso tchouan* et le *Kouo yu* attribuent à la planète Jupiter un roulement duodénaire, correspondant à celui qui existait réellement au début du 4^e siècle avant notre ère, d'après lequel la position en *Chouen houo* correspond effectivement à l'an 478 dont elle désigne la date (voir le *T'oung Pao* 1913, p. 405); or cette position duodénaire de la planète en 478 se reproduit en 1042, 1114, 1126 et ne concorde pas avec les dates 1050 (système B), 1111 (*Yi-ling*), 1122 (système A) assignées à l'avènement des *Tcheou*. Elle ne concorde pas non plus avec ces dates si l'on suppose ce discours authentiquement prononcé en l'an 522, car alors le roulement duodénaire, serait modifié seulement d'un demi-rang (*T'oung Pao* 1914, p. 682).

Ce texte du *Kouo yu* donne d'ailleurs une autre indication intéressante, relative celle-là au lieu sidéral du soleil à l'époque de l'année où l'armée se mit en marche, lieu sidéral évidemment déduit des indications du *Wou tch'eng* du *Chou king*: le soleil se trouvait en *Si-mou*, dodécatémerie formée des *sieou Wei* et *Ki*, tandis que la lune se trouvait en *Fang*. Peu après, la conjonction luni-solaire avait lieu dans le Manche du Boisseau, c'est-à-dire dans les premiers degrés du vaste *sieou Teou* (le Boisseau méridional, qu'il ne faut pas confondre avec la Grande Ourse, le Boisseau septentrional). Les astres mobiles accomplissent leur révolution sidérale en sens inverse des aiguilles d'une montre, donc dans l'ordre *Fang* (5°), *Sin* (3°), *Wei* (18°), *Ki* (10°), *Teou* (26°), *Nieou* (8°), *Niu* (12°), le soleil à raison d'un degré par jour, la lune à raison de 13½ degrés par jour (voir le *T'oung Pao* 1914, fig. 26, p. 654). D'autre part le solstice se trouvait au 2^e degré de *Niu* vers l'an 1122 et, rétrogradant d'un degré en 72 ans, entraînait dans *Nieou* vers l'an 1000 et dans *Teou* vers l'an 350.

D'après ces chiffres, on voit aisément que, la lune étant dans *Fang*, la conjonction luni-solaire se produira au 1^{er} degré de *Teou* trois jours plus tard. Pour arriver au solstice, le soleil aura encore à parcourir les 26 degrés de la grande division *Teou*, puis les 8 degrés de la division *Nieou* et un degré de *Niu*, pour arriver au lieu sidéral de l'époque de la chute des *Yin*. Mais comme le texte a été composé soit en l'an 522, soit au 4^e siècle, et que les Chinois, tout en connaissant bien le lieu du solstice, ne remarquaient pas la loi de précession, l'auteur du discours plaçait le solstice au deuxième

Le lendemain, au jour 壬辰, la planète Mercure faisait son apparition...¹⁾ Du gué de *Mong* à la capitale des *Tcheou* il y a 900 *li*; l'armée devait marcher à raison de 30 *li* par jour; c'est pourquoi le passage (du gué) est marqué au 31^e jour. Le lendemain, au jour 巳未, se produisait le solstice d'hiver²⁾. La planète Mercure se trouvait dans l'astérisme *Wou-niu* 婺女 (le *sieou Niu*) qui forme la tête de la Tortue céleste: c'est pourquoi le *Tchouan* dit que cette planète était dans la Tortue céleste³⁾.

ou au premier degré de *Nieou*, c'est-à-dire 27 ou 26 jours après la conjonction et 30 ou 29 jours après que la position de la lune, en *Fang*, marquait un mauvais présage pour les *Yin*.

Ces indications concordent avec celles du *Chou king* en ce qu'elles placent le départ de l'expédition vers la fin de l'hiver des *Tcheou* et non en l'automne des *Chang* comme le fait le *Tchou chou ki nien*; la situation du soleil en *Si-mou* est d'ailleurs mal définie puisque cette dodécatémore comprend (*Wei* + *Ki* =) 28°, mais elle se précise du fait que la lune rejoint le soleil dans le manche du Boisseau trois jours plus tard, d'où *Lieou Hiang* conclut avec raison que le soleil se trouvait à trois degrés de là (au 7^e degré de *Ki*) au moment du départ de l'armée. L'astrologie du *Kouo yu* place ainsi ce départ avant le premier jour du premier mois, tandis que le *Chou king* le place au surlendemain de ce premier jour de l'année civile. Aussi *Lieou Hiang*, qui s'en tient au *Kouo yu*, s'écarte-t-il délibérément du récit du chapitre *Wou tch'eng*: il place le départ de l'armée (en 戊子) trois jours avant la néoménie 辛卯, cinq jours plus tôt que le *Chou king* où l'armée se met en marche le surlendemain 癸巳 de la conjonction, la version du *Kouo yu* lui paraissant d'ailleurs confirmée par la longueur de la distance à franchir pour arriver au gué de *Mong* au jour 戊午.

1) Ici se place une autre parenthèse de *Lieou Hin* rappelant que la version du *Chou king* est différente quant à la date du départ de l'armée: „Au jour 癸巳 le roi *Wou* commença de mettre en campagne; au jour 丙午 il ramena 逌 l'armée en-arrière (?); au jour 戊午 il franchit le gué de *Mong*”.

Il semble que cette annotation s'arrête ici, car le décompte des journées de marche (30 jours) s'accorde avec la première version et non avec la seconde: entre 戊子 (n° 25) et 戊午 (n° 55) il y a en effet 30 jours, à raison de 30 *li*, soit 900 *li*; tandis qu'entre 癸巳 et 戊午 il n'y a que 25 jours, avec un recul 逌 au jour 丙午 dont je ne m'explique pas la raison d'être.

2) Retenons cette indication du solstice, placé, non par le *Chou king*, mais par *Lieou Hiang*, en 巳未, ce qui désigne le 25 décembre 1123 (Tableau II).

3) *Lieou Hiang* se réfère ici au calendrier de *Fou(-hi)*, qui doit être un des six calendriers étudiés par lui.

Avant de s'étendre sur l'ensemble du quartier équatorial qu'ils symbolisent, les quatre animaux cardinaux ont été limités à une constellation ou à un groupe d'astérismes: le Dragon correspondait essentiellement à *Sin* et *Wei* (voir L. C. Hopkins, dans un prochain article); le Tigre était Orion; l'Oiseau a laissé la marque de son aile dans le

Lieou Hin reprend ici la parole :

D'après le chapitre *Wou tch'eng* des livres des *Tcheou*, au premier mois, le jour 壬辰 suivit la conjonction. Au jour 癸巳, donc le lendemain, le roi *Wou* se mit en marche, de bon matin, de la capitale des *Tcheou* pour aller attaquer et punir *Tcheou 紂*. La préface du *Chou king* dit (en outre) que l'armée franchit le gué de *Mong* au jour 戊午 du premier mois¹⁾. De ces indications découle que le deuxième mois commença au jour 庚申 qui fut celui de la conjonction. Au quatrième jour, 癸亥, (de ce mois,) l'armée arrivait à la plaine de *Mou*. Pendant la nuit elle se rangeait en bataille et le lendemain, au jour 甲子, on en vint aux mains. C'est pourquoi le *Wai tchouan 外傳* (c'est-à-dire le *Kouo yu*) dit qu'au jour 癸亥 du deuxième mois, le roi *Wou* rangea dans la nuit son armée en bataille.

Continuant le récit des événements qui suivirent la victoire, *Lieou Hin* rappelle que, d'après le chapitre *Wou tch'eng*, le roi *Wou* sacrifia dans le temple ancestral des *Tcheou* au jour 庚戌 du 4^e mois; d'où résulte, par la comparaison des notations du même chapitre fixant la néoménie du premier mois au jour 辛卯, qu'un mois intercalaire a été ajouté entre temps. Constatation qui, selon les déductions inexactes de la théorie *san t'ong* appliquées rigoureusement, amena *Lieou Hiang* à désigner l'année correspondant à 1122 av. J.-C. comme date de l'avènement des *Tcheou*.

L'avènement du roi *Wou* à l'empire étant ainsi fixé à l'an 1122 av. J.-C., le problème chronologique qui se pose maintenant est celui de la date de sa mort. D'après les Annales sur bambou, le roi *Wou* règne six ans comme Fils du ciel; et nous avons vu, dans la discussion du Tableau I, que *Lieou Hiang* admettait cette donnée. Quant à *Sseu-ma Ts'ien*, il ignore la durée de ce règne²⁾.

sieou 翼 *Yi* (aile); quant à la Tortue, ce passage du *Lu li tche* nous montre sa tête localisée en *Wou niu* (voir aussi le *T'oung Pao*, 1909, p. 263).

1) *Lieou Hin* s'abstient ici d'ajouter que, dans cette même phrase, la préface du *Chou king* place l'événement en la 11^e année du roi *Wou*, alors que lui-même le place en la 13^e année (et son père dans la 9^e) du mandat de *Wen*.

2) Gaubil (*Chronol.* p. 126, 228) dit que, d'après *Sseu-ma Ts'ien*, le roi *Wou* aurait régné deux ans sur l'empire; c'est une erreur de lecture provenant de ce que le roi fut

Tant dans les Annales de la maison de *Tcheou* (M. H. I, p. 244) que dans celles des princes de *Lou* (M. H. IV, p. 92), il la laisse indéterminée: „Plus tard, le roi mourut”.

Contrairement à son père, qui admettait six ans (1050—1044), *Lieou Hin* admet sept ans de règne impérial, et il diffère également de *Lieou Hiang* quant au règne princier du roi *Wou*:

Le roi *Wen* avait quinze ans lorsqu'il engendra le (futur) roi *Wou*. Le roi *Wen* mourut d'ailleurs après neuf ans de mandat (divin). Quatre ans plus tard, le roi *Wou* renversa les *Yin*. L'année où il renversa les *Yin*, il avait 86 ans. *Sept ans plus tard il mourut*. C'est pourquoi le *Li ki*, au chapitre «Les descendants du roi *Wen*», dit: «Le roi *Wen* vécut 97 ans et mourut; le roi *Wou* vécut 93 ans et mourut». En tout (comme prince et comme Fils du ciel) le roi *Wou* régna 11 ans¹⁾; puis le duc de *Tcheou* prit en mains la régence.

Notons ici le fait important déjà signalé dans la discussion du Tableau I: *Lieou Hin* passe directement du roi *Wou* au duc de *Tcheou* sans mentionner l'avènement du jeune prince héritier, parce qu'il désire placer la 1^e année du roi *Tch'eng* après les sept

gravement malade à ce moment. Il dit aussi que, d'après *Kouan tseu* (le philosophe du 7^e siècle avant notre ère), le roi *Wou* aurait régné sept ans sur l'empire. Mais c'est à l'analyse calendérique (p. 346) que *Lieou Hin* a emprunté la durée de sept ans, alors que son père s'en tenait aux six ans du système B, celui des Annales sur bambou.

1) Ce passage montre que *Lieou Hin* admettait, lui aussi la théorie du mandat posthume, mais en l'interprétant autrement que son père. *Lieou Hiang* plaçait la chute des *Yin* en la 9^e année du mandat divin, lequel débute en la 42^e année du roi *Wen*, prince de *Tcheou*; tandis que *Lieou Hin*, conformément aux Annales sur bambou et au *Chou king*, fait mourir le roi *Wen*, après neuf ans de mandat, en la 50^e année de son règne princier. Mais, comme on l'a vu, *Lieou Hin*, se basant sur le *Hong fan* place la chute des *Yin* en la 13^e année de *Wou*; et, puisqu'il la considère ici comme la 4^e année de *Wou*, on voit que ces 13 ans ($9 + 4 = 13$) continuent les neuf ans de mandat céleste du roi *Wen*. Nous aurons à revenir sur ce point au chapitre de *L'avènement des Tcheou*.

L'âge de quinze ans auquel le roi *Wen* aurait engendré son fils, est simplement déduit par *Lieou Hin* du fait que le roi *Wou* serait mort ($4 + 7 = 11$) ans après son père, à l'âge de 93 ans, d'où résulte qu'il était âgé de 82 ans à la mort de son père, lequel mourut à 95 ans et avait par conséquent 15 ans de plus. Si l'on écarte la théorie du mandat posthume, le roi *Wou*, d'après le système B, renverse les *Yin* en la 11^e année de son propre règne et meurt en la 6^e année de son empire, 17 ans après le roi *Wen*. Il avait ($93 - 17 = 76$) 76 ans à cette époque, donc ($97 - 76 = 21$) 21 ans de moins que son père.

ans de régence du duc de *Tcheou* considéré à cet effet comme „autokratôr”¹⁾. Nous avons indiqué la raison de cette innovation tendancieuse en analysant les deux altérations successives de la généalogie des ducs de *Lou*: *Lieou Hiang* avait avancé de 72 ans la date de l'avènement des *Tcheou*, en la reportant de l'an 1050 à l'an 1122, d'après les résultats du calcul des notations cycliques du chapitre *Wou tch'eng*; et il avait été, en conséquence, amené à dilater de 72 ans la généalogie authentique des ducs de *Lou*. Mais son fils *Lieou Hiu* s'aperçoit que ce remaniement, tout en cadrant avec les notations des chapitres du *Chou king*, ne satisfait guère au *Tso tchouan*. Qu'à cela ne tienne! La régence du duc a justement duré sept ans, il n'y a donc qu'à la considérer comme autonome, ce qui reculera d'autant les années du roi *Tch'eng*. C'est pourquoi *Lieou Hin* ne prononce pas ici le nom du jeune roi, et il spécifiera plus loin que la première année de son règne vient après la septième de la régence de son oncle. Et, quoique toutes les indications de solstices, de jours et de lunaisons concordent exactement avec la théorie *san t'ong*, pas un commentateur n'a soupçonné que ces prétendues données historiques sont simplement déduites de calculs calendériques. Gaubil lui-même, imbu de l'idée que le *Lu li tche* se base sur des documents dont on néglige d'indiquer la source, ne s'aperçoit pas de l'accord rigoureux des notations cycliques avec l'application de la théorie *san t'ong*²⁾ et

1) Le *Chou king* donne au fils du roi *Wou* le titre de roi dans sa minorité. *Sseu-ma Ts'ien* écrit: „Quand le roi *Wou* mourut, l'héritier présomptif, *Song*, prit le pouvoir à sa place: ce fut le roi *Tch'eng* (M. H. I, p. 245; IV, p. 92, 93).

2) Dans sa *Chronologie* il écrit (p. 229): „*Lieou Hin* et *Pan Kou* ont prétendu que la première année de *Wou wang* est celle qui répond à l'année 1122 av. J.-C.; que l'année 1123, le jour *sin-mao* (27 novembre) fut le premier de la première lune et le jour *gin-tchin* le second, et ils disent que le jour *ki-ouey* (25 décembre) fut le jour du solstice: ces deux auteurs trouvent la lune intercalaire entre la première et la quatrième lune. On voit aisément que tous ces calculs sont faux, du moins on doit le

il se borne à exprimer le regret que *Pan Kou* ne soit pas entré „dans le dernier détail” au sujet des „Mémoires” où il a puisé des renseignements si précieux. Revenons à l'exposé de *Lieou Hin*:

En la cinquième année (de cette régence), au premier mois, au jour 丁巳 eut lieu le solstice d'hiver¹⁾. Deux ans plus tard on arrive à la 7^e année du duc de *Tcheou*, celle-là même où la souveraineté fit retour au fils (du roi *Wou*). En cette année, au deuxième mois, la néoménie fut au jour 乙亥, la pleine lune au jour 庚寅 et, six jours plus tard, on arrive ainsi à 乙未. C'est pourquoi le *Chao kao* dit qu'au deuxième mois, le sixième jour du déclin de la lune fut 乙未; d'où il suit que la néoménie du troisième mois fut 甲辰 et que le 3^e jour fut 丙午; c'est pourquoi ce chapitre du *Chou king* dit qu'au 3^e jour, 丙午, la lune fit sa réapparition 朏; et cette interprétation est confirmée par le chapitre (de la recension) en caractères antiques intitulé 月采 *Yu ts'ai*, où il est dit que le troisième jour de la lunaison s'appelle 朏.

En cette même année, au douzième mois, au jour 戊辰 dernier du mois, le duc de *Tcheou* se démit de la régence; c'est pourquoi le chapitre *Lo kao* (du *Chou king*) dit: «Au jour 戊辰, le roi étant dans la nouvelle capitale, accomplit le sacrifice annuel d'hiver... Le duc de *Tcheou* a conservé ainsi pendant sept années le mandat conféré par le Ciel à *Wen* et à *Wou*».

A cette abdication, d'après *Lieou Hin*, débute le règne du jeune roi, qui en est, en réalité, à sa huitième année:

En la première année du roi *Tch'eng*, le premier jour du premier mois fut 己巳²⁾, et cette année fut celle où le marquisat de *Lou* fut conféré

juger ainsi selon les règles chinoises (?). Il n'est nullement probable qu'en 1123, on se soit trompé de trois jours pour la conjonction”.

Cela est en effet très improbable, mais les assertions de *Lieou Hin* et *Pan Kou* ne proviennent pas de documents de l'an 1123: elles sont basées simplement, et fort exactement, sur les formules de l'époque des *Han*.

1) Ici se trouve une remarque de *Lieou Hin* sur un synchronisme marqué par son père et auquel *Pan Kou* fait allusion en réfutant la théorie de *Lieou Hiang* au sujet de l'avènement des *Chang*. Le troisième *t'ong* débutant au 25 décembre 1644, le 29^e *tchang* commence à ce solstice du 25 décembre 1112: $1644 - (28 \times 19) = 1112$ (voir le Tableau II).

2) En se reportant au Tableau I, on voit en effet que la 1^{re} année du roi *Tch'eng* et du duc *Po-k'in* fut, d'après *Lieou Hin*, l'an 1108 av. J.-C., marqué par le solstice de décembre 1109; et l'on constate sur le Tableau III que la néoménie du premier mois fut 己巳 (n^o 6).

au duc *Po-k'in*. Trente ans plus tard, au quatrième mois, la néoménie fut au jour 庚戌. Le 15^e jour, celui où la lune commence à décroître fut donc 甲子. C'est pourquoi le chapitre *Kou ming* (du *Chou king*) dit: «Au quatrième mois, lorsque la lune commença de décroître, le roi se trouva gravement malade; au jour 甲子 il fit ses ablutions et exprima ses dernières volontés. Le lendemain, au jour 乙丑, le roi *Tch'eng* mourut.

Le texte n'implique pas nécessairement que le jour 甲子 fut celui du déclin de la lune, lequel d'ailleurs peut commencer au 16^e jour.

En la douzième année du roi *K'ang* (son successeur), au sixième mois, la néoménie fut au jour 戊辰; le troisième jour fut donc 庚午. C'est pourquoi le chapitre *Pi ming* 畢命 dit: «En la douzième année, au sixième mois, au jour 庚午 de l'apparition de la lune, le roi ordonna... etc.».

Ici s'arrêtent les indications du *Chou king* sur la chronologie des rois *Tcheou*; aussi *Lieou Hin* expose-t-il que, à défaut d'autre documentation, la chronologie doit maintenant passer de la maison royale à celle des ducs de *Lou*:

Les dissertations (de *Lieou Hiang*) sur la calendérique des *Yin* et du *Tch'ouen ts'ieou* se règlent toutes deux sur (les annales de la principauté de) *Lou*; en effet, à partir du roi *Tchao* des *Tcheou*, le compte des années est perdu. On doit donc s'appuyer avec confiance sur le duc de *Tcheou*, son fils *Po-k'in* et leur descendance pour repérer l'histoire. Le règne du duc *Po-k'in* de *Lou* fut de 46 ans et se termine à la 16^e année du roi *K'ang*, où il mourut. Le *Tso tchouan* dit en effet: «Le marquis *Sie* (fils du fondateur de la maison) de *Tsin* et *Po-k'in* régnèrent en même temps que le roi *K'ang* (voir p. 346).

Suit ici l'énumération du règne des ducs de *Lou*, dont nous avons reproduit les données dans le tableau comparatif montrant la double altération introduite par *Lieou Hiang* et *Lieou Hin*. Cette énumération est tout entremêlée de solstices néoméniques fictifs déduits des prémisses posées par la falsification de la chronologie du *Che' ki*. Ces solstices „旦, au matin,” portent la marque de la théorie *san t'ong* et se prolongent jusque sous les *Han*¹⁾.

1) Dans son article du *T'oung Pao* 1896 sur *La chronologie chinoise de l'an 238*

Résumons l'ensemble de cette dissertation chronologique du *Lu li tche* en cherchant à distinguer la part respective de ses trois auteurs: X, Y et Z.

Fondamentalement, l'œuvre est de *Lieou Hiang*. C'est lui qui entreprend d'appliquer la théorie de *Lo-hia Hong* aux recherches historiques. C'est lui qui introduit la théorie des cinq éléments et la position de la planète Jupiter au moment des changements de dynastie. C'est lui qui imagine de calculer la date de l'avènement de *T'ai kia* d'après les indications du chapitre *Yi hiun* et celle de l'avènement des *Tcheou* d'après les notations du *Wou tch'eng*. C'est lui enfin qui prend l'initiative d'altérer la généalogie des ducs de *Lou* du *Che ki* pour l'accorder au changement de 72 ans qu'il impose à l'avènement des *Tcheou*.

Lieou Hin rédige l'exposé qui nous est parvenu et apporte quelques modifications à l'œuvre de son père. Il fixe la chute des *Yin* à la 13^e (au lieu de 9^e) année du mandat posthume du roi *Wen*. Il abandonne l'astrologie du *Kouo yu* relative au départ de l'expédition punitive et s'en tient aux indications du *Chou king*. Enfin il s'aperçoit qu'on peut concilier les notations des chapitres *Chao kao*, *Lo kao*, *Kou ming* et *Pi ming* avec celles du *Wou tch'eng*; et aussi avec le *Tso tchouan* à condition de considérer comme autonome la régence du duc de *Tcheou*; il fait subir, en conséquence, une deuxième altération à la généalogie des ducs de *Lou*.

Rendant compte du traité *san t'ong* dans son Histoire des *Han* antérieurs, *Pan Kou* incorpore à son œuvre cette dissertation chronologique. Mais, choqué par l'in vraisemblance de l'interprétation

à l'an 87 avant J.-C., Chavannes mentionne (p. 19) trois solstices néoméniques dont deux empruntés au *Che ki* et un au *Lu li tche*. Ce dernier, censé tomber au jour 甲申 du 25 décembre 124 av. J.-C., ne provient pas de documents historiques comme les deux autres. *Lieou Hiang* l'a simplement déduit, d'après la théorie *san t'ong*, du solstice *t'ai tch'ou* ($124 - 19 = 105$) dont il reproduit la date erronée du 25 décembre (voir le *Lu li tche*, 2^e partie, p. 22^a et ma Note complémentaire).

du *Yi hiun* par *Lieou Hiang*, il s'immisce dans le débat, rejette la date proposée pour l'avènement de *T'ai kia* et lui en substitue une autre qui allongeait considérablement la durée de la dynastie des *Chang*. Cette initiative de *Pan Kou* eut, nous le verrons, une influence considérable sur l'élaboration de la chronologie du *T'ong kien kang mou* et sur la préférence accordée officiellement au système A, au détriment du système B.

LA CHRONOLOGIE DE MENCIUS.

La chronologie de *Lieou Hiang* augmentait de 72 ans la durée des *Tcheou*, mais attribuait à la dynastie des *Chang* à peu près la même durée qu'on lui voit dans le *Tchou chou ki nien*. *Pan Kou*, intervenant personnellement pour réfuter *Lieou Hiang*, porte cette durée à 629 ans; il rappelle, à ce propos, que cette augmentation,

| | <i>Lieou Hiang</i> | <i>Pan Kou</i> | <i>Tchou chou</i> |
|-----------------------------|--------------------|----------------|-------------------|
| Avènement des <i>Tcheou</i> | 1122 av. J.-C. | 1122 | 1050 |
| Avènement des <i>Chang</i> | 1625 » | 1751 | 1558 |
| Durée des <i>Chang</i> | 503 | 629 | 508 |

déduite de considérations astronomiques, se trouve justifiée par la tradition puisque, d'après le *Tso tchouan*, cette dynastie a détenu pendant six siècles les trépieds des *Hia*.

Dans les derniers siècles des *Tcheou* deux opinions, nées peut-être dans des régions différentes, avaient donc cours au sujet de la durée des *Chang*. On voudrait savoir si cette divergence portait seulement sur la date de l'avènement de cette dynastie, ou si elle affectait également la date de l'avènement des *Tcheou*. Indépendamment de la généalogie des ducs de *Lou* du *Che ki*, la seule indication que nous possédions à ce sujet se trouve dans le livre de Mencius, où divers intervalles de l'histoire sont exprimés en chiffres ronds ¹⁾. L'examen impartial de ces données est, d'une part,

1) Gaubil mentionne les données d'un prétendu „*Yo tse*”, personnage légendaire qui aurait vécu au temps des rois *Wen* et *Wou* (*Chronologie*, p. 95). Les taoïstes ont fabriqué

nettement favorable à une durée des *Chang* supérieure à celle de la chronologie B, d'autre part nettement défavorable au déplacement, du XI^e au XII^e siècle avant notre ère, de l'avènement des *Tcheou*. Cette précieuse confirmation montre que si, avant l'incendie des livres, les Chinois étaient déjà dans l'incertitude sur la chronologie antique, ils connaissaient bien (tout au moins à quelques années près) la date de l'avènement de la dynastie régnante.

Les indications de Mencius parsemées en divers chapitres du livre qui porte son nom, peuvent se résumer ainsi:

1^o Entre lui-même et Confucius: un siècle et un reste.

2^o Entre Confucius et le roi *Wen*: cinq siècles et un reste.

3^o Entre son départ du royaume de *Ts'i* et le début de la dynastie *Tcheou*: cinq siècles et un reste.

4^o Entre le roi *Wen* et *T'ang* le Victorieux: cinq siècles et un reste.

5^o Entre *T'ang* et l'époque de *Yao* et *Chouen*: cinq siècles et un reste.

6^o Entre *Chouen* et le roi *Wen*, mille ans et un reste ¹⁾.

Examinons séparément ces propositions.

La première montre que, suivant l'usage ²⁾, le terme 餘 (excédent) désigne une fraction, grande ou petite, de l'unité considérée, en l'espèce le siècle 百歲. En disant qu'un siècle et plus le sépare de Confucius, Mencius admet l'emploi d'une grande fraction, car il y a environ $100 + 80$ ans entre leur naissance ou — comme pour *Wen* et *T'ang* — entre leur carrière. La fraction représentée par le mot 餘 peut donc aller, à la rigueur, jusqu'à 99 ans, mais non au delà.

un écrit attribué à ce *Yo tseu* 樂子, dans lequel on lit que la dynastie *Chang*, non compris le règne de son dernier souverain, dura 576 ans. Ce dernier règne ayant été de 52 ans d'après le *Tchou chou ki nien*, on obtient par là, pour la durée entière de la dynastie, le nombre de $(576 + 52 =) 628$ ans, lequel est manifestement emprunté à la chronologie de *Yi-hing*.

1) Voir GAUBIL, *Chronologie*, p. 91—94. — Legge, C. C. vol. II, p. 24, 192, 368; vol. III, Proleg. p. 82, 84.

2) Par exemple dans le décompte approximatif de l'amplitude des *sieou*, où la fraction restante 餘 de degré est indiquée d'après la catégorie (grande 太, moyenne 平, où petite 少) à laquelle elle appartient.

Ceci posé, en faisant débiter la carrière de Confucius à l'âge de 32 ans (l'an 520 av. J.-C.), on voit que la deuxième proposition donne pour l'avènement du roi *Wen* la date 520 av. J.-C. + 500, c'est-à-dire la date 1020 av. J.-C., plus un reste. Les Annales sur bambou placent en l'an 1070 av. J.-C. l'événement où commence le prétendu mandat divin du roi *Wen*, date qui correspond ici à un excédent 餘 raisonnable de 50 ans; ou de 70 ans si la carrière de Confucius est comptée à partir de l'âge de 52 ans. D'après le système A — même en admettant la théorie du mandat posthume suivant laquelle *Lieou Hiang* place l'avènement divin du roi *Wen* (en 1131 av. J.-C.) 9 ans seulement avant la chute des *Yin* — on se trouve loin de compte¹⁾; et l'incompatibilité serait encore

1) Aussi pour concilier ce texte avec le dogme de la date 1122, les partisans du système A sont-ils conduits à en dénaturer le sens. En comparant l'époque de *Yao* et *Chouen*, celle de *T'ang*, celle du roi *Wen* et celle de Confucius, Mencius veut établir ce parallèle que leur intervalle est de cinq siècles et un reste. Personne n'a imaginé de compter l'intervalle entre *T'ang* et *Wen* depuis la mort de *T'ang* jusqu'à la naissance de *Wen*. Mais, pour les besoins de la cause, on use de cet expédient lorsqu'il s'agit de l'intervalle entre *Wen* et Confucius; encore cela ne suffit-il pas à certains commentateurs qui, on ne sait pourquoi, comptent cet intervalle à partir de l'avènement impérial du roi *Wou*, fils du roi *Wen*. Legge prétend même tirer de cette singulière interprétation un indice sur la date de cet avènement:

„If we suppose that Mencius, as is most likely (?), in saying that „from king Wän till Confucius were 500 years and more”, intended by „king Wän” the commencement of the Chow dynasty, we have to conclude that this era must be between B.C. 1051 [= 551 (naissance de Confucius) + 500] and 1161 (?) [551 + 500 + 99 = 1150 et non 1161]. The date in the Bamboo Books places it too late; that in the common chronology cannot be far from the truth”. (*Shoo king*, Proleg.)

Si l'on admet que Mencius fait ici allusion au début de la dynastie *Tcheou*, il faut alors placer ce début à l'époque où le roi *Wen*, chef de l'Ouest, ayant acquis une situation prépondérante, s'affranchit en fait de l'autorité impériale et se considéra comme investi du mandat divin, neuf ans avant sa mort. Son fils, le roi *Wou*, ayant régné ensuite une douzaine d'années (11 ans d'après B et 12 ans d'après A) avant de renverser les *Chang*, il convient donc d'ajouter cet intervalle à la date (1050 ou 1122) de l'avènement définitif des *Tcheou* pour avoir celle de la fondation de la dynastie par le roi *Wen*.

| | Système A | Système B |
|---|----------------|----------------|
| Début du mandat de <i>Wen</i> | 1143 av. J.-C. | 1070 av. J.-C. |
| Début de la carrière de Confucius | 520 „ | 520 „ |
| Intervalle | 623 ans | 550 ans |

plus marquée si, au lieu de considérer le mandat divin du roi *Wen*, on comptait son règne à partir de son avènement princier qui eut lieu un demi-siècle auparavant. La deuxième proposition est donc d'accord avec la chronologie B et contraire à la chronologie A.

Il en est de même de la troisième proposition. Pour fixer l'époque, mal connue, à laquelle Mencius quitta le pays de *Ts'i*, Legge commence par poser comme certaine la date 1122 de l'avènement des *Tcheou*; puis il formule le principe — également admis ici — que l'excédent 餘 représente au maximum 99 années, car le texte dirait huit et non sept cents ans s'il en était autrement. D'après ces deux considérations, Legge déduit que le départ de Mencius du pays de *Ts'i* n'a pu avoir lieu postérieurement à l'an 332 av. J.-C.¹⁾ Si l'on écarte le dogme illusoire de la date 1122, on devra convenir que ce texte corrobore l'avènement des *Tcheou*

L'indication de Mencius ne peut se concilier avec le système A que si l'on compte l'intervalle de „cinq siècles et un reste” jusqu'à la naissance de Confucius, interprétation incompatible avec l'esprit du texte. L'idée de Mencius (exprimée à la dernière page de son livre) est en effet fort claire: il observe que les grands sages — *Chouen* (associé à *Yao*), *T'ang*, *Wen*, Confucius — ont vécu à un intervalle de 500 à 600 ans; et que chacun des trois premiers a pu transmettre oralement ses enseignements à deux disciples éminents: *Chouen*, qui avait continué *Yao*, avait eu de son vivant *Yu* et *Kao-yao*; *T'ang* avait eu *Yi Yin* et *Lai-tcheou*; *Wen* avait eu *T'ai-kong Wang* et *San Yi-sing*; tandis que Confucius, de son vivant, n'avait pas eu un disciple hors de pair.

Le roi *Wou* (que Mencius ne considère même pas comme un des deux meilleurs disciples du roi *Wen*) et la naissance de Confucius n'ont donc rien à voir en cette affaire.

1) „Mencius words are: „From the commencement of the Chow dynasty till now, more than 700 years have elapsed 由周而來七百有餘歲矣”. It was the purpose of his argument to make the time appear as long as possible. Had 800 years elapsed, he would surely have said so. But as the Chow dynasty commenced in B.C. 1121 (Legge, on le sait, emploie à tort cette désignation au lieu de dire: l'an—1121, ou l'an 1122 av. J.-C.), the year B.C. 322 would be its 809th anniversary, and Mencius' departure from Ts'e did not take place later than the year B.C. 323”. De telles inductions paraissent bien fragiles quand on connaît l'inanité des calculs astronomiques d'après lesquels *Lieou Hiang* inventa la date 1122.

D'autre part Gaubil écrit: „On sait certainement que l'an 336 av. J.-C., 33^e année du règne de *Hien-wang*, empereur de *Tcheou*, *Meng-tse* alla à la cour du prince de *Wei*; on sait de même que l'an 314 av. J.-C., il se retira de la cour du prince de *Tsi*”.

au milieu du XI^e siècle avant notre ère, et non au XII^e 1); car l'idée ici exprimée par Mencius est que cinq siècles n'auraient pas dû s'écouler sans qu'un souverain accompli soit apparu. Or le roi exceptionnel, tel qu'il s'en produit tous les cinq siècles, n'est pas le roi *Wou*, mais le roi *Wen*, comme le montre la précédente proposition. Et l'on voit aisément que, d'après le système A, il y a alors incompatibilité avec l'époque où Mencius quitta le pays de *Ts'i*, même en comptant à partir de la mort du roi *Wen*:

| Dates av. J.-C. | A | B |
|--|------|------|
| Mandat divin du roi <i>Wen</i> | 1143 | 1070 |
| 799 ans plus tard. | 344 | 271 |
| Mort du roi <i>Wen</i> | 1135 | 1062 |
| 799 ans plus tard. | 336 | 263 |

Ces indications de Mencius corroborent donc la chronologie du *Che ki*, où le petit-fils du duc de *Tcheou* monte sur le trône de *Lou* en l'an 998, et celle des Annales sur bambou qui fixe à l'an 1050 l'avènement impérial du roi *Wou*. Mais il n'en va plus de même lorsqu'on passe de la dynastie des *Tcheou* à celle des *Chang*: la chronologie B, que les propositions de Mencius vérifient pour les *Tcheou* y compris le roi *Wen*, se trouve alors contredite par

1) C'est ce dont Ganbil convenait en 1734 avant d'avoir été convaincu, par les calculs de *Yi-hing*, de l'exactitude de la date 1111 av. J.-C. pour l'avènement des *Tcheou*. Il écrivait alors: „Quoique la Chronologie de cet ancien Livre ait été généralement abandonnée, on ne doit pas laisser d'y faire beaucoup d'attention: 1^o Parce que... le sentiment de Mencius... seroit à peu près le même que celui du Livre. 2^o Parce qu'il pourroit bien se faire que la Chronologie de ce Livre pourroit bien être celle qui étoit suivie avant l'incendie des Livres; car enfin ce Livre n'a pas été accusé d'être supposé et, quoiqu'on ait rejeté sa Chronologie, on n'a pas nié que ce fut un monument plus ancien que l'incendie; or on n'a pas de monument de cette antiquité qui assigne le temps des trois Familles en général et en particulier, comme fait ce livre. 3^o Parce que plusieurs chinois de cette Dynastie, de celle des *Tang*, des premiers *Leang*, des *Han*, etc. ont adopté la durée que donne ce Livre à *Hia*, *Chang* et *Tcheou*; et quoique depuis les *Han* jusqu'à ce jour le Tribunal Impérial de l'Histoire ait constamment rejeté la Chronologie du *Tchou chou*, l'Histoire ne laisse pas de rapporter les années marquées dans ce Livre. (Souciet, II, p. 42.)

l'opinion qui semble avoir eu cours au temps où furent rédigés le *Tso tchouan* et le recueil de Mencius.

La quatrième proposition est en effet favorable à une augmentation de la durée des *Chang*, mais non pas si grande que la veut le système A. Les „cinq siècles et un reste”, comptés à partir de l'avènement de *T'ang* ¹⁾, doivent aboutir logiquement à l'avènement de *Wen* dont le mandat divin commence en 1143 (A) ou 1070 (B). En ajoutant à ces dates un minimum de 501 ans et un maximum de 599 ans, on obtient, pour l'avènement des *Chang*, les limites 1571—1669 (B) et 1644—1742 (A), largement dépassées par *Pan Kou* (1751) et par le *T'ong kien kang mou* (1766), le premier y étant contraint par son interprétation astronomique du *Yi hiun* et le second par l'éclipse du *Chou king* qui l'oblige à placer l'an 2155 dans le règne de *Tchong k'ang*. Ces limites sont largement dépassées aussi, mais en sens inverse, par les Annales sur bambou et par *Lieou Hiang* qui fixent l'avènement des *Chang* respectivement en l'an 1558 et en 1625 av. J.-C.

La cinquième proposition de Mencius se trouve conforme à la fois au système A et au système B, pour cette raison que la dynastie *Hia* est ici en cause et que les chronologistes de l'époque des *Han* ne possédaient aucune donnée justifiant une modification de la tradition, laquelle, comme on le voit chez *Lieou Hiang* et dans les Annales sur bambou, assignait une durée de 432 ans à cette dynastie ²⁾. L'indication de Mencius (cinq siècles et un reste entre l'époque de *Yao* et *Chouen* et celle de *T'ang*) est d'ailleurs élastique puisque l'intervalle entre *Yao* et la dynastie *Hia* reste inconnu. Toutefois, en se référant au contexte, on en peut tirer

1) *T'ang*, comme *Wen*, était un prince feudataire; il parvint au trône impérial à l'âge mûr et mourut douze ans plus tard. Sa carrière est donc analogue à celle de *Wen*.

2) Si la chronologie du *T'ong kien kang mou* a légèrement modifié la durée des *Hia*, c'est pour éviter de faire porter sur la seule dynastie *Chang* la forte augmentation requise pour loger l'éclipse du *Chou king*, en 2155 av. J.-C., dans le règne de *Tchong K'ang*.

une donnée intéressante: en disant que cinq siècles et un reste se sont écoulés entre *Yao-chouen* et *T'ang*, Mencius englobe nécessairement une partie du règne de *Yao* satisfaisant à la transmission orale. Cette condition se trouve réalisée tant dans le système A que dans le système B, car ils comptent respectivement 511 et 515 ans de l'avènement de *Chouen* à celui de *T'ang*, ce qui laisse un large reste pour le règne de *Yao*.

La sixième proposition de Mencius (mille ans et un reste entre *Chouen* et *Wen* est contraire au système B comme au système A, si l'on admet qu'elle fixe une durée comprise entre 1001 et 1099 ans, car l'intervalle entre l'avènement de ces deux princes est de: ¹⁾

1112 ans d'après le *T'ong kien kang mou* (A).

1099 ans d'après *Pan Kôu*.

977 ans d'après *Lieou Hiang*.

973 ans d'après les Annales sur bambou (B).

D'une manière générale, tout ceci montre que la chronologie des Annales sur bambou n'a pas été élaborée pour se conformer aux indications du *Tso tchouan* ou de Mencius. Elle leur est contraire en ce qui concerne les temps antérieurs au roi *Wen*, mais se trouve d'accord avec elles, comme avec le *Che ki*, pour

1) Nous avons vu que le *Lu li tche* fixe à 70 ans la durée du règne de *Yao* et à 50 ans celui de *Chouen*; et, d'autre part, que *Lieou Hiang* place la victoire du roi *Wou* en la 9^e année du mandat divin de *Wen*, tandis que *Lieou Hin* l'assigne à la 13^e année de ce mandat. On peut ainsi dresser le tableau suivant, où l'on admet que *Pan Kou* acceptait la théorie du mandat posthume rectifiée par *Lieou Hin*:

| Dates av. J.-C. | <i>Tchou chou</i> B | <i>Lieou Hiang</i> | <i>Lieou Hin</i> | <i>Pan Kou</i> | T. K. K. M. A |
|-----------------------------|------------------------|--------------------|------------------|----------------|------------------|
| Avènement de <i>Yao</i> | 2145 | 2177 | 2177 | 2303 | 2357 |
| „ de <i>Chouen</i> | 2042 | 2107 | 2107 | 2233 | 2255 |
| „ des <i>Hia</i> | 1989 | 2057 | 2057 | 2183 | 2205 |
| „ des <i>Chang</i> | 1558 | 1625 | 1625 | 1751 | 2197 |
| Mandat divin de <i>Wen</i> | 1070 | 1130 | 1134 | 1134 | 1143 |
| Avènement des <i>Tcheou</i> | 1050 | 1122 | 1122 | 1122 | 1122 |

fixer l'avènement des *Tcheou* au milieu du XI^e siècle avant notre ère, et non au XII^e où il a été transposé sur l'initiative de *Lieou Hiang*.

ADDENDUM. — Le passage du *Tso tchouan* cité par *Pan Kou* à l'appui de la durée (six siècles) de la dynastie *Chang* (ci-dessus, p. 325) et relatif aux trépieds de *Yu*, est indiqué dans le dictionnaire *K'ang-hi*, *sub verbo* 鼎, à la 3^e année du duc *Siuan* (LEGGE, C. C., vol. V, p. 292). Mais je n'ai pu découvrir le passage du *Tso tchouan*, relatif à la contemporanéité du roi *K'ang* et du duc *Po-k'in*, cité par *Lieou Hin* (ci-dessus, p. 337 et 298).

M. Lionel Giles, qui dispose actuellement de l'Index manuscrit compilé par feu Sir Everard Fraser, a bien voulu m'informer que ce passage se trouve à la 12^e année du duc *Tchao* (LEGGE, p. 637).

La grande importance attachée à ce texte par *Lieou Hin* confirme qu'on ne possédait, de son temps, aucune indication sur les premiers souverains *Tcheou*, hormis le roi *Wou* dont le règne est fixé à 6 ans par *Lieou Hiang* comme par les Annales sur bambou. Cette durée de 6 ans montre que *Lieou Hiang* n'avait pas procédé à l'examen chronologique des textes du *Chao kao* et du *Lo kao*, dont la comparaison avec le *Wou tch'eng* prouve que la 7^e année de la régence du duc de *Tcheou* est nécessairement la 14^e de la dynastie, ce qui attribue 7 ans (non 6) au règne impérial du roi *Wou*.

Lieou Hin se rend à cette évidence et constate alors que, cette rectification étant faite, le *Pi ming* fixe la 12^e année du roi *K'ang* en la 56^e année de la dynastie; d'où il suit que le roi *Tch'eng* meurt en la 44^e année de la dynastie, donc en la 37^e de son règne, durée que la découverte des Annales sur bambou viendra corroborer plus tard. Mais une telle confirmation lui faisant défaut, *Lieou Hin* croit devoir réduire de 37 à 30 ans le règne du roi *Tch'eng*, en érigeant la régence en règne autonome, afin d'élargir la contemporanéité du roi *K'ang* et de *Po-k'in* (ci-dessus, p. 298—300). Cette inopportune jonglerie ne modifie d'ailleurs pas les dates des données du *Chou king*, comptées à partir du début de la dynastie:

| Cp. TABLEAU I, p. 297. | | | Système de <i>Lieou Hin</i> . | |
|----------------------------|-----------------------|-----------------|-------------------------------|-----------------|
| | Années de la dynastie | Dates av. J.-C. | Années de la dynastie | Dates av. J.-C. |
| Avènement de <i>Wou</i> | 1 ^e | 1122 | 1 ^e | 1122 |
| — <i>Tch'eng</i> | 8 ^e | 1115 | 15 ^e | 1108 |
| — <i>Po-k'in</i> | 8 ^e | 1115 | 15 ^e | 1108 |
| Mort de <i>Tch'eng</i> | 44 ^e | 1079 | 44 ^e | 1079 |
| Avènement de <i>K'ang</i> | 45 ^e | 1078 | 45 ^e | 1078 |
| 9 ^e année de — | 53 ^e | 1070 | — | — |
| 16 ^e année de — | 60 ^e | — | 60 ^e | 1063 |
| Mort de <i>Po-k'in</i> | 53 ^e | 1070 | 60 ^e | 1063 |

La contemporanéité du règne de *Po-k'in* et du roi *K'ang* est ainsi portée de 9 à 16 ans.

(à suivre.)

MÉLANGES.

UN RECUEIL DE PIÈCES IMPRIMÉES CONCERNANT LA „QUESTION DES RITES”.

On formerait une bibliothèque avec les publications que la querelle des rites a suscitées au XVII^e et au XVIII^e siècle. A en juger par les prix que ces opuscules atteignent aujourd'hui en librairie, il semble qu'un certain nombre de curieux ou d'érudits s'intéressent à eux. Du moins eût-on cru volontiers qu'après les 57 colonnes que leur consacre la *Bibliotheca Sinica*² (col. 869 à 926) et les 21 colonnes qu'ils occupent dans le *Supplément* (col. 3580—3601), la bibliographie du sujet était sensiblement épuisée. Il n'en est rien; même à laisser de côté de très nombreux documents manuscrits, bien des imprimés manquent au grand répertoire dressé par M. Cordier. Un recueil formé au XVIII^e siècle et relié en un volume in-quarto, mis en vente en 1923 par le libraire Le Bodo de Tours et que j'ai vu récemment chez le libraire Chadenat, en fournit un exemple assez caractéristique pour que je donne ici la description de ce volume, passé aujourd'hui chez un collectionneur dont j'ignore le nom.

Ce volume in-4^o, relié en plein veau, a au dos le titre suivant: *Recueil || diverces pieces || sur les aff. || de la Chine ||*. Le premier plat porte un sceau dont l'exergue est: *Sigil. Monrii. Feliensivm. S.S† Angelorvm. cvstodvm. Paris†* Sur l'autre plat est un autre sceau, sans armes, avec l'inscription *Dom || Pierre. de || S^t Basile ||. Maigrot || Feüillent ||*. A l'intérieur du premier plat, ex-libris moderne de la

bibliothèque A. G. du Plessis. A l'intérieur du deuxième plat, signature manuscrite: *D Maigrot 18^{tt}*. La collection a certainement été formée dans la première moitié du XVIII^e siècle. On serait a priori tenté de chercher en Pierre Maigrot, feuilant et appartenant sans doute au couvent des Saints Anges Gardiens, un proche parent de Charles Maigrot, évêque de Conon (1652—1730), qui joua un rôle si important dans la question des rites. Mais aucun Pierre Maigrot n'apparaît à une date acceptable ici dans l'*Histoire générale de la maison Maigrot de Crissey* parue à Paris en 1911 (Bibl. Nat., f^o L^sm 3110) et qui contient sur Charles Maigrot et sa famille les renseignements les plus circonstanciés.

Voici maintenant le contenu du recueil :

1^o *Memoire || sur || l'etat present || des || missions || des || evêques françois, || vicaires apostoliques || dans || la Chine, || et dans || les autres royaumes || de l'Orient.* || In-4^o, s. l. n. d., pp. 16 + 1 f. n. ch. d'Avis. Je ne trouve aucune mention de cet ouvrage dans la *Bibl. Sinica*.

2^o *Lettre || de || Messieurs || des Missions || etrangeres || au Pape, || sur les idolatries || et || les superstitions chinoises,* || s. l. n. d., in-4, pp. 137. C'est là l'ouvrage décrit *Bibl. Sin.*², 885—887 et 3586. M. Cordier indique deux éditions in-4, l'une de 99, l'autre de 137 pages; elles paraissent se confondre, et l'exemplaire en 99 pages n'est sans doute pas complet. En tout cas la lettre, datée du 20 avril 1700, s'arrête bien ici à la page 99. Les pages 101—104 sont occupées par la *Revocation de l'approbation donnée en 1687. par M. l'abbé de Brisacier*; les pp. 105—114 par *l'Estat de la Question qui se traite presentement à Rome, sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius & aux Ancêtres Morts*; les pp. 115—122 par *l'Ordonnance de M. Maigrot*; les pp. 123—131 par la suite de *l'Estat de la Question*; les pp. 131—133 par le *Decret de la Sacrée Congregation* etc.; les pp. 133—137 par la fin de *l'Estat de la Question*. Un autre exemplaire de cette édition in-4 en 137 pages se trouve aux Missions Etrangères, A D 3.

3^o Les pages 137—172 d'un ouvrage in-12 (remonté ici in-4) occupées par l'*Addition à la lettre au Pape sur les idolatries et les superstitions chinoises*. Il s'agit évidemment d'une des éditions in-12 de la *Lettre de Messieurs des Missions Etrangères*, mais la pagination ne concorde avec celle d'aucune des éditions indiquées par M. Cordier. Je profite de l'occasion pour ajouter que l'édition in-12 en „235 pages” de Cologne, 1700, est peut-être identique à l'édition s. l. n. d. en 135 pages (235 serait une faute d'impression), et qu'il s'est produit une confusion dans *Bibl. Sin.*², col. 3586, à propos de l'éd. in-12 de Cologne en 178 pages; il y a en réalité aussi une édition s. l. n. d. en 178 pages, et c'est dans cette dernière que la p. 178 est marquée par erreur E 78.

4^o *Réponse || a la lettre || de || Messieurs || des Missions || etrangeres, || au Pape, || sur les || ceremonies || chinoises ||* s. l. n. d., in-4, pp. 123 sans compter la feuille de titre. Indiquée dans *Bibl. Sin.*², col. 888.

5^o *Lettre || de || M. Louis de Cicé, || nommé par le S. Siege || a l'evêché de Sabula || et au vicariat apostolique || de Siam, du Japon, &c. || aux || RR. PP. Jesuites || sur || les idolatries || et sur || les superstitions || de la Chine. ||* s. l. n. d., in-4, pp. 31, y compris la feuille de titre. M. Cordier (col. 888) n'a connu cette édition que par les PP. de Backer.

6^o *Epistola || Patrum Societatis Jesu in Sinensi Missione degentium ||* etc. C'est l'édition de Liège, D. Moumal, indiquée dans *Bibl. Sin.*², col. 898—899. Un autre exemplaire est aux Missions Etrangères, A D 3.

7^o *Priere || pour || l'Eglise || de || la Chine ||* s. l. n. d., in-4, pp. 33 (f^o de titre non compris). Est indiqué dans *Bibl. Sin.*², col. 900. Autres exemplaires aux Missions Etrangères, A D 3; à la Bibl. Nat., 0²ⁿ 423.

8^o *Lettre || que M^{rs} des Missions Etrangères || ont proposé au R^{me} Pere General || etc.,* s. l. n. d., in-4, 2 ff. C'est l'édition indiquée *Bibl. Sin.*², col. 912 et 3587. Il y a un ex. à la Bibl. Nat., 0²ⁿ 422.

9^o *Lettre* || *de Monseigneur le cardinal de Tournon* || *Patriarche d'Antioche, envoyé dans la Chine par Nôtre S. P. le Pape, || avec le pouvoir de Legat à Latere, écrite de Liuchin [sic] le sixième || Octobre 1706. à Monseigneur Maigrot Evêque de Conon, Vicaire || Apostolique d'une des Provinces de la Chine, pour le consoler dans || la prison où il étoit par l'ordre de l'Empereur à Pequín chez les || Jésuites.* || s. l. n. d., in-4, pp. 8. *Bibl. Sin.*², col. 903 et 3593, ne connaît pas d'édition in-4 de cette lettre.

10^o *Memoires* || *pour Rome, || sur || l'état de la religion chretienne || dans la Chine.* || s. l. n. d., in-4, pp. 21, 15, 14, 24, 19, 11 (pour les six premiers mémoires respectivement). Sauf pour la pagination du premier mémoire, serait donc conforme à *Bibl. Sin.*², col. 3596.

11^o *Protestation* || *de M^{rs} des Missions Etrangères, || etc.* C'est l'édition in-4 indiquée *Bibl. Sin.*², col. 1912.

12^o *Censura* || *Sacrae* || *Facultatis* || *Theologiae* || *Parisiensis, || Lata in Propositiones excerptas || ex Libris, quorum haec est || inscriptio.* || *Collectio Epistolarum de praesenti statu Si-*||*narum.* || *Historia Imperialis Edicti apud Sinas.* || *Epistola de Ritibus Sinensium.* || s. l. n. d., in-4, pp. 8. Ne se confond pas avec l'édition in-4 décrite *Bibl. Sin.*², col. 896 et 3591.

13^o *Censure* || *de || la Sacrée || Faculté || de Theologie || de Paris, || Portée contre les Propositions || extraites des Livres intitulés || Nouveaux Memoires sur l'Etat present de la || Chine. || Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine. || Lettre des Cérémonies de la Chine.* || s. l. n. d., in-4, pp. 8. La disposition du titre est différente de celle de *Bibl. Sin.*², col. 3591.

14^o *Acte de protestation signifié aux sievrs* || etc., s. l. n. d., in-4, pp. 4. C'est l'édition indiquée dans *Bibl. Sin.*², col. 3584.

15^o *Remarques* || *d'un || Docteur en Theologie || sur || la protesta-*||*tion || des Jésuites.* || *avec || une réponse || au || nouveau libelle || de ces Peres || contre || la censure de la Sorbonne.* || s. l. n. d., in-4, pp. 20.

La *Bibl. Sin.*², col. 896 et 3589—3590, ne connaît que des éditions in-8.

16^o *Oratio Sanctissimi DD. Nostri || Clementis Papae Undecimi*, etc., s. l. n. d., in-4, pp. 7. C'est l'édition indiquée dans *Bibl. Sin.*², col. 3597.

17^o *L'enterrement || de || Confucius*, || etc. s. l. n. d., in-4, 2 ff. n. ch. Est indiqué dans *Bibl. Sin.*², col. 895.

18^o *Réflexions || sur les || cultes || de la || Chine || avec la || reponse || a ces || reflexions.* || etc., s. l., MDCCX, in-4, 4 ff. pour titre et préface + pp. 194 + 1 f. n. ch. pour la table. La préface est du 30 juin 1710. Les pp. 1—27 sont prises par les *Réflexions* (en français et en italien, sur 2 colonnes); les pp. 29—194, par les *Observations sur un Libelle intitulé, Reflexions &c.* (aussi en 2 langues sur 2 col.). Est l'édition décrite dans *Bibl. Sin.*², col. 911 et 3595. Les deux ouvrages italiens originaux sont les *Riflessioni* et les *Considerazioni* décrites dans *Bibl. Sin.*², col. 908 et 3594. M. Cordier fait remarquer que les *Considerazioni* ne doivent pas être de Fatinelli; je pense qu'il a raison, mais que Fatinelli est l'auteur des *Riflessioni*. Mon exemplaire des *Considerazioni* est en 124 pages et non 128 comme celui indiqué de seconde main par M. Cordier (peut-être y avait-il une table qui manquerait à mon exemplaire?). Quant à l'auteur des *Considerazioni*, ce serait, selon un Catal. Dorbon de sept. 1923, n^o 497, le P. G. M. Tabaglio. Les *Considerazioni* furent l'objet d'une *Censure* dont la *Bibl. Sin.*², col. 908, indique une édition latine et deux éditions italiennes; je connais une troisième édition italienne, s. l. n. d., in-8, pp. 88 + 1 planche.

19^o *Responsa || ad ultimas scriptiones || RR. Patrum Societatis Jesu || in causa Sinensi || oblata sanctissimo Domino Nostro || Clementi Papae XI. || Ab || Illustrissimo Episcopo Rosaliensi || Vicario Apostolicae Sedis || in Provinciâ Su-chuen apud Sinas.* || s. l., MDCCIV, in-4, 2 ff. n. ch. + pp. 94 + 4 ff. d'index. Toute cette partie des *Responsa*

est en réalité occupée par les *Observationes* || *in quaesita* || *Sinarum imperatori* || *a Patribus Societatis Jesu proposita*, || *et illius ad ea responsionem circa coeli, avorum, et Confucii cultum, sanctissimo domino nostro Papae Clementi XI. ab episcopo Rosaliensi* || *in Regno Sinarum Vicario Apostolico* || *oblatae*. || Cette pièce, comme celles qui vont suivre sous les n^{os} 20, 21 et 22, se rattachent à la controverse soulevée par la *Brevis Relatio* qui avait été publiée par les Jésuites et à laquelle je consacre un article spécial à la suite de celui-ci. Toutes ces pièces ont paru en même temps, mais je ne connais pas d'autre exemplaire où elles soient réunies. La *Bibl. Sin.*², col. 901—902, décrit un exemplaire des *Observationes* en 94 pages in-4 (peut-être celui de *Bibl. Nat.*, 0²n 420), identique à celui-ci par conséquent, mais sans le titre général des *Responsa*, ni les feuillets préliminaires et d'index; et il n'est suivi que des *Breves notationes* qui vont être décrites ici sous le n^o 22. Les feuillets préliminaires constituent une introduction générale datée du „21 Giugno 1704”; la collection a dû être imprimée en Italie.

20^o *Sanctissimo* || *Domino Nostro* || *Domino* || *Clementi Papae XI*, || *pro* || *Episcopo Rosaliensi*. || 3 ff. n. ch. dont l'un porte le titre suivant: *Observationes* || *Reverendissimi Domini* || *D. Caroli Maigrot* || *Episcopi Cononensis* || *et Vicarii Apostolici Fokiensis* || *in Librum quem RR. Patres Societatis Jesu Pekini* || *circa praesentes de Cultibus Sinicis Controversias* || *Typis ediderunt*. || Viennent ensuite les *Observationes* en 169 pages + 2 ff. d'errata. S. l. n. d., in-4. Se rattache comme le précédent aux discussions sur la *Brevis Relatio* et a été édité ici en même temps. Ces *Observationes* de M^{er} Maigrot sur la *Brevis Relatio* sont divisées en neuf parties, plus un appendice. Je ne les ai pas vu mentionner ailleurs; il n'y en a pas trace dans la *Bibl. Sinica*, non plus que dans l'article consacré à Maigrot par le P. A. Launay dans le *Mémorial de la Société des Missions*.

Etrangères, 2^e partie, 417—423. Un second exemplaire en existe cependant à la Bibl. Nat., 0²n 421.

21^o *Brevis relatis* || *eorum*, || *Quae spectant ad Declarationem Sinarum Imperatoris* || *Kam Hi.* || *Circa Coeli, Cumfucii, & Avorum cultum.* || *Datam anno MDCC.* || *Accedunt Primatum, Doctissimorumque Virorum,* || *& antiquissimae Traditionis testimonia.* || *Opera* || *PP. Societ. Jesu Pekini pro Evangelii propagatione* || *laborantium.* || s. l. n. d., in-4, pp. 37. Au-dessus du titre est la note suivante: MONITIO. *Haec Relatio talis hîc editur qualis apud Sinas à RR. Patribus Soc.* || *Jesu impressa fuit & vulgata; non autem qualis nuper ab iisdem Patribus* || *immutata est aliquot in locis, & typis Europaeis edita.* || Dans l'article spécial que je consacre à la *Brevis Relatio* et qui fait suite à la description du présent recueil, je reviendrai sur certains détails de cette édition in-4 que la *Bibl. Sinica* n'a pas connue. J'en ai cependant retrouvé un autre exemplaire à la Bibliothèque Nationale, 0²n 406. L'édition en caractères mobiles parue en Europe et dont parle la „monitio” doit être celle qui avait paru, petit in-8, en 1703 (*Bibl. Sin.*², col. 893—894). La présente édition in-4, et par suite toute la collection des *Responsa* à laquelle elle appartient, sont donc bien de 1704 comme l'indique la feuille de titre du n^o 19. La présente réédition in-4, tout comme la réédition petit in-8 de 1703, ne contiennent pas les textes en chinois et en mandchou de la *Brevis Relatio* éditée xylographiquement en Chine. M. L. Giles me signale au British Museum, 860. h. 13, une réédition de la *Brevis Relatio*, en latin et traduction hollandaise, dans Joannes Mauritius, *Afgoden-dienst der Jesuiten in China*, Amsterdam, 1711; je ne trouve pas de mention de cet ouvrage dans la *Bibl. Sin.*

22^o *Breves* || *notationes* || *ad memoriale* || *et summarium* || *Patrum Societatis.* || s. l. n. d., in-4, 19 ff. n. ch. Reproduit entre autres des lettres de Jean Nicolai de Rivera, Augustinien, à Jean Basset,

datées des 1^{er} déc. 1693, 12 et 25 mars 1694; de Basile de Glemona, s. d.; du P. J. Tarin à l'évêque de Rosalie, 4 décembre 1701 (sur cette dernière lettre, cf. *Bibl. Sin.*², col. 890). Les *Breves Notationes* sont jointes à l'exemplaire des *Observationes* décrit dans *Bibl. Sin.*², col. 901—902 (cf. *supra*, n^o 19). Le début montre que, comme les *Observationes*, elles sont l'œuvre de M^{gr} Maigrot, qui les présenta au Pape. Elles non plus n'ont été signalées ni par la *Bibl. Sin.*, ni par M. A. Launay ¹).

23^o *Memoriale* || *ab episcopo Rosaliensi* || *in China vicario apostolico* || *Oblatum* || *Sanctissimo D. N. Papae* || *Clementi XI.* || *Circa nova Testimonia à Patribus Societatis adducta.* || s. l. n. d., in-4, pp. 4. Je ne trouve pas de mention de cette pièce dans la *Bibl. Sinica*, non plus que dans l'article sur Artus de Lionne du *Mémor. des Missions Etrangères*, II, 401—402.

24^o *Constitution* || *de N. S. P. le Pape* || *Clement XI.* || etc. S. l. n. d.; pliage in-4, mais de format petit in-8 (ici remonté en in-4), pp. 32 (titre compris). C'est l'édition décrite dans *Bibl. Sin.*², col. 917. Elle est faite en français d'après l'édition latine de Rome, 1715, et doit être elle-même de 1715 ou 1716. C'est la pièce la plus récente du recueil que je décris; ce n'est donc qu'en 1715 ou après cette date que Pierre Maigrot a pu faire relier sa collection de pièces sur les rites chinois.

Par les descriptions qui précèdent, on a pu juger de l'intérêt de cette collection. Les éditions in-4 de ces ouvrages, même quand elle étaient déjà connues, sont en général plus rares que celles in-8 ou in-12. En outre, pour l'histoire de la si curieuse *Brevis Relatio*, on trouve ici une réédition et des commentaires que nul n'avait

1) Dans *Bibl. Sin.*², col. 3584, il est question de *Breves Notationes* de Maigrot; mais c'est là un lapsus dont je suis sans doute responsable, et ces *Breves Notationes*, qui n'ont de commun avec celles qui nous occupent ici que les deux premiers mots du titre, sont l'œuvre de Charmot; elles sont d'ailleurs correctement indiquées comme telles par A. Launay, *Mémorial de la Soc. des Miss. Etrang.*, II, 123.

encore rencontrés ou signalés. Je ne doute pas qu'en cherchant bien on découvrirait encore nombre de recueils analogues non moins riches en documents nouveaux.

P. Pelliot.

LA BREVIS RELATIO.

L'édit de tolérance accordé par l'empereur K'ang-hi le 22 mars 1692 à l'instance des Jésuites semblait présager aux missions de Chine un avenir magnifique. Un an plus tard, le 26 mars 1693, M^{gr} Maigrot, vicaire apostolique au Fou-kien, lançait son fameux mandement qui, condamnant les rites chinois envers le Ciel, Confucius et les ancêtres, parut aux Jésuites et à leurs partisans sonner le glas de leurs espoirs. Les controverses s'élevèrent, très âpres. Au plus fort de la lutte, les Jésuites s'avisèrent de soumettre à l'empereur de Chine lui-même, considéré comme un des premiers lettrés de son empire, un placet où ils donnaient leur interprétation des rites chinois et en sollicitaient une confirmation éventuelle; K'ang-hi se déclara d'accord avec eux; la présentation du placet et l'approbation impériale sont du 30 novembre 1700 ¹⁾. Les Jésuites tinrent naturellement à faire connaître l'avis de K'ang-hi en Europe et particulièrement à Rome. C'est dans ce but qu'ils firent imprimer en Chine, par la xylographie, la *Brevis Relatio*, en 61 feuillets brochés à la chinoise et numérotés en chinois ²⁾. L'appli-

1) Dans la table chronologique de la Question des Rites dressée par M. Cordier, *Bibl. Sin.*², col. 869—870, ce placet est rapporté à 1699 sur la foi de Mailla, XI, 300. Mais il y a là, dans l'*Histoire* de Mailla, une erreur d'indication marginale qui n'est d'ailleurs pas répétée aux pages suivantes. Aussi bien le texte chinois que la version latine reproduite dans la *Brevis Relatio* montrent que le placet fut présenté le 30 novembre 1700, qui était bien, conformément au texte, le 20^e jour de la 10^e lune de la 39^e année de K'ang-hi. Il s'est d'ailleurs glissé d'autres inexactitudes dans cette table chronologique de la *Bibl. Sinica*; les principales sont corrigées dans *Bib. Sin.*², col. 3580; mais il y aura lieu de reprendre la table entière en la complétant; c'est ainsi que la conférence de Kia-ting en 1628 et l'édit de tolérance du 22 mars 1692 n'y figurent pas.

2) C'est par inadvertance que dans Cordier, *L'imprimerie sino-européenne en Chine*, p. 63, et dans *Bibl. Sin.*², col. 892, il est dit que la *Brevis Relatio* fut imprimée

cation des procédés xylographiques chinois à l'édition de textes écrits partiellement ou entièrement en écriture occidentale n'était pas une nouveauté dans les missions de Chine. Le plus ancien exemple que j'en connaisse est fourni au début du XVII^e siècle par le 西字奇蹟 *Si tseu k'i tsi* de Mathieu Ricci ¹⁾. Après lui se placent le 西儒耳目資 *Si jou eul mōu tseu* de Trigault (1626) ²⁾, la *Sapientia Sinica* de 1660—1662 ³⁾, la *Sinarum Scientia politico-moralis* de 1667 ⁴⁾, l'*Astronomia Europaea* de 1668—1674 ⁵⁾,

„avec des caractères en bois”; il s'agit d'une véritable édition xylographique, gravée sur des planches, et non pas d'une impression au moyen de caractères mobiles en bois.

1) Cordier, *L'imprimerie sino-européenne*, p. 241, cite le titre sans plus, et de seconde main. M. Vacca (dans Tacchi-Venturi, *Opere storiche del P. Matteo Ricci*, II, 546) dit qu'il n'existe pas d'exemplaire en Europe. J'ai retrouvé un exemplaire de cet opuscule à la Vaticane, coll. de Couplet, Racc. Gen., Oriente, III, 231 (12), et ai constaté avec surprise qu'il contenait les mêmes textes qui ont été reproduits dans le 程氏墨苑 *Tch'eng che mo yuan* (sur ces textes, cf. B. Laufer, *Christian Art in China*, pp. 7—14 et pl. IX—XX; et mes remarques de *T'oung Pao*, 1920/1921, 2—5); je compte consacrer ultérieurement une note détaillée au *Si tseu k'i tsi*. De même date à peu près que le *Si tseu k'i tsi* doit être la *Doctrina christiana in letra y lengua China*, imprimée xylogr. à Manille par le Chinois „Keng yong”, 1 f^o de titre en espagnol et 31 ff. en chinois. Cette œuvre rarissime des Dominicains de Manille, que je crois de 1600—1610, se trouve à la Vaticane, Racc. Gen., Oriente, III, 246 (12). Je l'ai laissée de côté ici parce qu'imprimée à Manille et non en Chine.

2) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1588 et 1638; *L'impr. sino-europ.*, p. 50. Aux exemplaires indiqués par M. Cordier, joindre un exemplaire médiocre à la Vaticane, Racc. Gen., Oriente, III, 289 (5), et un bon exemplaire, avec le frontispice, à la Biblioteca Vittorio-Emmanuele.

3) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1386; *L'impr. sino-europ.*, pp. 16—17.

4) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1387—1392 et 3794; *L'impr. sino-europ.*, pp. 17—20. Aux exemplaires indiqués par M. Cordier, il faut joindre: 1^o L'exemplaire de la *Bibliotheca Marsdeniana*, p. 173—174, n^o 1667, qui doit être passé depuis peu, avec toute cette bibliothèque, à la School of Oriental Studies de Londres. 2^o Un exemplaire qui se trouve à la Vaticane, fonds Rossi (Rossiani stampati, XV, 422); sur la feuille de titre, note „Ex libris Aod. Bonuicini”; après le folio de titre du *Tchong yong*, un f^o mss. portant une longue note manuscrite d'écriture fine portant pour titre „Quam uim habeant in Sinis uoces 祭 ci, et 祀 sú sacrificium, uel sacrificare”, et débutant par ces mots „Non offendant Lectorem supradictae uoces”; pour le reste, bien conforme aux exemplaires déjà connus, c'est-à-dire qu'il comprend, pour le *Tchong yong* lui-même, 1 f^o de titre xylogr., 12 ff. xylogr. numérotés 1—12 en chinois, puis les ff. 13—26 en typographie, et enfin la *Vita Confucii* en 4 ff. typogr. En outre, dans les 4 ff. préliminaires

le *Typis eclipsis solis* de 1669¹⁾, le *Missale Romanum* de 1670²⁾,

de cette édition, le 1^{er} f^o est blanc, les ff. 2 et 3 sont xylographiés, le f^o 4 est typographié. Je donne ces indications de xylographie et de typographie parce qu'elles ne sont pas précisées dans les notices de la *Bibl. Sin.* ou de l'*Impr. sino-europ.*

5) Il y a deux états de cet ouvrage, et le second état, portant le titre de *Liber organicus Astronomiae Europaeae*, comporte, malgré la date de 1668 du titre, une notice de Verbiest datée de 1674. Cf. *Bibl. Sin.*², 1451; *L'imprim. sino-europ.*, pp. 58—59; Courant, *Catalogue*, n^{os} 4917—4920; L. Van Hée, *Ferdinand Verbiest écrivain chinois* (*Soc. d'émul. de Bruges, Mém.* VII, pp. 4—7); H. Bosmans, *Ferdinand Verbiest* (extr. de la *Rev. des Quest. Scientif.* de janv.-avril 1912), pp. 44—45; H. Bosmans, *Les écrits chinois de Verbiest* (extr. de la *Rev. des Quest. scientif.* de juillet 1913), pp. 6—7. Outre les exemplaires indiqués par M. Cordier, les PP. Van Hée et Bosmans signalent un exemplaire des planches à l'Observatoire Royal d'Uccle. Un exemplaire de l'*Astronomia Europaea* se trouvait à la London Institution et appartient aujourd'hui à la School of Oriental Studies. Un exemplaire fragmentaire se trouve à la Vaticane, Fonds Borgia, 397; un autre complet dans *Racc. Gen.*, Oriente, I, 32—33. Il ne faut naturellement pas confondre l'*Astronomia Europaea* imprimée xylographiquement en Chine avec la réédition, sans les planches, et contenant en appendice le *Catalogus Patrum* de Couplet, qui a paru à Dillingen en 1687. Une étude détaillée sur l'*Astronomia Europaea*, bien qu'amorcée par les recherches des PP. Van Hée et Bosmans, reste à écrire.

1) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1452 (où il faut parler de xylographie et non de „caractères en bois imitant la cursive”); L. Van Hée, *Ferd. Verbiest*, p. 21. Le texte lui-même est entièrement en chinois et en mandchou. Le P. Van Hée dit que la feuille de titre en latin a été exécutée par Verbiest pour les exemplaires „qu'il envoyait comme curiosités” en Europe; mais je ne vois pas que rien appuie cette opinion, et il est possible, jusqu'à plus ample informé, qu'il en ait été de même dans tous les exemplaires. Aux exemplaires de Bruxelles, Anvers et Vienne déjà signalés, il faut joindre un exemplaire de la Vaticane, dont je ne retrouve pas la cote actuellement.

2) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1058—1059; *L'impr. sino-europ.*, pp. 9—10; Courant, *Cat.*, n^{os} 7383—7386 (mais il y a contradiction entre M. Courant selon qui ces exemplaires sont manuscrits, et M. Cordier qui dit que le premier, dont il a reproduit le frontispice, est imprimé). Le frontispice seul de l'ouvrage est en latin; tout le reste est en chinois. J'ai vu deux bons exemplaires imprimés du *Missale Romanum*, l'un à la mission lazarisite de Pékin, l'autre à la Vaticane (Fonds Borgia, 409). Ce *Missale Romanum* en chinois est important, car il fut établi par le P. Buglio à la suite de l'autorisation donnée par Paul V aux missions de Chine de dire la messe en latin. Pour le décret de Paul V et les réserves de la Propagande au sujet de la traduction alors envisagée par les évêques français, cf. A. Launay, *Docum. histor. conc. la Soc. des Miss. Etr.*, pp. 36—37; aussi Le Comte, *Nouv. Mém.*, II, 223. C'est Verbiest qui envoya au Vatican un exemplaire du *Missale Romanum* de Buglio en même temps que sa propre *Astronomia Europaea*. Innocent XI lui adressa le 3 décembre 1681 une lettre de remerciements „duplex ex amplissimo isto Sinarum Regno munus ad nos detulisti, Missale videlicet Romanum Sinensi idiomate conscriptum, & imagines Astronomicas Sinensi item more à te affabrè

le *Typus eclipsis lunae* de 1671 ¹⁾, l'*Innocentia Victrix* de 1671 ²⁾, le *Breviarium Romanum* de 1674 ³⁾, le *Manuale ad Sacramenta administranda* de 1675 ⁴⁾, l'*Epistola R. P. F. Verbiest* de 1678 ⁵⁾, la

delineatas" (texte donné en appendice de l'*Apologia pro Decreto*; en trad. française dans du Halde, III, 95; cf. aussi Bosmans, *Ferdinand Verbiest*, p. 113. On sait que finalement les missionnaires ne profitèrent pas de la permission de Paul V, et que les missions de Chine continuèrent de dire la messe en latin; ceci explique la rareté du *Missale Romanum* en chinois.

1) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1451—1452 (où il faut à nouveau substituer „par la xylographie" à „avec des caractères en bois"); *L'impr. sino-europ.*, p. 59 (même remarque); Van Hée, *Ferdinand Verbiest*, p. 17 (signale un ex. à l'Université de Gand, Rés. 1339). Un autre exemplaire se trouve à la Vaticane, Fonds Borgia, 397. La feuille de titre seule est en latin.

2) Cf. *Bibl. Sin.*², 822—825 (même remarque que ci-dessus à propos des prétendus „caractères en bois"); *L'impr. sino-europ.*, pp. 26—28. Il y a à la Bibl. Nat. trois exemplaires, car deux ont la même cote 02n 361 Réserve. Au début du XVIII^e siècle, il y avait deux exemplaires de l'*Innocentia Victrix* à la Vaticane; l'un passait pour provenir de la reine Christine de Suède (cf. *Lettre de Monsieur Marin Labbé*, p. 31 de l'édition de 1702 en 93 pages [cf. *Bibl. Sin.*², col. 3592]). J'ai trouvé aujourd'hui quatre exemplaires à la Vaticane; l'un, Racc. Gen., Oriente, III, 219 (13), a été rapporté par le P. Couplet et donné à la Vaticane en 1685 par Innocent XI; les trois autres, cotés Racc. Gen., Oriente, III, 246 (9 à 11), passent aussi pour avoir été rapportés par Couplet, mais l'un au moins, peut-être confié à Couplet, était un envoi fait de Macao par le P. Fr. Xav. Filipucci. Un exemplaire est décrit dans la *Bibliotheca Marsdeniana*, p. 174, et doit donc appartenir aujourd'hui à la School of Oriental Studies. Maggs Bros., cat. 403 [1921], 365a, offraient un exemplaire pour £ 52. 10 s. Dans *L'impr. sino-europ.*, M. Cordier a mis l'*Innocentia Victrix* sous le nom d'Antonio de Gouvea, tout en disant en fin d'article que l'ouvrage, selon Sommervogel, est du P. Jean Lobelli. Le titre même implique que Gouvea ait seulement donné l'ordre d'écrire l'ouvrage. Je n'ai pas recherché les raisons qui ont guidé Sommervogel, mais dois signaler que l'étiquette de l'exemplaire Racc. Gen., Oriente, III, 219 (13), attribuée formellement l'œuvre à François de Rougemont.

3) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1058; *L'impr. sino-europ.*, p. 10; Courant, *Cat.*, n^{os} 7388—7389. La feuille de titre seule est en latin, le reste en chinois. Les deux exemplaires connus sont manuscrits, mais doivent reproduire une édition xylographique.

4) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1058; *L'impr. sino-europ.*, p. 10; Courant, *Cat.*, n^{os} 7390—7391 (le second exemplaire est manuscrit). La feuille de titre seule est en latin, le reste en chinois. Courant, *Cat.*, n^o 7392, signale en outre une réédition xylographique faite à Canton en 1713, et dont la feuille de titre est, elle aussi, en latin.

5) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 831 et 3683. Je ne sais par quel accident ce curieux opuscule est omis dans *L'impr. sino-européenne*. Outre les deux exemplaires indiqués par M. Cordier à Bruxelles et à Londres, Sommervogel en cite un second à Bruxelles dans le recueil Rybeyrete. Il doit y avoir à la Bibl. Nationale de Paris, dans le fonds Moreau, un

Relatio Sepulturae de 1700¹⁾, la *Brevis Relatio* de 1701, l'*Arte de la lengua mandarina* de 1703²⁾, la *Relacion sincera e verdadera* de 1712³⁾, l'*Informatio pro veritate* de 1717⁴⁾, et peut-être la

exemplaire soit de l'édition xylographique de Pékin, soit de la réédition in-4 faite en Europe. Enfin il y a à la Vaticane (Borgia, 399, et Race. Gen., Oriente, I, 162) deux exemplaires de l'édition in-folio originale de Pékin.

1) Cf. Cordier, *Bibl. Sin.*, 1102—1104; *L'impr. sino-europ.*, pp. 12—15. Aux exemplaires indiqués par M. Cordier, il faut joindre celui du British Museum (cf. *Rev. d'Extr.-Orient*, I, 481); celui de la *Bibliotheca Marsdeniana* (p. 177, où il est faussement daté de Canton, 1719), sans doute aujourd'hui à la School of Oriental Studies de Londres; un exemplaire acquis par M. Cordier et un autre par moi-même; un exemplaire, je crois, dans la bibliothèque du D^r Morrison, et qui devrait donc se trouver aujourd'hui chez le baron Iwasaki Hisaya; un exemplaire acquis à Paris par des Japonais en 1922; un exemplaire mis en vente par Maggs Bros., cat. 403 [1921], n^o 379a, pour £ 52.10 s. M. Cordier a reproduit dans l'*Imprimerie sino-europ.*, p. 15 v^o, un soi-disant f^o 32 v^o qu'il appelle „Orientation” et qui est à supprimer; il s'agit d'un croquis manuscrit sans intérêt, et sur tous les autres exemplaires le f^o 32 v^o est en blanc, sauf qu'il comporte le même encadrement que les pages précédentes. Il y a lieu de comparer la *Relatio Sepulturae* avec les indications du P. Le Comte, *Nouv. Mémoires*, II, 169—171. M. Giuseppe Ros a publié dans le *Bessarione*, 3^e série, vol. II [1907], 200—226, une étude sur la *Relatio Sepulturae* que la *Bibl. Sin.* ne signale pas; texte et planches y sont reproduits avec un commentaire assez abondant, mais pas très neuf. J'ai trouvé à la Bibl. Vittorio-Emmanuele, Mss., Fondo Gesuitico, 1257, 1, un manuscrit de la relation du P. Castner qui est soit l'original d'où on a tiré l'édition xylographique de 1700, soit une copie de cet original; les planches y sont meilleures que celles de l'édition imprimée. Tout en datant de 1700 la *Relatio Sepulturae*, je dois ajouter que c'est seulement là l'année avant laquelle l'édition n'a pu paraître; je ne la crois toutefois guère postérieure, et ne connais rien à l'appui de l'indication „Canton, 1719” de la *Bibliotheca Marsdeniana*.

2) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 1651—1657 et 3912—3913; *L'impr. sino-europ.*, pp. 54—58. Dans une note insérée *Bibl. Sin.*², col. 3912, j'ai montré que le P. Varo avait achevé sa grammaire en 1684, et que l'édition de 1703 la remaniait fortement.

3) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 2319 et 4108. A la col. 2319, M. Cordier reproduisait un titre inexact à la fin duquel il était fait mention d'une „officina typographica dos jesuitas”; mais c'était là une erreur de Folhato. Le titre exact est donné col. 4108, d'après l'exemplaire que MM. Maggs Bros. offraient en 1921 pour £ 25. Je possède moi-même un exemplaire de cet ouvrage très rare. Il comprend 49 pages, f^o de titre non compris, mais le texte n'est imprimé que d'un côté, à la chinoise, encore que le papier ne soit pas chinois. Tout l'ouvrage est en portugais, et imprimé xylographiquement.

4) Cf. *Bibl. Sin.*², col. 917—918 et 3599; *L'impr. sino-europ.*, pp. 65—66 (même remarque que pour les ouvrages ci-dessus; il ne s'agit pas de „caractères en bois”, mais de xylographie). A un des exemplaires du British Museum décrits par M. Cordier sont

Jornada d'Antonio de Albuquerque Coelho de 1718 (?) ¹⁾. A cette quinzaine d'œuvres viendront s'adjoindre sans doute une édition des lettres de saint François Xavier ²⁾, peut-être quelques autres *Typus eclipsis solis* ou *Typus eclipsis lunae* ³⁾, et aussi un important ouvrage sur la question des rites dont il est question dans les *Lettres édifiantes* (éd. du Panthéon Littéraire, III, 148) et que les Jésuites auraient fait imprimer à Pékin en 1704 ou peu après,

jointes trois pièces imprimées xylographiquement et que j'aurais pu aussi bien faire figurer à part dans la liste ci-dessus. Ce sont : 1° La pièce en chinois, mandchou et latin datée du 31 octobre 1716 et relative aux PP. Barros, Beauvolier, Provana et de Arxo (La Croze avait eu un exemplaire de cette pièce ; cf. de Murr, *Litterae patentes* [*Bibl. Sin.*², col. 638], p. 1) ; 2° Le mandement latin de Bernardino della Chiesa du 15 février 1718 ; 3° Le mandement latin de Bernardino della Chiesa du 24 septembre 1718. Selon les *Anecdotes* [*Bibl. Sin.*², col. 919], V, 46, l'*Informatio* serait du P. Kilian Stumpf ; la même attribution est indiquée par Sommervogel. Dans sa *Parva Elucubratio* [cf. *Bibl. Sin.*², col. 1187—1188 et 3734—3735], Castorano décrit un exemplaire de l'*Informatio* (n° Y, 23) provenant de M^{sr} Nicolai ; je n'ai retrouvé cet exemplaire dans aucun des fonds de la Vaticane, et il n'est pas en particulier dans le fonds Borgia ; peut-être est-il resté à la Propagande. Un exemplaire est à la Vaticane dans le fonds Rossi (Rossiani stampati, XV, 420) ; un autre dans la Racc. Gener., III, 246 (8) ; il est clair, vu la date de l'*Informatio*, que ce dernier exemplaire n'a pu entrer au Vatican en 1685 comme les indications de la bibliothèque le supposent (il en est d'ailleurs de même pour la plupart des œuvres rangées sous ce n° 246). En réalité, c'est là l'exemplaire personnel de Castorano, qui l'a couvert d'annotations marginales ; en tête, Castorano a placé un exemplaire imprimé du décret pontifical du 24 janvier 1720 condamnant l'*Informatio*. Dans l'article de sa *Parva Elucubratio* où il décrit l'*Informatio*, Castorano ajoute qu'il avait envoyé à Rome en 1718 sa réfutation de cet ouvrage. MM. Maggs Bros. ont mis en vente en 1921 (Cat. 403, n° 387a) un exemplaire de l'*Informatio* pour £ 31. 10 s.

1) Il s'agit de l'édition princeps de la relation de ce voyage écrite par João Tavares de Velez Guerreiro, et non de la seconde qui a paru à Lisbonne en 1732. Je ne connais la première édition, qui est sans doute de 1718, que par l'article de Figanieri reproduit dans *Bibl. Sin.*², col. 2319, et où trois exemplaires en sont signalés au Portugal. Mon hypothèse qu'il peut s'agir d'une édition xylographique repose uniquement sur cette indication de Figanieri que l'œuvre „é impressa em papel chinez, e em folhas dobradas, segundo o uso das impressões da China”.

2) Cette édition xylographique, qui aurait été gravée à Pékin au XVIII^e siècle, n'est connue que par une note du P. Pfister qu'on trouvera dans *Bibl. Sin.*², col. 1102 ; *L'impr. sino-europ.*, p. 61 ; *Bibliotheca japonica*, col. 171.

3) Ce n'est toutefois pas très probable, car on connaît un certain nombre de publications relatives à des éclipses plus récentes que celles de 1669 et 1671, et, bien que dues à des missionnaires, elles ne comportent aucun titre en une langue européenne.

mais dont aucune trace n'a été retrouvée jusqu'ici ¹⁾. On sait enfin que le procédé a duré jusqu'à nos jours; je crois bien que c'est le cas par exemple pour la réédition du dictionnaire de J. A. Gonçalves parue à Ho-kien-fou en 1863 ²⁾, et c'est encore par la xylographie que les missionnaires du Kouei-tcheou ont imprimé vers 1860 un „alphabet”, un dictionnaire et une grammaire ³⁾. La *Brevis Relatio*, de par sa date et son importance, vient en bon rang dans cette série si curieuse.

La *Brevis Relatio* expose d'abord comment l'idée vint, pour déterminer les sens véritables des mots 天 *t'ien*, „ciel” (ou „Ciel”),

1) La lettre du P. Gozani au P. Suarez sur les Juifs de Chine, écrite de K'ai-fong-fou en portugais le 4 nov. 1704, mais que nous ne connaissons qu'en traduction française, débute par une allusion à la découverte de pièces importantes faite dans les archives du collège jésuite de Pékin. C'est à ce propos que les éditeurs des *Lettres Édifiantes* ont ajouté une longue note à laquelle les bibliographes ne paraissent pas avoir prêté attention et où il est dit que ces pièces, retrouvées le 30 juillet 1704, ont été toutes „imprimées” à Pékin dans leur texte original portugais par les soins des Jésuites. Elles comprenaient: 1^o Une lettre de Navarrete du 29 septembre 1669; 2^o La copie de quelques points décidés à l'assemblée de Hang-tcheou en avril 1642; 3^o Une réponse d'Antoine de Gouvea aux deux écrits précédents de Navarrete; 4^o Une lettre du dominicain Dominique-Marie de Saint-Pierre (= Sarpetri) du 4 octobre 1669; 5^o Une lettre de l'augustinien Michel de Angelis sur la fuite de Navarrete; 6^o Une attestation de dom Vasco Barbosa de Mello, en date du 16 décembre 1680, sur „quelques faussetés” rapportées dans les livres de Navarrete. Les quatre premières de ces pièces, ainsi que l'indique la note, ont été traduites en français dans l'*Eclaircissement donné à Monseigneur le Duc du Maine* qui est joint en appendice à l'*Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine* (Bibl. Sin.², col. 836—837); il semble résulter toutefois de la p. 278 de l'*Eclaircissement* (éd. de 1700) que la mission de Pékin n'avait eu du second document qu'un texte espagnol et non portugais. Quant aux deux derniers documents, la note des *Lettres édifiantes* ajoute qu'il n'ont pas encore été traduits en français, ni imprimés en Europe. Je ne vois pas de raison de douter de la véracité de la note, et comme les Jésuites de Pékin n'avaient pas au début du XVIII^e siècle de presse européenne, il semble bien qu'ils aient dû publier une édition xylographique des six pièces, mais dont aucune trace n'a été retrouvée jusqu'ici.

2) C'est du moins ce que j'avais noté jadis; la *Bibl. Sin.*², col. 1595—1596, dit que ce dictionnaire est „autographié”.

3) Cf. *T'oung Pao*, 1905, 324—331; dans le présent numéro du *T'oung Pao*, je dis quelques mots d'un exemplaire de la première édition du dictionnaire, gravée en 1861—1862; M. Cordier n'a eu en mains que la seconde, exécutée en 1865.

et 上帝 *chang-ti*, „empereur d'en haut” (ou „Dieu”), et pour établir le caractère réel des sacrifices au Ciel, à Confucius et aux ancêtres, de s'adresser à l'empereur lui-même. Le 19 novembre 1700, ou soumit le texte du placet au mandarin mandchou „He-sken”¹⁾, qui devait parler le premier à l'empereur, et il fut décidé de présenter le placet à K'ang-hi le surlendemain 21 novembre; la rédaction en langue mandchoue fut terminée, et l'eunuque Li, ami de „He-sken”, promit d'aider dans l'affaire. Mais à ce moment K'ang-hi partit avec la Cour pour une excursion au 永定河 Yong-ting-ho (c'est la rivière aussi appelée 桑乾河 Sang-kan-ho), et ne revint à Pékin que le 28. Aussi ne fut-ce que le 30 novembre que les PP. Philippe Grimaldi, Thomas Pereyra, Antoine Thomas, Jean Gerbillon et Joachim Bouvet, au nom de tous les Jésuites de Pékin, se présentèrent au Palais et firent remettre le placet à l'empereur par „He-sken” et son collègue „Cham Cham Chu” (Tchang Tchang-tchou). Les deux mandarins firent un exposé oral à l'empereur, le 30 novembre, à 8 heures du matin, dans le 乾清宮 K'ien-ts'ing-kong, puis K'ang-hi prit le placet, rédigé en mandchou, et le lut attentivement. La *Brevis Relatio* reproduit le texte du placet, en mandchou et en traduction latine. K'ang-hi donna de suite aux deux mandarins une réponse orale conforme à l'interprétation des Jésuites et les deux mandarins transmirent immédiatement aux Jésuites la réponse impériale dans le 養心殿 Yang-sin-tien, oralement d'abord et de suite après par écrit. A ce moment, plusieurs lettrés connus exprimèrent leur étonnement qu'on eût pu supposer parmi les Européens que les rites chinois eussent un caractère différent de celui admis par les Jésuites et confirmé par K'ang-hi; parmi ces lettrés se trouvaient „Vam Tao Hoa” (Wang T'ao-houa?), et aussi 徐(?) 老爺 Siu

1) Je ne retrouve pas actuellement l'orthographe chinoise du nom de ce Mandchou, que je crois cependant avoir rencontré à diverses reprises dans les écrits des missionnaires.

lao-ye, l'académicien que K'ang-hi avait chargé de présider à la traduction chinoise des méthodes européennes d'algèbre ¹⁾. Le texte du placet et celui de la décision impériale, traduits officiellement en chinois, furent alors envoyés dans les provinces, et la *Brevis Relatio* donne ici encore ce texte en chinois et en traduction latine ²⁾.

La *Brevis Relatio* invoque ensuite le témoignage d'un certain nombre de personnages marquants qui s'étaient prononcés dans le sens de leur interprétation des rites chinois: — 1^o Un frère cadet de K'ang-hi, alors âgé de plus de 40 ans, et qu'un des Pères alla voir en son palais le 20 mai 1701. Ce prince fit l'éloge du 天主實義 *T'ien tchou che yi* de Ricci, qu'il avait reçu quelques mois auparavant en traduction mandchoue, et désira l'avoir dans le texte chinois. L'héritier présomptif a d'ailleurs lui aussi loué plusieurs fois en public les ouvrages de Ricci. — 2^o Le ministre So-san, le même que K'ang-hi avait chargé en 1692 d'obtenir du Ministère des Rites une décision favorable aux missionnaires ³⁾;

1) Ce renseignement sera à utiliser ailleurs; il ne se trouve ni dans Cordier, *L'imprimerie sino-européenne*, ni dans Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur*. Un mss. chinois de cette „nouvelle algèbre” se trouve à la Vaticane, Borgia, Cinese, 319 (4), sous le titre de 阿尔熱巴拉新法 *A ent jo pa la sin fa*.

2) Aussi bien dans le texte chinois que dans la traduction latine, le texte débute par les noms de 閔明我 *Min Ming-ngo* (Philippe Grimaldi), 徐日昇 *Siu Je-cheng* (Thomas Pereyra), 安多 *Ngan To* (Antoine Thomas) et 張誠 *Tchang Tch'eng* (Jean Gerbillon); le P. J. Bouvet, nommé plus haut, n'apparaît pas parmi les auteurs du placet.

3) Ceci est spécifié par la *Brevis Relatio*; cf. en effet Le Comte, *Nouveaux Mémoires* (éd. de 1697) II, 217; (éd. de 1700) III, 77 et suiv., 204 et suiv. La *Brevis Relatio* le qualifie de „perillustis vir So San Lao ye, qui annis 20 colaum, seu primum totius Imperii Ministrum egit, antea Praesidem Tribunalis Rituum; nunc uero Praetorianorum Praefectum, et Imperatori à Consiliis ferè praecipuum”. D'après le P. Le Comte, So-san était oncle de l'impératrice mère de l'héritier présomptif. Les indications du P. Le Comte impliquent en outre que So-san ait été plénipotentiaire chinois lors de la signature du traité de Nertchinsk en 1689. Ceci suppose que So-san ne soit autre que le 索額圖 *So-ngo-t'ou*, l'un des négociateurs et signataires de ce traité selon les textes chinois. L'*Histoire* du P. de Mailla (XI, 111), suivie par M. G. Cahen (*Hist. des relat. de la*

deux Jésuites allèrent lui demander son avis le 21 avril 1701. — 3^o „Mim Lao ye” (Ming *lao-ye*), qui avait été „primus Colaus, seu primus Imperii minister” pendant 15 ans. Il doit s’agir de 明珠 Ming-tchou (1635—1708), sur lequel cf. *Kouo tch’ao ki hien lei tcheng tch’ou pien*, 9, 19—25. Mais je ne trouve dans sa biographie rien qui corresponde à ce renseignement de la *Brevis Relatio*: „Olim juvenis, ob eminentem scientiam in litteris Sinicis, ac Tartaricis, summamque ingenii laudem, ab Imperatore *Xun Chi* [= Chouen-tche] factus est Bibliothecae Regiae Praefectus, ad uertendos Sinicos libros in linguam Tartaricam adhibitus fuit.” Les deux mêmes Jésuites allèrent le voir le 21 avril 1701, c’est-à-dire le même jour où ils ont vu So-san. Au cours de la conversation, Ming-tchou rappela qu’il avait assisté en 1664 aux délibérations provoquées par les accusations de 楊光先 Yang Kouang-sien, et que le débat eût alors tourné en faveur des missionnaires si Yang Kouang-sien n’eût persuadé le tribunal que le christianisme était une doctrine superstitieuse et pernicieuse en soumettant au tribunal une image d’un Christ en croix exécutée par ses soins d’après un livre chrétien¹⁾. — 4^o „Y Sanghâ”, qui était alors

Russie avec la Chine, p. 46), identifie formellement les deux personnages. Mais je ne m’explique guère le double nom, à moins que *san* ne représente le nombre „trois”; So-san signifierait que So-ngo-t’ou était le troisième fils. Par une anomalie dont le motif m’échappe puisque So-ngo-t’ou, oncle de l’impératrice, n’était pas un agnat de la famille impériale, il n’y a aucune notice sur lui dans le *Kouo tch’ao ki hien lei tcheng tch’ou pien*. La *Brevis Relatio* rend l’appellation de 閣老 *ko-lao* tantôt par „primus minister”, tantôt par „primarius minister”; il ne s’agit pas en réalité d’un „premier ministre” véritable, car, sous les Ts’ing, le titre s’appliquait simultanément aux quatre 大學士 *ta-hiue-che* ou „grands secrétaires”.

1) La *Brevis Relatio* profite de la circonstance pour protester contre ceux qui ont dit à Rome que la Société de Jésus „Christi Crucifixi mysterium occultaret”. Le rappel des événements de 1664 est ici, me semble-t-il, à double fin. Les Jésuites n’ont pas gardé en Chine le silence sur la crucifixion, puisque Yang Kouang-sien en a trouvé l’image dans leurs livres; voilà ce que le texte dit ouvertement. Mais ils étaient fondés à agir avec prudence et à ne révéler ce dogme qu’aux Chinois déjà orientés vers la foi, pour ne pas prêter aux accusations tendancieuses des méchants; c’est là ce dont le texte

„colao” ou „premier ministre de l'empire” depuis 14 ans. Ce personnage, dont le nom s'écrit en chinois 伊桑阿 Yi-sang-a (mandchou Isaiṡa) est bien connu; il a vécu de 1638 à 1703¹⁾. Deux Jésuites l'allèrent voir le 28 mai 1701. — 5^o Le chef officiel de la descendance de Confucius au Chan-tong, par conséquent celui qui était alors 衍聖公 Yen-cheng-kong. Les Jésuites l'interrogèrent lorsqu'il vint à Pékin pour l'anniversaire de naissance de l'Empereur, lequel, en 1701, tombait le 25 avril. — 6^o „Vam Hi”, qui était alors *ko-lao* depuis plus de vingt ans. Ce personnage est 王熙 Wang Hi (1628—1703), sur lequel cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 2173. — 7^o Cham ym, longtemps précepteur de l'empereur et de ses fils pour la littérature chinoise, et promu *ko-lao* quelques années avant 1701. Tehang Ying (1637—1708) est en effet un lettré bien connu, à qui K'ang-hi témoigna une grande faveur; cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 128 (où la date de naissance de 1636 est erronée). — 8^o „Han”, „omnium litteratorum totius Chinae facile princeps”, président du Han-lin-yuan et du Ministère des Rites. Le nom complet de ce personnage est 韓 茨

se tait, mais qu'il implique par l'exemple même de Yang Kouang-sien. On sait que les Jésuites de la fin du XVI^e et de la première moitié du XVII^e siècle ont été assez précis sur ce point. Ils redoutaient le zèle qui lançait un missionnaire frais débarqué, le crucifix à bout de bras, dans les rues d'une cité chinoise populeuse.

1) Cf. *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng teh'ou pien*, 6, 9—11; Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 908. La notice de M. Giles est exacte sauf sur deux points. 1^o Yi-sang-a est docteur non de 1652, mais de 1655. 2^o Il n'était pas un „Imperial clansman” (au sens du moins où l'entend M. Giles, c'est-à-dire comme un agnat de la dynastie mandchoue régnante). Son nom de famille 伊爾根覺羅 Y-eul-ken Kio-lo, Irgen Gioro, où *irgen* signifie „peuple” (en mandchou comme en mongol), est l'équivalent de 民覺羅 *min-kio-lo* ou „gioro du peuple”. C'est là le nom de famille qui fut donné au début des Ts'ing, lorsqu'on les incorpora dans les „huit bannières”, aux descendants des anciens empereurs Song Houei-tsong et K'in-tsong, lesquels empereurs avaient été emmenés prisonniers en Mandchourie par les Jučen dans la première moitié du XII^e siècle; le vrai nom de famille de ces descendants avait été naturellement jusque-là 趙 Tchao. Cf. par exemple le *Ts'eu yuan*, s.v. 覺羅. Cette valeur particulière de Gioro dans Irgen Gioro n'est pas indiquée par le dictionnaire de Zakharov.

Han T'an (1637—1704). Cf. sur lui *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien*, 58, 1—15; Giles, *Biogr. Dict.*, n° 627 (mais la date de naissance de 1636 est erronée; d'autre part, bien que Han T'an ait beaucoup étudié les classiques, je n'en connais pas d'édition qui lui soit due, et surtout je ne trouve pas trace de l'édition des vingt-deux histoires dynastiques que M. Giles lui attribue)¹⁾. — 9° „Sun”, docteur et directeur du Kouo-tseu-kien, „secundus à Praeside titulo honorario in Supremo Tribunali Rituum”. Je n'ai pas entrepris les recherches qui permettraient vraisemblablement d'identifier ce Souen. — 10° „Li”, vieillard renommé parmi les Mandchous et les Chinois, non pas tant pour son rang que pour son érudition, employé au palais par l'Empereur depuis plus de trente ans à écrire des livres tant en mandchou qu'en chinois. C'est lui qui a traduit en mandchou le *T'ien tchou che yi* de Ricci, „et quosdam alios [*libros*], qui modò magna utilitate impressi sunt”²⁾. „Verterat idem senex librum P. Aleni, De rerum omnium vera origine, è lingua Sinica in Tartaricam, (quae uersio etiam typis data est)³⁾ aiebatque hunc Riccio aliquantò inferiorem, quo ad

1) Ce doit être lui qui a écrit une préface en 1703 pour le 天學本義 *T'ien hio pen yi* (œuvre du P. Bouvet ou inspirée par lui; cf. Cordier, *L'impr. sino-europ.*, p. 6; Courant, *Catal.*, n° 7160). Cette préface manque au mss. décrit par M. Courant, mais je l'ai trouvée dans le mss. de la Vaticane, Borgia, Cinese, 317 (15); soit par faute du mss., soit par erreur de mes notes, le nom de ce ministre des rites est écrit dans mes notes 韓琰 Han Yen.

2) Je tâcherai d'identifier ce „Li” lorsque j'écrirai une note spéciale sur le *T'ien tchou che yi*, dont la bibliographie n'a été établie jusqu'ici que d'une manière insuffisante et passablement erronée. On a vu plus haut qu'à la fin de 1700 ou au début de 1701, un frère de K'ang-hi avait loué la traduction mandchoue du *T'ien tchou che yi* de Ricci. Dès à présent, les renseignements de la *Brevis Relatio* suffisent à montrer que cette traduction, intitulée *Abka-i ejen-i üneñgi jürjan*, n'est pas de 1758 comme l'a dit M. Cordier, *L'impr. sino-europ.*, p. 39, et comme M. Laufer (*Skizze*, p. 51) l'a répété après lui, mais au plus tard de 1700.

3) Il s'agit du 萬物真原 *Wan wou tchen yuan* d'Aleni; la trad. mandchoue est intitulée *Tümen jākū-i üneñgi sekiyen*; cf. Cordier, *L'impr. sino-europ.*, p. 3. Un exemplaire de cette traduction mandchoue, envoyé de Pékin en 1789, a été mis en vente il y a une vingtaine d'années par la librairie Guilmoto pour 10 fr.

profundam notitiam Sinicae antiquitatis; sed quo ad styli Sinici elegantiam, artemque scribendi, celeberrimis Sinarum Oratoribus et Philosophis, ne exceptis quidem antiquis, facile equiparari posse" ¹⁾.

A ces dix témoignages contemporains, la *Brevis Relatio* ajoute en bloc un rappel des opinions écrites dues à des lettrés plus anciens et conservées aux archives de la mission de Pékin, entre autres celle du D^r Paul (c'est-à-dire de Siu Kouang-k'i), „quorum sanè prolata autoritas longè ualidior debet esse, quam 10 Christianorum nullius planè nominis, quae accepta contra Societatis nostrae opiniones Roma anno 1645^o prolata sunt"; mention spéciale est faite de l'opinion du ministre Ye [= 葉向高 Ye Hiang-kao, 1559—1627], rapportée dans une lettre qu'Aleni écrivit de Hang-teheou le 3 février 1625 ²⁾.

La suite de la *Brevis Relatio* est consacrée aux inscriptions chinoises et mandchoues de l'Autel du Ciel, de l'Autel de la Terre etc., et à un certain nombre de phrases de langue vulgaire et de langue savante où il est question de *t'ien* ou de *chang-ti*. En fin d'ouvrage vient une déclaration qui est un excellent résumé de l'attitude adoptée par les missionnaires jésuites au cours du long débat des rites: „Protestamur Sinensem Ecclesiam, sublati Cum-fucii, Avorumque Ritibus juxta praefatae nostrae Declarationis tenorem hactenus permissis, diu stare nequaquam posse." ... „Cui Protestationi subscribimus. Pekini 29 Julii anni 1701. [*Suivent les signatures reproduites en facsimilé d'après les autographes:*] Antonius Thomas vice-Provincialis Sinensis; Philippus Grimaldi Rector Pekinensis; Thomàs Pereyra; Joannis Franc^s Gerbillon;

1) Ces éloges ne doivent pas nous faire illusion; l'élégance du style n'est due ni à Ricci, ni à Aleni, mais à leurs collaborateurs chinois; le P. Van Hée a eu bien raison de s'en expliquer sans ambages dans *Ferdinand Verbiest écrivain chinois*, pp. 63—64.

2) Sur Ye Hiang-kao, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 2444 (où la date de naissance de 1558 est vraisemblablement à corriger en 1559). Les rapports de Ye Hiang-kao et d'Aleni sont bien connus.

Josephus Suares; Joachimus Bouvet; Kilianus Stumpf; J. Baptista Regis; Ludovicus Pernoti; Dominicus Parrenin ¹⁾; omnes à Societate Jesu sacerdotes.”

J'ai toujours parlé ici de la *Brevis Relatio* comme si une seule édition xylographique de cet ouvrage avait été exécutée en Chine au début du XVIII^e siècle; c'est en effet ce qu'on a toujours admis jusqu'à présent; il me reste à montrer qu'on a au contraire gravé en Chine deux éditions, et à établir laquelle des deux est l'édition princeps.

La *Brevis Relatio* en édition xylographique de 61 ff., contenant le texte du placet en caractères mandchous et l'abrégé en caractères chinois suivi de la décision impériale, est un ouvrage rare. Je connais jusqu'ici l'existence des exemplaires suivants: 1^o Bibl. Nat., fonds chinois (anc. numérotation), n^o 925; 2^o Bibl. Nat., 0²ⁿ 701 Réserve; 3^o British Museum, 147. c. 17; 4^o Vaticane, Borgia, Cinese, 486; 5^o Biblioteca Comunale de Palerme, XV. N. 47 (selon *Atti e Memorie del convegno di geografici-orientalisti tenuto in Macerata, Macerata, 1911, in-8, p. 70*); 6^o L'exemplaire utilisé par Gherardo De Vincentiis dans *Documenti e Titoli Matteo Ripa, Naples, 1904, in-4, pp. 597—598* (avec fac-similé du texte chinois) et pp. 659—662 ²⁾; 7^o Un exemplaire que j'ai acquis en Allemagne chez Heinz Lafaire récemment.

En comparant la feuille de titre et le verso du f^o 61 de mon exemplaire aux fac-similés donnés par M. Cordier, j'avais été frappé par de légères différences de gravure, et en particulier par le fait

1) Beaucoup de nos confrères, même jésuites, continuant d'écrire „Parrenin”, je saisis cette occasion de signaler qu'ici comme toujours ce Jésuite écrit lui-même son nom Parrenin.

2) De Vincentiis ne donne aucune indication sur l'exemplaire dont il s'est servi; et, à la rigueur, il ne serait pas impossible qu'il eût utilisé l'exemplaire de Palerme. Le texte chinois paraît être un fac-similé d'un calque, et non des planches originales. Le baron Vitale avait fourni à De Vincentiis une nouvelle version du texte chinois.

qu'à l'avant-dernière ligne de la feuille de titre, le fac-similé de M. Cordier portait „Operâ PP Societat.”, au lieu que mon exemplaire avait „Opera PP. Societat.” (sans ^ sur l'a d'*opera*, et avec un point après PP); au f^o 61 v^o, „Sinensis” et „Pekinensis” avaient des points sur tous les *i* dans le fac-similé, et les quatre points manquaient dans mon exemplaire. Vérification faite sur les deux exemplaires de la Nationale, il y a bien eu deux éditions, évidemment très voisines, et dont l'une est calquée matériellement sur l'autre, mais qui n'en représentent pas moins des tirages faits sur deux jeux complets de planches. Les deux exemplaires de la Bibliothèque Nationale, ceux aussi du British Museum et de la Vaticane obligeamment examinés à ma demande par M. Giles et par M^{gr} Tisserant, appartiennent à l'édition dont M. Cordier a reproduit le titre en fac-similé; je l'appellerai B. Mon exemplaire est au contraire de l'édition que j'appellerai A. Je manque encore de renseignements sur l'exemplaire de Palerme et éventuellement sur celui qu'a connu De Vincentiis.

D'une façon générale, l'édition B a beaucoup plus souvent que l'édition A des accents sur -â, -è, etc., sans qu'il y ait de règle absolue à ce sujet. Dans de rares cas, la coupe des mots en fin de ligne a été modifiée (f^o 24 v^o, l. 5—6: A „ads=titisset”, B „ad=sttitisset”; f^o 41 r^o, l. 9—10: A „pers=trepenti”, B „per=strepenti”). Un certain nombre de fautes sont spéciales à l'une ou l'autre édition (f^o 14 r^o, l. 1: A „cum magna approbatione”, B „cum magna approbatione”; f^o 25 r^o, l. 4: A „tranquilltatem”, B „tranquillitate”; f^o 47 r^o, l. 4: A „uitio”, B „oilio”; l. 6: A „magistros”, B „magisiro”; l. 14: A „ita etiam soli licet”, B „ita etiam scilicet”; f^o 61 r^o, l. 12: A „nequaquam posse”, B „mequaquam posse”; etc.).

Mais quelle est l'édition princeps, et, puisqu'il s'agit d'éditions xylographiques reproduisant en fac-similé une écriture manuscrite, quelle est l'édition qui, gravée sur un exemplaire de l'autre, n'est

par suite un fac-similé qu'au second degré? Après un examen minutieux, je n'hésite pas à dire que l'édition princeps est l'édition A, et que B a été gravé sur un exemplaire de A qu'on avait légèrement modifié par endroits. Mon opinion s'appuie sur plusieurs raisons qui sont, à mes yeux, des preuves.

En premier lieu, le *ductus* de l'écriture est bien plus conforme à l'écriture manuscrite, bien plus régulier dans A que dans B; comme il n'est pas douteux que l'une des éditions soit calquée sur l'autre, on comprend que la fidélité du fac-similé puisse être moindre dans l'édition qui n'est qu'une regravure; le contraire serait invraisemblable.

D'autre part, et fautes de gravure à part, les changements apportés de l'une à l'autre édition ne s'expliquent que si A est considéré comme antérieur à B. On a pu corriger dans B les coupes „*ads|titisset*” ou „*pers|trepent*” de A parce qu'elles étaient mauvaises; on ne comprendrait pas, si A était fait sur B, qu'on les y eût au contraire substituées aux coupes normales „*ad|stitisset*” et „*per|strepent*” de B. De même, au f^o 36 v^o, l. 14, A avait une faute „*charaterprimus*”; B la corrige à bon droit en „*character primus*”, mais cette addition d'une lettre force le graveur à gagner un peu vers la droite, si bien que dans B on a finalement „*characterprimus*” sans intervalle, comme s'il s'agissait d'un seul mot. Au f^o 23 v^o, l. 9, A écrit „*eos nullatenus à Sa=|pientib^o?*”; celui qui a fait graver B a estimé, non sans quelque raison, qu'un mot *coli* avait sans doute été omis par le calligraphe de A, et il l'a inséré après *nullatenus*. Mais la place manquait, d'où l'emploi dans B d'une ligature à la fin de *nullaten^o*., et surtout la réunion en un seul mot de *coli* à *Sa=|*, qui serait inexplicable si B était vraiment l'édition originale. Enfin, f^o 20, l. 7, A écrit „*Igitur cum Atheismus ille communis*”, au lieu que B a „*Igitur cum Atheismus ille modernorum*”; or le *communis* de A est du même

ductus que le reste de la phrase, au lieu que le *modernorum* de B est d'une tout autre main; il s'agit ici d'une correction volontaire due à celui qui a fait graver B et qui craignait qu'on pût se méprendre, parmi les adversaires des Jésuites, sur la valeur de l'épithète „*communis*” appliquée dans A à l'„athéisme” chinois.

Etant admis que B est une réédition xylographique exécutée d'après un exemplaire de A qui est la véritable édition princeps, il reste à déterminer en quels endroits de Chine ces deux éditions xylographiques ont été exécutées. L'examen des réimpressions faites en Europe va nous y aider.

La *Brevis Relatio* a été rééditée à ma connaissance trois fois en Europe, mais sans les textes mandchou et chinois:

1^o En 1703, sous le titre de *Brevis relatio eorum*, || *quae spectant [etc.]*. . . . Juxta Exemplar impressum Cantone ex Peckinensi. || Permissu Superiorum. || Augustae Vindelicorum, & Dilingae, || Anno M DCC III, petit in-8, pp. 85 (*Bibl. Sin.*², col. 893—894).

2^o En 1704, dans l'édition in-4 de 37 pages qui fait partie des *Responsa* et que j'ai décrite plus haut, p. 353.

3^o En 1711, dans l'ouvrage de Joannes Mauritius dont il a été question p. 353 ¹⁾).

Je n'ai pas eu accès aux rééditions de 1703 et de 1711; celle de 1703, la seule des deux qui aurait quelque importance ici, ne se trouve ni à la Bibliothèque Nationale, ni au British Museum. Mais la *Monitio* de la réédition de 1704 nous avertit que cette réédition de 1704 est faite d'après le texte publié en Chine par les Jésuites, et non d'après celui modifié „en quelques endroits” que les mêmes Jésuites ont réimprimé depuis peu en Europe. La réimpression européenne visée par la *Monitio* est évidemment l'édition in-8 de 1703.

1) Il y a en outre une copie manuscrite de la *Brevis Relatio* à Vienne (cf. *Bibl. Sin.*², col. 867).

Si maintenant nous collationnons l'édition in-4 de 1704 avec les deux éditions xylographiques A et B, nous constatons que les rééditeurs de 1704 se sont servis d'un exemplaire de A et non de B, car ils ont bien „*eos nullatenus à Sapientibus*”, „*Igitur cum Atheismus ille communis*”, „*ita etiam soli licet*”, c'est-à-dire les leçons de A dans les trois cas où il y a vraiment une différence de texte entre A et B.

Mais les termes mêmes de la *Monitio* impliquent que les rééditeurs de 1704 n'aient connu que leur exemplaire xylographique de A et n'aient pas soupçonné l'édition xylographique B. Dès lors, nous sommes amenés à supposer que la réédition in-8 de 1703 représente non pas un texte modifié en Europe par les Jésuites comme le croit la *Monitio* de 1704, mais simplement le texte de l'édition xylographique B, différent en effet de A „en quelques endroits”. Or le titre de la réédition in-8 de 1703 porte qu'elle a été faite „*juxta exemplar impressum Cantone ex Peekinensi*”. On n'a pas prêté jusqu'ici d'attention à cette indication, mais elle prend maintenant pour nous une valeur précise. Pour des raisons intrinsèques, nous avons conclu que B était une reproduction calquée sur A, mais avec quelques retouches. Or voici qu'on nous parle d'une édition imprimée à Canton d'après celle de Pékin. La réédition de 1704, faite d'après un exemplaire de A, diffère „en quelques endroits” de la réédition de 1703 qui suivait la réédition de Canton. La conclusion me paraît s'imposer. Les deux éditions xylographiques de la *Brevis Relatio* exécutées en Chine en 1701—1702 sont l'une l'édition princeps de Pékin, celle que j'ai appelée A, représentée par mon exemplaire, et de laquelle dérive la réédition in-4 de 1704; l'autre, l'édition de Canton, qui est notre édition B, fac-similé retouché de l'édition de Pékin; elle est représentée par les deux exemplaires de la Bibliothèque Nationale et par ceux du British Museum et de la Vaticane, et son texte a été suivi dans la réédition in-8 de 1703.

P. Pelliot.

BULLETIN CRITIQUE.

Léonard AUROUSSEAU, *La première conquête des pays annamites (III^e siècle avant notre ère). — Étude suivie d'une Note sur les Origines du Peuple Annamite.*

Extr. du *BEFEO*, t. XXIII (1923), p. 177—265.

Le long et intéressant article de M. A. apporte une contribution importante à l'histoire du début de la domination chinoise dans les pays situés au Sud du bassin du Yang-tseu. L'auteur a su retrouver la source originale des récits de la conquête du bassin du Si-kiang par les armées de Ts'in, un passage de Houai-nan-tseu qui n'avait pas encore été signalé; il a étudié ce document qui est à la fois plus ancien et plus détaillé qu'aucun de ceux qui l'ont imité; il a réuni alentour tous les textes anciens sur ce même sujet, et, du rapprochement de ces sources diverses, il a tiré des conclusions, dont certaines, excellentes de tout point, doivent être acceptées dès maintenant. Par exemple, il a certainement raison de faire remonter le départ de l'expédition contre les pays de Yue à 221 a. C., au lieu de la date ordinairement admise de 214: les textes qu'il cite prouvent clairement que c'était là la date admise par les historiens du temps des Han. La longue discussion sur les „Cinq Passes”, Wou-ling 五嶺, qui occupe tout le début de l'article, est fort bien conduite, et M. A. a, il me semble, définitivement débrouillé cette question.

Si bien des détails de l'article de M. A. sont fort intéressants, la manière dont il a traité le fond même de son sujet, l'histoire de l'expédition de 221—214, n'est pas sans donner lieu à quelques réserves. M. A. a supposé une première conquête de tout le pays formant actuellement le Kouang-si et Kouang-tong, ainsi qu'une partie du Tonkin, en 221—219, suivie immédiatement d'une révolte indigène qui repoussa les Chinois jusqu'au Nord du Si-kiang; puis une nouvelle conquête chinoise poussant au Sud jusqu'au cap Varella, dans l'Annam Central, achevée en 216 et complétée par l'organisation du pays en trois commanderies, Kouei-lin 桂林, Nanhai 南海, Siang 象; la perte de cette dernière, conquise en 210 par le roi An-du'o'ng 安陽 qui se fonda un royaume au Tonkin et en Annam; enfin une troisième conquête, définitive cette fois, du Tonkin et de l'Annam sur le roi An-du'o'ng en 208; il y a là une série d'hypothèses hasardées que les textes, doucement sollicités, paraissent confirmer, alors qu'ils en sont bien loin: le récit de Houai-nan tseu n'est pas toujours très clair, mais il est susceptible d'une interprétation à la fois plus simple et plus littérale.

La principale raison des difficultés d'interprétation auxquelles s'est heurté M. A. vient de ce qu'il a cru devoir revenir à la localisation traditionnelle de la commanderie de Siang dans l'Annam central, et en même temps supposer qu'elle fut supprimée et que son nom „disparut pour toujours" presque aussitôt après sa création, dès 210, au lieu d'admettre, comme je l'avais fait il y a quelques années¹⁾, que cette commanderie se trouvait située dans les limites de la Chine actuelle, aux confins du Kouang-si, du Kouei-teheou et du Hou-nan, et qu'elle subsista jusque dans le premier quart du 1^{er} siècle a. C. C'est ce qui l'a entraîné à exagérer constamment les mouvements des armées chinoises dans la direction méridionale,

1) *Etudes d'Histoire d'Annam*, III, *La commanderie de Siang*, BEFEO, XVI (1916), 49—55.

au point de les rendre invraisemblables; c'est ce qui l'a obligé à éliminer un texte précis sur la suppression de cette commanderie parce qu'à la date qu'il donne, le Tonkin et l'Annam formaient depuis trente cinq ans des circonscriptions de noms différents; c'est enfin ce qui l'a forcé, pour trouver un motif à la disparition de cette commanderie à peine fondée, à accorder une place au conte du roi An-du'o'ng au milieu des faits historiques. Ce problème, relativement peu important en lui-même, se trouve ainsi jouer un rôle considérable dans son article; et il en résulte que si la solution que M. A. en a donnée devait être écartée, à peu près tout son récit de la campagne et toutes les conclusions qu'il en a tirées devraient être par là même abandonnés. Il est par conséquent intéressant de l'étudier à fond.

Il n'y a dans la littérature des Han (en dehors de simples mentions de noms, et d'allusions qui ne nous apprennent rien) que cinq passages qui définissent exactement la situation géographique de la commanderie de Siang. Quatre de ces passages, deux du *Chan hai king* 山海經, un du *Meou-ling chou* 茂陵書, et un du *Ts'ien-han chou*, tout en donnant des indications d'ordre très différent (les deux premiers donnent le nom de deux rivières et d'une ville de la commanderie, le troisième en cite le chef-lieu, et le dernier mentionne les circonscriptions entre lesquelles elle fut partagée lors de sa suppression) s'accordent à la situer exactement au même endroit, dans le Sud de la Chine, presque aux confins du Hou-nan, du Kouei-tcheou et du Kouang-si; tandis que la cinquième, une note du chapitre géographique, *Ti li tche* 地理志, du *Ts'ien-han chou*, la place très loin de là et l'identifie au Je-nan 日南 des Han, que nous savons avoir été situé dans la région où se trouve aujourd'hui Hué. De ces deux localisations aucune n'est matériellement impossible; même celle du *Ti li tche*, la seule qui présente au point de vue géographique des difficultés

sérieuses, n'en offre pas qui soit insurmontable; et d'autre part aucun fait historique connu n'exclut absolument ni l'une ni l'autre. De fait le problème, bien qu'il s'applique à une question de géographie historique, n'est proprement ni un problème de géographie, ni un problème d'histoire, mais un problème de critique: c'est l'autorité relative des divers textes qui peut seule permettre de décider.

Il importe donc avant tout de savoir ce que sont les ouvrages dont nous invoquons le témoignage. Dans mon article un peu bref, l'accord de trois textes indépendants m'avait paru si concluant en face de l'unique texte dont dérive la tradition que j'avais eu le tort de négliger d'en déterminer l'origine et la date. M. A. ne l'a pas fait davantage dans son récent travail. Je réparerai ici mon ancienne omission en traitant succinctement ce problème, d'ailleurs très simple.

Sur le chapitre géographique du *Ts'ien-han chou*, il n'est pas nécessaire de s'étendre: le *Ts'ien-han chou*, commencé par Pan Kou, fut achevé par son frère et sa soeur, vers la fin du 1^{er} siècle p.C. On ne peut dire au juste auquel des auteurs être attribué doit le chapitre *Ti li tche*, qui décrit l'empire chinois au temps de l'empereur P'ing (1—5 p.C.) avec les 103 commanderies et royaumes de cette époque (k. 28 B, 8b). Il se compose de deux parties entremêlées, et distinguées seulement par un artifice d'écriture (caractères plus gros et plus petits): d'abord une liste des commanderies, *kiun* 郡, avec le recensement de la population, et les noms des arrondissements *hien* 縣, qui en dépendent, le tout évidemment compilé d'après des documents officiels; et en second lieu des notes de l'auteur composées en recueillant les anciennes traditions, en examinant le *Che king* et le *Chou king*, en étudiant le *Yu kong*, le *Tcheou li* et le *Tch'ouen ts'ieou*, en descendant jusqu'aux Royaumes Combattants, aux dynasties Ts'in et Han (cf. k. 28 A, 5b). C'est dans une

de ces notes qu'il est fait mention de la commanderie de Siang.

Les deux passages du *Chan hai king* proviennent l'un et l'autre d'un même petit opuscule, une sorte de *Traité des Fleuves* qui forme la seconde moitié du chapitre 13 de ce livre. On sait en effet que le *Chan hai king* n'est pas un ouvrage homogène, mais qu'il se compose d'une série de petits traités de date, d'origine et de sujets divers, qui, mis bout à bout, probablement par les trois recenseurs successifs, Lieou Hiang 劉向 un peu plus tard son fils Lieou Hin 劉歆 et enfin le commentateur Kouo P'ouo 郭璞, ont fini par former les dix-huit chapitres du livre actuel. Le *Traité des Fleuves* est un des textes ajoutés au premier fond par Lieou Hin: il en fit la recension en 6 a.C. ainsi que l'indique une note à la fin du chapitre 13. Nous avons donc un terme extrême au-delà duquel il est impossible de le faire descendre, et ce terme est antérieur de près d'un siècle à l'achèvement du *Ts'ien-han chou*. Mais les noms de circonscriptions qui y sont cités permettent de le dater avec une exactitude beaucoup plus grande. On y relève en effet le nom de la sous-préfecture de Han-yang 漢陽 qui fut créée, avec la commanderie de Kien-wei 犍爲 dont elle dépendait, en 135 a.C. en pays barbare nouvellement soumis; et celui de la sous-préfecture de Wen-chan 汶山 qui, créée en 111 a.C. après la soumission des barbares du Sud-Ouest, fut supprimée entre 69 et 66 a.C. (j'emprunte cette date à M. A. p. 182, n. 2). Ainsi le *Traité des Fleuves* du *Chan hai king* k. 13 dut être composé dans la première moitié du 1^{er} siècle avant notre ère, exactement entre 111 et 66 a.C.¹⁾.

Le *Meou-ling chou* 茂陵書 est un ouvrage aujourd'hui perdu:

1) En fait, la mention de la commanderie de Siang nous permet de le dater plus exactement encore et d'en placer la composition entre 111 et 76 au plus tard, puisque c'est alors que la commanderie fut supprimée, mais je ne fais pas entrer en ligne de compte cette indication puisque ce fait est précisément un de ceux que conteste M. A.

il a disparu au commencement du IV^e s. p. C. Les quelques fragments qui en subsistent ont été réunis par Hong Yi-huan 洪頤煊 dans son *King tien tsi lin* 經典集林, collection que je n'ai pas à ma disposition. Mais les citations qui en sont faites dans le commentaire du *Ts'ien-han chou* suffisent à la fois à en montrer le caractère et à le dater exactement. C'était visiblement un recueil officiel de géographie politique, sinon de tout l'empire, du moins des territoires du Sud, composé immédiatement après la conquête de ceux-ci. On y relève en effet une série de noms de commanderies depuis le Sseu-tch'ouan et le Yun-nan jusqu'à Hai-nan, avec les noms des chefs-lieux, les distances exactes: parmi eux celui de la commanderie de Chen-li 沈黎 (*Ts'ien-han chou*, k. 6, 9a), qui, créée par l'empereur Wou en 111 a. C., disparut très vite vers 100 a. C.¹⁾. Ainsi le *Meou-ling chou* fut composé dans les dix dernières années du II^e siècle a. C.

Le passage du *Ts'ien-han chou*, k. 7, 4b, date naturellement de la rédaction définitive de cet ouvrage au 1^{er} siècle p. C.; mais quand on sait la façon dont fut composé le *Ts'ien-han chou*, il est évident qu'il repose sur un acte officiel, celui même qu'il résume, le décret impérial de 76 a. C. qui supprime la commanderie de Siang. C'est donc (bien qu'il n'en soit qu'un abrégé et non la reproduction intégrale) un document exactement daté et d'une autorité incontestable.

Ainsi la différence de localisation correspond à une différence de dates: trois des quatre textes qui considèrent la commanderie de Siang comme ayant existé jusqu'à la 1^{ère} moitié du 1^{er} siècle a. C. dans la Chine du Sud, proviennent des deux ouvrages les plus anciens où il soit question de cette circonscription, le *Traité des Fleuves* du *Chan hai king* et le *Meou-ling chou*, ouvrages com-

1) Pour cette date aussi voir l'article même de M. A., *loc. cit.*

posés à une époque où, selon le quatrième, elle existait encore; l'unique texte qui la place en Annam, qui, sans le dire explicitement, laisse supposer qu'elle avait disparu avant 111 a. C., est postérieur d'un siècle et demi au moins aux précédents. C'est le fait capital: l'accord de textes contemporains absolument indépendants les uns des autres leur donne une force à laquelle l'unique témoignage d'un texte isolé et bien plus moderne a peine à s'égaliser.

M. A., qui n'a pas vu l'importance de cet accord des textes anciens, a pensé qu'il suffisait pour les écarter d'amoinrir la valeur de chacun d'eux en particulier par quelques critiques de détails. Pour lui trois passages sont altérés: celui du *Meou-ling chou* et un de ceux du *Chan hai king* doivent être laissés de côté à cause d'une faute de texte; l'autre passage du *Chan hai king* doit l'être aussi à cause d'une erreur géographique matérielle. Ces objections n'ont pas grande valeur: je les examinerai en quelques mots.

1^o La description de la rivière Yuan 沅 dans les éditions actuelles du *Chan hai king* commence ainsi: 沅水山出象郡 (M. A. traduit „la rivière Yuan, montagne, prend sa source”) où le 3^e caractère, 山, est évidemment fautif. „Une anomalie aussi surprenante n'est pas faite pour nous donner une confiance absolue dans ce passage”, déclare gravement M. A. Il y a là une simple faute de copie moderne dont les manuscrits du temps des T'ang étaient exempts: ils avaient encore le texte correct, comme le montrent les citations de cette époque: par exemple le commentaire de Li Chan 李善 au *Kiang fou* 江賦 de Kouo P'ouo 郭璞, dans le *Wen siuan* 文選: 山海經曰沅水出象郡. „Le *Chan hai king* dit: La rivière Yuan prend sa source dans la commanderie de Siang”¹⁾.

1) *Wen siuan*, k. 12, 3a. Je cite d'après une reproduction photographique de la réimpression d'une édition des Song en 1809 par Hou K'o-kia 胡克家.

2^o Le *Meou-ling chou* dit: „La Commanderie de Siang, chef lieu Lin-tch'en 臨塵, est distante de 17500 *li* de Tch'ang-ngan 長安”¹⁾. La distance est beaucoup trop grande, M. A. le prouve aisément, et comme les autres passages conservés de ce livre montrent qu'il donnait généralement les distances exactes, et même plutôt un peu faibles, il n'est guère vraisemblable d'admettre une erreur de l'auteur; c'est simplement une faute de copiste. A priori, la faute a toute chance de porter sur les chiffres, élément toujours plus facilement altérable à la copie. M. A. a eu l'idée singulière de vouloir la faire porter sur le nom du chef-lieu, où il veut changer 臨塵 en 林邑 pour retrouver une hypothèse anciennement émise par lui, hypothèse parfaitement arbitraire et ne reposant sur aucun texte ancien, d'après laquelle le nom chinois du Champa, Lin-yi 林邑 (nom qui n'est pas attesté avant le II^e s. p. C. au plus tôt) dériverait du nom de la commanderie de Siang 象 par l'intermédiaire du nom Siang-lin 象林 du chef-lieu de la commanderie de Je-nan 日南, laquelle pour M. A. occupait sous les Han l'emplacement du Siang des Ts'in. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cet échafaudage ingénieux, mais quelque peu hasardeux, d'hypothèses enchevêtrées. Il me suffit pour ma démonstration de constater que fût-il même vraisemblable, rien ne permettrait de supposer que le *Meou-ling chou* aurait désigné le chef-lieu de Siang sous le nom abrégé de Lin-yi au lieu de son nom complet de Siang-lin, alors que partout ailleurs, dans les citations conservées, il donne le nom complet des chef-lieux: „La commanderie de Tchou-yai, chef-lieu Tan-tou” 檀都 (p. 161), et non chef-lieu Tou-yi 都邑; „la commanderie de Chen-li 沈黎, chef-lieu

1) *Ts'ien-han chou*, k. 6, 9a. M. A. fait remarquer avec raison que dans ma traduction j'ai fait tomber le mot 萬 et écrit 7.500 li. C'est une erreur dont les conséquences sont moins graves qu'elles n'auraient pu être, car je n'ai tiré aucun argument de la distance.

Tcha-tou" 笮都¹⁾ et non Tcha-yi 笮邑. Et d'autre part ne serait-ce pas un hasard bien singulier qui, entre toutes les altérations possibles des mots *Lin-yi*, aurait fait tomber le scribe sur le nom d'une ville dont la position géographique correspond exactement avec celle qu'assignent à la province dont elle est le chef-lieu deux autres textes, aussi indépendants et différents l'un de l'autre que le *Chan hai king* et l'édit impérial de 76 a. C., alors surtout qu'à l'époque où cette altération se serait produite tous les érudits admettaient que le pays de Siang correspondait au Je-nan des Han? Il faut ajouter enfin que l'hypothèse de M. A. ne le dispenserait pas de corriger les chiffres, car à moins de placer le chef-lieu de la commanderie de Siang en Cochinchine et même plus loin encore en pleine mer, je ne vois guère où il pourrait trouver les 10.000 *li* environ qui sépareraient Hai-nan (7.324 *li* au Sud de Tch'ang-ngan) et Siang (17.500 *li* au Sud de Tch'ang-ngan). Il y a deux choses dans ce texte: un chiffre sûrement erroné, quelque hypothèse que l'on adopte, et un nom que nous n'avons aucune raison de suspecter, quand nous n'apportons pas d'idée préconçue.

3^o Le passage sur la rivière Yu „doit, dit M. A., cacher quelque altération difficile à déterminer, mais encore plus difficile à nier”, parce que le cours inférieur de la rivière est donné comme se dirigeant vers le S.O., alors qu'en réalité il se dirige vers le S.E. Le raisonnement de M. A. manque un peu de rigueur. Ou bien il admet une altération et alors elle n'est pas „difficile à déterminer”, elle est très claire, et la correction s'impose d'elle-même: il faut remplacer le caractère 西 Ouest par le caractère 東 Est et lire qu'elle coule vers le S.E., ce qui rend le texte à peu près conforme à la réalité géographique. Ou si on ne veut pas faire cette correction, il n'y a pas d'altération du tout, car aucune altération d'aucun autre mot ne permettra d'expliquer la direction S.O. donnée

1) *Ts'ien-han chou*, k. 6, 9a.

à une rivière qui réellement coule vers l'Est; il faudra alors admettre que l'auteur avait déjà la théorie du *Chouei king tchou*, et considérerait le détroit de Hai-nan et le golfe du Tonkin comme le cours inférieur de la rivière de Canton. Mais quelque hypothèse qu'on préfère, qu'a cela à faire avec la question? L'auteur de cet opuscule plaçait la source de la rivière Yu dans la commanderie de Siang; ni son opinion, quelle qu'elle soit, sur le cours *inférieur* de cette rivière, ni une erreur possible dans la transmission du passage relatif à son *embouchure* ne suffisent à détruire ni amoindrir un témoignage sur son cours *supérieur* et sa *source*.

4^o Examinons pour finir le résumé de l'édit impérial de 76 a. C. conservé par le *Ts'ien-han chou*, k. 7, 4b: „(la cinquième année *yuan-fong*) en automne on supprima la commanderie de Siang et on en partagea le territoire entre Yu-lin et Tsang-ko". Les critiques chinois modernes ¹⁾ considèrent ce texte comme erroné, et M. A. qui adopte leurs idées en expose ainsi les raisons (p. 167): „Nous savons avec certitude que la totalité des territoires méridionaux occupés actuellement par le Yun-nan, le Sseu-tch'ouan, le Kouei-tcheou, les deux Kouang et les pays annamites jusqu'au cap Varella au Sud, c'est-à-dire englobant entre autres les commanderies anciennes de Yu-lin et de Tsang-ko dont nous venons de parler furent organisés, entre 135 et 109 avant notre ère, en dix-sept commanderies dont plusieurs textes indépendants nous ont conservé les noms. Or le nom de la commanderie de Siang ne se trouve pas parmi ceux des dix-sept commanderies", d'où il faut conclure que Siang avait été supprimé bien plus tôt. Le raisonnement serait

1) J'insiste sur le mot *moderne*, parce que les historiens anciens n'ont pas vu de contradiction entre ce texte et le chapitre géographique du *Ts'ien-han chou*. Encore au temps des Song, le *Tseu-tche l'ong kien*, k. 7, 4b donne à la suite l'une de l'autre et sans explication la citation du *Meou-ling chou* et l'identification traditionnelle au Je-nan. Ce n'est que récemment qu'une connaissance géographique plus exacte de ces régions a fait reconnaître aux écrivains chinois la contradiction qui leur avait échappé jusque là.

excellent s'il ne reposait sur une série d'inexactitudes dont on s'étonne que ne se soit pas aperçu un auteur aussi consciencieux et aussi soigneux de ses références. Le *seul* texte ancien (il n'y en a pas *plusieurs*) sur l'organisation administrative à laquelle fait allusion M. A. est un passage du *Che ki*, contemporain ou à peu près des faits, qui dit simplement (j'emprunte la traduction de M. A. p. 182) que „les Han instituèrent dix-sept commanderies nouvelles dans le pays conquis depuis Canton en allant vers l'Ouest jusqu'au Sud de la région de Tch'eng-tou", sans donner le nom d'aucune de ces commanderies; un siècle environ plus tard, Lieou Hin dans son Mémoire sur les Cinq Éléments que le *Ts'ien-han chou* a conservé dans son chapitre 27, déclare de façon moins précise qu'après la conquête du Nan-yue et du pays des barbares du Sud-Ouest, on créa „plus de dix commanderies", et pas plus que Sseu-ma Ts'ien, il ne cite de nom. Pour trouver ces noms, il faut descendre jusqu'au V^e siècle (cf. p. 182) et il est visible que les commentateurs de cette époque, loin de nous fournir „plusieurs textes indépendants", se sont bornés à prendre dans le *Ts'ien-han chou*, k. 6, 9a, la liste de quatorze commanderies qui y sont citées comme fondées à cette époque, et à la compléter avec les noms de trois autres dont la situation géographique répondait tant bien que mal à la définition un peu vague du *Che ki*. Une fois encore, M. A. a attribué à l'interprétation tardive d'un texte difficile l'autorité qui, en bonne critique, ne pouvait appartenir qu'au texte lui-même. Or cette interprétation est certainement fausse, il est bien facile de le voir: le *Che ki* en effet, s'il a une imprécision géographique regrettable, a du moins le mérite d'une précision chronologique absolue, et place la création de ces 17 commanderies nouvelles très exactement en 111 a. C. (c'est à M. A. seul qu'est due la notation imprécise „entre 135 et 109", imprécision nécessaire à son hypothèse, mais que le texte ne justifie nullement);

or pour compléter le nombre de 17, le commentateur Tsin Cho 晉灼 est forcé d'aller en chercher deux qui furent créées respectivement en 135 et 109! La vérité est donc qu'au V^e siècle de notre ère, on ne savait pas au juste à quoi correspondait la division en dix-sept commanderies dont parlait Sseu-ma Ts'ien, et qu'on en était réduit aux conjectures. Mais il y a plus: il existe un texte qui prouve que la commanderie de Siang a coexisté avec l'organisation de 111 a. C., c'est le *Meou-ling chou*; cet ouvrage en effet décrivait les commanderies créées par l'empereur Wou et ses notices de plusieurs d'entre elles, Chen-li 沈黎, Tchou-yai 珠崖, Tan-eul 儋耳 (*Ts'ien-han chou*, k. 6, 9a), nous ont été conservées: et on a vu ci-dessus ce qu'il dit de la commanderie de Siang. Ainsi un recueil géographique, aux confins du II^e et du I^{er} siècle avant notre ère, décrivait côte à côte Siang et les commanderies nouvelles créées en 111. Une fois de plus, un témoignage contemporain est en contradiction avec les affirmations des écrivains postérieurs.

En somme ces textes sortent à leur honneur de la critique à laquelle nous venons de les soumettre; et s'il y a quelque part une „impressionnante faiblesse”, ce n'est pas chez eux. Et si chacun d'eux pris séparément est difficile à réfuter, à plus forte raison quand on considère leur accord parfait. Comment croira-t-on qu'une série de hasards indépendants ait pu amener ces coïncidences inexplicables, dans des textes indépendants eux-mêmes par leur origine, par leur transmission, par la façon dont ils ont été conservés? Deux fautes de copistes accidentelles dans le *Chan hai king* seraient venues l'une et l'autre introduire par erreur le nom de la commanderie de Siang dans la description de deux rivières différentes à quelques pages de distance, et il se trouve par hasard que ces deux rivières ont leurs sources assez rapprochées pour que la double erreur soit géographiquement vraisemblable; une autre

faute de copiste, dans le *Meou-ling chou*, aurait altéré le nom du chef-lieu de la commanderie de Siang, et il se trouve par hasard que le nom ainsi produit est celui d'une sous-préfecture qui existait véritablement dans la région où les deux fautes de copiste du *Chan hai king* avaient transporté par erreur cette commanderie; enfin, une erreur de Pan Kou, l'auteur du *Ts'ien-han chou*, lui aurait fait dire que le territoire de la commanderie de Siang, quand elle fut supprimée en 76 a. C., fut partagée entre les deux commanderies voisines, et il se trouve par hasard que les deux noms qu'il cite nous ramènent très exactement dans la région où les deux fautes de copiste du *Chan-hai king* et celle du *Meou-ling chou* avaient par hasard transporté la commanderie de Siang; voilà la suite de hasards qu'exige l'hypothèse de M. A. Et sur la foi de quoi? D'un texte unique, qui n'a pour lui ni une date meilleure, ni une autorité plus grande, ni une transmission plus sûre qu'aucun des autres, bien au contraire.

Le chapitre géographique du *Ts'ien-han chou* auquel les érudits chinois, et M. A. après eux, attachent une si grande autorité, est en effet un guide commode, mais loin d'être sûr. D'une part le grand nombre de noms propres qu'il contient en a rendu la transmission particulièrement difficile; de l'autre, il est manifeste, dès qu'on l'examine de près, que l'auteur lui-même y a commis de nombreuses erreurs. Je n'en citerai que les deux exemples suivants, parce qu'ils sont très nets et n'exigent aucune discussion:

A. — (k. 28, B, 6b): „Royaume de Sin-tou 信都. [Note:] la 2^e année de King-ti (155) il devint le royaume de Kouang-tch'ouan 廣川. La 3^e année *kan-lou* de Siuan-ti (51) il reprit son ancien (nom)". Il y a là une erreur très grave, comme l'a déjà fait remarquer un commentateur: le royaume de Kouang-tch'ouan fut créé la 2^e année de King-ti (155), mais pour être supprimé dès la 4^e année (153) et devenir la commanderie de Sin-tou; en 148, il fut rétabli et dura

cette fois jusqu'à la 4^e année *kan-lou* (50) où il fut supprimé et remplacé de nouveau par la commanderie de Sin-tou.

B. — (k. 28, A, 16a): „(Hien de) Tan-yang 丹陽. [Note:] Fief de Hiong Yi, ancêtre (des rois) de Tch'ou; après 18 générations, le roi Wen 文 se transporta à Ying”. Le Tan-yang dont il est parlé ici et qui dépendait de la commanderie de Tan-yang était à l'E. de T'ai-p'ing fou, au Ngan-houei, et n'avait rien de commun avec le Tan-yang de Tch'ou et qui était près de Kouei 歸, dans le *fou* de Yi-tch'ang au Hou-peï¹⁾.

Je pourrais en citer bien d'autres: ceux-ci suffisent à montrer que les notes de ce chapitre contiennent parfois de grosses erreurs, et que lorsqu'elles sont en désaccord avec d'autres passages du *Ts'ien-han chou*, ce ne sont pas nécessairement elles qui ont raison. Il n'y a donc pas trop à s'étonner que la commanderie de Siang y soit mal localisée: cette erreur peut s'apparier à l'erreur de localisation du fief de Tan-yang que je viens de citer. L'auteur de ces notes, que ce soit Pan Kou ou ceux qui terminèrent l'ouvrage, avait une érudition considérable, mais connaissait assez mal la géographie.

Je ne voudrais pas quitter ce sujet sans dire un mot d'un dernier argument, d'ordre géographique cette fois, que M. A. a appelé à son secours. La ville de T'an-tch'eng 譚成 que le *Chan hai king* place dans la commanderie de Siang était au Nord de la chaîne des Wou-ling 五嶺; or cette chaîne formait la frontière Sud de l'empire de Ts'in Che-houang avant la conquête des pays barbares du Sud ainsi que M. A. l'a fort bien démontré: T'an-tch'eng devait donc être comprise dans les limites de cet empire, donc d'une commanderie, dès avant la création de la commanderie de Siang, et il serait étonnant qu'elle eût à cette époque changé de circonscription. Il serait facile d'objecter que les limites des circonscriptions administratives se déplacent, que M. A. lui-même,

1) Cf. CHAVANNES, *Les Mémoires Historiques de Sseu-ma Ts'ien*, IV, '337', n. 1.

après avoir admis que les garnisons des Wou-ling faisaient partie de l'empire des Ts'in, donc des commanderies de K'ien-tchong et Tch'ang-cha, avant 221, est bien obligé de reconnaître qu'elles dépendaient du Nan-yue, donc des commanderies de Kouei-lin et Nan-hai, au temps des Han, et que ce qui s'était passé pour ces provinces pouvait s'être passé également pour Siang. Mais il n'est même pas nécessaire d'ajouter ainsi des hypothèses à celles de M. A. : un simple coup d'oeil sur la carte montre le point faible de son raisonnement. Il n'y a pas (p. 144) „.... un système montagneux qui trace une limite entre le bassin du Yang-tseu au N. et celui du Si-kiang au Sud” et qui „constitue entre ces deux régions une véritable barrière”, quelque chose comme les Alpes entre la vallée du Rhône et celle du Pô. Tout le midi de la Chine, du Fleuve Bleu aux plaines du Tonkin, est couvert par un système extrêmement confus de plateaux et chaînes de montagnes entremêlés, au milieu desquels les rivières de la région en se frayant péniblement leur cours ont déblayé des plaines parfois assez vastes, mais séparées les unes des autres par des chaînes souvent difficiles à franchir : on passe à grand'peine du bassin de la rivière Yuan 沅 et de celui de la rivière Siang 湘, deux affluents du Fleuve Bleu, dans celui du Si-kiang, mais plus difficilement encore de la vallée de la Yuan à celle de la Siang. Il en résulte que les gens de Tch'ou d'abord, puis les Chinois, dans la marche de leur colonisation vers le Sud, avancèrent dans une série de vallées parallèles sans lien l'une avec l'autre, ici plus vite, là plus lentement, et que l'avance rapide dans la vallée de la Siang par exemple ne prouve nullement une marche aussi rapide dans celle de la Yuan. Or si M. A. montre bien que les Wou-ling ont un instant servi de frontière, ce nom ne s'appliquait qu'à la chaîne de montagnes commençant au fond de la vallée de la Siang pour aller jusqu'à la mer ; et T'an-tch'eng, qui était sur la haute rivière Yuan, se trouvait dans

une autre vallée, beaucoup plus à l'Ouest, au pied de montagnes qui n'appartenaient pas à la chaîne des Wou-ling ¹⁾. Le fait *géographique* que la ligne de partage des eaux entre le bassin du Si-kiang et celui du Fleuve Bleu peut être continuée à l'Ouest de la cinquième des Cinq-Passes (*wou-ling*) ne peut servir à prouver le fait *historique* que les Chinois avaient réellement poussé leur avance jusque là. Et il n'y a pas à parler là de vraisemblance: il était vraisemblable que les Chinois avançant en pays barbare le long des fleuves arrivassent un jour à remonter le cours de la rivière Yuan jusqu'à sa source, et de fait cela est arrivé; mais il n'y a pas de vraisemblance qui puisse prouver qu'à une certaine date (en 221 a. C.) ils étaient déjà parvenus à cette source. Le raisonnement de M. A. ressemble à celui d'un homme qui voudrait prouver que Cologne est en France parce que Strasbourg s'y trouve, que les deux villes sont à l'Ouest du Rhin, et que le Rhin sert de frontière entre la France et l'Allemagne. M. A. a fort bien établi la frontière de l'empire des Ts'in depuis la haute rivière Siang jusqu'à la mer, et grâce à lui nous avons acquis là une connaissance précise. Mais à l'Ouest du bassin de la Siang, pour le bassin de la Yuan, les textes qu'il a réunis ne lui apprennent rien, et c'est précisément dans le bassin de la Yuan que se trouvait T'an-tch'eng.

En résumé, la tentative très consciencieuse et très poussée qu'a faite M. A. pour étayer la thèse traditionnelle qui localise la commanderie de Siang dans le Tonkin et l'Annam du Nord n'aboutit qu'à montrer nettement que cette thèse est insoutenable, et l'étude critique des textes anciens confirme exactement les conclusions auxquelles j'avais abouti dans mon article de 1916:

1) C'est tout à fait arbitrairement que M. A. essaie (p. 173, n. 1) de la rattacher à ce qu'il appelle „le groupe de la 5^e passe” qui est bien plus à l'Ouest dans la vallée de la Siang.

1^o „Siang était située dans les limites de la Chine actuelle dont elle occupait partiellement les provinces de Kouang-si et de Kouei-tcheou” (p. 55); 2^o pour une raison que nous ne connaissons pas, elle ne paraît pas avoir été conquise avec le reste du pays de Nan-yue dont elle avait fait partie un siècle plus tôt, car elle ne fut pas comprise dans la réorganisation de ce royaume en 111 a. C.¹⁾, peut-être, comme je l’avais supposé, parce qu’elle avait cessé antérieurement de faire partie de ce royaume et s’en était séparée pour se donner à la Chine (mais c’est là une simple hypothèse, et les faits peuvent avoir été tout autres); 3^o elle existait encore à cette époque et dura jusqu’en 76 a. C., quand son territoire fut partagé entre les deux commanderies voisines de Tsang-ko et de Yu-lin.

Le texte nouveau apporté par M. A. permet d’ailleurs de compléter l’histoire de la conquête chinoise au temps des Ts’in, sans qu’il faille recourir aux hypothèses compliquées dont il s’embarrasse: j’ai déjà résumé ci-dessus (p. 374) ses théories. Toute la succession de conquêtes et reconquêtes qu’il expose est une hypothèse de M. A.: les textes n’en font pas mention, mais elle lui est rendue nécessaire par la malheureuse localisation de Siang au Tonkin-Annam. Celle-ci écartée, on peut reconstituer les faits de façon beaucoup plus simple, et en se tenant plus près des textes. L’expédition, entreprise en 221, ne commença véritablement que trois ans plus tard, lorsque le creusement du canal de Hing-ngan eut rendu le ravitaillement possible (c’est là un point ferme gagné par M. A. et l’un des résultats les plus solides de son travail). Les indigènes de Si-ngeou essayèrent d’abord de lutter de vive force,

1) Mais je ne dis pas comme M. A. qu’elle ne fut pas comprise dans la réorganisation générale du pays du Sud et du Sud-Ouest à cette date, car ainsi que je l’ai montré ci-dessus, cette réorganisation ne nous est pas entièrement connue.

mais la mort de leur chef Yi-hiu-song ¹⁾ (et probablement aussi la supériorité des armes chinoises) leur fit adopter une autre tactique: ils firent le vide devant les Chinois, et se retirèrent dans la brousse, mais sans cesser de les surveiller, des bandes se formèrent pour des coups de main („ils choisirent parmi eux des hommes de valeur dont ils firent leurs chefs”). Les Chinois n'osèrent plus avancer à travers le pays désert, et se contentèrent d'établir de petits postes dans les régions qu'ils avaient déjà occupées; peu à peu les vivres manquèrent aux garnisons; aussitôt les bandes d'indigènes se jetèrent sur les Chinois en désarroi, les battirent et tuèrent leur général T'ou Ts'iu 屠睢. Il fallut envoyer une armée de secours: elle partit sous les ordres du général Tchao T'o ²⁾, elle se composait, comme toutes les précédentes, de déportés et de mécontents de toute sorte dont l'empereur cherchait à se débarrasser ainsi; cette fois l'expédition ne fut plus arrêtée, le bassin du Si-kiang fut conquis jusqu'à la mer, et, dès 214 a. C., il fut possible d'y installer les rudiments d'une organisation régulière avec trois commanderies Kouei-lin, Nan-hai et Siang; les déportations y continuèrent jusqu'à la mort de Che-houang, mais son successeur Eul-che-houang semble les avoir interrompues très tôt ³⁾, probable-

1) M. A. (p. 177) le déclare tonkinois parce qu'il est appelé „le chef de Si-ngeou” 西嘑; mais ce nom qui s'oppose à celui de Tong-ngeou 東嘑 (qui désigne les régions du Fou-kien) englobe toute la partie Occidentale des Cent Yue 百越, aussi bien en Chine que plus au Sud, et le Tonkin ne paraît être proprement en vue que lorsqu'il s'agit des Lo de Si-ngeou 西嘑. Il n'est donc nullement nécessaire de faire descendre les Chinois jusqu'au Tonkin pour y rencontrer un chef de Si-ngeou; il y en avait au Kouang-si.

2) La date de l'arrivée de Tchao T'o nous est donnée par lui-même dans un de ses discours à Lou Kia lors de la deuxième ambassade de celui-ci (179 ou 178), mais le texte est évidemment fautif, car il se donne alors 49 ans de séjour, ce qui est impossible (*Ts'ien-han chou*, k. 93, 5a).

3) C'est ce qui fait dire que les déportations durèrent 13 ans. Le fait qu'elle cessèrent avec Eul-che houang n'a pas de rapport avec l'histoire locale, et je ne puis comprendre pourquoi M. A. trouve qu'il est „d'une importance capitale pour sa théorie”.

ment à cause des révoltes qui éclatèrent dans toute la Chine quelques mois après son avènement (209). A la nouvelle de l'anarchie générale, le gouverneur local, Jen Ngao, voulut s'assurer de la région, mais, mourant, il passa le commandement et légua ses dernières instructions à son subordonné Tchao T'o, le commandant de Long-tch'ouan 龍川, qui réussit en effet à s'emparer des trois commanderies, puis, voyant que décidément les Ts'in s'étaient effondrés sans qu'aucun pouvoir prît leur place, se proclama roi à une date que nous ne connaissons pas, mais que la tradition locale ou les archives de la famille royale de Yue¹⁾ à la fin du siècle suivant plaçaient en 203 a. C. Il dut avoir besoin d'un certain temps pour organiser son nouveau royaume; d'ailleurs le moment où, sous Kao-tsou des Han, l'empire chinois se reconstituait n'était pas un moment favorable pour se lancer dans des conquêtes difficiles, il valait mieux rester en observation au moins quelque temps. Le nouvel empereur ne se montra pas disposé à aller l'attaquer et lui confirma le titre de roi en 196; les rapports ne se gâtèrent qu'avec l'impératrice Kao qui interdit de lui vendre du fer; Tchao T'o rompit tout à fait et prit le titre d'empereur (183); une expédition fut envoyée contre lui, elle se termina par un désastre (181)²⁾. La mort de l'impératrice Kao fit rappeler les troupes (180) et Tchao T'o vainqueur profita de son prestige pour faire reconnaître sa suzeraineté par ses voisins le roi de Min-yue au N., et celui des Lo de Si-ngéou (Tonkin) au Sud³⁾.

1) J'admets que c'est la tradition locale parce que le loyalisme des Chinois du temps des Han ne leur aurait permis de compter l'avènement de Tchao T'o que du jour où Kao-tsou lui avait donné le titre de roi, soit 196 a. C.; ce n'est donc pas des documents chinois que la durée attribuée à la dynastie Tchao est tirée.

2) M. A. note justement que c'est à tort que j'avais reporté cette usurpation après l'expédition.

3) Le texte du *Che-ki*, k. 113, 1b est 高后崩即罷兵佗因此以兵威邊財物賂遺閩越西甌駱役屬焉. M. A.,

Il fit la paix peu après et on lui envoya en 179 ou 178¹⁾ en ambassade Lou Kia qui était déjà venu une fois en 196: il abandonna son titre d'empereur et on lui rendit celui de roi. La paix semble avoir ensuite duré jusqu'à sa mort. Le Min-yue qui avait repris les rapports avec la Chine dès 156 avait dû au même moment rejeter sa suzeraineté; mais le Tonkin lui resta soumis jusqu'au bout; ce devait être une sorte de protectorat: il y avait laissé subsister toute l'organisation indigène, mais en installant au-dessus du roi et des seigneurs locaux deux légats *che* 使, l'un au Kiao-tche (Tonkin), l'autre au Kieou-tchen (Thanh-hoa). Rien ne permet de supposer qu'il y ait jamais eu de conquête violente du Tonkin par le roi de Nan-yue, si ce n'est un conte de folk-lore recueilli quelques siècles plus tard, au temps des Han, et dont le roi Tchao T'o était devenu un des héros²⁾.

A ce conte, M. A. a accordé une haute valeur historique, et il s'est efforcé de montrer l'historicité de son héros, le légendaire roi An-du'o'ng 安陽 de Thse 蜀; sa méthode est encore sur ce

p. 196, coupe arbitrairement et traduit: „L'impératrice Kao étant morte (180) et les troupes chinoises ayant été aussitôt retirées, Tchao T'o, par sa puissance militaire, inspira des craintes sur la frontière. (A cause de) riches présents qu'il leur avait offerts, le Min-yue et le Si Ngeou-lo comptaient parmi ses vassaux”. Le chinois est rarement précis, mais ici les deux mots 因此 „profitant de cela (la mort de l'impératrice et le rappel des troupes)” montrent bien que Sseu-ma Ts'ien établit un lien de cause à effet entre ces événements et la reconnaissance de la suzeraineté de Tchao T'o par ses voisins. Le sens est donc: „L'impératrice étant morte on rappela les troupes. Tchao T'o en profita pour effrayer ses voisins avec ses troupes; il fit de riches présents au Min-yue et aux Lo de Si-ngeou qui se soumirent à lui”.

1) Pour la date, cf. *Che ki*, k. 97, 4a: Lou Kia fut envoyé sur le conseil du tch'eng-siang Teh'en P'ing 陳平; or celui-ci fut tso tch'eng-siang 左丞相 de 189 à 188, yeou tch'eng-siang 右丞相 sous Kao-heou de 187 à 180, rede-vint tso tch'eng-siang en 179 et mourut en 178 (*Ts'ien-han chou*, k. 19 B, 4b—6a). Comme l'ambassade eut lieu sous Wen-ti (179—157), la date de l'ambassade ne peut être que 179—178.

2) La légende du roi An-du'o'ng est un thème de folk-lore bien connu: le héros trompé par sa fille et l'amant de celle-ci qui lui volent le talisman qui le rend invincible et le mettent à mort. Pour n'en citer qu'une autre version entre cent, c'est la

point assez défectueuse. Il présente d'abord un principe faux : „c'est presque un truisme de dire que si l'on doit repousser les détails d'une tradition historique légendaire, il ne serait pas rationnel de supprimer entièrement la légende, dont l'existence même est une indication" (p. 199). Une légende est une légende et doit être considérée comme telle; en accepter quelques éléments et éliminer les autres, c'est faire une œuvre arbitraire et peu critique.

Mais il émet un principe plus extraordinaire encore; il accepte une partie de la légende du roi An-du'o'ng parce que (p. 213) „le ton est celui de la chronique historique chinoise et non de la légende!" Ainsi il dépendrait de l'auteur qui nous rapporte une légende de la transformer à son gré en fait historique ou de la laisser légende; s'il la déforme au point de la rendre méconnaissable, il lui donne ce que M. A. appelle „le ton de la chronique objective" (p. 210), cela devient de l'histoire. A ce compte-là les Marbres de Paros suffiraient à faire admettre comme récits historiques la moitié de la mythologie grecque, car là aussi on trouve „le ton de la chronique objective". La méthode critique de M. A. manque encore un peu de sûreté en certains points ¹⁾.

Henri MASPERO.

légende de Scylla arrachant à son père Nisus le cheveu de pourpre auquel est attaché le salut de Mégare, afin de le remettre à Minos son amant. Dans les pays où ce conte s'est transformé en histoire, on a attribué des noms aux divers personnages, et c'est ainsi qu'au Tonkin Tchao T'o s'y est trouvé mêlé (comme en Grèce Minos); mais c'était là un détail qui importait si peu que le conte a continué de courir anonyme dans le peuple et, quelques siècles plus tard, s'est attaché à un autre personnage légendaire, Tchao Kouang-fou (Triêu Quang-phuc). Il n'a au Tonkin qu'une attache fixe, et ce n'est pas une attache historique, mais une attache géographique; il s'est localisé anciennement aux grandes levées de terre de Cô-loa, dont il est devenu la légende explicative.

1) L'article se termine par une longue „*Note sur les origines du peuple annamite*" (p. 245—264); mieux vaut, je crois, la passer sous silence.

CHRONIQUE.

— D'après une information transmise par M. B. Vladimircov, le Comité Scientifique Mongol, dont il a déjà été question dans le *T'oung Pao* (cf. *supra*, pp. 284—285), doit entreprendre en 1925 des recherches dans la région du mont Burkhan-Khaldun en haute Mongolie pour retrouver l'emplacement de la tombe de Gengis-khan. C'est dire que le Comité ne croit pas — et j'en suis d'accord avec lui — à la tradition qui place la tombe de Gengis-khan chez les Ordos, dans la boucle du Fleuve Jaune. — P. P.

— M. H. Cordier, tant dans le *T'oung Pao* de 1905, 330—331, que dans *Bibliotheca Sinica*², 1604—1609, a fait connaître le *Vocabularium Latino-sinicum* du P. P. Perny qui avait été gravé xylographiquement au Kouei-tcheou en 1861. En 1865, l'unique exemplaire qu'on put retrouver fut sacrifié pour graver une nouvelle édition, fac-similé de la première, et dont les planches existent encore, ou du moins existaient encore en 1905; c'est sur ces planches de 1865 que sont tirés tous les exemplaires aujourd'hui connus, et en particulier celui dont M. Cordier a reproduit la feuille de titre et la première page; la gravure en est très fautive. Un heureux hasard vient de mettre en ma possession un exemplaire de l'édition princeps, auquel il ne manque que la feuille de titre. Il suffit de le comparer à la première page de l'édition de 1865 reproduite par M. Cordier pour constater l'énorme différence qu'il y a dans l'exécution des deux éditions. La gravure des planches de 1861 (et 1862 comme on va voir) est très soignée, et d'une perfection vraiment surprenante si on se rappelle que le graveur n'entendait rien aux lettres européennes qu'il gravait. C'est là un véritable tour de force, et cette édition de 1861—1862 est peut-être le chef-d'œuvre de la xylographie sino-européenne. L'édition n'a que 727 pages, au lieu des 730 dont parle M. Cordier. L'abbé Chaffanjon, dans la note reproduite par M. Cordier, mentionne aussi le chiffre de 730 „planches”, mais la feuille de titre doit y être comprise, ce qui ne laisse déjà que 729 pages pour le texte lui-même. Je n'ai pas à ma disposition d'exemplaire du fac-similé de 1865 pour faire la comparaison. En tout cas, mon exemplaire de l'édition princeps est bien complet, et s'arrête à la p. 727, laquelle contient ce colophon dont M. Cordier n'a pas parlé:

Explicit Vocabularium || Latino-Sinicum || In pago dicto Kiéou-tchéy 舊寨
é tribu || adorigenâ (sic) Tchông-kiā-tsè 仲家子 || Anno Domini 1862 ||

Ce colophon montre que, si la gravure de l'édition a commencé en 1861 comme l'annonce la feuille de titre, elle n'a été achevée que l'année suivante. — P. P.

NÉCROLOGIE.

Sir Alexandre HOSIE.

Né en janvier 1853 à Inverurie, Ecosse, il fut élevé à King's College et Université à Aberdeen; après des examens, le 16 février 1876, il fut nommé élève interprète en Chine le 10 mars 1876; chargé du Consulat d'Angleterre à Wou Hou du 25 août au 23 octobre 1881, il fut employé à des travaux spéciaux à Tch'oung K'ing du 1^{er} janvier 1882 au 20 déc. 1882; il a occupé depuis des postes à Whampoa, à Wen Tcheou, à Tchefou, à Amoy, à Tamsoui, à Wou Hou, à Nieou tchouang (13 nov. 1894—24 juillet 1897, à Pagoda Anchorage; il devint enfin Consul à Wou Tcheou le 27 sept. 1897. Il a été attaché commercial à la légation d'Angleterre à Pe King de novembre 1919 à février 1920. Il a écrit un grand nombre de rapports en 1883, 1884, 1885, 1904, 1905, 1906, 1907, et il fut créé chevalier en juin 1907; il a rendu de grands services lors de la conférence de l'opium en 1908. Parmi ses œuvres principales, nous citerons: *Three Years in Western China*, 1890. — *Manchuria. Its People, Resources and recent History* (1901). — *On the Trail of the Opium Poppy a Narrative of Travel in the Chief Opium-producing Provinces of China*, 1914, 2 vol. Sir Alexander laisse une veuve, Dorothea, fille du Rév. W. E. Soothill, Professeur de Chinois à l'Université d'Oxford, qu'il avait épousée en 1913. C'est le 10 mars 1925 que Hosie est mort à sa maison de Sandown, dans l'île de Wight.

H. C.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

| | Page |
|---|------|
| Abadie, Maurice , Les races du Haut-Tonkin; notice par H. Cordier . . | 156 |
| <i>Acta orientalia</i> | 66 |
| <i>Alphabetisches Verzeichnis zum Kao sêng ch'uan</i> , par H. Hackmann . . | 66 |
| <i>Ancient seismometer</i> , par A. C. Moule | 36 |
| <i>Anciens poèmes chinois d'auteurs inconnus</i> , par Tsen Tson-ming . . . | 64 |
| <i>Anthropos</i> | 158 |
| Aurousseau, L. , La première conquête des pays annamites; notice par H. Maspero | 373 |

B.

| | |
|--|-----|
| <i>Baukunst und Landschaft in China</i> , par E. Boerschmann; not. par P. Pelliot | 46 |
| Beauvais, Joseph , nécr. par H. Cordier | 162 |
| <i>Benjamin de Tudèle en Chine, l'itinéraire de Rabbi</i> , par Paul Borchardt | 31 |
| Boerschmann, Ernst , <i>Baukunst und Landschaft in China</i> ; notice par P. Pelliot | 46 |
| Borchardt, Paul , <i>L'itinéraire de Rabbi Benjamin de Tudèle en Chine</i> . | 31 |
| Boussole, invention de la | 51 |
| <i>Brevis Relatio</i> , la, par P. Pelliot | 355 |
| Bronzes de Sin-tcheng | 255 |
| <i>Bronzes antiques de la Chine</i> , par Tch'ou Tö-yi | 278 |
| Brou, A. , et Gibert, G. , Jésuites-missionnaires, Un siècle 1823—1923 . | 65 |
| <i>Bulletin des amis du vieux Hué</i> | 66 |

C.

| | |
|--|-----|
| Chaigneau, Jean-Baptiste , Mémoire sur la Cochinchine; publié par A. Salles | 66 |
| Champollion , Lettre à Monsieur Dacier, rééditée par H. Sottas . . . | 273 |
| Chevalier, Henri , nécr. par H. Cordier | 286 |
| <i>Chine moderne, I, Moralisme officiel; II, Le flot montant</i> , par L. Wieger; notice par P. Pelliot | 41 |
| Chiesa, Bernardino della , sa tombe | 64 |
| <i>Chouo fou</i> , quelques remarques sur le, par P. Pelliot | 163 |
| <i>Classiques gravés sur pierre sous les Wei</i> , par P. Pelliot | 1 |

| | Page |
|---|---------|
| <i>Cochinchine, mémoire sur la</i> , par J. B. Chaigneau; édité par A. Salles | 66 |
| Commission de l'exterritorialité | 65, 159 |
| Cordier , Henri, Mémoires sur le Pégou | 99 |
| — Bibliographie de | 272 |
| — Notice sur Les races du Haut-Tonkin, par M. Abadie | 156 |
| — — Voyages. Ecrit en Chine, par Gilbert de Voisins | 157 |
| — — Missions de Séoul, Documents relatifs aux martyrs de Corée en 1839 et 1846 | 271 |
| — Nécrologie: Joseph Beauvais | 162 |
| — — Henri Chevalier | 286 |
| — — Marc Dechevrens | 63 |
| — — R. S. Gundry | 63 |
| — — Sir Alexander Hosie | 395 |
| — — Carlo Puini | 162 |
| Corée, fouilles japonaises en | 266 |

D.

| | |
|---|-----|
| Dechevrens , Marc, nécr. par H. Cordier | 63 |
| <i>Deux termes techniques de l'art chinois</i> , par P. Pelliot | 260 |
| Duyvendak , J. J. L., Hsün-tzü on the rectification of names | 221 |

E.

| | |
|--|----|
| <i>Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne</i> , par Paul Masson-Oursel; notice par P. Pelliot | 48 |
|--|----|

F.

| | |
|---|-----|
| <i>Fouilles japonaises en Corée, récentes</i> , par H. Haguenauer | 266 |
|---|-----|

G.

| | |
|---|----|
| Gain , L., Biographie du Père Etienne Le Fèvre, mort le 22 mai 1659 | 66 |
| Gibert , G.; cf. Brou , A. | |
| Grousset , René, Le réveil de l'Asie | 65 |
| <i>Guide-Catalogue du Musée Guimet</i> , par Joseph Hackin; not. par P. Pelliot | 43 |
| Gundry , R. S., nécr. par H. Cordier | 62 |

H.

| | |
|--|-----|
| Hackin , Joseph, Guide-Catalogue du Musée Guimet; not. par P. Pelliot | 43 |
| Hackmann , H. Alphabetisches Verzeichnis zum Kao sêng ch'uan | 66 |
| Haguenauer , H., Les récentes fouilles japonaises en Corée | 266 |
| Heeren , J. J., Bishop della Chiesa and his lost grave | 64 |
| Hosie , Alexander, nécr. par H. Cordier | 395 |
| <i>Hsün-tzü on the rectification of names</i> , par J. J. L. Duyvendak | 221 |

I.

| | Page |
|---|------|
| Imbert , Henri, analyse de ses diverses publications | 273 |
| Indochine préhistorique | 268 |
| <i>Itinéraire de Rabbi Benjamin de Tudèle en Chine</i> , par P. Borchardt . . | 31 |

J.

| | |
|---|----|
| <i>Japon</i> , le, t. VII et VIII, par le marquis de la Mazelière | 65 |
| <i>Jésuites missionnaires. Un siècle 1823—1923</i> , par A. Brou et G. Gibert . | 65 |
| <i>Ju-Tao-Fo</i> , par F. E. A. Krause; notice par P. Pelliot | 54 |

K.

| | |
|---|-----|
| Kanda Kiichirō, Yōanken Kyūsho shishū, notice par P. Pelliot | 20 |
| <i>Kao seng ch'uan</i> , alphabet. Verzeichnis zum, par H. Hackmann | 66 |
| <i>King-p'eng</i> , note sur, par Joseph Mullie | 153 |
| <i>Ko-shakon Ko-Yaō Gyoku-hen reikwan</i> (= mss. fragmentaire du <i>Yu p'ien</i>), par Naitō Torajirō; notice par P. Pelliot | 29 |
| <i>Kōmyō-kōgō gosho To-ka rissei</i> , par Naitō Torajirō; notice par P. Pelliot | 28 |
| <i>Kouo hio ki k'an</i> , par P. Pelliot | 5 |
| Krause , Dr. F. E. A., <i>Ju-Tao-Fo</i> , notice par P. Pelliot | 54 |
| <i>Kyōto teikoku daigaku bungaku-bu ein Tō-shōhon dai-ichi-shū</i> | 15 |
| <i>Kyūshō kobun shōsho</i> , par Naitō Torajirō; notice par P. Pelliot | 22 |

L.

| | |
|--|-----|
| Le Fèvre , Etienne, biogr. par le P. Gain | 66 |
| <i>Lei-fong-t'a</i> | 285 |

M.

| | |
|---|----------|
| Maspero , Henri, notice sur La première conquête des pays annamites par L. Arousseau | 372 |
| Masson-Oursel , Paul, Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne; notice par P. Pelliot | 48 |
| — La philosophie comparée; notice par P. Pelliot | 48 |
| Mazelière , marquis de la, <i>Le Japon</i> , t. VII et VIII | 65 |
| <i>Mémoires sur le Pégou</i> , publiés par H. Cordier | 98 |
| <i>Missions de Séoul. Documents relatifs aux Martyrs de Corée en 1839 et</i> <i>1846</i> ; notice par H. Cordier | 271 |
| Mongolie Centrale, dialecte chinois de la | 67 |
| Mongol'skii Učenyi Komitet | 284, 394 |
| Moule , A. C., An ancient seismometer | 36 |
| — The Chinese south-pointing carriage | 83 |
| Mullie , Joseph, Note sur King-p'eng | 153 |
| — Une caractéristique phonologique du dialecte chinois de la Mongolie Centrale | 67 |
| Musée Guimet, Guide-catalogue du, par J. Hackin | 43 |

N.

| | Page |
|--|------|
| Naitō Torajirō, Ko-shakon Ko-Yaō Gyoku-hen reikwan, not. par P. Pelliot | 29 |
| — Kōmyō-Kōgō gosho To-ka rissei, <i>id.</i> | 28 |
| — Kyushō Kobun shōsho, <i>id.</i> | 22 |
| — Shōmu-tennō shinkan zasshū, <i>id.</i> | 27 |
| — Shōsōin hon Ō-Botsu shū zan-kwan | 26 |

O.

| | |
|--|----|
| Origine de la rose des vents et l'invention de la boussole, par L. de Saussure; notice par P. Pelliot | 51 |
|--|----|

P.

| | |
|---|-----|
| <i>Pégou, mémoires sur le</i> , publiés par H. Cordier | 99 |
| Pelliot , Paul, Les classiques gravés sur pierre sous les Wei en 240—248 | 1 |
| — Kouo hio ki k'an | 5 |
| — Manuscrits chinois au Japon | 15 |
| — Quelques remarques sur le <i>Chouo fou</i> | 163 |
| — A propos des bronzes de Sin-tcheng | 255 |
| — Deux termes techniques de l'art chinois | 260 |
| — Un recueil de pièces imprimées concernant la „Question des rites” . | 347 |
| — <i>La Brevis Relatio</i> | 355 |
| — Les éditions xylographiques du Vocabularium Latino-sinicum de P. Perny | 394 |
| — Les Mongols et la Papauté | 159 |
| — Notice sur Vocabulaire des sciences etc., t. II, par Ch. Taranzano . | 40 |
| — — Chine moderne I et II, par L. Wieger | 41 |
| — — Guide-Catalogue du Musée Guimet, par J. Hackin | 43 |
| — — Baukunst und Landschaft in China, par E. Boerschmann | 46 |
| — — Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne, par P. Masson— Oursel | 48 |
| — — La philosophie comparée, par P. Masson-Oursel | 48 |
| — — L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole, par L. de Saussure | 51 |
| — — Ju-Tao-Fo, par F. E. A. Krause | 54 |
| — Bibliographie | 272 |
| Perny , Paul, Vocabularium Sinico-latinum, éd. xylograph. | 394 |
| <i>Philosophie comparée, la</i> , par P. Masson-Oursel, notice par P. Pelliot . | 48 |
| <i>Préhistorique en Indochine</i> | 268 |
| Puini , Carlo, nécrologie par H. Cordier | 162 |

Q.

| | |
|---|-----|
| <i>Quelques remarques sur le Chouo fou</i> , par Paul Pelliot | 163 |
| <i>Question des rites, un recueil de pièces imprimées concernant la</i> , par P. Pelliot | 347 |

R.

| | Page |
|---|------|
| <i>Races du Haut-Tonkin</i> , par M. Abadie | 156 |
| <i>Relations de Chine</i> | 160 |
| <i>Réveil de l'Asie</i> , par R. Grousset | 65 |
| <i>Revue indochinoise</i> | 158 |

S.

| | |
|---|-----|
| Salles , A., Le mémoire sur la Cochinchine de Jean-Baptiste Chaigneau | 66 |
| Saussure , L. de, L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole; notice par P. Pelliot | 51 |
| — La chronologie chinoise et l'avènement des Tcheou | 287 |
| <i>Shōsōin hon Ō-Botsu shū zan-kwan</i> , par Naitō Torajirō; not. par P. Pelliot | 26 |
| <i>Shōmu-tennō shinkan zasshū</i> , par Naitō Torajirō; notice par P. Pelliot | 27 |
| Sottas , réédite Champollion, Lettre à M. Dacier | 223 |
| <i>South-pointing carriage, the chinese</i> , par A. C. Moule | 83 |

T.

| | |
|---|-----|
| <i>Tanĵur mongol</i> | 284 |
| Taranzano , Charles, Vocabulaire des sciences mathématiques, physiques et naturelles, II, Vocabulaire chinois-français; notice par P. Pelliot | 40 |
| Tch'ou Tō-yi, Bronzes antiques de la Chine | 278 |
| Tsen Tson-ming, Anciens poèmes chinois d'auteurs inconnus | 64 |

V.

| | |
|--|-----|
| Verbiest, correspondance de | 284 |
| <i>Vocabulaire des sciences</i> etc., par Ch. Taranzano; notice par P. Pelliot | 40 |
| Voisins , Gilbert de, Voyages. Ecrit en Chine; notice par H. Cordier | 157 |

W.

| | |
|--|----|
| Wieger , Léon, Chine moderne I et II; notice par P. Pelliot | 41 |
|--|----|

Y.

| | |
|--|----|
| <i>Yōanken kyūsho shishū</i> , par Kanda Kiichirō; notice par P. Pelliot | 20 |
| <i>Yu p'ien</i> , mss. fragmentaire du | 28 |

T'OUNG PAO

通報

OU

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE
DE
L'ASIE ORIENTALE

Revue dirigée par

Paul PELLiot

Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France.

VOL. XXIV.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE

CI-DEVANT

E. J. BRILL

LEIDE — 1926.

SOMMAIRE.

Articles de Fond.

| | Pages |
|---|----------|
| Paul PELLIOU, Henri Cordier (1849—1925) | 1 |
| G. TUCCI, Un traité d'Āryadeva sur le «Nirvāṇa» des hérétiques | 16 |
| Eduard ERKES, Chinesisch-Amerikanische Mythenparallelen | 32 |
| Paul PELLIOU, Le <i>Kin kou k'i kouan</i> | 54 |
| Paul PELLIOU, Le voyage de MM. Gabet et Huc à Lhasa | 133 |
| Paul PELLIOU, Le <i>Ts'ien tseu wen</i> ou «Livre des mille mots» | 179, 293 |
| G. Nye STEIGER, China's attempt to absorb christianity | 215 |
| Lionel GILES, The Lament of the Lady of Ch'in | 305 |

Mélanges.

| | |
|--|-----|
| Le mot <i>bigni</i> (ou <i>begni</i> ?), «vin», en turc, par P. Pelliot. | 61 |
| Encore à propos des <i>Elementa linguae tartaricae</i> , par P. Pelliot. | 64 |
| Carriages in Marco Polo's Quinsai, by A. C. Moule | 66 |
| L'inscription chinoise d'Idiqt-šahri, par P. Pelliot. | 247 |
| Le <i>San tseu king</i> ou <i>Livre des Trois mots</i> , par P. Pelliot : | 251 |
| Le nom persan du cinabre dans les langues «altaïques», par P. Pelliot. | 253 |
| Un bronze bouddhique de 518 au Musée du Louvre, par P. Pelliot | 381 |
| Einige Bemerkungen zu Erkes' Chinesisch-amerikanische Mythenparallelen, par E. von Zach | 382 |
| Zum Shanghaier Tz'ü-yüan, par E. von Zach. | 384 |

Bulletin critique.

| | |
|--|-----|
| <i>Mille et un contes</i> , t. I, par R. Basset; — <i>Formulaire sanskrit-tibétain</i> , par J. Hackin; — <i>Ostasiatische Reisebilder</i> , par Otto Pelka; — <i>The walls and gates of Peking</i> , par Osvald Sirén; — <i>Wei chou tsong che tchouan tchou</i> , par Lo Tchen-yu (P. PELLIOU) | 70 |
| <i>La force motrice animale à travers les âges</i> , par le c ^e Lefebvre des Noëttes; — <i>The George Eumorfopoulos Collection, Catalogue of the Chinese, Korean and Persian Pottery and Porcelain</i> , t. I, par R. L. Hobson; — <i>Chinesisch- Deutsches Wörterbuch</i> , par W. Rüdtenberg; — <i>Recueil des sommaires de la jurisprudence de la Cour Suprême de la République de Chine</i> , par Jean Escarra; — <i>A Thousand years of the Tartars</i> , par E. H. Parker (P. PELLIOU); — <i>La sculpture au Siam</i> , par A. Salmony (G. COEDÈS) | 256 |

- Early Jesuit travellers in Central Asia 1603—1721*, par C. Wessels; —
The Chronicles of the East India Company trading to China 1635—1834,
 par H. B. Morse; — *A brief manual of the Si-hia characters with*
Tibetan transcriptions, par N. Nevsky; — *Origine et évolution de*
l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture chinoise, par Won Kenn (P.
 PELLIOU); — *Vergleich der wichtigsten Formwörter der chinesischen*
Umgangssprache und Schriftsprache, par F. Lessing (E. von ZACH). 387

Bibliographie.

| | |
|----------------------------------|--------------|
| Notes bibliographiques | 87, 292, 406 |
| Livres nouveaux | 121 |

Revue des périodiques.

| | |
|--|----|
| <i>Mitt. d. Seminars für oriental. Sprachen</i> , XXVI—XXVII; — <i>Jahrbuch</i> <i>der asiat. Kunst</i> , I; — <i>Ostasiat. Zeitschrift</i> , N. F., II, n° 1; — <i>The</i> <i>Young East</i> , n° 1 et 2 (P. PELLIOU) | 91 |
|--|----|

Chronique.

| | |
|---------------------|-----|
| Chronique | 429 |
|---------------------|-----|

Nécrologie.

| | |
|---|-----|
| Auguste Conrady, par P. Pelliot | 130 |
| Claude Eugène Maitre, par P. Pelliot | 294 |
| Léopold de Saussure, par P. Pelliot | 296 |
| Charles Maybon, par P. Pelliot | 300 |
| Edward Harper Parker, par P. Pelliot | 302 |
| Thomas Francis Carter, par P. Pelliot | 303 |
| Charles Vapereau, par P. Pelliot | 304 |
| Joseph Brucker, par P. Pelliot | 407 |

| | |
|-------------------------------------|------------|
| Index alphabétique | 408 |
|-------------------------------------|------------|



915
764
509.2
124

HENRI CORDIER (1849–1925)

PAR

PAUL PELLIOU.

Le 16 mars 1925, Henri Cordier avait travaillé tout le matin. Quand il posa la plume, il venait d'écrire la notice nécrologique de sir Alexander Hosie qui a paru dans le dernier numéro du *T'oung Pao*. L'heure l'appelait, en sa qualité de Président de la Société de Géographie, au déjeuner que S. E. Fakhry Pacha, ministre d'Egypte, offrait aux délégués français en partance pour le Congrès de Géographie du Caire. Cordier montait les degrés de l'Hotel Majestic quand une attaque le terrassa au bras de M. de la Roncière qui l'avait joint par hasard quelques instants plus tôt. On le ramena chez lui; il s'assoupit peu à peu et s'éteignit dans la soirée. Le dernier jour d'Henri Cordier reflète toute sa vie, faite de labeur personnel incessant et de dévouement ponctuel aux institutions scientifiques qui l'avaient élu parmi leurs dirigeants. Après plus d'un demi-siècle d'une production exceptionnellement féconde, ce grand travailleur est tombé tout entier, sans connaître l'amertume des lentes déchéances. Nul d'entre nous, au terme fixé par la destinée, ne souhaiterait pour soi-même une autre fin.

La famille de Cordier était d'origine savoyarde. Jérôme Cordier, le grand-père d'Henri Cordier, né près de Faverges (Savoie), vint se fixer comme horloger à Lisieux (Calvados); c'est là qu'il est mort, jeune encore, le 3 mai 1823 et a été inhumé; sa veuve,

Anne Véronique Toufflet, lui survécut longtemps, et mourut elle aussi à Lisieux le 25 octobre 1878; elle avait 95 ans.

Jérôme Cordier avait eu trois fils: Joseph Jérôme Cordier, mort célibataire à Caen le 1^{er} novembre 1879 à l'âge de 73 ans; Ernest Eugène Cordier, le père d'Henri Cordier, mort à Paris le 5 août 1880 à l'âge de 69 ans; Paul Lucien Cordier, mort en bas âge à Lisieux.

Ernest Eugène Cordier, bien que né à Lisieux (le 10 janvier 1812), aurait encore pu se réclamer de la loi sarde, mais il semble qu'il ait accepté purement et simplement la nationalité française. De bonne heure il se rendit aux Etats-Unis où il fut d'abord commissionnaire en marchandises, puis s'occupa d'affaires de banque. En 1848 il épousa, à Mobile (Alabama), Victoire Amélie Henriette Oudin, d'origine française. Le 8 août 1849, Henri Cordier naissait à la Nouvelle-Orléans. En 1852, Ernest Eugène Cordier, que ses affaires retenaient aux Etats-Unis, envoyait la mère et l'enfant à Lisieux, où naissait aussitôt un second fils, Victor (mort à Singapour en 1889); le père rentrait lui-même à Paris en 1855 et y ramenait sa famille. Un troisième fils, Jules, né en 1857, est aujourd'hui colonel d'infanterie en retraite.

Henri Cordier, après avoir commencé ses études à l'Institution Tuffier, passa en 1857 au Collège Chaptal où alla aussi son cadet, puis en 1865 à l'Institution Massin, et suivit ainsi les cours du Lycée Charlemagne; entre temps, son père, chargé de fonder à Changhai une agence du Comptoir d'Escompte, était parti en 1859 pour la Chine, où il fut bientôt rejoint par sa femme et son plus jeune fils. Les deux aînés sortaient chez leurs parents Caillebotte; c'est à cette parenté qu'est dû le portrait de Henri Cordier par Caillebotte dont une pieuse pensée veut faire bénéficier nos collections nationales. Ernest Cordier et les siens revinrent de Chine en 1864. En 1865, Henri Cordier fit un premier voyage en Angleterre

avec son père; puis il vécut deux ans dans ce pays, de 1867 à 1869, pour apprendre la langue à fond. Il aurait voulu passer par l'Ecole des Chartes, mais son père, voyant pour lui un plus grand avenir dans les affaires, décida de l'envoyer à Changhaï où il comptait de nombreuses amitiés. Cordier s'embarqua donc à Marseille le 18 février 1869; après un double transbordement, il arrivait à Changhaï le 7 avril, et entra dans la grande maison américaine Russell and C^o, où on lui confia très vite un poste important et à laquelle il appartint jusqu'à son départ pour la France le 31 mars 1876¹⁾.

Cordier n'entendait alors quitter la Chine que pour un congé. Le 9 mars 1877, il se rembarquait à Marseille pour l'Extrême-Orient, mais il trouva à Suez une dépêche de Prosper Giquel, le créateur de l'arsenal de Fou-tcheou, qui lui demandait de devenir à Paris le secrétaire de la Mission chinoise d'instruction. Cordier accepta et rentra. Bien que par la suite il ait beaucoup voyagé, visitant toute l'Europe et les deux Amériques et faisant le pèriple de l'Afrique, il ne revit jamais le pays dont l'étude allait occuper le demi-siècle qui lui restait à vivre. Le 25 mai 1886, il épousa Mademoiselle Marguerite Elisabeth Baudry, presque une amie d'enfance, fille d'un des associés de la Galignani's Library.

Pendant son séjour en Chine, Cordier, dédaignant la vie facile à laquelle trop d'Européens s'abandonnent volontiers en Extrême-Orient, s'était lié avec les quelques travailleurs sérieux qu'il y avait alors là-bas: S. Wells Williams, Bretschneider, l'abbé Armand David, le P. Aloys Pfister, et surtout les deux meilleurs sinologues qui aient vécu en Chine au XIX^e siècle, Palladius et Wylie. Dès qu'il fut fixé en France, il se donna tout aux recher-

1) Cordier a évoqué lui-même ses souvenirs de cette époque dans l'article *Some personal recollections* qu'il a donné au *London and China Express 50th Anniversary Number* du 27 novembre 1908.

ches d'érudition. La bibliographie semble l'avoir attiré dès son adolescence. On a retrouvé dans ses papiers une courte notice en anglais qu'il avait consacrée le 8 février 1868 au libraire Guillaume François De Bure. Le premier morceau de lui qui ait été imprimé, une lettre du 10 novembre 1870, est signée „*A Bibliomaniac*”. En 1871, deux ans après son arrivée en Chine, Cordier était devenu bibliothécaire honoraire de la North China Branch of the Royal Asiatic Society, et en 1872 il débutait dans la science par le catalogue méthodique de la bibliothèque à laquelle il avait accepté de consacrer ses heures de loisir¹). En outre il avait réuni lui-même, dès avant son départ pour la Chine, puis en Chine même, une belle bibliothèque. Quand il se vit installé en France, il voulut la faire revenir d'Extrême-Orient; mais elle périt avec le *Mékong*, dans la nuit du 17 au 18 juin 1877, à la pointe de Ras-afun (cap Gardafui). Cordier n'eut de cesse qu'il ne l'eût reconstituée. Avant tout et par-dessus tout, il fut un bibliographe doublé d'un bibliophile.

1) Tout en rappelant dans la présente notice les principaux travaux de Henri Cordier, il me paraît inutile de l'alourdir par des renseignements bibliographiques détaillés. Le lecteur trouvera à ce sujet toutes les indications désirables dans la *Bibliographie des œuvres de Henri Cordier*, dressée par Cordier lui-même et publiée en août 1924 par la maison Paul Geuthner, petit in-8 carré, VIII + 151 pages, avec portrait (cf. *T'oung Pao*, 1924, 272). C'est à cette publication qu'est dû le portrait joint à la présente notice; M. Geuthner a eu l'obligeance de mettre le cliché à notre disposition. Il y a à ajouter à cette bibliographie: 1^o *Mémoires sur le Pégou*, dans *T'oung Pao*, 1924, 99—152; 2^o Notice sur M. Abadie, *Les Races du Haut-Tonkin*, *ibid.*, 156—157; 3^o Notice sur G. de Voisins, *Voyages—Ecrit en Chine*, *ibid.*, 157; 4^o Nécrologie de Joseph Beauvais, *ibid.*, 162; 5^o Nécrologie de Carlo Puini, *ibid.*, 162; 6^o Notice sur *Mission de Séoul—Documents relatifs aux martyrs de Corée en 1839 et 1846*, *ibid.*, 271; 7^o Nécrologie de Henri Chevalier, *ibid.*, 286; 8^o Nécrologie de Sir Alexander Hosie, *ibid.*, 395; 9^o Allocution pour la réception du prince Purachatra de Siam le 19 mai 1924, *La Géographie*, juillet-août 1924, 238—239; 10^o Allocution aux funérailles de Frantz Schrader, *La Géographie*, déc. 1924, 680—681; 11^o Traduction des *Mirabilia Descripta* de Jourdain Catalani de Sévérac (va paraître chez Geuthner en 1925); 12^o Notice sur Paul Jarry, *Le dernier logis de Balzac (Commiss. du vieux Paris, séance du 31 mai 1924)*; 13^o *L'Extrême-Orient*, dans *Hist. gén. des peuples*, Larousse, 1925, I, 373—380.

C'est à cette tournure de son esprit que nous devons les répertoires si précieux de toutes les publications en langues européennes concernant l'Extrême-Orient: *Bibliotheca Sinica* (1^{re} éd., 1881—1885 et Supplément de 1893—1895; 2^e éd., très augmentée, 1902—1908, et Supplément, 1922—1924); *Bibliotheca Japonica* (1912); *Bibliotheca Indosinica* (1912—1915). De telles œuvres, malgré un labeur immense, demeurent toujours incomplètes¹⁾, et il s'y glisse forcément des erreurs. En outre la *Bibliotheca Japonica* est seule munie d'un index. Mais il faut espérer que l'Ecole française d'Extrême-Orient fera exécuter celui de la *Bibliotheca Indosinica*. Quant à celui de la *Bibliotheca Sinica*, il était très avancé à la mort de Cordier, et Madame Cordier a bien voulu accepter d'y mettre la dernière main. Ceux-là peuvent mesurer l'utilité de ces bibliographies qui, les ayant maniées pour l'Extrême-Orient, se sont pris souvent à regretter qu'il n'existe rien de tel pour l'Inde ou pour le monde musulman. Et pour l'Extrême-Orient lui-même, nous sentirons vite combien elles nous manquent à partir de la date où Cordier les a arrêtées.

Cordier, rappelé par Giquel, avait débarqué à Marseille le 26 mars 1877. Il reprit immédiatement les rapports qu'il avait noués l'année précédente avec le monde savant; dès le 19 mars 1877, il donnait à la *Revue critique* un premier article, consacré à *L'Extrême-Orient au Moyen-Age* de Louis de Backer; c'était un éreintement, et bien mérité²⁾. Cordier, par ce compte rendu, s'essayait à ces travaux de géographie historique qui sont une des meilleures parts de son œuvre. Il se lia bientôt avec Charles Schefer, administrateur de l'Ecole des Langues Orientales

1) Les lacunes de la *Bibliotheca Sinica* sont surtout sensibles pour les publications en langue russe et pour celles concernant l'Asie Centrale.

2) Pour donner une idée de la publication de de Backer, qu'on voit encore mentionner parfois avec éloge, il suffit de reproduire cette note de la p. 425: „GERFAUX, cerfs; du latin *cervus*, *cervi*, *cervos*”.

Vivantes, orientaliste de valeur, parlant à merveille l'arabe, le turc et le persan, et qui était en même temps un collectionneur et un bibliophile dans l'âme ¹⁾. Leurs relations devinrent presque quotidiennes quand Cordier fut chargé en 1881 du cours d'histoire, de géographie et de législation d'Extrême-Orient laissé vacant à l'Ecole des Langues Orientales par la mort de Pauthier. Dès l'année suivante, en 1882, Schefer et Cordier inauguraient par le *Jean et Sébastien Cabot* de H. Harrisse le *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle* qui a atteint son XXIV^e volume en 1923. Cordier n'a fait paraître lui-même dans cette belle collection qu'un volume ²⁾, mais considérable, *Les Voyages en Asie au XIV^e siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, Paris, 1891, in-8, xiv + clviii + 602 pages. Les notes, extrêmement copieuses, témoignent de recherches singulièrement étendues. Tout au plus peut-on regretter que Cordier les ait accrochées à l'ancienne traduction française d'Odoric, où la plupart des noms sont estropiés; les formes correctes ne sont ainsi presque jamais données dans le texte, et se trouvent reléguées dans les notes; mieux eût valu peut-être faire une traduction nouvelle du texte latin.

La même année qu'il publiait *Odoric de Pordenone*, Cordier faisait paraître dans le *T'oung Pao* un article, principalement bibliographique, sur *Jean de Mandeville*. Mais c'est surtout avec Marco Polo qu'il revint aux voyageurs du Moyen Age. Dès son

1) La *Bibliotheca Sinica* cite souvent des ouvrages anciens d'après les exemplaires de Schefer. J'ai cependant rencontré plusieurs fois des ouvrages provenant de la bibliothèque de Schefer et que Cordier n'avait pas vus.

2) Un autre avait été annoncé comme devant former le Vol. XVII de la collection; c'était une traduction française annotée du voyage de „Niccolo Conti", faite par Cordier sur le texte latin de Pogge. Mais le Vol. XVII est devenu l'*Itinéraire de Jérôme Maurand* publié par L. Dorez. Cordier n'a publié sur „Nicolò de Conti" (et en même temps sur Varthema) qu'un essai bibliographique paru dans le *T'oung Pao* de 1899. La traduction annoncée en 1896 était en cours d'exécution quand la mort est venue l'interrompre.

retour de Chine, Cordier avait été présenté au colonel sir Henry Yule, l'érudit admirable de science et de bon sens qui avait publié en 1866 *Cathay and the Way thither* et en 1871, puis en 1875, *The Book of Ser Marco Polo*. Le Marco Polo de Yule était devenu introuvable; au début du présent siècle, on songea à le réimprimer. Mais Yule était mort le 30 décembre 1889. On eût pu, ainsi qu'il fut fait à maintes reprises pour des œuvres concernant l'Extrême-Orient, telles celles de Wylie, de Mayers, de Bretschneider, de Playfair, se borner à reproduire telle quelle l'édition épuisée, en tenant pour nonavenus les progrès faits par la science en vingt-cinq ans. Heureusement, la piété filiale de Miss A. F. Yule, appuyée par l'esprit libéral de l'éditeur John Murray, l'entendait autrement. Une révision fut décidée, qui, tout en respectant le texte primitif de Yule, y ajouterait ce qu'il faudrait de rectifications ou de précisions, et c'est à Henri Cordier que cette mise au point fut demandée. Il s'acquitta de sa tâche avec bonheur; l'édition nouvelle parut en 1903; elle a été encore complétée en 1920 par un volume de *Notes and Addenda*. Cordier a su faire passer dans ses notes à peu près tout ce qu'on a écrit jusqu'en 1920 et qui peut éclairer l'œuvre du voyageur vénitien. Ceci n'implique pas d'ailleurs que le dernier mot soit dit sur Marco Polo. Même à laisser de côté les commentaires nouveaux qu'on peut tirer des sources orientales et principalement des sources chinoises, le texte adopté pour le récit lui-même n'est pas des plus satisfaisants. Cordier, et cela se comprend, a gardé le texte anglais tel que Yule l'avait établi. Mais ce texte n'est pas toujours une traduction correcte de l'original; son éclectisme a parfois accueilli des membres de phrase suspects, et en a omis d'autres qu'on peut tenir pour autorisés et importants; enfin les variantes des noms propres ne sont le plus souvent pas indiquées, et parfois la forme consacrée pour ces noms par l'édition de Yule n'est pas la meilleure.

A mon avis, le prochain éditeur de Marco Polo devra avant tout entreprendre une collation nouvelle des manuscrits.

Avant son édition de Marco Polo chez John Murray, Yule avait publié en 1866 *Cathay and the Way thither* pour la Hakluyt Society. L'ouvrage, lui aussi, avait disparu du marché. Le conseil de la Hakluyt Society, en présence du succès obtenu par Cordier dans sa réédition de Marco Polo, lui proposa de rééditer également *Cathay and the Way thither*. Cette seconde édition, en quatre volumes au lieu de deux, a paru de 1913 à 1916. Plus encore que dans son Marco Polo, Yule avait fait ici œuvre de pionnier; le travail de révision était devenu tout à fait nécessaire. Cordier s'est montré là, à son ordinaire, admirablement informé de tout ce qu'on avait écrit sur le sujet, et cette seconde édition, munie, mieux encore que le Marco Polo, d'un excellent index, restera longtemps une mine de renseignements. Certains chapitres cependant en ont déjà vieilli ou en vieilliront vite, à raison des informations que les recherches du P. Golubovich, du Rev. A. C. Moule et de nombre d'autres ont récemment apportées ou vont apporter encore sur les voyageurs et les missionnaires qui, au Moyen Age, ont suivi tout ou partie des routes conduisant au „Cathay”. Nul plus qu'Henri Cordier ne s'est réjoui de ces découvertes et de ces précisions nouvelles.

L'étude des anciens voyageurs européens en Asie a occupé Cordier jusqu'à son dernier jour. Au moment de sa mort, il venait de donner les bons à tirer de sa traduction annotée des *Mirabilia descripta* dus au Dominicain Jourdain Catala, de Sévérac¹⁾. Ici encore il marchait sur les traces de Yule, qui avait traduit en anglais l'œuvre du frère Jourdain dans un volume de la Hakluyt Society paru en 1863. Mais cette œuvre de Yule, la première qu'il

1) Cordier a adopté la forme „Jourdain Catalani de Sévérac”. Comme l'édition n'est pas encore sortie, je ne puis apprécier les raisons de son choix.

eût publiée dans ce domaine, laissait fort à désirer; aussi Cordier a-t-il estimé à bon droit que mieux valait cette fois la reprendre complètement, et en son nom propre.

Bibliographie extrême-orientale, voyageurs médiévaux, voilà qui eût suffi, semble-t-il, à prendre la vie entière d'un savant. Cordier a publié bien autre chose. Chargé d'un cours d'histoire, de géographie et de législation de l'Extrême-Orient en 1881, titulaire de ce cours en 1888, en outre professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques pendant quelques années à partir de 1886, ses travaux d'histoire et de géographie s'étendent à l'Extrême-Orient tout entier. Cet homme très patriote était un „colonial” de la première heure. En 1873, il avait connu à Changhai Francis Garnier, quand celui-ci, appelé par l'amiral Dupré, partait remplir au Tonkin la mission où il devait trouver une mort glorieuse. Garnier, homme d'action, était aussi un savant que Yule tenait en haute et juste estime. Cordier lui consacra une nécrologie émue, puis écrivit à la fin de 1874 un *Narrative of Recent Events in Tong-King* qui parut en 1875 et fit alors quelque bruit en Extrême-Orient. Rentré en France, Cordier commença d'écrire à la *Revue critique*, au *Journal des Débats*, à la *Revue d'histoire des religions*, à la *Revue historique*, mais il lui manquait une revue où des travaux assez étendus et des documents concernant l'Extrême-Orient pussent paraître en abondance; il crut triompher de cette difficulté en fondant chez E. Leroux la *Revue de l'Extrême-Orient*, dont le premier volume parut en 1882, mais qui n'alla pas au-delà du troisième volume, publié en 1887. L'une des raisons qui faisaient obstacle au succès de ce périodique était l'absence de caractères chinois. Un peu plus tard, Cordier trouva enfin l'instrument dont il avait besoin quand, en collaboration avec Gustave Schlegel, il prit la direction de la revue internationale *T'oung Pao* que l'éditeur E. J. Brill offrait d'imprimer à Leyde. Le premier numéro parut en 1890. Il n'y

avait pas alors en Europe d'autre organe de quelque tenue scientifique et qui fût consacré à l'Extrême-Orient; il n'y en eut pas d'autre avant la création de l'*Ostasiatische Zeitschrift* en 1912. D'avoir fondé et fait durer le *T'oung Pao* est peut-être le plus grand service que Cordier pouvait rendre à l'orientalisme.

Avant même que la *Revue de l'Extrême-Orient* existât, Cordier avait fait paraître en 1883 un premier volume (qui n'eut pas de second) de documents concernant *La France en Chine au XVIII^e siècle*; il devait lui donner en 1910 une contrepartie, *La Chine en France au XVIII^e siècle*. De 1886 à 1893, il écrivit tous les articles consacrés à l'Extrême-Orient dans les 17 premiers volumes de la *Grande Encyclopédie*; c'est également à lui que sont dûs les chapitres concernant l'Extrême-Orient dans l'*Histoire générale* de Lavissee et Rambaud. Nommé en 1892 Membre du Comité des travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Instruction publique, il donna au *Bulletin de géographie historique et descriptive* rédigé par ce Comité divers mémoires dont le premier (1895) est consacré à *L'Extrême-Orient dans l'Atlas catalan de Charles V roi de France*. D'autres travaux ont paru dans la *Revue d'histoire diplomatique*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, dans les recueils publiés par les professeurs de l'Ecole des Langues orientales à l'occasion des congrès d'orientalistes ou du centenaire de leur propre maison, dans le *Journal Asiatique*, enfin, à partir de son élection à l'Institut en 1908, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* et dans le *Journal des Savants*. Un bon nombre de ces mémoires, y compris certains qui avaient paru dans le *T'oung Pao*, ont été réimprimés sans changements dans les quatre volumes de *Mélanges d'histoire et de géographie orientales* publiés chez MM. Maisonneuve de 1914 à 1923.

Cordier, qui avait fréquenté aux Archives des Affaires-Etrangères pour ses recherches sur le XVII^e et le XVIII^e siècle et sur les

temps de la Restauration et de la monarchie de Juillet, obtint qu'on lui ouvrît aussi les cartons de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il en tira cinq gros volumes, *L'expédition de Chine de 1857—1858* (1905), *L'expédition de Chine de 1860* (1906), et surtout l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales 1860—1902* (3 vol., 1901—1902), tous bourrés de documents, et dont une sorte de réplique, puisée aux archives anglaises, est aujourd'hui constituée, pour la période 1834—1911, par les trois volumes de M. H. B. Morse, *The international relations of the Chinese Empire* (1910—1918). Ce sont là des instruments de travail indispensables à quiconque veut parler de la Chine entre la guerre d'opium et la révolution de 1911.

Enfin, Cordier, toujours infatigable, a fait paraître en 1920—1921 chez Geuthner une *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*. A parler franc, cet ouvrage en quatre volumes représente un gros effort et sera utile — la vente le prouve et aussi le projet d'une traduction anglaise — parce qu'à certains égards on n'en a pas d'autre du même genre, mais il n'est pas ce qu'il y a de plus solide dans l'œuvre de Cordier. Les parties concernant les „relations avec les pays étrangers” sont bonnes; c'est là un domaine où Cordier travaillait de première main. Mais il n'en va pas de même pour l'histoire générale de la Chine. Là, la tâche était écrasante; c'est un champ immense qu'on commence à peine de défricher. Cordier avait habité la Chine, mais il n'avait pas d'accès direct aux textes chinois. Les éléments de son récit lui sont ainsi fournis le plus souvent par l'*Histoire générale de la Chine* du P. de Mailla (1777—1785), qui est elle-même la traduction, pas toujours fidèle, d'une compilation du XII^e siècle et de sa suite. Or, en Chine comme ailleurs, et plus que jamais, la nécessité de remonter aux sources s'impose. Certains chapitres

de l'*Histoire générale*, pour consciencieuse qu'elle fût, étaient plus ou moins caducs au moment même de son apparition.

Nous voici à peu près au terme de l'œuvre „orientale" d'Henri Cordier. Mais il s'en faut que son activité se soit bornée là. Doué d'une curiosité presque universelle et d'une mémoire hors de pair, il a trouvé le temps de s'intéresser aux recherches les plus variées. Sans être américaniste de profession, il suivait ce qui se faisait en ce domaine. En 1893, il était devenu secrétaire général de la Société des Américanistes de Paris, et ses articles relatifs à l'Amérique ont fourni la matière d'un volume de *Mélanges américains* paru chez Maisonneuve en 1913. Au Comité des travaux scientifiques (Section de géographie historique et descriptive), à la Société de Géographie, à l'Académie des Inscriptions, il fut toujours le porte-parole averti des voyageurs d'Afrique aussi bien que d'Asie. Les questions de littérature et d'histoire françaises et étrangères lui étaient familières, et il a donné des notes nombreuses à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Dans le domaine de la littérature pure, ses publications ont été surtout d'ordre bibliographique: *Bibliographie des œuvres de Beaumarchais* (1883); *Essai bibliographique sur les œuvres d'Alain-René Lesage* (1910); *Bibliographie Stendhalienne* (1914), pour la grande édition de Stendhal entreprise par la librairie Honoré Champion; joignons-y la *Bibliographie des œuvres de Gaston Maspero* (1922), qui est l'hommage d'une vieille amitié. Cordier était enfin un fervent du vieux Paris. Membre du Comité de la Société des Amis des Monuments parisiens depuis 1899, il était devenu membre de la commission du Vieux Paris en 1918, et son intérêt pour la topographie ancienne de la capitale et de sa banlieue, outre plusieurs articles insérés au *Journal des Savants*, s'est plus particulièrement exprimé dans deux mémoires, *Un coin de Paris*, *L'Ecole des Langues orientales vivantes*,

2, rue de Lille (1913), et *Annales de l'Hôtel de Nesle (Collège des Quatre-Nations-Institut de France)* (1916).

Telle fut l'activité du savant, prodigieusement diverse. Il reste à parler de l'homme, qui était excellent. Cordier était essentiellement sociable, membre d'une foule de sociétés, de déjeuners et de dîners corporatifs, où la sympathie universelle l'entourait¹). Je crois bien que, depuis son retour en France en 1876, il ne manqua jamais un congrès d'orientalistes, sauf celui des études d'Extrême-Orient tenu à Hanoi en 1902, et auquel, au dernier moment, il eut le regret de ne pouvoir participer. Tant en France qu'à l'étranger, le Gouvernement, la Société de Géographie, l'Institut le choisirent maintes fois pour délégué; c'est ainsi qu'il représenta le Gouvernement au XVII^e Congrès international des Américanistes tenu à Buenos-Ayres en 1910. Parfois l'appel vint de l'étranger: il fut invité en 1904 à aller faire une conférence à l'Exposition de Saint-Louis, et en 1905 à se rendre au Cap de Bonne-Espérance pour la réunion qu'y tint alors la British Association²). Les honneurs lui étaient venus en abondance: officier de la Légion d'honneur (1921), membre de l'Institut (1908), président de la Société française de bibliographie (1908), président du 52^e Congrès des Sociétés Savantes (1914), vice-président de la Société asiatique (1918), président de la Société de Géographie (1924), président du Comité des travaux historiques et scientifiques, section de géographie historique et descriptive (1918), administrateur adjoint de l'Ecole des Langues Orientales vivantes (1919), président de la Société des traditions populaires (1918), président de la Société Ernest Renan (1921), vice-président du Comité national de Géographie (1920),

1) Cette sympathie se manifesta très chaleureuse lors du dîner qui fut offert à Cordier le 18 décembre 1924 à l'occasion de son 75^e anniversaire. Cf. *La Géographie*, janvier 1925, 83—86; *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, Février 1925, 76—79 (par H. Froidevaux).

2) Il en rapporta un volume, *Le Périple d'Afrique*, Paris, s.d. [1906], in-8.

membre d'honneur de nombreuses sociétés scientifiques françaises et étrangères, et en particulier membre d'honneur de la Royal Asiatic Society et, depuis 1921, corresponding Fellow de la British Academy. Il était assidu à toutes les réunions, et s'acquittait exactement de tous les devoirs que ses fonctions nombreuses impliquaient. Mais c'est surtout à l'Institut qu'il se sentait chez lui. Dans ses dernières années, il y venait travailler autant dire chaque jour, en un coin de la bibliothèque qui était devenu le sien et où s'alignaient les livres qu'il avait le plus souvent à consulter. Sauf le dimanche matin, où on le trouvait toujours chez lui, c'est à l'Institut qu'on savait le rencontrer, toujours accueillant, et prêt à donner une information, un conseil, un appui.

Cet homme „arrivé” était resté simple et bienveillant. Il était sympathique aux jeunes, et ne leur demandait que de travailler de bonne foi. Par ses publications, Henri Cordier a doté l'extrême-orientalisme d'instruments d'une valeur éprouvée, mais, en outre, tant par son exemple que par son action auprès des corps savants, il a eu une grande influence sur l'orientation et le développement de la génération actuelle des savants français qui se consacrent à l'étude de l'Extrême-Orient. Nous tous qu'il aimait et qui l'aimions, nous lui garderons toujours la gratitude de tout le bien qu'il nous a fait ¹⁾.

Notices nécrologiques sur Henri Cordier: *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1925, 86—89, par Ch.-V. Langlois; *La Géographie*, avril-mai 1925, 395—402; *Journal des Savants*, mars-avril 1925, 80—83, par H. Dehérain; *The China Express and Telegraph*, 16 avril 1925, 252—253, par A. G. Angier (très inté-

1) Les parents de Cordier avaient été enterrés à Lisieux, mais lui-même repose au cimetière d'Yerres (Seine-et-Oise).

ressante); *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, mars-avril 1925, 97; *The Times* du 12 mai 1925, par Sir Ed. Denison Ross (reproduite dans *J.R.A.S.*, 1925, 571—572); *Bulletin of the School of Oriental Studies*, III, 855—856, par W. Perceval Yetts; *Geographical Journal*, août 1925, 179; *Revue indochinoise*, mars-avril 1925, 349—351, non signée (est de Paul Boudet; reproduite par lui dans *Bibliogr. de l'Indochine française*, 8^e Suppl^t, mars 1925, Hanoi, 1925, in-8, pp. 1—3).

UN TRAITÉ D'ĀRYADEVA SUR LE „NIRVĀṆA” DES HÉRÉTIQUES

PAR

G. TUCCI.

Dans le Tripiṭaka chinois on trouve deux petits traités attribués à Āryadeva et qu'on peut considérer comme des commentaires partiels au Laṅkāvatāra. Le premier a pour titre: 提婆菩薩釋楞伽經中外道小乘涅槃論. (Nanjiō 1260) et le second: 提婆菩薩破楞伽經中外道小乘四宗論. (Nanjiō 1259).

Le traducteur de ces deux ouvrages fut Bodhiruci à qui, comme on sait, nous devons aussi la deuxième des trois traductions qui nous restent du Laṅkāvatāra. Nous n'avons pas de bonnes raisons pour nier l'attribution de ces traités à Āryadeva. J'ajouterai même qu'il y a un vers du Ćataṣāstra-vaipulya, c'est-à-dire du Catuḥṣataka d'Āryadeva, qui, avec des variantes probablement dues à une adaptation de la part des rédacteurs du Laṅkāvatāra, se retrouve dans ce dernier texte.

En effet l'original du tibétain: *gc'in dan bcins dan t'abs las gžan | t'ar ba galte yod na ni || de la c'in mi skye ste | des na de t'ar žes mi brjod ||* n'est pas très éloigné du *Laṅkāvat.* (éd. Bunyu Nanjiō, p. 186, çl. 70): *Bandhyabandhananirmuktā upāyaiṣṇa vivarjitāḥ | tīrthyā mokṣaṃ vikalpenti na ca mokṣo hi vidyate ||*

Ceci pourrait démontrer que le *Laṅka* est postérieur à Āryadeva; mais il ne faut pas oublier que le vers cité se trouve dans la partie métrique, régulièrement introduite par *atra idam ucyate*, et que nous pouvons croire, avec raison, moins ancienne que la partie en prose.

Mais en tout cas, le premier traité surtout mérite notre attention pour la façon dont il explique un curieux passage du *Laṅka*, qui passe en revue les principales opinions des hérétiques sur le nirvāṇa ¹⁾. Le texte commence par une énonciation sommaire de vingt manières de concevoir le nirvāṇa, mais au fait il semble qu'il en mentionne davantage et du reste sur ce point il a subi probablement des remaniements qui ne permettent pas toujours de reconnaître avec précision la répartition des thèses entre les diverses écoles, et qui d'ailleurs sont démontrés par la différence qu'on peut remarquer entre les trois traductions chinoises. Si cette classification n'est pas tout à fait claire, l'explication d'Āryadeva n'est pas toujours satisfaisante. Ainsi par exemple, dans aucun texte Sāṅkhya que je connaisse, on ne peut trouver une évolution des 25 principes du système telle qu'elle est exposée dans le traité dont la traduction est donnée ci-après. Cela est bien étrange quand on se rappelle l'exactitude avec laquelle, en d'autres cas, notre auteur cite des passages qui sont évidemment tirés des livres mêmes des écoles adverses. Mais on ne peut pas dire que son intérêt pour l'historien de la philosophie ou de la religion indiennes soit nul. En effet il nous témoigne déjà au temps d'Āryadeva, c'est-à-dire au III^e siècle, de l'importance toujours croissante des cultes çivaites et viṣṇuites des Pāṇḍava et des adorateurs de Viṣṇu-Nārāyaṇa, c'est-à-dire des systèmes théistes en général. En outre comme on le verra, nous pouvons y trouver des citations

1) *The Laṅkāvatāra-sūtra*, edited by Bunyu Nanjiō, Kyōtō, 1923, p. 183.

de la Bhagavadgītā, et d'un passage que la critique de M. Garbe voudrait reconnaître comme récent.

Non moins intéressant est ce que nous lisons à propos du Vaiṣeṣika. Que l'on remarque avant tout que, dans ce traité, nous ne trouvons pas une seule mention du Nyāya, qui en effet semble inconnu aussi à la partie en prose du Laṅka, bien que dans les gāthās on fasse allusion aux Naiyāyika. Du reste, dans les plus anciens ouvrages du Bouddhisme jusqu'au IV^e siècle de notre ère, on ne peut trouver aucun souvenir de ce système; ce qui vient à l'appui de l'opinion de M. Ščerbackoï sur l'époque relativement récente à laquelle la logique prend dans l'Inde une forme systématique et indépendante. En outre, selon ce qu'on peut déduire de ce que nous lisons dans notre texte, le Vaiṣeṣika aurait encore une forme athéiste; cela s'accorderait avec ce que les études récentes sont enclines à admettre, c'est-à-dire avec une forme ancienne du Vaiṣeṣika purement scientifique, dans laquelle plus tard seulement fut inséré tout ce qui concerne Dieu et l'ātman¹⁾.

La série des douze catégories prête aussi à certaines remarques. Comme on sait, dans les *Vaiṣeṣikasūtra* les catégories sont: *dravya*, *guṇa*, *karman*, *sāmānya*, *viśeṣa*, *samavāya*, *abhava*, mais dans le traité d'Āryadeva on en trouve seulement quatre: *dravya* (avec ses subdivisions: eau, vent, terre, feu, éther) *guṇa*, *karman*, *viśeṣa*. Serait-ce une preuve nouvelle de la théorie déjà avancée par Bodas que le plus ancien Vaiṣeṣika connaissait un nombre moindre de catégories? Peut-être, mais il faut observer que dans le Laṅka sont déjà rappe-
lées toutes les sept catégories et que l'exposition qu'on ne pourrait pas dire très exacte du Sāṅkhya laisserait soupçonner que pour le Vaiṣeṣika aussi Āryadeva nous donne des renseignements sommaires. Cela toutefois ne va pas de soi, car un philosophe

1) Faddegon, *The Vaiṣeṣika system*, p. 10 et suiv.

2) Introduction au *Tarkasamgraha*, éd. de Bombay, p. 30—32.

comme Āryadeva, qui aime à entrer dans de profondes discussions techniques et qui nous a donné un *Ātaṇḍa* et un *Catuhṣṭaka* devait connaître à fond les théories des adversaires sans quoi une discussion aurait été d'une issue bien incertaine.

L'autre traité est une critique, selon les principes Mādhyamika, des quatre écoles philosophiques: Sāṅkhya, Vaiṣeṣika, Nirgrantha, Jñātiputra. Le principe du classement des systèmes est emprunté au Laṅka et c'est celui bien connu des quatre *koṭi* ou *anta* ou *pakṣa*: unité, diversité, unité et diversité, ni unité ni diversité des dharmas. Comme ces discussions nous sont connues par le Laṅka et par d'autres sources ¹⁾ je ne crois pas nécessaires de traduire aussi ce second *ṣāstra*.

1) On demande: qu'est ce que les hérétiques appellent le nirvāṇa?

On répond: il y a vingt espèces de ce que les hérétiques appellent le nirvāṇa. Ce sont là des imaginations (*parikalpa* 虛妄分別). Pour des causes semblables on peut naître dans les six destins (*gati* 道). Le Tathāgata pour défendre ces mauvaises vues (*drṣṭi* 見) a expliqué le sens réel des causes et du fruit du nirvāṇa.

Quelles sont les vingt espèces de doctrines hérétiques?

- 1) Les maîtres de l'école ²⁾ hérétique du Hīnayāna.
- 2) Les maîtres de l'école de l'espace.
- 3) Les maîtres de l'école du vent.

1) Cf. 成唯識論 *Tch'eng wei che louen*, chap. I, éd. Tōkyō, XX, 10, p. 3 r⁰;

入大乘論 *Jou ta cheng louen*, éd. Tōkyō, XIX, 2, p. 65; *Mādhyamakāvatāra*, éd. par de la Vallée Poussin, p. 80 et suiv., etc. Ce classement est caractéristique des ouvrages bouddhiques du Mahāyāna. Mais quelque chose de pareil se trouve aussi chez les Jainas. Par ex.: *Syādvādamañjarī* p. 98 (éd. *Jainagranthamālā*): eke Tirthikāḥ sāmānyarūpam eva vācyatayābhyupagacchanti, te ca dravyāstikanayānupātino mīmāṃsakabhedā advaitavādināḥ, sāṅkhyāḥ ca. kecie ca viṣeṣarūpam eva vācyam nirvacanti, te ca paryāyāstikanayānusāriṇaḥ saugataḥ; apare ca parasparanirapekṣapadārthaprthagbhūtasāmānyaviṣeṣayuktaṃ vastu vācyatvena niṣeivante, te ca naigamanayānurodhinaḥ kṛpāda-ākṣapādāḥ ca.

2) Le mot 論 *louen* traduit le scr. *ṣāstra* aussi bien que *śāstra*.

- 4) Les maîtres de l'école du Veda.
- 5) Les maîtres de l'école d'Īcāna.
- 6) Les maîtres de l'école hérétique du „corps nu”.
- 7) Les maîtres de l'école Vaiṣeṣika.
- 8) Les maîtres de l'école de la pratique douloureuse.
- 9) Les maîtres de l'école de la descendance de l'homme et de la femme.
- 10) Les maîtres de l'école qui pratique la pratique douloureuse.
- 11) Les maîtres de l'„oeil pur”.
- 12) Les maîtres de l'école de Mo-t'o-lo.
- 13) Les maîtres de l'école des Nirgrantha.
- 14) Les maîtres de l'école du Sāṅkhya.
- 15) Les maîtres de l'école de Maheṣvara.
- 16) Les maîtres de l'*ahetuvāda*.
- 17) Les maîtres de l'école du temps.
- 18) Les maîtres de l'école du „boire de l'eau”.
- 19) Les maîtres de „la force de la bouche”.
- 20) Les maîtres de l'école de l'„oeuf né au commencement”.

II) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que la destruction des *upādāna-skandha* (受陰) comme le feu de la lampe qui s'éteint, ou la semence qui est détruite, s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: C'est l'opinion des maîtres de la première école hérétique, celle du Hinayāna.

III) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que l'espace (*diç 方*) s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la deuxième école hérétique, celle de l'espace, qui disent: „Au commencement (*ādau* 最初) naquit l'espace; de l'espace naquit l'homme cosmique; de cet homme na-

quirent le ciel et la terre ¹⁾. Quand le ciel et la terre se dissolvent et rentrent dans le lieu de cet (espace), cela s'appelle le *nirvāṇa*. C'est pour cela que les maîtres de l'école de l'espace disent que l'espace est éternel et qu'il s'appelle le *nirvāṇa*.

IV) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que le vent est la cause du *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la troisième école hérétique, celle du *ṛṣi* du vent, qui disent: „Le vent peut faire naître et développer les êtres pourvus d'énergie vitale, le vent est le créateur de toutes choses. Il peut aussi détruire toutes les choses. On appelle le vent le *nirvāṇa*. C'est pour cette raison que les maîtres de l'école du *ṛṣi* du vent disent que le vent est éternel et qu'il est la cause du *nirvāṇa* ²⁾.

V) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que Brahmā est la cause du *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la quatrième école hérétique, celle du *Veda*, qui disent: Du nombril de Nārāyaṇa (那羅延) poussa une grande fleur de lotus. De cette fleur naquit Brahmā l'aieul.

1) Voir *R̥g-Veda*, X, 90.

2) La théorie du vent *vāyu* est très ancienne; on la trouve déjà dans le *R̥g-Veda*, XI, 168, et dans l'*Atharva Veda*, XI, 5, où toutefois *prāṇa* est substitué à *vāyu*; selon cette hymne, il est le maître de toute chose et de tout être: *prāṇo ha sarvasyepcvaro yac ca prāṇati yac ca na*. Le continuateur de cette école fut Raikva qui considère lui aussi le vent comme un principe fondamental (*Chāndogya-upaniṣad*, IV, 2, 5). Je traduis par „énergie vitale” 命 *ming*, qui correspond à *jīva*, *prāṇa*. Le *ṛṣi* du vent est sans aucun doute Mātariṣvan.

3) Il est inutile de rappeler l'ancienneté du culte de Brahmā dans le théisme indien. Le morceau sur l'origine des castes est bien connu des sources brahmaniques; voir par ex. *Ṛ.-V.*, X, 90; *A. V.*, XIX, 6; *Vājasaneyi, Saṃh.*, XXXI, i, 6; *Mahābhār.*, *Āntiparvan*, cap. LXXII; *Caṅkara ad Bṛhadāraṇyaka*, I, 4, 7. Pour le lotus qui sort du nombril de Viṣṇu, v. *Mahābhār.*, *Āntiparvan*, CCVII, 13; CCCXLVII, 22. Ce morceau est ainsi cité par 吉藏 *Ki-tsang* dans son commentaire au *Ġuṭaśāstra*, chap. I:

Ce Brahmā a créé toutes les choses avec ou sans énergie vitale. De la bouche de Brahmā naquirent les Brāhmanes, des deux bras naquirent les Kṣatriya, des cuisses naquirent les Vaiçya, du talon des deux pieds naquirent les Çudra. Toute la grande terre est un champ où on cultive le mérite, la vertu, la moralité (çīla 戒). Il fit naître toutes les fleurs et les herbes qui servent à lui rendre hommage. Il créa les animaux sauvages des monts et des champs, les pourceaux et les brebis qui vivent parmi les hommes. Si on tue ces animaux dans le lieu du sacrifice pour en faire hommage à Brahmā, on obtient de renaître dans ce lieu de Brahmā, (ce qui) s'appelle le *nirvāṇa*. Pour cela les maîtres de l'école du *Veda* disent que Brahmā s'appelle l'éternel et qu'il est la cause du *nirvāṇa*.

VI) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que ne pas voir les imaginations (*vikalpa*), mais voir ce qui est éternel et ce qui n'est pas éternel, s'appelle le *nirvāṇa*?¹⁾

On répond: Les sectateurs des maîtres de l'école d'Īcāna, la cinquième école hérétique, qui disent²⁾: Du noble maître de l'école d'Īcāna ni la forme (*ākāra* 形), ni les marques caractéristiques

有提婆論云。韋紐名那羅延天。從臍生蓮華。蓮華生梵天。梵天爲衆生祖。從梵天口生婆羅門。臂生刹利。脇生毗舍。脚生首陀。大地是其戒場。一切衆生於此場上殺生紀天皆生彼天。

1) Le texte sanscrit du *Laṅkā* est: *anye vikalpasyāpravṛtter nityānityadarśanān mokṣa iti* (p. 183, l. 6); 分別 *fen-pie* correspond usuellement dans les traductions des ouvrages *yogācāra* et *mādhyamika* à *vikalpa*.

2) M. Nanjīo a eu tort de restituer ce nom en Jñātiputra, qui, dans le second traité d'Āryadeva dont nous avons parlé, est régulièrement rendu par 若提子 *Jo-t'i-tseu*. Du reste, même phonétiquement, la restitution proposée serait impossible. Īcāna est une épithète de Īva ou Rudra, déjà connus par la *Ācetaçvatara* et l'*Atharvaçiras Upaniṣad*. cf. Bhandarkar, *Vaisnavism, Saivism, and minor religious systems* (G. I. A. Ph., III, 6), p. 106 et suiv.

(*lakṣaṇa* 相) ne peuvent être vues. Il embrasse chaque lieu (*vibhu*). Parce qu'il n'a pas de forme, ni de marques particulières, il peut faire naître toutes les choses, avec ou sans énergie vitale. On l'appelle le *nirvāṇa*. C'est pour cela que les sectateurs des maîtres de l'école d'Īṣāna font de tels discours: Īṣāna est éternel; on l'appelle la cause du *nirvāṇa*.

VII) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que distinguer les différents *lakṣaṇa* s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: C'est là l'opinion de la sixième école hérétique, celle de la „forme nue”¹⁾.

VIII) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que voir le *sva-lakṣaṇa* (自相) et le *sāmānyalakṣaṇa* (同相) de tous les *dharma* s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la septième école hérétique, celle du Vaiṣeṣika 毗世師, font de pareils discours: c'est-à-dire (*yad uta* 謂) la terre, l'eau, le feu, le vent, l'éther, les atomes, la substance, la qualité, l'action, la particularité sont les dix espèces de *dharma*. Comme ils sont éternels, de leur union naissent toutes les choses, avec ou sans intelligence, qui sont dans ce monde. De deux atomes²⁾ naissent par ordre tous les *dharma*. Sans ceux là, il n'y a pas d'union; s'il n'y a pas d'union, alors il n'y a pas de séparation. La séparation est le *nirvāṇa*. C'est pour cela que les maîtres de l'école du Vaiṣeṣika disent que les atomes sont éternels

1) Cette école correspondrait à celle qui est ainsi énoncée par le texte du *Laṅkāvatāra*: *anye punar varṇayanti vividhanimittavikalpo duḥkhañjanavāhaka iti svacitta-dr̥cya-mātrakuṣāla nimittabhaya-bhīta nimittadarśanāt sukhābhilāṣa-nimitte* (je lis ainsi d'après la version tibétaine au lieu de °nimitto du texte sanscrit) *nirvāṇa-buddhaya bhavanti*. L'expression 偈形 *lo-hing* traduit *acelaka*.

2) Sur la question du *doyanuka* et son importance dans la philosophie Vaiṣeṣika, cf. *Siddhāntamuktavali* à Bhāṣā-pariccheda, Bombay, 1903, p. 8 et 16.

et qu'ils peuvent donner naissance à toutes les choses. Ils sont la cause du *nirvāṇa*.

IX) On demande: Quels sont les hérétiques qui disent que la destruction du corps et la destruction du mérite et de l'activité s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: C'est l'opinion des maîtres de la huitième école hérétique, celle de la pratique douloureuse ¹⁾.

X) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que l'évolution par nature propre de l'énergie vitale humaine s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la neuvième école hérétique, celle de la descendance de l'homme et de la femme, qui disent: Maheçvara (摩醯首羅) créa huit êtres dont quelques uns hommes et d'autres femmes.

Le premier s'appelle Aditi (阿提伎), le deuxième Diti (提伎), le troisième Surabhā (蘇羅婆), le quatrième Vinatā (毗那多), le cinquième Kapila (迦毗羅), le sixième Manu (摩訶), le septième Ilā (伊羅), le huitième Kadrū (歌頭). Aditi créa les dieux, Diti les Asuras, Surabhā les serpents, Vinatā les oiseaux, Kapila les animaux à quatre pattes, Manu créa les hommes, Ilā créa tous les grains, Kadrū créa les teignes, les moustiques, les cousins, les puces, les chenilles, etc. Une telle connaissance s'appelle le *nirvāṇa*.

C'est pour cela que les maîtres de l'école de la descendance

1) Le texte sanscrit dit: *anye punar ātmasattvañivapoṣapurusaṣapudgalasarvadharmāvināṣataḥ ca nirvāṇaṃ kalpayanti*. C'est la leçon suivie par Bodhiruci et Çikṣānanda; mais notre texte suppose avec Guṇabhadra: *°sarvadharmāvināṣataḥ*. C'est probablement une école du Yoga.

de l'homme et de la femme disent que l'homme et la femme sont éternels et qu'ils cela appellent la cause du *nirvāṇa* ¹⁾).

XI) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que, comme avec la destruction du mérite et du péché toute activité est aussi détruite, cela s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: C'est l'opinion des maîtres de la dixième école hérétique, qui soutiennent qu'on doit pratiquer la pratique douloureuse ²⁾).

XII) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que par la destruction des *kleṣa* au moyen de la connaissance (on obtient ce qu'on) appelle le *nirvāṇa*?

Les maîtres de la onzième école hérétique, celle de l'oeil pur, font des discours pareils ³⁾).

XIII) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que connaître qu'Īṣvara a créé les êtres s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la douzième école hérétique, celle des Mo-t'o-lo (摩陀羅), qui disent: Les maîtres de l'école de

1) La généalogie des êtres énoncée dans ce texte et la mention du *svabhāva* nous rappelle les *Purāṇa* qui sont très souvent un mélange de Sāṅkhya et d'Hindouisme; mais je ne me rappelle pas avoir trouvé nulle part la liste des huit noms qu'on trouve dans Āryadeva. On peut toutefois comparer: *Matsyapurāṇa*, I, 6. Du reste, il est tout à fait étrange que *Kadrū*, usuellement la mère des serpents, soit associée avec les insectes. Quant à *Kia-pi-lo* il doit être restitué probablement en *Kapila*: la vache. *Sou-lo-p'o* suppose *Surabhā*, mais on attendrait *Sou-lo-p'i*, *Surabhi*; 眷屬 correspond usuellement à *parivāra*.

2) 德 *tō* dans les textes bouddhiques traduit régulièrement *guṇa*. Probablement on a en vue des *yogin* pour qui le *tapas* détruit tout mérite et tout péché, donc tout *karman*. Cf. par ex. *Maitri-up.*, VI, 20: *cittasya hi prasadena hanti karma cūḥaṣcūḥaṇ*. Le texte sanscrit a: *anye puṇyāpuṇyaparikṣayān . . . nirvāṇaṃ kalpayanti*. Il semble un doublet de IX.

3) *Laṅkā*: *anye kleṣakṣayāḥ jñānena nirvāṇaṃ kalpayanti*. Probablement on fait ici allusion au Hinayāna.

Nārāyaṇa disent: J'ai créé toutes les choses. Je suis le premier parmi tous les êtres. Je fais naître toutes les choses dans le monde, avec ou sans énergie vitale. Je suis parmi les monts le roi des monts, le grand Sumeru 大須彌, je suis parmi les eaux le grand océan, je suis parmi les ṛṣi Kapilamuni (迦毗羅牟尼). Si cet homme me rend hommage avec l'eau, les herbes, les fleurs, les fruits, je ne perds pas cet homme et cet homme ne me perd pas¹⁾. Les maîtres de l'école de Mo-t'o-lo disent: Les maîtres de l'école de Nārāyaṇa disent: Toutes les choses ont été faites par moi. Rentrer et s'effacer dans ce lieu, s'appelle le *nirvāṇa*. C'est pour cela qu'on l'appelle éternel et la cause du *nirvāṇa*.

XIV) On demande: Quels sont les hérétiques qui disent que les êtres naissent successivement par l'union des causes et que connaître cela s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la treizième école hérétique, celle des Nirgrantha, font de tels discours: Au commencement naquirent

1) Il est facile de reconnaître dans ce passage des citations de la *Bhagavadgītā*, IX, 26 et X, 25, 26. Le chinois Mo-t'o-lo est pris par M. Nanjō comme la transcription de Madra (?). Les Madra en effet sont un peuple bien connu et nommé plusieurs fois dans le *Mahābhārata*, I, 95, 76—80; I, 113, 12, etc. Leur roi est Čalya, le cocher de Karṇa. Mais je ne trouve pas que les Madra aient été caractérisés par un culte particulier. Je pense plutôt que dans Mo-t'o-lo 摩他羅, que je retrouve ailleurs (par ex. dans 入大乘論 *Jou ta cheng louen*, chap. II), il faut voir les Māthara, une secte théiste des Sāṅkhyas, qui se nommait ainsi d'après un texte fameux la *Māthara* — ou *Maḍhara-ṛtṭi*, probablement commentaire du *Śaṣṭitantra* dont nous parlent les écritures Jaina (par ex. le *Nandisūtra* et l'*Annyoga-dvāra-sūtra*. Cf. WEBER, *Ind. studien*, XVII, 9, et *Über ein Fragment der Bhagavati*, Berlin, II^e Theil, p. 248); Belvalkar, dans *Bhandarkar Commemoration Volume*, 1917, p. 171—84; *Annales of the Bhandarkar Institute*, 1924, p. 138—68; A. B. KEITH in *Bulletin of the School of Oriental studies*, London Institution, 1924, p. 551). D'autre part, on sait que la *devatā* des Sāṅkhyas Īṣvaravādin était Nārāyaṇa (cf. Guṇaratna et Mañibhadra dans leur Commentaire au *Śaddarśanasamuccaya* de Haribhadra, *śloka* 34 et 35). Le caractère 他 *t'o* répond régulièrement en transcription à *tha*, et non à *ṭha*, mais l'objection n'est pas décisive.

ensemble un mâle et une femelle. L'union de ces deux peut faire naître toutes les choses avec ou sans énergie vitale. Dans un temps postérieur, il y a la séparation. Retourner et s'effacer dans ce lieu s'appelle le *nirvāṇa*. C'est pour cela que les maîtres de l'école des Nirgrantha disent: L'union d'une femelle et d'un mâle fit naître toutes les choses; on l'appelle la cause du *nirvāṇa* ¹⁾.

XV) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que la réalisation de la connaissance des principes s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la quatorzième école hérétique, celle du Sāṅkhya 僧佉, disent: Les vingt-cinq principes ont pour cause le *svabhāva* (自性). Ils produisent toutes les choses. Ceci est la cause du *nirvāṇa*. Le *svabhāva* est éternel. Du *svabhāva* naquit le *mahat* (大), du *mahat* naît le *manas* (意), du *manas* naît la connaissance (知), de la connaissance naissent les cinq *tan-mātra* (五分), des cinq *tan-mātra* naissent les cinq *buddhīndriya* (知根), des cinq *buddhīndriya* naissent les cinq *karmendriya* (業根), des cinq *karmendriya* naissent les cinq *mahābhūta* (五大). C'est pour cela que dans l'école on dit: Selon quelle nature pratique-t-on les vingt-cinq principes? En connaissant selon la vérité qu'ils naissent du *svabhāva* et qu'ils retournent et rentrent dans le *svabhāva*, on peut se délivrer du *samsāra* et obtenir le *nirvāṇa*. Ainsi du *svabhāva* naissent tous les êtres. C'est pour cela que les hérétiques Sāṅkhya disent: Le *svabhāva* est éternel; il peut créer les *dharma*; il est la cause du *nirvāṇa* ²⁾.

1) Je ne me souviens pas d'avoir trouvé une théorie pareille attribuée aux Nirgrantha; la doctrine que leur prêtent les textes *mahāyāna* est celle de l'unité et de la diversité en même temps, en opposition avec les Sāṅkhyas (unité) et les Vaiçṣṇikas (diversité).

2) J'ai déjà noté que cette exposition du Sāṅkhya est très inexacte; mais ce n'est pas le premier exemple que nous pouvons en trouver dans les sources bouddhiques. Que l'on compare par exemple *Madhyamakavatāra* de Candrakīrti (éd. la Vallée Poussin), p. 288. Cf. aussi Garbe, *Die Sāṅkhya-Philosophie*, 2^e éd., Leipzig, 1917, p. 391 et suiv.

XVI) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent qu'il y a une cause et un effet et que l'union s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Les maîtres de la quinzième école hérétique, celle de Maheçvara, font de tels discours: „Le fruit est un effet de Maheçvara; Brahmā est la cause. Maheçvara est un corps en trois parties, c'est-à-dire Brahmā, Nārāyaṇa, Maheçvara. La terre est le lieu d'appui. Le seigneur de la terre est Maheçvara. Toutes les choses qui sont dans l'univers, avec ou sans énergie vitale, sont toutes créées par Maheçvara. Du corps de Maheçvara l'éther est la tête, la terre est le corps, l'eau est son urine, les monts sont ses excréments, tous les êtres sont les vers de ses entrailles. Le vent est son énergie vitale, le feu est sa chaleur, les péchés et les mérites sont ses actions. Le corps de Maheçvara est de ces huit espèces. Īçvara est la cause de la naissance et de la destruction; tout est né d'Īçvara, d'Īçvara vient la destruction. On l'appelle le *nirvāṇa*. C'est pour cela que les maîtres de l'école de Maheçvara disent: Īçvara est éternel, il fait naître toutes les choses, il est la cause du *nirvāṇa*¹⁾.

XVII) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que toutes les choses naissent naturellement?

1) C'est le système des Pācupata, connu aussi sous le nom de Maheçvara. La „cause”, l'„effet” et l'„union” correspondent à trois des cinq *padārtha* de l'école qui sont mentionnés par Čaṅkara, *Brahmasūtra*, II, 2, 37. Āryadeva passe sous silence les deux autres: *vidhi* et *duḥkhānta*. Ce même morceau est cité dans une traduction un peu différente par Ki-tsang dans son commentaire au premier chapitre du 百論 *Fo louen*

(*Čutaçāstra*): 摩醯首羅者。提婆論云。六道衆生天地之物皆是自在天身。故自在天略明三身。一自在身。二那羅延身。三梵天身。自在天身總有八分。虛空爲頭。日月爲眼。地是身。河海爲尿。山丘爲糞。風爲命。一切火爲熱氣。一切衆生是身內虫。

On répond: Les maîtres de la seizième école hérétique, celle de l'*ahetuvāda* (無因), font de tels discours: „Toutes les choses naissent sans *hetu* (因) ni *pratyaya* (緣). Il n'y a pas de cause de corruption ni de cause de pureté”. Nos livres disent: „Comme la pointe des épines n'est pas un effet de l'homme et comme la couleur différemment dessinée du paon n'est pas un produit de l'homme, toutes les choses sont de leur propre nature et ne dérivent pas d'une cause. Ceci s'appelle le *nirvāṇa*. C'est pour cela que les maîtres de l'*ahetuvāda* disent: Le *svabhāva* est éternel, il produit toutes les choses, il est la cause du *nirvāṇa* ¹⁾).

XVIII) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que les choses sont créées par le temps?

On répond: Les maîtres de la dix-septième école hérétique, celle du temps, font de tels discours: „Le temps mûrit tous les éléments, le temps fait toutes les choses, le temps détruit toutes les choses”. Pour cela nos livres disent: „Même si l'on jette cent flèches contre la peau, si le temps n'est pas encore venu, on ne meurt pas; mais si le temps est venu, alors une petite herbe fait mourir. Toutes les choses sont produites par le temps, toutes les choses sont détruites par le temps; toutes les choses sont conduites à maturation par le temps, toutes les choses sont détruites par le temps. C'est pour cela que les maîtres du *Kālavāda* disent: Le

1) C'est l'école du *svabhāva* ou *ahetuvāda*, qui a dans l'Inde des origines très anciennes. En effet Makhali Goṣāla, en niant toute activité humaine et en affirmant qu'il n'y a pas de cause de pureté ou d'impureté (*n'atthi hetu sattanāṇ visuddhiya* etc., *Dighanikāya*, II, 20) et que tout est déterminé, peut être considéré comme le maître le plus ancien de l'*ahetuvāda*. Voir en outre *Jātaka*, IV, 339; *Majjhimanikāya*, III, 78; Āryaṣūra, *Jātakamālā*: Mahābodhiṇījātaka. La citation: comme la pointe des épines... etc. est connue par d'autres sources. Cf. par exemple *Lokattavaniraya*, 92; Āṇvaghoṣa, *Buddhacarita*, IX, 52; Guṇaratna, ad *Śaddarṣanasamuccaya* de Haribhadra, éd. Suali, p. 13.

temps est éternel, il produit toutes les choses. On l'appelle la cause du *nirvāṇa* ¹⁾.

XIX) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que voir l'existence des choses s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Ce sont les maîtres de la dix-huitième école hérétique, celle du „boire l'eau", qui font de tels discours: L'eau est la racine de toutes les choses. L'eau peut faire naître le ciel et la terre, elle peut faire naître les choses avec ou sans énergie vitale. En bas elle arrive jusqu'à l'Avīci (阿鼻地獄), en haut elle arrive jusqu'aux deva Akaniṣṭha (阿迦尼吒). De toutes les choses l'eau est le seigneur. L'eau peut faire naître les choses. On la nomme le *nirvāṇa*. C'est pour cette raison que les maîtres hérétiques de l'école du „boire l'eau" prêchent: l'eau est éternelle, on l'appelle la cause du *nirvāṇa* ²⁾.

XX) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que voir la non-existence des choses s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: „Ce sont les maîtres de la dix-neuvième école hérétique, celle de force de la bouche qui disent: l'*ākāṣa* est la cause de toutes les choses. Au commencement naquit l'*ākāṣa*, de l'*ākāṣa* naquit le vent, du vent naquit le feu, du feu naquit la chaleur, de la chaleur l'eau, de l'eau le froid; ce qui était solide fit la terre; de la terre naquirent les différentes herbes et les herbes médicinales (*oṣadhi*); des différentes herbes et herbes médicinales naquirent les cinq grains; des cinq grains naquit l'énergie vitale". C'est pour cela que nos livres disent: Le *prāṇa* est la nourriture.

1) Sur le Kālavāda, voir *Maitri-upaniṣad*, 7^{me} chapitre; *Mahābhārata*, XII, 224, 227; Schrader, *Über den Stand der ind. Philosophie zur Zeit Buddhas und Mahāvīras*, p. 25. Je ne puis pas reconnaître la source à laquelle notre auteur a puisé la citation qu'on lit dans ce passage.

2) Voir *Rg-Veda*, X, 129, 3: *aprahataṃ satitām sarvām a idam*.

Dans un temps postérieur on retourne et on s'efface dans l'*ākāṣa*. Cela s'appelle le *nirvāṇa*. Pour cela les maîtres hérétiques de la force de la bouche disent: „L'*ākāṣa* est éternel, il est la cause du *nirvāṇa*” 1).

XXI) On demande: Quels sont les hérétiques qui soutiennent que voir l'existence et la non-existence des choses s'appelle le *nirvāṇa*?

On répond: Ce sont les maîtres hérétiques de la vingtième école hérétique, celle de la naissance de l'œuf (*aṇḍa*), qui disent: Au commencement il n'y avait ni le soleil ni la lune, ni les étoiles, ni les constellations, ni l'*ākāṣa*, ni la terre. Seulement il y avait une immensité d'eau. Dans ce temps un grand œuf naquit, comme d'une poule, complètement de la couleur de l'or. Quand il fut mûr, il se cassa en deux parties. La première partie resta en haut et fut le soleil; l'autre resta en bas et fut la terre. Entre ces deux parties naquit Brahmā qu'on nomme l'ancêtre de tous les êtres. Il créa toutes les choses avec ou sans énergie vitale. C'est ainsi que, lorsque les choses avec ou sans *prāṇa* se séparent et s'effacent dans ce lieu, cela s'appelle le *nirvāṇa*. C'est pour cela que les maîtres hérétiques de l'école de l'œuf disent: „L'œuf produit Brahmā, il est éternel; on l'appelle la cause du *nirvāṇa*” 2).

1) Allusion à la théorie de Varuṇa exposée dans la *Taittirīya-Upaniṣad*, II, i (cf. Thibaut, *Vedānta-Sūtras*, S. B. E., vol. XXXVIII, II, 31), et avec laquelle notre passage a une ressemblance presque verbale.

2) Sur l'œuf cosmique, voir *Rg-Veda*, X, 121; *Manu*, I, 8, etc.

CHINESISCH-AMERIKANISCHE MYTHENPARALLELEN

VON

EDUARD ERKES.

Die Übereinstimmungen zwischen asiatischer und amerikanischer Mythologie haben seit längerer Zeit die Aufmerksamkeit der Forschung erregt. Während aber die Beziehungen zwischen sibirischen und indianischen Mythen seit langem erkannt sind ¹⁾ und auch die japanische Mythologie bereits mit der amerikanischen verglichen wurde ²⁾, ist die chinesische bisher fast gar nicht herangezogen worden. Das kann nicht wundernehmen, da ja für China das Bestehen einer eigentlichen Mythologie selbst von guten Kennern der chinesischen Religion bis vor nicht langer Zeit geradezu geleugnet wurde ³⁾ und erst Conrady gezeigt hat, dass sich die chinesische Religion auch hierin von den Religionen der übrigen Menschheit in nichts unterscheidet ⁴⁾. Der Entdecker der chinesischen Mythologie hat aber auch schon auf ein gemeinsames Element chinesischer

1) Bogoras, The Folk-Lore of North-Eastern Asia, American Anthropologist N. S. 4 (1902), 577—683.

2) Boas in Ztschr. f. Ethnologie 27 (1895), 510—11; Ehrenreich, Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt (1905), 77 ff.

3) Plath, Die Religion und der Kultus der alten Chinesen (1864), 746; Grube, Religion und Kultus der Chinesen (1910), 20.

4) Conrady, China (Pflugk-Harttungs Weltgeschichte Bd. III), 521.

und amerikanischer Sagen aufmerksam gemacht, das die bei Meng-tze V, 1, II, 3 aufgezeichnete Tradition von Shun's Verfolgung enthält ¹⁾. Eine nähere Vergleichung der chinesischen Mythologie mit den Sagen sibirischer und indianischer Völker zeigt nun, dass dieser Fall keineswegs isoliert dasteht, sondern solche Parallelen sich in ziemlicher Anzahl finden und auffallend genug sind, einmal im Zusammenhang vorgeführt zu werden.

In der chinesischen Literatur findet sich seit dem 4. vorchr. Jahrhundert eine — wie wir unten sehen werden, wahrscheinlich viel ältere — Sage, nach der einst am Himmel zehn Sonnen aufgegangen seien, die mit ihrer Glut die Welt zu versengen drohten, bis ein Heros neun von ihnen vernichtete ²⁾. Die älteste literarische Fixierung findet sich in K'üh Yüan's T'ien-wen, V. 56: 羿焉蹕 ³⁾ 日、烏焉解羽 „Wo schoss Ngi auf die Sonnen, wo liessen die Raben ihre Federn fallen?“ ⁴⁾. Geschrieben ist das T'ien-wen um 300 v. Chr.; seine Verse gehen aber ohne Zweifel auf Beischriften alter Bildwerke zurück, die etwa um 500 zu datieren

1) Das. 505—6.

2) Nach Fertigstellung dieses Aufsatzes erhalte ich die ebenso reichhaltige wie wertvolle Arbeit von Henri Maspero, *Légendes mythologiques dans le Chou-king* (Journal Asiatique, janv.-mars 1924), in der bereits mehrere der im folgenden behandelten Mythenkomplexe eingehend dargestellt sind. Da meine Darlegungen jedoch zum Teil von andern Gesichtspunkten ausgehen als die Masperos, habe ich den Aufsatz selbst unverändert gelassen und nur in den Anmerkungen auf Maspero verwiesen.

3) Statt 彈 pih „erschoss“ (mit einem Pfeil) v. ls. 彈 t'an „erschoss“ (mit einem Kugelbogen), 斃 pich „tötete“, 蹕 pih „verbot“ (die letzte natürlich abzulehnen).

4) Die Sage vom Sonnenraben ist an dieser Stelle zum erstenmal in der chinesischen Literatur nachweisbar. Dass sie aber bedeutend älter sein muss, zeigen mehrere der im Chuan-tze-wei wiedergegebenen alten Schriftzeichen für Sonne, die den dreibeinigen Raben in der Sonne oder gar die Sonne selbst als dreibeinigen Raben darstellen; ebenso der im Hirth Anniversary Volume, p. 643, von Conrady veröffentlichte Orakelknochen mit der Aufschrift 日月之鳴烏 (烏?) die singenden Raben (Vögel?) von Sonne und Mond. Von einem Mondraben ist in China sonst nichts bekannt; dagegen werden die dreibeinigen Sonnenraben häufig erwähnt (vgl. München-Helfen, *The Later Books of the Shan-hai-king*, Asia Major I, 583—4; Maspero, l. c. 13—14). Als Lichtbringer er-

sind¹⁾. K'üh Yüan erwähnt die Sage ausserdem noch in einem andern Gedicht, dem Yüan-yuh, V. 40: 朝濯髮於湯谷兮、夕晞余身兮九陽 „Morgens wusch ich mein Haar im Heisswassertal²⁾, abends trocknete ich meinen Körper an den neun Lichtern“; dass unter den neun Lichtern die neun Sonnen zu verstehen sind, gibt der Kommentar noch ausdrücklich an (九陽九日也). Etwa gleichzeitig mit K'üh Yüan ist die leider nur ganz kurze Erwähnung bei Chuang-tze: 昔者十日並出、萬物皆照 „Vor alters gingen zehn Sonnen zusammen auf; alle Dinge wurden insgesamt verbrannt“³⁾. Zeitlich sehr nahe steht K'üh Yüan ebenfalls das um 292 von seinem Neffen Sung Yüh verfasste Chao-hun, das, an K'üh's Seele gerichtet, ihr die Schrecken der Welt ausmalt und bei Erwähnung des Ostens in V. 12 sagt: 十日代出、流金鑠石些 „Die zehn Sonnen gehen nacheinander auf; sie schmelzen das Metall und verbrennen das Gestein“⁴⁾.

scheint der Rabe bzw. die Krähe weiterhin in Nordostasien und Nordwestamerika (s. d. oben zitierten Arbeiten von Bogoras und Boas, ferner Krickeberg, Nordamerikanische Indianermärchen, 191—202, 205—207). Die japanische dreibeinige Sonnenkrähe Yata-garasu entspricht ganz der chinesischen, obgleich der Umstand, dass sie das Totem zweier alter Adelsfamilien ist (Aston, Nihongi, I, 134) auch einheimischen Ursprung möglich erscheinen lässt, umsomehr als die Krähe auch in einer Sage der Ainu (Batchelor, The Ainu of Japan, 270) als Retterin der Sonne vor einem diese bedrohenden Dämon erscheint. Eine Spur von einem Mondraben scheint sich in Korea zu finden: „Plus spécial était le culte rendu dans le Sin-ra aux corbeaux: chaque année, à la pleine lune du 1er mois, on leur offrait un sacrifice de riz glutineux cuit“ (Courant, Sommaire historique des Cultes Coréens, T'oung Pao, sér. II, vol. I [1900], 315). Die Rabenmythen Nordostasiens und Nordwestamerikas sind bereits mehrfach miteinander verglichen worden (Bogoras l.c. 636—68, Krickeberg l.c. 391—92, Dähnhardt, Natursagen, III, 113—22).

1) Conrady bei Münsterberg, Chinesische Kunstgeschichte, I, 78—89.

2) Über die schon Shu-king I, 2, 4 und später sehr oft erwähnte, auch bei den Tschuktschen (Bogoras, The Chukchee, 292, note 3) vorkommende Sage vom Heisswassertal, in dem die Sonne aufgeht, vgl. Erkes, The Ta-chao (Hirth Anniversary Volume), 71, note 9; Maspero l.c. 17, 34.

3) Chuang-tze 2 (1), 6b (SBE 39, 190).

4) Erkes, Das Zurückwinken der Seele (Chao-hun) des Sung Yüh (1914), 16, Anm. 12.

Hier liegt also eine etwas abweichende Fassung der Mythe vor, in der die Sonnen nicht gleichzeitig, sondern nacheinander aufgehen. Der Kommentar zu der angeführten T'ien-wen-Stelle erklärt die Differenz, indem er nach dem Ta-huang-king 大荒經 bemerkt: 一日方至、一日方出、明天地。雖有十日、自使以次送出運照、而今俱見爲天下妖。故羿稟天命、洞其靈、誠仰天控弦、而九日潛退也。 „Wenn eine Sonne eben sank, dann erhob sich eben eine andere. Sie erleuchteten Himmel und Erde. Obgleich es zehn Sonnen waren, so wurden sie doch veranlasst, abwechselnd aufzusteigen, zu kreisen und niederzugehen. Aber nun wurden sie zusammen sichtbar und machten die Welt verhext. So erhielt Ngi den Befehl des Himmels, durchdrang seine Göttlichkeit, und in aufrichtiger Ehrfurcht gegen den Himmel spannte er die Sehne, und neun Sonnen verschwanden“.

Im Shan-hai-king 9, 1b (3.—2. Jhdt v. Chr.)¹⁾ findet sich die Sage zuerst mit der vom Sonnenbaum zusammengebracht: 湯谷上、十日所浴、在黑齒北、居水中。有大木、九日居下、一日居上枝。 „Oberhalb des Heiswassertales, wo die zehn Sonnen baden, das ist nördlich von den Schwarzzähnen, inmitten der bewohnten Gewässer, gibt es einen grossen Baum; neun Sonnen sind unter ihm (auf seinen unteren Zweigen?), eine auf seinem oberen Zweig“²⁾.

1) S. München-Helfen, The Later Books of the Shan-hai-king, Asia Major I, 550 f.

2) Der Sonnenbaum wird um 300 v. Chr. zuerst in der Literatur erwähnt (Li-sao, Str. 50, Shan-hai-king 14, 2b, Lü-shi Ch'un-ts'iu 22, 4a). Dass die Sage aber bedeutend älter sein muss, zeigen die Schriftzeichen 東 tung (Sonne hinter dem Baum, Osten),

杲 miao (Sonne über dem Baum, hell) und 杳 kao (Sonne unter dem Baum, dunkel). Wenigstens die beiden letzten sind auch von den Chinesen schon früh auf den Sonnenbaum gedeutet worden; Tze-tien s.v. 杲 zitiert nach Huai-nan-tze 3, 6a: 日登於扶桑、是謂朏明、故杲字日在木上 (die letzten 7 Zeichen in meiner Ausgabe nicht enthalten) „Die Sonne steigt auf den Fu-sang, das heisst der Tagesanbruch; darum ist im Zeichen miao die Sonne über dem Baum“ und s.v. 杳

Über den Ursprung der zehn Sonnen berichtet das Shan-hai-king 15, 2a: 東南海之外、甘水之間、有羲和之國。有女子、名曰羲和。方浴日¹⁾于甘淵。羲和者帝俊之妻、生十日。 „Ausserhalb des südöstlichen Meeres, zwischen den süßen Wassern, gibt es das Reich der Hi-ho. Es gibt da ein Mädchen, das Hi-ho heisst; sie badet gerade (?) ²⁾ die Sonne im Kan-yüan („süßen Abgrund“). Hi-ho ist eine Nebenfrau des Kaisers Tsün; sie gebar die zehn Sonnen” ³⁾.

Eine ausführlichere und etwas ins Euhemeristische gewandte Version bringt dann im 2. vorchr. Jhdt Huai-nan-tze (8, 3b): 逮至堯之時、十日並出。焦禾稼、殺草木、而民無所食。獫狫、鑿齒、九嬰、大風、封豨、修蛇、皆爲民害。堯乃使羿誅鑿齒於疇華之野、殺九嬰於凶水之上、上射十日、而下殺獫狫、斷修蛇於洞庭、禽封豨於桑林、萬民皆喜。 „Bis zur Zeit Yao's gingen die zehn Sonnen zusammen auf. Sie versengten Getreide und Saaten und vernichteten Kräuter und

ebenfalls nach Huai-nan-tze 3 (T'ien-wen-hün, meine Ausgabe enthält das Zitat nicht):

日晡、則反景、上照於桑榆、故杳字日在木下 „Die Sonne sinkt, dann wendet sie sich zum Schatten, und aufsteigend glänzt sie am Sang-yü; darum ist im Zeichen kao die Sonne unter dem Baum“. Vgl. Erkes, Das Weltbild des Huai-nan-tze, Ostas. Ztschr. V (1917), Anm. 108; Maspero l. c. 17; 26. Die Sage vom Sonnenbaum kehrt auch auf amerikanischem Boden wieder; sie erscheint zusammen mit der Parallelvorstellung vom Mondbaum, auf den Maspero p. 20 den Joh-Baum beziehen will (s. S. 39 Anm. 1), bei den Mohawk (Krickeberg l. c. 113—14).

1) Der Text hat 方日浴; wie aber die unten angeführte Parallelstelle Shan-hai-king 16, 2a zeigt, sind die Zeichen verstellt. Maspero p. 9, Anm. 2, vertritt auf Grund der Vergleichung anderer, mir nicht zugänglicher Ausgabe die gleichen Anschauung.

2) Das merkwürdige 方 übersetzt Maspero (10) durch „régulièrement“, was dem Sinne nach sehr ansprechend ist, sich aber lexikalisch, soweit ich sehe, nicht begründen lässt. Vielleicht ist die von ihm angeführte Lesart 常 „immer“ vorzuziehen, obgleich 方, wie er an einem Zitat aus Hou Han-shu 79, 4b zeigt, schon alte Lesart ist.

3) Zu Hi-ho vgl. Schindler, The Development of the Chinese Conception of Supreme Beings (Hirth Anniversary Volume), 309; Maspero l. c. 2—47.

Bäume, und das Volk hatte nicht zu essen. Der Yah-yüh ¹⁾, der Tsoh-ch'i (Meisselzahn) ²⁾ der Kien-ying ³⁾, der Grosse Wind ⁴⁾, der Feng-hi ⁵⁾ und die Siu-Schlange ⁶⁾ schädigten allesamt das Volk.

1) Komm.: „**猱** yoh ist **軋** yah (Tze-tien s.v. **札** chah, wohl Druckfehler) zu lesen; **猱** yüh = **瘡** yüh. Der Name eines Tieres. Seine Gestalt glich einem Drachenkopf, einige sagen, es glich einem Fuchs. Es lief gut, verschlang Menschen und lebte im Westen”.

2) Komm.: „Meisselzahn war der Name eines Tieres. Seine Zähne waren drei Fuss lang. Ihre Form war wie Meisselspitzen, sie durchdrangen den Unterkiefer, und es hielt Lanze und Schild”.

3) Komm.: „Der Kien-ying war ein Wunder aus Feuer und Wasser. Er tat den Menschen Böses”. — Vielleicht war er als Kind des Feuers und Wassers gedacht, die nach Tso-chuan X, 17 als ein Ehepaar betrachtet wurden?

4) Komm.: „Der Grosse Wind ist der Windalte (**風伯**). Er konnte die Häuser der Menschen zerstören”. — Nach Shan-hai-king 17, 2a kämpfte Feng-poh mit Ch'ih-yu und dem Regengott gegen Huang-ti, der sie mit Hilfe des Drachen Ying-lung und der Göttin der Dürre, Pah **魃**, besiegte (Bambusbücher I, 1, Ch. III, prol. p. 108; cf. Schindler l. c. 321—22; Maspero l. c. 55—58; s. u. S. 41 Anm. 3).

5) Komm.: „Der Feng-hi war ein grosses Schwein. Die Leute von Ch'u nennen ein Schwein **豨** hi”. Vgl. T'ien-wen V. 69: **馮珧利決、封豨是𪚩** „(Ngi) hielt den Yao(-Bogen) und brauchte den Halbring; der Feng-hi war es, den er schoss”. Der Komm. erklärt den Feng-hi für ein geisterhaftes Tier und bemerkt nach dem Fang-yen, dass ein Schwein im südlichen Ch'u hi genannt werde.

6) Komm.: „Eine grosse Schlange. Sie verschlingt Elefanten und speit ihre Knochen nach drei Jahren wieder aus”. Vgl. T'ien-wen V. 52: **靈(一)蛇吞象、厥大(骨)何如** „Die Zauberschlange (v.l. eine Schlange) verschlingt Elefanten; wieviel beträgt ihre Grösse (v.l. wieviel Knochen hat sie)?” und Shan-hai-king 11, 2a: „Innerhalb des südlichen Meeres gibt es eine Schlange; ihr Körper ist 100 Faden lang, ihre Farbe gelb, grün, rot und schwarz, sie frisst Elefanten und gibt nach drei Jahren ihre Knochen wieder von sich”. Der Komm. bemerkt dazu: „Die heutigen Riesenschlangen (**蚺蛇** jan-shi) des Südens verschlingen auch Rehe; sie verdauen sie vollständig, dann drücken sie sich gegen einen Baum, und die in ihrem Leibe befindlichen Knochen durchdringen allesamt die Zwischenräume des Schuppenpanzers und treten aus. Die sind auch von dieser Sorte”. Das Wu-tu-fu (Wen-süan 5, 12b) erwähnt gleichfalls die „aus den getöteten Riesenschlangen zum Vorschein kommenden Elefantenskelette” (**屠巴蛇出象骼**).

Bemerkenswert und vielleicht auf alten Zusammenhang mit China hindeutend ist es, dass eine ganz ähnliche Vorstellung auch bei den Tschuktschen wiederkehrt: „Another curious detail in the Chukchee tradition points even farther to the south. It is the description of a large worm that lives near the villages of the dead, or the Aurora

Das sandte Yao den Ngi, den Meisselzahn in der Wildnis von Chou-hua zu strafen ¹⁾. Er tötete den Kiu-ying am Ufer des Hiung-shui ²⁾, er fesselte den Grossen Wind in der Marsch des Grünen Hügels ³⁾. Oben schoss er die zehn Sonnen ⁴⁾, unten tötete er den Yah-yüh. Er zerhackte die Siu-Schlange am Tung-t'ing ⁵⁾ und fing den Feng-hi im Maulbeerwald ⁶⁾, und alles Volk freute sich".

In die Zeit Yao's verlegt auch das Lü-shi Ch'un-ts'iu (22, 4b) das Auftreten der zehn Sonnen: 昔者堯朝許由於沛澤之中曰、十日出而焦、火不息、不亦勞乎 „Vor alters, als Yao dem Hü-yu ⁷⁾ in der Marsch von P'ei Audienz erteilte, sprach er: Zehn Sonnen haben sich erhoben und sengen, das Feuer ist nicht aufzuhalten, ist das nicht beschwerlich?"

Huai-nan-tze nennt die zehn Sonnen ferner noch an zwei weiteren Stellen. 4, 2a erwähnt er den Joh-Baum, dessen Blüten

Borealis. This worm is red in colour, and striped, and is so large that it can attack big game. When hungry, it is very active, and will spring from ambush upon a wild reindeer, and then, after having seized it, will kill it with the pressure of its coils. It swallows its prey whole, since it has no teeth. After taking a meal, it becomes inert, and sleeps for several days on the same spot, and the children of the dead cannot arouse it, even by pelting it with stones. This is a very accurate description of a boa-constrictor, and is apparently of ancient origin, since its location is in the sky and with the souls of the dead. There are no snakes in any part of northeastern Siberia; and therefore this tale, if based on facts, must point toward the south as far as those warmer shores where the boa-constrictor actually exists" (Bogoras, *The Chukchee*, 13). — Nach Leo Sternberg findet sich die gleiche Sage auch bei den tungusischen Orotschen am Amur (*American Anthropologist* 7 (1908), 324.

1) Komm.: „Der Name einer Marsch im Süden".

2) Komm.: „Im Lande der nördlichen Tih". — Shan-hai-king 17, 8a—b wird diese Tat Huang-ti zugeschrieben.

3) Komm.: „Ngi fing ihn in der Marsch des Grünen Hügels und machte ihn unschädlich. Einige sagen, er habe ihn gefesselt und dann mit einem Pfeile durchbohrt und getötet. Grüner Hügel ist der Name einer Marsch im Osten".

4) Komm.: „Als die zehn Sonnen aufgingen, schoss Ngi neun von ihnen".

5) Komm.: „Der Name einer Marsch im Süden".

6) Komm.: „Der Maulbeerwald war dort, wo T'ang bei der Dürre am Wald des Maulbeerberges betete" (*Bambusbücher* IV, 1, 7, Ch. Cl. III, prol. p. 129).

7) Mayers, *Manual* no. 204; MH I, Einl. 31.

nach T'ien-wen V. 45 vor dem Aufgang der Sonne die Welt erhellten¹⁾ und mit dessen Zweig K'üh Yüan im Li-sao Str. 50 die Sonne bedroht²⁾, und gibt dazu an: 若木在建木西、末有十日、其華照下地 „Der Joh-Baum ist westlich vom Kien-Baum; an seinen Astspitzen gibt es zehn Sonnen; seine Blüten glänzen auf die Erde hinab“. Endlich heisst es Huai-nan-tze 2, 5a vom taoistischen Heiligen: 馳於方外、休乎宇內、燭十日、而使風雨、臣雷公、役夸父、妾宓妃妻織女。 „Er reitet auf dem, was ausserhalb der vier-eckigen (Erde) ist; er ruht auf dem, was innerhalb des Universums³⁾ ist; er braucht die zehn Sonnen als Fackeln, er macht Wind und Regen zu seinen Beamten und den Donneralten zu seinem Minister⁴⁾, Kua-fu⁵⁾ zu seinem Diener und die Weberin⁶⁾ zu seiner Nebenfrau“.

Diese spärlichen und verhältnismässig späten Nachrichten sind alles, was von der Mythe von den zehn Sonnen auf literarischem Wege überliefert ist. Denn einige Nachrichten in den Bambusbüchern, nach denen nationale Unglücksfälle durch das Auftreten mehrerer Sonnen angekündigt wurden, gehören nicht unmittelbar hierher, obgleich sie sich doch in einem eng verwandten Gedanken-

1) Erkes, Das Weltbild des Huai-nan-tze, Anm. 113 u. 75; Maspero l. c. 29. Der Joh-Baum hat in Amerika noch ein weiteres Gegenstück, den Baum Orodsha der Irokesen, „dessen Blüten das Licht ausstrahlen, das auf die Erde scheint und das auch die Ongwe (Urbilder der Dinge) dort oben beleuchtet (Krickeberg l. c. 96).

2) 折若木以拂日兮 „ich brach vom Joh-Baum, um die Sonne wegzuschlagen“.

3) Den Ausdruck 宇 yü definiert Shi-tze 2, 1a: 天地四方曰宇 „Himmel, Erde und die vier Weltgegenden heissen yü“; der Komm. zu Huai-nan-tze 1, 1a: 四方上下曰宇 „die vier Weltgehenden und das Oben und Unten (Zenith und Nadir) heissen yü“; ebenso Wen-tze 8, 2a: 四方上下謂之宇 „die vier Weltgegenden, Zenith und Nadir, das nennt man das Universum“.

4) Vgl. Maspero 50, Anm. 6.

5) Erkes, Weltbild des Huai-nan-tze, Anm. 250.

6) Die im Shi-king II, 5, IX, 5 genannte Sterngöttin; vgl. Stenz-Conrady, Beiträge zur Volkskunde Süd-Schantungs, 57, Anm. 2.

kreise bewegen. So heisst es dort im 8. Jahre von Hia Kin-ti: 天有祲孽、十日竝出。其年隳。 „Am Himmel gab es ein Unglückszeichen; zehn Sonnen gingen zusammen auf. In diesem Jahre starb er“¹⁾. Ferner im 29. Jahr von Hia Kuei (Kie) bei Gelegenheit des erfolgreichen Aufstandes der Shang: 三日竝出 „drei Sonnen gingen zusammen auf“²⁾. Endlich im 48. Jahr von Shang Chou: 二日竝出 „zwei Sonnen gingen zusammen auf“³⁾. Dass die Sage aber viel älter sein muss als ihre älteste Fixierung in der Literatur, zeigt das Schriftzeichen 旭 süh „Sonnenaufgang“, „Morgendämmerung“, das auf Sonne + 9 zusammengesetzt ist und zeigt, dass man die Dämmerung als die Zeit auffasste, in der erst eine Sonne aufgegangen ist und das Erscheinen der neun andern noch bevorsteht⁴⁾. Dagegen zeigt das Zeichen 早 tsao „Morgen“ (Sonne + 10) die zehn bereits aufgegangenen Sonnen, und vielleicht hat auch das Zeichen 晶 tsing „licht“ (3 Sonnen) seinen Ursprung in der gleichen Vorstellung.

So spärlich diese Überlieferungen nun auch sind, so lassen sie doch erkennen, dass es offenbar mehrere Varianten der Sage gab, von denen sich die folgenden drei unterscheiden lassen:

1) Die zehn Sonnen sind ein dauerndes Phänomen; sie wachsen an den Ästen des Fu-sang (Shan-hai-king 9, 1b) oder des Joh-muh (Huai-nan-tze 4, 2a). Dass die zehn Sonnen noch existieren, setzen Yüan-yuh V. 40, Chao-hun V. 12 und Huai-nan-tze 2, 5a voraus; auch die erwähnten Schriftzeichen beruhen wohl auf dieser Auffassung.

2) Die zehn Sonnen gingen, nachdem sie zuerst nacheinander

1) Chu-shu-ki-nien III, 13, 3 (Ch. Cl. III, prol. p. 124).

2) Das. III, 17, 16 (Ch. Cl. III, prol. p. 126).

3) Das. IV, 13, 27 (Ch. Cl. III, prol. p. 141). — Legge (Ch. Cl. III, 171) gibt auch an, leider ohne Nennung einer Quelle, dass beim Sturze der Hia zwei Sonnen am Himmel miteinander gekämpft hätten.

4) Darauf weist auch Maspero p. 26 hin.

die Welt erleuchtet hatten, plötzlich zusammen auf und wurden auf Befehl des Himmels von Hou Ngi herabgeschossen. Das ist die Version des T'ien-wen-Kommentars von Hung Hing-tsu; sie steht gewissermassen zwischen der ersten und der folgenden Auffassung:

3) Die zehn Sonnen erscheinen gemeinsam mit andern Ungeheuern zur Zeit Yao's als eine Katastrophe und werden auf Befehl des — zuerst anscheinend ratlosen ¹⁾ — Kaisers von Ngi beseitigt. So im Lü-shi Ch'un-ts'iu 22, 4b und Huai-nan-tze 8, 3b.

Es müssen also verschiedene Fassungen der Sage existiert haben, und es sieht so aus, als ob — ähnlich wie in andern Fällen ²⁾ — in der zweiten und dritten Version ein Naturmythus mit historischen Reminiszenzen verbunden worden sei, nämlich mit der Erinnerung an den Kampf zweier Kulte, der seinerseits wieder den geistigen Ausdruck eines politischen Kampfes bildete. Denn die herabgeschossenen Sonnen sind ja die Kinder der Sonnengöttin Hi-ho, und der in der zweiten Version den Befehl gibt, sie herabzuschliessen, als durch ihr unregelmässiges gemeinsames Erscheinen die Welt verhext wird, ist T'ien, der Sonnengott ³⁾. Sollte hier

1) Überhaupt erscheint Yao in der alten Literatur keineswegs immer als der Musterkaiser des orthodoxen Konfuzianismus. So berichtet Tso-chuan VI, 18 eingehend von seiner Unfähigkeit, mit Ungeheuern fertig zu werden und gute Helfer anzustellen, und von der Freude, die bei seiner Abdankung und beim Regierungsantritt seines Nachfolgers Shun herrschte. Desgleichen wird Tso-chuan X, 7 missbilligend erwähnt, dass er K'un hinrichten liess, der dann von den drei Dynastien für seine Verdienste dem Himmel beigesellt wurde — wie es auch T'ien-wen V. 26 von K'un heisst: 順欲成功.

帝何刑焉 „Gehorsam strebte er sein Verdienst zu vollenden — warum strafte ihn der Kaiser?“ Ganz zu schweigen von den boshaften Ausfällen Chuang-tze's gegen Yao, die ja wohl auch nicht eine rein persönliche Ansicht darstellen, sondern eher die Tradition einer Schule, wenn nicht gar die eines ganzen Volksteils zum Ausdruck bringen.

2) So z.B. bei dem in den Bambusbüchern (Ch. Cl. III, prol. p. 108; vgl. Shan-hai-king 17, 2a—b, Shi-tze 2, 2b, etwas abweichend Lieh-tze 2, 9a, Wilhelm, Liä-dsi 26) berichteten Kampf Huang-ti's gegen Ch'ih-yu; s. Conrady, China, 522. Vgl. Maspero 55—58.

3) Über die Identität des althinesischen Himmelgottes mit dem Sonnengott vgl. Schindler, The Development of the Chinese Conceptions of Supreme Beings (Hirth Anniversary Volume), 298—312.

vielleicht eine Erinnerung an den Kampf zweier Sonnenkulte vorliegen, von denen der eine einem männlichen Sonnengott galt, der dann wohl einen vaterrechtlichen, den nordchinesischen Kulturkreis, vertreten dürfte, und den einer Sonnengöttin als der Vertreterin einer mutterrechtlichen, südchinesischen Kultur? Der zuerst augenscheinlich stark bedrängte Sonnengott wird durch ein anderes Wesen gerettet, die Sonnengöttin ihrer neun Kinder beraubt und selbst zur Lenkerin des Sonnenwagens herabgedrückt. Ins Euhemeristische gewandt ist dann die dritte Version, in der an Stelle des T'ien sein irdischer Vertreter, der Kaiser von China, tritt; hinter den Ungeheuern, die Ngi in seinem Auftrag erlegt, verbergen sich allem Anschein nach die Götter und Totems südchinesischer Stämme, mit denen China seit alters im Kampfe lag, und die damit zusammen geschehene Erlegung der zehn Sonnen dürfte somit wieder auf die Unterdrückung eines ketzerischen, mutterrechtlichen südchinesischen Sonnendienstes hinweisen ¹⁾.

Hat aber die Mythe von den zehn Sonnen auf chinesischem Boden eine Art historischer Grundlage, so wäre anzunehmen, dass die Parallelmythen bei Randvölkern des Stillen Ozeans, falls zwischen ihnen ein Zusammenhang besteht, von China ausgegangen wären. Eine solche Parallele findet sich nun auf der asiatischen Seite des Pacific zunächst bei den Battak auf Sumatra ²⁾:

„In grauer Vorzeit hatte die Sonne sieben Söhne, welche alle ebenso heiss auf die Erde herniederbrannten wie sie selbst. Da waren die Menschen übel dran; denn sie konnten es von Hitze nicht aushalten, und die Pflanzen verwelkten. In ihrer Not schickten

1) Dass solche Kulte wirklich existierten, zeigt u. a. die Angabe Shi-ki 28, 2b (M H III, 452), dass u. a. der Kultus der Neun Himmel von Schamaninnen (𠄎 wu) besorgt wurde.

2) Warneck, Die Religion der Battak, 43—44. — Dass die Sage bei den mit den Chinesen unmittelbar sprach- und stammverwandten Weissen Tai von Phu-qui vorkommt, lässt sich mit Maspero (26) wohl am einfachsten durch Urverwandtschaft erklären.

sie die Schwalbe zum Monde, er möchte ihnen helfen. Der Mond war bereit dazu, forderte den Menschen aber das Versprechen ab, dass sie ihm gegen die Sonne beistehen müssten, wenn diese ihn etwa befeinden würde. Darauf rief der Mond alle seine Kinder herbei, das sind die Sterne, und versteckte sie. Von den Menschen aber liess er sich grosse Mengen Betelblätter geben, auch Kalk, Tabak und was sonst zum Sirikauen gehört, endlich auch sieben grosse irdene Schüsseln. Danach rief er die Sonne und schlug ihr vor: „Siehe, ich habe all meine Kinder geschlachtet und gegessen; ich rate dir, auch so zu tun“. „Ist das wirklich wahr?“ fragte die Sonne. „Ja, hier kannst du ihr Blut sehen, das ich aufgefangen habe“, und damit zeigte der Mond die sieben Schüsseln voll roten Sirisaftes. Die Sonne ging darauf ein, fing ihre sieben Söhne, schlachtete und ass sie. Bald aber liess der Mond seine Kinder, die Sterne, wieder frei. Als die Sonne den Betrug merkte, überzog sie den Mond mit Krieg und schickte die Geister, lău, als ihre Vorkämpfer gegen ihn. Die Vorkämpfer des Mondes heissen laha. Wenn nun die lău gegen den Mond anstürmen, entsteht eine Mondfinsternis. Die Menschen aber helfen dem bedrängten Mond, indem sie aus Leibeskräften schreien: „Gebt den Mond frei, ihr lău!“ Umgekehrt entsteht eine Sonnenfinsternis, wenn die Vorkämpfer des Mondes die Sonne bedrängen. Darum hört man bei einer Mondfinsternis durch das ganze Land hin die Menschen schreien: „Gebt den Mond frei, ihr lău!“

Nach einer andern Sage der Battak schuf der Schöpfergott Mula djadi acht Sonnen, um das Meer auszutrocknen und den Erddrachen Radja Padoha zur Ruhe zu bringen. Da aber die Pflanzen ob der Hitze nicht gedeihen konnten, schaffte er sie wieder ab und machte eine Sonne und liess Licht und Finsternis miteinander abwechseln ¹⁾).

1) Warneck l. c. 30—32.

Bei den Semang auf Malakka hat Pater Schebesta unlängst eine ähnliche Sage entdeckt:

„Die Sonne ist weiblich und der Mond männlich. Beide hatten viele Kinder, die mit der Mutter gingen. Dadurch war die Hitze unausstehlich geworden. Der Mond hatte Mitleid mit den Menschen und betörte die Sonne, so dass sie alle ihre Kinder auffrass. Der Mond hatte zwei jüngere Geschwister, diese verbarg er in seinen Achselhöhlen. Nachdem die Sonnenkinder alle aufgefressen waren, liess der Mond seine beiden jüngeren Geschwister aus der Achselhöhle „hervorfliessen“. Aus den beiden sollen die Sterne geworden sein“¹⁾.

Nördlich von China erscheint die Sage dann in einer der chinesischen weit ähnlicheren Form bei den Golden, bei denen der Nationalheld Kado die Stelle Hou Ngi's einnimmt:

„Kado said: „There are three Suns in the sky. It is impossible to live. It is too hot. I will shoot the Sun“. Then his wife said: „Go!“ Kado went to where the Sun rises. He dug a pit, in which he hid; and when the first Sun rose, he shot him. He missed the second Sun, but when the third Sun rose, he killed him also. Now it was no longer too hot. . . . After the Suns had been killed, the stones began to harden“²⁾.

Fast noch auffälliger ist aber eine amerikanische Parallele, die sich bei dem kalifornischen Indianerstamm der Shastika findet:

„Originally, the sun had nine brothers, all like to himself, flaming hot with fire, so that the whole world was like to perish; but the coyote slew nine of the brothers, and so saved mankind from burning up. The moon also had nine brothers, all like unto

1) P. P. Schebesta, Über die Semang auf Malaka, *Anthropos* 18—19 (1923—24), 1010.

2) Laufer, *Petroglyphs on the Amoor*, *American Anthropologist* N. S. 1 (1899), 749—50.

himself, made of ice, so that in the night people went near to freeze to death. But the coyote went away out of the eastern edge of the world with his knife of flint stone, heated stones to keep his hands warm, then laid hold of the nine moons one after another and slew them likewise, and thus men were saved from death by freezing" ¹⁾).

Nicht nur wirkt die Übereinstimmung in der Zahl der Sonnen merkwürdig, — umsomehr als die Zehnzahl in den Mythen der Indianer sonst nicht häufig erscheint — sondern auch der seltsame Parallelismus der Sage von den zehn Monden gemahnt ganz an chinesisches Denken, wenngleich sich eine solche Parallelsage auf chinesischem Boden nicht direkt nachweisen lässt. Aber einen Anhaltspunkt dafür, dass eine solche bestanden hat, scheint die folgende, im Shan-hai-king 16, 2a aufgezeichnete Sage zu bilden: 有女子方浴月、帝俊妻常羲、生月十有二、此始浴之 „Es gibt ein Mädchen, das gerade (?) ²⁾ den Mond wäscht, des Kaisers Tsün Nebenfrau Ch'ang-hi; sie gebär die zwölf Monde, diese wusch sie anfangs". Was von dieser Ch'ang-hi ³⁾ berichtet wird, ist ein genaues Gegenstück zu dem, was an der oben angeführten Stelle Shan-hai-king 15, 2a von Hi-ho gesagt ist; auch sie ist eine Nebenfrau des Kaisers Tsün, gebär die zehn Sonnen und badet sie. Sollte da nicht auch für China eine parallele Fortsetzung der Sage anzunehmen sein, die das Verschwinden der Monde bis auf einen erklärte? ⁴⁾ Eine Erinnerung an eine solche

1) Powers, Tribes of California (Contributions to North American Ethnology (1877), III, 251. — Bastian, Die Culturländer des alten America, II, 599, Anm. 1, schreibt dieselbe Sage auch den kalifornischen Nishinam zu; eine Quelle für diese Angabe habe ich aber nicht entdecken können.

2) S. o. S. 36 Anm. 2.

3) Eine Erinnerung an diese Ch'ang-hi scheint das Zeichen 朧 „Mondlicht" zu enthalten, wie auch das Zeichen 曦 „Sonnenlicht" an Hi-ho erinnern dürfte.

4) Vgl. Maspero 14—16. — Bei den Bilchula-Indianern wäscht eine Göttin den Mond nach Finsternissen, vgl. Krickeberg l. c. 182.

Sage scheinen auch die beiden Formen des Schriftzeichens 朧 𠂔 lang „Mondhelle“ zu enthalten, von denen die eine aus Mond + 2, die andere aus vier Monden zusammengesetzt ist.

Endlich findet sich eine solche Sonnenmythe noch in Peru. Cieza de Leon berichtet in dem 1553 erschienenen 1. Teil seiner *Crónica del Perú*, cap. 84, folgendes von den Eingeborenen des Tales von Xauxa östlich von Lima:

„Those Indians relate another legend which they heard from their ancestors, namely, that a great multitude of devils once assembled in these parts, and did much damage to the natives, terrifying them with their looks. While this was going on, five suns appeared in the heavens, which, with their brilliant splendour, annoyed the devils, who disappeared with loud screams and groans. The devil Huarivilca, who was in this place, was never seen again, and all the places where he had stood were scorched and burnt“¹⁾.

Eine noch ausführlichere Schilderung findet sich bei Bastian:

„Die Gräuel waren so scheussliche geworden, dass eine Sonne nicht zu genügen schien, und fünf Sonnen erscheinen mussten, die satanischen Dämonen aus dem Tal zu vertreiben. Da eine solche Vermehrung des leuchtenden Gestirns auf die Dauer den Bestand auch des Menschengeschlechts bedroht haben würde, wird es eines Retters bedurft haben, um dieses zu befreien, und vielleicht leistete der in Xauxa verehrte Hund, der Thiergott der Huancas, ihnen seine Dienste, wie den Chastas der Coyote, als er die neun heißen Brüder der Sonne erschlug (und dann die neun kalten des Mondes)“²⁾.

Die über Cieza hinausgehenden Angaben Bastians scheinen aber nur auf Vermutung zu beruhen; wenigstens habe ich keine Quelle für sie auffinden können.

1) Ich zitiere nach Markham, *The Travels of Pedro de Cieza de Leon*, Hakluyt Soc. vol. 33, 300, da mir das spanische Original leider nicht erreichbar ist.

2) *Die Culturländer des alten America*, II, 151.

Die Ähnlichkeit zwischen den verschiedenen Mythen ist umso auffälliger, als ein Mythos von einer Vermehrung der Sonne ausserhalb der Randländer des Stillen Ozeans nicht vorzukommen scheint. Am nächsten steht ihnen noch eine rumänische Sage, nach der Gott zweifelt, ob er eine Sonne oder mehrere erschaffen soll, sich aber auf den Rat des Teufels hin für ersteres entschliesst, sowie eine anscheinend aus griechischer Quelle stammende bulgarische, nach der der Sonne zu heiraten untersagt wird, weil sie mit ihren Kindern sonst die Welt verbrennen würde¹⁾. Dafür aber findet sich eine analoge Vorstellung wieder am Nordrand des Pacific bei den Tschuktschen, deren neun (auch fünf oder sieben) übereinanderliegende Welten zum Teil von mehreren, 2—8, Sonnen erhellt werden²⁾.

Endlich erinnert an das Motiv der Sonnenvermehrung auch noch eine Sage der Bilchula (Bella Coola) Indianer in Nordwestamerika:

(Der Sohn der Sonne spricht:) „Father, I wish to take your place to-morrow. The Sun consented, but said: „Take care that you do not burn the people. I use only one torch in the morning, and increase the number of torches until noon. In the afternoon I extinguish the torches one by one”. On the following morning the boy took his father's torches and went along the path of the Sun; but very soon he lighted all the torches. It became very hot on the earth. The woods began to burn, and the rocks to crack, and many people died.... When the Sun saw what the boy was doing, he caught him and threw him down to the earth, and said: „Henceforth you shall be the mink”³⁾.

Diese Parallele verdient nun insofern Beachtung, als sich ge-

1) Dähnhardt, *Natursagen*, I, 128—132.

2) Bogoras, *The Chukchee*, 330.

3) Boas, *The Mythology of the Bella Coola Indians*, 102—3. In einer andern Sage der Bilchula wird berichtet, die ursprüngliche, nicht hell genug leuchtende Sonne sei vom Sonnenraben gegen die gegenwärtige ausgetauscht worden (das. 63).

rade bei den Bilchula noch verschiedene andere Vorstellungen finden, die an solche aus der althinesischen Mythologie anklingen. Da ist zuerst der *Himmelspfeiler*, von dem es heisst: „At sunset stands an enormous post. . . . It supports the sky and prevents the sun from falling down into the lower world”¹⁾. Aus China ist dieser Himmelspfeiler, 天柱, der von Kung-kung bei seinem Kampfe mit Chuan-hü eingerannt wurde²⁾, gleichfalls wohlbekannt; vielleicht ist er schon in dem Schriftzeichen 雨 yü, Regen, dargestellt, das anscheinend das von einem Pfeiler gestützte Himmelsgewölbe zeigt, aus dem der Regen herabströmt³⁾.

Sodann findet sich bei den Bilchula die chinesische Mythe vom *Riesen, der im Osten wacht*: „In the far east a giant is sitting with legs apart. He holds a long stone bar in his outstretched hands. The earth is fastened to this stone bar by means of two stone ropes”⁴⁾. In China heisst es von Riesen im Osten im T'ien-wen V. 50: 何所不死、長人何守 „an welchem Orte stirbt man nicht; was bewacht der Riese?” Der Kommentar des

1) Das. 36; vgl. Krickeberg l. c. 184.

2) Lieh-tze 5, 1b (Wilhelm, Liä-dsi 49); Huai-nan-tze 3, 1b; vgl. Huai-nan-tze 6, 4a; MH I, 11—12; Maspero 54—55.

3) Ich weiss nicht, worauf sich Masperos Annahme von 4 Himmelspfeilern stützt, wenn nicht etwa auf die vier abgehauenen Beine der Riesenschildkröte, die Nü-kua nach Lieh-tze 5, 1b und Huai-nan-tze 6, 4a als die 四極 aufstellte. Wenn die bei Huai-nan-tze 4, 2b (Erkes, Weltbild des Huai-nan-tze 53—4) genannten 8 Gipfel (Pole?) (八極), unter denen der von Kung-kung eingerannte Puh-chou-shan mit aufgeführt ist, mit den Himmelspfeilern identifiziert werden dürfen, so wären ihrer acht anzunehmen, die dann in den im T'ien-wen V. 10 erwähnten acht Erdpfeilern, die sich dem Kommentar des Hung Hing-tsu zufolge unter der Erde befinden (cf. Maspero 33) ihr genaues Gegenstück besitzen würden (der Komm. des Wang Yih nennt sie allerdings Himmelspfeiler und identifiziert sie mit acht Bergen). Auch diese Vorstellung einer Vielheit der Himmelspfeiler hat ihre Parallelen auf amerikanischem Boden; die Skidi Pawnee kennen vier menschengestaltige Himmelsträger (Krickeberg 121), die auch in Mexiko vorkommen (Joyce, Mexican Archaeology, 220); die Navaho 16 Himmelspfeiler am Erdrand (Krickeberg 342).

4) Boas, Mythology of the Bella Coola, 36.

Wang Yih identifiziert den Riesen mit dem Fürsten des Riesenreiches im Osten¹⁾, dem nach Kuoh-yü 5, 16b—17a von Yü erschlagenen und im Berge 會稽 Kuai-ki in Wu begrabenen Windgott 防風 Fang-feng, der den Berg Fang-yü 封隅 im Osten bewachte. Vielleicht hat auch diese in stark euhemeristischer Gestalt überlieferte Mythe unter dem Riesen ursprünglich einen Weltwächter verstanden; der Name des von ihm bewachten Berges Feng-yü „Grenzecke“ scheint wenigstens darauf hinzudeuten, dass der Riese die Ostgrenze der Welt zu bewachen hatte. An den T'ien-wen-Vers erinnert übrigens etwas die bei Lieh-tze 5, 2a—b mitgeteilte Sage, nach der die Bewohner des östlich von Puh-hai 渤海 (Nordshantung) im Meere gelegenen Unsterblichkeitslandes durch einen Riesen (大人) aus dem Reiche des Drachenalten (龍伯) geschädigt wurden, worauf Ti die Riesen zur Strafe verkürzte. Auch die Seile, an denen die Erde gehalten wird, erscheinen in China; T'ien-wen V. 9: 幹維焉繫 „Die rotierenden Seile, woran sind sie befestigt?“ Nach Lieh-tze 5, 1b und Huai-

1) Das häufig genannte Riesenreich im Osten dürfte wohl doch auf Bekanntschaft mit hochgewachsenen Stämmen im NO des damaligen China zurückgehen, wie z.B. Tso-chuan VI, 11 von Kämpfen mit den langen Tih von Sou-man 鄭瞞 im Norden berichtet wird. Huai-nan-tze 5, 8a gibt an: 過朝鮮貫大人之國 „durchwandert man Korea, so gelangt man zum Lande der Riesen“. Vgl. Erkes, Das Weltbild des Huai-nan-tze, Anm. 226. Auf solche grosswüchsige Völker dürfte wohl auch die Überlieferung der Ainu vom Riesenvolk der Tonchi zurückgehen, das früher auf Sachalin gehaust haben soll und von Laufer (Die angeblichen Urvölker von Yezo und Sachalin, Zentralblatt für Anthropologie V (1900), 321—30) wohl allzuskeptisch als reine Phantasie aufgefasst wird. Chao-hun V. 11: 長人千仞惟魂是索些 „der Riese (Riesen?), der tausend Klafter hohe, nur die Seele ist's, die er sucht“ weist wohl auf dieselbe oder eine ähnliche Mythe wie die des T'ien-wen hin. Auf den Shantung-Skulpturen (Chavannes, La sculpture sur pierre, pl. 31) ist ein Riese abgebildet, der ein Kind (eine Seele?) verschlingt. Die menschen-bzw. seelenfressenden Riesen finden sich dann abermals bei den Tschuktschen (wie auch den Korjaken, Jukagiren und Eskimo) wieder; s. Bogoras, The Chukchee, 292, 299. Besonders merkwürdig ist die an letzterer Stelle reproduzierte Tschuktschenzeichnung von zwei Riesen, die ein Kind fressen; sie erinnert ganz an die erwähnte Figur der Shantung-Skulpturen.

nan-tze 3, 1b zerrissen die Erdseile, als Kung-kung den Himmelspfeiler einstiess.

Weiterhin aber stossen wir in der Mythologie der Bilchula auf eine Anschauung, die fast wie die Erklärung einer dunkeln Stelle bei Lao-tze anmutet. Lao-tze c. 10 heisst es: **天門開闔，能爲雌乎** „Des Himmels Tor öffnet und schliesst sich; kann es (man?) das Vogelweibchen spielen?“ Der Ausspruch wird von den Erklärern in verschiedener Weise symbolisch ausgelegt und mag vielleicht auch von Lao-tze selbst schon so gemeint worden sein; aber seine Form legt es doch sehr nahe, dass Lao-tze, wie so oft, auch hier von einer alten mythologischen Vorstellung ausgegangen ist¹⁾ — wie denn das philosophische Denken in China so gut wie bei allen Völkern aus dem mythologischen hervorgegangen ist und das Symbol ja überhaupt stets auf eine reale Vorstellung zurückgeht — und dass wir seine Gedanken am besten verstehen, wenn wir sie an primitive Vorstellungen anschliessen²⁾. In der Mythologie der Bilchula nun ist das Tor zum Hause der Himmelsgöttin Qamaitis ein Totempfeiler in Gestalt eines Adlers, dessen auf- und zuklappender Schnabel als Eingang passiert werden muss³⁾. Wenn wir die Lao-tze-Stelle so auffassen, dass das Himmelstor selbst das Vogelweibchen darstellt, dann muss also auch für das alte China eine ähnliche Vorstellung vorausgesetzt werden.

1) Dass das auf- und zuklappende Himmelstor wirklich eine konkrete mythologische Vorstellung war, geht klar aus T'ien-wen V. 21 hervor: **何闔而晦、何開而明** „Was schliesst sich, und es wird dunkel? Was öffnet sich, und es wird hell?“ Auch Li-sao Str. 53 wird das Himmelstor und sein Pfortner erwähnt; ferner Yüan-yuh V. 48, wo auch von seinem Auf- und Zuklappen die Rede ist, und mehrfach im Shan-hai-king und bei Huai-nan-tze, s. Erkes, Das Weltbild des Huai-nan-tze, Anm. 51, 70 und 82.

2) Vgl. Conrady, China, 515, 545; Quistorp, Männergesellschaft und Altersklassen im alten China (Mitt. d. Seminars für Orient. Sprachen zu Berlin XVII (1915), 54—57; Schindler, The Development of the Chinese Conceptions of Supreme Beings (Hirth Anniversary Volume), 325, 357; Erkes, Chinesische Literatur, 23—24).

3) Krickeberg, l. c. 389.

Wollen wir aber für den Nachsatz ein anderes Subjekt ergänzen und etwa übersetzen: „Wenn das Himmelstor auf- und zuklappt, kann man das Vogelweibchen spielen“ — dann bietet sich zur Erklärung dieser Auffassung eine andere nordpazifische Sage dar, die auch einen Schlüssel zum Verständnis einer weiteren gleichfalls unklaren Stelle bei Lao-tze bieten dürfte, nämlich von c. 5: 天地之間、其猶橐籥乎。虛而不屈、動而愈出 „Der Zwischenraum zwischen Himmel und Erde, ist er nicht wie ein Blasebalg? Ist er leer, dann fällt er nicht zusammen; wird er bewegt, dann kommt er mehr und mehr hervor“.

Mit dieser Auffassung, dass der Raum zwischen Himmel und Erde einem Blasebalg gleiche, stelle man nun die folgende kosmologische Sage der Tschuktschen zusammen, bei denen wir ja schon mehrfach Mythen begegnet sind, die chinesischen stark ähneln:

„In our world the sky is supposed to touch the earth on all sides of the horizon. Each border of the horizon is called „Attainable Border of the Sky“. On the four corners of it, the rocks of the sky come down to the rocks of the earth, like moving gates, shutting and opening alternately. According to the Chukchee belief, the birds, when flying to their own world every fall, have to pass between these rocks; therefore the gates are „Attainable Borders of the Birds“. The rocks shut so quickly that birds lagging behind are caught and crushed between them. Their incessant movement, *similar to the movement of bellows*, produces winds, which blow from all sides of the horizon. The ground around the rocks is covered a fathom deep with bloody mud of pounded bird-flesh, and feathers fly about like snow. These moving gates have existed from the time of the first creation. In some tales men are said to have originated from the fragments produced by the friction of the „Attainable Border of the Sky“ against the rocks of the earth. The peltry-bearing country, from

which came all animals with a rare fur, lies on this side of the border of the sky" ¹⁾).

Eine ganz ähnliche Vorstellung, nach der auch der sich auf- und abbewegende Himmel im leeren Raum zwischen Himmel und Erde die Winde erzeugt, findet sich auf amerikanischem Boden bei den Menomini ²⁾, die Vorstellung vom Spalt zwischen Himmel und Erde dann aber auch bei den Bilchula ³⁾, das sich viermal am Tage öffnende und schliessende Himmelstor bei den ihnen benachbarten Tsimshian ⁴⁾. Dass die drei wesentlichsten Elemente dieses Mythenkomplexes, der sich wie ein Blasebalg bewegende Raum zwischen Himmel und Erde, das auf- und zuklappende Himmelstor und ein Zusammenhang zwischen diesem Himmelstor und einem Vogel, sich bei Lao-tze wiederfinden, legt doch den Gedanken recht nahe, dass Lao-tze von ähnlichen Vorstellungen ausgegangen ist. Auf die Anschauung, dass Himmel und Erde an einem Punkte zusammenstossen, scheint im übrigen auch T'ien-wen V. 13 hinzuweisen: 天何所沓 „der Himmel, an welchem Orte ist er vereinigt“ (mit der Erde, wie die Kommentare angeben).

Auch sonst finden sich in Nordwestamerika noch Anklänge an Chinesisches. So heisst es von den Tlingit: „Die Erde selbst ist viereckig; eine Ecke liegt nach Norden, eine nach Süden, eine nach Osten und eine nach Westen. In der Nordwestecke ist ein grosses Loch, durch welches das Meerwasser während der Ebbe hinab zur Unterwelt stürzt, während es bei der Flut aus derselben zurückkehrt ⁵⁾. Von der Vorstellung der Erde als eines Vierecks abgesehen, gemahnt der Wasserschlund im Norden an Ta-chao V. 21: 魂乎無往盈北極只 „Seele, o geh' nicht den Nordpol

1) Bogoras, The Chukchee, 332.

2) Krickeberg, 79—80.

3) Boas, The Mythology of the Bella Coola, 23; Krickeberg 181, 390.

4) Krickeberg, 197.

5) Boas, Ztschr. f. Ethnologie 27 (1895), 231.

füllen!"¹⁾ Der Kommentar des Wang Yih bemerkt dazu, im Nordpol sei der Ort der Leere (空虛之處), und nach dem des Chu Hi ist der Nordpol mit Wasser (oder Eis) gefüllt (水 (v. l. 冰) 凍滿北極).

Verschiedene andere Parallelen zu chinesischen Mythen finden sich dann noch bei den Tschuktschen, so die beiden bei Lieh-tze 5, 2b, Chuang-tze 1, 1a und im T'ien-wen V. 55 genannten Ungeheuer, der Riesenfisch und der Riesenvogel. Besonders merkwürdig ist dabei, dass in China der Fisch Schiffe verschlingt — ein Zug, in dem Conrady indischen Einfluss vermutet hat²⁾ — bei den Tschuktschen aber der Vogel³⁾.

Es liegt mir fern, auf Grund der vorliegenden Parallelen nun schon auf einen Zusammenhang zwischen der chinesischen und der amerikanischen oder auch nur der sibirischen Mythologie schliessen zu wollen. Aber sie erscheinen mir doch auch wieder auffallend genug, einen solchen auf der anderen Seite wenigstens nicht ausgeschlossen erscheinen zu lassen, und zeigen jedenfalls, dass die von der vergleichenden Sagenforschung noch so gut wie gar nicht herangezogene chinesische Mythologie des Beachtenswerten genug bietet. Auffällig ist dabei, dass das chinesische Vergleichsmaterial ganz überwiegend dem südchinesischen Kulturkreis angehört, dem die taoistische Literatur und die hier besonders wichtigen Elegien von Ch'u entstammen. Ob das nun nur daran liegt, dass unsere Kenntnis der Mythologie des alten Nordchina noch soviel geringer ist, oder aber auf besondere Beziehungen des chinesischen Südens nach Nordosten hindeuten könnte, wäre gleichfalls eine besondere Frage.

1) Erkes, The Ta-chao (Hirth Anniversary Volume), 73.

2) Conrady, Indischer Einfluss in China im 4. Jhdt v. Chr. (ZDMG 60 (1906), 347.

3) Bogoras, The Chukchee, 328—29. An China erinnert bei den Tschuktschen auch das menschenfressende Ungeheuer Kelihu, „Fleckengesicht“, das mit weitem Rachen, mächtigem Gebiss und scharfen Krallen in den Bergen lebte (Bogoras 14), und merkwürdig einem Tiger gleicht.

LE *Kin kou k'i kouan*

PAR

PAUL PELLIOT.

[*Chin ku ch'i kuan. The Inconstancy of Madam Chuang and other stories from the Chinese*, translated by E. B. HOWELL, with twelve illustrations by a native artist. Londres, T. Werner Laurie, Ltd., s. d. [1925], in-8, VII + 259 pages.]

M. E. B. HOWELL vient de traduire six récits tirés du 今古奇觀 *Kin kou k'i kouan* ou *Scènes extraordinaires du présent et du passé*. La présentation du livre est élégante et la traduction, exécutée avec l'aide d'un lettré chinois de la vieille école, est généralement correcte¹⁾; l'œuvre de M. H. sera donc sans doute bien accueillie et mérite de l'être. Mais sur deux points importants elle ne donne pas toute satisfaction: le commentaire passe sous silence des questions essentielles, et l'histoire du *Kin kou k'i kouan* est à peine effleurée.

Le titre de l'ouvrage de M. H. est emprunté au 20^e récit de la recension aujourd'hui courante²⁾. C'est là le conte bien connu qui s'apparente à la *Matrone d'Ephèse*, et dont le texte chinois met en cause le philosophe Tehouang-tseu. Le texte débute en

1) Il y a cependant bien des petites inexactitudes. Ainsi, à la p. 3, 心甚異之 ne signifie pas „he had indeed a most unusual mind”, mais „il s'en étonna beaucoup”.

2) Les autres récits portent respectivement les n^{os} 19, 6, 16, 3 et 27 dans la table reproduite par Cordier, *Bibl. Sin.*², 1763—1769.

disant que Tchouang-tseu était originaire de la ville de 蒙 Mong, et plus loin rappelle qu'il refusa un poste de ministre en évoquant le sort peu enviable du bœuf richement paré qu'on mène au sacrifice; les notes eussent dû signaler que tout cela est tiré de Sseu-ma Ts'ien, ch. 63, f^o 2. Le rêve de Tchouang-tseu qui se croit devenu un papillon est emprunté au texte même du philosophe ¹⁾. Quant à l'histoire de Tchouang-tseu qui chante près du corps de sa femme morte et bat la mesure sur un vase, elle aussi s'inspire d'un passage bien connu du même ouvrage ²⁾. Le conteur, on le voit, fait sans cesse allusion à des sources anciennes; on regrette que le commentaire ne les indique jamais.

Par ailleurs, l'histoire même du recueil est laissée dans l'ombre. M. H. se borne à dire que le *Kin kou k'i kouan* paraît avoir été écrit vers la fin des Ming; qu'une préface tardive l'attribue à un mystérieux „Old Man Embracing the Jar”; enfin qu'une quinzaine des contes du *Kin kou k'i kouan* ont été déjà traduits, „principalement dans des périodiques”, mais que toutes ces traductions, croit-il, sont épuisées en librairie.

En réalité, si M. H. s'était reporté à Cordier, *Bibl. Sin.*², col. 1761—1769, 3161, 3935—3936, il aurait vu que plus des trois quarts des quarante contes du *Kin kou k'i kouan* ont été traduits ou adaptés dans des langues européennes, et que ces traductions ou adaptations ne se trouvent pas seulement dans des périodiques. Encore la bibliographie de Cordier n'est-elle pas complète; c'est ainsi que le conte 32 a été traduit en espagnol dans le t. 34 du *Correo Sino-Annamita*, et le conte 36 en russe, par M. Ivanov, dans la *Živaya Starina*, 1909, II—III, 219—236. Il n'est donc guère d'ouvrage chinois dont les sinologues se soient occupés plus souvent. Néanmoins il ne semble pas que, dans la douzaine de

1) Cf. H. Giles, *Chuang Tzū*, p. 32.

2) Cf. H. Giles, *ibid.*, 223; aussi *T'oung Pao*, 1912, 364.

savants qui se sont attaqués au *Kin kou k'i kouan*, aucun se soit soucié de rechercher l'origine de ce recueil, ni de le dater exactement. Seul, d'Hervey de Saint-Denys a dit que les premières éditions du *Kin kou k'i kouan* remontent „à plus d'un siècle avant la chute des Ming, qui ont occupé le trône de l'an 1368 à l'an 1616”¹⁾. Mais les Ming ne sont tombés qu'en 1644, et le *Kin kou k'i kouan*, loin de remonter, comme le voulait d'Hervey de Saint-Denys, au début du XVI^e siècle, ne date, comme on va le voir, que du second quart du XVII^e; M. H., en parlant du temps de la reine Elisabeth (1558—1603), est moins loin de la vérité.

Le *Kin kou k'i kouan*, de par sa nature d'œuvre d'imagination, ne rentre dans aucune des catégories de la littérature chinoise orthodoxe; aussi les bibliographies chinoises sont-elles muettes à son sujet, et par suite n'est-il pas cité dans les *Notes on Chinese literature* de Wylie. Mais les catalogues des bibliothèques d'Europe sont moins exclusifs, et on trouvera des éditions décrites dans les catalogues de Douglas pour le British Museum, de M. Giles pour Cambridge et de M. Courant pour la Bibliothèque Nationale²⁾. Les éditions de Londres et de Cambridge sont tardives; dans l'état actuel des connaissances, c'est l'édition de Courant 4259—4262 qui fournit les meilleurs renseignements.

La feuille de titre de cette édition porte, au dessus du titre, la mention 喻世名言二刻, „Deuxième série du *Yu che ming yen*”; à droite du titre, 墨憨齋手定, „Texte fixé par [le propriétaire du] Mo-han-tchai”; en bas et à gauche du titre, 吳郡寶翰樓, „[Gravé au] Pao-han-leou de la commanderie de Wou (= Sou-tcheou au Kiang-sou)”. La suscription en tête de la

1) *Trois nouvelles chinoises* (Bibl. orient. elzévirienne, t. XLV), Paris, E. Leroux, 1885, in-12, p. vi.

2) Douglas, *Supplementary Catalogue*, 93; H. Giles, *Supplementary Catalogue*, 18; Courant, *Catalogue*, nos 4259—4262, 4263—4264.

table porte: 抱甕老人訂定, „Texte arrêté par le Pao-wong-lao-jen”. Entre la feuille de titre et la table se trouve une préface due au 笑花主人 Siao-houa-tchou-jen, natif de 姑蘇 Kou-sou, c'est-à-dire de Sou-tcheou du Kiang-sou. Cette préface n'est pas datée, mais l'emploi de 皇明 Houang-ming et la place surélevée donnée à cette expression ne laissent pas de doute que la préface ait été écrite sous les Ming et que l'édition elle-même ait été gravée avant la chute de cette dynastie en 1644. Or voici le passage essentiel de cette préface:

„[Le propriétaire du] Mo-han-tchai.... a composé les trois recueils *Yu che*.... *yen*, *King che*.... *yen* et *Sing che*.... *yen* qui sont en parfait accord avec les sentiments humains.... Le Tsi-k'ong-kouan-tchou-jen a eu à son tour les deux séries du *P'o ngan king k'i*, qui témoignent d'une vaste recherche.... En réunissant les deux [œuvres, celle du propriétaire du Mo-han-tchai et celle du Tsi-k'ong-kouan-tchou-jen], on obtient deux cents morceaux; c'est un ensemble d'une étendue considérable.... J'avais décidé d'extraire du tout les cent meilleurs récits et de les faire regraver pour en faire une grande œuvre à lire, mais le Pao-wong-lao-jen a devancé mon intention; il a choisi et gravé quarante morceaux auxquels il a donné le nom de *Kin kou k'i kouan*....”

Le compilateur du *Kin kou k'i kouan* est donc le Pao-wong-lao-jen. La préface prouve qu'il publia le *Kin kou k'i kouan* avant 1644. D'autre part le 5^e conte mentionne les 48 années (à la chi-

1) 墨慈齋....所纂喻世驚世醒世三言。極摹人情....卽空觀主人....爰有拍案驚奇兩刻。頗費蒐獲....合之共二百種。卷帙繁浩....余擬拔其尤百回重加繡梓以成巨覽。而抱甕老人先得我心。撰刻四十種。名爲今古奇觀。

noise) du règne de Wan-li (1573—1620). La publication du *Kin kou k'i kouan* se place par suite entre 1620 et 1644.

Mais on peut préciser davantage. La préface nous apprend en effet que le Pao-wong-lao-jen a extrait ses contes de recueils antérieurs dus les uns au propriétaire du Mo-han-tchai, les autres au Tsi-k'ong-kouan-tehou-jen. Le propriétaire du Mo-han-tchai avait écrit trois recueils de contes dont les titres commençaient respectivement par 喻世 *Yu che*..., 驚世 *King che*... et 醒世 *Sing che*..., et tous se terminaient par le mot 言 *yen*; nous sommes a priori amenés à penser que le titre complet de l'un d'entre eux était 喻世名言 *Yu che ming yen*, puisque ce titre se retrouve encore, avec la mention d'une „deuxième série”, au-dessus du titre de l'édition princeps du *Kin kou k'i kouan*. Aucun exemplaire du *Yu che ming yen* ou du *King che*.... *yen* ne m'est connu jusqu'ici; par contre un 醒世恒言 *Sing che heng yen* se trouve aussi bien à la Bibliothèque Nationale (Courant, 4246—4248) qu'au British Museum (Douglas, *Catalogue*, p. 179). C'est un recueil de 40 contes, formant 40 chapitres, et leur examen montre que c'est bien là un des ouvrages dont il s'agit dans la préface du *Kin kou k'i kouan*.

Le *Sing che heng yen* porte comme suscriptions qu'il a été annoté (評) par le 可一居士 *K'o-yi-kiu-che* et revu (較) par le 墨浪主人 *Mo-lang-tchou-jen*. Il est précédé d'une préface écrite à Nankin, dans l'automne de 1627, par le *K'o-yi-kiu-che*, lequel était originaire du 隴西 *Long-si*, c'est-à-dire du Kan-sou¹⁾. Dans cette préface, le *K'o-yi-kiu-che* dit que „les 40 morceaux de ce *Sing che heng yen* continuent le 明言 *Ming yen* et le 通言 *T'ong yen*.... Bien que les trois séries aient des

2) La préface se termine ainsi: 天啓丁卯中秋隴西可一居士題於白下之槎霞山房。

noms différents, elles sont de nature identique". Il n'y a pas à douter que le *Ming yen*, malgré l'orthographe 明 *ming* au lieu de 名 *ming*, soit le *Yu che ming yen* dont nous avons vu le nom plus haut. Par suite le *T'ong yen* doit être le *King che ... yen*, dont nous pouvons désormais compléter le titre en 驚世通言 *King che t'ong yen*. Il est à peu près sûr que le *Yu che ming yen* a paru le premier; le *King che t'ong yen* a suivi; enfin, en 1627, le *Sing che heng yen* clôt la série. Selon toute vraisemblance, le premier et le deuxième recueil comprenaient chacun 40 contes comme le troisième. Le nom du Mo-han-tchai n'y apparaît nulle part; mais ce n'est peut-être là qu'une autre appellation du K'o-yi-kiu-che. Quoique celui-ci fût originaire du Kan-sou, le troisième recueil a été écrit à Nankin; il en est assez probablement de même des deux autres. Les recueils seraient donc à situer dans le bas Yang-tseu, et seraient rédigés dans la „langue mandarine" qu'on y parlait alors. Vérification faite, un certain nombre des contes du *Sing che heng yen* ont passé littéralement dans le *Kin kou k'i kouan*. La compilation de ce dernier recueil, que nous avons fixée déjà entre 1620 et 1644, se place donc plus précisément entre 1627 et 1644.

En dehors des trois recueils dus au propriétaire du Mo-han-tchai, la préface du Siao-houa-tchou-jen indique, comme source du *Kin kou k'i kouan*, les deux séries du *P'o ngan king k'i*. Le *P'o ngan king k'i* du Tsi-k'ong-kouan-tehou-jen n'est pas inconnu non plus, et les deux séries existent à la Bibliothèque Nationale (Courant, *Catalogue*, 4252—4254, 4255—4257); la première série avait paru à Sou-tcheou du Kiang-sou; la deuxième série est précédée d'une préface due au compilateur et qui est datée de 1632. Puisque la préface de l'édition princeps du *Kin kou k'i kouan* connaît cette seconde série, il en résulte que la compilation du *Kin kou k'i kouan*, déjà limitée entre 1627 et 1644, est finalement à placer entre

1632 et 1644. Je ne suis pas en mesure de préciser davantage pour l'instant.

L'exemple des séries du Mo-han-tchai inspira peu après un imitateur, car c'est à n'en pas douter d'après les *Yu che ming yen* etc. qu'ont été nommés les recueils de contes intitulés 覺世名言 *Kio che ming yen* ou 覺世恒言 *Kio che heng yen*, et 覺世雅言 *Kio che ya yen* (Courant, 4249, 4250, 4251); le *Kio che heng yen* est précédé d'une préface de 1658. Mais la popularité du *Kin kou k'i kouan* se faisait déjà sentir, et l'exemplaire du *Kio che heng yen* de 1658 que possède le British Museum porte le titre de 今古奇觀續編十二樓 *Kin kou k'i kouan sin pien che eul leou*, „Les douze chambres à étage, suite au *Kin kou k'i kouan*”; c'est sous ce nom des „Douze étages” que le recueil a été connu des sinologues européens ¹⁾.

Puisque maintenant nous connaissons les sources du *Kin kou k'i kouan*, à savoir deux séries de recueils de contes écrits au début du XVII^e siècle par deux auteurs différents, il resterait à dresser une table de ce que le *Kin kou k'i kouan* doit à chacun des deux auteurs, et à examiner s'il y a entre eux quelque différence de genre ou de talent. Le travail serait assez long, et je ne l'ai pas entrepris.

1) Cf. Douglas, *Catalogue*, p. 101; Cordier, *Bibl. Sin.*², 1769.

MÉLANGES.

Le mot *bigni* (ou *begni*?), „vin”, en turc.

Dans le *T'oung Pao* de 1914, 448—453, j'ai tenté de montrer qu'un même mot ture *bāgni*, *bigni* (peut-être dialectalement *begni*), désignant des boissons fermentées faites avec des céréales, se rencontrait aussi bien à la fin du VIII^e siècle dans un texte chinois que dans un manuscrit ture „runique” d'Asie Centrale; que c'était là le *bigni* entendu en Chine au XIV^e siècle par Odoric de Pordenone; enfin que le mot, emprunté en persan, y avait survécu pour désigner des bières de malt¹⁾. Un document nouveau confirme mes hypothèses.

Dans le vocabulaire arabe-ture d'Ibn Muhanna édité et traduit en 1900 par Melioranskiï, il y a à la p. 63 (cf. aussi p. 095), comme équivalent de l'arabe نَبِيذُ الْخَمِطَةِ, „boisson fermentée faite avec du froment”, un mot سُرْمَة *sürmā*, *sörmā*, *sorma*, qui se retrouve, traduit par „vin” et transcrit *sorma*, dans les deux

1) J'aurais dû ajouter aux sources de Yule le بَاقِي *bāgni* indiqué par Vullers d'après le *Borhan-i qat'*. Le mot *bāgni* étant attesté en turc ancien à la fin du VIII^e siècle, et dans une liste de mots qui paraît porter sur la seconde moitié du VI^e, il n'y a pas lieu de chercher à le rapprocher de بَاقِمَز *bigmāz*, „vin”, qui est déjà employé dans le *Šahnāmah*, et sur lequel cf. aussi Zenker, I, 205, et Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, 634 (*bākmāš*). Chose curieuse, ce mot *bigmāz* avait plus ou moins passé en mongol au Moyen Age, car dans l'édition récente d'Ibn Muhanna, p. 218 (ce mot n'était pas dans les manuscrits de Melioranskiï), بَاقِمَز *bāgmāz* ou *bigmāz* est donné comme l'équivalent mongol de l'arabe دَبِس *„sirop”*.

vocabulaires sino-ouïgours du Bureau des interprètes des Ming (et non *surma*, comme l'indique le dictionnaire de Radlov). Budagov, *Sravnitel'nyi slovar' Turecko-Tatarskikh naréčii*, I, 645, a déjà relevé que le mot était indiqué dans le dictionnaire persan de Vullers (I, 286), mais uniquement d'après le lexique *Bahār-i 'aġam*, comme le nom d'une boisson usitée dans le pays des Turcs; cette information n'a pas passé dans le dictionnaire de Radlov, pas plus que la survivance de *sorma*, „eau-de-vie”, chez les Turcs Salar du Kan-sou (cf. Potanin, *Tangucko-Tibeckaya Okraïna Kitaya*, II, 426). J'ai rencontré le mot dans un texte ancien. Quand l'historien Rašidu-'d-Din décrit les splendeurs de la Karakorum édifiée par Ögödäi, il dit entre autres (Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 49) qu'on établit un service de relais pour les provisions et les boissons qu'on devait y expédier constamment de Chine, et ajoute que
 و جهت نکتی و سرمه کرد و نهایی بزرگ که هر یک شش کاو می کشند ترتیب
 کرده بودند „pour le *n.kti* (?) et le *sörmä* (*sorma*?), on arrangea des voitures dont chacune était traînée par six bœufs”. Le mot *sörmä*, en dehors du sens de kohl pour les yeux, n'a que celui de la boisson fermentée indiquée par Ibn Muhanna, et je ne doute pas qu'il s'agisse d'elle dans le cas présent¹⁾.

Mais alors qu'est-ce que نکتی *n.kti*? Dans son *Appendice*, p. 27, M. Blochet dit que c'est là „un mot ture-oriental signifiant blé, céréales”. Il n'indique aucune source, et je ne trouve trace d'un tel mot ni dans le *Dictionnaire turc-oriental* de Pavet de Courteille,

1) J'ignore l'origine de *sorma*, *sörmä*. Il y a en coréen un mot *syul* (*šul*), „vin”, écrit *syur* (*šur*), mais qui doit être emprunté au chinois *tsieou* (**tsieŋ*); son -r pose le même problème que coréen *sil*, „fil (de soie)”, écrit *sir*, en face de chinois *ssu* (**si*), *id.*, ma. *širge*, mo. *širgäk*; et il y a bien d'autres emprunts chinois en coréen qui sont dans le même cas. Turc *sorma* (*sörmä*?) ne pourrait être relié à coréen *syul* (*syur*) que si lui aussi est finalement tiré du chinois. Je ne vois guère de possibilité à un rattachement de *sorma* à finno-ougien *sara*, *sur*, etc., „bière”, et encore moins à *surä*, sui lesquels cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 240.

ni dans le grand dictionnaire de Radlov. Vu le voisinage de *sörmä* (*sorma*?), je suis fort tenté de croire qu'il faut corriger نکتی *n.kti* en بکئی *bägni* ou *bigni*, et que nous avons là un exemple, au début du XIV^e siècle, du mot même qu'Odoric de Pordenone entendit quelques années plus tard dans la bouche d'un Turc établi sur la côte de Chine.

En tout cas, le mot *bigni* est vers cette même époque attesté en ture par une autre source. Les vocabulaires d'Ibn Muhanna ont été réédités en Turquie en 1924, d'après des manuscrits assez différents de ceux qu'a connus Melioranskiï et où les variantes ne sont pas toujours d'ordre purement graphique. Or le terme arabe qui est rendu par *sörmä* (*sorma*?) dans les manuscrits de Melioranskiï est ici traduit (p. 121) par بگینی *bigni*. Il n'y a donc plus à douter que le mot *bigni* ait bien été alors en usage dans le monde ture¹).

Bigni et *sörmä* (*sorma*?) devaient être presque synonymes, puisque les manuscrits d'Ibn Muhanna emploient les deux mots pour rendre la même expression arabe. Toutefois, si ma correction dans le texte de Rašidu-'d-Dīn est juste, leur juxtaposition même indique qu'ils ne désignaient pas absolument la même espèce de boisson fermentée. Il ne s'agissait sûrement ni de vin de raisin, ni d'alcool distillé, mais, entre les nombreuses boissons fermentées tirées de céréales, je ne suis pas en mesure de dire à quelles sortes s'appliquaient spécifiquement les deux noms.

Addendum. Après que cette note était rédigée, je me suis avisé

1) L'édition turque de 1924, à la suite des noms de boissons, nomme aussi, dans la partie turque, les récipients qui servaient à contenir ces boissons. L'un d'entre eux (il manquait dans les manuscrits de Melioranskiï) est précisément le mot کوب *küp* qui précède *bägni* dans le manuscrit runique d'Asie Centrale; il rend ici l'arabe خابية, „jarre à contenir l'huile ou le vin". En mongol oriental, *küb* signifie „bassin", „étang", mais d'après Klaproth, *Asia Polyglotta*, 277, les Kalmonks de Dzungarie emploient „*kup*" dans le sens du ture *küp*.

que le mot avait chance de se trouver dans le dictionnaire de Kāšgarī, écrit en 1073. On sait que le classement de cette œuvre en rend le maniement difficile, mais M. J. Deny, qui l'a entièrement remise sur fiches, a bien voulu me renseigner. Au t. I, p. 363, l. 3, de Kāšgarī, on trouve effectivement le mot بَاقِي *bāgni*, traduit par „vin de blé, de millet ou d'orge”. C'est une conformation nouvelle de l'emploi fréquent qu'a eu autrefois ce mot aujourd'hui inconnu en ture.

M. Deny me suggère en outre de rapprocher de *bāgni* le karait de Troki (= coman moderne) *bāgewre-*, „s'enivrer” (Radlov, IV, 1581), et l'osmanli *bākri*, „ivrogne”. Ce n'est pas impossible, encore que la sourde de *bākri* fasse difficulté. Il serait prématuré de vouloir relier encore au même mot le ture *bägüül* ou *bäküül*, dont la forme véritable n'est pas assurée et dont le sens d'„échanson” n'est peut-être pas primitif¹⁾.

P. Pelliot.

Encore à propos des *Elementa linguae tartaricae*.

Dans le *T'oung Pao* de 1922, 367—386, j'ai dit les raisons pour lesquelles les *Elementa linguae tartaricae* insérés dans les *Relations de divers voyages curieux* de Thevenot étaient certainement l'œuvre de Verbiest, et non de Gerbillon comme on l'admettait le plus souvent. Le P. K. De Jaegher a ajouté en 1923 (*ibid.*, 1923, 189—192) quelques textes à ceux que j'avais rassemblés. La fausse attribution à Gerbillon ne semble pas avoir été formulée, dans un ouvrage imprimé, avant l'article de Bayer que j'ai signalé

1) Sur ce mot, cf. W. Bang, *Vom köktürkischen zum osmanischen*, 2—3, p. 61—62. Il y faut joindre la forme *bägüül*, „échanson”, de Radlov, IV, 1581, et le باقولي „*bakúl*”, „cuisinier”, de Shaw, *Vocabulary*, p. 45. Je dois ajouter que le mot n'est plus usité au Turkestan chinois, contrairement à ce que le vocabulaire de Shaw aurait pu faire supposer.

et qui est de 1736. Mais un texte qui m'avait échappé montre que Bayer a dû se faire ici l'écho d'une information inexacte de Veyssière de la Croze. Voici ce texte qui se trouve dans le petit livre de Jordan, *Histoire de la vie et des ouvrages de Mr. La Croze*, Amsterdam, Changuion, 1741, in-12, 145—146:

„Mr. la Croze travailla dans cette même année [1715], avec beaucoup de soin à copier divers Ouvrages, dont la rareté des impressions ne lui permettoit pas l'usage. Il copia un Ouvrage tiré de la *Collection de Thévenot*: Collection qu'on trouve très-difficilement complète & entière. Cet Ouvrage est intitulé, *Elementa Linguae Tartaricae*. Voici ce qu'il a mis après le titre du Livre, en forme d'Avertissement: Hanc *Grammaticam* edidit *Parisiis Melchisedec Thevenotius* in quarta parte Collectionis Itinerum, nomine Auctoris non adscripto, quem tamen *Loiolitam* esse manifestum est, imo quemdam *Gerbillionium* nomine, ut me olim *Parisiis* audivisse memini. Eam, cum postrema ea Collectionis Itinerum pars rarissima sit, mea manu in meos usus descripsi: & nactus Alphabetum à *Mogulensi* quodam Tartaro scriptum, qui *Moscuæ* olim Interpretis munere functus est; illud huic *Grammaticae* praefigendum duxi, cum *Thevenotius*, vel illo caruerit quod Auctor *Loiolita* pollicetur, vel illud edere neglexerit. Scribunt autem *Mogulenses*, & *Tartari Tangutani* *κιννηδόν*, columnis a laeva ad dextram ductis. Olim autem *Syrorum* a quibus litteras suas accepisse videntur a sinistra ad dextram scribebant, quod specimina ab *Hydio* edita luculenter ostendunt. Haec autem *Alphabeta Tartarica*, & *Tangutica* accepi ab eruditissimo *Gottlibio Sigefrido Bayero Borusso*, magnae eruditionis & spei adolescente.”

Naturellement Bayer n'a pu connaître en 1736 l'ouvrage de Jordan, qui n'a paru qu'en 1741. Mais on voit que, dès 1715, La Croze croyait que les *Elementa* étaient dûs à Gerbillon. Comme La Croze était en relations suivies avec Bayer, et que c'est précisément de Bayer qu'il avait reçu l'*Alphabetum* qu'il joignit à sa copie des *Elementa*, on peut tenir pour probable que, dès ce moment, il ait communiqué à Bayer par lettre le renseignement erroné qu'il croyait avoir rapporté de Paris. J'ajouterai que l'*Alphabetum* transmis par Bayer, dû à un Mongol en séjour à Moscou, était à peu près sûrement mongol et non mandchou. Les *Elementa* sont au contraire une grammaire mandchoue, et par là nous trouvons

déjà, dans la note de La Croze de 1715, la confusion entre le mongol et le mandchou qui reparait dans l'article de Bayer de 1736; la correspondance échangée entre les deux savants y est peut-être aussi pour quelque chose.

Dans une phrase inexacte de forme et de fond, La Croze rattache l'alphabet mongol à l'écriture syriaque; il s'en était exprimé déjà en 1714 (cf. le livre de Jordan, p. 126). Je crois bien qu'il est le premier à avoir pressenti cette parenté très réelle, mais qui est de cousinage et non de filiation; et c'est d'après lui que Bayer en aura parlé par la suite. J'aurai l'occasion de revenir ailleurs sur l'histoire de ce rapprochement.

On notera enfin l'extrême rareté, au début du XVIII^e siècle, des pièces supplémentaires qui terminent la quatrième partie des *Relations* de Thevenot, puisque Hyde ne possédait qu'un folio des *Elementa* et que La Croze dut les copier tout entiers de sa main. Nous savons cependant par Chen Fou-tsong que les *Elementa* avaient été tirés à mille exemplaires.

P. Pelliot.

Carriages in Marco Polo's Quinsai.

Carriages used for pleasure and convenience on land, as boats were on the lake or the canals, are a great feature in the Ramusian text of Marco Polo's account of Quinsai or Hang-chou. He says: "Gli habitatori di questa città non pensano mai ad altro, se non, che fatti, che hanno i loro mestieri, ouero mercantie, con le loro donne, ouero con quelle da partito, dispensano vna parte del giorno in darsi piacere, ò in dette barche, ouero carrette per la città, delle qual' è necessario, che ne parliamo alquanto, per esser vn de' piaceri, che gli habitanti pigliano per la città, al medesimo modo, che fanno con le barche per il lago. . . . Hor sopra questa strada di continuo si ueggono andar sù, & giù alcune car-

rette lunghe, coperte, & acconcie con panni, & cussini di seta, sopra lequali ui possono stare sei persone, & vengono tolte ogni giornó da huomini, & donne, che uogliono andar' a solazzo. Et si veggono tutt' hora infinite di queste carrette andar' a lungo di detta strada pe'l mezo di quella, & sene uanno a' giardini, doue vengono accettati da gli hortolani, sotto alcune ombre fatte per questo effetto, & quiui stanno a darsi buon tempo tutto il giorno, con le lor donne, & poi la sera se ne ritornano a casa sopra dette carrette." *Sec. Vol. delle Navigazioni et Viaggi*, 1583, fol. 46 E, F. Cf. *The Book of Ser Marco Polo*, Yule-Cordier, 1903, II, 205, 206.

Excepting the rough four-wheeled waggons used on the river bank (see *T'oung Pao*, 1923, "The Bore etc.", Fig. 5) no carriages were or could be used in Hang-chou in the nineteenth century; nor, I think, has any editor produced native evidence in corroboration of Marco Polo's statements. For the boats there is a whole book, the 湖船錄 *Hu ch'uan lu*, 1727, besides chapters and paragraphs in contemporary books (see *New China Review*, 1921, pp. 363—367: "The Wonder of the Capital"); but I know of no similar book or chapter about carriages at Hang-chou, and until lately I had not noticed even a casual reference to their existence. It seems therefore worth while to give the following examples of the phrase 車馬 *chü ma* "carriages and horses" which I have now come across in the 夢梁錄 *Mêng liang lu*, a well known and most interesting description of the festivals, customs, and products of Hang-chou published there late in 1274.

1. From the description of the Ch'ing ming festival:

至日亦有車馬詣赤山諸攢并諸宮妃王子墳堂行享祀禮官員士庶俱出郊省墳以盡思時之敬車馬往來繁盛填塞都門宴于郊者則就名園芳圃奇花異木之處……此時尚猶未絕男跨雕鞍女乘花轎次第入城又使童僕挑著

木魚龍舟花籃鬧竿等物歸家以餽親朋隣里
(*Mêng liang lu*, c. 2, fol. 4, 5).

"On the day itself too there are carriages and horses going to the ch'ih shan gatherings and to the grave-chapels of the princesses, and princes' sons to perform the ceremony of enjoying the sacrifice. Officials, gentry, and commoners all go out of the suburbs to visit the graves that they may fully recollect the reverence proper to the season. The carriages and horses going and coming in vast numbers block the gates of the capital. Those who picnic in the suburbs go to famous gardens, beautiful parks, or places where there are strange flowers and rare trees..... At this time (very early next morning) the procession is still going on. Men riding on carved saddles and women in decorated sedans come streaming into the city, and moreover cause their slaves to carry home wooden fish, dragon boats, ornamental baskets, and toy staves that they may send presents to their intimate friends and neighbours.

2. From the description of looking at the Bore:

都人自十一日起便有觀者至十六十八日傾城而出車馬紛紛十八日最爲繁盛二十日則稍稀矣 (*Mêng liang lu*, c. 4, fol. 5 v^o).

"From the 11th day [of the 8th moon] onwards there are sure to be some of the inhabitants of the capital looking at [the Bore], but on the 16th or 18th they empty the city and go out, with carriages and horses in multitudes. The 18th day is the most crowded of all. On the 20th [the crowds] have grown rather less."

That wheeled vehicles were used even by pedlars and that they had, as Marco Polo says, awnings seems to be shown by the following passage.

3. 凡百貨賣飲食之人多是裝飾車蓋擔兒盤盒器皿新潔精巧以炫耀人耳目 (*Mêng liang lu*, c. 18, fol. 1 r^o).

"Always with every kind of article and the men who sell drinks and food it is the rule that the ornaments, carriage awnings, carrying apparatus, plates, covers, utensils, and dishes are new and clean, elegant and ingenious so as to captivate people's ears and eyes."

The *Mêng liang lu*, c. 5, fol. 2, contains a curious account of the daily practising of the imperial coaches and elephants, and various other information about the imperial processions, and one gathers from the silence that the south-pointing carriage (指南車 *chih nan chü*) had not led or perhaps even accompanied the 南渡 *nan-tu* or migration of the court to the south.

A. C. Moule.

BIBLIOGRAPHIE.

Mille et un contes, récits & légendes arabes, par René BASSET.
T. I, *Contes merveilleux, Contes plaisants*, Paris, Maisonneuve frères,
1924, in-8, 552 pages.

Quand René BASSET mourut le 4 janvier 1924, le premier volume de ses *Mille et un contes* était sous presse, et le manuscrit des autres volumes était achevé. Grâce au dévouement de son fils et de son gendre et au zèle de ses éditeurs, la dernière œuvre considérable de ce travailleur acharné n'est pas perdue. On sait quelle place la littérature des contes tient dans la production si vaste et si variée du plus grand arabisant français contemporain. Ses *Mille et un contes* sont empruntés aux sources les plus diverses, mais en principe à l'exclusion des recueils très connus comme les *Mille et une nuits*, ou le *Livre de Sindibād*. La source est naturellement indiquée dans tous les cas, mais en outre chaque conte est suivi d'une bibliographie où Basset a indiqué les parallèles que son immense érudition lui a permis de reconnaître. Les *Mille et un contes* seront ainsi pendant longtemps une mine d'informations où tous nous aurons souvent à puiser.

Les contes qui intéressent davantage les lecteurs du *T'oung Pao* sont ceux où l'Extrême-Orient se trouve mêlé. Telle est l'anecdote du tableau soumis pendant un an à l'examen des critiques par le roi de la Chine, et où finalement un vieillard signale cette faute qu'un épi de blé reste droit malgré le poids de l'oiseau qui s'est

posé dessus. Cette histoire est bien connue grâce aux voyageurs arabes traduits par Renaudot, Reinaud et M. Ferrand (cf. en particulier G. Ferrand, *Voyages du marchand arabe Sulayman*, 84—85); mais Basset la reproduit d'après une autre source, et indique encore deux autres récits parallèles.

Dans quatre cas, Basset signale à bon droit des textes parallèles à ses contes arabes dans les *Cinq cents contes et apologues* traduits par Chavannes; il y aurait eu lieu, dans la bibliographie de ces contes, d'utiliser les informations de J. Hertel, *Ein altindisches Narrenbuch (Berichte über die Verhandl. d. k. Sächs. Ges. d. Wiss. zu Leipzig, Phil.-hist. Kl., t. 64, livr. 1, 1912, in-8, 67 pages)*¹⁾.

Il est enfin un conte où Basset n'a rien dit de la littérature chinoise, encore qu'il convienne de la faire intervenir; c'est à propos du conte merveilleux 63, *Les pygmées et les grues*. Basset donne au sujet des combats des pygmées et des grues une bibliographie assez copieuse, à commencer par l'*Iliade*. Mais Chavannes a signalé au moins deux fois un texte chinois de 542 A.D. où cette fable est rapportée (cf. *T'oung Pao*, 1905, p. 562; *Les Mém. histor. de Se-ma Ts'ien*, V, 315); j'en connais d'autres mentions qui, pour n'être pas datables strictement, doivent être sensiblement antérieures au VI^e siècle. Cf. aussi Cordier, *Odoric de Pordenone*, 346, 348—355;

1) Ce sont les contes plaisants 23, 32, 142 et 151 de Basset qui correspondent aux contes 255, 308, 411 et 311 de Chavannes. Mais les références à Chavannes ont joué de malheur dans le présent volume des *Mille et un contes*. Dans la bibliographie du conte 23, au lieu de „*Cinquante contes*”, il faut lire „*Cinq cents contes*”. Dans celle du conte 32, au lieu de „traduit en chinois, en 492 de notre ère, du *Saṅghasena* par Kirou na p'iti”, il faut lire „traduit en chinois, en 492 de notre ère, du *Po yu king* de Saṅghasena par K'ieou-na-p'i-ti (Guṇavṛddhi)”. A propos du conte 142, au lieu de „*Tsao Paotsang*” et de „*T'ang-yao*”, il faut lire „*Tsa pao tsang king*” et „*T'an-yao*”. A propos du conte 151, au lieu de „*Po yer king*”, de „*Saṅghasina*” et de „*K'ieou-na-p'ia ti*”, il faut lire „*Po yu king*”, „*Saṅghasena*” et „*K'ieou-na-p'i-ti*”. Pour ce qui est du *Po yu king*, je montrerai d'ailleurs quelque jour que ce n'est pas là le vrai titre que portait l'œuvre originale de Saṅghasena, et que Saṅghasena avait dû écrire une „*Guirlande des sots*”, soit peut-être en sanscrit **Mugdhamālā*.

un article de M. P. Monceaux sur les Pygmées d'Afrique dont je n'ai plus le titre exact sous la main; et aussi la représentation du combat des Pygmées et des Grues en Asie Centrale sur la Carte catalane de 1375 ¹⁾.

P. Pelliot.

Formulaire sanscrit-tibétain du X^e siècle, édité et traduit par Joseph HACKIN (*Mission Pelliot en Asie Centrale*, Série petit in-octavo, t. II), Paris, Geuthner, 1924, in-8, ix + 27 + 130 pages.

Cette publication était annoncée depuis dix ans; toutes sortes de difficultés l'ont retardée ²⁾. Elle n'en est pas moins la bienvenue, puisque c'est là un des premiers textes tibétains retrouvés à Touen-houang qui voient enfin le jour. On sait que pendant longtemps on n'a pour ainsi dire pas eu de documents tibétains dont on pût affirmer que l'orthographe et la langue n'avaient pas été rajeunies au cours des siècles. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années que les édits de Lhasa, les trouvailles de Sir Aurel Stein dans la région du Lop-nor et à l'Ouest du Lop, enfin et surtout la grotte aux manuscrits du Ts'ien-fo-tong de Touen-houang nous ont rendu toute une littérature tibétaine remontant matériellement au IX^e et au X^e siècle et qu'on commence seulement à exploiter.

Le texte étudié par M. HACKIN est une sorte de formulaire bouddhique par catégories, en sanscrit et en tibétain (le sanscrit étant aussi écrit en lettres tibétaines). Assez peu correct, il est en „ancienne langue”, avec des orthographes caractéristiques comme *dmyig*, „oeil”, au lieu de l'actuel *mig*, etc. Le sanscrit témoigne de curieux pracritismes. La rédaction est du milieu du X^e siècle,

1) Les textes arabes conçoivent parfois les gens de Gog et Magog comme des pygmées; cf. J. Markwart, dans *Ungar. Jahrbücher*, IV [1924], 317.

2) Ces difficultés expliquent, sans les justifier, certaines faiblesses. C'est ainsi que, par inadvertance, les chiffres tibétains 2 et 3 sont toujours employés l'un pour l'autre dans la pagination du texte tibétain, qui paraît ainsi compter 37 pages alors qu'il n'en a que 27.

et semble devoir se placer à Sou-tcheou du Kan-sou, quand un maître hindou revenait d'un pèlerinage au Wou-t'ai-chan du Chan-si, la montagne sacrée où le bodhisattva Mañjuśrī est censé résider.

Grâce à la liste de rois tibétains fournie par le formulaire et qu'il a pu contrôler par les édits de Lhasa et par une chronique provenant également de Touen-houang et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, M. H. a reconstitué la série des rois tibétains au VII^e et au VIII^e siècle. M. Waddell, en rapportant faussement à 783 l'édit de 822, et surtout en donnant de cet édit un texte absolument fantaisiste, avait abouti à toutes sortes d'inconséquences et d'erreurs¹⁾. Désormais nous avons une base solide, et sur elle nous pourrons reconstruire, avec l'aide des documents tibétains et chinois, l'histoire singulière du brillant et éphémère empire tibétain, qui, en moins d'un siècle, conquiert le Turkestan chinois, une partie de la Mongolie et la Chine occidentale²⁾. Importante au point de vue historique, l'édition de M. Hackin est en outre accompagnée de notes lexicographiques et d'un précieux

1) M. H. s'est montré très réservé à ce sujet (pp. 69—70), mais il vaut de préciser un peu. Quand j'ai eu en mains l'estampage de l'édit de 822 que m'a communiqué M. Lo Tchen-yu, j'ai constaté: 1^o Que le copiste de M. Waddell avait embrouillé ses feuillets, si bien que l'édition de M. Waddell dans *JRAS*, 1909, 948—952, bouleverse complètement l'ordre du texte; 2^o Que le même copiste avait arbitrairement rajeuni l'orthographe en supprimant les *d-drag*, et que par suite rien ne subsistait des conclusions déduites par M. Waddell de leur absence. Une nouvelle édition s'impose, mais nous avons remis à l'entreprendre à Paris sur l'avis que M. C. A. Bell la préparait en Angleterre de son côté.

2) Je profite de l'occasion pour donner une indication qui relie les informations des textes chinois à la tradition tibétaine. Dans les troubles qui marquent la fin de la première moitié du IX^e siècle, on voit apparaître, dans la traduction approximative des textes des deux *Histoires des T'ang* qu'a publiée Bushell, une famille „Lin” qui règle la succession au trône (Bushell, *Early history of Tibet*, dans *JRAS*, 1880, 523). Mais c'est là une mauvaise lecture de Bushell. Les textes chinois ont 絲林, qui se lit Tch'en et non „Lin”. D'autre part, ce Tch'en est un ancien *T'jäm, dont la valeur de transcription sous les T'ang est certainement *Čhim; il n'y a donc pas à douter que cette famille Tch'en soit le clan mČhims (pron. Čhim), qui joua alors un grand rôle au dire même des chroniqueurs tibétains.

commentaire phonétique pour lesquels il a bénéficié des avis de MM. Sylvain Lévi, Jules Bloch et Jacques Bacot ¹⁾.

Paul Pelliot.

Otto PELKA, *Ostasiatische Reisebilder im Kunstgewerbe des 18. Jahrhunderts*, avec 224 figures en 87 planches, Leipzig, K. W. Hiersemann, 1924, in-4, 58 pages.

M. Otto PELKA est l'auteur de livres sur la céramique de la Chine et du Japon qui n'ont pas rencontré un accueil sans mélange ²⁾. Le présent ouvrage a pour objet de reproduire un certain nombre de planches empruntées à des voyages des XVII^e et XVIII^e siècles et qui ont inspiré en Occident les artistes et artisans lorsque les „chinoiseries” devinrent de mode au XVIII^e siècle. A. Brüning avait déjà en 1904 cité dans cet ordre d'idées l'ouvrage de O. Dapper de 1670, et en 1913 H. C. Krüger avait invoqué celui de Simon de Vries (1682). Ces tentatives étaient inégalement heureuses. Une esquisse des rapports intellectuels et artistiques entre l'Occident et l'Extrême-Orient, mais surtout pour le XIX^e siècle, a été tracée dans le livre de A. Reichwein, *China und Europa*, Berlin, 1923.

Les ouvrages qui ont exercé la plus grande influence sont naturellement ceux qui étaient le plus répandus. Nous ne pouvons donc reprocher à M. P. de reproduire presque exclusivement les planches d'œuvres qui nous sont depuis longtemps familières. Du *Het Gezantschap* de Jean Nieuhof (1665) ³⁾ sont tirées les pl. 1 à

1) P. 69: Puisque M. H. adopte à la p. 68 la date de 755 pour l'avènement de Khri-sroñ-lde-bean, il fallait donner la même ici, et non 750. — *Ibid.*: Au lieu de „Nieou Seng-jeou”, lire „Nieou Seng-jou”.

2) *Chinesisches Porzellan*, Leipzig, 1921; *Japanische Töpferkunst*, Leipzig, 1922; cf. le compte rendu de ce dernier ouvrage par O. Kümmel dans *Ostasiat. Zeitschr.*, 1924, 236.

3) M. P. emprunte ses planches à l'édition allemande de 1669, où le nom de l'auteur est écrit Neuhof. Ses indications sur les éditions de l'ouvrage ne paraissent ni très complètes, ni très exactes. Malheureusement Cordier (*Bibl. Sin.*², 2344—2348) n'a indiqué les éditions allemandes que de seconde main. Un exemplaire de l'édition allemande

33; la *China Illustrata* de Kircher (1667) a donné les planches

d'Amsterdam, 1669, qu'utilise M. P., était en vente en 1919 chez Nijhoff pour 40 fl. Je ne trouve pas trace de l'édition d'Anvers, 1666 (distincte de l'édition allemande de même date), dont parle M. P.; par contre M. P. ne dit rien des éditions allemande d'Amsterdam, 1675, et anglaises de Londres, 1669 et 1673. Dans certains exemplaires de l'édition française de 1665, l'*Advertissement* qui termine la seconde partie a été ré-imprimé; on a alors supprimé la faute typographique où „RELIEURS” était écrit avec un *u* minuscule, „Kajutsiu” a été remplacé par Kaitsiu et „Yamcefu” par Yancefu; en outre „Paolinx 236” (faufit pour 136), renvoyant à une gravure hors texte qui est en réalité dans le texte, a été supprimé, et toute la seconde colonne a été remontée d'un rang. Il y aurait lieu de voir si les mêmes cuivres ont servi pour beaucoup d'éditions. La première planche de M. P., qui donne le frontispice de l'ouvrage, a été refaite pour chaque édition; par contre ses autres planches semblent le plus souvent être les mêmes que dans les éditions française de 1665 et latine de 1668 que j'ai sous les yeux; mais les cuivres ont été dans certains cas retouchés d'une édition à l'autre, de nouvelles inscriptions y ont été parfois ajoutées ou en ont remplacé d'autres après grattage, et les tirages de 1665, qui sont bien meilleurs, auraient dû être choisis par M. P. de préférence à l'édition allemande de 1669. La planche 4, fig. 6, bien qu'ayant une inscription en français („Pagode Sang-won-hab”) et se trouvant déjà identique dans l'édition latine de 1668, n'est pas celle, très différente, de l'édition française de 1665, dont l'inscription porte „Temple de Sang-won-hab” et au-dessous „Sang Won Haps Pagode”; cette planche de 1665 doit être la planche de l'édition originale hollandaise, avec addition d'une légende en français; quant à la planche de 1668 et 1669, elle est à peine inspirée de la précédente, et encore est-elle inversée. Dans la pl. 7, fig. 12, les ciels sont bien les mêmes que dans l'édition latine de 1668, mais tout différents de ceux de l'édition française de 1665; cette planche a donc été retouchée fortement entre 1665 et 1668. La pl. 8, fig. 14, est la même que dans l'édition latine de 1668, mais ne rappelle que de très loin le sujet de la planche correspondante dans l'édition française de 1665; c'est un autre cuivre. Les ciels de la pl. 9, fig. 16, ont été entièrement refaits entre 1665 et 1668. Le cuivre de la pl. 9, fig. 17, a été assez fortement retouché entre 1665 et 1668. La pl. 10, fig. 19, est identique à celle de l'éd. latine de 1668, mais tout autre que celle de l'éd. française de 1665. La pl. 11, fig. 21, „Paolinx Pagode”, est bien identique à celle de l'édition française de 1665, mais la planche correspondante de l'éd. latine de 1668 est plus grande et hors texte (ainsi cette planche avait bien été exécutée également hors texte, et l'*Advertissement* final de l'éd. française de 1665 montre qu'on avait bien songé à la donner hors texte là aussi; on l'y aura peut-être supprimée parce qu'on l'avait déjà donnée, réduite, dans le texte; quoi qu'il en soit, Van Meurs a utilisé cette même planche hors texte dans son édition de Dapper, *Gedenkwaerdig Bedryf*, 1670, après la p. 310). La pl. 18, fig. 35, identique à celle de 1668, n'a autant dire rien de commun avec celle de 1665 (celle-ci ne montre que de la terre ferme; l'autre représente aux abords de la ville une large rivière avec des bateaux). La pl. 19, fig. 36, identique à celle de 1668, est très différente de celle de 1665. La pl. 25, fig. 48, a été retouchée entre 1665 et 1668; il en est de même de presque toutes les planches suivantes reproduisant des personnages; la pl. 33, fig. 55, est, dans l'éd. de 1668 et dans celle de 1669, une réplique inversée de celle de 1665.

34 à 37¹⁾; les pl. 38 à 52 sont extraites de Dapper, *Gedenkwaerdig Bedryf* (1670)²⁾; les pl. 53—55 proviennent également d'un ouvrage de Dapper, *Asia* (1681); les pl. 56—69 sont empruntées à Pierre van der Aa, *La Galerie Agréable du Monde*. D'autre part les pl. 70—76 sont consacrées à la décoration murale d'une chambre du Residenzmuseum de Munich, les pl. 77—86 à un bureau du Kunstgewerbe-Museum de Leipzig, et la pl. 87 à un bureau-armoire appartenant à une personne de Munich.

Le texte n'a pas coûté beaucoup de peine. M. P. s'est borné à copier en caractères assez gros les notices parfois très longues qui se rapportent à chacune des gravures dans les ouvrages où il a puisé. Mais il n'a suivi dans le détail le sort d'aucune de ces gravures³⁾.

Le véritable intérêt de la publication est dans la décoration murale et dans le bureau reproduits aux planches 70—86. La plupart des scènes qui ornent la chambre et le meuble sont directement copiées des planches que M. P. a tirées de Nieuhoff, de Kircher, de Dapper et de van der Aa. C'est la confirmation certaine de l'influence exercée sur la „chinoiserie” de la première moitié du XVIII^e siècle par les illustrations des livres de voyage. Le bureau-armoire de la pl. 87 est plus aberrant.

P. Pelliot.

The Walls and Gates of Peking, by OSVALD SIRÉN, Ph. D.,
Londres, John Lane The Bodley Head Limited, 1924, in-4, XIX +

1) M. P. a été bien inspiré de prendre l'édition de Jean Jansson, Amsterdam, 1667, et non la contrefaçon publiée la même année, à Amsterdam également, par Jacob van Meurs; dans cette contrefaçon, toutes les figures sont inversées.

2) Sur cet ouvrage, cf. Cordier, *Bibl. Sin.*², 27—28, 2348—2349.

3) On a vu que plusieurs de celles de Nieuhof avaient été changées du tout au tout entre 1665 et 1668. Quant aux autres, il faudrait savoir dans quelle mesure elles répondent aux dessins faits sur place. Le mss. original de Nieuhoff, avec 81 dessins, a été mis en vente chez Brill en 1887 (cf. *Bibl. Sin.*², 2345), mais je ne sais ce qu'il est devenu.

239 pages; 53 fig. dans le texte, 1 plan de Pékin et 128 planches hors texte; tirage à 800 exemplaires. Prix: £ 6. sh. 6.

L'histoire passée et les aspects modernes de Pékin ont déjà fait l'objet de publications assez nombreuses. Sans remonter même jusqu'à la *Description de la ville de Peking* publiée en 1765 par de l'Isle sur des renseignements de Gaubil ou à l'*Opisanie Pekina* du P. Hyacinthe Bičurin (1829), tous les curieux des choses de Chine ont mis à profit les *Archaeological and Historical Researches on Peking and its environs* de Bretschneider (1876), bon résumé des travaux dûs aux archéologues chinois, et le *Peking* de Mgr Favier qui, à sa date (1897) et malgré bien des erreurs de détail, a fait honneur à l'Imprimerie des Lazaristes du Pei-t'ang. Plus récemment, les palais de Pékin ont été décrits dans les magnifiques albums du College of Engineering de Tōkyō; M. S. D. Gamble a publié *Peking, a social survey*, et Madame Juliet Bredon, *Peking; A Historical and Intimate Description of its chief Places of Interest*. Au point de vue littéraire, il faut au moins rappeler les notations si évocatrices de Pierre Loti dans *Les derniers jours de Pékin*.

Mais personne n'avait tenté avant M. SIRÉN d'étudier en détail les murailles et les portes monumentales dont la masse se détache de la plaine environnante et donne au visiteur l'impression première et à jamais durable de la „capitale”. Accessible mieux que quiconque à la grandeur de l'œuvre par sa sensibilité artistique, M. S. est en même temps un esprit critique dont les problèmes d'histoire et de technique piquent la curiosité. Ces deux aspects de sa nature se reflètent dans le livre qu'il a composé avec dilection: le texte est une étude très poussée sur la construction même des murs et des portes de la ville; quant aux planches, elles reproduisent excellemment des photographies prises avec un goût sûr par M. S. lui-même, et certaines sont admirables.

Bien qu'il ne fasse pas profession de sinologie, M. S. n'a pas

voulu baser son exposé historique uniquement sur les travaux de ses prédécesseurs européens, et il s'est fait traduire les chapitres historiques du 日下舊聞考 *Je hia kieu wen k'ao* de 1774 ¹⁾ et du 順天府志 *Chouen tien fou tche* de 1885. Bretschneider avait déjà utilisé le premier de ces livres; quant au second, c'est une œuvre singulièrement riche dont le meilleur est dû au grand érudit 繆荃孫 *Miao Ts'üan-souen*; les lecteurs de *La Chine* savent tout ce que doivent à ces deux ouvrages chinois les notices archéologiques publiées par M. G. Bouillard sur la région de Pékin. Les traductions exécutées pour M. S. sont bonnes; transcriptions et dates sont dans l'ensemble d'une correction trop rare pour ne pas la noter en passant. Mais la partie vraiment neuve du texte, celle à laquelle j'attache pour ma part le plus de prix, est l'étude minutieuse des marques empreintes sur les briques qui forment le revêtement de la muraille; ni les Chinois ni les Européens ne s'étaient avisés d'un tel travail. Or les briques n'indiquent pas seulement des dates de fabrication, ce qui permet de suivre les réfections exécutées au cours des siècles, mais aussi des noms de potiers et de fours et des indications de site dont l'archéologie pourra faire bon profit.

Encore que certaines parties des murs de Pékin puissent remonter au XIII^e et au XIV^e siècle et que le plan actuel date du début du XV^e, il n'est pas certain qu'un revêtement de briques ait été appliqué avant le milieu de ce même XV^e siècle, en 1437—1445. Mais aucune brique datant de cette période n'a été retrouvée par M. S.; les plus anciennes datent de Tch'eng-houa (1465—1487). De grands travaux furent en outre exécutés sous Kia-tsing (1522—1566), et les marques de cette époque montrent qu'on faisait alors venir les briques de très loin, sans doute par

1) Le *Je hia kieu wen* est de 1688 et non de 1658 (p. 15); de même (*ibid.*), le *Je hia kieu wen k'ao* ou *K'in ting je hia kieu wen k'ao* est de 1774 et non de 1744.

le Grand Canal: certaines ont été exécutées à **青州府** Ts'ing-teheou-fou (p. 59) ou à **高唐** Kao-t'ang (p. 84) du Chan-tong; d'autres à **南陽府** Nan-yang-fou (p. 59) du Ho-nan; d'autres à **揚州府** Yang-teheou-fou (p. 72), ou à **常州府** Tch'ang-teheou-fou (p. 81), ou à **蘇州府** Sou-teheou-fou (p. 72) du Kiang-sou. Les réparations se poursuivent jusqu'à la fin de la dynastie mandchoue.

Ce beau livre ne se résume pas; il faut le manier. Grâce à M. S., les murailles de Pékin, dont quelques portions ont déjà bien souffert, ne peuvent plus périr entièrement¹⁾.

P. Pelliot.

魏書宗室傳注 *Wei chou tsong che tchonan tchou* („Commentaire sur les biographies des agnats impériaux dans l'Histoire des Wei") par M. **羅振玉** Lo Tchen-yu, 1924, 4 *pen*, format in-8 (comprenant 1 *pen* de tableaux généalogiques et 3 *pen* de texte en 12 ch.).

Le **魏書** *Wei chou* de **魏收** Wei Cheou, qui porte sur l'histoire des Wei d'origine turque depuis leur avènement en 386 jusqu'à l'avènement des Ts'i du Nord en 550, est un ouvrage de bonne

1) P. 3 et 4: Si on écrit ici „Tsingchow-fu", il ne faudrait pas écrire „Ch'ing Chow fu" p. 59. — P. 17: **開陽門** K'ai-yang-men n'est pas „Revealing Power Gate", mais fait allusion à la situation méridionale de la porte, face au soleil; tous ces noms de portes sont d'ailleurs en rapport avec les points cardinaux, et je doute par suite que **拱宸門** Kong-tch'en-men, désignant une des portes du Nord, puisse signifier „Saluting Dawn gate". — P. 21: „1209—1312"; lire 1209—1212"; „in the second year of Shih Tsu (1262)", lire „in the second year of Chung T'ung (1261)"; la 4^e année *tche-yuan* n'est pas 1268, mais 1267. — P. 22: On ne peut parler sans quelques réserves de Karakorum comme du „old camp of Ginghiz khan", encore que je le crois juste personnellement; beaucoup de nos confrères attribuent encore la fondation de Karakorum à Ügödaï. — P. 39: Il n'est nullement établi que le Quinsay de Marco Polo représente **行在** *hing-tsai*, et non **京師** *king-che* comme on l'a admis pendant longtemps. — P. 40: La période *tch'eng-houa* commence en 1465, non en 1466. L'indication de 1455 pour la 10^e année *tcheng-l'ong* est une faute d'impression pour 1445. — Il n'est pas commode que les planches ne soient pas numérotées.

date puisque Wei Cheou (506—572) reçut dès 551 l'ordre du premier empereur Ts'i d'écrire l'*Histoire des Wei*, en soumit une première rédaction au trône en 554, puis, sur les critiques dont il fut l'objet, remania son œuvre dont la rédaction définitive est de 560. Comme de juste, Wei Cheou, sujet des Ts'i du Nord, tenait pour légitimes successeurs des „Wei du Nord” (386—534) les „Wei orientaux” (534—550) que les Ts'i du Nord avaient remplacés, au lieu que sous les Souei et les T'ang on se prononça pour la légitimité des „Wei occidentaux”; c'est par suite sous les années de règne des Wei occidentaux que les événements sont rangés dans le 北史 *Pei che*, rédigé au VII^e siècle par Li Yen-cheou, et d'autres *Histoires des Wei* avaient été rédigées pour remplacer celle de Wei Cheou, considérée comme partielle. Mais ces autres *Histoires des Wei* ont disparu, au lieu que celle de Wei Cheou a survécu. Malheureusement, à raison peut-être de la suspicion dont elle fut longtemps frappée, plus de 30 chapitres sur 114 sont perdus et ont été complétés sous les Song, surtout d'après le *Pei che*; même aux chapitres subsistants il manque souvent des pages. Le *Wei chou* est donc l'histoire dynastique dont la transmission est le moins satisfaisante.

Notre infatigable confrère M. Lo Tchen-yu avait entrepris il y a bien des années un travail critique sur le *Wei chou*, en comparant entre elles les indications des divers chapitres et en les contrôlant par les quelques sources indépendantes dont il pouvait disposer. Le 魏書校勘記 *Wei chou kiao k'an ki* en 1 ch. de 王先謙 Wang Sien-k'ien (né en 1842, mort il y a quelques années), que le Kouang-ya-chou-kiu de Canton a publié, a beau partir d'un exemplaire des Song pour corriger l'édition du Ki-kou-ko; ses leçons sont en fait presque toujours celles qui étaient déjà accessibles dans l'édition publiée sous les Ming au Kouo-tseu-kien de Nankin. Mais depuis vingt ans, les travaux de chemin de fer et les fouilles clan-

destinées provoquées par les hauts prix qu'atteignent les objets funéraires ont fourni des informations nouvelles en ramenant au jour, entre beaucoup d'autres, un certain nombre d'épithaphes (墓誌, *mou-tché*) se rapportant à des agnats des Wei. C'est en partant de ces épithaphes que M. Lo a repris et développé son premier travail. Le livre qu'il vient de faire paraître est une contribution de premier ordre à la critique d'une des histoires dynastiques; l'étendue et la sûreté de l'information commandent une admiration sans réserves. Si du moins nos confrères chinois, dont les travaux sont si remarquables, s'avisent d'en doubler l'utilité par des index!

Sur un point cependant il serait peut-être possible d'aller plus loin. M. Lo, qui a tiré si bon profit des épithaphes funéraires, ne paraît par avoir utilisé au même degré les inscriptions dédicatoires, en particulier celles des monuments bouddhiques. Je n'invoquerai pas ici l'inscription de 524 due à 劉根 Lieou Ken et autres et où il est question d'un 元衍 Yuan Yen, car l'authenticité en est encore douteuse¹). Mais je citerai, pour les avoir sous la main, d'autres monuments qui ne prêtent pas aux mêmes objections.

1) Sur cette inscription, qui a donné lieu à un débat assez vif il y a quinze ans, cf. en dernier lieu *B.E.F.E.-O.*, IX, 379—387 et 815, et Chavannes, *Miss. archéolog.*, Texte, 417—424, et surtout le 夢碧籀石言初集 *Mong pi yi che yen tch'ou tsi* de 顧燮光 Kou Sie-kouang paru pour la première fois en 1918, 2^e éd. de 1919, II, 24—26. D'après M. Kou Sie-kouang, qui reproduit d'ailleurs le texte avec pas mal d'erreurs, le monument original aurait bien été trouvé dans la région de Lo-yang et aurait été acquis et jalousement gardé par un certain 鄭清湖 Tcheng Ts'ing-hou à K'ai-fong du Ho-nan. Mais, à deux reprises, des faussaires, se servant d'un estampage, auraient regravé l'inscription sur des planches de bois. L'existence de ces faux gravés sur bois n'est pas douteuse, et c'est bien un de ceux-là que Chavannes connaissait; il avait donc raison d'en dénoncer le caractère apocryphe. En 1917, j'avais de mon côté entendu parler à Pékin de la pierre originale qui serait conservée à K'ai-fong. Il est donc possible qu'il y ait eu un monument original, mais les objections faites par Chavannes à raison du texte pratiquement identique et mieux justifié que donne une inscription authentique de Long-men datée de 533 gardent leur valeur. En dehors du nom même de Yuan Yen, il n'y aurait d'ailleurs eu guère à tirer pour M. Lo Tchen-yu de ce monument, puisque ce Yuan Yen ne paraît pas pouvoir s'identifier à aucun des deux Yuan Yen que connaît le *Wei chou* (ch. 19 上, f^o 1 v^o et 15 r^o).

La Rhode Island School of Design possède une stèle dont le recto est occupé par un relief de Śākyamuni et le verso par une inscription dédicatoire; les deux faces constituent la planche 200 de l'ouvrage récent de M. Sirén sur la sculpture chinoise. L'inscription est datée de la 4^e année *t'ien-p'ing*, 12^e mois, 5^e jour, c'est-à-dire du 20 janvier 538; les caractères cycliques indiqués pour l'année et pour le jour sont corrects. Or ce monument est l'œuvre d'un certain 元寧 Yuan Ning dont la très longue et très haute titulature et le titre de prince de 高平 Kao-p'ing ne laissent pas de doute qu'il soit un agnat assez proche de l'un des empereurs Wei, celui de l'Est ou celui de l'Ouest, qui régnaient alors concurremment. A première vue, on serait tenté de voir en lui le seul Yuan Ning qui soit connu de l'*Histoire des Wei* et du *Pei che* et qui était le 2^e fils de 元寶炬 Yuan Pao-kiu, le fondateur des „Wei occidentaux”; Yuan Pao-kiu régna de 535 à 551, et son premier et son troisième fils, frères de Yuan Ning, régnèrent après lui. Il y a cependant à une telle solution des difficultés très sérieuses. Nous savons par le *Pei che* (5, 8 r⁰) que le Yuan Ning fils de Yuan Pao-kiu fut nommé prince de 趙 Tchao en 547, et, à propos de cette nomination, il est simplement qualifié de „fils d'empereur”, au lieu que son titre antérieur d'apanage devrait être indiqué s'il en avait eu un auparavant. D'autre part, dans la mesure où ils se prêtent à une identification, les noms de lieux cités dans l'inscription de 538 à propos du prince de Kao-p'ing mettent sur le territoire des Wei orientaux, au lieu que le fils de Yuan Pao-kiu est des Wei occidentaux. Enfin et surtout, il serait invraisemblable qu'un prince des Wei occidentaux eût daté une inscription du *nien-hao t'ien-p'ing* des Wei orientaux, et non de celui de *ta-t'ong* qui était celui de Yuan Pao-kiu. Nous devons donc avoir affaire ici à un autre Yuan Ning, des Wei orientaux celui-là, et dont la situation exacte dans la famille impériale m'est inconnue. Son titre princier eût dû

lui assurer une place dans les tableaux généalogiques de M. Lo. A vrai dire, l'inscription de cette stèle n'est mentionnée ni dans le **攔古錄** *Kiun kou lou* de Wou Che-fen, ni dans le **藝風堂金石文字目** *Yi fong t'ang kin che wen tseu mou* de Miao Ts'üan-souen, et il n'en est pas question non plus dans le **海外貞珉錄** *Hai wai tcheng min lou* où M. Lo Tchen-yu a dressé un inventaire des inscriptions chinoises qui ont passé à l'étranger¹⁾. Mais ce silence n'est pas une raison suffisante pour douter de l'authenticité d'un monument qui me paraît être d'une bonne exécution. Nous en concluons simplement que, même sans escompter les découvertes nouvelles que les fouilles amèneront sans aucun doute, il y a encore des monuments importants déjà exhumés et que, dans les conditions actuelles du travail sinologique, même un savant aussi bien placé et aussi diligent que M. Lo Tchen-yu n'arrive pas à connaître.

Il est d'ailleurs deux autres inscriptions dédicatoires qui doivent être familières à M. Lo, puisque, depuis le *Tchong tcheou kin che ki*, le *Kin che ts'ouei pien* et le *P'ing tsin tou pei ki*, elles ont été souvent mentionnées ou publiées par les épigraphistes chinois, et dont il est donc surprenant qu'il n'ait pas fait état: ce sont les deux inscriptions dédicatoires de Long-men dues à **元變** Yuan Sie, prince de **安定** Ngan-ting, mort le 7 octobre 415; elles sont respectivement datées des 28 février—28 mars 507 et du 21 novembre 511, et on en trouvera le texte et la traduction dans Chavannes, *Mission*, I, 489—490, 496—497, et fig. 368, 563, 566, 1617, 1632, 1633²⁾. Ces inscriptions nous font connaître le nom

1) Sur les deux états de ce dernier ouvrage, cf. *T'oung Pao*, 1923, 257.

2) Toutefois il y a quelques inexactitudes dans les déchiffrements de Chavannes. D'autre part, Chavannes fait mourir à tort Yuan Sie en 414 au lieu de 415. Enfin, dans les deux inscriptions, **親太妃** *ts'in t'ai-fei* ne signifie pas „la concubine douairière Ts'in”, mais seulement „la concubine douairière qui était la vraie mère [de mon père]”. Je n'arrive à voir que trois daïs dans le cortège des femmes de la fig. 368,

de famille 蔣 Tsiang de la concubine qui fut la mère de Yuan Sie, et que le *Wei chou* n'indiquait pas. Elles précisent en outre les titres que Yuan Sie portait respectivement en 511 et 514. Enfin, dans le cortège qui accompagne l'inscription de 514, les épithètes de 法訓王 Fa-hiun-wang, 法威王 Fa-wei-wang, et 法嵩王 Fa-song-wang désignent vraisemblablement Yuan Sie et deux de ses frères. Après ces trois princes viennent trois jeunes gens dont les deux premiers seuls sont nommés; l'inscription les appelle 多寶 To-pao et 伏寶 Fou-pao. Mais Fou-pao est précisément le *tseu* de 元琰 Yuan Yen, second fils de Yuan Sie; il est bien probable que To-pao soit le *tseu*, ignoré jusqu'ici, de son fils aîné 元超 Yuan Tch'ao ¹⁾. Comme on ne connaît l'existence que de deux fils de Yuan Sie, il est assez vraisemblable que les trois jeunes gens anonymes qui viennent ensuite soient des neveux, fils des deux princes qui sont nommés avant les cinq jeunes gens et en qui j'ai proposé de reconnaître des frères du prince de Ngan-ting. On remarquera enfin que, dans les deux inscriptions, le nom posthume du père de Yuan Sie est écrit 靜 Tsing, au lieu de l'orthographe 靖 Tsing, qu'on trouve dans le *Wei chou*.

De même il y a à Long-men deux inscriptions dues l'une à la concubine douairière 高 Kao, non datée, l'autre à son fils le prince de 北海 Pei-hai 元詳 Yuan Siang, datée du 23 octobre 498 ²⁾. Celle du 23 octobre 498 n'ajoute guère à ce que nous savons par la biographie de ce prince dans le *Wei chou*, sauf qu'elle confirme les titres qu'il portait alors et montre qu'à cette date il se trouvait

au lieu des quatre dont parle Chavannes. Le „prince de Ngan-ting” de Chavannes, *Mission*, 516, est trop douteux pour en faire état ici.

1) Cf. le présent ouvrage de M. Lo, tableau généalogique, 36 v⁰—37 r⁰, et commentaire, 8, 24.

2) Cf. Chavannes, *Mission*, I, 474—475, 477—478 et fig. 550, 554, 1598, 1599. Une inscription du 3 janvier 504 nous montre en outre que la concubine Kao était encore vivante à cette date; cf. Chavannes, *Mission*, I, 484—485.

à Long-men. Quant à l'inscription due à sa mère, et qui est selon toutes probabilités assez peu antérieure, elle est faite en l'honneur d'un petit-fils de la concubine douairière Kao, appelé 保 Yuan Pao, et qui était mort en bas âge. Or la concubine Kao était mère de deux princes, 元 勰 Yuan Hie et Yuan Siang; mais les textes dont nous disposons ne mentionnent pas de Pao parmi leurs fils ou petits-fils. Devons-nous en conclure qu'il s'agirait d'un fils d'une fille de la concubine Kao? Mais on attendrait alors que son nom de famille fût indiqué. J'incline plutôt à penser que ce Pao est un fils de Yuan Hie ou plus probablement de Yuan Siang; mais sa mort en bas âge l'aura fait omettre par les historiens.

Plus importantes encore sont les deux inscriptions gravées à Long-men le 4 octobre 502 et le 11 novembre 503 par les soins de la „femme royale douairière dame 后 Heou”, grand-mère du prince de 廣川 Kouang-teh'ouan¹⁾. Il y a eu trois princes de Kouang-teh'ouan, 元 略 Yuan Lio mort en 480, 元 諧 Yuan Hiai mort en 495²⁾, et 元 靈道 Yuan Ling-tao dont la date de mort est inconnue. Nous savons par le *Wei chou* que la femme principale de Yuan Hiai était morte avant le transfert de la capitale à Lo-yang, donc avant 494. D'autre part, l'inscription du 4 octobre 502 spécifie que la dame Heou, grand-mère d'un prince de Kouang-teh'ouan, était elle-même veuve d'un prince de Kouang-teh'ouan. Comme en outre il n'y eut que trois princes de Kouang-teh'ouan, tout concourt à prouver, comme l'a pensé Chavannes, qu'il s'agit de la veuve du prince Yuan Lio mort en 480. Mais par là nous

1) Cf. Chavannes, *Mission*, I, 482—483, et fig. 553, 556, 1607, 1608. C'est la première de ces inscriptions qui a été calquée par le faussaire de la prétendue stèle de 588 (lire 501) du musée de Cologne reproduite dans Salmony, *Chinesische Steinplastik*, 12—13 et 44—45; cf. *Artibus Asiae*, I [1925], 57 (où 1507 est une faute d'impression pour 1607).

2) La date de 498 indiquée dans Chavannes, *Mission*, I, 482, est une faute d'impression.

apprenons que Yuan Lio a eu une titulature que le *Wei chou* ignore et que M. Lo n'a pas recueillie; il avait été 使中 *che-tchong*, 使持節 *che-tch'e-tsie*, „grand général conquérant du Nord” (征北大將軍 *tcheng-peï ta-tsiang-kiun*), prince de Kouang-tch'ouan, khan du Ho-lan (= de l'Alašan à l'Ouest de la boucle du Fleuve Jaune; 賀蘭汗 *Ho-lan han*); ce dernier titre, comme l'a remarqué Chavannes, est particulièrement intéressant.

Toujours à Long-men, il y a une inscription du 22 août 517 due à 元祐 Yuan Yeou, prince de 齊 Ts'i, mort au début de 519¹⁾. Cette inscription donne une titulature que le *Wei chou* ignorait, et est d'accord avec les indications que M. Lo a tirées de l'inscription funéraire (*mou-tche-ming*) de ce prince de Ts'i. Par ailleurs, l'inscription de 517 écrit le nom personnel de Yuan Yeou avec un caractère intermédiaire entre 祐 *yeou* et 祐 *hou*, et un épigraphiste chinois, dont Chavannes a rapporté l'opinion, estimait que le vrai nom était Yuan Hou altéré en Yuan Yeou dans le *Wei chou*; mais l'inscription funéraire confirme la leçon Yuan Yeou.

Nous aurions mauvaise grâce à boudier devant les informations nouvelles que l'ouvrage de M. Lo nous dispense si abondamment; on voit cependant, par ces exemples pris presque au hasard, que les dédicaces bouddhiques constituent, pour l'histoire des agnats des Wei, une source d'information qui n'a pas encore été utilisée et qui n'est cependant pas négligeable. P. Pelliot.

1) Cf. Chavannes, *Mission*, I, 501—502, et fig. 545, 1643. D'après le *Wei chou*, 9, 4 r^o, Yuan Yeou est mort le 31 mars 519, mais le 20 février 519 d'après son inscription funéraire (cf. l'ouvrage de M. Lo, 9, 4 r^o); d'après la même inscription, il était né en 488.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

— On vient d'imprimer et de publier à Nagasaki un volume en japonais intitulé 論文集 *Siebold-Sensei Torai Hyakunen Kinen Ronbunshu* pour célébrer le centenaire de l'arrivée au Japon du Dr. von SIEBOLD. M. le Dr. Tyozaburo TANAKA, Bibliothécaire du Département de l'Agriculture, à l'Université Impériale de Kiushu, Hakozaki, Fukuoka, a bien voulu dépouiller pour moi le contenu de ce volume publié par le Comité du Centenaire le 27 avril 1924:

1. HORIUCHI, Hidetaro, Gouverneur de Nagasaki, Préface 6 pages
2. Table of Contents 1 page
3. MUTO, Chozo, Abridged chronology of Dr. Siebold . 2 pages
4. KURE, Shuzo, Dr. Siebold as a Physician 58 „
5. KEUPEL, Fenstra, Translation of Letters of Dr. Siebold
to his Japanese disciples. 13 „
6. ITO, Bishiro, Dr. Siebold and Scholars of Fukuoka
feudal government. 13 „
7. KEUPEL, Fenstra, Dr. Siebold in Europe 57 „
8. TANAKA, Tyozaburo, On herbarium specimens of Ja-
panese Citrus fruits collected by Dr. Siebold . . 58—69
9. MURAKAMI, Naojiro, On purpose of Dr. Siebold's visit
to Japan and on his intercourse with the Japanese
friends. 70—85
10. MUTO, Chozo, Dr. Siebold as a pioneer of planning
the commercial school in Japan 6 pages
11. SHIRAI, Mitsutaro, Dr. Siebold as a spectator of a
theatre in Osaka 5 „

H. C.

— En 1917, l'Ecole Française d'Extrême-Orient s'était adjoint comme pensionnaire un archiviste paléographe, M. Paul BOUDET, qui fut bientôt chargé d'organiser un service des archives et des bibliothèques; c'est l'actuelle Direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine. Alimentée par le dépôt légal, cette direction a créé à Hanoi une Bibliothèque centrale de l'Indochine, et réorganisé les bibliothèques de Haiphong, de Huê, de Saigon et de Phnom-Penh.

En 1921, le nouveau service avait fait paraître dans la *Revue indochinoise* (t. XXVI, nov.—déc., pp. 399—490) un essai bibliographique intitulé *Pour mieux connaître l'Indochine*, qui sans doute ne remplace pas la *Bibliotheca Indosinica* de Cordier, mais qui en était déjà, dans une certaine mesure, une continuation, et offrait en outre l'avantage d'être pourvu d'un index. L'utilité de cette publication était si réelle que l'édition brochée à part qui en avait été faite, sous le titre de *Bibliographie de l'Indochine française* (Hanoi, 1924, in-8), est déjà épuisée. Depuis lors, la *Revue indochinoise* a publié huit suppléments (voir les n^{os} de janvier 1924 à mars—avril 1925), qui ont tous été tirés également à part sous le titre de *Gouvernement général de l'Indochine, Direction des archives et des bibliothèques, Bibliographie de l'Indochine française*, 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e et 8^e Suppléments, Hanoi, 1924 et 1925, in-8, 11, 24, 20, 24, 27, 35, 20 et 14 pages. Nous avons en outre reçu les *Rapports au conseil de gouvernement de l'Indochine* présentés par la même Direction aux sessions de 1921, 1923 et 1924, et la *Liste des imprimés* provenant du dépôt légal, fascicules portant sur 1922 (56 pages); 1923, 1^{er} janv.—30 juin (58 pages); 1923, 1^{er} juillet—31 déc. (91 pages); 1924, 1^{er} janv.—30 juin (75 pages); 1924, 1^{er} juillet—31 décembre (96 pages). On peut se faire, grâce à ces bibliographies, une idée de l'importance prise par les publications locales. C'est ainsi qu'au Tonkin seul, dans le premier semestre de 1924, il ne pa-

raissait pas moins de 27 bulletins ou revues en français et de 6 en annamite, et de 11 journaux en français et 4 en annamite. La Cochinchine, moins favorisée pour les bulletins ou revues, comptait par contre 21 journaux en français et 9 en annamite. — P. P.

— Dans l'*Histoire du monde* publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, notre confrère L. de LA VALLÉE-POUSSIN vient de faire paraître un volume (t. III) intitulé *Indo-européens et Indo-iraniens. L'Inde jusque vers 300 av. J.-C.*, Paris, E. de Boccard, 1924, in-8, 345 pages. L'œuvre se lit aisément, et est marquée au coin d'un bon sens relevé d'une pointe d'humour. L'auteur expose les systèmes très divergents qui ont été proposés avant lui sans accorder grande créance à aucun d'entre eux. Cette histoire de l'Inde ancienne laisserait surtout l'impression que l'histoire de l'Inde ancienne n'existe autant dire pas. — P. P.

— Le tome VI d'*Ars Asiatica* vient de paraître chez G. Van Oest : *L'art asiatique au British Museum (sculpture et peinture)*, par Laurence BINYON, 1925, in-4, 75 pages + 64 planches, 200 francs. Dans l'Introduction, M. B. rappelle l'histoire des collections orientales du British Museum, puis décrit sommairement les planches qui sont groupées sous les rubriques suivantes : sculpture indienne (pl. I—V); sculpture chinoise (pl. VI—XII); art bactrien (pl. XIII); peinture chinoise (pl. XIV—XXVI); peinture japonaise (pl. XXVII—XLI); peinture tibétaine (pl. XLII); peinture coréenne (pl. XLIII); peinture persane (pl. XLIV—LIV); peinture indienne (pl. LV—LXII); peinture siamoise et peinture birmane (pl. LXIII—LXIV). L'exécution matérielle est digne des autres volumes de cette belle collection. — P. P.

— Les Missions Etrangères ont réimprimé à Hongkong, Imprimerie de Nazareth, 1924, in-8, pp. XXIV + 707, le *Journal d'André Ly, prêtre chinois, missionnaire et notaire apostolique, 1746—1763*, dont l'édition princeps, due à M. Adrien LAUNAY, était devenue

depuis quelques années introuvable. André Ly était né d'une famille catholique en 1692 ou 1693 à Tch'eng-kou, préfecture de Han-tchong, dans le Chàn-si. Son existence de missionnaire le conduisit à Macao et au Fou-kien, mais la plus grande partie de sa vie se passa au Sseu-tch'ouan où il mourut octogénaire le 23 janvier 1774. Son journal en latin, dont le manuscrit est aujourd'hui conservé aux Archives des Missions Etrangères, est un document à peu près unique dans l'histoire des missions de Chine par l'extrême détail de ses notes concernant les choses et les gens. Même prêtre catholique et écrivant en latin, André Ly restait fidèle à la minutie habituelle des journaux qu'ont tenus tant de ses compatriotes. L'introduction de M. Launay situe l'œuvre et l'auteur, et un excellent index rend aisées les recherches. — P. P.

— J'ai parlé à plusieurs reprises dans le *T'oung Pao* des collections du baron Iwasaki, comme si elles appartenaien toutes à un même personnage. Le hasard d'une conversation avec notre confrère le professeur Naitō Torajirō m'a montré que j'avais confondu deux barons Iwasaki. La Morrison Library, qui se trouvait 14 Marunouchi, Central, Tōkyō, et dont le conservateur est M. Ishida Mikinosuke, a pris le nom de 東洋文庫 Tōyō Bunko depuis son transfert 26. Kami-Fujimae-chō, Hongō, Tōkyō; elle appartient au baron 岩崎久彌 Iwasaki Hisaya, fils aîné du baron 岩崎彌太郎 Iwasaki Yatarō. Quant au baron Iwasaki qui a acquis la bibliothèque chinoise de 陸心源 Lou Sin-yuan, c'est le baron 岩崎小彌太 Iwasaki Koyata, fils du baron 岩崎彌之助 Iwasaki Yanosuke. La bibliothèque de ce dernier s'appelle 靜嘉堂文庫 Seikadō Bunko, et un catalogue en a été publié sous le titre de 靜嘉堂秘籍志 *Seikadō hisekishi*; nous ne le possédons malheureusement pas à Paris. A la suite du tremblement de terre du 1^{er} septembre 1923, le Seikadō Bunko a été transféré à 玉川 Tamagawa dans la banlieue de Tōkyō. — P. P.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen, Jahrgang XXVI und XXVII. Erste Abteilung: Ostasiatische Studien. Berlin, 1924, in-8, 213 pages.

Pp. 1—60. F. E. A. KRAUSE, *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens.* — M. Kr., assez nouveau venu à l'orientalisme, est actif. J'ai parlé longuement de son *Ju-Tao-Fo* dans *T'oung Pao*, 1924, 54—62. En 1922, il a publié sous le titre de *Cingis Han* une traduction du premier chapitre du *Yuan che*. Il donne aujourd'hui un tableau d'ensemble de l'époque mongole. Malheureusement les lacunes et les erreurs y abondent. Dans l'indication des sources (pp. 4—5 et 46—49), on cherchera vainement Ĵuwainī ou Waṣṣāf du côté musulman, ou l'*Histoire secrète des Mongols* du côté chinois (dans son *Cingis Han*, M. Kr. avait du moins utilisé le début de cette dernière d'après la traduction de M. Blochet); je ne puis que renvoyer ici M. Kr. aux indications bibliographiques que j'ai données dans *J. A.*, 1920, I, 130—133. Les œuvres de Palladius, de Berezin, de M. Bartol'd sont ignorées, de même que le *Cingis-khan* publié en russe à Berlin par M. Vladimircov en 1922. Pétis de la Croix devient „Petits de la Croix” (de même dans *Cingis Han*, p. 43). Le livre médiocre de de Chavannes sur les *Conquêtes en Asie par les Mogols* etc., qui a eu six éditions de 1855 à 1876, est attribué, en 1922 comme ici, à „Ed. Chavannes”; il faut supposer que M. Kr. ne l'a jamais vu. Pour Plan Carpin, M. Kr. ne mentionne pas les

éditions de Pullé et de Malein, ni pour Guillaume de Rubrouck celle de Rockhill, ni pour le voyage du roi Hethum les traductions de Dulaurier, de Brosset, de Patkanov et de Bretschneider, ni pour Hethum l'historien la grande édition des *Hist. des Croisades*, *Hist. arméniens*, t. II, et le travail de M. Omont, ni pour le Marco Polo de Yule les éditions de 1875 et de 1903 et le supplément de 1920, ni pour *Cathay and the Way thither* la réédition de 1913—1916. Les travaux de M. A. C. Moule ne sont pas indiqués. Baldelli Boni devient une fois Baldelli tout court, une autre fois Baldello Boni. Il serait vain dans ces conditions de relever toutes les inexactitudes de l'exposé, où Čormaghan, hors de cause dès 1241, est censé opérer dans le Nord-Ouest de la Perse jusqu'an 1250 (p. 10), où Sartaq devient Sertag (p. 11 etc.), où il est encore dit que l'écriture ouigoure est dérivée de l'écriture syriaque (p. 17), où il est question d'une inscription jučen à Kiu-yong-kouan quand elle est en si-hia (p. 17), et où il est raconté (p. 19) qu'en 1284—1287 Toghon, fils de Khubilai, conquiert „Siam, Cambodja (Chang-ch'eng)”, alors que Toghon n'alla qu'au Tonkin et que le Tchan-tch'eng (il faudrait „Chan-ch'eng” dans l'orthographe de M. Kr.) est le Champa et non pas le Cambodge. A la p. 57 (et p. 25), „Pan Chao 班趙” est une erreur pour 班超 Pan Tch'ao, et p. 60 也里虎 Ye-li-hou est une mauvaise leçon ou une mauvaise lecture pour 也里虔 Ye-li-k'ien, Yarkend. De M. Kr. et des *Mitteilungen* on est fondé à attendre des travaux mieux informés.

Pp. 61—128. Erich Hauer, *Das San-tzë-king in dreisprachigem Texte mit einem chinesischen, mandschurischen und mongolischen Wörterverzeichnis samt einer deutschen Uebertragung*. — Je ne suis pas bien convaincu qu'il valût d'ajouter une nouvelle traduction du 三字經 *San tseu king* aux quelque vingt qui avaient déjà paru (cf. *Bibl. Sin.*², 1434—1438 et 3813). Mais M. H. s'est bien

acquitté de la tâche qu'il s'était assignée. Sa version du *San tseu king*, son édition des traductions mongole et mandchoue et son commentaire sont soignés et corrects. M. H. ne dit rien de la date des versions mongole et mandchoue. Turretini s'est servi d'une édition de 1832. M. Laufer (*Skizze der mongol. Literatur*, 233, et *Skizze der manjurischen Literatur*, 36), tout en signalant que Moellendorff parlait du *San tseu king* comme ayant été traduit en mandchou dès le XVII^e siècle, ajoutait que lui-même ne connaissait que l'édition en trois langues de 1795, avec commentaire; peut-être y a-t-il là une faute d'impression, car l'édition du 蒙滿合璧三字經註解 *Mong man ho pi san tseu king tchou kiai* qui se trouve à la bibliothèque du Collège de France est précédée d'une préface de 1735. M. H. a joint à son travail un lexique des mots chinois qui se justifie parce qu'il destine sa traduction aux débutants. Les lexiques des mots mongols et mandchous ont une portée scientifique plus réelle. Une fois de plus je regrette que, parlant du *Chou king* (pp. 110—111), M. H. ne dise pas mot de la distinction entre les chapitres authentiques (*kin-wen*) et les chapitres apocryphes (*kou-wen*). La date de 604 av. J.-C. pour la naissance de Lao-tseu (p. 114) ne vaut pas d'être retenue. Il y a contradiction entre les dates données pour la fin des Han antérieurs et le début des Han postérieurs aux notes 215; 218, 222 (p. 118). Le nom de „Toba” (p. 119), bien que souvent employé, est sans valeur; il faut garder T'o-pa, dont la prononciation ancienne ne ramène pas à *Toba, mais à *T'āk-b'uāt. La note sur 禪 *chan*, „abdiquer”, qui explique ce sens par le sacrifice *chan* (p. 120) ne me paraît heureuse ni au point de vue sémantique, ni au point de vue chronologique (Chavannes ne croyait pas que les sacrifices *fong* et *chan* eussent été célébrés avant la fin du II^e siècle avant notre ère; la question mériterait cependant d'être reprise). A la p. 122, ce n'est pas dans la section 54 (謚法 *Che-fa*) du 周書

Tcheou chou que se trouvent 168 noms posthumes, mais dans l'ouvrage *Che fa* de 蘇洵 Sou Siun (1009—1066), sur lequel cf. *Sseu k'ou ts'iu'an chou...*, 82, 3—4; d'autre part, et malgré De Groot, *Universismus*, 207—208, le *Tcheou chou* n'a pas été trouvé dans la tombe de Ki ouverte en 281 (cf. ce qu'a déjà dit à ce sujet Chavannes, *Mém. hist.*, V, 457).

Pp. 129—162. Wilhelm SCHÜLER, *Die chinesische Verfassung vom 10. Oktober 1923*. — Texte et traduction de cette constitution morte après une interminable gestation.

Pp. 163—212. Clemens SCHARSCHMIDT, *Schriftreform in Japan. Ein Kulturproblem*. — Fort intéressant article, où l'auteur, après avoir rappelé les tentatives sporadiques faites depuis 1868 pour réformer et simplifier l'écriture japonaise, montre que l'opinion publique s'intéresse aujourd'hui au problème. De grands journaux, pour des raisons qui sont en partie d'ordre typographique, s'efforcent de ramener aux environs de 2000 le nombre des caractères chinois en usage; une commission officielle a été nommée, qui s'est prononcée dans le même sens. On sait les difficultés presque inextricables de l'orthographe japonaise, et le nombre des *furigana*, ou signes syllabiques, qui doivent être accolés aux caractères chinois pour que le public moyen sache comment prononcer. M. Sch. a raison, à mon sens, de penser qu'une réforme de cette orthographe ne peut, au Japon et dans les conditions où le problème se pose, qu'être prudente et progressive. Elle implique en même temps une question de langue et non plus seulement d'écriture, car il faudrait que les néologismes ne fussent plus frappés au moyen d'idéogrammes chinois que la prononciation sino-japonaise confond en d'innombrables homophones. Mais je suis convaincu que le temps travaille dans le sens d'un changement profond. M. Sch. dit que „l'écriture chinoise, aristocratique dans son essence, est un anachronisme dans un âge démocratique” (p. 164), et cette formule, si elle a l'incon-

venient de paraître porter le problème sur la terrain politique, est juste à condition de la bien entendre. L'idéal serait évidemment d'arriver à un état de la langue japonaise écrite qui fût entièrement intelligible à l'oreille et pût par suite s'écrire phonétiquement, sans recours aux caractères chinois. Et pour une telle notation, la romanisation vaudrait assurément mieux que les *kana*. On n'en est pas là. Notons cependant les progrès faits par le style simple depuis quelques années, son emploi exclusif dans quelques grands journaux de Tōkyō comme le *Tōkyō-Nichi-Nichi-Shimbun* ou le *Hōchi-Shimbun*, et son adoption en 1921 par le professeur Hozumi dans une œuvre de droit. La romanisation se répand lentement; à propos des élections de 1921, une décision de justice a consacré le droit pour les électeurs d'écrire en caractères latins les noms de leurs candidats. Tout a été dit sur les principes; l'important est de voir comment se fera la conquête de l'opinion. J'ajouterai qu'un problème analogue s'est posé en Indochine et se pose en Chine. En Indochine, où les conditions rappelaient à certains égards la situation qui existe au Japon, la romanisation a aujourd'hui gain de cause pour l'annamite. En Chine on tâtonne encore, et il s'y agit, comme au Japon, d'arriver à écrire comme on parle, mais en parlant mieux qu'autrefois. — P. P.

Jahrbuch der asiatischen Kunst, publié par Georg BIERMANN avec la collaboration de MM. Ernst GROSSE, Fr. SARRE, William COHN, Heinr. GLUECK, 1^{er} vol., Berlin, Klinkhardt et Biermann, 1924, in-4, 2 ff. n. ch + 274 pages, ill.

Ce nouvel annuaire est très bien présenté, avec des planches excellentes; je m'arrêterai naturellement surtout aux articles intéressant l'Asie Centrale ou Orientale.

Pp. 1—18, Josef STRZYGOWSKI, *Die asiatische Kunst*. — Dans cet article, où il rompt à son ordinaire quelques lances contre les

historiens et les philologues, M. S. oppose une fois de plus la civilisation extérieure malfaisante („Zivilisation”) partie du Sud (partie vraisemblablement d'Afrique selon lui), qui est une œuvre d'autorité, et le développement interne progressif et fécond („Kultur”) qui caractérisait les peuples du Nord (Europe du Nord-Est et Asie septentrionale), mais que la „Zivilisation” a refoulé et parfois étouffé. La représentation servile des formes, sans but spirituel, est caractéristique du „Sud”; leur idéalisation et leur adaptation à des conceptions individuelles se plaisant aux formes géométriques et aux arabesques sont l'œuvre du „Nord”. L'Asie est partagée, vers la latitude de l'Himalaya, entre le Nord et le Sud; il y a en outre une grande diagonale Nord-Est Sud-Ouest; le Nord a souvent poussé vers le Sud, qu'il a influencé, mais au contact du quel il s'est aussi contaminé. L'Iran est le carrefour du Nord, du Sud et de la diagonale. Il y a dans tout cet exposé des idées justes et fécondes, et d'autres que je crois exagérées; de les discuter en détail exigerait un livre. A la p. 16, M. S. invoque et reproduit en partie (pl. 9 et 10) une série de bronzes que M. Wannieck aurait achetés personnellement des paysans dans la boucle des Ordos, et dont quelques uns ont été acquis pour la collection ethnologique de Vienne; l'ensemble devait être utilisé dans un livre (sous presse) de M. B. Brehm sur le *Nordisches Tierornament*, et dans une publication de M. B. Rudich sur la décoration iranienne. M. S. estime que certains des objets sont apparemment d'origine japonaise, et que la boucle qu'il reproduit fig. 14 est suspecte. Sans entrer dans de grands détails, je dois dire qu'il s'est produit au sujet de ces bronzes quelque malentendu. En particulier, la tête de bouquetin de la fig. 13 ne peut avoir été rapportée par M. Wannieck de la boucle des Ordos, vu qu'au moment de son voyage elle se trouvait déjà à Paris. Quoique les objets aient été importés de Chine et trouvés vraisemblablement dans la Chine du Nord, leurs provenance précise nous

demeure donc inconnue. M. S. rapproche la tête de bouquetin de la fig. 13 de l'animal en or de Kelermes qu'il a reproduit dans *Altai-Iran*, p. 140; je crois que la tête de bouquetin est de date plus basse, et j'incline à la placer dans la dernière époque des bronzes „sibériens” trouvés dans le Nord de la Chine. Quant à la boucle de la fig. 14, peut-être celle-là est-elle suspecte, mais alors elle reproduit un type qui est connu par plusieurs autres exemplaires (cf. en particulier celui reproduit par M. Vignier dans *Aréthuse*, 1925, fasc. 2, pl. XI, fig. 3).

Pp. 19—25, Friedrich SARRE, *Die ägyptischen Teppiche*. — Sur les anciens tapis dits „de Damas, qui sont spécifiquement égyptiens.

Pp. 26—30, Heinrich GLÜCK, *Türkische Brunnen in Konstantinopel*.

Pp. 31—41, Franz BABINGER, *Quellen zur osmanischen Künstlergeschichte* (très informé).

Pp. 42—52, Ernst KÜHNEL, *Datierte persische Fayencen*. — Les pièces vont de 1121 à 1722; parmi les faïences vernissées, la plus ancienne est de 1210.

Pp. 53—61, Josef STRZYGOWSKI, *Der „Silberkelch von Antiochia”*. — A propos de la publication luxueuse du fameux „calice d'Antioche” (trouvé en 1910) due à G. A. Eisen, *The great Chalice of Antioch*, New-York, 1923, 2 vol., édition de luxe à 300 \$. Eisen date cette pièce d'argenterie de 50—70 de notre ère. M. S. promet de revenir sur la question dans un livre qu'il prépare; pour le moment il ne se prononce ni pour ni contre la date de Eisen, mais semble incliner en sa faveur¹). Je serais bien surpris cependant que M. Eisen eût raison.

Pp. 62—66, Ernst DIEZ, *Fragmente eines älteren persischen Wirkteppiches*. — Ce tapis fragmentaire, tissé et non noué, a été acquis

1) M. Dussaud (*Syria*, 1924, 68) a déjà noté que M. S. s'exprimait d'une manière assez énigmatique dans son Avant-propos à la publication d'Eisen.

par M. D. à Téhéran en 1912; il offre cette particularité que des fils métalliques de cuivre entrent dans le tissage. La date en est incertaine (XIV^e—XVIII^e siècles?). M. D. développe à son sujet des considérations sur l'emploi des cinq couleurs des éléments chinois et des sept couleurs planétaires „babyloniennes” dans les tapis orientaux; il serait prématuré de leur accorder trop de poids. P. 64, il ne faut pas écrire „pek” le mot chinois pour „blanc”, mais „peh” (pour nous *po* ou *pai*), surtout quand on écrit „hei” pour „noir”.

Pp. 67—101, Hermann GOETZ, *Kostüm und Mode an den indischen Fürstenhöfen in der Groszmoghul-Zeit*. — On sait combien il est souvent délicat de dater les miniatures indo-persanes ou raġput. Mais un certain nombre de portraits, surtout de portraits d'hommes, sont de date sûre; d'autre part les modes, masculines encore plus que féminines, ont changé rapidement, et M. G. a montré que les miniaturistes essayaient d'être „aussi modernes que possible”. L'étude des modes peut donc fournir un élément de datation. Telle est l'origine première du très intéressant travail que M. G. publie aujourd'hui, et qui, consacré aux modes des cours indiennes au temps des grands Mogols, vaut surtout pour l'art indo-persan, mais aussi dans certains cas pour l'art raġput. M. G. s'est adressé aux sources littéraires en même temps qu'aux monuments. Je crois comme lui que l'enquête qu'il a entreprise fournira une base solide à de nouvelles recherches. Aux pp. 73—74, M. G. invoque plusieurs fois le témoignage du *Bābur-nāmah*; il est regrettable qu'il ne l'ait consulté que dans la traduction de Leyden et Erskine de 1826, faite surtout sur la version persane. Nous n'avons pas encore une traduction satisfaisante des *Mémoires de Bābur*; du moins celles établies sur le texte ture original, soit celle de Pavet de Courteille, soit surtout celle de M^{me} A. Beveridge, auraient évité à M. G. certaines inexactitudes. A la p. 73, M. G. dit qu'au temps de Bābur, on mettait par-dessus les vêtements un „Überrock”, le *pēšvāz*. „Häufig wurde er mit Knöpfen

(tükme) besetz: Sirqamāsh; ein ebenfalls reich mit Knöpfen besetzter Gürtel hielt ihn zusammen". Et M. G. renvoie à Leyden et Erskine, 395, où on lit en effet: „On the ambassador of Kochim khan, and the younger brother of Hassan Chelebi, were bestowed Sirkamash robes of muslin, with rich buttons, and dresses of honour suited to their rank". Mais Pavet de Courteille, traduisant du ture, écrit simplement (II, 171): „L'envoyé de Koutchoum-Khan et le frère cadet de Haçan-Tchelebi reçurent des pelisses à bouton et à capuchon d'étoffe, dignes de leur rang". M^{me} Beveridge a compris (632): „On Kūchūm Khān's envoy and on Ḥasan *Chalabi's* younger brother were bestowed silken head-wear (*bāshlīq*) and gold-embroidered sur-touts of fine muslim, with suitable dresses of honour". Le prétendu „*sirkamash*" n'apparaît pas chez eux. Le texte ture (éd. de Berezin, 456; mss. de Haiderabad, 352. r⁰) porte qu'on donna à chacun des personnages قماش باشلیق تکمیلیک کیش جبہلار فراخور خلعتلار. Les deux suffixes *-lar* montrent qu'il n'y a que deux sortes d'objets; la traduction de M^{me} Beveridge est donc inexacte à ce point de vue. Les seconds objets sont les robes d'honneur; il n'y a pas là de difficulté. Quant aux vêtements de la première catégorie, j'admets avec Pavet de Courteille qu'il s'agit non de جبہ *jābā*, mot qui signifie une „cuirasse" et est attesté en mongol, en persan et en ture, mais de جبّہ *jubbah*, mot arabe signifiant „vêtement doublé", „pelisse". Le mot *kīš*, pour lequel M^{me} Beveridge a adopté „mous-seline" sur la seule foi d'Erskine, signifie toujours „zibeline" en ture. L'épithète qui précède a été lue *tügmälig* par le traducteur persan, d'où les „boutons" d'Erskine, et Pavet de Courteille a entendu de même; le mot *tügmä*, „bouton", et l'adjectif *tügmälig*, „à boutons", s'emploient encore en ture d'Asie Centrale. M^{me} Beveridge a parlé au contraire de robe de dessus „gold-embroidered"; elle a donc dû lire *tikmälig*, et songer à un adjectif tiré de *tikmä* qui, selon les lexiques persans, désigne une étoffe de soie décorée à fils

d'or (Vullers). Je ne suis pas éloigné de penser qu'elle a raison. En persan, *tikmā* ne peut guère être qu'un emprunt au turc; le dictionnaire de Radlov ne le donne pas dans un sens acceptable ici; toutefois c'est là un dérivé normal de *tik-*, qui signifie surtout „coudre”, mais a aussi de nos jours au Turkestan chinois le sens de „broder” (cf. le vocabulaire de von Le Coq à la fin de ses *Sprichwörter und Lieder aus Turfan*); *tikmālig* pourrait donc normalement signifier „brodé”, peut-être dans le cas présent „brodé au fil d'or”; sans qu'il s'agisse nécessairement d'une étoffe de soie, telle pouvait être la matière de ces pelisses doublées de zibeline. J'estime en outre que le premier mot, vu sa place et l'ensemble de la construction, porte seulement sur le second, qui est *bašliq*, „capuchon”. Ce premier mot est à lire *qumāš*. Dans son *Dictionnaire turc-oriental* (p. 419), Pavet de Courteille a un mot قماش qu'il traduit par „étoffe”, et pour lequel il renvoie à قماش (qu'en fait il ne donne pas). Il faut vocaliser en *qumāš*, et *qumāš* ou *qumač* est le nom d'une étoffe de coton généralement rouge (cf. le dictionnaire de Radlov, II, 686, 1048); le mot a passé en russe (*kumač*) avec le même sens. Je comprends donc finalement qu'on a donné aux deux personnages „des pelisses d'hermine à dessus de soie brodée d'or (ou à boutons?) et ayant un capuchon de cotonnade rouge”. Quant au „*sirkamash*” d'Erskine, je regrette de n'avoir à ma disposition aucune des trois versions persanes du *Bābur-nāmāh* pour voir comment il y apparaît. Mais il me semble clair que, dans سرقماش, le premier élément est *sar*, „tête”, répondant au *baš*, „tête”, de *bašliq*, „capuchon”, et que le second élément est *qumāš*; le vêtement „*sirqamāsh*” n'a jamais existé. Ensuite (p. 73—74), M. G. dit, à propos du turban, que „Baburs Vater 'Omar Shaikh trug ihn sehr breit und fest gewickelt, indem er das freie Ende lose in den Nacken hängen liess (dastār-pēch, Name der Mode: chār-pēch). In den jüngeren Jahren Bābur's brachte Sultān Aḥmad Mirzā eine

neue Form in Mode, bei der das Sash-Band fast bis zu den Augenbrauen herabgezogen wurde (*chārmaq*). In der Folgezeit wurden die Turbane wieder kleiner und traten gegenüber der Mutze, um die sie gewickelt waren, einigermassen zurück (*seh-pīch*); auch wurde die Gesamtform wieder gleichmässiger". Pour ces trois phrases, M. G. renvoie respectivement à Erskine, pp. 8, 20 et 177. Dans le cas du père de Bābur, la phrase est obscure. On a admis le plus souvent qu'il y avait opposition entre la manière *dastar-pēč* dont le père de Bābur portait le turban, et qui aurait été à un seul „enroulement", et la mode à „quatre enroulements" (*čār-pēč*), qui était alors générale (cf. Pavet de Courteille, 12; Beveridge, 14—15); c'est possible, mais j'en doute, car rien dans *dastārini dastār-pēč čirma-*, „enrouler son turban en pli (ou plis) de turban" n'implique qu'il n'y ait eu qu'un seul enroulement; le second membre de phrase me paraît plutôt être une simple glose du premier, et l'opposition est alors, dans l'esprit de l'auteur, entre cette mode à „quatre enroulements" et d'autres, peut-être celle à „trois enroulements" dont il parle ailleurs. Quant au membre de phrase sur le bout pendant, Erskine s'est trompé en le rapportant spécifiquement au père de Bābur; ce membre de phrase est au pluriel et s'applique en général à la mode en vogue au temps des „quatre enroulements". Contrairement à ce qu'a cru M. G., Sulṭān Aḥmad Mīrzā n'introduisit pas ensuite une mode nouvelle; lui aussi portait le turban à la mode *čār-pēč* (le „*chārmāk*" d'Erskine, „*chārmaq*" de M. G., n'est pas dans le texte ture et doit provenir de quelque erreur). Il est vrai qu'on nous dit ici que le bout pendait jusqu'aux sourcils; mais rien ne montre qu'il en eût été autrement pour le père de Bābur; c'est M. G. qui a supposé gratuitement que le père de Bābur laissait pendre le bout sur la nuque. Quant à la troisième phrase de Bābur que cite M. G. sur la mode plus récente d'un turban plus petit, M. G. a trop généralisé une information qui

porte sur un individu: il est dit seulement (cf. Pavet de Courteille, I, 366; Beveridge, 258; ed. Berezin, 204; mss. de Haiderabad, 164 r⁰) que Sulṭān Ḥusain Mirzā (1438—1506), vraisemblablement dans les dernières années de sa vie, *circa* 1500, portait ordinairement un bonnet (*bürk*) d'agneau noir ou le chapeau turcoman (*qalpaq*), et que parfois „aux jours de fête, ayant enroulé (*čirma-*) mal et tout à plat (*yab yası*) un petit turban à trois enroulements (*kičik sihp̄č dastar*), et ayant fiché [dans sa coiffure] une aigrette (*otaya*) de [plumes de] héron (*qasqara*)¹⁾, il se rendait [ainsi] à la prière”. Comme on le voit, les modes du turban à „quatre enroulements”, et la mention isolée du turban „à trois enroulements” se rapportent d'ailleurs toutes deux au XV^e siècle, c'est-à-dire sont antérieures à l'établissement des grands Mogols dans l'Inde.

Pp. 102—108, Stella KRAMRISCH, *Vom Religiösen und Grotesken in indischer Kunst*.

Pp. 109—111, O. G. GANGOLY, *Ein neues Blatt früher indischen Kunst*. — Sur un fragment de bas-relief trouvé dans les fouilles du Mṛgadava en 1906 et qui représente une femme accroupie vue de profil, les bras croisés sur les genoux, la tête en-

1) Le *qasqara* est une espèce de héron; ces aigrettes provenaient de la région de Kābul, et, en parlant de la capture des oiseaux qui les fournissaient, Bābur emploie bien le nom générique du héron, *uqar*; on les exportait surtout de Kābul dans l'Iraq et le Khorasān (éd. Berezin, 176; mss. de Haiderabad, 142 v⁰; Pavet de Courteille, I, 314; Beveridge, 225 [où le nom de l'Iraq est sauté dans la traduction]). Bābur appelle ces aigrettes *otaya*, „aigrette”, ou *sač otaya*, „aigrette [qu'on fixe dans] les cheveux”. C'est le même mot (turc *otaya*, mongol *otoya*) qui a désigné jusqu'à nos jours en Asie Centrale la „plume de paon” des mandarins. A deux reprises (p. 74 et 76), M. G. appelle cette aigrette „kilkisaj” et „Kilki-saj”; c'est en effet la forme donnée par Erskine (p. 154), mais je ne crois pas qu'elle vaille d'être retenue. Le deuxième élément „saj” n'en peut guère être que le turc *sač*, „cheveu”, du *sač otaya* de Bābur, et c'est „kilki” qui doit répondre à *otaya*. Il y a en effet un mot persan d'origine obscure (je ne le crois pas attesté en turc, quoi qu'en dise Shakespear) qui répond à „kilki” et désigne l'aigrette, mais aussi bien les diverses orthographes de Vullers (s. v. كلكي) que l'anglo-indien *culgee* (Yule, *Hobson-Jobson*², 278) montrent que la vraie forme en est *kalgi* ou *kalgi*, et non „kilki”.

foncée entre les bras, sans doute pleurant; ce beau fragment doit être antérieur à l'ère chrétienne (époque Maurya ou Śuṅga).

Pp. 112—119, Melanie STIASSNY, *Einiges zur „buddhistischen Madonna“*. — Cet article consacré à divers aspects d'Avalokiteśvara (Kouan-yin) dans le bouddhisme de l'Extrême-Orient débute par ce qui est à mon avis une grave méprise. De la légende taoïque d'une princesse chinoise 妙善 Miao-chan, qui serait née vers 2587 av. J.-C. (!) et serait devenue Kouan-yin, M^{me} S. conclut qu'il y avait en Chine déjà *seit altersher* une déesse de la miséricorde, dont l'introduction dans le cycle des divinités bouddhiques s'est accomplie à un âge plus récent. Mais aucune source ancienne ne fait allusion à la légende de Miao-chan. C'est une invention taoïque tardive, postérieure au moment où Kouan-yin avait définitivement pris dans le bouddhisme chinois un caractère féminin. Le texte traduit par De Groot (*Fêtes annuelles*, I, 188—197) et auquel M^{me} S. se réfère fait mention du Siam sous le nom de Sien-lo; il ne peut donc avoir été écrit avant le XIV^e siècle de notre ère, et il faut même vraisemblablement le faire descendre beaucoup plus bas.

P. 113, „Kuan-tsi-tsai-chih-yin” n'existe pas tel quel, à ma connaissance, comme nom chinois de Kouan-yin. Pp. 116—117: Je me méfie de la distinction entre un art rigide et hiératique de la Chine du Nord, et un art individualiste, naturaliste de la Chine du Sud (celui-ci animé par l'esprit hindou); les „peintures murales détruites des temples de l'état méridional de Tch'ou” dont parle M^{me} S. sans autre précision, et qui sont décrites dans le poème *T'ien wen* de K'iu Yuan, ne sont pas plus „méridionales” de nature que celles par exemple du temple ancestral des Tcheou dont parle *Houai nan tseu*. Les Tcheou régnaient cependant dans le Nord, et leurs peintures murales, comme celles de l'état de Tch'ou, ne devaient pas beaucoup différer de ce que montrent sous les Han les bas-reliefs funéraires du Chan-tong, également dans le Nord.

Je ne partage donc pas ici les idées que M. Conrady a formulées le premier et que d'autres ont poussées plus loin encore après lui. En parlant ici en outre de l'influence „*des nördlichen Formicillens*”, M^{me} S. greffe sur les hypothèses de M. Conrady les théories de M. Strzygowski; mais il ne faudrait pas que le système brouillât les faits. P. 118: Je ne crois aucunement que les peintures de Kouan-yin sous les T'ang aient des moustaches pour montrer que le bodhisattva participe aux deux sexes; dans ces peintures, Kouan-yin est un homme, tout simplement; je ne connais d'ailleurs jusqu'ici aucune statue ou peinture authentique de Kouan-yin, avant les T'ang ou sous les T'ang, où le bodhisattva soit vraiment représenté sous un aspect féminin.

Pp. 120—136, L. SCHERMAN, *Dickbauch-Typen in der indisch-ostasiatischen Götterwelt*. — Consacré à l'iconographie des types confondus de Kuvera et de Pañcika, et à leurs derniers dérivés, le Daikoku (Ta-hei, Mahākāla) des Japonais, le Mi-lo p'ou-sa (Maitreya-bodhisattva) ventru et rieur des Chinois et le Hotei (chinois Pou-tai) des Japonais. Pour la partie indienne, M. Sch., dont les matériaux étaient réunis depuis nombre d'années, ajoute peu à ce qu'on trouve dans le 2^e volume de Foucher, *L'art gréco-bouddhique* (II, 102—130), paru entre temps en 1918. Mais les informations et les illustrations concernant le type du dieu hilare sont les bienvenues. Je ne crois toutefois pas que le travail de M. Sch. rende compte, comme il croit (p. 132, n. 45), de l'identification de Pou-tai et de Maitreya; ses remarques (p. 135) la constatent, sans plus, et ce que nous souhaiterions serait de savoir quand et comment on la trouve pour la première fois en Chine et au Japon. P. 131: Je ne vois pas ce que vient faire la mention de Sir Aurel Stein pour le titre de *houo-chang*; ce terme, transcription d'une forme prâcrite issue d'*upādhyāya*, est bien connu comme l'appellation usuelle donnée aux bonzes en Chine. Quant au personnage tibétain dont parle M. Sch.,

son nom est bien identique à 和尚 *houo-chang* (*γuā-ziāñ*), mais il s'appelle ordinairement en tibétain Hva-šaṅ; si la première syllabe était vocalisée en *o*, l'emprunt au chinois serait moderne; vocalisé en *a*, il doit être antérieur à l'époque mongole; on est seulement surpris que le tibétain écrive alors Hva-šaṅ et non Hva-žaṅ; l'histoire du personnage n'est pas faite (cf. *J. A.*, 1916, II, 290); d'autre part, il ne nous est connu comme un des éléments de la liste tibétaine des 18 *arhat* qu'à partir de 1800, et dans un panthéon lamaïque établi à Pékin (cf. *J. A.*, 1916, II, 289); il est donc possible qu'il ait pénétré dans cette liste sous l'influence d'un rapprochement très naturel avec le Chinois Pou-tai, qui lui-même ne fait partie des 18 *arhat* qu'à très basse date (il n'y est pas attesté jusqu'ici avant le XIX^e siècle; cf. Watters, *The eighteen Lohan*, 29; De Visser, *The arhats in China and Japan*, 134—135). P. 132 et 135: M. Sch. a tort, après bien d'autres d'ailleurs, de mettre 布袋 Pou-tai au VI^e siècle; la biographie — légendaire — du personnage, qui est notre seule source, le fait vivre sous les Leang des Cinq Dynasties, c'est-à-dire au X^e siècle; ce sont les sinologues européens qui ont confondu les Leang du X^e siècle et ceux du début du VI^e. Quand on consacrera une monographie à Pou-tai, il faudra faire intervenir l'expression *pou-tai* qui, sous les Song, a désigné un goinfre (cf. le *Ts'eu yuan*). P. 134: Je n'ai pas fait une étude spéciale des sept dieux du bonheur des Japonais, mais je ne vois pas pourquoi M. Sch. veut aller chercher dans l'Inde l'origine des dieux 福祿壽 Fukurokuju et 壽老人 Jurōjin, qui se rattachent si bien aux idées purement chinoises. P. 135: Vu la parenté de Kuvera (Vaiśravaṇa) et de Pañcika, je me demande si la confusion entre la mangouste et le rat dont parle M. Sch. ne doit pas être invoquée aussi pour l'application à Vaiśravaṇa de la légende des rats qui rongent les cordes des arcs (cf. Chavannes, *Docum. sur les Tou-kiue occidentaux*, avec la remarque de *B.E.F.E.-O.*, IV, 483; j'ai d'ailleurs réuni d'autres textes plus

ou moins apparentés). P. 136: Il n'y a pas de raison de qualifier Amoghavajra de „bouddhiste de Ceylan”, à la suite de Mayers, puisque M. Sch. sait que Mayers s'est trompé en disant Amoghavajra natif de Ceylan alors qu'il est de l'Inde du Nord. D'autre part les quatre *mahārāja* étaient connus en Chine bien avant lui et, pour déterminer la part qu'il peut avoir dans l'expansion de leur culte, il faudrait recourir à d'autres sources qu'un recueil de miscellanées de la fin du XVIII^e siècle.

Pp. 137—139, Stella KRAMRISH, *Die Wandmalereien zu Kṣṇaṇi*. — Sur les peintures de ce temple singhalais; elle sont toutes récentes; un certain nombre représentent des *jātaka*.

Pp. 140—142. D. R. BHANDARKAR, *Das Problem der Baukunst Asokas*. — Pour M. B., l'architecture d'Asoka est surtout d'origine assyrienne, et d'ailleurs les Asura védiques contre qui luttent les Ārya sont „sans aucun doute” les Assyriens. M. B. reproduit le texte de Šams-i-Sirāf sur le transport de piliers d'Asoka par Fīrōz Šāh.

Pp. 143—145, Ramaprasad CHANDA, *Der Ursprung des śikhara der (indo-arischen) Nāgara-Tempel*. — R. M. Ch. retrouve l'origine de ces constructions se terminant par une sorte de haute pyramide à arêtes incurvées dans les anciennes cabanes en bambou ou en bois dont on voit des exemples sur les bas-reliefs de Bhārhut.

Pp. 146—149, William COHN, *Indische Kolonialkunst*. — M. C. ne s'occupe ici, comme „art colonial” hindou, que de l'Indochine et de l'Insulinde. Il note que les grandes constructions ont été conçues et exécutées selon des plans réguliers et arrêtés, et que ce sont là des caractères qu'on ne retrouve pas dans l'Inde propre. Des reliefs couvrent ces constructions sur des étendues formidables, 900 mètres à Angkor-Vat, plus de 3000 au Bōrō-budur, et M. C. ajoute que, même au point de vue artistique, ces cycles de reliefs soutiennent absolument la comparaison avec les œuvres européennes célèbres comme la frise du Parthénon ou le grand autel de Pergame. Or

ce sont là des œuvres d'exécution locale, et en tout cas pures d'influences occidentales. P. 49: M. C. est-il sûr que Pagan se dressait, „avec ses innombrables temples”, „au VIII^e et au IX^e siècle”?

Pp. 150—155, Alfred SALMONY, *Die Plastik des hinterindischen Kunstkreises*. — Essai enthousiaste sur la „perfection technique inouïe” des sculptures du Cambodge, du Champa et du Siam. C'est aller bien loin, et pourquoi se montrer si méprisant pour l'art grec „surfait d'une manière insensée”? M. S. parle d'une première floraison d'art siamois aux VI^e—VIII^e siècles; la question me paraît posée d'une manière ambigüe; on y reviendra en parlant ici de son livre sur *La sculpture au Siam*.

Pp. 156—158, Kurt GLASER, *Aufgaben und Methode europäischer Forschung im Bereiche östlicher Kunst*. — Par „art oriental”, M. G. entend ici l'art d'Extrême-Orient. Il aboutit à cette conclusion, dont je ne tombe pas d'accord, que „le grand chapitre de l'étude des sources [doit] demeurer en dehors du domaine des recherches européennes dans le domaine de l'art extrême-oriental”.

Pp. 159—164, Otto FISCHER, *Chinesische Buddha- und Bodhisattvaköpfe*. — J'estime que M. F. donne souvent pour ces têtes des dates trop hautes. Pour la statue de Boston qu'il attribue à la première moitié du V^e siècle, je suis d'accord avec M. Sirén (*Chin. Sculpture*, pl. 112) qui, d'après la place qu'il lui donne, la met dans la première moitié du VI^e; tout au plus pourrait-on songer à la fin du V^e siècle. Quant à la tête de la collection van der Heydt (fig. 25 de With, *Bildwerke Ost- und Südasiens*; elle n'est pas dans l'ouvrage de Sirén) que M. F. date de la seconde moitié du V^e siècle, je crois qu'elle est seulement des T'ang et s'apparente comme style à la pl. 476 B de Sirén; ce n'est en outre pas un bodhisattva selon moi, mais la déesse du T'ai-chan, caractérisée par les trois oiseaux de sa coiffure; ce serait même alors la plus ancienne représentation

sûre de cette divinité, car les trois exemples qu'en reproduit M. Sirén (pl. 563 A, B et D) sont postérieurs aux T'ang.

Pp. 165—190, Hans BERSTL, *Indo-Koptische Kunst*. — M. B. suite depuis l'Inde jusqu'à la Gaule, vers le début de l'ère chrétienne, deux types qu'il appelle celui du *yogī* et celui de la *yakṣī*. Le type du *yogī* est caractérisé par la posture assise „en tailleur”; celui de la *yakṣī* représente une femme presque nue, hanchée, appuyée contre un arbre, un bras tombant et l'autre relevé pour saisir un rameau de l'arbre. Les motifs seraient venus de l'Inde par l'Égypte. Les dernières pages de M. B. sont consacrées aux rapports qu'il y eut alors entre l'Inde et l'Orient méditerranéen et que les historiens ont déjà reconnus; à mon avis, M. B. y prend un peu trop de toutes mains, et par exemple les travaux de Van Eysinga ou de Garbe, qu'il cite, prêtent à pas mal d'objections. P. 170 (et aussi 172): M. B. étudie le plat d'argent bien connu du British Museum où un personnage accroupi et nu boit au moyen d'un rhyton tenu à bout de bras loin de sa bouche. Il se trouve que M. Scherman s'est occupé de ce même plat pp. 122—123, mais M. B. parle de bracelets de cheville là où M. Scherman, d'accord avec M. Foucher, a vu le haut de demi-bottes¹⁾; son assistante, „durchaus indisch” selon M. Scherman (sauf un peu de drapé grec), est mise par M. B. au compte du „persischer Kunstkreis”²⁾.

Pp. 191—196, Zoltán von TAKÁČZ, *Zu den Grundformen der chinesischen Kunst*. — M. T. croit pouvoir établir par l'analyse de l'écriture chinoise que, dans la Chine antique, le „Pflanzenornament” a précédé le „Tierornament”, et que, dans ces éléments de „Pflanzen-

1) M. B. ne semble pas avoir eu à sa disposition le 2^e volume de *L'art gréco-bouddhique* de Foucher. Au premier coup d'œil, on songe en effet à des bracelets, mais on ne peut guère expliquer que par la présence d'une chaussure le bout relevé et contourné du pied droit.

2) M. B. écrit toujours „Ghandāra”, nomme deux fois „Kalphises”; lire Gandhāra, Kadphises.

ornement" que lui révèlent les caractères chinois archaïques, „on est fondé à voir des produits néolithiques". Ces spéculations me passent ¹⁾).

Pp. 197—201, Julius KURTH, *China und der japanische Farbenholzschnitt*. — Après n'avoir longtemps parlé que des estampes japonaises, on a découvert depuis quelques années l'„estampe chinoise", qui est plus ancienne. M. K. insiste que, malgré la préexistence des impressions en couleur chinoises, l'estampe japonaise proprement dite est une création japonaise autonome, et même une réaction contre les goût des Japonais chinoisants; il a bien raison.

Pp. 202—210, William COHN, *Vergleichende Studien zur Malerei Japans und Chinas*. — La comparaison de la peinture chinoise et de la peinture japonaise, dit M. C., ne devient vraiment possible et féconde qu'avec la peinture monochrome à l'encre de Chine, pénétrée du souffle de la secte du *dhyāna* (*tch'an*, *zen*); là du moins on connaît suffisamment d'œuvres, et authentiques. M. C. suit ainsi la Kouan-yin de Mou K'i et le Pou-tai de Leang K'ai à travers les œuvres japonaises qui s'en sont inspirées. Pp. 208—209: Pour la date de Pou-tai, mise par M. C. „um die Wende des 9. Jahrhunderts", mieux vaudrait dire „première moitié du X^e siècle"; d'autre part, l'ordre dans lequel M. C. parle des transformations subies par le personnage de Pou-tai donnerait à penser que les Chinois en ont fait l'un des 18 arhat avant de voir en lui Maitreya; c'est le contraire qui est vrai; cf. *supra*, p. 105.

Pp. 211—216, Friedrich PERZYŃSKI, *Nō und Nō-Masken*. — Résumé d'un travail plus considérable du même auteur, *Japanische Tanzmasken*, actuellement sous presse, et qui doit donner d'abondants renseignements sur les masques des Nō, leurs auteurs et leurs détenteurs. Pour qui n'est pas spécialiste de la question — c'est mon cas —, le présent résumé est déjà très instructif. Il y aurait

1) M. von T. parle toujours de la dynastie „Shan"; il faudrait „Shang" = Chang pour nous.

aussi un travail à faire sur les masques en Chine, plutôt d'ailleurs au point de vue ethnologique et sociologique; M. Granet s'est intéressé à la question; j'ai réuni de mon côté un certain nombre de textes que l'histoire du masque japonais, pris à ses origines, devrait aider à éclairer.

Pp. 217—222, Ernst GROSSE, *Die Töpferkunst der Japaner* — „Aucun art japonais n'a d'aussi bonne heure que la céramique et à un pareil degré éveillé l'admiration des Européens, et aucun n'est demeuré aujourd'hui aussi inconnu et incompris... Les produits qui ont à l'étranger le plus de succès ne passent pas dans leur pays pour les meilleurs, et la plupart des Européens accorderaient à peine un regard aux objets que les Japonais prisent le plus haut... Presque tous les chefs d'œuvre de l'art céramique du Japon ont été créés pour le *chanoyu*, la cérémonie du thé... L'utilité d'une œuvre d'art céramique n'est pas pour les Japonais quelque chose d'accessoire... Il est de mode dans ces dernières années de tenir l'art japonais pour un simple dérivé de l'art chinois... Mais la céramique japonaise est essentiellement indépendante de celle de la Chine et ne lui cède en rien comme valeur". Les Japonais ont donné à leur céramique ce qui manque aux produits somptueux de la Chine, une âme. „Les Chinois comme tous les autres peuples n'ont pas élevé la céramique au-dessus d'une industrie d'art, les Japonais seuls ont su la porter à la hauteur d'un art véritable".

Pp. 223—235, Ernst BOERSCHMANN, *Eisen- und Bronzepakoden in China*. — M. B. décrit un certain nombre de *stupa* en fer ou en bronze. 1^o (p. 224): Celui qu'il mentionne à Ning-po, et qui remontait à 960—962, doit avoir disparu depuis longtemps; M. Maspero n'en parle pas dans son rapport inséré *B.E.F.E.-O.*, XIV, VIII, 39—49. M. B., qui emprunte ici ses informations au *Yu ti ki cheng* de 1221

par l'intermédiaire de M. Haenisch ¹⁾, estime que ce *stūpa* devait être dû au prince 錢俶 Ts'ien Chou, dernier roi de Wou et Yue (cf. sur lui Giles, *Biogr. Dict.*, n. 365; Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1916, 131). C'est une erreur, amenée par une mauvaise traduction de M. Haenisch, qui a compris que le *stūpa* avait été érigé „in der Regierungszeit Kien-lung (960—62) des Königs Ts'ien Kung-i". Mais le *Yu ti ki cheng* dit simplement que le *stūpa* a été rédigé „pendant la période *kien-long* par 錢公儀 Ts'ien Kong-yi"; la période *kien-long* est un *nien-hao* des Song, et non de Wou et Yue, et Ts'ien Kong-yi n'était pas roi. 2^o (p. 224): Un *stūpa* de fer vu en 1843 par Milne à K'iu-tcheou-fou (Tchö-kiang). 3^o (p. 224): Un *stūpa* de fer vu par Taylor près de Tchen-kiang (Kiang-sou), et dont Milne a parlé d'après lui. 4^o (p. 225): Le *stūpa* octogone de Pei-tou-ts'ouen, à 50 *li* au Nord-Ouest de Si-ngan-fou (Chàn-si); hauteur, *circa* 22 m. M. B. le place vers l'an 900. 5^o (p. 225): Le *stūpa* de T'ai-ngan-fou (Chan-tong); hauteur, *circa* 10 m. M. B. le place vers 900; comme il porte de nombreuses inscriptions, on pourrait sans doute le dater plus exactement. 6^o (p. 226): Le *stūpa* de Tsi-ning-tcheou (Chan-tong); hauteur *circa* 22 m.; date de 1102—1107, et a été complété en 1581—1582 (et non 1582—1583 comme dit M. B.). 7^o (p. 228): Le *stūpa* de Tang-yang-hien (Hou-peï);

1) M. Haenisch, qui a consacré un article au *Yu ti ki cheng*, sous le titre de *Ein chinesischer Baedeker aus dem 13. Jahrhundert*, dans *Ostasiat. Zeitschr.*, VII, 201—220, dit que l'ouvrage, longtemps considéré comme perdu, est précédé d'une préface de l'auteur de 1200, d'une autre de 李直 Li Tche de 1220, enfin d'une de 1851 due au rédacteur de 1855 Wou Tch'ong-yao. Presque toutes ces dates sont fausses. Il y a deux éditions modernes du *Yu ti ki cheng*, l'une due à M. 岑 Ts'en et parue à Yang-tcheou en 1849, l'autre due à Wou Tch'ong-yao, et gravée à Canton en 1855. Dans toutes deux la préface de l'auteur est de 1221 (et non de 1200); celle de 李直 Li Che (et non Li Tche; cf. sur lui *B.E.F.E.O.*, IX, 232; il était le fils de Li Tao [Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 1208]) est de 1227 (et non 1220); enfin l'éditeur de 1855 a joint à son édition deux notices, dont l'une, dans les exemplaires que j'ai vus, n'est pas datée, et dont l'autre, gravée après coup, est de 1860. L'édition de 1849 a d'autres préfaces et notices, dont une préface de Jouan Yuan (1849), qui est mort peu après l'avoir écrite.

hauteur, au moins 25 m.; malgré une indication qui rapporte le *stūpa* à l'an 923, M. B. incline à le placer sous les T'ang. 8^o (p. 229): Le *stūpa* de bronze du Cheng-tsi-sseu sur le mont Ngo-mei (Sseu-teh'ouan); serait de la fin des Ming. 9^o—11^o (p. 229): Les trois *stūpa* de bronze tout au sommet du mont Ngo-mei; ils sont de *circa* 1600. 12^o—16^o (p. 230): Les cinq *stūpa* de bronze du Hien-t'ong-sseu au Wou-t'ai-chan (Chan-si); ils sont de *circa* 1600¹). En parlant des pavillons de bronze p. 223, je ne sais pourquoi M. B. ne mentionne pas celui bien connu du Wan-cheou-chan (nouveau Palais d'Eté). Les renseignements et photographies de M. B. sont d'autant plus intéressants qu'aucun *stūpa* de fer ou de bronze n'est reproduit dans le livre de M. Sirén sur la sculpture chinoise. Il serait d'ailleurs possible, au moyen des monographies locales, de préciser un certain nombre des indications déjà précieuses de M. B.

Pp. 236—238, Álfred SALMONY, *Die Anfänge der Grossplastik in China*. — Sur le cheval du tombeau de Houo K'iu-ping découvert par la mission Segalen et sur quelques tigres archaïques.

Pp. 239—240, L. ASHTON, *The opening exhibition at the Freer Gallery, Washington*.

Pp. 243—274, Comptes-rendus, par Kühnel, Cohn, With, Zimmermann, Derenberg, Fischer, West, Salmony et Grosse. Un certain nombre de noms sont estropiés: „Fenelossa” pour Fenollosa (pp. 251, 259); „Laufers” pour Laufer (p. 262); „M. de Ballof” pour M^{lle} Ballot (pp. 262, 267); „Lévy” pour Lévi (p. 260). Le compte-rendu de M. Salmony sur les *Bronzes Khmèrs* de M. Coedès est passablement injuste.

1) La monture de Mañjuśrī n'est pas le tigre (p. 230), mais le lion. D'autre part le *Houa yen king* nomme, comme séjour de Mañjuśrī, non pas le „Wou-t'ai-chan”, mais le 清凉山 Ts'ing-leang-chan. On sait d'ailleurs que Ts'ing-leang-chan est un ancien nom du Wou-t'ai-chan, mais il n'est pas encore établi que le Wou-t'ai-chan soit vraiment visé; c'est d'ailleurs possible; le *Houa yen king* est en effet un *sūtra* tardif du Mahāyāna et son horizon s'étend à l'Asie centrale.

Tel est ce premier volume du *Jahrbuch*. Tout à mon sens n'y est pas d'égale valeur, et je souhaiterais parfois de voir nos confrères échafauder moins de théories et se tenir plus près des faits. Mais il serait injuste de nier le grand effort que la publication représente, et surtout de ne pas féliciter cordialement éditeur et directeurs qui nous mettent entre les mains les excellentes reproductions dont les recherches sur l'art asiatique ont besoin avant tout ¹⁾.

P. Pelliot.

Ostasiatische Zeitschrift, N. F. 2. Jahrg., 1925, 1^{re} livr.

Pp. 1—10. Erich HAUER, *Beiträge zur frühen Geschichte der Mandschudynastie*. — M. H., qui a en manuscrit une traduction allemande complète de l'énorme [皇清] 開國方略 [*Houang ts'ing*] *K'ai kouo fang lio*, a étudié, à titre de complément, le 欽定宗室王公功績表傳 *K'in ting tsong che wang kong kong tsi piao tchouan*, et compte en publier en traduction les principales biographies. L'ouvrage est en 12 chapitres (deux de tables généalogiques, dix de biographies, plus des préliminaires); le présent article est la traduction de la première biographie, celle du prince 代善 *Tai-chan*, *Daišan* (1583—1648), 2^e fils de *Nurhači* et le premier des princes 禮 *Li*. M. H. dit que l'ouvrage a été publié en 1756, mais les préliminaires montrent clairement qu'il n'a reçu sa forme définitive qu'en 1778, et la notice même que M. H. traduit se trouve d'ailleurs mentionner précisément cette année 1778 (p. 10). Le texte dont je me sers, et qui est celui reproduit en tête du *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien*, paraît avoir dans quelques cas des leçons différentes de celui suivi par M. H.

1) On a même été parfois d'une générosité presque excessive; c'est ainsi que trois sculptures reparaissent à deux reprises dans les planches (48, 1 et 69, 19; 60, 6 et 101, 3; 62, 12 et 101, 2).

Dans l'ensemble, la traduction est très correcte, et la restitution des formes mandchoues, obtenue sans doute par une comparaison avec la version mandchoue de l'ouvrage, est un service réel rendu à nos études. L'œuvre est d'autant plus utile que les biographies des princes mandchous n'étaient pas données dans les recueils biographiques chinois courants et manquent par suite le plus souvent (c'est le cas pour Daišan) dans le *Biogr. Dictionary* de M. Giles. Les restitutions mandchoues cadrent quelquefois mal avec les transcriptions chinoises: par ex. Geode pour 郭爾多 Kouo-eul-to (p. 2; on attendrait *Gordo) ou Manggadan pour 瑪哈丹 (p. 3; on attendrait *Mahadan). Peut-être les formes données par M. H. sont-elles consacrées ici par la version mandchoue; je doute en tout cas qu'il faille lire Erdini et non Erdeni pour 額爾德尼 Ngo-eul-tö-ni (p. 3), Sanggarjai et non Sanggarçi pour 桑阿爾齊 Sang-a-eul-ts'i (p. 6, 7), Oljaitu et non Orčitu pour 鄂爾齊圖 Ngo-eul-ts'i-t'ou. P. 2, M. H. dit que 和碩 *houo-chō*, mandchou *hošo*, qu'il lit *hošoi*, est un mot mongol signifiant „apanage”; je n'en crois rien; *hošo* est un mot mandchou dont le vrai sens est „coin”, et par suite, en une acception spéciale, „coin de terre”, „apanage”; de là vient l'adjectif *hošoi*, „apanagé”, qui n'a passé en mongol que comme un terme officiel de la dynastie mandchoue. P. 3, lire „P'u Shih-fang” (蒲世芳) et non „Fu Shih-fang”. P. 4 (et pp. 6, 8), lire „Süan” pour 宣 *siuan*, et non „Hüan”. P. 5, 林結方營 ne signifie pas „man aufbaute viereckige Lager dicht aneinander”, mais „[Ma] Lin construisit un camp carré”. P. 6, 鎮江城降將陳良策叛 ne peut guère vouloir dire „Als die Stadt Chenkiang capituliert hatte und der ungetreue Führer Ch'en Liang-ts'ê...”; je comprends „Le général commandant la place de Tchen-kiang, Tch'en Leang-ts'ö, qui s'était soumis, se révolta”. P. 10, 櫛風沐雨 *tsie-fong mou-yu* se dit des gens qui affrontent les intempéries sans s'arrêter au soin de leur toilette;

tsie-fong y a le sens d'„être peigné par le vent" (et non par un peigne); „vom Winde zersaust" n'est pas exact.

Pp. 11—30, Bernhard RATHGEN, *Die Pulverwaffe in Indien*. M. R. tâche d'établir que l'Inde et la Chine doivent à l'Europe la connaissance des armes à feu. L'article est intéressant, et les informations en devront-êtré pesées avec soin. Je crains cependant que ce ne soit, en ce qui concerne la Chine, une de ces pyramides construites sur leur pointe dont Yule parlait un jour à propos de Reinaud. La documentation dont je dispose ne cadre guère avec ce que dit M. R., et dans son article même il y a une arme chinoise de 1421 qui le gêne fort. P. 30, Verbiest a dirigé la fabrication de canons chinois, mais pas en 1689, car il est mort en janvier 1688.

Pp. 31—65, William Lachlan CAMPBELL, *Die Sprüche von Sakya*. Il s'agit des 457 aphorismes en vers qui ont été réunis dans la première moitié du XIII^e siècle par Sa-skya Paṇḍita en un ouvrage très populaire parmi les Tibétains et les Mongols. M. C., à qui un *lapsus* fait d'abord dire que Sa-skya Paṇḍita vivait „in dem 13.—14. Jahrhundert", indique ensuite pour sa naissance l'année 1180; mais cette date même, qu'on a souvent donnée, est fausse, car elle provient d'un mauvais système de réduction des dates tibétaines aux dates occidentales; l'équivalence correcte est 1182; je ne puis, sur cette question de principe, que renvoyer à mon article *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine* du *J. A.*, 1913, I, 633—667. Le nom „sansrit" du personnage, un peu estropié par M. C., est Ānandadhvaja-śrībhadrā. Quant à l'œuvre, Csoma de Kőrös en avait déjà publié et traduit une partie (234 stances sur 457) en 1854 et 1855; il a échappé à M. C. que Ph. Ed. Foucaux avait à son tour choisi dans Csoma 134 stances pour les publier en tibétain et en français sous le titre de *Le trésor des belles paroles*, Paris, 1858, in-8, 46 pages + 40 ff. n. ch. L'ouvrage tibétain commence par un titre

en sanscrit écrit *subhāṣita ratna nīthi*, et un titre tibétain *Legs'par bśad'pa rin'po'che'i gter*. M. C. rétablit le titre sanscrit en *Subhāṣitaratnanīti*, et s'appuie sur l'autorité du Dr. Hertel pour dire que *nīti* signifie „règle de conduite” et que nous avons ici un *nītiśāstra*. Mais le tibétain transcrit *nīthi* et non *nīti*; d'autre part le titre tibétain se termine par *gter*, „réceptacle”, qui est la traduction régulière du sanscrit *nidhi*. Je ne doute donc pas qu'il faille rétablir *Subhāṣitaratnanidhi*, comme on l'a fait d'ailleurs jusqu'ici (cf. Foucaux, *l. c.*, p. 5; O. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, 1863, in-8, I, p. X, où il est dit que l'œuvre est en 456 stances, au lieu des 457 de M. C.; B. Ya. Vladimircov, *Mongol'skii sbornik razskazov iz Pañcatantra*, Petrograd, 1921, in-4, pp. 5—6, 16, 44). Le titre est en somme identique à celui du *Subhāṣitaratnasandoha* composé en 994 par le jaina Amitagati. M. C. reproduit le texte tibétain complet (en romanisation) et le traduit (c'est du moins ce qu'il annonce, mais le premier article de ne donne encore que le texte et la traduction de 256 stances). Son édition est basée, outre celle partielle de Csoma, sur un xylographe et un manuscrit, tous deux assez défectueux à son avis, et sur un commentaire tibétain de 37 des stances. Ceci donne à penser qu'il y aura lieu plus tard de revenir sur le recueil d'aphorismes du Sa-skya Paṇḍita. Il existe en effet un commentaire tibétain imprimé de l'ouvrage entier; en outre il a été fait plusieurs traductions mongoles et kalmoukes du recueil, tant imprimées que manuscrites, et le commentaire lui-même a été également traduit dans ces deux langues (cf. Vladimircov, p. 6). En dehors de l'aide qui pourra résulter de ces sources pour l'établissement et l'intelligence du texte, elles aideront surtout à préciser les origines des aphorismes et à en suivre les allusions. Foucaux avait déjà remarqué que certaines strophes rappelaient des stances du *Hitopadeśa* (mieux eût valu parler du *Pañcatantra*, dont le *Hitopadeśa* est un remaniement). M. C. dit de son côté qu'il a reconnu environ 20 stances

qui s'inspirent du *Pañcatantra* et une dizaine qui proviennent — parfois presque littéralement — du *Śes'rab sdoñ'bu* attribué à Nāgārjuna (M. C. connaît bien ce dernier ouvrage dont il a publié une traduction à Calcutta en 1909, et qui est d'ailleurs, lui aussi, un recueil d'aphorismes dont les sources seraient aisées à identifier). Il eût été bon de ne pas s'en tenir à ces formules générales et d'indiquer dans l'introduction ou au cours de la traduction le détail de ces rapprochements. Les stances sont en effet curieuses, les formules et les comparaisons parfois très bien venues; mais il n'est guère probable que Sa-skya Paṇḍita en ait inventé une seule; on aimerait à en savoir davantage sur ce qu'il y a d'original dans l'expression qu'il leur a donnée (M. Vladimircov, *loc. cit.*, p. 16, ne paraît même pas admettre cette originalité-là; mais peut-être va-t-il trop loin). En fait, le travail a d'ailleurs été amorcé déjà par Schiefner dans ses notes jointes aux *Indische Sprüche* de Böhtlingk; Schiefner y donne, à propos de chaque stance sanscrite à laquelle il trouve une stance tibétaine correspondante, le texte tibétain du Sa-skya Paṇḍita et la traduction; M. C. aurait eu tout intérêt, pour son texte même et sa propre traduction, à se référer à ces notes. Je n'ai actuellement à ma disposition que les deux volumes de la première édition des *Indische Sprüche* (1863 et 1864; n^{os} 1 à 3359), le 1^{er} volume de Supplément (1865; n^{os} 3360 à 5419) et les additions du t. VIII des *Mélanges asiatiques*, qui commencent au n^o 7614; dans ces additions il n'y a aucune note de Schiefner; je ne me rappelle point s'il y en a aux n^{os} 5420—7613, qui me manquent. Quoi qu'il en soit, pour les volumes que j'ai, et pour la partie du *Subhāṣitaratnanidhi* déjà publiée par M. C., les correspondances signalées par Schiefner s'établissent ainsi: Saska 8 = Böhtlingk 846; S 25 = B 2440; S 29 = B 1520; S 36 = B 591; S 50 = B 2718; S 58 = B 2132; S 66 = B 4387; S 68 = B 3290; S 82 = B 2876; S 110 = B 4324; S 113 = B 2716; S 115 = B 857; S 121 = B 3299; S 142 = B 3522; S 150 = B 4622; S 165 = B 1180;

S 203 = B 1954; S 210 = B 1736; S 211 = B 1905; S 225 = B 2676; S 242 = B 1809; S 248 = B 2771; soit 22 cas de parallélisme, et il y en a 11 autres dans la partie que M. C. n'a pas encore publiée. Parfois Schiefner a indiqué en outre deux et même trois autres rédactions des mêmes aphorismes empruntées à d'autres ouvrages tibétains et indépendantes du *Subhāṣitaratnanidhi*. Il y a d'assez nombreuses variantes entre le texte de Schiefner et celui de M. C.; certaines proviennent de fautes d'impression tantôt de l'un, tantôt de l'autre; d'autres sont à peu près purement orthographiques (présence ou absence de préfixe *b-* ou de suffixe *-s*); mais il en est aussi qui importent au sens. Dans l'ensemble, les deux versions concordent, et la traduction de M. C. est satisfaisante; on se demande cependant parfois comment M. C. a préparé sa traduction. Ainsi dans la stance 8, M. C. donne pour texte du deuxième vers *dri'dan me'tog rgyaṅ'riṅ yaṅ | buṅ'ba sprin gyi chogs bžiṅ 'khor*, et traduit „Eine duftende Blume wird, selbst wenn sie einsam blüht, von einer Wolke von Bienen umschwärmt sein”. Mais il n'est pas douteux que *rgyaṅ'riṅ* signifie „au loin” et non „einsam”; c'est d'ailleurs bien par „au loin” que Foucaux et Schiefner ont traduit. Par ailleurs Csoma, Foucaux et M. C. ont *sprin*, et traduisent cependant par „nuage”; mais le mot pour „nuage” est *sprin* et non *sprin*, et Schiefner a bien *sprin*; je ne vois pas comment M. C. a pu arriver lui aussi indépendamment à traduire par „nuage”, tout en gardant *sprin* dans son texte. On pourrait multiplier ces exemples. En somme, si la traduction de M. C. donne une idée suffisante du *Subhāṣitaratnanidhi*, le travail critique sur l'ouvrage reste à faire.

Pp. 66—68. Otto KÜMMEL, „*Errata*”. — M. K. souligne les conséquences de l'article portant ce titre et que, dans le premier numéro de *Artibus Asiae*, M. Salmony et moi-même avons consacré aux sculptures fausses du Musée de Cologne.

Pp. 70—71. Otto KÜMMEL, *Das Bildnis des Kaisers Saga in*

den Berliner Museen. — A propos d'articles récents concernant cette œuvre importante que M. K. a acquise au Japon en 1907.

Dans les comptes rendus, il faut signaler une étude détaillée de R. Otto FRANKE (pp. 82—90) sur R. Garbe, *Die Sāṃkhya-Philosophie* (1917), et les comptes rendus de J. CHARPENTIER (pp. 95—98) sur M. Winternitz, *Die Frau in den indischen Religionen*, 1920, de H. F. E. VISSER (pp. 103—107) sur Leigh Ashton, *An Introduction to the Study of Chinese sculpture*, 1924, et de Walter SIMON sur P. Andreas Eckardt, *Koreanische Konversationsgrammatik mit Lesestücken und Gesprächen*, 1923.

The Young East.

Ce nouveau périodique est publié mensuellement par le The Young East Publishing Office, Hongo, Tōkyō; le prix de l'abonnement annuel pour l'étranger est de 4 *yen*. La revue fait une large part au bouddhisme. Nous avons reçu les n^{os} 1 (juin 1925, pp. 1—34) et 2 (juillet 1925, pp. 35—66). Je relève les informations suivantes.

Pp. 26 et 27 et 38—39: Renseignements sur le prince japonais 高岳 Takaoka qui mourut dans le sud de la péninsule malaise, en 866 semble-t-il (la date de 881 indiquée autrefois par M. Takakusu et que j'avais reproduite d'après lui dans *B.E.F.E.-O.*, IV, 232, doit donc être fausse).

P. 31: Il n'y a pas moins au Japon de 18 chaires de sanscrit ou de pāli.

P. 33: La Société des ingénieurs des constructions navales de Tōkyō vient de publier le 4^e volume, dû à M. Shinji Nishimura, d'une série de monographies sur les anciens bateaux japonais. La conclusion de M. Nishimura est que „les canots de roseaux et les radeaux qui étaient ou sont en usage au Japon, en Corée, en Chine, à Formose, au Tonkin, à Sumatra, en Birmanie, en Perse, en Assyrie,

en Egypte, en Australie, en Tasmanie, au Pérou et en Californie descendent apparemment d'un ancêtre commun, le bateau de papyrus imaginé par les anciens Egyptiens". Il est difficile de se prononcer sur les opinions de M. N. sans avoir vu son livre, mais on sait que des communications anciennes entre l'Océanie et l'Amérique ont été prouvées récemment par M. Rivet, au point de vue linguistique, pour le Sud de la Californie et pour l'extrême Sud de l'Amérique.

Pp. 36—38: Renseignements de M. Takakusu sur les bonzes japonais 金剛三昧 Kongō Sammai et 法道 Hōdō qui seraient allés dans l'Inde au IX^e siècle. Pour Kongō Sammai, le voyage n'est pas douteux, mais l'histoire de Hōdō n'inspire aucune créance. Je note que M. Takakusu a compris comme moi, et non comme l'avait fait antérieurement Chavannes, le texte du *Yeu yang tsa tson* qui parle de Kongō Sammai (cf. *T'oung Pao*, 1912, 380).

Pp. 61—62: Le prêtre Genmyo Ono a récemment découvert en Corée des livres bouddhiques qu'on ne connaissait pas, en particulier des œuvres écrites par le prêtre chinois „Jimin" qui a séjourné aux Indes de 702 à 719. Elles seront publiées dans la nouvelle édition du *Tripitaka* chinois que dirige M. Takakusu.

P. 65: Madame E. A. Gordon est morte à Kyōto le 27 juin 1925, à l'âge de 74 ans; elle a été incinérée et ses cendres seront enterrées partie sur le Kōyasan au Japon, partie sur la Montagne de Diamant en Corée. Madame Gordon était une grande admiratrice du Japon. Elle avait conçu et réalisé l'idée assez saugrenue de faire ériger sur le Kōyasan une réplique de l'inscription nestorienne de Si-gan-fou. On lui doit en outre plusieurs livres, consacrés surtout aux rapports entre le christianisme et le bouddhisme et qui, quoi qu'en disent nos confrères du *Young East*, ne valent rien.

LIVRES REÇUS.

Nous donnerons désormais sous cette rubrique la liste des ouvrages et tirages-à-part qui nous auront été adressés, sans préjudice des comptes-rendus qui leur seront consacrés ultérieurement.

— J. C. ANDERSSON, *An early Chinese culture*, Pékin, 1923, in-8, 68 + 46 pages + 17 pl. (Tirage-à-part du *Bull. of the Geolog. Survey of China*).

— J. C. ANDERSSON, *The cave-deposit at Sha Kuo T'un in Fengtien*, Pékin, 1923, in-4, 44 + 24 pages + 12 pl. (*Geolog. Surv. of China, Palaeontologia Sinica*, Ser. D, vol. I, fasc. 1).

— T. J. ARNE, *Painted stone age pottery from the province of Honan, China*, Pékin, 1925, in-4, 40 pages + 1 f. n. ch. + 13 pl. (*id.*, Ser. D, vol. I, fasc. 2).

— Henri BAILLEAU, *Le bouddhisme dans l'Inde*, Hongkong, Impr. de Nazareth, 1924, in-8, 219 pages.

— W. BANG, *Manichaeische Laien-Beichtspiegel*, 1923, in-8 (Extr. du *Museon*, XXXVI, 137—242).

— W. BANG, *Manichaeische Miniaturen*, 1924, in-8 (Extr. du *Museon*, XXXVII, 109—115).

— W. BANG, *Manichäische Hymnen*, 1925, in-8 (Extr. du *Museon*, XXXVIII, 1—55).

— V. BARTHOL'D, *Istoriya izučeniya Vostoka v Evrope i Rossii*, 2^e éd., Leningrad, 1925, in-8, VIII + 318 pages (Public. du Leningradskii Institut Živvykh Vostočnykh Yazykov, n^o 7).

— Sir Charles BELL, *Tibet Past and Present*, Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8, XIV + 326 pages, ill.

— Benoytosh BHATTACHARYA, *The Indian Buddhist Iconography*, Oxford University Press, 1924, in-4, XXIV + XXIX + 220 pages, avec 283 illustr.

— Laurence BINYON, *Remains of a T'ang painting discovered by Sir Aurel Stein*, 3 pages + 2 pl. en couleur (Tir. à part du *Burlington Magazine*, juin 1925).

— Henri BRENIER, *Les ressources des colonies françaises et leurs débouchés*, Paris, Alcan, s. d., in-12, 55 pages (Extr. de *La politique coloniale de la France*).

— Adam August BREWER, *Die Sammlung Dr. O. Burchard* (Extr. *slad.*, pp. 13—22, pl. 22—36).

— A. BROU et G. GIBERT, S. J., *Jésuites missionnaires, Un siècle (1823—1923)*, Paris, «Editions Spes», 1924, in-12, VII + 94 pages.

— F. C. BURKITT, *The religion of the Manichees*, Donnellan Lectures for 1924, Cambridge University Press, 1925, in-12, VIII + 130 pages.

— E. BURNOUF, *Le Lotus de la Bonne Loi*, nouv. éd. avec une préface de M. Sylvain Lévi, Paris, Maisonneuve, 1925, 2 vol. gr. in-8, IV + IV + 897 pages (réimp. anastat. de format un peu réduit; forme les t. IX et X de la *Bibl. orientale*).

— Alberto CASTELLANI, *I Dialoghi di Confucio (Lun yü)*, Florence, G. C. Sansoni, 1924, in-18, XXXI + 196 pages.

— Carl CLEMEN, *Religionsgeschichtliche Bibliographie*, im Anschluss an das *Arch. f. Religionswissenschaft*, Jahrg. IX und X, 1922/1923, Leipzig et Berlin, Teubner, 1925, in-8, 61 pages.

— Ernst DIEZ, *Einführung in die Kunst des Ostens*, Hellerau, Avalun-Verlag, 1922, in-8, 160 pages, ill.

— Kai DONNER, *Zu den ältesten Berührungen zwischen Samojeden und Türken*, Helsingfors, 1924, in-8, 42 pages (Extr. de *Journ. de la Soc. Finno-ougr.*, XL¹).

— M. DUTREB, *L'amiral Dupré et la conquête du Tonkin* Paris, 1924, in-8, XXIV + 137 pages (publié par la Soc. de l'hist. des colonies françaises).

— J. J. L. DUYVENDAK, *The Diary of His Excellency Ching-shan, being a Chinese account of the Boxer troubles*, Leyde, Brill, 1924, in-8, VIII + 85 + 48 pages (Tir. à part des *Acta Orientalia*, t. III); fl. 7.50.

— Franklin EDGERTON, *The Panchatantra reconstructed*, New-Haven, 1924, 2 vol. in-8, XIX + 408 et X + 405 pages (vol. 2 et 3 de l'*Amer. Or. Series* publiée par l'*Amer. Or. Soc.*).

— John C. FERGUSON, *Southern migration of the Sung dynasty* (Extr. de *JNChBrRAS*, LV [1924], 14—27).

— John C. FERGUSON, *A bronze table, with accompanying vessels*, Pékin, 1924, in-12, 19 + 16 pages, avec un jeu d'estampages des divers bronzes (il s'agit de l'ancienne table à sacrifice de la coll. Touan-fang, auj. au Metropolitan Museum de New-York).

— Karl FLORENZ, *Wörterbuch zur altjapanischen Liedersammlung Kokinshū*, Hambourg, L. Friederichsen, 1925, gr. in-8, XI + 216 pages (Hamburg. Univers., *Abhandl. aus dem Gebiet der Auslandskunde*, vol. 18).

— M. Forbes A. FRASER, *Tanggu meyen*, Londres, Luzac, 1924, in-8, VII + 184 pages.

— H. A. R. GIBB, *The Arab conquests in Central Asia*, Londres, 1923, in-8, VIII + 102 pages (R. As. Soc., James G. Forlong Fund, vol. II).

— Herbert A. GILES, *The «Hsi Yüan Lu» or «Instructions to Coroners»*, translated from the Chinese, Londres, John Bale, 1924, in-8, 49 pages (Tir. à part des *Proc. of the Royal Soc. of Medicine*, XVII, 59—107).

— Hermann GOETZ, *Die Stellung der indischen Chroniken im Rahmen der indischen Geschichte*, Munich, Oskar Schloss, 1924, in-8, 23 pages (Tir. à part de la *Zeitschrift für Buddhismus*).

— Victor GOLOUBEV, *Le Phnom Kulén (Cambodge)*, Hanoi, 1924, gr. in-8, 27 pages (forme le 8^e des *Cahiers de la Soc. de Géogr. de Hanoi*).

— Gen. Bronisław GRĄBCZEWSKI, *Kaszgarja, Kraj i ludzie*, Varsovie, Gebethner et Wolff, s. d., xv + 246 pages (Forme le t. I des *Podróże Gen. Grąbczewskiego*).

— George GROSLIER, *Angkor*, Paris, H. Laurens, 1924, in-8, 160 pages (Coll. *Les Villes d'Art célèbres*).

— René GUÉNON, *L'homme et son devenir selon le Védānta*, Paris, Bossard, 1925, in-8, 271 pages; 18 fr.

— *Guide to Vatican Exhibition, Diocese of Meliapor*, Madros, Hoe et Co., s. d., in-8, 56 pages, ill.

— Alfred GUILLAUME, *The Traditions of Islam, An Introduction to the study of Hadith Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8, 184 pages.

— H. HACKMANN, *Laien-Buddhismus in China*, Gotha, Fr. A. Perthes [et auj. Leopold Klotz Verlag], 1924, in-8, xvi + 347 pages; GM 12.

— Kosaku HAMADA et Sueji UMEHARA, *A Royal Tomb, «Kinkan-tsuka» or the Gold Crown Tomb at Keishu and its treasures*, Government-General of Chosen, 1924, Text, part. I, 1 vol. in-8, v + II + 29 + 2 + 1 + 2 + 4 + 176 pages, ill., et Plates, part. I, 1 vol. in-folio de L planches. Titre japonais: **慶州金冠塚と其遺寶**. (Forme le vol. III du *Special Report of the Service of Antiquities*).

— Albert HERRMANN, *Die geographischen Ergebnisse der Forschungsreisen Aurel Steins in Zentralasien* (Extr. de *Zeitschr. d. Gesells. f. Erdkunde zu Berlin*, 1925, n. 5—6, 175—184).

— Lady HOSIE, *Two Gentlemen of China*, 4^e éd., Londres, Seeley Service, 1924, in-8, 16 + 316 pages, ill.; 21 sh.

— Sir Alexander HOSIE, *Philips' Commercial Map of China*, George Philip and Son, carte pliée dans une reliure in-4, s. d. [1925], avec texte explicatif et index de 22 pages, 1922.

— Clément HUART, *La Perse antique et la civilisation iranienne*, Paris, 1925, in-8, xv + 295 pages (Vol. XXIV de la collection *L'évolution de l'humanité*).

— E. HUC, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, nouv. édit. annotée et illustrée par J.-M. PLANCHET, Pékin, Imp. des Lazaristes, 1924, 2 vol. in-8 de 426 et 493 pages.

— Georg JACOB, *Schattenschnitte aus Nordchina*, Hanovre, Heinz Lafaire, 1923, in-8, 32 pages et 31 pl.

— K. P. JAYASWAL, *Hindu Polity, a Constitutional History of India in*

Hindu Times, Calcutta, Butterworth & Co., 1924, in-8, 32 + 219 + 277 pages.

— Bernhard KARLGREN, analyse critique des publications de Andersson indiquées plus haut, et de ses deux articles dans *Ymer*, 1922, I, et 1924, I (Extr. de *Literis*, I, 142—153).

— Genchi KATO et Hikoshiro HOSHINO, *The Kogoshui or Gleanings from Ancient stories*, Sanseido, 1924, III + 109 pages.

— VI. KOTVIČ (Wł. KOTWICZ), *K izdaniyu Yuan-čao-bi-ši* (Extr. des *Zap. Vost. Otd. R. Arkh. Obšč.*, XXVI, 233—240).

— VI. KOTVIČ, *Popravki k razboru mongol'skikh pisem persidskikh ilkhانov* (*ibid.*, 342—344).

— Sten KONOW et W. E. van WIJK, *The eras of the Indian Kharoṣṭhī inscriptions* (Extr. des *Octa Orientalia*, III, 52—91).

— **國朝宮史** *Kouo tch'ao kong che*, in-12, 40 pen, 36 ch.; édité par la Société Orientale de Pékin (Tong-fang-hio-houei).

— Charles de La RONCIÈRE, *La découverte de l'Afrique au Moyen Age, Cartographes et Explorateurs*, t. I, L'intérieur du continent, Le Caire, 1925, in-folio, VIII + 175 pages; t. II, Le Périphe du continent, Le Caire, *id.*, 147 pages; ill. et cartes (Forme les t. V et VI des *Mém. de la Soc. Roy. de Géogr. d'Egypte*).

— Berthold LAUFER, *Tobacco and its use in Asia*, Chicago, Field Museum, 1924, in-8, 39 pages + 10 pl. (Anthropology, Leaflet 18 du Field Museum).

— Berthold LAUFER, *Introduction of tobacco into Europe*, *ibid.*, 65 pages (Id., Leaflet 19).

— Berthold LAUFER, *Ivory in China*, *ibid.*, 1925, 78 pages + 10 pl. (Id., Leaflet 21).

— Adrien LAUNAY, *Journal d'André Ly, prêtre chinois, missionnaire et notaire apostolique, 1746—1763*, 2^e éd., Hongkong, Imprim. de Nazareth, 1924, in-8, XXIV + 707 pages.

— L. LIGETI, *Die Herkunft des Volksnamens Kirgis*, Buda-Pesth, 1925, in-8, 15 pages (Tir. à part du *Körösi Csoma-Archiv*, t. I).

— L. LIGETI, compte-rendu de J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarországnak*, I, 6, 1^{re} partie; 5 pages (*id.*).

— Fu LIU, *Etude expérimentale des tons du chinois*, Paris et Pékin, 1925, in-8, VIII + 121 pages, + 1 fasc. de planches.

— Fu LIU, *Les mouvements de la langue nationale en Chine*, Paris et Pékin, 1925, in-8, 56 pages.

— Edouard LORGEOU, *Les entretiens de Nang Tantrai*, traduits du siamois, Paris, Edit. Bossard, 1924, in-8, 257 pages, ill. (*Les Classiques de l'Orient*, t. IX).

— LY Yu Sang, *Sparrow: The Chinese game called Ma-ch'iau*, New-York, 1923, in-8, XIII + 128 pages.

— H. MANSUY, *Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine III: Résultats de nouvelles recherches effectuées dans le gisement préhistorique de Somrong Sen (Cambodge)*, Hanoi, 1923, in-folio, 24 pages + 9 pl. (= *Mém.*

du *Serv. Géolog. de l'Indochine*, X, 1); IV: *Stations préhistoriques dans les cavernes du massif calcaire de Bac-Son (Tonkin)*, Hanoi, 1924, in-folio, 37 pages + 14 pl. (= *id.*, XI, II).

— Louis MARTÈS, *Le Deo d'Eznik de Kolb connu sous le nom de «Contre les sectes»*, Paris, Geuthner, 1924, in-8, 212 pages (Tir. à part de *Rev. des Etudes armén.*, 1924 et 1925).

— J. M. MARTIN, *Le Shintoïsme, religion nationale. I. Les origines*, Hong-kong, Impr. de Nazareth, 1924, in-8, vi + 223 pages.

— Henri MASPERO, *Légendes mythologiques dans le Chou King*, Paris, 1924, 100 pages (Tir. à part du *J. A.*, janv.—mars 1924).

— L. MASSIGNON, *Annuaire du monde musulman, 1^{re} année (1923)*, Paris, Edit. Leroux, 356 pages in-8.

— René MAUBLANC, *Cent haïkaï*, Maupré (S. & L.), 1924, in-12, 34 pages.

— Pierre B. MAYBON, *Essai sur les Associations en Chine*, Paris, 1925, in-8, 208 pages.

— Ch. MAYBON, *La concession française d'autrefois. B. Edan, Chancelier et Consul de France à Changhai (1850—1861), fondateur de la Municipalité française*, Pékin, A. Nachbaur, 1924, in-8, 58 pages + 3 plans.

— A. MEILLET, *Trois conférences sur les gâthâ de l'Avesta*, Paris, Geuthner, 1925, in-12, 72 pages (*Ann. du Musée Guimet*, Bibl. de vulgar., t. 44).

— A. MEILLET et Marcel COHEN, *Les langues du monde*, Paris, Champion, 1924, in-8, xvi + 811 pages, avec cartes (= *Coll. ling. publiée par la Soc. de Ling. de Paris*, t. XVI).

— *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paris, Geuthner, 1924, in-4, 2 vol., xxxi + 578 pages; 200 fr.

— Gaston MIGEON, *Musée du Louvre. L'art chinois*, Paris, Edit. A. Morancé, 1925, in-8 carré, 37 pages + 57 pl.

— N. D. MIRONOV et S. M. SHIROKOGOROFF, *Śramana-Shaman. Etymology of the word «shaman»* (Extr. de *JNChBrRAS*, LV [1924], 105—130).

— Missions étrangères, : 1^o *Le clergé indien et birman des missions Etrangères de Paris*, Paris, Missions-Etrangères, 1925, in-8, 35 pages; 2^o *Le clergé annamite et ses prêtres martyrs*, *id.*, 57 pages + 2 f. n. ch.; 3^o *Le clergé tonkinois et ses prêtres martyrs*, *id.*, 117 pages; 4^o *Le clergé chinois du Setchoan et ses prêtres martyrs*, *id.*, 31 pages.

— Jacques de MORGAN, *La préhistoire orientale*, t. I, Généralités, Paris, Geuthner, 1925, gr. in-8, xxxv + 332 pages.

— G. T. MOULE, *Tidal bores medieval and before Christ* (Tir. à part de *The China Journal of Science and Arts*, II [1924], 431—441 et 540—543).

— A. C. MOULE, *Some Foreign Birds and Beasts in Chinese books* (Extrait de *JRAS*, 1925, 247—261).

— A. C. MOULE, *The 雷峯塔 Lei feng t'a* (Extr. de *JRAS*, 1925, 285—288).

— H. PAASONEN, *Beiträge zur Aufhellung der Frage nach der Urheimat der finnisch-ugrischen Völker*, Helsingfors, 1923, 19 pages (Tir. à part des *Annales Univers. Fennicae Aboensis*, ser. B, t. I, n^o 5).

- H. PARMENTIER, *Notes d'archéologie indochinoise*, 19 pages, ill. (Tir. à part de *BEFEO*, XXIV [1924], 325—343).
- N. POPPE, *Zum Feuerkultus der Mongolen* (Extr. de *Asia Major*, II, 130—145).
- J. PRZYLUSKI, *Emprunts anaryens en indo-aryen* (Extr. de *Bull. de la Soc. de Ling.*, XXIV, 255—258).
- J. N. REUTER, *Bemerkungen über die neuen Lautzeichen im Tocharischen* (Extr. des *Studia Orientalia*, Helsingfors, I [1925], 194—237).
- J. N. REUTER, *Die Anlautsvokale im Tocharischen* (Extr. de *Festschrift tillägnad Hugo Pipping*, 1924, 452—461).
- George ROERICH, *L'Essor de l'Orientalisme*, Paris, 1924, in-12, 12 pages.
- M. ROSTOVTSSEFF, *L'art gréco-sarmate et l'art chinois de l'époque des Han*, Paris, J. Florange, 14 pages, ill. (Tir. à part d'*Aréthuse*, 1924, fasc. 3).
- W. Carl RUFUS, *Manichæan influence in the stone cave chapel of Kyungju, Korea*, 21 pages, ill. (Tir. à part de *Papers of the Michigan Acad. of Science, Arts, and Letters*, III [1923]).
- A. SALLES, *Le Mémoire sur la Cochinchine de Jean-Baptiste Chaigneau*, 31 pages (Tir. à part du *Bull. des amis du Vieux Hué*, avril-juin 1923).
- A. SALMONY, *La sculpture au Siam*, Paris et Bruxelles, Van Oest, 1925, gr. in-4, IX + 68 pages + 70 pl. et 1 carte.
- A. SALMONY, *Chinesische Plastik*, Berlin, R. C. Schmidt, 1925, in-8, XI + 172 pages, ill. (t. XXVI de la *Bibl. f. Kunst- und Antiquit.-Sammler*).
- A. SAMOILOVIĆ, *Kratkaya učebnaya grammatika sovremennogo osmansko-tureckogo yazyka*, Leningrad, 1925, in-8, 154 pages (Publ. du Leningr. Institut Živ. Vostočn. Yazykov, n° 10).
- F. SAVINA, *Dictionnaire étymologique Français-Nung-Chinois*, Hongkong, Impr. de Nazareth, 1924, in-4, XI + 528 pages.
- F. M. SAVINA, *Histoire des Miao*, Hongkong, Impr. de Nazareth, 1924, in-4, XXII + 304 pages, ill. et 1 carte.
- I. SCHEFTELOWITZ, *Die Entstehung der manichäischen Religion und des Erlösungsmysteriums*, Giessen, A. Töpelmann, 1922, in-8, 85 pages.
- ERICH SCHMITT, *P'u Sung-ling, Seltsame Geschichten aus dem Liao Chai*, t. I, 216 pages, Berlin, Alf Häger, 1924, in-12 (*Ex Oriente Lux*, 1ste Abteil.: China).
- William Leonard SCHWARTZ, *Japan in French Poetry* (Extr. de *Public. Modern Language Assoc. of America*, XL, 435—449).
- J. de la SERVIÈRE, *Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus en Chine (1552—1814)*, Changhai, 1924, in-8, IV + 82 pages.
- SHU-CHIUNG (Mrs. Wu Lien-teh), 楊貴妃 Yang Kuei-fei, *The most Famous Beauty of China*, Changhai, Commercial Press, 1923, in-8, XVII + 102 pages, ill.; \$ 3.00.
- SIE CHEOU-Tchang, *Esquisse d'une histoire du droit chinois*, I, De l'origine jusqu'à la fin de l'époque féodale, Paris, Jouve, 1924, in-8, 198 pages.

— S. M. SHIROKOGOROFF, *Ethnical unit and milieu, a summary of the ethnos*, Changhai, E. Evans, 1924, in-8, 36 pages.

— S. M. SHIROKOGOROFF, *Social organization of the Manchus*, Changhai, 1924, in-8, vi + 194 pages (*NChBrRAS*, Extra vol. III).

— S. M. SHIROKOGOROFF, *Who are the Northern Chinese?* (Extrait de *JNChBrRAS*, LV [1924], 1—13).

— **新疆圖志** *Sin kiang t'ou tche*, par **王樹枏** Wang Chou-nan et **王學曾** Wang Hio-tseng, 1923, in-4, 32 *pen*, 116 ch., réédition due à la Société Orientale de Pékin (Tong-fang-hio-houei).

— Jules SION, *L'habitation en Chine*, Belgrade, 1924, in-4, 8 pages (Tir. à part du *Rec. de trav. offert à M. Jovan Cvijič*).

— Osvald SIRÉN, *Chinese Sculpture from the fifth to the fourteenth century*, Londres, Ernest Benn, 1925, gr. in-4, 4 vol. dont 1 de texte en CLII + 168 pages, et 3 comprenant 623 planches.

— Osvald SIRÉN, *La sculpture chinoise du Ve au XIVe siècle*, t. I, Planches 1 à 165, Paris et Bruxelles, Van Oest, 1925, grand in-4, 53 pages + 165 planches (*Ann. du Musée Guimet*, Bibl. d'art, N^{no} série, I).

— B. E. SMYTHE, *Nestorian monuments and similar problems*, 16 pages (Tir. à part de *Asiatic Review*, 1^{er} juillet 1925).

— William E. SOOTHILL, *Timothy Richard of China*, Londres, Seeley, 1924, in-8, 330 pages.

— Sir Aurel STEIN, *Innermost Asia: its geography as a factor in history*, 55 pages, ill. et cartes (Tir. à part du *Geogr. Journal*, mai et juin 1925).

— A. THOMAS, *Histoire de la mission de Pékin*, Paris, Louis-Michaud, 1923, in-8, 463 pages.

— L. TROJE, *Die Dreizehn und die Zwölf im Traktat Pelliot, Ein Beitrag zu den Grundlagen des Manichäismus*, Leipzig, Eduard Pfeiffer, 1925, in-8, II + 174 pages (*Veröff. d. Forschungsinstituts f. vergl. Religionsgesch. a. d. Univers. Leipzig* de H. Haas, 2^e sér., livr. 1).

— F. M. TRAUTZ, *Japanische wissenschaftliche Hilfsmittel zur Kultur- und Religionsgeschichte Zentral- und Ostasiens*, Leipzig, 1924, in-8, 75 pages (Tir. à part de *Asia Major*, I, 147—242).

— Józef UMIŃSKI, *Niebezpieczeństwo tatarskie w Połowie XIII w. i papierz Innocenty IV*, Lwow, 1922, in-8, xvii + 152 pages.

— Louis de la VALLÉE-POUSSIN, *Nirvāṇa*, Paris, G. Beauchesne, 1925, in-12, xxiii + 194 pages.

— Louis de la VALLÉE-POUSSIN, *L'Abhidharmakośa de Vasubandhu, traduit et annoté, 5^e et 6^e chapitres*, Paris, Geuthner, 1925, in-8, xi + 303 pages (Publ. de la Société belge d'études orientales).

— [Ch. VIGNIER,] *Catalogue de l'Exposition d'Art Oriental, Chine-Japon-Perse, du 4 au 31 mai*, Paris, 1925, in-8, 83 pages.

— Charles VIGNIER, *L'aventureux art scythe*, 7 pages, ill. (Tir. à part d'*Aréthuse*, avril 1925, fasc. 2).

— Langdon WARNER, *Japanese sculpture of the Suiko period*, Cleveland, 1923, in-folio, 80 pages et 145 pl.

— 魏正始石經殘字 *Wei tcheng che che king ts'an tseu*, 2 pen in-8; publié à Hai-ning en 1923 par M. 陳 Tch'en d'après les estampages et notes de M. Lo Tchen-yu.

— O. G. von WESENDONK, *Urmensch und Seele in der iranischen Überlieferung*, Hanovre, H. Lafaire, 1924, in-8, 214 pages.

— Karl WITH, *Bildwerke Ost- und Südasiens aus der Sammlung Yi Yuan*, Bâle, Benno Schwabe, 1924, in-4, 74 pages et 112 pl.

— W. Perceval YETTS, *Chinese bronzes*, Londres, 1925, grand in-4, 23 pages + 15 pl. (Tir. à part [accru d'un index et d'errata] du vol. *Burlington Magazine Monograph, Chinese Art*).

— 元西域人華化考 *Yuan si yu jen houa houa k'ao*, 2 pen in-4, autographiés, par 陳垣 Tch'en Yuan.

CHRONIQUE.

— Le 14 mars 1925 s'est ouverte au Musée Guimet une exposition qui groupait les documents et objets bouddhiques et musulmans réunis par la délégation archéologique française en Afghanistan et rapportés par M. Godard, quelques sculptures chinoises rapportées de Chine par MM. Sirén et Lartigue et des photographies des sculptures des VI^e et VII^e siècles qui existent encore au T'ien-long-chan du Chan-si et dans quelques sanctuaires rupestres du Chan-tong. Un catalogue a été imprimé sous le titre *Exposition de récentes découvertes et de récents travaux archéologiques en Afghanistan et en Chine, Musée Guimet, 14 mars 1925*, Paris, Van Oest, in-12, 62 pages. Les fresques copiées à Bâmyân par M. Godard sont une véritable révélation; il y a là en particulier un Buddha (?) représenté en dieu du soleil, debout sur un quadrigé aux quatre chevaux cabrés, qui atteste un étonnant syncrétisme d'éléments hindous, grecs et iraniens. Les photographies des monuments de Ghazni permettent pour la première fois de parler de l'art des Ghaznévides autrement qu'à partir de sources littéraires. Pour la Chine, les agrandissements des excellentes photographies prises par M. Sirén au T'ien-long-chan donnent de ses sculptures une meilleure idée que l'album, fort important d'ailleurs, que nos confrères japonais ont consacré récemment au même sanctuaire.

— M. Gaston Wiet vient d'achever, avec le 2^e fascicule du t. 49 des *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'Archéologie Orientale*, le 4^e volume de sa belle édition de Maḡrīzī. C'est dans ce volume que se trouvent des sections concernant le calendrier hindou et le calendrier chinois. En ce qui concerne ce dernier, Maḡrīzī, mort en 1442, est encore dans la dépendance des travaux exécutés à Marāgha pour les Mongols de Perse par Naṣīru-'d-Dīn Ṭūsī, mort en 1274; Ulugh-Beg, qui écrira vers 1444, fait une œuvre plus indépendante. J'ai fourni à M. Wiet un commentaire explicatif de cette section, et il l'a inséré aux pages 312—316. Si je le signale ici, ce n'est pas tant à raison des erreurs anciennes de Hyde, de Klapproth et de Sédillot que j'y ai corrigées que pour attirer l'attention de nos confrères astronomes sur un problème peut-être élémentaire, mais dont je n'ai pu fournir la solution. Ce problème se pose à propos de Maḡrīzī pour 1264 comme à propos d'Ulugh Beg pour 1444, et, en ce qui concerne Maḡrīzī (copiant Naṣīru-'d-Dīn Ṭūsī), consiste à expliquer comment l'«entrée», c'est-à-dire le jour initial du *li-tch'ouen* de 1254 peut être placée au 29 janvier, alors que, dans mon ignorance de l'astronomie, je l'aurais mise vers le 4 février. — P. P.

NÉCROLOGIE.

Auguste CONRADY.

La sinologie allemande vient de faire une grande perte en la personne d'Auguste Conrady, qui a succombé à une maladie de cœur le 4 Juin 1925.

Conrady était né à Wiesbaden le 28 avril 1864. Parti de la philologie classique et de l'indianisme, c'est par l'étude du newāri qu'il fut amené aux langues sino-tibétaines, et bientôt plus spécialement à la sinologie. Il était Privatdozent depuis 1891 quand il publia en 1896 son ouvrage *Eine indo-chinesische Causativ-Denominativ-Bildung*, livre touffu, sans index, mais qui, pour la première fois en Allemagne où von der Gabelentz les avait toujours méconnues pour ne s'occuper que des finales, posait l'existence de sonores initiales dans le chinois ancien. Surtout Conrady y montrait, pour l'ensemble des langues qu'il appelait «indo-chinoises» et que nous préférons nommer sino-tibétaines, le rapport qu'il y a entre la nature sourde ou sonore de l'initiale et le degré haut ou bas du ton (Edkins l'avait indiqué depuis longtemps pour le chinois) et expliquait que l'alternance, pour une même racine, d'initiales sourdes et sonores était liée à des variations sémantiques, et résultait de la présence de ces anciens préfixes si abondants encore en tibétain écrit. Malgré des comptes rendus élogieux, la sinologie d'alors était trop peu initiée à la linguistique pour apprécier tout ce qu'il y avait de fécond dans la théorie de Conrady, et encore moins en état de discuter ce qu'il pouvait y avoir de contestable dans certains de ses rapprochements.

Professeur extraordinaire à Leipzig en 1897, Conrady ne devint professeur ordinaire qu'en 1920. Entre temps, il avait passé un an (1903—1904) à l'Université de Pékin, et avait rapporté de cet unique séjour en Chine l'intuition de la société et des coutumes chinoises. Depuis vingt-cinq ans, il s'est consacré surtout à l'étude et à l'interprétation de la Chine ancienne. Au lieu de se borner, comme on l'avait fait souvent avant lui, à paraphraser purement et simplement les commentaires chinois traditionnels, il abordait les textes avec un esprit très tourné vers la sociologie et l'histoire des religions, et il a fait école à ce point de vue. Pendant que la sinologie allemande piétinait à Berlin sous la direction de De Groot — M. F. W. K. Müller, grand philologue, n'est malheureusement chargé d'aucun enseignement —, Conrady réunissait autour de lui à Leipzig des disciples qui se sont pénétrés de ses méthodes. Lui-même a assez peu publié — il a laissé toutefois nombre

de travaux assez avancés en manuscrit —, mais on peut dire qu'il se survit dans la personne de ses élèves, en particulier dans celles de son gendre M. Edouard Erkes et de M. Bruno Schindler. Rien de ce qu'a écrit Conrady n'est indifférent. Toutefois ses derniers travaux, pleins d'idées ingénieuses, témoignent d'une hardiesse dans l'hypothèse qui me paraît dépasser souvent ce que nos connaissances actuelles autorisent. C'est là un écueil auquel ceux qui continueront son œuvre devront prendre garde; il leur faudra serrer les textes de plus près, et aussi se familiariser davantage, au point de vue philologique, avec tout ce que la science indigène a produit en Chine depuis un siècle.

Voici la liste des publications de Conrady, basée en partie sur des indications que m'a obligeamment fournies M. Erkes.

- 1^o *Fünfzehn Blätter einer nepalesischen Palmblatt-Handschrift des Narada*, Inaugural-Dissertation du 15 décembre 1886 à Würzburg, Leipzig, Kreysing, 1891, in-8, 26 pages.
- 2^o *Das Hariçandranṛityam, Ein altnepalesisches Tanzspiel*, mit einer grammatischen Einleitung, Leipzig, K. F. Köhler, 1891, in-8, 45 pages.
- 3^o *Das Newārī, Grammatik und Sprachproben* (ZDMG, 45 [1891], 1—35).
- 4^o *Ein Sanskrit-Newārī Wörterbuch* (ZDMG, 47 [1893], 539—573).
- 5^o **Die Geschichte der Siamesen* (Beilage zur *Allgem. Zeitung*, 1894; cf. *Bibl. Indosin.*, 812).
- 6^o *Eine indochinesische Causativ-Denominativ-Bildung und ihr Zusammenhang mit den Tonaccenten.* — Ein Beitrag zur vergleichenden Grammatik der indochinesischen Sprachen, insonderheit des Tibetischen, Barmanischen und Chinesischen, Leipzig, O. Harrassowitz, 1896, in-8, xix + 208 pages. [Comptes-rendus par Z. (von Zach?) dans *T'oung Pao*, VIII (1897), 117—118; par Courant dans *Rev. crit.*, XXIV, 462 ss.; dans *JRAS*, 1897, 144 ss.; par A. S. dans *Giorn. Soc. As. Ital.*, X, 210 ss.]
- 7^o Compte-rendu de Schlegel, *La loi du parallélisme*, dans *Liter. Centralblatt* du 8 mai 1897; amena une réplique de Schlegel, *ibid.*, p. 892, reproduite dans *T'oung Pao*, VIII, 557—561.
- 8^o Remarques aux pp. 531—533 de A. von Rosthorn, *Vocabularfragmente ost-tibetischer Dialekte*, dans *ZDMG*, LI (1897), 524—533.
- 9^o **Die Beziehungen der chinesischen Kultur zur abendländischen*, Leipzig, 1898.
- 10^o **China's Sprache, Schrift und Literatur*, dans la *China* de J. Kürschner (sur laquelle cf. *Bibl. Sin.*², 3262—3263).
- 11^o **China's Kultur und Literatur*, Leipzig, 1903.
- 12^o **Peking* (dans le *Baedeker Russland*), Leipzig, 1904.
- 13^o *Acht Monate in Peking*, Halle a. Saale, 1905, in-8, 19 pages (forme la 1^{re} livr. de *Der Orient*, dirigé par Hugo Grothe).
- 14^o *Indischer Einfluss in China im 4. Jahrhundert v. Chr.* (ZDMG, LX [1906], 335—361).
- 15^o *Beiträge zur Volkskunde Süd-Schantungs* (par G. M. Stenz; Leipzig, 1907, gr. in-8, 116 pages; forme le fasc. 1 des *Veröffentl. d. städt. Museums f. Völkerk. zu Leipzig*; l'introd. en 23 pages et de nombreuses notes sont dues à Conrady).
- 16^o *Beiträge* joints à l'adaptation allemande par R. Stübe de W. P. Wassiljew (Vasil'ev), *Die Erschliessung Chinas* [= *Otkrytie Kitaya*], Leipzig, Th. Weicher, 1909, in-8, xi + 236 pages; les *Beiträge* de Conrady occupent les pp. 151—236.

- 17^o Notes sur les plus anciens témoignages relatifs aux monuments figurés en Chine, dans O. Münsterberg, *Chinesische Kunstgeschichte*, Esslingen, 1910, I, 78—89.
- 18^o La section *China*, pp. 459—567 du volume *Orient* de la *Weltgeschichte* de Pflugk-Harttung, 1910.
- 19^o **Das Ostasiatische Theater*, dans le n^o 3495 de la *Leipziger Illustrierte Zeitung*, juin 1910.
- 20^o *Der altchinesische Fragesatz und des steigende Ton* (Mitteil. d. Seminars für orient. Sprachen, 18^e année [1915], *Ostasiat. Stud.*, pp. 261—297).
- 21^o *Zu der Frage nach Alter und Herkunft der sog. Japanischen Dolmen* (*Ostasiat. Zeitschr.*, IV [1916], 229—247).
- 22^o *Eine merkwürdige Beziehung zwischen den austrischen und den indochinesischen Sprachen* (dans *Aufsätze... Ernst Kuhn... gewidmet...*, Munich, 1916, in-8, pp. 475—504).
- 23^o Plusieurs informations dans N. Söderblom, *Das Werden des Gottesglaubens*, Leipzig, 1916, in-8 (voir l'index, s.v. Conrady).
- 24^o *Die chinesischen Handschriften und sonstigen Kleinfunde Sven Hedins in Lou-lan*, Stockholm, 1920, gr. in-4, xv + 191 pages + 53 planches.
- 25^o *Neue austrisch-indochinesische Parallelen*, dans *Hirth Anniversary Volume d'Asia Major*, 1922, 23—66 (cf. T'oung Pao, 1923, 347—350).

P. Pelliot.

Les études d'Extrême-Orient sont durement frappées depuis quelques mois. Après Cordier et Conrady, nous venons encore de perdre Cl. E. MAITRE († 3 août 1925), Léopold de SAUSSURE et le professeur CARTER de Columbia. Il sera parlé d'eux plus longuement dans un prochain numéro.

P. P.

LE VOYAGE DE MM. GABET ET HUC À LHASA

PAR

PAUL PELLIOU.

[*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet pendant les années 1844, 1845 et 1846*, par E. HUC, prêtre-missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare. Nouvelle édition, Annotée et illustrée par J.-M. PLANCHET, missionnaire lazariste, Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 1924, 2 vol. in-8 de 426 et 493 pages.]

Peu de récits de voyage ont eu une fortune comparable à celle de l'ouvrage du P. Huc, dont il a paru au moins sept éditions françaises de 1850 à 1868¹⁾, et qui a été traduit dans un grand

1) Cf. *Bibl. Sin.*², 2119—2121 et 2911. Cordier indique: 1^{re} éd., 1850, in-8; 2^e éd., 1853, in-12; 3^e éd., 1857, in-8; 5^e éd., 1868, in-12. Mais au moins les 2^e, 3^e, 4^e et 5^e éditions parurent à la fois in-8 à 12 francs et in-12 à 7 francs; il en fut d'ailleurs de même pour les 2^e et 3^e éditions de *L'empire chinois* en 1854 et 1857. Cordier n'indique pas la 4^e éd. des *Souvenirs*, qui est de Paris, Gaume frères et J. Duprey, 1860, 2 vol. in-12. La première édition est la plus rare [Yule ne la connaissait pas, et, dans sa préface à la traduction de *Mongolie et pays des Tangoutes* de Prževal'skii, dit que les *Souvenirs* ont paru „en 1851 (ou en 1852 d'après le *Dictionnaire des contemporains*)"]; le texte est fixé *ne varietur* à partir de la seconde. Des exemplaires in-8 de la 5^e édition portent le millésime de 1878; d'autres, in-8 également, ont été mis en vente en 1901 avec un nouveau titre portant le millésime de 1901 et l'indication de Paris, Rondelet. A côté de ces éditions numérotées de un à cinq, une édition en un volume (inconnue de Cordier) avait paru dès 1850 à Tournai chez J. Casterman et fils, in-8, 418 pages sur 2 colonnes; pas de carte; le titre y est allongé en *Souvenirs d'un*

nombre de langues¹⁾. Sa vogue, pleinement justifiée par l'extraordinaire randonnée des deux lazaristes à travers l'Asie, n'eût cependant pas duré s'il eût été rédigé d'une plume moins alerte. Mais Huc sait conter d'une manière si vivante qu'aujourd'hui encore beaucoup le lisent par plaisir. Depuis quelques années, les *Souvenirs* se trouvent bien sur le marché, mais leur prix s'est élevé; on ne peut que savoir gré à M. PLANCHET d'en donner aujourd'hui

voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1844, 1845 et 1846. J'ai vu en outre une éd. (inconnue de Cordier) où le titre est réduit à *Souvenirs d'un voyage dans le Thibet en 1844, 1845 et 1846*, Bruxelles, Meline, Cans et Compagnie; Livourne, même maison; Leipzig, J. P. Meline, 1851, 2 vol. in-12, 259 + 283 pages, 2 gravures, pas de carte. Il a paru une autre édition aux établissements Casterman, S. A., Paris, Rue Bonaparte, 66, et Tournai (Belgique), grand in-4, s.d., 360 pages, illustré, pas de carte; le titre y est seulement *Voyage dans la Tartarie et le Thibet*; cette édition (inconnue de Cordier) ne donne pas la préface de 1852, bien qu'elle soit fort postérieure à cette date; de nombreuses coupures ont été pratiquées, et s'étendent presque à des chapitres entiers. Indépendamment de la nouvelle édition de 1924 due à M. Planchet, une autre paraît à Paris en 1925—1926 à la librairie Plon par les soins de M. d'Ardenne de Tizac. La carte jointe aux éditions des *Souvenirs* publiées chez Le Clère et chez Gaume est en principe la *Carte de la Chine et des Etats tributaires* établie en 1840 par A. H. Dufour et à laquelle on a ajouté l'itinéraire des voyageurs et quelques noms; mais additions et itinéraire différent beaucoup dans les diverses éditions. Une partie de la carte de la 1^{re} édition est reproduite dans Sven Hedin, *Southern Tibet*, III, pl. XVIII. Bien que les différences entre les cartes des diverses éditions semblent arbitraires, une étude détaillée de l'itinéraire de Gabet et Huc supposerait qu'on comparât toutes ces cartes une bonne fois. La mention „Prêtre-missionnaire de la Congrégation de Saint-Lazare”, qui suivait le nom de Huc dans les deux premières éditions, est remplacée à partir de la 3^e (1857) par „ancien missionnaire apostolique”. Aux notices françaises sur les *Souvenirs* indiquées par Cordier, ajouter celle de la *Bibliographie catholique* d'avril 1850.

1) Aux indications de Cordier pour la traduction anglaise de W. Hazlitt, ajouter les comptes rendus dus à Sir John Davis dans *Edinburgh Review*, réimprimé dans *Chinese Miscellanies*, Murray, 1865; par Yule dans *Blackwood's Magazine*, mars 1852; et aussi les remarques de Prinsep dans *Tibet, Tartary and Mongolia*, 2^e éd., Allen, 1852. Une réédition de la traduction de Hazlitt est projetée à Londres pour 1926. Pour les traductions russes, Cordier (*Bibl. Sin.*², 2911) n'en a indiqué qu'une de 1866 parue chez Bakhmetev, en 322 pages (cf. Mežov, *Bibliografiya Azii*, 2793 et 3058); il a dû y en avoir une autre la même année chez Vol'f, en 389 pages (cf. Mežov, *ibid.*, 2794); Mežov signale en outre des notices russes publiées en 1863 et 1865 sur le voyage (n^{os} 2787 et 2792), et une note de Vasil'ev donnée en 1873 sur le même sujet (n^o 3062). Une notice par S. F. Ol'denburg se trouve dans le *Žurnal Min. Nar. Prosv.*, n^o 356 [1904], p. 137; je l'indique d'après MM. Kyuner et Bartol'd.

une édition nouvelle, accompagnée d'illustrations nombreuses et d'un commentaire assez copieux (dû en partie au P. Karel de Jaegher); il y manque malheureusement un index¹). Je ne puis songer à discuter ici toutes les questions qu'a soulevées et que soulève encore le voyage de Gabet et Huc. La principale, et qui était celle de la réalité même du voyage à Lhasa, est tranchée depuis longtemps. Je voudrais cependant montrer que, si l'ouvrage de Huc donne bien une impression générale assez juste des pays qu'il a traversés, il serait dangereux de lui faire créance dans le détail, même en ce qui le concerne personnellement et qu'il devait connaître mieux que quiconque.

Je rappelle d'abord, pour n'avoir pas à y revenir, les principales dates de la vie de Gabet et de celle de Huc.

Joseph GABET²), né à Névvy-sur-Seille (Jura) le 4 décembre 1808³), ordonné prêtre le 27 octobre 1833, entré à Saint-Lazare en mars 1834⁴), part du Hâvre pour la Chine le 21 mars 1835

1) M. Planchet a pris le texte tel qu'il a été fixé à partir de 1853, et ne dit rien des légères différences qu'il y a entre ce texte et celui de 1850.

2) Les indications qui suivent sont tirées un peu d'Edouard Rosset, *Notices bibliographiques* etc., parues en 1878 (cf. *Bibl. Sin.*², 1152; c'est là la source des indications de *Bibl. Sin.*², 1161 et 1163), et dans une certaine mesure des notes jointes à l'édition de M. Planchet. Mais ni Rosset, ni Cordier, ni M. Planchet ne paraissent avoir connu la *Biographie de Mgr. Gabet de Névvy-sur-Seille (Jura) par M. Gindre, vice-président de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny* (extrait du *Bulletin* de cette Société), Poligny, Imprimerie de G. Mareschal, 1867, in-8, 2 ff. n. c. pour titre et dédicace et 47 pages. Cette biographie de Gabet, sauf quand Gindre puise dans les *Souvenirs* de Huc, a été écrite d'après les renseignements et les documents fournis par le frère de Joseph Gabet, lequel frère était alors curé de Besain (Jura).

3) Telle est la date donnée par Rosset (suivi par Cordier) et par Gindre. M. Planchet indique au contraire le 6 décembre 1808.

4) Je suis ici les indications de M. Planchet; Gindre disait seulement que Gabet était entré à Saint-Lazare „au commencement de 1834”; Rosset, suivi par Cordier, donnait le 22 février 1834. Il y a souvent entre M. Planchet et d'autres auteurs des divergences de dates dont l'explication m'échappe; c'est ainsi que M. Planchet, sans doute sur de bonnes raisons, indique (I, 30 et 67) le 25 juillet 1842 pour le sacre de Mgr Mouly, au lieu que le P. de Moidrey donne le 22 juillet (*La hiérarchie catholique*, 117 et 140).

et, après avoir transbordé à Batavia, arrive à Macao le 19 août. Il y prononce ses vœux de religion le 16 mars 1836, part le 15 août pour la mission de Mongolie, où il arrive le 6 mars 1837. Son nom chinois est 秦 Ts'in ¹⁾. Il passe plusieurs années à 黑水 Hei-choueï et à Jehol, convertit deux lamas, l'un de 25 ans qui fut baptisé sous le nom de Paul, l'autre d'à peine 20 ans qui fut baptisé sous le nom de Pierre, et qui, envoyé à Macao, y devint le Lazariste M. Fong, et enfin un bonzillon Jean-Baptiste qui est le fameux „Samdadchiemba” de Huc ²⁾. En 1844, Gabet se met en route avec son adjoint M. Huc et atteint Lhasa. Quand les voyageurs arrivèrent à Macao au début d'octobre 1846, M. Guillet, procureur des Lazaristes, fit savoir à Gabet qu'il était nommé évêque de Troane *in partibus*, mais que ses bulles avaient été expédiées à 西灣子 Si-wan-tseu, alors siège de la mission de Mongolie, à dix lieues au Nord de Siuan-houa-fou. Or Gabet dut se rendre de suite en Europe pour défendre les intérêts de sa mission; il prit le chemin de la Mer Rouge et débarqua à Marseille en janvier 1847. De là il gagna Paris où il resta jusqu'au 6 avril, puis alla dans le Jura, et finalement arriva à Rome avec son frère le 14 août. Il ne voulut pas y être sacré, désirant recevoir la consécration épiscopale en Mongolie, des mains de Mgr Mouly. Mais à Paris les médecins lui interdirent les climats froids. Gabet

1) Je donne ce renseignement d'après le P. Planchet, bien placé pour se renseigner. Mais alors il faut admettre qu'il y a deux fois une faute d'impression dans la lettre de M. Daguin du 22 août 1845 telle que l'ont publiée les *Ann. Congr. de la Mission*, XII [1847], 5—24, car le nom chinois de Gabet y est écrit „Tseu” à deux reprises.

2) Graham Sandberg, *The Exploration of Tibet*, p. 126, rétablit Samdadchiemba en „Bram-dad Chhe-ba”, qui signifierait „Increasing faith”, et renvoie à Rockhill, *The land of the lamas*; mais Rockhill, dans le texte (p. 45) et à l'Index, écrit „Santan Chemda”, sans explication. M. Planchet, qui a consacré une note au personnage (II, 358—359), cite la forme „Seng-teng-chimba” d'après la traduction française du livre de Przeval'skii. Le premier élément du nom est vraisemblablement *bsam-gtan*, „méditation”, et le second pourrait être *'jin-pa*, „saisir”.

se résigna et partit en octobre 1848 ¹⁾ pour le Brésil, où il mourut sur l'île de Gésu, à une demi-lieue de Rio-de-Janeiro, le 3 mars 1853. Cet évêque nommé ne fut jamais sacré ²⁾.

Régis-Evariste Huc, né le 1^{er} juin 1813 à Caylus (Tarn-et-Garonne), entre chez les Lazaristes le 9 octobre 1836, prononce ses vœux le 15 octobre 1838, est ordonné prêtre le 28 janvier 1839 ³⁾ quitte Le Havre sur l'*Adhémar* le 6 mars, est encore en rade de Batavia le 24 juin, débarque à Macao le 1^{er} août (²), ⁴⁾ en repart le samedi 20 février 1841 et arrive le 17 juin à Si-wan-tseu ⁵⁾.

1) M. Planchet dit en „1849”.

2) Je ne vois aucun motif de douter des renseignements très précis que donne Gindre sur la nomination de Gabet au siège de Troane *in partibus*; toutefois ni Rosset ni M. Planchet ne disent rien de cette promotion de Gabet à l'épiscopat. Il n'est pas sûr que les supérieurs de Gabet aient été très soucieux de le voir sacrer. Sa nomination à l'épiscopat se comprenait lorsqu'on le croyait en train de fonder une mission dans la Mongolie extérieure, parmi les nomades, avec Huc comme procureur. Mais quand il surgissait du Tibet, que précisément Rome venait d'attribuer à d'autres qu'aux Lazaristes, et qu'en outre son état de santé ne lui permettait plus de vivre ni au Tibet ni en Mongolie, son caractère épiscopal, après son sacre, eût été presque une gêne pour l'employer dans un autre pays. Peut-être est-ce là la raison vraie pour quoi il ne fut jamais Mgr Gabet qu'aux yeux de son frère.

3) Rosset, suivi par Cordier (*Bibl. Sin.*², 1163), indiquait le 5 septembre 1836 pour l'entrée au Séminaire interne de Saint-Lazare. D'autre part, M. Planchet a vraisemblablement une indication précise pour placer l'ordination de Huc au 28 janvier 1839, mais il eût dû alors faire une note t. I, p. 18, quand Huc lui-même parle de février.

4) Dans la Préface de ses *Souvenirs*, écrite en 1852, Huc, après avoir dit que Monseigneur de Quelen lui imposa les mains en février 1839, ajoute que „quelques jours après”, l'*Adhémar*, sur lequel il avait pris passage, partit du Havre pour la Chine; il faut remplacer „quelques jours” par „quelques semaines”. M. Planchet dit que Huc quitta Paris le 24 mars 1839; c'est impossible, car la lettre écrite par Huc de la „Mer des Indes, le 20 mai 1839” spécifie que l'*Adhémar* quitta Le Havre „le 6 mars à deux heures de l'après-midi”, et plus loin raconte comment lui et ses compagnons célébrèrent à bord la fête de Saint-Joseph le 19 mars; le 6 avril, ils sont sous la ligne, „tout juste un mois après notre sortie du Havre” (cf. *Ann. Congr. Mission*, VII [1842], 323—361). Quant à la date du 1^{er} août pour l'arrivée à Macao, je l'indique sur la foi de M. Planchet qui dit qu'elle est donnée par Huc lui-même, mais le reste de la phrase qu'il cite est tiré de la Préface de 1852, où il est simplement dit que le voyage du Havre à Macao dura cinq mois et demi.

5) La date du 17 juin 1841 pour l'arrivée à Si-wan-tseu est en soi très vraisemblable, mais je ne retrouve pas la source où M. Planchet l'a prise; dans sa lettre au

Supérieur Général écrite le 16 septembre 1841 (*Ann. Cong. Miss.*, VIII, 409), Huc dit seulement que le voyage dura quatre mois. Celle du „samedi 20 février” 1841 pour le départ de Macao est donnée par Huc lui-même dans une lettre qu’il écrivait du Kiang-si à M. Marcou le 4 avril 1841 (*Ann. Congr. Mission*, VIII, 363; les *Ann. Prop. Foi*, XV, 212, datent cette lettre du 2 avril). Il est vrai que, dans une lettre du 15 septembre 1841 adressée à son frère Donatien, Huc dit avoir quitté Macao le 21 février 1841 (*Ann. Congr. Mission*, VIII, 397, et *Ann. Prop. Foi*, XV, 73), mais le 20 février étant bien un samedi doit en principe faire foi. Par la suite, Huc a brouillé les dates aussi bien pour son arrivée en Chine que pour son départ de Macao. Dès 1852, dans la Préface de ses *Souvenirs*, il dit avoir étudié quatorze ans les langues orientales; ceci paraîtrait impliquer qu’il les eût étudiées déjà à Paris, avant son ordination. Mais c’est simplement qu’à ce moment-là déjà — et bien qu’il gardât dans le texte de ses *Souvenirs* la date de 1839 pour son ordination (antérieure à l’embarquement) — il en était venu à croire qu’il était parti pour la Chine en 1838. Le passage de son *Christianisme* (t. I, Préface, p. 1) où il dit avoir fait „un séjour de quatorze ans en Chine”, alors qu’il s’est rembarqué pour la France le 28 décembre 1851 et n’est resté par suite en Extrême-Orient que douze ans et cinq mois, suppose bien la même erreur, et elle nous est attestée formellement dans *L’Empire chinois* (II, 473): „Nous nous étions embarqué pour la Chine au début de l’année 1838”. Cette avance d’un an se retrouve dans les *Souvenirs* (II, 370) à un autre propos, quand à Lhasa Huc dit au commissaire K’i-chan être entré sur le territoire chinois la „vingtième année de *Tao-Kouang* (1840) . . . deuxième lune”, à un moment où K’i-chan lui-même était vice-roi de Canton (c’est en réalité une erreur; K’i-chan vint du Petchili à Canton en qualité de commissaire impérial). Mais cette date est impossible. Quoique Huc (*Souvenirs*, II, 290) fasse envoyer K’i-chan à Canton „vers la fin de 1839”, celui-ci n’y vint que le 29 novembre 1840 (cf. Cordier, *Hist. gén. de la Chine*, IV, 12). D’autre part, l’événement auquel Huc fait allusion ne peut être son arrivée à Macao en août 1839, puisque là ni le mois ni l’année ne concorde, et que d’ailleurs les autorités chinoises n’exerçaient aucun contrôle sur le débarquement des étrangers à Macao. Il doit s’agir — tout le passage n’a aucun sens autrement — du moment où Huc, quittant Macao, pénétra sur territoire vraiment chinois; on a vu que ce fut le 20 février 1841, qui fut en fait cette année-là le dernier jour de la 1^{re} lune, mais Huc partit à la nuit, et on peut admettre qu’il pénétra vraiment sur territoire chinois le lendemain 21 février qui était le premier de la 2^e lune; et en février 1841, K’i-chan était bien commissaire impérial à Canton. Il s’est donc produit pour toutes ces dates, dans l’esprit de Huc, un décalage d’une année. Quant au passage des *Souvenirs*, II, 77, où Huc rapporte un événement qui se serait passé „en 1840, pendant que nous étions dans notre mission de Tartarie”, il faut lire au moins 1841, et peut-être 1842 ou 1843, dans la mesure du moins où Huc aurait été vraiment témoin de ce qu’il rapporte. L’erreur persistante de Huc sur la durée de son propre séjour en Chine est si surprenante qu’elle a trompé même M. Bartol’d (*Istoriya izučeniya Vostoka v Evrope i Rossii*, 2^e éd., Leningrad, 1925, 127—128); il y aurait en outre à modifier ce que M. Bartol’d dit de la „durée particulièrement prolongée” du séjour que Huc fit en Chine; tous ceux de ses confrères que la mort n’a pas enlevés de bonne heure y ont vécu bien plus longtemps que lui; enfin M. Bartol’d a fait erreur en disant que, dans leur trajet de Mongolie au Tibet, les voyageurs ont passé par le Sseu-tch’ouan.

Son nom chinois est 古伯察 Kou Po-tch'a¹⁾. Il resta environ deux ans à Si-wan-tseu ou dans le district, dit M. Planchet, pour s'initier à la vie de mission et apprendre le chinois, puis „peu avant la fête de l'Ascension 1843” (c'est-à-dire avant le 26 mai), il partit „pour la mission de Héchoui et de Piéliékeou, où il s'appliqua à l'étude des langues Mantchoue et Mongole... en compagnie de son chef de district”. Après son retour de Lhasa à Macao, Huc resta à Macao jusqu'en 1848—1849 (?)²⁾, remonta alors dans la Chine du Nord, mais sa santé, altérée par les souffrances de son voyage au Tibet, l'obligea de descendre sur Ning-po et finalement de rentrer en France. Débarqué à Suez, il se rendit en Syrie et aux Lieux Saints et arriva dans la mère patrie en juin 1852³⁾. Tout

1) Ts'in et Kou Po-tch'a, indiqués par M. Planchet pour les noms chinois de Gabet et de Huc, sont sans doute exacts; le nom de Kou se retrouve pour Huc dans une lettre de Daguin (*Ann. Congr. Miss.*, XII, 9). Mais les deux missionnaires avaient renoncé à leurs noms chinois en même temps qu'au costume chinois quand ils avaient quitté leurs chrétientés. Aussi, dans le rapport du vice-roi du Sseu-tch'ouan à l'empereur, dont Gabet a reproduit la traduction (*Ann. Congr. Miss.*, XIII [1848], 209—217), les missionnaires sont-ils désignés comme „Gabi-yo-tse” (Joseph Gabet) et „E-wa-li-sse-ta” (Evariste Huc). Ce sont les mêmes noms „européens” qui sont employés en décembre 1857 dans une lettre de Ye Ming-tch'en au baron Gros, mais la traduction, puis la copie les ont estropiés en „Ko-pi-is-tso-ko et Va-ti-su-la” (cf. Cordier, *L'expédition de Chine de 1857—1858*, 208). Une question de date se pose pour le rapport envoyé par le vice-roi du Sseu-tch'ouan. Ce rapport de Pao-hing est reproduit au complet dans le *Rapport* de Gabet à Pie IX (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 209—217), et partiellement dans *L'empire chinois* de Huc, I, 65—66 et 83—86. Gabet et Huc datent tous deux ce rapport du „4^e jour de la 4^e lune de la 26^e année Tao-koang”. Mais cette date, qui correspond au 29 avril 1846, est impossible, car l'interrogatoire des missionnaires relaté dans le rapport est sûrement de juin 1846. D'après Huc (*L'empire chinois*, I, 65), ce n'est qu'un an après le séjour à Tch'eng-tou, et alors qu'il était à Macao, qu'il put se procurer le rapport de Pao-hing. A ce moment, Gabet avait quitté l'Extrême-Orient depuis plus de six mois. Je suppose que Huc aura mal copié la date du rapport, et l'aura transmis avec cette fausse date à Gabet, qui l'utilisa tel quel immédiatement dans son *Rapport* au Souverain Pontife.

2) Dans *L'empire chinois*, I, 143, Huc parle de 1850, mais on verra plus loin que les indications de ce passage ne peuvent guère être prises à la lettre; son départ pour la Chine du Nord doit être de la fin de 1848 ou du début de 1849.

3) Il y a quelque erreur dans l'anecdote rapportée par M. Planchet, I, 66, et qui suppose que Huc se trouvait à Macao en 1853; le fait ne peut être postérieur à 1851. Pour l'arrivée en France en juin 1852, cf. la Préface de 1852 des *Souvenirs*, et *L'empire chinois*, II, 473.

en restant en assez bons termes avec les Lazaristes, il quitta la Congrégation le 26 décembre 1853¹⁾. En 1854, il publiait les deux volumes de *L'empire chinois* (qui fut réédité dès 1854, puis en 1857 et 1862),²⁾ et en 1857—1858 les quatre volumes du *Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*³⁾. En 1857, il poussait Napoléon III à s'emparer du port de Tourane en Annam⁴⁾. Il mourut le 25 mars 1860⁵⁾.

1) La lettre du 24 novembre 1857, reproduite en fac-similé par M. Planchet (I, 25), montre l'abbé Huc envoyant avec une „respectueuse affection” le 3^e volume de son *Christianisme* à un Supérieur qui est probablement celui des Lazaristes, encore que le dit Supérieur n'ait pas répondu à l'envoi des deux premiers. Je ne sais pourquoi M. Planchet ne dit nulle part que Huc avait quitté la congrégation. Quant à la date de cette séparation, le 26 décembre 1853 est expressément indiqué par Rosset et confirmé par son contexte; on a la même date dans *Bibl. Sin.*², 1163; si donc Cordier, *La politique coloniale de la France au début du Second Empire (Indo-Chine, 1852—1858)* [Extr. du *T'oung Pao*, II, x à XII, 1911, in-8], p. 231, donne le 26 décembre 1852, ce ne peut guère être qu'une faute d'impression.

2) L'édition princeps de *L'empire chinois* est celle imprimée à l'Imprimerie Impériale, mais, ainsi que l'indique le verso du faux-titre, pour le compte des librairies Gaume frères et Adrien Le Clère; cette édition princeps, en 2 vol. in-8, tirée à petit nombre (Rosset), manque à la Bibliothèque Nationale; elle comprend XIX + 420 et 440 pages; une carte accompagne le t. I. L'édition, selon Rosset, était presque entièrement imprimée avant que Huc quittât la congrégation, mais le titre le qualifie déjà d'„ancien missionnaire apostolique”. Gaume donna la même année une autre édition in-8, qui est qualifiée de 2^e édition, et qui, selon Rosset, a dû aussi paraître in-12. La 3^e édition (1857) existe in-8 et in-12. Aux notices indiquées par Cordier (*Bibl. Sin.*², 2120), joindre celle (bienveillante et sans originalité) de la *Bibliogr. catholique* de nov. 1854. Rosset parle d'un article „extrêmement violent” qui aurait été consacré au livre dans *L'Estafette* „vers 1854”. L'Académie française décerna à *L'Empire chinois*, dans sa séance du 30 octobre 1855, un prix de 2500 francs (Rosset). Une critique sévère, mais justifiée, de *L'Empire chinois* se trouve au ch. 5 de Meadows, *The Chinese and their rebellions*. La carte jointe à *L'Empire chinois*, quoiqu'ayant toujours pour point de départ celle de Dufour, gravée par Dyonnet, varie dans les diverses éditions, et l'itinéraire des voyageurs y est reporté de manière très différente; toutefois la carte est la même dans les éditions de 1857 de *L'Empire chinois* et des *Souvenirs*.

3) Cf. *Bibl. Sin.*², 770; y ajouter les notices élogieuses et ternes de la *Bibliogr. catholique* en septembre 1857 et mars 1861.

4) Cf. Cordier, *La politique coloniale*, 231—245.

5) Les notes consacrées à Huc par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, t. 55 [1907], col. 275, 414, 472, 531, 577, 692, t. 57, col. 579, et t. 61, col. 700 et 806, sont presque toutes pleines d'erreurs énormes, et aucune n'apporte rien de nouveau.

Huc a été parfois attaqué injustement, puisque Prževal'skii était allé jusqu'à nier le voyage à Lhasa, et je ne partage pas non plus les indignations fougueuses que vient d'exprimer M. Jean Bouchot dans un article qu'il a intitulé *Les plagiats du Père Evariste Huc*¹⁾, et où tous les ouvrages de M. Huc, et dans toutes leurs parties, sont mis au même rang. Quelles que puissent être les inexactitudes du récit et sa faiblesse au point de vue scientifique, le fait du voyage très remarquable subsiste, et par suite l'importance de tout ce qui, chez Huc, s'y rapporte directement²⁾. Pour le reste, et surtout dans ses deux ouvrages de 1854 et 1857—1858, l'abbé a tiré à la ligne, empruntant longuement aux autres et parfois à lui-même. M. Bouchot se trompe d'ailleurs en pensant que les

Quant aux renseignements biographiques donnés sur Gabet et sur Huc par Graham Sandberg, *The Exploration of Tibet*, Calcutta, 1908, in-8, 124—126, on se demande quel génie malin a pu les brouiller avec un succès aussi complet : toutes les dates sont fausses (selon Sandberg, Gabet naît en 1810, va au Brésil en 1859, y meurt en 1863 ; Huc naît le 1^{er} août 1813, est envoyé à Macao en 1838, rentre en France en 1853, meurt le 31 mars 1860), et les faits ne sont guère mieux traités que les dates. Sir Thomas Holdich, *Tibet the mysterious*, Londres, s. d. [1905 ou 1906], in-8, analyse longuement les voyages des deux Lazaristes, mais en les prenant toujours pour des Jésuites.

1) *Revue indochinoise*, nov.-déc. 1924, 341—363. M. Bouchot s'exprime à la p. 349 comme s'il était possible de douter du voyage au Tibet ; lui-même sait bien que non, et le reconnaît d'ailleurs p. 363.

2) Aux savants qui ont proclamé l'importance du voyage de Huc et Gabet à Lhasa, tels que Yule, et aux voyageurs comme Henri d'Orléans ou M. Bonvalot, nommés par M. Planchet, il faut joindre naturellement Richthofen (*China*, I, 259—263, et 705—706), et plus récemment M. Sven Hedin (*Southern Tibet*, III [1917], 158—166). M. Planchet dit (I, 11) qu'avant l'apparition de la brochure consacrée à Huc par le prince H. d'Orléans en 1893, il „était de bon ton dans un certain milieu soi-disant savant de hausser les épaules en parlant des ouvrages de M. Huc”, et il renvoie à A. H. Smith, *Proverbs and Common Sayings*, p. 266, et à Havret, *Stèle chrétienne*, II, 339, 367, etc. M. Planchet cite sans doute Smith dans la réédition de 1902, que je n'ai pas ; mais le passage en question est probablement celui qu'on lit p. 231 de l'édition de 1888, et qui, loin d'attaquer Huc, le défend. Quant aux remarques du P. Havret, elles ne portent pas sur les *Souvenirs*, mais sur la traduction de l'inscription de Si-ngan-fou publiée par Huc dans son *Christianisme*, et elles sont pleinement justifiées (le livre du P. Havret est d'ailleurs postérieur de quatre ans à la brochure du prince d'Orléans). Le jugement de Barbey d'Aurevilly — bien excessif dans l'éloge — que M. Planchet reproduit I, 14, se rapporte-t-il aux *Souvenirs* ou à *L'empire chinois* ?

orientalistes ne s'en sont pas aperçus et croient trouver là, au point de vue de l'histoire chinoise, une documentation autorisée.

Les *Souvenirs* ont été rédigés par Huc à Macao entre la fin de 1846 et la fin de 1848, et ont paru en 1850 quand le missionnaire se trouvait encore en Extrême-Orient; la première édition corrigée par lui est donc l'édition *ne varietur* de 1853 ¹⁾. Les *Souvenirs* s'arrêtent au moment où les deux voyageurs sont ramenés du Tibet aux frontières de la Chine proprement dite dans le Sseu-tch'ouan. La suite du voyage, du Sseu-tch'ouan à Canton, forme le cadre de *L'empire chinois*, mais y apparaît par bribes au milieu d'interminables digressions. Enfin les voyages de Huc dans la Mongolie et au Tibet sont à nouveau racontés dans *Le christianisme*, IV, 359—420. Mais ce ne sont pas là nos seules sources. Il y faut ajouter: ²⁾.

1° Une lettre de Gabet à M. Etienne, procureur-général des Lazaristes à Paris, datée de „Tartarie, juin 1842” ³⁾, et publiée

1) Je ne sais si Huc avait lui-même tracé son itinéraire sur la carte de Dufour qui est jointe aux éditions de 1850 et 1853; il faudrait alors qu'il eût envoyé cette carte de Chine, puisqu'il n'est rentré en France qu'en 1852. M. Sven Hedin a écrit (*Southern Tibet*, III, 164): „It is easy to see from Dufour's map in Huc's book, that Dufour and Huc have not worked together, for none of the high ranges mentioned by Huc have been entered on the maps except Koiran”. Evidemment, car, ainsi que le montre la planche XVIII elle-même de M. Sven Hedin, la carte de Dufour est essentiellement de 1840 (la *Bibl. Sin.*², 189—190, ne paraît donner d'indication que sur une carte de Dufour préparée plus tard, en 1858). Pendant leur voyage, les missionnaires se servaient d'une boussole et de „l'excellente carte de l'empire chinois par Andriveau-Goryon” (*Souvenirs*, I, 19; cf. aussi I, 39, 373, et *Ann. Prop. Foi*, XIX, 285). Mais, même après sa rentrée en France, Huc ne semble pas s'être soucié de faire tracer un itinéraire de son voyage qui répondît au texte de ses livres.

2) Une des sources les plus anciennes, à savoir un récit fait oralement par Gabet entre Hongkong et Ceylan alors qu'il rentrait en France à la fin de 1846, existe sans doute encore, mais n'a pas été exhumé. Ce récit avait été noté alors par A. Johnston, ancien secrétaire de Sir John Davis en Chine. A. Johnston remit son manuscrit à Sir John, qui le passa à Lord Palmerston. L'information, qui émane de Sir John, est donnée par Yule dans sa Préface à la traduction anglaise de Prževal'skiï, *Mongoliya i strana Tangutov* (je n'ai sous la main que la traduction française faite sur l'anglaise, Prjévalski, *Mongolie et pays des Tangoutes*, Paris, 1880, in-8; le passage y est p. xiv); nos confrères anglais devraient rechercher ce texte.

3) Au lieu de „Tartarie”, la traduction française de la préface de Yule au livre de Prževal'skiï a une faute d'impression „Tarlané” qui a passé chez M. Planchet I, 28; de même, lire „Sounion” pour le „Souni...” de M. Planchet.

dans *Ann. de la Congr. de la Mission*, XII [1847], 611—658, puis dans *Ann. de la Propag. de la Foi*, XX [1848], 5—33.

2^o Une lettre autographe inédite adressée par Gabet à son frère Ferdinand Gabet, Névvy-sur-Seille (Jura), et datée de „Tartarie, 20 aoust 1842”. L’original de cette lettre m’a été confié par mon confrère de l’Institut M. Adrien Blanchet.

3^o Une lettre de Huc à son frère Donatien Huc, datée de „Tartarie mongole, Vallée des *Euux-Noires*, le 8 février 1844”, et publiée dans *Ann. Congr. Miss.*, X [1845], 531—580, et dans *Ann. Propag. Foi*, XVII [1845], 369—398 (où elle est datée du 8 janvier 1844)¹⁾.

4^o Une lettre de M. Daguin à M. Martin, datée de „Hay-Chiu [lire Hay-Chui], le 22 mai 1844”, dans *Ann. Congr. Mission*, X [1845], 581—591.

5^o Une lettre de Mgr. Mouly écrite de Si-wan-tseu le 7 mars 1845²⁾, publiée dans *Ann. Congr. Miss.*, XI [1846], 420—459.

6^o Une lettre de M. Daguin à M. Etienne, datée de la „Mission des Trois-Tours, 22 avril 1845”, publiée dans *Annales Congr. Mission*, XII [1847], 5—24.

7^o Une „Lettre des Etudiants et Séminaristes de Si-wan aux Etudiants et Séminaristes de Paris”, datée de „Si-Wan, 30 avril 1846”, publiée dans *Ann. Congr. Mission*, XII, en particulier p. 400.

8^o Un *Rapport sur les Missions de Chine, présenté au pape Pie IX*, par Gabet, dans *Ann. Congr. Miss.*, XIII [1848], 114—226; il n’y est pas daté, mais est forcément du second semestre de 1847³⁾.

1) Le „1835” de M. Planchet (I, 67) est une faute d’impression.

2) Le „7 mars 1844” de M. Planchet (I, 67) est une faute d’impression.

3) M. Planchet (I, 4) dit que ce rapport fut aussi publié la même année dans *Ann. Prop. Foi*; mais il a dû confondre avec les deux *Relations* dues également à Gabet et que j’indique sous les nos 9 et 10 (la seconde *Relation* a toutefois des parties communes avec le *Rapport*). Il faut en outre bien distinguer ce *Rapport sur les Missions de Chine, présenté au pape Pie IX* et un *Coup d’œil sur l’état des missions de Chine présenté au Saint Père, le pape, Pie IX*, également dû à Gabet (sa préface est datée de Rome, 12 octobre 1847) et qui a paru à Poissy, Imprimerie de Gustave Olivier, rue

Gabet y fait allusion (p. 225) à la longue lettre concernant la mission du Tibet qu'il avait envoyée de Paris à la Propagande; cette lettre n'est pas autrement connue jusqu'ici. En publiant le *Rapport*, les éditeurs ont malheureusement supprimé tout ce qui concernait le voyage depuis les „Gorges continues” jusqu'à l'arrivée à Lhasa, comme faisant double emploi avec la lettre de Huc du 20 décembre 1846 publiée par eux l'année précédente. Il y aurait intérêt à retrouver toute cette partie inédite du *Rapport* de Gabet.

9^o Une relation abrégée par Gabet du séjour des deux missionnaires à Lhasa et de leur retour de Lhasa à Canton. Ce bref récit est daté de Paris, décembre 1847; il est publiée dans *Ann. Prop. Foi*, XX [1848], 118—126.

10^o Une *Relation du voyage de MM. Gabet et Huc, Missionnaires Lazaristes, au Thibet*, rédigée par Gabet comme les deux précédentes, et plus développée que la relation abrégée du n^o 9. Elle a paru dans les n^{os} de mai et de juillet 1848 des *Ann. Prop. Foi*, XX, 223—240 et 241—251, mais ne commence qu'au séjour à Lhasa. Elle n'est pas datée et pourrait bien être un peu postérieure à la précédente, c'est-à-dire n'avoir été écrite qu'au début de 1848; mais elle reprend en partie le texte du *Rapport* présenté à Pie IX.

11^o Une lettre de Huc à M. Etienne, Supérieur général des

des Dames, 1848, in-8, 84 pages. Dans cette seconde brochure, Gabet ne parle pas de son voyage au Tibet et se borne à exposer l'état misérable des missions catholiques en Chine, dû selon lui à trois causes: rivalités entre les divers ordres et congrégations, „omission presque totale” ou du moins „grande négligence” dans la formation d'un clergé indigène, enfin „défaut de prédication” de la part des missionnaires. Bien que cet opuscule paraisse tout objectif, la préoccupation de faits récents y transparait. Il ne faut pas oublier que Gabet était navré de l'attribution du Tibet aux Missions Etrangères, et en outre qu'il allait à Rome en grande partie pour y défendre les intérêts de la mission lazarisite de Mongolie contre les „prétentions” que Mgr Verrolles était venu d'Extrême-Orient soutenir à Rome en faveur de la mission de Mandchourie attribuée aux Missions Etrangères (sur cette question de délimitation, cf. aussi A. Launay, *Mémorial de la Soc. des Missions Etrangères*, II, 622—623; je n'ai pas eu en mains un autre ouvrage de M. Launay, *Mgr Verrolles et la mission de Mandchourie*).

Lazaristes, datée de Macao, 20 décembre 1846, et publiée dans *Ann. Congr. Miss.*, XII [1847], 118—182, et dans *Ann. Prop. Foi*, XIX [1847], 269—308. Huc y raconte le voyage depuis la „Vallée des *Eaux Noires*” jusqu’à l’arrivée à Lhasa. Dans *Ann. Prop. Foi*, cette lettre est précédée d’une notice sur les *Missions de la Mongolie* où on annonce que M. Gabet „vient de rentrer pour quelques mois en France”, et est suivie d’une notice écrite par Gabet sur la formule *Oṃ maṇi padme hūm*; un manuscrit de cette notice avait été également remis par Gabet à la Société Asiatique qui l’édita, en la corrigeant par endroits, dans *J. A.*, mai 1847, 462—464 ¹⁾. Le numero des *Ann. Prop. Foi* où a été publiée la lettre de Huc a paru en juillet 1847.

12° Une lettre de Huc à M. Etienne, non datée, sur le séjour des deux missionnaires à Lhasa, dans *Ann. Congr. Miss.*, XIII [1848], 227—294 et 345—425, et dans les nos de janv. et de mars 1849 des *Ann. Prop. Foi*, XXI, 38—70 et 73—136.

13° Une lettre de Huc à M. Etienne, non datée, sur le voyage des missionnaires de Lhasa à Tsiampo. Elle est publiée isolément dans le n° de nov. 1849 des *Ann. Prop. Foi*, XXI, 361—434, mais réunie à la suivante dans *Ann. Congr. Miss.*

14° Une lettre de Huc à M. Etienne, non datée, sur le voyage de Tsiampo à Tch’eng-tou, avec un post-scriptum de six lignes sur le voyage de Tch’eng-tou à Macao. Elle est publiée dans le n° de mai 1850 des *Ann. Prop. Foi*, XXII, 206—256, et est réunie à la précédente dans *Ann. Congr. Miss.*, XIV [1849], 281—476.

15° L’article de Cordier sur *L’expulsion de MM. Huc et Gabet du Tibet* (1846), paru d’abord dans le *Bull. de géogr. hist. et des-*

1) La comparaison montre qu’une ligne a été sautée par haplographie après „la doctrine de la métempsycose” dans *Ann. Prop. Foi*. Cette notice de Gabet sur *Oṃ maṇi padme hūm* a été également reproduite par Gindre à la fin de sa *Biographie de Mgr Gabet*.

criptive de 1909, et réimprimé dans *Mél. d'hist. et de géogr. orientales*, I, 281—295.

16° Le livre de R. P. Mercier, *Campagne du „Cassini” dans les mers de Chine 1851—1854*, Paris, 1889, in-8.

Les *Souvenirs* de Huc ont d'abord paru en 1850 chez A. Le Clère et Cie, qui était l'éditeur des *Annales de la Congrégation de la Mission*; j'ignore dans quelles conditions le manuscrit leur en avait été remis, et comment même il était constitué ¹). La lettre de Huc à M. Etienne du 20 décembre 1846 couvre à elle seule toute la partie du voyage qui, dans les *Souvenirs*, occupe le premier volume tout entier et les 249 premières pages du second. Au contraire, et à part des changements de mots qui sont insignifiants et des leçons différentes dans des noms propres qui tiennent à des fautes d'impression, les lettres à M. Etienne qui sont énumérées plus haut sous les nos 12, 13 et 14 sont déjà littéralement le texte des *Souvenirs*, t. II, de la page 250 à la fin. Il faut faire exception pour 1° La notice relative à Moorcroft (*Souvenirs*, II, 353—358), que la lettre à M. Etienne ne contenait peut-être pas, ou que les éditeurs des *Ann. Congr. Mission* auront omise comme sans intérêt au point de vue des missions ²). 2° Le paragraphe „Une autre consi-

1) Les éditions de 1850 et 1853 ont paru chez Le Clère; les autres chez Gaume, de même que les ouvrages publiés par Huc en 1854 et 1857—1858. C'est peut-être quand il quitta la congrégation que Huc se trouva amené à changer d'éditeur; mais l'édition de *L'Empire chinois* imprimée à l'Imprimerie impériale appartenait à la fois aux deux éditeurs, tous deux établis d'ailleurs rue Cassette.

2) Il me paraît à peu près sûr que les éditeurs des *Ann. Prop. Foi* n'ont connu les lettres de Huc à M. Etienne que par les *Ann. Congr. Mission*; aussi les *Ann. Prop. Foi* ont-elles toutes les lacunes des *Ann. Congr. Mission*, sans compter un certain nombre de coupures qui leur sont propres. Dans le cas présent, après le morceau concernant Moorcroft qui manque aux deux collections d'*Annales*, les *Ann. Congr. Mission* reprennent par „Il y avait tout au plus une année que nous étions à H'Lassa”, au lieu que les *Ann. Prop. Foi* donnent le texte exact „...un mois...”, mais cette correction d'un lapsus évident ne suppose pas la connaissance du manuscrit original. En ce qui concerne Moorcroft, on trouve dès les lettres à M. Etienne ces phrases que Huc met dans la bouche du chef des Musulmans Cachemiriens de Lha-sa et qu'on retrouve dans les

dération....” des *Souvenirs*, II, 365—366, se trouve dans *Ann. Congr. Miss.*, XIV, 365—366, mais manque dans *Ann. Prop. Foi.* 3^o Ce qui concerne le calendrier mongol et tibétain dans *Souvenirs*, II, 371, depuis „On sait que les Chinois....”, jusqu’à II, 375 „.... à une pareille méthode”, manque dans les deux *Annales*. 4^o La description des lamaseries de „Préboung” et de „Séra” de *Souvenirs*, II, 382—384, manque dans les deux *Annales*. 5^o Le paragraphe sur le caractère difficile de Samdadchiemba (*Souvenirs*, II, 388, „Pour dire vrai...” jusqu’à „.... un état de prospérité”) est dans *Ann. Cong. Mission*, XIV, 383, mais manque dans les *Ann. Prop. Foi.* 6^o Tous les paragraphes de *Souvenirs*, II, 391 à 395 (depuis „S’adressant d’abord à nous....” jusqu’à „.... et se relevèrent”) manque dans les deux *Annales*. 7^o Les deux *Annales* ne donnent pas *Souvenirs*, II, 404—405, depuis „Cette compilation....” jusqu’à „Total. 60 lis”. Il y est question du 衛藏圖志 *Wei tsang t’ou tche* qui fut alors prêté

Souvenirs, II, 316: „Les cartes de géographie sont très redoutées dans ce pays, on en a une peur extrême, surtout depuis l’affaire d’un certain Anglais, nommé Moorcroft, qui s’était introduit à Lha-ssa, où il se faisait passer pour Kachemirien. Après y avoir séjourné pendant douze ans, il est reparti; mais il a été assassiné sur la route de Ladak. Parmi ses effets on a retrouvé une nombreuse collection de cartes de géographie et de dessins, qu’il avait composés pendant son séjour à Lha-ssa”. Or Huc apprit après coup que Moorcroft, au témoignage même de son compagnon George Trebeck qui en écrivit de Balkh le 6 septembre 1825, était mort le 25 août 1825 entre Herat et Balkh. C’est ce qui l’amena à insérer dans ses *Souvenirs* une notice relative à Moorcroft, où il dit avoir connu à Lhasa le cachemirien Nisan qui aurait été longtemps le domestique de Moorcroft à Lhasa et ajoute que, d’après les témoignages recueillis à Lhasa, Moorcroft serait arrivé dans la capitale du Tibet en 1826. M. Planchet n’a fait aucune remarque sur ces passages de Huc. Malgré les hésitations que les affirmations de Huc ont amenées (par exemple chez Waddell, *Lhasa and its mysteries*, 16—18; chez G. Sandberg, *The Explor. of Tibet*, 122—123; chez Landon, *Lhasa*, I, 22; II, 386—388; Holdich, *Tibet the mysterious*, p. 124, et Kyuner, *Opisanie Tibeta*, I, 55—56, se rallient presque formellement à la version de Huc), je tiens pour assez probable que Moorcroft soit bien mort en 1825, et je pense que Huc, qui savait peu de tibétain et encore moins de turc, d’hindoustani ou de persan, aura commis à Lha-sa quelque méprise dont il ne réussit pas par la suite à se dégager. M. Sven Hedin, en ne disant rien d’un séjour éventuel de Moorcroft à Lhasa dans son *Southern Tibet*, semble être du même avis que moi.

par Li Kouo-ngan aux missionnaires et que Huc dit avoir eu „journallement sous les yeux” pendant son voyage, mais au sujet duquel il mentionne aussi les traductions du P. Hyacinthe et de Klaproth qu’il n’a guère pu connaître qu’une fois arrivé à Macao. 8^o Les deux *Annales* n’ont pas le passage de *Souvenirs*, II, 408 à 410, depuis „Les officiers publics...” jusqu’à „.... il faut payer les oulah”. 9^o Le texte des deux *Annales* donne l’allusion initiale aux renseignements de Klaproth concernant la licorne, mais non tout ce que Huc en copie dans *Souvenirs*, II, 423—426, depuis „Nous avons pensé...” jusqu’à „... a mis son existence hors de doute”. 10^o Les *Ann. Prop. Foi* ne donnent pas l’alinéa de *Souvenirs*, II, 433, qui débute par „Aussitôt que nous fûmes installés...”. 11^o Les *Ann. Prop. Foi* n’ont pas l’alinéa de *Souvenirs*, II, 436, qui commence par „Nous quittâmes...”. 12^o Les *Ann. Prop. Foi* n’ont pas l’alinéa de *Souvenirs*, II, 447—448, débutant par „Aussitôt que nous fûmes...”. 13^o Les deux *Annales* n’ont pas *Souvenirs*, II, 460—461, depuis le début du chapitre jusqu’à „résidant dans le Thibet...”. 14^o Les deux *Annales* n’ont pas *Souvenirs*, II, 469—471, de „De Pao-Tun à Bagoung...” jusqu’à „... sur des plaques de marbre”. 15^o Les deux *Annales* n’ont pas *Souvenirs*, II, 493—494, depuis „Le gouvernement chinois...” jusqu’à „.... leurs eaux impétueuses”. 16^o Les deux *Annales* n’ont pas *Souvenirs*, II, 502—503, depuis „A Bathang, il y a...” jusqu’à „.... avec de la chaux éteinte”. 17^o Les deux *Annales* n’ont pas *Souvenirs*, II, 517—518, depuis „Les murs et les fortifications...” jusqu’à „... d’autant plus attachés”. 18^o Les deux *Annales* n’ont pas la partie finale du post-scriptum, *Souvenirs*, II, 519—520, à partir de „Pendant deux années de séjour....”.

De cet examen, il me semble résulter, comme conclusion probable, que Huc, lorsqu’il envoya à M. Etienne sa lettre du 28 décembre 1846, n’avait pas encore eu le temps de rédiger ses *Souvenirs*.

Ce fut là l'œuvre des années 1847 et 1848, ainsi qu'il résulte d'ailleurs de son postscriptum. La matière du premier volume et de la première moitié du second, comprenant le voyage depuis les „Eaux noires” jusqu'à Lhasa, dut parvenir la première en Europe, mais ne parut pas aux éditeurs des deux *Annales* mériter une publication après qu'ils avaient déjà donné la lettre du 20 décembre 1846. Le reste arriva en deux ou trois fois, dans le courant de 1848 et en 1849; on l'inséra avec quelques coupures. Mais on gardait les manuscrits complets, ou Huc en avait exécuté une copie qu'il envoya en bloc, et c'est ainsi que Le Clère, l'éditeur des *Annales* des Lazaristes, put donner en 1850 la première édition intégrale des *Souvenirs*.

Ces *Souvenirs*, comment Huc les avait-il rédigés? Il paraît clair qu'ils ont une triple origine: des notes de voyage, la mémoire du voyageur, et des recherches livresques à Macao. A cette dernière catégorie, il faut évidemment rattacher les longues citations de Jaquet, de Rémusat, de Klaproth. Quant au reste, on aimerait à savoir ce qu'il peut rester dans les *Souvenirs* de notes de voyage prises au jour le jour. Il est à craindre que les carnets de Huc — quelques notes recueillies le long de la route, dit-il dans sa Préface de 1852 — n'aient pas été tenus très exactement. En tout cas, Huc avait bien sous la main tout ce qu'il avait écrit. Certains papiers, choisis d'ailleurs par les missionnaires eux-mêmes et contenus dans une „caisse de bois”, leur avaient été confisqués à Lhasa, mais leur furent rendus à Canton ¹⁾. Les voyageurs paraissent même avoir sauvé l'ensemble de leurs pauvres bagages, puisque Gabet rapporta de Lhasa en Europe plusieurs pierres portant la formule *Oṃ maṇi padme hūm* et dont il remit une à la Bibliothèque Nationale ²⁾. De

1) *L'empire chinois*, I, 58—59, 65, 84—85; Cordier, *L'expulsion de MM. Huc et Gabet*, dans *Mél. d'hist.*, I, 291, 293, 294.

2) Cf. *J. A.*, mai 1847, 463.

même ils avaient commencé à Lhasa et achevèrent au Hou-pei une traduction du *Sūtra en quarante-deux articles* exécutée sur le texte mongol; le *Journal asiatique* la publia dans son cahier de juin 1848 (pp. 535—557)¹. Je n'en sais pas plus sur les papiers de Gabet et de Huc et j'ignore ce qu'ils sont devenus.

La première question qui se pose au sujet de ce fameux voyage à Lhasa est de savoir comment les deux Lazaristes ont été amenés à l'entreprendre. On a cru parfois qu'ils avaient été „appointed by their ecclesiastical superiors to make their way to the city of the Dalai Lama” (Markham, *Tibet*, XCIV). Sir Thomas Holdich dit de même que Mgr Mouly „deputed Huc (with one companion, Gabet) to visit Tibet” (*Tibet the mysterious*, 128). Yule, qui a défendu Huc contre Prževal'skiï, constatait toutefois que Huc, pour un voyageur, manquait de „sens géographique”. A quoi M. Planchet (I, 68) répond que ce n'était pas son métier, et que le but de son voyage était l'apostolat. Et M. Planchet cite à cet effet la lettre de Mgr Mouly du 7 mars 1845 où il est dit: „Ces ressources nous permirent enfin d'envoyer l'année dernière, au nord de la Mongolie, deux missionnaires apostoliques européens. Ils partirent de la Mission

1) L'article est suivi de cette note: „Cette traduction a été commencée à Lassa au mois de février de 1846, continuée en route, et terminée dans le Hou-pé à Kichuy-hieu [*lire Kichuy-hien*], le 19 août”. Huc a également donné une partie de cette traduction dans *Souvenirs*, II, 150—155; d'après ce qu'il dit là, lui et Gabet auraient déjà exécuté cette traduction à la lamaserie de Tchogortan, près de Kumbum, sur un exemplaire de l'édition en quatre langues; il ne parle pas du travail effectué ultérieurement à Lhasa, puis entre Lhasa et le Hou-pei. Un manuscrit de la traduction effectuée à Lhasa, puis achevée à Ki-chouei-hien, vint aux mains de l'abbé Bonnetty qui, sans connaître la publication du *Journal asiatique* de 1848, reproduisit à son tour tout le morceau dans les *Annales de philosophie chrétienne* de 1850, I, 279—293 et 325—335, sous le titre de „*Les quarante-deux points d'enseignement proférés par Bouddha*. Traduit du mongol par MM. Gabet et Huc, missionnaires lazaristes. Avec notes critiques par M. Bonnetty”; le titre courant est „Enseignement bouddhiste comparé à l'Evangile”; cette publication n'est pas indiquée dans *Bibl. Sin.*², 736.

Mongo-Chinoise, c.-à-d. généralement habitée par les Chinois, le 10 septembre 1844. Ce sont MM. Gabet et Huc, tous deux assez bien instruits des langues mantchoue et mongole, et sachant assez le tibétain pour pouvoir exercer utilement le ministère auprès des Mongous nomades, et de tâcher d'ouvrir une mission au milieu d'eux". M. Planchet invoque encore la lettre de Mgr Mouly du 8 février 1846: „Aucune nouvelle de MM. Gabet et Huc partis, il y aura bientôt deux ans, pour aller prêcher aux Mongo-nomades du Nord".

Malgré cette phrase de Mgr Mouly, on avait même cru un moment, à la mission de Mongolie, avoir des nouvelles presque sûres de l'arrivée de Gabet et Huc dans la Mongolie du Nord, chez les Khalkha. C'est ce que montre la lettre de Daguin écrite de la mission des Trois-Tours, le 22 août 1845: „Auparavant permettez-moi de vous parler de l'arrivée de MM. Gabet et Huc au Halha, qui contient plus de quatre-vingt royaumes Mongoux, arrivée que j'ai apprise à leur insu, comme je m'en vais le dire..." Daguin raconte alors le départ des missionnaires et ses propres déplacements, puis son retour à „Pié-Lié-Keou", où un Mongol revenu de chez les Khalkha „avait raconté aux catéchistes de l'endroit que les Pères Tseu (Gabet) et Kou (Huc) étaient devenus lamas". Le Mongol avait vu chez les Khalkha la pagode où „on avait jeté à l'écurie tous les objets du culte superstitieux de Fo, et qu'on y avait placé trois grandes images. Une, selon sa narration, représentait une femme portant un enfant entre ses bras; l'autre représentait un homme portant une brebis sur ses épaules; je ne me rappelle pas la peinture qu'il fit de la troisième. Ce Mongou de Pié-Lié-Keou dit aussi qu'ils avaient eu une conférence avec un grand lama venu du Thibet, qui répondit qu'il se rendait à Pé-King, et voulait consulter l'empereur sur cette nouvelle doctrine, et que les Pères Tseu et Kou sont partis au delà du Halha dans la direction du Nord-Ouest, sans qu'il ait pu les voir. Il est certain que ce Mongou ne peut pas

mentir ainsi, il ne connaît pas les objets de notre culte et il n'avait aucune connaissance ni du départ, ni du projet de départ de nos deux confrères". L'année suivante, en l'absence de nouvelles certaines des deux missionnaires, le récit du Mongol trouvait encore quelque créance à Si-wan-tseu, et les séminaristes de l'endroit, en écrivant le 30 avril 1846 aux séminaristes de Paris, disent encore à propos de Gabet et Huc: „Si l'on en croit certains bruits, ils auraient converti beaucoup de lamas, brisé leurs idoles et arboré à leur place l'image de Notre Seigneur portant une brebis sur ses épaules, et celle de la bienheureuse Vierge Marie portant dans ses bras l'enfant Jésus. L'explication des livres et l'enseignement des prières les occuperaient beaucoup”.

En juillet 1847, la notice des *Missions de la Mongolie* (*Ann. Prop. foi*, XIX, 268), après avoir parlé des chrétiens de la Mongolie intérieure, ajoute: „On n'en compte pas un seul parmi les tribus nomades qui promènent, au nord, leurs tentes mobiles jusqu'à la Russie asiatique. Sur ce vaste plateau d'environ huit cents lieues de circonférence; pas une croix n'était encore plantée pour indiquer la patrie à ces éternels pèlerins du désert, lorsqu'en 1844 deux Missionnaires entreprirent de pénétrer au plus profond de leurs steppes inconnus...”. Vient ensuite la lettre de Huc du 20 décembre 1846, qui ne dément pas ce qui précède; elle débute ainsi: „Monsieur et très-honoré Père, vous savez, sans doute, depuis longtemps que Mgr Mouly, notre Vicaire apostolique, nous avait chargés, M. Gabet et moi, d'aller explorer la Tartarie Mongole, et étudier avec soin les mœurs et le caractère de ces peuples nomades que nous avons mission d'évangéliser. Comme il nous avait été recommandé d'aller le plus loin possible, nous dûmes faire quelques préparatifs et nous organiser en caravane....”.

Enfin le texte le plus caractéristique est une lettre écrite de Macao par Gabet (donc sans doute en octobre 1846) à son succes-

seur M. Daguin. Elle était, je crois, inédite avant la publication partielle qu'en fait M. Planchet et qu'il vaut de reproduire ici: 1) „Partis de *Piéliékeou* pour nous diriger dans les *Khalkhas*, la certitude d'être pris pour Russes nous fit plutôt prendre la route de l'Occident: nous traversâmes le *Tchakar*, puis le *Fleuve Jaune*, le royaume d'*Ordos* et d'*Alachàn*, et enfin nous parvînmes à la fameuse lamaserie appelée *Ta-eul-se* 2). Nous espérions y fonder la première chrétienté de Mongolie. Nous y séjournâmes huit mois, au bout desquels ne voyant pas se réaliser les espérances que nous avions conçues, et ne pouvant même plus y résider, à cause de l'obligation de prendre l'habit Lama qu'on voulait nous y imposer 3), force fut de chercher ailleurs. Une guerre qui s'alluma entre les Chinois et les Thibétains rendit le retour impossible 4). Obligés de nous tourner vers l'occident, nous nous engageâmes dans le grand désert de la *Kalmoukie*; et, après quelques mois de route, nous arrivâmes à

1) Planchet, I, 2. M. Planchet n'en indique pas l'origine; sans doute provient-elle d'archives lazaristes.

2) C'est la grande lamaserie de Kumbum; Gabet la désigne par son nom chinois, au lieu que Huc emploie le nom tibétain.

3) Gabet et Huc, au début de leur voyage, et d'accord, semble-t-il, avec Mgr Mouly, avaient adopté le costume ordinaire des lama et avaient fait raser leur tresse (*Souvenirs*, I, 15—16); une note de M. Planchet (I, 43) nous apprend que cela fit un certain bruit dans les missions, et que la Propagande, saisie par Mgr Verrolles, se prononça contre cette innovation. L'idée des deux lazaristes, était d'évoquer le moins possible, auprès des Mongols qu'ils allaient évangéliser, un lien entre la doctrine qu'ils prêchaient et le Tien-tchou-kiao de Chine, c'est-à-dire le catholicisme condamné par les empereurs et suspect dans l'esprit populaire de connexion ou de connivence avec le Po-lien-kiao ou secte secrète du Lotus blanc (cf. Daguin, dans *Ann. Congr. Miss.*, XII, 5—24). La question qui se posa à Kumbum était celle du costume de cérémonie que tous les lama y devaient porter, ce à quoi les missionnaires se refusèrent (*Souvenirs*, II, 144). D'après Huc, le règlement fut invoqué quand lui et Gabet étaient à Kumbum depuis trois mois, et ils allèrent alors, d'accord avec les lama de Kumbum, à la petite lamaserie voisine de „Tehogortan”, qu'ils quittèrent enfin, de leur plein gré, lorsqu'on apprit fin septembre 1845 le passage prochain au Koukou-nor de l'ambassade tibétaine revenant de Pékin et à laquelle les missionnaires voulaient se joindre jusqu'à Lhasa. Ils étaient ainsi restés huit mois environ à Kumbum et dans le voisinage.

4) Il n'est pas question de cette „guerre” dans les *Souvenirs*.

Lassa, capitale du Thibet. Là, dès notre première tentative, nous eûmes la consolation de voir le succès dépasser nos espérances : nous y érigeâmes une petite chapelle, et pour la première fois la véritable prière fut chantée dans cette capitale du bouddhisme...".

Même dans le *Rapport sur les missions de Chine* présenté à Pie IX dans le second semestre de 1847, Gabet écrit qu'en août 1844, il reçut pour son voyage les instructions de Mgr Mouly ; „il me nommait chef de la Mission future, et M. Hue avait le titre de procureur ; un passage de la lettre était ainsi conçu : Vous irez de tentes en tentes, de peuplades en peuplades, de lamaserie en lamaserie, jusqu'à ce que la Providence vous fasse connaître l'endroit où elle veut que vous vous arrétiez pour commencer. Ces instructions nous laissèrent donc pleine latitude pour la direction de notre voyage, et avec raison". Tout au plus, après avoir dit comment des raisons d'opportunité leur firent préférer la route vers l'Ouest, Gabet ajoute-t-il que „nous avions de plus l'avantage d'aller à la source mystérieuse où ces peuples veulent si opiniâtrement puiser toutes leurs croyances".

Tous ces textes montrent assez clairement que les instructions des Lazaristes les envoyaient au Nord-Ouest dans la Mongolie extérieure, chez les Khalkha, en direction d'Ourga, et qu'il faut attribuer à un concours de circonstances fortuites les changements d'itinéraire qui, les menant au Sud-Ouest, les firent aboutir à Lhasa. Même après son arrivée à Macao sur la fin de 1846, Gabet raconte comme un accident leur détour sur Lhasa. A Rome, en 1847, on trouve pour la première fois sous sa plume une allusion à la „source mystérieuse" dont ils se rapprochaient en prenant la route de l'Ouest ; encore ne précise-t-il pas autrement. Mais quand les missionnaires chargés de fonder une mission en Mongolie —, et après que des bruits trompeurs avaient fait croire au succès de leur apostolat dans cette région, — surgissaient du Tibet attribué à une autre société et se trouvaient ainsi avoir fait, du point de vue de leur mission,

un voyage infructueux, il paraît bien certain que, si les instructions de Mgr Mouly avaient mentionné le Tibet ou Lhasa, Gabet n'eût pas manqué à citer ce passage tout au long. Mais comment, dans ces conditions, des savants sérieux comme Markham ont-ils pu croire que Gabet et Huc avaient ordre de se rendre à la métropole du Tibet? Il me paraît bien que la faute en est à Huc lui-même. Dans les *Souvenirs*, I, 3, il dit que Mgr Mouly, „vers le commencement de l'année 1844,.... nous envoyait ses instructions pour le grand voyage que nous étions sur le point d'entreprendre, dans le dessein d'étudier le caractère et les mœurs des Tartares, et de reconnaître, s'il était possible, l'étendue et les limites du vicariat". Ceci est assez vague, surtout si on se rappelle que Mgr Mouly, dans ses lettres, parle du „Nord de la Mongolie", et des „Mongo-nomades du Nord", et que Gabet dit formellement qu'ils étaient partis pour se diriger „dans les *Khalkhas*". Dans sa préface du 7 août 1852, Huc est au moins ambigu: „Ce fut en 1844 que nous commençâmes à étudier plus particulièrement la religion bouddhique dans les monastères des Lamas, et que le désir d'aller à la source des superstitions qui dominant les peuples de la haute Asie, nous fit entreprendre ces longs voyages qui nous conduisirent jusqu'à la capitale du Thibet". Tout lecteur non averti des instructions de Mgr Mouly et qui sait que Huc est allé à Lhasa, a l'impression que c'est Lhasa qui est visé comme „la source des superstitions qui dominant les peuples de la haute Asie". Et dans toute cette préface, pas un mot de Mgr Mouly, ni de Gabet qui était cependant le chef de district de Huc et fut tout le temps son chef de mission. Enfin, en 1858, dans son *Christianisme* (IV, 376—377), après avoir raconté la conversion des lamas Paul, Pierre et Samdadchiemba, Huc continue ainsi: „La conversion de ces trois religieux bouddhistes fut un grand encouragement pour les missionnaires de la Mongolie. D'après tout ce qu'ils avaient appris dans les diverses lamaseries ils acquirent le conviction

que Lha-Ssa, capitale du Thibet et séjour du grand lama était aux yeux de tous les peuples de la haute Asie, comme la Rome du bouddhisme; que Lha-Ssa exerçait une influence décisive sur les croyances des Tartares et que la propagande chrétienne, venant de là, ne pourrait manquer d'obtenir un jour des résultats considérables. Deux missionnaires prirent donc la résolution de traverser la Tartarie et le Thibet et d'arriver jusqu'à Lha-Ssa, sans se laisser intimider par le tableau des fatigues et des dangers qu'on n'avait pas manqué de placer devant leurs yeux. L'un de ces missionnaires était M. Gobet [*lire Gabet*] et l'autre celui qui écrit ces lignes”.

Ici le texte est parfaitement clair: Huc affirme que dès le début, et malgré les objections que ses confrères lui avaient faites, le but initial du voyage entrepris en 1844 était déjà Lhasa. Nous savons cependant qu'il n'en est rien. Si l'idée en était venue à Huc, ou même à Gabet également, c'était à l'insu de Mgr Mouly et en marge de ses instructions. La lettre de Gabet à Daguin, à moins d'en suspecter gratuitement la sincérité, dément d'ailleurs une telle hypothèse ¹⁾. Que s'est il donc passé? Ceci, j'imagine, qui est assez humain. Lors de leur retour à Canton, l'accueil rencontré par Gabet et par Huc leur avait fait comprendre qu'ils avaient accompli un voyage remarquable. Notre consul, M. Lefebure de Bécour, installé à Macao, avait appris le passage des deux missionnaires à Tch'eng-tou, et, dès avant leur arrivée à Canton et à Macao, signalait au ministre des affaires étrangères qu'ils étaient „depuis l'ambassade anglaise de M. Turner (qui même n'alla point jusqu'à l'Hassa), les seuls Européens, à l'exception peut-être du savant Transylvain [= *Csoma de Körös*], qui aient pénétré dans un des pays les plus

1) Il n'y a pas à invoquer, contre cette conclusion, la phrase de la *Biographie de Mgr Gabet* par Gindre où il est dit (p. 25) que Mgr Mouly envoya les deux missionnaires en Mongolie et que „il les engageait en outre à faire tout leur possible pour pénétrer dans le Thibet”. La suite du texte montre que, pour tout cette partie, Gindre écrit surtout d'après les ouvrages de Huc.

singuliers de l'Asie centrale". Dans une nouvelle lettre de Macao, 24 octobre 1846, Lefebure de Bécour notait que „MM. Huc et Gabet" avaient été bien traités pendant tout leur voyage et ajoutait. „Il est à désirer qu'après avoir recouvré le sang-froid nécessaire pour un pareil travail, et pris connaissance de ce que l'on a publié sur le Thibet, ils rédigent une relation de leur voyage et de leur séjour qui ne pourra manquer d'avoir un grand intérêt pour le monde savant" ¹⁾. Gabet, à en juger par sa lettre à M. Daguin, semble avoir gardé le sang-froid recommandé par notre consul. Mais Huc, avec sa fougue et sa faconde de méridional, eut un peu la tête tournée. Il ne voulut pas être devenu un grand voyageur en quelque sorte par hasard, et, après s'être tu résolument dans ses *Souvenirs* de toutes les circonstances fortuites qui avaient fait dévier les missionnaires vers le Sud-Ouest ²⁾, il finit par affirmer en 1858 que, s'il était allé à Lhasa, c'est que, dès le début et de propos longuement délibéré, il avait eu cette ville pour objectif.

La chronologie du voyage soulève aussi des difficultés qui, pour

1) Cordier, *Mél. orientaux*, I, 286—287, 289.

2) Huc dit seulement (*Souvenirs*, I, 43, 198) qu'après mûr examen, Gabet et lui avaient décidé d'aller „vers l'Occident", mais déjà, dans le second passage, il met cette résolution en rapport avec ce qu'ils avaient appris sur „les Lamas du Thibet". C'est quand ils sont dans le territoire des Ordos que les missionnaires, au lieu de continuer à travers l'Alašan, auraient décidé d'obliquer au Sud-Ouest vers les Tartares du Koukou-nor (I, 373; le récit de Huc soulève ici des objections; j'y reviendrai plus loin). Mais déjà auparavant, peu après avoir quitté Kouei-houa-tch'eng et avant de traverser le Fleuve Jaune pour couper le pays des Ordos, Huc (*Souvenirs*, I, 214), parlant des difficultés qu'offrait le passage du Fleuve, écrit: „Rebrousser chemin nous paraissait chose moralement impossible. Nous nous étions dit que, Dieu aidant, nous irions jusqu'à Lha-Ssa, en passant par-dessus tous les obstacles". A propos de „Tang-keou-eul", à l'Ouest de Si-ning, il note (II, 57; cf. aussi II, 58—60): „A cette heure, il s'agissait donc de poursuivre notre plan, et de pénétrer jusqu'à Lha-Ssa, capitale du Thibet". Cf. enfin II, 184, 198. Tout cela, écrit après coup, est difficilement conciliable avec la lettre de Gabet à Daguin, et rien de pareil ne se lit encore dans la première relation de Huc lui-même, à savoir sa lettre du 20 décembre 1846, où le projet d'aller à Lhasa n'apparaît que lorsque les missionnaires sont déjà au Koukou-nor (*Ann. Prop. Foi*, XIX, 296).

n'être pas aussi essentielles que celle de son but, n'en demeurent pas moins réelles et surprenantes.

On a dit généralement que MM. Gabet et Huc s'étaient mis en route le 3 août 1844 ¹⁾. Telle est en effet la date indiquée par Huc dans sa lettre à M. Etienne du 20 décembre 1846: „Le 3 du mois d'août 1844, nous quittâmes la vallée des *Eaux noires*, chrétienté située à près de cent lieues au nord de Pekin. Voici quel était le personnel et l'ordre de la petite caravane. *Samdadchiemba*, notre jeune Lama, monté sur un mulet de courte taille, ouvrait la marche, en traînant après lui deux chameaux chargés de nos bagages; puis suivait M. Gabet hissé sur une grande chamelle; un cheval blanc me servait de monture". Dans ses *Souvenirs*, Huc n'a pas reproduit la date, mais il nous apprend que Gabet et lui-même avaient quitté les „Eaux-noires" à l'avance pour aller attendre à la chrétienté des „Gorges contiguës" ²⁾ le jeune *Samdadchiemba* qui devait leur amener des chameaux ³⁾. Le temps passait, et „les fraîcheurs de l'automne commençaient à se faire piquantes" (*Souvenirs*, I, 3). C'est aux

1) Cf. par exemple Gindre, *Biogr. de Mgr Gabet*, p. 25; Cordier, *Mél. orient.*, I, 282; Planchet, I, 3.

2) Sur les „Eaux noires", en chinois 黑水 *Hei-chouei*, mongol *Khara-usu*, et sur les „Gorges contiguës", traduction approximative de 喇咧溝 *Pie-lie-keou*, en mongol „*Birin-gol*", cf. Planchet, I, 68—69; il y a deux jours de marche entre les deux. La résidence des missionnaires, dans la vallée de *Hei-chouei*, était à „*Koulitou*", et, dans celle de *Pie-lie-keou*, au village de *Ma-kia-tseu*. *Ma-kia-tseu*, par environ 43° 30' Lat. N., est presque droit au Nord de *Jehol*, et à un peu plus de 300 kilom. à vol d'oiseau au N ¹/₄ NE de *Pékin*; il est porté par exemple sur la carte jointe à O. Franke, *Beschreibung des Jehol-Gebietes*.

3) Le projet primitif avait été d'emmener, outre *Samdadchiemba*, l'ancien lama Paul. Cf. la lettre de Daguin à M. Martin, écrite le 22 mai 1844 (*Ann. Congr. Miss.*, X [1845], 589): „De mon côté, je m'en vais partir pour *Pé-lié-kéou*, où je commencerai la Mission, après laquelle je reviendrai à *Hay-Chuy* [= *Hei-chouei*, les „Eaux noires"]; dans trois ou quatre mois MM. Gabet et Huc s'y rendront aussi, et nous ferons ensemble la retraite annuelle. Immédiatement après, MM. Gabet et Huc partiront définitivement, pour ne plus penser qu'aux *Mongoux*, avec les deux lamas, Paul et Jean-Baptiste, nouvellement convertis, et leurs quatre chameaux".

„Gorges contiguës” que s’organisa enfin la caravane, et c’est de là — et non des „Eaux-noires” — qu’elle partit dans l’ordre si pittoresquement évoqué par Huc ¹⁾. Ce véritable départ, différé par les circonstances, ne peut pas par ailleurs être placé de 3 août 1844. Il suffirait pour le prouver de renvoyer au *Rapport sur les missions de Chine* écrit par Gabet à Rome (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 165): „Nous étions arrivés au mois d’août 1844; nous reçûmes, quelques jours après l’Assomption, un envoyé de notre vicaire apostolique qui nous apportait des ressources pour le voyage et ses instructions...”; le départ des „Gorges contiguës” est donc sensiblement postérieur non seulement au 3, mais même au 15 août. Le 22 août 1845, Daguin écrivait à M. Etienne (*Ann. Congr. Miss.*, XII, 9): „S’abandonnant donc à la Providence, ils [= MM. Gabet et Huc] décident leur départ pour le lendemain de la fête de la Nativité de la sainte Vierge. Seuls, sans guide, ils se rendront à Lama miao où ils tâcheront de d’associer un lama de bonne volonté. Le dimanche tout est prêt pour le départ du lendemain... [*Dans la nuit du dimanche au lundi, les chameaux arrivent*]... Le départ est différé de deux jours, car il fallait réparer la tente. Enfin ils sont partis le 11 septembre 1844, M. Huc monté sur mon cheval, M. Gabet sur son dromadaire, le lama sur le petit mulet: deux chameaux portaient les bagages... Après leur départ je finis tristement la Mission de Pié-Lié-Keou...”. La fête de la Nativité de la Vierge est le 8 septembre, et tombait en 1844 un dimanche; le récit de Daguin, où tout se tient et qui est celui d’un témoin oculaire, semble donc faire foi, et le départ des „Gorges contiguës” serait du mercredi 11 septembre 1844. Toutefois Huc, tout en plaçant le départ au 3 août 1844, dit ailleurs que ce fut un mardi (*Souvenirs*, I, 10); le 3 août

1) Gabet, dans sa lettre à Daguin, a fait commencer le voyage seulement à Pie-lie-keou, c’est-à-dire aux „Gorges contiguës” de Huc.

1844 était un samedi, et le seul mardi qui puisse entrer en ligne de compte est en fait le 10 septembre. Précisément la lettre de Mgr Mouly en date du 7 mars 1845 dit que les voyageurs se sont mis en route le 10 septembre 1844. Je n'ai pas de raison bien forte pour choisir entre les dates du 10 et du 11 septembre, encore que j'incline à adopter celle donnée par Daguin; mais le 3 août est exclu de toute manière. Il est par contre très possible que Gabet et Huc aient quitté les „Eaux-noires” le 3 août pour se rendre aux „Gorges Contiguës”. Huc, qui nous donne ce renseignement dans sa lettre à M. Etienne, eût bien dû le répéter dans ses *Souvenirs* où presque tous les calculs sont rapportés au départ des „Eaux Noires”, mais où la date même de ce départ n'est pas indiquée.

Le 1^{er} octobre 1844 Gabet et Huc quittèrent Dolōn-nōr (*Souvenirs*, I, 43). De là, après s'être trouvés à „Chaborté” (Šabartai) pour la fête chinoise du 15 de la 8^e lune (26 septembre 1844), les voyageurs se dirigèrent sur Kouei-houa-tch'eng, la Ville Bleue des Mongols ¹⁾. „Nous quittâmes la Ville-Bleue le quatrième jour de la neuvième lune; il y avait déjà plus d'un mois que nous étions en voyage” (*Souvenirs*, I, 199); cf. aussi la lettre du 20 déc. 1846, dans *Ann. Prop. Foi*, XIX, 275. Cette date correspond au 15 octobre 1244; ici Huc compte donc le départ non plus depuis le moment où il a quitté les Eaux-noires le 3 août, mais depuis le commencement réel du voyage aux „Gorges-contiguës” le 10 ou le 11 septembre. Quand plus loin, ayant traversé la boucle des Ordos et sur le point d'atteindre à nouveau le Fleuve Jaune au Nord de Ning-hia, Huc parle (II, 373—374) des deux mois de route qui les ont déjà aguerris, nous pensons forcément qu'il en est de même. Huc précise cependant un peu plus loin (II, 1): „Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis notre départ de la vallée des

1) Gabet avait fait un premier voyage à Kouei-houa-tch'eng („Koukou-Hoto”, la Ville Bleue) dans l'été de 1842, et donne des renseignements assez intéressants sur la ville dans son *Rapport sur les missions de Chine* (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 135—137).

Eaux-noires". C'est une erreur. On est alors au commencement de novembre, et il faut dire „trois" mois, ou plutôt compter les deux mois à partir des „Gorges contiguës".

Dans ses *Souvenirs* (I, 373), c'est au milieu de la traversée des Ordos que Gabet et Huc, qui se dirigeaient vers l'Alaśan droit à l'Ouest, croisèrent le roi de l'Alaśan qui se rendait à Pékin et apprirent de son entourage que l'Alaśan, naturellement peu fertile, était cette année-là si désolé que leurs animaux y périraient. Les missionnaires, après avoir examiné la carte d'Andriveau-Goujon, auraient alors décidé de franchir à nouveau le Fleuve Jaune (ce qu'ils devaient faire en tout cas), puis de rentrer dans la province chinoise du Kan-sou pour gagner le Koukou-nor. La seconde traversée du Fleuve Jaune s'effectua en face de 石嘴子 Che-tsouei-tseu qui existe en effet sur la rive occidentale du fleuve, à un peu plus de 80 kilomètres au NNE de Ning-hia ¹⁾. Mais dans sa lettre du 20 décembre 1846, Huc raconte la chose autrement (*Ann. Prop. Foi*, XIX, 283): „Nous avons projeté de nous reposer quelques jours dans la petite ville de *Che-tsui-dze*, bâtie sur les bords du fleuve jaune, et de reprendre ensuite notre route vers l'occident toujours à travers la Tartarie. C'était d'abord dans le royaume *Halechan* que nous avons intention de nous diriger. A *Che-tsui-dze* plusieurs Tartares nous détournèrent de suivre notre projet, en nous assurant que nos animaux, épuisés comme ils l'étaient, ne pourraient vivre au milieu des steppes sablonneuses du *Halechan*. Nous crûmes devoir prendre en considération leurs bons avertissements: il fut décidé que nous couperions la province du *Kan-sou* jusqu'à *Si-ning*, pour de là pénétrer ensuite chez les mongols du *Kou-kou-noor*."

1) La carte jointe aux *Souvenirs* à partir de la 3^e édition, bien que l'itinéraire y ait été tracé vraisemblablement d'accord avec Huc, est ici encore plus fantaisiste que celle des éditions antérieures, et place Che-tsouei-tseu bien trop au Sud, assez loin du fleuve et sur la rive orientale.

D'après ce récit, qui est le plus ancien, les objections qui firent modifier l'itinéraire n'auraient donc été soulevées qu'à Che-tsouei-tseu. Il est assez difficile de choisir entre ces deux versions, dues toutes deux au même voyageur.

De Che-tsouei-tseu, Gabet et Huc, par Ning-hia et Si-ning, arrivèrent à „Tang-keou-eul” (Dangar de nos cartes, Tankar de Filchner). „Nous étions, dit Huc (*Souvenirs*, II, 55) au mois de janvier; quatre mois à peu près s'étaient écoulés depuis notre départ de la *Vallée des Eaux Noires*”. Mai du 3 août 1844 au début de janvier 1845, il y a cinq mois pleins; il faut donc, ici encore, substituer les „Gorges contiguës” aux „Eaux noires”.

De „Tang-keou-eul”, Gabet et Huc firent en un jour la route jusqu'au monastère de Kumbum; c'était le cinq de la première lune (*Souvenirs* II, 82—85), donc le 11 février 1845¹). Les missionnaires passèrent à Kumbum „plus de trois mois” à étudier le tibétain, jusqu'au jour où la question du vêtement fut posée; quelques jours plus tard, et sur la proposition même des lamas de Kumbum, ils se transportaient à la petite lamaserie de „Tchogortan” (= Čhu'-khor-taŋ), „éloignée de Kounboum tout au plus d'une demi-heure de chemin” (*Souvenirs*, II, 143—145). C'est donc vers le 20 mai 1845 que dut se faire ce changement de résidence. „Vers la fin du mois de septembre” (*Souvenirs*, II, 185), on apprit que l'ambassade tibétaine, retour de Pékin, et à laquelle, selon Huc, les deux Lazaristes avaient depuis longtemps décidé de se joindre pour se rendre à Lha-sa, était arrivée à „Tang-keou-eul”, où elle devait se reposer pendant quelques jours. Sur quoi, après avoir fait des provisions pour quatre mois, Gabet et Huc quittèrent „Tchogortan” pour aller attendre cette ambassade à son passage dans la région

1) M. Launay (*Hist. de la mission du Thibet*, I, 55) s'est trompé en indiquant la date du 5 janvier 1845; il s'agit du 5^e jour de l'année chinoise.

du Koukou-nor. Le voyage prit quatre jours (II, 186). „Vers la fin du mois d'octobre, l'ambassade thibétaine arriva. Nous nous joignîmes à cette immense troupe....” Telle est la version des *Souvenirs*. Celle de la lettre de Huc du 20 décembre 1846 (*Ann. Prop. Foi*, XIX, 294—297) est assez différente. Huc vient de raconter, à propos de Kumbum, qu'ils ont passé „plus de six mois” dans ce couvent célèbre (il faut entendre tant à Kumbum même qu'à „Tehogortan”), et il continue : „Au mois d'août 1845, pour célébrer l'anniversaire de notre départ de la vallée des *eaux noires*, nous nous remîmes en route.... Nous rentrâmes ainsi dans la vie nomade et nous allâmes dresser notre tente sur les bords de la mer bleue [= le *Koukou-nor*].... Nous séjournâmes pendant une quarantaine de jours sur les bords de la mer bleue. Mais les nouvelles de l'arrivée des brigands nous forcèrent souvent de décamper et de suivre les caravanes tartares qui ne faisaient que changer de place.... Pendant notre séjour dans le *Kou-kou-noor*, nous fîmes les préparatifs pour la longue route que nous allions entreprendre. Nous attendions journellement le retour de l'ambassade thibétaine qui, l'année précédente, s'était rendue à Pékin; nous avions dessein de nous joindre à la caravane pour aller jusqu'à *Lassa*.... Le 15 octobre, l'ambassade thibétaine arriva dans le *Kou-kou-noor*, et nous nous mîmes en route....”

Les contradictions entre les deux récits de Huc abondent, et il n'est pas facile de prononcer entre elles. Une chose paraît cependant bien probable, c'est que l'ambassade tibétaine n'était pas arrivée à „Tang-keou-eul” quand les missionnaires quittèrent „Tehogortan”. Si tel avait été le cas, et alors que „Tang-keou-eul” était sur la route de Kumbum au Koukou-nor, c'est à „Tang-keou-eul”, dont ils n'étaient séparés à „Tehogortan” que par une journée de marche, qu'ils se seraient joints à l'ambassade, au lieu d'aller l'attendre pendant un mois ou plus d'un mois dans une région si

infestée de brigands que, pour leur échapper, ils étaient contraints à des déplacements constants. Pour le reste, l'embarras est grand. On ne peut guère révoquer en doute la date du 11 février 1845 pour l'arrivée à Kumbum; elle est entourée dans les *Souvenirs* de Huc de détails trop nombreux et trop précis. D'autre part, d'après sa lettre même du 20 décembre, le départ des „Eaux-noires” avait eu lieu le 3 août 1844; si les missionnaires se sont remis en route à l'anniversaire de ce premier départ, c'est-à-dire le 3 août 1845, le séjour dans la région de Kumbum n'aurait pas duré „plus de six mois”, mais un peu moins de six mois. Admettons que Huc parle par approximation et que son terme d'„anniversaire” ne s'applique qu'au mois, un départ vers la mi-août 1845 donnerait bien un peu „plus de six mois” de séjour, mais cette durée de „plus de six mois” se heurte au chiffre de „huit mois” indiqué dans la lettre de Gabet à Daguin. Si nous voulons adopter par contre les dates des *Souvenirs*, une nouvelle parvenue fin septembre, suivie d'un ou deux jours au moins de préparatifs, puis de quatre jours de route, ne permettrait pas de placer „fin octobre” l'arrivée de l'ambassade tibétaine au Koukou-nor, si le séjour des missionnaires s'est bien prolongé là, comme Huc le dit dans sa lettre du 20 décembre 1846, „une quarantaine de jours”. Enfin, malgré toutes les incertitudes de la chronologie de Huc, il y a dans sa lettre la date précise du 15 octobre, qui a une certaine chance d'être autorisée. Nous avons bien constaté dans les *Souvenirs* des cas où Huc a parlé des „Eaux noires” quand il s'agissait des „Gorges contiguës”; mais il est plus difficile de supposer déjà la même confusion dans sa lettre de 1846. Je ne vois pas de moyen sûr pour m'orienter dans ce dédale.

Le voyage à partir du Koukou-nor fut très rude; Gabet faillit mourir. Enfin les missionnaires arrivèrent à Lhasa. „Nous étions au 29 janvier 1846; il y avait dix-huit mois que nous étions partis

de la Vallée-des-Eaux-Noires" (*Souvenirs*, II, 249). Huc ne fait que recopier ici une phrase de sa lettre du 20 décembre 1846. On a vu qu'à partir de l'arrivée à Lhasa, les lettres de Huc, rédigées à loisir à Macao, sont le texte même qui a constitué les *Souvenirs* et ne peuvent donc plus servir à contrôler ces derniers. Par contre, nous retrouvons à partir de l'arrivée à Lhasa le *Rapport* présenté à Pie IX par Gabet, sa relation abrégée écrite à Paris en décembre 1847 et la *Relation du voyage* due à Gabet, et qui est peut-être seulement du début de 1848. La relation abrégée ne précise pas la date de l'arrivée à Lhasa, mais dans le *Rapport* présenté au Souverain Pontife, on lit (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 169): „Arrivés à H'Lassa, sur la fin de décembre 1845...”, et la *Relation du voyage* débute ainsi (*Ann. Prop. Foi*, XX, 223): „H'Lassa, où nous arrivâmes vers la fin de décembre 1845...”. D'après Huc, (*Souvenirs*, II, 358), il y avait „tout au plus un mois” que Gabet et lui étaient à Lhasa quand commencèrent les manœuvres du commissaire chinois 琦善 K'i-chan pour les faire expulser ¹⁾. Finalement, „d'après

1) K'i-chan est bien connu pour avoir signé avec le capitaine Elliot, le 20 janvier 1841 (et non le 30 comme dit M. Planchet), la convention préliminaire qui cédait Hongkong à l'Angleterre. Cf. à son sujet Markham, *Tibet*, xcvi; les index de Cordier, *Hist. gén. de la Chine*, et de H. B. Morse, *The international relations of the Chinese Empire*; le 奴才小史 *Nou ts'ai siao che*, ff. 6—7 (dans le 滿清稗史 *Man ts'ing pai che*); Planchet, II, 360. Huc (*Souvenirs*, II, 395), dans une note datée de 1852, dit avoir appris au moment de partir pour la France que „le nouvel empereur [= Hien-fong, monté sur le trône en 1851] avait condamné à mort et fait exécuter le malheureux Kichàn”. M. Planchet, qui suit la carrière de K'i-chan jusqu'à sa mort en 1858, dit ne pas trouver dans les documents chinois „la preuve qu'il ait été réellement mis à mort par l'ordre de l'empereur”, mais que „le fait est toutefois vraisemblable”. Il est bien évident au contraire que Huc s'est fait l'écho d'un bruit sans fondement; comment son témoignage de 1852 pourrait-il valoir sur la façon dont K'i-chan est mort en 1858? Le nom de K'i-chan se retrouve aussi, estropié, dans T. T. Cooper, *Travels of a pioneer of commerce*, Londres, 1871, in-8, p. 469. Lors de la tentative de Cooper pour se rendre de Chine en Inde par le Tibet en 1868—1869, les autorités de Lhasa envoyèrent à Pékin au sujet de Cooper un rapport que Cooper reproduit „translated through Tibetan and Manchee into Chinese”, et il faut ajouter „from Chinese into English”. On y lit entre autres: „In the 25th year of Tookuang (1846) two Englishmen

les ordres de Ki-chan, nous devons nous mettre en route après les fêtes de la nouvelle année thibétaine. Il n'y avait pas encore deux mois que nous étions arrivés à Lha-Ssa, et nous y avons passé déjà deux fois le nouvel an, d'abord à l'européenne et ensuite à la chinoise; c'était maintenant le tour de la manière thibétaine. Quoique à Lha-Ssa on suppose l'année, comme en Chine, d'après le système lunaire, cependant les calendriers de ces deux pays ne s'accordent pas; celui de Lha-Ssa est toujours en arrière d'une lune sur celui de Péking" (*Souvenirs*, II, 371). Le départ de Lhasa eut lieu „le 15 mars 1846" (*Souvenirs*, II, 400; de même dans *Christianisme*, IV, 405). Mais Gabet, aussi bien dans son *Rapport* à Pie IX que dans la relation abrégée de décembre 1847 et dans sa *Relation du voyage*, écrit que les missionnaires ont quitté Lhasa „le 26 février 1246" (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 197; *Ann. Prop. Foi*, XX, 124, 238).

En ce qui concerne l'arrivée à Lhasa, et malgré l'accord de la lettre de Huc de 1846 et de ses *Souvenirs* pour le 29 janvier 1846, on n'a pas remarqué que Huc lui-même fournit un argument très fort en faveur de la date de fin décembre indiquée par Gabet. Il

suddenly made their appearance in Thibet, and were immediately sent back to the place from whence they set out by His Excellency Kie-shew [Ex-Governor of the Two Kuang and then Chinese resident at the Court of the Lama]. The coming of these persons at once offended all the tutelary deities of Thibet: year after year the people were afflicted with various sicknesses, the horses and cattle were struck with epidemics, the land was ravaged by locusts, the crops were deficient, and the country in many ways suffered injury". „Kie-shew" est certainement altéré de K'i-chan. Quant aux deux „Anglais" dont le passage en 1846 provoqua toutes ces calamités — énumérées si complaisamment pour justifier le refus opposé à la venue de Cooper —, ils ne sont autres que les deux Lazaristes français Gabet et Huc. Outre le haut commissaire chinois K'i-chan, les missionnaires connurent surtout à Lhasa le „régent". On trouvera quelques renseignements chez Markham (*Tibet*, xcvi—xcvii) sur ce personnage qu'il appelle „Pe-chi"; mais, selon G. Sandberg (*Explor. of Tibet*, 126), il y a des informations plus précises dans la préface de Sarat Chandra Das au *Yig-kur-nam-shag*, paru à Calcutta en 1901 (je n'ai pas ce dernier ouvrage); d'après cette préface, le vrai nom du régent en question serait „Pishipa", et il serait mort cinq ans après le passage des deux missionnaires, donc en 1851.

spécifie en effet qu'en moins de deux mois les missionnaires avaient déjà passé deux fois le nouvel an à Lhasa, „à l'euro péenne et ensuite à la chinoise”; il faut donc bien qu'ils soient arrivés avant le 1^{er} janvier 1846¹⁾. Le jour de l'an chinois lui-même avait eu lieu avant la date indiquée par Huc pour l'arrivée à Lhasa, car il est tombé en 1846 le 27 janvier. Quant au jour de l'an tibétain, il n'est pas exact qu'il retarde systématiquement d'une lunaison sur le calendrier chinois²⁾, mais le fait a très bien pu se produire en 1846; en ce cas le jour de l'an tibétain serait tombé précisément cette année-là le 26 février, c'est-à-dire au jour indiqué par Gabet pour le départ de Lhasa. Il n'est pas très vraisemblable que K'i-chan ait fait mettre en route la caravane le premier de l'an du pays où il était commissaire impérial, et en ce cas le départ serait peut-être à reculer de quelques jours, mais le 15 mars indiqué par Huc paraît être une date bien basse³⁾.

Je crois difficile en effet de retarder le départ de Lhasa jusqu'au 15 mars non seulement à raison de la date du 26 février indiquée par Gabet, mais aussi parce qu'on ne peut guère trouver après le

1) C'est par inadvertance que le séjour des deux Lazaristes à Lhasa est rapporté à 1844 dans le travail généralement consciencieux de K. Ganzenmüller, *Tibet*, Stuttgart, 1878, in-8, 12 et 112. H. von Schlagintweit (*Reisen in Indien und Hochasien*, III, 13) et Waddell, *The Buddhism of Tibet or Lamaism*, 2, placent le séjour des missionnaires en 1845; comme ils ne connaissent que les *Souvenirs*, ce n'est pas là un résultat (qui serait d'ailleurs excessif) des relations de Gabet, mais une simple erreur pour 1846. La date du 29 janvier 1846 pour l'arrivée à Lhasa est acceptée sans autre remarque par G. Sandberg et par Sir Thomas Holdich (pp. 168—169).

2) Cf. à ce sujet ma note du *J. A.*, 1913, I, 661, et Laufer, dans *T'oung Pao*, 1913, 590—592.

3) Dans sa *Biographie de Mgr Gabet*, Gindre indique le 15 octobre 1845 pour le jour où les missionnaires se joignirent à l'ambassade tibétaine, le 29 janvier 1846 pour leur arrivée à Lhasa et le 26 février pour leur départ de cette ville. Il est évident qu'il a pris les deux premières dates dans les *Souvenirs* de Huc, et la troisième seule est due à Gabet. M. G. Sandberg (p. 125) admet à la fois que les deux voyageurs arrivèrent à Lhasa le 29 janvier 1846, qu'ils en repartirent le 15 mars, et que „in Lhasa they dwelt two-and-a-half months”; c'est naturellement impossible.

15 mars les délais voulus pour les étapes et les arrêts des deux voyageurs jusqu'au moment où ils quittent Tch'eng-tou. A partir de Lhasa, nous sommes à peu près réduits aux *Souvenirs* et à *L'empire chinois* de Huc; néanmoins le *Rapport* de Gabet à Pie IX spécifie que les deux Lazaristes partirent de Tch'eng-tou „sur la fin de juin” (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 218). Or, d'après Huc, les voyageurs mirent 36 jours pour aller de Lhasa à Tsiando (*Souvenirs*, II, 459); ils restèrent 3 jours dans cette ville; puis ils voyagent une quinzaine de jours dans une région de montagnes calcaires, s'arrêtent 5 jours à „Angti”, voyagent encore 10 jours, s'arrêtent 3 jours à Bathang, font 7 jours de route jusqu'à Lithang, restent là 2 jours, puis ont encore 8 jours de route jusqu'à Ta-tsien-lou, où ils arrivent dans les „premiers jours de juin 1846” (*Souvenirs*, II, 517). Ces trois mois de voyage supposent un départ de Lhasa vers le 1^{er} mars. Par ailleurs, l'indication des „premiers jours de juin” pour l'arrivée à Ta-tsien-lou est la date la plus basse à laquelle on puisse songer si Gabet a raison de placer son départ de Tch'eng-tou „sur la fin de juin”, car les deux missionnaires sont restés 3 jours à Ta-tsien-lou, puis ont mis 12 jours pour aller de Ta-tsien-lou à Tch'eng-tou, où ils sont restés 19 jours (*L'empire chinois*, I, 41, 90, 137, 138); on a ainsi un total de 34 jours, qui amènerait à mettre fin mai l'arrivée des voyageurs à Ta-tsien-lou. Ce sont là autant de raisons pour donner la préférence aux dates de Gabet en ce qui concerne le séjour à Lhasa. D'autre part, quand Huc place l'arrivée à Ta-tsien-lou — sans doute un peu trop tôt — dans les „premiers jours de juin 1846”, mais dit aussi qu'à ce moment „deux ans s'étaient déjà écoulés depuis que nous avions fait nos adieux aux chrétiens de la vallée des Eaux noires” (*L'empire chinois*, I, 1), il arrondit les chiffres; les „deux ans”, même comptés à partir du 3 août 1844, font au plus vingt-deux mois.

Pour le terme de son long voyage, Gabet parle, à la fin de

sa relation abrégée de décembre 1847, de „Canton, où nous sommes arrivés vers la fin de septembre 1846” (*Ann. Prop. Foi*, XX, 126), et dans son *Rapport* à Pie IX comme sa *Relation du voyage* (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 223; *Ann. Prop. Foi*, XX, 251), il dit: „Enfin, après une marche de plus de sept mois, nous arrivâmes à Canton, puis à Macao, dans les premiers jours d’octobre, deux ans et quelques mois après notre départ de la chrétienté de Piéliékéo”. Dans son *Postscriptum*, Huc de son côté s’exprime ainsi (*Souvenirs*, II, 519): „Après quelques mois de marche à travers la Chine, nous arrivâmes à Macao, dans les commencements du mois d’octobre 1846”. Dans son *Empire chinois* (II, 468), Huc précise en ces termes: „Enfin nous étions donc arrivés à Canton; c’était au mois d’octobre 1846, six mois après notre départ de Lha-Ssa”. Et il semble résulter de la suite de son récit que Gabet et lui passèrent seulement trois jours à Canton avant de se rendre à Macao. Chacun des missionnaires est dont fidèle ici à son système quant à la date du départ de Lhasa; du 26 février à la fin de septembre, il y a bien „sept mois”, comme le dit Gabet; du 15 mars au début d’octobre, il n’y en a que six et demi, et Huc est alors autorisé à parler de „six mois”. L’un et l’autre des auteurs sont cependant inexacts sur d’autres points. Les voyageurs ne sont pas arrivés à Canton au début d’octobre, comme Huc le dit dans son *Empire chinois*, mais à la fin de septembre comme l’a dit Gabet et comme lui-même l’a correctement indiqué dans ses *Souvenirs*; nous en avons pour preuve la lettre écrite le 27 septembre 1846 par Van Basel, consul de Hollande à Canton, à qui les Lazaristes parvenus à Canton venaient de demander son appui¹⁾. Mais Gabet et Huc sont restés à Canton plus longtemps que l’*Empire chinois* ne le donnerait à penser, car

1) Cf. Cordier, *Mél. orientaux*, I, 287. Van Basel en a sans doute écrit aussi en Hollande, et en ce cas sa lettre doit être conservée dans les archives néerlandaises; elle serait peut-être intéressante à publier.

ils ne sont parvenus à Macao que le 4 octobre¹⁾. Enfin Gabet a un peu forcé la note en disant que, depuis le départ de Pie-lie-keou, c'est-à-dire des „Gorges contiguës” de Huc, le voyage avait duré „deux ans et quelques mots”; du 10 ou 11 septembre 1844 au 4 octobre 1846, il s'est écoulé seulement deux ans et un peu moins d'un mois.

Gabet s'embarqua bientôt pour l'Europe, un mois après l'arrivée des missionnaires à Macao selon Huc (*L'empire chinois*, I, 472). Huc au contraire resta à Macao où, comme l'avait souhaité notre consul, il se mit à rédiger ses *Souvenirs*. Il n'en était arrivé qu'au départ de Ta-tsien-lou quand il se vit obligé d'interrompre son travail pour reprendre le chemin de sa mission de Mongolie. D'après une note de *L'empire chinois*, I, 143, ce voyage dans le Nord se placerait en 1850: „En 1850, nous nous rendîmes de Macao à Peking, dans l'intention d'y voir le vice-roi du Sze-tchouen, qui, depuis deux ans, avait été appelé auprès de l'empereur. Malheureusement, il était mort depuis quinze jours quand nous arrivâmes. Quelque temps après, l'empereur mourut aussi”. L'empereur Tao-kouang est mort le 25 février 1850; il semblerait donc que Huc eût quitté Macao à la fin de 1849 pour parvenir à Pékin au début de 1850. Mais comme la dernière partie des *Souvenirs* avait déjà paru à Paris en 1849 dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, il faut qu'elle ait été rédigée à Macao au moins au début de cette année-là, et par suite Huc, s'il n'avait quitté Macao qu'à la fin de 1849, aurait eu encore le temps d'en écrire la suite. En réalité, si ce que Huc dit du vice-roi du Sseu-tch'ouan est exact, son voyage doit se placer sensiblement avant 1850. Ce vice-roi est en effet un personnage bien connu, un agnat (*gioro*) de la famille impériale nommé 寶興 Pao-hing. Sa biographie, établie par le bureau d'historiographie, est publiée

1) Cf. Cordier, *Mél. orient.*, I, 288.

dans le 國朝者獻類徵初編 *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien*, 40, 29—41; c'est entre le 17 janvier et le 14 février 1847 qu'il vint à Pékin pour une audience et que l'empereur l'y retint; il est mort à l'âge de 71 ans réels dans le courant de la 10^e lune de 1848 (27 octobre—25 novembre). Si Huc a fait le voyage de Macao à Pékin avec l'idée de le rencontrer, ce ne peut donc être qu'en septembre—octobre 1848, et non en 1850.

Finalement Huc rentra en France. Dans la préface écrite le 7 août 1852 pour la seconde édition de ses *Souvenirs*, il dit: „Nous quittâmes Macao le 1^{er} janvier 1852 à bord du *Cassini*....” Une fois de plus, cette date précise est inexacte. Dans son livre sur la *Campagne du „Cassini”*, M. Mercier reproduit une lettre du commandant du navire, de Plas, écrite „En mer, 28 décembre [1851]”. Elle débute ainsi: „Nous avons quitté la rade de Macao ce matin, à sept heures.... Le P. Huc est à bord....” D'un bout à l'autre, Huc a joué de malheur avec les dates¹⁾.

Nous avons constaté que Huc avait „adapté” après coup le but de son voyage, et qu'il donnait des dates souvent suspectes. Je crains bien qu'il n'ait présenté également les faits avec une certaine désinvolture et je le voudrais montrer par deux exemples.

1^o (*Souvenirs*, I, 6): „La grêle tombe fréquemment dans ce malheureux pays, et souvent elle est d'une grosseur extraordinaire. Nous y avons vu des grêlons de la pesanteur de douze livres. Il suffit quelquefois d'un instant pour exterminer des troupeaux entiers. En 1843, pendant le temps d'un grand orage, on entendit dans les airs comme le bruit d'un vent terrible; et bientôt après il tomba dans un champ, non loin de notre maison, un morceau de glace plus gros qu'une meule de moulin. On le cassa avec des haches, et

1) Je n'ai pas parlé des dates que Huc donne pour les faits historiques; elles sont parfois non moins surprenantes.

quoiqu'on fût au temps des plus fortes chaleurs, il fut trois jours à fondre entièrement". M. Planchet (I, 73—74) consacre une note intéressante à montrer que ces énormes grêlons, pour rares qu'ils soient, ne sont pas sans exemple en Mongolie. J'en tombe d'accord, et je ne crois pas que Huc ait inventé, mais simplement qu'il s'est donné comme témoin oculaire de ce qu'un autre lui avait raconté. Dans la lettre inédite que Gabet écrivait le 20 août 1842 à son frère Ferdinand, je lis en effet ce qui suit ¹⁾: „Dans les premiers du mois de juin qui vient de s'écouler, il tomba une grêle si épouvantable que des troupeaux de moutons en furent exterminés entièrement. ...L'année dernière près de l'endroit où je faisais mission, ... il vint une nuée de grêle si épouvantable que quelques grêlons que l'on pesa étaient de dix et de douze livres: il y a deux ans, à une journée de l'endroit où j'étais, dans un lieu païen par où je passe ordinairement, pendant un orage de grêle il tomba un morceau de glace plus gros que trois meules de moulin: on le cassa par morceaux avec des pics et des massues, et les morceaux furent trois ou quatre jours à se fondre, quoiqu'on fût alors aux chaleurs de juillet". En août 1842, et à plus forte raison avant cette date, Huc ne se trouvait pas dans la région où vivait ordinairement Gabet. On a vu plus haut en effet que Huc arriva de Macao à Si-wan-tseu le 17 juin 1841, et resta là jusqu'aux environs du 26 mai 1843; ce n'est qu'à ce moment qu'il partit pour les missions des „Eaux noires" et des „Gorges contiguës". Ceci est en outre confirmé par un passage de la lettre de Gabet à son frère: „Pierre et Paul ²⁾ ne sont pas auprès de moi: le premier apprend le mongol à M^r Huc, confrère qui est venu nous joindre ³⁾; le second est à

1) J'ai modernisé et rectifié l'orthographe.

2) Il s'agit des deux lamas que Gabet avait convertis et baptisés.

3) C'est-à-dire qui est venu joindre la mission de Mongolie, dont le siège était à Si-wan-tseu.

Macao où il fait ses études; je vais tâcher d'en arracher quelque autre". D'autre part, la ressemblance entre la lettre de Gabet et le texte de Huc est telle qu'on ne peut guère songer à de nouveaux orages où tout se serait répété, à un an d'intervalle, aussi exactement. Je pense plutôt que Huc a raconté comme s'il l'avait vu lui-même ce qu'en réalité il tenait de Gabet.

2^o Le second cas est encore plus caractéristique. Dans ses *Souvenirs* (I, 134—137), Huc parle du Buddha vivant d'Ourga ou, comme il dit, du Buddha vivant du „Grand-Kouren", ce qui est en effet le nom indigène. A sa description de la lamaserie il préfixe ces mots: „Comme nous avons eu l'occasion de la visiter durant le cours d'un de nos voyages dans le Nord de la Tartarie, nous entrerons ici dans quelques détails". Et plus loin, en parlant de la station des commerçants chinois à une demi-lieue de la lamaserie, il écrit: „Une montre et quelques lingots d'argent volés pendant la nuit dans la tente de M. Gabet, ne nous ont pas permis de croire, sans restriction, à la probité des *disciples du Saint*". Tout lecteur de ces pages doit conclure que Huc a accompagné une fois Gabet dans un voyage à Ourga, et on n'y a pas manqué en effet, par exemple Markham, *Tibet*, XLIX. Or Gabet est bien allé de Si-wan-tseu à Ourga, mais c'est dans l'été de 1839; et c'est alors qu'il fut volé, non pas près d'Ourga, mais quand au Nord d'Ourga il tentait de pousser jusqu'à Kiakhta; nous avons de ce voyage une relation détaillée due à Gabet lui-même dans sa lettre de „Tartarie, juin 1842" (*Ann. Prop. Foi*, XX, 4—33); les seuls compagnons de Gabet étaient les anciens lamas Pierre et Paul¹⁾.

1) La lettre de Gabet écrite en juin 1842 précise qu'il quitta Si-wan-tseu le 10 juillet, et y revint après un voyage de deux mois et demi, donc vers la fin de septembre, mais le millésime n'est pas indiqué. On a admis assez naturellement que ce voyage à Ourga avait eu lieu en 1841 (par exemple Gindre, *Biogr. de Mgr Gabet*, qui n'a pas ici d'autre source que la lettre de juin 1842). Mais dans le *Rapport* à Pie IX (*Ann. Congr. Miss.*, XIII, 122), Gabet place expressément ce voyage en 1839. Malheureusement,

A ce moment, Huc n'était même pas arrivé à Macao. Bien plus, il est invraisemblable que Huc soit jamais allé à Ourga. Arrivé à Si-wan-tseu le 17 juin 1841, il n'en partit pour les missions ouvertes plus au nord par Gabet que dans la seconde quinzaine de mai 1843. Or il est bien évident qu'à son arrivée son chef de district le mit au travail de la mission, et n'envoya pas un nouveau venu seul en expédition dans un pays lointain que lui-même avait déjà reconnu. D'autre part, Huc lui-même nous dit (*Souvenirs*, I, 29) que „vers le commencement de 1844", Gabet et lui reçurent les instructions de Mgr Mouly pour leur grand voyage, et nous savons par Mgr Mouly comme par Gabet que le but premier en était précisément la Mongolie extérieure, le pays des Khalkha où se trouve Ourga. Huc n'est donc sûrement pas non plus allé à Ourga cette année-là. Et il ne reste qu'une solution, c'est que Huc devait à Gabet ses informations sur Ourga et son Buddha vivant ¹⁾. Mais, en bon écrivain, il a eu le sentiment que le public aimait mieux un récit de

les éditeurs ont supprimé dans le *Rapport* tout ce qui concerne le voyage à Ourga, parce qu'ils avaient déjà publié l'année précédente la lettre de juin 1842. En y regardant de plus près, il doit bien s'agir de 1839. Gabet n'écrivait pas très souvent à M. Etienne; or sa lettre de juin 1842 commence en rappelant qu'il avait déjà parlé de son voyage „dans une de ses dernières lettres", encore qu'il n'ait pas eu alors le loisir d'en envoyer un récit détaillé; ceci donne déjà une certaine marge avant 1842. Gabet ajoute: „Vous avez sans doute eu connaissance de la conversion de deux Lamas Mongols, que l'on nomma Pierre et Paul à leur baptême. Heureux des bénédictions que Dieu apportait à nos travaux, nous résolûmes de mettre incontinent la main à l'œuvre, pour ouvrir une Mission chez les Mongols; mais préalablement nous désirions avoir quelques renseignements sur un pays et des peuples si inconnus.... Cette raison fut la principale de celles qui me firent résoudre à ce voyage...." Ainsi le voyage à Ourga eut lieu avant l'ouverture des missions des Eaux Noires et des Gorges continues, et peu de temps après la conversion de Pierre et de Paul. Ces conversions eurent lieu en 1837; le voyage doit donc bien être de 1839 et non de 1841.

1) Il n'y a pas à invoquer en faveur d'un voyage de Huc dans le Nord de la Mongolie cette phrase de sa lettre du 8 février (ou 8 janvier?) 1844 à son frère Donatien, où il dit (*Ann. Prop. Foi*, XVII, 373): „Quoique je me sois avancé à près de deux cents lieues vers le Nord de la Tartarie...". Le contexte montre que c'est la vallée des Eaux Noires que Huc a ici en vue, encore que la distance indiquée soit très exagérée même par rapport à Pékin.

première que de seconde main, et pour lui plaire il s'est donné l'apparence d'avoir fait lui-même le voyage.

Sur les connaissances linguistiques des deux missionnaires, M. Planchet (I, 66—67) a des remarques fort sages. Gabet devait parler assez couramment et chinois et mongol; il s'était mis en outre à l'étude du mandchou. Son *Rapport* à Pie IX nous renseigne sur les travaux qu'il entreprit. Dès la conversion de Paul en 1837, Gabet rédigea „un petit recueil de prières en langue mongole” et aussi „un petit Catéchisme élémentaire de la doctrine catholique”. „Paul, qui connaît parfaitement la langue mantchou, m'en donne des leçons, et ces deux petits livres composés en mongol furent traduits en mantchou”. Après la conversion de Pierre, tous les trois „nous écrivîmes en mongol un exposé de toute la doctrine catholique, tiré du Concile de Trente et rédigé par demandes et réponses, puis un traité historique de la religion chrétienne, avec la réfutation des superstitions du bouddhisme, enfin un traité didactique de l'existence de Dieu; tous ces ouvrages sont restés inédits. La crainte que, dans ces commencements, il ne s'y fût glissé quelque expression inexacte en matière religieuse, nous a toujours empêchés de les livrer à l'impression et de les multiplier” ¹⁾. Plus tard, vers 1842, Gabet rédigea „une grammaire mantchoue, puis un traité des rapports de cette langue avec la langue mongole”. Tout ceci paraît supposer des connaissances assez étendues dans ces deux langues; on n'en est que plus surpris de voir Gabet, dans le même *Rapport* à Pie IX, interpréter à deux reprises (pp. 145—146 et 156) le nom mongol de „Tchoung-Oulïastai” par „roseaux de l'Orient”, ce qui semble impliquer une confusion entre *qolosun*, „roseau”, et *uliyasun*, „peuplier”. De son côté, Huc passe pour avoir très bien parlé chinois,

1) Gabet ignorait l'existence des traductions anciennes en mongol et en mandchou d'œuvres de Ricci et d'Aleni.

mais n'était certainement en état de lire que des textes faciles. Il avait en outre du mongol une connaissance suffisante pour les besoins courants¹⁾. Quant au tibétain, malgré quelques études préalables et les sept ou huit mois passés dans la région de Kumbum à faire du tibétain avec „Sandara le barbu”, le degré qu'avaient atteint les deux missionnaires est indiqué par le fait que, dans tous leurs écrits, y compris la note de Gabet dans le *Journal asiatique* de mai 1847 (p. 464), ils ont appelé le Potala „Bouddhala”, nom qu'ils interprétaient par „montagne de Buddha”²⁾. On se demande dans ces conditions comment ils ont pu soutenir à Lhasa les conversations tibétaines dont Huc nous a laissé dans ses *Souvenirs* des notations si savoureuses.

1) Dans la préface de ses *Souvenirs*, écrite en 1852, Huc se représente comme „enfoncé depuis quatorze ans dans l'étude des langues asiatiques”. Ceci supposerait qu'il eût commencé dès le moment qu'il prononça ses vœux à Paris chez les Lazaristes. Et il est vrai que, dans son *Christianisme* (IV, 359), il dit qu'étant encore en France, „Dieu nous inspira à nous-même le désir d'aller, une croix à la main, annoncer la bonne nouvelle du salut à ces populations nomades”. Il ne serait donc pas impossible en principe que Huc eût voulu dès lors se préparer à son apostolat futur en Mongolie. Mais avec un homme doué d'une mémoire aussi capricieusement féconde, on ne sait jamais si à distance il se souvient ou s'il croit se souvenir simplement. Sa lettre du 2 avril 1841, écrite en cours de route alors qu'il se rendait de Macao à Si-wan-tsen, semble bien indiquer que jusque-là Huc n'avait pas eu l'idée d'exercer l'apostolat ailleurs que dans la Chine propre et qu'il se rendit alors en Mongolie sur l'ordre de ses supérieurs (*Ann. Prop. Foi*, XV, 211: „Mes supérieurs m'envoyant faire la volonté de Dieu au-delà de Pékin, dans la Tartarie occidentale...”). D'autre part, les „quatorze ans” d'études orientales proviennent très vraisemblablement de la fausse idée où était Huc qu'il était arrivé en Chine en 1838 (cf. *supra*, p. 138).

2) La traduction du *Sūtra en quarante-deux articles* (sur laquelle cf. *supra*, p. 150) est donnée comme faite sur le tibétain à „Tchogortan” près Kumbum dans *Souvenirs*, I, 150, mais sur le mongol à Lhasa et entre Lhasa et le Hou-pei dans *J. A.*, juin 1848, 535 et 557. En fait l'un et l'autre peuvent être vrais en ce sens que les missionnaires avaient une édition tétraglotte du *Sūtra*, en tibétain, mongol, mandchou et chinois; le travail commencé à „Tchogortan” aura été repris à Lhasa. Les missionnaires ont dû en outre rapporter un exemplaire d'un „dictionnaire en quatre langues” que leur avait donné le „Régent” du Tibet; il paraît s'agir du 四體清文鑑 *Sseu t'i ts'ing wen kien*.

Parmi les morceaux surprenants des *Souvenirs*, l'un des plus brillants est l'„invocation à Timour", que Huc aurait entendue d'un chanteur ambulant ou „*toolholos*"¹⁾. C'est un des rares passages où la lettre du 20 décembre 1846 (*Ann. Prop. Foi*, XIX, 281—282) représente déjà textuellement la rédaction définitive des *Souvenirs* (I, 90—91). „*Toolholos*, lui dîmes-nous, dans les chants que tu viens de faire entendre tout était beau et admirable. Cependant tu n'as encore rien dit de l'immortel Tamerlan: l'invocation à Timour est un chant fameux, et chéri des Mongols. — Our, oui, s'écrièrent plusieurs voix à la fois, chante-nous l'invocation à Timour". Suit un morceau épique où les Mongols évoquent le temps heureux où „le divin Timour habitait sous nos tentes", et qui se termine par „Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour!" Mais les Mongols, particulièrement ceux de la Mongolie intérieure, n'ont aucune raison de connaître Tamerlan, qui a régné au Turkestan russe, et jamais en Mongolie. J'imagine que Huc a adapté ici un chant populaire mongol qui, chez les Mongols, vise un tout autre personnage que Tamerlan. J'ajouterai que si, dans les deux relations de Huc, tout le passage est de rédaction identique, les lieux où la scène se serait passée ne sont pas les mêmes. D'après les *Souvenirs*, les missionnaires auraient entendu l'„invocation à Timour" à „Chaborté", autrement dit Šabartai, à „cent lieues" à l'Est de Kouei-houa-tch'eng, là où leur itinéraire croisa la route de Kiakhta et Ourga à Pékin. Mais, dans la lettre du 20 décembre 1846, tout ceci est rapporté à un campement de la boucle des Ordos, bien à l'Ouest de Kouei-houa-tch'eng et quand les voyageurs avaient déjà traversé le Fleuve Jaune depuis dix jours. Je ne vois aucune raison de choisir entre ces deux emplacements, dont l'un n'est vraisemblablement pas moins

1) Une note de M. Planchet (I, 120) dit „ou mieux *Toulachou oulous*"; je pense que le mot de Huc s'apparente de quelque manière à *daγulγači*, *dolγači*, „chanteur", dont le „*toulachou*" de M. Planchet représente sans doute une prononciation dialectale.

arbitraire que l'autre. Huc avait dans ses notes ce morceau de bravoure; il l'a situé où le cadre lui a paru le mieux s'y prêter.

La conclusion de ces remarques est qu'en rédigeant ses *Souvenirs*, Huc les a largement arrangés pour le public. Il n'a rien „inventé”, mais il a transposé pour plaire, et il a réussi. Les *Souvenirs* sont une œuvre d'art qui laisse une impression d'ensemble plus vraie que le détail des faits n'y est exact. On aimerait à savoir ce que Gabet pensait de tout cela ¹⁾. Le récit merveilleusement vivant de Huc a rejeté dans l'ombre son compagnon, qui était son aîné et son chef. Huc dut se mettre en avant tout de suite. Dès octobre 1846, au lendemain même de l'arrivée des voyageurs, notre consul à Macao parle déjà de MM. „Huc et Gabet”. L'usage courant a fait comme lui. Il nous faut aujourd'hui faire effort, et nous rappeler les lettres de Mgr Mouly et de Daguin, pour rétablir l'ordre hiérarchique de Gabet et Huc.

1) Il serait surprenant qu'il n'y eût pas trace de l'opinion de Gabet dans les archives des Lazaristes, soit à Paris, soit en Chine.

LE TS' IEN TSEU WEN OU «LIVRE DES MILLE MOTS»

PAR

PAUL PELLIOU.

[Das 千字文 Ts'ien¹-tze⁴-wên² in vier chinesischen Schriftformen mit einer Übersetzung. Herausgegeben und erklärt von Erich HAUER. Berlin, 1925, in-8, 47 pages + 14 ff. de texte chinois. Tirage à part des *Mitteil. d. Sem. f. Or. Spr.*, XXVIII, 1^{re} partie.]

Le *Ts'ien tseu wen* ou *Livre des mille mots*, un des premiers textes que les enfants chinois apprenaient à l'école, a été souvent publié et traduit, d'après le texte chinois et les versions coréenne et japonaise, en anglais, latin, allemand, français, italien, par S. Kidd, von Siebold, Medhurst, Bridgman, Lobscheid, Jenkins, Stanislas Julien, Zottoli, Barone, Mr H. Giles, Eitel. M. E. HAUER vient prendre rang dans la phalange en éditant le texte chinois en quatre écritures, et aussi une version mongole anonyme dont nul, je crois, n'avait fait mention avant lui¹).

1) Il n'est pas question d'une traduction mongole du *Ts'ien tseu wen* dans la *Skizze der mongolischen Literatur* de M. B. Laufer (tirage à part du *Keleti Szemle*, t. VIII). Pour la bibliographie européenne du *Ts'ien tseu wen*, je ne sais pourquoi M. Hauer ne renvoie pas à *Bibl. Sin.*², 1439—1440 et 3813; il y aurait vu entre autres que le P. Van Hée a déjà signalé dans le *T'oung Pao*, 1914, 188—189, une édition chinoise du *Ts'ien tseu wen* en quatre écritures, assez différente d'ailleurs de celle que M. Hauer publie aujourd'hui. Il y a aussi une version mandchoue du *Ts'ien*

Le *Ts'ien tseu wen* est un recueil de mille mots différents disposés en vers de quatre mots. Dans son état actuel, il est considéré comme l'œuvre de 周興嗣 Teheou Hing-ts'eu, mort en 521, auteur connu, mais qui n'a jamais été vanté comme calligraphe¹⁾; Teheou Hing-ts'eu se serait borné à mettre en vers mille caractères différents calqués sur des autographes du célèbre 王羲之 Wang Hi-tche (321—379). La date de ce travail nous est fournie avec une approximation suffisante par la biographie de Teheou Hing-ts'eu insérée au ch. 49 (ff. 5—6) du *Leang chou*. On y lit entre

tseu wen (cf. Courant, *Bibliogr. coréenne*, n^{os} 96 et 3256 [le n^o 96 perdu devait être en jučen]; Douglas, *Supplementary Catalogue*, p. 26); il ne semble pas non plus qu'il en soit question dans B. Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur* (tirage à part de *Keleti Szemle*, t. IX). Outre les indications données par les divers traducteurs, on trouvera des renseignements sur des éditions, des commentaires, des adaptations et des imitations du *Ts'ien tseu wen* dans *Bibl. Sin.*², loc. cit., dans Douglas (*Catal.*, p. 51, et *Suppl. Catal.*, p. 26), dans Giles (*Catal.*, p. 124), et dans Courant (*Catal.*, n^o 3290—3292, et *Bibliogr. coréenne*, n^{os} 3—6 et 3241). La question des diverses écritures chinoises est moins simple que M. Hauer ne l'admet pp. 2—4; en particulier, la personnalité incertaine de 王次仲 Wang Ts'eu-tchong, qu'il place sous les Han postérieurs, est le plus souvent rapportée au milieu du III^e siècle avant notre ère, et d'autre part des érudits contemporains ont tenté de montrer, avec d'assez bonnes raisons, que le prétendu 史籀 Che Tcheou était un *idolum libri*. Le commentaire de M. Hauer est en général correct. Je remarque cependant deux grosses inadvertances: p. 31, il est faux que les T'ang n'aient pas eu Teh'ang-ngan pour capitale; p. 37, Han Fei-tseu, mis à mort par ordre de Ts'in Che-houang-ti, n'avait jamais été au service de ce prince (cf. *J. A.*, 1913, II, 404—405). Il faut en outre, p. 24, lire 紂辛 Tcheou-sin, nom personnel 受 Cheou (au lieu de Cheou-sin), et, p. 45, Hi K'ang et Hi-chan au lieu de Ki K'ang et Ki-chan.

1) La biographie de Teheou Hing-ts'eu dans le *Leang chou*, dont il va être question ci-après, spécifie qu'il a écrit plus de cent chapitres de 皇帝實錄 *Houang ti che lou*, de 皇德記 *Houang tö ki*, de 起居注 *K'i kiu tchou* et de 職儀 *Tche yi*, et a laissé en outre une collection littéraire (文集 *wen-tsi*) en 20 chapitres. La plupart de ces œuvres avaient dû périr dès le milieu du VI^e siècle, car elles ne sont pas mentionnées dans le *Souei chou* comme portées au catalogue des Leang; la seule œuvre de Teheou Hing-ts'eu que connaisse le *Souei chou* (33, 3 v^o) est son *Houang ti che lou* en 3 ch., qui est encore porté en 3 ch. au *Kieou t'ang chou* (46, 13 v^o), et (par faute de texte?) en 2 ch. au *Sin t'ang chou* (58, 5 v^o). Nous savons par le ch. 8 du *Kao seng tchouan* que Teheou Hing-ts'eu avait composé l'inscription funéraire du moine 寶亮 Pao-leang, mort en 509. Je n'ai pas retrouvé le nom de

autres ceci ¹⁾: „A ce moment, **高祖** Kao-tsou (= l'empereur Wou des Leang), avec son ancienne demeure de **三橋** San-k'iao, fit le **光宅寺** Kouang-tchai-sseu, et ordonna à [Tcheou] Hing-ts'eu et à **陸倕** Lou Tch'oueï ²⁾ de composer chacun une [inscription pour la] stèle [dédicatoire] du temple. Quand ils eurent fini, tous deux la soumirent [au trône]. Kao-tsou employa celle qui avait été composée par [Tcheou] Hing-ts'eu. Depuis lors, pour l'*Inscription du socle* (?) de bronze **銅表銘** T'ong-piao-ming) ³⁾, pour la *Colonne de la Digue à palissade* [d'arbres] (**柵塘碣** Tcha-t'ang-kie) ⁴⁾, pour la *Proclamation de la campagne répressive au Nord* (**北伐檄** Pei fa hi) ⁵⁾, pour la mise en rimes de mille caractères calligraphiés par Wang Hi-tche (**次韻王羲之書千字**), [Kao-tsou] chargea également [Tcheou] Hing-ts'eu d'en rédiger le texte. Chaque fois, [Tcheou Hing-ts'eu] soumit [le texte au trône]. Kao-tsou [, dans chaque cas,] loua l'excellence [des morceaux] et octroya [à Tcheou Hing-ts'eu] de nouveaux dons en argent et en soieries”.

Tcheou Hing-ts'eu parmi les innombrables calligraphes que cite au IX^e siècle le **法書要錄** Fa chou yao lou de **張彥遠** Tchang Yen-yuan.

1) Le même texte se retrouve dans le *Nan che*, 72, 7—8. La traduction que M. Hauer donne entre guillemets, p. 1, comme tirée du *Leang chou* n'est qu'un résumé assez infidèle, qui me semble, en fait, emprunté à Stanislas Julien.

2) D'après sa biographie dans le *Leang chou*, 27, 1, Lou Tch'oueï est mort en 526, laissant une collection littéraire en 20 ch., que le *Soueï chou* (35, 8 r⁰) connaît encore en 14 ch.; elle est perdue en majeure partie; ce qui en subsiste occupe un chapitre dans le **漢魏六朝百三名家集** Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi. Un ordre impérial accordant 30 pièces de soie à Lou Tch'oueï pour une inscription qu'il avait composée est conservé dans la collection littéraire de l'empereur Wou des Leang (éd. du *Han wei* etc.).

3) On serait normalement tenté de traduire par „Inscription du gnomon de bronze”; mais un édit de l'empereur conservé dans sa collection littéraire (édition du *Han wei* etc., 58 v⁰) semble indiquer qu'il s'agit d'un socle de bronze décoré et gravé, fait pour une statue de métal du Kouang-tchai-sseu.

4) *Tcha-t'ang* désigne une digue plantée d'une ligne d'arbres serrés; l'expression est attestée ailleurs pour l'époque des Leang, par exemple dans *Leang chou*, 48, 5 r⁰; elle devait être à cette époque le nom d'un endroit déterminé.

5) Il doit s'agir de la „campagne répressive au Nord” de 507 (*Leang chou*, 2, 6 v⁰).

C'est en 504 que l'empereur Wou avait fondé le Kouang-tchaisseu à Yang-tcheou ¹⁾; la composition du *Ts'ien tseu wen* est forcément postérieure à cette date. D'autre part, vu l'ordre suivi dans le *Leang chou*, il est probable que cette composition se place après la „campagne répressive au Nord” qui doit être de 507. C'est donc entre 507 et 521 que Tcheou Hing-ts'eu aurait composé le *Ts'ien tseu wen*. Il n'y a par ailleurs aucune raison sérieuse de révoquer en doute l'autorité du *Leang chou*, rédigé entre 629 et 637 sur des documents du VI^e siècle ²⁾; les doutes ne peuvent exister que pour le sens exact à donner au membre de phrase relatif au *Ts'ien tseu wen*, et on verra que les traditions postérieures semblent avoir été influencées parfois par une interprétation autre que celle que j'ai adoptée et que je crois être la bonne.

M. Hauer cite en outre un texte qu'il dit emprunter au 太平廣記 *T'ai p'ing kouang ki* de 978, mais sans indiquer le chapitre, et qu'il paraît devoir en réalité, comme celui du *Leang chou*, à Stanislas Julien ³⁾. Le texte se trouve à la fin du ch. 207, mais avec l'indication qu'il est tiré du 尚書故實 *Chang chou kou che*. Le *Chang chou kou che*, en 1 ch., a été écrit dans le second quart du IX^e siècle par 李綽 *Li Tch'o*, et celui-ci y a noté les propos qu'il avait entendus de la bouche d'un certain 張 *Tchang* qui doit être soit *Tchang Yen-yuan*, l'auteur du 歷代名畫記 *Li tai ming hōua ki* et du *Fa chou yao lou*, soit un sien frère ⁴⁾. Voici le texte ori-

1) Cf. *T'oung Pao*, 1923, 241.

2) C'est sans doute faute de connaître ce texte, et à raison des légendes qui s'y sont ajoutées plus tard, que le P. Wieger (*La Chine à travers les âges, Précis, Index biographique, Index bibliographique*, p. 537) a dit du *Ts'ien tseu wen* qu'il était „attribué par tradition (légende) à Tcheou hing-seu”.

3) Le *T'ai p'ing kouang ki* fut achevé en 978, et non en 977 comme le dit M. Hauer, qui a été induit en erreur par une faute du *Ts'eu yuan*. L'œuvre fut imprimée par ordre impérial dès 981. Je me sers de la réédition en petit format parue en 1806.

4) Cf. *Sseu k'ou...*, 120, 6—8.

ginal du *Chang chou kou che*, d'ailleurs assez correctement reproduit dans le *T'ai p'ing kouang ki*¹⁾:

„*Ts'ien tseu wen*. [Le texte] a été mis en ordre par Tcheou Hing-ts'eu des Leang, mais pour ce qui est [du fait] que la calligraphie en est de 王右軍 Wang yeou-kiun (= Wang Hi-tche), les gens n'en savent jamais l'origine. C'est en réalité que lorsque l'empereur Wou des Leang enseignait la calligraphie aux princes, il ordonna à 殷鐵石 Yin T'ie-che de calquer²⁾ dans les autographes du grand Wang³⁾ mille caractères différents⁴⁾, chaque

1) Je ne connais que deux éditions du *Chang chou kou che*, l'une dans la section 36 du 說郛 *Chouo fou* (recension de 1646—1647), l'autre dans le 寶顏堂續秘笈 *Pao yen t'ang siu pi ki* (rééd. de 1922); le passage est dans le premier cas au f° 18, dans le second au f° 7; les deux textes sont identiques.

2) Le *Chang chou kou che* emploie le mot 揚 *t'a* (le *Ts'eu yuan* lui substitue 拓, qui s'emploie aujourd'hui avec la même prononciation et le même sens, encore que le dictionnaire de Giles n'en fasse pas mention), qui est le mot usuel pour „estamper”, „prendre un estampage”. Au IX^e siècle, on connaissait l'estampage; j'ai même rapporté de Touen-houang un estampage pris au milieu du VII^e siècle. Mais il est douteux qu'il faille adopter la même valeur pour l'époque des Leang, et j'incline à penser que le mot signifie alors seulement „calquer”; cf. par exemple l'emploi de *t'a* dans le *Fa chou yao lou*, III, 43 (éd. du *Tsin tai pi chou*). S'il s'agissait d'un estampage, il faudrait admettre que l'empereur Wou utilisa des autographes de Wang Hi-tche reportés sur pierre, et non des originaux; or les Leang et même les T'ang croyaient posséder en assez grande quantité de véritables autographes de Wang Hi-tche. Le texte parallèle du *Lieou pin k'o kia houa lou*, dont il va être question bientôt, écrit (au moins dans le *Chouo fou*) 撮 *ts'o*, „choisir”, „réunir”, au lieu de 揚 *t'a*; il est clair que l'un des mots est altéré graphiquement de l'autre, mais la leçon *t'a*, déjà donnée dans le *T'ai p'ing kouang ki*, est sûrement la bonne.

3) En résumant ce texte, le *Ts'eu yuan* (s.v. *Ts'ien tseu wen*) écrit 鍾王 *Tchong Wang* au lieu de 大王 *ta Wang*. „Tchong Wang” signifierait 鍾繇 *Tchong Yeou* († 230; mieux vaut lire Tchong Yeou avec Giles, *Biogr. Dict.*, n° 521, que le Tchong Yao adopté par M. Hauer, pp. 3 et 33) et Wang Hi-tche. Mais les deux éditions du *Chang chou kou che* et le *T'ai p'ing kouang ki* ont bien „*ta Wang*”. Le „grand Wang” est Wang Hi-tche, par opposition à son fils Wang Hien-tche. La mention de Tchong Yeou est due à une contamination, dans le *Ts'eu yuan* (ou dans une source intermédiaire s'il cite de seconde main), de la tradition dont il sera question plus loin et qui associe Tchong Yeou à l'histoire du *Ts'ien tseu wen*.

4) Rien n'implique dans le texte que ces mille caractères aient été empruntés à un même écrit de Wang Hi-tche comme l'a admis M. Hauer; le contraire est plus vraisemblable si on adopte mon interprétation du texte du *Leang chou* et s'il s'est bien agi de réunir les caractères les plus usuels.

caractère étant sur un morceau de papier [différent], tous mêlés et sans ordre. L'empereur Wou appela [Teheou] Hing-ts'eu et lui dit: „Vous avez talent et esprit; mettez-moi ces [caractères] en vers”. [Teheou] Hing-ts'eu les rangea en ordre en un soir et les soumit au trône. Les cheveux de ses tempes étaient [devenus] tout blancs, et il fut récompensé très largement. Le descendant du *yeou-kiun* (= de Wang Hi-tche), le maître du *dhyāna* 智永 Tche-yong¹⁾, copia de sa main 800 exemplaires du [texte], et les répandit dans le monde. Il laissa un exemplaire dans chaque temple au sud du Fleuve [Bleu]. [Tche-]yong était allé habiter le 永福寺 Yong-fou-sseu²⁾ de 吳興 Wou-hing (à Hou-tcheou du Tchö-kiang), et pendant de nombreuses années y étudia la calligraphie. Ses têtes de pinceaux usées [remplissaient] dix jarres, dont chacune pesait plusieurs 石 *che*....”³⁾.

1) Tche-yong, dit-on, descendait de Wang Hi-tche, par 王徽之 Wang Houei-tche, à la 7^e génération; son nom séculier est donné comme 王法極 Wang Fa-ki; il mourut dans la seconde moitié du VI^e siècle sous les Tch'en, âgé de près de cent ans; cf. la fin du ch. 24 du *P'ei wen tchai chou houa p'ou*. Il est souvent question de lui dans le *Fa chou yao lou*, en particulier au ch. 3, ff. 37—38, de l'édition du *Tsin tai pi chou*.

2) Le vrai nom du temple où vivait Tche-yong est 永欣寺 Yong-hin-sseu, et c'est la leçon que donne le *T'ai p'ing kouang ki* en citant le présent texte; Yong-fou-sseu doit être une faute dans le texte actuel du *Chang chou kou che*; le texte parallèle du *Lieou pin k'o kia koua lou* a bien Yong-hin-sseu. Le Yong-hin-sseu, situé près de la tombe de Wang Hi-tche (au Sud-Ouest de Chao-hing dans le Tchö-kiang), devait ce nom à l'empereur Wou des Leang (cf. *Fa chou yao lou*, III, 38 r^o).

3) Le *che* était de 120 livres chinoises. Une autre tradition veut qu'il ait rempli avec ses têtes de pinceaux hors d'usage cinq paniers de bambou dont chacun contenait plus d'un *che*. Cette seconde tradition nous est donnée dans un texte un peu plus ancien que le *Chang chou kou che*, à savoir le 蘭亭記 *Lan t'ing ki* de 何延之 Ho Yen-tche des T'ang. Le *Lan t'ing ki* de Ho Yen-tche a été incorporé dans le second quart du IX^e siècle au ch. 3 du *Fa chou yao lou*, et le présent passage y est au f^o 37 v^o. Bien que Ho Yen-tche donne des détails précis et sans doute exacts sur la généalogie de Tche-yong, les traditions relatives aux vieux pinceaux ont un caractère nettement légendaire. C'est le texte même de Ho Yen-tche qui est repris, certainement d'après le *Fa chou yao lou*, dans la notice écrite en 1109 par un certain 薛 Sie; cette notice, gravée sur pierre à cette date, est reproduite à la fin du ch. 40 du *Kin che ts'ouei pien*.

Il se pose toutefois, à propos de ce texte du *Chang chou kou che*, un problème curieux. De même que le *Chang chou kou che* se donne comme une notation par Li Tch'o des propos qu'il avait entendus de la bouche du haut fonctionnaire Tchang, on possède un **劉賓客嘉話錄** *Lieou pin k'o kia houa lou* en 1 ch., dont l'auteur, **韋絢** Wei Siun, déclare publier en 856 les conversations qu'il avait eues en 821 avec le poète **劉禹錫** *Lieou Yu-si* (772—842)¹). Or 39 paragraphes du *Chang chou kou che* se retrouvent littéralement dans le *Lieou pin k'o kia houa lou*, et parmi eux celui qui concerne le *Ts'ien tseu wen*. Les bibliographes de K'ien-long, qui ne paraissent avoir connu le *Lieou pin k'o kia houa lou* que dans le **學海類編** *Hio hai lei pien* de **曹溶** Ts'ao Jong (1613—1685), ont supposé (*Sseu k'ou*..., 140, 9—11). que soit Ts'ao Jong, soit les libraires qui auraient peut-être compilé le *Hio hai lei pien* sous le nom de Ts'ao Jong²) avaient voulu corser le texte du *Lieou pin k'o kia houa lou* en y ajoutant tous ces paragraphes du *Chang chou kou che*. Mais les bibliographes de K'ien-long se sont sûrement trompés. Je ne sais quel est le texte du *Lieou pin k'o kia houa lou* incorporé sous les Ming au **顧氏文房小說** *Kou che wen fang siao chouo* de **顧元慶** Kou

1) L'œuvre n'est donc pas de Lieou Yu-si lui-même comme l'a cru M. Laufer (*Sino-Iranica*, 393).

2) Les bibliographes de K'ien-long (*Sseu k'ou*..., 134, 21—22) s'expriment avec une extrême sévérité sur le *Hio hai lei pien* où il y a, disent-ils, „un dixième de textes authentiques et neuf dixièmes de faux". Ils vont même jusqu'à douter qu'il puisse être dû à Ts'ao Jong parce qu'il s'y trouve une œuvre qui n'a été publiée que l'année de la mort de Ts'ao Jong, et même une qui n'a paru qu'après sa mort, et se demandent si ce n'est pas l'œuvre de libraires qui ont usé sans scrupules du nom d'un collectionneur connu. Je n'ai pas actuellement accès à cette énorme compilation, qui a été éditée pour la première fois en 1831 et dont une réédition récente est déjà épuisée, mais les arguments des bibliographes de K'ien-long ne portent pas tous. Il suffit en effet de se reporter au *Houei k'o chou mou*, V, 28, pour voir que le *Hio hai lei pien* a été accru et définitivement fixé par un disciple de Ts'ao Jong appelé **陶越** T'ao Yue; cela rend pleinement compte de la présence des œuvres qui ont paru trop tardives aux bibliographes de K'ien-long.

Yuan-k'ing, mais, avant la compilation du *Hio hai lei pien*, l'œuvre de Wei Siun figure déjà dans la 36^e section du 說郛 *Chouo fou* de 1646—1647 telle que les bibliographes de K'ien-long l'ont trouvée chez Ts'ao Jong. Est-ce à dire qu'il faille attribuer au compilateur parfois suspect du *Chouo fou* de 1646—1647 les additions que les bibliographes de K'ien-long prêtaient à Ts'ao Jong? Je ne le crois pas davantage. Le compilateur du *Chouo fou* de 1646—1647 a remplacé des ouvrages perdus, mais n'a pas modifié ceux qu'il possédait encore. Comme son *Lieou pin k'o kia houa lou*, tout comme celui de Ts'ao Jong, se termine par le *pa* d'un éditeur de 1173, et comme l'œuvre figure bien déjà à la table de l'ancien *Chouo fou*, il est probable que nous avons bien là le *Lieou pin k'o kia houa lou* tel que T'ao Tsong-yi l'avait incorporé à son *Chouo fou* dans la seconde moitié du XIV^e siècle d'après l'édition de 1173 ¹⁾. Les bibliographes de K'ien-long eux-mêmes ont d'ailleurs été obligés de reconnaître que deux des paragraphes communs au *Chang chou kou che* et au *Lieou pin k'o kia houa lou* étaient déjà cités comme tirés du *Lieou pin k'o kia houa lou* dans des ouvrages des Song. L'un de ces ouvrages, le 野客叢書 *Ye k'o ts'ong chou*, est de 1202 et ne signifie donc rien quant à des additions possibles de l'éditeur de 1173. Mais l'autre, le 靖康湘素雜記 *Tsing k'ang siang sou tsa ki*, est du début du XII^e siècle, et nous voyons par là que l'éditeur de 1173 ne peut être non plus rendu responsable des paragraphes que le *Lieou pin k'o kia houa lou* a en commun avec le *Chang chou kou che*. D'autre part, on a vu que, dès 978, le *T'ai p'ing kouang ki* citait bien d'après le *Chang chou kou che* le paragraphe concernant le *Ts'ien tseu wen*; on ne peut donc supposer non plus que les éditeurs du *Chang chou kou che*, sous les Song ou les Ming, ont pillé le *Lieou pin k'o kia houa lou*. En somme, dès le début

1) Pour toutes les questions relatives au *Chouo fou*, cf. *T'oung Pao*, 1924, 163—220.

des Song, les deux ouvrages devaient être tels que nous les connaissons aujourd'hui. Mais la contamination est évidente, et il n'y a guère de vraisemblance que, dès l'origine, l'un des auteurs se soit approprié frauduleusement les textes de l'autre.

Avec Li Tch'o ou avec Wei Siun, nous sommes déjà à plus de trois siècles du temps où vivait Tcheou Hing-ts'eu et des légendes ont eu le temps de se développer; du moins leur texte, l'épisode des vieux pinceaux mis à part, est-il cohérent et admissible. Un autre texte, plus ancien d'un siècle, l'est beaucoup moins. Le *Fa chou yao lou* nous a conservé (III, 26—29) un **徐氏法書記** *Siu che fa chou ki*, ou *Notice sur les autographes de la famille Siu*, dû à **武平** — Wou P'ing-yi. Wou P'ing-yi, petit-cousin de la fameuse impératrice Wou, a une notice biographique au ch. 119 du *Sin t'ang chou*; il mourut dans un âge avancé à la fin de la période *k'ai-yuan* (713—741). La famille Siu dont il est question ici est celle de **徐浩** Siu Hao (703—782)¹). Dans ce *Siu che fa chou ki*, qui dut être écrit entre 725 environ et 741, on lit le passage suivant: „Dans la période **大同** *ta-t'ong* (535—541) des Leang, l'empereur Wou prescrivit à Tcheou Hing-ts'eu de composer le *Ts'ien tseu wen*, et chargea Yin T'ie-che de [le calligraphier en] copiant suivant l'ordre [du *Ts'ien tseu wen*] des [caractères] autographes de [Wang] Hi-tche (**模次羲之之迹**); puis il donna „[ces copies] aux huit princes”. On voit que cette version, plus ancienne d'un siècle, renverse l'ordre indiqué par Li Tch'o. Au lieu que Tcheou

1) Siu Hao n'a pas de notice dans les *Histoires des T'ang*; il était le petit-fils de **徐堅** Siu Kien, le compilateur du **初學記** *Tch'ou hio ki*. L'inscription funéraire de Siu Hao se trouve dans le ch. 104 du *Kin che ts'ouei pien*. Cf. aussi sur lui le **登科紀考** *Teng k'o ki k'ao* de **徐松** Siu Song, V, 31. Deux importantes notices sur les calligraphes et autographes, dues à Siu Hao, font suite à la notice de Wou P'ing-yi dans le *Fa chou yao lou*. Il subsiste d'autres textes, et aussi des inscriptions sur pierre, écrits par Siu Hao.

Hing-ts'eu ait dû mettre en vers mille caractères choisis préalablement par Yin T'ie-che, il compose d'abord le *Ts'ien tseu wen* et c'est ensuite que Yin T'ie-che calligraphie le texte en copiant chaque caractère sur des autographes de Wang Hi-tche. Il n'y aurait là en soi rien d'impossible, mais le *Leang chou*, à son tour plus ancien et plus autorisé que le texte de Wou P'ing-yi, semble bien en faveur de la version de Li Tch'o. En outre, l'histoire de Wou P'ing-yi se heurte à une impossibilité chronologique: en 535—541, Tcheou Hing-ts'eu était mort depuis une quinzaine d'années. On ne peut pas même songer à corriger 大同 *ta-t'ong* en 大通 *ta-t'ong* (527—528), puisque Tcheou Hing-ts'eu est mort dès 521. Sur le fond des choses, le fait subsiste d'ailleurs chez les deux auteurs que les vers du *Ts'ien tseu wen* sont dus à Tcheou Hing-ts'eu, et que le texte fut calligraphié en copiant des autographes de Wang Hi-tche ¹⁾.

La fortune du *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu fut presque immédiate et ne s'est pas démentie jusqu'à nos jours. Il n'est guère d'ancien catalogue d'autographes ou d'estampages, depuis les T'ang jusqu'à nos jours, où ne figurent d'anciennes copies du *Ts'ien tseu wen*, attribuées les unes à Tche-yong ²⁾, d'autres à des calligraphes

1) Je trouve dans le *P'ei wen tchai chou houa p'ou* (ch. 24, notice sur Yin T'ie-che) une note due au poète et homme d'Etat Sou Che (1036—1101) disant que „parmi les autographes du grand Wang (= Wang Hi-tche) [reproduits] dans les estampages [du *Tch'ouen houa ko t'ie*], il y a des caractères [qui sont en réalité] de Yin T'ie-che”. J'ignore quelle est la source de cette assertion; peut-être repose-t-elle uniquement sur une déformation de l'histoire traditionnelle du *Ts'ien tseu wen*.

2) Je ne m'arrêterai pas à mentionner les nombreux *Ts'ien tseu wen* plus ou moins authentiquement attribués à Tche-yong et que les anciens catalogues énumèrent (le *Siu'an houo chou p'ou* en indique 15 à lui seul). Un *Ts'ien tseu wen* accompagné d'une notice de 1109, et qui prétendait reproduire un *Ts'ien tseu wen* calligraphié par Tche-yong en lignes parallèles d'écriture ordinaire et d'écriture cursive, existait encore assez récemment à Si-ngan-fou, gravé sur huit dalles, mais semble avoir disparu aujourd'hui; c'est celui qui est étudié à la fin du ch. 40 du *Kin che ts'ouei pien* de Wang Tch'ang. Mais, ainsi que Wang Tch'ang n'a pas manqué de le rappeler, 趙明誠 *Tchao Ming-tch'eng*

célèbres des T'ang et des Song¹). Le fait certain est que, parmi

a montré dès 1117 (ou 1132?), dans son **金石錄** *Kin che lou* (n° 1933 et *pa-wei* de 30, 9 r° de l'éd. du *Kie yi lou tchou che cheng yu ts'ong chou*), que les dalles, qui observent les tabous des T'ang jusqu'à celui de Hiuan-tsong inclus, ne reproduisent pas un autographe de Tchao-yong, mais tout au plus une copie d'un autographe de Tchao-yong due à un calligraphe des T'ang postérieur au milieu du VIII^e siècle; en outre, selon Tchao Ming-tch'eng, il devait y avoir une lacune dans cette copie, car les caractères de la 28^e ligne sont d'une autre main. Je reproduis ces observations sous la réserve que Tchao Ming-tch'eng, ainsi que l'admet tacitement Wang Tch'ang, vise bien les dalles mêmes que Wang Tch'ang a connues; chronologiquement c'est possible, et l'examen de la pierre (pour la ligne 28 en particulier) devait permettre une vérification; je note toutefois que Miao Ts'ïuan-souen, dans ses additions au *Kin che lou*, ne cite pas le *Ts'ien tseu wen* parmi les inscriptions qu'a connues Tchao Ming-tch'eng et qui subsistent de nos jours; on devrait donc supposer qu'il n'identifie pas le *Ts'ien tseu wen* sur pierre dont s'est occupé Tchao Ming-tch'eng et celui qu'a connu Wang Tch'ang, au cas où celui-ci existerait encore; mais il est plus probable que les dalles connues de Wang Tch'ang aient disparu au cours du XIX^e siècle, car je ne les trouve plus mentionnées ni dans le **藝風堂金石文字** *Yi fong t'ang kin che wen tseu* de Miao Ts'ïuan-souen, ni même antérieurement dans le **櫟古錄** *Kiun kou lou* de Wou Che-fen (Miao Ts'ïuan-souen ne connaît, comme anciens *Ts'ien tseu wen* gravés sur pierre, qu'un fragment des T'ang conservé au Chan-tong [6, 37 r°], une notice [avec préface] due à **陶穀** T'ao Kou et calligraphiée en 967 par **皇甫儼** Houang-fou Yen, qui est conservée à Si-ngan-fou [VIII, 2 r°], et enfin un *Ts'ien tseu wen* qui est bien conservé au collège préfectoral de Si-ngan-fou comme l'étaient les dalles de Wang Tch'ang, mais qui a été calligraphié en 965). Si on peut donc admettre que les dalles portant une notice finale de 1109 ont chance d'être le *Ts'ien tseu wen* sur pierre qu'a connu Tchao Ming-tch'eng, il faut cependant ajouter que Wang Tch'ang invoque également ici, et cette fois sans aucune raison, le **集古錄** *Tsi kou lou* de **歐陽修** Ngeou-yang Sieou (4, 13 de l'éd. du *Kin che ts'ong chou* de Tchou Ki-jong). Ngeou-yang Sieou, sans rien dire de la 28^e ligne ni des tabous des T'ang, spécifie qu'il y a dans tout le corps du texte dont il s'occupe 265 caractères qui sont des additions d'une autre main; et surtout la notice de Ngeou-yang Sieou est datée de 1063, au lieu que les dalles de Wang Tch'ang sont de 1109. Tchao Ming-tch'eng, qui cite souvent le *Tsi kou lou*, n'y renvoie d'ailleurs pas dans le cas présent.

1) Le **石渠寶笈** *Che k'iu pao ki* de 1745 (éd. de 1918, 13, 9—11) décrit encore un *Ts'ien tseu wen* qui serait un autographe du célèbre calligraphe **歐陽詢** Ngeou-yang Siun (557—641); antérieurement il avait appartenu entre autres à **卞永譽** Pien Yong-yu, qui l'a décrit en 1682 dans son **式古堂書畫彙考** *Che kou t'ang chou houa houei k'ao* (rééd. récente de M. **蔣** Tsiang, 7, 14—15). Je ne sais si c'est ce manuscrit qui a été depuis lors gravé sur pierre en 1845, comme calligraphié par Ngeou-yang Siun, au **潭印閣** T'an-yin-ko de M. **常** Tch'ang de

les manuscrits du Ts'ien-fo-tong de Touen-houang, il s'est trouvé plusieurs exemplaires du *ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu, et dont l'un, incomplet, offre cette particularité remarquable d'être accompagné d'une transcription phonétique en caractères tibétains¹⁾. La légende de Tcheou Hing-ts'eu doit à cette popularité de s'être enrichie d'éléments nouveaux, et les auteurs modernes, suivis par Stanislas Julien et par Zottoli, savent que, si Tcheou Hing-ts'eu s'acquitta en une nuit d'une tâche qui lui valut des cheveux blancs, c'est qu'il avait à se racheter par là d'une faute menacée d'un grave châtement. J'ignore à quelle date ce trait, inconnu des textes anciens, apparaît pour la première fois.

* * *

Mais l'histoire du *Ts'ien tseu wen* est plus embrouillée que l'exposé qu'on vient de lire ne le laisserait supposer. Le texte est si connu, tant d'écrivains célèbres se sont exercés à le copier que nombre de notices lui ont été consacrées, fort divergentes, et qui ont souvent fait admettre qu'il y avait eu des *Ts'ien tseu wen* antérieurs à celui de Tcheou Hing-ts'eu. Une première théorie est celle qui fait remonter l'origine du *Ts'ien tseu wen* ou d'un texte analogue jusqu'au I^{er} siècle de notre ère; une autre veut que le *Ts'ien tseu wen* ait été composé en réalité par Tchong Yeou (151—230).

Ngeou-yang Sieou (1007—1062), qui avait écrit en 1063 sa notice sur un *Ts'ien tseu wen* calligraphié par Tche-yong, y a ajouté plus tard un paragraphe ainsi conçu: „Le *Leang chou* dit que l'empereur Wou obtint les *Mille mots* calligraphiés par Wang Hi-tche et

Heng-tcheou (cf. *Kouan kou t'ang ts'ang chou mou*, I, 69 r^o). On a en outre des reproductions sur pierre d'un *Ts'ien tseu wen* qui passe pour avoir été calligraphié par 褚遂良 Tch'ou Souei-leang (596—658).

1) Ce manuscrit de circa 900 A.D., côté mss. Pelliot n^o 3419 à la Bibliothèque Nationale, a été utilisé par M. H. Maspero dans *BEFEO*, XX, II, 21—22; il a fait en outre l'objet d'un article spécial de M. 羽田亨 Haneda Tōru dans le *Toyō gakuho*, XIII [1923], 390—410.

ordonna à Tcheou Hing-ts'eu de les ranger par rimes (以韻次之). A présent, dans les estampages officiels (*kouan fa-t'ie*), il y a plus de cent caractères écrits par l'empereur 章 Tchang (76—88) des Han, où on lit des phrases comme 海鹹河淡; ce doit donc être que, dans les générations anciennes, ceux qui s'exerçaient à la calligraphie employaient beaucoup ce [genre de] phrases; elles n'ont pas commencé seulement avec [Wang] Hi-tche". Par *kouan fa-t'ie*, Ngeou-yang Sieou entend évidemment les *Tch'ouen houa ko t'ie* de circa 990, qui s'ouvrent en effet par un morceau cursif (de moins de cent caractères en fait) donné comme une calligraphie de l'empereur Tchang des Han, et ce morceau contient bien la phrase citée par Ngeou-yang Sieou, et en outre deux ou trois autres, qu'on retrouve telles quelles dans le *Ts'ien tseu wen*. D'autre part, Ngeou-yang Sieou a manifestement compris le passage du *Leang chou* comme parlant non pas de „mille caractères" choisis dans des autographes de Wang Hi-tche, mais d'un ouvrage, les *Mille mots*, déjà composé en phrases de quatre caractères par Wang Hi-tche et que Tcheou Hing-ts'eu se serait borné à ranger par rimes.

L'opinion de Ngeou-yang Sieou a été suivie, paraît-il, par 劉克莊 Lieou K'o-tchouang (1187—1269), dans un texte auquel je n'ai pas accès ¹⁾, mais elle avait été réfutée implicitement déjà avant cette date par le calligraphe et peintre 米芾 Mi Fei (1051—1107) ²⁾, dans sa *Notice finale sur les Estampages de la bibliothèque privée*

1) Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1320, où il faut lire „13th cent." au lieu de „12th cent." et „H. 後村" au lieu de „H. 後林". Lieou K'o-tchouang a laissé une collection littéraire considérable, le 後村集 *Heou ts'ouen tsi*, mais qui est, je crois, inédite (cf. le catalogue de Mo Yeou-tche, 13, 35). Je n'ai rien trouvé pour le point qui nous occupe dans les 4 ch. de 後村題跋 *Heou ts'ouen t'ï pa* de Lieou K'o-tchouang édités dans le *Tsin tai pi chou*. Mon information est ainsi réduite à une phrase d'une notice due à Song Lien et qui est reproduite à la fin du ch. 40 du *Kin che ts'ouei pien*.

2) Je suis la prononciation Mi Fei, seule en usage aujourd'hui, mais les contemporains ont dû prononcer Mi Fou.

(跋祕閣法帖 *Pa pi ko fa t'ie*), c'est-à-dire sur les *Tch'ouen houa ko t'ie*. Mi Fei y rappelle que c'est 王著 Wang Tchou († 990) qui fut chargé par T'ai-tsong des Song de déterminer l'authenticité des pièces à insérer dans les 10 ch. du *Tch'ouen houa ko t'ie*, et raille ses erreurs énormes, en particulier celle qui consiste à „prendre le *Ts'ien tseu wen* pour [un autographe] de l'empereur Tchang des Han”.¹⁾ Houang Po sseu (1079—1118), qui reproduit la *Notice* de Mi Fei, a écrit lui-même un *Examen des erreurs des [Tch'ouen houa] fa t'ie* (法帖刊誤 *Fa t'ie k'an wou*), et c'est par cet opuscule que s'ouvre son *Tong kouan yu louen* achevé en 1108. A la première page, on lit que l'écriture cursive dite 章草 *tchang-ts'ao*, „cursive *tchang*”, doit son nom à ce qu'elle fut lancée dans la période *kien-tch'ou* (76—84), sous l'empereur Tchang des Han, mais que c'est par erreur que le compilateur des *Tch'ouen houa ko t'ie*, rencontrant un texte en *tchang-ts'ao*, y a vu un autographe de l'empereur Tchang. „Toutefois, ajoute Houang Po-sseu, cette calligraphie est bien de date ancienne, mais celui qui l'a transcrite l'a assemblée en en faisant des phrases du *Ts'ien tseu wen*. Mi [Fei] l'a discutée à ce dernier point de vue; il n'a pas vu où était le défaut [réel]”. Au XIV^e siècle, 宋濂 Song Lien (1310—1381) a rappelé dans son 潛溪集 *Ts'ien k'i tsi* les opinions de Mi Fei et de Houang Po-sseu, et leur a donné son assentiment²⁾. Il n'est pas aisé de saisir en leur détail les opinions de Mi Fei et de Houang Po-sseu, si tant est qu'elles aient été arrêtées avec précision dans l'esprit même de leurs auteurs. Le prétendu autographe de l'empereur Tchang ne comporte pas „plus de 100 caractères”; d'autre part, il n'y a que quelques phrases qui soient

1) Cette *Notice* de Mi Fei, datée de 1088, est reproduite, entre autres, dans le 東觀餘論 *Tong kouan yu louen* de 黃伯思 Houang Po-sseu, éd. du *Tsin tai pi chou*, 上, 34.

2) Le passage est reproduit à la fin du ch. 40 du *Kin che ts'ouei pien*.

exactement celles du *Ts'ien tseu wen*. Je ne discuterai pas davantage ici si le nom de *tchang-ts'ao* vient du nom de l'empereur Tchang comme le croit Houang Po-sseu, ou signifie au contraire, comme beaucoup le pensent, qu'on écrivit d'abord dans cette écriture le 急就章 *Ki tsieou tchang* ¹⁾. Il suffit, au point de vue de l'histoire du *Ts'ien tseu wen*, de constater que personne ne soutient plus l'opinion de Ngeou-yang Sieou et n'attribue plus à l'empereur Tchang le morceau qui ouvre le *Tch'ouen houa fa t'ie*; c'est une calligraphie anonyme et non datée, qui s'inspire manifestement du *Ts'ien tseu wen* et qu'il n'y a aucune raison de placer avant l'époque de Tcheou Hing-ts'eu.

* * *

Quant à la théorie qui mêle Tchong Yeou à l'histoire du *Ts'ien tseu wen*, elle se présente dans des conditions beaucoup moins simples. Nous en avons vu l'influence dans la contamination tardive qui a substitué „Tchong [Yeou] et Wang Hi-tche” au „grand Wang” seul nommé dans le texte authentique du *Chang chou kou che*. Mais le nom de Tchong Yeou apparaît à propos du *Ts'ien tseu wen* à une date bien plus ancienne.

Citons d'abord le passage suivant de l'*Histoire des Song* (226, 5 v^o), dans la biographie de 李至 Li Tche (947—1001): „L'empereur se rendit à la Bibliothèque privée (祕閣 Pi-ko) et y prit le *Ts'ien tseu wen* dont il fit don. [Li] Tche le grava sur pierre. L'empereur dit: „Pour ce qui est des *Mille mots*, c'est [l'empereur] Wou des „Leang qui, ayant obtenu une stèle brisée reproduisant un autographe de Tchong Yeou, ordonna à Tcheou Hing-ts'eu de mettre

1) Cf. le 廣川書跋 *Kouang tch'ouan chou pa* de 董道 Tong Yeou des Song, éd. du *Tsin tai pi chou* 5, 4 v^o, où Tong Yeou conteste en même temps que le texte du *Tch'ouen houa ko t'ie* reproduise un autographe de l'empereur Tchang. Tong Yeou était encore vivant en 1129; son fils édita le *Kouang tch'ouan chou pa* en 1157, après sa mort. Cf. aussi sur lui BEFEO, IX, 226—227.

„en vers [les catactères que la stèle donnait encore], et ainsi [les „*Mille mots*] furent achevés (次韻而成). En raison, il n'y a „rien là qu'il vaille de prendre. Si on veut aider à l'éducation morale, rien n'est comparable au *Livre de la piété filiale* (*Hiao king*). „[L'empereur] écrivit alors [un *Hiao king*] et en fit don à [Li] „Tche" ¹⁾. L'empereur en question est T'ai-tsong, le second empereur des Song, et l'événement se passait vers le temps que T'ai-tsong faisait réunir les autographes qui furent gravés sur pierre et constituèrent les 淳化閣帖 *Tch'ouen houa ko t'ie*, c'est-à-dire vers 990, ou un peu avant ²⁾.

Le *Song che* n'a été compilé qu'en 1343—1344. La même histoire était contée antérieurement à cette date, et avec plus de développement, dans le 玉壺野史 *Yu hou ye che* ou 玉壺清話 *Yu hou ts'ing houa* du moine 文瑩 *Wen-ying*, achevé en 1078 ³⁾. *Wen-ying* raconte que T'ai-tsong avait fait réunir livres et autographes dans la Bibliothèque privée (*Pi-ko*), sous la direction de Li Tche. Un jour, trois très hauts fonctionnaires, en même temps

1) Le propos de T'ai-tsong peut s'expliquer par le fait que, surtout avant l'existence du 三字經 *San tseu king*, le *Hiao king* était, avec le *Ts'ien tseu wen*, un des premiers ouvrages que les enfants chinois apprenaient à l'école. Un manuscrit de Touen-houang, Bibl. Nat., Pelliot 3416, donne à la suite l'un de l'autre le *Ts'ien tseu wen* et le *Hiao king*.

2) *Tch'ouen houa ko t'ie* signifie „Estampages de la Bibliothèque privée (*Pi-ko*) [gravés sur pierre] dans [la période] *tch'ouen-houa*". La période *tch'ouen-houa* va de 990 à 995, mais 王著 *Wang Tchou*, qui fut le principal compilateur des *Tch'ouen houa ko t'ie*, est mort dès 990 (*Song che*, 290, 6 v°); le nom vient seulement de ce que la gravure n'était pas achevée à sa mort. L'incident dont il est question dans le présent texte et dans le suivant s'est produit peu après la création de la Bibliothèque privée; or cette création est de 988 (*Song che*, 162, 11).

3) Ch. 1, ff. 2—3 de l'édition du *Cheou chan ko ts'ong chou* en petit format de 1889. La date de 1078 est formellement indiquée par la préface; Wylie (*Notes*, p. 157) se trompe en parlant des „environs de 1085". J'ai comparé le texte du *Cheou chan ko ts'ong chou* à ceux du *Tche pou tsou tchai ts'ong chou* (1, 3), du *Mo hai kin hou* (1, 2—3 dans la réédition de 1921) et du *T'ou chou tsi tch'eng*, sect. Tseu-hio-tien, 130, 1 r°. Les textes sont identiques, sauf celui du *T'ou chou tsi tch'eng* où il y a des coupures et parfois des leçons assez divergentes.

lettrés bien connus, 李昉 Li Fang (925—996), 宋琪 Song K'i († 996) et 徐鉉 Siu Hiuan (916—991)¹⁾, passant outre aux observations de Li Tche, pénétrèrent de force dans la Bibliothèque privée pour en voir les collections. Li Tche fit en hâte avertir l'Empereur. „[L'empereur] se rendit immédiatement à la Bibliothèque, où il offrit des boissons [aux trois lettrés], et ordonna de sortir tous les ouvrages et anciennes peintures en accordant à Li Fang et aux autres la permission de les voir. [Li] Fang s'adressa à l'empereur pour lui demander d'élever la Bibliothèque privée au rang qui suit les trois Offices (三館 *san-kouan*²⁾; cela fut accordé³⁾. En outre [Li Fang demanda à l'empereur] une inscription horizontale en 飛白 *fei-po* pour [le fronton de] la Bibliothèque [privée]; [l'empereur la donna⁴⁾. Ensuite l'empereur donna un *Ts'ien tseu wen* en écriture cursive⁵⁾. [Li] Tche demanda à le graver sur pierre⁶⁾. L'empereur dit: „Le *Ts'ien tseu wen* n'a vraiment pas de valeur⁷⁾. L'empereur Wou des Leang, ayant obtenu une stèle brisée [reproduisant un

1) En racontant l'incident, le *Song che*, dans un passage qui précède celui que j'ai traduit, met en cause „Li Fang, 王化基 Wang Houa-ki (944—1010) et autres”. Ceci montre que la source du *Song che* n'est pas le *Yu hou ye che*.

2) A cette époque, les *san-kouan* étaient le 史館 *che-kouan*, le 昭文館 *tchao-wen-kouan* et le 集賢院 *tsi-hien-yuan* (*Song che*, 162, 11).

3) Dans le *Song che*, cette élévation en rang de la Bibliothèque privée se produit à la demande de Li Tche, et non de Li Fang.

4) 仍以飛白額閣賜之 (*Mo hai kin hou et Cheou chan ko ts'ong chou*); 丨丨丨丨閣額丨丨 (*Tche pou tseu tchai ts'ong chou*); le *T'ou chou tsi tch'eng* a 仍以飛白各賜之. On appelait *fei-po* la large calligraphie à pinceau peu encre qui laissait des blancs dans le trait des caractères.

5) D'après le contexte, il est possible qu'il s'agisse d'un *Ts'ien tseu wen* en cursive copié par T'ai-tsong lui-même.

6) Dans le *Song che*, le texte implique que Li Tche ait gravé le texte; peut-être un mot est-il tombé, car la suite indique que Li Tche demanda seulement à exécuter cette gravure, comme le dit le *Yu hou ye che*.

7) 無稽 *wou-ki*, expression qui est déjà dans le *Chou king* (Legge, *Chin. Cl.*, III, 62); 無籍 *wou-tsi* du *T'ou chou tsi tch'eng* est fautif.

autographe] de Tchong Yeou, en aima la calligraphie et ordonna à Tcheou Hing-ts'eu de mettre en vers [les caractères que la stèle donnait encore] et ainsi d'achever [les *Mille mots*]. Comme œuvre polie¹⁾, il n'y a rien là qu'il vaille de prendre. Mais la piété filiale est à la base de toutes les actions. Si vous désirez effectivement graver [un texte] sur pierre, je ne me refuserai pas à vous écrire un texte du *Hiao king* que vous graverez à la Bibliothèque [privée] pour réformer [le peuple]"²⁾.

On voit par les deux textes que T'ai-tsong des Song, en 988—990, était assez mal au fait de l'histoire traditionnelle du *Ts'ien tseu wen*, puisqu'il faisait composer le *Ts'ien tseu wen* par Tcheou Hing-ts'eu d'après une stèle brisée contenant un autographe de Tchong Yeou et non pas d'après des caractères de Wang Hi-tche.

Une autre tradition au contraire fait jouer à la fois un rôle à Tchong Yeou et à Wang Hi-tche, et cette fois Tcheou Hing-ts'eu n'est pas nommé. Cette seconde version a été signalée dans les termes suivants par les compilateurs du *Ts'eu yuan* (s. v. *Ts'ien tseu wen*): „Dans les *Estampages du Yu-kang-tchai* 鬱岡齋帖 *Yu kang tchai t'ie*), il y a une suscription qui dit: „*Ts'ien tseu wen* du t'ai-cheou „Tchong Yeou des Wei; calligraphié sur un ordre impérial par le „yeou-kiun tsiang-kiun Wang Hi-tche”. Les quatre premières phrases en sont: 二儀日月。雲露嚴霜。夫貞婦潔。君聖臣良. Les deux dernières phrases [de l'ouvrage] sont identiques aux [deux dernières phrases de celui] de Tcheou [Hing-ts'eu]. Ce

1) 文理 *wen-li*. Le *Song ché*, qui dérive d'une source apparentée à celle du *Yu hou ye che*, mais non du *Yu hou ye che* lui-même, a seulement 理 *li*. Le 俚 *li* du *T'ou chou tsi tch'eng* est fautif.

2) 刻於閣壺以敦化也. Tel est le texte du *Tche pou tsou tchai ts'ong chou*, du *Mo hai kin hou* et du *Cheou chan ko ts'ong chou*, mais le *Tche pou tsou tchai ts'ong chou* note que certains exemplaires n'ont pas le mot 壺 *hou*, que je ne sais d'ailleurs comment interpréter ici. Le *T'ou chou tsi tch'eng* a 刻於閣以敦教化也.

doit être que, dès le début, il y a eu deux textes [différents] de cet ouvrage. „Le *Yu kang tchai t'ie* ou *Yu kang tchai fa t'ie*, en 12 chapitres, est un recueil assez rare, et je ne le possède pas; il est dû à 王肯堂 Wang K'eng-t'ang, docteur de 1589. Dès avant les T'ang et sous les T'ang, nous avons des catalogues minutieux des moindres autographes de Wang Hi-tche; il serait bien peu vraisemblable qu'au début du XVII^e siècle Wang K'eng-t'ang eût eu accès à un *Ts'ien tseu wen* de Tchong Yeou, calligraphié par Wang Hi-tche, que nul n'eût connu avant lui et au sujet duquel il n'eût pas existé de tradition. En fait, cette tradition existe. On sait que l'empereur Houei-tsong des Song avait réuni au début du XII^e siècle de grandes collections d'autographes et de peintures qui sont décrites respectivement dans le 宣和書譜 *Süan houo chou p'ou* et le *Süan houo houa p'ou*. Le ch. 15 du *Süan houo chou p'ou* est presque entièrement consacré à Wang Hi-tche, et le dernier morceau attribué à Wang Hi-tche qui y soit mentionné est le 書魏鍾繇千字文 *Chou wei tchong yeou ts'ien tseu wen*, „*Ts'ien tseu wen* de Tchong Yeou des Wei, calligraphié [par Wang Hi-tche]”. Il est clair qu'à tort ou à raison, l'auteur du *Yu kang tchai fa t'ie* a cru posséder le morceau de calligraphie qui avait fait partie des collections de Houei-tsong et avait été enregistré dans le *Süan houo chou p'ou*.

A supposer qu'il s'agisse bien du même autographe, et que l'attribution faite par le *Süan houo chou p'ou* soit authentique, il s'ensuivrait qu'il y avait eu, avant le *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu, un *Ts'ien tseu wen* de Tchong Yeou qui employait les mêmes mots que celui de Tcheou Hing-ts'eu, mais les versifiait autrement. Toutefois la caution du *Süan houo chou p'ou* est-elle bonne, et y a-t-il chance que le *Ts'ien tseu wen* ainsi enregistré dans son chapitre 15 soit vraiment une œuvre de Tchong Yeou calligraphiée par Wang Hi-tche? Ce que nous savons des collections de Houei-tsong ne porte guère à le croire. Au même moment, M.

Waley, dans son *Introduction to the study of Chinese painting*, et moi-même, dans le *T'oung Pao* (1923, 233—236), avons été amenés à faire de sérieuses réserves sur l'autorité de ce catalogue et sur la valeur des collections de Houei-tsong. Ici encore le doute s'impose quand on constate que Houei-tsong croyait posséder au XII^e siècle 243 autographes de Wang Hi-tche, c'est-à-dire beaucoup plus que n'en avaient su réunir T'ai-tsong des T'ang au VII^e siècle et même l'empereur Wou des Leang au VI^e, et bien que l'histoire atteste que les collections des Leang et des T'ang avaient été détruites en grande partie au cours de rébellions multiples. Dans le *Fa chou yao lou* de Tehang Yen-yuan, qui non seulement énumère au IX^e siècle tous les autographes connus de Wang Hi-tche mais en donne le texte, il n'est pas question du *Ts'ien tseu wen*. Ainsi que je l'ai dit naguère à propos d'une prétendue peinture de Ts'ao Fou-hing, Houei-tsong voulait des Wang Hi-tche, on les lui a fournis. Quelque calligraphe avait, en gardant les mêmes rimes, disposé autrement les mots du *Ts'ien tseu wen*; ce fut un jeu d'y ajouter des signatures, des cachets. Telle serait la conclusion que je n'hésiterais guère à formuler si un document retour du Japon et qu'appuie dans une certaine mesure un manuscrit de Touen-houang ne paraissait à première vue de nature à tout remettre en question.

* * *

Dans le 經籍訪古志 *Keiseki hōkoshi* de 森立之 Mori Tatsuyuki, qui est de 1885—1886, il est question (II, 34—35) d'un ancien commentaire manuscrit du *Ts'ien tseu wen* de Teheou Hing-ts'eu, en 3 ch., qui est précédé d'une préface due à un certain 李邏 Li Lo, lequel se donne le titre de 大夫司馬 *ta-fou sseu-ma* des Leang; une édition en caractères mobiles existait également, faite sur le manuscrit, et une édition xylographique faite sur celle en caractères mobiles. Or, dans le 日本見在書目 *Nihon kenzai-shomoku* de 藤原佐世 Fujiwara no Sukeyo, qui

est de 889—897 ¹⁾, il est fait mention du *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu, en 1 ch., avec commentaire de 李暹 Li Sien. Il est évident que l'une des formes est altérée de l'autre. Mori Tatsuyuki pensait que Li Lo est la forme correcte; dans son 漢籍解題 *Kanseki kaidai* ⁶ [1913], 266—267, M. 桂五十郎 Katsura Gojūrō s'est prononcé au contraire pour Li Sien. Un manuscrit de Touen-houang dont il sera question tout à l'heure montre que Li Sien est en effet la bonne leçon.

Le commentaire de Li Sien, réédité au Japon en 3 ch., a eu, selon M. Katsura, une réédition chinoise moderne en 1 ch., faite assurément sur l'édition japonaise, mais je ne l'ai jamais rencontrée, et suis réduit au résumé de M. Katsura, et à un texte plus détaillé de Satow, pour les renseignements assez surprenants que Li Sien donne dans sa préface ²⁾.

D'après Li Sien, Tcheou Hing-ts'eu a rangé suivant les rimes le *Ts'ien tseu wen* composé par Tchong Yeou des Wei. Lorsque l'empereur Wou des Tsin, ayant remplacé les Wei, se trouvait à la „ville de Lou-tcheou” (路州城) ³⁾, le 大夫 *ta-fou* Tchong Yeou lui présenta le *Ts'ien tseu wen* qu'il avait composé. L'empereur Wou aimait tant cette œuvre qu'il l'avait toujours en mains. Quand les Tsin tombèrent, remplacés par les Song, et qu'on ouvrit leur bibliothèque, on y trouva le *Ts'ien tseu wen*, mais dans un désordre auquel on ne sut pas remédier. Même Wang Hi-tche, à qui l'empereur Wen des Song confia ce travail, n'en put venir à bout. Sous

1) Ed. du *Kou yi ts'ong chou*, 10 r^o. Sur l'ouvrage, cf. *BEFEO*, II, 333, et, pour le nom de l'auteur, IX, 401, et X, 731 (je n'ai pas accès à l'article du *Geimon* dont il est question dans ce dernier passage).

2) Ces mêmes renseignements sont en effet donnés, empruntés au 古事記傳 *Kojiki-den* de 本居宣長 Motoori Norinaga (1730—1801), dans une note de Satow, *On the transliteration of the Japanese syllabary* (*Trans. As. Soc. of Japan*, VII [1879], 227—228). Il est clair que Motoori copiait simplement la préface de Li Sien.

3) Je ne connais pas de Lou-tcheou. Satow, citant Motoori, a aussi „Luchou”.

les Ts'i (du Sud), on n'obtint pas un meilleur succès. Enfin, quand l'empereur Wou des Leang fut sur le trône, Tcheou Hing-ts'eu, obéissant aux injonctions de l'empereur, remit les vers dans l'ordre de rimes où on les connaît actuellement.

M. Katsura, qui accorde pleine créance à cette préface, ne peut cependant s'empêcher d'y noter une erreur : l'empereur Wou des Tsin n'est monté sur le trône qu'en 265, et Tchong Yeou est mort dès 230. M. Katsura se tire d'affaire en supposant que Li Sien s'est légèrement trompé et que c'est quelqu'un d'autre qui a présenté à l'empereur Wou des Tsin le *Ts'ien tseu wen* de Tchong Yeou. Il eut pu ajouter que ce n'est pas là la seule impossibilité, au point de vue chronologique, de la préface de Li Sien. Satow a déjà fait remarquer que l'empereur Wen des Song, monté sur le trône en 424, n'a pu donner un ordre à Wang Hi-tche qui était mort dès 379.

J'avoue que j'incline à voir les choses autrement. Ici, comme chez l'empereur T'ai-tsong des Song, comme dans le *Siu'an houo chou p'ou*, Tchong Yeou est mêlé à l'histoire du *Ts'eu tseu wen*, mais on remarquera que chaque fois il y joue un rôle différent. Pour T'ai-tsong des Song, Tcheou Hing-ts'eu met en vers les fragments d'autographes de Tchong Yeou qui subsistent sur une stèle brisée. Dans le *Siu'an houo chou p'ou*, Wang Hi-tche calligraphie un *Ts'ien tseu wen* composé par Tchong Yeou. Selon Li Sien, Tcheou Hing-ts'eu se borne à remettre par ordre de rimes un *Ts'ien tseu wen* composé par Tchong Yeou et qui se trouvait en désordre. Mais, outre qu'aucun de ces systèmes ne s'accorde avec les termes du *Leang chou*, le texte de Li Sien, vu la date qu'on lui prête, est bien le plus surprenant des trois. A en croire sa préface, Li Sien vivait sous les Leang, c'est-à-dire dans la première moitié du VI^e siècle ; autrement dit, il aurait presque été un contemporain de Tcheou Hing-ts'eu, mort en 521. Si l'histoire du *Ts'ien tseu wen* était bien telle qu'il la raconte, peut-on admettre qu'au lendemain

de la mort de Tcheou Hing-ts'eu, un commentateur au courant de la tradition du texte ait commis le double anachronisme qui fait de Tchong Yeou un contemporain de l'empereur Wou des Tsin et de Wang Hsi-tche un contemporain de l'empereur Wen des Song? Et puis, alors que, dès le temps de Tchong Yeou, on n'écrivait plus sur fiches isolées, mais sur soie et sur papier, que signifierait ce désordre dans un texte si court et si facile à classer puisqu'il est rimé, et un désordre tel qu'il faut un siècle d'efforts pour le réparer? L'histoire est invraisemblable, et si elle était courante dans la première moitié du VI^e siècle, nous devrions conclure que dès cette époque on ne savait plus rien de précis sur l'origine du *Ts'ien tseu wen*. L'authenticité de l'autographe possédé par Houci-tsong et par l'auteur du *Yu kang tchai fa t'ie* n'y gagnerait pas, bien au contraire, mais le rôle même prêté par le *Leang chou* à Tcheou Hing-ts'eu nous deviendrait suspect.

Je me demande cependant si nous devons en venir là, et si le commentaire de Li Sien est bien ce qu'il prétend être.

Une première hypothèse consisterait à admettre que le commentaire de Li Sien mentionné par le catalogue japonais de 889—897 s'est perdu ensuite, et qu'un faussaire lui a substitué un nouveau texte de son cru; c'est le faussaire qui aurait fait intervenir Tchong Yeou. Un manuscrit de Touen-houang, Bibl. Nat., Pelliot 2721, ne permet pas de s'arrêter à cette solution. Ce manuscrit anonyme en 1 ch., écrit au X^e siècle, est intitulé 雜抄 *Tsa tch'ao*, mais avec l'indication de titres subsidiaires 珠玉抄 *Tchou yu tch'ao*, 益智文 *Yi tche wen* et 隨身寶 *Souei chen pao*; il s'agit d'un petit manuel de notions élémentaires, où on rappelle en particulier quels sont les auteurs d'un certain nombre d'inventions et d'ouvrages; ¹⁾ la rédaction n'en doit pas être très antérieure au manuscrit

1) Dans les manuscrits rapportés de Touen-houang par Sir A. Stein, il y'en a un

lui-même et se place sans doute au IX^e siècle. Or on y lit le court passage suivant (je mets entre crochets les mots écrits dans le manuscrit comme commentaire, sur ligne double en petit texte): 千字文. [鍾繇撰. 李暹注.] 周興嗣次韻. „*Ts'ien tseu wen*. [Composé par Tchong Yeou; commenté par Li Sien.] Tcheou Hing-ts'eu l'a rangé par rimes". Ces quelques mots, qui ont l'avantage de confirmer le nom de Li Sien donné par le catalogue japonais de 889—897 et que manuscrits et éditions modernes altèrent en Li Lo, prouvent en outre que, dès le IX^e siècle, le commentaire de Li Sien donnait bien le *Ts'ien tseu wen* comme une œuvre de Tchong Yeou, que Tcheou Hing-ts'eu aurait simplement rangée par ordre de rimes; entendons qu'il l'avait remise par rimes après que le texte s'était trouvé en désordre, puisqu'ainsi le veut la préface actuelle de Li Sien et que la „composition" attribuée à Tchong Yeou ne s'explique pas si on prête à Tcheou Hing-ts'eu un rôle plus important. Dès lors nous avons toute raison de penser que l'auteur du *Tsa tch'ao*, au IX^e siècle, connaissait bien le commentaire de Li Sien tel que le donne le texte conservé au Japon de nos jours, autrement dit que le texte actuel, malgré l'altération du nom en Li Lo et la division en 3 ch. au lieu d'un seul chapitre, est bien celui que mentionnait le catalogue de 889—897; on en peut conclure avec un certain degré de probabilité qu'à la fin du IX^e siècle, le nom de Li Sien était bien précédé, comme l'est de nos jours celui de Li Lo, de la mention que Li Sien vivait sous les Leang, dans la première moitié du VI^e siècle.

Mais les invraisemblances foncières et les grossiers anachronismes de la préface de Li Sien n'en continuent pas moins à rendre difficilement admissible l'attribution de cette préface, et par suite du

que le lettré de Sir A. Stein a mentionné sous le titre descriptif de 何人造何物 *Ho jen tsao ho wou*, „Quel homme a créé quelle chose?"; peut-être est-ce un manuscrit de tout ou partie du *Tsa tch'ao*.

commentaire lui-même, à quelqu'un qui aurait été presque le contemporain de Tcheou Hing-ts'eu. Peut-être un examen détaillé du commentaire de Li Sien permettrait-il d'arriver à des conclusions plus précises. Je voudrais du moins signaler deux remarques que me suggèrent les seules indications concernant le contenu de ce texte qui soient fournies par la notice de Mori Tatsuyuki.

Par Mori Tatsuyuki, je sais que l'ouvrage de Li Sien, après la préface, commence par une suscription 勅員外散騎侍郎周興嗣次韻, „Rangé par rimes, sur ordre impérial, par le *guan-wai san-k'i che-lang* Tcheou Hing-ts'eu”. Telle est aussi la suscription des manuscrits du *Ts'ien tseu wen* retrouvés à Touenhouang, dont aucun n'est antérieur au X^e siècle (Bibl. Nat., Pelliot 3108, 3114, 3416), et c'est aussi celle du *Ts'ien tseu wen* gravé sur pierre en 1109 d'après un prétendu autographe de Tche-yong. Nous devons donc admettre que telle était la suscription du *Ts'ien tseu wen* au moins dès le temps du catalogue de Fujiwara no Sukeyo. C'est-à-dire depuis le IX^e siècle. Mais, dans la première moitié du XII^e siècle, Tong Yeou, en parlant d'un *Ts'ien tseu wen* attribué à Tche-yong et où la même suscription se trouvait, a cité et repris à son compte¹⁾ la remarque suivante de 楊億 Yang Yi (974—1020): „Yang Wen-kong (= Yang Yi) dit: „Le mot 勅 *tch'e* „doit être changé en 梁 *leang*. Ce sont les écrivains postérieurs qui, en copiant le texte en écriture cursive, ont abouti à une erreur „de mot. Sous les Tch'en (c'est-à-dire au temps de Tche-yong), on „n'ajoutait pas encore *tch'e* en tête des ordres de la Cour”. Ces paroles sont très justes, et on sait par là qu'il y a une faute de caractère”. Autrement dit, un texte du *Ts'ien tseu wen* émanant vraiment de Tche-yong, et à plus forte raison un commentaire écrit sous les Leang, devrait avoir pour Tcheou Hing-ts'eu une suscription

1) *Kouang tch'ouan chou pa*, 6, 33—34.

débutant par *leang* et non par *tch'e*. Je ne veux pas me porter garant de l'opinion de Yang Yi et de Tong Yeou sur la date à laquelle le mot *tch'e* a commencé de figurer en tête des ordres de la Cour. S'ils ont raison, la rédaction du commentaire de Li Sien ne pourra être antérieure aux T'ang.

Par ailleurs, Mori Tatsuyuki a signalé que Li Sien, en commentant le membre de phrase du *Ts'ien tseu wen* 周伐殷湯, „Fa des Tcheou et T'ang des Yin”, dit que 妲己 Ta-ki, la belle concubine de Tcheou-sin des Chang, se transforma en „un renard à neuf queues” (九尾狐狸 *kieou-wei hou-li*), ce qu'on ne trouve pas dans d'autres livres, et Mori voyait là un argument pour affirmer que le commentaire était antérieur aux T'ang. En 1891, M. Lo Tchen-yu, qui ne paraît avoir alors connu le commentaire de Li Sien (qu'il appelle Li Lo) que par le *Keiseki hōkoshi*, insérait dans son 眼學偶得 *Yen hio ngeou tō* (f^o 17 r^o) une note où il relatait la mention de la transformation de Ta-ki dans le commentaire de Li Sien, et ajoutait qu'on ne se serait pas attendu à trouver dès les Six dynasties une histoire qui est aujourd'hui célèbre en Chine grâce au roman 封神演義 *Fong chen yen yi*¹⁾. M. Lo, qui n'avait pas, au moins à cette date, à douter de l'authenticité du commentaire de Li Sien, concluait que cette légende n'était donc pas, comme on était d'abord amené à le penser, l'invention creuse d'un romancier. Mais peut-être faut-il voir au contraire dans ce passage un indice que le commentaire de Li Sien ne date que d'une époque où la littérature d'imagination avait déjà acquis un certain développement.

Entre le premier quart du VI^e siècle, date du *Ts'ien tseu wen*, et la fin du IX^e siècle où l'existence du commentaire de Li Sien nous est attestée par le *Tsa tch'ao* de Touen-houang et par le

1) Sur cette métamorphose de Ta-ki, cf. par exemple W. Grube et H. Mueller, *Feng-sien-yen-i, Die Metamorphosen der Götter*, Leyde, 1912, in-4, pp. 49 ss., 364.

catalogue japonais de 889—897, il y a en effet une marge de plus de 300 ans. Ce commentaire de Li Sien semble avoir eu une fortune brusque, mais assez éphémère. Le catalogue des Leang l'ignorait, et il n'est pas mentionné non plus parmi les divers *Ts'ien tseu wen* qu'on connaissait sous les Souei. Au IX^e siècle, son existence est attestée, et il atteint des régions aussi excentriques que le Japon d'une part et de l'autre les confins du Turkestan chinois. Mais les *Histoires des T'ang* ne le nomment pas et il n'est mentionné non plus dans aucune bibliographie des Song; il avait donc disparu en Chine de bonne heure. Tout ceci me semble rendre assez vraisemblable l'hypothèse que le commentaire de Li Sien ait été composé vers le milieu des T'ang, vraisemblablement au IX^e siècle. Le texte du *Chang chou kou che*, dans le second quart du IX^e siècle, ne se conçoit pas si la préface de Li Sien existait déjà et était connue. En définitive, ce serait dans la seconde moitié du IX^e siècle qu'un faussaire très ignorant de l'histoire de son pays aurait écrit cette œuvre médiocre en la datant faussement du temps des Leang. La préface, d'un caractère romanesque, valut au pseudo-commentaire de Li Sien des Leang une faveur qui ne dura pas. Mais, même après que Li Sien fut oublié en Chine, il survécut de ses inventions que le nom de Tchong Yeou demeura associé à l'histoire du *Ts'ien tseu wen*. On ne savait d'ailleurs plus bien quel rôle il fallait prêter là à Tchong Yeou. L'empereur T'ai-tsong parlait d'une stèle brisée où Tcheou Hing-ts'eu aurait copié des caractères de Tchong Yeou pour en composer le *Ts'ien tseu wen*. L'empereur Houei-tsong, comme le montre le *Siuan houo chou p'ou*, pensait avoir un *Ts'ien tseu wen* composé par Tchong Yeou et calligraphié par Wang Hi-tehe; c'est là une combinaison très altérée des données du *Leang chou* et de la préface de Li Sien. Enfin le *Yu kang tchai fa t'ie* donne un *Ts'ien tseu wen* soi-disant composé par Tchong Yeou et calligraphié par Wang Hi-tehe, mais qui n'est pas le texte „remis

en ordre de rimes" par Tcheou Hing-ts'eu; nous reconnaissons là, au second degré, et par l'intermédiaire des collections de Houei-tsong, un aboutissement des fantaisies de Li Sien; mais Li Sien ne prêtait à Wang Hi-tche qu'un rôle négatif dans l'histoire du *Ts'ien tseu wen*. L'exploitation de la crédulité publique n'a pas cessé d'ailleurs, et le *Ts'ien tseu wen* en quatre écritures reproduit par M. Hauer se termine par une note, censée être la reproduction d'une signature autographe, et qui est ainsi conçue: „Calligraphié par le *yeou-tsiang-kiun* des Tsin Wang Hi-tche". Bien plus, on a fait suivre cette belle signature du cachet même de Wang Hi-tche!

A la base de toutes ces données contradictoires sur l'histoire du *Ts'ien tseu wen*, il semble y avoir un contresens sur le passage très concis du *Leang chou* qui concerne le *Ts'ien tseu wen*. On se rappelle que parmi les œuvres dont l'empereur Wou, selon le *Leang chou*, chargea Tcheou Hing-ts'eu de rédiger le texte, il y avait entre autres celle qui consistait à 次韻王羲之書千字 *ts'eu-yun Wang Hi-tche chou ts'ien-tseu*, „mettre en rimes mille caractères calligraphiés par Wang Hi-tche", et il s'agit bien là d'une composition à effectuer (爲文 *wei-wen*), au même titre que pour la composition des morceaux indiqués dans la même phrase avant celui-là; ce ne peut être une simple „mise en ordre" d'un texte qui avait été bouleversé. Ngeou-yang Sieou néanmoins parle comme s'il y avait eu un *Ts'ien tseu wen* de Wang Hi-tche. C'est que, à partir du IX^e siècle, l'expression 次韻 *ts'eu-yun* a pris en chinois le sens de „composer un poème sur les mêmes rimes et dans le même ordre qui ont déjà été adoptés dans un poème d'un autre écrivain". Bien que le procédé et le nom n'apparaissent pas avant 元稹 Yuan Tchen (779—831) et 白居易 Po Kiu-yi (772—846 ou 772—847), Ngeou-yang Sieou, sans remarquer que le passage du *Leang chou* parle de caractères calligraphiés (書 *chou*) par Wang Hi-tche et non d'un texte composé par lui, a cru que, puisque

Teheou Hing-ts'eu avait *ts'eu-yun* mille caractères de Wang Hi-tche, c'est que Wang Hi-tche avait mis en rimes un *Ts'ien tseu wen* et que Teheou Hing-ts'eu s'était borné à en composer un autre en employant les mêmes rimes et dans le même ordre. Mais il n'y a pas à douter qu'à l'époque de Teheou Hing-ts'eu, et comme M. Katsura y insiste avec raison, ce sens tardif soit exclu¹⁾.

Une autre interprétation inexacte, encore qu'adoptée par M. Katsura, rend compte des légendes qui ont fait intervenir Tchong Yeou. Le terme *ts'eu-yun*, „ordonner par rimes”, peut s'entendre aussi à la rigueur de la remise par ordre de rimes d'un poème dont l'arrangement a été bouleversé. C'est ainsi qu'a compris Li Sien. Mais si Teheou Hing-ts'eu n'a fait que remettre en ordre le *Ts'ien tseu wen*, c'est donc que le *Ts'ien tseu wen* existait avant lui. Le *Leang chou* disait que Wang Hi-tche était le calligraphe des caractères; il n'était donc pas l'auteur du morceau. On alla alors chercher, comme auteur, le plus célèbre des calligraphes antérieurs à Wang Hi-tche, à savoir Tchong Yeou; puis on perdit de vue le rôle prêté à Wang Hi-tche dans le *Leang chou*, et, oubliant sa calligraphie, on le maintint dans l'histoire du *Ts'ien tseu wen* simplement à raison des vains efforts qu'il aurait faits pour remettre en ordre le *Ts'ien tseu wen* composé par Tchong Yeou.

* * *

Si M. Katsura a accepté si facilement les données de la préface de Li Sien, malgré leurs anachronismes et leur invraisemblance foncière, c'est qu'un ancien texte japonais l'y portait tout naturellement. Le *Kojiki*, achevé en 712, spécifie que, lorsque 王仁 Wani apporta du royaume coréen de Kudara (le Po-tsi des Chinois) au Japon les premiers monuments de la littérature chinoise, ces monuments étaient le *Louen yu* en dix chapitres, et le *Ts'ien tseu wen* en un

1) M. Katsura parle d'un travail spécial où il examine ce point; je ne sais si ce travail a paru.

chapitre. A s'en tenir à la chronologie du *Nihongi* de 720, ceci se serait passé en 285 de notre ère, sous l'empereur japonais Ōjin. Mais, en 285, le royaume de Kudara, d'après les anciennes chroniques coréennes qui semblent ici très dignes de créance, ignorait encore l'écriture, qui n'y pénétra que dans la seconde moitié du IV^e siècle. Dès la fin du XVIII^e siècle, Motoori Norinaga, le grand commentateur du *Kojiki*, avait proposé d'admettre qu'il s'était produit à propos de ces événements, dans les sources du *Kojiki*, un décalage de deux cycles sexagénaires, c'est-à-dire de 120 ans, et cette hypothèse, reprise par Aston en 1888, a été généralement adoptée par les auteurs plus récents¹). La venue de Wani, avec le *Louen yu* et le *Ts'ien tseu wen*, se placerait ainsi en 405. De son côté M. Katsura, après avoir mentionné la date de 285 du *Kojiki*, ajoute qu'à en juger par les chroniques coréennes, l'arrivée du *Ts'ien tseu wen* au Japon doit se placer vraisemblablement à la fin du règne de l'empereur Nintoku, mort selon la chronologie traditionnelle en 399. Et M. Katsura conclut que, de toute évidence, un premier *Ts'ien tseu wen* est par suite arrivé au Japon avant le temps de Tcheou Hing-ts'eu²).

Mais quelle est la valeur de la tradition du *Kojiki*? On sait que cet ouvrage de 712 n'a pas été composé sur des sources écrites, mais d'après les souvenirs d'un vieillard très au fait des traditions japonaises. En ce qui concerne le *Ts'ien tseu wen*, admettons-nous les indications de M. Katsura? Nous passons alors du règne

1) Cf. Aston, *Early Japanese history*, dans *Trans. As. Soc. of Japan*, XVI [1888], 65—66; *Nihongi*, I [1896], xvii—xviii; Maitre, dans *B.E.F.E.-O.*, III, 582—583; J. Murdoch, *A History of Japan*, I [1910], 43—44.

2) Aston, *Early Japanese history*, 64, disait aussi que „le *Ts'ien tseu wen*, dans son état actuel, a été écrit après 500 A.D., mais il y a des raisons de croire que cette œuvre, sous une forme plus ancienne, remonte au premier siècle”. A moins qu'il ne songeât à l'empereur Tchang des Han, je ne vois pas ce qui a pu amener Aston à parler du premier siècle de notre ère pour la composition du *Ts'ien tseu wen*. On a vu plus haut qu'une telle origine de l'ouvrage est exclue. Chamberlain s'était exprimé plus judicieusement dans sa traduction du *Kojiki* [1883], XLIII et 252.

de l'empereur Ōjin, mort en 310 A. D. à 110 ans selon le *Nihongi* ou à 130 ans selon le *Kojiki*, au règne de son fils Nintoku, monté sur le trône en 313 et mort en 399, après un règne de 87 ans, à l'âge de 110 ans dans une chronologie, et de 143 ans dans l'autre. L'application rigoureuse du décalage de deux cycles sexagénaires nous mettrait au contraire en 405, c'est-à-dire au moment où les empereurs japonais commencent d'avoir une longévité normale. Mais quelles garanties peuvent offrir les détails d'une tradition orale trois ou quatre fois séculaire quand le cadre même en est aussi flottant? En ce qui concerne le *Ts'ien tseu wen*, il fut très étudié au Japon dès que la civilisation chinoise s'y répandit, et le catalogue de 889—897 nous a conservé les titres de plusieurs œuvres touchant le *Ts'ien tseu wen* qui sont ignorées des textes chinois. Seulement il s'agit toujours du *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu, de ses commentaires, de ses imitations, et jamais d'un *Ts'ien tseu wen* de Tchong Yeou qui serait différent de celui de Tcheou Hing-ts'eu. Le Japon ne se mit vraiment à l'école de la Chine qu'à la fin du VI^e siècle. Le vieillard de 712, pour qui le *Ts'ien tseu wen* et le *Louen yu* étaient à la base de l'enseignement chinois, a très naturellement supposé que c'étaient là les deux premiers textes apportés au Japon par Wani. Mais l'événement, impossible en 285, l'est tout autant pour le *Ts'ien tseu wen* en 405. Nous pouvons tenir pour certain qu'aucun *Ts'ien tseu wen* n'est arrivé au Japon antérieurement au temps que Tcheou Hing-ts'eu composa le sien au début du VI^e siècle.

* * *

Le *Ts'ien tseu wen* où Tcheou Hing-ts'eu, entre 507 et 521, mit en vers de quatre mots mille caractères calligraphiés par Wang Hsi-tche est le plus ancien des *Ts'ien tseu wen* et le seul qui ait eu une fortune durable. Mais les bibliographies nous en font connaître des commentaires anciens et aussi des imitations.

L'empereur Wou des Leang avait composé lui-même un 千文詩 *Ts'ien wen che*, ce qui paraît signifier *Poème en mille mots*, et en avait fait faire un commentaire par 沈衆 Chen Tchong, petit-fils du célèbre 沈約 Chen Yo (441—513). Chen Tchong était alors au service du prince de Nan-p'ing, huitième fils de l'empereur Wou, et le prince de Nan-p'ing portait alors un titre qu'il ne reçut qu'en 524¹). L'événement doit donc se placer entre 524 et 533, date de la mort du prince de Nan-p'ing. Je ne puis affirmer qu'il y ait un lien étroit entre le *Ts'ien wen che* de l'empereur Wou et le *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu; mais de toute manière c'est l'œuvre de Tcheou Hing-ts'eu qui est la plus ancienne des deux.

Le même prince de Nan-p'ing, qui portait alors un titre qu'il ne reçut qu'en 532, c'est-à-dire un an avant sa mort, chargea 蕭子範 Siao Tseu-fan (487—550) de composer un *Ts'ien tseu wen* qu'il admira beaucoup et dont il prescrivit à 蔡蕙 Ts'ai Yuan de rédiger une explication (釋 *che*)²). Le *Ts'ien tseu wen* de Siao Tseu-fan n'est pas porté au *Souei chou*, mais les deux *Histoires des T'ang* l'indiquent encore; toutes deux le nomment à tort avant celui de Tcheou Hing-ts'eu³). Le *Song che* ne le connaît plus.

Le *Souei chou* (32, 14 r⁰); après avoir indiqué le *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu, nomme des commentaires qui en furent faits sous les Leang par 蕭子雲 Siao Tseu-yun en 1 ch., et à une date indéterminée, mais forcément au VI^e siècle, par 胡肅 Hou Sou, également en 1 ch. Il connaît encore un 篆書千字文 *Tchouan chou ts'ien tseu wen*, ou „*Ts'ien tseu wen* en caractères sigillaires”, en 1 ch.; un 演千字文 *Yen ts'ien tseu wen*, ou „*Explications sur le Ts'ien tseu wen*”, en 5 ch.; un 草書千字文 *Ts'ao chou ts'ien tseu wen* ou „*Ts'ien tseu wen* en écriture cursive”,

1) Cf. *Tch'en chou*, 18, 1 r⁰; *Leang chou*, 22, 4 v⁰.

2) *Leang chou*, 22, 4 v⁰; 35, 2 r⁰.

3) *Kieou l'ang chou*, 46, 9 v⁰; *Sin l'ang chou*, 57, 7 v⁰.

en 1 ch.; tous ces ouvrages sont anonymes. Le commentaire de Siao Tseu-yun est également mentionné en 889—897 dans le catalogue de Fujiwara no Sukeyo. Siao Tseu-yun (488—549)¹⁾ était un frère cadet de Siao Tseu-fan. Erudit de valeur, il avait composé entre autres un 晉書 *Tsin chou* en 100 chapitres. C'était aussi un excellent calligraphe. Au cours de sa notice du *Ts'ien tseu wen*, Tong Yeou, dans la première moitié du XII^e siècle, dit que l'empereur Wou des Leang avait ordonné à Siao Tseu-yun de calligraphier le *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu, et on ne sera pas surpris d'apprendre que Houei-tsong croyait posséder cet autographe de Siao Tseu-yun²⁾. Mais peut-être ces deux renseignements du XII^e siècle sont-ils solidaires et n'y a-t-il là qu'un souvenir altéré du double fait que Siao Tseu-yun était calligraphe et qu'il avait commenté le *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu. Quant aux autres œuvres portées au *Soueï chou*, les deux *Histoires des T'ang* connaissent encore le *Tchouan chou ts'ien tseu wen* en 1 ch., et le *Yen ts'ien tseu wen* en 5 ch.

Pour ce qui est du catalogue japonais de 889—897, après avoir mentionné le *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu et son commentaire par Siao Tseu-yun, il énumère encore trois autres œuvres, en 1 ch. chacune, qui nous sont inconnues: le *Ts'ien tseu wen* de 東絕固 Tong Tsiue-kou (?); le *Ts'ien tseu wen* de 宋智達 Song Tche-ta; le commentaire du *Ts'ien tseu wen* (de Song Tche-ta) par 丁覲 Ting Tch'an (?).

Aucun commentaire ancien du *Ts'ien tseu wen* de Tcheou Hing-ts'eu n'a survécu en Chine. Mais au Japon, outre celui de Li Sien, on connaît un commentaire anonyme en 1 ch. que Mori Tatsuyuki suppose des Song ou des Yuan; l'exemplaire qu'il décrit appartient

1) Cf. *Leang chou*, 35, 4 v^o; les indications chronologiques de Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 719, sont inexactes.

2) *Kouang tch'ouan chou pa*, 6, 33 v^o; *Sivan houo chou p'ou*, 17, 3 v^o.

à une édition japonaise qui serait probablement de la période 應永 *ō-ei* (1394—1427), et qu'il suppose faite sur une édition chinoise des Yuan dont il connaît par ouï-dire un exemplaire au Japon. Je suis peu au fait de ce que valent les commentaires modernes du *Ts'ien tseu wen*. Ceux qu'il y a à la Bibliothèque Nationale sont insignifiants. M. Katsura n'indique, en dehors du commentaire de Li Sien et de l'ancien commentaire anonyme, qu'un commentaire en 1 ch. dû à 孫呂吉 Souen Lu-ki des Ts'ing, ce qui donne à penser qu'il considère celui-ci comme le meilleur des commentaires modernes.

Parmi les œuvres qui se sont inspirées du type du *Ts'ien tseu wen*, j'ai déjà mentionné celles qui sont connues du Souei chou. Dans son 浪跡續談 *Lang tsi siu t'an* (7, 5 v⁰), 梁章鉅 Leang Tchang-kiu (1775—1849) rappelle que, sous les Souei, 滿徽 Man Houei avait composé un 萬字文 *Wan tseu wen* ou *Livre des dix mille mots*, qui n'a pas survécu; je ne retrouve pas actuellement la source de son information.

Le 封氏聞見記 *Fong che wen kien ki* de 封演 Fong Yen, qui a dû être rédigé à la fin du VIII^e siècle ¹⁾, nous apprend qu'un docteur du nom de 周逖 Tcheou T'i avait refait, avec les mots du *Ts'ien tseu wen*, un 天寶應道千字文 *T'ien pao ying tao ts'ien tseu wen* où l'ordre de tous les mots était changé, sauf pour le binome 枇杷 *p'i-p'a* qu'il n'avait pas réussi à briser. Le nouveau titre de „*Ts'ien tseu wen* du Joyau céleste (*t'ien pao*) qui répond à la Voie” implique, semble-t-il, que Tcheou T'i ait composé son morceau dans la période *t'ien pao* (742—755).

Trois suites du *Ts'ien tseu wen* écrites sous les Song sont parvenues jusqu'à nous, toutes en 1 ch.; ce sont le 續千文 *Siu*

1) Sur cet ouvrage, cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 442; XII, ix, 75. Dans la rééd. récente du *Hio tsin t'ao yuan*, le passage est ch. 10, f^o 7 v⁰. D'après le *Teng k'o ki k'ao* de Siu Song, IX, 34, Fong Yen a vraisemblablement passé le doctorat en 756, mais il est encore question, dans un paragraphe de son ouvrage, de la période *tcheng-yuan* (785—805).

ts'ien wen de 侍其良器 Che-k'i Leang-k'i ¹⁾, le 叙古千文 *Siu kou ts'ien wen* de 胡寅 Hou Yin ²⁾ et le 千文三續 *Ts'ien wen san sin* de 葛剛正 Ko Kang-tcheng ³⁾.

Sous les Ming, 卓珂月 Tcho K'o-yue composa un 千字文 大人頌 *Ts'ien tseu wen ta jen song* où il se donna la satisfaction de dissocier ce binome *p'i-p'a* qui avait arrêté Tcheou T'i sous les Tang ⁴⁾. Je trouve en outre la mention des ouvrages suivants: ⁵⁾ le 性理千字文 *Sing li ts'ien tseu wen*, en 1 ch., par 夏太和 Hia T'ai-houo, qui vivait à la fin du XIV^e siècle; le 叙古千字文集解 *Siu kou ts'ien tseu wen tsi kiai*, sans doute commentaire sur le *Siu kou ts'ien wen* de Hou Yin, par 解延年 Hiaï Yen-nien, docteur de 1442; ⁶⁾ le 正字千文 *Tcheng tseu ts'ien wen*, en 2 ch., par 李登 Li Teng, qui vivait sous Wan-li (1573—1620);

1) Une reproduction d'un exemplaire des Song a été publiée en 1901 dans le *Yun tseu tsai k'an ts'ong chon*. J'ai gardé pour le nom de l'auteur la forme donnée dans le *Sseu k'ou...*, 43, 8 r^o, mais il avait échappé aux compilateurs du *Sseu k'ou...* que l'ouvrage était l'objet d'une notice dans le 郡齋讀書志 *Kim tchui tou chou tche* de 晁公武 Tch'ao Kong-wou († 1171), éd. de Wang Sien-k'ien, sect. *fou-tche*, 5上, 14 v^o. Tch'ao Kong-wou y montre que l'auteur s'appelait de son vrai nom 侍其瑗 Che-k'i Yuan, *tseu Leang-k'i*. Tch'ao Kong-wou signale en outre une lettre élogieuse que 黃庭堅 Houang T'ing-kien (1045—1105) écrivit sur ce *Siu ts'ien wen*, et ajoute qu'il est précédé d'une préface de 葛勝仲 Ko Cheng-tchong, l'auteur du 丹陽集 *Tan yang tsi* († 1144; cf. *T'oung Pao*, 1906, 58). Le texte du *Siu ts'ien wen* fut gravé sur pierre par le petit-fils de l'auteur, et est suivi d'un *pa* de 1165.

2) Le texte est accompagné d'un commentaire dû à l'auteur lui-même; parmi les notices élogieuses de la fin, il en est une du philosophe Tchou Hi (1130—1200). Le *Siu kou ts'ien wen* est mentionné dans le *Song che* (202, 12 v^o). Il a été réédité dans le *Yue ya t'ang ts'ong chon*.

3) Un facsimilé d'un exemplaire des Song a été publié en 1852; une autre édition a été donnée plus récemment dans le *Tch'ang tcheou sien tchö yi chou*.

4) Cf. le *pa* de Wou Tch'ong-yao à la fin de sa réédition du *Siu kou ts'ien wen* dans le *Yue ya t'ang ts'ong chon*.

5) Les indications qui suivent sont tirées du 千頃堂書目 *Ts'ien k'ing tang chou mou*, éd. du *Che yuan ts'ong chou*, 3, 29 v^o.

6) L'année cyclique 癸未 *kouei-wei* indiquée dans le *Ts'ien k'ing t'ang chou mou* est fautive pour 壬戌 *jen-siu*.

le 正字千文 *Tcheng tseu ts'ien wen*, en 1 ch., par 瞿九思, K'iu Kieou-sseu, docteur de 1553; le 四廣千文 *Sseu kouang ts'ien wen* en 4 ch., par 周履靖 *Techeou Lu-tsing*.

Sous la dynastie mandchoue, les imitations du *Ts'ien tseu wen* se sont multipliées, et on conserve même à Cambridge, dans la collection Wade, un *Ts'ien tseu wen* des rebelles T'ai-p'ing.

* * *

L'intérêt de la présente étude est de montrer comment un texte précis, mais très concis, peut donner naissance à toute une floraison de légendes et à une succession de méprises. Une fois de plus, nous avons vu de grands lettrés chinois se tromper sur un texte parce qu'ils l'avaient lu trop vite. Et une fois de plus aussi, qui n'est pas la dernière, nous avons pu constater que les collections de l'empereur Houei-tsong, comme autographes aussi bien que comme peintures, contenaient une proportion affligeante de faux.

CHINA'S ATTEMPT TO ABSORBE CHRISTIANITY

THE DECREE OF MARCH 15, 1899.

BY

G. NYE STEIGER,

Ph. D. Harvard University.

Assistant Professor of History, Simmons College, Boston.

Formerly Professor of History & Gov't. St. John's University, Shanghai.

On March 15, 1899, the following Imperial Decree, "in response to a Memorial by His Imperial Highness Prince Ch'ing and Their Excellencies the Ministers of the Tsungli Yamen", was approved by the Empress Dowager, Tzŭ Hsi:

"That there may be conformity with what has been decided;
Respect this!

Churches of the Catholic religion, the propagation of which has long since been authorized by the Imperial Government, having now been built in all the provinces of China, we desire to see the people and the Christians live in peace, and, in order to render the protection more easy, it has been agreed that the local authorities shall exchange visits with the missionaries under the conditions indicated below:—

1.— In the different degrees of the ecclesiastical hierarchy, the Bishops being, in rank and dignity, the equals of Viceroys and Governors, it is expedient that they be authorized to demand to see the Viceroy and the Governor.

(In the case of a Bishop being called home on business, or of his death, the priest charged to replace the Bishop will be authorized to see the Viceroy and Governor.)

Vicars-General and Archpriests are authorized to demand to see Treasurers, Provincial Judges, and Taotais.

Other priests are authorized to demand to see prefects of the 1st and 2nd class, independent prefects, sub-prefects, and other functionaries.

Viceroy, Governors, Treasurers, Provincial Judges, prefects of the 1st and 2nd class, independent prefects, sub-prefects, and other functionaries will naturally respond, according to their rank, with the same courtesies.

2.— The Bishops will draw up a list of the priests whom they specially charge to treat of affairs and to have relations with the authorities, indicating their names and the place where their mission is located. They will send this list to the Viceroy or Governor, who will order his subordinates to receive them in conformity to this regulation.

The priests who shall ask to see the local authorities, and shall be specially designated to treat of affairs, should be Europeans. However, when a European priest is not sufficiently acquainted with the Chinese language, he may for the occasion invite a Chinese priest to accompany him and lend him his assistance as interpreter.

3.— It is unnecessary that the Bishops who reside outside the cities should go from a long distance to the provincial capital in order to demand to be received by the Viceroy or Governor, so long as they have no especial business.

When a new Viceroy or Governor arrives at his post, or when a Bishop is transferred and arrives for the first time, or again on the occasion of felicitations for the new year and the principal festivals, the Bishops are authorized to write private letters to the Viceroy and to the Governor and to send them their cards. The Viceroys and Governors will respond with the same courtesy.

Other priests who are transferred or who arrive for the first time may, according to their rank, demand to see Treasurers and Provincial Judges, Taotais, prefects of the 1st and

2nd class, independent prefects, sub-prefects, and other functionaries, when they are provided with a letter from their Bishop.

4.— When a grave or important mission affair arises in any of the provinces, the Bishop and the missionaries of the place should request the intervention of the Minister or the Consuls of the Power to which the Pope has confided the protection of religion. These will arrange and conclude the affair, either with the Tsungli Yamen or with the local authorities.

In order to avoid numerous diplomatic proceedings, however, the Bishop and the missionaries may equally address themselves at once to the local authorities, with whom they may negotiate and conclude the affair. When a Bishop or a missionary comes to see a mandarin on an affair, the latter should negotiate it without delay in a conciliatory manner, and seek a solution.

5.— The local authorities should give timely warning to the inhabitants of the place and earnestly exhort them to live in harmony with the Christians: they must not cherish hatred and cause trouble.

The Bishops and priests shall equally exhort the Christians to devote themselves to well-doing so as to maintain the good reputation of the Catholic religion, and so to act that the people may be contented and grateful.

When a suit arises between the people and the Christians, the local authorities should judge and decide it equitably. The missionaries must not mix themselves up in it and show partiality in giving their protection, so that the people and the Christians may live in peace" ¹⁾).

1) The French version of this decree, certified by the First Interpreter of the French Legation as an official translation, is printed by Cordier, in his "Histoire des Relations de la Chine avec les Puissances Occidentales", v. III, p. 469; it is also found in Pinon, "La Chine qui s'ouvre", p. 296, and in several other works. The form given in the text has been translated from this official French version, with one interpolation (indicated by parentheses) from a translation published in the "North China Herald", Shanghai, May 22, 1899. Slightly different English translations are found in the British Blue Book, "China No. 1 (1900)", p. 142, and in the unpublished despatch of April 29th, 1899, from the U. S. Minister at Peking, Mr. E. H. Conger — State Dept. Docs. vol. 106.

The rapid and bewildering development of events in China during the closing years of the 19th century has prevented this decree from receiving at the hands of historians that full measure of consideration which it deserves. For it would be difficult to discover — even during the two stirring years which elapsed between the opening of the so-called “Hundred Days of Reform” and the storming of the Taku forts — any single document, among the official acts of the Peking Government, which is more important in content or more significant in purpose. What was the origin of this new step in Chinese policy? How would this new arrangement — but for the unfortunate occurrence of the Boxer Outbreak — have modified or improved the status of Christianity in the Chinese Empire? What reception did it meet among the non-Catholic missionaries and with those Treaty Powers whose nationals were engaged in the work of Protestant missions? These are the points most worthy of examination.

Among the Powers having treaty relations with China, France, by reason of her time-honored position as protector of Catholic missions, was the one most immediately affected by any action of the Chinese Government with respect to the status of Catholic missions and missionaries in China. Hence one naturally turns to French writers for a discussion of the origin of this Decree of March 15. Of the French writers who have dealt with the subject, three are chosen as representing a considerable divergence of opinion as to its origin. Two of these writers, MM. René Pinon and Paul Boell, published their views within a year after the appearance of the document. The third, Prof. Henri Cordier, discussed the matter some two years later, and formed his judgement in the light of events which had transpired during 1900 and 1901.

M. Pinon ¹⁾ hailed the decree as a triumph for French diplomacy.

1) Pinon, “La Chine qui s’ouvre”, Paris, Perrin et Cie., 1900.

„Le nouvel acte du gouvernement chinois, si favorable aux missions, est, du même coup, un succès pour la diplomatie française: il suffirait, pour en être certain, de constater avec quelle mauvaise humeur les journaux étrangers en ont accueilli l'annonce. C'est surtout à l'influence de Mgr. Favier, des Pères Lazaristes de Paris, évêque de Pékin, qu'est dû le beau résultat qui vient d'être obtenu; mais on est heureux de reconnaître qu'il a rencontré dans les représentants de la République française un appui vigoureux et efficace. Après M. Gérard, qui avait su porter si haut le prestige de la France, la tâche de protéger les missions catholiques échet à M. Stephen Pichon; échappé à l'atmosphère viciée du Parlement et animé du souci patriotique de ne laisser périliter entre ses mains aucune partie du patrimoine national, l'ancien député de Paris a mis au service du protectorat français les ressources d'un esprit souple et d'un caractère énergique: c'est lui-même, comme représentant de la puissance protectrice du catholicisme en Chine, qui, par une circulaire aux évêques, leur a notifié officiellement l'heureux changement survenu dans la situation du clergé catholique” 1)

Some support for the argument upon which M. Pinon bases his assumption that the decree was a triumph for French diplomacy is to be found in the following précis of German and Russian newspaper opinion:

„Le Protectorat Français sur les Catholiques en Chine.

Prenant texte de la nouvelle que l'empereur de Chine aurait reconnu l'Église catholique ainsi que le protectorat français sur les catholiques de son empire, le *Fremdenblatt* fait ressortir que, si cette nouvelle se confirme, c'est un grand succès non seulement pour le catholicisme, mais pour la cause de la civilisation en général, en même temps qu'un succès politique pour la France qui envoie le plus grand nombre de missionnaires catholiques dans le Céleste-Empire et qui pourrait désormais y répandre ses écoles et sa langue d'une manière beaucoup plus efficace que les autres nations et qu'en particulier l'Angleterre protestante.

1) Pinon, op. cit., p. 142.

Le *Nouveau Temps* de Saint-Pétersbourg commente également cette nouvelle et dit que la France peut-être satisfaite du décret de l'Impératrice douairière, car ce décret a augmenté le prestige de la République française en Extrême-Orient et il ne sera peut-être pas du goût de l'Allemagne et de l'Angleterre. Quant à la Russie, elle n'est pas directement intéressée dans la question, mais on y éprouvera naturellement une sincère joie du succès remporté par la grande puissance amie et alliée" ¹⁾).

M. Boell, in a monograph ²⁾ which appeared several months earlier than Pinon's book, expresses an opinion very different, on certain points, from the opinions of Pinon. Far from regarding the decree in question as a confirmation of the French protectorate, he considers that the new arrangement means the practical termination of the old order of things. „La convention en question équivaut tout simplement à la suppression presque totale de notre protectorat en Chine" ³⁾. Attributing the new measure to clever intrigue by the genial and machiavellian Bishop of Peking, Boell says: „La convention Favier est, sous une forme nouvelle justifiée par le succès, la suite des tentatives faites en 1886 et 1891: la première fois pour établir une nonciature à Pékin; la seconde, pour organiser la hiérarchie en Chine" ⁴⁾. Boell was, however, not at all disturbed by what he thought to be the probable consequences of the arrangement. „Quelles vont être les conséquences du nouvel état de choses ainsi créé? Nous pensons que les rapports entre les missionnaires et les fonctionnaires indigènes s'en trouveront notablement améliorés:

1) This brief summary is found in "State Dept. Docs., Despatches from China", vol. 106, immediately preceding Mr. Conger's despatch No. 218; no reference to it is found in any of Mr. Conger's despatches, nor is there any endorsement to indicate its source.

2) Boell, "Le protectorat des missions catholiques en Chine et la politique de la France en Extrême Orient", Paris, Institut Scientifique de la Libre Pensée, 1899.

3) Boell, op. cit., p. 4.

4) Ibid, p. 53.

les premiers montreront aux seconds plus de déférence, et obtiendront en retour plus de courtoisie" ¹⁾).

Prof. Cordier ²⁾ agreed with Boell in regarding the decree as destructive of the French protectorate, but differed in his estimate as to its possible effects upon the future of Catholic missions.

"Le décret présenté en projet par Mgr Favier à M. Gérard avait été écarté par celui-ci qui le jugeait dangereux. M. Pichon, plus faible ou moins expérimenté, l'accepta, circonvenu par l'ambitieux vicaire apostolique de Pékin. Jamais la France n'eût dû laisser commettre cette faute. Une assimilation quelconque des missionnaires catholiques ne leur donnait qu'une apparence d'honneurs et leur enlevait en réalité la plus grande partie de leur influence, celle qui dérivait de leur haute situation morale et de l'appui de la France: ce décret, s'il avait été appliqué à la lettre, aurait mis nos consuls dans l'impossibilité de venir en aide aux évêques... Que pouvait faire un simple consul, assimilé à un taotai, pour un évêque, gros personnage assimilé à un tsoung-tou?... Le décret avait en même temps un caractère froissant pour les fonctionnaires chinois et il n'a certainement pas été un facteur insignifiant dans les causes multiples qui ont amené le mouvement de révolte contre l'étranger de 1900" ³⁾).

Wide as is the divergence between these three French writers in their estimates of the decree itself, they are in essential agreement upon one point: that the decree was of foreign contrivance and was secured from the Chinese Government either by the subtlety of Bishop Favier or by diplomatic pressure from M. Pichon. In support of this view, both Boell and Cordier cite the attempt, made in 1891, to establish the Catholic hierarchy, and this view

1) Ibid, p. 59.

2) Cordier, "Histoire des Relations de la Chine avec les Puissances Occidentales", Paris, F. Alcan, 1901—02.

3) Cordier, op. cit., v. III, pp. 468—469.

of the origin of the decree has since been almost universally accepted by other writers on the subject, Catholic and Protestant alike. Yet this very point upon which there is such complete unanimity appears, in the light of all the evidence, untenable. Although it is quite true that the promulgation of the decree was preceded by long negotiations between Bishop Favier and members of the Tsungli Yamen, these negotiations were merely for the satisfactory adjustment of details, and dealt with such points as the proper correlation between official and ecclesiastical rank and the provisions necessary for the nominal recognition of the French protectorate. The decree itself was of Chinese origin, and constituted a deliberate attempt on the part of the Imperial Government to eliminate the evils which ensued from the intimate relationship between Christian missions and the diplomacy of the various Treaty Powers.

Direct evidence as to the origin is supplied by Bishop Favier. In a letter dated Peking, May 18, 1900, he says: "Le parti vieux chinois et les hauts personnages ayant conservé la haine de l'Européen et de la religion, se sont empressés de se rallier au Prince Toan. De là, deux partis bien tranchés, celui de ce prince et celui des princes et des mandarins qui se sont succédé aux affaires depuis 1860, en acceptant le progrès et en préparant les édits et décrets protecteurs de la religion jusqu'à celui du 15 mars 1899 qui en était le couronnement, dont l'Impératrice elle-même a été l'instigatrice, qu'elle a signé et qui n'est nullement révoqué" ¹).

If the genial Bishop of Peking was as machiavellian as Boell would have his readers believe, or as ambitious as Cordier suggests, this testimony would, of course, have to be taken at a considerable discount. Fortunately the evidence of Bishop Favier is not unsup-

1) "Annales de l'Association de la Propagation de la foi", vol. 72, p. 326. The italics are mine.

ported. Indeed the strongest evidence as to the indigenous origin of the decree is to be found in contemporary events in China; to which the Bishop merely supplies useful corroboration.

In the first place, the willingness of the Chinese Government to extend the new arrangement to include similar rights for missionaries of other denominations is not in harmony with the belief that it was originally granted under pressure or as a special privilege. Even more important is the fact that the Empress Dowager and her advisers were, at this moment, pursuing a policy of stubborn resistance to any foreign demands of whatever nature. Two weeks before the date of the decree in question, Italy, with the presumptive support of her fellow-members in the Triple Alliance and with the avowed support of Great Britain, had presented demands for a naval base at San Men Bay, together with the usual list of related concessions. To these demands the Imperial Government had replied with a brusque refusal, a refusal which was firmly maintained even in the face of what seemed, for a time, the certainty of war.

The strongest evidence as to the Chinese origin of the decree is, however, to be found in the essential harmony between this and other measures which were, at the same moment, being adopted by the Empress Dowager. Following her coup d'état of the preceding September, the policy of Tzū Hsi had been one of "conservative reform"; the centralization policy of the "radicals" was abandoned, and efforts were made to strengthen China's powers of resistance by restoring to the provincial authorities their full measure of autonomy and responsibility. The first evidence of this was shown in connection with military preparations. The defence of the capital and of the metropolitan area was to be undertaken by the Peking Government, but the military arrangements for other parts of the Empire were to devolve, as in olden times, upon the provincial officials. In January, 1899, this process of decentralization was carried a step

farther, and an effort was made to transfer to the provincial capitals many of the diplomatic questions which were causing constant embarrassment at Peking. This move was notified in the following decree on January 3rd:

"The Tartar-Generals, Viceroys, and Governors of the maritime and riverine provinces of the Empire, having under their jurisdiction the treaty ports, naturally have considerable additional work in relation to international intercourse, while those of the inland provinces are constantly appealed to in cases regarding disputes between missionaries and the converts against the masses. In this connection the high provincial authorities often seem to be inclined to shirk responsibility and trouble by sending all such cases to the Tsungli Yamen to be dealt with, thereby frequently causing much delay before any arrangement can be arrived at. To obviate this I, the Empress Dowager, have now decided to increase the powers of all Tartar-Generals, Viceroys, and Governors of provinces and make them ex-officio members of the Tsungli Yamen so that they may decide matters without loss of time, while at the same time they are also expected to communicate with the Princes and Ministers of the Tsungli Yamen there-anent" ¹).

This decree, which was supplemented five days later by a second decree on the same subject, foreshadowes and explains the Decree of March 15. Despite the growing interest in the economic exploitation of China, by far the larger part of the cases which came up to Peking for settlement between the Tsungli Yamen and the foreign diplomats were those arising out of the presence of Christian missions in the country. If these cases could be settled on the spot between the missionaries and the local or provincial officials, there

1) This decree was published in the "North China Herald", Shanghai, November 20, 1899; a slightly different translation was reported by Mr. Conger, the U. S. Minister, in his despatch of January 5, 1899; see "State Dept. Docs., Despatches from China", vol. 107.

would be a great saving of time, and also a reduction in the number of possible pretexts for diplomatic pressure upon the Central Government.

Nor would these be the only tangible benefits. There might also be a not inconsiderable saving in dollars and cents, if damage cases could be settled with the missionaries themselves instead of being taken up through consular and diplomatic channels.

"While at Canton", wrote Mr. Conger at the end of 1899, "I took up with the Rev. C. R. Hager the cases of persecutions of native Christians and destruction of Missionary property at Lung Hon Li and Po Ne Ti, which occurred before my arrival in China. Consul Bedloe had attempted to settle these cases with the Viceroy, but he had demanded such exorbitant damages — in one case \$ 15,000, where the missionaries claimed only \$ 1,000 — that the Viceroy refused to consider them as having any merit whatever" ¹).

The Decree of March 15th did not, as a matter of fact, constitute the first instance of extending to missionaries, by Imperial Decree, the privilege (which did not exist by treaty) of personal visit to the local officials. A decree of the Emperor Kuang Hsü, which appeared in the "Peking Gazette" on July 14, 1898 — i. e. during the "Hundred Days —, contained the following passage:

"The high authorities of all the provinces are now especially commanded that, whenever missionary cases occur, they must particularly instruct the local officials to act in good earnest to give proper protection; and, whenever missionaries ordinarily wish to call upon the local officials, they must not, of their own free will and accord, cut off or decline to have, communication with them. Such intercourse will lead to mutual trust, good faith, and confidence in each other. The native Christians will then not cause trouble, and the natives will be admonished that they must not for trifling reasons cause disturbances" ²).

1) Mr. Conger's despatch of December 31st, 1899; "State Dept. Docs., Despatches from China", vol. 107.

2) Enclosure in Mr. Conger's despatch of July 15th, 1898, "State Dept. Docs., Despatches from China", v. 104.

What Tzū Hsi did do, however, was to enlarge on this provision. By extending the duties of the provincial authorities and by drawing up a "Concordat" with the missionaries, she hoped to create an arrangement by which missionary controversies might eventually be entirely withdrawn from the sphere of diplomatic activity.

While the possible beneficial effect upon foreign relations was probably a major consideration, it would be a mistake to regard the new arrangement merely in the light of a contrivance for avoiding diplomatic troubles. The decree had a no less important bearing upon internal affairs. Christianity in China was, during the last half of the 19th century, a source of domestic complications no less serious than those of an international character. Not only did the treaty stipulations make missionary affairs a constantly recurring subject for diplomatic action at Peking; the same treaty stipulations had invested missions and missionaries with rights and immunities which rendered them permanent sources of irritation in the communities where they were domiciled. This source of irritation would disappear if Christianity could be induced to accept a place in society similar to that which had been given to other foreign cults and doctrines.

The policy of the Chinese state with respect to diversity in religious belief has always been distinguished by extreme tolerance. "The Chinese Government", says an able English writer, "has never encouraged religious spite, mental tyranny, or the stifling of any free opinion that keeps clear of State policy, scandal, or libel" ¹). "At no period in China has 'conscience' ever been in the faintest degree persecuted, so long as State policy, municipal convenience, and popular sentiment were in no way flouted" ²). Nor were the

1) E. H. Parker, "China and Religion", p. 6.

2) Ibid, p. 154. On this question, see also: Alabaster, "Notes and Comments on Chinese Criminal Law, etc.", p. 523; Williams, "The Middle Kingdom", v. II, p. 367—368;

Chinese people less tolerant than their government. The social philosophy of Confucius was a foundation-stone of China's political system, and Confucian scholarship was a pre-requisite for official position. But there have always existed — side by side with this official cult — numerous pre-Confucian belief and practices, while Buddhism, Mohammedanism, Nestorian Christianity, Judaeism, and the teachings of the Roman Church all found, in their turn, popular acceptance as well as official toleration. "Religions are many, truth is one", says the old Chinese proverb; and even the Confucian scholar frequently sought, in the compassionate doctrines of Śākyamuni or in the lofty mysticism of Lao Tzŭ, the spiritual consolation which the classics failed to provide.

By edict and proclamation, the Emperor and his officials exhorted the people to practice the virtues taught by their great Sage, but only in cases of unavoidable necessity did the Government take action directly affecting the members of any religious group — as such. Did the adherents of two rival creeds become involved in a dispute concerning the possession of temple property: the State was forced to step in and settle the affair. Did the rapid growth of monasteries fill the land with swarms of able-bodied idlers, give rise to scandals, and threaten to destroy the family system: the Emperor issued decrees limiting the number of these institutions, and establishing strict rules with regard to the admission of inmates into such as were allowed to exist ¹). Did the "Pai-lien-kiao" — "White

and Rev. John Ross in the "Chinese Recorder", Shanghai, vol. XXIII, p. 381. The same opinion is expressed by practically every writer on China — missionary or non-missionary. Almost the only dissenting voice is that of Prof. J. J. M. De Groot; see especially his "Sectarianism and Religious Persecution in China", passim; the evidence which Prof. De Groot here adduces, in support of the thesis that the Chinese Government is the most intolerant that the world has ever seen, will admit of quite a contrary interpretation.

1) See De Groot, op. cit., p. 84, for example.

Lotus Sect" — or any other heterodox body become the nucleus of a seditious secret society: an Imperial Edict commanded the extermination of the offending organization, and woe to the unhappy official within whose jurisdiction a continuance of toleration for the proscribed sect resulted in subsequent trouble for the State! Diversity in religious belief might, on occasion, lead to rival groupings and intrigue within official circles; an unpopular sect might find itself boycotted, or forcibly ejected, by the people of a given community; but, so long as its overt acts did not offend against the safety of the State or against public welfare, no religious body needed to fear the hand of the Law.

Not only did the Imperial Government allow these non-Confucian beliefs full freedom so long as they were regarded as innocent of hostility to the State; it even utilized the leaders of the sects as instruments for the control of the believers. Buddhist monks throughout the Empire; Mohammedan teachers in Yunnan, Kansu, and Turkestan; the Lama hierarchy in Tibet; all became absorbed into the "non-political" governmental system. The spiritual leader became, like the head of the family or the guild official, a medium whereby the will of the Government was made known to the members of his flock, and he was held responsible to the Government for any disobedience to this will on the part of those under him. In the fulfilment of these quasi-official duties, the religious "headman" had, perforce, a certain quasi-official status, involving the right and duty of periodic visit to the Yamens of the regular officials — the rank of the official to whom he had the right to make visits depending, of course, upon the extent of his own spiritual authority. Thanks to this policy, the Chinese Government had experienced little difficulty with the foreign religions whose advent antedated that of Christianity.

Emissaries from Rome arrived in China and carried on missionary

work as early as the 13th century, but the permanent establishment of Western European — as distinct from Nestorian — Christianity did not take place until after the voyage of Vasco da Gama had thrown open a sea route for direct intercourse between Europe and the coast of China. The first Portuguese ships arrived at Chinese ports in 1514, and shortly before the end of the 16th century the Jesuit, Matteo Ricci, was able to establish work at Peking. For nearly a century, the progress of the new religion, both at Peking and in the provinces, was viewed with complaisance by the Government. In some sections of the Empire the exclusive and intolerant nature of Christianity aroused popular hostility; some of the officials were personally opposed to the spread of what they considered to be a "degrading superstition"; during the disorderly period which attended the fall of the Ming Dynasty and the establishment of the Ts'ing, the missionaries and their adherents suffered, perhaps, more than any other element of society; but the Government took no steps to interfere with the spreading doctrine of the "Lord of Heaven".

An unfavorable policy toward Christianity first began to develop in the reign of K'ang Hi, the second Emperor of the Ts'ing Dynasty. In 1664, certain Christians were accused of inciting rebellion under the pretext of teaching religion, and the leader was sentenced to be cut to pieces, a sentence which, however, was not actually carried out. In 1669, a growing suspicion as to the possible political effects of the foreign doctrine resulted in a decree prohibiting its further propagation, but this decree remained a dead letter and the missionaries continued to travel and teach throughout the Empire, without interference, for nearly half a century. In 1717, a memorial was submitted to K'ang Hi setting forth the dangerous increase in the numbers and strength of the foreign vessels arriving at Canton, calling attention to the rapid spread of the foreign

religion, and giving a brief sketch of the history of Christianity in the Philippines and in Japan. In response to this memorial the decree of 1669 was reaffirmed, and foreigners were forbidden to remain in the Empire unless they obtained from the Emperor a special license to that end ¹⁾.

The decree of 1717 was, however, not enforced with any apparent severity. The effect of the decree was, indeed, practically that of a suspended sentence. So long as the missionaries and the adherents of Christianity avoided any indiscretion which would bring them into conflict with the ordinary laws of the land, no attention was paid to them; but, once they were so unfortunate as to be brought into court, the fact that they were Christians rendered them liable to summary punishment, irrespective of their guilt or innocence as to the charge upon which they had been arrested. To the credit of the Chinese Government it may be stated that little effort was made to search out those guilty of adhering to the proscribed faith, and Catholic missions continued to flourish, surreptitiously, down to the era of Treaty Settlements ²⁾. One point cannot be too strongly emphasized: the action of the Government had been dictated solely by political considerations. Individual officials might take advantage of the proscription to display their dislike for the foreign doctrine as a doctrine, but the authorities at Peking were concerned with Christianity only as a source of possible danger to the State.

In connection with the negotiation of the Treaty of Whampoa,

1) For a full account of this development, see de Mailla, "Histoire générale de la Chine", vol. XI.

2) For the condition of missions after 1717, the reader is referred to de Mailla, *op. cit.*, and to Launay "Histoire des Missions de Chine", several volumes of which have already appeared. The various works of Abbé Huc give an excellent view of the condition of Catholic missions during the period immediately preceding the annulment of the anti-Christian decrees.

in 1844, the French plenipotentiary, M. de Lagrené, secured the issuance of two Imperial Decrees whereby this stigma of outlawry was removed from Chinese Christians. Christianity was withdrawn from the category of "heretical and illicit sects", and it was further provided that the old religious buildings of the Christians, those that had been built before the days of the proscription, should be returned to them. These two decrees — in December 1844, and February 1845 — relieved the Christians of the legal disabilities under which they had existed since 1717, but, inasmuch as they were voluntary acts of the Emperor, the decrees left the matter of religious policy still subject to the sovereign will of the Chinese State. By the treaty settlement of 1858, however, this condition was fundamentally changed. In the treaties concluded at that time with France, Great Britain, Russia, and the United States, China guaranteed toleration for the preaching and profession of both Catholic and Protestant Christianity, accorded to missionaries the right to travel at will throughout the country, and — what was of the utmost importance — surrendered to the Treaty Powers the right of extra-territorial jurisdiction over their nationals throughout the length and breadth of the Empire.

Christianity now held, by treaty, a highly privileged status in China. Article VIII of the British Treaty of 1858 provided that: "Persons teaching it, or professing it, shall alike be entitled to the protection of the Chinese authorities, nor shall any such, peaceably pursuing their calling, and not offending against the laws, be persecuted or *interfered with*" ¹⁾. The corresponding clauses of the other treaties were free from the extreme vagueness, accidental or otherwise, which marks the passage just quoted, but, through the operation of the most-favored-nation clauses, any benefits which

1) The italics are mine.

might ensue from the broadest possible interpretation of any article in any treaty were claimed by the other Treaty Powers. Hence Article VIII of the British treaty and the corresponding articles of the French and American treaties were interpreted as requiring the Chinese Government to protect Chinese Christians from all interference or injustice at the hands of their fellow-countrymen. In 1896 and 1897, the American Minister at Peking even went so far as to make the treaty stipulations of 1858 the basis of a demand that the Chinese Government protect the members of certain American Protestant missions from the hostility of their Catholic neighbors ¹⁾).

Far-reaching as were the possible effects of these clauses, even greater difficulties resulted from the extra-territorial status which the missionary enjoyed in common with his fellow-countrymen. By the extra-territoriality provisions, the citizen or subject of a Treaty Power was completely withdrawn, in his person and his goods, from the operations of Chinese Law. Civil or criminal action against him could be taken only under the law of his own country and in his own consular courts. On the other hand, the foreigner had no legal right of direct access to Chinese officials of any grade. "If citizens of the United States have special occasion to address any communication to the Chinese local officers of Government", reads Article XXVIII of the Treaty of 1858, "they shall submit the same to their Consul or other officer to determine if the language be proper and respectful, and the matter just and right, in which event he ²⁾ shall transmit the same to the appropriate

1) Mr. Denby's despatch of May 21, 1897, "State Dept. Docs., Despatches from China", vol. 102: "I have intervened in the matter by virtue of the XXIX Article of the Treaty with the United States of 1858, by which Chinese converts, whether Catholic or Protestant, are protected against 'being harassed or persecuted on account of their religion'."

2) i. e., the Consul.

authorities for their consideration and action in the premises." Similar articles existed in the British, French, and Russian treaties. In the case of the foreign merchant, who almost always remained at the treaty ports with a consul of his own nation near at hand, this arrangement was attended with few difficulties; but in the case of the missionary, residing far in the interior and often hundreds of miles from the nearest Consul, it was an inexhaustible Pandora's Box.

By express treaty stipulation, the missionary was himself withdrawn from the jurisdiction of the Chinese officials. By another clause, the members of his flock were guaranteed against persecution; and, to the missionary, any civil or criminal proceeding against a native Christian was very apt to appear in the light of persecution. Under these conditions, nothing was more natural than the attempt to remove the native Christian also from the sphere of territorial authority: to extend over adherents and inquirers that immunity from native law which the missionary himself enjoyed. Regarding the treaty provisions as a guarantee that native Christians would, *ipso facto*, be protected against all injustice, the foreign missionary — often totally ignorant with regard to the principles of Chinese law — denounced as persecution all that did not square with the legal practice of his own land, or with his personal conception of abstract justice.

A situation thus arose which was, at one and the same time, injurious to the Chinese State, harmful to the good relations between China and the Treaty powers whose nationals were engaged in missionary enterprise, and detrimental to the best interests of Christianity.

As pastor and self-appointed arbiter of all cases affecting the persons or the property rights of his native adherents, the foreigner in charge of a mission station tended, inevitably, to assume

the character of "headman" of the Christian community. But he was an irresponsible headman, completely outside the jurisdiction of the territorial authorities, and having official contact only with the officers of his own far-distant country. Under the treaties which secured for him the right of residence in the Empire, the missionary had no legal right of direct communication with any local officer of government, and could lodge complaints as to alleged acts of injustice only through his consular or other duly constituted authorities. He had at his disposal the diplomatic — and the eventual military — support of his own nation in the event of any infringement upon his treaty rights, yet he had no legal power to make such representations to the local officials as might obviate the necessity of diplomatic or military action. This state of affairs was inconvenient for the missionary, as it often meant weeks of unnecessary delay in settling questions which could have been promptly settled on the spot. But it was equally distasteful to the Chinese magistrate, since it easily led to his being made a "whipping boy" for the satisfaction of an enraged foreign diplomat. As a consequence of the inconvenience and dissatisfaction, there had grown up — in contravention of express treaty provisions — the practice of direct intercourse between the missionary and the local official.

This practice, when judiciously indulged, greatly facilitated the settlement of disputes, but it not infrequently led to new evils. Not content with appealing against the execution of an unjust decision, the missionary soon began to intervene in cases while they were still under consideration, even before they had been brought to trial. Ignorant — or only partially informed — as to the law, and deriving his knowledge of the facts from the *ex parte* statements of the convert and his supporters, the foreigner often appeared at the Yamen to demand a prompt decision in favor of his protégé,

on threat of appealing to his national representative at Peking. In the face of this threat, with its possibility of dire consequences for himself, it was a brave official who dared to hand down a decision against the party which had such powerful support. Hence decisions were frequently given — in favor of Christians, and in defiance of the law and the facts — which served to arouse contempt for the magistrate and hatred for the foreign doctrine and its followers.

It has been customary for Protestant writers to treat this abuse as one which was peculiar to the Catholic missionaries. As evidence of similar action by Protestant missionaries, the following instruction from Minister Denby to the United States Consul at Canton, on November 1st, 1897, is, therefore, worth citing:

“Sir: — I am in receipt of your despatch n^o. 580 of the 16th ult., wherein you enclose a communication from Mr. Landis explaining at length the charges made against him by Mr. Ku, ex-magistrate of Kwai Un, relating to the arrest of Lau A-tsing.

The letter of Mr. Landis covers about the same ground as the one enclosed in your despatch no. 577 of Sept. 9th last, but is more specific in repelling the charges made against him.

In both of these communications Mr. Landis states that he threatened the Magistrate that he “would report the case to higher authorities”. It appears to me that this threat was unwarrantable. Mr. Landis had no right to do anything but prefer a respectful request for mercy and even that, before a trial, had better have been omitted. Our missionaries must be careful not to interfere in trials of Chinese subjects in the native courts. Such interference is unwarranted by the Treaties and is regarded by the Chinese as derogatory to the rights of the Government.

While I do not approve of Mr. Landis' conduct I will, nevertheless, represent to the Tsungli Yamen that the charges specified by Mr. Landis as made by the Magistrate against him

are untrue, and will demand that the Magistrate be ordered to apologize to Mr. Landis for having made them" ¹⁾).

One immediate purpose of the Decree of March 15, 1899, was to legitimize this hitherto illegal practice, to establish regulations for its governance, and thereby to divest it of many of its evils. But the decree went further than merely legalizing and regulating the existing practice: it attempted to impose upon the foreign missionary some measure of responsibility. Article 5 of the decree ordered that the officials exhort the people to live on good terms with the Christians, but it also commanded the Bishops and priests similarly to exhort their converts. Later in the same article, the local authorities were reminded of their duty to hear and to decide equitably any suit between the people and the Christians, but orders were also given that the missionaries should not mix themselves up in such suits, in order that the people and the Christians might live in peace. The privilege of official visit was, therefore, to carry with it the duty of maintaining order among the native Christians, while the right of the missionary to interfere in legal cases was expressly denied.

China was deliberately attempting to absorb Christianity into the State, and was attempting this by the use of methods similar to those which had been used with other religious organizations. If the foreign missionary could be brought to realize that responsibility for the preservation of peace devolved upon him as much as upon the local official, and if he came to appreciate the advantages

1) "State Dept. Docs., Despatches from China", vol. 103. In the "Chinese Recorder", Shanghai, May 1899, there was published a "Communication from the U.S. Consul, Canton, to American Missionaries" warning them against any interference in the Chinese courts on behalf of native Christians. The same magazine, in June and July 1899, published an article by the Rev. Paul Bergen, who gave the results of a questionnaire as to the extent to which the heads of Protestant mission stations were themselves accustomed to intervene on behalf of their converts.

that would ensue from the tacit abandonment of his extra-territorial rights, Christianity might be expected gradually to lose its obtrusively foreign character and to find its appropriate place among the diverse religions of China. With Roman Catholicism, such an eventuality was, perhaps, not absolutely impossible. Bearing in mind the international nature of the Church, it is not inconceivable that the authorities at Rome might have abandoned the questionable benefits of foreign diplomatic protection and have come to rely entirely upon the good will of the Chinese Government and people. In the case of Protestant missions, however, the possibility was more remote. The more nationalistic character of these organizations and the closer ties between the missionaries and their home lands constituted almost insuperable barriers to such a process of absorption.

In spite of its manifest importance, the Decree of March 15th was remarkably slow in becoming known outside of China or among the non-Catholic foreign element within the Empire. On April 27th, six weeks after it was issued, the British chargé d'affaires at Peking, Mr. Bax-Ironside, reported the decree to his Government. Two days later the American Minister, Mr. Conger, enclosed a translation in a despatch to the State Department. In France, the Decree was first published by "*Le Temps*" on May 17th, in the form of a news item from Lyons, dated May 16th. In China the Decree may have become known, through rumor, shortly after it had come officially to the knowledge of the British and American representatives, but, so far as has been discovered, its first publication in the English language was in the "*North China Herald*", Shanghai, on May 22nd.

Among the Protestant missionaries, the first recorded deliberations on this new and interesting subject were in favor of requesting their governments to secure for them privileges analogous to those which had been granted to the Catholic clergy. On August 15th, a resolution was introduced in the Missionary Conference at Peitaiho, and,

after reference to a committee, it was passed on August 19th in the following form:—

“At a Conference of Missionaries in session at Peitaiho on August 19th, 1899, it was resolved:

That this Conference, composed of 80 members of various missions in North China, without any desire for official rank, but only with the aim of placing all churches on an equal basis, respectfully requests the British and American Ministers to secure for Protestant Missionaries the same privileges of intercourse with Chinese officials, for the adjustment of church troubles, as have recently been granted to the Roman Catholics by Imperial Edict? ¹⁾

Later expressions of Protestant opinion did not, however, accord with the action taken by the Peitaiho Conference. During a visit to Shanghai in September, 1899, Mr. Conger “called together 20 of the leading Protestant missionaries of all denominations and asked their opinion upon the propriety of demanding from the Chinese Government the same privileges as to recognized rank and rights of visiting Chinese officials as had recently been granted by Imperial Decree to the Roman Catholic Hierarchy, and all but three declared themselves as strongly opposed to it”. The mission conferences of the Methodist Episcopal Church and of the American Presbyterians passed resolutions expressing the hope that the American Minister would not take any steps to secure these rights. On October 21st, the Bishops of the Anglican Communion, meeting at Shanghai, resolved that: “We have no wish to complicate our spiritual responsibilities by the assumption of political rights and duties such

1) The substance of this resolution is given in a letter of the Rev. E. E. Aiken to Dr. Judson Smith, dated August 15, 1899, and is found in the Archives of the American Board of Commissioners for Foreign Missions. The final form of the resolution is found as an enclosure in Mr. Conger's despatch of January 24, 1900, “State Dept. Docs., Despatches from China”, vol. 107.

as have been conceded to the Roman Catholic Hierarchy." On February 6th, 1900, the Shanghai Missionary Association resolved, with but two dissenting voices: "That, while we insist that whatever rights and privileges are granted to the Roman Catholics should be granted also to Protestant Christians, we disclaim any desire for official rank and position" ¹).

Some discussion of the question also appeared in the columns of the "North China Herald", in the form of letters from missionaries. In a letter printed on September 4, 1899, the Rev. Arnold Foster, of Wuchang, expressed himself as utterly opposed to the Protestant missionaries having anything to do with the offer of the Imperial Government. The Rev. W. E. Soothill, of Wenchow, in a letter published two weeks later, took the opposite view. Missionaries must, he argued, occasionally choose between appealing directly to the Chinese officials and appealing through the consular officers. If the offer is accepted, so as to make direct appeal possible, there will be less danger than at present of setting up an "imperium in imperio". The arguments of Mr. Soothill were supported by a letter from Hankow, signed "J. A.", which appeared in the "North China Herald" for May 23rd. This last writer called attention to the fact that many of the Protestants were actually indulging in the practice of visiting and communicating with the local officials, yet were refusing an offer of the Chinese Government which would legalize this illegal custom.

In a despatch of January 24th, 1900, which has already been cited, Mr. Conger expressed his opinion that nine-tenths of the Protestant missionaries were opposed to making any request for these privileges, and he summarized the attitude of this majority as follows:

1) These citations are taken from Mr. Conger's despatches of December 31, 1899; January 24, 1900; and February 21, 1900; "State Dept. Docs., Despatches from China", vol. 107.

"The gist of all their arguments was that the Chinese were continually soliciting the aid of the missionaries in law suits and other local difficulties, requesting them to intercede with Chinese officials, etc., and that, if the rights and privileges accorded to the Catholics by the decree were, by public edict, given to them, it would be understood by the Chinese as a special authority giving the missionaries license and power to interfere, and so tend to make them civil advocates instead of gospel ministers.

This they do not desire. With scarce an exception, they all testified that *they had always been received by the Chinese officials when it was necessary to see them*, and that they preferred to consider themselves all bishops so far as *this right* is concerned, *and if on any occasion they were refused a necessary and proper audience, then it would be time enough to interfere and demand additional privileges* such as are accorded by this decree" ¹).

The italicized portions of the Minister's summary are highly significant. It is here assumed that the custom of demanding "necessary and proper" audiences with the Chinese officials is a "right", and the American Minister, by repeating without dissent this assumption on the part of the missionaries, discloses an appreciation of the actual treaty stipulations which is quite as vague as that in the minds of the fellow-nationals under his protection. Satisfied with the practice which had grown up in violation of express treaty stipulation, and which they now claimed as a right, the protestant missionaries were opposed to demanding, or even accepting, from the Imperial Government any official recognition or status which might complicate the performance of their spiritual duties.

The disinclination to allow themselves to be diverted from their spiritual responsibilities by the assumption of political duties would be more convincing had the missionaries displayed, at all times, a

1) The italics are mine.

similar unwillingness to accept temporary official employment by their own governments. Passing over the early days when missionaries frequently served as Consuls, Secretaries to Embassies, and even as *Chargés d'Affaires*, numerous cases of the official employment of missionaries can be found during the period under discussion. A few examples of this may be mentioned by way of illustration. In July 1895, the American Minister appointed the Rev. Spencer Lewis, American missionary at Chungking, to act as the *sole* American member of a joint Anglo-American commission to investigate the Chengtu riots ¹⁾. The Americans resident in China protested against American participation in a joint commission headed by a British official, with the result that Mr. Denby withdrew from the proposed arrangement and eventually created a purely American commission; but there is no evidence that Mr. Lewis refused to accept the position which had been offered him, nor is there any record of disapproval on the part of the other American missionaries. Later in the same year, 1895, the Rev. W. Banister of the C. M. S. (British), who subsequently became the Anglican Bishop in Kiangsi, acted as interpreter to the British Consul who participated in the trial of those implicated in the massacre at Kucheng in Fukien province ²⁾. In February and March, 1900, the Rev. Samuel Couling, a British missionary, acted as secretary and interpreter to Consul Campbell during the trial of the murderers of Rev. S. M. Books ³⁾. While the number of missionaries who accepted such temporary official employment by

1) See Mr. Denby's despatch of July 12, 1895, printed in "Foreign Relations of the United States", for 1895, part 1.

2) See an article by Mr. Banister in the „North China Herald", Shanghai, for September 20, 1895, and reports by him in the same paper for November 8, and November 15th.

3) See Mr. Couling's report of the trial in the "North China Herald" for March 21, 1900.

their governments was small, in comparison with the entire number at that time in China, it is difficult to avoid the conclusion that the essential objection was not to the assumption of political functions, as such, but to the assumption of a status which would involve any degree of responsibility to the authorities of the Chinese State, or which might prove to be an opening wedge to separate them from their own national authorities.

In October, 1895, the Revs. John Wherry (American) and Timothy Richard (British) had proposed to present a memorial to the Emperor, setting forth — inter alia — the benefits which would ensue from closer intercourse between local officials and resident missionaries at points remote from treaty ports. In pursuance of this project they applied to the British and American Ministers at Peking for the necessary introduction to the Tsungli Yamen. Mr. Denby reported the matter to the State Department with the following comment:

“The question of the presentation to the local officials on the spot by the missionaries of differences which frequently arise is worthy of consideration. The terms on which such right may be conferred should be carefully guarded and any action taken should not infringe upon the official functions of the Consuls” ¹⁾.

No misgivings on this point appear to have occurred to Mr. Conger three and a half years later. “Under the most-favored-nation clause of our treaty”, he wrote, “the Protestants can, of course, claim the same rights and privileges, if desirable; but there may be some difficulty in ascertaining the relative grades, or corresponding rank, among the Protestant clergy. I suggest, therefore, that, if the

1) Mr. Denby's despatch of October 29th, 1895; „State Dept. Docs., Despatches from China”, vol. 100.

Department thinks best, and the Protestant missionary organizations desire it; some measures be taken by the principal organizations in the United States, who are responsible for and are directing the missionary work in China, to determine the question" ¹⁾.

Like its representative at Peking, the American Department of State saw no objection to the inclusion of American missionaries in the new arrangement. On July 20th, and November 4th, 1899, instructions were sent to Mr. Conger to "endeavor to secure, if practicable, for American Protestant missionaries in China the same rights and privileges as those conceded in the decree mentioned to Catholic missionaries" ²⁾. As has already been pointed out, Mr. Conger found that the overwhelming weight of Protestant missionary opinion among the Americans in China was opposed to such a step. In his already cited despatch of January 24th, 1900, he therefore concluded "that, in the language of your instruction, it is not 'practicable to secure for American Protestant missionaries in China the same rights and privileges as those conceded in the decree mentioned to Catholic missionaries', and I shall not take the matter up without further instructions from the Department of State". No further instructions were sent, and the matter was allowed to drop. But, so far as the United States was concerned, the failure to take any steps for the extension of the new arrangement was determined by the attitude of the Protestant missionaries themselves.

The action of the British Government in the matter took the form of a more definite rejection, in which it was guided by the ecclesiastical authorities. Yet even before the question of ecclesiastical policy had come up for discussion, the British Foreign

1) Mr. Conger's despatch of April 29th, 1899; „State Dept. Docs., Despatches from China", v. 106.

2) Secretary Hay to Mr. Conger, instructions no. 192 and 216, "State Dept. Docs., Instructions to China".

Office had taken precautions against any injury to British interests which might possibly result from the Decree. In reply to the despatch in which Mr. Bax-Ironside, the British Chargé at Peking, had reported the action of the Chinese Government, the Prime Minister replied, on June 20th, as follows:

"Sir:

I have had under my consideration the Memorial presented to the Throne by the Tsungli Yamen on the 15th March last, of which a translation was inclosed in your despatch of the 27th April.

It is laid down in clause 4 of the proposals submitted in the Memorial that, in grave cases connected with Roman Catholic Missions, Bishops and Priests must request the Minister of the nation specially intrusted by the Pope with the protection of missionaries, or the Consul of that nation, to arrange the affairs with the Tsungli Yamen or the local officials.

I should wish you to inform the Chinese Government with reference to that clause that, where Bishops and Priests of British nationality are concerned, Her Majesty's Government cannot allow their affairs to be subject to the intervention of the officials of any Government other than the British Government, unless with the consent of Her Majesty's Diplomatic Representative in special cases.

I am, etc.,

SALISBURY" 1).

No further documents relating to the subject are to be found in the Blue Books, but the following instruction from Lord Salisbury, which was made public in the "North China Herald" for April 25, 1900, contains the final decision of the British Government:

Foreign Office, 27 February, 1900.

Sir:

I referred to the Archbishop of Canterbury, for His Grace's

1) British Blue Book, "China No. 1, (1900)", p. 149.

observations, Mr. Bax-Ironside's despatches no. 306 of the 30th, and 317 of the 31st of October, on the question of claiming, for those Protestant missionaries in China who are British subjects, privileges similar to those recently granted, by an Imperial Edict, to members of the Roman Catholic hierarchy in that country.

His Grace approves the conclusion arrived at in regard to this question by the Anglican Bishops in China, as stated in the resolution inclosed in Mr. Bax-Ironside's despatch no. 317, and considers that both as a matter of principle and of policy it is undesirable that Protestant missionaries in China should claim the privileges referred to.

Her Majesty's Government concur in the opinion expressed by the Archbishop and you should take no further action with a view to obtaining for British Protestant missionaries in China the privileges conferred on the Roman Catholic clergy by the Imperial Edict.

I am, etc.,

SALISBURY.

The instinctively unfavorable reaction of the British Government, as illustrated in the first of these two despatches, probably reflected the prevailing British suspicion of France — "the nation specially entrusted by the Pope with the protection of missionaries". On the other hand, it is highly probable that the Archbishop of Canterbury had noted some resemblance between the decree in question and certain phases in the early ecclesiastical policy of his own country; for England also, at one time, had faced the problem of dealing with an extra-territorial Church. Yet the extent to which the British Government appreciated the full significance of the Empress Dowager's attempt to solve the missionary problem must remain a matter for conjecture. All that can be ventured, upon the basis of the scanty available British material, is that the British authorities probably had a clearer appreciation on this point than had the authorities of the United States.

It would be fruitless to attempt any estimate of the effect which the new policy — even if it had met with sympathetic cooperation from the entire missionary body — might have had upon the subsequent course of events in China. The anti-foreign bitterness which flamed forth in the Boxer Movement had much less of a religious character than is usually represented, and that movement was already well under way before the Americans and British had decided adversely with regard to the acceptance of the Empress Dowager's arrangement. If, however, hatred for the Christian religion was at all responsible for the events of 1900, this hatred was mainly attributable to the foreign missionary's irresponsible position in the land, and to the threat of the gunboat which was ever behind him. The Decree of March 15th, 1899, was an attempt, unsuccessful and perhaps impossible of success, to strike at the roots of this hatred, to eliminate a source of domestic and international friction which had — during more than four decades — been so injurious to China's relations with the outside world, and to accord to the missionary and his religion a status based upon Imperial Decree rather than upon treaty stipulation.

MÉLANGES.

L'inscription chinoise d'Idïqut-šahri.

Cette inscription, découverte en 1902—1903 par la première expédition Grünwedel dans les ruines d'Idïqut-šahri à l'Est de Turfan, est aujourd'hui conservée au Museum für Völkerkunde de Berlin. Elle a été publiée, traduite et commentée par M. O. Franke en 1907 (*Eine chines. Tempelinschrift aus Idikutšahri bei Turfan*, Suppl^t aux *Abhandl. d. kön. preuss. Ak. d. Wiss.*, Berlin, 1907, in-4, 92 pages); M. Franke datait l'inscription de 469 A.D. Chavannes a tenté de montrer (*T'oung Pao*, 1908, 121—124) que la vraie date était 454; de mon côté, j'ai corrigé (*BEFEO*, IX, 164—166) un certain nombre de fausses lectures de M. Franke.

Dans le dernier numéro de *Asia Major* (II, 345—347), M. von Zach, tout en acceptant comme „probable” la date de 454 mise en avant par Chavannes et en approuvant mes corrections de 1909, propose à son tour un certain nombre de lectures nouvelles, et aussi de rectifications à l'interprétation et au commentaire de M. Franke.

Pour ce qui est de la date, il faut en réalité adopter 445 A.D., et non pas 454 ou 469. La date de M. Franke était trop basse de toute manière; celle de Chavannes résultait d'un effort désespéré pour faire cadrer la date indiquée par l'inscription avec un *nien-hao* chinois. Mais nous savons aujourd'hui que les princes de Turfan ont eu leurs propres *nien-hao*, et c'est bien 445 qui est formelle-

ment adopté pour notre inscription par M. Lo Tchen-yu dans le deuxième état de son 海外貞珉錄 *Hai wai tcheng min lou* (2 v^o; sur l'ouvrage, cf. *T'oung Pao*, 1923, 257). M. Lo ne fait là que se ranger à l'argumentation développée par M. 王樹枏 Wang Chou-nan dans son 新疆稽古略 *Sin kiang ki kou li* (ff. 20—21 de l'édition du 中國學報 *Tchong kouo hio pao* de 1912, n^o 9). M. Wang Chou-nan y fait état du colophon d'un manuscrit trouvé dans la région de Turfan et qui est rédigé ainsi: 大涼王大且渠安周所供養經。承平十五年歲在丁酉 „*Sutra* offert par le roi des grands Leang, le grand *tsiu-k'iu* Ngan-tcheou; la 15^e année *tch'eng-p'ing*, l'année étant marquée des signes *ting-yeou*”. L'année *ting-yeou* ne peut être que 457, et si la 15^e année est 457, la 3^e est forcément 445; le *tsiu-k'iu* Ngan-tcheou, qui n'a pris le pouvoir qu'en 444, garda donc un *nien-hao* adopté en 443 par son frère aîné. Malgré les exceptions que Chavannes a tenté d'invoquer, le mode de comput employé dans notre inscription suppose une année qui est marquée, comme second élément cyclique, du signe *yeou*; c'est bien le cas pour 445. L'équivalence certaine de 445 pour la 3^e année *tch'eng-p'ing* permettra de reprendre l'étude des autres éléments de la datation à la fin de notre inscription; les interprétations auxquelles s'est arrêté autrefois M. Franke ne sont pas défendables.

Quant au déchiffrement, trois des corrections de M. von Zach sont certaines: II, 31, 希 *hi* et non 齊 *ts'i*; X, 31, 頓 *touen* et non 傾 *k'eng*; XX, 31, 願 *guan* et non 顛 *tien* (vu le sens; le caractère manque sur le facsimilé); les cinq autres me paraissent injustifiables au point de vue paléographique.

Mais même après mes premières corrections de 1909 et celles récentes de M. von Zach, il en reste un certain nombre qui s'imposent et dont les unes me sont apparues après mon compte rendu de 1909, au lieu que d'autres résultaient déjà des notes jointes

(par M. Lo Tchen-yu je crois) à l'estampage de l'inscription reproduit dans le 6^e fascicule du *Chen tcheou kouo kouang tsi* (cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 577); enfin quelques équivalences proviennent du 新疆圖志 *Sin kiang t'ou tche* (réédition du Tong-fang-hio-houei en 1923), ch. 88, ff. 5—7. Ces corrections nouvelles sont:

III, 29, au lieu de 軸 *tcheou*, lire 輜 (pour 韜 *t'ao*; *Sin kiang t'ou tche*).

IV, 13, au lieu de 道 *tao*, lire 遁 *touen*.

IV, 42, au lieu de 通 *t'ong*, lire 遍 *pïen*.

V, 8, au lieu de 懼 *tcho*, lire 懼 *kiu* (d'après le *Sin kiang t'ou tche*; les deux lectures semblent possibles au point de vue graphique).

V, 29, au lieu de 施 *che*, le *Sin kiang t'ou tche* a 祚 *tsou*, qui me semble fautif.

VI, 7—8, au lieu de 在若 *tsai-jo*, lire 左右 *tso-yeou*; avant *tso-yeou*, le *Sin kiang t'ou tche* lit 予 *yu*.

VI, 44, au lieu de 撮 *ts'o*, lire 攝 *chö* (Lo Tchen-yu).

VII, 13, et XV, 13, au lieu de 逝 *tchö*, lire 斷 *tuau* (Lo Tchen-yu).

VIII, 5, au lieu de 悔 *houei*, lire 慢 *man*.

VIII, 14, au lieu de 沮 *tsiu*, lire 且 *tsiu*.

VIII, 38, au lieu de 幾 *ki*, lire 機 *ki*.

VIII, 40—41, 譴 譏 est bien donné dans l'inscription, mais il n'y faut voir qu'une variante graphique de 庶幾 *chou-ki* (Lo Tchen-yu; de même *Sin kiang t'ou tche*); le *Sin kiang t'ou tche* admet la même équivalence pour le 譴 de XI, 18 (où M. Franke l'a soupçonnée).

XI, 36, au lieu de 清 *ts'ing*, lire 彰 = 靖 *tsing*.

XII, 46, au lieu de 集 *tsi*, lire 羣 = 觸 *tch'ou* (Lo Tchen-yu et *Sin kiang t'ou tche*; on en a d'autres exemples).

XIV, 18, au lieu de 夫 *fou*, lire probablement 哉 *tsai* (*Sin kiang t'ou tche*); il ne peut s'agir de *fou*, comme on le voit en

comparant le mot de XIV, 18, avec le *fou* de II, 41; la glose de M. von Zach sur *miao-fou* (p. 346) tombe du même coup.

XV, 15, le *Sin kiang t'ou tche* interprète par 疾 *tsi*, et non par 知 *tche* comme M. Franke.

XV, 27, au lieu de 化 *houa*, le *Sin kiang t'ou tche* a 他 *t'a*, peut-être par faute d'impression.

XVI, 1—2, M. Lo Tchen-yu (*Si yeou che k'o lou*) et le *Sin kiang t'ou tche* ont gardé la restitution 日躋 *je-tsi* de M. Franke, mais à tort je crois, car je partage à ce sujet l'avis de M. von Zach.

XVI, 12, au lieu de 虛 *hiu*, lire 處 *tch'ou*.

XVII, 33, au lieu de 介 *kiai*, lire 斤 *kin* (l'expression est connue).

XVII, 34, au lieu de 俟 *heou*, lire 俟 *sseu*.

XVIII, 43, au lieu de 終 *tchong*, lire 修 *sieou* (comme je l'avais proposé et comme le donne le *Sin kiang t'ou tche*; on a aussi épigraphiquement cette forme pour 攸 *yeou*).

XIX, 16, au lieu de 眞 *tchen*, lire 兜 *teou* (兜率 *teou-chouai* = les dieux Tuṣita; cette variante de *teou* est connue par ailleurs).

XX, 4, le *Sin kiang t'ou tche* lit 機 *ki* au lieu de 供 *kong*, mais peut-être à tort.

XX, 6, au lieu de 矜 *king*, lire 矜 *kin* (garanti d'ailleurs par la rime).

XX, 9, au lieu de 寔 *mo*, lire 冥 *ming*.

XXI, 1, devant le *nien-hao*, M. Lo Tchen-yu et le *Sin kiang t'ou tche* indiquent qu'il manque deux caractères; ils ont probablement raison, et la ligne commençait peut-être par 大凉 *ta-leang*, „des grands Leang”.

La plupart des variantes graphiques de l'inscription se retrouvent sur d'autres monuments, et étaient par suite enregistrées déjà soit dans le 金石文字辨異 *Kin che wen tseu pien yi*, soit dans le 碑別字 *Pei pie tseu* et le 碑別字補 *Pei pie tseu pou*.

Reste l'explication de ce texte très alambiqué. Ni Chavannes ni moi n'avions voulu en parler. M. von Zach relève un certain nombre d'inexactitudes dans la traduction et le commentaire de M. Franke; il y en a d'autres. L'inscription devra être reprise tout entière en tenant compte des lectures nouvelles. Mais c'est là une tâche longue et minutieuse, et puisque l'inscription est à Berlin, c'est à nos confrères allemands, voire à M. Franke lui-même, qu'il appartient de mener le travail à bien. Le nouveau traducteur devra naturellement consulter les publications des épigraphistes chinois¹⁾.

P. Pelliot.

Le *San tseu king* ou *Livre des trois mots*.

Dans le présent volume du *T'oung Pao*, 92—94, j'ai rendu compte de la traduction du 三字經 *San tseu king* ou *Livre des trois mots* publiée en 1924 par M. E. Hauer, et j'ai fait porter surtout mes remarques sur son commentaire du texte, mais j'aurais dû également rectifier sur quelques points ce qu'il dit de l'auteur du *San tseu king*. Tout en citant l'opinion usuelle que le *San tseu king* est dû à 王應麟 Wang Ying-lin (1223—1296), M. Hauer dit qu'on indique aussi 區適 K'iu Che de 南海 Nan-hai comme auteur et 黎貞 Li Tcheng de 新會 Sin-houei comme „Vollender” du *San tseu king*; tous deux, ajoute-t-il, ont vécu sous le premier

1) En dehors des reproductions ou des notes du *Chen tcheou kouo kouang tsi*, du *Sin kiang t'ou tche* et du *Hai wai tcheng min lou*, il est question de l'inscription d'Idîqut-Sâhri, sous le nom de stèle du *tsiu-k'iu* Ngan-tcheou, dans le 夢碧籀石言初集 *Mong pi yi che yen tch'ou tsi* (sur lequel cf. *supra*, p. 81), III, 28; le texte complet, mais en gardant les graphies aberrantes de l'inscription sans les expliquer, avait été publié en 1907 dans le 阮盒隨筆 *Jouan ngan souei pi* de 況周儀 K'ouang Tchou-yi, en 1914 dans le 校碑隨筆 *Kiao pei souei pi* de 方若 Fang Jo, et la même année dans le 西陲石刻錄 *Si yeou che k'o lou* de M. Lo Tchen-yu (éd. du 雲窗叢刻 *Yun tch'ouang ts'ong k'o*).

empereur Ming. Enfin, à la suite de M. H. Giles (*Biogr. Dict.*, n° 2253), M. Hauer mentionne encore comme auteur possible 梁應升 Leang Ying-cheng des Ming.

Sans entrer dans un examen détaillé de la question, il est certain que le *San tseu king* est antérieur aux Ming, car, dans le texte traditionnel ancien, il n'est question que de 17 dynasties, la dernière étant celle des Song. Sous les Ming, des continuateurs ont ajouté huit phrases, soit 48 mots, pour parler des Yuan et des Ming, et le texte de M. Hauer a en outre quatre phrases additionnelles qui sont consacrées à la dynastie mandchoue. Toutes ces additions manquent aux anciens textes, par exemple à ceux publiés par Stanislas Julien et par Pauthier. Il est bien évident que les auteurs des Ming ou des Ts'ing ne sont responsables que de ces additions, et que tout le reste du texte existait avant eux.

On admet généralement, sans pouvoir le prouver, que Wang Ying-lin est l'auteur du *San tseu king*. Quant à l'autre personnage qui lui dispute la paternité de l'ouvrage, au lieu de K'iu Che, de Nan-hai, vivant au début des Ming, il faut lire 區適子 K'iu Che-tseu, *tseu* 正叔 Tcheng-chou, de 順德 Chouen-tö, qui vivait à la fin des Song.

Quant à Leang Ying-cheng, voici ce qu'on sait de son intervention: „Dans son 龍文鞭影 *Long wen pien ying*, 蕭良有 Siao Leang-yeou dit que, dans son quartier, le nommé 熊 Hiong possédait un *San tseu king* imprimé en grand format, pour lequel Leang Ying-cheng, du Sseu-tch'ouan, [qui vivait] sous les Ming, avait fait des illustrations, et 傅光宅 Fou Kouang-tchai de 聊城 Leao-tch'eng en avait écrit la préface. Par rapport aux éditions anciennes, celle-ci a en plus huit phrases sur les dynasties des Yuan et des Ming”. On voit que Leang Ying-cheng n'est que l'illustrateur de cette édition.

Le 浪跡續談 *Lang tsi sin t'an* de 梁章鉅 Leang Tchang-

kiu (1775—1849), à qui j'ai emprunté la citation ci-dessus, ajoute que 紀昀 *Ki Yun* (1724—1805) parle d'un 三字經注 *San tseu king tchou* en 1 ch., incorporé au 趙南星集 *Tchao nan sing tsi*, et où il y a également quelques phrases de plus que dans le texte des Song.

Pour sommaires qu'elles soient, les indications ci-dessus permettront d'écarter quelques erreurs qui risquaient de s'accréditer. De toute manière, le *San tseu king* a été sûrement composé avant les Ming.

P. Pelliot.

Le nom persan du cinabre dans les langues „altaïques”.

Dans ses *Sino-Iranica*, 572—576, M. Laufer a publié une première liste de mots iraniens qui ont passé en mongol; dans un cas au moins (*jārān*), je crois que l'emprunt s'est fait en sens inverse, et dans un autre (*boza*) je doute que le mot soit primitivement persan; il y aurait en outre pas mal de mots à ajouter, comme *batman*, *bazar*, *nīshan*, *toti*, etc. La présente note se bornera à étudier le nom du „cinabre”.

Le nom persan du cinabre est شَنَكْرَف *šangarf*, ainsi vocalisé en particulier dans Vullers, II, 471, et qui a passé en arabe sous les formes شَنَاجْرَف *šanjārf*, سَنَاجْرَف *sinjārf*, زَنَاجْرَف *zanjārf* ou زِنْجَارِف *zinjārf*, زَنْجَفَر *zanjāfr* (Vullers, II, 148, 328, 470), زَنْجَفَر *zunjāfur*, سِنْجَفَر *sinjāfar* (*Traité des simples d'Ibn El-Beïthar*, trad. Leclerc, II, 221—222, 300). Je ne m'occuperai pas de l'origine du nom persan, encore qu'il doive se relier au mot „cinabre” lui-même, et je laisserai aussi de côté سَرِيقُون *sariqun*, سَلِيقُون *saliquun* et اَسْلِيقُون *asliqun*, „minium”, auxquels renvoie également Vullers. Mais il y a ailleurs dans Vullers, II, 373, un synonyme de *šangarf*, à savoir سِيمَشَكْرَف *sīmšagarf*. Je ne doute pas qu'il faille lire سِيمَشَنَكْرَف *sīmšangarf* (ou, comme on va voir, *sīmšingarf* ou même *sīmšingirf*) et que

le mot soit composé du persan *sīm*, „argent”, plus le nom persan du cinabre. Précisément, et bien que le cinabre soit un sulfure de mercure de couleur rouge, le nom courant en chinois de son dérivé le vermillon est 銀硃 *yin-tchou*, „cinabre d'argent”; dans les deux cas, „argent” doit être un substitut du persan *sīm-āb*, „eau d'argent, et du chinois 水銀 *chouei-yin*, „argent liquide”, qui sont les noms usuels dans ces langues du mercure ou „vif-argent”.

Le nom persan du cinabre a passé en ture. On le connaît en osmanli sous la forme زنجفر *zinjifrā* ou *zānjifrā*, mais il s'est également employé en Asie Centrale, en ouïgour tardif, sous une forme où on ne l'a pas reconnu. Le vocabulaire sino-ouïgour usuel du Bureau des Interprètes des Ming a un mot pour „cinabre” que le dictionnaire de Radlov a recueilli sous la forme *sipsiniir*, mais c'est là une mauvaise lecture; la transcription chinoise suppose *siḅšīnkiir*, et il est certain que c'est là un emprunt au persan *sīmšangarf* de Vullers. Quant à la vocalisation, le nom même de „cinabre” et les prononciations arabes *zinjārf* ou *sinjāfar* rendent extrêmement vraisemblable que la vraie vocalisation de la première syllabe de *šangarf* est en *i* et qu'il faut lire **šingarf*; l'*i* de la seconde syllabe se sera développé en persan ou en ouïgour sous l'influence de celui de la première.

Mais je crois bien retrouver le nom en mongol. Le nom mongol du cinabre est *šinqu*, parfois écrit *šinqun* avec cet *-n* quiescent qui termine si souvent, et non sans arbitraire, les mots mongols. Dans le vocabulaire mongol qui a été inséré, à la fin du XVI^e siècle, dans le ch. 22 du 登壇必究 *Teng t'an pi kieou* (fol. 71 v⁰), le vermillon est appelé *šinqu* et le cinabre *altan šinqur* [corr. *šinqu*] ou „*šinqu* d'or”; les noms mongols adoptés au XVIII^e siècle dans le *Sseu t'i ts'ing wen kien* (22, 51 r⁰) sont *šinqu* pour le vermillon, et *čila'un šinqu* ou „*šinqu* de pierre” pour le cinabre. La prononciation bouriate moderne est *šinxu*. Inséparable du mongol *šinqu*

est le mandchou *činuχun*, „vermillon”, *veχe činuχun* ou „*činuχun* de pierre”, „cinabre”, mais la forme est beaucoup plus altérée.

Il me semble évident que mo. *šinqu* est apparenté à persan *šangarf* < **šingarf*. Mais comment justifier l'équivalence? En réalité, le nom même de „cinabre” et les formes arabes usuelles donnent à penser que l'arabe *sinjafr* etc. n'est pas une métathèse de *šangarf* comme l'a cru Vullers, mais que c'est *šangarf* < **šingarf* qui est métathétique pour un plus ancien **šinγafr*. Nous devons donc admettre que mo. *šinqu* est issu de **šinγu* < **šinγau* < **šinγaβ*. Le ma. *činuχun* doit être issu de **šinγu* + suff. *χun*. L'-r final de persan **šingafr* devait disparaître dans les langues altaïques, comme le -f de **sīmšingarf* ou **sīmšingirf* a disparu dans ouïgour *sibšinkir*, parce que ces langues n'ont pas de groupes consonantiques finaux -fr ou -rf.

Au cours de cette note, j'ai parlé comme si le mot était arrivé dans les langues altaïques par le persan, mais il est naturellement possible que l'emprunt ait été fait au sogdien et ait encore passé par un intermédiaire ouïgour ancien. En ce cas, le nom sogdien du cinabre, jusqu'ici inconnu, aurait été du type de **šinγafr*.

P. Pelliot.

BIBLIOGRAPHIE.

Commandant LEFEBVRE DES NOËTTES. *La force motrice animale à travers les âges*, avec 217 fig. constituant 80 pl. hors texte. Paris, Berger-Levrault, 1924, in-8, pp. VIII—132.

Ce petit livre est le résultat d'une enquête longue et minutieuse. Depuis plus de vingt ans, le commandant LEFEBVRE DES NOËTTES s'est attaché, avec sa compétence de cavalier, à interroger les textes et les monuments en vue de retracer l'histoire des animaux de selle et de trait, et particulièrement du cheval. Les résultats auxquels il a abouti sont très neufs. Toute l'antiquité, conclut-il, n'a su faire de la traction animale, au moyen du cheval ou du bœuf, qu'un emploi restreint et médiocre, faute d'avoir connu les moyens de harnachement modernes: le collier d'épaules ou la bricole, la ferrure à clous, le dispositif en file. Le collier d'épaules apparaît en occident au X^e siècle, et fut peut-être inventé en France; la bricole est attestée en Chine dès les Han, mais on ne la trouve en Europe qu'au XII^e siècle. M. L. des N. conclut que l'esclavage antique est dû surtout à l'insuffisance des moyens de transport animaux.

Cette dernière thèse prêterait à discussion, et l'explication de M. L. des N. pourrait ne pas avoir une portée aussi générale et absolue. Même dans le domaine de la traction animale proprement dite, certaines retouches s'imposeront sans doute; M. G. Fougères a rappelé à l'auteur (*J. des Savants*, sept.-oct. 1924, 229—232)

que des textes formels attestent l'emploi en 332 av. J.-C., pour des constructions d'Eleusis, d'attelages de 20 à 30 paires de bœufs qui traînaient des blocs assurément plus lourds que les 500 kilos considérés par M. L. des N. comme la limite maxima des transports par traction animale dans l'antiquité. Mais il reste que, pour la première fois, un technicien a donné une interprétation satisfaisante des modes d'attelage figurés sur les monuments sumériens, assyriens, égyptiens, grecs, romains, hindous, chinois. M. L. des N. a rendu là un grand service aux philologues et aux archéologues.

La partie de l'ouvrage qui nous intéresse ici plus directement est celle qui concerne l'Asie moyenne et orientale. L'Inde¹⁾ et l'Indochine²⁾, jusqu'à l'arrivée des Européens dans les temps modernes, ont attelé le cheval avec le même collier souple portant sur la gorge qui fut en usage dans le monde méditerranéen avant l'invention du collier rigide d'épaules. Quant au bœuf, on l'y attelait par paires couplées sous le joug de garrot.

En ce qui concerne la Chine (pp. 119—129), son mode d'attelage du cheval diffère à l'époque ancienne de celui qu'ont alors connu

1) M. L. des N. qualifie les portes de Sānchī (Sāncī) d'„œuvre gréco-bouddhique du I^{er} siècle" (p. 78); ce n'est pas très exact; les bas-reliefs des portes de Sānchī datent sans doute du I^{er} siècle avant notre ère, et ne sont pas vraiment gréco-bouddhiques.

2) Dans le texte et les notices des planches, Angkor-Vat est daté du VIII^e siècle, et M. L. des N. ajoute en note: „L'absence de l'étrier sur les harnachements des cavaliers est à l'appui de cette opinion, car l'étrier fait son apparition au IX^e siècle chez les peuples de civilisation hindoue". Ainsi M. L. des N. va encore plus loin ici que dans une communication faite à la Société Asiatique en 1912 (cf. *J. A.*, 1912, I, 217—223) et où, contrairement à l'opinion commune qui datait Angkor-Vat du XII^e siècle, il proposait de faire reculer la construction de ce monument aux IX^e—X^e siècles, à raison de cette même absence d'étriers. Mais rien ne montre jusqu'ici que les Cambodgiens aient employé l'étrier même après le XII^e siècle; il n'en est pas question dans les *Recherches sur les Cambodgiens* de M. Groslier (1921). D'autre part M. Coedès, en retrouvant dans une inscription de 1108 A.D. le nom d'un des seigneurs qui figurent dans les défilés militaires d'Angkor-Vat, a pu établir de façon presque certaine que le roi Paramavispuloka mentionné par les inscriptions d'Angkor-Vat est Sūryavarman II et que la construction du monument se place entre 1115 et 1180 (cf. *J. A.*, 1919, II, 505; 1920, I, 96—100).

l'Asie occidentale, le monde méditerranéen et l'Inde, puisqu'elle ignore le collier souple portant sur la gorge et est au contraire seule pendant bien des siècles à atteler le cheval à la bricole. Ce n'est que depuis le XVII^e siècle, sous l'influence des Européens, que les Chinois, abandonnant la bricole des Han, auraient adopté le collier d'épaules, les traits, le dispositif en file, la ferrure à clous. Je profite de l'occasion pour emprunter à une note antérieure de M. L. des N. (*J. A.*, 1912, I, 222) une autre indication qui concerne, elle, le cheval monté et non attelé: „L'étrier... n'était pas connu des anciens; il apparaît en Chine au VII^e siècle...; puis il se cantonne exclusivement en Chine pendant deux siècles. Au IX^e siècle seulement il fait son apparition dans le monde antique: dans l'Occident latin, chez les Grecs de Byzance, dans l'Inde et jusqu'en Insulinde, au Boro Bondour.” Enfin (p. 130) „le Japon, bien qu'il ait une race de chevaux indigène, bien qu'il ait su l'employer de temps immémorial pour la selle, bien qu'il ait été civilisé par la Chine, n'a jamais attelé le cheval, avant la fin du XIX^e siècle.”

Je manque de compétence pour parler du Japon, où certainement l'histoire du cheval a été faite dans des travaux que je ne connais pas¹⁾. Pour ce qui est de la Chine, nos connaissances archéologiques sont encore si incomplètes que je ne me rappelle pas d'article européen où les sujets abordés par M. L. des N., sauf en ce qui concerne l'étrier, aient été traités avant lui. Les

1) J'ignore dans quelle mesure on peut parler d'une race chevaline vraiment „indigène” au Japon; en tout cas le nom japonais du cheval, *uma*, est emprunté au chinois. Par ailleurs, il est bien certain que les peintures japonaises nous montrent en abondance des chevaux montés et des bœufs attelés; mais on aimerait à avoir confirmation par un japonisant de l'absence totale de chevaux attelés jusqu'à l'époque contemporaine. Le Japon s'oppose par là au reste du vieux monde sédentaire: aussi bien en Mésopotamie et dans le monde méditerranéen qu'en Chine, les populations sédentaires ont attelé le cheval avant de le monter.

noms du fer à cheval, 蹄鐵 *ti-t'ie* et surtout 鐵掌 *t'ie-tchang*, sont modernes; je n'en connais pas d'exemple dans les textes avant l'époque contemporaine; même aujourd'hui, ces termes restent flottants, et on dit le plus souvent simplement 釘馬掌 *ting ma-tchang*, „ferer un cheval”. Même incertitude pour le collier d'épaules, les traits, le dispositif en file. Nous devons donc garder présentes à l'esprit les conclusions de M. L. des N., et voir peu à peu dans quelle mesure les textes et les monuments — ou leur silence — les confirment.

En ce qui concerne l'étrier, nous sommes un peu plus avancés. Tout d'abord, il n'est pas exact que l'étrier n'apparaisse en Chine qu'au VII^e siècle. Chavannes a publié et étudié en 1914¹⁾ une belle stèle aujourd'hui entrée au Musée de Boston et qui, malgré des détails de date inexacts, est à peu près sûrement de 554 A.D.; or les étriers y sont figurés avec une parfaite netteté²⁾. M. Laufer (*Chin. pottery of the Han dynasty* [1909], p. 230) a rappelé en outre une note de M. Hirth selon laquelle les étriers étaient sûrement connus en Chine aux environs de 477 A.D. Je n'ai pas sous la main cette note de M. Hirth, mais il est bien probable qu'elle s'appuyait sur la biographie de 張敬兒 *Tchang King-eul* dans le *Nan che* (45, 5—6), où, sous la date indiquée, il est en effet question de l'étrier (馬鐙 *ma-teng*), et comme d'un objet alors en usage courant.

1) *Six monuments de la sculpture chinoise* (*Ars Asiatica*, II), pp. 20—29.

2) Cf. Chavannes, *ibid.*, p. 25, et pl. XL—XLI: „Chacun [des quatre donateurs] est suivi de son cheval sellé; on voit les grands étriers carrés qui retombent le long d'une pièce d'étoffe destinée sans doute à protéger la jambe antérieure du cheval”. Je ne crois pas que cette dernière remarque de Chavannes soit tout à fait exacte. Il doit s'agir des quartiers de cuir ou d'étoffe épaisse qui étaient de chaque côté de la selle et, conformément à leur nom de 障泥 *tchang-ni*, servaient de „pare-boue”. Sur les *tchang-ni*, attestés dans les textes dès les premiers siècles de notre ère, cf. par exemple le *T'ai p'ing yü lan*, ch. 359, ou le *Ts'eu yüan*, tous deux s.v. *tchang-ni*. Si mon explication est exacte, il s'agit donc là d'une protection du cavalier contre la boue, et non d'une protection de la jambe antérieure du cheval contre je ne sais trop quoi (contre l'étrier, pensait peut-être Chavannes?).

Les monuments permettent-ils de remonter beaucoup plus haut? M. Laufer (*loc. laud.*) a dit que „from the bas-reliefs of Shantung it becomes evident beyond doubt that stirrups and saddles were in general use during the Han period (see particularly the large engraving of the horseback-rider in *Kin shih so, shih so* Vol. 3 [p. 26a], where the heavy stirrups with broad base, as used nowadays, are clearly outlined). The Chinese stirrups are of exactly the same type and shape as those of the Siberian iron age (see W. Radloff, *Aus Sibirien*, Vol. II, p. 133, and Plate X, Figs. 1 and 2), and in all probability were derived from the Turks, as were also saddles and horseshoes.”¹⁾ En 1911, M. Laufer publiait en outre une brochure *Chinese grave-sculptures of the Han period*, où il voyait, sur la planche V, les restes d'un cheval „with stirrup and saddle”.

Il semblerait donc que la question fût tranchée pour l'époque des Han; à mon sens il n'en est rien. Je n'arrive pas à voir d'étrier sur la planche V des *Chinese grave-sculptures of the Han period*. Quant à la planche du *Kin che so*, vol. 3, il est très vrai qu'elle montre un magnifique exemple d'étrier chinois, mais ces gravures sur bois de 1821 sont souvent une interprétation²⁾ et Chavannes, tout en faisant remarquer que le *Kin che so* donne des étriers au cavalier, a ajouté: „La pierre est malheureusement altérée de telle sorte qu'il est impossible de vérifier si ce détail est exact”³⁾. Même après les publications faites par M. Laufer en 1909

1) Pour ce qui est de la ferrure des chevaux, cette opinion de M. Laufer est en contradiction absolue avec celle de M. L. des N. qui n'admet l'introduction du fer à cheval en Chine qu'au XVII^e siècle, sous l'influence des Européens. La question demandera naturellement à être étudiée de près. En général, et même de nos jours, les chevaux des Mongols ne sont pas ferrés.

2) Le *Kin che so* est un recueil épigraphique, et non une „célèbre encyclopédie chinoise” comme le dit M. L. des N. (p. 118). Quant aux sculptures des Han, elles ornent les parois de chambrettes qu'il n'est pas très juste de qualifier de „grottes” (*ibid.*).

3) *Mission archéolog. dans la Chine septentrionale*, Texte, I [1913], p. 137; cf. aussi *ibid.*, pp. 35—36.

et 1911, Chavannes, en signalant la présence d'étriers sur la stèle de 554, était donc justifié à ajouter: „C'est jusqu'ici la plus ancienne représentation iconographique connue de l'étrier en Chine” 1).

Il me semble y avoir d'ailleurs quelque probabilité pour que l'étrier n'ait pas été connu en Chine sous les Han. Le temps des Han fut une époque de grande floraison littéraire, et les morceaux descriptifs en prose pure ou en odes du type 賦 *fou* nous ont conservé une bonne nomenclature de tout le mobilier alors en usage; or on n'y trouve pas de mot qui désigne l'étrier. Dans les fiches des Han retrouvées au Turkestan chinois, et où il est sans cesse question des objets nécessaires aux garnisons, l'étrier n'est pas nommé 2). Le dictionnaire *Chouo wen*, dans la première moitié du II^e siècle, ne connaît pas encore 金鐙 *teng* au sens d'étrier. Peut-être doit-on attribuer à ce silence des écrivains des Han le fait que, même à la fin du X^e siècle, quand l'étrier était en pleine vogue, l'encyclopédie *T'ai p'ing yu lan*, suivant sans doute en cela le *Sieou wen tien yu lan* du VI^e siècle, ne consacre à l'étrier aucune rubrique.

Le mot 金鐙 *teng*, „étrier”, n'est d'ailleurs lui-même qu'une adaptation d'un vieux caractère à un sens nouveau. Ce mot, prononcé *tēng*, désignait une sorte de vase à pied, à support, et s'est employé aussi au sens de 燈 *tēng*, „lampe” (les deux mots peuvent être étymologiquement identiques, et il se serait agi essentiellement d'une lampe à haut pied). Quand la Chine connut l'étrier,

1) Chavannes ajoutait toutefois en note: „Cependant, le Dr. B. Laufer a bien voulu me communiquer les photographies d'étriers qui se trouvent au Field Museum à Chicago et qui remontent très vraisemblablement à l'époque des Han; l'étrier aurait donc été connu en Chine dès les deux premiers siècles de notre ère, quoiqu'il n'apparaisse point encore sur les monuments figurés”. Mais je ne vois pas de raison pour faire remonter ces étriers du Field Museum au temps des Han.

2) Cet argument est d'ailleurs d'assez faible valeur. Le mot 鞍 *ngan*, „selle”, ne s'est pas non plus rencontré de façon certaine sur ces fiches, alors qu'il était sûrement d'usage courant.

elle donna à cet objet nouveau le nom de *téng*, et, comme il était en métal, adopta pour l'écrire le mot 登 *tēng* qui comportait la clef du métal, mais en le lisant désormais à un autre ton. Il est bien probable que le mot *téng*, „étrier”, n'est, tout comme le mot 登 *tēng*, „tabouret”, qu'une spécialisation sémantique du mot 登 *tēng*, „monter”; l'étrier aurait été conçu avant tout comme un „montoir”¹⁾.

C'est donc assez vraisemblablement dans la période comprise entre 200 et 400 de notre ère que l'étrier aurait fait son apparition en Chine. Mais est-ce à dire qu'il soit, comme M. L. des N. semble l'admettre, d'invention chinoise? Je n'incline pas à le penser, et j'imagine plutôt, comme M. Laufer, que les Chinois l'ont reçu des nomades d'Asie Centrale. L'exemple des étriers sibériens mentionnés et reproduits par Radlov n'est, à vrai dire, guère probant à lui seul, car ces étriers, de par les objets avec lesquels ils ont été trouvés, pourraient bien être postérieurs aux plus anciennes mentions d'étriers que nous rencontrons dans les textes chinois. Mais c'est des nomades d'Asie Centrale que les Chinois ont appris, assez tardivement, à monter à cheval, et il est a priori assez peu vraisemblable qu'ils aient beaucoup innové dans ce domaine²⁾.

D'une façon générale, il me semble d'ailleurs que M. L. des N. prête trop peu d'attention aux nomades d'Asie Centrale. Sans doute,

1) Cf. allemand Steigbügel; turc *üzüngü*, sans doute apparenté à *üzü*, „sur”, „sommet”; arabe *ركاب*, *rikab*, de la racine *ك ب*, „monter”. J'ignore l'étymologie de mongol *dörö'ä* (ainsi prononcé au XIV^e siècle) et de mandchou *tufon* (*tufun*), et ne sais s'il y a un nom iranien de l'étrier (le persan emploie ordinairement le nom arabe).

2) Dans *Une trouvaille de l'époque gréco-sarmate de Kertch* (*Monuments Piot*, t. 26 [1923], p. 136), M. Rostovtseff, parlant de l'influence sur la Chine des Han, par l'intermédiaire des Huns, „de ces royaumes iraniens de l'époque hellénistique et romaine dont un seul nous est connu: celui des Parthes”, ajoutait: „Tout l'équipement chinois fut modifié sur des modèles iraniens: les Chinois adoptèrent l'arc et les flèches iraniennes, la lance lourde, l'épée et le poignard, la selle, l'étrier et le harnais des chevaux en général”. Je n'ai pas d'objection de principe contre cette opinion, mais j'ignore si notre confrère dispose de données précises sur l'existence de l'étrier, au début de notre ère, dans le monde iranien.

s'il eût traité ici de la domestication du cheval, et non pas spécialement de l'emploi du cheval attelé, il eût bien été amené à faire à l'Asie Centrale une place plus grande, puisque c'est là, selon toute apparence, que le cheval a été domestiqué et monté pour la première fois. Mais, même au point de vue des bêtes attelées, j'estime que M. L. des N. expédie un peu trop sommairement la question des attelages chez les Barbares: „Une légende, accueillie par les historiens, veut que les Barbares se soient servi pour leurs migrations de lourdes et vastes voitures..... Mais la chose était impossible sans la traction par les épaules, la ferrure et le dispositif en file..... Les grands chariots à roues pleines dont parle Mommsen sont donc un produit de son imagination....." (p. 75). Je ne suis pas convaincu. On sait que, si les Mongols actuels n'utilisaient plus jusqu'à ces dernières années de véhicules à roues, il n'en a pas été ainsi de tout temps. Les historiens classiques ne sont pas seuls à parler des chariots des barbares. Des tribus d'Asie Centrale ont même été désignées à raison de ces chariots, tels les 高車 Kao-tch'ö ou „Hauts-chariots" des Chinois (je ne vois aucune raison pour dire avec Rockhill, *Rubruck*, p. 54, que les caractères de ce nom n'ont ici qu'une valeur phonétique) ou les Qanli des textes turcs et chinois (de *qan*, „chariot"). Il y a au moins deux types de charrettes ou chariots mentionnés au XIII^e siècle dans l'*Histoire secrète des Mongols*. Or deux voyageurs du XIII^e siècle qui se sont avérés dignes de foi, Jean du Plan Carpin et Guillaume de Rubrouck, donnent sur ces chariots des détails précis. Certains de ces chariots transportaient des tentes non démontables. Plan Carpin dit que ces chariots étaient tirés, les petits par un bœuf, les grands par „trois ou quatre bœufs ou davantage", suivant la dimension des tentes. Mais Guillaume de Rubrouck est encore plus précis: „Et ils font de telles habitations si grandes qu'elles ont parfois trente pieds de large. J'ai en effet mesuré moi-même une

fois un intervalle de vingt pieds entre les empreintes des roues d'un chariot, et quand l'habitation était sur le chariot, elle dépassait hors des roues d'au moins cinq pieds de chaque côté. J'ai moi-même compté à un chariot vingt-deux bœufs traînant une habitation, onze en un rang de la largeur du chariot, et onze autres en avant d'eux. Le timon du chariot était grand comme un mât de navire; un homme était debout sur le seuil de l'habitation, conduisant à la voix (? *minans*) les bœufs" ¹⁾. Sans doute cette description n'est pas claire. Les bœufs sont en nombre impair sur chaque rang, ce qui impliquerait qu'ils ne fussent pas couplés sous le joug; mais la même déduction résulte des nombres impairs indiqués par Plan Carpin. On ne voit pas bien non plus le rôle joué par le timon grand comme le mât d'un navire quand il y a deux rangées de onze bœufs placés de front. Le mode de conduite par l'homme debout à l'avant de la tente reste mystérieux. Enfin une portée d'essieu de six à sept mètres semble bien considérable. M. L. des N. aurait donc beau jeu à dénoncer le caractère fantaisiste du dessin où Yule (Yule-Cordier, *Marco Polo*, I, 255) a tenté de faire interpréter graphiquement le texte de Guillaume de Rubrouck. Il n'en reste pas moins là un témoignage important qu'il valait de discuter et qu'on ne peut écarter par simple prétérition.

Nous souhaiterions d'autant plus d'être renseignés sur les anciens attelages des nomades d'Asie Centrale qu'à leur propos aussi se pose la question des emprunts. Comme je l'ai dit plus haut, j'incline à penser que les Chinois n'ont pas inventé l'étrier, mais l'ont reçu des nomades. On sait en outre que, jusque vers l'an 300 avant notre ère, les Chinois attelaient le cheval, mais ne le mon-

1) Cf. le texte latin dans d'Avezac, *Rec. de Voy. publié par la Soc. de Géogr.*, IV, 221; trad. angl. et notes dans W. W. Rockhill, *The Journey of Friar William of Rubruck*, pp. 54—55.

taient pas, et qu'il se produisit alors dans la Chine du Nord une véritable révolution dans l'armement et le costume; pour se défendre contre les incursions des nomades, les Chinois créèrent alors une cavalerie et empruntèrent aux nomades le pantalon et la botte. Comme on le voit, les grands changements que M. Rostovtseff datait des Han ont commencé de se produire au moins un siècle plus tôt, et il y aura toute une étude à faire, à peine amorcée, des échanges que les contacts ont alors provoqués entre nomades et Chinois et des influences réciproques dont nous commençons de retrouver les exemples dans les monuments. Or, en ce qui concerne les attelages, M. L. des N. signale une différence essentielle entre la Chine et le reste du monde ancien: toute l'antiquité classique attelle avec le collier souple de gorge; la Chine au contraire attelle à la bricole. Tant que nous ne serons pas mieux renseignés sur les anciens attelages des nomades d'Asie Centrale, il sera impossible de dire si les anciens Chinois ont innové ici ou s'ils ont emprunté.

Un autre problème important soulevé par M. L. des N. est celui des attelages collectifs. M. L. des N. les a étudiés sur les bas-reliefs Han du I^{er} et surtout du II^e siècle de notre ère. Il vaut de copier ici le passage (p. 122):

„L'attelage collectif Han était un attelage de front, composé en quelque sorte de plusieurs attelages à un seul cheval, accolés. Il fallait d'après ce système trois brancards pour deux chevaux, quatre brancards pour trois chevaux, et ainsi de suite, si bien que le char était de plus en plus large à mesure que le nombre des chevaux augmentait.

„Or, un char trop large n'est pas maniable, aussi dans la pratique les Han se contentèrent-ils d'atteler effectivement ensemble trois chevaux au maximum, compris entre quatre brancards. Le char pouvait avoir dans ce cas une largeur de 3^m 70 environ.

„Parfois, l'attelage comprenait jusqu'à quatre chevaux de front,

mais, alors, trois d'entre eux seulement étaient effectivement attelés, le quatrième était hors brancards, ne tirait pas et ne figurait dans l'attelage que pour le remplacement ou la montre (fig. 203).

„Parfois, dans l'attelage à trois et même dans l'attelage à deux, l'un des chevaux est hors brancards. C'est ainsi que la voiture de la figure 201, bien qu'elle soit l'une des plus grandes et des plus chargées qu'on aperçoive sur les bas-reliefs, n'est tirée, semble-t-il, que par le seul cheval de gauche, celui de droite étant hors brancards. La chose était possible, grâce à la bricole, et ce détail met en relief la supériorité de l'organe de traction chinois sur le collier de gorge antique.”

Toutes ces constatations, observations et déductions sont intéressantes, mais auraient gagné, je crois, à être entourées de plus de réserves. L'interprétation des dessins gravés sur les dalles des Han prête souvent au doute, et il n'est pas toujours facile de dire si un cheval est ou n'est pas hors brancards, ou si les attelages sont à deux, trois ou quatre brancards. En particulier les figures 201 et 203 de M. L. des N., qui sont empruntées au registre supérieur de la fig. 45 de la *Mission archéologique* de Chavannes, ne me paraissent autoriser aucune conclusion positive. J'inclinerais à donner plus d'importance à un dessin dont M. L. des N. ne dit rien et qui est la figure 1232 de Chavannes. On voit là, sur le registre inférieur, un quadriges de face; les deux chevaux du centre sont placés de front bien sagement, mais les deux chevaux placés sur les côtés caracolent, la tête vers l'extérieur. Il y aurait là, semble-t-il, un indice que les deux chevaux du centre sont dans des brancards et que les deux chevaux des côtés sont libres; mais j'hésite à admettre qu'ils ne jouent aucun rôle dans la traction.

Les textes et les bas-reliefs posent une autre question dont M. L. des N. ne parle pas, et qu'il serait intéressant d'élucider. Les textes du *Che king*, qui valent pour la première moitié du

premier millénaire avant notre ère, parlent souvent de „quadriges” (馬 *sseu*) et à plusieurs reprises spécifient que le cocher en tient en mains les „six rênes” (六轡 *lieou-p'ei*)¹⁾. Comme l'antiquité chinoise n'a pas connu les rênes bifurquées, quatre chevaux supposent en principe huit rênes; pourquoi les textes n'en mentionnent-ils jamais que six? A première vue, on pourrait chercher là un argument en faveur de l'opinion de M. L. des N., selon qui un des chevaux du quadriges ne figurait „que pour le remplacement ou la montre”. Je ne crois pas que tel soit le cas. Legge (*Chin. Classics*, III, 192), adoptant l'opinion des commentateurs chinois, écrit en note: „With a team of 4 horses, there were of course 8 reins, but the two inner reins of the outsiders were somehow attached to the carriage; so that the driver held only 6 in his hand”. L'opinion des commentateurs chinois me paraît avoir grandes chances d'être juste. Les règles mêmes de symétrie qui dominent la civilisation chinoise rendent peu vraisemblable *a priori* que le rôle des deux chevaux de côté n'ait pas été le même. Ce sont les deux brancardiers qui avaient mission de faire tourner le char, et de toute façon leur rôle était le principal pour la traction comme pour la gouverne; il y avait deux rênes pour chacun d'eux dans la main du cocher. Quant aux deux chevaux de côté, ou bien il n'y avait qu'une rêne extérieure pour chacun d'eux, ou bien il y avait deux rênes pour chacun, mais dont l'une était fixée, comme l'admettent les commentateurs chinois, à un point du char. J'ajouterai que le système de conduite à six rênes, certain pour les quadriges de 1000—500 av. J.-C., n'était peut-être plus appliqué ou bien compris du temps des seconds Han, au début de notre ère. En effet, sur la figure 45 de Chavannes, l'estampage met nettement sept rênes aux mains du cocher. Est-ce faute du graveur? Peut-être,

1) Les textes sont faciles à réunir en se reportant aux index de Legge, ou encore au *T'ou chou tsi tch'eng*, sect. *K'ao-kong-tien*, ch. 241.

mais j'incline plutôt à admettre qu'il y avait une huitième rêne aujourd'hui effacée dans l'espace un peu trop large qui reste libre entre la troisième et la quatrième rêne à compter du bas, et que par suite, contrairement à l'usage des Tcheou, le graveur des Han mettait dans la main du cocher huit rênes pour les quatre chevaux.

Ces brèves remarques indiquent suffisamment l'intérêt et l'importance des questions étudiées dans le volume de M. L. des N. Grâce à lui, certaines solutions peuvent être considérées comme acquises dès à présent; dans d'autres cas, nous voyons mieux, après avoir lu son livre, comment les problèmes se posent. Même si l'avenir ne doit pas consacrer toutes ses conclusions, c'est en partant d'elles et en les soumettant à l'épreuve des textes et des monuments que nous arriverons peut-être à voir clair dans l'histoire de l'attelage des animaux domestiques en Chine et à déterminer en ce domaine ce que la Chine a reçu, ce qu'elle a inventé, ce qu'elle a donné, et à quelle dates les transformations se sont effectuées.

P. Pelliot.

The George Eumorfopoulos Collection Catalogue of the Chinese, Corean and Persian Pottery and Porcelain, par R. L. HOBSON, tome I, allant des Tcheou à la fin des T'ang, Londres, Ernest Benn, 1925, in-folio, XXVII + 66 pages, et 75 planches, dont 25 en couleurs. Prix de souscription: £ 12. 12 sh.

La plus belle collection de céramique chinoise qu'un particulier ait jamais réunie, somptueusement publiée par le meilleur connaisseur de cette céramique, tel est le régal que la maison Ernest Benn met à la disposition du public curieux ou savant. Bien des pièces en avaient déjà paru, par les soins de M. Hobson, dans le *Burlington Magazine*, et beaucoup de nous devaient à l'hospitalité si courtoise de Sir George Eumorfopoulos d'avoir pu admirer les originaux dans les vitrines et sur les étagères de son hôtel de Londres;

mais chacun n'en était que plus désireux de pouvoir toujours se reporter aux séries si variées qui composent cette collection unique; elle est si riche que, même sans tout reproduire, il faudra six volumes comme celui-ci pour l'épuiser. Quel chemin parcouru si on songe qu'aucun des types céramiques représentés dans ce premier volume n'était connu il y a vingt-cinq ans!

Dans une courte préface, Sir George Eumorfopoulos raconte comment il a formé sa collection, séduit par les premières pièces de céramique archaïque qui parvinrent en Europe vers 1906. Il n'a pas agi en archéologue, mais son instinct artistique lui a été un guide très sûr. Presque toutes les catégories de la céramique chinoise ancienne apparaissent chez lui en pièces de choix. Une exception subsiste. Sir George n'a acquis que de rares céramiques antérieures aux Han, parce que les pièces pré-Han étaient d'une industrie trop primitive. C'était vrai hier; ce ne l'est plus aujourd'hui. Les fouilles du Prof. Andersson ont révélé l'existence dans la Chine du Nord d'une céramique peinte d'époque néolithique et énéolithique dont la valeur artistique ne cède guère à l'importance historique et archéologique, et je crois bien que, si quelques grands vases de cette origine s'égarèrent sur le marché de Londres, Sir George ne manquera pas à les recueillir.

L'introduction et le commentaire ont la précision sobre qu'on pouvait attendre de M. Hobson; il y aurait presque de l'impertinence à en signaler l'intérêt.

Voici quelques remarques de détail:

P. VII. — „Ko Ming” paraît être un *lapsus* pour „Ko Ming-hsiang”.

P. XVII. — Est-il bien juste de dire que „the Chinese practice was, and still is, to bury with their dead models or pictorial representations of the objects which surrounded them in life”? La coutume moderne n'enterre plus ces modèles, mais les brûle.

P. XIX. — Je ne doute guère que les *lu-ts'eu* ou „*ts'eu* verts” des écrivains du III^e siècle et des siècles suivants soient précisément les jarres (à vin) à émail vert que nous connaissons bien. Le mot *ts'eu*, aujourd'hui „porcelaine”, aurait donc d'abord été créé, sans doute sous les Han, pour désigner la céramique vernissée.

P. 3, n^o 18. — Il n'est pas vraisemblable qu'un Buddha apparaisse sur une pièce des Han.

P. 5. — Au lieu de „Hsi Wang Fu, King Father of the West”, qui n'existe pas, il faut lire ou „Hsi Wang Mu, King Mother of the West”, ou son parèdre „Tong Wang Kung, King Father of the East”.

P. 22. — Je ne crois pas que le „vine-scroll pattern” se rencontre sur des miroirs des Han. On n'a jamais trouvé de miroirs aux raisins dans des tombes antérieures aux T'ang, ou tout au plus au VI^e siècle.

P. 25. — Ce jeune danseur noir aux cheveux frisés me paraît répondre à la description des serviteurs *kouen-louen*, sur lesquels cf. *T'oung Pao*, 1923, 271—272 et 290. Il ne faut alors faire intervenir ni la Grèce ni l'Asie Centrale, car les Kouen-louen sont des gens des mers du Sud.

P. 34. — Les sièges en forme de tambour étranglé au milieu sont peut-être ce qu'on appelait des „sièges du Sumeru”; cf. à ce sujet *T'oung Pao*, 1923, 273.

P. 37. — Le „Pu-tai Ho Shang” est postérieur aux T'ang, puisque même sa biographie légendaire ne le place pas avant le X^e siècle; cf. *T'oung Pao*, 1925/1926, 105.

Souhaitons que les volumes suivants du *Catalogue* se suivent à brève échéance, et qu'on nous donne ensuite le catalogue des bronzes et de l'argenterie, qui ne le cèdent pas en importance aux céramiques dans le musée de Chelsea Embankment.

P. Pelliot.

華德辭典 *Chinesisch-Deutsches Wörterbuch, 6400 Schriftzeichen mit ihren Einzelbedeutungen und den gebräuchlichsten Zusammensetzungen*, par Werner RÜDENBERG, Hambourg, L. Friederichsen & Co., 1924, in-4^o, IX + 687 pages.

Par un phénomène difficilement explicable, alors qu'on avait depuis longtemps d'assez bons dictionnaires chinois en latin, en anglais, en portugais, en russe, en français, en hollandais, ce n'est qu'en 1906 qu'a paru le premier volume du *Deutsch-Chinesisches Hand-Wörterbuch* de la mission allemande du Chan-tong méridional, et le plus modeste *Chinesisch-Deutsches Taschenwörterbuch* du P. Jos. Stangier (que je n'ai d'ailleurs jamais vu) doit être encore plus récent. L'intérêt éveillé depuis un quart de siècle en Allemagne, à tous points de vue, pour les choses de Chine demandait plus et mieux. M. RÜDENBERG a voulu mettre aux mains des personnes de langue allemande l'instrument de travail qui leur faisait encore défaut. Non qu'il s'agisse ici d'une œuvre qui prétende à être complète ou s'adresse particulièrement aux savants. L'auteur lui-même déclare expressément que les sinologues pourront éventuellement consulter son dictionnaire avec profit, mais que celui-ci est essentiellement „das Werk eines reinen Praktikers und nicht Wissenschaftlers". Cette œuvre d'un „praticien" poursuit donc avant tout un but pratique. Tel quel, et dans le cadre même qu'il s'était tracé, M. R. a réalisé son dessein avec succès. Les expressions courantes sont bien données sous chaque caractère, et leur interprétation est généralement correcte. Il est même un domaine où tous les sinologues, quels que soient leur pays et leur langue, estimeront que le dictionnaire de M. R. est le bienvenu; c'est quand il s'agit des innombrables néologismes, à sens parfaitement défini, qui sont entrés dans la chinois usuel depuis quinze ans, et que la plupart des dictionnaires rédigés en d'autres langues

n'ont pu encore enregistrer. La présentation typographique est très bonne, la disposition commode; les épreuves ont été relues avec soin ¹⁾. Le côté faible de l'œuvre est ce qui n'y est pas purement lexicographique, à savoir les noms historiques ou géographiques et les termes bouddhiques. Assurément ce sont là sujets très accessoires dans l'œuvre de M. Rüdenberg, mais dans la mesure où ils interviennent, mieux vaudrait qu'ils fussent traités plus exactement. M. Rüdenberg invite lui-même les lecteurs de son dictionnaire à lui communiquer leurs observations; c'est dans ce but que je lui sou mets ici un certain nombre de remarques, qui ne sont pas toujours des critiques.

P. 8, col. 2 et 3. — Article sur 百 *po* ou *pai*, „cent”. Je prends cet article comme type, mais ne pourrais naturellement en discuter d'autres aussi longuement. M. R., selon le système de transcription qu'il suit, écrit „*bai*³”, ajoutant qu'on lit aussi „*bo*⁴”. Mais ces lectures ne sont pas toujours indifférentes, et en outre on dit aussi parfois *pô* („*bo*²” dans le système de M. R.). En particulier, je doute qu'on prononce jamais *pai-sing* l'expression que j'ai toujours entendue sous la forme 百姓 *po-sing*, „le peuple”. D'une façon générale, c'est quand le mot *po* est en valeur de collectif et non de vrai nom de nombre qu'il se lit ou peut se lire *po* au lieu de *pai*; mais tous nos dictionnaires, et singulièrement celui de M. R., sont trop peu précis sur ce point. Quant aux expressions dont *po* ou *pai* est le premier élément, on se demande parfois

1) Je n'ai pas lu l'ouvrage d'un bout à l'autre, mais en ai parcouru la plupart des articles. En dehors des fautes d'impression déjà corrigées aux Errata, je n'en ai relevé que deux nouvelles (p. 36, col. 1: 大師傳 au lieu de 大師傳; et p. 22, col. 1: 帝州 au lieu de 常州). Pour la disposition des sens et des exemples dans un dictionnaire scientifique du chinois, je préconiserais des règles que le dictionnaire de Giles méconnaît entièrement et qui se sont appliquées qu'en partie dans celui de Couvreur; mais le cas est différent avec une œuvre de caractère pratique comme celle de M. Rüdenberg, et par suite il ne vaut pas d'y insister ici.

pourquoi certaines ont été choisies de préférence à d'autres et surtout, quand une même expression a plusieurs sens, quel est le principe qui a fait préférer l'un d'entre eux. Voici maintenant quelques observations sur certaines de ces expressions.

百盤, „alle Arten; wiederholt". Au lieu de dire aux *Errata* que **盤** *p'an* est ici à corriger en **般** *pan*, mieux valait supprimer la ligne puisqu'on avait déjà un peu plus haut **百般** „alle Arte; vielerlei".

Après **百骸**, „der ganze Körper", M. R. indique **百體**, „der ganze Körper; alle zusammen, das Ganze". La première expression peut en effet s'employer au sens physique, „les cent ossements", avec la valeur „der ganze Körper"; mais je doute que **百體** se rencontre autrement qu'au figuré.

百會, „das Meer". L'expression est surtout connue comme un terme d'anatomie qui s'applique à un point du sommet de la tête. Cf. par exemple les dictionnaires de Giles et de O. Z. Tsang, ou le *Ts'eu yuan*¹⁾. Je ne vois pas de raison pour écarter cet emploi au profit d'un sens subsidiaire et que je crois plus rare.

百六, „das 清明-Fest". C'est en effet un des sens de l'expression, venant de ce que la fête appelée Ts'ing-ming tombe le 106^e jour après le solstice d'hiver. Mais c'est aussi un terme très employé dans les computations astrologiques; cf. le dictionnaire de Palladius et Popov, p. 40 (**百六之會**), et le *Ts'eu yuan*, s.v. **陽九**.

百則, „nicht ganz hundert". Le sens normal de l'expression est „les cent règles", „toutes les règles", et c'est le seul qu'indique

1) M. R. ne paraît pas avoir connu le **辭源** *Ts'eu yuan* publié par la Commercial Press de Changhai, et dont tout travail de lexicographie chinoise devrait cependant tenir grand compte. Il a par contre pu utiliser un „*Petit dictionnaire de l'étudiant*", **學生字典** *Hio cheng tsen tien*, également publié par la Commercial Press. M. R. le dit „excellent", et je regrette par suite de ne pas l'avoir encore vu.

le dictionnaire de Giles; je ne vois pas dans quel contexte *po-tsö* ou *pai-tsö* peut signifier „pas tout à fait cent”.

百歲, „der hundertste Lebenstag des Kindes”. Le sens ordinaire est naturellement „cent années (de vie)”, et au figuré *po-souei* ou *pai-souei* en vient à signifier la mort, parce que „cent ans” sont considérés comme la limite de la longévité humaine et qu’on a dans le *Che king* l’ode d’une veuve inconsolable qui „après cent ans, ira retrouver [son mari] dans son séjour [funéraire]” (百歲之後歸于其居。。。百歲之後歸于其室. Cf. Legge, *Chin. Classics*, IV, 187); c’est là l’origine de 百年之後 (moins exact en soi) que M. R. donne au sens de „nach dem Tode”, comme l’avait fait avant lui M. Giles. Quant au sens de „centième jour de la naissance d’un enfant”, le seul que M. R. indique pour *po-souei*, il ne peut se justifier, j’imagine, que dans un contexte très particulier.

P. 9, col. 3. — Pour 般若 *pan*, M. R. indiqué la prononciation *po* („bo¹”) dans 般若, transcription du sanscrit *prajñā*; nous devrions donc transcrire *po-jo* et non *pan-jo* comme nous le faisons généralement. Il est exact que le *K’ang hi tseu tien* de 1716, et à sa suite les dictionnaires indigènes contemporains, indiquent pour 般若 une prononciation *po* (ancien **puāt*, **puād*) dans 般若, et cela sur la foi du 正字通 *Tcheng tseu t’ong* du XVII^e siècle. Quant au renseignement du *Tcheng tseu t’ong*, il remonte en dernière analyse au 一切經音義 *Yi ts’ie king yin yi* de 慧琳 Houei-lin, achevé en 817 (*Tripit.* de Tōkyō, 爲, VIII, 44 v⁰). Mais l’affirmation de Houei-lin est sujette à caution. Houei-lin partait de l’idée que la transcription chinoise avait été faite directement sur le sanscrit *prajñā*, et estimait que *pan* (ou pour lui *po*, **puāt*), représentant *pra-*, était une abréviation erronée pour *po-lo* (**puāt-lā*) = *pra-*. Or il est bien certain au contraire que 般若 représente un prâcrit de type **paññā*, où l’emploi de

般, avec sa prononciation ordinaire *pan*, n'a rien que de normal. Si toutefois l'usage avait prévalu aujourd'hui de lire *po* dans 般若, il n'y aurait qu'à nous incliner et à transcrire *po-jo*. Je crois bien toutefois qu'il n'en est rien. Palladius, qui a enregistré (évidemment d'après le *K'ang hi tseu tien*) la transcription *po-jo*, l'a mise entre parenthèses, en la faisant suivre de *pan-jo*, parce que c'était évidemment celle qu'il entendait autour de lui. Le dictionnaire de Giles ne connaît que *pan-jo*. Moi-même n'ai aucun souvenir d'une prononciation *po-jo* en pékinois. Ainsi, quand bien même la glose de Houei-lin serait fondée, le seul fait que *po-jo* n'a pas prévalu doit suffire à le faire écarter d'un dictionnaire de la langue vivante; même des prononciations historiquement correctes n'ont plus qu'un intérêt historique quand elles ne répondent plus à l'usage réel de la langue, et nul par exemple ne transcrirait aujourd'hui *tiao* au lieu de 鳥 *niao* ou *ting* au lieu de 打 *ta* sous prétexte que ce sont encore là les prononciations indiquées par le *K'ang hi tseu tien*. Le cas est le même ici, avec cette circonstance aggravante que le *po-jo* de Houei-lin est bien probablement un faux purisme résultant d'une théorie étymologique erronée.

P. 18, col. 3. — Au lieu de „bikshu”, lire *bhikshu* (*bhikṣu*).

P. 29, col. 2. — 跋陀 ou 跋達, „Beiname für Buddha”. La seconde forme doit être complétée en 跋達羅 *pa-ta-lo*; toutes deux sont des transcriptions de *bhadra*, „sage”, qui n'est pas seulement une épithète des Buddha; M. R. semble avoir suivi ici M. Giles, mais incomplètement, et la double expression ne valait pas d'être recueillie dans un dictionnaire comme le sien.

P. 30, col. 1. — Pourquoi ne pas indiquer *pātra* après 鉢多羅 *po-to-lo*?

P. 36, col. 2. — M. R. rend 大楓子 *ta-fong-tseu* par „eine Ölsaart”; il y avait lieu de préciser par *chaulmugra* ou par „graines de *Gynocardia odorata*”.

P. 40, col. 2. — Le titre de 單于 *chan-yu* n'est pas celui d'un simple „Hunnenhäuptling”, mais du souverain de l'empire Hiong-nou.

P. 45, col. 2. — M. R. rend 道可道 *tao k'o tao* par „in der Bahn des Dau sollst du wandeln”. On sait que c'est là la traduction malheureuse de la phrase initiale du *Tao tö king* adoptée, sans l'ombre d'un argument, dans l'*Universismus* de De Groot. J'ai déjà protesté contre elle (*J. A.*, 1920, II, 162). Si M. R. ne me croit pas, qu'il s'adresse à MM. F. W. K. Müller, Franke, Forke; je serais bien surpris qu'un quelconque d'entre eux lui donnât raison.

P. 56, col. 3. — Le sens de 鼎峙 *ting-tche* n'est pas absolument „aufrecht; errichten”, mais „se dresser en [trois endroits disposés comme les trois pieds d'un tripode]”.

P. 79, col. 1. — Le vrai sens de 纈 *kie* en chinois écrit médiéval est, je crois bien, „teindre à la cire”, „teindre en batik”.

P. 87, col. 2. — „Zitrone” pour 金橘 *kin-kiu*, „orange cumquat”, est une équivalence trompeuse.

P. 87, col. 3. — Au lieu de „Mandschus und Mongolen”, 金人 *kin-jen* ne peut guère signifier (outre les sens naturels d'„homme à couleur d'or” et de „statue d'or [ou de métal]”) qu'„homme des Kin”, c'est-à-dire Jučen (ancêtres des Mandchous, non des Mongols).

P. 87, col. 3 et 88, col. 2. — Je doute qu'il faille attribuer quelque autorité aux formes 金太蘭 *kin-t'ai-lan* ou 錦泰蘭 *kin-t'ai-lan* comme équivalents du 景泰藍 *king-t'ai-lan*, „cloisonné”, correctement indiqué p. 91, col. 1.

P. 89, col. 1. — L'expression 斤重 *kin-tchong*, au sens de „poids”, était déjà donnée dans le dictionnaire de Giles. M. R. l'a-t-il vraiment entendue ou rencontrée, et n'est-elle pas un mauvais substitut de 輕重 *k'ing-tchong*?

P. 89, col. 2. — Le membre de phrase 近二里路 signifie en principe „près de deux li”, et non pas „zwei Li näher”.

P. 115, col. 3. — La prononciation indiquée par les dictionnaires chinois pour 苦 est *chan* et non *tchan*, et *chan* est confirmé par les transcriptions anciennes (cf. *T'oung Pao*, 1920/1921, 76). M. Giles indique, lui aussi, *tchan*, mais Palladius avait adopté *chan*; la fausse prononciation *tchan* est-elle générale aujourd'hui en *kouan-houa*?

P. 129, col. 3. — Pour 致仕, M. R. indique „Amt niederlegen; Beamter werden”. Je ne connais que le premier sens.

P. 132, col. 3. — L'expression 砥柱 *ti-tchou* ne désigne pas en principe un „hoher Staatsmann”; mais est le nom d'une ancienne montagne. Au figuré, on emploie 中流砥柱 *tchong-lieou ti-tchou* pour désigner un homme inébranlable.

P. 137, col. 3. — Les titres de 州牧 *tcheou-mou* et de 州同 *tcheou-t'ong* ne sont pas équivalents. Le *tcheou-mou* des Han était un gouverneur de province; sous la dynastie mandchoue, le terme est devenue une désignation littéraire des simples 知州 *tche-tcheou*. Quant aux *tcheou-t'ong*, c'étaient les adjoints des *tche-tcheou*.

P. 141, col. 2. — Est-ce que le japonisme 株式會社 est décidément acclimaté tel quel en Chine?

P. 173, col. 3, et p. 473, col. 1. — Les expressions 法臘 *fa-la* et 僧臘 *seng-la* ne s'appliquent pas en principe à l'âge d'un bonze, mais au nombre des années qu'il a passées en religion.

P. 177, col. 3. — Le mot 蕃 *fan* ne s'emploie pour 藩 *fan* que dans de rares textes classiques, mais il est d'un usage constant pour 番 *fan* au sens de „barbares”.

P. 221, col. 2. — Pour 龜茲 *Kieou-tseu*, l'équivalence au moderne Kuča est sûre.

P. 294, col. 1. — La rivière 湟 *Houang* est la rivière de Si-

ning. D'une façon générale, tous les noms de rivières seraient d'ailleurs à préciser, ceux de montagnes aussi, et, puisque M. R. donne les *nien-hao* de tous les empereurs Ming et Ts'ing, il eût été bon d'ajouter entre parenthèses les équivalences en dates de l'ère chrétienne.

P. 295, col. 2. — Les 回紇 Houei-ho et 回鶻 Houei-hou ne sont pas deux peuples vivant l'un en partie au Turkestan chinois, et l'autre tout en Mongolie, mais le seul peuple des Ouïgours.

P. 307, col. 2, et p. 308, col. 3. — On n'écrit pas indifféremment 薏苡 *yi-yi* ou 苡薏 *yi-yi*, mais seulement la première forme. Quant au produit, ce ne sont pas des „feine Graupen”, mais les graines du *Coix lachryma* ou „larmes de Job”.

P. 335, col. 3. — Dans le nom du pays natal traditionnel de Lao-tseu, le mot 苦 *k'ou* est lu Houé par Giles, Houū par M. R.; mais les gloses historiques supposent Hoù; M. R. a-t-il une raison de ne pas les suivre?

P. 341, col. 2. — M. R. rend par „Scheinwerfer” l'expression 孔明燈 *k'ong-ming-teng*, qui ne se trouvait pas dans Giles, mais que le dictionnaire de Tsang traduit par „fire-balloon”. Je n'ai pas de textes à citer à son sujet. Le nom paraît supposer qu'on ait attaché à ces ustensiles, comme à bien d'autres, le nom du célèbre 諸葛亮 Tchou-ko Leang (*tseu* K'ong-ming); mais quel est le sens exact? Je crois qu'il s'agit de lanternes.

P. 344, col. 3. — M. R. n'indique pour 蘭譜 *lan-p'ou* qu'un sens „Beschreibung des Lebenslaufs” qui n'est sûrement pas exact. Le sens littéral de *lan-p'ou* est naturellement „recueil descriptif d'orchidées”, et certains ouvrages portent ce titre. En outre, on donne le nom de *lan-p'ou* aux généalogies qu'échangent les „frères par serment”.

P. 352, col. 2. — Les 梨園子弟 *li-yuan tseu-ti* n'étaient pas des „Bundesbruder”, mais les „jeunes gens du jardin des poi-

riers'' réunis par Ming-houang au VIII^e siècle comme chanteurs et acteurs.

P. 366, col. 1. — C'est un lapsus de mettre les îles Lieou-k'ieou (Ryūkyū) au Sud de Formose.

P. 398, col. 2. — M. R. rend 沐手謹序 par „Nachdem ich mir die Hände gewaschen habe, teile ich Ihnen ergebenst mit''; mais la formule est celle qui clôt une préface, et il faut rendre la seconde partie de la phrase par „j'ai écrit respectueusement cette préface''.

P. 399, col. 1. — Le terme 牧師 *mou-che* ne s'applique qu'aux missionnaires et pasteurs protestants.

P. 405, col. 2. — Dans les expressions 捻匪 et 捻逆, j'ai toujours entendu lire le premier mot *nien* et non *nie*; la prononciation n'est donc pas ici *ad libitum*.

P. 406, col. 3. — La prononciation alternative *jou (ju)* pour 廿 *nien*, indiquée aussi par le dictionnaire de Giles, est théorique-ment juste, mais je crois que l'usage ne connaît que *nien*.

P. 411, col. 2. — Le terme 闕氏 *yen-che* ou *yen-tche* n'est pas le „Name eines Hunnenkönigs'', mais le titre de la souveraine des Hiong-nou. Sur ce titre et sa prononciation, cf. mes remarques dans *J. A.*, 1912, II, 169—170.

P. 415, col. 1. — „嬰藪天 Göttin Wischnu''. Viṣṇu est un dieu et non une déesse. En outre, M. R., qui a mal résumé une indication du dictionnaire de Giles, se trompe en prononçant ici *p'an* le premier caractère; le mot 嬰 s'est employé sous les T'ang pour 婆 *p'o* et c'est le cas dans le présent nom, que Giles a bien lu P'o-seou. L'original de P'o-seou est Vasu; l'identification à Viṣṇu, que le bouddhisme chinois connaît d'ailleurs sous son vrai nom, ne va pas de soi dans tous les cas.

P. 422, col. 1. — Le dieu 毘沙門 P'i-cha-men, Vaiśravaṇa ou Vaiśramaṇa, n'est pas un „Teufel, Höllenkönig'', mais l'un des

quatre „grands rois” protecteurs des points cardinaux, et dieu des richesses.

P. 428, col. 2. — La forme 婆伽婆 P'o-kia-p'o pour Bhagavat, même si elle se rencontre, est incorrecte; la vraie forme est 婆伽婆 P'o-k'ie-p'o (où *k'ie* transcrit normalement *ga*).

P. 429, col. 3. — L'équivalence correcte de 菩薩 p'ou-sa n'est pas Buddha, mais *bodhisattva*.

P. 430, col. 1. — Les sens usuels de 菩提子 p'ou-t'i-tseu sont „graines du *Sapindus Mukorossi*” et „grains de rosaire (faits en principe avec ces graines)”. M. R. donne comme premiers sens „Trauben, Rosinen”. Le sens de „raisins frais” est presque sûrement inexact, et, malgré l'autorité du dictionnaire de Giles, je doute même que celui de „raisins secs” soit à conserver.

P. 430, col. 3. — „薩布 Sabu: der neutrale Streifen Landes zwischen den beiden Reihen der mongolischen Grenzpfähle”. Tout ceci paraît emprunté au dictionnaire de Giles, où toutefois il était question d'„amas de pierres” (*obō*) et non de „poteaux-frontières”. Si je relève ici cette expression, c'est qu'elle est peu connue, et que j'aimerais en particulier à savoir ce qu'est „*sabu*”; le mot ne me rappelle pour l'instant rien ni en mandchou, ni en mongol.

P. 431, col. 2 et 3. — Le 三昧 san-mei ou 三摩提 san-mo-t'i est le *samādhi* ou „méditation”, et non le *nirvāṇa*.

P. 431, col. 2. — Lire 儀禮 Yi li, et non Li yi.

P. 431, col. 3. — L'expression 三司 san-sseu a eu plusieurs valeurs, qu'il faudrait distinguer suivant les époques.

P. 473, col. 1. — Seng-k'ie-p'o-lo ne venait pas de Birmanie, mais du Fou-nan, c'est-à-dire du Cambodge et de la basse Cochinchine.

P. 473, col. 2. — L'expression 寺觀 sseu-kouan ne signifie pas „Tempel und Klöster” en général, mais respectivement „monastères bouddhiques et monastères taoïques”.

P. 474, col. 3. — Le terme 四不象 *sseu-pou-siang* est avant tout le nom d'un cervidé, *Elaphurus Davidianus*.

P. 479, col. 3. — Les sens de „eine Art Perle; Glasperle” pour 瑟瑟 *sö-sö* devraient au moins, je crois, être suivis d'un point d'interrogation.

P. 480, col. 3. — Le 蘇合 *sou-ho* est effectivement le „storax”; mais la glose „Harz des Amberbaumes” est-elle bien exacte?

P. 484, col. 3. — Le vrai sens de 宋板 *song-pan* est „édition des Song”.

P. 487, col. 2. — Lire 司馬遷 *Sseu-ma Ts'ien*, et non *Sseu Ma-ts'ien*.

P. 511, col. 9. — Le caractère 伽 *k'ie* ne transcrit pas *ka* du sanscrit, mais *ga*; *k'ie* est un ancien **g^cia*.

P. 522, col. 2. — Pour 青衣 *ts'ing-yi*, il faut indiquer le sens très fréquent de „servante”.

P. 530, col. 1. — Je crois bien qu'il y a lieu de distinguer en principe entre 仝 abrégé de 全 *ts'üan*, et 仝 équivalent de 同 *t'ong*.

P. 533, col. 3. — L'explication de 陀羅經被 *t'o-lo-king-pei* par „Tolo-Sargdecke”, avec l'explication que *tolo* signifie „glorieux” en mandchou est empruntée par M. R. au dictionnaire de Giles, sauf que Giles écrit *toro* et non *tolo*. Mais il n'y a pas de mot mandchou *tolo* ou *toro*, „glorieux”, et d'ailleurs cette étymologie ne rendrait pas compte du mot *king*, „*sātra*”. L'explication qui m'a été donnée à Pékin voici bien des années est qu'il s'agit d'étoffes sur lesquelles sont imprimés ou brodés des textes de *dhāraṇī*, et que d'ailleurs tout mandarin peut en employer, même sans don impérial. *T'o-lo* doit donc être l'équivalent de *dhāraṇī*, et ceci est d'accord avec le paragraphe consacré aux *t'o-lo-king-pei* par le *Ts'eu yuan*.

P. 537, col. 2. — D'accord avec M. Giles, je ne connais 猜

枚 *ts'ai-mei* que comme synonyme de 猜拳 *ts'ai-k'uan*, „jouer à la morra”, et non de 猜謎 *ts'ai-mi*, „deviner une énigme”.

P. 545, col. 3. — Aussi bien comme nom de famille qu'au sens d'„aîné des petits-fils”, 長孫 se lit Tchang-souen (*tchang-souen*), et non Tch'ang-souen.

P. 579, col. 3. — Il faut écrire 吐番 T'ou-fan, non 土番 T'ou-fan, et c'est là le nom ancien des Tibétains. L'équivalence à Turfan du Turkestan chinois (lequel est un nom relativement moderne) est une vieille bévue qui avait passé dans la première édition du dictionnaire de Giles, mais qui a disparu de la seconde.

P. 607, col. 3. — C'est 武林 Wou-lin, et non 武陵 Wou-ling, qui est un ancien nom de Hang-tcheou; M. R. a copié ici une erreur de Giles. Wou-ling est une désignation de la région de Tch'ang-tö au Hou-nan.

P. Pelliot.

大理院判例要旨滙覽 *Recueil des sommaires de la jurisprudence de la Cour Suprême de la République de Chine en matière civile et commerciale (1912—1918)*, 1^{er} fascicule, par M. Jean ESCARRA, prof. à la Faculté de droit de Grenoble, Conseiller juridique du gouvernement chinois, et MM. 劉鎮中 LIOU TCHENG-TCHONG (LIEOU TCHEN-TCHONG), 吳昆吾 HOUX KOUNG-OU (WOU K'OUEN-WOU), 梁仁傑 LIANG J'EN-KIÉ (LEANG JEN-KIE) et 胡文柄 HOU WEN-PING. Changhai, Impr. de T'ou-sè-wè, 1924, in-8, XXII + 258 + 6 pages, avec 3 tableaux, prix \$ 3.00; 2^e fascicule, par les mêmes, *ibid.*, 1925, in-8, pp. 259—528, prix \$ 3.00.

Le droit chinois a déjà été l'objet de nombreux travaux en langues européennes, qu'on trouvera énumérés pour la plupart dans H. Cordier, *Bibl. Sinica*², 545—558, 3099—3100, 3459—3468. Quant aux sources chinoises de ce droit, je crois bien avoir été le seul jusqu'ici à en donner un aperçu — encore très incomplet — dans mon article *Notes de bibliographie chinoise, II, Le droit chinois*,

de *B.E.F.E.-O.*, IX [1909], 123—152. Le juge américain Ch. Summer Lobingier, qui a publié dans le *J. Ch. Br. R. A. S.* de 1914, 110—123, un travail intitulé *A bibliographical introduction to the study of Chinese law*, ne m'a pas cependant pas fait l'honneur d'une mention. Les auteurs du présent livre sont mieux informés, et leur bibliographie des pp. xv—xix, au courant des dernières publications chinoises et européennes, est souvent une addition précieuse aux listes qui avaient été dressées antérieurement par M. Cordier et par moi¹).

Outre les nouveaux et importants travaux parus en chinois depuis quinze ans, la Commission de Codification, puis la Commission de l'Exterritorialité ont publié des versions anglaises et françaises d'un certain nombre d'ouvrages compilés par elles. Sans compter les brochures publiées à l'occasion de la conférence de la Paix ou de la conférence de Washington, voici la liste de ceux de ces ouvrages qui me sont parvenus²):

1) M. Ch. S. Lobingier, p. 114, parle d'une traduction espagnole du code chinois; un exemplaire de cette traduction se trouverait dans la Government Law Library à Manille. Je n'ai jamais vu signaler ailleurs ce travail. M. Lobingier aurait-il fait confusion avec la traduction italienne parue à Milan en 1812? D'autre part la bibliographie du présent ouvrage signale une traduction italienne du ch. 23 (**刑法志** *Hing-fa-tche*) du *Ts'ien han chou*; elle est due à M. Alfonso Andreozzi et a paru en 1878 à Florence, chez Civelli, sous le titre de *Le leggi penali degli antichi Cinesi, traduz. del hin-fa-ce, o Sunto storico delle legge penali, che fu parte della storia della dinastia dei Han*. Cette œuvre doit être assez rare, car elle a échappé à M. Cordier comme à moi-même, et l'Ecole Française d'Extrême-Orient (du moins jusqu'en 1917) ne la possède pas.

2) Parmi les érudits chinois modernes qui se sont occupés de droit, il faut faire une place à part à **沈家本** Chen Kia-pen, *tseu* **子敦** Tseu-touen, de **吳興** Wou-hing, né en 1840, et qui est mort en 1913 ou peu après. Certaine de ses publications juridiques sont indiquées dans *B.E.F.E.-O.*, IX, 813—814. D'après la notice qui lui est consacrée dans le **清代軼聞** *Ts'ing tai yi wen* (2, 20—22), il a publié encore, comme ouvrages juridiques, une recension en 100 ch. du **刑案匯覽** *Hing ngan houi lan* (sur ce recueil, cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 151), et surtout un **歷代刑法考** *Li tai hing fa K'ao* que mentionnent aussi les auteurs du présent ouvrage, mais que je ne connais pas. Il est aussi l'auteur du **日南隨筆**

1^o *Code pénal de la République de Chine (second projet révisé)*, publié par la Commission de Codification, Pékin, Impr. du Pei-t'ang, février 1920, in-8, VII + 145 pages. On sait que notre compatriote M. G. Padoux, ministre plénipotentiaire, a été un des inspireurs du nouveau code chinois.

2^o *Règlement de procédure pénale de la République de Chine du 14 novembre 1921*, publié par la Commission de l'Exterritorialité (il en est de même de tous les ouvrages suivants), Pékin, Impr. du Pei-t'ang, juin 1923, in-8, XIII + 142 pages. Prix: \$ 2.00.

3^o *Code pénal provisoire de la République de Chine du 30 mars 1912, suivi de l'acte modificatif du 24 décembre 1914, etc.*, Pékin, septembre 1923, in-8, Impr. du Pei-t'ang, x + 152 pages. Prix: \$ 2.00.

4^o *Règlement de procédure civile de la République de Chine promulgué le 22 juillet 1921, etc.*, Pékin, mars 1924, in-8, Impr. du Pei-t'ang, XXI + 259 pages. Prix: \$ 2.50.

5^o *Législation commerciale de la République de Chine (textes mis à jour au 1^{er} octobre 1923)*, Pékin, février 1924, in-8, Impr. Na-che-pao, x + 2 + 8 + 213 pages. Prix \$ 2.50.

6^o Le présent ouvrage ¹⁾.

L'ouvrage chinois dont M. Escarra et ses collaborateurs nous donnent ici la traduction française porte le titre de **大理院判例要旨匯覽** *Ta li yuan p'an li yao tche houei lan* et a paru en décembre 1918; il comprend trois volumes, et la traduction française „correspond à la valeur d'un de ces volumes”; elle n'est donc pas intégrale. Cette traduction française donne les sommaires de 1961 décisions, répartis en six sections: principes généraux du

Je nan souei pi en 8 ch., et d'un **日南讀書記** *Je nan tou chou ki* en 18 ch. Enfin, en 1913, il a réédité xylographiquement, en un recueil de petit format intitulé **枕碧樓叢書** *Tchen pi leou ts'oung chou*, douze ouvrages anciens dont cinq sont des œuvres juridiques.

1) En Europe, ces publications sont mises en vente chez MM. Geuthner à Paris et Luzac à Londres.

droit; droit des obligations; droit commercial; droit de famille; droit des biens; droit des successions. Les trois premières sections avaient été traduites en anglais dès 1920 par M. F. T. Cheng (Teheng?) sous le titre de *The Chinese Supreme Court decisions* (cf. *Bibl. Sin.*², 3462); une seconde édition de cette traduction anglaise a paru en 1923. Mais, outre que l'ouvrage français contient trois parties que la version anglaise ne donnait pas, il acquiert une valeur spéciale du fait des notes abondantes que M. Escarra y a jointes.

L'impression qui se dégage de toutes ces publications est celle d'un grand et sérieux effort, auquel nos compatriotes ont eu une part très honorable. On peut seulement se demander dans quelle mesure les codes promulgués et les arrêts rendus sont effectivement appliqués et exécutés dès à présent dans les provinces¹).

P. Pelliot.

A Thousand Years of the Tartars, by E. H. PARKER, Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner & Co., 1924, in-8, pp. XIII + 288, avec 3 cartes et 2 pl.; 12 sh. 6 d.

On connaît la belle collection intitulée *L'Evolution de l'Humanité* qu'a entreprise en France M. H. Berr et qui, inaugurée par les volumes de Perrier, de de Morgan et de M. Vendryes, obtient un succès mérité. La maison Kegan Paul publie, sous la direction de M. C. K. Ogden, une traduction anglaise de la série française, mais en lui adjoignant un nombre à peu près égal d'œuvres nouvelles; l'ensemble porte le titre de *The History of Civilization*. Parmi les tout premiers volumes ainsi ajoutés figure la présente œuvre de M. E. H. PARKER, réédition assez remaniée du livre de

1) Les transcriptions sont données en principe d'après le système officiel français. Mais il y a quelques formes inexactes. L'une vaut d'être corrigée; le nom de règne du dernier empereur mandchou doit s'écrire Sian-t'ong, et non Hiuan-t'ong.

même titre qui avait paru à Londres en 1895 et qui était devenu à peu près introuvable. Malgré le lieu et la date indiqués, le livre avait été écrit à K'iong-tcheou (Hainan) en 1894 et imprimé tel quel en Chine par Kelly and Walsh, avant que l'auteur pût profiter du déchiffrement des inscriptions en vieux-ture par M. V. Thomsen et des travaux subséquents de Radlov. Une sérieuse révision s'imposait donc, rendue encore plus nécessaire par les travaux qui se sont poursuivis depuis trente ans. L'auteur y a procédé, mais moins radicalement qu'on n'eût souhaité.

Il ne peut être question d'instituer ici une discussion détaillée de tous les problèmes soulevés par un livre où passe l'histoire entière des Hiong-nou, des Sien-pi, des Jouan-jouan, des T'ou-kiue proprement dits, des T'ou-kiue occidentaux, des Ouigours et des K'i-tan. L'étude critique des matériaux est à peine entreprise, et chacun de nous aurait des remarques multiples à formuler. Je me bornerai à exprimer les suivantes, prises un peu au hasard:

P. VII. — L'inscription de Kara-balgasun est en chinois, en ture et en sogdien; il n'y a pas de version syriaque.

P. 5. — Il n'y a sûrement aucun rapport entre le chinois 東胡 Tong-hou et le nom donné aux Tongous.

P. 8. — Pour l'original du titre hiong-nou de 單于 *chan-yu*, le „*jénuyé*” de la nouvelle édition ne vaut pas mieux que le „*zenghi*” de l'ancienne, malgré la remarque de la p. 126.

P. 40 et *passim*. — La forme turque est Qanlı, donc dans l'orthographe de M. Parker „Kangli”, non „Kangali”.

P. 99. — On ne peut dire sans réserves que Kaniška régna „B.C. 15 to A.D. 45”, ni le qualifier purement et simplement de „nephthalite”.

P. 123. — „There is some reason to suppose that the Chinese form *Kao-tch'ê* is really the origin of our European words *kutsche*, *coche*, and *coach*”. Quelle est cette „raison”?

P. 131—132. — Au lieu de „*gherefa*”, lire *eldübär* ou *eldebär*; au lieu de *soko*, lire *saqal*; au lieu de *peni*, lire *bägni*, etc.

P. 136. — „I believe the Persians generally used the Greek alphabet during the interval between the abandonment of the old cuneiform writing and the adoption of the arabic”. Mais non; ils employaient l'écriture pehlvie, issue de l'écriture araméenne.

P. 136. — Les traités bilingues de circa 800 A.D. à Lhasa ne sont pas „in Chinese and a sort of Sanskrit”, mais en chinois et en tibétain.

P. 153 et *passim*. — „Merchö” est une mauvaise restitution de 默啜 Mo-tch'o; les seules formes possibles sont *Bäg-čor* ou *Bäk-čor* (le second mot peut aussi être lu *čur*).

P. 173. — Je ne crois nullement que 拂菻 Fou-lin représente „*Fereng*, or Franks”.

P. 189. — Le mot *daruγači* est un dérivé mongol de *daru-*, „presser”.

P. 192. — Baikal est faux pour Bayïrqu.

Tel quel, l'ouvrage de M. Parker comble une lacune; il donnera aux lecteurs de langue anglaise une idée suffisante des grands conflits de peuples qui ont remué l'Asie Centrale jusqu'au XII^e siècle, en attendant une œuvre de philologie plus sévère dont le moment n'est pas encore venu. Un excellent index termine l'édition nouvelle.

P. Pelliot.

Alfred SALMONY, *La sculpture au Siam*. Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1925, XII—68 pp., 70 Pl., 1 carte, in-4^o.

Le livre de M. Salmony, conservateur-adjoint du Musée Asiatique de Cologne et éditeur de la nouvelle revue „*Artibus Asiae*”, est le premier travail d'ensemble sur la sculpture au Siam. A ce titre, il mérite d'être accueilli avec sympathie par le public, qui trouvera, dans les soixante-dix planches qui illustrent ce volume, des exem-

ples d'un art encore peu étudié. Il mérite aussi l'indulgence des spécialistes qui y trouveront aisément matière à critiques: l'auteur s'est bien rendu compte qu'une étude synthétique de la sculpture au Siam était un peu prématurée; il a risqué le „danger de créer trop précipitamment des catégories” (p. VIII), et si son livre contient des erreurs manifestes, du moins aura-t-il contribué à attirer l'attention des amateurs sur un art mal connu, et injustement déprécié.

M. S. est avant tout un „Kunsthistoriker”. Il juge sommairement ses devanciers: „Pour situer les sculptures dans le temps, il manque à ces savants (Schmitt et Fournereau), qui sont avant tout des linguistes, l'œil exercé de l'historien de l'art”¹⁾. Si M. S. s'en tenait strictement à sa méthode, et ne se servait, pour classer les sculptures qu'il étudie, que de leurs caractéristiques „esthétiques” et des différences de „style” qu'elles présentent, son travail aurait la valeur, d'ailleurs discutable, qu'ont les autres travaux de cette école. Mais, après avoir dit leur fait aux philologues et aux historiens, M. S. ne peut pas s'empêcher de recourir à leurs lumières, et comme il a été particulièrement malheureux dans le choix de ses sources, la valeur qu'aurait eue une étude purement esthétique de la sculpture au Siam se trouve diminuée par toutes les erreurs historiques que l'auteur a reproduites et utilisées.

Un exemple. P. 18, M. S. attribue aux VIII^e—IX^e siècles les pièces des Pl. IX—XIII qui proviennent de Sukhothai, et y retrouve l'influence de l'art Gupta. Si cette assertion résultait exclusivement de l'étude des caractères esthétiques de ces statues, elle serait intéressante, même si l'historien ou l'archéologue arrivaient de leur côté à des résultats très différents. Mais cette datation est basée sur ce que „d'après des sources chinoises, on peut retracer l'existence de peuples (mongols venus des montagnes du Thibet) à Sawankolok (sic)

1) Notons, en passant, que Fournereau était, non pas un linguiste, mais un architecte.

et Sukothai déjà au VII^e siècle... Les Thaïs, à partir des septième et huitième siècles, ont plus ou moins subi l'influence de leurs voisins orientaux. Sawankolok au nord constitue le centre de ces influences. L'assujettissement par le Cambodge s'est fait déjà au septième siècle. Dans leurs inscriptions, nous retrouvons le langage du Cambodge" (p. 16). Cet aperçu historique est inspiré d'un article sur l'Invasion thaïe en Indo-Chine, paru ici-même en 1909. Mais depuis quinze ans nos connaissances ont fait quelque progrès, et on regrette de retrouver en 1925 ces théories surannées sous la plume d'un auteur dont le premier soin aurait dû être de se documenter sérieusement sur l'histoire du pays dont il étudie l'art. Ce que l'on sait de cette histoire n'autorise en aucune façon à dater des VIII^e—IX^e siècles des statues provenant de Sukhothai-Savankhalok. Quant à l'influence Gupta qu'y découvre M. S., bien que ce soit une question d'„histoire de l'art" pour laquelle je dois reconnaître mon incompetence, elle ne me semble pas frappante: le jour où M. S. aura vu les Buddhas debout des Musées de Lopburi et d'Ayuthya, et les Buddhas assis à l'européenne de Phra Pathom et du Vat Phra Mèn d'Ayuthya, il lui sera permis de parler de statues datant (au plus tard) du VIII^e siècle et influencées directement par l'art gupta, et l'historien, archéologue ou philologue, souscrira à son jugement.

C'est là en effet une autre critique de principe que l'on peut adresser à M. S. Sa documentation iconographique est tout à fait insuffisante. C'est presque une gageure que d'avoir entrepris une étude générale de la sculpture au Siam en se basant sur les spécimens, en général fort médiocres, que possèdent quelques collections privées allemandes. „La plus grande partie des matériaux mentionnés dans notre ouvrage, a été trouvée par M. Voretzsch sur les lieux mêmes. Ce qui, au Siam, a été conservé à la surface de la terre ne mérite que très peu de confiance, et appartient, la

plupart du temps, à des époques relativement récentes" (p. VII). Il n'est pas douteux que, le jour où M. S. aura la bonne fortune de visiter le pays dont il vient d'étudier la sculpture, il ne rectifie ce jugement sommaire et profondément erroné.

Une simple visite au Musée d'Ayuthya où sont conservées d'admirables statues du Buddha debout, analogues à celles que l'on vient de découvrir dans le Cambodge méridional, l'aurait immédiatement convaincu que la tête de la Pl. XXI—XXII n'est pas khmère, mais bien antérieure à l'arrivée des Khmèrs dans le bassin du Ménam, et au lieu de se demander si c'est „le sang thaï qui a exercé ici son influence" (p. 25), il y aurait vu sans doute une influence indienne de l'époque Gupta. De même, après une visite à Lopburi, il se serait aisément rendu compte qu'il n'y a aucune raison pour placer les têtes des Pl. XXVA et XXVI — œuvres siamoises médiocres comme on en remue à la pelle — avant les magnifiques têtes khmères des Pl. XXVII et XXVIII.

Même en admettant que les renseignements de M. Voretzsch sur l'origine des statues soient toujours exacts, M. S. y attache une importance exagérée, oubliant que ce sont des objets éminemment transportables. C'est ainsi que le grand nombre de sculptures provenant, par hasard, de Phitsanulok dans les collections allemandes lui fait attribuer à l'„école de Phitsanulok" (p. 30—38) une importance tout à fait exagérée. Dans le même ordre d'idées, le fait que les têtes des Pl. LVII—LX ont été trouvées à Ayuthya ne prouve en aucune façon qu'elles proviennent de statues exécutées dans cette ville, c'est-à-dire postérieurement à 1350, date de sa fondation: elles appartiennent à l'art khmèr, et ont probablement été amenées de Lopburi à Ayuthya à une date plus ou moins haute. Les temples de Bangkok, dont les plus anciens remontent à 1782, sont remplis de statues anciennes provenant de tous les points du royaume,

qu'il serait évidemment absurde de considérer comme les produits de l'„école de Bangkok”.

Telles sont les critiques de principe que l'on peut adresser à M. S. Une documentation plus complète, un examen strictement esthétique des sculptures précédé d'une étude des travaux les plus récents sur l'histoire du Siam, eussent sans aucun doute abouti à un classement différent, je veux dire à une répartition différente des pièces de sculpture entre les diverses écoles énumérées. Car, il est temps de le dire, cette énumération est *grosso modo* correcte: Ligor, Phra Pathom, Lopburi, Sukhothai-Savankhalok, Ayuthya correspondent bien aux écoles entre lesquelles se répartissent les productions de la sculpture au Siam, et auxquelles il faudrait ajouter, pour être complet, celle du nord-ouest (Xieng Mai—Xieng Sèn). Cette classification est en somme la partie la plus exacte du livre de M. S., et un groupement plus judicieux et plus réfléchi des pièces de sculpture, à l'intérieur de ce cadre, lui aurait fourni la matière d'un bon livre.

G. Coedès.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

— Nous avons eu indirectement connaissance du projet que des personnes curieuses du passé ont formé en Chine d'éditer un certain nombre de monuments provenant des anciennes missions, carte de Verbiest, peintures de Castiglione, etc. En ce qui concerne Verbiest, nos confrères de Belgique avaient fait tirer sa mappemonde il y a plus de dix ans sur 32 grands clichés; le texte, la traduction, les notes, tout était prêt. La publication, suspendue par la guerre, n'a pu être reprise jusqu'ici faute d'argent, mais on n'y a pas renoncé. Les sujets intéressants ne manquent pas dans nos études, et il est à souhaiter qu'on s'arrange pour que des publications ne fassent pas double emploi.

— Le Professeur Bernard Karlgren s'est attaché à doter l'Université de Göteborg (Suède) d'une bonne bibliothèque de travail chinoise et japonaise. La plupart des grandes collections qu'on peut se procurer actuellement en Chine y sont représentées. Pour le chinois, il n'y a guère rien là qui ne se trouve par exemple à Paris ou à Washington. Par contre, certains des ouvrages japonais de Göteborg n'existent pas à Paris.

— Une série de déplacements m'a ôté le loisir de parler dans le présent numéro des fouilles du professeur Andersson dans le Nord de la Chine, de celles des archéologues japonais en Corée et de celles du colonel Kozlov au Nord d'Ourga. J'y reviendrai, car elles renouvellent nos connaissances sur l'archéologie chinoise, à la fin de l'époque néolithique, sous les Han et sous les Six Dynasties. — P. P.

— J'ai publié chez Van Oest des *Jades archaïques de Chine* appartenant à M. C. T. Loo, 1925, in-4, 35 pages d'Introduction et 46 planches accompagnées de notices. A la p. 11, l. 1, lire J. C. Ferguson; p. 16, l. 24, lire doubles; p. 20, n. 1, lire répendent (et non répandent); p. 22, avant-dernière ligne, lire trois pieds (et non trois mètres). — P. P.

NOTES ADDITIONNELLES SUR LE

„LIVRE DES MILLE MOTS”.

1^o En parlant de seconde main (*supra*, pp. 196—197) du prétendu *Ts'ien tseu wen* de Tchong Yeou calligraphié par Wang Hi-tehe qui est reproduit dans le *Yu kang tchai fa t'ie* de circa 1600, j'ai supposé que l'original en devait être le morceau de calligraphie enregistré au début du XII^e siècle dans le *Siu'an houo chou p'ou*. Cette hypothèse est confirmée par la notice consacrée à ce prétendu autographe de Wang Hi-tehe dans le premier chapitre du 江村銷夏錄 *Kiang ts'ouen siao hia lou*, écrit en 1693 par 高士奇 *Kao Che-k'i* (éd. du *Fong yu leou ts'ong chou*, ff. 1—2). *Kao Che-k'i* reproduit les deux premiers membres de phrase que cite le *Ts'eu yuan* (mais en écrivant 霧 *wou* et non 露 *lou*); il donne ensuite la liste imposante des cachets célèbres qui ont été apposés sur la pièce à la suite de ceux de *Siu'an-houo*. Malgré toutes ces autorités, il faut bien en revenir à la conclusion qu'un *pa* reproduit par *Kao Che-k'i* voudrait écarter: parler d'un *Ts'ien tseu wen* de Tchong Yeou, c'est comme si on parlait d'un „Code des Ming en édition des Song” (*Song pan Ta-Ming liu*).

2^o A la page 212, en parlant d'œuvres anciennes auxquelles le *Ts'ien tseu wen* a servi de modèle, j'aurais dû mentionner le 梵語千字文 *Fan yu ts'ien tseu wen* mis à tort sous le nom du pèlerin Yi-tsing et qui s'est conservé au Japon. M. Prabodh Chandra Bagchi vient de le reproduire dans sa thèse complémentaire *Deux lexiques sanskrit-chinois* (Paris, 1926, in-8).

P. Pelliot.

NÉCROLOGIE.

Claude Eugène MAITRE.

En consacrant ici quelques lignes à Claude Eugène MAITRE, mort à Paris le 3 août 1925, je n'entends pas empiéter sur les droits de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, qui tiendra sûrement à rendre un digne hommage à son ancien directeur; mais je ne puis me défendre, après un quart de siècle d'une amitié confiante, d'adresser moi aussi un bref adieu à l'une des intelligences les plus lumineuses qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Cl. E. Maitre était né le 4 mai 1876 à Louhans (Saône-et-Loire). Après de brillantes études au collège de Louhans, puis au lycée de Lyon, enfin au lycée Henri IV, il entra à l'Ecole normale en 1895, en devint bientôt le «cacique» et en sortit agrégé de philosophie avec le n° 1 en 1898. A ce moment, l'Université de Paris commençait d'attribuer les bourses de voyage autour du monde créées par un donateur alors anonyme et qu'on sut par la suite être le banquier Albert Kahn. Maitre se mit sur les rangs et fut désigné comme bénéficiaire de l'une de ces bourses. L'orientations de sa vie en fut changée radicalement. Il visita l'Amérique du Nord, l'Extrême-Orient, les Indes, mais c'est surtout au Japon qu'il se plut, s'attarda et se promit de revenir. Une suppléance à Condorcet lui permit de rester à Paris en 1900—1901. L'ancien art japonais venait de produire une impression profonde à l'Exposition de 1900; Maitre en prit occasion pour publier dans la *Revue de l'art ancien et moderne* de 1901 une étude sur l'*Art du Yamato*; c'était son début dans l'orientalisme, et il y révélait déjà le souci d'information précise, la sensibilité pénétrante, la clarté de vues et la langue très sûre qui donnent tant de valeur à tout ce qu'il a écrit.

Peu après, le 29 décembre 1911, Maitre était nommé membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à laquelle il devait appartenir jusqu'en 1920. Sa préparation scientifique avait été plus littéraire et philosophique que philologique ou linguistique. Mais il arrivait en Indochine avec l'ambition de créer enfin cette école française de japonologie que Léon de Rosny, pendant quarante ans, avait empêchée de naître. Les circonstances parurent d'abord le favoriser. Il put passer au Japon un temps assez long, s'initia aux travaux de la science indigène, en fit à son usage une critique lucide et donna au *Bulletin* de 1903 et 1904 son étude *La littérature historique du Japon, des origines aux Ashikaga*, qui reste son œuvre la plus solide dans le

domaine de la philologie japonaise. Mais peu à peu l'Indochine elle-même prenait la majeure partie de son temps. Directeur par intérim en 1904 et 1907, il devint directeur titulaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient en 1908. La colonie l'intéressait, et son action s'y exerça bientôt au-delà même de ce dont ses fonctions administratives lui faisaient un devoir. Maître pensait avec raison que l'Ecole Française d'Extrême-Orient aurait dans la colonie une situation d'autant plus forte qu'elle lui rendrait des services dans des domaines plus divers. L'autorité qu'il avait acquise lui permit finalement, vers le temps même qu'il abandonnait la direction, d'obtenir pour notre institution scientifique d'Indochine l'autonomie qu'assure la personnalité civile.

Mais à ce moment-là, en avril 1920, Maître avait déjà quitté en fait l'Indochine depuis six ans et ne devait jamais la revoir. Surpris en France par la guerre et mobilisé comme simple soldat dans les services auxiliaires, il fit preuve de hautes qualités administratives et fut chargé en dernier lieu d'un poste de directeur-adjoint au Ministère du ravitaillement. Le paix signée, il eut quelque temps le sentiment que quiconque le pouvait devait aider au relèvement matériel d'un pays qui avait tant souffert et, sans cesser de s'intéresser à la science, il se lança dans les affaires. Mais l'érudition ne lâché pas ceux qu'elle tient. Au bout de quelques années, Maître aspirait à lui revenir tout entier. Un poste de conservateur-adjoint du Musée Guimet était devenu vacant; il y posa sa candidature et fut nommé. Malheureusement il ressentit bientôt les premières atteintes de l'aortite qui devait l'emporter. Après une crise qui dura longtemps, nous le revîmes décharné, l'ombre de lui-même; une amélioration fut sans lendemain; jusqu'au bout il montra une égalité d'âme admirable, et il tint à donner à la science son dernier effort: en un moment de répit, il rédigea l'article qui clôt les deux volumes des *Etudes asiatiques* publiées pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Ce grand lettré, ce philosophe, ce mélomane passionné, cet érudit est mort sans avoir donné toute sa mesure. La japonologie française joue de malheur. Quand d'autres tâches l'écartaient de la japonologie active, Maître avait du moins le sentiment qu'avec Noël Péri, qu'il avait su attacher à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, cette branche de l'orientalisme était chez nous en bonnes mains. Après qu'un accident stupide eut enlevé Péri en pleine production, Maître se donna pour tâche de classer et d'utiliser les matériaux recueillis par le premier des japonologues français. Bientôt lui-même est tombé à son tour, ayant accumulé lui aussi des travaux importants, en grande partie rédigés, mais auxquels il n'avait pas mis la dernière main. Les manuscrits de Péri et ceux de Maître sont aujourd'hui déposés au Musée Guimet. Mais on sait combien il est difficile de réaliser l'œuvre qu'un autre avait conçue. On ne peut songer sans une profonde mélancolie à tant de labeur que le zèle le plus éclairé n'empêchera pas aujourd'hui, au moins en partie, de rester vain.

P. Pelliot.

Léopold de SAUSSURE.

Léopold de SAUSSURE est mort à Genève le 30 juillet 1925; un mal implacable et mystérieux l'avait cloué à son lit, presque sans arrêt, depuis dix ans.

La famille de Saussure, originaire de Lorraine, s'était réfugiée au pays de Vaud lors des persécutions religieuses et vint se fixer ensuite à Genève où elle s'est fait un nom illustre dans la science. Le plus connu des Saussure est Horace-Bénédict (1740—1799), physicien et géologue. Léopold était le fils de Henri de Saussure le naturaliste; il avait pour frère aîné le linguiste Ferdinand de Saussure, qui professa à Paris et à Genève; un autre de ses frères, René de Saussure, est physicien et philosophe.

Léopold de Saussure était né en 1866. Dès l'âge de 13 ans, désireux d'entrer dans la marine, il obtint de son père l'autorisation de se faire réintégrer dans sa qualité de Français; sa famille l'envoya au lycée de Brest; il fut reçu à l'Ecole navale en 1882, et en 1885 embarqua sur l'*Iphigénie*.

Attiré dès lors vers les langues orientales, Léopold de Saussure demanda et obtint en novembre 1887 de venir suivre les cours de l'Ecole des Langues orientales vivantes à Paris; un an plus tard, il embarquait sur l'*Orne*, transport qui se rendait à Cayenne. De 1889 à 1891, il est en Extrême-Orient, en Indochine, au Japon, mais surtout en Chine où, sur la canonnière l'*Aspic*, il remonte deux fois le Yang-tseu jusqu'à Han-k'eu. Il ramasse alors les matériaux d'un «ouvrage donnant une quantité de notions générales et d'anecdotes sur la Chine, l'Annam, le Japon, leurs histoires, langues, écritures, etc., etc.» (lettre à son père, datée de Changhai, 11 juillet 1890), entreprise qu'il devait abandonner par la suite, mais qui lui valut de s'initier aux problèmes historiques et philologiques des études extrême-orientales. La langue qu'il cultiva particulièrement fut l'annamite, et bien qu'il ait regretté plus tard de ne pas s'être alors consacré davantage au chinois, sa connaissance de l'annamite lui permit de rendre d'utiles services à la cause française; le grade de lieutenant de vaisseau l'en récompensa en 1892. Il fit ensuite campagne au Dahomey avec l'*Ardent*, puis, en 1899, donna sa démission pour raisons de famille et se consacra entièrement aux travaux scientifiques.

Son première article, une *Note sur la Corée*, est de 1892; d'autres, de caractère assez général, datent de 1895, et en 1899, comme fruit de ses expériences en Indochine, à la Guyane, sur la côte d'Afrique, il publiait un livre sur la psychologie de la colonisation française. Mais c'est ailleurs qu'il devait trouver sa vraie voie. Rompu comme marin avec les méthodes et les problèmes de l'astronomie pratique, il eut l'idée d'aborder, après Gaubil et après Biot, les données traditionnelles concernant l'astronomie ancienne des Chinois, et n'eut pas de peine à montrer que de graves méprises entachaient les résultats qu'on croyait le plus généralement acquis. Ses travaux sur *Le texte astronomique du Yao-tien* (1907), sur *Le cycle de Jupiter* (1908), sur *Les origines de l'astronomie chinoise* (1909—1922), abondent en remarques

ingénieuses et en solutions nouvelles. Moins heureux dans le domaine purement philologique quand il s'attaquait au voyage légendaire du roi Mou des Tcheou en Asie centrale, Léopold de Saussure avait à nouveau trouvé un sujet à sa mesure dans la chronologie ancienne des Tcheou; son travail sur l'avènement de cette dynastie, qui est sa dernière œuvre et dont la seconde partie reste encore à paraître, est un des plus solides qu'il ait écrits.

Les recherches de L. de Saussure sur l'ancienne astronomie chinoise étaient suivies par Chavannes avec un intérêt confiant¹⁾, et elles ont emporté l'adhésion enthousiaste de certains de nos confrères, particulièrement en Allemagne²⁾. Je ne suis pas sûr cependant que tout s'en avérera à l'épreuve également solide. Il est difficile, à qui n'est pas astronome, de se prononcer catégoriquement sur de tels problèmes. Pour autant que j'en puisse juger, l'un des grands mérites de L. de Saussure a été d'insister sur le caractère équatorial, et non écliptique, de l'ancienne astronomie chinoise. Mais, par ailleurs, de Saussure a été amené à prêter à l'astronomie chinoise une précision et une antiquité de tradition qui, pour le milieu du troisième millénaire avant notre ère, me paraissent encore assez problématiques. La rigueur apparente des déductions ne doit pas faire oublier que de Saussure lui-même a modifié assez souvent des points de vue qu'il avait d'abord présentés comme définitifs. Notre confrère croyait en des textes parfois suspects, voire certainement apocryphes, et son extrême ingéniosité leur trouvait toujours une explication satisfaisante; cela même m'incline à quelque hésitation dans d'autres cas où son raisonnement me paraît au premier abord convaincant. C'est que les problèmes sont d'importance. A côté de l'extrême antiquité éventuelle de l'astronomie chinoise, ils impliquent ceux d'anciennes relations possibles entre la Chine et l'Asie centrale et occidentale. Après avoir été un tenant résolu de l'originalité absolue du système chinois, de Saussure, à la fin de sa vie, faisait intervenir de plus en plus le monde iranien. C'est merveille que, dans un état de santé aussi précaire — il ne pouvait guère lire, couché, plus de deux heures par jour — et dans un isolement qui ne lui permettait pas un échange de vues constant avec ses confrères, de Saussure ait pu faire ce qu'il a fait. Il est mort au moment où son horizon était le plus large et où une nouvelle synthèse se fût peut-être imposée à sa parfaite droiture dans un délai rapproché.

Voici une liste, à peu près complète, des publications de Léopold de Saussure³⁾:

1) Chavannes était confirmé dans son acception des vues de L. de Saussure par l'approbation que l'astronome Puiseux leur avait donnée dans le *Journal des Savants* d'octobre 1908; Chavannes eut même soin de reproduire l'article de Puiseux dans le *T'oung Pao* (1908, 708—713). En 1921, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a accordé à L. de Saussure le prix Giles pour ses travaux sur l'astronomie chinoise.

2) Cf. en particulier O. Franke, *Die religionswissenschaftliche Literatur über China seit 1909*, dans *Archiv für Religionswissenschaft*, Leipzig et Berlin, 1915.

3) Je dois la plupart des renseignements biographiques et une partie des renseigne-

1^o *Note sur la Corée* (*Le Globe*, organe de la Société de géographie de Genève, 1892).

2^o *La Chine et les puissances occidentales* (*Le Globe*, Mém. XXXIV [1895], 23—65).

3^o *Comment les Chinois conçoivent leur civilisation et leur empire* (*Revue générale des Sciences*, Ser. IV, t. III [1895], 65—72).

4^o *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*, Paris, Alcan, 1899, in-18.

5^o *Condition morale des indigènes* (*Congrès international de sociologie coloniale*, Paris, 1900).

6^o *Prologomènes d'astronomie primitive comparée* (*Archives des sciences physiques et naturelles*, Genève, 15 juin 1907; cf. T'oung Pao, 1908, 708—713).

7^o *Note sur les étoiles fondamentales des Chinois* (*ibid.*, 15 juillet 1907; cf. T'oung Pao, 1908, 708—713).

8^o *L'astronomie chinoise dans l'antiquité* (*Revue générale des Sciences*, Paris, 28 févr. 1907; cf. T'oung Pao, 1907, 140, et 1908, 708—713).

9^o *Le texte astronomique du Yao-tien* (T'oung Pao, 1907, 301—390 et 559—561; cf. aussi *ibid.*, 708—713).

10^o *Le cycle de Jupiter* (T'oung Pao, 1908, 455—475).

11^o *Origines de l'astronomie chinoise*. Introduction. A. L'origine des sieou (T'oung Pao, 1909, 121—182; cf. 1910, 157); B. Les cinq palais célestes (*ibid.*, 1909, 255—305); C. La série quinaire et ses dérivés (*ibid.*, 1910, 221—292); D. La série des douze «tche» (*ibid.*, 1910, 457—488); E. Le cycle des douze animaux (*ibid.*, 1910, 583—648); F. La règle des *Cho-fi* (*ibid.*, 1911, 347—374); G. Le cycle de Jupiter (*ibid.*, 1913, 387—426, et 1914, 645—696); H. Les anciennes étoiles polaires (*ibid.*, 1921, 86—116); I. Le zodiaque lunaire, 1^{re} partie (*ibid.*, 1922, 251—318). La suite n'était pas rédigée à la mort de l'auteur.

12^o *Note à propos du caractère 銅* (T'oung Pao, 1913, 808—809).

13^o *Lettre sur le calendrier de 63 av. J.-C. retrouvé par Sir Aurel Stein et publié par Chavannes* (T'oung Pao, 1914, 463—464).

14^o *Le zodiaque lunaire asiatique* (*Arch. des Sc. phys. et nat.*, mars-avril 1919, 105—126).

15^o *Le système astronomique des Chinois* (*ibid.*, mai-juin 1919, 186—216; déc. 1919, 561—588; mai-juin 1920, 214—231; sept.-oct. 1920, 325—350).

16^o *L'horométrie et le système cosmologique des Chinois* (introd. par L. de Saussure à A. Chapuis, *La montre chinoise*, Neuchâtel, 1919, in-4; cf. T'oung Pao, 1920, 124, et 1921, 61—68).

17^o *Le cycle des douze animaux et le symbolisme cosmologique des Chinois* (*Journal asiatique*, janv.-mars 1920, 55—88).

18^o *Le système du zodiaque lunaire asiatique* (*ibid.*, juillet-août 1919, 141—148).

ments bibliographiques de cette notice à la veuve et à une des filles de Léopold de Saussure; je leur exprime ici tous mes remerciements. Un portrait de L. de Saussure a été publié dans la *New China Review*, IV [1921], en face de la p. 1.

19^o *Le voyage du roi Mou au Turkestan oriental* (*ibid.*, juillet-sept. 1920, 151—156).

20^o *La Tortue et le Serpent* (T'oung Pao, 1920, 247—248).

21^o *La relation des voyages du roi Mou (au Xe siècle avant J.-C.)* (*Journal asiatique*, avril-juin 1921, 247—280; cf. ma critique dans T'oung Pao, 1922, 98—102).

22^o *Le voyage de Mou Wang et l'hypothèse d'Ed. Chavannes* (T'oung Pao, 1921, 19—31).

23^o *The calendar of the Muh t'ien tsz chuen* (*New China Review*, 1920, 513—516).

24^o *On the origin of the Ideo-Phonetic Characters* (*ibid.*, 1921, 389—392).

25^o *The Lunar Zodiac* (*ibid.*, 1921, 453—459).

26^o *L'étymologie du nom des monts K'ouen louen* (T'oung Pao, 1921, 370—371).

27^o *On the antiquity of the Yin-Yang Theory* (*New China Review*, 1922, 457—463).

28^o *Une interpolation du Che ki. Le tableau calendérique de 76 années* (*Journal asiatique*, juillet-sept. 1922, 105—135); cf. *infra*, n^o 38.

29^o *Origine chinoise de la cosmologie iranienne* (*ibid.*, oct.-déc. 1922, 302—306).

30^o *Origine babylonienne de l'astronomie chinoise* (*Arch. des sciences phys. et nat.*, 1923).

31^o *L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole* (*ibid.*, 1923, n^{os} 3 et 4; tirage à part de 68 pages; cf. ma critique dans T'oung Pao, 1924, 51—54).

32^o *La cosmologie religieuse en Chine, dans l'Iran et chez les prophètes hébreux* (*Actes du Congr. intern. d'hist. des relig. tenu à Paris en oct. 1923*, Paris, Champion, 1923, in-8, II, 77—92).

33^o *Le système chronologique sino-iranien* (*Journal asiatique*, avril-juin 1923, 235—297).

34^o *Sur l'inanité de la chronologie chinoise officielle* (*ibid.*, oct.-déc. 1923, 360—362).

35^o *La série septénaire, cosmologique et planétaire* (*ibid.*, avril-juin 1924, 333—370).

36^o *La chronologie chinoise et l'avènement des Tcheou* (T'oung Pao, 1924, 287—346). Ce n'est que la première partie; la seconde est rédigée et paraîtra prochainement dans le T'oung Pao.

37^o *L'origine des noms de Mer Rouge, Mer Blanche et Mer Noire* (*Le Globe*, 1925).

38^o *Une interpolation du Che ki. Note complémentaire* (*Journal asiatique*, avril-juin 1925, 265—302).

39^o *Note sur l'origine iranienne des mansions lunaires arabes* (*ibid.*, juillet-sept. 1925, 166—168).

40^o *Astronomie et mythologie dans le Chou king*. Ce travail m'a été transmis en trois rédactions successives des 2, 11 et 21 juin 1925; aucune

n'est bien satisfaisante. Je tâcherai cependant de mettre en état de paraître dans le *Journal asiatique* cet article auquel je sais que notre regretté confrère attachait un certain prix.

41^o L. de Saussure avait fourni à M. G. Ferrand, pour ses *Instructions nautiques et routiers arabes et portugais des XVe et XVIe siècles*, un certain nombre de notes se rapportant à la navigation, et que M. Ferrand publiera dans les tomes III—IV de son ouvrage. P. Pelliot.

Charles MAYBON.

Charles MAYBON, rappelé d'Indochine en France par l'état de santé alarmant d'un de ses fils, est mort le 29 avril 1926 des suites d'un accident d'automobile survenu la veille à Carnoules (Var) et où son autre fils a été blessé très grièvement. On ne peut rappeler une telle catastrophe sans saluer, le cœur serré, la malheureuse femme qui doit surmonter sa douleur d'épouse pour tenter de sauver ses enfants.

Charles BATISTE MAYBON, qui se faisait appeler Charles B. MAXBON tout court, était né à Marseille en 1872. Licencié ès-lettres, en 1899 (il avait passé auparavant quelque temps aux Etats Unis), il était entré en 1905 dans les cadres de l'enseignement en Indochine, où il était devenu en 1907 directeur de l'Ecole Pavié à Hanoi. C'est alors que son goût pour les recherches scientifiques le mit en rapport avec l'Ecole Française d'Extrême-Orient, où il commença l'étude du chinois. En 1907 il était nommé à l'Ecole et chargé des fonctions de secrétaire-bibliothécaire, puis prenait aussi l'intérim du cours de chinois en 1908. Au début de 1911, il fut choisi comme directeur de l'Ecole municipale française de Changhai, puis, en 1920, de l'Institut technique franco-chinois de Changhai. En 1920, il soutenait à la Sorbonne ses thèses de doctorat ès-lettres. En 1924, il était revenu en Indochine et avait repris son rang dans les cadres de l'enseignement.

Les fonctions administratives n'avaient pas laissé à Maybon le temps de poursuivre, comme il l'eût souhaité, ses études de sinologue. Aussi, sans négliger les sources en langue chinoise, s'adonna-t-il de préférence à l'étude d'anciens documents d'origine européenne qui concernaient la Chine et surtout l'Indochine. Son premier travail d'orientalisme, paru dans le *Bulletin* en 1906 et intitulé *Les Anglais à Macao en 1802 et en 1808*, révélait déjà une tournure d'esprit qui devait s'accuser par la suite. Pendant longtemps, sa production alla presque toute au *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* et à la *Revue indo-chinoise*; Maybon a collaboré également à d'autres revues. Nous qui l'avons bien connu garderons un excellent souvenir de cet honnête travailleur, qui était aussi un brave homme¹⁾.

1) Maybon, dont la vie a été traversée de quelques mécomptes avant de s'achever si tragiquement, avait eu il y a quelques années le chagrin de perdre sa bibliothèque, incendiée dans le port de Saïgon à bord du navire qui la ramenait en France.

Voici, pour autant qu'elle me soit connue, la bibliographie des travaux de Maybon ¹⁾:

1^e *Le mouvement de monopolisation aux Etats-Unis* (*Grande Revue*, février-mars 1903).

2^e *L'outillage du Midi de la France* (*ibid.*, juin 1904).

3^e *Les Ecoles françaises en Chine* (*Revue de l'enseignement colonial*, mars-juillet 1906).

4^e *Les Anglais à Macao en 1802 et en 1808* (*B.E.F.E.-O.*, VI [1906], 301—325; et cf. *ibid.*, IX, 178).

5^e *Un conte chinois du VI^e siècle* (*ibid.*, VII, 360—363).

6^e *La réforme de l'enseignement en Chine* (*Rev. de l'enseign. colonial*, 1907).

7^e *La vallée du Si-kiang, Itinéraire de Lang-son à Canton* (*Ann. de la Soc. de géogr. commerciale* [sect. indo-chinoise], fasc. 2, Hanoi, 1908, pp. 1—37, avec 2 cartes).

8^e *Introduction à l'histoire de l'Indochine et de l'Extrême-Orient*, Hanoi-Haiphong, Impr. d'Extrême-Orient, 1908, gr. in-8, 22 pages (Extr. de la *Revue Indo-chinoise* du 30 janv. 1908).

9^e *Notions d'histoire d'Annam* (en collaboration avec Henri RUSSIER), Hanoi, Impr. d'Extrême-Orient, 1909, petit in-8, VIII + 200 pages; *B.E.F.E.-O.*, IX, 583—584.

10^e *Une factorerie anglaise au Tonkin au XVII^e siècle (1672—1697). Inventaire et description des documents manuscrits de l'India Office* (*B.E.F.E.-O.*, X, 159—204).

11^e *Note sur les travaux bibliographiques concernant l'Indochine française* (*ibid.*, X, 409—421).

12^e *Lectures sur l'histoire d'Annam*, en 3 livrets, Saigon, Schneider, 1910, petit in-8.

13^e *Jean Koffler auteur de Historica Cochinchinae descriptio*, Hanoi, 1912, gr. in-8, 12 pages (Extrait de la *Revue indochinoise*; cf. aussi *B.E.F.E.-O.*, XII, ix, 23).

14^e *Les Européens en Cochinchine et au Tonkin (1600—1775)* (*Revue indochinoise*, 1913, II, 53—73).

15^e *Les marchands européens en Cochinchine et au Tonkin (1600—1775)*, Hanoi, 1916, in-8, 90 pages (Extr. de la *Revue indochinoise*; cf. *B.E.F.E.-O.*, XVI, v, 20—21).

16^e *Au sujet de la «Rivière du Tonkin»*, Paris, 1916, in-8, 14 pages (Extr. de la *Rev. de l'hist. des colonies françaises*, 3^e trimestre 1916; est identique aux pages 84—90 du n^o 15).

17^e *Lectures sur l'histoire d'Annam depuis l'avènement des Lê suivies de notions élémentaires d'administration*, en collaboration avec Henri RUSSIER, Hanoi, Impr. d'Extrême-Orient, 1919, in-8, 164 pages (mon exemplaire, qui est aussi de 1919, porte «Troisième édition, 9^e mille»).

1) Je ne signale pas ici les comptes rendus écrits par Maybon; on en trouvera l'indication dans *B.E.F.E.-O.*, XXI, II, 149.

18^o *Nguyễn Anh, empereur et fondateur de dynastie, Gialong (1802—1820)*, Paris, 1919, in-8, 86 pages (Extr. de la *Rev. de l'hist. des colonies françaises*, 1^{er} trimestre 1919).

19^o *La domination chinoise en Annam (111 av. J.-C.—939 ap. J.-C.)* (*New China Review*, I [1919], 237—248, 340—355; cf. *B.E.F.E.-O.*, XIX, v, 77).

20^o *Histoire moderne du pays d'Annam (1592—1820)*, thèse pour le doctorat ès-lettres, Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-8. Les exemplaires définitifs, débutant par une préface de Henri CORDIER, ont III + XIV + 418 pages + 2 pages d'Errata paginées 423—424, + 1 carte; l'index n'a pas paru. Cf. le long compte-rendu de M. Aourousseau dans *B.E.F.E.-O.*, XX, iv, 73—120, et la correspondance dans *B.E.F.E.-O.*, XXII, 391—400; aussi *T'oung Pao*, 1920, 244—246.

21^o *La Relation sur le Tonkin et la Cochinchine de Mr de la Bissachère Missionnaire français (1807)*, thèse complémentaire pour le doctorat ès-lettres, Paris, Champion, 1919, in-8, 187 pages; cf. les comptes-rendus de *B.E.F.E.-O.*, XX, iv, 178—179, et de *J. A.*, juill.-sept. 1920, 165—167.

22^o *Changhai. La concession française d'autrefois (La Chine, mars-avril 1924)*.

23^o *Les Etats-Unis et l'enseignement en Chine* (*Bull. du Comité de l'Asie française*, avril 1924).

24^o *Le dernier voyage du général Pereira (La Géographie, avril 1924, pp. 418—426)*.

25^o *Les Etats-Unis et l'enseignement en Chine* (*Bull. du Comité de l'Asie française*, juin-juillet 1926).

Maybon laisse en outre le manuscrit achevé de *Manuels d'histoire des pays d'Indochine* et avait à peu près terminé, en collaboration avec M. Fredet, une *Histoire de la concession française de Changhai*. P. Pelliot.

Edward Harper PARKER.

L'un des doyens de la sinologie, Edward Harper PARKER, est mort à Liverpool à la fin de janvier 1926. Fils d'un chirurgien de Liverpool, Edward Parker, il était né dans cette ville le 3 janvier 1849. Après avoir pratiqué deux ans le commerce du coton, du thé et de la soie, il décida d'entrer dans le service consulaire, étudia le chinois avec le D^r J. Summers et fut nommé élève-interprète à Pékin en 1869. Ses fonctions consulaires le menèrent un peu par toute la Chine, et même en Corée en 1886 et 1887. De mars 1892 à juin 1893, il fut détaché en Birmanie comme conseiller du gouvernement de l'Inde pour les affaires chinoises, et finalement prit sa retraite en septembre 1895. Une conférence de chinois lui fut donnée en 1896 au University College de Liverpool (aujourd'hui Liverpool University), puis en 1901 il fut nommé à une chaire de chinois plutôt nominale que réelle à Owens College, Manchester (aujourd'hui Manchester University). Il s'était installé avec sa fille, au milieu de ses livres, 14, Gambier Terrace, Liverpool, et de là suivait tant bien que mal le mouvement sinologique, continuant d'écrire des livres et

d'envoyer à ses confrères du monde entier des cartes postales où son écriture menue et serrée multipliait les questions. Si je suis bien informé, sa bibliothèque, tant chinoise qu'européenne, qu'il avait copieusement annotée et parfois indexée, a été acquise par l'Université de Manchester.

Les principaux livres de Parker sont connus de tous les sinologues, et il ne peut s'agir de donner ici une bibliographie qui, en y faisant entrer les articles que l'auteur semait un peu partout, s'élèverait à plusieurs centaines de numéros. Parker est un des Anglais qui ont le plus contribué à vulgariser un grand nombre de notions sur la Chine, mais sa critique, parfois assez âpre envers autrui, n'était pas très sûre envers lui-même. D'ailleurs Parker admettait de bon cœur qu'on le rectifiât. Beaucoup de son œuvre immense est superficiel. C'est ainsi que cet érudit, qui avait cependant lu en grande partie les histoires dynastiques, a, pendant des années, donné à la *China Review* des notules qui étaient simplement prises dans le *P'ei wen yun fou*. Ce sont là méthodes rapides de pionniers, mais le progrès des études, l'enrichissement de nos bibliothèques et le contact plus fréquent avec les érudits indigènes les ont condamnées désormais.

P. Pelliot.

Thomas Francis CARTER.

Vers juin 1925, le bruit s'était répandu que le professeur Thomas Francis CARTER, chef du Département chinois de l'Université Columbia à New-York, était gravement malade d'un cancer. Bientôt m'arrivait un exemplaire de son livre *The invention of printing in China and its spread westward*, auquel il avait ajouté une dédicace manuscrite écrite le 30 juillet 1925; mais en même temps je recevais une lettre de Madame Carter m'annonçant que son mari s'était éteint le 6 août. Le mal sournois et rapide avait triomphé en quelques mois d'un organisme jeune et sain, et Carter, qui venait de débiter brillamment dans la science, disparaissait au moment où il allait pouvoir enfin donner une organisation satisfaisante à un département qui végétait depuis près de vingt-cinq ans.

Thomas Francis Carter, né le 20 octobre 1882, était le plus jeune des huit enfants d'un pasteur presbytérien, fils lui-même d'un Ecossais qui était devenu un des principaux éditeurs de New-York et d'une Américaine dont les aïeux étaient déjà en Amérique lors des guerres de l'Indépendance. Comme son père et son grand-père, Thomas F. Carter alla à Princeton University, où il devint « gradué » en 1904. Après deux ans d'œuvres sociales à New-York, il entra au séminaire, mais, au bout d'un an, entreprit un voyage autour du monde avec trois amis. Il arriva ainsi en Chine et y passa trois mois auprès de cousins missionnaires; c'est alors qu'il se mit à l'étude du chinois. Rentré en Amérique, il acheva ses années de séminaire, et repartit pour la Chine où il passa douze ans. Les trois premiers années furent consacrées surtout à l'étude; puis l'enseignement absorba la majeure partie de son temps. Dans l'été de 1922, il se rendit en Europe pour recueillir les matériaux nécessaires à une histoire de l'imprimerie en Chine et à sa

propagation en Occident; c'est pendant son séjour en Europe qu'on lui offrit d'entrer au Department of Chinese de Columbia University. Carter, qui n'avait pas songé d'abord à faire une carrière scientifique, se sentit attiré par la recherche historique dès qu'il y eut goûté. Son livre sur l'invention de l'imprimerie en Chine, qui fut en même temps sa thèse à Columbia, lui fait honneur¹⁾, et a d'ailleurs été si bien accueilli qu'une nouvelle édition s'imposera à bref délai; j'ai accepté de la mettre au point. P. Pelliot.

Charles VAPEREAU.

Charles Emile VAPEREAU est mort à Paris, le 15 décembre 1925, dans sa 79^e année. Fils de l'auteur du *Dictionnaire des contemporains*, il était parti de bonne heure en Chine et s'était fixé à Pékin en 1869 comme professeur de français au collège des douanes chinoises ou T'ong-wen-kouan. En 1900, il avait été commissaire général du gouvernement chinois à l'Exposition Universelle de Paris.

P. Pelliot.

1) *The invention of printing in China and its spread westward*, New-York, Columbia University Press, 1925, in-8 carré, XVIII + 282 pages, ill.

THE LAMENT OF THE LADY OF CH'IN

BY

LIONEL GILES.

Early in 1919, when making a preliminary survey of the Stein Collection of Chinese manuscripts in the British Museum, I came across a small booklet consisting of nine leaves, and measuring 14.5×10.5 cm., which Sir Aurel Stein's native assistant had labelled 戲耍書一本 "Book of Plays in one volume". I soon saw that the contents did not correspond to this hastily written description, and on copying out the whole text, found it to be a poem. The MS. comprised a total of 153 lines, but was incomplete, beginning and ending in the middle of a line. No title remained, but the use of the word 妾 instead of the personal pronoun showed that the narrator was a woman. It described the sack of the Western capital, Ch'ang-an, by the rebel forces under 黃巢 Huang Ch'ao in the winter of 880—881.

This was interesting enough; but a few months later I found another MS. of the same poem, this time in the form of a roll, of which the opening portion was torn away, but which on the other hand contained the rest of the poem right down to the end, 198 lines in all. Moreover, this new MS. gave the title 秦婦吟一卷 "The Lament of the Lady of Ch'in, in one roll", and also bore the following dated colophon: 貞明五年己卯歲四月十

一日燉煌郡金光明寺學仕郎安友盛寫訖
 “Copying completed by An Yu-shêng, student at the Chin-kuang-ming Monastery in the prefecture of Tunhuang on the 11th day of the 4th moon of the *chi-mao* year, the 5th of *Chêng-ming* [13th May, 919]”. After the colophon, the scribe, apparently smarting under a sense of injustice, breaks into verse on his own account:—

今日寫書了、合有五升麥¹⁾、
 高代不可得、還¹⁾是自身灾

“Now I have made this copy fair,
 Five pecks of good wheat should be mine;
 But wheat's so dear that in despair
 I must my secret hopes resign”.

The rest of this interesting effusion is torn off.

Both of these manuscripts, especially the latter, are rather carelessly written; but in this respect they are eclipsed by yet a third MS., which came to light very soon after. This, like the first, is also in the form of a booklet, but slightly larger. The handwriting, though generally legible, is quite appalling in its slovenliness: it would seem to have been painfully copied out as an exercise by a very young novice at some temple. With all its imperfections, however, it is more nearly complete than either of the previous copies, containing as it does all the verses (except three or four accidentally omitted) that are given in both of them put together, with the addition of two extra lines at the beginning.

Comparing these three MSS., which I will call A, B, and C respectively, I should be inclined to say, on grounds both of paper and handwriting, that A was written about the same date as B, that is, early in the 10th century. C is written on paper of coarser

1) These are my conjectures for 來 and 壞^(?) respectively. 代 may possibly be an abbreviated form of 價, or it may represent a local word *tai* meaning “price”.

grain which was in common use at a somewhat later date, and it is probably to be assigned to about the middle of the 10th century. As regards textual accuracy, the order of their recovery may also be taken as the order of their merit. A is on the whole a fairly good MS., B is perhaps slightly inferior, and C is frankly bad, abounding as it does in wrong characters, usually homophones, which show that the copyist was trusting more to the ear than to the eye. Altogether, the variations in the three texts are remarkably numerous for such a comparatively short piece.

In July, 1923, I made this poem the subject of a paper, which was read at the Centenary Celebrations of the Royal Asiatic Society. It was then that I learned for the first time from Professor Pelliot that he himself had found two other copies of the *Ch'in fu yin* at Tunhuang, which are now preserved at the Bibliothèque Nationale in Paris. Both are more or less complete, though damaged in parts, especially towards the end. Of these, the one numbered 2700, which I shall call D, gives immediately after the title the following attribution of authorship: 右補闕¹⁾ 韋莊撰 "Composed by the Right *Pu-ch'üeh* Wei Chuang". Wei Chuang was a well-known poet; I shall have more to say about him further on. In Professor Pelliot's opinion, this manuscript is a little later in date than the other, No. 3381 (hereafter designated E), which contains a dated colophon: 天復伍年乙丑歲十三月十五日燉煌郡金光明寺學仕張龜寫 "Copied by Chang Kuei, student at the Chin-kuang-ming Monastery²⁾ in the prefecture of

1) Prof. Pelliot writes: "Le mot 闕 manque aujourd'hui au MS., mais y était encore quand j'ai pris mes notes et rédigé l'inventaire".

2) It will be noted that B and E were copied at the same monastery, though at an interval of 13 years. The name of this Chin-kuang-ming Monastery occurs repeatedly in the Stein MSS. Thus, from S. 2729 we learn that in A.D. 800 there were sixteen priests (僧) in the monastery, and S. 3905 is a Buddhist fragment dated from there

Tunhuang, on the 15th day of the 12th moon of the *i-ch'ou* year, the 5th of *T'ien-fu* [12th January, 906]"¹). Both these copies are badly written, and sometimes defective. Though I have not seen them myself, I should gather that E is rather better than D, which indeed seems to be almost, if not quite, as full of faults as C.

Without my knowledge, and before the Stein Collection passed definitely into the possession of the British Museum, Professor Kano of Japan had made a copy of A, and either he or some other Japanese scholar of B as well; from these, and also from a copy of the Paris manuscript E, Mr. 王國維 Wang Kuo-wei of Peking reconstructed a complete text of the poem, which he published in 1924 in 國學季刊 *Kuo hsüeh chi k'an*, Vol. I, Pt. 4, together with some notes on the career of the author, Wei Chuang. Seeing that he had not the advantage of handling any of the original MSS., and appears to have been unaware of the existence of C, it is not surprising that this text is faulty in many respects and stands in need of revision. The same may be said of the text printed in the same year by Mr. 羅振玉 Lo Chên-yü in his 燉煌零拾

in 901. Then, in S. 2711 we have a list of copyists of sūtras (寫經人) attached to the monastery; although the roll probably dates from the early part of the 10th century, neither Chang Kuei nor An Yu-shêng appears among them. No doubt they were considered insufficiently skilled in calligraphy to be entrusted with the copying of sūtras, and their prentice hand was exercised only on secular texts. The handwriting in these is as a rule markedly inferior to that of the Buddhist and Taoist MSS.

1) See 新五代史 *Hsin wu tai shih*, ch. lxiii, f. 3 v^o: "In the 4th year of *T'ien-fu*, the T'ang capital was shifted to Lo-yang, and the new reign-period 天祐 *T'ien-yü* was instituted. But 王建 Wang Chien [the ruler of Szechwan], being cut off from communication with the T'ang Court, was unaware of the change, and continued to use the old year-title *T'ien-fu*". (It was not superseded until the end of 907, when Wang Chien usurped the Imperial title.) The same cause operated even more strongly on the far-distant north-western frontier; and the undue extension of extinct year-titles is quite a common feature of the Tunhuang MSS. — It is interesting to note that this copy was made exactly 25 years after the sack of Ch'ang-an, and during the life-time of the poet.

T'un huang ling shih. For the present recension, I am deeply indebted to the kindness of Professor Pelliot, who took the trouble to supply the first 18 lines, missing in the London copies, and also the various readings of D and E throughout the poem. Thus it has been possible, by collating all five MSS., to prepare a text which I believe represents the poem very nearly as it left the hands of its author. The variants are given below, with numerical references to the characters in each line. Except in a few very obvious cases, I have scrupulously refrained from emendation of the text without MS. authority.

Before we turn to consider the poem itself and its author, it will be as well to give a short sketch of Huang Ch'ao's rebellion, extracted mainly from the *Tzū chih t'ung chien*, the *Kang mu*, and the Dynastic Histories.

In 874, an armed rising took place in the south of Chihli under one 王仙芝 Wang Hsien-chih; and in the following year he was joined by his old friend and associate Huang Ch'ao. The latter, we are told, was a good rider and marksman, and delighted in adventurous deeds. He had some smattering of education, and had sat several times without success for the *chin-shih* degree. For some time he was engaged in illicit but doubtless lucrative dealings in salt, and finally, having collected some thousand or more followers, he threw in his lot with Wang Hsien-chih. Traversing Shantung, where the people were oppressed by heavy taxation and flocked to his standard, he found himself in a few months at the head of thirty or forty thousand men. In 878, Wang Hsien-chih was defeated and slain in Hupeh, whereupon his lieutenant 尚讓 Shang Jang brought the remnants of his army to Huang Ch'ao, who now assumed the title of 衝天大將軍 "Commander-in-chief,

Assaulter of Heaven". Having assured his position in Shantung, he marched southwards with amazing rapidity, and succeeded in capturing Foochow and Canton ¹⁾. In Kwangtung, however, his army was much reduced by pestilence, so he turned north again, and in the winter of 879 was approaching Hsiang-yang in Hupeh, on his way to the capital. Here his advance was checked by two resolute Governors ²⁾, who joined forces and repulsed him so severely that his army was driven back over the Yangtse and forced to retire eastwards. It is said that seventy or eighty per cent. of his troops were captured or slain, and had he been vigorously pursued, there is little doubt that the rebellion would have collapsed. This great opportunity was lost, and a few months later Huang Ch'ao had repaired his losses and was more formidable than ever. Towards the end of August, 880, he started once more on his march to the West, this time through Anhwei and Honan. The strength of his army was variously estimated at 150 to 300 thousand men, in spite of which his progress was so rapid that Lo-yang, the eastern capital, fell to his attack in December of the same year.

There still remained one obstacle in his path, the 潼關 T'ung Pass, which without much difficulty might have been rendered almost impregnable. But the troops which were sent to defend it were undisciplined, ill-equipped, and thoroughly demoralized. The General 張承範 Chang Ch'êng-fan had mobilized the Imperial Guards known as 神策 *Shên-ts'ê*, "the Magic Stalks" ³⁾. These

1) The sack of Canton, then a great mart much frequented by foreign vessels, in the autumn of 879, is chronicled by Arab travellers.

2) 劉巨容 Liu Chü-jung, 節度使 *Chieh-tu-shih* of the eastern circuit of 山南 Shan-nan [Hupeh], and 曹全晟 Ts'ao Ch'üan-chêng, 招討使 *Chao-t'ao-shih* of Kiangsi.

3) This curious name seems to be derived from *Shih chi*, ch. xxviii, f. 13 v^o: "The Yellow Emperor found the magic stalks [of the milfoil] with the precious tripod". They served as calculating slips, by means of which he was able to fix the calendar.

were scions of wealthy families at Ch'ang-an, who made a practice of bribing the Palace eunuchs in order to avoid military service. When the word went round that they were to march out and meet the enemy, fathers and sons mingled their tears in dismay, and many of them hired as substitutes poor men from the sick quarter ¹⁾, who were utterly untrained in the use of arms ²⁾. Ch'êng-fan appealed to the Emperor in vain for reinforcements of a better class, and also pointed out the want of organization in the commissariat. His forebodings were fully realised. No sooner had he reached T'ung Kuan, which was being covered by 齊克讓 Ch'i K'o-jang's army, than both generals found their food supply cut off. A desperate battle was fought on January 6th, 881, which lasted from noon until 6 in the evening, but K'o-jang's famished troops were finally put to flight, and he was obliged to retire into the fortress itself. Here every effort was made to beat off the enemy, but the rebels made their way through a ravine frequented in time of peace by Customs officers and hence known as 禁阬 the Forbidden Gully, which in the flurry of their approach had been left unguarded. Then, attacking on both sides, they overwhelmed the fortress and at once occupied Hua-chou.

The capital now lay at their mercy, and in an access of panic the Government sought to propitiate Huang Ch'ao by conferring on him the title of Celestial Pacificator (天平節度使). This childish manoeuvre, needless to say, proved of no avail, and on the 10th January ³⁾ the rebel army entered Ch'ang-an. The Chief Eunuch 田令孜 T'ien Ling-tzū hurriedly placed the Emperor under an

See Chavannes, *Mém. Hist.* III, 485. But for this passage, it would seem more natural to take the name to mean "divine stratagems".

1) Established in 734, temples being used as hospitals.

2) *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 4.

3) See p. 351, note 7.

escort of 500 Shên-ts'ê Guards, and he escaped in the nick of time by the 金光 Chin-kuang Gate ¹⁾, making for Ch'êng-tu via Fêng-hsiang and Hsing-yüan. He was accompanied by only four princes and a few ladies of the Palace, the Courtiers and officials generally being kept in ignorance of his flight. So great was his alarm, that he drove day and night without stopping, and many of his suite could not keep up with him. After his departure, the last shred of discipline vanished, and the Imperial treasuries were raided by soldiers and common people alike.

It was late in the afternoon when the advance-guard of Huang Ch'ao's army reached the doomed city, and there appears to have been no attempt at resistance. Indeed, the general 張直方 Chang Chih-fang disgraced himself by going out to welcome the invader at 霸上 Pa-shang, accompanied by a few dozen officers ²⁾. The rebel chief, surrounded by a bodyguard in magnificent uniform, was borne along in a litter ornamented with yellow gold. The cavalcade, which was of enormous length, entered by the 春明 Ch'un-ming Gate ³⁾, and ascended to the 太極殿 T'ai-chi Hall ⁴⁾, where they were met by a band of two or three thousand damsels who saluted their leader by the name of 黃王 Prince Huang. The latter was delighted and said: "Such seems to be the will of Heaven". To the people, who stood in crowds on each side of the road, gazing at the procession of troops, Shang Jang transmitted the following message: "Prince Huang's primary object in taking up arms is to benefit the common people, unlike 李 Li ⁵⁾ who has

1) The central gate of the three on the west of the City proper.

2) He afterwards redeemed this act of cowardice by giving shelter to proscribed officials, an offence for which he was put to death.

3) The central gate of the five on the east of the City.

4) In the Palace City: see p. 366, note 64.

5) The family name of the T'ang Emperor. Compare the use of "Capet" in the French Revolution.

no love for the likes of you. Stay quietly at home and have no fear" ¹⁾). That Huang Ch'ao sought to impart a Bolshevik character to the revolution appears from this and several other passages. We are told that his soldiers, glutted with the spoils of numerous campaigns, would eagerly share their plunder with any poor person they happened to meet. The upper classes, on the other hand, were singled out for unrelenting persecution.

Huang Ch'ao took up his abode in the Chief Eunuch's house, and at first it seemed that he was trying to exercise moderation. But after two or three days his men got out of hand, and in the words of the New T'ang History, "there ensued a great sack of the city. The inhabitants were bound and flogged, their property was extorted under threats, and a frightful clamour arose. Members of wealthy families were driven bare-footed into the streets, while the rebel captains selected the houses of leading citizens for their own accommodation, and ravished their wives and daughters. Any officials whom they caught were immediately beheaded. They set fire to all houses which their owners were unable to redeem by a payment of money. The members of the Imperial Family were butchered without distinction" ²⁾). This massacre, according to the *T'ung chien*, took place on January 14th. The following day Huang Ch'ao transferred his quarters to the Emperor's Palace, and on the 16th he ascended the Imperial throne in the 含元殿 Han-yüan Hall ³⁾, calling the new dynasty 大齊 *Ta Ch'i* (in reference to his native province, Shantung), and taking the year-title 金統 *Chin-t'ung* ⁴⁾). As the Imperial robes were not forthcoming, they

1) *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 7.

2) *Hsin t'ang shu*, ch. ccxxv, f. 6.

3) In the *Ta-ming Kung*. See p. 366, note 64.

4) In 廣明, which was Hsi Tsung's year-title for 880, he professed to discover an omen secretly auspicious to himself. For the first character is obtained by removing

were hastily improvised by painting on thick black silk; and as a substitute for the orthodox music, hundreds of war-drums were beaten during the ceremony. His wife, the Lady 曹 Ts'ao, was likewise formally enthroned as Empress. He then ascended the 丹鳳樓 Red Phoenix Belvedere, over the main gate of the Ta-ming Kung, and threw down a written amnesty. Of the nine grades of officials, he abolished the upper three altogether, and left the rest as they were ¹).

Meanwhile, the Imperialist cause was by no means hopelessly lost. Several armies still remained in the field, which were skillfully disposed so as to converge on Ch'ang-an, and on May 6th Huang Ch'ao found it necessary to withdraw and encamp a few miles east of the capital at Pa-shang. When the Imperialists under 唐弘夫 T'ang Hung-fu entered by one of the western gates, they were welcomed by the people with every demonstration of joy, while bricks and tiles were showered on the heads of the departing rebels. But, once in the city, the Imperialist commanders made the fatal mistake of relaxing the bonds of discipline so far as to allow their men to enter houses in search of loot and to carry off women. Coarse white kerchiefs, to be worn round the head, were issued as badges by one commander to his men; but some of these were stolen by youths in the city who used them as a means of plundering their neighbours. The situation having been reported to Huang Ch'ao, he marched swiftly back, and bringing his troops in by several different gates, fell unexpectedly upon the enemy. A great battle was fought in the city itself, in which the Imperialists were routed and had to beat a hasty retreat. Having thus regained possession of the capital on May 11th, Huang Ch'ao took a ter-

the inner portion from 唐 T'ang, and substituting his own surname 黃. And 明 is composed of "sun" and "moon", which he regarded as his own particular emblems.

1) *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 8.

rible revenge on the inhabitants for the favour they had shown to his opponents: by way of "washing out the city" (洗城), as he called it, he gave orders for a general massacre, and rivers of blood flowed in the streets¹). The result of the whole enterprise was to establish the rebels' power more firmly than before: it was not until the summer of 883 that they were driven out of Ch'ang-an for good.

The remainder of the rebellion need not detain us long. Huang Ch'ao retreated through Honan, fighting desperately at intervals, but his star was on the wane. The one-eyed Sha-t'o general 李克用 Li K'o-yung defeated him in battle after battle, and his followers dwindled away, until at last, in July 884, he received his *coup de grâce* from his former lieutenant Shang Jang in the province of Shantung, where his amazing career had started nine years before. According to the New T'ang History, Huang Ch'ao cut his own throat on August 18 in the presence of his maternal nephew 林言 Lin Yen, to whom his last words were: "My ambition was to punish the treacherous Ministers of State and to purge the Court of its foulness. Where I erred was in not retiring after I had accomplished this work. If you present my head to the Son of Heaven, you will gain for yourself riches and honours. Do not allow another to reap this advantage"²). I may note in passing that there is a letter in the Stein Collection (S. 2589), dated the 22nd November, 884, which reports the death of Huang Ch'ao and

1) *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 16—17. There is a curious discrepancy in the histories as to the date of this episode. The *Hsin t'ang shu* (ch. ix), *T'ung chien* and *Kang mu* all assign it to the 4th moon of *hsin-ch'ou* (881); but *Chiu t'ang shu* (ch. xix^B and cc^B) places it in the 2nd moon of 882, and, through an oversight of the compilers, is followed by *Hsin t'ang shu* (ch. ccxxv^C).

2) *Hsin t'ang shu*, ch. ccxxv^C, f. 10 r⁰. Lin Yen seems to have followed this advice only too thoroughly, for he beheaded not only Ch'ao himself but several members of his family. He earned no gratitude, however, for the deed, being himself slain by a party of Sha-t'o troops whom he met on the road. Other accounts vary in detail.

says that his head was taken to the Emperor in Western Szechwan, adding that the latter re-entered his capital on the 29th October ¹). Thus ended one of the most disastrous rebellions that the Chinese have ever undergone in the course of their long history.

What part did Wei Chuang play during this troublous period? — His biography is not given in the dynastic histories, but a good deal can be gathered from other sources. The earliest account of his life appears in 北夢瑣言 *Pei mêng so yen*, a series of anecdotes about high officials in the T'ang and Wu Tai period which was written 孫光憲 *Sun Kuang-hsien* at the beginning of the Sung dynasty. I have not had access to this work, but the passage relating to Wei Chuang in ch. vi, ff. 7—8, has been copied for me by Professor Pelliot, and I have translated it as follows: "Wei Chuang was Minister in the kingdom of Shû. His examination for the doctorate coincided with the rebel Huang's invasion of the Imperial Palace ²), and he wrote the poem entitled "The Lament of the Lady of Ch'in", in which occurs the couplet:

"The Inner Treasury is burnt down, its tapestries and
embroideries a heap of ashes;
All along the Street of Heaven one treads on the bones
of State officials".

1) 賊黃巢被尚讓煞却於西川進頭皇帝廻
駕取今年十月七日的入長安. This statement is at variance with the standard histories, according to which the Emperor left Ch'êng-tu on Feb. 11, 885, and arrived at Ch'ang-an on March 31.

2) *T'ang ts'ai tzü chuan* also says that "just at the time when he was about to sit for his degree, Huang Ch'ao invaded the Palace and ravaged it with fire and sword" (將應舉正黃巢犯闕兵火交作). The implication appears to be that Wei Chuang was in Ch'ang-an for the examination; and if so, he was probably an eye-witness of the events described in the poem. Whether his account of his meeting with the Lady at Lo-yang was based on fact, we have no means of knowing; it may have been only a poetical device for giving the story of his own experiences to the world.

Afterwards, many highly placed officials took umbrage at this production, and Chuang suppressed it ¹). His contemporaries nicknamed him "the *Ch'in fu yin* Graduate". At a later date he wrote the "Family Admonitions", in which he prohibited the use of a hanging screen with the *Ch'in fu yin* inscribed on it. Thus he sought to silence the voice of calumny, but did not succeed" ²).

Our next source of information is **唐詩紀事** *T'ang shih chi shih*, compiled by **計有功** Chi Yu-kung and published in 1224. This is an extensive work containing biographical notices of 1150 T'ang poets, with quotations. It is reprinted in **四部叢刊** *Ssü pu ts'ung k'an*, recently issued by the Commercial Press, Shanghai. A number of additional particulars are to be found in **唐才子傳** *T'ang ts'ai tzü chuan*, biographies of talented literary men of the T'ang period, compiled by **辛文房** Hsin Wên-fang under the Mongol dynasty, and preserved in *Yung lo ta tien*.

From these and a few minor sources which will be noted in their place, it is possible to piece together quite a respectable biography of Wei Chuang. His **字** "style" was **端己** Tuan-chi, and he was a native of **杜陵** Tu-ling, the eastern district of Ch'ang-an. He was a descendant of **韋見素** Wei Chien-su ³), and his great-grandfather **少微** Shao-wei was Secretary to the Council (**中書**

1) Thus it was not included in **浣花集** *Huan hua chi*, the collection of his poems edited by his brother. This accounts for its having been lost for so many centuries, after its first popularity had faded away.

2) **蜀相韋莊應舉時、遇黃寇犯闕、著秦婦吟一篇、內一聯云、內庫燒爲錦繡灰、天街踏盡公卿骨。爾後公卿亦多垂訝、莊乃諱之、時人號秦婦吟秀才、他日撰家戒、內不許垂秦婦吟障子、以此止謗、亦無及也。**

3) A statesman in the reign of Ming Huang, who accompanied his Imperial Master into exile: see *Chiu t'ang shu*, ch. cviii; *Hsin t'ang shu*, ch. cxviii.

舍人) under Hsüan Tsung [847—860]. Left an orphan and in poor circumstances, he studied hard and showed exceptional ability ¹⁾. On the other hand, he was inclined to be careless and neglectful of small points of etiquette. The year of his birth is not recorded, but he was evidently quite a young man at the end of 880, though he had already passed his examination for the *hsiu-ts'ai* degree. We are not likely to be far out if we assume his age to have been but little over twenty. The *Ch'in fu yin*, which he wrote two or three years later at Lo-yang, bears the unmistakable stamp of a juvenile production, with its unevenness of style and occasional crudity of expression. Its vigour and topical interest, however, won for it a popularity which proved highly embarrassing to the author ten years later, when he had sobered down into a *chin-shih* and was looking forward to a public career. Doubtless he had this unlucky ballad in mind when he began one of his poems with the lines ²⁾:

長年方悟少年非
人道新詩勝舊詩

"Only as we advance in years do we perceive the follies
of our youth,
And the new poems of our prime are better than the old".

Between the years 883 and 893, we know that he was a wanderer over the face of the Empire, but we are told very little of his actual movements. The *T'ang ts'ai tzü chuan* merely says that, having got into difficulties in consequence of the rebellion, he took his family to Yüeh (Chekiang), and travelled widely in South China, where his younger brothers and sisters settled down in different prefectures. From scattered references in his poems, however, we

1) 太平廣記 *T'ai p'ing kuang chi*, ch. clxxv *fin.*, includes him in the category of 幼敏 "precocious lads".

2) *Huan hua chi*, ch. ii, f. 3.

can glean a few further particulars. Our ballad itself, as we know from the last line, was dedicated to a person of authority in Kiangnan. Mr. Wang Kuo-wei advances the theory that this was 周寶 Chou Pao, who is known to have been at this time *Chieh tu shih* and *T'ung p'ing chang shih* in command of the naval forces on the Lower Yangtse, with his base at Jun-chou (Chinkiang) ¹). To one poem, 洛陽吟 *Lo yang yin*, is appended an author's note: "At this time the Emperor was in Shu, and the rebel Ch'ao was not yet overcome. I was residing in Lo-yang when I wrote these lines". A little further on, in a poem written 江上 on the Yangtse, he speaks of "the capital plunged into the midst of war-drum", and adds another note saying that Ch'ao was still uncrushed. If this refers to the recapture of Ch'ang-an, which was effected on the 18th or 20th of May, 883, it follows that Wei Chuang cannot have left Lo-yang later than April. Other poems show that he passed through Nanking and was the guest of the Governor of 浙西 Chê-hsi, who may perhaps be identified with Chou Pao. Thence we can trace him to Kiangsi and Hunan. This prolonged sojourn in Kiangnan is alluded to in his poem 投寄舊知 "Addressed to an old friend": ²)

萬里有家留百越

十年無路到三秦

"My home has been among the hundred tribes of Yüeh ³),
ten thousand *li* away,

And for ten years there has been no road to bring me to
San-ch'in. ⁴)

1) 鎮海軍節度使同平章事鎮潤州. Cf. *Hsin t'ang shu*, ch. clxxxvi, f. 1—3; *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 26.

2) *Huan hua chi*, ch. viii, f. 2.

3) In olden days this was a vague designation for all the provinces of South-eastern China.

4) The three portions into which the State of Ch'in, or Shensi, was cut up by 項羽 Hsiang Yü.

In the course of his wanderings, he was in constant communion with Nature in her grandest aspects, and was enabled to survey all the vicissitudes of human fate; this, says the author of *T'ang ts'ai tzü chuan*, accounts for the ingrained melancholy and emotional quality of his verse which his brother notes as making such a powerful appeal to men's hearts.

At last, in 893, he returned to the capital and went up for his *chin-shih* degree, which, however, he only succeeded in obtaining in the following year ¹). He began his official career as 校書郎 Reviser of State Documents; and when 李詢 Li Hsün was appointed Special Commissioner to the Two Ch'uan provinces ²), he took Chuang with him in the capacity of 判官 *P'an-kuan*, or Judge. But as Central China was then in great turmoil, he secretly made up his mind to attach himself to 王建 Wang Chien ³),

1) Prof. Pelliot informs me that in 894, according to 登科記考 *Téng k'o chi k'ao* (ch. xxiv, f. 8 r^o), a work by 徐松 Hsü Sung dealing with the public examinations of the T'ang period, 28 candidates became *chin-shih* (a title which had not then quite the same value as under the Sung and later), the first on the list being one 蘇檢 Su Chien. Hsü Sung could only discover the names of five out of the remaining 27, one of them being Wei Chuang. — See also *Huan hua chi*, I, 7, for the poem 放榜日作, written by him on the day when the result was posted up.

2) 兩川宣諭和協使. *T'ang ts'ai tzü chuan* has 西川, the western division of what is now Szechwan province.

3) The adopted son of the Chief Eunuch T'ien Ling-tzū (see p. 311), Wang Chien was appointed Governor of Western Ch'uan in 889, and by 901 he had made himself practically an independent ruler, with Ch'êng-tu as his capital. His own adopted son, 王宗佶 Wang Tsung-chi, and Wei Chuang were his two chief Ministers. It was on the latter's advice that, after the fall of the House of T'ang in 907, he assumed the Imperial title, calling his dynasty 大蜀 Ta Shu. He died in 918, and was succeeded by his son 衍 Yen, who ruled little more than two years, and then submitted to the Later T'ang. Of Wang Chien it is said in *Hsin wu tai shih*, ch. lxiii, f. 4, that, "though he owed his rise to robbery and brigandage, he was a man of great shrewdness of character, and clever at imposing on people. Thus it came about that the servants of his usurping dynasty were all eminent ministers and men of good family from the Court of T'ang... and he treated them with exceptional kindness and courtesy".

who made him his 掌書記 Keeper of State Records. Such is the account given in *T'ang shih chi shih*; but Wang Kuo-wei shows that this first mission to Shu must have taken place in or before 898 ¹⁾, and that he returned to the T'ang Court for a time before taking service under Wang Chien. For in the *Kuang-hua* period (898—900), we find him recommending to the throne that the poet 陸龜蒙 Lu Kuei-mêng and nine others should be granted the posthumous rank of Right *Pu-ch'üeh* ²⁾. Furthermore, it was in the summer of 900, as his brother tells us, that he himself was raised to the dignity of 中諫 *Chung-chien*, or *Pu-ch'üeh* ³⁾.

In the spring of 901 he accepted Wang Chien's invitation to him to become Keeper of State Records ⁴⁾, and spent the rest of his life in Western Shu. We are told that he was summoned back to Ch'ang-an to act as 起居郎 Court Annalist, but Wang Chien memorialized the throne and obtained permission to keep him. In 907, when Wang Chien set up his illegitimate dynasty, Wei Chuang became his confidential adviser and the principal framer of his policy. The rites observed in the ancestral temple, the State dispatches, amnesties and edicts, all emanated from the hand of Wei Chuang. For these services he was rewarded with the Vice-Presidency of

1) To the poem 過樊川舊居 in *Huan hua chi*, ch. x, f. 1, the following note is prefixed: "Written at Hua-chou on being charged by his Majesty with a mission to Shu". Now it is known that Chao Tsung visited Hua-chou in the 7th moon of 896, and did not return to the capital until the 8th moon of 898.

2) *Hsin t'ang shu*, ch. cxcvi ad fin.

3) See p. 350, note 2. He is called Right *Pu-ch'üeh* in D, but Left *Pu-ch'üeh* in 全唐文 *Ch'üan t'ang wen*, ch. 889, ff. 3 and 5. The two characters 左 and 右 are very liable to be confused in manuscript.

4) "During his tenure of this post, a certain district magistrate seized an opportunity for stirring up trouble among the people. Chuang drafted a memorandum on the subject for Wang Chien, in which the following sentence occurred: 正當凋瘵之秋、好安凋瘵、勿使瘡痍之後、復作瘡痍 'When the decay of autumn sets in, it is best to acquiesce in the change: do not rub an old sore lest a new one appear'. This became a proverbial saying in his day". [*T'ang shih chi shih*.]

the Board of Civil Office and the honourable position of 同平章事 *T'ung-p'ing-chang-shih* ¹⁾).

All these official duties still left him a little leisure for poetry. In 903, his younger brother 諤 Ai published his collected works under the title 浣花集 *Huan hua chi*, in 6 chüan ²⁾, and also edited the selection from Tu Fu, Wang Wei and other poets ³⁾ made by Chuang. This was called 又玄集 *Yu hsüan chi*, being intended as a supplement to the 極玄集 *Chi hsüan chi* of 姚合 Yao Ho. He was a great admirer of the poet Tu Fu; and when he went to Ch'êng-tu he sought out the latter's old house by the 浣花溪 *Huan-hua* or Flower-laving stream ⁴⁾, then a ruin overgrown with weeds, but the pillars of which were still standing. He had the undergrowth cleared away, rebuilt the cottage, and took up his residence there. His brother says that "he wished to meditate on the man after restoring the environment in which he lived" (欲思其人而成其處), and therefore did not like to have the premises enlarged. Wei Chuang died in the 花林坊 *Hua-lin Ward* at Ch'êng-tu in the 7th moon of *kêng-wu* (Aug.—Sept., 910), ⁵⁾ and was buried at 白沙 *Pai-sha*, a place named in

1) This was a dignity specially created under the T'ang dynasty to be conferred on the holder of some other high office of State which might not be permanent.

2) Such is the statement in *T'ang ts'ai tzü chuan*. The section devoted to Wei Chuang in 全唐詩 *Ch'üan t'ang shih* is certainly in 6 chüan; but Ma Tuan-lin speaks of 莊集 *Chuang chi* in 5 chüan, and the edition now current contains 10 chüan. See 四庫全書總目 *Ssü k'u ch'üan shu tsung mu*, ch. cli, f. 42. The *Ch'üan t'ang shih* contains about thirty more pieces than *Huan hua chi*; most of these must have been written after 903, as his brother tells us that all his Juvenilia, except a very few which were known by heart, perished in the upheaval of 881.

3) According to Chuang's own preface, preserved in *Ch'üan t'ang wén*, there were 300 pieces by 150 poets, and the same figure is given in *T'ang shih chi shih*; so it would appear that the author of *T'ang ts'ai tzü chuan*, who says "52 poets", can only have seen an incomplete or abbreviated edition.

4) Hence the name given to his own collected poems. The *Huan-hua* stream, also known as 百花潭 the Pool of a Hundred Flowers, was five *li* west of the City.

5) *T'ung chien*, ch. cclxvii, f. 21.

his favourite couplet from Tu Fu. He received the posthumous title of 文靖 Wên-ching.

Few men in exalted positions can hope to escape detraction, and Wei Chuang has been the victim of some unknown enemy who has sought to defame his character by representing him as the very type of the stingy man. The charge, which there is now no means of proving or disproving, meets us first in 朝野僉載 *Ch'ao yeh ch'ien tsai*¹⁾, a book of anecdotes relating to the T'ang dynasty, and has been repeated *ad nauseam* ever since²⁾: "Wei Chuang was a scholar who would weigh the fuel used in his kitchen and count the grains of rice he cooked. If there was a single slice of meat short in the dishes brought to table, he would not fail to notice it. He had one son who died at the age of eight. When his wife laid out the corpse dressed in the ordinary way, Chuang stripped off the clothes and wrapped it in an old mat; and after the body had been placed in the coffin, he pulled the mat off and went home with it. When the memory of his son came into his mind, he was unable to restrain his sobs; so that it was just a case of sheer niggardliness". All that one can say by way of comment is, firstly, that the source of the story hardly inspires confidence, both the *Ch'ao yeh ch'ien tsai* and the *T'ai p'ing kuang chi* being notoriously concerned with the legendary and the sensational; and secondly, that this alleged miserliness did not prevent Wei Chuang from being regarded with affection and respect by his family and his friends.

1) Reprinted in 1922 in 寶顏堂秘笈 *Pao yen t'ang pi chi*, 譜集, ch. 1, f. 5 v^o.

2) E. g., in *T'ai p'ing kuang chi*, ch. clxv, f. 9. Hence in Giles, *Biog. Dict.* 2269, he is spoken of only as a miser.

I will conclude these introductory remarks with a few words on the Ballad itself. The author calls it a 歌 *Ko*, which implies a somewhat looser structure and less rigid observance of the rules of prosody than are exhibited in the 律詩 *lǜ shī* or 'standard poem'. It should be compared with Po Chü-i's 長恨歌 *Ch'ang hên ko*, "Everlasting Resentment", a more highly polished specimen of the ballad, but much less spontaneous and unaffected than Wei Chuang's youthful effort. The verses have a general tendency to fall into quatrains, in which the second and fourth lines rhyme, and sometimes the first and even the third as well: in the first stanza, for example, all four lines rhyme. Occasionally, however, we find rhyming couplets interspersed: two remarkable instances occur in lines 37—38 and 43—44. Sextains also appear, and lines 53—60, 61—68, 69—76 and 167—174 form unquestionable octets.

The diction, as befits narrative, is simpler and more direct than in the standard poem, and is for the most part free from the allusiveness which is apt to make Chinese poetry so obscure. The law of parallelism, too, is not so strictly observed, though it is seldom ignored altogether. While trying to make my translation readable, I have aimed above all at literalness, so far as this is compatible with the fundamental differences of Chinese and English. The poem is a long one of its kind — almost exactly twice the length of "The Everlasting Resentment" — and may be conveniently divided into some dozen or more episodes, as shown in the following synoptical analysis:

- 1—16. Introductory: the poet's meeting with the Lady.
- 17—32. The Lady's story: the coming of the rebels.
- 33—52. The sack of Ch'ang-an.
- 53—84. The fate of the four girls.
- 85—108. The Lady in the rebels' camp.
- 109—126. A forlorn hope.

- 127—146. Desolation of the city after the storm.
147—158. The journey through the ruined countryside.
159—178. Episode of the Golden God.
179—188. On the road to Lo-yang.
189—216. Episode of the old man reduced to beggary.
217—224. Reports from other provinces.
225—236. A visitor from Kiangnan.
237—238. Envoi.
-

秦婦吟一卷

右補闕韋莊撰

1 中和癸卯春三月
2 洛陽城外花如雪
3 東西南北路人絕
4 綠楊悄悄香塵滅
5 路傍忽見如花人
6 獨向綠楊陰下歇
7 鳳側鸞欹鬢脚斜
8 紅攢黛斂眉心折
9 借問女郎何處來

10 含嚔欲語聲先咽
11 迴頭斂袂謝行人
12 喪亂漂淪何堪說
13 三年陷賊留秦地
14 依稀記得秦中事
15 君能爲妾解金鞍
16 妾亦與君停玉趾
17 前年庚子臈月五
18 正閉金籠教鸚鵡
19 斜開鸞鏡懶梳頭

20 閑凭雕欄慵不語
21 忽看門外起紅塵
22 已見街中搥金鼓
23 居人走出半倉惶
24 朝士歸來尙疑誤
25 是時西面官軍入
26 擬向潼關爲警急
27 皆言博野自相持
28 盡道賊軍來未及
29 須臾主父乘奔至
30 下馬入門癡似醉

2, 1. D 落. 9, 2. D 聞. 12, 4. D 輪. 16, 7. E 跼. 18, 2. D E 問. 19, 1. C begin. 21, 3. A begin. 23, 6. C 蒼. 24, 5. A 上; C 半. 26, 1. A 凝. 3. D 同. 6. A 驚.

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|--|---------|---------|
| 40 | 39 | 38 | 37 | 36 | 35 | 34 | 33 | | 32 | 31 |
| 萬馬雷聲從地涌 | 轟轟崑崑乾坤動 | 戶外崩騰如走獸 | 北隣諸婦咸相湊 | 東隣走向西隣避 | 南隣走入北隣藏 | 上屋緣牆不知次 | 扶羸携幼競相呼 | | 已見白旗來迺地 | 適逢紫蓋去蒙塵 |

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 51 | 50 | 49 | 48 | 47 | 46 | 45 | 44 | 43 | 42 | 41 |
| 舞伎歌姬盡暗損 | 處處冤聲聲動地 | 家家流血如泉沸 | 妖光暗射台星拆 | 紫氣潛隨帝座移 | 宦者流星如血色 | 陰雲暈氣若重圍 | 上帝無言空脉脉 | 日輪西下寒光白 | 十二官街煙烘炯 | 火迸金星上九天 |

| | | | | |
|-----------------|---------------|-------------|--------------------|---------|
| 31, 2. A 縫. | 5. A 氣. | 6. A 矇. | 32, 3. C 向. | 6. A 述. |
| 34, 3. C 園. | 4. C 塼. | 35. 4. C 向. | 39, 3, 4. C D E 囂. | |
| 40, 2. B begin. | 7. A 勇 | C 湯. | 42, 6. C 洪. | |
| 44, 6, 7. A 咏. | 45, 4. C D 起. | 5. C 号. | | |
| 46, 1. A 宦; | C D E 官. | 3, 4. C 星流; | D 西流. | |
| 47, 3. A 漸. | 4. C 通. | 48, 5. A 人. | 7. A 析; | C 折. |
| 50, 2. A om. | 51, 4. C 伎. | 7. C 拍; | D 圓. | |

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 80 | 79 | 78 | 77 | | 76 | 75 | 74 | 73 | 72 | 71 |
| 不覺攀緣上重屋 | 已聞擊托壤高門 | 旋拆雲鬟拭眉綠 | 北隣少婦行相促 | | 女弟女兄同入井 | 仰天掩面哭一聲 | 身首支離在俄頃 | 忽看庭際刀刃鳴 | 翡翠簾間空見影 | 瑠璃階上不聞行 |
| 90 | 89 | 88 | 87 | 86 | 85 | | 84 | 83 | 82 | 81 |
| 六親自此無尋處 | 舊里從茲不得歸 | 強展蛾眉出門去 | 旋梳蟬鬢逐軍行 | 不敢踟躕久廻顧 | 妾身幸得全刀鋸 | | 梁上懸屍已作灰 | 煙中大叫猶求救 | 欲下廻梯梯又摧 | 須臾四面火光來 |

71, 1. C 琉. 4. C 下. 73, 6. B 忍.

74, 3. A 分; C 友. 6, 7. A 我傾; B C E 俄傾.

77, 7. A C 捉; B 促. 78, 1. B 旗. 7. B 緣.

79, 4. C 托. 80, 3. B E 舉. 4. A C 綠. 82, 7. C 懼.

83, 1. C 炯. 84, 1. A 樑. 85, 3. C D 行. 5. C 金.

87, 1. C 施. 3. B 瑱. 88, 3. A B 娥; C 俄.

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 101 | 100 | 99 | 98 | 97 | 96 | 95 | 94 | 93 | 92 | 91 |
| 栢臺多士盡狐精 | 面上誇功彫作字 | 衣裳顛倒言語異 | 幾轉橫波看不得 | 蓬頭面垢猶眉赤 | 寶貨雖多非所愛 | 鴛幃縱入豈成歡 | 朝餐一味人肝膾 | 夜臥千重劒戟圍 | 終日驚憂心膽碎 | 一從陷賊經三載 |
| 111 | 110 | 109 | | 108 | 107 | 106 | 105 | 104 | 103 | 102 |
| 夜來探馬入皇城 | 叫嘯喧爭如竊議 | 一朝五鼓人驚起 | | 暮見喧呼來酒市 | 朝聞奏對入朝堂 | 倒佩金魚爲兩史 | 翻持象笏作三公 | 不脫朝衣纏繡被 | 還將短髮戴華簪 | 蘭省諸郎皆鼠魅 |

92, 6, 7. C 碎膽. 94, 1. C 軌. 2. A B E 喰; C D 殮; conj. 餐.
 7. D 鱸. 97, 4. C 圯. 5, 6. A 眉猿. 99, 4. A om. 7. D 以.
 100, 5. B C 雕. 101, 4. C 是. 7. B 積. 102, 1. B E 闌.
 3. D 知. 103, 1—104, 2. C om. 103, 3. D 矩. 5. B 載.
 104, 6. C 繡. 105, 1. B 翻. 3. D 濠. 106, 2. C 恨.
 107, 3. B 走. 4. C 事. 110, 5. C 而. 111, 3. B 摸. 6. A 黃.

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 122 | 121 | 120 | 119 | 118 | 117 | 116 | 115 | 114 | 113 | 112 |
| 二郎四郎抱鞍泣 | 大彭小彭相顧憂 | 又道軍前全陣入 | 逡巡走馬傳聲急 | 必謂妖徒今日死 | 皆言冤憤此時銷 | 女伴閨中潛失喜 | 兇徒馬上暗吞聲 | 朝若來兮暮應至 | 赤水去城壹百里 | 昨日官軍收赤水 |

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|--|---------|---------|---------|---------|
| 132 | 131 | 130 | 129 | 128 | 127 | | 126 | 125 | 124 | 123 |
| 溝壑漸平人漸少 | 東南斷絕無糧道 | 黃巢机上封人肉 | 尙讓廚中食木皮 | 一斛黃金壹升粟 | 四面從茲多厄束 | | 又道官軍悉敗績 | 簸旗掉劍却來歸 | 必謂軍前已銜璧 | 汎汎數日無消息 |

- 113, 5. B C 一. 114, 3. A om. D 見. 117, 6. A B 是.
- 118, 4. B C 從. 119, 3. C om. 7. B om.
- 120, 3, 4. C 官軍. 5. D 今. 6. B 陳. 122, 7. D 涪.
- 123, 1, 2. A 汎汎; B C D E 沉; conj. 汎.
- 124, 7. A B C D E 壁; conj. 璧. 126, 5. C 急. 7. C 續.
- 127, 3. C om. 7. C 東. 128, 1. B 壹. 2. D 十; E 斗. 5. B C 一.
- 130, 3. C 杭. 5. B C D 封. 7. C *note* 睽音割肉 (“[封] pronounced *k'uei*: to cut meat”).

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 143 | 142 | 141 | 140 | 139 | 138 | 137 | 136 | 135 | 134 | 133 |
| 昔時繁盛皆埋沒 | 花夢樓前荆棘滿 | 含元殿上狐兔行 | 甲第朱門無一半 | 華軒繡轂皆銷散 | 修寨誅殘御溝柳 | 採樵斫盡杏園花 | 廢市荒街麥苗秀 | 長安寂寂今何有 | 七架營中填餓殍 | 六軍門外倚殭屍 |
| 153 | 152 | 151 | 150 | 149 | 148 | 147 | | 146 | 145 | 144 |
| 大道俱成棘子林 | 樹鏢驪山金翠滅 | 霸陵東望人煙絕 | 坡下寂無迎送客 | 路傍時見遊奕軍 | 城外風煙如塞色 | 來時曉出城東陌 | | 天街踏盡公卿骨 | 內庫燒爲錦繡灰 | 舉目淒涼無故物 |

- 133, 7. D 尸. 134, 2. B 策. 3. A 榮. 134, 7—137, 3. C om.
 134, 7. B 殍. D note 音眇. 135, 5. B D E 金.
 136, 4. D 衡. 5, 6. B 苗麥. 137, 2. B 燹. 5. B 客.
 138, 1. B om.; D 脩. 2. B 塞; C 寒(?); D 砦. 3. A 珠; B E 株;
 D 株. 139, 1. B 業. 4. A 穀; B D E 穀. 6. C 消.
 140, 2. A C 弟. 141, 1. C D E 舍. 2. C om. 143, 4. C 于盛.
 145, 4. C 成. 5. D 綿. 146, 2. D 行. 3, 4. C 盡踏.
 150, 1. B 波; D 破. 6. C om. 152, 3. B 驢. 6. D 鼠.
 153, 1. B om. 3, 4. A E 俱城; C 且成; D 但成. 5. C 蕞.

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 163 | 162 | 161 | 160 | 159 | | 158 | 157 | 156 | 155 | 154 |
| 一從狂寇陷中國 | 殿上金爐生暗塵 | 廟前古栢有殘枿 | 金天無語愁於人 | 路傍試問金天神 | | 摧殘竹樹皆無主 | 破落田園但有蒿 | 百萬人家無一戶 | 明朝曉至三峯路 | 行人夜宿墻匡月 |
| 174 | 173 | 172 | 171 | 170 | 169 | 168 | 167 | 166 | 165 | 164 |
| 誅剝生靈過朝夕 | 旋教覽鬼傍鄉村 | 筵上犧牲無處覓 | 寰中簫管不曾聞 | 且向山中深避匿 | 我今愧慙拙爲神 | 危時不助神通力 | 閑日徒歆奠饗恩 | 壁上陰兵駟不得 | 案前神水呪不成 | 天地晦冥風雨黑 |

154, 5. A 長; B C 塏. 155, 2. B om. 4. C 望. 156, 6. C om.
 157, 7. D 嵩. 158, 1. B 摧. 159, 3. D 誠. 7. D note 華
 岳三郎. 159, 7—160, 2. C om. 160, 6. C 依.
 161, 4. A 陌. 7. A 折. 163, 3, 4. D 往賊. 7. A B 園.
 164, 3. B 暗. 4. A 寘. 165, 1. A B 桉. 5. C 況. 7. E 城.
 166, 3, 4. A 陰丘; C 音兵. 167, 3. B 從. 7. A B 思.
 168, 4. A B 助; C 肋; conj. 助. 169, 3, 4. C 媿赧; D 愧
 惡; E 槐慙. 5. B 炆; C 柚. 170, 6. A C 壁.
 173, 1. C 族. 3. A end.

| | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 184 | 183 | 182 | 181 | 180 | 179 | 178 | 177 | 176 | 175 |
| 不動干戈唯守城 | 陝州主帥忠且貞 | 頓覺時清天地閑 | 如從地府到人間 | 舉頭雲際見荆山 | 前年又出楊震關 | 何須責望東諸侯 | 神在山中猶避難 | 天遣時灾非自由 | 妾聞此語愁更愁 |
| 194 | 193 | 192 | 191 | 190 | 189 | 188 | 187 | 186 | 185 |
| 底事寒天霜露宿 | 問翁本是何鄉曲 | 隱隱身藏蓬荪中 | 蒼蒼面帶苔蘚色 | 路上乞漿逢一翁 | 明朝又過新安東 | 夜插金釵唯獨行 | 朝携寶貨無人問 | 千里晏然無戈聲 | 蒲津主帥能戢兵 |

- 177, 2. D 右. 178, 3. C 青. 179, 4. C 山. 7. B 開; C 関.
 181, 1. D 而. 182, 4. B 債. 183, 1. C 陳. 4. B C D E 師;
 conj. 帥 (also in 185, 4). 5. C 中. 184, 4. E 弋.
 186, 6. C 犬; D 发. 187, 2. D 携. 4. D 杲; E 皆.
 189, 6. C D 案. 191, 6. B 廡; C 癰; conj. 蘚.
 192, 5. B 逢. 193, 1. B 間. 5. B 河. 7. E 典.
 194, 6. B 路.

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 205 | 204 | 203 | 202 | 201 | 200 | 199 | 198 | 197 | 196 | 195 |
| 自從洛下屯師旅 | 黃巢過後猶殘半 | 千間倉兮萬斯箱 | 中婦能炊紅黍飯 | 小姑慣織褐純袍 | 年輸戶稅三千萬 | 歲種良田二百壠 | 歲歲耕桑臨近甸 | 鄉園本貫東畿縣 | 却坐支頤仰天哭 | 老翁顰起欲陳詞 |
| 216 | 215 | 214 | 213 | 212 | 211 | 210 | 209 | 208 | 207 | 206 |
| 夜宿霜中臥菽花 | 朝飢山草尋蓬子 | 山中更有千萬家 | 一身苦兮何足嗟 | 今日垂年一身苦 | 家財既盡骨肉離 | 聲室傾囊如卷土 | 入門下馬若旋風 | 旗上高風吹白虎 | 匣中秋水拔青蛇 | 日夜巡兵入村塢 |

195, 3. B 𡵚; C 𡵚. 7. D 思.

196, 2. D 座. 4. B 阜頤; C 厓頤; conj. 頤. 7. C 坐.

197, 2. B E 圓. 4. B C 管. 6. C E 幾. 7. C 懸.

198, 7. B 旬; C 佃; conj. 甸. 199, 2. C 種. 3. B 桑. 7. D 前.

201, 3. C 價. 4, 5. B 褐織. 202, 6, 7. C 泰飴.

203, 4. C 号. 6. B C D E 絲; conj. 斯. 7. C 廂.

205, 3. D 落. 7. C 旅; D 始 corr. 治; E om.

207, 1. B C E 迺. 6. C 清. 209, 6. C 族. 7. B. 凰.

211, 6. C 內. 212, 7. D E om. 213, 1—3. B om. 3. D om.; E 若.

214, 5. C 數. 215, 2. C 釶. 216, 6. B 荻; E 荻.

| | | | | | | | | | | |
|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| 227 | 226 | 225 | 224 | 223 | 222 | 221 | 220 | 219 | 218 | 217 |
| 自從大寇犯中原 | 見說江南風景異 | 適聞有客金陵至 | 河津半是冤人血 | 野色徒銷戰士魂 | 又道彭門自相煞 | 仍聞汴路舟車絕 | 更欲東奔何處所 | 出門唯見亂梟鳴 | 竟日闌干浪如雨 | 妾聞此父傷心語 |
| 228 | 237 | 236 | 235 | 234 | 233 | 232 | 231 | 230 | 229 | 228 |
| 詠此長歌獻相公 | 願君舉棹東復東 | 懷安却羨江南鬼 | 避難徒爲闕下人 | 湛然一境平如砥 | 奈何四海盡滔滔 | 賦稅如雲送軍壘 | 城壕固護教金湯 | 惠愛生靈如赤子 | 誅鋤竊盜若神功 | 戎馬不曾生四鄙 |

- 217, 4. C 婦. 219, 5, 6. C om.
 221, 2. C 間. 3, 4. B 你路; C 洛下; D om.
 222, 6. C 傷. 223, 2. C 宿. 3. B 從. 4. C 消; D om.
 224, 1. B 何. 3. C om. 5. C 曉. 225, 4. C om. 5. C 今.
 226, 5, 6. C 風境; D om.; E 夙影. 7. B 以. 227, 7. C 國.
 228, 6. D om.; B C 死. 7. B 彼. 229, 2. C 除; D om.
 231, 2. B 擲. 3. C 古. 4. C 獲. 5. B 學; D om.
 232, 6. C 單. 233, 6, 7. B 泊泊; C 涓涓; D om.
 234, 1. B E 堪; D om. 7. B 土; C 伍; D om.; E 駟; conj. 砥.
 235, 1, 2. C 避甚難. 5. C 厥. 236, 4. B 賤.
 237, 7. B 冬. 238, 1. B 永. 3. C om. 7. C 公意.

THE LAMENT OF THE LADY OF CH'IN ¹).By the Right *Pu-ch'üeh* ²) Wei Chuang.

In the *kuei-mao* year of *Chung-ho*, in the third month of spring ³),
Outside the city walls of Lo-yang, the blossom was like snow.

East and west, north and south, wayfarers weré at rest;

The green willows were still, their fragrant scent was departed ⁴).

5 Suddenly, by the wayside I saw a flower-like lady

Reclining in solitude beneath the shade of the green willows.

Her phoenix head-dress was awry, and a lock of hair lay athwart
her temples.

Her face showed traces of care ⁵), and there was a pucker between
her eyebrows.

I made bold to question her, saying: "O Lady, whence do you come?"

10 Looking distressed, she was about to speak, when a sob choked
her utterance.

Then, turning her head and gathering up her sleeves, she apolo-
gized to the traveller:

"Tossed and engulfed in the waves of revolution, how can I find
words to speak?

Three years back ⁶) I fell into the hands of the rebels and was
detained in the land of Ch'in,

And the things that happened in Ch'in seem engraved in my memory.

15 If you, Sir, can loosen your golden saddle to hear my story,

I for my part will stay my jade footsteps in your company

The year before last, on the fifth day of the sacrificial moon in

kêng-tzŭ ⁷),

I had just shut the golden bird-cage after giving a lesson to my
 parrot,
 And was looking sidelong in my phoenix mirror ⁸⁾ as I lazily
 combed my hair,

20 Idly leaning the while on the carved balustrade in silent thought,
 When suddenly I beheld a cloud of red dust rising outside the gates,
 And men appeared in the streets beating metal drums ⁹⁾.

The citizens rush out of doors half-dazed with terror,

And the courtiers come flocking in, still suspecting a false rumour.

25 Meanwhile, Government troops are entering the city from the west,
 And propose to meet the emergency by marching to the T'ung Pass.
 The general cry is that the Po-yeh troops ¹⁰⁾ are holding the
 enemy in check,

And all agree that the rebel army, though on the way, has not
 yet arrived.

Yet a little while, and my husband gallops up on horseback;

30 Dismounting, he enters the gate; stupefied he stands, like a
 drunken man.

Even now he had met the Purple Canopy ¹¹⁾ departing into exile ¹²⁾,
 And had seen the white banners ¹³⁾ advancing from all parts of the
 country

Supporting the infirm and leading children by the hand, fugitives
 are calling to one another in the turmoil;

Some clamber on to roofs, others scale walls, and all is in disorder.

35 Neighbours in the south run into hiding with neighbours in the north,
 And those in the east make for shelter with those in the west.

Our northern neighbour's womenfolk, trooping all together,

Dash wildly about in the open like stampeding cattle.

Boom, boom! ¹⁴⁾ — Heaven and earth shake with the rumbling of
 chariot wheels,

40 And the thunder of ten thousand horses' hoofs re-echoes from the
ground.

Fires burst out, sending golden sparks ¹⁵⁾ high up into the firmament,
And the twelve official thoroughfares ¹⁶⁾ are soon seething with
smoke and flame.

The sun's orb sinks in the west, giving place to the cold pale light
of the moon.

God utters never a word, but His heart is surely bursting within
him ¹⁷⁾.

45 A dark halo of misty cloud seems to encircle the moon with many
rings,

And the Eunuch Stars, gliding in their courses, assume the colour
of blood;

The Purple Exhalation secretly follows the Emperor's Throne as it
shifts from place to place,

And baleful rays are stealthily shooting at the *T'ai* Stars for their
destruction ¹⁸⁾.

Every home now runs with bubbling fountains of blood,

50 Every place rings with a victim's shrieks — shrieks that cause the
very earth to quake.

Dancers and singing-girls must all undergo secret outrage;

Infants and tender maidens are torn living from their parents' arms.

Our eastern neighbour had a daughter ¹⁹⁾, whose eyebrows were but
newly painted:

A beauty above all price, to overthrow a city or a state ²⁰⁾;

55 Between tall spears she is escorted into a warrior's chariot,

Turning to gaze back at her fragrant boudoir, while her handker-
chief ²¹⁾ is soaked with tears.

So ²²⁾ now she is pulling out golden thread and learning to sew
banners,

Or she is raised upon a carved saddle and made²³) to sit a galloping
steed.

Now and again, from her horse, she catches sight of her goodman,
60 But dares not turn her eyes upon him, and has to shed tears in vain.

Our western neighbour had a daughter — verily, a fairy maiden!
Sidelong glances flashed from her large limpid eyes²⁴),
And when her toilet was done, she reflected the spring in her mirror;
Young in years, she knew naught of the world outside her door.
65 A ruffian²⁵) comes leaping up the steps of her abode;
Pulling her robe from one bare shoulder, he attempts to do her
violence,
But, though dragged by her clothes, she refuses to pass out of the
vermilion portal,
And thus with her rouge and fragrant unguents she meets her death
under the knife.

Our southern neighbour had a daughter — I cannot recall her name;
70 'Twas but the other day that a worthy go-between had brought
her betrothal presents.
She had heard no footfalls on her steps of glazed tiles²⁶),
And saw but the shadows of men on her blind of kingfisher blue²⁷).
Suddenly the clash of sword-blades is heard in the courtyard below,
And in a moment's space heads and trunks are lying severed on
the ground.
75 Raising their eyes to heaven, then covering their faces, and uttering
one wail of horror,
She and her sister²⁸) threw themselves together into a well.

At our northern neighbour's, the youthful matron was being urged
to depart;

So she was shaking out her cloud-like tresses, and wiping the paint
from her eyebrows ²⁹),

When she heard the noise of men battering down the lofty gates,
80 And instinctively she climbed the stairs into the upper storey.

But soon on every side there appeared the blaze of fire,
And when she would have descended again ³⁰), the staircase itself
was destroyed.

Then came loud screams from amidst the smoke, still imploring for
rescue,

But ere long her corpse, hanging over the cross-beams, was reduced
to ashes.

85 By good hap, I was able to preserve myself intact from murderous
weapons ³¹);

But daring not stand irresolute nor look back at the home I was
leaving,

I combed the hair over my brows ³²) to follow the army on their
march,

And, forcing a cheerful expression, ³³) issued forth from the door of
my dwelling.

No means, after this, of returning to my old village;

90 No place, henceforth, where I could seek my kith and kin ³⁴);

For since I fell into the rebels' hands three years have run their
course,

And always I have been a prey to anxious care, my heart quaking
with fear ³⁵).

At night I lie encircled by a thousandfold ring of swords and spears,

In the morning I have to make a meal off minced human livers ³⁶).

95 Albeit I am taken to a nuptial couch ³⁷), how can it give me joy?

Though I have jewels and riches in plenty, they are not my heart's
desire.

Their hair is unkempt, their faces begrimed, their eyebrows shaggy
and red ³⁸):

Often when I turn my eyes upon them, I cannot endure the sight.
Their clothes are put on all awry, the language they speak is
strange ³⁹);

100 Overweening pride in their prowess is writ large in their faces.
Their officers of the Cypress Terrace ⁴⁰) are a lot of cunning foxes ⁴¹),
Their members of the Orchid Office ⁴⁰) are so many slinking rats ⁴¹).
In their close-cropped hair they would fain stick ornamental hairpins,
Without removing their Court robes they roll themselves ⁴²) in embroidered coverlets.

105 Clutching their ivory tablets ⁴³) upside down, they masquerade as
Ministers of State ⁴⁴);

With the golden fish ⁴⁵) at their girdles wrong way up, they play
the part of Court officials ⁴⁶).

In the morning I hear them entering the Audience Chamber to
present their memorials,
But in the evening one sees them brawling as they make their
way to the wine tavern.

One morning, in the fifth watch ⁴⁷), everybody gets up in alarm,
110 With much shouting and excited clamour, as though discussing
some secret news.

During the night, it seems, a mounted scout had ridden into the
Imperial City ⁴⁸)

To say that the previous day the Government troops had occupied
Ch'ih-shui ⁴⁹).

Now, Ch'ih-shui is but a hundred *li* from the city,
And if they set out ⁵⁰) at dawn they ought to be here by nightfall.
115 The ruffianly crew sit in gloomy silence on their horses,
But the female attendants in my chamber give secret vent to their joy.

All say that our grievous wrongs will now be avenged,
And we confidently expect that the villainous horde will this day
meet their doom.

Horsemen galloping hither and thither fill the air with exciting
rumours:

120 'Tis said that our army is on the march to enter the capital in
full strength!

Big P'êng and little P'êng ⁵¹⁾ look at each other in distress,
While What's-his-name and What-d'ye-call-him ⁵¹⁾ cling to their
saddles and weep.

Thus things drift on for several days, and still there is no news,
So we must suppose that these advancing troops already have jade
tablets in their mouths ⁵²⁾,

125 And that they came waving flags and brandishing swords only in
order to submit;

Further it is reported that all the Government armies have been
routed and put to flight ⁵³⁾.

After this, great misery and distress prevail on every side;
A bushel of gold is the price of a single peck of grain;
In Shang Jang's ⁵⁴⁾ kitchen the bark of trees is used as food,

130 On Huang Ch'ao's table human flesh is carved ⁵⁵⁾.

Communication is cut off from the south-east, and there is no road
for supplies.

Gradually the ditches and streams are choked up ⁵⁶⁾, while the
population dwindles.

Stiffening corpses lie in heaps outside the Liu-chün Gate ⁵⁷⁾,
And the Ch'i-chia Camp ⁵⁷⁾ is strewn with those who have starved
to death.

135 Ch'ang-an lies in mournful stillness: what does it now ⁵⁸⁾ con-
tain?

— Ruined markets and desolate streets, in which ears of wheat are
sprouting.

Fuel-gatherers have hacked down every flowering plant in the
Apricot Gardens ⁵⁹),

Builders of barricades have destroyed ⁶⁰) the willows along the Im-
perial Canal ⁶¹).

All the gaily-coloured chariots with their ornamented wheels ⁶²) are
scattered and gone,

140 Of the stately mansions ⁶³) with their vermilion gates less than half
remain.

The Han-yüan Hall ⁶⁴) is the haunt of foxes and hares,

The approach to the Flower-calyx Belvedere ⁶⁵) is a mass of bram-
bles and thorns ⁶⁶).

All the pomp and magnificence of the olden days are buried and
passed away;

Only a dreary waste meets the eye: the old familiar objects are no
more.

145 The Inner Treasury ⁶⁷) is burnt down, its tapestries and embroid-
eries a heap of ashes;

All along the Street of Heaven ⁶⁸) one treads on the bones of State
officials ⁶⁹).

Day was breaking when we arrived at the highway east of the
city,

And outside the walls wind-borne smoke tinged the landscape with
the dismal hue of the frontier regions.

Along the road we sometimes saw roving bands of soldiers ⁷⁰);

150 At the foot of the Slope ⁷¹) was heavy silence — no speeding nor
welcoming of guests.

Looking eastward from Pa-ling ⁷²), we see no trace of human life
or habitation;

From Li Shan ⁷³), bosomed in trees, ⁷⁴), the wealth of blue and gold
has utterly departed.

All the great roads are now become ⁷⁵) thickets of brambles,
And benighted travellers sleep in ruined shells ⁷⁶), under the light
of the moon.

155 Next morning, at dawn, we arrive at San-fêng-lu ⁷⁷),
Where of countless inhabitants not a single household remains;
The deserted fields and gardens show nothing but weeds;
The trees and bamboos are destroyed, and everything is ownerless....

I turn to interrogate a Golden God ⁷⁸) in his wayside shrine,
160 But the Golden God is silent: he is more melancholy than our-
selves.

Of the aged cypresses before the temple only mangled stumps re-
main ⁷⁹);

The bronze incense-burners in the sanctuary secrete nothing but dust.
"Ever since the frenzied Robber brought the Middle Kingdom ⁸⁰)
under his yoke,

Heaven and earth have been shrouded in gloom and darkened with
storms;

165 The holy water before the altar has failed in its magic power,
The warriors of the underworld ⁸¹), painted on the wall, have been
unable to repel the invaders.

In days of ease (says the God) I was merely ⁸²) content to enjoy
the food-offerings bounteously provided,
But in time of stress I can bring no aid, nor manifest my super-
natural power.

Now I am ashamed ⁸³) of being such a helpless God:

170 Let me flee far into the mountains and there hide me as best I can.
Within these precincts ⁸⁴) I hear no sound of flutes and pipes,
In the place of offering I look in vain for a sacrificial victim.

Therefore let some hideous demon ⁸⁵⁾ be installed in my place near
the village,

Who shall torture and slay the unhappy people ⁸⁶⁾ from morning
to night".

175 — When I heard these words, my melancholy grew deeper still.

Heaven sends down calamities in their season which are not in our
power to control.

If a God can flee thus from trouble into the mountains,

Why should we look with censure on the noblemen in the East? ⁸⁷⁾

The year before last, I was also taken over the Yang-chên Pass ⁸⁸⁾,

180 And, raising my head, saw Mount Ching ⁸⁹⁾ towering into the clouds.

It was like passing out of hell into the company of living men

To be suddenly ware of a world untroubled and at peace ⁹⁰⁾.

The Governor of Shan-chou ⁹¹⁾ is loyal and upright:

He excites no clash of arms, but contents himself with guarding
his city.

185 The Governor of P'u-ching ⁹²⁾ is able to repress the spirit of war,

And all is tranquil for a thousand *li*: no sound of weapons ⁹³⁾ is
heard.

By day you may carry your valuables abroad, and no man will
interfere with you;

By night you may travel all alone, with gold hairpins sticking in
your coiffure.

Next morning, as we passed eastwards of Hsin-an ⁹⁴⁾,

190 We fell in with an old man begging for rice-gruel by the wayside,

His hair sprinkled with white ⁹⁵⁾, his face of a livid hue ⁹⁶⁾,

Who was crouching for concealment amidst the undergrowth of
weeds ⁹⁷⁾.

I asked him, saying: "To what village do you belong?"

And why ⁹⁸⁾ are you lying under the cold sky, exposed to frost
and dew?"

⁹⁵ The old man stood up for a moment and was about to tell his story,
But sank back with his head in his hands and wailed aloud to heaven.
— "My native homestead was on the register of Tung-chi Hsien ⁹⁹⁾,
And every year I had land covered with crops and mulberry trees
amounting to nearly a *tien* ¹⁰⁰⁾;
The fertile fields which I sowed each year were two hundred *ch'an* ¹⁰¹⁾
in extent;

⁰⁰ The household tax ¹⁰²⁾ I paid annually came to thirty million cash.
My daughters were practised in weaving cloaks of serge and sarcenet,
My daughters-in-law were able to cook meals of red millet.
A thousand granaries were mine! Ten thousand waggons too! ¹⁰³⁾
And after Huang Ch'ao's passage, a moiety still was left.

⁰⁵ But ever since the armed hosts have been encamped in Lo-hsia,
Day and night, patrolling bands have entered the village ramparts;
The glittering blade, like unto the Green Serpent, is plucked from
its scabbard;
The wind above our heads blows out the flags and reveals the
White Tiger ¹⁰⁴⁾.

Entering the gates, they dismount and swoop down like a whirlwind,
¹⁰ Ransack the buildings, empty the money-bags: everything is swept
bare ¹⁰⁵⁾.

And when all my patrimony is gone, even my flesh and blood are
torn from me,
So that now, in my declining years ¹⁰⁶⁾, I am left alone in my
wretchedness.

Alone in my wretchedness, ah me! yet what call have I to
lament? —

In the hills there are thousands on thousands like myself,

¹⁵ Who spend their days searching for wild berries to still their hunger,

And sleep by night under the frosty sky, couching upon the rank
weeds”.

On hearing this old fellow's heart-rending tale of woe,
Tears coursed down my cheeks ¹⁰⁷) all day like rain.

Stirring abroad, I heard but the hooting of the owl, that bird of
revolution ¹⁰⁸).

220 We intended to hasten still further east, to find some place of abode,
But now we hear that all traffic by boat or cart is stopped on the
road to Pien ¹⁰⁹).

They also say that there has been mutual slaughter at P'êng-
mên ¹¹⁰),

Where the aspect of the countryside would cause even a warrior
to swoon ¹¹¹),

And where the rivers and streams are half composed of the blood
of murdered men....

225 Now I happen to hear that a visitor has arrived from Chin-ling ¹¹²),
Who reports that in Kiangnan things are quite otherwise than here;
For ever since the Great Brigand ¹¹³) invaded the Central Plain,
No war-horses have been bred on the frontiers of that land ¹¹⁴).

The Governor there regards the extirpation of thieves and robbers
as a work of heavenly merit,

230 While he treats his people as tenderly as though they were new-
born babes ¹¹⁵).

His walls and moats offer secure protection, as if made of metal
and filled with boiling water ¹¹⁶),

And with the levies and taxes that pour in like rain he provides
troops and ramparts.

While the whole Empire, alas! ¹¹⁷) is in a state of ferment ¹¹⁸),
This one district remains smoothly tranquil and undisturbed ¹¹⁹);

235 It is only the denizens of the capital that must flee to escape calamity,

So that in our yearning for peace we must envy even the ghosts
of Kiangnan.

— I pray, Sir, that when you have plied the oar once more and
journeyed back to the East,

You will present to His Excellency this lengthy ballad that I have
sung" ¹²⁰).

NOTES.

1) Ch'in was the name of the feudal State which coincided roughly with the modern province of Shensi. It still serves as the literary designation of this province, which under the T'ang dynasty was known as 關內 Kuan-nei. *Ch'in fu* must mean "the matron of the land of Ch'in", not "the matron surnamed Ch'in", which would be 秦氏.

I have translated 吟 "Lament", having regard to the contents of the poem, though in its strict sense the word merely signifies the humming or crooning of verses of any description.

2) See p. 321, note 3. In the first year of the *Ch'ui-kung* period (685), four officials were created to form a channel for the presentation of remonstrances to the Throne: these were the Right and Left *Pu-ch'üeh*, and the Right and Left 拾遺 *Shih-i*: see *Hsin t'ang shu*, ch. xlvii, f. 2 v⁰. Both the "Lefts" belonged to the 門下 *Mên-hsia*, both the "Rights" to the 中書 *Chung-shu* Department. They were also referred to under the general term 中諫 *Chung-chien*. Now, we know from the preface to the *Huan hua chi* that Wei Chuang only became *Chung-chien* in 900, or seventeen years after the poem was written. On the other hand, he had long ceased to hold the post, if indeed he was still alive, when the MS (D) was copied.

3) The third moon of *kuei-mao* began on the 11th April and ended on the 10th May, 883. At this time, Li K'o-yung was besieging Hua-chou. The tide was already running strongly against the rebels, but they were not driven out of Ch'ang-an until the 5th moon.

4) The willow seems to have been Wei Chuang's favourite tree: besides occurring twice in our ballad, the words 綠楊

appear in two of the poems quoted in *T'ang shih chi shih*. The expression "fragrant dust" occurs in the first line of his poem 長安春 (in *Ch'üan t'ang shih*, vol. LII, sec. 10, ch. vi, f. 10): 長安二月多香塵 "Ch'ang-an in the second moon is full of fragrant odours".

⁵) "Rouged [cheeks] drawn, pencilled eyebrows knitted". For 黛, Lo Chên-yü reads 翠.

⁶) She means, of course, that the third year was then in progress. Compare line 91.

⁷) 8th January, 881. This agrees with the cyclical date 甲申 given in *Chiu t'ang shu* and *T'ung chien* for the fall of Ch'ang-an. In *Hsin t'ang shu* it is January 10th. From a military point of view, the later date is to be preferred. The T'ung Barrier was not forced until the evening of the 6th, and one can hardly believe that the 75 miles dividing this fortress from the capital were covered by troops on the march within 48 hours. Again, the fleeing emperor is said to have reached Fêng-hsiang on the 15th; journeying day and night, he would not have taken a whole week to cover the distance, especially as six days appear to have sufficed for the longer and more difficult stage from there to Hsing-yüan (the modern Han-chung).

For 前年, compare line 179. Here the words may be used more loosely, since the Chinese *kêng-tzû* corresponds to 880, and was therefore "two years before the last", reckoning by the calendar.

⁸) Doubtless a mirror with a *luan*, the fabulous fire-bird, carved on the back. Thus we hear of a magpie mirror in Li Po's poem 代美人愁鏡 (see 李太白文集 *Li t'ai po wên chi*, ch. xxv, f. 24 v⁰).

⁹) Or possibly "gongs and drums", as in 孫子 *Sun tzu*, VII, 23, 24. But the parallelism of 紅塵 makes it more likely that 金 is an adjective here.

¹⁰⁾ Po-yeh is a small town south of Paotingfu, Chihli. Here it stands by metonymy for the troops drawn from that place to reinforce the Ch'ang-an Guards. They seem to have been first brought to the capital by 李寰 Li Huan in 822. (See *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 6 and ccxlii, f. 21.) With the present passage compare *Chiu t'ang shu*, ch. cc b, f. 6 v⁰: After the fall of Lo-yang on the 17th day of the 11th moon (22nd December, 880), "the Court commissioned T'ien Ling-tzü to guard the T'ung Pass at the head of the Shên-ts'ê, Po-yeh and other armies, totalling 100,000 men". After the defeat at T'ung Kuan, we read in *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 6 r⁰, that "the Po-yeh and Fêng-hsiang troops returned to the 渭橋 Wei Bridge [north of Ch'ang-an], where they met the newly-levied soldiers [from the capital], warmly clad in new furs. This sight roused them to fury: 'What have these fellows done to deserve such luxury', they cried, 'while we are shivering with cold and hunger?' So they despoiled them, and moreover acted as guides to the rebels on their march to Ch'ang-an".

¹¹⁾ That is to say, the Emperor, over whose travelling-carriage a purple canopy was suspended. This was 李儼 Li Yen, known to posterity by his temple name of 僖宗 Hsi Tsung. He came to the throne in 873, and was now only in his 19th year.

According to *Chiu t'ang shu*, loc cit., the Emperor fled on January 6th, two days before Huang Ch'ao entered the capital. But this is contradicted in ch. xix b, f. 15 r⁰, of the same work, where both events are related as occurring on the 8th. See note 7.

¹²⁾ 蒙塵, a phrase which, strangely enough, is omitted from the *P'ei wên yün fu* and the Supplement, takes its origin from the following passage in *Tso chuan*, 僖公, xxiv, § 4: 天子蒙塵于外 "The Son of Heaven is covered with dust outside his dominions". This refers to the flight of 襄王 Hsiang Wang from Chou to 鄭 Chêng in 636 B. C., owing to the joint rebellion of

his brother 帶 Tai and the Jung tribes. Hence "covered with dust" is commonly used to denote an Emperor going into exile. It occurs in one of Wei Chuang's later poems: 九重天子去蒙塵 "Nine times has the Son of Heaven gone into exile" (*Huan hua chi*, ch. ii, f. 1); and twice at least in Ching-shan's Diary: see the recent translation by J. J. L. Duyvendak, Chinese text, pp. 46—47.

¹³⁾ We know that the rebels' flag was white from *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 5 r⁰, col. 3: 是日黃巢前鋒軍抵關下、白旗滿野、不見其際 "On that day (January 4th) Huang Ch'ao's advance-guard arrived at the foot of the T'ung Pass, their white flags covering the face of the country as far as the eye could reach". Compare also line 208. For 旗, Wang Kuo-wei has the wrong reading 衣.

¹⁴⁾ 轟 and 崐 are both onomatopoetic words, the former being specially used of the noise of wheeled vehicles. The latter is the reading of A only; the other MSS. agree in giving a variant which does not appear in K'ang Hsi's dictionary, but has a phonetic which would interrupt the remarkable assonance of the line: *Hung hung k'un k'un ch'ien k'un tung*. Can one doubt that in the 9th century, as now, the vowel-sounds in all these words (except 乾) were practically identical? Yet three different renderings are given for them in Karlgren's "Analytic Dictionary".

¹⁵⁾ 金星 is usually the Metal Star, i. e. Venus. But this would be inadmissible in the present context.

¹⁶⁾ See the description of the 皇城 Imperial City in *Ch'ang an chih*, ch. vii, f. 1 v⁰: "Seven thoroughfares traverse the city from north to south, and five from east to west". These are doubtless the twelve mentioned here. Wang Kuo-wei reads 天 for 官, apparently without MS. authority. Moreover, there was only one Street of Heaven: see note 48 and line 146.

¹⁷⁾ I follow the definition of 脉脉 given in 辭源 *Tz'ü yüan*, 未 161: 含情欲吐之貌.

¹⁸⁾ For the influence of astrology on the Chinese mind, see Chavannes and Pelliot, "Un Traité Manichéen retrouvé en Chine", p. 185: "Il suffit d'avoir jeté les yeux sur l'histoire chinoise pour reconnaître le rôle immense qu'y ont joué les préoccupations astronomiques et astrologiques. Une corrélation constante se manifeste entre le cours des astres et la conduite des hommes", etc. In the eyes of the poet, the misty halo surrounding the moon symbolizes the ring of steel that the rebels have drawn round the doomed city; and the next three lines are also allegorical, hinting at the flight of the Emperor and the murder of his Ministers. The "Eunuchs" are a group of four faint stars (identified as Ophiucus 32, 33, 34 and 37) near the "Emperor's Throne" (which is Alpha Herculis or Ras Algethi according to Wylie) in the constellation of 天市 the Celestial Market. The "Purple Exhalation" is said in *Tz'ü yüan*, 未 53, to be "one of the Eleven Luminaries of astrologers; it follows the sun, moon, and five planets in their course, covering one celestial degree in 29 days, and making a complete revolution of the heavens in about 29 years". The other ten luminaries are the sun, the moon, the five planets, 孛 *Po*, 羅喉 *Lo-hou* (Rāhu) and 計都 *Chi-tu* (Ketu). The last-named two pursue their path in the opposite direction to the rest. (Ibid. 予 370; 未 107.) A purple vapour was traditionally associated with the Imperial House of T'ang; we read in 冊府元龜 *Ts'ê fu yüan kuei* that "the Emperor Kao Tsu was born at Ch'ang-an on the *ting-yu* day of the 11th moon of the first year of *T'ien-ho* in the Later Chou dynasty [21 Dec. 566]. On the day of his birth a purple vapour filled the courtyard, and a supernatural light shone through the chamber". The "baleful rays" indicate the rebels, 妖 being the epithet commonly applied to them: see my Notes on the Nestorian

Monument of Sianfu, § 73. The 三台 *San T'ai* were three pairs of stars forming part of the Great Bear. "They are the seat of the 三公 three Ministers of State, which is an earthly designation corresponding to their celestial counterpart, the San T'ai". (晉書 *Chin shu*, ch. xi, f. 12 v^o.)

¹⁹⁾ As evidence of the widespread popularity of this poem, it is interesting to note that the words 東隣有女 occur in a love-song which is preserved in another Tunhuang MS. of later date (S. 1441, v^o).

²⁰⁾ An allusion to 李延年 *Li Yen-nien*'s famous description of his sister, the favourite concubine of Wu Ti of the Han dynasty: 一顧傾城, 再顧傾國. This in its turn may have been suggested by *Odes* III. 3. x. 3: 哲夫成城、哲婦傾城.

²¹⁾ Wang Kuo-wei reads 把, but 帟 seems to me the better reading, though given only in B. Like its homophone 帕, it may denote either a handkerchief or a veil.

²²⁾ 旋, a conjunction that occurs again in lines 78, 87 and 173, always in the sense of 遂, "consequently", "and so".

²³⁾ At first sight it looks as if the meaning should be, "she is taught how to sit a galloping steed". But twice elsewhere (lines 173, 231) Wei Chuang uses 教 in a purely causative sense, which is equally applicable here.

²⁴⁾ This is not an easy line to construe, though the sense is fairly clear. For 橫波, see line 98; Pétillon, "Allusions Littéraires", p. 179; and 舞賦, quoted in *P'ei wên yün fu*, ch. xx^A, f. 124: 目流睇而橫波. For 秋水 in the sense of limpid eyes, see *Tz'ü yüan*, 午 208, where the definition 眼波 is given; and 午 137, where the latter phrase is explained as 目光流盼如水波之澄清也. In line 207, the metaphor is the same, but applied differently. 一寸, "inch-long", seems to refer to the size of the eye.

²⁵⁾ 一夫 in the bad sense of Mencius, I. 2. viii. 3: 殘賊之人謂之一夫.

²⁶⁾ The name of this substance, written 璧流離 *pi-liu-li*, is first known to occur in *Ch'ien han shu*, ch. xevi^A, f. 7 v⁰, where it is included among the products of Chi-pin (Kashmir). The commentator Mêng K'ang says that it was "green-coloured (青色) like jade". Yen Shih-ku, writing at the beginning of the T'ang dynasty, objects to this statement as not sufficiently comprehensive, and quotes 魏略 *Wei lüeh*, where it is said that the land of Ta-ch'in produces *liu-li* in ten colours. He continues: "It appears that this is a natural substance, surpassing the various kinds of jade in smoothness and lustre. Its colour varies. The *liu-li* commonly in use at the present day is made by melting down and blending (銷冶) certain stones, adding a number of chemicals and pouring the liquid into moulds. But this is not true *liu-li*, being much more unsubstantial, brittle and impure". The author of *T'ao shuo*, ch. iv, f. 17 v⁰, adds the information that *liu-li* came from 黃支 Huang-chih, 斯調 Ssü-t'iao, and 日南 Jih-nan. These countries were all situated in Indo-China.

The word *pi-liu-li* is believed to be an imitation of the sound of the Sanskrit "vaiḍūrya", a precious stone the nature of which is doubtful. Laufer ("Jade", p. 111) gives us a choice between beryl and lapis lazuli. But the following passage from 翻譯名義集 *Fan i ming i chi*, ch. iii, f. 28 r⁰., seems to show that it was purely fabulous: "瑠(or 琉)璃 *Liu-li*, a green-coloured gem. Also translated "not far" (不遠). It is said that in the Western Regions there is a mountain, *not far* from Benares, which produces this precious stone, hence its name. The Master of the Law 應 Ying says: 'The character 吠 *fei* or 毗 *p'i* is sometimes prefixed to it, and it is otherwise known as 毗頭梨 *p'i-t'ou-li*, meaning "gem of the distant mountain", i. e. Mt. Sumeru. This stone

is green-coloured, and none of its kind can be destroyed or melted down in the furnace. Only spirits with supernatural power are able to break it up'. He also says: 'The egg-shell of the Golden-winged Bird, which is obtained by spiritual beings and offered for sale to mortals, is sometimes called purple (紺) *liu-li*'. There seems to be no doubt that the Greek *βηρυλλος* is derived from *vaidūrya* (compare the Arabic and Persian *ballūr*, "crystal"), so that our word beryl and the Chinese *liu-li* may be etymologically identical. Brille, the German word for spectacles, is also traceable to the same root.

It is certain that in the course of ages the term *liu-li* has stood for several different things: (1) A natural stone, or what was supposed to be such. (2) A coloured vitreous substance, or strass, hardly to be distinguished from *p'o-li*, or glass. It is generally described as brittle and transparent, and from the 3rd century onwards was used in the manufacture of many domestic articles, such as dishes, bowls, screens and windows. (3) The term was also applied loosely to tiles covered with a glaze made from lapis lazuli (扁青石), "a silicate of aluminium and sodium with the brightness of glass and slightly translucent". These tiles, of which there were yellow and green varieties, were either tubular or flat, and were formerly used in the construction of temples and palaces. It is probably in this sense that *liu-li* must be taken in the present passage.

The *Tz' yüan*, 午 30, from which I have extracted some of the above information, says that 明角, a horny substance used for lamps in Buddhist temples, is also called *liu-li*. It comes from Korea, is too hard to be scratched by a knife, is white in colour and half an inch thick. A note on *liu-li* by M. Pelliot will be found in "T'oung Pao", XIII (1912), ff. 442—4. For its bearing on the problem of early porcelain, R. L. Hobson's "Chinese Pottery and Porcelain", pp. 143 seq., should be consulted.

²⁷⁾ Apparently made of small pieces of coloured glass. The

"crystal blind" is mentioned by several T'ang poets, e. g. Li Po in his 玉階怨 "Grievance of the Jade Steps": 却下水晶簾.

Lines 71—72 express the idea of maiden solitude. Wang Kuo-wei reads: 瑠璃簾[外不聞聲、翡翠樓]間空見影, and says that the seven characters I have placed in brackets, "omitted in the original MS., were supplied from the imperfect London text". This is not correct; none of the British Museum copies contains the variants 外, 聲 or 樓. For 間, Lo Chên-yü reads 前.

²⁸⁾ "Younger sister and elder sister". This meaning of 女弟 and 女兄 is given in 事物異名錄 *Shih wu i ming lu*, ch. vii, f. 7.

²⁹⁾ The second character in this line is almost certainly 拆, "undo", "pull to pieces". 拵 (*nin* or *jên*), an uncommon character meaning to grasp, is adopted by Wang Kuo-wei on the strength of a very doubtful reading in A, and in the other MSS. he mistakenly reads 衍. If he had compared the character here with the 7th of line 48 in B, he could not have failed to see that both are the same. Lo Chên-yü departs altogether from the text, but gets the right meaning, at least, with 解. The idea, I think, is that the young woman was hurriedly unmaking her toilet in order to excite less attention in the public streets, just as the heroine herself in line 87 combs out her hair before following the rebel army. Some dark green pigment was used by ladies for pencilling their eyebrows: cf. Su Tung-p'o's line, 縹緲在眉綠.

³⁰⁾ For 廻, which is given in all the Museum MSS., Wang Kuo-wei unnecessarily reads 危.

³¹⁾ Knife and saw were ancient instruments of punishment; the former was used for castration, the latter for cutting off the feet. Here they stand for weapons or instruments of torture in general.

³²⁾ 蟬鬢, hair dressed so as to bear a fanciful resemblance to the wings of a cicada.

³³) "Forcibly expanding moth eyebrows".

³⁴) The term 六親 "Six Relations" has been variously interpreted:—

a) In *Lao tzü*, XVIII, the commentator Wang Pi takes it to mean: Father, son, elder brother, younger brother, husband, wife.

b) According to Ying Shao's commentary on *Ch'ien han shu*, ch. xlviii, it is: Father, mother, elder brother, younger brother, wife, child.

c) In *Ch'ien han shu*, ch. xxii, it denotes relationships rather than relations: Father; his sons (who are brothers); his sons' sons (first cousins); second cousins; third cousins; fourth cousins.

d) So, too, in the commentary on *Tso chuan*, it is the relationship between: Father and son; Elder and younger brother; Father's sister and brother's daughter; Mother's brother and sister's son; Relatives by marriage; Father-in-law and sons-in-law.

³⁵) "Heart and gall in fragments".

³⁶) Compare line 130. Wang Kuo-wei reads 飧 for the second character; but this, as its composition shows, is specially reserved for the evening meal, and is therefore not likely to be qualified by 朝.

³⁷) "Although I enter mandarin-duck curtains". 鴛 is put for 鴛鴦, symbolizing marriage.

³⁸) One is reminded of the "Red Eyebrows" under 樊崇 Fan Ch'ung, who rebelled against Wang Mang. It would appear that Huang Ch'ao's followers adopted the same device for inspiring terror.

Lo Chên-yü reads 眉猶赤.

³⁹) As the rebels were mostly drawn from the eastern provinces, their dialect would naturally sound uncouth to an inhabitant of

Shensi. Wang Kuo-wei has the inferior reading 語言 (perhaps a misprint).

⁴⁰⁾ Both 栢臺 *Po-t'ai* and 蘭省 *Lan-shêng* were names for the 御史府 *Yü shih fu*, or Censorate, *t'ai* having been substituted for *fu* in the Later Han dynasty. In Han times there were rows of cypress trees in the grounds of that Department, hence it was called *Po-t'ai*. *Lan-shêng* is the same as *Lan-t'ai*.

In line 101, 4—5, Lo Chên-yü reads 半是, which does not balance so well with 郎皆.

⁴¹⁾ "Fox spirits" and "rat demons".

⁴²⁾ 纏 is an abbreviated form of 纏. Compare 堙 in line 199.

⁴³⁾ Tablets to be held before the breast at audiences of the Emperor. Originally, as we see from *Li chi*, XI. i. 16, they were used for memoranda. According to *Hsin t'ang shu*, ch. xxiv, f. 6 r⁰, "ivory tablets were round above and square below", so that it must have been easy to see when they were held upside down. For further notes on the *hu*, see Laufer, "Ivory in China", pp. 72—73.

⁴⁴⁾ *San Kung* is a collective name for the three most exalted Ministers of State. Under the Chou dynasty, these were: 太師 Grand Tutor; 太傅 Grand Assistant; 太保 Grand Guardian. Under the Former Han they were: 大司馬 President of the Board of War; 大司徒 Secretary of State; 大司空 President of the Censorate. Under the Later Han, their functions remained the same, and the names only were altered to 太尉, 司徒 and 司空.

⁴⁵⁾ This was a decoration worn by the three higher grades of officials.

⁴⁶⁾ The 兩史 or 二史 were two secretaries or historiographers attached to the sovereign or to feudal princes. See *Li chi*, XI. i. 5: 動則左史書之、言則右史書之 "The actions [of the Son of Heaven] were written down by the Recorder

of the Left, and his utterances by the Recorder of the Right". In *Hou han shu*, ch. xcii, f. 7 r⁰., on the other hand, it is stated that the Recorder of the Left noted down words, and the Recorder of the Right wrote about events: 左史記言、右史書事. The commentator then quotes the above passage of the *Li chi*, transposing 動 and 言.

⁴⁷⁾ The last night watch, from 3 to 5 a. m.

⁴⁸⁾ The Imperial City, which must be distinguished from the 三內 three Inner Cities also forming part of the capital (see note 64), seems to have been inhabited by Government officials and their families, but otherwise it consisted only of public buildings and temples. 長安志 *Ch'ang an chih*, ch. vii, f. 1 v⁰., states that down to the 6th century the intervening open spaces were occupied by private dwelling-houses. But Wên Ti of the Sui dynasty disapproved of this, and thenceforward the common people were not allowed to live in the Imperial City. It must be noted that the Emperor himself did not reside here, but in one or other of the Inner Cities. Père Maurice is therefore wrong in calling it the "ancien emplacement muré du palais des T'ang" (see Havret, "La stèle chrétienne de Si-ngan-fou", pt. II, p. 123). According to 唐兩京城坊考 *T'ang liang ching ch'êng fang k'ao*, ch. i. f. 7, the Imperial City, also called 子城 "Child City" as opposed to the adjoining Parent City of Ch'ang-an proper, lay immediately south of the somewhat smaller 宮城 *Kung ch'êng*, "Palace City", or 西內 "Western Inner City". It measured 5 *li* 115 paces east and west, by 3 *li* 140 paces north and south, so that, reckoning 360 paces (步) to the *li*, its perimeter was 17 *li* 150 paces. There were three gates in its south wall, two in its east wall, two in its west wall, and five communicating with the Palace City on the north. Just south of these five gates a thoroughfare called 橫街 the Cross Street ran the whole length of the Imperial City from east to west. It had the

noble breadth of 300 paces (nearly 480 yards), all the other "Official thoroughfares" (see note 16) being only 100 paces wide. The main street running north and south through the centre of the city was the 承天門街 "Street of the Ch'êng-t'ien Gate", usually abbreviated into 天街 the Street of Heaven. It connected the Ch'êng-t'ien Gate on the north with the 朱雀 Chu-ch'iao Gate on the south, and was bordered on either side by an avenue of Sophora trees, so that it was also popularly known as 槐衙 Sophora Compound. A continuation of this street ran through the 外郭城 city of Ch'ang-an proper, from the Chu-ch'iao Gate to the 明德 Ming-tê Gate in the south wall, a distance of 9 *li* 175 paces (op. cit., ch. ii, f. 2 r⁰). The city proper enclosed the Imperial City on all sides except the north. Its walls were about 17 ft. high, and measured 15 *li* 175 paces north and south by 18 *li* 115 paces east and west, with a perimeter of 67 *li*, or something like 22 miles. See the plan of the city on p. 381, drawn accurately to scale by my son Laurence P. Giles, but without the detail of the Chinese maps which would be superfluous for our present purpose.

⁴⁹) Ch'ih-shui ("Red River") is a town on the right bank of the Wei River, rather more than one-third of the distance from Sianfu to the Yellow River, or approximately 30 miles. It still bears the same name, and appears in the Postal Guide as Chihshuichen.

⁵⁰) A omits the third character in this line, and before I knew of the existence of any other text, I conjectured 發. This, I see, is an alternative reading offered by Wang Kuo-wei, and it certainly seems preferable to 來, which is given by B, C and E; but there is no MS. authority for it.

⁵¹) "Big P'êng and Little P'êng", and 二郎四郎 "Second and fourth gentlemen", are merely contemptuous ways of referring

to some of the rebels. — Wang Kuo-wei is wrong in saying that A reads 臺 for 彭. Either he or Dr. Kano seems to have been misled by the written form of the latter character, which is the same in all the British Museum copies, and occurs again in line 222.

⁵²⁾ In token of submission, as in *Tso chuan*, 僖公 VI, § 3: 許男面縛銜璧 “The Baron of Hsü appeared with his hands tied behind his back, and holding a jade tablet in his mouth”. 璧, which is the reading of all the MSS., cannot be right.

⁵³⁾ There is no indication here that the rebels had left Ch'ang-an, otherwise one might be tempted to identify this episode with the temporary re-occupation of the city by T'ang Hung-fu, described on p. 314. It is quite possible that more than one attempt was made to eject Huang Ch'ao from the capital; and perhaps this is the explanation of the discrepancy I have noted between the Old and New T'ang Histories. On the other hand, it is certainly strange that the withdrawal of the rebels to Pa-shang should not be mentioned in the poem. We may surmise, therefore, that the narrator had left for Lo-yang before May, 881.

⁵⁴⁾ For Shang Jang, see pp. 309, 315. His name is not included in any of the biographical dictionaries at my disposal. — Wang Kuo-wei reads 營 “camp”, though all the MSS. have 廚.

⁵⁵⁾ These gruesome facts are fully corroborated in the histories, and cannibalism was not confined to one side only. Thus, we read in *Chiu t'ang shu*, ch. cc^b, f. 7—8: “The people fled to strongholds in the mountain valleys, and for several years agriculture ceased. The rebels occupied the empty city, but no revenues came in, and the price of corn rose until a bushel of rice fetched 30,000 cash. The Government troops used to seize stragglers from the mountains and sell them to the rebels as food”. *Hsin t'ang shu*, ch. ccxxv^c, f. 7 v⁰, adds the detail that the bark of trees was reduced to a

powder and eaten (屑樹皮以食); and again, f. 9 v⁰: "The rebels used their prisoners as food, thousands of men daily. They prepared a number of huge pestles, with which they pounded their bones and skin to a pulp in mortars, and then devoured them". And finally, *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 33 v⁰, completes the picture of horror: 長安中斗米直三十緡、賊賣人於官軍以爲糧.... 人直數百緡、以肥瘠論價 "In Ch'ang-an a bushel of rice would fetch 30,000 cash. The rebels sold human beings to the Government troops as food, the price of a man running to several hundred thousand cash, and varying according to his degree of plumpness".

⁵⁶⁾ With dead bodies; cf. Mencius, I. 2. xii. 2: 凶年饑歲、君之民老弱轉乎溝壑.

⁵⁷⁾ I have not been able to find these localities on the map. But a 七架亭 Ch'i-chia Pavilion is mentioned in *Ch'ang an chih*, ch. vi, f. 5 v⁰, as being in the 禁苑 Forbidden Park, 13 *li* from the Palace City. — In feudal times, a 軍 or army corps consisted of 12,500 men. In theory, the Sovereign had six armies, the larger States three, the middle-sized States two, and the smaller States one. In the T'ang dynasty, the 六軍 were six divisions of Imperial Guards: the 龍武 Lung-wu, the 神武 Shên-wu and the 神策 Shên-ts'ê (see above, p. 310), each being divided into Right and Left. The name of the first was originally Lung-hu, "Dragons and Tigers", but was altered for reasons of taboo. Another classification gives 羽林 Yü-lin instead of Shên-wu or Shên-ts'ê. The plan of the Ta-ming Kung in *T'ang liang ching ch'êng fang k'ao* shows the Guards of the Left quartered just outside the 太和 T'ai-ho Gate in the eastern wall of the Kung, and the Guards of the Right outside the 九仙 Chiu-hsien Gate in the western wall. Perhaps these were known as the Liu-chün Gates.

⁵⁸⁾ Wang Kuo-wei adopts the reading 金何有, supported by

three out of the five MSS. But I do not see that any good sense can be made out of it.

⁵⁹⁾ Two private Imperial parks (內苑) lay to the east and west of the 大明宮 Ta-ming Kung (see note 64). Besides these, there were extensive gardens, dotted with belvederes and pavilions, to the north and north-west of the Palace City. Three of these, the 桃園 Peach Garden, the 梨園 Pear Garden, and the 蒲桃園 Vinery are marked on the maps; the Apricot Garden was doubtless also in this neighbourhood.

⁶⁰⁾ C is the only MS. that has preserved what appears to me to be the true reading, 誅. Wang Kuo-wei reads 株殘, which might perhaps be equivalent to our phrase, "destroy root and branch"; but a verb seems to be needed. The collocation 誅殘, meaning "to exterminate", occurs in *Shih chi*, ch. viii, f. 12 r⁰, col. 6.

⁶¹⁾ See 古今注 *Ku chin chu*, ch. i, f. 9 r⁰: "The Imperial Canal at Ch'ang-an was called 楊溝 the Willow Canal, because it is said that tall willows were planted along its banks. According to another account it was called 羊溝 Goat Canal, because it was constructed as a moat to keep off the goats which were fond of butting the walls of the city". This canal was really an aqueduct, bringing water from the 終南 Chung-nan mountains in the South right up to the Imperial Palace; hence its name. It was also known as 禁溝 the Forbidden Canal.

⁶²⁾ Again it is C alone that gives the reading 黻, confirming Wang Kuo-wei's conjecture. Lo Chên-yü adopts the reading of A: 繡黻 "embroidered silks", which does not fit the context quite so well.

⁶³⁾ The derivation of 甲第 in this sense is very curious. We are told in *Shih chi*, ch. xii, f. 5 init., that Wu Ti gave a nobleman's mansion (賜列侯甲第) to the magician 欒大 Luan

Ta; and in *Ch'ien han shu*, ch. i^b, f. 12 v⁰, that Kao Ti presented great mansions (大第室) to his noblemen. A note on the former passage refers us to Mêng K'ang's commentary on the latter: 有甲乙次第故曰第也 "There were some of the first and some of the second class; hence the use of *ti* [for 'mansion']". The original meaning of 甲第, then, is simply "first-class".

⁶⁴) This magnificent building, erected in A.D. 662 as an Imperial Audience Hall, stood in the 大明宮 *Ta-ming Kung*, "Palace of Great Brightness", fronting the 丹鳳門 *Tan-fêng môn*, "Red Phoenix Gate", to the south. Including the broad level spaces on either side, it was 500 步 *pu* or paces (nearly 800 yards) across from east to west, and without partition walls inside. It was here that Huang Ch'ao was solemnly enthroned on January 16th, 881. See *T'ang liang ching ch'êng fang k'ao*, ch. i, f. 15 r⁰; *Ch'ang an chih*, ch. vi, f. 7 r⁰; *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 8 r⁰.

There were three so-called Inner Cities (三內) at Ch'ang-an, reserved especially for the Imperial residences and buildings in which State ceremonies were performed. Of these, (1) the 宮城 *Kung ch'êng*, "Palace City", also called 大內 "Great Inner" or 西內 "Western Inner City", was bounded by the Imperial City on the south, the City proper on the east and west, and the Imperial Parks on the north. Enclosed by walls over 33 ft. high, it formed a rectangle of 4 *li* across by 2 *li* 270 *pu* north and south, with a perimeter of 13 *li* 180 *pu*. Its principal building was the 太極殿 *T'ai-chi Hô*, where the funeral rites after the death of an emperor were generally held. In A.D. 710, the name *T'ai-chi Kung* was given to the whole of the Western Inner City. (2) The next in importance was the *Ta-ming Kung*, or 東內 "Eastern Inner City", which stood on high ground, dominating the city of Ch'ang-an, so that the base of the Han-yüan Hall was forty feet above the adjacent plain. Besides this building, it

contained numerous other halls and ornamental gateways, and a large artificial lake, the **太液池** T'ai-i Ch'ih, with a pavilion in the middle. Three *li* in width, it stretched five *li* beyond the north wall of the city proper, and was surrounded by the **禁苑** Chin yüan, or Emperor's private park. (3) The **興慶宮** Hsing-ch'ing Kung, or **南內** "Southern Inner City", was situated on the east side of the *Wai-kuo ch'êng*, or city proper, and only a short distance from the Imperial City. It had its origin in 701, when a space near the **龍池** Dragon Pool in the Hsing-ch'ing Ward was set apart by the Empress Wu for the mansions of "the five Princes". The actual Palace was built in 714, and enlarged in 726 by the incorporation of half of the **永嘉** Yung-chia and **勝業** Shêng-yeh Wards. It was used by the Sovereign as a centre for the dispatch of administrative business, and an Imperial audience hall was also erected here in 728. No exact measurements are given, but it appears to have been somewhat smaller than the other two *Kung*.

The Palace City was founded by the Sui Emperor Wên Ti in 583, on a site south-east of the old Han city of Ch'ang-an. It was then called **大興宮** Ta-hsing Kung. Afterwards he built the Imperial City, and then the city proper. The Ta-ming Kung was built by T'ai Tsung in 634, and called the **永安** Yung-an Kung, but its name was changed in the following year. After 663, the T'ang Emperors resided mostly in the Ta-ming Kung, but whenever there was any great ceremony or specially important business to be transacted, it was held as before in the Palace City. Thus it appears that the latter was considered superior in sanctity to the Ta-ming Kung.

65) The **花萼相輝樓** Hua-o-hsiang-hui Lou, to give its full title, was situated in the south-western corner of the Hsing-ch'ing Kung. We read in *T'ang liang ching ch'êng fang k'ao*, ch. i,

f. 21 r⁰: "In the 12th moon of the 24th year of *K'ai-yüan* [Jan.-Feb. 737], the north-east corner of the 東市 Eastern Market-place and the north-west corner of the 道政坊 Tao-chêng Ward were pulled down in order to make space for the approach to the Hua-o Lou. Now, after the Kung had been established, the houses occupied by [the brothers] 寧王憲 Prince Hsien of Ning, 申王撝 Prince Hui of Shên, 岐王範 Prince Fan of Ch'i, and 薛王業 Prince Yeh of Hsieh, faced one another in a ring close by the Palace. So Ming Huang bestowed on the belvedere the name *Hua-o-hsiang-hui* ("flower and calyx shedding mutual lustre") in allusion to the 棠棣 *t'ang-ti* ("cherry tree") of the poets. From time to time the Emperor ascended the belvedere, and on hearing the sound of music issuing from the Princes' quarters, he would invite them all to come up and share his couch, in order that they might feast and frolic together".

The allusion is to the following somewhat obscure passage in *Shih ching*, II. 1. iv. 4: 常棣之華、鄂不韡韡、凡今之人、莫如兄弟 "The flowers of the cherry tree are the glory of the calyx and stalk: Of all the men in the world, there are none equal to brothers". The union of brothers is said to be symbolically expressed — the younger serving the elder, the elder protecting the younger. (Legge follows Chu Hsi, whose interpretation is different: see Chinese Classics, vol. IV, p. 251.) 常, 棠 and 唐 are used indifferently for the first character. 輝, in the name of the belvedere, seems to have been adopted as a commoner word approximating both in sound and sense to 韡.

⁶⁶) With lines 141—2 compare *T'ung chien*, ch. cclvi, f. 10 v⁰: 至京師、荊棘滿城、狐兔縱橫、上淒然不樂 "The Emperor, on arriving at the capital [on his return from Ch'êng-tu in 885], found the whole city full of brambles, and overrun with foxes and hares, a spectacle which caused him much

grief". Here the wording is so similar to that of the ballad as to suggest that the historian may have borrowed from it.

⁶⁷⁾ There were two Imperial Treasuries in the Palace City, namely, the East and West 左藏庫 *Tso-tsang-k'u*, standing one on each side of the 承天 *Ch'êng-t'ien* Gate in the south wall. From *Chiu t'ang shu*, ch. xlv, f. 1 v^o, col. 5, one gathers that they were largely used at one time for the storage of manuscripts.

⁶⁸⁾ See note 48.

⁶⁹⁾ Until the discovery of the complete poem at Tunhuang, lines 145—6 were the only part of it preserved. This was due to their being quoted in the 10th century work 北夢瑣言 *Pei mêng so yen*. Line 146 seems to have been the one specially objected to by subsequent Ministers (see above, p. 317), which may perhaps account for the variant reading of the last three characters found in *T'ang ts'ai tzü chuan*: 卻重回.

At this point there seems to be an interval of several weeks or even months (see note 53), for the rest of the poem deals with the heroine's journey eastward through Shensi and Honan. Indications of time and place are vague, but it is probable that she was sent, still in captivity, to Loyang during the spring of 881.

⁷⁰⁾ It is doubtless a mere coincidence that the two instances of 游奕 in *P'ei wên yün fu*, ch. c^b, f. 194, refer to naval patrols. Here it evidently denotes scouting parties sent out by the rebel army. The phrase occurs in the same sense in S. 2589, the Tunhuang MS. mentioned above on p. 315.

⁷¹⁾ A range of low hills runs from the north of Ch'ang-an in a south-easterly direction, and is crossed by the road that leads to Honan. It appears to have been customary for inhabitants of the capital to escort departing guests up to this point.

⁷²⁾ This was the tomb of the Han Emperor Wên Ti, some six or seven miles out of Ch'ang-an. The place was also called 霸上

Pa-shang. It was here that the renegade Chang Chih-fang met Huang Ch'ao before his entry into the city.

⁷³⁾ This mountain, noted as the burial-place of Ch'in Shih Huang, is two *li* south-east of 臨潼縣 Lin-t'ung Hsien, and about 50 *li* from Ch'ang-an. Covered in T'ang times with richly decorated temples and pavilions, it was frequently visited by the Emperor Ming Huang. The "blue and gold" may refer to glazed tiles and gilded carving. In the early Chou period, according to the topographies, the 驪戎 Li-jung tribe settled on this mountain, hence its name.

⁷⁴⁾ 鎖 is another form of 鎖. *P'ei wên yün fu* gives as a quotation from a poem: 樹鎖蒼煙 "trees enveloped in blue mist". Here, on the contrary, it is "Li Shan enveloped in trees".

⁷⁵⁾ A and E have 城 instead of 成: "all the towns on the great road", etc. This reading is certainly attractive, and has been adopted by Wang Kuo-wei; but 俱城 in this sense seems to me very dubious Chinese.

⁷⁶⁾ Wang Kuo-wei reads 長匡 with A, though it is hard to see what meaning he can get out of it; and Lo⁴ Chên-yü proposes the strangely feeble emendation 長安月. That 長 *ch'ang* is only the copyist's blunder for 牆 *ch'iang* is practically certain, because not only does the latter character appear in all the other four MSS. (written in semi-cursive style so as to resemble 塙), but another example of the phrase occurs in one of Wei Chuang's own poems, 長安舊里, giving a glimpse of the ruined capital as it appeared to him on his return: 滿目牆匡春草深. (See *Huan hua chi*, ch. x, f. 1; *Ch'üan t'ang shih*, Wei Chuang, ch. v, f. 2. In the latter work, 垣 is offered as an alternative reading for 匡.) In both passages the meaning of *ch'iang k'uang* is evidently "wall framework", that is to say, bare walls standing without a roof and open to the moonlight. The primary meaning of 匡 seems to

be "rectangular" (not "rectilinear", as in Karlgren's Dictionary), whence it is an easy step to "framework"; and in combination we get words like 框 the frame of a window or door, and 眶 the socket of the eye. Another meaning, not given in the dictionaries, is the rectangular frame on the page of a Chinese printed book dividing the text from the margin. Finally, I would point to *Li chi*, II. 2. ii. 27: "Silkworms spin cocoons, but crabs supply the 匡 boxes for them" (from their shell).

⁷⁷⁾ This must have been a town named after the "three peaks" of the neighbouring 華山 Mt. Hua. According to 陝西通志 *Shan hsi t'ung chih* (quoted in *T'u shu chi ch'êng*), the southern peak was called 松檜 *Sung-kuei*, "Pine and Juniper", or 落鴈 *Lo-yen*, "Falling Wild-goose"; the eastern peak 明星玉女 *Ming-hsing Yü-nü*, "Fairy Maiden of the Bright Star"; and the western peak 蓮華 *Lien-hua*, "Lotus Flower", or 芙蓉 *Fu-jung*, "Hibiscus". Lo Chên-yü's conjecture (if it is not a slip of the pen) 三山路 can safely be rejected.

⁷⁸⁾ The gilded image of some deity in a Buddhist or Taoist temple. D has the note, 華岳三郎, which seems to indicate that the temple in question was that of the Three Worthies on Mt. Hua.

⁷⁹⁾ 杵 is said to be a form of 藥 *nieh*.

⁸⁰⁾ We must imagine lines 163—174 to be spoken by the god. — The MSS., with the doubtful exception of C, read 圉, which can hardly be right. *Chung kuo*, like 中原 in line 227, probably stands not for the whole Empire, but for central China, especially Honan.

⁸¹⁾ Heroic figures whose function it was to frighten away evil spirits. Such were the protectors of the home 神荼 *Shên T'u* and 鬱壘 *Yü Lü*, mentioned as early as the first century A.D. It appears that peach-wood figures of the two guardians were origin-

ally hung up, but these gave place to pictures of them, and at the present day they are simply represented by their names inscribed on strips of red paper which are pasted on the lintel of the door or the door itself. See 論衡 *Lun hêng*, ch. xvi, f. 3; 風俗通義 *Fêng su t'ung i*, ch. viii, f. 5; 獨斷 *Tu tuan*, ff. 12—13.

⁸²⁾ 徒 “merely” or “vainly” — because he could do nothing for his worshippers as a *quid pro quo*.

⁸³⁾ 惡 *niu*, the reading of A, B and E, is certainly preferable to 惡, which is given in D and adopted by Wang Kuo-wei.

⁸⁴⁾ The first meaning of 寰 given in 正字通 *Chêng tzu t'ung* is 宮周垣 “the outer wall surrounding a temple”. This seems to be what is intended here.

⁸⁵⁾ *Yen-kuei* is the demon that is supposed to cause nightmare. Lo Chên-yü reads 魔 without justification. — Note that 教 is used in its colloquial sense of “to cause”, and is here equivalent to the imperative.

⁸⁶⁾ *Shêng ling*, as we might speak of “poor souls”. Cf. line 230, where again it is synonymous with 人民.

⁸⁷⁾ The princes and satraps in other provinces who have been false to their trust and yielded to the rebels. — The expression 責望 occurs in *Shih chi*, ch. cxviii.

⁸⁸⁾ I have not succeeded in finding this name elsewhere, and can only conjecture that it may have been a local designation for the T'ung Kuan. Yang Chên was the famous incorruptible Minister of the Later Han Dynasty (see Giles, *Biog. Dict.* 2362). He was a native of 華陰 *Hua-yin*, close to the western entrance to the T'ung Pass, and his tomb stood by the roadside.

⁸⁹⁾ This is evidently not the well-known Ching Shan in 富平縣 *Fu-p'ing Hsien*, Shensi (see *T'u shu chi ch'êng*, VII, ch. 76), but the mountain mentioned in *Hsin t'ang shu*, ch. xxxviii, f. 3, as

"Fu-fu [Inverted Cooking-pot] Shan, otherwise called Ching Shan, in Hu-ch'êng Hsien, Kuo Chou" (虢州湖城縣...覆釜山一名荆山). It is also the Ching Shan at the foot of which the Yellow Emperor is said to have cast his nine caldrons: see 太平寰宇記 *T'ai p'ing huan yü chi*, ch. vi, f. 16. It is clear that the Lady has now left Shensi behind her and is looking towards 閬鄉 Wên-hsiang.

⁹⁰⁾ Huang Ch'ao must, of course, have passed through the district, but his march from Lo-yang to T'ung Kuan was very rapid, and he appears to have refrained from pillage.

⁹¹⁾ The departmental city, now Shan-hsien, lies on the south bank of the Yellow River, about fifty miles from the T'ung Pass.

帥 is a fairly certain correction for 師, borrowed from Lo Chên-yü.

⁹²⁾ All the MSS. read 蒲津, for which Wang Kuo-wei substitutes 蒲州 P'u-chou. The emendation is surely unnecessary. For one thing, P'u-chou, which occupies the south-west corner of Shansi, had its name altered to 河中府 Ho-chung Fu under the T'ang dynasty: see Playfair, "Cities and Towns", no. 5318; *Hsin t'ang shu*, ch. xxxix, f. 1. P'u-ching is the name of an important ford and customs barrier to the west of P'u-chou, and it may well have been applied to the whole district.

⁹³⁾ 戈 "spears" is the best-supported reading, being that of B and E. C has 犬, which may quite possibly be right: "not a dog is heard to bark". D reads 𤝵, which should stand for 天, but might also represent 犬. (See the way in which 猷 is written in *Tun huang lu*, p. 13, col. 2.) Wang Kuo-wei accepts none of these, but conjectures 鼓 *ku*, "drums", which comes near to 戈 in sound, and may have come even nearer in the 10th century: see Karlgren, "Analytic Dictionary", nos. 410, 429.

⁹⁴⁾ Hsin-an Hsien is about twenty miles west of Lo-yang. Here

is the 函谷關 Hsien-ku Pass of the Han dynasty. The Hsien-ku Pass of the Ch'in dynasty is about three miles south of Ling-pao Hsien, which is 70 miles further west.

⁹⁵⁾ Han Yü says: 吾年未四十...而髮蒼蒼 "My tale of years is not forty, yet my hair is streaked with white". Perhaps, however, *ts'ang ts'ang* is an epithet to be referred to 面: "his face withered and worn". Cf. *Shih ching*, I. 11. iv. 1: 蒹葭蒼蒼, where the *Tz'ü yüan* explains the phrase as 物老之狀.

⁹⁶⁾ "Moss lichen colour".

⁹⁷⁾ All the MSS. give 荻 here, but in line 216 (6) E has 荻, which may therefore be the right reading in both passages. 蓬荻 occurs in a poem by Su Tung-p'o: see *P'ei wên yün fu*, ch. ci, f. 120. On the other hand, the word 花 in line 216 rather points to 荻, which according to the *Pên ts'ao* is a kind of *Artemisia*, whereas 荻 is a reed or a rush. See "Botanicon Sinicum", nos. 195, 435. 蓬, according to Stuart, "Chinese Materia Medica", is the same as *Erigeron acre*, a very common weed in North China.

⁹⁸⁾ 底 is an interrogative particle that was much used by the T'ang poets in the sense of 何.

⁹⁹⁾ "East metropolitan district city", forming part of Lo-yang.

¹⁰⁰⁾ The word 甸 has many meanings. Here it is a measure of cultivated land, originally made the means of determining the number of men to be supplied for service in the Imperial Army. See *Li chi*, XXI, ii, 18, where the commentary tells us that 900 畝 *mou* made a 井, 16 *ching* made a 丘, and 4 *ch'iu* made a *tien*. A *tien*, therefore, equalled 57,600 *mou*. Now, according to *Hsin t'ang shu*, ch. li, f. 1, the *mou* under the T'ang dynasty was fixed at 240 square *pu*, or 6000 sq. ft. (方尺). The length of the T'ang foot appears, from part of a footrule brought back by Sir Aurel Stein from his third expedition, to have been as nearly as possible $11\frac{1}{2}$ English inches. Thus it is easy to calculate that the English acre

(which contains 43,560 sq. ft.) is very nearly equal to 7.905 *mou* of the T'ang dynasty, and 57,600 *mou* to 7286 English acres.

¹⁰¹⁾ 墾, the reading of all the MSS. except D, is an alternative form of 塵 *ch'an*; this is, strictly speaking, the ground allotted in feudal times to a retainer for his dwelling. It consisted of a *mou* and a half, according to the *Shuo wên*, but also carried with it 100 *mou* of arable land and 50 to 200 *mou* of waste land: see *Chou li*, XV, 15. Thus it is in some sort equivalent to our word "farm": cf. *Shih ching*, I. 9. vi. 1. Mencius, I. 1. iii. 4, speaks of "homesteads (宅) with their five *mou*" and "farms (田) with their hundred *mou*". As a measure of arable land, then, it is probable that 200 *ch'an* comprised some 20,000 *mou*, or about 2530 acres. *Ch'an*, it should be remarked, is the modern Pekingese pronunciation, but in the T'ang dynasty the word was pronounced something like *ch'ien*, as we see from the homophone 前 in D. — Instead of 良田, Wang Kuo-wei prefers to adopt the reading of B, 桑田 "mulberry plantations"; but these would not be "sown annually".

¹⁰²⁾ The tax on households was known in the Chin dynasty as 戶調, and it is also mentioned in the T'ang History. In A.D. 862, we are told that the household tax and the poll-tax (戶稅丁錢) were remitted in Annam for the space of two years. For two interesting inscriptions, dated 685 and 706, on shrouds of hempen cloth which had been collected under the old 租庸調 *tsu yung tiao* system of taxation, see the second part of my Appendix in Stein's "Innermost Asia".

The figure in the present passage certainly seems excessive; and Lo Chên-yü is probably right in emending 千 into 十, which gives the more reasonable sum of 300,000 cash.

¹⁰³⁾ All the MSS. have 絲箱 (" chests of raw silk ") which, if not unexceptionable, seems at first sight to be a satisfactory reading. But the collocation of 倉 and 箱 points very decidedly to a

reminiscence of *Odes*, II, 6. vii. 4: 乃求千斯倉、乃求萬斯箱 “He will seek for a thousand granaries, he will seek for ten thousand waggons”. 斯 is here hardly more than an expletive, and an ignorant scribe, not understanding the word, may have substituted for it a homophone (as in so many other cases) which appeared to him to make better sense. That at any rate seems to be the view taken by Lo Chên-yü, who reads 斯 without comment.

¹⁰⁴) These are two difficult lines. 匣 is etymologically the same word as 柙, the sheath of a sword. Wang Kuo-wei reads 迺, from which no sense can be extracted, and which provides no antithesis to 旗. 秋水, which in line 62 meant bright eyes, is here a bright sword blade. *Tz'ü yüan*, 午 208, quotes 越絕書 *Yüeh chüeh shu*: 大阿之劍其色如秋水 “The sword Ta-o, whose colour is that of autumn floods”. The Green Dragon presides over the eastern, and the White Tiger over the western quadrant. The *locus classicus* is *Li chi*, I. 1. v. 8: 行、前朱鳥而後玄武、左青龍而右白虎 “Soldiers on the march carry the banner of the Red Bird in front, and that of the Sombre Warrior behind; the banner of the Green Dragon on the left wing, and that of the White Tiger on the right”. That 青蛇 is only a variant of 青龍 is shown by a passage quoted from *Chiu t'ang shu* in *P'ei wên yün fu*, ch. xxi, f. 130, where it is associated with rain. The exact meaning of the allusion in line 207 is uncertain, but the White Tiger is an obvious reference to the white flag of the rebels: cf. line 32. The general idea conveyed by the speaker is that he is beset by spoilers — dragons in the east and tigers in the west.

¹⁰⁵) “As though rolling up the soil”, that is, making a clean sweep. *Tz'ü yüan*, 子 402, quotes the words 卷土重來 from a poem by the ninth century poet Tu Mu, and explains them as “exerting oneself to the utmost in order to retrieve one's fortunes

after a defeat". The same phrase (with 捲) is explained *ibid.*, 卯 118, as 席捲重來、猶言傾其所有也 "rolling up one's belongings like a mat and coming a second time, which is as much as to say, pouring forth all one's resources".

¹⁰⁶) 垂 is read by all the MSS., and its emendation into 殘, proposed by Wang Kuo-wei, seems quite uncalled-for. It is true that 垂年 does not appear in *P'ei wên yün fu*, but 垂老 is a similar phrase meaning "to grow old". Lo Chên-yü reads 垂垂 (omitting 年) — also an arbitrary conjecture.

¹⁰⁷) 闌干 *lan kan*:— the origin of this phrase is obscure, but it seems to be purely phonetic. K'ang Hsi only gives the meaning 縱橫 "vertical-horizontal", or "sidelong". Of this we have an example in 古樂府 *Ku yo fu*: 月沒參橫北斗闌干 "The moon had sunk beneath the horizon, Orion was on its side, and the Great Bear lying athwart". 韻會 *Yün hui* adds two extended meanings, namely, "balustrade" and "eye socket". But there are several passages in poetry, such as ours, where none of these meanings seems to suit. And, accordingly, 國文成語辭典 *Kuo wên ch'êng yü tz'ü tien*, 戌 29, gives as a further definition 淚多貌 "the appearance of flowing tears". This certainly seems to be the sense required in Po Chü-i's line: 玉容寂寞淚闌干 "Her features are fixed and calm, though myriad tears fall": see H. A. Giles, "Chinese Literature", p. 174.

¹⁰⁸) The owl's peculiar cry has in most countries caused it to be regarded as a bird of ill omen. Ou-yang Hsiu says in one of his memorials: 鳴梟之惡音孰不聞而掩耳 "Who does not stop his ears on hearing the evil sound of the hooting owl?" Compare *Æneid*, IV, 462:

"Solaque culminibus ferali carmine bubo

Saepe queri et longas in fletum ducere voces".

But in China the bird is notorious as a type of moral subversion,

because the young ones were popularly supposed to eat their own mother.

¹⁰⁹⁾ The modern K'ai-fêng Fu.

¹¹⁰⁾ P'êng-mên was the name of a mountain with twin peaks north-west of P'êng-hsien in the prefecture of Ch'êng-tu. But the poet may have had some other place in mind.

¹¹¹⁾ 徒 is rather a favourite adverb of Wei Chuang's (cf. lines 167 and 235), and it is read by all the MSS. except B, which has the obviously corrupt reading 從; otherwise I should be inclined to suggest the emendation 足. — The 東灞橋 Tung-pa Bridge, which spanned the Pa River not far from Ch'ang-an, was sometimes called the 銷魂橋 "Bridge of Swoons", because it was a customary place of leave-taking among friends. (*Ch'ang an chih*, ch. xi, f. 3 v⁰; *Tz'ü yüan*, 戊 32.)

¹¹²⁾ An old name for Chiang-ning Fu, or Nanking, the capital of Kiangnan.

¹¹³⁾ Similarly, Huang Ch'ao is called 巨寇 in Chang Ch'êng-fan's memorial, *T'ung chien*, ch. ccliv, f. 5 v⁰, and by the Emperor himself, *ibid.*, f. 7 v⁰.

¹¹⁴⁾ This line caused me considerable difficulty until I recognized it as a reminiscence of *Tao tê ching*, ch. 46: 天下無道、戎馬生於郊 "When the Empire is without Tao, war-horses are bred on the frontiers". The right reading is given by E, but Wang Kuo-wei, curiously enough, adopts 生死鄙, which yields no sense and does not balance so well with line 227. 死 is obviously the mistake of an ignorant copyist, suggested by the preceding 生. Then, finding that this made no sense, he substituted for 鄙 the homophone 彼. For 四鄙 "the four borders", see *Li chi*, IV. iii. 21, iv. 13. The phrase denotes the outlying frontier regions of the province, which were most exposed to attack. Thus it is practically equivalent to Lao Tz'ü's 郊.

¹¹³) Though not expressed, the subject of the verbs in lines 229 and 230 must be understood to be the Governor of Kiangnan.

¹¹⁶) An allusion to the well-known passage in *Ch'ien han shu*, ch. xlv, f. 1 v^o, where it is said that the frontier towns must be turned into strongholds with metal walls and moats of boiling water, so as to be unassailable (皆爲金城湯池、不可攻也). The real difficulty in this line is the word 教 *chiao*, which is given in two of the MSS. At first I was inclined to replace it by its homophone 較 (turning the metaphor into a simile); but if it be taken in the causative sense of which we have already seen examples in lines 58 and 173, we obtain quite as good sense without any interference with the text: "The Governor has caused his walls to be of metal", etc.

¹¹⁷) For 奈何, Wang Kuo-wei has the inferior reading 如何.

¹¹⁸) 滔滔 *t'ao t'ao*: see *Shih ching*, I. 8. x. 4. The root idea seems to be the restless flow of waters.

¹¹⁹) "Smooth as a whetstone". — In this line, only C has 湛, which is a great improvement on Wang Kuo-wei's 堪, and undoubtedly correct. The last word is something of a puzzle: B reads 土, which does not rhyme with 鬼, and need not be considered; C has 伍, which may be a form of 低; D omits the word altogether, and E has 男, which is unknown to the dictionary. Wang Kuo-wei acutely suggests that this is a mistake for 砥, the usual manuscript form of 砥 *chih*, a whetstone. In K'ang Hsi, 備考 f. 45, I have found an alternative form 砭, which comes nearer still to the reading in E. — For the simile, see *Shih ching*, II. 5. ix. 1: 周道如砥 "The way of Chou was like a whetstone" — i. e., perfectly smooth.

¹²⁰) In this closing couplet the Lady, having reached the end of her story which began in line 17, addresses some one as "Sir" (君). Who is this person? It must be either Wei Chuang or the

stranger from Kiangnan. Yet there are serious objections to either view. That it should be the poet himself is hard to conceive, because she speaks of his returning to the East and presenting her ballad to 相公, who must be the Governor of Kiangnan. Now, he had not come from the east in the first place, nor can she be supposed to know that he was going thither, although we happen to know that he actually did so. If, on the other hand, it is the visitor from Kiangnan whom she is addressing, as one would naturally suppose, we are landed in fresh perplexity by her speaking to him of "this ballad", which presumably did not exist until she recited it to Wei Chuang, and in which the visitor himself is brought upon the scene! Yet a third possibility is that the Lady's speech ends with the preceding line, and that the poet utters the concluding couplet *in propria persona*. But such an abrupt apostrophe to one unknown to him except through the Lady's narrative makes an extremely awkward ending to the poem. All these inconsistencies it seems impossible to reconcile; we can only surmise that in this case, as in Gonzalo's imaginary commonwealth, "the latter end forgets the beginning". The balance of probability inclines me on the whole to think that the Lady is making this appeal to Wei Chuang, into whose ears she has been pouring her tale of woe.

A. 外郭城 *City Proper.*

1. 明德門 *Ming-tê Gate.*
2. 金光門 *Chin-kuang Gate.*
3. 春明門 *Ch'un-ming Gate.*

B. 皇城 *Imperial City.*

4. 承天門 *Ch'êng-t'ien Gate.*
5. 朱雀門 *Chu-ch'iao Gate.*
6. 御史臺 *Censorate.*
7. 天街 *Street of Heaven.*
8. 橫街 *Cross Street.*

C. 宮城 *Palace City.*

9. 太極殿 *T'ai-chi Hall.*
10. 內庫 *Inner Treasury.*

D. 大明宮 *Ta Ming Kung.*

11. 丹鳳門 *Tan-fêng Gate.*
12. 含元殿 *Han-yüan Hall.*
13. 太液池 *T'ai-i Lake.*

E. 興慶宮 *Hsing Ch'ing Kung.*

14. 花萼樓 *Flower-and-Calyx Belvedere.*
15. 龍池 *Dragon Pool.*

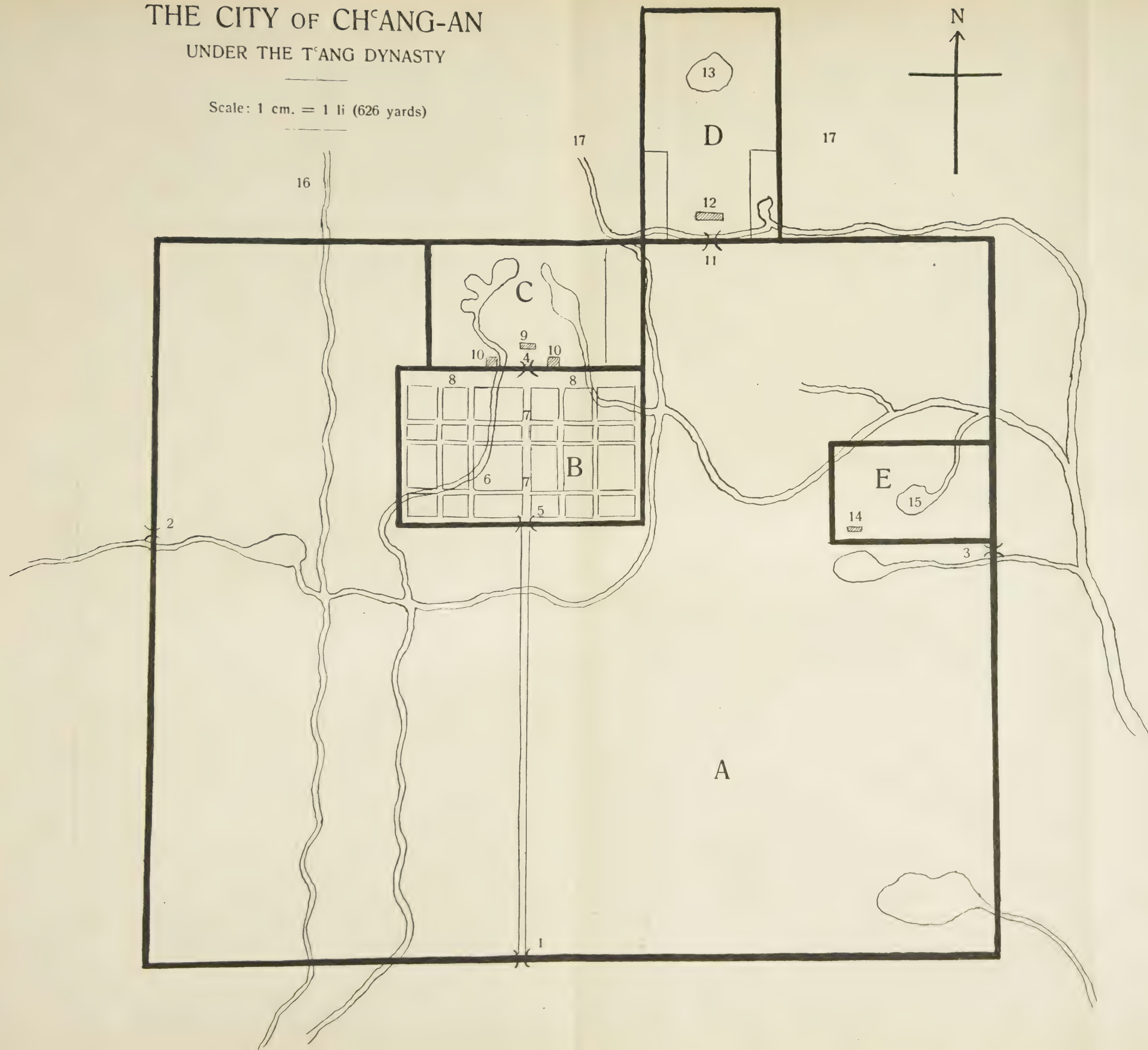
Outside the Walls:

16. 梨園 *Pear Garden.*
17. 禁苑 *Imperial Park.*

THE CITY OF CH'ANG-AN

UNDER THE T'ANG DYNASTY

Scale: 1 cm. = 1 li (626 yards)



A. 外郭城 *City Proper.*

1. 明德門 Ming-tê Gate.
2. 金光門 Chin-kuang Gate.
3. 春明門 Ch'un-ming Gate.

B. 皇城 *Imperial City.*

4. 承天門 Ch'êng-t'ien Gate.
5. 朱雀門 Chu-ch'iao Gate.
6. 御史臺 Censorate.
7. 天街 Street of Heaven.
8. 橫街 Cross Street.

C. 宮城 *Palace City.*

9. 太極殿 T'ai-chi Hall.
10. 內庫 Inner Treasury.

D. 大明宮 *Ta Ming Kung.*

11. 丹鳳門 Tan-fêng Gate.
12. 含元殿 Han-yüan Hall.
13. 太液池 T'ai-i Lake.

E. 興慶宮 *Hsing Ch'ing Kung.*

14. 花萼樓 Flower-and-Calyx Belvedere.
15. 龍池 Dragon Pool.

Outside the Walls:

16. 梨園 Pear Garden.
17. 禁苑 Imperial Park.

MÉLANGES.

Un bronze bouddhique de 518 au Musée du Louvre.

Le Musée du Louvre a acquis récemment le beau groupe bouddhique en bronze doré, haut de 0^m 26, qui appartenait à M. Peytel et qui a figuré en 1913 à une exposition du Musée Cernuschi sous le n^o 435. Le catalogue de cette exposition a déjà décrit ce bronze sommairement ¹⁾. Il s'agit de la scène connue où Prabhūtaratna et Śākyamuni sont assis côte à côte. En dessous d'eux sont gravés deux moines en attitude de donateurs. Plus bas, un personnage à mi-corps, placé entre deux lions, tient dans ses bras levés un plateau d'offrandes ou un brûle-parfums. Une inscription est gravée sur trois côtés; je la lis comme suit:

熙平三年二月|十六|日|蒲吾灰(?)辟寺比||丘
曇任道密兄|弟二人上爲父|母己|身兄|弟
敬|造多|寶|釋加|二世|尊祀拜供|養||父王
康侍佛時|母鄭○○○||

„La troisième année *hi-p'ing*, le deuxième mois, le seizième jour (13 mars 518), les deux frères T'an-jen et Tao-mi, religieux du temple..... [de la sous-préfecture] de P'ou-wou, pour leurs père et mère, et pour eux-mêmes qui sont frères, ont [fait] faire respec-

1) Cf. *Musée Cernuschi, 4e Exposition des Arts de l'Asie, Art bouddhique, Catalogue sommaire*, s.l., avril-mai-juin 1913, in-16, pp. 58—59; et aussi Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1913, 271; le bronze est reproduit dans L. Ashton, *An Introd. to the study of Chinese sculpture*, Londres, in-4, 1924, pl. XL.

tueusement les deux Vénérables Prabhūtaratna et Śākyamuni et leur rendant hommage leur font offrande. Leur père, Wang K'ang, quand il est aux côtés du Buddha. Leur mère, [née] Tcheng...."

Si je reproduis ici cette inscription, c'est un peu dans l'espoir qu'un de nos confrères suggèrera une explication des deux caractères précédant le mot 寺 *sseu*, „temple", et dont le second au moins paraît sûr. Mais surtout il m'a paru intéressant de pouvoir indiquer de façon suffisamment précise le lieu d'origine d'un bronze de cette qualité. La sous-préfecture de P'ou-wou des Wei avait son siège non loin de l'actuelle sous-préfecture de P'ing-chan (à l'Ouest de Tcheng-ting-fou), dans le Tcheli.

P. Pelliot.

Einige Bemerkungen zu Erkes' Chinesisch-amerikanische Mythenparallelen.

(*T'oung Pao*, 1925/26, pg. 32 u. flgde).

- 1) pg. 35 lies 洞其靈誠, er offenbarte seine wahre Seele; oder: seine wunderbaren Fähigkeiten kamen zum Durchbruche.

Erkes interpungiert unrichtig und übersetzt: durchdrang seine Göttlichkeit, und in aufrichtiger Ehrfurcht u.s.w.

Das Binom 靈誠 findet sich in *P'ei-wên-yün-fu* und ist ungefähr synonym mit dem in der Literatur häufig vorkommenden 精誠; vgl. *Wên hsüan*, 14₁₂, 29₁₃; *Li T'ai-po*, 3₄ etc.

- 2) pg. 35 居水中 kann unmöglich bedeuten: inmitten der bewohnten Gewässer; vergleiche dazu 居人上者, jene die über den Menschen stehen. Man übersetze daher einfach: in dessen Wasser (nämlich im Wasser des Geiser-Tales). Im Verfolge muss des Parallelismus wegen gelesen werden: 九日居下枝.

- 3) pg. 37, Anmerkung 3: 水火之怪 sind m.E. Ungeheuer, so schädlich wie Wasser und Feuer (Legge, II², 170); Erkes übersetzt: ein Wunder aus Feuer und Wasser, die gewissermassen

seine Eltern sind. Ich bezweifle aber dies trotz *Tso chuan*, Legge, V, 666₁₃, und trotz Schindler, *Asia Major*, 1925, pg. 371.

- 4) pg. 37, Anmerkung 6: die Stelle aus dem *Wu tu fu* (*Wen hsüan*, c. 5₂₀) muss übersetzt werden: (die Jäger) toeten die Riesenschlange und entnehmen ihr Elephantenknochen. Erkes: die aus den getoeteten Riesenschlangen kommenden Elephantenskelette.
- 5) pg. 39 折若木 (*Li sao*, 50^e Str.) dürfte bedeuten: ich beraube den Jo-Baum (im Westen, wo die Sonne untergeht) seiner Äste, um dadurch die Sonne oder die Sonnen, die während der Nacht auf diesen Ästen ruhen wollen, zu verscheuchen (dadurch kann ich mein Leben verlängern).

Erkes: brach *einen* Zweig vom Joh-Baum, um die Sonne wegzuschlagen.

- 6) pg. 39 muss es heissen; er macht Dame Fu (*Li sao*, 57^e Str., Giles, *B. D.*, No. 583) zu seiner Nebenfrau und die Weberin (der Milchstrasse) zu seiner Hauptfrau. Es ist merkwürdig, dass Erkes hier wie pg. 36 妻 mit Nebenfrau übersetzt.
- 7) pg. 48. Der Vers 何所不死 bedeutet: wo ist das Reich der Unsterblichen? aber nicht: an welchem Orte stirbt man nicht? Der folgende Vers lautet: welche Region hält das Volk der Riesen besetzt? Erkes: was bewacht der Riese?
- 8) pg. 49 斡維 sind m.E. nicht „rotierende Seile“ sondern Seile, die den Himmel in Rotation versetzen.

Was endlich die Stelle im *Shan-hai-ching* 方浴日 betrifft, so könnte 方 hier bedeuten: *zuerst* (wie z.B. Legge, IV, 484); also: zuerst (d.h. bevor der Sonnenlauf beginnt) wird die Sonne durch Hsi-ho gebadet.

Zum Shanghaier Tz'ü-yüan.

In der *Ostas. Zeitschrift*, 1925, pg. 316 bespricht Prof. Erich Hähnisch (Leipzig) eingehend die grosse Bedeutung des 1915 in Shanghai erschienenen Wörterbuches *Tz'ü-yüan* für das sinologische Studium, findet aber — was die Anlage betrifft — darin einen Mangel, dass die Binome, Trinome u.s.w. nur nach dem ersten Zeichen (wie im *P'ien-tz'ü-lui-pien*) aufgenommen sind und nicht auch wie im *P'ei wên yün fu* nach dem letzten Zeichen. Ich bin dagegen der Ansicht, dass das *Tz'ü-yüan* seine naturgemässe Ergänzung im umgekehrten System des *P'ei wên yün fu* findet und dass eine Aufnahme der Binome nach dem letzten Zeichen nur den Umfang des Buches verdoppeln oder verdreifachen würde, ohne deswegen den Gebrauch des *P'ei wên yün fu* (mit seinen viel reicheren Quellenangaben) entbehrlich zu machen.

Es gibt aber andere Defekte des *Tz'ü-yüan*, die zwar die Chinesen wahrscheinlich selbst in künftigen Auflagen verbessern dürften, die aber doch hier kurz erwähnt werden mögen.

1) Das Werk hat zwölf nach dem Zwölfercyclus benannte Teile, jeder Teil mit eigener Paginierung. Eine durchlaufende Paginierung wäre viel praktischer.

2) Es hätten mindestens alle Charaktere des *P'ei wên yün fu* aufgenommen werden sollen; unter manchem Radikal (z.B. 山) sind zehn bis zwanzig Charaktere ausgelassen, die z.B. im *Wên-hsüan* vorkommen und selbst in Couvreur's *Dict. classique* Erwähnung finden.

3) Die Reime unter den Stammcharakteren sind oft ausgelassen, wodurch ihr Aufsuchen im *P'ei wên yün fu* unmöglich wird; man muss dann andere Wörterbücher (z.B. Giles, 2^{te} Aufl.) deswegen zu Rate ziehen.

4) Die Aussprache eines Charakters in einem Binom sollte dort, wo sie von der Aussprache des Stammcharakters abweicht, speziell angegeben werden; wir finden z.B. dass 召 *chao* gelesen wird, aber nicht dass 召南, *shao nan* ausgesprochen wird; oder im Binom 火齊 wird letzterer Charakter *chi*⁴ und nicht *ch'i*² (Reim 霽 und nicht 齊) gelesen, was aber im Wörterbuch übergangen ist.

5) Bei Zitierungen ist die blosse Angabe *Tso-chuan*, *Chwang-tzū* oder *Ch'u Tz'ü* nicht genügend; es sollte mindestens auch das betreffende Buch oder Kapitel erwähnt werden. Auch kommt es vor, dass Verse von Dichtern zitiert werden, die im Wörterbuch unter ihrem Namen nicht genannt sind; so finden wir unter 悄悄 einen Vers des Ts'ao T'ang, welcher Dichter aber unter 曹 nicht erwähnt wird; wir müssen dann erst wieder das *Jen-ming-ta-tzū-tien* (das grosse biographische Wörterbuch der Commercial Press, Shanghai) zu Rate ziehen.

6) Wichtige Bedeutungen, z.B. 相 als Objektscasus des Personalpronomens, sind übergangen.

7) In den Zitaten finden sich sehr oft Fehler:

z.B. unter 參參 lies *Chang-Hêng-fu* (*Wên hsüan*, c. 15₁₈) statt

Chang-Hêng-wên; ferner 余 statt 金.

„ 年例 „ 早梅 statt 老梅.

„ 咨咨 „ *Han Yü's Gedichte* (aber nicht 文), ebenso unter 啄啄.

„ 五兩 „ 覘 statt 占 (vgl. *Wên hsüan*, c. 12₁₉).

U.S.W., U.S.W.

Zum Schlusse möchte ich noch hervorheben, dass das einzige europäische Wörterbuch, das gewissermassen als Vorstudium für den Gebrauch des Shanghaier *Tz'ü-yüan* in Betracht kommt, Couvreur's *Dictionnaire classique* ist. Leider sind seine Zitate und Übersetzungen sehr häufig unzuverlässig; ich selbst habe ungefähr

tausend Verbesserungen zusammengestellt, kann aber keinen Verlag finden, der diese Arbeit drucken würde. Meine in *Lexicogr. Beiträge IV* gebrachten Korrekturen habe ich Pater Couvreur eingesandt, doch wurden sie in den späteren Auflagen seines Werkes nicht verwertet.

Professor E. Hänisch schliesst seine Besprechung mit den Worten: „Die nächste, übrigens nicht unüberwindliche Aufgabe wäre die, das ganze *Tz'ü-yüan* mit seinen Textstellen in eine europäische Sprache zuverlässig zu übersetzen“. Wollen wir hoffen, dass dieser Gedanke bald seiner Verwirklichung entgegengeht. Vielleicht weiss Herr Pelliot die Carnegie Institution oder einen amerikanischen Mäcen für diese Arbeit zu interessieren.

E. von Zach.

BIBLIOGRAPHIE.

Early Jesuit Travellers in Central Asia 1603—1721, par C. WESSELS, S.J., La Haye, Nijhoff, 1924, in-8, xvi + 344 pages, avec 1 carte et 4 planches.

Le Père C. WESSELS, qui avait déjà fait paraître dans *De Studiën* de 1911 et 1912 des articles documentés sur Benoît de Goes et Antonio de Andrade, a publié en 1924 le présent travail, en grande partie basé sur les archives générales des Jésuites; c'est de beaucoup l'œuvre la plus importante qui ait jamais été consacrée aux anciens voyageurs jésuites en Asie Centrale. Les documents nouveaux sont si abondants, ils soulèvent tant de problèmes, que j'aurais voulu consacrer au livre du P. Wessels un long article; mais je n'ai pas pour l'instant le loisir de mettre en œuvre les matériaux dont je dispose moi-même et que le P. Wessels n'a pas tous connus. En attendant, l'éditeur qui m'a obligeamment envoyé les *Early Jesuit Travellers* serait en droit de s'impatienter. Le présent compte rendu est donc tout provisoire, et je me réserve de reprendre la question prochainement en plus grand détail.

L'intitulé des chapitres indique clairement le contenu du livre: Ch. 1, Bento de Goes (1602—1607); ch. 2, Antonio de Andrade (1624); ch. 3, The Tsaparang mission (1625—1640); ch. 4, Francisco de Azevedo (1631—1632); ch. 5, Stephen Cacella and John Cabral (1626—1632); ch. 6, John Grueber and Albert d'Orville (1661—1664); ch. 7, Hippolyte Desideri (1714—1722). Cinq appendices contiennent d'importants documents inédits.

Le P. Hosten, si informé de tout ce qui touche à l'histoire de son ordre dans l'Inde et les régions limitrophes, vient de publier dans les *Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, XXI, 1925 [paru en septembre 1926], 31—93, deux articles qui complètent le ch. 3 du P. W.; les sources du P. Hosten sont des éditions d'origine assez mêlée et dont j'ai eu à m'occuper à propos de l'inscription de Si-ngan-fou; j'y reviendrai quand je publierai mon travail sur l'histoire de cette inscription et de sa découverte. Par ailleurs, je signale ici, sans m'y arrêter cette fois, qu'il y a dans les archives générales des Jésuites deux lettres de Grueber du 5 juillet 1660 et du 7 mars 1664 dont le P. Wessels ne dit rien; en outre deux autres lettres de Grueber, du 8 mars 1664 et du 24 octobre 1665, se trouvent en copie dans un manuscrit du Service hydrographique de la Marine à Paris. En ce qui concerne Desideri, j'ai trouvé côte à côte, dans la Biblioteca Vittorio-Emmanuele de Rome, un mémoire anonyme sur l'apostolat du Tibet qui me paraît dû à Desideri, et surtout, en original, le journal du compagnon de voyage de Desideri, le P. Manuel Freyre; je crois bien que personne n'a signalé ces deux documents jusqu'ici. Toujours à propos de Desideri, je possède enfin un exemplaire complet des mémoires qui furent imprimés pour la Propagande lors des discussions entre Jésuites et Capucins pour l'attribution définitive de la mission du Tibet; je n'ai jamais vu indiquer que deux ou trois de ces mémoires, en particulier dans l'ouvrage de Puini sur Desideri.

Le travail du P. Wessels, si riche de faits, est annoté avec autant de conscience que de sobriété; tout porte, sans longueurs. Mais l'information historique générale n'est pas toujours sûre, et certains passages ou certaines remarques prêtent à des observations ou des rectifications; voici quelques unes des réflexions que je me permets de soumettre au P. W.

P. 1: Ritter dit qu'avant lui l'itinéraire de Benoît de Goes

n'avait jamais été reporté sur une carte; le P. W. fait remarquer que Kircher l'avait déjà fait, bien qu'imparfaitement, dans la *China Illustrata*; mais je crois bien me souvenir qu'en outre une carte a été consacrée au voyage de Benoît de Goes dans une des publications de Van Der Aa.

P. 3: *Lire* en anglais „Khingán”, non „Chingán”; „Chao-ch'ing”, non „Sciaochin”; les Khitan n'étaient pas „a Manchu tribe”, mais selon toute vraisemblance des Mongols des confins de la Mandchourie.

P. 4: Il n'est pas exact de faire abattre „the Leao dynasty and its successor” par Gengis-khan en 1206. Les Leao ou Khitan étaient tombés dès 1125; les armées de Gengis-khan conquièrent Pékin en 1215, mais les Kin régnaient à K'ai-fong-fou et s'y maintenant jusqu'en 1235, — „Khan-bálig” n'est pas mongol, mais ture.

P. 7: Le P. W. fait naître Benoît de Goes en 1562, ce qui est d'accord avec la liste de 1588 qui lui donne alors 26 ans; mais il faut en ce cas admettre une inexactitude dans la liste de 1584 qui lui en donne alors 23, et à propos de laquelle le P. W. ne fait aucune remarque.

P. 11: La présence de Musulmans dans les ports chinois est bien antérieure au XII^e siècle. Le voyage d'Ibn Wahab en Chine n'est pas de 878, mais probablement très peu postérieur à 870—871; par ailleurs „Abu Seid” (*lire* Abū Zayd) n'a jamais voyagé en Chine; cf. *T'oung Pao*, 1922, 402—405.

P. 17 et *passim*: L'emploi allemand de *j* en valeur de *y* n'est pas à garder en anglais, où „Amu-darja” par exemple suggère à tort une prononciation „Amu-darja”, et non Amu-darya ou Amu-daria.

P. 19: Quelle que soit l'identification à adopter, il ne paraît pas douteux que le „Gialalabath” de Goes soit un Jelalabad. „Chescàn” est vraisemblablement une mauvaise lecture pour „Thescàn” que les notes manuscrites de Goes devait donner.

P. 20: Mieux vaut écrire Panj que „Padsh”.

P. 21: Je doute que „the Kirghiz call ‚Pamir’ any wild and uninhabited country”.

P. 26: Il valait d’indiquer que „Lenchien” est évidemment une mauvaise lecture pour „Leuchieu”, — Le texte que le P. W. prête à Semedo au sujet des présents faits à l’empereur de Chine est emprunté à la traduction française, qui est faite sur la traduction italienne; mais celle-ci est grossièrement fautive; une arrobe vaut environ 15 kilogrammes, et par suite 1000 arrobes feraient à peu près 15 tonnes; le texte espagnol de Semedo (éd. de 1642, p. 28) a en réalité „mille catty (qui font 39 arrobes)”, soit environ 600 kilos; de même, pour l’„azul fino” qui est le „bleu musulman” (回回青 *houei-houei-ts’ing*) utilisé dans la fabrication de la porcelaine chinoise ancienne, c’est-à-dire le lapis-lazuli, l’offrande n’était pas de 100 livres italiennes, mais de „douze catty”, soit un peu plus de 7 kilogrammes.

P. 27: Pourquoi dire que le jade est le jaspé des anciens? Ritter n’est plus une autorité sur cette question.

P. 30: Le P. W. n’est pas bien informé des voyages et des recherches effectués au Turkestan chinois depuis 1890 environ, et il aurait dû au moins nommer Dutreuil de Rhins et Grenard, dont la grande publication semble lui avoir échappé (il ne connaît du premier que *L’Asie Centrale*). Mes principales fouilles n’ont pas été à „Kutscha et Urumchi”, mais à „Tumshuq” et „Kucha”; Tachibana n’a rien fait à „Urumchi”; „Kolso” est pour Kozlov, etc.

P. 31: „Korla” n’est pas mentionné par Goes, sauf en vertu d’une fausse identification du P. Wessels dont je parlerai bientôt. — „Hia yu koen” doit être une faute de du Halde, car le vrai nom est Kia-yu-kouan, et Régis a dû écrire „Kia yu koan”.

Pp. 31—32: Le P. W. aurait mieux fait, pour la route de Goes entre Yarkand et Aksu, de suivre plus complètement les indications que j’ai données à Cordier et qu’il a insérées dans *Cathay and the Way thither* (IV, 228); elles résultent de la connaissance à la fois

des lieux et des textes. En particulier, „Mingieda” sans doute pour „Mingicda”, doit être „Ming-jigda”, les „Mille *jigda*”, *jigda* étant le nom d'un *Elaeagnus* (la phrase de ma lettre est mutilée dans Cordier). Le „Cilàn” de Goes est bien „Chilan” (Čilan) et non „Tchilgan”, *čilan* étant le nom du jujube; l'endroit figure encore sous ce nom sur les cartes indigènes. „Sare Guebedal” doit bien être pour „Saragabedal” comme l'a supposé Yule. Le „Cambasci” de Goes a sans doute été mal lu pour „Cumbasci”, c'est-à-dire le nom bien connu à cet endroit de Kumbashi (Qum-baši, la „Tête des sables”); l'identification est sûre, et le nom est ancien; quant à „Kam baschi”, ce nom inexistant ne signifierait pas „the first quarries”, car le mot (persan) pour „carrière”, „mine”, est *kan* et non *kam*. Le „Shakyar” de Yule pour „Ciacor” est impossible; Yule a songé à une ville située en réalité au Sud de „Kucha”, et a supposé qu'elle pouvait avoir un homonyme dans la région d'Aksu; mais son „Shakyar” est une erreur pour „Shahyar” (Šah-yār), et il n'y a aucune raison de transporter le nom.

P. 33, n. 1: Lire „Ch'ang-ch'un”, et non „Ch'ang-ch'uug”; il ne faut pas citer les *Mediaeval Researches* de Bretschneider d'après les *Petermann's Mitteilungen*.

P. 34: Ici encore, le P. W. aurait mieux fait de prendre simplement les identifications que j'ai fournies à Cordier (*Cathay*, IV, 231), et qui sont prouvées par la mention de Oi-toghraq, de Sarīgh-Abdal et de Ögän sur les cartes chinoises.

P. 34—35: Tout ce paragraphe où le P. Wessels tente d'identifier le „Cialis” (= en transcription anglaise Chalish, Čališ) de Goes à Korla est à modifier. „Chalish”, contrairement à ce que le P. W. semble croire, apparaît assez souvent dans les sources musulmanes ou chinoises (cf. Bretschneider, *Mediaeval Researches*, II, 200, 229, 236, 315, 330, 331), et aussi dans l'itinéraire fourni par Hajji Mohammed à Ramusio. Yule et Bretschneider y ont vu „Karashahr”,

et c'est en effet la seule ville importante de la région; Korla n'est qu'une bourgade. Il y a toutefois une petite difficulté. Chalish, ce qui a échappé au P. W., est porté au moins sur une carte, à savoir celle de la mission d'Unkovskiï (1722—1723), dressée en 1724 par le topographe de la mission, et cette carte, comme l'a fait remarquer W. Baddeley (*Russia, Mongolia, China*, I, CLXXV), distingue Chalish de Karashahr, le premier étant sur la rive gauche et le second sur la rive droite de la rivière de Karashahr, et Chalish étant en outre au delà de Karashahr dans la direction de Turfan; mais précisément cette situation exclut Korla, et la seule solution est d'admettre que les deux noms s'appliquent aux deux emplacements que la ville a occupés; c'est le Karashahr de la rive droite qui est l'ancien emplacement de l'époque des Han et des T'ang, au lieu que le nom a passé de nos jours à l'agglomération de la rive gauche qui est le Chalish des XVI^e—XVIII^e siècles.

P. 35: Les Mongols que vit Goes à Chalish, et qui auraient eu un vague souvenir de leur ancienne foi chrétienne, pouvaient très bien descendre des Kerait chrétiens des XIII^e et XIV^e siècles. Il n'est pas exact de dire que ces communautés nestoriennes de l'époque mongole ont disparu de la Haute Asie sans laisser de trace quand nous connaissons maintenant quatre cimetières chrétiens du Semireč'e.

P. 36: Sans entrer dans une discussion de la question de Pijan ou Pichan, qui doit être le Puccian de Goes, je ferai remarquer que le Pao-tchouang (= un nom indigène *Pojong ou *Počong) de Wang Yen-tö, à la fin du X^e siècle, suppose également pour Pijan ou Pichan une prononciation à voyelle labiale dans la première syllabe du nom. Mais la localisation de „Puccian” à l'ouest de Turfan chez Benoit de Goes reste inexplicable.

P. 37: „Chia-yu-kuan or the 'Jade Gate' of the Great Wall”. C'est une erreur; le nom de 嘉峪關 Kia-yu-kouan ne contient

pas le mot „jade”, et cette passe n'a rien à voir avec le Yu-men ou „Porte de jade” du temps des Han.

P. 38: Il y a lieu de spécifier que le „Fernandes” envoyé par Ricci au-devant de Benoît de Goes est Jean Fernandez, car les *Notices* du P. Pfister (p. 119) disent à tort que ce fut son frère Sébastien Fernandez. On sait que tous deux furent parmi les premiers Chinois à entrer dans la Compagnie de Jésus.

P. 46: Le P. W. donne la bibliographie du premier récit d'Antonio de Andrade d'après Sommervogel; il aurait pu la compléter par *Bibliotheca Sinica*², 2898—2901, en particulier pour une traduction polonaise de 1628 (Cordier n'en connaissait pas d'exemplaire; mais M. d'Oldenburg en a signalé un à la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg dans *Žurnal minist. narodn. prosvěšč.*, nov. 1904, 132).

P. 63: Il est presque sûr qu'Odoric de Pordenone n'est pas allé à Lhasa; cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1914, 405—418, et Cordier, *Cathay*, IV, 268 (le P. Wessels, p. 188—189, a connu l'article de Laufer, mais non la note des Addenda de *Cathay*). Il ne valait pas de garder le „Riboth” de la traduction française d'Odoric, quand tous les manuscrits latins ont correctement „Tibet” ou une forme apparentée à Tibet. Le nom de la ville de „Gota”, qui n'est donné que par la version française de Jean Le Long, manque d'autorité.

P. 66: Je ne sais ce qu'est „*jamba*”, désignant un lama, mais je ne vois pas comment le P. W. peut le considérer comme apparenté „sans aucun doute” au nom Byams-pa (prononcé Ĵampa) de Maitreya, le Buddha futur.

P. 74: Andrade n'est pas le premier voyageur à mentionner la formule *Oṃ maṇipadme hūṃ*; elle est déjà au XIII^e siècle dans Rubrouck (cf. la trad. de Rockhill, p. 146).

P. 79: Le mystérieux „Chodapô” (cf. p. 298; „Chopado” de la p. 99 semble être un lapsus du P. W.) étant interprété par „the

giver of the book (of the law)", je ne vois pas pourquoi M. Francke y retrouve „Jo-drag-po" (Ĵo-drag-po), „maître sévère", et il me semble évident que le premier mot est *chos*, „loi", „doctrine", et „livre de la loi", *dharma*. L'ensemble pourrait être Čhos-bdag-po.

P. 92: Au lieu de 14 août 1626 pour la lettre d'Andrade, lire 15 août 1626, et de même aux pages 73, 74, 76, 151, 156 (une partie de ces corrections a déjà été indiquée par le P. Hosten).

P. 93: Ne faut-il pas insérer dans la liste la lettre de Joseph de Castro, 8 octobre 1633, indiquée p. 82?

P. 99: „Pugos" est le tibétain *phug*, „cave".

P. 109: „Zanem"; le texte de la p. 305 a „zané"; ne s'agit-il pas du *tsampa* (*cam-pa*), „farine d'orge"?

P. 110 et 155: Le „Xembala" ou Šambhala est un pays plus ou moins mythique, localisé dans le bassin du Tarim; cf. *T'oung Pao*, 1921, 73—75.

P. 183—184: Les confusions relatives à la rivière de Si-ning sont nées partiellement de ce qu'elle est appelée 湟河 Houang-ho, au lieu que le Fleuve Jaune est le 黄河 Houang-ho; les deux noms, ton compris, sont homophones.

P. 199: Pour Roth, il y aurait eu lieu, semble-t-il, de mentionner l'opuscule in-4 de 1665 dont le long titre est reproduit par A. G. Camus, *Mémoire sur la collection des grands et petits voyages*, 326—327; je suppose d'ailleurs qu'il doit en être fait mention dans l'article du prof. Euringer auquel renvoie le P. W. et que je n'ai pas à ma disposition.

P. 225: Le „*Lam-rim-ccedilla*" est naturellement le célèbre ouvrage *Lam rim čhen po*.

P. 229: „*Putoa*" est le tibétain *bul-tog*, prononcé aujourd'hui entre *pü-to* et *bü-to*, „soude".

P. 236: Desideri quitta Lhasa en 1721; on ne peut donc dire qu'il se soit écoulé „près de deux siècles" avant que d'autres

Européens aient donné des renseignements nouveaux sur la ville, car c'est oublier le séjour de Gabet et de Huc au début de 1846.

P. 265: Le P. W. ne paraît pas connaître la dernière explication de la formule *Om maṇipadme hūṃ*, qui voit dans *maṇipadme* un vocatif de Maṇipadmā, nom propre de divinité féminine.

P. 274: La planche tibétaine en face de cette page reproduit bien un manuscrit dû à Desideri, lequel est désigné dans le titre sous le nom de Yi-po-li-do, Hyppolite. Le mss. tibétain de la planche suivante (MS. 4) est intitulé en tibétain „Le signe du lever du soleil sur les ténèbres du matin”.

Ces remarques assez nombreuses, auxquelles il serait facile d'ajouter encore, ne doivent pas donner une fausse opinion du livre du P. W. A côté des erreurs qu'il a répétées ou commises, le P. W. en a corrigé chez les autres un nombre bien autrement grand. Il n'est presque aucun des anciens voyageurs jésuites dans la Haute Asie dont la vie n'ait été racontée jusqu'ici avec des dates fantaisistes; le P. W. remet tout cela au point. En outre il utilise et parfois publie intégralement une quantité de documents jusqu'ici inconnus. Nul ne pourra plus parler de l'exploration et des missions de l'Asie centrale au XVII^e et au XVIII^e siècle sans avoir toujours son livre sous la main.

P. Pelliot.

The Chronicles of the East India Company trading to China 1635—1834 by Hosea Ballou MORSE, L.L.D., Oxford, Clarendon Press, 1926, 4 vol. in-8 de xxii + 313, viii + 451, viii + 398 et viii + 427 pages; ill. et cartes.

La Clarendon Press poursuit depuis vingt ans la publication des deux séries capitales intitulées *The English Factories in India* (12 vol. parus en 1925) et *The Court Minutes of the East India Company* (7 vol. parus en 1925), mais il y avait place à côté d'elles pour une étude des documents relatifs aux activités de

l'East India Company en Chine. Nul n'était mieux qualifié pour entreprendre ce travail que M^r H. B. MORSE, l'auteur des trois beaux volumes intitulés *The international relations of the Chinese Empire 1834—1911* (Kelly & Walsh et Longmans, 1910 à 1918).

Les documents de l'East India Company relatifs à la Chine sont naturellement conservés à l'India Office, mais un certain nombre d'années ont disparu depuis 1834; ce sont ceux de 1705 à 1711, 1743—1744, 1748, 1752, 1754 à 1774; cette dernière lacune est la plus sérieuse, car là les sources parallèles — journaux de bord, délibérations du Conseil, instructions de la Cour — font également défaut. Jusqu'en 1754, les documents sont les journaux de bord des „supercargoes” de chaque navire; à partir de 1775, les affaires de la Compagnie sont dérivées en Chine par un Conseil de „supercargoes” qui y séjournent à demeure et tiennent les registres. Tant pour les périodes où les documents ont survécu que pour celles où ils manquent, il eût été possible de recueillir bien des renseignements complémentaires dans les sources hollandaises, françaises et, pour les cinquante dernières années, américaines. Mais M. M. a préféré se limiter pour aboutir et son ouvrage est la mise en œuvre des seuls documents qu'il a trouvés à l'India Office.

Ces quatre volumes seront une mine inépuisable de renseignements sur les sujets les plus divers: commerce de la soie, du thé, attitude des Chinois envers les étrangers (encore en 1830 aucune femme européenne n'était tolérée dans les factoreries de Canton!), rapports mutuels entre les représentants des diverses nations, etc. etc. Nous aurions mauvaise grâce à boudier devant notre plaisir, mais il faut bien reconnaître que les documents si abondamment mis à notre disposition par M. M. mériteront dans bien des cas d'être complétés et parfois corrigés. Je n'en citerai qu'un ou deux exemples, pris au hasard. Le premier navire européen à avoir mouillé à Whampoa est bien le navire français l'*Amphitrite* en 1698, et les journaux

laissés par les officiers de l'*Amphitrite* permettent de donner la date d'arrivée du navire anglais de Madras et du navire maure de Surate que le *Macclesfield* y trouva également ancrés en 1699 (I, 91). En ce qui concerne la mission du capitaine Panton en 1779 (II, 47—49), un texte chinois essentiel est fourni par une traduction française contemporaine (*T'oung Pao*, 1902, 293—295, et cf. aussi *ibid.*, 299—300). A ce propos il semble que les Français aient eu alors à Canton de meilleurs interprètes que les Anglais; toutes ces versions anciennes demanderaient néanmoins, autant que faire se peut, à être revues sur les textes originaux, et c'est le cas par exemple pour les anciennes traductions que reproduit M. Morse des lettres-édits adressés par Kia-k'ing au roi d'Angleterre. Mais il n'y a pas à reprocher à M. M. de n'avoir pas poussé son effort de ce côté; s'il l'eût tenté, peut-être n'eût-il pas eu alors le loisir de publier son ouvrage, et c'est nous qui serions punis.

L'impression est très soignée, et digne des usages de la Clarendon Press. Un certain nombre de noms, surtout français, sont estropiés: „L'Amiot" (II, 399) est pour Lamiot, „Laureyro" (II, 51) pour Loureyro, „Mezzobarba" (I, 166) pour Mezzabarba, „Thimolée" (II, 3) pour Thimotée, „Van Basil" (IV, 188) pour Van Basel, „Vauguelin" (II, 51) pour Vauquelin, „Viellard" (II, 51) pour Vieillard, etc. J'ajouterai que, malgré l'importance de l'Index, beaucoup de noms de personnes y sont omis, en particulier ceux des listes de résidents; ce serait cependant le seul moyen de les retrouver vite.

La Compagnie anglaise des Indes fut parfois chargée de recueillir des renseignements qui n'avaient rien de commercial. C'est ainsi qu'en 1802, elle transmet à Canton des briques „babyloniennes" qui furent soumises à l'examen du lazariste Lamiot, et celui-ci trouva de la ressemblance entre leurs caractères et les caractères chinois (II, 399); il promettait à ce sujet un travail sommaire, qui n'a peut-être jamais été rédigé. Mais on ne savait pas, ou du moins

je ne savais pas, qu'après les hypothèses „égyptiennes” de de Guignes, Lamiot eût été en quelque sorte le précurseur des explications „babyloniennes” et „sumériennes” de Terrien de Lacouperie et de Ball.

M. M. a donné naguère comme acquis que *hoppo* soit une forme abrégée de 粵海關部 *yue-hai-kouan-pou*; mais la forme courante a été *kouan-pou*, non *hai-pou*, et pour *hai-pou*, on attendrait, à Canton, une forme européenisée **hoipo* et non *hoppo*; les autres étymologies proposées généralement sont toutefois encore moins vraisemblables.

Quant au terme de „*co-hong*” appliqué aux marchands hannistes, l'explication adoptée dans *Hobson-Jobson* et qui y voit une formation hybride sino-européenne n'est qu'un pis-aller bien peu satisfaisant. M. M., qui avait, comme on le fait généralement, gardé purement et simplement „*co-hong*” dans ses ouvrages antérieurs, parle ici du „*conhong*” (II, 13 et suiv.), qu'il interprète par 官行 *kouan-hang*, „government corporation”, et ses textes emploient en effet vers 1775—1776 la forme „*conhong*”. *Conhong* est une bonne prononciation cantonaise de *kouan-hang*, et l'explication, que je ne me rappelle pas avoir vue ailleurs, est séduisante. Je me demande seulement si, dans ce cas, on doit admettre que le terme n'est né que lors de la constitution des marchands hannistes en guilde vers 1720; si nous sommes débarrassés de l'idée d'association que suggérerait „*co-hong*” conçu comme un hybride, le terme de „*conhong*”, *kouan-hang*, pouvait tout aussi bien désigner, antérieurement à 1720, le „marchand de l'Empereur” qui a précédé les marchands hannistes.

Je n'en finirais pas si je voulais discuter toutes les questions que soulève la publication si intéressante de M. M., et je veux surtout le remercier de nous l'avoir donnée.

P. Pelliot.

A brief manual of the Si-hia characters with Tibetan transcriptions, by Nicolas NEVSKY (*Research Review of the Osaka Asiatic Society*, n° 4, 15 mars 1926), The Osaka Asiatic Society, 8 Chome, Uehon-machi, Osaka, in-8, 29 pages + 1 f. n. ch. + 84 pages + 1 page d'errata, autographié.

Jusqu'en 1908, la langue et l'écriture si-hia n'étaient connues que par quelques inscriptions, des monnaies et plusieurs chapitres du *Lotus de la bonne Loi*¹⁾; on sait comment le colonel Kozlov eut alors la rare fortune de déterrer à Karakhoto une véritable bibliothèque de manuscrits et d'imprimés si-hia. Parmi eux se trouvaient, en totalité ou en partie, plusieurs dictionnaires si-hia, et surtout un manuel bilingue si-hia-chinois de 1190, le 番漢合時掌中珠 *Fan han ho che tchang tchong tchou*. A ce manuel, M. A. Ivanov consacra en 1909, dans les *Izvéstiya* de l'Académie des Sciences de Russie (pp. 1221—1233), un article qui contenait malheureusement un certain nombre d'erreurs évidentes et qui aiguësait notre curiosité plus qu'il ne la satisfaisait. Plusieurs années passèrent ensuite, et, faute de mieux, c'est sur les matériaux alors accessibles que M. Laufer consacra dans le *T'oung Pao* de

1) Les volumes du *Lotus de la bonne Loi*, qui appartiennent à un superbe manuscrit écrit à l'encre d'or, ont été trouvés en août 1900 au Pai-t'a, sur la „Montagne de Charbon” de Pékin; je connais de première main et dirai peut-être un jour leur histoire, qui est assez vilaine. Quoi qu'il en soit, ils furent partagés entre M. G. Morisse, qui en tira en 1904 sa *Contribution préliminaire à l'étude de l'écriture et de la langue Si-hia*, et un autre Français qui les détient encore. Par la suite, M. Morisse vendit ses volumes à la Bibliothèque de Berlin; c'est ce qui a permis à M^{me} A. Bernhardt de publier dans l'*Ostasiat. Zeitschr.* de 1916/1918, pp. 141—160, son étude *Buddhistische Bilder aus der Glanzzeit der Tanguten*. En 1902, un des volumes de M. Morisse a été pour quelque temps entre mes mains, et des clichés en ont été pris à Hanoi; des épreuves de certains de ces clichés ont été données longtemps après à nos confrères japonais, et sont finalement venues à la connaissance de M. Lo Tchen-yu et de ses fils quand ils habitaient la région de Kyôto; l'un de ces fils, M. 羅福成 Lo Fou-teh'eng, les utilisa quand il publia à Kyôto, en 1913, son 西夏譯蓮華經考釋 *Sì hia yi lien houa king k'ao che*.

1916 (pp. 1—126) une importante étude à la langue *si-hia* et que M^{me} A. Bernhardi et M. von Zach tentèrent dans l'*Ostasiatische Zeitschrift* de 1919 (VII, 232—238) une première analyse du système de l'écriture. Entre temps toutefois, M. Ivanov avait communiqué la photographie de quelques feuillets du *Fan han ho che tchang tchong tchou* à un des fils de M. Lo Tchen-yu, 羅福萇 Lo Fou-tch'ang, qui en avait tiré dès 1914, dans son 西夏國書略說 *Si hia kouo chou lio chow*, des résultats assez analogues, en ce qui concerne les principes de l'écriture, à ceux obtenus indépendamment un peu plus tard par M^{me} Bernhardi et M. von Zach; Lo Fou-tch'ang avait en outre publié au Japon un fac-similé des photographies qu'il avait reçues²⁾. Enfin, en 1922, M. Ivanov se décida à communiquer à M. Lo Tchen-yu la photographie de tout le *Fan han ho che tchang tchong tchou*, et M. Lo Tchen-yu l'a édité en 1924³⁾. Nous avons ainsi, enfin, tout ce qui subsiste de l'ouvrage de 1190, et une première conclusion s'en dégage, c'est que, dans son article de 1909, M. Ivanov a renversé les termes dans tous les cas où la prononciation d'un signe *si-hia* était indiquée par deux caractères chinois; il a lu ces deux caractères de gauche à droite, quand il fallait, comme à

1) Un nouvel état du *Si hia kouo chou lio chow* a paru en 1921—1922 dans les quatre seuls numéros qu'ait eus l'intéressant 亞洲學術雜誌 *Ya tcheou hio chou tsa tche*, *The Journal of the Asiatic Learning Society*. Lo Fou-tch'ang est mort pendant l'impression de ces numéros; il n'avait que 25 ans.

2) M. Lo Fou-tch'eng a en outre publié de son côté à Kyōto un 西夏國書類編 *Si hia kouo chou lei pien*.

3) Dans sa postface, M. Lo Tchen-yu place en 1910 la trouvaille de Kozlov, comme l'avait fait Lo Fou-tch'ang dans la préface du *Si hia kouo chou lio chow*; c'est une erreur pour 1908. Le *Fan han ho che tchang tchong tchou*, qui comptait 37 feuillets, est bien complet au début et à la fin, mais il y manque plusieurs feuillets. M. Lo Tchen-yu dit que ces feuillets manquants sont les ff. 3, 5, 6, 8 et la moitié du f^o 26; mais, dans mon exemplaire qui ne paraît cependant pas défectueux, il manque aussi le f^o 4; la moitié manquante du f^o 26 a été remplacée, dans l'édition de M. Lo Tchen-yu, par une image entourée de la formule *om maṇipadme hūṃ* en écriture *si-hia*. On notera que le f^o 7 r^o donne les noms du zodiaque occidental, arrivé en Extrême-Orient par l'Inde, mais que la Chine a peu employé.

l'ordinaire, les lire de droite à gauche. Cette constatation affecte naturellement les comparaisons mises en avant par M. Laufer pour tous les mots ainsi représentés, puisqu'il a suivi les indications de M. Ivanov. C'est ainsi que, pour „homme”, il ne faut pas partir d'une transcription chinoise *tsou-ni*, mais 尼卒 *ni-tsou*, ni, pour „cinq”, de *kou-yu*, mais de 魚骨 *yu-kou* ¹⁾.

Mais, pour importants que soient les résultats phonétiques fournis par les transcriptions chinoises du *si-hia*, on désirait naturellement pouvoir les contrôler et les compléter par des transcriptions faites dans une écriture alphabétique. Aussi doit-on savoir un vif gré à M. NEVSKY d'avoir utilisé dans le présent mémoire sept photographies qui lui ont été communiquées par M. Ivanov et qui représentent des fragments de textes *si-hia* accompagnés d'une transcription en tibétain. M. N. étudie ainsi 334 signes *si-hia* au point de vue phonétique. Dans l'ensemble, on est amené à conclure, comme l'avait déjà fait M. Laufer, que les affinités du *si-hia* sont plutôt du côté du *lolo* et du *mosso* que du tibétain. On peut regretter que M. N. n'ait joint à son travail aucune planche qui illustre l'aspect même des documents et permette de contrôler ses déchiffrements.

Il s'en faut d'ailleurs que les fragments utilisés par M. N. soient les seuls textes existants de cette nature. A vrai dire, il n'y en a pas parmi les textes *si-hia* que j'ai rapportés, et je n'ai pas entendu dire qu'il s'en trouvât dans les collections de Berlin, mais M. Laufer avait entre les mains, en 1924, deux ou trois feuillets *si-hia* avec transcription tibétaine rapportés par Sir Aurel Stein, et j'en ai vu également quelques-uns (peut-être sont-ce les mêmes) qui étaient exposés au British Museum en novembre 1925. Leur reproduction s'impose, car le sujet est si difficile et encore si obscur

1) On eût pu d'ailleurs s'en apercevoir dès 1909, car certains de ces mots *si-hia* transcrits par deux signes chinois figurent sur la planche jointe à l'article de 1908, et qui est un facsimilé du f^o 17 de l'imprimé original.

qu'il faut mettre le plus tôt possible à la disposition des chercheurs le plus grand nombre de documents.

Il est enfin un texte qui nous réserve peut-être quelque surprise et sur lequel je voudrais attirer l'attention. A une dizaine de li de Kan-tcheou du Kansou, dans un petit temple, on conserve encore une stèle où est gravé une injonction du souverain *si-hia* Jen-tsong aux génies de la Rivière Noire (Hei-choueï). Ce texte de 1176 a été traduit par M. Aurousseau dans *B.E.F.E.-O.*, XIII, VII, 41—44, d'après la copie qui en avait été prise par 黎士宏 Li Che-hong en 1675 et qu'il incorpora à son 仁恕堂筆記 *Jen chou t'ang pi ki* ¹⁾. Dans son 語石 *Yu che* de 1909, 葉昌熾 Ye Tch'ang-tehe avait publié le texte à son tour (I, 28—29), et signalé que le texte chinois occupait le recto, mais que le verso était dans une écriture 番 *fan*, assez usée, et que le manque d'un ouvrier habile n'avait pas permis d'estamper. Dans son *Si hia kouo chou lio* de 1914 (f^o 17 v^o), Lo Fou-tch'ang a admis que *fan* signifiait ici *si-hia*; or il n'en est rien. J'avais retrouvé de mon côté cette inscription au printemps de 1908, et je puis affirmer que le verso est en caractères tibétains. Je ne savais alors que quelques mots de tibétain, mon attention n'était pas autrement attirée sur le problème qui pouvait se poser, et je comptais étudier plus tard cette inscription en caractères tibétains d'après une photographie et un estampage; le malheur veut que la photographie n'ait rien donné, et l'estampage, que je n'ai d'ailleurs pas à ma disposition pour l'instant, est très médiocre. Mais on voit l'intérêt qu'il y aurait à posséder un bon estampage du verso de la stèle de 1176. Ou bien ce verso est en langue tibétaine, et les documents épigraphiques tibétains sont très rares au XII^e siècle; en outre il serait important de constater que, malgré la création

1) C'est par inadvertance que M. Aurousseau lit deux fois ce titre *Jen nou t'ang pi ki*; de même l'autre ouvrage de Li Che-hong qu'il cite n'est pas intitulé „*Si choueï wen kien ko*”, mais *Si yeou wen kien ko*.

déjà ancienne de l'écriture *si-hia*, les princes *si-hia* continuaient parfois, jusque dans la seconde moitié du XII^e siècle, à employer rituellement la langue tibétaine et pour des textes non bouddhiques. Ou bien l'écriture seule est tibétaine, et la langue est le *si-hia*; nous aurions alors là un document singulièrement précieux, car les transcriptions auraient chance d'en être moins fantaisistes et irrégulières que dans les fragments étudiés par M. Nevsky.

Quoi qu'il en soit, on voit que peu à peu le mystère qui enveloppait l'écriture et la langue *si-hia* promet de se dissiper; les matériaux ne manquent pas, mais on est à peine à pied d'œuvre, et ce dont nous avons besoin avant tout, c'est du plus grand nombre possible de facsimilés.

P. Pelliot.

WON Kenn (黄涓生 HOUANG Kiuan-cheng), *Origine et évolution de l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture chinoise*, Lyon, Bosc et Riou, et Paris, Geuthner, 1926, in-8, 95 pages. Forme le tome I de la *Bibliotheca Franco-sinica Lugdunensis*, *Etudes et documents publiés par l'Institut Franco-chinois de Lyon*.

L'auteur expose d'abord le système de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, puis celui de l'écriture chinoise, et enfin les compare. Son travail est consciencieux et les formes données pour les caractères chinois anciens sont relevées avec soin sur des monuments authentiques, mais, comme M. WON le dit lui-même, ce n'est encore là que l'ébauche d'une étude plus considérable. Il y a quelques faiblesses. A la p. 6, 希臘 Hi-la est naturellement Hellas, mais il est faux que ce nom se rencontre dans l'histoire ancienne de la Chine, et 拂林 Fou-lin est très probablement *Frōm = Rome; en tout cas ce n'est pas „forum”. Souhaitons une heureuse carrière à la *Bibliotheca Franco-sinica Lugdunensis* ¹⁾.

P. P.

1) L'auteur écrit son nom „Won Kenn”, et sa carte de visite „W. Kenn”, comme si „Kenn” était le nom de famille. Je crois cependant que „Won” représente le nom de famille Houang. On devrait bien faire comprendre aux Chinois qui romanisent leurs noms qu'ils les rendent méconnaissables en changeant l'ordre des éléments qui les constituent et en transcrivant ces éléments de façon incohérente.

Ferdinand LESSING, *Vergleich der wichtigsten Formwörter der chinesischen Umgangssprache und der Schriftsprache* (in *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, Berlin, 1925, Ostasiatische Studien, pg. 58—138).

Von der Gabelentz' grosse *Chinesische Grammatik* (1881) ist so reich an irrtümlichen Auffassungen, Übergehungen, Text- und Übersetzungsfehlern, dass sie von Anfängern überhaupt nicht gebraucht werden kann. Man kann ohne Übertreibung behaupten, dass jedes Beispiel, das v. d. Gabelentz selbständig übersetzt hat, d. h. nicht aus Legge, Stan. Julien, Zottoli, Prémare u.s.w. übernommen hat, unrichtig ist. So lesen wir z.B. § 1104: „Kennst Du Dein Herz und den Rücken der rechten und linken Hand“, während es heissen muss: „Wisst Ihr wo vorne, rechts, links und hinten ist“, oder § 581: „Die Leute meinten daher, es wäre ohnedem besser gewesen“, während es richtig lautet: „Li Ssü hielt sich selbst für tieferstehend als Han-fei-tzü“. Ich habe ungefähr 300 solcher Fehler gesammelt und vor Jahresfrist der Schriftleitung der *Asia Major* zur Publikation eingesendet. Zu diesen unglaublichen falschen Übersetzungen, die auch mit dem Satze „il faut juger les écrits d'après leur date“ nicht zu entschuldigen sind, kommt noch, dass die meisten Beispiele der philosophischen Literatur entnommen und daher für den Anfänger viel zu schwer sind, ferner dass eine grosse Klasse von Worten, deren genaue Kenntnis für die richtige Abteilung (Cäsur) der Sätze und Verständnis des Zusammenhanges von grösster Wichtigkeit ist, und deren Behandlung unmöglich dem Wörterbuch überlassen bleiben kann, überhaupt nicht erwähnt wird, schliesslich dass durch die ganz unmotiviert und überdies inkonsequente Verteilung des Stoffes auf ein analytisches und synthetisches System — zur erfolgreichen Durchführung des letzteren waren v. d. Gabelentz' Kenntnisse durchaus unzureichend — alle Übersichtlichkeit verloren geht. Angesichts dieser schwerwiegenden Defekte können wir es dem Leidener Professor Gustave Schlegel wirklich nicht verargen, wenn er in seiner *Stèle funéraire du Teghin Giogh*, worin v. d. Gabelentz' mangelhafte Übersetzungsroutine an den Pranger gestellt wird, zum Schlusse (pg. 48) in die Worte ausbricht: „Jetez vos grammaires chinoises au feu. Lisez, lisez, lisez — traduisez, traduisez, traduisez des auteurs

chinois, jusqu'à ce que vous soyez entrés dans l'ordre d'idées chinois, et que vous pensiez comme eux".

In diesen kläglichen Zustand unserer grammatischen Kenntnisse des Chinesischen hat nun ein Praktiker, Prof. Ferdinand Lessing, Bresche geschossen. Seine Abhandlung über die wichtigsten Formwörter der chinesischen Sprache, die er in bescheidener Weise nur einen Versuch nennt, ist eine äusserst wertvolle Leistung und sei hiermit jedem jungen Sinologen, der sich in Umgangs- und Schriftsprache bereits eingearbeitet hat, aufs wärmste empfohlen. In gewissen Fragen wird man vielleicht von Lessing's Meinung abweichen, manches mag ergänzungsbedürftig sein oder in späterer Fassung verständlicher werden; aber die zahlreichen neuen Tatsachen, die hier zusammengestellt sind, die ehrliche Kritik, die ausgeübt wird, die Anregungen, die gegeben werden, und last but not least die streng sachliche, aller Weitschweifigkeit abholde Darstellungsweise sichern dieser Arbeit einen dauernden Platz in unserer Wissenschaft.

Was die von Lessing als Leitfaden für sein Thema benutzten chinesischen Werke betrifft, so wundert es mich, dass er das vom chinesischen Unterrichtsministerium herausgegebene, von Chou Shan-p'ei verfasste *Hsü-tzü-shih-yung-fa* (7^{te} Auflage, Shanghai 1923) nicht kennt. Darin sind sämtliche Beispiele aus dem *kuan-hua* oder wie es jetzt heisst *kuo-yü* (Reichssprache) in die Schriftsprache übertragen und durch Klammern und Ziffern die in beiden Sprachen sich entsprechenden Satzteile gekennzeichnet, was das Studium ungemein erleichtert. Auch glaube ich, dass das Werk von Evan Morgan, *The Chinese Speaker* (Shanghai 1916), dessen 4. Teil mit Lessing's Thema viele Berührungspunkte hat, sicher Ausbeutung oder wenigstens Erwähnung verdient hätte. Trotz mancher Mängel — pg. 165 wird z.B. von Montesquieu's (gestorben 1755) Haltung in der französischen Revolution gesprochen, während Montaigne und die Wirren zwischen der Liga und den Hugenotten gemeint sind — ist dieses viel zu wenig beachtete Werk für den Studenten (der Mateer's *Mandarin lessons* schon durchgenommen hat) eine wahre Fundgrube grammatischer Beispiele mit trefflichen Analysen, gutem Glossar sowie wertvollem Kommentar.

Über den speziellen Teil von Lessing's Arbeit behalte ich mir vor in einer deutschen Fachzeitschrift noch eingehend zu berichten.

E. von Zach.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

— Monsieur G. BOUILLARD, dont les *Cartes des environs de Pékin* au 1/25.000^e publiées à Hanoi sont le meilleur document cartographique que nous ayons encore sur une partie du territoire chinois, a été prié par le Ministère des communications de dresser sous la même forme la carte de toutes les régions traversées par les chemins de fer chinois. Une telle entreprise dépassait les forces d'un homme, et était irréalisable en l'absence de repères géodésiques. Devant l'insistance de M. Ye Kong-tcho, M. Bouillard s'est décidé à donner du moins une série de cartes au 1/100.000^e des régions qu'il avait étudiées. Seize cartes ont déjà paru (n^{os} 140, 141, 142, 161, 162, 165, 166, 182, 183, 184, 185, 202, 203, 204, 223, 224) et leur exécution fait honneur à la lithographie du chemin de fer de „Peking—Hankow”; chacune est accompagnée d'un petit fascicule d'index en français et en chinois. Quant aux monographies de *Peking et ses environs*, elles ont cessé provisoirement avec *La Chine*; la dernière parue est la 15^e (1924); les monographies 11, 12 et 13 n'ont pas été publiées.

NÉCROLOGIE.

Joseph BRUCKER.

Le Père Joseph BRUCKER, S.J., est mort en Belgique le 26 avril 1926; il était né à Wintzenheim près Colmar le 7 mai 1845 ¹⁾. Nous n'avons pas à parler ici de ses recherches sur l'histoire des découvertes en Afrique, ni des nombreux articles qu'il consacra à l'exégèse, mais le P. Brucker, qu'une surdité précoce empêcha seule de partir en Chine comme missionnaire, s'intéressa toujours vivement à l'Extrême-Orient. Minutieusement informé de l'histoire passée de son ordre, il a publié, tant dans la *Revue des questions historiques* que dans les *Etudes*, une série de mémoires où l'information était aussi sûre qu'étendue, et ses simples comptes rendus étaient souvent riches en aperçus nouveaux. Les principaux de ces mémoires, pour autant que je les retrouve actuellement, sont les suivants:

^{1°} *Benoit de Goès, missionnaire voyageur dans l'Asie Centrale, 1603—1607*, Extrait des *Etudes religieuses*, Lyon, Pitrat aîné, 1879, in-8, 42 pages.

^{2°} *Positions géographiques déterminées par deux missionnaires jésuites dans le Turkestan oriental et la Dzoungarie en 1756 d'après deux lettres inédites des PP. Amiot et Gaubil*, Lyon, Pitrat aîné, 1880, in-8, 11 pages.

^{3°} *La Chine et l'Extrême-Orient d'après les travaux historiques du P. Antoine Gaubil, missionnaire à Péking (1723—1759)*, dans *Rev. des quest. hist.*, t. XXXVII [1885], pp. 485—539.

^{4°} *Communication sur l'exécution des cartes de la Chine par les missionnaires du XVII^e siècle d'après des documents inédits (4^e Congr. Intern. des Sc. geogr., Paris, 1889, I, 378—396).*

^{5°} *Le Père Mathieu Ricci, fondateur des missions de Chine (1552—1610)*, dans les *Etudes*, t. 124 [1910], 5—27, 185—208, 751—779.

P. Pelliot.

1) Cf. l'article consacré au P. Brucker par M. Jean Calès, dans les *Etudes* du 20 juillet 1926, pp. 129—138.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

| | Page |
|--|------|
| <i>Āryadeva</i> , son Traité sur le nirvāṇa des hérétiques | 16 |
| <i>Ars asiatica</i> , t. VI | 89 |
| <i>Art asiatique au British Museum</i> , par L. Binyon | 89 |
| <i>Avalokiteśvara</i> (histoire légendaire d') | 103 |

B.

| | |
|---|-----|
| <i>Bābur Nameh</i> | 98 |
| Basset (René), Mille et un contes, récits et légendes arabes, t. 1 | 70 |
| <i>Bibliographie de l'Indochine française</i> , par P. Boudet | 88 |
| <i>Bigni</i> (ou <i>Begni</i> ?), „vin”, en turc, par P. Pelliot | 61 |
| Binyon (L.), <i>L'art asiatique au British Museum</i> | 89 |
| Boerschmann (E.), <i>Eisen- und Bronzepagoden in China</i> | 110 |
| Boudet (P.), <i>Bibliographie de l'Indochine française</i> | 88 |
| Bouillard (G.), ses cartes des environs de Pékin et de la Chine du Nord | 406 |
| <i>Brief manual of the Si-hia characters with Tibetan transcriptions</i> , par N. Nevsky | 399 |
| <i>Bronze bouddhique de 518 au Musée du Louvre</i> , par P. Pelliot | 381 |
| Brucker (Joseph), nécr., par P. Pelliot | 407 |

C.

| | |
|---|---------|
| Calendrier chinois dans <i>Maḡīzī</i> | 129 |
| Campbell (W. L.), <i>Die Sprüche von Sakya</i> | 115 |
| <i>Carriages in Marco Polo's Quinsai</i> , par A. C. Moule | 66 |
| <i>Cartes des environs de Pékin et Cartes de la Chine du Nord</i> , par G. Bouillard | 406 |
| Carter (Th. Fr.), nécr., par P. Pelliot | 303 |
| <i>China's attempt to absorb Christianity</i> , par G. Nye Steiger | 215 |
| <i>Chinesisch-Amerikanische Mythenparallelen</i> , par E. Erkes | 32, 382 |
| <i>Chinesisch-Deutsches Wörterbuch</i> , par W. Rüdenberg | 271 |
| <i>Chronicles of the East India Company trading to China 1635—1834</i> , par H. B. Morse | 395 |
| Cinabre (nom du) dans les langues altaïques | 253 |
| Coedès (Georges), <i>Notice sur La sculpture au Siam</i> de A. Salmony . . | 287 |
| Conrad (Auguste), nécr., par P. Pelliot | 130 |
| Cordier (Henri), notice sur <i>Siebold-Sensei Tōrai Hyakunen Kinen Ron-</i> <i>bunshū</i> | 87 |
| —, nécr., par P. Pelliot | 1 |

D.

| | |
|--------------------------------------|-----|
| Droit chinois contemporain | 282 |
|--------------------------------------|-----|

E.

| | Page |
|---|---------|
| <i>Early Jesuit travellers in Central Asia 1603—1721</i> , par C. Wessels . . . | 387 |
| <i>Einige Bemerkungen zu Erkes' Chinesisch-amerikanische Mythenparallelen</i> , par E. von Zach | 382 |
| <i>Eisen- und Bronzepakoden in China</i> , par E. Boerschmann | 110 |
| <i>Encore à propos des Elementa Linguae Tartaricae</i> , par P. Pelliot . . . | 64 |
| Erkes (E.), <i>Chinesisch-amerikanische Mythenparallelen</i> | 32, 382 |
| Escarra (J.), <i>Recueil des sommaires de la jurisprudence de la Cour</i> <i>Suprême de la République de Chine</i> | 282 |
| <i>Etrier</i> | 259 |
| <i>Eumorfopoulos (The George) Collection, Catalogue of the Chinese, Korean</i> <i>and Persian Pottery and Porcelain</i> , t. I, par R. L. Hobson | 268 |
| <i>Exposition du Musée Guimet (Afghanistan et Chine) en mars 1925</i> . . | 129 |

F.

| | |
|--|-----|
| <i>Force motrice animale à travers les âges</i> , par le c ^t Lefebvre des Noëttes . | 256 |
| <i>Formulaire sanskrit-tibétain du Xe siècle</i> , par J. Hackin | 72 |
| Franke (O.); sur sa traduction de l'inscription d'Idikut-šahri | 247 |

G.

| | |
|--|-----|
| Gabet (J.); sur son voyage à Lhasa | 133 |
| Giles (Lionel), <i>The Lament of the Lady of Ch'in</i> | 305 |
| Goetz (Hermann), <i>Kostüm und Mode an den indischen Fürstenhöfen in</i> <i>der Grozsmoghul Zeit</i> | 98 |
| Grosse (Ernst), <i>Die Töpferkunst der Japaner</i> | 110 |
| <i>Guimet (Musée); son exposition d'objets d'Afghanistan et de Chine en</i> <i>mars 1925</i> | 129 |

H.

| | |
|--|---------|
| Hackin (J.), <i>Formulaire sanskrit-tibétain du X^e siècle</i> | 72 |
| Hauer (E.), <i>Das San-tzë-king</i> | 92, 251 |
| — <i>Das Ts'ien-tzū-wen</i> | 179 |
| — <i>Beiträge zur frühen Geschichte der Mandschudynastie</i> | 113 |
| Hobson (R. L.), <i>The George Eumorfopoulos Collection, Catalogue of the</i> <i>Chinese, Korean and Persian Pottery and Porcelain</i> , t. I | 268 |
| Huc (E.); sur son voyage à Lhasa | 133 |

I.

| | |
|--|-----|
| <i>Indo-Européens et Indo-Iraniens</i> , par L. de La Vallée-Poussin | 89 |
| <i>Inscription chinoise d'Idikut-šahri</i> , par P. Pelliot | 247 |
| Iwasaki (les deux barons) | 90 |

J.

| | |
|---|-----|
| <i>Jades archaïques de Chine</i> , par P. Pelliot | 293 |
| <i>Jahrbuch der asiatischen Kunst</i> , t. I | 95 |
| <i>Journal d'André Ly</i> , publié par A. Launay | 89 |

K.

| | |
|--|----|
| <i>Kin kou k'i kouan</i> , par P. Pelliot | 54 |
| Krause (F. E. A.), <i>Die Epoche der Mongolen</i> | 91 |

L.

| | Page |
|---|------|
| <i>Lament of the Lady of Ch'in</i> , par Lionel Giles | 305 |
| Launay (A.), <i>Journal d'André Ly</i> | 89 |
| La Vallée Poussin (Louis de), <i>Indo-Européens et Indo-Iraniens</i> | 89 |
| Lefebvre des Noëttes (com ^t), <i>La force motrice animale à travers les âges</i> | 256 |
| Lessing (F.), <i>Vergleich der wichtigsten Formwörter der chinesischen Umgangssprache und Schriftsprache</i> | 404 |
| Lo Tchen-yu , <i>Wei chou tsong che tchouan tchou</i> | 79 |
| Ly (André), <i>son Journal</i> | 89 |

M.

| | |
|--|----------|
| Maitre (Cl. E.), <i>nécrol.</i> , par P. Pelliot | 294 |
| Makrizi , sur son <i>calendrier chinois</i> | 129 |
| Maybon (Charles), <i>nécrol.</i> , par P. Pelliot | 300 |
| <i>Mille et un contes arabes</i> , t. I, par R. Basset | 70 |
| <i>Mille mots</i> (<i>Livre des</i>); cf. <i>Ts'ien tseu wen</i> | 179, 293 |
| <i>Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen</i> , XXVI—XXVII, 1 ^{re} partie | 91 |
| Mongole (époque) | 91 |
| Morse (H. B.), <i>Chronicles of the East India Company trading to China 1635—1834</i> | 395 |
| Moule (A. C.), <i>Carriages in Marco Polo's Quinsai</i> | 66 |

N.

| | |
|--|-----|
| Nevsky (N.), <i>A brief manual of the Si-hia characters with Tibetan transcriptions</i> | 399 |
| <i>Nom persan du cinabre dans les langues „altaïques”</i> , par P. Pelloit | 253 |
| <i>Note additionnelle sur le Livre des mille mots</i> , par P. Pelliot | 293 |

O.

| | |
|---|-----|
| <i>Origine et évolution de l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture chinoise</i> , par Won Kenn | 403 |
| <i>Ostasiatische Reisebilder im Kunstgewerbe des 18. Jahrhunderts</i> , par O. Pelka | 74 |
| <i>Ostasiatische Zeitschrift</i> , N. F., t. II, n ^o 1 | 113 |

P.

| | |
|--|----------|
| Pan-jo, prajñā | 274 |
| Parker , Edward Harper, <i>A Thousand years of the Tartars</i> | 285 |
| —, <i>nécrologie</i> , par P. Pelliot | 302 |
| Pékin, ses murs et ses portes | 76 |
| Pelka , Otto, <i>Ostasiatische Reisebilder im Kunstgewerbe des 18. Jahrhunderts</i> | 74 |
| Pelliot , Paul, <i>Henri Cordier</i> | 1 |
| — <i>Le Kin kou k'i kouan</i> | 54 |
| — <i>Le voyage de MM. Gabet et Huc à Lhasa</i> | 133 |
| — <i>Le Ts'ien tseu wen</i> ou „ <i>Livre des mille mots</i> ” | 179, 293 |
| — <i>Le mot bigni</i> (ou <i>begni?</i>), „vin”, en ture | 61 |
| — <i>Encore à propos des Elementa linguae tartaricae</i> | 64 |
| — <i>L'inscription chinoise d'Idîqut-šahri</i> | 247 |
| — <i>Le San tseu king</i> ou <i>Livre des trois mots</i> | 251 |
| — <i>Le nom persan du cinabre dans les langues „altaïques”</i> | 253 |
| — <i>Un bronze bouddhique de 518 au Musée du Louvre</i> | 381 |
| — <i>Jades archaïques de Chine appartenant à M. C. T. Loo</i> | 293 |

| | Page |
|--|------|
| Pelliot , Paul, Notice sur: Mille et un contes; t. I, par R. Basset . . . | 70 |
| — — Formulaire sanskrit-tibétain, par J. Hackin . . . | 72 |
| — — Ostasiatische Reisebilder, par Otto Pelka . . . | 74 |
| — — The walls and gates of Peking, par Oswald Sirén . . . | 76 |
| — — Wei chou tsong che tchouan tchou, par Lo Tchen-yu . . . | 79 |
| — — La force motrice animale à travers les âges, par Lefebvre des Noëttes . . . | 256 |
| — — The George Eumorfopoulos Collection, t. I, par R. L. Hobson . . . | 268 |
| — — Chinesisch-Deutsches Wörterbuch, par Werner Rüdenberg . . . | 271 |
| — — Recueil des sommaires de la Cour Suprême de Chine, par J. Escarra . . . | 282 |
| — — A Thousand years of the Tartars, par E. H. Parker . . . | 285 |
| — — Early Jesuit travellers in Central Asia, par C. Wessels . . . | 387 |
| — — The Chronicles of the East India Company trading to China, par H. B. Morse . . . | 395 |
| — — A brief manual of the Si-hia characters, par N. Nevsky . . . | 399 |
| — — Origine et évolution des écritures hiéroglyphique et chinoise, par Won Kenn . . . | 403 |
| — — Mitt. des Seminars für Orient. Sprachen, XXVI—XXVII, 1 ^{re} partie . . . | 91 |
| — — Jahrbuch der asiatischen Kunst, t. I . . . | 95 |
| — — Ostasiatische Zeitschrift, N. F., t. II, n ^o 1 . . . | 113 |
| — — The Young East, n ^{os} 1 et 2 . . . | 119 |
| — — Nécrologie: Auguste Conrady . . . | 130 |
| — — Claude Eugène Maître . . . | 294 |
| — — Léopold de Saussure . . . | 296 |
| — — Charles Maybon . . . | 300 |
| — — Edward Harper Parker . . . | 302 |
| — — Thomas Francis Carter . . . | 303 |
| — — Charles Vapereau . . . | 304 |
| — — Joseph Brucker . . . | 407 |
| Planchet (J. M.), son édition des <i>Souvenirs de Huc</i> . . . | 133 |
| Polo (Marco); les voitures dans le Quinsay de Marco Polo . . . | 66 |
| Poudre à canon . . . | 115 |

Q.

| | |
|--|----|
| <i>Quinsai</i> (<i>Carriages in Marco Polo's</i>), par A. C. Moule . . . | 66 |
|--|----|

R.

| | |
|--|-----|
| Rathgen (B.), <i>Die Pulverwaffe in Indien</i> . . . | 115 |
| <i>Recueil des sommaires de la jurisprudence de la Cour Suprême de la République de Chine</i> , par J. Escarra . . . | 282 |
| Rüdenberg (W.), <i>Chinesisch-Deutsches Wörterbuch</i> . . . | 271 |

S.

| | |
|---|---------|
| Salmony (A.), <i>La Sculpture au Siam</i> . . . | 287 |
| <i>San tseu king</i> . . . | 92, 251 |
| Saskya Paṇḍita ; son <i>Subhāṣitaratnanidhi</i> . . . | 115 |
| Saussure (Léopold de), nécrol., par P. Pelliot . . . | 296 |
| Scharschmidt (Cl.), <i>Schriftreform in Japan</i> . . . | 94 |
| Scherman (L.), <i>Dickbauch-Typen in der indisch-ostasiatischer Götterwelt</i> . . . | 104 |
| <i>Sculpture au Siam</i> , par A. Salmony . . . | 287 |
| <i>Siebold-Sensei tōrai hyakunen kinen ronbunshū</i> . . . | 87 |
| <i>Si-hia</i> (écriture) en transcription tibétaine . . . | 399 |

| | Page |
|---|------|
| Sirén (O.), The walls and gates of Peking | 76 |
| <i>Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet</i> , par E. Huc | 133 |
| Steiger (G. Nye), China's attempt to absorb Christianity | 215 |
| Stiassny (M.), Einiges zur „buddhistischen Madonna“ | 103 |
| Strzygowsky (J.), Die asiatische Kunst | 95 |
| — Der „Silberkelch von Antiochia“ | 97 |
| <i>Subhāṣitaratnanidhi</i> | 115 |

T.

| | |
|---|----------|
| <i>Thousand years of the Tartars</i> , par E. H. Parker | 285 |
| T'o-lo-king-peï („couverture à <i>dhāraṇī</i> “) | 281 |
| <i>Traité d'Āryadeva sur le nirvāṇa des hérétiques</i> , par G. Tucci | 16 |
| Trois mots (Livre des) | 92, 251 |
| <i>Ts'eu yuan</i> | 384 |
| <i>Ts'ien tseu wen ou Livre des Mille mots</i> , par P. Pelliot | 179, 293 |
| Tucci (G.), Le traité d'Āryadeva sur le „nirvāṇa“ des hérétiques . . . | 16 |

V.

| | |
|---|-----|
| Vapereau (Charles), nécrol., par P. Pelliot | 304 |
| <i>Voyage de MM. Gabet et Huc à Lhasa</i> , par P. Pelliot | 133 |
| <i>Vergleich der wichtigsten Formwörter der chinesischen Umgangssprache und Schriftsprache</i> , par F. Lessing | 404 |

W.

| | |
|--|-----|
| <i>Walls and Gates of Peking</i> , par O. Sirén | 76 |
| <i>Wei chow tsong che tchouan tchou</i> , par Lo Tchen-yu | 79 |
| Wessels (C.), Early Jesuit Travellers in Central Asia 1603—1721 . . . | 387 |
| Wiet (G.), son édition de Maḳrīzī | 129 |

Y.

| | |
|---|-----|
| <i>Young East</i> (The), n ^{os} 1 et 2 | 119 |
|---|-----|

Z.

| | |
|--|-----|
| von Zach (E.); ses remarques sur l'inscription d'Idikut-šāhri | 247 |
| — Einige Bemerkungen zu Erkes' Chinesisch-amerikanische Mythenparallelen | 382 |
| — Zum Shanghaier Tz'ü-yüan | 384 |
| — Notice sur Vergleich der wichtigsten Formwörter der chinesischen Umgangssprache und Schriftsprache, par F. Lessing | 404 |

164
N^o. 4 et 5.

Année 1925/26.

T'OUNG PAO

通報

OU

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE
DE
L'ASIE ORIENTALE

Revue dirigée par

Paul PELLLOT

Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France.

VOL. XXIV.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL
LEIDE — 1926.

SOMMAIRE.

| | Pages |
|---|-------|
| Lionel GILES, The Lament of the Lady of Ch'in. | 305 |
| <i>Mélanges</i> : Un bronze bouddhique de 518 au Musée du Louvre, par P. Pelliot | 381 |
| Einige Bemerkungen zu Erkes' Chinesisch-amerikanische Mythen- parallelen, von E. von Zach. | 382 |
| Zum Shanghaier Tz'ü-yüan, von E. von Zach | 384 |
| <i>Bibliographie</i> (par P. Pelliot): <i>Early Jesuit Travellers in Central Asia</i> 1603—1721, par C. Wessels; <i>The Chronicles of the East India Com-</i> <i>pany trading to China 1635—1834</i> by Hosea Ballou Morse; <i>A brief</i> <i>manual of the Si-hia characters with Tibetan transcriptions</i> , by Nicolas Nevsky; Won Kenn, <i>Origine et évolution de l'écriture hiéro-</i> <i>glyphique et de l'écriture chinoise</i> ; — (par E. von Zach:) Ferdinand Lessing, <i>Vergleich der wichtigsten Formwörter der chinesischen Um-</i> <i>gangssprache und Schriftsprache</i> | 387 |
| <i>Notes bibliographiques</i> | 406 |
| <i>Nécrologie</i> : Joseph Brucker, par P. Pelliot. | 407 |
| Index alphabétique | 408 |

A V I S.

— Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire aura été envoyé au Directeur.

— Le Directeur ne prend pas la responsabilité des opinions émises par les collaborateurs de la Revue.

— Les Auteurs ont droit à un tirage à part à 25 exemplaires de leurs articles. Ils peuvent obtenir des exemplaires supplémentaires au prix de 10 cents par feuille d'impression et par exemplaire pourvu que l'imprimeur soit avisé avec le bon à tirer.

Le T'OUNG-PAO paraît cinq fois par an.

Vu la cherté du papier et l'augmentation des frais de tout genre le prix de l'abonnement est porté à **16 florins** par an, franc de port pour tous les pays appartenant à l'Union postale. Pour les autres pays le port en sus.

S'adresser:

Pour les *abonnements*, à la maison E. J. BRILL, 33a Oude Rijn, Leyde, à laquelle doivent être envoyés les mandats sur la poste ou les chèques.

Pour la *rédaction*, à

M. Paul PELLIOU, Professeur au Collège de France, 38 Rue de Varenne, Paris (VII).

TO LOVERS OF ORIENTAL ART

Mr. EDWARD GOLDSTON, 25, Museum Street, London, W.C. 1, always keeps in stock one of the best and most up-to-date collections of books on Oriental Art, new and second-hand.

The best and latest books on Oriental Pottery, Porcelain, Sculpture, Miniatures, Carpets, Rugs, etc. etc., available for inspection at all times.

Detailed prospectuses and notices of new works and those about to be published are sent regularly to those interested in the subject.

**HAVE YOUR NAME PLACED ON
MY MAILING LIST IMMEDIATELY.**

Send your lists of „Books Wanted”. All quotations are made free of charge.

Orders and enquiries are attended to promptly, accurately and intelligently. — A trial order is solicited and entire satisfaction guaranteed.

Catalogue No. 10. Books on Oriental Art and Archaeology, now ready.

EDWARD GOLDSTON

25, MUSEUM St., LONDON, W. C. 1

ORIENTAL BOOKS.

Indian and Persian Art, Miniature Paintings, MSS., Bronzes, Etc.

Inspection of our Art Gallery is invited.

We specialise in all Books for the Study of Oriental languages, and other branches of Oriental Literature, of which we keep a large stock.
Catalogues issued periodically and sent gratis on application.

JUST PUBLISHED.

THE MUSIC OF INDIA

BY

ATIYA BEGUM FYZEE RAHAMIN

(Author of "Shahinda" Indian Music).

WITH 16 FULL-PAGE ILLUSTRATIONS.

CONTENTS:

- | | |
|--|--|
| Chapter 1. Works on Indian Music | 2. Practical Experts. |
| 3. History of Indian Music | 4. Sur Adhaya (Law of Tones). |
| 5. Tala Adhaya (Law of Rhythm or Time). | 6. Ast Adhaya (Law of Musical Instruments). |
| 7. Rāga Adhaya (Law of Tunes). | 8. Tales of Indian Music. |

AND TWO APPENDICES

BY

THAKUR SRI JESSRAJSINGHJI SEESODIA

of Udaipur.

- | | |
|---------------|--|
| 1. Astrology. | 2. Table of Svaras and their Astrological Significance. |
|---------------|--|

4to Cloth. pp. 94.

Price 12s. 6d.

LUZAC & CO.

ORIENTAL AND FOREIGN BOOKSELLERS.

Agents to the India Office; Royal Asiatic Society; School of Oriental Studies, London; Asiatic Society of Bengal, Calcutta; Bihar and Orissa Research Society, India; Society of Oriental Research, Chicago, Siam Society, Bangkok, etc. etc.

46 GREAT RUSSELL STREET, LONDON, W. C. 1.

(OPPOSITE THE BRITISH MUSEUM).



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 125907805